Polybiblion

Société bibliographique (France), ...



POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC[r] DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME CINQUANTE-QUATRIÈME

(QUATRE-VINGT-DOUZIÈME DE LA COLLECTION)



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

—

1901

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

LES ANORMAUX. — 1. *L'Amour-Phénix*, par J. HENNEBICQ. Préface de Paul Adam. Paris, « L'Humanité nouvelle », 1900, in-12 de 151 p., 2 fr. — 2. *L'Indécente*, par MARCEL LUGUET. Paris, Stock, 1901, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 3. *Coups de désir*, par PAUL MATHEIX. Paris, Chamuel, 1901, in-18 de 264 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 4. *Denise, comtesse de Bardannes*, par JEANNE FRANCE. Paris, Société libre d'éditions des gens de lettres, 1901, in-18 de 456 p., 3 fr. 50. — 5. *Illusions fauchées*, par ANDRÉ THEURIET. Paris, Lethielleux, 1900, in-18 de 275 p., 2 fr. 50. — 6. *L'Oiseau d'orage*, par MARCELLE TINAYRE. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-18 de 295 p., 3 fr. — 7. *Femme !* par MYRRHIS. Paris, Société d'éditions littéraires, 1901, in-18 de 193 p., 3 fr. 50. — 8. *La Jeunesse de la marquise*, par Mme OCTAVE FEUILLET. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-18 de 321 p., 3 fr. 50. — 9. *La Rançon du bonheur*, par RENÉ FATH. Paris, Plon-Nourrit, in-18 de 295 p., 3 fr. 50.

ROMANS D'AVENTURES. — 10. *Seulette*, par PIERRE MAËL. Paris, Flammarion, 1900, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Roi des Gascons*, par PAUL FOURNIER. Paris, Montgredien, 1901, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Aventures de Nono*, par JEAN GRAVE. Paris, Stock, 1901, in-18 de 372 p., 3 fr. 50. — 13. *Tess d'Urberville*, par THOMAS HARDY ; trad. de l'anglais par Mlle ROLLAND. Paris, Hachette, 1901, 2 vol. in-18 de 256 et 265 p., 2 fr.

ROMANS HISTORIQUES. — 14. *Suivons-le!* par HENRYCK SIENKIEWICZ ; trad. et introduction de E. HALPÉRINE-KAMINSKY. Paris, Flammarion, 1901, in-18 de 254 p., illustr. de Jan Styka, 3 fr. 50. — 15. *Allons à lui !* par HENRYCK SIENKIEWICZ ; trad. de C. ALBIN DE CIGALA. Paris, Lethielleux, in-16 de 120 p., 1 fr. 50. — 16. *Quo vadis ?* par HENRYCK SIENKIEWICZ ; édition expurgée. Paris, Lethielleux, 1901, in-18 de 616 p., 3 fr. 50. — 17. *Par le fer et par le feu*, par H. SIENKIEWICZ, roman héroïque ; trad. du comte WODZINSKI et de B. KOZAKIEWICZ. Paris, « Revue Blanche », 1901, in-18 de 718 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 18. *Rénovation*, par le comte WODZINSKI. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 19. *Werther le juif*, par L. JACOBOWSKI ; traduit par Mlle RYNENBROECK et A. DE RAMPAN. Paris, « L'Humanité nouvelle », 1901, in-18 de 341 p., 3 fr. 50. — 20. *Fils d'Abraham*, par JULES-PHILIPPE HEUZEY. Paris, Perrin, 1901, in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 21. *La Galerie d'un sous-préfet*, par PAUL MIMANDE. Paris, Perrin, 1901, in-18 de 253 p., 3 fr. 50. — 22. *Curieuses d'amour*, par RICHARD O'MONROY. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-18 de 348 p., 3 fr. 50.— 23. *Contes et légendes de la France septentrionale*, par LÉON DELMOTTE. Préface de René Minon. Paris, Société d'éditions littéraires, 1901, in-8 de 207 p., 4 fr. — 24. *Ève victorieuse*, par PIERRE DE COULEVAIN. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-18 de 390 p., 3 fr. 50. — 25. *Le Roi du Klondyke*, par RAYMOND AUZIAS-TURENNE. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 26. *Thomas Gordeieff*, par MAXIME GORKI ; trad. du russe par Mme MARINOVITCH. Paris, Calmann Lévy, in-18 de 420 p., 3 fr. 50. — *Claudine à Paris*, par WILLY. Paris, Ollendorff, 1901, in-18 de 621 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Épopée mimisane*, par MICHEL NOË. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-18 de 365 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Entrave*, par GASTON DE CHALLAND. Paris, Vanier, 1901, in-18 de 236 p., 3 fr. 50. — 30. *Le Docteur Corbier*, par HENRI DATIN. Paris, Société libre d'éditions des gens de lettres, 1901, in-18 de 315 p., 0 fr. 60.

ROMANS A THÈSE. — 31. *L'Un ou l'autre*, par HENRY-C. MOREAU. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 32. *Les Quatre Évangiles. Travail*, par ÉMILE ZOLA. Paris, Fasquelle, 1901, in-18 de 666 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — Vous n'en trouverez que trois sous cette rubrique; mais en cherchant bien, vers la fin de cet article, vous en découvrirez un quatrième, celui qui se vantait un jour d'avoir soumis son « système pileux » et ses sécrétions physiques à l'examen de médecins aliénistes ! L'heure n'est peut-être pas venue de leur soumettre ses sécrétions littéraires. Attendons !

1. — L'auteur de *l'Amour-Phénix* n'a encore été examiné que par M. Paul Adam qui l'a honoré d'une *Préface*. « Ceci est une sorte de Missel, en quoi l'auteur consigne excellemment les offices de l'Amour et des Idées Mères !! » Ainsi vaticine M. Adam, « chevalier de la Légion d'honneur. » M. José Hennebicq n'écrit pas plus simplement ni plus clairement, et l'on ne saurait dire lequel des six contes de sa petite plaquette est le plus amphigourique et logogriphique, en même temps que le plus banal là où il est intelligible. Voici le troisième, le plus long, et probablement le plus chargé d' « Idées Mères », puisqu'il donne son titre au petit recueil. On y voit que les nommés Stéphane et Georges se sont décidés, chacun de son côté, et après des dialogues et des monologues lyriques en prose, sans rime donc, mais sans raison aussi, à renoncer à l'amour de Gabrielle et d'Yolande ; ils sont présentement occupés à « gravir l'intérieur Monsalvat » pour aimer exclusivement, mais simultanément, « le ciel, les monts brumeux, la mer, la forêt, l'oiseau, etc., etc., « ce qui est assez dire, ajoute expressément M. José, que leur cœur est fermé à la haine » (p. 117). Et comme je n'admire pas suffisamment, je reviens consulter M. Paul, le chevalier et le prophète, et j'apprends que « Stéphane et Georges s'exercent à faire les exercices naturellement compliqués et artificiellement simples de la mentalité contemporaine ! » Parfaitement ! Il est probable que M. Paul s'exerce à l'ironie, et qu'il « blague, » avec la solennité pontificale qui convient à un prophète, le jeune José. Car il doit être jeune, ce lyrique sans rimes ; s'il veut mûrir, qu'il se méfie de M. Paul Adam !

2. — Ce qu'il y a de plus indécent dans *l'Indécente*, c'est l'esthétique de l'auteur — une esthétique de malade qui tire vanité et veut tirer parti de ses infirmités — tel un cul-de-jatte, qui voudrait nous faire voir « une valeur d'art » dans ses *lacunes*. Jugez vous-mêmes : voici le début du chapitre IV, p. 80 : « Le bon sommeil, vertueuse habitude, qualité d'un être, presque un don, (à la ligne). Le sommeil de chacun est significatif (à la ligne). Elle dort, se disait-il (à la ligne). Car, à l'étage au-dessus, renfermé chez lui, il attendait toujours d'autres syllabes de la pendule lointaine et mélancolique derrière des murs. » Tout le chapitre porte sur la manière dont Il s'imagine qu'Elle dort ; et il se termine par ce couplet : « Elle dort comme les molles campagnes... comme une belle ville... comme le beau navire... comme le beau fleuve... comme l'église... Elle s'étend comme un Empire ! » Et le

chapitre V nous explique comment les Empires dorment sur la Mappemonde et les formes qu'y prennent leurs bras et leurs jambes! Quant au chapitre VI, il est consacré à nous apprendre qu' « il y a Sommeil de malade, (à la ligne) Sommeil d'ivrogne, (à la ligne) Sommeil de soldat en guerre, (à la ligne) Sommeil d'endetté, (à la ligne)... Bien d'autres. » — Évidemment l'auteur s'amuse, il bouffonne, mais à la manière d'un infirme qui jouerait avec ses béquilles. C'est de la bouffonnerie *cul-de-jattesque*. Le roman est cul-de-jattesque autant Un jeune homme! (A la ligne) Une jeune fille! (A la ligne) D'autres! (A la ligne) Mais ces autres ne comptent pas pour Angéline et Henri. Celui-ci est en extase devant tout ce que fait et ce qu'est celle-ci, ses rires (un ou deux chapitres), ses robes (idem), son sommeil (voir ci-dessus). Pour se reposer de ses contemplations, il va, en compagnie du père d'Angéline se livrer à la débauche, deux fois par semaine. Et quand Angéline lui dit : « Je serai votre femme », il répond : « Le mariage est une chose infâme et hors nature... » (p. 277 à 281). Et il lui propose de se passer du maire et du curé, — ce qu'elle n'est pas éloignée d'accepter... Mais quel est le critique qui pourrait accepter, sans nausées, d'analyser les déjections littéraires de ce genre de malades?

3. — En voici un autre, avec des *Coups de désir*. Il me semble l'avoir déjà vu et déjà soigné. Que me veut-il encore? Une nouvelle douche? Soit! et je donne toute la pression! Le héros de ce livre est un immonde goujat qui nous inflige ses confidences; il nous rend témoins des plus basses, des plus ignobles fonctions de sa vie. Son sensualisme de brute goulue a des exigences et cherche des satisfactions, dont tous les détails nous sont donnés en style congru, — avec une inconscience littéralement animale. — Il est « gendeplume » de profession; il est même journaliste; il a écrit des romans nauséabonds, qu'il essaie de vivre. Quelques-uns de ses confrères étant parvenus à être députés et ministres, il rêve de devenir député et ministre, sans cesser d'être un goujat. Il le devient. Pourquoi pas ? Mais ce que l'auteur de ce livre ne deviendra jamais, c'est un écrivain.

Romans psychologiques. — 4. — Vous êtes-vous jamais amusés à suivre par la pensée les héros de théâtres, ceux qui se marient au cinquième acte? C'est le jeu auquel s'applique Mme J. France pour la *Denise* d'Alexandre Dumas fils, et pour son mari, le comte de Bardannes. Elle a imaginé de continuer leur histoire, sur les données mêmes de l'auteur dramatique, mais en s'inspirant d'une logique plus simple et plus rectiligne. Et cette logique la mène aux conclusions suivantes : le mari, qui s'est décidé à épouser une fille mère, reste en proie aux angoisses de sa jalousie, dont il n'a triomphé que sous le coup d'une émotion passagère; sa femme n'apporte pas dans le ménage cette sécurité, cette confiance en soi, qui seraient indispensables à leur

bonheur commun. Ils sont très malheureux : ils vieillissent « seuls et tristes, n'oubliant rien, n'espérant rien, ne s'aimant plus. » Voilà ce que la logique simple et rectiligne apprend à Mme J. France. Mais la vie est-elle aussi simple et aussi rectiligne? Les psychologues assurent que non, et que l'homme n'est pas une mécanique mue en *Baroco* ou en *Barbara*; il lui arrive quelquefois d'être heureux d'une manière absurde; il a tort, sans doute; mais peut-il l'être autrement ?

5. — Les *Illusions fauchées* ne sont pas très académiques; mais qui sait si l'auteur est bien l'André Theuriet de l'Académie française? La couverture ne le dit pas, et j'incline à croire que cette honnête narration est plutôt d'un homonyme, encore jeune, qui s'est exercé à imiter « le Maître. » (Pour un collégien, tous les académiciens sont des Maîtres). Elle est d'ailleurs écrite avec correction, sans développements inutiles ; pas le moindre effort de psychologie, pas le moindre effet de pittoresque ; à peine un couplet sur les herbes fauchées, comparées aux illusions printanières... (Rassurez-vous, le lieu commun est à peine touché, il n'est pas étalé). C'est donc avec un *minimum* d'art et de style que l'auteur nous raconte comment Mlle Ludivine perdit ses illusions. Elle s'était éprise d'un M. Robert, un jeune vaurien, paresseux, menteur, débauché, mais beau parleur et porteur d'une fine moustache. Le père n'approuvait pas ce choix; la fille s'y entêta, au point de faire mourir son père de chagrin. Mais son père une fois mort, elle s'aperçut de l'indignité dudit Robert, elle y renonça, et entra au couvent « traînant après elle la longue chaine », ou la forte botte de ses illusions fauchées. Qu'ainsi soient punies — (pas plus sévèrement !) — les petites filles qui désobéissent à leur papa !

6. — En quittant le milieu de la littérature Mercvrielle où elle avait débuté, l'auteur de *l'Oiseau d'orage* n'a rien perdu de son talent ; elle a même gagné un peu plus de simplicité et d'aisance. Il lui reste encore quelque roideur dans son style ; qu'elle la fasse passer dans sa morale et elle ne se ressentira plus de ses premières fréquentations. Elle nous raconte ici l'adultère d'une femme et ses suites. Elle aima un passant, sans cesser d'aimer son mari, et parce qu'elle fut emportée par une sorte d'orage passionnel ; ce passant lui laissa un enfant, que le mari crut à lui et qu'il adora ; elle revint bientôt à son devoir — partant à son mari, et se montra désormais la meilleure des mères et des épouses. Ce retour fut déterminé par le départ du passant, — mais non par le repentir. Cette dame, — j'entends l'héroïne du roman, — semble n'avoir jamais eu l'idée du devoir. Son *historienne* est peut-être plus heureuse, mais elle cache son bonheur soigneusement, trop soigneusement. Elle nous raconte toute cette histoire d'adultère avec la pudeur... d'un homme.

7. — Le personnage principal de *Femme !* s'appelle Maryanne ; mais

Maryanne n'est ni une femme, ni un homme, pas même un Auvergnat, — c'est un automate, n'ayant de la femme que le nom et les aventures, mais pas la grâce, pas même les vices, aucune « féminité. » Elle a trois amants, qu'elle désespère, et si Myrrhis, son truchement, a trois lecteurs, elles les désespérera aussi. Maryanne est « artiste peintre » et Myrrhis nous assure qu'elle peint bien ; Myrrhis écrit, mais je ne puis pas assurer qu'elle écrit bien. Elle écrit comme elle pense, et elle pense « grossement. »

8. — *La Jeunesse de la marquise* fut bien éprouvée ! Elle avait épousé Croquemitaine-marquis, elle, si fine, si délicate, si sensible ! A vivre auprès de ce brutal, de ce débauché, de cet assassin (car il assassina son propre cousin), elle avait perdu le bonheur et la santé ; mais elle avait « conservé sa raie ! » Et c'est pourquoi elle eut un ami, fin, délicat et sensible comme elle. Et lorsque son mari disparut, emportant au loin, on ne sut où, sa fille qui était « le vrai portrait de son père, » elle pensa qu'elle pouvait obtenir du Pape la permission d'épouser le cher consolateur. Mais, hélas ! si elle avait « conservé sa raie, » elle avait perdu son catéchisme ! C'est ce qu'a dû lui répondre le Pape, si elle est allée le consulter. Pauvre marquise !

9. — Ah ! que *la Rançon du bonheur* coûte cher ! (Je ne parle pas du livre, qui n'est pas cruel à lire.) De quelles angoisses, de quelles épreuves, de quelle longue et touchante attente, Gilbert (le marquis Gilbert de Brisemont) paya le bonheur de devenir l'époux de Madeleine ! Il dût commencer par être celui de Léonie (ou Mathilde, ou Germaine, j'ai oublié le nom), une petite sotte, mais une millionnaire, dont la dot devait servir à payer les dettes de la famille Brisemont. Il dut ensuite assister à la mort de ladite Léonie, tuée par un accident de voiture, et soigner son attitude de veuf, débarrassé d'une pécore. — Il dut en outre restituer la dot, et la restituer volontairement, sans y être contraint, et par pur héroïsme, un héroïsme authentique devant notaire « pour que nul n'en ignore. » Il dut enfin ensuite s'engager comme volontaire dans les mobiles, se battre sur la Loire, recevoir une blessure terrible, être sur le point de mourir. Mais alors ! Oh ! alors quelle récompense ! La religieuse qui le soigne sur le lit d'hôpital où il agonise, c'est Madeleine ! Madeleine qui le sauva, Madeleine qu'il décide à échanger sa cornette contre un voile de mariée. Heureux marquis !

Romans d'aventures. — 10. — *Seulette* est un petit feuilleton sentimental et cependant spirituel, qui peut faire rire et pleurer tout ensemble de jeunes lecteurs. Ils y verront comment une petite fille est recueillie après un naufrage par un ancien officier de marine, comment elle s'échappe de chez son sauveur, comment elle se réfugie dans une roulotte et devient l'amie d'une dompteuse, comment enfin

elle est reconnue pour être la nièce du susdit officier, et comment la vieille cuisinière Maria pleure toutes les larmes de son corps en la retrouvant.

11. — *Le Roi des Gascons* se passe sous « le plus gascon des Roys », à savoir sous Henri IV. Vous y verrez un traître, une belle meunière, un meunier à qui sa femme jette de la farine aux yeux et qui ne soupçonne pas qu'il a pour rival un beau capitaine; vous y verrez ce beau capitaine qui aide le roi de Navarre à devenir roi de France; vous y verrez un valet poltron et fuyard; vous y verrez Blanche, la pure, la noble, la vaillante Blanche, qui feint d'être une Judith, pour assassiner le Béarnais, et dont le poignard frappe le pur, le noble, le vaillant Chantimay, son fiancé; vous y verrez le Béarnais lui-même, et sous tous ses aspects, vert galant, soldat, diplomate, capitaine, camarade généreux; — et quand vous aurez tout vu, vous trouverez que M. P. Fournier est un feuilletonniste aussi intéressant qu'un autre.

12. — L'auteur des *Aventures de Nono* est un feuilletonniste de bonne volonté, à qui il manque d'être un peu plus sûr de sa langue, et d'être plus simple dans ses inventions. Son Nono est un petit garçon qui a un rêve et ce rêve dure de la page 18 à la page 369. Le pauvre enfant voyage à travers des pays et parmi des êtres à noms symboliques. Il est condamné à la déportation, pour un crime dont il n'est pas coupable; la « communauté » à laquelle il appartient se coalise et se cotise pour le sauver; Nono finit par s'évader et s'éveiller. Ce cauchemar a sans doute un sens particulier et profane, et peut-être qu'en cherchant bien vous le trouverez. Mais j'ai peur que l'envie de chercher ne vous vienne pas. Vous baillerez dès la vingtième page, probablement même plus tôt.

13. — Les romans anglais sont généralement longs et touffus; *Tess d'Urberville* n'est pas court et n'est pas simple. Si j'en commence l'analyse, vous allez en avoir pour au moins deux pages! Mais il est si intéressant, que, ma foi, je me hasarde. *Tess* est la biographie d'une jeune fille honnête et vaillante qu'une fatalité plus forte que son honnêteté et sa vaillance semble condamner au mal, telle la Phèdre antique « malgré soi perfide, incestueuse. » Sa douloureuse vie est partagée, par l'auteur lui-même, en sept « Phases », avec tableaux multiples dans chaque « phase. » 1re Phase. — Tess chez son père et sa mère, ivrognes vaniteux et paresseux; Tess, à quinze ans, fille de basse-cour chez un voisin riche et débauché, qui abuse de son innocence. — 2me Phase: Tess, rentrée chez elle parce qu'elle a horreur de sa faute et de son séducteur, devient mère, nourrit son enfant, entretient ses parents à la sueur de son front. — 3me Phase: Tess est obligée de quitter encore son pays. Elle s'engage comme fille de ferme dans une laiterie. Tableau de la laiterie. Tess est aimée par un com-

pagnon de travail, moins grossier que les autres. Histoire de ce garçon et de sa famille. L'amour est contagieux; la pauvre Tess, malgré le sentiment qu'elle a de son indignité, aime elle aussi! Idylle! — 4me Phase : Tess est demandée en mariage par son amoureux. Elle n'ose pas consentir, elle n'ose pas refuser; son secret la torture. Le révélera-t-elle? Le taira-t-elle? Elle se décide à l'écrire. Elle fait sa confession dans une lettre qu'elle glisse sous la porte du jeune homme. Le lendemain matin, celui-ci, les yeux plus caressants et le sourire plus tendre, lui donne l'anneau des fiançailles et fixe la date du mariage. La veille de ce jour, Tess découvre sa lettre, encore cachetée. sous le tapis de son fiancé! — 5me Phase : Elle n'a pas pu ne pas épouser; mais elle ne veut pas tromper. Le soir même du mariage, elle renouvelle ses aveux, et cette fois de vive voix. Tableau! Son mari l'abandonne. Elle se remet en condition, dans une autre ferme; elle supporte l'abandon, le chagrin, la misère avec une énergie farouche et silencieuse : elle veut expier, elle veut mériter, à défaut de l'amour, le pardon de son mari. — 6me Phase : Tess retrouve son séducteur de la première phase, mais combien changé! Le débauché s'est converti; il est devenu prêcheur, apôtre, il va être pasteur méthodiste, il porte une longue redingote ! Toutefois, à la vue de Tess, il éprouve une violente secousse. C'est de la contrition! pense-t-il. Hélas! c'est de l'amour. Il offre d'abord de réparer sa faute et d'épouser. Puis quand il apprend que Tess est mariée, il entre dans une violente colère; il se déconvertit, il quitte la lévite, il redevient pécheur. Il se met à la poursuite de sa victime, l'entoure de pièges et même de bienfaits. Elle fuit, il s'acharne, lui échappera-t-elle? — 7me et dernière Phase : Tess traquée, comme une biche par le chasseur, écrit à son mari : « Venez! je ne le mérite pas! mais venez à mon secours! Ne soyez pas juste, soyez miséricordieux! » Pas de réponse. Et pendant qu'elle attend, son père meurt, sa mère et ses sœurs sont chassées de leur dernier logis; sans abri, sans un morceau de pain, la triste caravane errant de village en village, se réfugie dans un temple abandonné et n'a d'autre lit que des sarcophages vides. C'est là que le tenace et indécourageable chasseur rejoint Tess, impose ses aumônes, s'empare de sa proie et l'emporte. Et c'était l'heure aussi où le mari, qui s'était expatrié, revenait d'Amérique, ému par la lettre de sa femme, prêt au pardon, prêt à l'amour! Il cherche partout la malheureuse, il la découvre, — trop tard! La honte est consommée! Il se retire, le front bas, le cœur brisé. Mais il s'est à peine éloigné de cent pas, que Tess le rejoint, les yeux étincelants d'allégresse : elle vient de poignarder l'homme qui l'a perdue; et elle fuit et ils fuient ensemble, loin des grandes routes et des policemens, se cachant dans les bois, dans les masures abandonnées, se nourrissant des plus grossiers aliments.

Cette fuite éperdue dura une semaine, la plus heureuse que Tess eût connue depuis sa naissance : son mari lui a pardonné et il l'aime! Mais un soir, les policemens les rejoignent, Tess est prise, condamnée à mort et pendue! Et c'est fini. — Je ne dirai pas à l'auteur que c'est bien long, rempli de détails inutiles, pas assez composé ; il doit s'en douter. Il y a si longtemps que les Français reprochent aux Anglais de ne savoir pas composer, et il y a si longtemps que les Anglais dédaignent de travailler dans le goût français et pour les Français! Mais je lui demanderai comment il a pu, étant Anglais, affirmer à ce point l'impuissance de la liberté et l'impossibilité du *self-government* dans l'ordre moral? comment il a pu ressusciter la fatalité antique et nous la montrer maîtresse impitoyable de notre volonté, la poussant au mal alors même qu'elle tend au bien de tous ses désirs et de tous ses efforts? Le cauchemar qu'il nous raconte est intéressant ; mais il n'est pas vraisemblable, quoiqu'il soit longuement expliqué. Et, en outre, il n'est pas moral, car, sachez-le, ô pudiques clergymens qui êtes si sévères pour nos pornogaphes et qui croyez que les critiques français leur sont trop indulgents (car vous ne lisez pas assez le *Polybiblion*), il est aussi immoral de nier la liberté que d'en décrire les abus. C'est moins *shocking!* mais c'est aussi malfaisant, *yes!*

Romans historiques. — 14. — *Suivons-le!* (texte de H. Sienkiewicz, illustrations de Jan Styka, préface et traduction de M. Halpérine-Kaminsky, tirage de Flammarion), est un « album », qui n'est pas sans valeur. Sorti de la collaboration de trois Polonais et d'un Français « né malin », il mérite d'être distingué des entreprises de librairie « similaires. » La Préface contient des renseignements biographiques intéressants sur Sienkiewicz et Jan Styka ; on y trouve aussi des commentaires philosophiques et littéraires de leur œuvre. Quelques-uns de nos amis ont pris ces commentaires au sérieux, et se sont autorisés notamment de l'interprétation qu'y donna M. Halpérine de « la conception religieuse de Sienkiewicz pour découvrir un « dangereux venin » dans le *Quò vadis*? Qu'ils prennent garde ! Si le témoignage de M. Halpérine n'a pas plus de valeur en matière théologique qu'en matière littéraire, ils feront bien de l'écarter. Je vois en effet que le même M. Halpérine-Kaminski nous assure, dans la même Préface, que le texte de *Suivons-le!* est peut-être supérieur à celui de *Quò vadis* : « Il est plus concentré de forme et plus large d'idées ! » Large d'idées? nous allons voir ; concentré ? Il l'est en effet, au point qu'il pourrait tenir en vingt pages ; s'il en occupe 254, c'est, je le répète, que l'imprimeur est un « malin. » Quant à M. Halpérine-Kaminsky, c'est un bon reporter, dont les informations peuvent être exactes, mais dont les vues philosophiques et esthétiques doivent être tenues pour négligeables. Toutefois, s'il nous dit que Jan Styka est un grand peintre, je le

croirai sur parole, en ajoutant même que les « illustrations » de ce volume ne lui donnent pas de démenti. Elles ne sont pas toutes très bien clichées ; de plus elles ne sont pas toutes intéressantes, quelques-unes ne s'adressant qu'à des professionnels, certaines têtes d'études, par exemple ; mais l'ensemble en est saisissant. Celles qui représentent la *Montée au Calvaire*, le groupe de la *Mère douloureuse*, le *Sanhédrin du Golgotha* ont une valeur que l'on devine, à travers le tirage un peu flou et brouillé, et révèlent un artiste puissant et consciencieux, bien supérieur à la tâche d'illustrateur qu'il a bien voulu accepter. Mais l'a-t-il acceptée ? Et l' « illustrateur » ne serait-il pas plutôt l'écrivain que le peintre? Ce « texte » si « concentré » ne serait-il pas tout simplement un recueil de « légendes » à mettre au bas de chacun des tableaux de Styka ? Je l'aurais cru, si M. Halpérine ne disait formellement le contraire ; il affirme que l'œuvre de l'écrivain est antérieure à l'œuvre du peintre ; c'est une question de date, sur laquelle le témoin n'est pas récusable. Quoi qu'il en soit, ce texte « concentré et large » à la fois s'adapte aux illustrations au point d'y paraître subordonné ; on dirait l'œuvre d'un librettiste, indiquant les situations qu'un autre aura à développer. Les situations de ce « livret » sont empruntées à l'histoire des mœurs et des idées sous le règne de Tibère et aux récits évangéliques de la Passion de Notre-Seigneur ; elles sont reliées entre elles par une fable banale. Le Romain Caius Cinna a beau se plonger dans tous les plaisirs : malgré lui l'infini le tourmente ; il a besoin de vérité et de certitude. A Alexandrie, dont il est gouverneur, il rencontre l'Athénien Timon, que les mêmes problèmes de la destinée humaine agitent comme lui. La fille de Timon, la belle Antée, est tourmentée, elle, par l'apparition, à l'heure de midi, d'une « tête cadavéreuse » qui la regarde de ses yeux vitreux. Cinna l'épouse, tente de la guérir, consulte tous les médecins. L'un d'eux, un juif, lui conseille un voyage à Jérusalem. Il y arrive, et va loger chez son ami Ponce-Pilate. Or, ce jour-là, on devait mettre en croix trois condamnés à mort. Pilate offre à ses amis le spectacle de ce supplice. Antée est portée en litière sur le Golgotha ; elle assiste à l'arrivée et au défilé du cortège funèbre ; elle voit Jésus, et s'écrie : Tu es la Vérité ! et elle jette des fleurs sous ses pas. Elle reste jusqu'à la fin du drame sanglant, et rentre chez elle délivrée de son cauchemar quotidien. Toutefois, trois jours après, elle a une autre apparition, mais combien différente ! C'est celle de Jésus ressuscité qui l'appelle à lui ! Et elle dit, et tous répètent avec elle : « Suivons-le ! » Tel est le thème. Il est à peine plus développé dans le livre que dans cette analyse. Tout ce qui s'y rapporte à Caius et à Antée est du pur « poncif, » du poncif effronté, sans aucune hypocrisie, aucun effort artistique. Les deux héros, Caius et Antée, ne sont pas plus vivants que des

mannequins d'atelier. Le reste, c'est-à-dire ce qui est reproduit de l'Évangile, n'a pas pu être compromis par le voisinage d'éléments de moindre valeur ; la beauté en reste entière. Seulement, « il me fasche » qu'il en ait été fait un pareil usage. Ce n'est pas qu'on doive interdire aux artistes de se servir des « saintes lettres ; » l'on peut même, au contraire, en y ajoutant les explications nécessaires, leur répéter l'invitation du vieux Vauquelin :

Si les Grecs comme nous, chrétiens, eussent écrit,
Ils eussent les hauts faits chanté de Jésus-Christ !
Donques à le chanter ores je vous invite !

Qu'ils le chantent, mais qu'ils ne l'exploitent pas ! Qu'ils le chantent, mais pas sur des airs de romance banale ! — Or, *Suivons-le !* est une romance enroulée autour d'un crucifix.

15. — *Allons à lui !* est une édition, sans images, du livre précédent, faite par la maison Lethielleux.

16. — A la même librairie Lethielleux, édition de *Quò vadis?* « à l'usage de la jeunesse », c'est-à-dire expurgée des quelques pages — vingt ou trente au plus — dont nous avions signalé (voir *Polybiblion*, t. XCI, p. 37-41) le caractère trop païen et aussi l'inutilité « documentaire. » Le sujet de *Quò vadis?* est en effet l'opposition des mœurs chrétiennes et des mœurs païennes ; avec ce qui est dit de ces dernières dans les autres pages, dans celles qui ne pourraient être supprimées que par la suppression même de l'œuvre, on est suffisamment « documenté » et édifié — et peut-être mal édifié, cela dépend de l'âge. Est-ce dire qu'il n'y a pas de « tableau de mœurs romaines », même expurgé des détails les plus scabreux, qui puisse être mis sous les yeux de la jeunesse ? Si j'étais sommé de me prononcer, je dirais très nettement : « Non, il n'y en a pas ! » sans me dissimuler que cette proscription atteindrait certains de nos livres classiques (histoire ou littérature) où sont exposés avec les mœurs romaines les mœurs grecques aussi, et les turques, et d'autres, et où sont racontées et commentées, avec notes et « documents » à l'appui, les aventures des Agrippine, Poppée, Roxane et autres gourgandines. Les vénérables et austères pions qui éditent ces livres « à l'usage de la jeunesse » et même de l'enfance, ont sur la jeunesse, l'enfance, le baccalauréat, l'éducation et l'instruction des idées qui ne sont pas les miennes (je voudrais pouvoir dire *les nôtres*) et pour lesquelles je me sens devenir féroce ! Mais paix aux « pions » et aux bourgeois qui les tolèrent ! Revenons à nos romanciers.

17. — Encore du Sienkiewicz, mais du bon. Nous retrouvons ici le peintre de fresques historiques, abondant et puissant, — le feuilletoniste génial qui ne craint pas de ressembler à Dumas père. Dans *Par le fer et par le feu* la ressemblance s'accentue plus qu'ailleurs, du

moins pour le choix des principaux personnages. Comme dans *les Trois Mousquetaires*, nous avons affaire ici à trois compagnons, qui sont quatre eux aussi, et qui s'appellent Jean Kretuski, Michel Wolodowski, Longimus Podbipieta et Zagloba. Mais si leurs noms sont plus dificiles à prononcer que ceux de d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, leurs prouesses sont plus désintéressées, plus méritoires, plus véritablement héroïques. Elles ont la défense de la patrie pour occasion et pour but. Tous les quatre ont un rôle important dans la guerre intestine qui désola la Pologne au XIIIe siècle. Le moins guerrier d'entre eux, le gras et ventru Zagloba, s'y montre presque surhumain. Certes il est vantard, gourmand, ivrogne et même peureux; mais les exploits imaginaires qu'il raconte égalent à peine les exploits réels qu'on lui voit accomplir. Il supporte la faim et la soif, il brave toute une armée, pour sauver la fiancée de Kretusky. On le voit errer pendant des semaines et des mois, lui, déguisé en mendiant, elle, en petit page, à travers le pays ennemi, couchant dans les fermes ou à la belle étoile, franchissant steppes, marais, fleuves, à la barbe et parfois avec le secours et aux dépens de ceux qui les poursuivent. Oh! la touchante, comique et tragique odyssée, où ce Zagloba se montre tout ensemble un Ulysse, un Don Quichotte et un Sancho Pança! Et comme de ce mélange de lâcheté et de courage, de ruse et d'audace, de dévouement et d'égoïsme, de vulgarité et de sublimité, résulte un « type » étrange sans doute, mais singulièrement vivant en donnant du moins l'illusion de la vie! Ses trois compagnons sont moins complexes. Longimus Podbipieta est, lui, un hercule maigre et long, naïf et pur. Il a hérité d'un aïeul un sabre qui abattit un jour, d'un seul coup, trois têtes de Tartares, et il a fait vœu de chasteté jusqu'à ce que lui-même ait renouvelé cet exploit. Mlle Annetta lui rend ce vœu particulièrement pénible; mais quand il a pris trop de plaisir à la regarder, il court se confesser. — Michel Waladowski est un petit officier, sec, froid, fin, d'une trempe solide comme l'acier de son épée. — Mais le vrai héros, le héros « idéal » c'est Jean Kretuski; jeune, beau, généreux « et traînant tous les cœurs après soi »; prêt à sacrifier sa vie et son honneur, et capable d'exterminer une armée pour conquérir sa fiancée, c'est le Cid de la Pologne. Paraissez, Cosaques et Tartares! Il vous attend de pied ferme, ou plutôt il va fondre sur vous! Comme le Cid de Corneille, celui-là peut dire aussi : « Cinq cents de mes amis! » Tous ses compagnons d'armes sont ses amis et sont de moitié dans ses haines et ses amours. Il aime Hélène, ils l'aiment, mais pas pour leur compte; il la pleure, ils pleurent; il poursuit ses ravisseurs, ils leur font la chasse; il la retrouve, ils sont dans l'allégresse. Nous sommes en Pologne, le pays de la solidarité. « Lorsque le Roi buvait, la Pologne était ivre. » Lorsque Kretuski est amoureux, la Pologne est amoureuse. Ce qui ne laisse pas de faire

honneur à l'objet de cet amour en même temps qu'à tous ces amoureux désintéressés. Vous parlerai-je de cet « objet, » qui porte le même nom que la femme pour laquelle tant de guerriers moururent autour d'Ilion ? et du cosaque Babun, son ravisseur, qui avait pour elle une passion à la fois criminelle et sainte? de la sorcière qui l'enferma dans le caveau? du petit page qui l'en retira? Ou bien, laissant de côté ces épisodes romanesques, faut-il vous dire les noms et les exploits des guerriers et des traîtres polonais, cosaques, tartares et turcs? Parmi cette foule casquée et cuirassée qui évolue sous vos yeux, distinguerai-je seulement quelques soldats et quelques chefs? Ou bien, enfin, vous résumerai-je seulement les événements historiques dont nous voyons ici tous les détails, avec leurs dessous les plus ignorés, leurs causes et leurs résultats? Tout cela est également impossible. Épisodes romanesques, événements historiques, chefs et soldats, « ils sont trop ! » Mais sachez que pour nombreux, pour innombrables et « inanalysables » qu'ils soient, ils sont groupés dans l'œuvre de Sienkiewicz avec un tel art qu'on les y aperçoit tous distinctement, tant dans leur physionomie particulière que dans leurs rapports réciproques. *Par le fer et par le feu* est un immense panorama, mais le plus clair, le plus facile à comprendre, le plus amusant à regarder. Allez le voir tous, enfants et parents. Je répète que c'est du Dumas père, avec la même verve, les mêmes drôleries d'invention, la même force dramatique, le même « métier, » mais avec un sens historique plus aigu et plus pénétrant, et un sentiment de la pudeur qui ne se dément pas une seule minute.

Romans de mœurs. — 18. — Encore un roman polonais par un auteur polonais, mais non traduit du polonais; celui-ci a été écrit en français. Le roman français a tenté quelques étrangers, parmi lesquels il s'en trouve qui sont de vrais « créateurs de vie » et qui parlent notre langue avec autant de sûreté que de souplesse et de grâce; l'auteur de *Rénovation* espère être du nombre. Il y parviendra peut-être un jour. En attendant, il nous raconte de son mieux comment le nommé François Korab fut invité par le nommé Georges Bielski à devenir un homme nouveau, ou plutôt comment il fut encouragé à le rester. Car, le dit François Korab n'était pas un de ces Polonais chevaleresques et donquichottesques qui ont illustré et perdu la Pologne, et dont M. Sienkiewicz nous signalait naguère « l'improductivité »; c'était un homme pratique, du moins dans ses sentiments et ses aspirations. Il était pratique en tant qu'agriculteur et citoyen; mais il était donquichottesque en tant qu'amoureux. Bref c'était un « homme double » et un peu compliqué, ce bon François Korab; il fut simplifié et amputé d'une partie de lui-même par la tragédie que voici : Celle qu'il aimait ne l'aimait pas; mais elle aimait un officier russe qu'elle ne connaissait d'ailleurs pas, mais qu'elle avait aperçu de loin, un jour

qu'il passait sur un pont. Or il se trouvait que le père de cette inflammable Polonaise était un irréconciliable ennemi de la Russie, un ancien proscrit de l'insurrection de 1863, revenu de Sibérie après vingt ans de captivité. Quand il apprend la faute de sa fille (l'entrevue du pont avait eu des suites), il prend son revolver et il tue sa fille, il tue l'officier russe et il se tue lui-même. François Korab, témoin de ce massacre, en est ému ; « il en fait une maladie! » Mais il guérit, et c'est alors que le nommé Bielski, un Polonais « rallié, » lui fait de beaux discours sur la nécessité du « ralliement » et sur les avantages de l'esprit pratique. Ce qu'ayant ouï, François épouse Marthe, une jeune personne dont je ne vous ai rien dit parce qu'elle est encore plus étrangère à l'action que François lui-même. Comme vous le devinez, cette anecdote tragique, traversée d'épisodes où l'auteur s'efforce d'être gai et spirituel, n'est qu'un prétexte à la peinture d'un coin de la société polonaise et qu'une occasion de prêcher la « rénovation » à des « nationalistes » intransigeants. Et je n'ai pas besoin non plus de vous faire remarquer que cette anecdote est toutefois chargée de sens et symbolique : ce père, qui meurt après avoir tué sa fille, est l'image même de « l'improductivité slave! » Et enfin, il est inutile d'ajouter que cette image est un peu grosse pour ne pas dire grossière.

19 et 20. — Voici deux histoires de juifs « sympathiques » ; je les réunis, malgré la diversité des origines, mais à cause de la communauté des tendances. L'auteur polonais (encore un) ! et l'auteur français veulent nous prouver l'un et l'autre que des banquiers juifs, hommes de proie féroces, justifiant la haine séculaire qu'inspire leur race, peuvent avoir des fils à l'âme délicate et généreuse, souffrant des fautes ancestrales et s'efforçant de les réparer. Le héros de *Werther le juif* était un étudiant berlinois qui aimait bien ses camarades, son propriétaire, et sa maîtresse. Quand il apprend que son père, par une combinaison financière un peu trop habile, quoique très légale, a ruiné ses meilleurs amis, il va le trouver, l'adjure de restituer, et, à bout d'arguments, désespéré, se tue d'un coup de révolver. (Détails intéressants, quoique peu nouveaux, sur la vie des étudiants allemands. Langue des traducteurs déplorable). — Le *Fils d'Abraham* dont M. Heuzey nous raconte la vie, avait eu des débuts plein de promesses, au jugement du moins de son père, le banquier Lemberg ; à sept ans, il excellait à « rafler » les billes de ses camarades. Mais à vingt ans, il devint amoureux d'Éliane, une chrétienne, qui cependant n'était pas une puritaine, puisqu'elle lui accordait des rendez-vous clandestins. Cet amour le perdit, c'est-à-dire le sauva. Il fut perdu pour la carrière financière, et devint désormais incapable de « rafler » les billes et les billets de ses semblables ! Dans ce rendez-vous avec la chrétienne, qui désobéissait à son père et à sa mère, il

prit la force de désobéir à son propre père ; il comprit la beauté de la vertu, du désintéressement et du sacrifice ; il devint chrétien. Mais il n'épousa pas Éliane, dont les parents détestaient les juifs, même convertis. Il épousa une juive, qu'il fit baptiser, et consacra sa fortune à fonder à Jérusalem une colonie juive, destiné à relever ses coreligionnaires dans l'estime du monde et à les rendre à leur mission originelle. Quant à Éliane, elle épousa un chrétien et eut beaucoup d'enfants ! Cette longue histoire, dont vous avez pu voir que la logique et la cohésion ne sont pas les qualités principales, dont le style n'est pas très sûr, dont l'impression même n'est pas très correcte (abus des *alinéas*, coupant dans les dialogues, les paroles d'un même interlocuteur), est pleine cependant de bonnes intentions. Si elle est d'un artiste encore inexpérimenté, elle est d'une âme élevée. Souhaitons que son pouvoir égale bientôt son vouloir.

21. — Je place ici quatre recueils de « contes » — dont le premier, *la Galerie d'un sous-préfet*, nous esquisse les silhouettes de quelques-uns de nos administrateurs, préfets, sous-préfets, maires, employés de ministères, etc. — Parmi « ces esquisses, pochades et aquarelles, » il s'en trouve qui sont intéressantes; d'autres sont tout simplement drôles, et ne valent que par la manière du peintre. Cette « manière » est parfois maniérée; mais elle est celle d'un homme d'esprit et d'un observateur.

22. — Le second recueil, *Curieuses d'amour*, se rapporte aux mœurs du monde des « fêtards », — mœurs mauvaises et pires, mais souvent artificielles, dont M. Richard O'Monroy est, depuis plus de vingt-cinq ans, le peintre complaisant et quelquefois amusant. Cependant il convient d'avertir l'ancien boulevardier que certains de ses calembours commencent à « dater, » que son esprit se ressent de la soixantaine — passée ou prochaine — et que son rire d'éternel jeune mousquetaire

Sous sa moustache en croc, teinte de bons onguents
Montre de fausses dents.

23. — Les *Contes et légendes de la France septentrionale* s'adressent aux petits enfants; mais ils pourront intéresser les hommes curieux des traditions provinciales et de toutes les manifestations de la littérature populaire. C'est une contribution utile à la connaissance du *folklore*.

24. — Avec *Ève victorieuse*, nous faisons un petit tour du monde ; nous allons de New York à Paris, à Genève, à Rome, en compagnie de deux charmantes Américaines, d'esprit très ouvert et très curieux, qui ne cessent d'interroger leurs amis sur ce qu'elles voient et qui ne cessent pas elles-mêmes de nous dire leurs impressions sur ce qu'elles ont vu. Que pensez-vous de l'Amérique ? de l'Angleterre ? de la France ? des Parisiens ? des Parisiennes ? des Italiens et des

Italiennes? du flirt? du mariage? du féminisme, etc., etc... Elles questionnent ou répondent sur tout cela et le reste. Oh! les aimables guides Joanne que Mme Ronald et miss Dody! Ces mondaines, atteintes de tous les snobismes du Nouveau Monde, sont venues en Europe contracter les snobismes de l'Ancien. Elles voyagent en compagnie d'une mère et d'un frère; quant au mari de Mme Ronald et au fiancé de Dody, ils ont été priés de rester chez eux. Et ils ont obéi, les imprudents! tout en prévoyant à quels dangers ils s'exposent! Ils prévoient très bien qu'elles auront des curiosités audacieuses, qu'elles voudront voir le Moulin-Rouge et les restaurants de nuit et les petits théâtres, etc., etc. Mais sur ce point ils se rassurent : l'habitude du tub quotidien et des douches a, paraît-il, débarrassé ces femmes américaines des « pudeurs apprises » et leur a donné en revanche l'horreur des souillures physiques ou morales. Ce que le tub ne leur a pas enlevé, c'est leur goût pour les « hommes titrés, » pour les marquis et les ducs de l'aristocratie européenne. Et c'est là ce qui inquiète un peu MM. Ronald, le mari, et Ascott, le fiancé. Et de fait, « ces dames » rencontrent un prince italien qui a des cheveux noirs et qui leur fait des yeux blancs! Et, dame! elles en sont amoureuses toutes les deux. Mais comme elles sont essentiellement « femmes du monde, » elles ne se brouillent pas. En outre, Mme Ronald lutte énergiquement contre la tentation; le tub ne suffisant pas, elle y emploie le baptistère; elle se fait catholique. Et comme elle n'est pas encore victorieuse, elle se fait bouddhiste! C'est un brahmine, de passage à Paris, qui, en lui imposant sur le front ses mains chargées de fluide, assure sa victoire et la débarrasse de l'Italien! La voilà *l'Ève victorieuse*! c'est celle qui va consulter les brahmines et les somnambules! — Quant à Dody, comme c'est « un honnête homme, » elle déclare très nettement à son fiancé qu'elle aime l'Italien et va l'épouser. Ce qu'ayant entendu, M. Ascott, qui n'est pas un homme, puisqu'il aime les poupées, et qui, dans tous les cas, est aussi romanesque que les héros des romans les plus européens, court prendre part à la guerre de Cuba et se fait tuer! — L'écriture de ce « Carnet de voyage » est distinguée — et le paraît. J'ajoute — sans ironie — que le talent de l'auteur vaut plus que son œuvre.

25. — De New York, où rentrent nos deux voyageuses, poussons vers le Nord, jusqu'à l'Alaska, à la suite du *Roi du Klondyke*. Tom Tildem était un des rois de la Bourse de New York; un « vendredi noir » le ruina, malgré la présence de miss d'Auray, une télégraphiste qu'il aimait, qui n'était pas insensible à son amour, et qui n'aurait eu qu'à manquer au secret professionnel, à lui faire un signe, un clin d'œil pour l'arrêter et l'empêcher de se jeter dans le gouffre. Mais Miss d'Auray était une Française, et donc une héroïne de délicatesse, et d'amour. Elle laissa Tildem perdre ses millions, mais, bientôt, en

échange, elle lui offrit sa main et son cœur. Le jeune boursier ne veut pas être en reste d'héroïsme; il n'accepte que pour « fin prochain », jusqu'après son retour du Klondyke, où il se propose d'aller refaire sa fortune. Et il l'y refait, après des souffrances et des aventures dont le détail, emprunté aux relations les plus authentiques, est très intéressant. Le spectacle des tourments et des luttes qu'impose à l'homme « la sacrée faim de l'or » est toujours poignant. L'auteur du *Roi du Klondyke* en a atténué l'horreur par sa verve, sa bonne humeur, et même quelques intermèdes d'une poésie... parfois bizarre, notamment un long dialogue de chiens au moment où le chercheur va découvrir la « Veine-Mère ! »

26. — Et maintenant passons en Russie. *Thomas Gordeieff* vous fera faire connaissance avec le monde des ouvriers et des marchands des bords de la Vistule. Quant à Thomas lui-même, il y a longtemps que vous le connaissez. C'est un dégénéré, fils d'un père alcoolique et d'une mère « mélancolique » une victime des lois de l'hérédité. Je vous laisse à penser quelle fut son enfance et sa vie d'écolier, quelles furent ses débauches de jeune homme millionnaire, par quelle série de déchéances et d'accès de délire il arriva à mourir fou furieux. Je vous le laisse à penser ; mais M. Gorki nous le raconte par le menu, sans doute parce qu'il est réaliste, mais peut-être aussi parce qu'il est encore très jeune. Je ne sais pas au juste son âge, mais je sais qu'il vient à peine de naître à la vie de la pensée et de l'art ; il était portefaix ou balayeur de rues, il y a quelques cinq ou six ans. Cet écrivain prodige et qu'on dit « génial », doit donc faire chaque jour, dans le monde des idées et de la science, des découvertes, dont quelques-unes ne sont nouvelles que pour lui. C'est ainsi qu'il a découvert les lois de l'hérédité psycho-physiologique et qu'il tient à les révéler aux autres, sans se douter que quelques-uns de ces autres — en France au moins — n'ont plus rien à apprendre sur ce sujet, et qu'ils auraient même à désapprendre! Le seul intérêt pour nous, de cette longue et désolante peinture des misères physiques et morales du pauvre Thomas Gordeieff, viendra — s'il vient — du cadre plus que du tableau, et des personnages de second plan plus que du héros principal. Il y a là quelques « têtes » de marchands de bois, d'employés, d'usuriers, etc., etc., qui ont du caractère et qui révèlent un « crayon » vigoureux et même, si l'on veut, « génial .» Attendons !

27. — Et rentrons en France pour entendre nos romanciers médire de nos mœurs ou même les calomnier. L'auteur de *Claudine à Paris* serait un de nos calomniateurs, s'il ne nous avertissait lui-même de temps en temps, par un clin d'œil ou un geste gavroche, de ne pas le prendre au sérieux, même quand il s'applique à paraître grave. Son héroïne semble n'avoir rencontré à Paris que de « vilains messieurs »

et de vilaines dames. Son père, son cousin, son oncle, sa tante, lui composent une famille comme il ne faudrait pas croire qu'il y en a beaucoup en France. Quelle famille ! Il est vrai que celle de son amie Luce est encore pire. Quel oncle que l'oncle de Luce ! Claudine épouse le sien ; c'est un vieux marcheur, qui a encore quelques cheveux et quelques illusions. Elle le préfère au petit cousin Marcel qui, lui, est un « inverti », (comme disent les Belges, sans doute par respect pour le lecteur français). Et Willy est un pince sans rire, qui se permet d'énormes « blagues » et qui aime à « se payer la tête » du lecteur. Seulement, ici, il a dépassé la mesure permise, et le plus indulgent de ses lecteurs se voit contraint de le juger sévèrement.

28. — *L'Épopée mimisane* est l'épopée de M. Mimisan, devenu député et bientôt paralytique par l'influence de sa femme, une gaillarde, qu'il avait enlevée à un médecin dont elle était la maîtresse. Inutile de vous dire que ce Mimisan n'avait pas plus de talent que de caractère, et que c'est pour cela même qu'il fut député et faillit être ministre. Vous devinez la qualité de cette peinture et de cette satire de nos mœurs politiques ; elle n'est pas des plus fines. C'est une pochade, un peu longue, improvisée par un esprit facile, qui se souvient de ses lectures presque autant que de ses observations personnelles. L'auteur a trop lu Balzac. Que ne se borne-t-il à regarder autour de lui et à transcrire ce qu'il a vu, comme il l'a vu ? Car il sait voir et, s'il y tâchait un peu, il saurait écrire. Il donne l'impression, lui aussi, d'être supérieur à son œuvre.

29. — L'action de *l'Entrave* se passe à Nice. Un officier de marine du plus grand monde abuse de Mlle Blanche. Dieu le punit : il lui envoie une veuve espagnole très belle, très riche, très bonne qui est disposée à l'épouser ! C'est trop ! pense le misérable. Et il va prendre part à la guerre de Cuba où il meurt. Pendant ce temps, Mlle Blanche épouse un peintre du plus grand cœur, qui « sait tout », mais qui a une belle âme et des yeux bleus !

30. — *Le Docteur Corbier* n'ayant pas jeté sa gourme à l'âge congru, la jeta à l'âge incongru, alors qu'il allait être grand-père. Heureusement un rival lui tira un coup de pistolet, dont il faillit mourir, mais qui le purgea net de sa gourme. A partir de ce moment il se consacra tout entier à « sa progéniture, » pour parler comme l'auteur. Et je ne veux pas vous apprendre à quelle entreprise commerciale appartient ce volume imprimé sur du papier d'épicerie et écrit en style « idem », comme ne dit pas l'auteur.

ROMANS A THÈSE. — 31. — C'est la thèse du féminisme qui est exposée dans *l'Un ou l'autre* ; — elle y est exposée, non raillée ni caricaturée ; mais au total elle y est condamnée. Une jeune savante a fondé une société pour introduire dans les faits ses idées sur l'égalité des deux sexes. Elle

a trouvé pour l'aider dans son entreprise un jeune homme d'esprit très souple, une de ces intelligences qui, à force de tout comprendre, ne savent rien juger, une de ces volontés à qui l'action fait peur, comme une grossièreté, bref, un de ces êtres impropres à la vie pratique et qui sont destinés à être dupes et victimes. Elle l'épouse, elle le domestique, elle le ridiculise. Elle en fait tant, que la victime se cabre, abandonne sa femme et le féminisme, et redevient un homme. — Ce trop court sommaire ne peut pas laisser deviner l'intérêt qu'offrent et les détails même de la fable, et surtout les nombreux « couplets » et « morceaux de bravoure » dont elle est le prétexte. Il y en a de spirituels, il y en a d'éloquents, d'une éloquence âpre et cinglante. Tous ne sont pas dirigés contre les femmes et les féministes ; les hommes reçoivent leur part de ces coups d'épingles et de ces coups de fouet. L'impartialité du penseur est évidente ; c'est un convaincu et un informé, mais non un fanatique « à l'esprit épais », comme pourrait dire son héroïne. L'art de l'écrivain est évident aussi, et même un peu trop visible ; les bizarreries de la composition, les préciosités laborieuses de l'écriture et, parfois, des trémolos tragiques dans le ton, pourront nuire au succès de ce roman, qui est pourtant un des plus distingués qui aient paru dans l'année.

32. — *Travail* n'est pas seulement le second des *Quatre Évangiles* de M. Zola ; c'est encore son apocalypse, une apocalypse prophétique, lyrique, symbolique, scientifique, anticléricale, athée et, comme de juste, pornographique. Même quand il est une « Bouche d'ombre », M. Zola ne peut pas cesser d'être une « Bouche d'égout. » Taine disait un jour de Victor Hugo qui venait de publier une œuvre apocalyptique : « C'est Jocrisse à Pathmos ! » Je voudrais bien dire de l'auteur de *Travail* : « C'est un vidangeur à Pathmos ! » Mais je ne le dis pas, et pour plusieurs raisons : d'abord parce que la matière excrémentielle qu'il a ramassée dans ce dernier tonneau n'est pas aussi abondante que dans les autres ; un viol, deux ou trois adultères, quelques menues fornications, à peine de quoi remplir dix pages, tout en parfumant le reste du volume ; — et aussi parce que M. Zola, qui n'aime pas les injures naturalistes quand c'est à lui qu'elles s'adressent, a droit, en ce moment, à être ménagé. Il traverse une crise mentale qui mérite la pitié, sinon le respect. Il s'est plaint du silence de la presse à l'endroit de *Travail*, l'ingrat ! C'est comme si un malade se plaignait de la paille mise sous les fenêtres pour étouffer le bruit de la rue. Que ne puis-je me taire, moi aussi ? Mais puisque je suis obligé de parler, je vais le faire aussi brièvement que possible et sans élever la voix. On voudra bien entendre tout ce que je ne dirai pas. — Dans ce roman, comme dans ceux qui l'ont précédé, il y a une *fable* et une *thèse*, — une thèse morale, sociale et religieuse. Mais dans celui-ci la fable a

si peu d'importance qu'on ne peut l'analyser séparément. Elle n'a ni intérêt ni valeur en elle-même ; elle n'en a même pas par rapport à la thèse, dont elle n'est pas *l'illustration* et la représentation par images ; elle n'en est que le prétexte. Les personnages y ont pour fonction principale et presque unique de disserter, prêcher, vaticiner, ou de fournir à l'auteur l'occasion de vaticiner, prêcher et disserter lui-même directement. Et comme ils sont innombrables, les dissertations le sont aussi. L'œuvre a 666 pages, les dissertations en occupent plus de la moitié. Le plus infatigable de ces dissertateurs, c'est Luc Froment, le héros du livre et le héraut de ce second « Évangile » ; il est le frère de Matthieu, le héros du premier, le frère de Marc et de Jean, qui sont en train de préparer le troisième et le quatrième ; et ces quatre frères sont les fils de l'abbé Froment, un abbé qui, n'ayant pas pu être lui-même un apôtre, aura du moins engendré quatre évangélistes ! Ce Luc est un ingénieur du plus grand mérite, c'est un homme d'action et un homme de rêve ; il est complet, car il est encore un saint, comme vous allez voir. Appelé à diriger les hauts-fourneaux de *la Crècherie*, il commence par faire connaissance avec une aciérie voisine qui s'appelle *l'Abîme* et qui a été fondée par M. *Qurignon*. (Et moi je commence par vous avertir que ces noms sont symboliques : *La Crècherie* représente ou va représenter la crèche et le berceau d'un nouvel ordre social ; *l'Abîme* représente l'ordre social actuel, où viennent se perdre et s'engloutir toutes les énergies et toutes les joies de la vie ; quant à *Qurignon*, par un *q* et par un *u*, je n'ai pas encore trouvé la signification de ce vocable si distingué, parce que sans doute je manque de pénétration). Luc visite donc les divers ateliers de l'*Abîme* ; il en passe en revue les ouvriers, les ouvrières, le directeur, la directrice, le propriétaire, la femme du propriétaire, et son beau-père et ses beaux frères et ses belles-sœurs et son beau-grand'père, sans oublier le sous-préfet de l'arrondissement, le maire de la commune, le curé, l'instituteur, le boucher, l'épicier, la boulangère, le quincaillier, la quincaillière, avec et y compris les maîtresses du sous-préfet, du maire, du propriétaire et des ouvriers. L'organisation de l'*Abîme* est fondée sur le Salariat ; c'est pourquoi l'ouvrier y est malheureux et vicieux, et le directeur... mari trompé. Luc est navré de ce spectacle. Il a lu Fourier, et en a retenu quelques idées, sinon toute la doctrine ; il rêve d'une usine qui serait fondée sur « l'alliance du capital, du travail et de l'intelligence. » Il communique son rêve au propriétaire de *la Crècherie* (biographie de ce propriétaire, de sa sœur, de son contre-maître, de ses ouvriers et de ses ouvrières) ; le propriétaire lui donne la permission et les moyens de tenter l'entreprise. Luc se met à l'œuvre. Grâce à l'électricité, il diminue les frais et la fatigue du travail ; grâce à une mise en commun des fruits du travail, il supprime le salariat ;

et grâce à l'amour du travail, qui résulte de ces réformes, il supprime la paresse (mais oui! mais oui! il supprime la paresse par le travail! Quel homme!); il supprime l'ivrognerie, la débauche, la jalousie et toutes les autres formes du vice et de l'égoïsme; il supprime en outre et par conséquent la pauvreté, la haine des classes, le mariage, la religion, le gendarme et le curé; il supprime enfin le nommé Dieu, cet inutile et ce malfaisant! Plus de ce policier d'outre-ciel qui fait peur aux hommes! Plus de ce Monthyon fumiste qui réserve ses prix pour l'autre vie! Le seul vrai Dieu, le seul bienfaisant, c'est le travail; le seul Paradis, c'est celui que le travail peut assurer, dès cette vie, aux hommes de bonne volonté! Plus de mariage ni de divorce! plus de lois gênant la liberté de l'amour et diminuant le bonheur! Luc, le créateur de cette Bétique, Luc, le père de ce phalanstère; saint Luc ne se marie pas, lui! ce qui ne l'empêche pas d'avoir des enfants, ce qui ne l'empêche pas surtout d'aimer et d'être aimé! C'est même l'Amour qui le soutient aux heures difficiles de son Apostolat. Il a l'amour de trois femmes, dont deux sont mariées; c'est l'une de ces deux qui lui donne des enfants; les deux autres se contentent de lui donner du courage. Et arrivé à l'âge de quatre-vingts ans, il vit avec toutes les trois, recevant leurs hommages et leurs tendresses, tel un Abraham nouveau jeu, monogame et polygame à la fois, pontife de l'amour libre et du travail libre, apôtre d'une religion sans dogme et d'une morale sans devoir, fondateur d'une cité dont les habitants n'ont des sens que pour les mettre au service de l'esprit, et n'ont de l'esprit que pour les mettre au service des sens, patriarche d'une humanité qui n'est plus humaine. M. Jaurès a présenté ce patriarche à un auditoire de socialistes parisiens et il l'a loué abondamment. Toutefois, il lui a fait un reproche: pourquoi respecte-t-il le Capital? Cet Abraham est encore un peu Juif. Ce n'est qu'un précurseur! Le véritable Messie, celui qui nous donnera le Paradis terrestre, c'est celui qui supprimera le Capital, et qui, sans doute, du même coup de main, supprimera aussi les maladies et la mort. Car M. Zola a laissé subsister les maladies et la mort dans son heureuse Bétique! Mais tout de même, il a déjà supprimé les vices, ces maladies de l'âme. « C'est toujours ça! » Et l'on comprend que les socialistes de Paris, y compris ceux de l'*Assommoir*, lui en soient reconnaissants!

Quant à nous, devons-nous juger cet « Évangile » selon Luc Froment? Ne suffit-il pas de l'avoir exposé? Faut-il démontrer qu'il est, comme l'Évangile selon Matthieu Froment, l'exagération maladive et folle d'une vérité juste et banale? Sans doute il y a une vertu morale et sociale, dans le Travail, mais il n'y a pas toute la morale, pas plus que toute la morale n'est dans « l'acte générateur. » Sans doute « l'alliance du Capital, du Travail et de l'Intelli-

gence » est bonne et nécessaire, si nécessaire qu'elle a devancé les temps prédits par Zola et Luc, son prophète, et qu'elle existe depuis qu'existent le Capital, le Travail et l'Intelligence, si bonne qu'elle n'a pas encore épuisé toute sa puissance bienfaisante et que, mieux comprise si c'est possible, et mieux pratiquée, complétée surtout par l'adjonction de la charité, elle pourra diminuer la misère matérielle et morale. Mais quelque nombreux que soient les bienfaits de cette quadruple alliance, quelque large et privilégiée qu'y soit la part du travail, il y aura toujours des pauvres parmi nous, parce que « partout où il y a des hommes, il y a de l'hommerie. » Et sans doute deux et deux font quatre, et M. Zola égale parfois M. de la Palisse; mais il le compromet et le gâte. Du reste, c'est sa spécialité de gâter tout ce qu'il touche, et il touche à tout! Artiste naturaliste, il a gâté, grossi, déformé et sali la nature; philosophe, il grossit, déforme et salit les idées les plus simples et jusqu'au vocabulaire dont il se sert. Ce mot d'*Évangile*, que les plus grands, les plus puissants directeurs d'intelligences avaient respecté, lui, le plus subalterne, le plus « écolier » des penseurs, qui n'a jamais pensé que d'après un autre et qui jure aujourd'hui par Fourier, comme autrefois, il jurait, par Claude Bernard, il s'en empare avec la témérité d'un inconscient. Il se pose en Messie, il annonce la « bonne nouvelle! » Et il se trouve que cette « bonne nouvelle » n'est pas nouvelle, et surtout qu'elle n'est pas bonne, puisque, si elle était prise à la lettre, elle enlèverait au pauvre ses espérances religieuses et la résignation, ruinerait les riches, augmenterait le nombre des rêveurs et des utopistes, et compromettrait à la fois le Travail, le Capital et l'Intelligence! « L'abondance des promesses, disait récemment un orateur parfois grandiloque, l'utopie n'est pas seulement inférieure à la science des réalisations, elle en est l'ennemi le plus redoutable. »

Heureusement l'artiste devient, en M. Zola, si ennuyeux et si lourd, que le prédicateur devient aussi moins malfaisant. Certes, il n'a jamais été amusant, mais il a été puissant, son idéal d'art était contestable; mais il n'y restait pas inférieur; il exécutait ce qu'il avait conçu. Aujourd'hui, il n'y arrive plus, malgré ses efforts trop visibles. On le voit s'acharner, s'épuiser, « suer et souffler, » à ce point qu'on a envie de lui crier : « C'est assez! Vous allez vous faire mal! » Son impuissance éclate surtout dans la « composition. » Quelques pages, sur les 666, sont assez bien réussies ; il en est jusqu'à trois que l'on pourrait citer; mais l'ensemble n'a ni cohésion, ni unité. Le bon charpentier que fut autrefois M. Zola ne sait plus ajuster les innombrables pièces qu'il a rassemblées sur son chantier, et dont quelques-unes, je le répète, ne sont pas sans valeur. En vain, il les soulève toutes, d'un bras infatigable et presque

rageur, les plus lourdes comme les plus légères, les portant à droite, les portant à gauche, recommençant deux fois, trois fois la même manœuvre; ses muscles usés ne parviennent plus à les hisser jusqu'à la poutre d'arête et à les y fixer; l'immense construction dont il a rêvé reste inachevée,— une ruine toute neuve. Je ne parlerai pas du style. On a dit qu' « il manque d'épine dorsale et de vertèbres; » on a dit que le dessin des grands tableaux de *Travail* était un peu sommaire, et que les couleurs en étaient un peu trop crues, et que c'étaient « des fresques d'Épinal. » Le répéterai-je? Je le répète, en faisant observer que ces critiques ont été faites dans la *Revue Bleue*. Il est vrai que la même Revue ajoutait aussitôt que, pour n'être pas un styliste, M. Zola n'en était pas moins — n'en était que plus — « un grand écrivain. » Cet « excellent confrère » jetait, lui aussi de la paille sous les fenêtres du malade. J'y ai moi-même mis une petite botte, pas si petite pourtant que pourraient le croire ceux qui n'ont pas lu *Travail*. Non! vous ne vous doutez pas, je n'ai pas assez dit à quel point cette œuvre est démentielle! Et décidément, il serait bon d'appeler les spécialistes que M. Zola lui-même a consultés sur son « système pileux. » (Voir plus haut). Qu'il leur soumette maintenant son système religieux et social! Il n'est que temps!

Ch. Arnaud.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Que faut-il faire pour le peuple? Essai d'un programme d'études sociales*, par l'abbé Millot. Paris, Lecoffre, 1901, in-12 de 518 p., 4 fr. — 2. *La Nouvelle Encyclique sociale; texte, traduction, commentaire*, par le R. P. A. Vermeersch. Bruxelles, Schepens, 1901, gr. in-8 de 64 p. — 3. *Le Régime corporatif et l'organisation du travail; le passé, l'avenir*, par le R. P. G. de Pascal. Paris, Bloud et Barral, 1900, 2 vol. in-12 de chacun 60 p., 1 fr. 20. — 4. *Le Catholicisme social*. T. III. *Retour au Paradis terrestre*, par Paul Lapeyre. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 512 p., 3 fr. 50. — 5. *Études d'histoire et d'économie politique*, par Karl Bücher. Bruxelles, Lamertin; Paris, Alcan, 1901, in-8 de xii-360 p., 6 fr. — 6. *Il Lavoro e le Classi rurali in Sicilia durante e dopo il feudalismo*, da Enrico Loncao. Palermo, Reber, 1900, in-12 de 132 p., 2 fr. — 7. *La Mafia e i Mafiosi*, da Antonino Cutrera. Palermo, Reber, 1900, in-12 de viii-198 p., 2 fr. 50. — 8. *Précis de sociologie*, par G. Palante. Paris, Alcan, 1901, in-12 de 188 p., 2 fr. 50. — 9. *Des Principes sociologiques de la criminologie*, par Raoul de la Grasserie. Paris, Giard et Brière, 1901, in-8 de 442 p., 8 fr. — 10. *Matérialisme historique et économie marxiste. Essais critiques*, par Benedetto Croce. Paris, Giard et Brière, 1901, in-12 de 326 p., 3 fr. 50. — 11. *État, politique et morale de classe*, par Jules Guesde. Paris, Giard et Brière, 1901, in-12 de viii-468 p., 3 fr. 50. — 12. *Souvenirs*, par W. Liebknecht. Paris, Georges Bellais, 1901, in-12 de 190 p., 2 fr. — 13. *La Propriété foncière en Belgique*, par Émile Vandervelde. Paris, Schleicher, 1900, gr. in-8 de 328 p., 10 fr. — 14. *L'Anarchie*, par G. Lechartier. Paris, Conard, 1900, in-12 de 48 p., 1 fr. 50. — 15. *Le Coopératisme*, par A.-D. Bancel. 4e éd. Paris, Schleicher, 1901, in-12 de 252 p., 1 fr. 50. — 16. *Le Progrès social à la fin du* xixe *siècle*, par Louis Skarzynski. Paris, Alcan, 1901, in-12 de 496 p., 4 fr. 50. — 17. *Le Socialisme contemporain, histoire du socialisme et de l'anarchisme*, par l'abbé Winterer. 4e éd. Paris, Lecoffre, 1901, in-12 de 450 p., 3 fr. 50.

1.— Si je n'écoutais que mes préférences, je commencerais cette revue par le livre de M. l'abbé Millot : *Que faut-il faire pour le peuple*? L'auteur était fort bien placé pour traiter ce sujet. Formé par ses études de droit et par le ministère sacerdotal qu'il a exercé successivement dans un faubourg de Paris, puis dans une paroisse du centre, il réunit la théorie et l'observation personnelle. Aussi nous donne-t-il une œuvre remarquable, bien pensée d'abord, bourrée ensuite de notes bibliographiques et de citations (dont quelques-unes, peu connues, sont fort curieuses). — Le plan est simple. Qu'est-ce que la question sociale? et quelles solutions a-t-on présentées? Le but à atteindre, c'est le bonheur, ce qui, pour les ouvriers, suppose le salaire et le travail comme moyens de s'assurer le nécessaire. Par malheur il faut compter, soit avec les causes générales de misère, soit avec des causes spéciales, les unes d'ordre physique comme la maladie, la vieillesse, etc., les autres d'ordre moral comme le gaspillage, l'irreligion, etc. Cette première étude, surtout descriptive, en amène une autre plus directement pratique sur les agents de la réforme sociale et sur le programme qu'il s'agirait de remplir, bien convaincu qu'on doit être que « le plus efficace de tous les remèdes est encore l'éternelle charité. » Nous ne saurions trop recommander, entre autres, les deux chapitres sur l'immoralité et l'irreligion (p. 324 et 340) : ce sont des pages d'une lamentable et cruelle vérité, quoique, Dieu merci! la corruption des campagnes ne soit pas partout encore celle que M. l'abbé Millot a décrite d'après les régions du centre et de l'est de la France (p. 327). Le livre se termine par une bibliographie fort complète : elle l'est à ce point que l'auteur y cite des livres nuls et inexacts comme le *Vocabulaire manuel d'économie politique* de M. Alfred Neymark, et d'autres, comme *Notre devoir social* de M. l'abbé Naudet, dont on peut bien dire, au lendemain de l'encyclique sur la démocratie chrétienne, qu'il ne reste vraiment plus que la couverture. J'avais oublié, en tout cas, de faire observer que M. l'abbé Millot n'a rien emprunté aux illusions et aux erreurs de la démocratie chrétienne, qu'il combat, au contraire, avec beaucoup de bon sens, et qu'à cet égard il s'est inspiré fort heureusement de la dernière encyclique *Graves de communi* en la citant en bien des endroits. Je demande qu'on lise le volume : quand on l'aura lu, on se rendra compte que mon impression, si favorable qu'elle soit, n'est point influencée par l'affectueux souvenir que je garde à celui qui fut mon élève il y a quelque vingt ans et qui honore nos Facultés catholiques de droit, pas plus que je ne suis influencé par les citations trop fréquentes et trop flatteuses qu'il a lui-même voulu faire de moi.

2. — Par contre, la *Nouvelle Encyclique sociale*; *texte*, *traduction*, *commentaire*, par le R. P. Vermeersch, S. J., m'a déçu. C'est bien de l'encyclique *Graves de communi* du 18 janvier 1901 qu'il est question; mais

quand même le texte est bien coupé en divisions et alinéas et quand même la traduction est bien fouillée, la promesse d'un commentaire, que j'avais lue sur la couverture, n'a été qu'un leurre pour moi. Le R. P. Vermeersch, gêné par ses opinions ou par ses amitiés, a évité systématiquement d'exprimer un sentiment quelconque ou même de découvrir dans le texte pontifical la moindre allusion à des questions débattues entre catholiques et abordées par Léon XIII dans l'encyclique sur la démocratie chrétienne. Bien plus, le P. Vermeersch s'était interdit par avance de rien voir, quand il avait affirmé que « la nouvelle lettre de S. S. Léon XIII est inspirée par le désir de vider une querelle de mots » (p. 7). N'est-ce pas rabaisser la parole du Pape que de la faire descendre au niveau d'un article de dictionnaire, écrit tout exprès pour bien définir un mot? Ici, n'est-ce pas surtout fermer les yeux sur les nombreux passages qui visent l'attitude et les doctrines d'un bon nombre de démocrates chrétiens? Le P. Vermeersch fait le silence pour faire l'union; mais nous craignons qu'il ne la cherche dans l'équivoque, ce qui, en matière de doctrines, est une mauvaise manière pour la trouver. Je ne note comme intéressant que l'étude des antécédents de ce mot « démocratie chrétienne » (p. 8-12). Il paraît, d'après M. Fonsegrives, que celle-ci mène au suffrage universel et à une constitution gouvernementale où « il ne saurait plus y avoir de classes nobles, ni de famille royale. » (p. 9). Est-ce donc bien tout cela que Léon XIII approuve et ratifie? — Signalons une légère erreur de fait. Le P. Vermeersch note que « le cardinal Rampolla, répondant à une adresse du congrès national démocratique de Lyon, avait appelé celui-ci *Congresso antimassonico sociale* » (p. 11, en note). Or, les choses ne se passèrent pas tout à fait ainsi. Le même groupe de jeunes avait organisé en même temps, pour trois journées consécutives, le congrès de la démocratie chrétienne, le congrès antimaçonnique et le congrès antisémitique. Le cardinal Rampolla, par une finesse toute diplomatique, envoya sa bénédiction à un seul de ces trois congrès, le congrès antimaçonnique, ce qui sans doute lui épargna l'ennui de se compromettre avec un des deux autres, mais ce qui contribua aussi à entretenir cette équivoque dont le R. P. Vermeersch est encore victime aujourd'hui.

3. — La fort bonne collection des petits volumes *Science et religion, études pour le temps présent*, publie *le Régime corporatif et l'organisation du travail*, du P. G. de Pascal, en deux livraisons. La première est une description idyllique du régime du travail avant la Révolution et particulièrement au moyen âge; la seconde démontre, ou croit démontrer, que le rétablissement du régime corporatif est la panacée sociale, économique, morale, religieuse, etc., etc.; le R. P. de Pascal prend la corporation comme la caractéristique du régime du travail au

moyen âge; mais il ne se demande pas quelle proportion de travailleurs en faisait partie. Or cette proportion était très faible, puisque c'était là le régime seulement des villes, au milieu d'une société qui ne produisait guère pour l'échange et qui pratiquait beaucoup l'industrie domestique et le *Hofsystem*. Quelle était la condition du travailleur rural, c'est-à-dire de l'immense majorité des populations? — Après l'idylle vient l'utopie : c'est l'avenir. Il faut, avec le concours des pouvoirs publics, que l'on ressuscite les corporations propriétaires et législateurs du métier, juges aussi de ceux qui l'exercent. Les patrons verseront des fonds dans les caisses des corporations, en proportion de leur fabrication brute (ce qui évitera les contestations dans leurs bénéfices nets) (p. 120). En agissant ainsi, on aura combattu efficacement l'écart défavorable de notre balance du commerce, par laquelle nous laissons sortir chaque année près d'un milliard de capital (p. 27), et nous aurons heureusement complété et confirmé ce qu'il y a de beau et de légitime dans les droits « compensateurs » (p. 49). Je poserai cependant une question. Actuellement l'immense majorité des syndicats ouvriers est aux mains du socialisme révolutionnaire : comment la réglementation du métier par le syndicat et comment la juridiction qu'il aurait sur ses membres ne seraient-elles pas des instruments d'oppression qui serviraient contre les minorités et les individus demeurés chrétiens? Voyez ce qui s'est passé à Montceau.

4. — L'ouvrage de M. Paul Lapeyre : *Retour au Paradis terrestre*, procède du même esprit que celui du P. de Pascal. M. Lapeyre avait entrepris un *Socialisme catholique* en trois volumes; puis, en cours de publication, il a abandonné ce titre pour le remplacer par celui de *Catholicisme social*, et il termine ici sa trilogie par le livre que nous avons maintenant à analyser. Cependant il faut lui rendre cette justice que ce troisième volume choque moins que les deux autres : le temps, probablement, comme le dit le proverbe, aura porté conseil. Les trois premiers chapitres (dépopulation, allaitement maternel, mariage et divorce) sont purement moraux et sont à peu près passables. Il y manque pourtant des preuves et du tact. Ainsi, dans la faible natalité des classes riches, M. Lapeyre passe sous silence tout le côté purement physiologique du problème (p. 5 et s.); puis il croit que le divorce ne convient qu'aux riches (p. 80), quoique les classes ouvrières en usent fort largement à Paris et soient les seules qui en usent en province. La partie économique, qui vient ensuite, est beaucoup plus faible. L'auteur y répète de confiance toutes les déclamations de la presse socialiste, et il cherche des remèdes parmi les moyens les plus extrêmes que la démocratie chrétienne a inventés. Ainsi, « la propriété étant une fonction sociale, il serait juste que ceux qui n'en remplissent pas les devoirs en fussent dépouillés, et cela nonobstant

le droit d'enquête sur l'origine des fortunes rapides » (p. 278). Le salaire doit être familial; on y arrivera : 1° par la fixation obligatoire des salaires individuels; 2° par un supplément que les caisses corporatives verseront au prorata de la composition de chaque famille, et qui leur sera fourni à elles-mêmes, soit par les patrons, soit par les ouvriers célibataires, soit enfin par l'État, sans que l'auteur juge à propos de discuter entre ces trois solutions (p. 116). M. Lapeyre sait pourquoi l'Église a été empêchée depuis dix-huit siècles de remplir son rôle social : maintenant il se prend pour un prophète et il salue l'aurore du jour nouveau qui va luire.—Point du tout, dirais-je, il reste l'homme d'un passé étroit, par la condamnation qu'il porte contre le commerce, par sa haine de la liberté économique et par sa méconnaissance des progrès réalisés en nos âges.

5. — Il y a beaucoup de choses dans les mélanges de M. Karl Bücher, présentement publiés en français sous le titre : *Études d'histoire et d'économie politique.* J'y trouve la question de la disparition des métiers (p. 153 et s.); les origines du journalisme (p. 183 et s.); des considérations sur la division du travail (p. 249 et s.) et sur la concentration de la population dans les villes (p. 315 et s.), etc., etc. Mais ce qui m'intéresse, c'est le côté philosophique de l'œuvre. M. Bücher est un partisan convaincu de l'historisme en économie politique et de l'évolutionnisme en anthropologie. Selon lui, le grand tort des économistes classiques est de croire à la stabilité de la nature humaine et à la constance du mobile de l'intérêt personnel, d'où ils ont fait découler le principe économique (p. 1-3). A l'en croire, « il est hors de doute que l'homme a existé sans travailler pendant de longues séries d'années » (p. 6) et que le sentiment maternel, « le sentiment qui unit parents et enfants, est un produit de la civilisation » (p. 15). Aussi, en ces temps anciens, entre individus moralement isolés les uns des autres, n'y avait-il aucune « économie » (au sens de l'allemand *Wirthschaft*). On a gravi ensuite la progression de l'économie domestique, de l'économie urbaine et de l'économie nationale, auxquelles ont correspondu le commerce ambulant, le commerce de marché et enfin le commerce sédentaire (p. 109, etc.). L'industrie traversait parallèlement les cinq phases de l'industrie domestique (*Hauswerk* ou *Hausfleiss*), du travail loué (*Lohnwerk*), du métier (*Handwerk*), de l'industrie à domicile (*Verlagssystem* ou *Hausindustrie*), et enfin de la fabrique (*Fabrik*) (p. 120). Ces théories font l'admiration de M. Pirenne, professeur à l'Université de Gand et auteur de la préface du volume. M. Pirenne, élargissant les concepts des premiers fondateurs de l'historisme, arrive à cette formule caractéristique : « On a reconnu que les prétendues lois naturelles de la vie économique n'étaient au fond que des lois sociales soumises elles-mêmes à la loi supérieure de l'évo-

lution ; que c'était une erreur d'attribuer une valeur universelle à des observations tirées par abstraction de l'étude du présent... ; bref, que le mouvement économique, loin de présenter toujours le même rythme, avait subi des modifications nombreuses et qu'il avait changé quantitativement ou qualitativement » (p. VI). Mais tout cela est-il aussi bien reconnu que le dit M. Pirenne? Ah non certes ! La science profane ne nous a pas encore prouvé cette évolution de la nature humaine, qui aurait été jadis exempte de travail et ignorante d'amour maternel comme de pudeur, et je proteste pour ma part contre ces théories que la science religieuse ne peut pas autoriser.

6. — Sur la situation sociale et morale de la malheureuse Sicile, les deux ouvrages de M. Henri Loncao et de M. Cutrera se complètent bien l'un par l'autre. Je commence par celui de M. Loncao : *Il Lavoro e le Classi rurali in Sicilia durante e dopo il feudalismo*. — M. Loncao reprend l'histoire des paysans siciliens depuis le milieu du moyen âge, à travers les diverses dominations étrangères qui formèrent pour ainsi dire des alluvions successives dans le pays. Le tableau de la période féodale est peint en couleurs sombres. La suppression des droits féodaux en 1812 ramena-t-elle la prospérité espérée ? Non, parce que la grande propriété, le *latifondo* (comme Pline parlait des *latifundia*), est la plaie de la Sicile. Les salaires, abaissés par la concurrence et parfois aussi par la loi au dessous de ce qui correspond aux besoins, étaient dérisoires ; la petite propriété s'appauvrit, s'endette et disparaît entre les mains des usuriers ; et la mévente des produits agricoles depuis dix ans a envenimé toutes ces plaies et développé le prolétariat rural. La Sicile était donc une terre où le ferment socialiste devait lever facilement. De là le soulèvement populaire de 1893. Mais le socialisme sicilien n'est pas un socialisme marxiste et théorique : c'est plutôt l'agitation de paysans ignorants et superstitieux, que l'excès de leur misère excite contre le spectacle de l'inégalité des conditions et des biens. A tout prix, il faut que l'on améliore le régime agraire de la Sicile.

7. — *La Mafia* devait germer sans peine dans ce terrain. Mais d'abord qu'est-ce que la chose ? et d'où vient le mot ? Ici M. Cutrera raille assez lourdement MM. Tarde, René Bazin, Combes de Lestrade et Schneegans (p. 42-44), dont les définitions sont imprécises ou fausses. Contrairement à ce que l'on croit d'ordinaire, la *mafia* n'est pas une société secrète bien fermée et caractérisée par des rites ; M. Cutrera n'y voit que la défiance exagérée de l'autorité et la tendanceà se faire soi-même justice, ce qui, chez les uns, exalte la confiance en soi et ce qui, chez les autres, provoque le crime et les associations de criminels (p. 45). La *mafia* se rattache à l'*omertà*, ce sentiment si profondément sicilien, qui pousse à tout souffrir plutôt que de donner un témoignage

quelconque à la justice (p. 27-31). Quant au mot, *mafia*, au Borgo de Palerme, désignait jadis une beauté consciente d'elle-même, et l'adjectif *mafiuso* y correspondait. Les sens changèrent après 1863, quand un auteur palermitain nommé Rizzotto eut décrit des scènes des grandes prisons de Palerme, dans un drame qu'il intitula *i Mafiusi di la Vicaria* et qui fut ensuite traduit et joué dans tous les dialectes populaires de l'Italie (p. 39-40). — La *mafia* est rare ou peu connue dans la partie orientale de l'Ile; elle règne dans le centre et surtout dans l'ouest, quoique cette dernière région, appelée la « Corne d'or », ait une classe rurale assez riche, composée de petits propriétaires : donc la misère n'est pas le vrai facteur de la *mafia*. L'entrée de la Sicile dans le royaume d'Italie n'a rien fait contre la *mafia*, soit parce que les nouveaux venus ne pouvaient pas combattre les *mafiosi*, qui les avaient attirés et aidés, soit parce que des fonctionnaires étrangers excitaient les défiances au lieu de les apaiser, soit enfin parce que le régime constitutionnel, étant basé sur la prépondérance numérique d'un certain parti, prédispose la justice à être la chose même du parti victorieux. Toutes ces considérations exaspèrent l'*omertà* et par conséquent développent la *mafia*. Il faudrait, pour guérir le mal, une répression sévère. A ce propos l'auteur n'hésite pas à blâmer la suppression de la peine de mort dans le code pénal italien.

8. — M. Palante, agrégé de philosophie, donne un *Précis de sociologie*. Mais « précis » est un terme impropre, car M. Palante ne l'est guère, ni son livre non plus. Selon lui, « la sociologie n'est autre chose que la psychologie sociale », laquelle est « la science qui étudie la mentalité des unités rapprochées par la vie sociale », ce qui « ramène la sociologie elle-même à la psychologie individuelle » (p. 3). Au moins M. Palante n'est pas de l'école organique; c'est quelque chose. Toutefois d'ordinaire il ne conclut pas : il pose la question, dit oui, dit non, puis passe à autre chose, en se bornant à affirmer qu'il est « malaisé de décider. » Après la définition de la sociologie et les notions générales, son livre a quatre parties : formation, conservation, évolution et dissolution des sociétés. M. Palante cite très fréquemment Nietzsche, qu'il a pris pour guide ; et cela seul donne à penser qu'il a confondu « profond » avec « creux » : après Nietzsche, ses autorités de prédilection sont Nordau, puis Schopenhauer et enfin Jaurès. Voici des échantillons de sa philosophie d'abord, de son style ensuite. « Il faut prendre, dit-il, le déterminisme pour ce qu'il est : un symbolisme relatif à notre pensée, une notation, la plus commode et la plus précise possible, au moyen de laquelle l'intelligence s'efforce de se représenter l'univers et la vie » (p. 146). Avez-vous compris? Non : mais consolez-vous ; M. Palante non plus. Savourez-moi maintenant ce jargon : « La conscience individuelle *qui* concentre en elle les influences intellectuelles

et morales *qui* composent ce dynamisme social *qui* se développe de génération en génération... » (p. 173). Vraiment M. Palante, agrégé de philosophie, fait tort au prestige de l'agrégation! Après quoi, je lui soumettrai une de mes réflexions. Il aime à dire que « les dieux sont morts, les religions sont mortes, les dogmes moraux et sociaux conventionnels sont en train de mourir » (p. 185). Qu'en sait-il et qu'en prouve-t-il? Il n'a pas consacré une seule ligne d'explication au phénomène visible de la conservation de la foi au surnaturel dans un grand nombre d'âmes, ni au mouvement religieux qui a soulevé des peuples et qui maintenant encore agite des masses et remue des intelligences plus hautes que la sienne, ni enfin à la survivance indéfectible de la vieille charité chrétienne, devant laquelle pâlit l'altruisme mort-né des sociologues sans Dieu et de tous les idolâtres de Tolstoï et de Nietzsche.

9. — Quatre lignes de préface dont le célèbre Lombroso a fait l'aumône à l'ouvrage de M. Raoul de la Grasserie : *Des Principes sociologiques de la criminologie*, indiquent immédiatement ce que doit être le volume. Nous ne contestons point qu'il renseigne d'une manière exacte et complète sur les théories des criminalistes le plus en vogue ; nous ne contestons pas qu'il ait des aperçus assez profonds sur les droits des personnes victimes de l'acte criminel ; nous reconnaissons enfin, et tout aussi volontiers, la clarté habituelle de l'exposition et l'analyse claire des mots nouveaux, tels que « pénologie, potentiel du crime », etc., etc. Mais au fond il est regrettable que tous ces systèmes soient édifiés sur la théorie générale de l'irresponsabilité des criminels : le crime est pris pour une maladie d'un certain genre, et l'impossibilité de discerner théoriquement le bien et le mal nous enlève tout critérium certain de la perversion. D'après M. de la Grasserie, même l'indignation soulevée par le crime n'infirme nullement la thèse du déterminisme (p. 5). « Le mal moral, dit-il un peu plus loin, est extrêmement variable : ici on permet et même on honore l'infanticide, la prostitution, le vol ; là on les rejette avec horreur ; l'homicide est tantôt approuvé, tantôt réprouvé. N'est-ce pas bâtir sur le sable qu'édifier sur une base aussi mouvante?... Le mal moral est celui qui est considéré comme criminel, mais dans un temps et dans un lieu donné » (p. 22), sauf ensuite au législateur à extraire de ce mal moral, ainsi contingent et variable, ce qui doit s'appeler le « mal social » et qui seul doit être réprimé. Et le crime — « fonction pathologique » dans l'individu — est une véritable « fonction physiologique » dans la société, fonction « semblable à celle des sécrétions et des excrétions » (p. 424). M. de la Grasserie prononce même le mot de « fonction sociale », parce que « certains vices et certains crimes empêchent des vices et des crimes plus grands » (p. 426). — Il est difficile de pousser plus loin le cynisme

et le mépris de la morale naturelle. Mais ce sont là, n'en doutons point, les doctrines avérées de la philosophie officielle de l'Université.

10. — Après la sociologie, passons au socialisme : ce n'est pas la matière qui nous manquera. — Karl Marx est un de ces métaphysiciens obscurs, dont la pensée éblouit les uns, confond et brouille les autres, mais est comprise un peu de différentes façons. De plus, et pour le même motif, il y a des périodes de vogue et des périodes de discrédit. Que vaut, par exemple, et que signifie la thèse du « matérialisme historique », c'est-à-dire l'idée que ce sont les conditions économiques d'une société qui lui dictent la marche des événements ? Est-ce une philosophie de l'histoire ? Est-ce seulement un prétexte à philosopher sur l'histoire ? Là dessus, on peut discuter à perte de vue : et l'on ne s'en est pas fait faute. M. Benedetto Croce, dans son *Matérialisme historique et économie marxiste*, recueil d'articles déjà publiés par des revues socialistes de France et d'Italie, argumente compendieusement pour et contre les interprétations et les idées de Labriola, de Loria, de Stammler, etc. Ce que nous avons trouvé de plus intéressant dans le volume, c'est l'étude de la « loi marxiste de la baisse du taux du profit » (p. 238 et s.) et un appendice sur *la Cité du Soleil* de Campanella. Après avoir malmené très fort Lafargue et d'autres historiens ou critiques de Campanella, M. Croce déclare que *la Cité du Soleil*, très inférieure pour la forme à *l'Utopie* de Morus, est une expression du « besoin d'imaginer des institutions sociales complètement rationnelles » (p. 305); il expose (!) que Campanella a eu une grande influence sur les jésuites pour leur faire inventer les réductions du Paraguay (p. 308 et s.), et il explique que la fameuse conspiration qui, découverte et ayant échoué, valut vingt-neuf ans de prison à Campanella, avait précisément pour but d'établir en Calabre, avec l'aide des Turcs, le régime moral et social qui fut ensuite décrit dans *la Cité du Soleil* (p. 342 et s.). Cela diminue beaucoup la pitié pour Campanella.

11. — Sous ce titre : *État, politique et morale de classe*, M. Jules Guesde (Bazile de son vrai nom) a réuni en un volume une certaine quantité d'articles qu'il avait publiés jadis, dans le *Citoyen* en 1881-1882, dans le *Cri du peuple* en 1884-1886 et dans l'*Égalité*. Bien entendu, le fond est collectiviste et révolutionnaire. La forme sent le verbiage accoutumé du journaliste. On aurait tort, maintenant, d'aller chercher quelque actualité dans ce volume ; il ne présente non plus aucun intérêt, ni au point de vue de l'histoire, ni au point de vue des idées et des théories socialistes. Quelle illusion de croire que pour faire un livre on n'ait qu'à couper, puis à coller bout à bout des articles de journal écrits au jour le jour et au hasard de la plume !

12. — J'aimerais encore mieux les *Souvenirs* de Liebknecht. — Liebknecht est mort subitement le 12 août 1900, après avoir regretté

publiquement que son parti eût fait campagne pour le traître Dreyfus. Dans sa jeunesse, il avait pris une part active au mouvement révolutionnaire qui éclata en 1849 dans le grand-duché de Bade et il s'était vu contraint de s'exiler ensuite en Suisse. Or, cinquante ans plus tard, en 1899, il entreprit d'écrire cet épisode de sa jeunesse et quelques autres aussi, pour le plaisir des lecteurs du *Neue-Welt-Calender*. Ses disciples ont réuni tout cela et ont trouvé même un traducteur pour le mettre en français. Liebknecht nous est, à nous Français, assez indifférent, et il l'est d'autant plus que, tout en agitant le monde avec les idées des autres, il n'a été ni un homme à formule, ni un métaphysicien comme Marx. Cependant, puisque nous avons beaucoup oublié ou ignoré de ce qui se passa de l'autre côté du Rhin en 1849, on peut encore lire cet opuscule avec intérêt, à la seule condition que l'on ait d'abord du temps à perdre.

13. — « L'Université nouvelle » de Bruxelles, foyer d'études et de propagande pour le socialisme, publie une « Bibliothèque internationale des sciences sociologiques » dont les productions ne sont pas toujours à dédaigner. Aujourd'hui nous y signalons *la Propriété foncière en Belgique*, par M. Vandervelde. C'est une étude détaillée de la propriété agricole en Belgique, avec des chapitres sur chaque province, avec des recherches sur le mouvement de concentration ou de morcellement des terres, avec des comparaisons sur l'état de la propriété paysanne et sur la proportion du faire-valoir direct à diverses dates, parfois aussi, comme pour les propriétés de la famille de Chimay (p. 187 et s.), avec une étude historique de l'origine des biens fonciers de tel ou tel grand propriétaire. Certaines pages sont très suggestives sur les spoliations de la période révolutionnaire et même du lendemain de Waterloo (p. 164 et s.). Bien entendu, étant donné le nom de l'auteur, la conclusion ne peut pas ne pas être socialiste. M. Vandervelde constate que la propriété paysanne est en décroissance, que la terre se centralise et que le régime capitaliste, oppresseur des fermiers, s'étend peu à peu comme une pieuvre sur le pays. C'est la phase de la concentration. Karl Marx l'a constatée ou prédite pour l'industrie, jusqu'à ce qu'une phase inverse se dessine et que la propriété devienne collectiviste. Il en sera de même pour la terre. On comprendra alors que la bourgeoisie n'a évincé la vieille noblesse que pour faciliter cette transformation. Déjà l'exploitation agricole, avec les grandes laiteries, les grandes sucreries et autres fondations du même genre, est devenue à demi capitaliste. Finalement « le socialisme accomplira, dans l'intérêt de tous, ce que le capitalisme a commencé dans l'intérêt de quelques-uns » (p. 321). Mais cette dernière transformation ne sera pas possible pour l'agriculture avant que le socialisme ait conquis l'industrie des villes : car il faudra que l'ouvrier des villes, émancipé par le Coran de

Karl Marx, tende la main au prolétaire des campagnes (p. 322-323). — Au demeurant, il y a beaucoup de faits et de chiffres dans ce travail; mais je ne puis m'empêcher de me ressouvenir qu'on peut faire dire à peu près tout ce qu'on veut à la statistique, quand on connaît bien l'art de disposer certains de ses chiffres et de taire certains autres. Il nous semble enfin qu'une étude des mouvements de la propriété agricole est radicalement impossible ou partiale, quand on ne la soutient pas par une étude parallèle des conditions de la culture et des prix des denrées. En France au moins, nous serions obligés de procéder ainsi : en serait-il autrement en Belgique, et serait-ce pour cela que M. Vandervelde aurait décidé de ne regarder que la terre sans regarder ce qu'elle produit ?

14. — Je connaissais des socialistes chrétiens et j'en connaissais même de beaucoup d'espèces : mais je ne connaissais pas d'anarchistes chrétiens. En peut-il exister ? Jugez-en par ce qui va suivre. M. Lechartier a prêché l'anarchie par le christianisme devant « l'union sociale de Popincourt. » Sa thèse, la voici. L'idéal de l'avenir, c'est une « plus équitable répartition du bonheur dans l'humanité et une justice plus parfaite » (p. 4). Le « régime socialiste », comme M. Renard l'a démontré dans son livre de ce nom, implique la connaissance de tous les besoins, une production maximum, obtenue par l'effort minimum, et la répartition exacte des produits entre tout le monde. On résoudra bien les deux premières conditions ; mais la troisième exigerait une hiérarchie d'inspecteurs et de sous-inspecteurs avec un État patron et despote (p. 6 et s.). Contre cette menace, Bakounine, puis Kropotkine et Reclus ont érigé l'anarchisme (p. 10). Seulement, pour que celui-ci puisse fonctionner, il faut que « les individus soient tous disposés à subordonner leurs besoins aux besoins de la communauté. » On croit qu'il ne pourra en être ainsi que dans la « cité future », où tous les hommes, selon le mot de Marc Guyau, seront « naturellement moraux » (p. 22). Cependant la morale du Christ est dès à présent parfaite pour ce but (je dis la morale, car M. Lechartier fait bon marché du dogme). Bref, il se croit autorisé à « conclure que le véritable fondateur de l'anarchie fut Jésus-Christ et que la première société anarchiste fut celle des Apôtres... La philosophie de l'anarchie, telle que l'enseigne Kropotkine, présente un caractère d'indiscutable analogie avec une religion dès longtemps établie, le christianisme (p. 30)... La lettre obscure de la religion est morte ; les superstitions qui voilent encore sa vérité, se dissiperont » (p. 40) ; mais cette religion, c'est l'amour ; le but de l'humanité, c'est le bonheur universel dans l'amour universel ; c'est l'anarchie blanche (p. 44). » Aussi « nous devons vivre la morale de Kropotkine, vivre la doctrine du Christ » (p. 47), en un mot « être anarchistes selon Tolstoï et selon le Christ » (p. 48). — Et dire qu'il

s'est trouvé des catholiques pour appeler l'œuvre de Tolstoï — *Résurrection*, par exemple — « l'œuvre peut-être la plus morale » que le XIX[e] siècle ait vu éclore ! Tolstoïsme et anarchisme vont ensemble, c'est peut-être vrai ; mais le christianisme vrai et pur ne s'accordera jamais ni avec l'un ni avec l'autre.

15. — Occupons-nous pourtant d'œuvres un peu plus sérieuses. M. Bancel, auteur du coopératisme, est un des adeptes les plus fervents de la coopération, à laquelle il donne pour but de « transformer la solidarité involontaire ou même imposée, en solidarité voulue, librement et consciemment acceptée » (p. 8). Quels bienfaits, selon lui, celle-ci ne réalisera-t-elle pas ? Certes oui, je ne suis point hostile aux coopératives, ni à l'aide mutuelle : cependant je crois que bien des partisans des coopératives compromettent leur cause en s'érigeant en adversaires de l'économie politique et en pionniers du socialisme et du féminisme. C'est pourtant ce que fait M. Bancel, qui tient Fourier pour un Dieu ou à peu près et M. Gide pour son prophète. D'après M. Bancel, une société qui serait fondée sur le coopératisme (comme la nôtre sur le capitalisme), devrait « régler sa production en la subordonnant à la consommation » (p. 61). Elle réduirait universellement le travail à six heures, peut-être à trois, peut-être à deux, peut-être même à une heure vingt minutes (p. 64). « Le coopératisme tend vers le communisme absolu... Il abolit les conflits nationaux et internationaux » (p. 68-69). Très probablement aussi *il* donnera la langue universelle : puisque le volapük est mort, ce sera *l'esperanto*, inventé par Zamenhof et préconisé par Tolstoï et Max Müller (p. 72). En attendant, on supprimera les douanes, car les coopératistes sont libre-échangistes (il nous semble cependant que M. Gide a de plus en plus cessé de l'être à mesure que ses éditions se succédaient). On supprimera aussi les impôts indirects (p. 49). « Et voilà un nouvel Évangile de Paix, d'Amour, de Fraternité, au moment où disparaît l'Évangile du Christ ! » (p. 68.) A côté de cela, les renseignements paraissent abonder chez M. Bancel. Je m'en défie cependant, soit qu'ils se présentent sans les références convenables, soit que certaines assertions soient gâtées, tantôt par des formules fausses (comme la confusion entre le *truck-system* et les économats, p. 73) et tantôt par des préventions (ainsi qu'il en est du succès exagéré que M. Bancel attribue en fait à la participation aux bénéfices, p. 223). — Je ne dis certes pas qu'il n'y ait rien dans ce volume : mais je suis convaincu qu'on ne peut se servir de ce qui s'y trouve qu'avec beaucoup de discernement et que sous la réserve d'une contre-épreuve.

16. — Voici encore de l'économie sociale descriptive. M. Louis Starzynski nous donne *le Progrès social à la fin du* XIX[e] *siècle*, avec une préface en quelques lignes de M. Léon Bourgeois. Son but est de « passer en revue, dans un livre assez court pour être lu rapidement, les

voies et moyens du progrès social, tels que l'Exposition de 1900 les a révélés » (p. 23). Si tel est le but, M. Starzynski l'a atteint, mais à une condition : c'est que l'on accepte son idéal de solidarité, exclusif de toute idée religieuse ou même simplement déiste, et que l'on accepte de chanter avec lui l'hymne au progrès indéfini de la société moderne par la libre-pensée. En tout cas, on ne saurait nier l'abondance des renseignements pour tout ce qui concerne les logements ouvriers, les mutualités, les sociétés coopératives de production, de crédit et de consommation, les syndicats professionnels, etc., etc. Deux choses achèvent de donner de l'intérêt à ce volume : c'est une bibliographie fort complète de tout ce que l'auteur a mis à contribution, et c'est le texte des vœux de tous les congrès internationaux de 1900 se rattachant à l'économie sociale. Dix-huit congrès y sont rapportés. Nous notons surtout celui des féministes, qui a conclu à l'égalité des droits civils, civiques et politiques, à l'admission des femmes dans toutes les écoles gouvernementales, spéciales ou autres, et à une large place faite aux femmes laïques (« laïques » seulement, dit le texte) dans tous les conseils administratifs ; puis nous citons le congrès international d'éducation sociale, qui, sous l'inspiration de M. Léon Bourgeois et avec sa théorie de la solidarité par le « quasi-contrat social », a certainement traduit et recommandé avec un rare bonheur d'expression les procédés les plus ingénieux que la franc-maçonnerie et le socialisme ont imaginés pour travailler de concert à la conquête du monde et à la destruction de toutes les idées de religion et de nationalité. Tout cela fait partie essentielle de ce que M. Starzynski nomme le « progrès social. »

17. — L'histoire que M. l'abbé Winterer avait donnée du socialisme a eu un très légitime succès. Nous ne sommes donc point surpris de voir une quatrième édition du *Socialisme contemporain, histoire du socialisme et de l'anarchisme*. L'auteur a poussé cette fois jusqu'en 1901, avec la même clarté dans les divisions et la même abondance de renseignements. Mais il ne voit point la situation en rose (de quoi, d'ailleurs, il mérite d'être félicité) ; entre 1878, date de ses premières études, et 1893, année où il écrivait l'avant-propos de sa deuxième édition, les idées noires le gagnaient : « Un malaise indéfinissable, disait-il, m'avait saisi dans cette atmosphère d'athéisme et de haine sociale » (p. VIII.) L'ouvrage est surtout historique et descriptif. C'est un exposé exact et complet de ce qui s'est passé dans les congrès, du travail qui s'est accompli dans les divers pays et en général de tous les incidents survenus jusqu'en 1901 dans le monde socialiste et anarchiste. La partie doctrinale est au contraire peu développée (p. 18-43) ; car, en la traitant avec détails, l'auteur aurait craint de faire un ouvrage trop volumineux et moins accessible à la masse des lecteurs. Il y a d'ailleurs une fort bonne peinture de la « période chaotique » (p. 52 et s.), pour

employer ici l'expression que M. Paul Leroy-Beaulieu a fait accepter. Nous ne ferions qu'une seule remarque : contrairement au jugement de M. l'abbé Winterer (p. 50), nous ne croyons pas à la disparition des classes moyennes ; et nous tiendrons pour plus exacte l'appréciation de M. Leroy-Beaulieu sur ce point. J. RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Theologische Zeitfragen, von CHRISTIAN PESCH, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1900, in-8 de 167 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ceci est une véritable revue des questions les plus actuelles : le *Magistère ecclésiastique*, l'*Apologétique ancienne et nouvelle*, la théorie de la *Causalité intrinsèque de Dieu.* L'auteur, professeur au scolasticat de Walkenburg (province de Germanie réfugiée en Hollande), et collaborateur des *Stimmen aus Maria Laach*, est déjà bien connu par ses *Praelectiones dogmaticae*, vaste manuel encyclopédique destiné à l'enseignement des scolasticats et séminaires. Il se montre, dans le présent fascicule, observateur attentif et critique soigneux des divers courants d'opinion qui, depuis quelques années, ont agité l'Europe théologique.

La première question traitée : *Le Magistère ecclésiastique*, est d'un intérêt capital, non seulement au point de vue de la critique protestante, mais encore pour obvier aux malentendus que peuvent occasionner chez les catholiques les lacunes d'une théologie superficielle. Voir spécialement — au paragraphe relatif à la distinction de *l'Église enseignante et de l'Église enseignée* (p. 16-34) — comment est redressée cette conception fausse d'une Église qui n'aurait pas à s'occuper de l'intelligence et du développement de la vérité chrétienne, Église uniquement composée de « perroquets et de phonographes. »

Le deuxième traité concerne les diverses méthodes d'apologétique récemment proposées en France. L'auteur, recherchant tout d'abord ce qu'est « l'ancienne apologétique, » montre que « précisément les reproches formulés contre elle mettent en pleine lumière ses titres à l'existence. » Puis, examinant avec une grande largeur de vues les positions diverses prises par MM. D. de Saint-Projet, Balfour, Brunetière, etc., il cherche à préciser en quel sens l'apologétique peut être renouvelée dans ses rapports avec les nouvelles méthodes et données scientifiques.

La troisième étude est fort importante. Bien que son objet appartienne à la plus haute métaphysique, il est aussi actuel pour l'Allemagne que les controverses kantistes le sont chez les catholiques français. Il s'agit d'une très subtile et très profonde théorie du Dr Schell. On sait que ce professeur tente la restauration de la métaphysique, mais sous une forme assez différente des formes usuelles

dans la tradition catholique. La théorie qui lui est chère (*Deus causa sui*) n'est pas neuve, au dire du P. Pesch. Le savant controversiste nous en montre l'origine dans le néo-platonisme. Elle aurait été soutenue par Plotin et même par quelques chrétiens platonisants (Victorinus Afer, Synesius, Lactance...), rejetée par les Pères cappadociens et par saint Augustin, à sa suite par l'École tout entière.

En somme, ces excellentes monographies sont une précieuse contribution à l'étude du mouvement théologique contemporain. Elles nous suggèrent cette intéressante remarque : que les centres théologiques étrangers sont attentifs à notre mouvement d'idées français, et que les temps peuvent renaître où de grandes controverses dogmatiques retentissaient à travers la chrétienté. B. C.

La Prophétie des Papes attribuée à saint Malachie. *Étude critique,* par l'abbé Joseph Maitre. Paris, Lethielleux, 1901, in-8 de xiv-864 p. — Prix : 6 fr.

La Ruine de Jérusalem et la Fin du monde, d'après les prédictions de Jésus au mont des Oliviers (Extrait de *la Prophétie des Papes*), par l'abbé J. Maitre. Paris, Lethielleux, 1901, in-8 de 80 p. — Prix : 1 fr. 50.

Sujet très spécial, un peu bizarre au premier abord, mais pour lequel on ne tarde pas à se passionner si l'on a eu le courage de surmonter la première impression de répugnance et d'involontaire scepticisme. M. Maître doit le traiter en deux volumes dont nous examinons aujourd'hui le premier. Il y aborde les questions générales d'autorité et d'authenticité, les principes d'interprétation et le but de la prophétie dite « de saint Malachie »; enfin, il résout les objections soulevées à propos de ces divers sujets. (Le volume suivant sera consacré à la réalisation des différentes devises des Papes au point de vue historique.) C'est une immense recueil de textes, intelligemment classés sans doute, franchement juxtaposés ou comparés, mais dont la lecture ne laisse pas d'être un peu fatigante. On a l'impression que l'auteur, comprenant sur quel terrain dangereux il s'aventure, a tenu à s'entourer de toutes les sécurités possibles : il semble en conséquence avoir à cœur de se dissimuler lui-même et de s'étudier à laisser son lecteur assumer la responsabilité des jugements qu'il lui suggère... en amassant toutefois pour lui préalablement tous les documents requis pour fixer son sentiment. Dans sa courtoise humilité, c'est un procédé très habile, et j'ajouterai très honnête, pour convertir les gens malgré eux. A travers une brousse enchevêtrée de chapitres, de sections, de paragraphes et d'autres minimes subdivisions, de citations, de manchettes, de références et d'annotations secondaires, de reproductions héraldiques et de leurs commentaires, l'idée puissante et persistante de l'auteur vous guide et vous soutient, écartant

les obstacles, frayant les sentiers pour vous faire arriver définitivement au terme qu'il s'était fixé et que vous désespériez presque d'envisager comme possible. Écriture sainte, Pères de l'Église, commentateurs et théologiens, principes de droit canonique, systèmes philosophiques, principes exégétiques, légendes et histoire, sciences naturelles, écrivains et penseurs anciens ou modernes, viennent tour à tour projeter la lumière qui leur est propre sur cette grave et délicate matière touchant au surnaturel et à tant d'autres intérêts encore prochains et palpitants..... Quel que soit le jugement que chacun portera sur cet ouvrage, il est un fait certain, c'est qu'il mérite d'attirer la réflexion et que personne ne regrettera de l'avoir acheté et étudié.

G. Péries.

Les Vraies Forces. Le Pape, par le R. P. Auriault, S. J. Paris, Rondelet, 1900, in-18 de 213 p. — Prix : 2 fr.

Voici un livre de théologie intelligible et lisible ; il importe de le signaler et de le recommander à l'attention de toute personne du monde voulant se former une bibliothèque pour l'étude des questions religieuses. C'est un véritable cours, que l'éminent professeur de théologie fait entendre dans la chaire de Notre-Dame ; mais rien d'aride, rien de languissant.

Après avoir fait connaître, dans les stations précédentes, la Vierge Marie et le Sacré-Cœur, « vraies forces » de la vie catholique, le conférencier complète sa théologie surnaturelle par l'étude du *Pape*. Le Pape ! « Objet de l'attention, non seulement des croyants, mais encore des incrédules. Le Pape, c'est manifestement, à l'heure où nous sommes, la plus haute puissance morale qui soit ici-bas. » Les diverses conférences ont pour sujets : *Le Pape et sa fonction apologétique, le Pape et sa fonction dogmatique, le Pape et sa fonction constitutionnelle, le Pape et sa fonction sociale, le Pape et son indépendance politique*. Nous recommandons en particulier la lecture de la belle conférence relative à la *fonction sociale* du Souverain Pontife, moyen providentiel de perfectibilité humaine et de progrès social pour l'humanité.

En somme, tout le contenu de ces leçons est simple, facile à vulgariser. Comme l'a remarqué le Concile du Vatican, l'Église elle-même est un grand fait, nettement visible, éclatant au plein jour de la société moderne. Aisément reconnaissable à ses traits divins, elle porte un témoignage qui s'impose à l'adhésion de tous. Voilà donc la théologie qu'il faut donner au peuple. Sans être un bachelier en théologie, il suffira d'étudier ce livre, d'en comprendre les données principales, et de les faire passer dans le commerce journalier des intelligences populaires. Telle serait l'œuvre éminemment utile d'un conférencier ou d'un catéchiste intelligent.

B. C.

L'Inquiétude religieuse. Aubes et lendemains de conversions, par le R. P. H. Brémond, S. J. Paris, Perrin, 1901, in-16 de VIII-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le mouvement catholique d'Angleterre est un sujet inépuisable, et si les auteurs ne se lassent pas de lui consacrer des articles et des volumes, c'est que le public ne se lasse jamais de relire cette histoire si touchante des âmes droites qui, après avoir cherché la vérité dans l'angoisse, la possèdent et la répandent autour d'elles quand elles l'ont trouvée.

Le P. Brémond a abordé à son tour ce sujet toujours attrayant, et il l'a traité moins en historien qui recueille les faits et les expose qu'en philosophe qui scrute les causes lointaines et en suit le développement rationnel à travers le réseau enchevêtré des événements contingents. C'est la logique de l'esprit qui a saisi les Newman, les Ward et les Manning et a éventré l'enceinte de préjugés qui semblait défendre leur cœur contre toute compromission avec l'esprit « romaniste. » C'est pour avoir refusé de céder à l'évidence des prémisses que le noble esprit de Pusey est demeuré sur le rivage alors que ses compagnons d'étude montaient dans la barque de Pierre. M. Brunetière a une âme sœur de celles des grands convertis anglais, et c'est par la vigueur d'un raisonnement personnel qu'il en est venu à partager notre foi ; sa place doit donc marquer auprès d'eux. Puisse-t-il, lui aussi, engendrer une lignée d'apôtres qui donneront au catholicisme français ce renouveau dont nos frères d'outre-Manche ont salué l'épanouissement.

P. Pisani.

The Dhamma of Gotama the Buddha and the Gospel of Jesus the Christ, *a critical inquiry into the alleged relations of Buddhism with primitive Christianity*, by Charles Francis Aiken. Boston, Marlier, 1900, in-8 de XVII-348 p.

Voici un bon livre, dans toute la force du mot. L'auteur est admirablement renseigné. Il sait beaucoup et il sait bien. La longue liste des ouvrages qu'il a consultés témoigne tout à la fois de son érudition et de sa conscience. En dépit de son titre d'« instructor in Apologetics,» l'auteur n'a point voulu faire un livre de parti pris. Seulement sa position était bonne, il a tenu à la garder et à démontrer que c'était son droit. Il a pleinement réussi. Un examen rapide des matières traitées dans ce volume suffira, je l'espère, à en indiquer l'importance. Dans une première partie, l'auteur traite du brahmanisme qui précéda le bouddhisme chez les Hindous et qui lui a survécu. Il en examine successivement les rites, les institutions sociales, ses règles de conduite et ses spéculations panthéistiques. Il ne consacre guère qu'une soixantaine de pages à ces questions si vastes et si complexes, mais son résumé est exact et substantiel. Il suffit pour donner une idée de ces

vieilles religions connues sous le nom générique de brahmanisme, qui furent autant de philosophies dont les deux plus célèbres sont le Vedânta et le Sâmkhya, en d'autres termes l'Advaita et le Dvaita ou le non-dualisme et le dualisme. Dans la seconde partie, l'auteur examine à fond le bouddhisme, secte issue du brahmanisme. Après avoir résumé successivement la vie de Çâkhyamuni, il parle du Dhamma ou Dharma, de la Loi. Il énumère les quatre grandes vérités qui sont à la base du bouddhisme : la douleur, son origine, son extinction, le Nirvâna. Déjà le brahmanisme avait son Nirvâna qui consistait dans l'absorption de l'âme individuelle ou Jivâtman par l'âme suprême ou Paramâtman. La première, arrivée au salut, se confond dans la seconde et s'y abîme comme la goutte d'eau dans la mer. Elle y perd sa personnalité, de telle sorte qu'elle est souverainement heureuse, sans avoir conscience de son bonheur, ce qui le réduit considérablement; car une félicité dont on ne peut se rendre compte est un peu comme si elle n'était pas. C'est ce que Gautama comprit et il alla jusqu'au bout en supprimant radicalement l'existence. Le Nirvâna, pour lui, c'est le complet anéantissement, et non plus seulement le sommeil sans rêve du brahmanisme.

L'auteur parle ensuite de l'organisation du bouddhisme, de la Sanghâ, de l'Église. Les lignes qu'il consacre au monachisme sont particulièrement intéressantes. L'histoire du bouddhisme, de ses développements, de son introduction à Ceylan, en Chine, au Tibet, etc., est traitée en quelques pages nourries. Dans un dernier chapitre, l'auteur énumère les principaux Livres saints du bouddhisme, les Pitakâs ou Corbeilles, et spécialement la Triple Corbeille, Vinaya, Sutta et Abhidhamma, si célèbre dans les annales bouddhistes.

La troisième partie est consacrée aux prétendus rapports que l'on a cru découvrir entre le bouddhisme et le christianisme. L'auteur n'a pas de peine à montrer que l'importance de ces rapports, si singuliers parfois au premier abord, a été exagérée notablement. On sait par l'histoire de Gondopharès que saint Thomas a réellement porté la foi sur les rives du Gange et qu'il mérite le titre d'Apôtre des Indes que l'Église lui décerne. Les traditions évangéliques ont parfaitement pu s'infiltrer dans la vaste littérature bouddhiste et servir à l'enjolivement de la légende de Gautama. Je ne suivrai point l'auteur dans les développements qu'il donne à sa pensée, je me contente de les signaler à l'attention du lecteur. Il faut en rabattre prodigieusement de ces similitudes ; elles n'existent le plus souvent qu'à la surface, les deux religions demeurant profondément distinctes. Quant à la supériorité de l'une sur l'autre, ne suffit-il pas, pour s'édifier à ce sujet, de voir ce que chacune d'elles a su faire des peuples qui l'a adoptée. Les néo-bouddhistes, dans leur zèle de néophytes, n'y trouveront probablement point leur compte, mais la vérité y aura le sien : c'est l'essentiel.

Ce travail ne saurait être trop recommandé à tout esprit désireux de savoir à quoi s'en tenir sur une religion dont tout le monde parle et sur laquelle on est, en général, si peu et si mal renseigné.

A. Roussel.

SCIENCES ET ARTS

Beitrage zur Geschichte der philosophie der Mittelalters : die Psychologie des Nemesius, von Dr Domanski. Munster, Aschendorff, 1900, in-8 de xx-168 p. — Prix : 7 fr. 50.

Die Lehre von der Anfangslosigkeit der Welt, von Dr Worms. Munster, Aschendorff, 1900, in-8 de vii-70 p. — Prix : 3 fr.

Ces deux volumes sont une nouvelle contribution à la collection de MM. von Hertling et Baeumker déjà si riche de renseignements précieux.

Le premier est une édition critique de la Psychologie de Nemesius. Ce Nemesius était évêque d'Émèse. On n'est pas très d'accord sur l'époque où il écrivit. Il paraît cependant plus probable que son traité fut rédigé au commencement du ve siècle ou à la fin du ive, car il ne fait aucune allusion aux grandes hérésies qui agitèrent l'Orient pendant le cours du ve siècle. Son essai est souvent cité par les auteurs du moyen âge, mais plusieurs l'ont attribué par erreur à saint Grégoire de Nysse. Il est fort intéressant, non seulement par l'élégance de la rédaction, par la science et par la piété dont il est le témoignage, mais surtout parce qu'il marque le moment de transition entre le platonisme des premiers Pères et le péripatétisme de leurs successeurs. A ce point de vue on peut qualifier Nemesius de premier scolastique. Il est encore platonicien et même néo-platonicien. Il cite souvent Aristote pour le combattre. Mais très souvent aussi il lui emprunte ses théories sans toutefois en indiquer la source.

— Le second ouvrage n'est point une édition de quelque traité peu connu ; c'est une étude résumée de la manière dont la théorie d'Aristote concernant l'éternité du monde a été envisagée par les penseurs arabes. Aristote a fondé sa théorie sur trois bases : l'éternité de la matière, l'éternité du mouvement et l'éternité du temps. L'auteur montre que ces principes ont été admis par les philosophes arabes. Al Farabi a nettement accepté le dogme de l'éternité du monde. Avicenne se contente de réserver à Dieu créateur une priorité logique, mais non une priorité de temps. Ces doctrines ont été vivement combattues par les mutakallimun ou théologiens musulmans, comme contraires aux enseignements du Coran. Toutefois ces théologiens ont montré une certaine inexpérience du raisonnement philosophique bien relevée par Averroës. L'éternité du monde a été également repoussée par Al Gazali, mais au nom d'un scepticisme qui n'est guère plus d'accord avec l'en-

seignement religieux. Un appendice donne le texte en langue arabe du commentaire d'Averroës sur cette question. D. V.

Correspondance de Théodore Jouffroy, publiée avec une *Étude sur Jouffroy*, par Adolphe Lair. Paris, Perrin, 1901, in-16 de 426 p. — Prix : 3 fr. 50.

Jouffroy fut le disciple préféré de Cousin et, suivant de bons juges, supérieur à son maître. On se rappelle la belle étude publiée par Ollé Laprune sur ce philosophe, à l'âme naturellement chrétienne mais malheureusement dévoyée. M. A. Lair nous donne une suite de lettres écrites par Jouffroy, entre vingt et vingt-cinq ans, à ses amis de l'École normale, principalement Damiron et Dubois. Quoi qu'en dise M. Lair dans une Introduction fort intéressante, on voit très bien, à travers les saillies de jeunesse, l'état d'âme de Jouffroy. Il était de ceux dont l'esprit et le caractère sont différents. L'esprit était alerte, fécond, malicieux même, avec une pointe de poésie rapportée du séjour dans sa belle province de Franche-Comté; le caractère était déjà sérieux avec un fond d'amertume. Élevé très chrétiennement dans les montagnes du Jura, Jouffroy avait quitté le christianisme, il le dit lui-même, parce que le moyen âge y aurait mêlé une foule de choses que la raison ne comprend pas. C'est le principe des idées claires, inventé par Descartes et appliqué avec exagération. Est-ce que la raison peut tout comprendre? C'est à peine si elle se comprend elle-même. Quoi qu'il en soit, il lui était resté un fond de sentiment religieux qu'il manifeste à chaque instant, soit en chantant des hymnes de l'Église, sur le lac de Neuchâtel, soit en invitant Damiron, dans un moment d'angoisse, à prier pour lui. De quoi Damiron, plus déterminé libre-penseur, le plaisante cruellement. Le rêve de Jouffroy était de remplacer la religion par la philosophie. Il vit bientôt les difficultés de la tâche; de là une amère déception qui perce déjà dans les lettres du jeune homme. C'est bien le même qui, mourant dans l'âge mûr, dira au curé de Saint-Louis d'Antin : « Au fond, tous ces systèmes ne valent pas un bon acte de foi chrétienne. »

Les lettres de Jouffroy ont un autre intérêt. On se plaît à y voir la vie, les ambitions, les préoccupations, les espérances de ces jeunes gens de l'École normale dont plusieurs sont devenus des personnages célèbres. C'est une lecture attrayante et même saine, car Jouffroy se montre toujours respectueux des grandes idées morales et religieuses.

D. V.

Les Études dans la démocratie, par Alexis Bertrand. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 288 p. — Prix : 5 fr.

Les gens de bon sens, sages, modérés, vraiment libéraux, qui savent que l'expérience est la grande créatrice des choses qui durent, n'auraient

jamais l'idée, sous prétexte de réformes à opérer ou d'améliorations à réaliser, de jeter par terre une institution consacrée par la pratique de longs siècles, pour construire à frais nouveaux sur ses ruines je ne sais quel système sorti tout entier de leurs rêveries théoriques et dont rien ne nous dit qu'il soit susceptible de durer seulement un jour. Mais M. Bertrand n'est pas de ces hommes pratiques, un peu démodés chez nous; tout ce qu'on a fait avant lui est mal, tout ce qu'on fera d'après ses plans sera bien, et voilà pourquoi l'enseignement doit être entièrement renouvelé, si l'on veut arriver à quelque chose. Pas de replâtrage, mais une reconstruction, voilà son programme, qui me paraît comme un essai de chambardement, si j'ose employer ce mot que « l'Affaire » a mis à la mode. Disons-le tout de suite, même dans le monde universitaire, la révolution, ou l'évolution ou le renouvellement, c'est le mot qu'il préfère, rêvé par M. Bertrand, a obtenu peu de succès. C'est pourquoi, après l'avoir présenté longuement dans son livre, *l'Enseignement intégral*, dont nous avons déjà dit un mot à nos lecteurs, il en fait aujourd'hui l'apologie. Car ce nouveau livre n'est rien autre chose qu'un essai de justification du premier. C'est de la polémique, ce qui rend ce second volume un peu moins ennuyeux que l'autre; cela ne veut pas dire qu'il soit meilleur. On sait en gros en quoi consiste le système préconisé par l'auteur; son idée géniale, c'est d'abréger de moitié le temps des études classiques, et de substituer au lycée de huit ans le « lycée de quatre ans; » il est très fier de sa trouvaille. Il convient de dire tout de suite que si le temps des études classiques est raccourci de quatre ans, celui des études primaires est allongé d'autant, et nous voilà, je pense, bien avancés. Mais ce n'est pas seulement la durée des études classiques qui change, c'est encore et surtout le programme; on dirait du manoir renversé de l'Exposition; ce qui était en haut est mis en bas et ce qui était en bas prend place en haut, et voilà presque réalisé, dans une matière qui ne prête guère à ces fantaisies, les rêveries de Jean des Esseintes. Le livre de M. Bertrand pourrait presque s'intituler aussi : *A rebours*. Le pivot de cet enseignement nouveau, ce ne sont plus les lettres, mais les sciences, en suivant la classification que Comte en a jadis donnée et qui va des mathématiques à la morale en passant par l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie et la sociologie. C'est là que se formeront et l'intelligence et le cœur de l'enfant. C'est par l'arithmétique que l'on commence et par la morale que l'on finit. Ce qu'est la morale suivant M. Bertrand, c'est très simple, c'est le devoir; mais il ne nous dit pas ce que c'est que le devoir, et nous voilà bien fixés; et de cette morale c'est la réflexion qui est le commencement et la fin. Et c'est tout ce que trouve l'auteur après avoir bien longtemps cherché, dans des pages enflammées, où il lui arrive plus souvent qu'à son tour de

foudroyer ceux qui font mine de n'être pas contents. M. Bertrand a d'ailleurs la foi, mais une foi toute scientifique, qui m'a l'air d'être surtout la foi en lui-même, avec un grand mépris pour ceux qui croient l'absurde, *Credo quia absurdum*, ou qui sont prêts à déclarer, si l'Église romaine l'enseigne, que ce qui nous paraît blanc est noir et réciproquement ; cela, bien entendu, c'est pour nous, terrassés du même coup qui atteint et renverse Loyola.

Avec de pareilles idées, le lecteur devine ce que M. Bertrand pense de l'enseignement libre ; bien qu'il se défende d'en parler, il y revient très souvent, et je vous prie de croire que ce n'est pas pour lui montrer de la bienveillance. M. Bertrand, en bon fils de l'Université impériale, estime que le droit d'enseignement est « un droit primordial de l'État, » ce qu'il faudrait d'abord démontrer, et qu'il est « absurde et pernicieux » de le céder à qui que ce soit. Aussi demande-t-il très crânement l'abolition « du détestable régime que nous a fait la loi Falloux. » Et il cite à l'appui les imbécillités oratoires de Victor Hugo, qui ne réussirent, lorsque le pauvre grand poète les débita du haut de la tribune, qu'à le rendre tout à fait ridicule. Mais en attendant que la liberté d'enseignement disparaisse, il faut du moins que l'État la contrôle de très près, comme il contrôle les poids et mesures et les contributions directes ; car c'est ainsi que ce philosophe raisonne.

Et c'est armé de théories pareilles que M. Bertrand aspire à donner à notre jeunesse cet esprit d'initiative qu'il admire chez les Anglo-Saxons ; il oublie sans doute que cet esprit ne s'épanouit à l'aise que sur un sol où fleurit la liberté. Du train dont elle marche, l'Université de France ne sera bientôt plus qu'un corps de professeurs domestiqués, incapables de former autre chose que des fonctionnaires. C'est à cela que nous allons, ce qui nous prépare un bel avenir.

Et maintenant je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on fasse, à qui en voudra goûter, l'essai du système d'éducation de M. Bertrand, à condition seulement que ce soit à ses risques et périls et non pas aux nôtres. Car c'est à lui, et non à nous, qui n'en sommes pas responsables, de supporter les conséquences de la banqueroute qui l'attend. Et j'en conclus, hélas ! que notre pauvre Université est en passe de se faire, parmi les peuples libres de l'ancien et du nouveau monde, une belle réputation !

ÉDOUARD PONTAL.

The Fishes of North and Middle America, catalogue raisonné des espèces de poissons vertébrés trouvés dans les eaux du nord de l'Amérique et du nord de l'Isthme de Panama, par DAVID STARR JORDAN et BARTON WARREN EVERMANN. IVe partie. Washington, Government printing Office, 1900, gr. in-8 de CI-3137 à 3313 p. et 392 pl.

Ce volume est la quatrième et dernière partie de la remarquable publication entreprise par le Museum national des États-Unis. Par

deux fois déjà (t. LXXXII, p. 437 et t. LXXXVII, p. 332), le *Polybiblion* a annoncé les volumes précédents et dit tout ce dont la science est redevable aux savants spécialistes qui l'ont ainsi menée à bonne fin. Le volume actuel complète à merveille les antérieurs. Il présente, suivant les différentes divisions, le relevé synthétique des classes, ordres, familles, genres, espèces qui ont été décrites auparavant. Ce catalogue comprend même, à leur place, les espèces toutes nouvelles qui sont décrites dans un Supplément qui forme la deuxième partie du volume. Il est terminé par une suite de 392 planches au trait donnant le facies général et la représentation de 958 espèces différentes. En définitive, ce travail est l'honneur des auteurs et de la Compagnie qui l'a publié ; il restera un des plus utiles qu'elle ait pu entreprendre. G. DE S.

Les Races et peuples de la terre, *éléments d'anthropologie et d'ethnographie*, par J. DENIKER. Paris, Schleicher, 1900, in-8 de 692 p., avec 176 planches et 2 cartes. — Prix : 12 fr. 50.

L'auteur débute par des notions d'anthropologie générale. Il étudie successivement les caractères morphologiques, physiologiques, linguistiques, sociologiques, se rapportant à la vie matérielle, à la vie psychique, à l'organisation sociale et familiale. Puis il établit les bases d'une double classification, celle des races et celle des groupes ethniques. La classification des races présente six grandes divisions reposant sur la nature des cheveux, leur couleur et celle de la peau, et comprenant vingt-neuf races ou sous-races, inégalement réparties parmi les différents groupes ethniques.

La classification des peuples, nations, tribus, en un mot des groupes ethniques, est basée sur leur répartition géographique. L'ouvrage se termine par la description de ces groupes ethniques, en tenant compte des données fournies par l'anthropologie proprement dite, l'archéologie préhistorique, l'histoire, la linguistique, etc.

M. J. Deniker écarte la plupart des problèmes à l'étude ; il évite de prendre parti dans les discussions contradictoires. Il ne se prononce ni sur l'origine de l'homme, ni sur l'origine des races. Mais quand il aborde certaines questions qui n'appartiennent plus au domaine propre de l'anthropologie physique, il est moins réservé et les tranche avec un parti pris systématique. C'est ainsi que les religions procéderaient, d'après lui, de l'animisme et des superstitions qui s'y rattachent. Il ne fait pas d'exceptions. Dans le tableau des différentes religions, le christianisme figure au même rang que le mahométisme, le bouddhisme, le mahométisme et le judaïsme. Le catholicisme n'est même pas nommé. Ce n'est, à ses yeux, qu'une des nombreuses sectes chrétiennes, parmi lesquelles il cite seulement les coptes et les nestoriens.

D'excellentes figures, d'après des photographies choisies avec soin,

illustrent le texte. Des appendices, intéressants pour les spécialistes, renferment de nombreuses mensurations relatives aux dimensions du corps humain et de ses différentes parties.

Comme contributions personnelles de l'auteur, on peut citer : ses études sur le rôle des sacs larygyiens chez les anthropoïdes, sur l'anthropométrie, sur le classement des états de civilisation ; les habitations fixes et transportables ; la classification des races, et des races de l'Europe en particulier ; enfin sur la race paléoaméricaine.

En résumé, consulté avec discernement, le livre de M. Deniker peut rendre des services à tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'anthropologie et sont capables de soumettre à une critique éclairée certaines affirmations de l'auteur. L'anthropologie est une science si vaste, qui touche à tant de problèmes et de questions de la plus haute importance, qu'on ne saurait exiger une égale compétence de ceux qui cherchent à l'embrasser dans son ensemble. A. ARCELIN.

Les Phénomènes électriques, par H. VIVAREZ. Paris, Carré et Naud, 1901, in-8 de VI-574 p. — Prix, cartonné à l'anglaise : 15 fr.

Voici un livre de bonne, saine, utile vulgarisation. Que de gens ayant à utiliser l'électricité sans être électriciens, voudraient cependant se rendre un compte exact des installations qu'ils emploient ! Un ingénieur, un chef d'usine, un simple particulier peut, grâce à ce livre, étudier l'électricité d'une façon réellement pratique. Toutes les applications, même les plus récentes, sont étudiées et présentées d'une façon simple quoique complète. Les questions économiques sont particulièrement bien traitées : très intéressante et très juste est l'étude de la répercussion, sur la hausse des charbons et du cuivre, de l'accroissement des réseaux électriques. Les quelques formules indispensables aux calculs ne demandent guère que des connaissances d'arithmétique élémentaires. De magnifiques gravures montrent la disposition des appareils dont le fonctionnement est on ne peut mieux expliqué.

Pour tout ce qui concerne l'électricité actuelle, je ne peux faire que les plus sincères compliments à l'auteur. Mais était-il indispensable de tant développer la partie historique ? Les pages consacrées aux précurseurs ne pourraient-elles être supprimées, sauf peut-être pour Galvain et Volta ? Quelle utilité de citer la machine l'« Alliance » ou de discuter sur la durée de la période géologique pendant laquelle s'est formée la houille ? Je préférerais quelques développements sur la distribution de la lumière électrique. Que de fois m'a-t-on demandé : Comment se fait-il qu'avec deux commutateurs distincts on puisse allumer ou éteindre la même lampe ? » ou bien : « Comment sont disposées deux lampes telles que si l'on allume l'une, l'autre s'éteint ? » Les curieux, et ils formeront une grosse clientèle pour M. Vivarez,

auraient été heureux de trouver une solution de telles questions, sans avoir à se procurer l'ouvrage auquel l'auteur renvoie. Je supprimerais l'exposant fractionnaire employé page 457.

Une bibliographie suffisante permet de chercher plus de détails sur une question donnée. L'Index des noms propres et surtout celui des mots techniques facilitent les recherches dans ce livre que je ne saurais trop recommander. É. CHAILAN.

Traité pratique d'analyse chimique qualitative et quantitative, par F. PISANI. Paris, Alcan, 1900, in-12 de XII-404 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre a déjà rendu de grands services tant aux chimistes qu'à ceux qui abordent la pratique de l'analyse chimique. Cette cinquième édition aura le même succès que les précédentes. Nous rappelons brièvement que l'auteur n'a pas voulu faire un traité complet d'analyse, mais réunir sous une forme commode et pratique les meilleurs procédés d'analyse que son expérience personnelle lui a fait choisir. Dans les additions, nous signalons l'emploi du bioxyde de sodium. Malgré les raisons que fournit l'auteur pour ne pas donner la préparation des différents réactifs, nous trouvons que c'est une lacune dans cet excellent ouvrage. Il nous semble qu'en une vingtaine de pages il serait facile de mentionner les préparations principales ; ces préparations effectuées par les élèves, puis l'analyse de ces préparations seraient d'excellents exercices préparatoires. Il est vrai que ces préparations sont indiquées dans les traités généraux et que les produits les plus usuels se trouvent dans le commerce, mais il est bon qu'un livre se suffise à lui-même et que le chimiste puisse préparer tout ce dont il a besoin. É. CHAILAN.

Géologie pratique et Petit Dictionnaire technique des termes géologiques les plus usuels, par L. DE LAUNAY. Paris, A. Colin et Cie, 1901, in-12 de VIII-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume que M. L. de Launay, professeur à l'École des mines, a récemment publié sous le titre de *Géologie pratique*, est particulièrement destiné à ceux qui, ne sachant pas la géologie, ont pourtant besoin de quelques-unes des connaissances auxquelles elle amène. Son but est de leur donner des notions géologiques sommaires, « en leur demandant le moins possible de connaissances antérieures, à peine quelques notions tout à fait courantes de chimie ou d'histoire naturelle. » Agriculteurs voulant amender leurs champs ou trouver des sources, hygiénistes préoccupés de l'assainissement des grandes villes, explorateurs poursuivant la découverte de substances minérales utiles, ingénieurs et entrepreneurs obligés de faire des fouilles pour l'établissement de routes, canaux ou simples fondations d'édifices, topo-

graphes, géographes, artistes, qu'intéressent à des points de vue différents les formes du terrain, voilà ceux pour lesquels M. de Launay a rédigé sa *Géologie pratique*. — Ce livre remplit parfaitement le but poursuivi par son auteur. Il contient d'abord une partie démonstrative (s'il est permis de recourir à cette expression dans le cas présent) pleine d'informations pratiques et de renseignements précieux sur la façon de dresser des coupes en se servant des cartes géologiques, sur l'utilisation de ces mêmes cartes, sur les cartes agronomiques, l'application de la géologie à l'étude topographique, géographique ou simplement pittoresque des formes des terrains, etc. Une seconde partie purement technique (chap. x) est remplie par un dictionnaire des termes géologiques et minéralogiques les plus usuels. — Pleine de conseils sages et judicieux dictés par un savoir remarquablement étendu et par une longue expérience, la *Géologie pratique* de M. de Launay ne peut que faire mieux comprendre l'intérêt de la science géologique, son utilité immédiate et sa portée philosophique. Tout en contribuant à développer les facultés d'observation de ceux qui l'étudieront, ce livre sert par conséquent la science dont il parle, et c'est pour nous une raison nouvelle de remercier M. de Launay d'avoir un instant délaissé ses études personnelles pour écrire cette intéressante et utile *Géologie pratique*.

F.

LITTÉRATURE

Victor Hugo, poète épique, par EUGÈNE RIGAL. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1900, in-12 de XXXVIII-332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Victor Hugo est-il un poète épique ? — Pour délimiter le champ de cette discussion, l'auteur s'en tient à *la Légende des siècles*. La première partie de l'Introduction est accordée aux raisons contre. Dans la seconde partie sont mises en valeur les raisons pour, à l'appui desquelles M. Rigal donne, comme il suit, le plan de cette épopée qu'est *la Légende des siècles*. Prendre l'homme (voilà le héros de l'épopée) à son berceau, le peindre accablé par tous les fléaux (superstitions, tyrannies, guerre, vices, ignorance), puis se relevant peu à peu, s'épanouissant de siècle en siècle, montant par degré à l'idéal... ; au bout de ce drame poignant, faire entrevoir le clairon de l'abîme qui sonne, le front mystérieux du juge qui apparaît, et l'homme qui, avec toute la création, s'incline devant le Créateur... M. Rigal conclut en s'écriant : « Ce poète, fourvoyé dans notre temps, est un grand poète épique. » Mais avant d'arriver à ces mots, qui sont les derniers du volume, le scrupuleux docteur, en onze chapitres, étale à nos yeux, en l'expliquant, le bon et le mauvais de l'œuvre : sa genèse (ch. I) ; son exécution, très inférieure de toutes manières au plan et aux pro-

messes de Victor Hugo (ch. II) ; sa valeur historique, nulle pour l'exactitude, réelle pour la beauté des types (ch. III) ; sa métaphysique (existence, puissance, amour, providence et justice de Dieu) » (ch. IV) ; ses idées morales (ch. V) ; sa conception de l'homme, de l'animal, de la nature, du mystère (ch. VI) ; sa versification, ni trop correcte ni trop libre (ch. VII) ; sa composition, sa langue (riche avec peu de mots), son style (ch. VIII) ;... son merveilleux (ch. IX).

Tantôt suivant, tantôt rectifiant la pensée du fougueux poète, M. Rigal est pour nous un exemple frappant de ce que peuvent, pour arriver à « la paix », c'est-à-dire à la solution des questions morales et sociales les plus difficiles, cette droiture et cette simplicité d'âme des « hommes de bonne volonté. » Tandis que s'agitent vainement, dans leur ignorance ou leur mauvaise foi intéressée, ceux qui sont mécontents de la création et qui veulent réformer l'univers et la société, l'humble, mais savant et honnête, professeur de littérature accepte le monde tel qu'il est, parce qu'il sait : « que vos remèdes, s'ils valaient quelque chose, ne vaudraient que pour l'humanité, qui n'a cependant aucune raison de se considérer comme le centre et comme la vraie raison d'être de la création (p. 124) ; — Que Dieu est amour et qu'à l'aimer, à croire en lui, consiste toute la grandeur de la créature (p. 103) ; — Que nous sommes mal placés pour voir cette création sous son vrai jour ; que ce que l'on ne s'explique pas de ce monde, on se l'expliquerait admirablement de l'autre (p. 125) ; — Que le progrès scientifique n'est pas nécessairement lié au progrès moral et à l'adoucissement de la condition humaine ; que tout progrès dans nos connaissances développe plus de désirs et engendre plus de besoins qu'il n'en satisfait ; que le suicide est en rapport direct avec la civilisation et que cependant le suicide n'implique pas la satisfaction de vivre ; — Qu'en empêchant les crimes causés par la misère, on n'empêchera jamais les crimes causés par l'avidité, la haine, l'ambition et la débauche ; — Que probablement le rapport du mal et du bien restera constant dans le monde (p. 118-119) ; — Que même la Révolution française a laissé le monde en proie aux antiques misères (p. 115) ; que Calvin a brûlé au nom de la réforme comme Torquemada a brûlé au nom du catholicisme ; que si Robespierre a guillotiné au nom du déisme, l'athéisme du père Duchesne argumente aussi à coups de couperet (p. 76) ; — Que c'est une conception éminemment fausse de l'histoire que d'y accuser toujours les rois et les prêtres ; que la corruption d'en haut n'est possible que par la corruption d'en bas (p. 79) ; — Que l'on peut opposer, comme Victor Hugo, la misère réelle des méchants, que tout le monde croit heureux, au bonheur intime de ceux que le monde juge misérables (p. 115) ; — Que le peuple a besoin de croire et d'espérer pour agir (p. 149) ; — etc. »

A lire ces belles paroles de l'homme public, comment ne regarderions-nous pas comme probable la réalisation prochaine de ce que l'homme privé laissait espérer à un de ses anciens élèves, lorsqu'il lui écrivait ces lettres intimes que nous avons dérobées et lues sans scrupule parce qu'elles faisaient du bien à notre âme ! ARBEY.

Testament poétique, par SULLY PRUDHOMME. Paris, Lemerre, 1901, in-12 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Est-il besoin de dire l'intérêt qui s'attache à une œuvre dans laquelle un poète d'un mérite exceptionnel expose la théorie de l'art qu'il a si merveilleusement pratiquée, alors surtout que ce poète est un métaphysicien, un philosophe, un mathématicien, en même temps qu'un artiste achevé, autrement dit qu'il s'appelle Sully Prudhomme? Aussi le succès de ce *Testament poétique* est-il certain chez tous les lettrés, chez tous les poètes, y compris ceux qui ne partageraient pas les théories de l'auteur du *Vase brisé.*

L'ouvrage est composé, en grande partie comme le dit l'auteur, de « divers écrits dispersés », autrement dit d'articles de revues, de préfaces, de discours, concernant les sujets qui ont le plus vivement préoccupé l'auteur. Mais une pensée maîtresse domine toutes ces études, si bien que peu d'ouvrages, même écrits d'une haleine, se distinguent par une si complète unité de vues, par une logique aussi serrée et rigoureuse. Où sont-ils donc ceux qui prétendaient que la poésie est tout entière œuvre de fantaisie et que les poètes sont tous des gens dénués de méthode et d'esprit scientifique ? S'il en est encore qui pensent de la sorte et s'il se rencontre, même au cœur de notre époque sceptique, quelques jeunes fantaisistes qui croient au rôle unique de l'inspiration, je leur conseille de lire cet ouvrage technique, et quand ils auront compris les règles algébriques auxquelles M. Sully Prudhomme veut que le vers soit soumis, ils seront revenus de bien des illusions... à moins qu'ils ne se révoltent contre la thèse de l'auteur, ce qui d'ailleurs serait une grande faute de leur part, étant donné qu'il y a toujours utilité à s'efforcer de comprendre les idées d'un adversaire, surtout lorsqu'il est un maître en son genre et qu'il donne la quintessence de son art.

Le *Testament poétique* est divisé en deux grandes parties : La versification et la poésie. La première, tout entière réservée à « la technique » du vers, comprend une étude sur les fondements physiologiques de la versification, avec une critique des tentatives visant à la réformer ; un chapitre sur la distinction de la prose et du vers et un autre sur la vraie et fausse vocation dans l'art des vers.

M. Sully Prudhomme s'inquiète, en artiste convaincu, des révolutions absurdes de la poésie actuelle, qui brisent avec toutes les lois logiques,

et « menacent l'intégrité, l'essence même de la versification française. » Il s'élève avec force contre ce genre hybride qui ne veut être ni prose, ni vers, contrairement « au caractère physiologique des lois fondamentales du vers », lois qui sont des lois, c'est-à-dire qui n'ont rien de conventionnel. Il a le courage, assez rare, de condamner les écoles récentes, les procédés nouveaux, jusqu'à déclarer que l'intelligence lui en « a été jusqu'à présent refusée. » Il insiste tout particulièrement sur le côté musical du vers et donne une démonstration scientifique de l'harmonie. Je veux en citer tout au moins ces quelques lignes, ne serait-ce que pour donner une idée du côté technique et scientifique de cette étude sur la versification : « Le son peut varier en chacune de ses qualités (intensité, hauteur, timbre), et, de plus, occuper des positions successives sur la trajectoire du temps écoulé, se déplacer plus ou moins vite dans la mémoire. Le son vocal est donc susceptible de variations intrinsèques et de plus comporte un mouvement. Or, les premières peuvent servir de jalons au second, en marquer les divisions ; de là le rythme, mouvement phonique divisé en intervalles jalonnés par des variations dans la qualité du son. Chaque intervalle s'annonce à l'oreille, est mesuré d'avance et attendu par elle. Il en faut donner la raison ! » Et M. Sully Prudhomme se garde bien d'y manquer. On objectera que ce ne sont pas de telles théories qui arriveront jamais à faire un poète, et c'est très vrai, et bien certainement l'auteur n'a jamais eu cette malheureuse ambition. Mais cette rigueur d'analyse peut contribuer à ne pas laisser la poésie s'égarer dans la fantaisie absurde qui la pousse à rejeter toute règle et toute méthode, comme s'il n'y avait pas des principes physiologiques indiscutables qui président à toute création artistique.

Mais à côté du métier, de la versification, il faut à l'artiste, pour être poète, « l'aspiration », et c'est ce que définit M. Sully Prudhomme en plusieurs chapitres du plus haut intérêt : « Qu'est-ce que la poésie ? — Sur l'idéal et l'inspiration poétiques. — Sur la forme et ses rapports avec le fond en poésie. — Sur la poésie personnelle. — La Poésie et l'État social », etc. « La versification la plus habile, la plus savante, dit-il, ne suffit donc pas, quelle qu'en soit la vertu, à constituer la poésie proprement dite ; c'est la beauté du sujet qui seule y fait frissonner le souffle du large et des cimes. »

Sans insister sur le mérite de ce *Testament poétique*, qui ne peut faire de doute pour personne, étant donné le poète qui l'a signé, je voudrais signaler encore plusieurs observations remarquables, citer plusieurs passages de choix de cet ouvrage, mais je dépasserais ainsi le cadre habituel de ces courtes notices. Je ne veux pourtant pas terminer, sans m'abriter derrière la haute autorité de M. Sully Prudhomme, pour redire encore une fois l'incroyable scission entre les préoccupations,

les idées, les aspirations du public et les inventions purement imaginaires des poètes du dernier genre. « Aujourd'hui le lecteur ne reconnaît plus rien de lui-même ni, trop souvent, rien d'humain, dans les affections morales de certains poètes. Il y sent plutôt un défi à la nature; ce sont des cas de tératologie psychique inutiles même à la science, parce que la sincérité du monstre est suspecte. »

La justesse de cette observation n'a pas besoin d'être démontrée, et c'est à maintes reprises, quand nous avons eu à parler du rajeunissement possible de la poésie, que nous avons répété qu'elle ne pouvait se trouver que dans un retour à la méthode des maîtres, laquelle consistait à puiser l'inspiration dans la réalité et dans la vie de la foule. L'avenir, c'est la poésie sociale, dans le vrai sens du mot.

P. Saint-Marcel.

Quand nous nous réveillerons d'entre les morts, drame en trois actes, par Henrik Ibsen. Traduit et précédé d'une préface par le comte Prozor. Paris, Perrin, 1900, in-16 de 220 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les drames d'Ibsen sont souvent fort compliqués; celui-ci est de la dernière simplicité. L'action y fait même absolument défaut : un long dialogue — où quatre personnages viennent alternativement causer deux à deux, en constitue toute la trame. — Il ne manque cependant pas de traits de ressemblance avec ses frères aînés : il est injouable, et le monde qu'il met en scène est péniblement irréel. On se sent mal à l'aise en face de ces êtres singuliers sur la véritable nature desquels on n'est que peu rassuré. Sont-ils vivants, sont-ils vraiment en chair et en os, ce qui semble la plus banale des exigences de l'art ? Ils nous sont bien présentés comme tels et, par moments, à certaines énormes vulgarités, on pourrait le croire, mais ils nous laissent un doute, une anxiété gênante, tant ils sont bizarres. Si ce n'étaient, après tout, que des fantômes se mouvant vaguement dans cette pâle clarté des nuits de l'été norvégien, nuits sans astres comme sans ténèbres ? Si, au moindre attouchement, ils allaient nous éclater au nez avec un ricanement sarcastique et s'évanouir en nauséabonde fumée ? Y a-t-il là mystification voulue ou œuvre de fou inconscient ? L'héroïne, elle, est sûrement folle, et d'une folie dangereuse ; elle est possédée de la monomanie du meurtre : à chaque instant elle s'apprête à jouer du stylet qu'on a eu grand tort de lui laisser entre les mains ; elle a déjà tué deux maris, dit-elle, et ses enfants ; elle a dû être enfermée. Ses explications ne sont d'ailleurs pas bien claires ; mais elle est surveillée par une ombre noire plus irréelle encore qu'elle-même, qui la suit partout avec une camisole de force dans sa malle. L'aliénation mentale est moins caractérisée chez les autres, ce ne sont guère que des impulsifs, sujets à des accès de déraison. L'ensemble n'en constitue pas moins une ambiance passablement inquiétante.

Voici la fable. Le professeur Rubek, sculpteur, est las de sa femme : il lui reproche de manquer de sens artistique. Celle-ci est tout aussi fatiguée des rêvasseries et des rebuffades de l'artiste qui tourne au raté, — type favori d'Ibsen. Sur ces entrefaites, Rubek retrouve une jeune fille de bonne famille, Irène, qui a jadis quitté parents et amis pour lui servir de modèle, chaste et nue, lors de l'enfantement de son chef-d'œuvre. Ce premier acte de démence a été suivi de bien d'autres. Mécontente de Rubek trop absorbé par son art, elle lui a soudain faussé compagnie, a posé des tableaux vivants, puis s'est mariée deux fois, richement ; pour le moment elle est veuve, Rubek sent alors s'éveiller en son cœur cet amour fait d'admiration et de reconnaissance qu'Irène n'y avait pas rencontré autrefois, et il propose brutalement à sa femme de la prendre en tiers dans leur ménage. Maïa n'est pas aussi révoltée qu'on pourrait le croire ; elle est pour le moment fascinée par un chasseur d'ours, sorte de faune cynique et grossier, dont elle vient de son côté de faire tout à coup connaissance. Tel est le début du drame, et, sans plus de péripéties, la partie carrée est définitivement liée. Et, dès la nuit suivante, le chasseur et Maïa escaladent la montagne, cherchant des ours là où il n'y en a pas, tandis que Rubek et Irène ascensionnent, eux aussi, vers l'amour idéal et libre, sur le même névé. Par malheur, au moment où Rubek et Irène vont goûter dans cet éden de glace des joies que l'altitude suffirait à rendre quasi-célestes, ils sont écrasés par une avalanche imprévue. « Que la paix soit avec vous ! » s'écrie en les bénissant l'ombre mystérieuse, fidèle gardienne de la camisole de force. Ah ! qui n'a jamais écrit dans une revue grave ne peut savoir combien il en coûte parfois de garder son sérieux en narrant des inventions d'une si savoureuse fantaisie ! Et pourtant Ibsen a souvent réussi à faire plus abracadabrant. Mais ne serait-ce pas une légitime revanche du bon sens que de secouer par le rire les obsessions de l'ennuyeux cauchemar ? Libre à M. Prozor, l'infatigable traducteur et commentateur d'Ibsen, d'affirmer que son auteur est « un esprit vigoureux et sain, » qu'il faut entendre dans son drame « le cri de l'être intime, » — « un enseignement sensible et vivant, » etc., etc. Toute son ingéniosité à défendre une cause de plus en plus compromise, tout son talent et même ses airs de conviction ne m'empêcheront pas de préférer Calderon et Shakespeare, Racine et Molière, Schiller et Gœthe, Pouchkine et Gogol à ces cocasseries lugubres trop absurdes pour affronter la scène et tout juste bonnes au snobisme parce que révoltantes.

Et le titre ? demandera-t-on peut-être. Ces mots : « Quand nous nous réveillerons d'entre les morts, » sont empruntés à une phrase d'Irène, où ils sont complétés par ceux-ci : « Nous verrons que nous n'avons jamais vécu. » Pourquoi ? pourquoi Irène, Rubek et Maïa n'ont-ils pas

vécu? Parce que, obéissant aux préjugés sociaux, ils ont hésité — oh! combien peu! — à suivre aveuglément toutes leurs passions, à se vautrer dans tous les vices. Telle est la morale de l'œuvre mise en vedette par le titre.

LONGCHAMP.

La Religion des contemporains. *Essais de critique catholique*, par l'abbé L.-Cl. Delfour. 3e série. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1901, in-18 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Que ce troisième volume nous soit une occasion de faire connaître et brièvement caractériser l'œuvre critique de M. l'abbé Delfour, dont il n'a pas encore été parlé dans le *Polybiblion!* Cette critique est essentiellement une critique *sacerdotale* : non pas seulement catholique, mais sacerdotale; et il y tient. — Il faut entendre par là plusieurs choses : d'abord que M. l'abbé Delfour ne se pique pas de style élégant pour lui-même, et qu'il est en somme assez peu curieux d'analyser le talent littéraire des écrivains contemporains. Au passage il signalera bien la verbosité de M. d'Annunzio ou la mièvrerie de M. Rostand, mais de décomposer en quelque sorte le mécanisme d'une pensée, comme fait M. Faguet, de dégager, comme fait M. Doumic, la physionomie d'un esprit, et d'expliquer le succès d'une œuvre, c'est ce dont il n'a guère souci. Aussi pour apprécier la valeur littéraire d'un écrivain n'est-ce point lui qu'il faut prendre pour guide. S'il loue en M. Gaston Deschamps, par exemple « le courage, la crânerie, la conscience à étudier et bien faire connaître les livres dont il parle, et la sincérité de ses recherches théologiques, » en même temps que « sa critique sensée, brillante, spirituelle, » il ne faut pas prêter une égale importance à tous ces qualificatifs, probablement écrits un peu au hasard... S'il dit que ces deux vers de Villon :

> Au moustier voy, dont suis parroissienne,
> Paradis painct, où sont harpes et luz...

« ont un éclat et un rayonnement auquel n'ont jamais pu atteindre les plus savants d'entre les coloristes modernes », ou que « Taine a quitté la critique et la philosophie pour l'histoire moins par scrupule que par impuissance, » il n'est pas certain que ce soient là des jugements fortement réfléchis et motivés, ni qui fassent autorité. Son goût « artistique » n'est pas bien sûr non plus, et peu de gens du métier partageront cet avis, développé avec insistance, que *le Mélodieux stercoraire* serait un bien plus joli titre au roman de M. de Vogüé, que *les Morts qui parlent*.

Je n'appellerai pas non plus M. l'abbé Delfour un critique *moraliste*, parce que je ne vois pas que d'ordinaire il cherche à bien déterminer la moralité générale d'une œuvre, de quelles tendances de l'âme — et de l'époque — elle procède, ni quelle influence elle peut exercer...

Mais il fait plutôt, et de parti pris, office de confesseur, feuilletant le

livre, et au passage encourageant d'un mot le repentir ou la piété d'un Verlaine, condamnant au contraire telle hérésie, telle souillure, ou telle erreur : « Ah ! mais non ! dira-t-il à propos des *Vierges aux rochers* de d'Annunzio, les choses ne se passent pas ainsi dans la vie. Une jeune fille qui se dispose à entrer en religion ne se conduit pas de cette façon... » Et M. l'abbé Delfour invoque cette expérience de pasteur et de directeur de consciences, contre laquelle un laïque ne saurait sans imprudence engager la lutte.

De même il critiquera l'héroïne du joli roman de M. René Bazin, *De toute son âme* : « Mais elle se destine au couvent ; et on ne la voit pas prier beaucoup, se confesser souvent, faire la communion, réciter son chapelet ?... Ah ! si nous autres prêtres nous savions peindre ! Si nous possédions la pratique et la technique du roman !... » Et *les Corbeaux* d'Henri Becque lui seront l'occasion de bonnes réflexions sur la famille chrétienne.

Aussi est-il plutôt attiré par les écrivains qui ont touché directement aux questions religieuses : *Jouffroy*, les *Politiques et moralistes du* XIX*e siècle* qu'a étudiés M. Faguet, *M. Gaston Deschamps théologien*, les auteurs des *Vies des saints*, *Louis Veuillot*, *Tolstoï*, et il est sévère à ceux qui ont péché contre la pensée catholique.

Mais pour tout ce qui est purement profane il a un dédain foncier, et peut-être inconscient : cela, j'en ai peur, diminuera singulièrement son autorité auprès des gens de lettres, et même auprès des gens du monde. Les belles et fortes études littéraires du P. Longhaye nous ont appris d'ailleurs qu'il peut y avoir, même venant d'un prêtre, une critique plus large, plus complète, plus profonde...

Mais c'est l'originalité de M. l'abbé Delfour de relever les péchés qui se font dans les livres : à celle-ci il a sacrifié toutes les autres, et aussi l'ambition de plaire. On lui doit savoir gré de sa simplicité, de sa sincérité et de son courage. GABRIEL AUDIAT.

Discours académiques, par F. BRUNETIÈRE. Paris, Perrin, 1901, in-18 de 333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je l'ai déjà dit : il n'y a pas autant de distance que M. Brunetière le croit entre l'orateur qu'il est et les journalistes qu'il fait profession de mépriser. Avoir des clartés de tout, savoir sur toute question projeter en faisceaux ces clartés pour produire l'illusion de la pleine lumière, et faire jaillir sous ses pas les idées générales de façon à nous élever au-dessus du terre-à-terre des faits particuliers, et de façon aussi à se dispenser d'avoir à creuser pour les chercher : voilà le premier talent de l'homme qui a un article à écrire ou un auditoire à capter pendant quelques quarts d'heure.

Qui voudrait, la plume à la main, recueillir ce que M. Brunetière

nous apprit de nouveau dans ses discours sur du Bellay, Chateaubriand, Augustin Thierry, Claude Bernard ou Cherbuliez, sur M. Henry Houssaye ou M. Paul Hervieu, ferait assez maigre moisson. Et ce n'est certes pas le discours de son successeur à l'Académie qui pourrait faire connaître John Lemoine à ceux qui l'ignorent.

Mais en revanche — et la seule façon pour moi d'analyser un tel livre est de les signaler — on trouvera des considérations toujours intéressantes. quoique souvent un peu rapides : *sur la tradition*, qu'il faut défendre contre l'assaut tumultueux de la *modernité;* sur le devoir d'isolement et de « mauvaise humeur » qu'a le critique; sur la presse d'à présent, que la tyrannie de l'*actualité* contraint à l'improvisation trop hâtive et au français mal châtié ; sur la « vertu sociale » de la langue française et sur les avantages pour l'homme de lettres d'être riche et désintéressé : et ceci, c'est le discours sur John Lemoine.

Le discours sur du Bellay — un des plus jolis — est surtout une défense de l'œuvre de la Pléiade, et, avec quelques sonnets des plus connus pour documents, un agréable éloge de la poésie intime et « du mal sacré du pays. »

Le discours sur Chateaubriand — un des plus brillants — remet en œuvre les idées, qui nous sont familières, sur les sources du lyrisme moderne qu'a retrouvées et rouvertes le romantisme : mélancolie et passion ; sentiment du moi ; nostalgie du surnaturel et du mystère.

« Augustin Thierry » nous apprend ou nous rappelle l'idée de la diversité successive des époques; et celle de la différence des races, — dont M. Brunetière, à la date de 1895, paraissait se défier beaucoup ; — et celle de l'unité nationale et sociale, qu'il épousait alors au point de défendre contre le « régionalisme », l'égalité civile et la centralisation administrative...

Claude Bernard a fourni à l'auteur de *l'Évolution des genres* littéraires, l'occasion de reparler du déterminisme des phénomènes et de l'évolution de la vie, et de faire, sans qu'il y paraisse, sa propre apologie, en glorifiant les *idées générales* et particulièrement ces *idées directrices* qui donnent une âme à la science.

La réponse à M. H. Houssaye est une causerie, une chronique faite de mots heureux sur Leconte de Lisle, la *Belle Hélène* et Napoléon Ier, avec couplet sur les services que nous a rendus la Grèce, et bonne définition de la probité du critique « qui consiste à réagir contre ses impressions. »

Et il y a encore des discours de distribution de prix, au lycée Lakanal et au collège Stanislas, contre le dilettantisme et en faveur de la tradition et de la solidarité qui unit les générations les unes aux autres ; — un discours à la conférence Saint-Paul où sont posés des problèmes à étudier, des points d'interrogation : concept de *Race*? concept de

Religion? concept de *Science*? concept de *Progrès*? concept de *Démocratie*?...

Tout cela, dans le livre — devant lequel on s'arrête et médite — apparaît un peu comme « jeté » : et c'est semence en effet plus que moisson d'idées mûres. Mais dans le discours — qui doit être surtout excitateur d'esprits — tant de hautes questions remuées, tant de réponses indiquées avec autorité, tant d'idées générales renouvelées avec sobriété donnaient, on s'en rend aisément compte, une impression de plénitude et de force.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

La Main d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce, par PAUL GUIRAUD. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 217 p. — Prix : 7 fr.

Ce volume (le douzième de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris*) touche à tant de questions et d'une façon à la fois si intéressante et si complète qu'il importe d'en demander à l'auteur lui-même la pensée directrice. La voici telle qu'elle se révèle à nous dans l'*Avertissement* préliminaire : « Mon but a été de décrire la condition des personnes qui exerçaient en Grèce des métiers industriels, et la manière dont elles les exerçaient : organisation de l'industrie, taux des salaires, rapports réciproques des ouvriers et des patrons, répartition du travail entre la main d'œuvre libre et la main d'œuvre servile. » Autant de sujets dont s'étaient fort peu occupés jusqu'ici les érudits de profession, moins attirés par les foules anonymes que par les personnalités saillantes de l'histoire.

M. Guiraud montre comment, dans la Grèce homérique, les occupations domestiques sont abandonnées aux esclaves sans que cependant, au dedans comme au dehors de la famille, le travail libre ait cessé d'être en honneur : Ulysse a fabriqué lui-même son lit, d'autres héros ont été les constructeurs de leurs propres palais. Aux siècles suivants, bon nombre de cités tournèrent leur activité du côté de l'industrie et du trafic maritime. Maîtres de la mer après les guerres médiques, les Athéniens en profitèrent pour faire du Pirée l'entrepôt commercial par excellence du monde hellénique : à l'assemblée du peuple les artisans formaient la majorité, et une majorité suffisamment intelligente, car la division du travail n'avait pas marché du même pas que la spécialisation progressive des professions. Les vues plutôt dédaigneuses de penseurs tels que Platon à l'endroit de tout métier manuel, jurent avec le spectacle qu'ils avaient tous les jours sous les yeux; d'ailleurs elles n'empêchèrent ni les ouvriers de travailler, ni les patrons de s'enrichir.

Après avoir traité des conditions d'apprentissage, des encouragements officiels à l''industrie, de la rareté des associations, du travail à la

tâche et à l'entreprise, l'auteur insiste sur l'importance et les formes diverses du labeur servile. Pour s'affranchir de tout soin matériel, bon nombre de citoyens louaient leurs esclaves à autrui ; leur place laissée vacante dans le monde des affaires fut graduellement occupée par des affranchis et surtout par des étrangers qui, mal vus à Sparte, étaient au contraire, sous le nom de *métèques*, dotés, à Athènes et ailleurs, d'avantages considérables en retour des services qu'ils rendaient à l'État. Des distributions officielles d'argent (notamment le fameux *triobole*) et de vivres permettaient à la classe pauvre de se reposer de façon au moins intermittente. Sous ce titre : *La Vie des ouvriers*, le dernier chapitre contient des détails de mœurs très intéressants.

Textes littéraires, récits des historiens, documents épigraphiques, M. Guiraud n'a rien négligé de ce qui pouvait éclairer sa savante exposition. Sa langue est précise, sa méthode éminemment scientifique, son érudition aussi sûre qu'étendue. C. Huit.

L'Origine de l'épiscopat. Étude sur la fondation de l'Église, l'œuvre des Apôtres et le développement de l'épiscopat aux deux premiers siècles, par l'abbé André Michiels. Louvain, typ. J. Van Linthout, 1900, in-8 de XVIII-431 p.

M. Michiels, professeur de théologie au grand séminaire de Malines, a fait porter la dissertation doctorale qu'il soutenait devant la Faculté de théologie de Louvain, sur l'important sujet de « l'Épiscopat » à l'origine même de l'Église. Il ne pouvait choisir un sujet mieux approprié à faire ressortir sa connaissance des Saintes Écritures, des documents patristiques, des grandes thèses dogmatiques et de ces deux sciences si heureusement fécondes dans leur union : le droit canonique et l'histoire ecclésiastique. Nous ne blâmerons pas l'auteur d'avoir un peu alourdi son travail par les citations complètes et multiples des divers textes auxquels il est constamment forcé de recourir ; c'était une des nécessités de l'analyse très pénétrante qu'il entreprenait, et si cette méthode a forcément détruit un peu l'élégance du style, en revanche elle simplifie grandement le travail de comparaison et de réflexion du lecteur. — M. Michiels, après avoir présenté l'origine de la hiérarchie ecclésiastique comme l'œuvre personnelle du Sauveur, s'attaque aux faits eux-mêmes et examine le premier établissement de l'Église à Jérusalem, puis, suivant les premiers essaims religieux, envisage l'organisation des églises à l'époque apostolique. Un chapitre est consacré aux listes épiscopales de Rome, Antioche, Alexandrie, Jérusalem ; un autre à l'épiscopat au IIe siècle ; un dernier enfin couronne l'œuvre par l'exposition de la salutaire doctrine de la succession apostolique et de l'origine divine de l'épiscopat.

Cette thèse, puissamment enchaînée et solidement documentée,

anéantit les objections fondamentales du protestantisme et répond de façon victorieuse aux systèmes inventés par la critique moderne pour altérer dans l'étude des *Origines* les éléments constitutionnels que la tradition a fidèlement transmis jusqu'à notre époque. Tout esprit non prévenu sera obligé de reconnaître le vide des inventions prétendues scientifiques de l'école évolutionniste et d'admettre la succession apostolique de l'épiscopat comme une conséquence directe de l'institution divine de l'Église. — L'auteur est bien au courant de la riche bibliographie de son sujet et il en a fait un persévérant et judicieux usage.

G. Périès.

L'Année de l'Église 1900, par Ch. Égremont. Paris, Lecoffre, 1901, in-8 de 512 p. — Prix : 3 fr. 50.

La publication que M. Égremont dirige avec le concours de spécialistes d'une compétence indiscutable est arrivée à sa troisième année, et elle a atteint presque complètement aujourd'hui le caractère d'homogénéité qui manque trop souvent aux travaux qui sont le fruit d'une collaboration. Le principe d'unité était d'ailleurs tout naturellement indiqué par les démonstrations auxquelles donnait lieu le Jubilé. Toutes les nations chrétiennes ont envoyé à Rome leurs députations, et ce mouvement unanime vers la Chaire de Pierre contribue à donner aux divers articles du volume un point de départ commun.

Les mutations survenues dans la haute hiérarchie fournissent l'occasion de faire revivre, en des notices assez étendues, les principales figures qui ont disparu pendant l'année, et de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les événements auxquels ces personnages ont été mêlés. — A presque tous les chapitres est adjoint un paragraphe relatif aux manifestations de l'activité catholique, congrès ou publications.

Enfin la question des rapports de l'Église et des États fournit matière à des développements qui, pour ne pas être toujours faits pour réjouir des cœurs fidèles, n'en sont pas moins utiles à consulter, car les attaques dirigées contre le catholicisme doivent être étudiées attentivement par ceux qui ont à le défendre.

Peut-être formulerai-je un regret : c'est que, non pas dans tous les chapitres, mais dans quelques-uns, paraisse dominer un peu la note officieuse? Il est fort bien de faire connaître les actes de foi et de piété qui ont marqué dans le cours d'une année, mais il faudrait ne pas tomber dans un optimisme qui laisse de côté les ombres du tableau, sans avoir le courage d'avouer que dans certains pays nous ne gagnons pas de terrain, si nous n'en perdons pas. Les gens qui connaissent le dessous des choses lisent entre les lignes, mais ce n'est pas tant pour eux que pour les autres qu'on écrit, et sans en venir à composer un pamphlet, on peut cependant indiquer avec profit les points sur lesquels il faut être sur la défensive.

P. Pisani.

ÉZÉCHIEL SPANHEIM. **Relation de la cour de France en 1690.** Nouvelle édition, publiée par ÉMILE BOURGEOIS. Paris, A. Picard, et fils, 1900, in-8 de 663 p. — Prix : 10 fr.

Il n'y a pas que dans les sciences que les résultats ne sont jamais définitifs ; l'histoire aussi s'enrichit chaque jour de découvertes nouvelles, et on a difficilement son dernier mot. On se rappelle le succès obtenu il y a une trentaine d'années par la *Relation de la cour de France*, de Spanheim, quand M. Scheffer la fit connaître au public français en lui donnant place dans la belle collection de la *Société de l'histoire de France*. Le tableau de l'entourage de Louis XIV et de son gouvernement à un des moments les plus glorieux de son règne avait séduit par l'éclat, l'exactitude et la nouveauté. C'était un document historique et diplomatique auquel l'autorité de l'éditeur ajoutait encore un prix particulier. Mais voici qu'un autre érudit, maître de conférences à l'École normale supérieure, professeur à l'École libre des sciences politiques, M. Émile Bourgeois, a découvert deux textes nouveaux de la fameuse « Relation ; » qu'il établit que la version de M. Scheffer, acquise depuis par la Bibliothèque nationale, n'est qu'une mauvaise copie ; que les pièces qui l'accompagnent ne sont même pas de Spanheim, mais de son neveu Louis-Frédéric Bonet ; qu'enfin il est indispensable de recourir au manuscrit de Berlin, si on veut avoir un document de quelque valeur. Tels sont les motifs qui justifiaient la réimpression dans les *Annales de l'Université de Lyon* d'un ouvrage « inédit », qui en est, par le fait, à sa troisième ou quatrième édition.

Il faut ajouter que M. Émile Bourgeois n'a rien négligé pour que personne ne soit tenté après lui de recommencer le travail. Examen minutieux des textes manuscrits et imprimés ; détails très exacts sur l'origine des diverses versions ; renseignements précis sur le lieu où a été écrite la *Relation*, sur le temps qui a été consacré à sa rédaction ; notice des plus complètes sur Ézéchiel Spanheim, sur ses travaux de numismate et de savant, sur sa carrière diplomatique, sur les services rendus par lui tant au vieil électorat palatin qu'à la jeune royauté de Prusse, tout se trouve dans l'Introduction, à laquelle viennent s'ajouter une abondante annotation et une table très étendue. Enfin, l'auteur a joint à la *Relation de la cour de France en 1690*, une courte *Relation de la cour d'Angleterre en 1704*, qui était inconnue chez nous jusqu'à ce jour. Les historiens de Louis XIV devront donc dorénavant ne point négliger cet intéressant recueil.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Mémoires du te[illegible]s de Louis XIV, par DU CAUSE DE NAZELLE, publiés avec une [illegible]roduction et des notes par ERNEST DAUDET. Paris, Plon-Nourrit, 1899[illegible]n-12 de XXVIII-269 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre [illegible]ui a eu peu de retentissement et qui pourtant pré-

sente un réel intérêt. C'est sans doute la faute de son titre. L'auteur de ces *Mémoires* inédits n'était point connu, et, d'autre part, le sujet principal traité par lui ne se révèle qu'après la lecture de l'*Introduction* et de l'*Appendice*. Au fond, ce volume est l'histoire de la conspiration du chevalier de Rohan contre Louis XIV en 1674. L'éditeur aurait pu rappeler les travaux déjà faits sur cette « cause célèbre. » Mais M. E. Daudet s'est contenté de mentionner le roman historique d'Eugène Sue intitulé : *Latréaumont;* il n'a rien dit d'un livre publié trente ans après l'événement par Gratien de Courtilly sous ce titre, qui caractérise bien l'époque : *Le Prince infortuné, ou Histoire du chevalier de Rohan* (1713); il ne fait même pas allusion aux recherches de M. P. Clément contenues dans son volume : *Trois Drames historiques*. La préface rappelle bien en quelques mots ce qu'était ce Louis de Rohan-Guéméné, descendant par son père et par sa mère d'une des plus grandes maisons, et qui eut à la cour un moment de célébrité et de mode, que signalent les lettres de Bussy-Rabutin et les *Mémoires* de La Fare et du prince de Beauveau. Sans faire de l'érudition facile, il aurait fallu raconter les débuts de ce jeune gentilhomme, grand veneur de France par héritage à vingt et un ans, compagnon de plaisirs et de jeu de Louis XIV pendant sa jeunesse, brillant officier s'étant distingué dans la campagne qui précéda la paix des Pyrénées et la guerre de Hollande, ne comptant point ses succès d'amour, et les ayant un peu couronnés par l'enlèvement de la nièce de Mazarin, Hortense Mancini, ce qui causa sa disgrâce et sa ruine. A bout de ressources, il voulut essayer de refaire sa fortune et fut poussé au crime de trahison par un audacieux aventurier, sorti de l'armée comme lui, mais autrement tenace dans ses desseins, Gilles du Hamel de Latréaumont. Un professeur hollandais, Vanden Enden, leur servit d'intermédiaire pour conclure avec les États-Généraux des Provinces Unies une conspiration qui consistait à soulever la Normandie et à livrer Quillebœuf, moyennant que le chevalier de Rohan recevrait cent mille écus. L'affaire fut découverte à temps, grâce à un jeune officier inconnu qui, par ses rapports avec Vanden Enden, put tout révéler à Louvois et ensuite à Louis XIV lui-même. Ce sont les Mémoires de l'Agenais du Cause de Nazelle que M. Daudet a publiés, d'après le manuscrit faisant partie des archives de M. du Plaix, de Bourges, que ce descendant des Villeneuve et des Foucher de Careil avait bien voulu lui communiquer. Le récit très détaillé de la conspiration, de la mort tragique de Latréaumont, du procès et du supplice du chevalier de Rohan remplit la moitié au moins du volume, auquel l'éditeur a très heureusement ajouté les relations du procès d'après des documents judiciaires dont il a eu le tort de ne pas donner exactement l'origine.

Mais le volume contient autre chose que l'exposé très imparfait d'un

témoin désintéressé. Du Cause raconte d'abord son début aux gardes-françaises, son expédition à Candie, ses campagnes à Maëstricht et à Trèves. Puis il aborde l'histoire de son roman d'amour avec Mlle Anceau, que la protection du Roi finit par lui faire épouser. Mais, se croyant certain d'obtenir toutes les faveurs, le pauvre officier eut le tort de mécontenter Louvois et de s'attirer en même temps beaucoup d'envieux. Après avoir failli être victime d'un guet-apens, il résolut de se retirer en province. Mais là encore, la mauvaise chance le poursuivit, et il fut emprisonné par ordre du Roi, sans avoir jamais pu savoir ce qu'on lui reprochait. Il resta cinq ans en captivité au Château-Trompette, à Bordeaux, et fut ensuite relâché sans autre motif. Sa femme lui était restée fidèle, mais ses affaires demeuraient fort délabrées, et il continua à vivre abandonné, dans le seul espoir que « ses enfants et leur postérité » pourraient recueillir un jour les fruits de son zèle, de ses services et de ses souffrances.

Tout cela est assez singulier et méritait bien d'être mis en lumière, ne fût-ce que pour donner une idée des mœurs et des pratiques judiciaires sous Louis XIV. Mais nous persistons à croire qu'on en aurait pu tirer meilleur parti. G. Baguenault de Puchesse.

Le Marquis d'Argenson et l'Économie politique au début du XVIIIe siècle, par André Alem. Paris, Rousseau, 1900, in-12 de xviii-188 p. — Prix : 3 fr.

Fils aîné du célèbre lieutenant général de police de Louis XIV, qui tint les sceaux sous la régence, René-Louis de Voyer, marquis d'Argenson, débuta jeune dans l'administration, fut en 1722 nommé intendant du Hainaut et du Cambrésis, puis entra au Conseil d'État. Il prit en 1746 le portefeuille des affaires étrangères dans le ministère où siégeait déjà, comme secrétaire d'État de la guerre, son frère cadet, le comte d'Argenson, qui fut pendant de longues années le favori de Louis XV. — Le marquis d'Argenson ne conserva ce poste que deux années, et le 10 janvier 1747, il terminait sa carrière politique, non sans regret ni sans désir de la reprendre, ainsi qu'en font foi maints passages des curieux Mémoires où il consignait ses impressions sur les événements journaliers dont il était le témoin. Il mourut le 25 janvier 1757.

D'Argenson ne fut pas seulement un homme d'État; les économistes le considèrent non sans raison comme un de leurs prédécesseurs les plus autorisés. Il était devenu en 1725 membre du club de l'Entresol, présidé par l'abbé Alary et y fit bonne figure. C'est de cette époque que datent ses principaux ouvrages, entre autres les *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France* publiées dans le recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il fut reçu membre en

1733 et président en 1747. Au commencement du XVIIIe siècle il n'existait pas d'auteur qui eût droit au titre d'économiste, mais les œuvres de d'Argenson abondent en considérations et observations du plus haut intérêt sur des faits et des théories économiques, qui permettent de le considérer comme l'un des plus remarquables précurseurs de l'école physiocratique. M. Alem s'est proposé de rechercher dans ses œuvres les questions qu'il a traitées, de reprendre chacune de celles qu'il a abordées sans ordre préconçu et de signaler la solution qu'il préconise, montrant en même temps, aussi brièvement que possible, la façon dont les problèmes se posaient au XVIIIe siècle. Il a composé ainsi cinq chapitres : Finances publiques, Agriculture, Industrie, Commerce intérieur, Commerce extérieur, que liront avec un réel intérêt tous ceux qui se préoccupent de l'histoire du passé. COMTE DE LUÇAY.

Les Députés à l'Assemblée législative de 1791. Listes par départements et par ordre alphabétique des députés et des suppléants, avec nombreux détails biographiques inédits, par AUGUSTE KUSCINSKI. Paris, Société de l'histoire de la Révolution française, 1900, in-8 de V-171 p.

M. Kuscinski a déjà rendu bien des services en matière de biographie des personnages politiques de la Révolution; cette fois, il a concentré ses efforts sur les députés à l'Assemblée législative de 1791. Il en a dressé la liste par départements d'après les procès-verbaux d'élection ; il a donné celles des députés et suppléants ayant siégé, et de ceux qui n'ont pas siégé ; il a indiqué les changements survenus pendant la session ; il est entré dans la composition des comités, du bureau; il a même réparti le personnel par professions, n'exceptant de cette classification que les hommes de loi, parce qu'ils étaient très nombreux. Il y a bien çà et là quelques lacunes ; mais elles sont très rares, et je ne les signale que pour montrer les difficultés du travail auquel s'est livré l'auteur. En tête, il a utilement placé les diverses lois relatives à la convocation de l'Assemblée législative. Trouvera-t-on là, cependant, des biographies de tous les députés ? Non, mais beaucoup de notes, bien des renseignements inédits, partout les noms de baptême. Des biographies, comment en attribuer à cette légion d'inconnus ? La plupart du temps, il faut se contenter d'une nomenclature. Quoi qu'il en soit, nous avons maintenant la liste des Constituants, celle de la Législative, celle des Conventionnels. Espérons que nous verrons bientôt venir, dressées avec autant de soin, celles des Anciens et des Cinq-Cents sous le Directoire. VICTOR PIERRE.

Rastadt. Assassinat des ministres français le 28 avril 1799, par le capitaine Oscar Criste; traduit de l'allemand par Un ancien officier supérieur. Paris, Chapelot, 1900, in-8 de IX-445 p. — Prix : 7 fr. 50.

On n'a guère cessé d'écrire et de disserter depuis un siècle sur l'attentat mystérieux dont furent victimes, le 28 avril 1799, les plénipotentiaires français au congrès de Rastadt. Quels furent les instigateurs de cet attentat? On a accusé le Directoire, le ministère anglais, la reine Caroline de Naples, les émigrés français, Jean De Bry, poussé par Bonaparte, et surtout le cabinet de Vienne, suspect par sa conduite antérieure envers les représentants de la France révolutionnaire, Maret et Sémonville. Voici maintenant un livre qui tend à disculper les hussards Szeklers, reconnus jusqu'ici comme les auteurs immédiats du crime.

C'est un recueil de documents inédits conservés à Vienne tant aux Archives de Cour et d'État qu'aux Archives de la Guerre. Le principal de ces documents, intitulé le Protocole de Willingen, est le procès-verbal de la Commission d'enquête chargée de recevoir les dépositions du colonel Barbaczy, du capitaine Burkhard et de leurs subordonnés sur l'événement; il remplit le chapitre VII. Les chapitres qui précèdent et qui suivent forment une série de dissertations où toute l'histoire de cette grave affaire est reprise à nouveau, à l'encontre des témoignages français et allemands à tendances prussiennes. Il s'agit ici de discréditer le *Rapport authentique*, rédigé à Rastadt quelques heures après l'assassinat, par les ministres des cours allemandes, de détruire les charges que ce rapport a fait peser sur les diplomates et les militaires autrichiens, depuis Thugut et l'archiduc Charles jusqu'au dernier hussard. On trouvera au chapitre XI une revue des différents historiens ayant traité la question, avec l'indication des conclusions de chacun d'eux; plus, à la fin du volume, trois cartes ou plans, dont pourront s'aider les lecteurs curieux de s'instruire à fond du sujet.

L'ouvrage du capitaine Criste donne-t-il la solution du problème déjà débattu tant de fois? En aucune façon, car la démonstration développée ici, si copieuse, si attentive à mettre à profit les moindres circonstances qu'elle soit, est purement négative. L'avocat de l'armée autrichienne eût eu plus de chance de faire agréer de tout point son plaidoyer, s'il eût établi, avec l'innocence de ses clients, la culpabilité des véritables auteurs. Il voudrait évidemment pouvoir charger avec quelque sûreté les Français, soit les émigrés royalistes, soit le ministre Jean De Bry, échappé au massacre; mais il est obligé de s'en tenir à des insinuations et à des conjectures. Il faut au moins attendre les documents qu'on nous dit (p. 429) exister aux archives de Berlin pour frapper de suspicion la tradition contemporaine de l'événement et jusqu'à présent acceptée dans ses lignes principales par l'histoire.

L. P.

Napoléon jugé par un Anglais. Lettres de Sainte-Hélène. Correspondance de W. Warden, chirurgien de Sa Majesté à bord du « Northumberland », qui a transporté Napoléon Bonaparte à Sainte-Hélène, traduite de l'anglais et suivie des *Lettres du Cap de Bonne-Espérance, réponses de Napoléon aux lettres de Warden*. Avant-propos, notes, documents justificatifs et appendice, par le Dr Cabanès. Paris, Vivien, 1901, in-8 de xv- 492 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette publication, fruit récent de la remarquable fécondité littéraire du Dr Cabanès, est essentiellement composée de deux documents depuis longtemps connus et mis à profit, mais qu'elle rapproche utilement de la main des travailleurs et des lecteurs français. Le premier est caractérisé en ces termes, quant à sa valeur historique, par l'un des meilleurs connaisseurs en cette matière, lord Roseberry : « Le volume de Warden se compose de lettres adressées à la personne qui plus tard devint sa femme, et remaniées par « un homme de lettres. » En beaucoup de passages, il garde les marques, trop visibles, de l'homme de lettres, qui met dans la bouche de Warden un déplorable galimatias. Mais, de toutes façons, le livre a peu de valeur et la raison de cela est simple : Napoléon ne savait pas l'anglais, Warden ne savait pas le français, et c'est Las Cases qui leur servait d'interprète. » — Sur le second document le même critique s'exprime de la façon suivante : « La réponse de Napoléon à Warden fut publiée dans un petit livre intitulé : *Lettres du Cap*. Les lettres sont adressées à une lady C. C'était, sans aucun doute, lady Clavering, une Française qui avait épousé un baronnet anglais et qui était une admiratrice enthousiaste de Napoléon, en même temps qu'une amie très intime de Las Cases. Les lettres lui étaient adressées et elles étaient datées du Cap pour faire croire au monde que Las Cases, alors au Cap, en était l'auteur. Ce qui fait l'importance du livre, c'est que les éditeurs officiels de la *Correspondance* de Napoleon le regardent comme émanant de lui, et l'impriment parmi ses œuvres. Une telle présomption est considérable et elle est corroborée par le fait qu'on possède encore une première épreuve du livre portant de nombreuses corrections de la main même de l'Empereur. Même en mettant de côté ces preuves, il est parfaitement démontré par le témoignage concordant de Montholon et de Gourgaud que l'Empereur a lui même dicté ces lettres. Qui les a traduites en anglais? On ne sait... La vérité est que c'est un pamphlet, fait pour être lu des contemporains, rempli d'affirmations qui ont pour but d'influencer l'opinion. » (*Napoléon. La Dernière Phase*, Traduction de A. Filon, p. 36-38.)

La valeur historique directe de ces deux documents est, on le voit, plus que médiocre, mais indirectement, par le contact, pour ainsi dire, qu'ils ont eu avec Napoléon et qu'ils nous transmettent, leur intérêt, surtout celui des *Lettres du Cap*, est assez notable, et la critique en peut faire un profitable usage. La traduction du livre de Warden a été

faite par M. Cabanès, en collaboration avec M. Albert Blavinhac, sur l'édition anglaise de 1816. L'éditeur y a joint en « Avant-propos » des détails biographiques sur Warden et en « documents justificatifs » quelques petites dissertations fort intéressantes sur les sujets suivants : le suicide de l'amiral Villeneuve, le sommeil de Napoléon, les blessures de Napoléon, les tentatives de suicide de Napoléon, la mort de Lannes, la mort du capitaine Wright, la mort de Toussaint Louverture, la mort du duc d'Enghien. Les *Lettres du Cap* sont publiées d'après la version française de 1819, « la première en date, dit le nouvel éditeur, et par suite vraisemblablement la plus exacte. » A la suite, en appendice, on trouve encore plusieurs dissertations qui font honneur à l'érudition bibliographique et au talent d'exposition du docteur Cabanès, mais où l'on souhaiterait çà et là un plus exact discernement de la valeur comparée des sources. Voici les sujets qui y sont traités : Napoléon à table, le Retour de l'île d'Elbe, Bonaparte a-t-il fait étrangler Pichegru ? (étude où l'auteur a mis à profit ses connaissances médicales), les Calomnies répandues par les Anglais contre Napoléon, Bonaparte a-t-il fait empoisonner les pestiférés à Jaffa ? l'Assassinat de Kléber, Bonaparte a-t-il touché les pestiférés à Jaffa ? la Vie à Sainte-Hélène. Le volume se termine par un Index alphabétique des noms cités. Il constitue, en somme, une utile contribution aux études napoléoniennes.

M. S.

Bernadotte, Napoléon et les Bourbons (1797-1844), par Léonce Pingaud. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-8 de 452 p., avec portrait. — Prix 7 fr. 50.

Pau a eu l'honneur de donner naissance à deux fondateurs de dynasties : Henri IV et Charles XIV. Tous deux, pour monter sur le trône, ont abjuré. Mais ici s'arrête la ressemblance : Henri IV a laissé la religion de sa mère pour reprendre la religion de son père, et sauver son pays ; Charles XIV a abandonné en même temps la foi de son père et sa patrie. C'est du reste une assez énigmatique et en somme peu sympathique figure que celle de ce Bernadotte, fils d'un procureur béarnais, engagé à dix-sept ans au régiment de Royal-Marine, devenu général par la grâce de la Révolution, mais n'ayant jamais, même au milieu de ses plus brillantes campagnes, abdiqué ses origines procédurières. Vis-à-vis de Bonaparte, il s'est, dès le premier jour, posé sinon en rival, tout au moins en jaloux. Politiquement et militairement il se tient toujours sur la réserve. Dans la plupart des complots ourdis contre le Premier Consul et contre l'Empereur, ses sympathies sont du côté des conspirateurs ; en cherchant bien, on y retrouverait peut-être sa main. Dans les campagnes auxquelles il prend part, depuis que son rival détesté est souverain, à Iéna, à Auerstædt, il

arrive toujours trop tard, comme s'il voulait ou laisser écraser un maître envié, ou bien prouver que c'est son intervention seule, à lui, Bernadotte, qui décide la victoire. Il a hérité de sa fiancée, Désirée Clary ; il aspire à hériter de son pouvoir. Et cependant Napoléon est pour lui d'une mansuétude infinie ; il ne l'aime pas, il ne l'estime pas, mais il l'épargne et quand il le disgrâcie un moment, ce n'est que pour le combler ensuite de faveurs. Comment Charles XIII alla-t-il chercher pour en faire un prince héritier de Suède cet homme qui n'était ni bien en cour ni l'un des plus brillants lieutenants de Napoléon ? Il y a là un mystère que les savantes recherches de M. Pingaud n'ont pas complètement élucidé. Il semble que l'intrigue ait été menée en cachette et par des subalternes ; mais Bernadotte, à qui M[me] Lenormand avait prédit un trône, n'eut garde de manquer une si belle occasion de réaliser la prophétie. D'ailleurs ce brillant et inattendu changement de position ne change en rien ses sentiments. A Stockholm comme à Paris il continue à jouer double jeu, tantôt accablant Napoléon de protestations de dévouement, tantôt travaillant avec Alexandre à former la grande coalition contre la France. C'est de ce dernier côté qu'il penche, mais même alors sa conduite manque de franchise et il reste dans les campagnes des alliés ce qu'il avait été dans celles de Napoléon, le capitaine qui se tient en arrière et arrive trop tard. Lorsque l'Empereur parut définitivement vaincu, Bernadotte n'eut qu'un but : lui succéder. Toutes ses intrigues à Paris, à Londres, à Pétersbourg tendent à cela : le cadet de Gascogne veut supplanter sur le trône de France les descendants du grand Béarnais, Henri IV. La partie du très intéressant et très documenté volume de M. Pingaud où sont relatées toutes ces intrigues n'est certes pas la moins curieuse. Mais devant l'indifférence des alliés, comme devant les répugnances des Français indignés de tant de duplicité, toute cette diplomatie échoua ; Bernadotte dut se résigner à n'être que roi de Suède : c'était pourtant un assez beau rêve pour l'ancien sergent Belle-Jambe, mais il ne pardonna jamais aux Bourbons d'avoir fait échouer ses ambitieux desseins. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Une Femme de diplomate. Lettres de Madame Reinhard à sa mère (1798-1815); traduites de l'allemand et publiées pour la Société d'histoire contemporaine par la baronne DE WIMPFFEN, née REINHARD, sa petite-fille. Paris A. Picard et fils, 1900, in-8 de XXVIII-432 p. — Prix : 8 fr.

Charles-Frédéric Reinhard, aîné d'une famille nombreuse, est né à Schorndorf, en Würtemberg, le 2 octobre 1761, et a fait ses études littéraires et philosophiques à l'Université de Tubingen. Son père, qui était pasteur, aurait désiré qu'il embrassât la carrière ecclésiastique ; mais elle n'était pas dans ses goûts. Après avoir été précepteur à Vevey, dans la famille de Blonay, et à Bordeaux, Reinhard ne tarda

pas à entrer dans le mouvement politique qui entraînait alors la France. Ami de Vergniaud, de Guadet, de Ducos, il les suivit à Paris et fut mis en relation par eux avec Talleyrand et Sieyès, qui lui conseillèrent d'entrer dans la carrière diplomatique et lui en facilitèrent l'accès.

Le 15 avril 1792, Dumouriez, qui venait d'accepter le portefeuille des relations extérieures, l'envoya comme premier secrétaire d'ambassade à Londres, où il resta jusqu'à la fin de janvier 1793. Nommé, en la même qualité à Naples, le 16 février, il fut forcé, pour la seconde fois, de quitter son poste, le 12 novembre. Rentré à Paris, il y fut employé comme chef de la troisième division du ministère jusqu'à son envoi à Hambourg, en qualité de ministre plénipotentiaire auprès des villes hanséatiques, en septembre 1795. C'est là qu'il devait faire la connaissance de Christine Reimarus, sa première femme, qu'il épousa le 2 octobre 1796. Son beau-père était un médecin très répandu, doublé d'un homme de lettres, et Mme Reimarus, qui composait des vers, témoigne dans ses écrits, d'une intelligence brillante et de connaissances étendues.

Mme Reinhard avait les mêmes aptitudes et les mêmes qualités que sa mère. Compagne fidèle de son mari dans ses diverses missions, elle avait avec sa famille une correspondance dont la difficulté des stations postales à cette époque faisait souvent un journal. C'est cette correspondance très remarquable, au point de vue littéraire, que la traduction de Mme de Wimpffen, née Reinhard, présente au lecteur sous les auspices de la Société d'histoire contemporaine.

Depuis 1798, Reinhard a été ministre plénipotentiaire à Florence; ministre des relations extérieures; ministre plénipotentiaire en Helvétie; consul général à Milan; ministre plénipotentiaire près le cercle de Basse-Saxe; résident dans les provinces turques au-delà du Danube et commissaire général des relations commerciales en Moldavie; ministre plénipotentiaire auprès du roi de Wesphalie; directeur de la chancellerie du département des affaires étrangères; ministre plénipotentiaire auprès de la Diète germanique et de la ville libre de Francfort, et, enfin, ministre plénipotentiaire à Dresde. Il a servi successivement Napoléon, qui le nomma baron au cours des négociations relatives à l'annexion du Hanovre (1809); Louis XVIII, qui lui conféra le titre de comte en 1815, lorsqu'il l'envoya comme ministre auprès de la Diète germanique; Charles X, qui lui donna la grand'croix de la Légion d'honneur, à son retour de Francfort, en 1829; Louis-Philippe, qui l'éleva, en 1832, à la dignité de pair de France pour couronner sa laborieuse carrière. Il est mort le 25 décembre 1837, après une courte maladie. Talleyrand ne voulut céder à personne la tâche de faire son éloge funèbre à l'Académie des sciences morales et politiques.

Les Lettres de Madame Reinhard auront une place honorable parmi les nombreux ouvrages sur l'époque, si glorieuse pour l'histoire de France, qui a marqué le commencement du dernier siècle.

J. Meynier.

La Patrie en danger, par Émile Pierret. Paris, Perrin, 1900, in-18 387 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage veut être rapproché de celui de M. Gaston Deschamps dont nous avons rendu compte : *Le Malaise de la démocratie* (*Polybiblion*, t. XCI, p. 248). Il est moins brillant, mais plus précis. L'auteur remonte moins haut dans l'exposé des vices de notre démocratie, mais il dissèque davantage et mieux. Sous le titre général : *L'Anarchie politique*, il montre, en des chapitres distincts, ce qui manque à nos finances, à notre commerce et à nos colonies, à nos affaires étrangères, à notre marine, à notre armée, à notre instruction publique, à notre administration intérieure, au Conseil municipal de Paris, au Parlement. Puis vient l'exposé de l'affaire Dreyfus, des vices qu'elle a révélés, des maux qu'elle a déchaînés.

A la différence de M. Deschamps, M. Pierret veut conclure et conclure d'une manière précise.

Un dernier chapitre est intitulé : « Conclusion, le relèvement national. » Néanmoins j'ai craint un instant d'éprouver la même déception qu'en achevant le livre de M. Deschamps. « Voyagez, dit l'auteur, avec M. Bonvalot, colonisez, développez les syndicats agricoles, aidez la Ligue des contribuables à réformer les finances, développez l'initiative privée. » Tout cela est aussi juste que vague. Mais voici que M. Pierret entre dans le vif de la question : « Il suffira, dit-il après M. Roux, que les pouvoirs publics comprennent leur rôle. » Et il ajoute : « Toute la question est là. Or nous savons maintenant ce que sont les pouvoirs publics... Les pouvoirs publics, en France, sont, au seuil du xxe siècle dans l'incapacité absolue de comprendre leur rôle. En auraient-ils l'intelligence, nous l'avons suffisamment démontré, qu'il leur serait impossible aujourd'hui de remonter le courant où ils se sont laissé entraîner par la horde radicale et anarchique. » Puis M. Pierret écarte l'Empire, écarte la Monarchie en constatant cependant qu'il suffirait, pour la rendre possible, de détruire des idées fausses et des calomnies, et il en arrive à vouloir une révolution légale dans la République par un mouvement d'opinion qui changera le personnel. Il répète avec admiration le mot de lord Aberdeen : « Ce qui fait notre force en Angleterre, c'est que les braves gens ont autant d'énergie que les coquins. » Et il a raison. Mais M. Pierret aurait pu ajouter ce que lord Aberdeen ne songeait même pas à dire, parce qu'il l'eût considéré comme une tautologie, c'est que la force de l'Angleterre réside aussi et

avant tout dans l'institution tutélaire soutenue par le loyalisme de toute la nation. Rétablissons-la chez nous, cette institution tutélaire, et alors l'énergie des braves gens redeviendra aussi efficace que celle des coquins. Sinon l'expérience de l'histoire universelle prouve que nos plaintes resteront vaines et nos efforts sans résultat. Presque tous les vices qui mettent la patrie en danger ne viennent-ils pas de la lutte constante entre les factions et entre les hommes pour la possession du pouvoir suprême? « Ce sont les institutions qui ont corrompu les hommes. »

EUGÈNE GODEFROY.

Les Jésuites et les humbles, par le P. AUGUSTE BÉLANGER, S. J. Paris, Lecoffre, 1901, in-12 de 252 p. — Prix : 0 fr. 75.

Puisque l'attaque contre les jésuites ne se lasse pas, il ne faut pas non plus que la défense se lasse, sinon pour triompher aujourd'hui, du moins pour gagner leur cause auprès des hommes de bonne foi, et ne laisser à ceux qui les condamnent aucune sorte d'excuse. Et voilà pourquoi le P. Bélanger, quelques mois après avoir écrit son beau livre sur *les Méconnus*, reprend aujourd'hui la plume pour montrer que ce n'est pas seulement aux riches et aux puissants, comme on les a accusés, que les jésuites ont fait du bien, mais encore et surtout aux pauvres, qui ont toujours été l'objet principal de leur dévouement et de leur apostolat. Ce petit livre, écrit non sur des racontars de journaux, mais sur des témoignages irrécusables, le démontre surabondamment. Il n'est vraiment aucun genre de misères que les jésuites n'aient assistée, soulagée, consolée. De tout temps, autrefois comme aujourd'hui, ils ont été les amis et les serviteurs des pauvres, des esclaves, des prisonniers, des pestiférés, des galériens, des vieillards, des lépreux — je cite au hasard — et c'est là qu'il faut les voir si l'on veut bien les connaître. C'est dire assez quel vide irréparable leur disparition creuserait dans le monde de la misère. Admirable petit livre et qui aidera peut-être mieux qu'un autre, auprès des adversaires de bonne foi, la cause de la liberté.

ÉDOUARD PONTAL.

Trois ans en Allemagne, par C. BENEDETTI. Paris, Daragon, 1900, in-12 de 246 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Benedetti, Espagnol de la Colombie, a beaucoup voyagé en différents pays ; il a séjourné en Angleterre et en Allemagne et il nous donne ses impressions sur ces deux pays et particulièrement sur l'Allemagne. L'auteur voit bien et juge bien : vous trouverez des choses fort intéressantes à lire dans son chapitre II consacré à une entrevue avec le prince de Bismarck ; parfois même vous rencontrerez une note amusante et humoristique. Nous n'avons qu'une seule réserve à faire. Pourquoi M. Benedetti écrit-il en français ? J'ai lu de lui un

ouvrage espagnol : *Historia de la Columbia*, qui est parfaitement composé : je n'en puis dire autant de ses *Trois ans en Allemagne*. Je ne veux pas lui chercher une querelle d'Allemand à ce sujet, mais s'il parle bien le français, il l'écrit peut-être moins bien, et avant de publier ses pages intéressantes, il aurait dû, dans son intérêt, les faire lire à un de ses amis de France (il doit en avoir), lequel l'aurait empêché d'écrire des phrases comme celle-ci : « Luther fut accueilli par Frédéric-le-Blanc (l'auteur veut dire Frédéric le Sage, *der Weise*) au Wartburg (pour à la Wartburg) *où* il *y* reste caché dix mois. » L. MENSCH.

Éducation et Patriotisme, par le R. P. TERRADE, de la Société de Marie. Paris, Poussielgue, 1901, in-12 de VII-237 p. — Prix : 3 fr.

Ce recueil du R. P. Terrade comprend douze discours ou études, groupés en trois parties. Dans la première, cinq discours prononcés dans des collèges chrétiens ou dans des fêtes au profit des écoles chrétiennes : *L'Église et l'Enfant; l'Idéal chrétien; Saint Thomas d'Aquin patron des écoles catholiques; le Foyer chrétien.*

La deuxième partie est d'inspiration plus spécialement patriotique : *Le Courage chrétien dans la vie militaire; Immortalité de la France chrétienne;* enfin une délicate et émouvante allocution sur *les Victimes du Bazar de la Charité.*

C'est d'éducation encore qu'il est question dans la troisième partie; non plus simplement de l'éducation au collège ou même au foyer, où l'enfant reçoit ses premières leçons, mais plutôt de cette formation générale plus large qui élève les âmes, éclaire les intelligences et les prépare à jouer et à exercer dans la vie cette action bienfaisante qui est proprement l'apostolat chrétien. De cet apostolat tout le monde doit prendre sa part, et c'est dans saint Jérôme et dans Fénelon, dans Mme de Sévigné, dans Lamennais enfin, que le P. Terrade en étudie les conditions, les méthodes et les résultats.

D'un bout à l'autre, ce recueil est exquis, aussi élevé de pensée que la forme en est délicate et pure. A la fois très pieux et très lettré, l'auteur imprime à tout ce qu'il écrit cette double marque, et c'est pourquoi ces discours émeuvent, éclairent, pénètrent et consolent. Je connais pour mon compte bien peu de livres qui réalisent aussi bien cette forme charmante de l'apostolat. ÉDOUARD PONTAL.

La Bosnie et l'Herzégovine. *Étude d'histoire politique et économique*, par E. KNELL. Paris, Rousseau, 1900, in-8 de XV-206 p. — Prix : 5 fr.

Ce travail se divise en deux parties fort inégales comme dimensions et comme valeur. Les deux premiers tiers renferment un abrégé historique des destinées de la Bosnie depuis les temps les plus reculés

jusqu'au traité de Berlin ; je préfère n'en pas parler parce que je ne pourrais pas en dire grand bien. L'auteur a réservé ses qualités de style et de sagacité pour les deux derniers chapitres de la dernière partie. Dans l'un il expose avec beaucoup de méthode le plan de réformes appliqué en Bosnie-Herzégovine par M. de Kallay, qui gouverne les deux provinces au nom de l'État austro-hongrois ; c'est là un tableau fort bien présenté. Dans le dernier chapitre, M. Knell aborde l'examen des problèmes économiques auxquels donne lieu l'organisation de la propriété dans ce pays ; il le fait avec clarté et résume la situation très heureusement. Ses ambitions, peu modérées, sont très sages et je ne puis en rien y contredire ; je louerai particulièrement M. Knell de ne pas être tombé dans un travers commun en essayant de montrer que, par le seul fait de l'occupation austro-hongroise, la Bosnie et l'Herzégovine sont passés, comme par un coup de baguette magique, de l'âge de fer ou de boue à l'âge d'or. C'est ce qu'ont essayé de nous faire croire certains voyageurs qui, accueillis à Mostar et à Sarajevo par des hommes fort aimables, se sont un peu trop pressés de prendre à la lettre les descriptions enchanteresses qu'on leur faisait du nouvel état de choses. M. Knell, qui n'a sans doute pas été invité à dîner chez M. de Kallay, n'est pas lié par la gratitude de l'estomac et, comme les vapeurs des vins hongrois ne lui sont pas montées au cerveau, il apprécie sainement les efforts des nouveaux administrateurs ; j'estime que les éloges partiels qu'il leur donne ont plus de valeur que les dithyrambes complaisants de tel autre écrivain. P. PISANI.

Temps passé, jours présents (*Notes de famille*), par M. DENORMANDIE, sénateur. 2e éd. Paris, Hachette, 1900, in-8 de 734 p. — Prix : 8 fr.

M. Denormandie nous donne la seconde édition d'un livre qu'il avait destiné tout d'abord à une distribution privée. Le public, admis aujourd'hui à lire cette « causerie familiale, » ce récit fait par l'auteur à ses enfants, y trouvera un charme réel et un sérieux intérêt. Dans ce « recueil de souvenirs, de notes de famille, » M. Denormandie parle d'abord des origines de sa famille : les « Normandie » remontaient à Guillaume de Normandie qui, en 1473, vint se fixer à Noyon ; tandis qu'un rameau allait s'implanter à Genève, la branche souche se fixait à Paris, où ses membres occupèrent des charges de procureur au Châtelet, d'avocat au Parlement, de procureur à la Chambre des comptes. Le père de M. Denormandie était avoué au tribunal de la Seine ; il mourut en 1852, et son fils lui succéda. Après la famille paternelle, la famille maternelle, illustrée par l'avocat Bonnet, député et conseiller à la Cour de cassation, « resté pendant quarante ans l'un des chefs les plus brillants du barreau de Paris. » Puis nous pénétrons dans la demeure du grand-père de l'auteur, où celui-ci passa les quarante-

trois premières années de sa vie : elle était située rue du Sentier, et, à ce propos, revivent tous les souvenirs de ce vieux quartier; voici une piquante anecdote : le banquier Tourton, arrivant à l'improviste, en grand équipage, pour visiter M. Bonnet dans son petit domaine de Sommeville; voici des détails sur Scribe, pupille de M. Bonnet. Mais les souvenirs historiques se pressent sous la plume de l'agréable narrateur : assassinat du duc de Berry, journées de juillet, procès des ministres, attentat Fieschi, mort du duc d'Orléans; voici le défilé des écrivains et des artistes, l'opéra, la comédie, le vaudeville, Gounod intime, Léon Say et la Banque de France, Jules Simon et l'article 7. L'homme de loi, le dilettante est devenu député, sénateur, gouverneur de la Banque de France. A côté des souvenirs du Théâtre-Français et des souvenirs judiciaires, voici le récit des relations avec les princes d'Orléans et en particulier avec le duc d'Aumale. Quelle variété dans ces pages, écrites avec simplicité mais avec finesse, où l'on passe en revue les hommes et les choses de la seconde moitié du XIXe siècle, où la vie intime de cette génération, presque disparue aujourd'hui, se révèle sous ses multiples aspects! Aux 598 pages de ce que l'auteur appelle ses *Petits Mémoires*, il a joint des *Annexes* (p. 599-727), où il nous montre M. Bonnet dans les affaires judiciaires où celui-ci joua un rôle important, et où il reproduit quatre des discours que lui-même prononça, soit à l'Assemblée nationale, soit au Sénat. G. DE B.

Bibliografia de Hartzenbusch, formada por su hijo D. EUGENIO HARTZENBUSCH. Madrid, Rivadeneyra, 1900, in-8 de 450 p.

Les études bibliographiques publiées sur le P. Felipe Monlau par son fils José et sur Breton de los Herreros par son neveu Candido, ont donné à M. Eugenio Hartzenbusch (célèbre d'ailleurs par son grand *Catalogue des journaux de Madrid de 1661 à 1870*) d'entreprendre un travail similaire au sujet des œuvres de son illustre père, Juan-Eugenio Hartzenbusch. C'est un hommage filial qui mérite d'être signalé. C'est surtout un monument dont la construction suppose chez son auteur une immense érudition et de longues et patientes recherches. Nous avons la liste exacte de toutes les productions, tant en prose qu'en vers, du dramaturge espagnol; certaines erreurs, qui ont fait attribuer diverses compositions à Hartzenbusch, ou qui lui ont enlevé la paternité d'autres œuvres connues et publiées sous des noms étrangers, sont corrigées ici avec la plus grande précision. (Voir, entre autres, la note de la page 243 et celle de la page 272); et même, en passant, le savant bibliographe relève certaines autres faussetés, trop longtemps accréditées dans le public, relatives à Nicasio Gallego, Jimenez Serrano, etc. Ce qui est sorti de la plume d'Hartzen-

busch forme une collection grandiose de drames, de fables, de poésies diverses, de discours de tout genre, d'articles biographiques, critiques, etc., de contes et de nouvelles. Outre les œuvres publiées à diverses époques, le grand écrivain en a laissé un certain nombre d'inédites. Son fils en compte jusqu'à cent quatre-vingt-dix, et il a pris soin d'en intercaler partie ou tout dans son livre. Il convient de citer spécialement un drame, dont il nous donne le premier acte, et qui est intitulé : *Doña Juana Coello.* C'est assurément une pièce de premier ordre et d'un superbe effet. La publication de D. Eugenio Hartzenbusch lui fait grand honneur et fixe d'une façon définitive tout ce qui a trait aux œuvres de son père.

G. BERNARD.

BULLETIN

De Prohibitione et censura librorum. Const., « Officiorum ac Munerum » SS. LEONIS *P. P. XIII*, et dissertatio canonico-moralis, ARTHURI VERMEERSCH e S. J. — IIIe editio auctior et accuratior e. Romae, Tornaci, Desclée et Lefebvre, 1901, in-8 de 135-10 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le R. P. Vermeersch a publié, au commencement de cette année, une troisième édition de son commentaire de la Constitution « Officiorum et Munerum » dont nous avons fait deux fois déjà ici l'éloge. De légères retouches doctrinales, une numérotation plus détaillée, la reproduction des quelques réponses des Congrégations romaines sur divers points controversés, une description sommaire du nouvel *Index* et l'exposé des règles de son interprétation forment les particularités de cette publication. Sous un petit format, dans son élégante impression typographique et avec son style clair et concis, ce commentaire constamment tenu au courant et perfectionné par son auteur demeure le meilleur et le plus exact que nous connaissions.

G. PÉRIÈS.

Traité d'analyse chimique, par le Dr BIAIS. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1900, in-12 de 174 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre est spécialement destiné aux étudiants du certificat des sciences P. C. N. et aux étudiants en pharmacie. Très simple, très clairement écrit, rempli de tableaux analytiques fort utiles, ce petit ouvrage est un excellent guide pour les débutants. Si l'auteur a fait de nombreux emprunts aux travaux de M. le professeur Denigès, il a toujours soin de le citer. Il emprunte également à M. le professeur Fricaut l'idée de faire suivre l'exposé d'une réaction de son équation chimique ; nous ne saurions trop approuver cette idée toute nouvelle ; nous dirons plus, il ne devrait pas être permis de citer un corps sans donner sa formule chimique : c'est le seul moyen de se graver les formules dans la mémoire; si, pour l'analyse qualitative, les opérations chimiques ne sont pas immédiatement indispensables, il n'en est pas de même pour l'analyse quantitative. L'auteur annonce la prochaine publication d'un traité sur cette dernière matière ; étant données les précieuses qualités de ce premier volume, nous souhaitons que l'apparition du second ne tarde pas.

É. CHAILAN.

Tableaux champêtres, par ÉMILE GUILLAUMIN. Moulins, Crépin-Leblond, 1901, in-12 de 253 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dialogues bourbonnais, par ÉMILE GUILLAUMIN. Moulins, Crépin-Leblond, 1899, in-12 de 112 p. — Prix : 1 fr.

M. Émile Guillaumin est un paysan, non pas un agronome ou un agriculteur, mots sonores dont se parent souvent ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre; lui, est un ouvrier agricole, un paysan en sabots, qui peine toute la journée, et le soir, le dimanche, aux instants libres, prend la plume pour recueillir ses impressions ou décrire des scènes villageoises. Il n'a reçu qu'une instruction très primaire; on ne le dirait pas à voir sa phrase nette, claire, correcte.

Quel plaisir causent ces deux petits volumes! Le second, *Dialogues*, est en langage vulgaire. L'épithète *bourbonnais* n'est bourbonnais que par occasion. Un lettré de profession, à l'aide du *Glossaire du centre de la France*, du comte Jaubert, aurait émaillé ses phrases de quelques mots locaux, d'expressions particulières au pays. Nous n'avons là que des termes absolument français, avec les incorrections des paysans et l'accent du cru *moi*, *toi*, moué, toué. Mais l'auteur a entendu ces propos, il a noté ces conversations et c'est par là que le livre à son intérêt.

Que d'incidents dans cette vie en apparence monotone du paysan! Les récoltes bonnes ou mauvaises, c'est la joie, l'espérance ou la misère; le orages qui enlèvent le fruit d'une année; les craintes pour les céréales ou la vigne, les pluies, la sécheresse; d'un autre côté, les fêtes et les dimanches, Pâques, Noël, la Saint-Jean; la frairie, le foin, l'apport, le bal, les brandons; les divers travaux suivant les saisons, semailles, fenaison, battage, les hommes, le pâtre, le bouvier, la glaneuse, le veillard; baptême, noce, funérailles : toute la vie est dans ces chapitres. Il y a de l'observation, une justesse d'expressions remarquable. M. Guillaumin a bien vu le fond du cœur du villageois; il connaît ses défauts, il apprécie ses qualités. Tour à tour gai, moqueur ou sévère et attendri, il nous fait passer par toutes les émotions qui s'agitent dans l'âme du rude travailleur qui se devinent et se trahissent plutôt qu'elles ne se montrent. L'homme des champs n'est pas psychologue; il ne s'analyse pas; il ne disserte pas, mais il sent; il faut savoir traduire sa pensée.

Ces deux ouvrages de M. Émile Guillaumin, ce paysan d'Ygrande, qui connaît si bien ses compagnons de labeur, sont une source de vrai plaisir pour tout lecteur qui s'intéresse aux choses de la campagne, surtout aux mœurs, aux idées, croyances de ses habitants.

Aux éloges donnés de grand cœur à un débutant, nous ajouterons un conseil : observer l'ouvrier agricole plus dans la nature que dans les livres; voir aussi ses qualités, non pas seulement ses vices ou ses défauts, se défier des plaisanteries trop faciles ou démodées, surtout d'un scepticisme déplacé, prêcher le respect des traditions plutôt que le railler, enfin aspirer à être le premier dans son métier qu'aspirer à la gloriole, même à la gloire d'être un écrivain.

LOUIS AUDIAT.

Protection des chrétiens dans le Levant, par le baron D'AVRIL. Paris, Leroux; Challamel, 1901, in-8 de 40 p.

Les Hiérarchies orientales, par le même. Paris, Leroux; Challamel, 1901, in-8 de 28 p.

Ces deux opuscules sont tirés l'un et l'autre de la *Revue d'histoire diplomatique*, où ils ont paru. Dans l'un, l'auteur s'est efforcé de donner un

tableau clair et complet de l'organisation du christianisme en Orient, et il y est arrivé grâce à sa connaissance très solide du sujet et à la conscience avec laquelle il se tient au courant des modifications qui se produisent plus fréquemment qu'on pourrait le croire dans des organismes qu'on dit être immuables. Je suis même assez fier d'avoir trouvé le maître en faute sur un point, ce qui n'est pas commun. Dans le tableau en trois colonnes qui fait suite au texte, il est dit que les Chaldéens unis du Malabar, relèvent de deux évêques; cela a été exact jusqu'au 28 juillet 1896; mais à cette date, le diocèse de Cottayam a été supprimé et remplacé par le diocèse de Changanacchery et d'Ernaculam; ce qui porte à trois le nombre des évêques syro-malabars.

— Dans l'autre étude, M. le baron d'Avril reproduit d'abord tous les textes relatifs aux droits de protection que les Sultans ont reconnus non seulement à la France, mais aux puissances chrétiennes. Vient ensuite une étude sur l'exercice de ces droits, appuyée sur des exemples que fournissent les cas individuels qui se sont présentés et que l'auteur expose et discute avec la sûreté de méthode que donne une longue pratique de la diplomatie.

P. Pisani.

Les Sultans ottomans, par Halil Ganem. Paris, Chevalier-Marescq, 1901, in-8 de xii-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage présente cette particularité qu'il est écrit sans préoccupation de la chronologie; il n'y a presque pas de dates; il n'y a, de plus, ni références ni table des matières. Il est donc difficile de dire ce qui, dans le texte, est personnel à l'auteur et ce qui est emprunté à des ouvrages antérieurs. Ce premier volume s'arrête à la mort d'Achmet II (1695) et, si nous passons par-dessus les défauts que j'ai signalés, il faut reconnaître que le récit, écrit dans une langue facile, se lit souvent avec intérêt. L'auteur, qui est chrétien, (maronite, semble-t-il), a sur la question des églises orientales des vues personnelles assez élevées; ses appréciations de la constitution actuelle de l'empire ottoman sont très indépendantes, et je doute que l'ouvrage puisse pénétrer facilement en Turquie : la vigilante censure ne manquera pas de s'y opposer, ce dont M. Ganem ne pourra qu'être grandement honoré.

P. Pisani.

XXVI novembre MDCCXCV-MDCCCXCV. Nel primo centenario della morte di Nicola Spedalieri (conferenze, saggi ed articoli commemorativi). Roma, Bocca, 1899, in-4 de 114 p. à 2 col.

Nicola Spedalieri, publiciste et philosophe du xviiie siècle, a écrit un traité des Droits de l'homme (*Diritti dell'uomo*), grâce auquel son nom se rattache « au grand fait de la complète destruction du droit divin et du triomphe suprême de la souveraineté populaire. » Un comité s'est formé pour lui élever une statue à Rome, sous le ministère Crispi, en 1895. Ce comité publie aujourd'hui une compilation étrange et quelque peu amphigourique, comprenant des conférences, des essais originaux et des articles réimprimés de journaux. M. Vadalà Papale a parlé sur la pensée de N. Spedalieri et le xviiie siècle (p. 9-24); M. Vincenzo Hilla sur la réforme religieuse civile (?) de N. Spedalieri; Natoli sur les origines de N. Spedalieri (à l'Académie de Palerme); MM. Guardione, Cimballi, Favitta, Abate, Longo, ont donné divers essais fort tendus vers le panégyrique. M. Marin Marti a étudié les rapports de Spedalieri avec M. Alfred Fouillée. Les articles de journaux sont sans grand

intérêt. En conclusion, une rapide revue des articles et écrits contre Spedalieri, parus au cours du XIXᵉ siècle, prouve qu'il a été quelque peu malmené. On n'a pas essayé de traiter, pour la prouver ou la détruire, la légende de son empoisonnement : lacune fâcheuse, car c'est là le problème le plus intéressant de son histoire. L. G. P.

Die Skandinavische Politik der Hanse (1375-1395), von PAUL GIRGENSOHN. Upsala, Akademische Buchdruckerei, in-8 de XI-200 p.

C'est un très intéressant sujet que M. Paul Girgensohn a choisi comme sujet de dissertation inaugurale pour obtenir le titre de docteur ès lettres à la Faculté de philosophie de l'Université d'Upsala. Ersler d'abord, E. Daenills ensuite, avaient seuls, jusqu'à présent, l'un en 1882, l'autre en 1894, puis en 1897, abordé l'étude de la question de la politique de la Hanse vis-à-vis des pays scandinaves à la fin du XIVᵉ siècle. Cette question, M. Girgensohn l'a reprise et traitée d'une manière approfondie et vraiment scientifique avec l'aide de tous les documents. Grâce à lui, nous savons maintenant avec exactitude quel fut le rôle de la Hanse germanique dans les événements au milieu desquels, de 1375 à 1395, dut se débattre l'admirable souveraine que fut Marguerite de Valdemar. L'affaire de la succession au trône de Danemarck, la lutte pour la couronne de Suède jusqu'à la bataille de Falköping (1389), la lutte pour la possession de la ville — alors toute allemande et hanséatique — de Stockholm jusqu'en 1393, enfin les négociations (auxquelles fut étroitement mêlée la Hanse) qui aboutirent en 1395 à la paix de Lindholm et à la mise en liberté du roi Albert de Mecklembourg, voilà ce qu'a exposé avec beaucoup de clarté et de précision M. Paul Girgensohn. L'entreprise n'était pas aisée; aussi faut-il le féliciter de s'en être ainsi tiré à son honneur; sa monographie est de celles que les futurs historiens de la Hanse à la fin du XIVᵉ siècle, et ceux des États scandinaves à l'époque de la grande Marguerite, ne pourront négliger de consulter.

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Fils d'un médecin israélite, M. Eugène MANUEL, né à Paris, vient de mourir à l'âge de 78 ans. Après avoir terminé ses études au lycée Charlemagne, il entra à l'École normale en 1842 et fut reçu agrégé des classes supérieures des lettres en 1847. Bientôt après, il alla professer la seconde et la rhétorique à Dijon, puis à Grenoble et à Tours, et fut rappelé à Paris en 1849. Chargé d'abord de l'enseignement littéraire dans les classes de sciences du lycée Charlemagne, puis du lycée Saint-Louis, il fut envoyé en 1855 au lycée Bonaparte, où il devint bientôt titulaire de la classe de seconde. En 1868, il était nommé professeur de rhétorique au collège Rollin et, deux ans plus tard, professeur de la même classe au lycée Henri IV. Au mois de septembre 1871, M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, fit de lui le chef de son cabinet et de son secrétariat. Le 12 septembre 1872, quoique nommé inspecteur de l'Académie de Paris, il conserva ses fonctions au ministère jusqu'à la chute de M. Thiers. Par décret du 26 avril 1878, il fut promu inspecteur général de l'instruction publique et, en 1880, il devint membre de la section permanente du nouveau

Conseil supérieur de l'instruction publique. A ce titre, il a pris une part importante dans les réformes faites depuis cette date dans l'enseignement. Il était membre du consistoire central des israélites. M. Eugène Manuel est également connu comme poète et comme prosateur. Son drame *les Ouvriers* fait partie du répertoire de la Comédie-Française. Ses principales œuvres sont : *La France, livre de lecture courante pour toutes les écoles* (Paris, 1867, in-12), qui a eu plusieurs éditions; — *Pages intimes* (Paris, 1869, in-18), recueil couronné par l'Académie française et dont plusieurs pièces avaient paru dans la *Revue des Deux Mondes;* — *Les Ouvriers* (Paris, 1870, in-12), drame social en un acte et en vers, qui fut chaleureusement accueilli à Paris et en province, et fit obtenir à son auteur, de l'Académie française, un prix de 6,000 francs; — *Pour les blessés*, scène (Paris, 1870, in-8); — *Bon jour, bon an! compliment au public* (Paris, 1871, in-12); — *Pendant la guerre* (Paris, 1871, in-12), recueil de poésies qui furent très remarquées; — *Poèmes populaires* (Paris, 1871, in-12); — *Henri Regnault* (Paris, 1871, in-12), poésie; — *Les Pigeons de la République* (Paris, 1871, in-12), poésie; — *Pendant la guerre* (Paris, 1872, in-12), poésies; — *L'Absent* (Paris, 1873, in-12), drame en un acte et en vers, qui fournit à Mme Sarah Bernhardt sa première création à la Comédie-Française; — *Le Dernier Délai* (Paris, 1874, in-12), poésie; — *A mes hôtes* (Paris, 1878, in-12); — *En voyage, récits et souvenirs* (Paris, 1881, in-12), poésies publiées de nouveau avec des additions, en 1890, sous le titre : *Poésies de l'école et du foyer* (Paris, in-18); — *Hommage à Louis Pasteur. Poésie dite par M. Coquelin* (Paris, 1886, in-4). En outre, M. Manuel avait édité les *Poésies lyriques de J.-B. Rousseau* et les *Poésies d'André Chénier.* Il a collaboré au *Dictionnaire d'histoire* de Dezobry, au *Dictionnaire pédagogique* de M. F. Buisson, ainsi qu'à un certain nombre de revues d'enseignement et de littérature.

— Le lycée Charlemagne a vu disparaître récemment un de ses professeurs les plus actifs, enlevé prématurément à l'âge de 48 ans. M. François Corréard, né à Vincennes en 1853, avait enseigné l'histoire au collège Rollin avant d'être nommé professeur au lycée Charlemagne. Il laisse de nombreux ouvrages, destinés pour la plupart aux élèves des établissements d'enseignement secondaire, entre autres : *Choix de textes pour servir à l'étude des institutions de la France* (Paris, 1882, in-12); — *Histoire nationale et Notions sommaires d'histoire générale, depuis l'époque gauloise jusqu'au milieu du XVe siècle* (Paris, 1884, in-12); — *Vercingétorix, ou la Chute de l'indépendance gauloise* (Paris, 1884, in-12); — *Histoire nationale et Notions sommaires d'histoire générale, depuis le milieu du XVe siècle jusqu'à la mort de Louis XIV* (Paris, 1885, in-12); — *Michelet* (Paris, 1886, in-8); — *Michelet, sa vie, son œuvre historique, avec des extraits historiques accompagnés de nombreuses notes littéraires, historiques et géographiques* (Paris, 1886, in-12); — *Napoléon, d'après de récents travaux. Conférence faite à l'Association scientifique et littéraire de Caen en 1888* (Paris, 1888, in-8); — *Histoire de l'Europe et de la France depuis 395 jusqu'en 1270 (classe de troisième)* (Paris, 1890, in-12); — *Histoire de l'Europe et de la France depuis 1270 jusqu'en 1610* (Paris, 1890, in-12).

— L'assyriologie vient de faire une perte sensible en la personne de M. de Sarzec, mort à Poitiers, à l'âge de 65 ans. Gustave-Charles-Ernest Chocquin de Sarzec est né le 11 août 1836. Le 15 février 1872, il entrait au service du ministère des affaires étrangères en qualité de vice-consul à Massaouah. Transféré le 6 août 1875 à Bassorah, il devenait vice-consul de 1re classe le 3 septembre 1881 et passait à Bagdad, comme consul, le 29 mai 1883. Le 16 juin 1888 il était nommé consul de 1re classe. C'est pen-

dant son séjour à Bassorah qu'il entreprit dans la Mésopotamie ces fouilles qui l'ont rendu célèbre, grâce à l'heureux résultat dont elles furent couronnées. Tout le monde connaît les merveilleuses stèles, statues, etc. qu'il a rapportées de Tello particulièrement, et qui remplissent une des salles du Musée du Louvre. Ses travaux sur l'art chaldéen l'ont fait élire correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 30 décembre 1881. Ses découvertes ont été l'objet de publications remarquables parues sous la direction de M. Heuzey, entre autres : *Découvertes en Chaldée* (Paris, 1885-1891, 3 vol. in-fol.); — *Un Palais chaldéen d'après les découvertes de M. de Sarzec* (Paris, 1888, in-8); — *Le Roi Doungh*i *à Tello* (Paris, 1889, in-8); — *Les Origines orientales de l'art* (Paris, 1890, in-4).

— On annonce encore la mort de MM. : l'abbé Hippolyte Boutin, mort le 3 mai à Saint-Étienne-du-Bois (Vendée), lequel laisse de nombreuses monographies des paroisses du diocèse de Luçon, et a composé le cantique *Laudate Mariam* connu dans la France entière ; — Louis Delamarre, avocat à la Cour d'appel de Paris, un des doyens de l'ordre des avocats, ancien professeur de procédure civile à l'Institut catholique de Paris, mort à 81 ans, lequel laisse un excellent ouvrage : *Commentaire théorique et pratique des lois d'expropriation pour cause d'utilité publique ;* — Henri Labeyrie, premier président de la Cour des comptes, ancien gouverneur du Crédit foncier de France, ancien directeur général de la Caisse des dépôts et consignations, mort à 57 ans, lequel laisse, entre autres ouvrages : *Théorie et histoire des conversions de rentes, suivies d'une étude sur la conversion du 5 °/ₒ français* (Paris, 1878, in-8) ; — l'abbé Lavaud de Lestrade, prêtre de Saint-Sulpice, qui, pendant plus de cinquante ans, a enseigné les sciences au grand séminaire de Clermont-Ferrand et a publié : *Accord de la science avec le premier chapitre de la Genèse* (Paris, 1885, in-12) ; *Réfutation abrégée et méthodique du transformisme et du darwinisme* (Paris, 1885, in-12) ; *Transformisme et darwinisme. Réfutation méthodique* (Paris, 1885, in-12) ; — Georges Roche, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Rochefort, député conservateur ; — Roÿé, qui fut pendant plus de quarante ans professeur d'histoire et de géographie au collège Sainte-Barbe ; — Paul Thirion, professeur d'histoire au lycée Charlemagne, membre du conseil supérieur de l'instruction publique.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Leopoldo Alas, écrivain espagnol, professeur à l'Université d'Oviedo, qui était populaire en Espagne sous le pseudonyme de Clarin ; — Texeiro Bastos, poète portugais, mort récemment à Porto, à 45 ans ; — Dʳ Hermann Baur, professeur de chirurgie, mort récemment à Giessen, à 68 ans ; — Dʳ Bellaar Spruigt, professeur de philosophie, mort récemment à Amsterdam ; — Sir Walter Besant, romancier anglais, fondateur et président de la Société des auteurs anglais, mort le 9 juin, à Londres, à 65 ans ; — Dʳ Adolf Bötticher, archéologue et conservateur du musée de Dantzig, mort le 9 juin, dans cette ville, à 59 ans ; — D. von Borries, le premier directeur du musée provincial, mort à Halle-sur-la-Saale, à 82 ans ; — Dʳ Bouterweck, conseiller de l'instruction publique à Stettin, mort à Bern, le 13 avril ; — Mᵐᵉ Christiane Breden, qui a publié des poésies sous le pseudonyme de Ada Christen, morte le 21 mai, à Vienne, à 58 ans ; — Dʳ Ivo Bruns, professeur de philologie classique, mort le 16 mai, à Kiel, à 48 ans ; — Robert Buchanan, romancier et poète anglais, qui avait chanté le prince de Bismarck, mort le 11 juin, à Londres, à 60 ans ; — Colmeiro, professeur et académicien espagnol, mort à Madrid ; — Cognetti de Martiis, professeur d'économie politique, mort à Rome, le

8 juin, à 67 ans; — Dr Georg Christian DIFFENBACH, publiciste, mort récemment à Schlitz (Hesse), à 79 ans; — Dr D'HONDT, professeur de droit civil, mort récemment à Gent; — Théodule DUVAL, journaliste suisse, qui fut pendant de longues années directeur du *Journal de Neuchâtel;* — Dr Alfred ERICHSON, directeur de l'École de théologie de Strasbourg, mort le 13 avril, à Genève, à 58 ans; — Dr Wilhelm VON FRICKER, ancien directeur de l'École vétérinaire de Stuttgart, mort récemment dans cette ville, à 77 ans; — Dr Hermann GRIMM, professeur d'histoire de l'art, mort le 16 juin, à Berlin, à 73 ans; — Dr Arthur HAZELIUS, qui avait fondé le musée ethnographique scandinave de Stockholm, mort le 27 mai, à 68 ans; — Wilhelm HERTZ, l'éditeur bien connu, mort à Berlin, le 5 juin, à 79 ans; — Joseph HIRSCH, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, professeur au Conservatoire des arts et métiers; — Dr Eugène JOSEPH, professeur de philologie allemande, mort le 17 mai, à Marburg, à 47 ans; — A. KRAUER-WIDMER, professeur de viticulture au Polytechnicum fédéral de Zürich, mort récemment dans cette ville; — Dr Ludolf KREHL, professeur de philologie arabe, mort le 15 mai, à Leipzig, à 76 ans; — Dr Karl LANGENBUCH, chirurgien, membre du conseil de salubrité, mort le 9 juin, à Berlin, à 55 ans; — Hans MINCK, auteur d'ouvrages sur le jeu des échecs, mort le 20 mai, à Biebrich, à 57 ans; — Dr Marian MORAWSKI, ancien professeur de dogme, mort à Cracovie, le 6 mai; — Dr Aloïs Rudolf MÜLLER, bibliothécaire de l'Université de Graz et auteur de divers ouvrages sur la philosophie des Juifs, mort le 31 mai, à 66 ans; — Santa-Anna NÉRY, ancien délégué général du Brésil en Europe, ancien syndic de la presse étrangère à Paris; — Dr Richard RICHTER, recteur du « König-Albert-Gymnasium » de Leipzig, mort dans cette ville, le 27 mai, à 62 ans; — Dr Hermann STOLP, auteur de divers ouvrages sur les questions sociales, mort à Berlin, le 5 juin, à 73 ans; — Dr Dominique ULMANN, professeur de droit civil et de droit commercial, mort le 5 juin, à Prague, à 66 ans; — William WALTON, mathématicien de grande valeur et ancien professeur de l'Université de Cambridge, lequel a publié un *Treatise on the Differential Calculus* (Cambridge, 1845) et plusieurs collections de problèmes de géométrie, d'hydrostatique, d'hydrodynamique et de mécanique (de 1848 à 1858); — Dr Léopold VON WOJEMODSKI, ancien professeur de mythologie comparée, mort récemment à Odessa; — Dr A. ZAPP, publiciste, ancien éditeur de la *Vossische Zeitung*, mort à Méran, le 31 mai, à 86 ans, lequel laisse divers ouvrages de valeur, entre autres une *Histoire de la guerre franco-allemande* et des *Souvenirs;* — Dr Karl ZEHDEN, ancien professeur de l'Académie royale du commerce, mort le 22 mai, à Hinterbühl, à 58 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 24 mai, M. le duc de la Trémouille donne lecture de sa notice sur la vie et les œuvres de M. Ménart. — M. d'Arbois de Jubainville lit un mémoire sur le sens du mot « pāricīdas » qu'on trouve dans une loi romaine remontant, croit-on, au roi Numa. Ce mot signifie meurtrier de parent, d'après des savants allemands, et se rapporte à un droit de meurtre qu'avait la famille de l'assassiné sur les membres de celle de l'assassin. M. d'Arbois de Jubainville admet cette traduction. — Le 31 mai, M. de Barthélemy dépose le tome XXVIII des *Actes de la Société philologique*, et le *Saint-Évangile selon saint Luc*, par M. l'abbé Glaire, imprimé en caractères Braille, à l'usage des aveugles. M. de Clercq donne lecture d'une notice concernant une stèle phénico-hittite remontant, suivant lui, au IVe ou au Ve siècle avant J.-C. — Le 7 juin, M. Pottier lit un rapport sur les fouilles

faites, dans l'île de Crète, par M. Ch. Arthur Evans, qui croit avoir retrouvé les restes du palais de Minos. L'édifice mycénien, qui a été étudié par l'explorateur anglais, a été construit sur les débris d'une station néolithique. Les grandes fresques découvertes et décrites sont de nature à modifier nos idées sur le costume et l'art méditerranéen de cette époque. M. Clermont-Ganneau lit une lettre de M. Ed. Doutté dans laquelle celui-ci rend compte de sa mission archéologique au Maroc, au cours de laquelle il a visité les ruines immenses de Tin-Mellal, capitale du Mahdi Ibn Toumert, et celles du Tin-Mel, berceau de la dynastie des almohades. Il y a trouvé une très belle mosquée en ruines remontant au XII[e] siècle. — Le 14 juin, M. Boissier présente, de la part de M. Gsell, la photographie d'une stèle trouvée dans le théâtre de Khamiun en Numidie et portant au dessous d'un masque théâtral le mot *Eunvchvs*, qui paraît se rapporter à l'*Eunuque* de Térence. M. Louis Léger lit une notice sur M. Ravaisson-Mollien. M. Viallet lit le jugement rendu par la Commission des antiquités nationales sur les ouvrages présentés au concours. Les lauréats sont : M. O. Morel pour : *La Grande Chancellerie royale et l'Expédition des lettres royaux, de l'avènement de Philippe de Valois à la fin du* XIV[e] *siècle*; MM. Noël et Félix Thiollier pour *l'Architecture religieuse à l'époque romaine dans l'ancien diocèse du Puy ;* le P. Maudonnet pour *Liger de Brabant et l'Averrhoïsme latin au* XIII[e] *siècle*; le chanoine Ulysse Chevalier, pour ses derniers travaux; l'abbé Angot pour le *Dictionnaire de la Mayenne*; M. Boudet, pour *Thomas de la Marche ;* MM. Déchelette et Brassat, pour *les Peintures murales du moyen âge et de la Renaissance en France ;* MM. Misset et Aubry pour les *Proses d'Adam de Saint-Victor ;* M. J. Petit, pour *Charles de Valois ;* M. Jules Viard pour *Documents parisiens sous le règne de Philippe VI* ; M. Lapierre pour *la Guerre de Cent ans dans l'Argonne et le Rethélois* ; M. Eckel, pour *Charles le Simple.* — Le 21 juin, M. Clermont-Ganneau continue la lecture d'une étude sur la stèle de M. de Clercq, connue sous le nom de stèle d'Amrith, et donne une nouvelle interprétation de l'inscription placée sur ce monument phénicien. M. Hamy lit une étude sur *Oyapock et Vincent Pinçon*, et identifie le cours d'eau qui a pris le nom du navigateur espagnol avec l'Araguari. M. de Lajonquière, capitaine d'infanterie coloniale, rend compte de sa mission au Cambodge, entreprise de juillet 1900 à janvier 1901, et qui a abouti à l'établissement d'une carte archéologique, et à l'inventaire des monuments, dressés par cet officier. Le R. P. Tondini de Quarenghi lit un mémoire sur l'admission du calendrier grégorien en Serbie pour la fixation de la date de Pâques depuis 1899. M. E. Berger donne communication de plusieurs lettres d'indulgences ornées de peintures, accordées l'une à la chapelle de Sainte-Marie de Burgstall (Tyrol) en 1331, l'autre à l'église Saint-Pierre-Martyr, de Vérone, en 1343. Le 28 juin, M. Cagnat donne lecture d'une notice du P. de Ronzevalle sur un *Jupiter Heliopolitanus* qu'il a trouvé dans les fouilles de Deir-el-Gaba. M. Appert lit un commentaire d'une inscription qui fixe, suivant lui, la date de la mort d'Artaxercès à l'année 424 avant J.-C. M. Ch. de Grandmaison, correspondant de l'Institut, communique un mémoire sur l'origine du mot *huguenot*.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 15 juin, M. Rocquain présente à l'Académie, au nom de la commission des archives, l'*Inventaire des procès-verbaux du Conseil du commerce de 1700 à 1791*, rédigé par feu M. P. Bonnassieux et M. Eug. Lelong. M. Stourm présente, de la part de M. L. de Jouvencel, *le Contrôleur général des finances sous l'ancien régime*. M. Dareste présente, au nom de M. Peltier, le premier

tome de la traduction de l'ouvrage du professeur allemand Otto Lenel, sur la reconstitution de l'édit prétorien. M. Lyon-Caen présente, au nom de M. de Séligman, *la Justice en France pendant la Révolution*.

CONCOURS POUR L'ÉTUDE DES INSECTES ENNEMIS DES LIVRES. — Pendant le Congrès international des bibliothécaires, tenu à Paris les 20, 21, 22 et 23 août 1900, Mlle Marie Pellechet, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale et membre du Congrès, morte à Paris, le 11 décembre dernier (Voir *Polybiblion*, t. XCI, p. 268), a institué deux prix, l'un de 1,000 fr., l'autre de 500 fr., destinés à récompenser les deux meilleurs mémoires relatifs aux insectes qui détruisent les livres. Ces prix seront décernés sous le nom de *Prix Marie Pellechet*. Au cours du même Congrès, un second donateur, qui désire garder l'incognito, a fondé un prix unique de 1,000 fr. à décerner à l'étude la plus sérieuse présentée sur le même sujet, mais dans laquelle l'auteur se sera plus spécialement occupé des insectes qui s'attaquent aux reliures des volumes. Ce prix est dénommé *Prix du Congrès des bibliothécaires*. La Commission d'organisation du Congrès des bibliothécaires, autorisée par les fondateurs, a arrêté, ainsi qu'il suit, les conditions du concours. — *Prix Marie Pellechet*. Un premier prix de 1,000 fr. et un second de 500 fr. seront décernés en 1902 aux deux meilleurs mémoires présentés sur ce sujet : « Étudier d'une façon scientifique les insectes ou vers qui s'attaquent aux livres; en déterminer les genres et les espèces; en décrire les modes de propagation, les mœurs, les ravages; mentionner les parasites qui vivent à leurs dépens; définir les matières dont ils se nourrissent, celles qui les attirent, celles qui les font fuir ou les font périr; indiquer les meilleurs moyens à employer pour les détruire et les chasser quand ils ont envahi une bibliothèque, pour prévenir de leur invasion les bibliothèques encore indemnes. » — *Prix du Congrès des bibliothécaires*. Un prix unique de 1,000 fr. sera décerné, à la même époque et dans les mêmes conditions, à un autre mémoire sur le même sujet, mais avec cette différence, toutefois, que le mémoire qui pourra être récompensé par ce prix sera consacré à l'étude des insectes ou vers qui s'attaquent plus particulièrement à la reliure des livres. — Les mémoires pourront être rédigés en français, en latin, en allemand, en anglais, en espagnol et en italien. — Les auteurs ne doivent pas se faire connaître avant la décision du jury; mais chaque manuscrit devra porter une épigraphe ou devise qui sera répétée sur un pli cacheté joint à l'ouvrage et contenant le nom de l'auteur. Les mémoires devront être adressés, avant le 31 mai 1902, au secrétaire général du Congrès des bibliothécaires. — Les auteurs devront inscrire, en tête de leurs mémoires, les mots *Prix Marie Pellechet*, ou *Prix du Congrès des bibliothécaires*, suivant qu'ils auront en vue l'un ou l'autre de ces concours.— Les mémoires, ainsi que les demandes de renseignements, doivent être adressés à M. Henry Martin, secrétaire général du Congrès des bibliothécaires, à la bibliothèque de l'Arsenal, rue de Sully, 1, à Paris.

PARIS. — Dans un travail qui a pour titre : *L'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés au* XIVe *siècle* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 38 p.), Dom Du Bourg publie le *Dénombrement des biens et revenus de Saint-Germain-des-Prés en 1374*, d'après un brouillon de ce document conservé aux Archives nationales. Le savant éditeur a fait précéder ce texte d'une Introduction où il relève tous les renseignements qu'il contient sur l'histoire générale, sur les institutions monastiques de l'abbaye, sur les usages religieux et les coutumes féodales. C'est dire l'intérêt que présente cette publication.

— M. Léon Clédat, professeur à l'Université de Lyon, qui est un des plus chauds partisans de la réforme orthographique, applaudit de tout cœur à *l'Arrêté ministériel du 26 février 1901 sur la simplification de la syntaxe*, bien qu'il le trouve trop timide. Il républie le texte de l'arrêté avec un commentaire que rendait nécessaire l'extrême concision de la rédaction, et avec la fameuse circulaire ministérielle lancée le 27 avril 1891 par M. Bourgeois, alors ministre de l'instruction publique, pour recommander aux examinateurs certaine tolérance (Paris, H. Le Soudier, in-8 de 36 p.). On lira avec beaucoup de profit le commentaire de M. Clédat, presque toujours fort judicieux. Il est cependant des points sur lesquels nous ne saurions être d'accord avec lui. Le pluriel *errata* se justifie par l'emploi du singulier *erratum* et ne rentre pas dans le cas d'*agenda*. La suppression du trait d'union avant un *t* euphonique nous semble fâcheux; la graphie recommandée par M. Clédat, *serat-il*, est injustifiable; il le reconnaît lui-même pour *parlet-il*; l'assimilation avec *vas-y*, *cueilles-en* n'est point juste, car les formes *vas*, *cueilles*, existent comme seconde personne de l'indicatif présent, tandis que la forme *serat* a tout l'aspect d'un véritable barbarisme et ne pourra, craignons-nous, que troubler l'esprit des enfants. Pour la concordance des temps et des participes, nous aurions également quelques réserves à faire sur ce que dit M. Clédat.

— A répandre l'excellente brochure de M. Fénelon Gibon : *La Loi contre les congrégations devant le pays* (Extrait de la *Quinzaine* du 16 avril 1901. Paris, l'auteur, 29, rue des Volontaires, in-8 de 13 p.). On y prendra, dans l'indication des intérêts matériels et moraux que menace la loi et du mouvement qui se dessine contre elle dans l'opinion, une salutaire excitation à la lutte et des espérances de victoire future.

— Il convient de mentionner ici deux brochures de propagande dont le nom seul des auteurs garantit l'esprit et l'énergie éminemment religieux et conservateurs. La première, de Mgr Isoard, a pour titre : *Lettre de Mgr l'évêque d'Annecy au clergé et aux fidèles de son diocèse sur la persécution présente de l'Église* (Paris, Lethielleux, in-24 de 43 p.— Prix : 0 fr. 10); la seconde, dont l'auteur est M. Keller, est intitulée : *La Revanche des francs-maçons* (Paris, Comité de défense religieuse, in-24 de 23 p.). C'est une vigoureuse défense des congrégations, victimes de « la Veuve. »

— *Les Tableaux résumés d'histoire moderne, conformes aux programmes officiels à l'usage des candidats de l'École spéciale militaire et aux baccalauréats classique et moderne*, par M. Ed. Jullien. Première partie. *De 1589 à 1789* (Paris, Société d'éditions scientifiques, in-8 de 10 p. — XXVI tableaux), sont un instrument de travail très utile pour les élèves se préparant à ces examens. Ils sont comme un aide-mémoire, un répertoire commode qui, par sa forme abrégée et claire, permettra aux candidats de revoir rapidement leur programme d'histoire aux approches des épreuves.

— Nous nous empressons de signaler à l'attention de nos lecteurs cinq petites brochures qu'il serait vraiment très utile de propager. Sous le titre générique de : *Avis à l'usage des confréries et patronages*, M. l'abbé Guérard traite des sujets suivants : *Être Homme. — L'Honnêteté. — La Franchise. — La Conscience. — La Liberté.* (Paris, Rondelet, in-32 de 30 p. — Prix de chaque opuscule : 0 fr. 15.).

— M. Jules Garçon, auteur de travaux sur lesquels nous avons plusieurs fois attiré l'attention du public, a fait, le 11 janvier, une conférence à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, sur l'objet, le rôle, l'utilité, la nécessité même de *la Bibliographie industrielle* (Paris, l'auteur,

40 bis, rue Fabert, in-8 de 22 p.). M. J. Garçon a recherché quels principes doivent présider à l'établissement des répertoires industriels ; il a montré qu'ils devaient être spécialisés à une industrie, complets, n'indiquer que les travaux originaux, en donner une analyse qui évitera parfois de recourir à un travail difficilement accessible, employer pour cette analyse les paroles textuelles de l'auteur.

— La librairie Alcan publie, en tirage à part, *les Observations astronomiques et le Balancement polaire*, article de M. G. Péroche, paru d'abord dans les *Annales de la Société géologique du Nord* (t. XXIX). Résumant les observations relatives à ce sujet, l'auteur attribue, momentanément, la cause des balancements polaires aux glissements du sol. Ce phénomène est encore trop incomplètement connu pour conduire à des conclusions fermes; aussi l'auteur se contente d'exposer son hypothèse qui paraît très vraisemblable.

— Le maître balzacien qu'est le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, publie dans la *Revue biblio-iconographique* de juin dernier un article très étudié sur *le Personnage de Monsieur de Canalis dans « la Comédie humaine. »* Le premier lecteur attentif venu ne manquera jamais d'identifier « l'illustre poète de Canalis », des *Illusions perdues*, de Balzac, avec Lamartine. Mais les présomptions, les quasi certitudes même ne valent pas l'assurance absolue. Or, M. de Lovenjoul établit, à n'en pouvoir douter, que Canalis et Lamartine sont bien une seule et même personne.

— Nous recevons de la Maison de la Bonne Presse, dans le format in-12 (396 p. — Prix : 2 fr. 50) l'ouvrage de M. Lucien Donel intitulé : *Le Chardon bleu*, dont il a déjà été question ici (*Polybiblion*, t. XCI, p. 20), lors de l'apparition de l'édition illustrée. Touchant récit, d'inspiration chrétienne, qui mérite d'être lu au foyer familial.

Auvergne. — M. l'abbé F. Fabre, à qui l'on doit plusieurs brochures sur la ville de Saugues et ses environs, vient de publier : *La Bête du Gévaudan en Auvergne* (Saint-Flour, imp. Boubounelle, in-8 de 230 p.). Le savant abbé rappelle les terreurs que ce fauve répandit, du 3 juillet 1764 au 19 juin 1767, dans le groupe de montagnes du Vivarais, du Gévaudan et de l'Auvergne touchant à la ville de Saugues. On fixe entre 120 et 150 le nombre des personnes égorgées ou blessées par le monstre légendaire. On organisa des battues et des chasses ; on envoya des troupes. Ne pouvant l'abattre, on tenta de l'empoisonner, en introduisant des substances vénéneuses dans le corps des moutons et des chiens qu'on lui donnait en pâture. On détruisit un nombre considérable de ces animaux, qu'on répandit dans tous les bois, sans obtenir aucun résultat. Les populations étaient terrifiées. Aussi la joie fut grande quand on apprit, le 19 juin 1767, qu'un vieux chasseur, Jean Chastel, avait tué la bête du Gévaudan, sur laquelle existaient tant de descriptions fantaisistes. On l'envoya au Roi, qui la soumit à l'examen de M. de Buffon. Celui-ci déclara que c'était un énorme loup. Une louve, sa féroce compagne, fut tuée huit jours après, par Jean Terrisse, chasseur au service de Mgr de la Tour d'Auvergne. Il existe toute sorte d'écrits sur la bête du Gévaudan : documents officiels, nouvelles, poésies et complaintes. Les *Mémoires secrets* de Bachaumont (édit. du bibliophile Jacob, p. 571), renferment un compte rendu du poème : *Sur la Bête monstreuse et cruelle du Gévaudan*, par le baron de R... [Rhodes], d'après un article du *Journal encyclopédique* du 1er octobre 1765.

Beauvaisis. — Nous avons lu avec intérêt la notice que le feu comte de Marsy a publiée en 1900 sur *Pierre de Hauteville dit « le Mannier » seigneur d'Ars en Beauvaisis, surnommé le prince d'Amours. »* (Beauvais, imp. Avonde

et Bachelier, in-8 de 28 p. Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. XVII, 3e partie). Si cette étude, la dernière du regretté archéologue, publiée par les soins pieux de ses amis, MM. Émile Travers et le comte Lair, n'élucide point tous les problèmes qui se posent au sujet de Pierre de Hauteville, — notamment l'origine de son surnom de *prince d'Amours*, elle a du moins le mérite de résumer exactement l'état actuel de nos connaissances sur ce curieux personnage, qui fut un favori du duc de Bourgogne Philippe le Bon.

BOURGOGNE. — L'on verra plus loin (p. 89) notre opinion sur la 23e série du *Voyage en France* de M. Ardouin-Dumazet. Présentement nous dirons que la 24e série de ce grand ensemble : *Haute-Bourgogne* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-12 de 395 p., avec 30 cartes ou croquis. — Prix 3 fr. 50), est aussi intéressante que possible, car l'auteur est un cicérone des plus agréables. A dire vrai, il ne se confine pas absolument dans la Haute-Bourgogne ; il incursionne aussi dans la Basse. Comme ceux qui l'ont précédé dans les travaux du genre, au cours des deux derniers siècles principalement, M. Ardouin-Dumazet ne manque pas de donner des détails historiques sur les régions qu'il parcourt, mais il appuie surtout — et nous ne saurions trop l'approuver — sur l'aspect « actuel » des localités visitées par lui. De la sorte, nos contemporains seront bien fixés sur ce qu'ils ont besoin de connaître et, d'autre part, nos petits-neveux seront en possession de choses exactes aujourd'hui, qui, dans un certain avenir, auront disparu ou se seront modifiées ; ils pourront ainsi comparer avec plus de sûreté que nous ne saurions le faire nous-mêmes en consultant les devanciers de M. Ardouin-Dumazet, trop souvent, hélas ! mal informés ou fantaisistes. En ce gracieux volume, l'auteur nous conduit tour à tour à Dijon et aux environs, à Nuits, à Cîteaux, à Chalon-sur-Saône et dans la Bresse chalonnaise, à travers le Revermont, à Louhans et dans la Bresse louhanaise. Il nous mène aussi dans le Mâconnais et au pays de Lamartine, à Cluny, en Brionnais et en Charollais, pour ne s'arrêter que sur la « Loire bourguignonne. » Et comme son voyage n'est pas étroitement « bourguignon », il pousse d'assez fortes pointes en Franche-Comté : c'est ainsi qu'il nous fait voir Dole, la forêt de Chaux, l'une des plus vastes de la France, le Val d'Amour et surtout le « Bon Pays », où prospèrent Arbois, dont les vins étaient si appréciés du Béarnais, Poligny, Château-Chalon, Lons-le-Saunier, etc.

— Le numéro du 15 avril 1901 du *Bulletin d'histoire, de littérature et d'art religieux du diocèse de Dijon* s'occupe principalement de Bossuet. Il commence la reproduction d'un très intéressant article de M. Bourlier, inséré d'abord dans le *Magasin pittoresque* ; puis il jette un coup d'œil sur plusieurs organes de la presse qui, depuis janvier 1901, ont parlé, à divers points de vue, du grand évêque de Meaux. L'article publié par notre collaborateur M. Léon Charpentier dans la livraison du *Polybiblion* de février 1901 (p. 149-150) et qui concerne *l'Instruction sur les états d'oraison*, œuvre inédite de Bossuet, eût pu avantageusement être mentionné dans cette petite revue spéciale signée des initiales J. B.

DAUPHINÉ. — Le premier fascicule du tome huitième du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* (Grenoble, imp. G. Dupont, in-8 de 122 p.) portant la date d'avril dernier, contient divers travaux qu'il est utile de noter ici : *De quelques usages chez les indigènes de l'Afrique australe*, par M. Jacquot ; — *Étymologie des noms de lieux en Chablais* (suite et fin), par le même. Cette étude mériterait un tirage à part ; — *Notes ethno-*

graphiques sur *la Corse*, par M. Genton; — *Notes sur les corporations en Dauphiné dans la seconde moitié du* XVIII*e siècle*, par M. de Beylié; — *Le Premier Disciple de Pasteur en Dauphiné : M. Pierre Sirand*, par M. le Dr Flandrin; — *Coup d'œil général sur l'extraction et la métallurgie de l'or dans l'antiquité* par M. E. Chabraud; — *Le Vagabondage et la mendicité au* XVI*e siècle*, par M. J. Morel.

FOREZ. — M. Noël Thiollier a publié dans le *Bulletin monumental* une courte notice sur *l'Église de Sainte-Foy-Saint-Sulpice* (*Loire*), inspiré par la restauration intelligente dont cet édifice a été récemment l'objet. Sous l'habile direction de H. Moreau, architecte de Moulins, tout ce qui a pu être conservé des anciennes constructions de ce sanctuaire remarquable est resté en place. En sorte que l'église a été reconstituée avec son caractère primitif. L'auteur, archéologue distingué, qui a eu trop souvent à signaler des actes de vandalisme regrettables et inquiétants, est d'avis qu'il faut toujours agir ainsi. L'église gothique de Crémaux, celle de Saint-Sauveur-en-Rue et tant d'autres ont été remplacées par des édifices neufs, sans intérêt. Il a été fait de ce travail un tirage à part (Caen, H. Delesques, in-8 de 111 p. avec gravures.).

FRANCHE-COMTÉ. — La 23e série de ce grand *Voyage en France* que M. Ardouin-Dumazet a entrepris et qu'il poursuit avec tant de bonheur, est intitulée : *Plaine comtoise et Jura* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-12 de 41? p., avec 25 cartes ou croquis d'après la carte d'État-major. — Prix : 3 fr. 50). On trouve là des renseignements fort utiles et des descriptions réellement pittoresques sur la plus grande partie des départements actuels de la Haute-Saône, du Doubs, du Jura, et aussi sur le territoire de Belfort et une partie du département de l'Ain. L'auteur n'est pas un guide banal, et l'exactitude de ses descriptions ne nuit en aucune façon à ses coups de pinceau artistiques. Il voit bien, mais, de plus, il sait sentir, ce qui n'est pas dû à tout le monde; il en résulte que la vie, une vie intense, anime chacune de ses pages. M. Ardouin-Dumazet pénètre dans l'ancienne province de Franche-Comté par le nord, c'est-à-dire par Jussey, pour arriver à Vesoul, en passant par Saint-Loup-sur-Semouse, Port-d'Atelier, Port-sur-Saône, Combeaufontaine et Scey-sur-Saône. Il descend ensuite la Saône jusqu'à Gray, jette un coup d'œil sur Champlitte et sur Gy et atteint Marnay, sur l'Ognon, après quoi il visite Pesmes, Baume-les-Dames, Villersexel, célèbre par la bataille qui s'y livra en 1871, ainsi que Gouhenans, ses salines et ses houillères. De là il se rend dans les « Vosges comtoises », où il admire consciencieusement la curieuse vieille ville qu'est Luxeuil. Bientôt, prenant le train de Vesoul à Besançon, il gagne cette importante cité industrielle, littéraire et militaire, qu'il décrit sous ses aspects multiples. Mais il ne tarde pas à rétrograder vers le nord-est, du côté de Montbéliard et de Belfort, villes dont il fait un tableau réussi. Il n'a garde d'oublier le pays des grandes usines, « Beaucourt et ses satellites », qu'il quitte pour le Lomont et sa région, s'enfonçant dans les montagnes du Jura, où il s'extasie devant les sources de la Loue et les jolies localités bâties sur les rives de ce cours d'eau : Ornans, Lods, Mouthiers. Continuant à monter, il se trouve enfin dans la région des lacs : lac de Chaillexon, voisin du Saut du Doubs; lac de Saint-Point, de Bonlieu, de Chambly, etc. Le Val du Saugeais, où s'étalent Montbenoît et Pontarlier, le retient un instant, puis il gagne la charmante et pittoresque petite ville de Champagnole et parcourt le Val de Mièges. Nous ne tardons pas à le retrouver sur la route de Morez, et aussi dans cette coquette cité, l'une des capitales de la lunetterie française. Escaladant alors la Faucille, il tombe en plein pays

de Gex, en face de Genève, qu'il laisse à sa gauche pour remonter vers Septmoncel, puis descendre à Saint-Claude et à Clairvaux. Et c'est par la moyenne montagne jurassienne, où Orgelet et Conliège sont assis, qu'il achève son voyage, l'un des plus intéressants assurément qu'il ait accomplis jusqu'ici à travers notre beau pays de France.

— L'on doit déjà à M. le chanoine J.-M. Suchet divers travaux sur l'histoire du diocèse de Besançon. Actuellement, nous avons à signaler sa *Notice sur l'église Saint-François-Xavier* (de Besançon) (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 37 p., avec 2 jolies phototypies). Non seulement la brochure retrace avec beaucoup de précision l'histoire de cette église, mais elle contient aussi de nombreuses indications sur les vicissitudes par lesquelles passa l'établissement d'instruction publique qui devait, au moyen de transformations successives, devenir le lycée actuel (lycée Victor Hugo). Commencée en 1680 par les Pères de la Compagnie de Jésus pour les besoins de leur collège, l'église Saint-François-Xavier, qui semble avoir été originairement dédiée à saint Joseph, n'eut d'abord rien de paroissial. Sous la Terreur, elle devint un instant le temple de l'Être suprême, puis fut affectée au culte constitutionnel. C'est en 1802 seulement que, rendue aux catholiques, elle prit le caractère d'église paroissiale. Le dernier chapitre de cette excellente étude raconte en détail les faits de quelque importance se rapportant à l'église et à la paroisse.

— L'opuscule que M. le chanoine E. Chamouton, directeur au séminaire de Lons-le-Saunier, vient de publier sous le titre de : *Château-Chalon et sa relique de saint Just, évêque de Lyon* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, in-32 de 39 p., avec une phototypie) esquisse d'abord l'histoire du monastère noble des religieuses bénédictines. L'auteur résume ensuite la vie de saint Just, évêque de Lyon au IVe siècle, et donne un aperçu du culte dont il fut l'objet après sa mort dans sa ville épiscopale, après quoi il fournit d'intéressants détails sur l'établissement du culte de saint Just à Château-Chalon, sa disparition pendant la tourmente révolutionnaire et enfin sa restauration officielle récente (1893). Très bonne contribution à l'histoire du diocèse de Saint-Claude.

— Le 6 juin dernier, le même M. Chamouton a prononcé dans l'église cathédrale de Saint-Claude le *Panégyrique de saint Claude* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, in-8 de 21 p.). Ce n'est pas la première œuvre de ce titre que nous mentionnons dans le *Polybiblion* ; toutefois celle-ci nous paraît avoir sur celles qui l'ont précédée le mérite d'avoir mieux remis en lumière la figure de ce grand saint de la Séquanie.

— Parmi les dernières biographies parues en ces derniers temps dans l'importante collection des *Contemporains* (Paris, 5, rue Bayard, gr. in-16 de 16 p. avec portrait. — Prix : 0 fr. 10 chacune), nous signalerons celles relatives au naturaliste montbéliardais Cuvier et au célèbre conteur, linguiste, bibliophile et bibliographe Charles Nodier, né à Besançon. La première est signée de M. A. Acloque, la seconde de M. Auguste Cavalier. L'une et l'autre sont pourvues d'une bonne bibliographie relative aux personnages dont la vie et les œuvres ont été fort bien résumées.

Limousin. — M. l'abbé Ardant a organisé à Limoges des conférences suivies par les dames du monde. Les œuvres de ce genre se multiplient et font un bien réel. M. l'abbé Guimbaud, prêtre distingué de la ville de Limoges, a pris la parole plusieurs fois devant cet auditoire pour esquisser l'*Histoire de la liberté d'enseignement*. Il vient de publier cette série de conférences qui se lisent avec intérêt et profit (Limoges, imp. Dumont, in-8 de 59 p.).

NORMANDIE. — Nous avons déjà noté le travail de M. Louis Régnier : *Les Carmélites de Gisors* (Rouen, Lestringant; Gisors, Bordel et Buisson, in-4 de 143 p., avec 3 pl.), dont la plus grande partie avait paru dans les *Mémoires de la Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin*. Une fondation religieuse créée à une époque de renaissance chrétienne, par un des principaux collaborateurs de Richelieu, tel est le sujet de cet ouvrage. « François Sublet de Noyers, baron de Dangu, fondateur du monastère des carmélites de Gisors, » fut un des premiers parmi les sous-ordres du cardinal, qui l'employa à des besognes variées. Il était aussi distingué par sa piété que par ses talents d'administrateur. Il traduisit en langue administrative les constitutions de sainte Thérèse, prévoyant le nombre des religieuses et proportionnant les bâtiments et les revenus aux besoins de celles-ci. La construction de la chapelle fut, dans le cours du XVIII[e] siècle, une cause de crise financière pour la communauté. Après la Révolution, les bâtiments claustraux furent affectés à des services profanes, l'église transformée en théâtre, et ainsi se termina l'histoire d'une bonne œuvre, dont nous devons savoir gré à M. Régnier d'avoir fait revivre le souvenir.

— La brochure de M. Amédée Hellot intitulée : *Les Comtes d'Eu et de Tancarville, et trois abbayes à Saint-Laurent de Brèvedent* (Rouen, Lestringant, in-8 de 12 p.), complète l'histoire d'une paroisse, déjà tracée par M. A. Lechevallier. Plusieurs familles, d'une notoriété historique, possédaient des fiefs en cette paroisse. Les comtes d'Eu, les d'Espinay Saint-Luc, les d'Harcourt, les de Houdetot, les Tancarville et les d'Estouteville y avaient des moulins, ainsi que deux abbayes. Tous ces détails sont extraits d'archives diverses et l'ensemble du travail constitue une véritable monographie de la paroisse.

— M. R. Desbuissons, bâtonnier de l'ordre des avocats à Rouen, a choisi pour sujet de son discours de réception à l'Académie de cette ville : *Les Derniers Chouans de la Basse-Normandie* (Rouen, Léon Gy, in-16 de 52 p.). Il s'agit de l'arrestation de la diligence, le 7 juin 1807, à une demi-lieue de Langannerie, sur la route de Caen à Falaise. L'impitoyable justice impériale condamna à mort une femme, M[me] Aquet de Férolle, dont les petites-filles ne réussirent pas à obtenir la grâce, malgré leur long voyage à Schœnbrunn où se trouvait alors Napoléon. Cinq de ses soi-disant complices l'avaient précédée sur l'échafaud. « Les dames de Rouen jonchèrent de fleurs le plancher de l'échafaud. » (p. 48). On dirait un roman ; ce fut une histoire, que M. Desbuissons a contée avec méthode et précision. Elle est une de ces sanglantes tragédies qu'aimait à jouer l'homme « dont les yeux inquiets » voyaient à tout instant « surgir le spectre qu'il croyait à jamais évanoui depuis le crime odieux de Vincennes » (p. 50).

— Quel aimable guide que M. l'abbé A. Desvaux dans son *Excursion archéologique à Bellême les 5 et 6 septembre 1900* (Alençon, imp. A. Manier, in-8 de 31 p. Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*) ! Non seulement l'auteur connaît admirablement ce beau pays, mais il en sait l'histoire, il la critique, il la discute. De bonnes petites photographies ajoutent un charme de plus à la brochure.

— Du même M. Desvaux nous enregistrons avec plaisir une courte notice sur *le Mobilier d'art du Val Dieu* (Mortagne, imp. V[ve] G. Meaux, in-8 de 13 p.). Savant, artiste et critique, M. Desvaux nous a offert là un modèle de restitution du mobilier d'une très curieuse abbaye normande.

— Enfin le même auteur a publié dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne* des documents et des notes sur *l'Assistance des pauvres dans le diocèse de Sées pendant les famines de 1662 et 1693* (Alençon, imp. A. Manier, in-8 de 7 p.) qui méritent de retenir l'attention.

— Signalons dans la *Revue de l'Avranchin* (année 1901, n° 5), de charmants quatrains du poète normand Émile Asse. Mgr Deschamps du Manoir, et M. H. Sauvage, font les frais presque à eux seuls du reste de la publication, d'abord par une sorte de dialogue imprimé, souvenirs personnels se rattachant au passage dans la Manche de diverses victimes de la politique, le prince de Polignac et les filles du roi Louis-Philippe. Mentionnons encore la publication d'une charte curieuse par M. Lecacheux et des particularités inédites sur les familles de l'Avranchin qui ont compté des leurs dans les rangs de la chouannerie.

— M. Guerlin de Guer continue dans *le Bulletin des parlers normands* (Caen, Jouan, nos 1 et 2 de la 5e année) ses études sur la formation des patois et les influences lointaines et prochaines qui agissent sur elle. Notons encore un dialogue littéralement sténographié, en patois, de Mery Corbon, par M. Défundais, et une nouvelle série d'additions et corrections au Glossaire du patois bessinais, par M. P. Baudry, un Glossaire du patois de la Villette (Calvados), par M. Baudry, puis quelques pièces de la littérature patoise, poétiques ou satiriques, qui pourraient figurer peut-être dans un recueil de folk-loristes, par MM. A. Balié et Moisant.

Poitou. — Au sujet de deux pierres provenant des commanderies du Temple de Montgauguier et de Roche (Vienne), M. de la Bouralière a communiqué aux antiquaires de l'Ouest une étude ayant pour titre : *Deux Souvenirs des Templiers en Poitou* (*Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*). A signaler dans ce travail la liste des commanderies de Templiers sises en Poitou et des remarques curieuses sur un christ sans croix. L'auteur rattache cette représentation insolite aux susperstitions des Templiers.

— M. Louis Dupré, dans le même recueil, donne l'*Inventaire des objets offerts ou acquis pour les Musées de la Société des antiquaires de l'Ouest pendant l'année 1900.* Cette liste porte à 3361 le nombre des objets conservés dans les trois musées de cette laborieuse société. Les monnaies, médailles et jetons doivent être groupés dans un inventaire spécial. Le R. P. de la Croix, le savant questeur de la société, est pour beaucoup dans le développement de ces collections.

— M. Tornezy a publié dans le dernier *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (janvier-mars 1901), la *Bibliographie des œuvres de M. Levieil de la Marsonnière*. Elle ne renferme pas moins de soixante-seize articles, presque tous consacrés à l'histoire locale. M. de la Marsonnière fut l'un des plus actifs et des plus intelligents travailleurs du Poitou.

Velay. — On a dit, avec raison, qu'il n'existe pas un coin de notre beau pays de France dont on ne puisse raconter l'histoire. M. l'abbé Régis Pontvianne, érudit et chercheur, possède à un haut degré l'amour de la terre natale ; il exhume, avec intelligence, les documents ensevelis dans les archives et les bibliothèques publiques et privées, comme le faisait avant lui le savant abbé Payrard. Pour aujourd'hui, nous signalerons, de M. Pontvianne, les trois brochures suivantes : 1° *La Seigneurie et les seigneurs de Beaumont-en-Velay* (Le Puy, imp. G. Mey, in-8 de 22 p.). C'est l'histoire de ce fief et celle des familles qui l'ont possédé de 904 à 1230, puisée dans les cartulaires de Brioude, de Saint-Chaffre-du-Monastier et de Chamalières. Actuellement, Beaumont, village d'une centaine d'habitants, dépend de la commune de Saint-Victor-sur-Arlanc. Bâti sur une montagne, à plus de 1 000 mètres d'altitude, dominant la vallée de la Dore, entre le Velay et l'Auvergne, Beaumont peut avoir été, sous la Gaule romaine, un point stratégique. A notre époque, tous les deux ans, on y fait les grandes manœuvres. Il ne reste aucun débris du castrum qu'on suppose y avoir existé, pas le plus

petit vestige du château des seigneurs de Beaumont. — 2° *Les Seigneurs de Rochefort près Cayres (Haute-Loire) (1259-1789)*. (En collaboration avec M. l'abbé L. Jarrot. Le Puy, imp. G. Mey, in-8 de 23 p.). C'est encore l'histoire d'une famille, les Rochefort, possessionnée dans une localité de ce nom et à Séjaillières, à Saussac, etc. Terres peu importantes, situées près de Cayres, qui ne sont pas signalées dans le Dictionnaire topographique de Deribier ni dans la Statistique de Malègue. — 3° *Notes historiques sur le prieuré de Pontempayrat (1240-1789)* (Le Puy, imp. G. Mey, in-8 de 19 p.). Le nom de cette localité lui vient d'un pont en pierres (Pont-en-Peyres), construit sur la rivière d'Ancé, à l'époque gallo-romaine. Le prieuré fut fondé par les seigneurs de Chalençon, vers 1240, sous la dépendance de l'abbaye de Doüe (ordre des prémontrés). Presque tous les prieurs connus étaient des religieux de ce monastère. Les biens du prieuré furent confisqués au profit de la Nation et vendus ou affermés (13 mai 1794).

— Signalons la notice de M. Noël Thiollier sur *l'Église de Chamalières-sur-Loire* (Le Puy, Marchessou, in-4 de 17 p. avec gravures). Ce village possédait un prieuré, fondé par Dalmace, abbé du Monastier, au milieu du xe siècle. Les bâtiments du monastère, qu'on laisse tomber en ruine, abritent de pauvres religieuses de la congrégation de Saint-Joseph. Quant à son église, aujourd'hui paroisse de la commune, elle a été préservée de la destruction grâce à une subvention de 65,000 francs obtenue par MM. Charles Dupuy, ancien président du Conseil des ministres, et Claude Bernard. La restauration a été confiée à M. Nodet, architecte des Monuments historiques, qui a su conserver le caractère de l'ancienne église, le plus beau spécimen, après la merveilleuse cathédrale du Puy, de l'architecture romane dans le Velay. La notice de M. Noël Thiollier est faite à l'usage des touristes et vendue au profit de l'achèvement des restaurations de l'édifice.

Bosnie-Herzégovine. — On lira avec fruit *le Compte rendu d'une exploration commerciale en Bosnie-Herzégovine* que M. le baron de Borchgrave a rédigé à la suite d'un voyage dans ces pays, qu'il avait déjà visités quinze ans plus tôt (Bruxelles, P. Weissenbruch, in-8 de 83 p. Extrait du *Recueil consulaire belge*). Les chapitres relatifs à l'instruction publique en Bosnie et en Herzégovine, entre 1878 et 1896, aux cultes, aux travaux publics et à l'agriculture sont peut-être les plus intéressants de cet excellent rapport, dont tous les paragraphes sont pleins de faits que géographes et économistes tiendront à utiliser.

Espagne. — Sous le titre basque de *Euskadi*, vient de paraître à Bilbao une nouvelle revue trimestrielle; littéraire et scientifique. Le premier numéro que nous venons de parcourir nous laisse augurer avantageusement de son avenir; les amateurs de philologie et de linguistique liront avec profit le long article que l'un des principaux rédacteurs consacre à l'*Eusko*, c'est-à-dire au peuple basque. Que de questions à approfondir, que d'erreurs à redresser sur cette question! Souhaitons prospérité et longue vie à la nouvelle Revue espagnole.

— Les *Santuarios guipuzcoanos* de D. Angel Pirala (Madrid, Rivadeneyra, in-16 de 117 p.) ont fait l'objet d'une charmante petite brochure illustrée contenant l'historique et la description de cinq sanctuaires importants de la province de Guipuzcoa: Saint-Ignace de Loyola, Notre-Dame d'Aranzazu, Notre-Dame d'Iciar, le Christ de Lezo et Notre-Dame de Guadeloupe, près de Fontarabie. Cette publication peut servir en même temps de guide au touriste et au pèlerin. Des notes bibliographiques placées à la fin de l'ouvrage ajoutent à son intérêt et en font une publication d'un réel mérite.

— La ville de Saint-Sébastien a été troublée à diverses reprises, pendant

le siècle qui vient de finir, non seulement par l'invasion française sous Napoléon Ier, mais surtout par les guerres civiles. M. Angel Pirala, en publiant *San Sebastián en el siglo* XIX (Madrid, Hernando, in-8 de 88 p.), s'est fait l'historien fidèle et impartial de tous ces événements, et il raconte en même temps comment la capitale du Guipuzcoa s'est agrandie et embellie au milieu de tant de péripéties. Un certain nombre de jolies gravures permettent au lecteur de se rendre compte des modifications qu'ont subies la ville et ses principaux monuments. Le présent opuscule a été rédigé à l'aide de sérieux documents. On remarquera surtout le résumé succinct, mais complet et très intéressant, qui a rapport aux guerres carlistes.

ITALIE. — Les érudits qui se livrent à l'étude directe des documents pontificaux connaissent les importantes publications de notre École de Rome, dirigée par Mgr Duchesne, de l'Institut. Sous le titre de *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, seize fascicules ont paru, éditant le texte critique des *Registres pontificaux* d'Innocent IV, Benoît XI, Boniface VIII, Nicolas IV, du *Liber Censuum* de l'Église romaine, des *Registres* de Grégoire IX, Clément IV, Grégoire X et Jean XXI, Urbain IV, Nicolas III, Alexandre IV. Le dernier en date comprend les *Registres* de Martin IV (1281-1285), qui formeront un volume et paraîtront en quatre fascicules. Le fascicule I a seul été publié; c'est celui que nous annonçons : *Les Registres de Martin IV, recueil des bulles de ce pape*, publiées ou analysées, d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, par les membres de l'École française de Rome (Paris, Fontemoing, gr. in-8 sur deux col., p. 1 à 112. — Prix : 8 fr. 40). Dans ce fascicule, nombre d'actes pontificaux intéressent l'histoire religieuse et politique de la France. Nous ne pouvons que féliciter le ministère de l'instruction publique sous les auspices duquel est faite cette capitale publication de textes romains, si utile à tant de points de vue.

— Le Collège-Université de Saint-Anselme, que Léon XIII a si généreusement fondé pour les bénédictins du monde entier, restera l'une des institutions les plus glorieuses de son pontificat. Le cardinal Dusmet, bénédictin italien, fut son plus utile auxiliaire dans la création de cette œuvre, avant qu'elle ne fût confiée à la direction du Primat de l'ordre. Dom Taddeo della Marra a publié un recueil de documents qui intéressent les origines de ce collège et l'histoire de ses premières années (*Il Collegio Sant-Anselmo in Roma e il Cardinale Dusmet*. Catania, imp. Galatola, in-8 de 107 p.).

— Un nouveau fascicule du *Vocabolario vastese* de M. Luigi Anelli (Vasto, tip. editrice L. Anelli, in-8) comprend les p. 43 à 58 et nous conduit de *B* à *Calatáure*. Le changement que ce dialecte fait subir ordinairement à la consonne labiale sonore *b* qu'il rend par *v* et quelquefois par *p*, est cause qu'il n'y a relativement que peu de mots dont l'initiale soit un *b*. Nous n'avons point indiqué, en annonçant le commencement de cette publication, que, le cas échéant, M. Anelli rapproche les mots du dialecte vastois des mots français, latins, espagnols, etc.

RUSSIE. — C'est le *Correspondant* qui a bénéficié de la primeur de l'étude que notre éminent collaborateur le R. P. Pierling, a écrite sur cette question : *L'Empereur Alexandre Ier est-il mort catholique ?* Mais l'auteur a eu l'excellente idée de publier son travail en une brochure admirablement imprimée (Paris, Plon-Nourrit, in-16 de 48 p. — Prix : 1 fr.). Ce « problème historique » a été abordé par le R. P. Pierling avec une rigueur de discussion remarquable, discussion basée sur des témoignages divers et des documents. Ces pages se lisent avec autant d'intérêt que le roman le plus captivant.

Amérique du Nord. — Nous avons déjà signalé à différentes reprises quels grands services rendait aux travailleurs la bibliothèque du Congrès en publiant la liste bibliographique des documents qu'elle possédait sur différentes questions à l'ordre du jour. Un des travaux les plus complets qu'elle ait édités est la liste de ses cartes de l'Alaska et de la partie nord-occidentale de l'Amérique septentrionale (*Alaska and the Northwest part of North America, 1588-1898*. Maps in the Library of Congress, by P. Lee Phillips. Washington, Government printing Office, in-8 de 119 p.). Ce précieux répertoire compte plus de 700 numéros, dont le plus ancien se rapporte à l'année 1588 et les derniers sont datés de 1898; M. P. Lee Phillips, son auteur, a donné toutes les indications de mesure et toutes les références utiles; il a su faire de sa bibliographie, que précède une courte et précise Introduction énumérant les principaux ouvrages de références, un travail indispensable à tous ceux qui, dans l'avenir, voudront étudier sérieusement l'Alaska et les contrées avoisinantes de l'Amérique du Nord.

Uruguay. — Nous recevons divers documents relatifs au troisième congrès catholique de l'Uruguay (*Tercer Congreso del Uruguay*. Montevideo, Marcos Martinez, in-8 de 20 p.), où nous avons à signaler une généreuse initiative en faveur de la bonne presse : une association, appelée du nom de Léon XIII, a été créée dès 1895, dans ce but; elle a ses statuts et compte parmi ses membres les notabilités les plus distinguées du pays. Parallèlement à cette société, il s'en forme d'autres en vue de l'union des bons citoyens sur le terrain patriotique : c'est ce qu'expliquent deux brochures de M. J.-G. del Busto intitulées : *La Fraternidad Uruguaya* (Montevideo, imp. del « Siglo, » in-8 de 69 p.) et *Por la paz, por la unión, por la patria* (Montevideo, ibid., in-8 de 32 p.).

Publications nouvelles. — *Traité élémentaire de droit civil*, par M. Planiol. T. III (in-8, Pichon). — *Réforme de la justice militaire*, par J. Marsil (in-12, Stock). — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon, *1900* (in-8, Alcan). — *Les Grands Philosophes. Pascal*, par A. Hatzfeld (in-8, Alcan). — *La Philosophie chrétienne de la vie. Pensées sur des vérités religieuses*, par le R. P. T. Pesch (2 vol. in-12, Lethielleux). — *La Vitalité chrétienne*, par L. Ollé-Laprune in-12, Perrin). — *La Formation du radicalisme philosophique*, par E. Halévy (2 vol. in-8, Alcan). — *Études de psychologie*, par J.-J. Van Biervliet (in-8, Alcan). — *Psychologie des mystiques*, par J. Pacheu, S. J. (in-12, Oudin). — *L'Évolutionnisme en morale. Étude sur la philosophie de Herbert Spencer*, par J. Halleux (in-12, Alcan). — *Les Manifestations du beau dans la nature*, par le R. P. J. Souben (in-12, Lethielleux). — *Les Timides et la Timidité*, par le Dr Paul Hartenberg (in-8, Alcan). — *L'Opinion et la Foule*, par G. Tarde (in-8, Alcan). — *Histoire de la philosophie*, par l'abbé Dagneaux (in-8, Retaux). — *La Chrétienté. Philosophie catholique de l'histoire moderne*, par le R. P. Delaporte (in-8, Téqui). — *La Réforme de l'enseignement par la philosophie*, par A. Fouillée (in-12, A. Colin et Cie). — *L'Évolution du socialisme*, par J. Bourdeau (in-12, Alcan). — *Dialogues socialistes*, par E. Berth (in-12, Jacques). — *Socialisme d'opposition, socialisme de gouvernement et lutte de classe*, par J. Sarraute (in-12, Jacques). — *Conférences sur les œuvres sociales*, par le R. P. E. Piché in-12, Oudin). — *L'Idée sociale au théâtre*, par E. de Saint-Auban (in-12, Stock). — *Le Socialisme sans doctrines. Australie et Nouvelle-Zélande*, par A. Métin (in-8 cart., Alcan). — *L'Assurance ouvrière à l'étranger*, par J. Artibal (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *La Femme de demain*, par E. Lamy (in-12, Perrin). — *Le Mystère posthume. Causeries médicales sur la mort et la survie*, par Li Taï (in-12, Schleicher). — *Manuel de la garde-malade à domicile*,

par l'abbé Grenet (in-12, cart., Poussielgue). — *Étude sur les origines et la nature du Zohar, précédée d'une étude sur l'histoire de la Kabbale*, par S. Karppe (in-8, Alcan). — *Histoire du ciel*, par C. Royer (in-12, Schleicher). — *A travers l'idéal. Fragments du journal d'un peintre*, par Azar du Marest (in-8, Perrin).— *Les Classiques imitateurs de Ronsard*. Extraits recueillis et annotés par E. Dreyfus Brisac (in-12, Calmann Lévy). — *Les Aïeux*, poésies par F. Henneguy (in-12, Alcan). — *Images et silhouettes*, poésies par P. Nagour (in-12, Tallandier). — *En marge de la censure*, par D. Riche (in-12, Flammarion). — *Le Sang de la sirène*, par A. Le Braz (in-12, Calmann Lévy). — *Vie en détresse*, par M. Serao ; trad. par G. Hérelle (in-12, Calmann Lévy). — *Le Pays des Parlementeurs*, par L. Daudet (in-12, Flammarion). — *Mademoiselle Annette*, par E. Rod (in-12, Perrin). — *Esquisse au fusain. Marysia. Sur la côte d'Azur*, par H. Sienkiewicz (in-12, Perrin). — *Un Vieux Célibataire*, par J. Pravieux (in-12, Plon-Nourrit). — *Visages de décadence*, par L. Dumont-Wilden (Lemoigne ; Bruxelles, Lamertin, in-12). — *La Petite Mandarine*, par A. Geoffroy (in-12, Téqui).— *Cours de littérature celtique*. T. X. *La Métrique galloise*, par J. Loth. T. II (in-8, Fontemoing). — *Le Mouvement littéraire contemporain*, par G. Pellissier (in-12, Hachette). — *Une Journée à Lourdes*, par l'abbé Gardes (in-12, Amat). — *En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art*, par C. Diehl (in-12, A. Colin et Cie). — *L'Orient grec. Grèce et Sicile*, par L. Hennebicq (in-12), « Humanité nouvelle ». — *Samarkand la bien gardée*, par A. Durrieux et R. Fauvelle (in-12, Plon-Nourrit). — *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine*, par J. Massieu (in-8, Plon-Nourrit). — *La Chine des mandarins*, par A. de Pouvourville (in-12, Schleicher. — *Quelques notes sur l'histoire de Chine*, par le Mis de la Mazelière in-12, Plon-Nourrit). — *L'Algérie d'aujourd'hui*, par E. Gay, in-8, Combet). — *Les Nouvelles Amériques. Notes sociales et économiques*, par G. Aubert (in-12, Flammarion). — *Les Nouvelles Sociétés anglo-saxonnes. Australie et Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud*, par P. Leroy-Beaulieu (in-12, A. Colin et Cie). — *La Conquête des mers*, par G. Toudouze (in-12, Schleicher). — *Histoire abrégée de l'Église catholique depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours* (1900), par le chanoine F. Labis (in-8, Casterman). — *Solution de la question romaine*, trad. de l'italien par M.-E. Guérin (in-12, Lethielleux). — *Sainte Lydwine de Schiedam*, par J.-K. Huysmans (in-12, Stock). — *Montalembert et Mgr Parisis (1843-1848)*, par l'abbé L. Follioley (in-12, Lecoffre). — *« Opportunité »*, par Mgr Spalding ; trad. par l'abbé F. Klein (in-12, Lethielleux). — *Ma Conversion et ma vocation*, par le P. Schouvaloff (in-12, Téqui). — *Essais sur l'histoire de la civilisation russe*, par P. Milioukov ; trad. par P. Dramas et D. Soskice (in-8, Giard et Brière). — *Souvenirs de la guerre du Transvaal, journal d'un volontaire*, par H. Lecoy de la Marche (in-12, A. Colin et Cie). — *Le Conventionnel Jeanbon Saint-André, membre du Comité de salut public, organisateur de la marine de la Terreur, 1749-1813*, par L. Lévy-Schneider (2 vol. in-8, Alcan). — *J.-B. Carrier, représentant du Cantal à la Convention, 1756-1794*, par A. Lallié, (in-8, Perrin). — *Souvenirs militaires*, par le général Montaudon (in-8, Delagrave). — *Un Grand Rhéthoriqueur poitevin (Jean Bouchet, 1476-1557 ?)*, par A. Hamon (in-8, Oudin). — *La Presse royaliste de 1830 à 1852. Alfred Nettement. Sa vie et ses œuvres*, par E. Biré (in-8, Lecoffre). — *Louis Veuillot*, par E. Veuillot. T. II (in-8, Retaux). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET DE PIÉTÉ

1. *Sermons*, par l'abbé Henri Perreyve. *Une Station à la Sorbonne*. 4e édit. Paris, Téqui, 1900, in-12 de 432 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Cœur vaillant, ou le Courage chrétien. Retraite prêchée aux dames*, par l'abbé Lenfant. Paris, Poussielgue, 1901, in-16 de viii-320 p., 2 fr. 50. — 3. *Dieu. Conférences dialoguées*, par l'abbé Dassé. Paris, Haton, 1901, in-12 de viii-172 p., 1 fr. 25. — 4. *Pages d'Évangile. I. Quelques-unes des déclarations de N.-S. J.-C.*, par l'abbé Planus. 2e édit., Paris, Poussielgue, 1901, in-12 de xii-502 p., 3 fr. — 5. *Les Miracles de l'Évangile*, par le R. P. Pierre Vallet. Paris, Bloud, 1901, in-12 de 62 p., 0 fr. 60. — 6. *Les Sacrements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église*, par le R. P. Devine; trad. de l'anglais par l'abbé C. Maillet. Avignon, Aubanel, 1901, in-8 carré de lii-660 p., 6 fr. — 7. *Nos devoirs envers N.-S. Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie*, par l'abbé S. Febvre. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de xvi-480 p., 1 fr. 25. — 8. *Parochialis methodus instruendi pueros primis christianae fidei veritatibus eosque ad primam communionem provehendi, breviter explicata et proposita ab* Aloisio Daniel. Rome, Desclée, 1900, in-8 de 80 p. — 9. *Règlement de vie sacerdotale*, par le P. Gontier. 3e édit. Paris, Roger et Chernoviz, 1901, in-32 de 256 p., 2 fr. — 10. *Le Lendemain de la première communion, ou la Persévérance*, par l'abbé Ad. Fritsch. Paris, Haton, s. d., in-12 de xii-300 p., 3 fr. — 11. *De l'habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes, d'après la doctrine de saint Thomas d'Aquin*, par le R. P. Barthélemy Froget. 2e édit. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xvi-496 p., 4 fr. — 12. *La Psychologie des élus*, par l'abbé J.-A. Chollet. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xx-160 p., 2 fr. — 13. *La Vie de N.-S. Jésus-Christ*, par E. Le Camus. 6e éd. Paris, Oudin, 1901, 3 vol. in-12 de xxxvi-482, 520 et 536 p., 10 fr. 50. — 14. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, écrite avec les seuls textes des quatre Évangélistes*, par Mgr Tourreau. Paris, Rondelet, 1900, in-18 de x-408 p., 1 fr. 50. — 15. *Horloge de la Passion*, par Mgr Gaume. 28e éd. Paris, Rondelet, 1900, in-18, de x-290 p., 1 fr. — 16. *L'Évangile du Cœur de Jésus*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, s. d., in-12 de 300 p., 2 fr. 50. — 17. *Le Cœur de Jésus considéré en lui-même, dans ses vertus, dans ses souffrances; nos devoirs envers lui. Méditations*, par le chanoine Lohan. Paris, Amat, 1901, in-8 de 584 p., avec Supplément de 38 p., 3 fr. 50. — 18. *Mater admirabilis, ou les Quinze premières Années de Marie Immaculée*, par l'abbé Alfred Monnin. 4e éd. Paris, Téqui, 1901, in-12 de xxxii-408 p., 3 fr. 50. — 19. *Méditations sur l'Évangile*, par le cardinal Wiseman; trad. de l'anglais par l'abbé J. Caudron. Avignon, Aubanel, 1901, in-8 carré de 280 p., 3 fr. — 20. *La Religieuse parfaite, ou la Piété dans le cloître. Instructions familières*, par le R. P. Billecocq. Nouv. édit. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de xvi-344 p., 2 fr. — 21. *Le Chemin du Ciel éclairé et aplani, ou Lettres de direction, recueillies et mises en ordre* par l'auteur de *Allons au Ciel*. Paris, Amat, 1900, 2 vol. in-12 de xii-428 et 424 p., 6 fr. — 22. *L'Année liturgique*, par le R. P. Dom Prosper Guéranger. *Le Temps après la Pentecôte*. T. VI. Paris, Oudin, 1901, in-12 de viii-500 p., 3 fr. 75. — *Entretiens sur quelques-unes des fêtes chrétiennes*. Paris, Rondelet, s. d., in-18 de 200 p., 1 fr. — 24. Saint Bernard. *Lectures pieuses pour tous les dimanches et les principales fêtes de l'année, disposées* par P. Goedert. *Propre du temps*. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de xxxii-326 p., 1 fr. — 25. *Mois du Sacré Cœur de Jésus sur les litanies du Sacré Cœur*, par le R. P. Dehon. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xii-266 p., 1 fr. 25. — 26. *Mois de Marie sur les litanies de la Sainte Vierge*, par le R. P. Dehon.

Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xII-266 p., 1 fr. 25. — 27. *Mois de Marie à l'usage des femmes chrétiennes*, par Mézange de Saint-André. Paris, Poussielgue, 1901, in-16 de xiv-200 p., 2 fr. — 28. *Les Litanies de la Sainte Vierge. Étude historique et critique*, par le R. P. Angelo de Santi; trad. de l'italien par l'abbé A. Boudinhon. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 252 p., 3 fr. — 29. *Petites Méditations sur les litanies de la Sainte Vierge*, par le R. P. Ollivier. Paris, Lethielleux, s. d., in-16 de 64 p., 0 fr. 60. — 30. *Le Rosaire et la Sainteté*, par le R. P. Édouard Hugon. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 174 p., 1 fr. 25. — 31. *Le Chrétien à l'école de saint Joseph*, par l'auteur des *Avis spirituels*. 2e édit. Paris, Téqui, 1901, in-18 de 394 p., 1 fr. 50.

1 à 5. — Prédication. — Enseignement. — Les *Sermons* de l'abbé Perreyve que nous présentons à nos lecteurs en sont à leur quatrième édition. Et ils méritent vraiment ce succès : ils portent l'empreinte de cette douceur et de cette force qui constituaient le caractère de l'abbé Perreyve, de cette élévation de pensées et de cette délicatesse de sentiments qui distinguaient cette belle âme de prêtre. Les sujets en sont très variés, toujours opportuns et par conséquent toujours également utiles : Figures eucharistiques ; Vocation des arts ; Pauvreté de Jésus dans ses tabernacles ; la Passion ; Discours pour les publications populaires ; la Divinité de N.-S. J.-C. prouvée par la charité ; Marie, reine des sciences ; la Vie future ; les Dons de l'Esprit-Saint ; l'Histoire de la parole ; l'Amour de Dieu et des hommes. Aux qualités éminentes du talent oratoire se joint l'orthodoxie de la doctrine et nous ne croyons pas que dans toutes ces pages il y ait la moindre imperfection à relever; toutefois, pour se conformer à une prescription rigoureuse de l'Église, l'éditeur serait bien inspiré en demandant pour une nouvelle édition l'*imprimatur* de l'Ordinaire.

— Les conférences de M. l'abbé Lenfant viennent à leur heure ; elles ont été adressées aux dames de Reims dans une retraite qui, au témoignage autorisé du cardinal Langénieux, donna « lumière et force » à un grand nombre. Son Éminence se plaît à souhaiter que le livre produise le même résultat que la retraite. Aussi bien, le titre est séduisant : *Le Cœur vaillant, ou le Courage chrétien*. Dans des âmes sincèrement chrétiennes et vraiment françaises, la vaillance est un mot qui a un charme irrésistible : même dans les temps où les caractères semblent le plus affadis, nous nous plaisons à aimer et à admirer les cœurs vaillants : la femme française, surtout, se sent invinciblement attirée vers la vaillance. Elle prendra donc volontiers le livre que nous lui offrons, elle lira avec attrait ces dix instructions où l'auteur a condensé les plus hautes considérations sur la nécessité d'éviter le découragement, d'entendre les voix d'en haut, de respirer le grand souffle, de se soustraire aux plaisirs du monde, de s'exciter au souvenir des grands exemples et surtout de ne laisser jamais tomber des mains son arme de prédilection qui est le crucifix. Ces instructions, où le style suit la pensée, plein de vie et d'élan, sont bien de nature, en ces temps troublés, à encourager les âmes et à préparer notre relèvement.

— C'est à ses paroissiens surtout, mais aussi à tout lecteur sérieux, avide de s'instruire, que M. l'abbé Dassé, curé-doyen de Sèvres, adresse ses conférences sur *Dieu* : il les a « prêchées » déjà, au cours du carême, mais il craint que « la parole, qui est fugitive, rapide, arrêtée dans son vol vers les esprits par mille détails, n'ait laissé qu'une impression qui, sur le seuil même du temple, a été détruite par une impression nouvelle et plus forte ; » il soupçonne que la plupart de ses paroissiens n'en aient gardé qu'un souvenir lointain et que presque tous aient oublié la valeur des arguments, l'enchaînement des vérités formulées et jusqu'au simple exposé de la doctrine. » Il n'y aurait rien d'étonnant que ces soupçons et ces craintes ne fussent fondés : il faudrait un auditoire d'élite pour pouvoir suivre exactement un exposé de doctrine aussi sérieux et pour se rendre compte, à les entendre une seule fois, des arguments développés en faveur d'une thèse aussi élevée et à laquelle la plupart des esprits sont peu habitués ; alors comment s'étonner que cette parole « fugitive, rapide » et qui a laissé une si faible empreinte, n'ait pas été pour ainsi dire oubliée « sur le seuil même du temple ? » M. Dassé était donc autorisé à remettre le sujet de ses conférences à l'attention de ses paroissiens. Cette œuvre est très bien conduite : la doctrine spéculative est revêtue d'une forme littéraire qui charme par son élégance de bon aloi et son animation oratoire.

— Après avoir cherché à connaître Dieu, ne négligeons pas l'étude et la connaissance du Fils de Dieu, le Verbe fait homme, Jésus-Christ. Et pour connaître vraiment l'Homme-Dieu, il n'est rien comme la méditation des *Pages d'Évangile*. Cette méditation, M. l'abbé Planus nous l'offre toute faite : de l'avis de S. E. le cardinal-archevêque de Lyon, elle vient « à l'heure opportune » pour faire mieux aimer Jésus-Christ. Ce volume est le premier d'une nouvelle série de trois volumes que consacre le savant et pieux auteur à un nouveau commentaire de l'Évangile « qui réponde mieux aux exigences spéciales des chrétiens et des chrétiennes engagés dans le monde et qui vise plus directement leurs situations. » Comme il a utilisé pour le précédent ouvrage *le Prêtre* les notes et les canevas de ses retraites pastorales, il utilise pour celui-ci les matériaux de ses prédications de carêmes au cours de plus de vingt-cinq années. Le premier volume a pour sous-titre : *Quelques-unes des déclarations de N.-S. Jésus-Christ* ; le second portera celui-ci : *Récits et paraboles* ; le troisième embrassera la dernière période de la vie mortelle du Sauveur : *De la dernière Cène à l'Ascension*. Et l'auteur nous initie franchement à sa méthode : point de dissertations critiques ni exégétiques ; il ne touche que très peu et de loin au domaine scripturaire ; il ne s'attache pas aux recherches préliminaires et laborieuses, qui, d'ailleurs, sont du goût d'un très petit nombre de lecteurs ; enfin il ne se fait pas scrupule de s'approprier, avec confiance, avec le

plus souverain respect,ce qu'ont dit les écrivains sacrés, sous la garantie que l'Église infaillible nous donne et dans le sens des interprétations qu'elle nous fournit. Ce qui n'empêche qu'il veut trouver dans l'Évangile pour toute âme, à l'heure de l'épreuve spéciale qu'elle subit, une lumière et des forces d'une réelle opportunité. Le commentaire évangélique n'est point fixé et fermé une fois pour toutes. Chaque siècle peut y trouver des enseignements et des conseils adaptés à ses besoins, et pourvu qu'on suive les règles imposées par l'Église, il n'y a là rien qui révèle une innovation dangereuse. Avec l'esprit de prudence et de sagesse qui le distingue, M. l'abbé Planus — et le témoignage du cardinal de Lyon en est un sûr garant — pourra mener à bonne fin sa généreuse et délicate entreprise.

— M. Pierre Vallet s'attache plus spécialement à étudier *les Miracles de l'Évangile*. Dans sa brochure, il a réussi à condenser les travaux nombreux et considérables publiés sur cette importante matière ; il en prend l'essence ; il en donne un résumé clair, précis, complet. Son œuvre est divisée en six chapitres : dans le premier ce sont des vues d'ensemble ; le deuxième traite des miracles sur la nature ; le troisième de la délivrance des possédés ; le quatrième des guérisons ; le cinquième des résurrections, et, enfin, dans le sixième sont exposés le principe et les conséquences des miracles de Jésus, c'est-à-dire la preuve de sa divinité et la coopération de son humanité. La lecture de ces quelques pages est à la fois pleine de charme et très instructive : « on y voit, on y touche le merveilleux le plus vrai, le plus pur, le plus vivifiant qui se puisse concevoir. Mais l'objet et l'idée directrice de ces pages sont surtout de fournir la preuve de la divinité de la doctrine évangélique, qui doit être la règle de notre foi et de notre vie. »

6 à 12. — Les Sacrements. — L'Autre Vie. — Après avoir expliqué les commandements de Dieu, le R. P. Devine nous présente aujourd'hui *les Sacrements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église*. Même parmi les personnes qui fréquentent les Sacrements, il en est beaucoup qui sont loin d'en avoir une science complète, d'en connaître suffisamment la nature, l'institution, la puissante efficacité ; les autres fidèles en ignorent les notions les plus essentielles, et voilà pourquoi ils abandonnent la pratique des Sacrements : on ne saurait apprécier ni désirer ce qu'on ne connaît pas. M. l'abbé Maillet, en nous donnant, dans un style clair et facile, une traduction de l'ouvrage du religieux anglais, contribuera beaucoup à vulgariser cette connaissance des Sacrements : ce livre, qui a eu en Angleterre un vrai succès, saura bien atteindre en France le public auquel il s'adresse. *Les Sacrements expliqués* fourniront un sujet de lecture très salutaire aux personnes du monde qui voudront être mieux instruites de cette partie capitale de la religion ; les jeunes prêtres y

trouveront un large résumé de leurs études théologiques; les âmes pieuses puiseront dans ces instructions la confirmation de leur foi, une lumière qui rendra leur dévotion plus solide et plus raisonnée. La méthode de l'auteur est rigoureuse, très logique, aidant l'esprit à retenir ce qu'il comprend plus facilement. Mgr de Belley, qui a approuvé la traduction, déclare que, unir ainsi « dans cette matière, à la pureté et à la solidité de la doctrine, les conseils pratiques que suggère une longue expérience des âmes, c'est rendre un véritable service aux prêtres et aux fidèles. »

— Le plus grand des sacrements est l'Eucharistie : c'est aussi celui qui est peut-être le moins connu. Beaucoup de fidèles le reçoivent cependant, mais combien en connaissent exactement la nature et la portée ! M. l'abbé Febvre est venu à leur aide, en leur indiquant *Nos devoirs envers N.-S. Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.* « Votre livre, écrit Mgr de Nevers à l'auteur, peut se recommander aux personnes pieuses et à toutes les âmes chrétiennes. » Sa Grandeur le félicite « d'avoir redit les invitations du Sauveur, en se tenant dans les limites d'une doctrine très sûre, exempte de toute exagération et exposée en des termes où la simplicité et l'élévation s'allient heureusement pour gagner les esprits et les cœurs. » C'est une suite de méditations dont chacune est appuyée d'un ou plusieurs faits historiques, et se termine par une prière conforme à l'objet de la méditation. Suit un appendice sur quelques pratiques de dévotion envers le Saint-Sacrement et le Sacré Cœur; le livre se termine par les prières liturgiques les plus accoutumées en l'honneur de l'Eucharistie.

— La première communion, qui a été toujours de la part de l'Église l'objet de sa maternelle sollicitude, doit préoccuper vivement le pasteur des âmes : c'est une initiation complète à la vie chrétienne, et il ne faut point oublier que de ce point de départ doit dépendre tout notre pèlerinage sur la terre. L'opuscule de M. l'abbé A. Daniel, ayant pour titre : *Parochialis methodus instruendi pueros... eosque ad primam communionem provehendi*, est un ouvrage extrêmement pratique ; il n'est pas long, mais il renferme tous les conseils et toutes les exhortations qui doivent entrer dans son programme ; l'auteur a été à la tête d'une paroisse et son expérience lui a fait connaître la vraie méthode pour la préparation à l'accomplissement d'un acte si important. Il manque à ce travail l'*imprimatur* de l'Ordinaire : c'est une lacune regrettable que comblera certainement la prochaine édition.

— Le prêtre, dont la principale fonction est de faire et de conférer ce sacrement, a pour obligation d'être, par la sainteté de sa vie, à la hauteur de ce ministère : *Sancta Sanctis.* C'est pour animer et seconder ses efforts dans la pratique de la vertu, que Mgr Gontier lui offre son *Règlement de vie sacerdotale.* Le vénérable supérieur du séminaire d'Autun

juge avec raison que, plus que jamais, l'Église a besoin de bons prêtres et que le salut de la société est dans le sacerdoce : il faut des prêtres éclairés, des prêtres purs, des prêtres esclaves du devoir sacerdotal. Et le voilà aussitôt à l'œuvre, à écrire les pages d'un livre que Mgr Mathieu appelle « excellent. » En pareille matière, l'auteur n'innove rien, mais il a trouvé « le moyen de rajeunir un sujet ancien par un accent vraiment personnel d'onction et de conviction, par la justesse piquante des remarques, et, de temps en temps, par une sorte de poésie pieuse qui donne beaucoup de charme à ces pages édifiantes. » Après quelques considérations sur le sacerdoce et sur l'utilité d'un réglement, le volume se divise en deux grandes parties, consacrées : la première à la vie personnelle du prêtre, la seconde à sa vie de relations, c'est-à-dire dans ses rapports avec ses supérieurs, avec ses confrères, avec les fidèles.

— M. l'abbé Fritsch se préoccupe du *Lendemain de la première communion, ou la Persévérance*. L'œuvre est-elle, en effet, achevée parce qu'un enfant aura fait une première communion des plus ferventes, et faudrait-il aussitôt l'abandonner à ses propres forces ? L'Église ne pense pas ainsi ; la formation chrétienne de l'âme est à peine ébauchée : c'est la semence jetée dans cette âme ; mais si l'on veut que cette semence vienne à produire des fruits, il faut l'entourer de soins, la prémunir contre tout accident fâcheux. Que de dangers attendent l'enfant après sa première communion ! M. l'abbé Fritsch veut les lui faire connaître afin de l'aider à les éviter. Le livre de la *Persévérance* sera l'armure offensive et défensive des jeunes chrétiens. Après les dangers signalés comme l'indifférence religieuse, le respect humain, l'incrédulité, le vice impur, le monde mauvais, voici les moyens de préservation : le travail, l'étude de la religion, la pratique des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. L'auteur suit même son protégé jusqu'à son mariage et traite des deux plus importantes questions de notre époque : la restauration de la famille par le mariage vraiment chrétien et l'apostolat social qui incombe à chaque fidèle dans son milieu par la pratique des œuvres de zèle et de charité : tout autant de questions bien sérieuses, d'une très haute portée et qui pourraient effrayer l'esprit d'un jeune homme ; mais l'auteur a eu le talent de revêtir d'un style aimable une doctrine substantielle ; il sème de fleurs son chemin : maximes célèbres, mots étincelants, gracieuses légendes, traits héroïques, tout vient à point pour séduire l'esprit et charmer le cœur.

— Plus sérieux et plus élevé encore l'ouvrage du R. P. Froget : *De l'habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes*, mais aussi ne s'adresse-t-il pas au commun des fidèles. Le sujet traité par l'auteur est un des moins connus, mais il est des plus intéressants et des plus consolants de la doctrine chrétienne : il nous révèle ce qu'on peut appeler la psy-

chologie surnaturelle, c'est-à-dire, comme l'écrit S. E. le cardinal de Lyon, « les énergies, les actions et les beautés de l'âme que le Saint-Esprit sanctifie par son habitation et ses mystérieuses opérations. » Après l'apôtre saint Paul, qui a tracé les grands traits de cette science, le R. P. Froget expose ces vérités « avec l'exactitude que lui donne la connaissance approfondie de la théologie de saint Thomas d'Aquin » et avec une clarté vraiment remarquable. Bornons-nous à donner une idée générale de ce travail en reproduisant le titre seul des quatre parties dont il se compose : 1° Présence commune et ordinaire de Dieu en toute créature ; 2° Présence spéciale de Dieu, ou habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes ; 3° L'Habitation divine par la grâce est le patrimoine commun de toute la Sainte Trinité; 4° But et effet de la mission divine de l'Esprit-Saint et de son habitation dans les âmes. Ces pensées constituent un traité complet que nous recommandons aux ecclésiastiques et même aux fidèles instruits et avides de mieux connaître la doctrine.

— Après le règne de la grâce, celui de la gloire, le premier préparant le second. C'est encore une œuvre de psychologie surnaturelle qui nous arrive avec l'ouvrage de M. l'abbé Chollet : *La Psychologie des élus*. Sur ce point non plus, l'Église n'a pas multiplié les définitions; mais avec de nombreux textes de la Sainte Écriture et avec quelques révélations particulières très authentiques, on peut soupçonner les nouvelles conditions dans lesquelles l'âme juste se trouve dans le Ciel et il est intéressant de savoir ce que devient notre âme séparée du corps, privée des ressources que lui offrait l'activité organique, abandonnée maintenant aux seules forces de l'intelligence et de la volonté. Les élus nous entendent-ils et pouvons-nous leur parler ? Peuvent-ils intervenir pour nous ? Autant de questions que pose l'auteur et auxquelles il essaie de répondre. Pour cette tâche il s'appuie sur des certitudes philosophiques, sur les affirmations du dogme ou de la théologie, spécialement sur l'œuvre théologique de l'Ange de l'École dont la précision et la sécurité lui ont été du plus grand secours.

13 à 18. — Jésus-Marie. — Il y a tant à observer, à méditer dans les actes et dans les paroles de notre divin Sauveur ; il y a tant d'aspects à considérer dans son œuvre que *la Vie de N.-S. Jésus-Christ*, toujours refaite, peut toujours se refaire. M. le chanoine Le Camus, aujourd'hui évêque, a pensé qu'il pouvait trouver matière nouvelle à raconter cette vie si simple et si admirable, si remplie d'enseignements. La parole la plus autorisée est venue, dès le commencement, se déclarer pour lui et le louer. Léon XIII écrivait, le 28 avril 1884, à l'auteur : « En examinant ce travail, Nous y avons trouvé la preuve de votre piété, de votre zèle et de votre énergie pour le bien, car Nous avons parfaitement vu tout ce que, dans un sujet si élevé, vous avez

multiplié d'efforts et de recherches pour réussir à mettre sous les yeux des fidèles l'image du divin Rédempteur, toute resplendissante de sa lumière céleste et à exciter dans leurs âmes le feu de l'amour divin. » La préface de la sixième édition indique les principales modifications que l'ouvrage a dû recevoir dans sa forme et les additions importantes dont il est enrichi. L'auteur, dans l'intervalle entre la première et la sixième édition, a eu la consolation de visiter trois fois les Lieux Saints, avec ce privilège, en outre, d'avoir pour compagnon de voyage l'éminent commentateur de nos Livres saints, M. l'abbé Vigouroux; et il a compris qu'il fallait avoir vu de ses propres yeux le cadre topographique de la vie du Maître pour y bien placer les personnages qui doivent s'y mouvoir. Grâce à des constatations faites sur place, il est bien des détails qu'il a mieux saisis et qu'il expose dans un meilleur jour. De là aussi une retouche dans les trois cartes qui complètent l'ouvrage. Ce qui achève de donner à l'œuvre un caractère d'utilité pratique, c'est la triple table des matières qui termine le troisième volume, surtout la table alphabétique et analytique où le lecteur peut aisément aller trouver la question qu'il veut spécialement étudier. L'œuvre est finie aujourd'hui et l'auteur peut se rendre, sans présomption, ce témoigage bien légitime : *Exegi monumentum*.

— Mais il fallait une *Vie* moins considérable pour la généralité des fidèles et c'est en leur faveur que Mgr Tourreau a résumé ou condensé en son petit volume les principaux faits et les plus importantes déclarations du divin Maître; il pense avec raison que si les admirables ouvrages publiés de nos jours peuvent être recherchés et goûtés des érudits, il est difficile d'y puiser « une connaissance exacte de l'Évangile, car le texte sacré y est comme noyé au milieu de savantes dissertations et de descriptions de tout genre. » Il a donc voulu nous donner une *Vie de N.-S. Jésus-Christ écrite avec les seuls textes des quatre Évangélistes* : c'est une concordance avec une traduction aussi fidèle et littérale que possible : « Nul artifice de style ne saurait égaler la simplicité évangélique. Les paroles de nos saints Livres ont une lumière et une onction qui pénètrent profondément les âmes droites. » C'est à ces âmes que l'auteur adresse son travail : il sera bien accueilli et produira les meilleurs fruits.

— Et dans l'Évangile, ce qui est le plus émouvant et le plus instructif, c'est le récit de la Passion. L'*Horloge de la Passion*, tel est le titre un peu singulier de prime abord, mais qui se justifie très bien, que Mgr Gaume a donné à ses méditations sur ce drame douloureux du Calvaire. « Ce livre est en effet une horloge. Là se trouvent comptées une à une toutes les heures de cette longue agonie pendant laquelle s'accomplissaient un à un et jusqu'au dernier instant les nombreux oracles des prophètes et s'épandait goutte à goutte l'amer calice au

fond duquel étaient la mort de l'Homme-Dieu et la vie du genre humain. » Après un préambule sur l'utilité de méditer la Passion, l'auteur consacre seize chapitres aux considérations pieuses, théologiques et mystiques, que peut inspirer la méditation de ces mystères douloureux. Une seconde partie du livre comprend les stations sur le Calvaire pendant la messe et quelques autres prières en harmonie avec la Passion.

— Le cœur seul de Notre-Seigneur est un abîme sans fond qu'on peut essayer de pénétrer mais qu'on n'épuisera jamais. Depuis les études si remarquables du R. P. Ramière dans le *Messager du Cœur de Jésus*, les auteurs n'ont pas manqué pour se mettre à sa suite et fouiller encore ces profondeurs : il reste toujours quelque chose à trouver et voici encore M. l'abbé Henri Bolo qui nous expose les découvertes qu'il y a faites. *L'Évangile du Cœur de Jésus* est tout l'Évangile ramené à l'amour de Jésus pour les hommes. L'ouvrage est divisé en quatre livres. Le premier nous parle du rôle du Cœur et neuf chapitres sont consacrés au Cœur de Dieu, à la religion du Cœur, à la vie physique, morale, surnaturelle, intérieure, à la force extérieure, à la force imposée et communiquée. Le second livre : *La Loi du Cœur* comprend la pensée profonde, le moyen principal, la décision, l'émotion, l'indulgence, l'estime, le caractère fondamental, la faiblesse, l'abnégation. Dans le troisième livre : *La Nature du Cœur*, l'auteur étudie le cœur du Christ comme le cœur d'un fils, d'un père, d'un époux, d'un père et d'une mère. Enfin le quatrième livre : *Le Bien du Cœur*, considère le cœur de Jésus par rapport à la misère humaine, et dévoile ses trésors qui sont l'innocence, les affections, les liens du sang. Ces titres ont peut-être l'inconvénient d'avoir un peu de vague et d'indiquer à peine ce qu'ils signifient, mais dès les premières lignes la pensée de l'auteur s'éclaircit et le développement est toujours en harmonie avec la pensée. M. l'abbé Bolo a sa manière de traiter les questions les plus élevées en les mettant à la portée de tous ses lecteurs; ajoutez à ce talent un style entraînant et on s'expliquera le succès toujours soutenu de ses livres.

— M. le chanoine Lohan étudie, lui aussi, *le Cœur de Jésus, considéré en lui-même, dans ses vertus, dans ses souffrances, dans nos devoirs envers lui*. C'est une série de soixante méditations sur le Cœur de Jésus soit déjà préparé dans la première création du cœur humain et annoncé, soit formé dans le sein de Marie et orné de tous les dons, tantôt cœur de frère et de père, tantôt cœur de fils à l'égard de Dieu et de Marie, cœur d'époux à l'égard de l'humanité et de l'Église, enfin cœur de prêtre et de victime. Les vertus du Cœur de Jésus sont l'amour et la bonté, la piété et la tendresse, la constance et la pureté, la douceur et la force, etc. Les souffrances du Cœur de Jésus commencent à l'étable

de Bethléem pour se poursuivre dans l'exil, dans le travail et la fatigue, pour s'achever et se consommer dans son agonie et sa Passion. Enfin rien de plus précis et de plus impérieux que nos devoirs à l'égard du Cœur de Jésus : l'adoration, la reconnaissance, l'amour, l'imitation, l'union, l'invocation, la réparation. Suivent quelques méditations sur la garde d'honneur, la sainte messe, la communion, la fête du Sacré-Cœur, le premier vendredi du mois, le zèle pour le Sacré-Cœur. Toutes ces pages respirent une vraie et ardente dévotion pour le Cœur divin de Jésus : elles sont à la fois, comme l'écrit Mgr l'évêque de Nantes, « conformes à la saine doctrine et inspirées par une ardente piété, très propres dès lors à éclairer et à soutenir les âmes pieuses dans la pratique de la dévotion à ce divin Cœur. »

— Finissons cette série par le livre de M. l'abbé Alfred Monnin : *Mater admirabilis, ou les Quinze premières Années de Marie Immaculée :* on ne saurait séparer la Mère de son Fils. Ici c'est pour ainsi dire le cœur même de Marie que l'auteur cherche à nous décrire en nous rappelant les richesses incomparables de cette âme devenue le sanctuaire privilégié du Saint-Esprit. M. l'abbé Monnin a conçu la pensée de ce livre auprès de la fresque du couvent du Sacré-Cœur à la Trinité-du-Mont, à Rome : cette image de Marie, pour ainsi dire nouvelle, lui a ouvert un horizon à la clarté duquel il a contemplé l'auguste Vierge s'offrant à notre imitation et à notre amour « à un âge, disait Pie IX, où elle semblait être oubliée. » L'auteur s'est épris d'une affection plus tendre, plus filiale pour cette mère vraiment admirable et il n'a pu se détacher de cette contemplation sans se résoudre à faire connaître et à propager cette nouvelle forme de dévotion, approuvée du reste par l'Église et enrichie des plus précieux privilèges. Son volume se compose de trois parties : dans la première, l'auteur nous fait méditer les diverses préparations par lesquelles Dieu disposa la très sainte enfant du Temple à devenir la Mère admirable du Verbe éternel ; dans la deuxième, il nous fait suivre Marie adolescente dans tous les détails de la vie qu'elle a dû mener à l'intérieur du Temple ; dans la troisième il montre comment la très sainte adolescente du Temple a été, de fait, Mère admirable à Bethléem, en Égypte, à Nazareth et à Éphèse ; il donne un aperçu sur la fresque originale, sur les grâces qui semblent descendre de cette pieuse peinture et enfin il relate les dons principaux par lesquels *Mater admirabilis* récompense ceux qui aiment sa très pure adolescence.

19 à 21. — SPIRITUALITÉ. — Nous avons déjà fait connaître les *Méditations* du cardinal Wiseman *sur la Passion de N.-S.* M. l'abbé Caudron nous offre maintenant, grâce à sa traduction, les *Méditations sur l'Évangile* du même éminent auteur. Nous devons lui savoir gré de faire passer ainsi dans notre langue ces excellents travaux de spiritua-

lité qui ont fait du cardinal Wiseman un auteur très goûté des âmes d'élite. Celui-ci, qui est le complément de celui-là, semble destiné à produire un plus grand bien. « L'Évangile est la source intarissable où les chrétiens trouvent l'aliment substantiel de la piété, où les âmes qui doutent ou qui chancellent rencontrent les attraits les plus puissants vers la foi et la vertu. L'Évangile prêché, étudié, médité, ajoute Mgr de Meaux, c'est la condition indispensable du progrès réel et du salut des âmes. » Le livre contient quarante méditations dont le sujet est tiré de la vie de N.-S. J.-C. et emprunté à l'Évangile : incarnation, naissance, circoncision, présentation au Temple, vie cachée, baptême, désert, prédications, béatitudes, paraboles, vertus, etc. C'est bien là, en effet, tout l'Évangile; chaque méditation est divisée méthodiquement en deux points et se termine sur des affections et des résolutions. Le terme de *Méditations* est, à notre avis, trop modeste : on pourrait y substituer celui d'*Élévations* dont s'est servi Bossuet pour ses méditations sur les mystères. Peut-être le pieux auteur mystique a-t-il voulu, par un sentiment d'exquise délicatesse, éviter tout parallèle entre son œuvre et celle de l'Aigle de Meaux. Mais ce parallèle s'offre de lui-même et le cardinal Wiseman n'a rien à redouter du voisinage ou de sa confrontation avec Bossuet.

— Livre de spiritualité aussi, celui du R. P. Billecoq, mais exclusivement destiné aux religieuses, comme, d'ailleurs, l'indique clairement le titre : *La Religieuse parfaite, ou la Piété dans le cloître.* La formation d'une religieuse à la vraie piété n'est point facile : il faut, à cette œuvre, user de beaucoup de sagesse, de prudence, de discernement, de fermeté, de constance, et, d'autre part, le genre de tel directeur peut ne pas convenir à tel esprit, à tel tempérament. La variété des ouvrages s'explique et se justifie ainsi : celui qui ne saurait réussir dans tel cas réussira merveilleusement dans un autre. Le livre du P. Billecocq nous paraît toutefois convenir au plus grand nombre. Pour dater du XVII[e] siècle, les instructions familières sur les pratiques de la vraie dévotion qui conviennent à une religieuse, n'en sont pas moins, opportunes et excellentes au début de ce vingtième siècle. Dans la première partie, l'auteur traite des pratiques intérieures et extérieures de la religion ; dans la seconde il indique l'esprit qui doit animer ces pratiques. A lire son volume, beaucoup de religieuses gagneront à s'inspirer de la vraie dévotion et à détruire certaines habitudes devenues manies qui font dévier leur piété, causent une grande perte de temps et aboutissent parfois à de fatales déceptions. L'ouvrage se complète par des méditations pour une retraite de huit jours : c'est l'œuvre du R. P. Bourgeois qui vient se souder, comme un heureux complément, au petit traité du P. Billecocq.

— Aux simples fidèles, comme aux religieuses s'adresse l'auteur du

Chemin du Ciel éclairé et aplani. Les *Lettres de direction*, que nous annonçons, ont pour but de montrer en pleine lumière ce chemin du Ciel que les préjugés nous représentent d'un abord si difficile et tout hérissé d'obstacles. Voici les questions traitées dans ces lettres : Esprit de foi, Conditions de la lutte ; Exercice de la prière et de l'humilité, Esprit de renoncement et de mortification, Règles et notions de la vie intérieure, Voies crucifiantes et purifiantes, espérance chrétienne ; Rapports de l'âme avec Jésus ; Vicissitudes de la vie spirituelle, confiance et abandon, fruits et joie du sacrifice, pratique du pur amour ; Immolation de J.-C. continuée dans les âmes qu'il s'est choisies ; Fêtes et mystères. Ce sont tour à tour des conseils, des enseignements, des règles de vie chrétienne et de perfection, merveilleusement propres à éclairer les âmes, à les fortifier, à les consoler, à leur faciliter leur ascension vers le Ciel. Chacun peut y trouver, à l'heure de l'épreuve, la page écrite pour soi, une lumière, un aliment pour ses désirs de perfection. Et dans cette grande diversité de questions, l'auteur a su donner l'unité à son travail en classant le tout de façon à faire un vrai traité de spiritualité. C'est aussi la doctrine de graves et recommandables auteurs qu'il a mise — il l'avoue sincèrement — à contribution.

22 à 31. — Piété. — *L'Année liturgique*, du R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes, s'achève enfin avec le VIe volume du *Temps après la Pentecôte*. Ç'a été une œuvre de longue haleine, se poursuivant lentement, à l'encontre de ces publications hâtives qui peuvent obtenir une heure de faveur, mais qui ne sauraient avoir une longue vie. Il a fallu soixante ans pour arriver au volume qui clôt l'œuvre ! Et, pendant cet espace considérable de temps, la sympathie ne s'est pas découragée : on était avide du nouveau volume qui devait paraître, mais cette avidité était contenue, résignée, jusqu'à ce que, enfin satisfaite, elle éclatât dans de vrais transports de joie : cinq cent mille volumes, sortis des presses avant que l'œuvre ne fût achevée, sont bien une preuve irrécusable de l'attrait qu'y trouvent les âmes. Ce VIe volume de la continuation contient le Propre des Saints, depuis la Toussaint jusqu'au 30 novembre.

— Ceux qui seraient effrayés des quinze volumes de *l'Année liturgique* pourraient se contenter d'un petit résumé ayant pour titre : *Entretiens sur quelques-unes des fêtes chrétiennes*, entretiens familiers, mais très intéressants et pieux, indiquant, avec l'origine historique de la fête, sa signification propre et le symbolisme des cérémonies auxquelles elle donne lieu.

— Le livre du P. Gœdert pourrait compléter le précédent, avec ses *Lectures pieuses pour tous les dimanches et les principales fêtes de l'année.* Ces lectures offrent d'autant plus d'intérêt et d'utilité qu'elles sont

empruntées aux œuvres de saint Bernard. Mgr de Saint-Dié félicite l'auteur de l'heureuse pensée qu'il a eue de proposer son volume comme livre de lecture de la famille : « La lecture de l'Évangile, de la Vie des saints et de pieuses méditations était un usage éminemment chrétien dans les familles d'autrefois. Le maintenir là où il existe encore, le réveiller là où il est quelque peu assoupi, le faire naître là où il n'est pas en honneur, tel est le triple but que vous poursuivez. J'aime à penser que vous aurez la satisfaction de l'atteindre. » Les familles chrétiennes gagneraient, en effet, beaucoup à se nourrir de ces considérations spirituelles qui conserveraient ou réformeraient en elles la foi et les mœurs.

— *Le Mois du Sacré-Cœur de Jésus*, par le R. P. Dehon, nous aide efficacement à pénétrer dans ce sanctuaire, véritable abîme de sainteté et de perfection. L'auteur ne veut pas, toutefois, nous inspirer une simple dévotion d'impressions et de sentiments ; son but est de nous porter à réformer notre cœur sur le modèle du cœur de Jésus, de nous faire imiter sa douceur, son humilité, sa patience, sa charité : « car, dit-il, c'est là honorer véritablement le cœur de Jésus et prendre la voie d'une direction solide et intérieure. » Son fil conducteur, c'est la série des invocations qui composent les nouvelles litanies du Sacré-Cœur ; sa méthode c'est d'abord l'exposition de la doctrine, c'est ensuite, pour ajouter cette suavité que réclame un tel sujet, l'appropriation ou l'application à chaque invocation de quelques citations empruntées aux saints, en particulier à sainte Gertrude et à la B. Marguerite-Marie.

— Le R. P. Dehon nous donne encore, sur la Sainte Vierge, un livre en tous points semblable par la méthode. C'est le *Mois de Marie sur les litanies de la Sainte Vierge*. Il prend les invocations dans l'ordre où elles existent, en groupant toutefois celles qui ont entre elles une grande analogie. Les méditations, comme pour le Sacré-Cœur, sont généralement empruntées aux ouvrages des saints : où trouver rien de plus doctrinal et aussi de plus affectueux pour Marie ? Quant aux exemples, comme ceux du livre précédent, ils sont d'ordinaire assez neufs : ils font ressortir la grande action de la Sainte Vierge et son triomphe au dix-neuvième siècle.

— Autre *Mois de Marie* que publie M. Mézange de Saint-André, celui-ci à l'usage spécial des femmes chrétiennes. Nous nous associons à l'éloge que le R. P. Nuss, recteur en théologie, fait de ce petit volume. « La piété que l'auteur cherche à inculquer aux femmes chrétiennes repose sur une doctrine sûre et solide, non sur un sentimentalisme vague et obscur. En peu de mots, avec clarté et précision, l'auteur touche aux principales questions se rattachant à la vertu qui fait l'objet de la méditation. »

— Revenons aux *Litanies de la Sainte Vierge* qui sont un thème

inépuisable. L'*Étude historique et critique* que nous en donne le R. P. Angelo de Santi est un travail de controverse plutôt que de mysticité ; il s'adresse spécialement aux érudits que les recherches des origines et des textes intéressent beaucoup, mais il s'en faut qu'il soit sans intérêt, même pour les simples fidèles ; chacun aime assez à savoir d'où vient la prière qu'il récite, quel en est l'auteur, à quelle date elle remonte. C'est donc pour le plus grand profit de tous que M. l'abbé Boudinhon a traduit cet ouvrage de l'italien et l'a vulgarisé en France. Ce travail est divisé en trois chapitres : le premier traite les diverses opinions qu'il fait connaître et qu'il juge ; l'histoire des litanies occupe tout le deuxième, enfin, dans le troisième, l'auteur remonte aux origines et reproduit les documents qui ont servi à préparer les litanies dites de Lorette.

— La piété fait le fond du livre du R. P. Ollivier : *Petites Méditations sur les litanies de la Sainte Vierge.* Simple et rapide commentaire des invocations, c'est-à-dire des divers titres que l'Église donne à Marie. Comme le dit si justement l'auteur, les litanies sont avant tout une prière, l'une des plus respectables par l'antiquité et des plus agréables par la variété. L'usage nous en vient de l'Orient par saint Cyrille, mais c'est saint Germain qui en aurait donné le modèle. Le R. P. Ollivier ramène toutes les invocations des litanies à trois idées principales : la maternité et la virginité de Marie, puis les titres qui lui conviennent en raison de ces deux prérogatives, enfin les diverses formes de sa royauté. Chaque méditation ne tient pas une page, c'est dire qu'elle est bien réellement « petite » ou courte : elle n'en vaut peut-être que mieux, n'effrayant pas le lecteur et favorisant la mémoire.

— « De Marie on ne parlera jamais assez », disait saint Bernard. Après ses litanies, voici son rosaire. Dans *le Rosaire et la sainteté*, le R. P. Hugon trouve d'harmonieux rapports entre le rosaire et la sainteté ; un Avant-propos nous montre le rosaire comme une synthèse du christianisme, un résumé des œuvres de la grâce divine ; entrant alors dans le cœur de son sujet, il étudie, dans le rosaire, l'auteur de la sainteté qui est Jésus : rosaire et le cœur de Jésus, rosaire et l'âme de Jésus, c'est-à-dire, sa science, sa grâce et sa divinité ; il étudie ensuite les modèles de la sainteté : Marie, modèle de la prédestination, mère de la grâce, patronne de la bonne mort ; Joseph, ses droits sur Jésus et Marie, son contact avec le Verbe, son rôle par rapport à l'Église dont il est le patron ; enfin c'est la pratique de la sainteté que l'auteur considère dans le rosaire : sainteté commune, parfaite et héroïque. Il y a beaucoup à prendre dans ce petit volume qui renferme, comme on vient de le voir, un vrai traité abrégé de spiritualité.

— *Le Chrétien à l'école de saint Joseph* achève de faire connaître le saint patriarche : sous la forme d'exercices pour le mois de mars, cet opuscule comprend trente et une méditations sur la prédestination, les prérogatives, les vertus et la puissance de saint Joseph que l'auteur veut faire mieux aimer. Chaque méditation est divisée en deux points : le premier retrace succinctement une des vertus qui brillèrent en ce saint ou des diverses fonctions si élevées qu'il remplit auprès de Notre Seigneur, son fils putatif; le second expose les enseignements qui découlent de ses exemples. Ainsi, à « l'école de saint Joseph », le chrétien apprend, en même temps que les devoirs de la vie chrétienne, à honorer Jésus-Christ, selon l'attrait doux et puissant qu'inspire aux âmes l'adorable Eucharistie. Il est à regretter seulement que ce livre ne porte pas, comme l'exige la loi canonique, l'*imprimatur* de l'Ordinaire. F. Chapot.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

1. *De Cantu in ordine seraphico,* auctore P. Fr. Eusèbe Clop des Sorinières, O. Fr. Min. Solesmes, impr. Saint-Pierre, 1900, petit in-8 de 132 p. — 2. *Mass und Milde in kirchenmusikalischen Dingen,* von P. Ambrosius Kienle, O. S. B. Freiburg im Breisgau, Herder, 1901, gr. in-8 de xii-224 p. — 3. *Nuovo Studio su Giovanni Pier Luigi da Palestrina e l'emendazione del Graduale romano,* con Appendice di documenti, da Mons. Carlo Respighi. Rome, Desclée, Lefebvre, s. d., in-8 de 138 p. — 4. *Le Chant liturgique dans le diocèse de Grenoble,* par Charles-Félix Bellet. Paris, Picard, 1900, in-8 de 36 p. — 5. *Le Chant bénédictin,* par Alfred Dabin. Grenoble, Brotel, in-8 de 24 p. — 6. *Gregoriana,* par Alfred Dabin. Solesmes, impr. Saint-Pierre, 1898, in-8 de vii-77 p., 2 fr. 30. — 7. *Die Verbesserung der Medicaea, mit besonderer Berücksichtigung der Musica sacra. 1901, n° 1, beigegebenen Beilage : « Warum halten wir an der officiellen Choral-Ausgabe fest? »,* von G. V. Weber. Mayence, Kirchheim, 1901, in-8 de 24 p. — 8. *Histoire de la musique. Belgique, le* xix*e siècle,* par Albert Soubies. Paris, Flammarion, 1901, petit in-12 de 115 p., 2 fr. — 9. *Histoire de la musique. Hollande,* par Albert Soubies. Paris, Flammarion, 1901, petit in-12 de 91 p., 2 fr. — 10. *Histoire de la musique Pays scandinaves. Des origines au* xix*e siècle,* par Albert Soubies. Paris, Flammarion, 1901, petit in-12 de 79 p., 2 fr. — 11. *Les Concerts en France sous l'ancien régime,* par Michel Brenet. Paris, Fischbacher, 1900, in-12 de 407 p., 5 fr. — 12. *La Sonate. Conférence publique donnée à Nevers le 22 décembre 1900,* par Charles Bohème. Nevers, Vallière, 1901, in-12 de 31 p. — 13. *Robert Schumann, avec les Conseils aux jeunes musiciens,* par Aymar de Nessiny. Paris, Fischbacher, 1900, in-12 de xvii-184 p., 3 fr. — 14. *Lamartine et la Musique, ou le Problème de l'application de la musique à la poésie,* par l'abbé J. Maitre. Beaune, Loireau, 1901, in-8 de 31 p. — 15. *Abécédaire du plain-chant à l'usage des séminaires et des paroisses,* par l'abbé J. Sabouret. Paris, Poussielgue, 1901, petit in-12 de 15 p., 0 fr. 15.

1. — Le R. P. Eusèbe nous apprend qu'il édite en ce moment à Solesmes les livres de chœur franciscains. Pour leur servir d'annonce, ce savant religieux vient de publier une brochure intitulée : *De Cantu in ordine seraphico.* Il nous montre là à quels pénibles travaux il a dû se livrer pour reconstituer le chant de son ordre. Retrouver en effet les monuments partout disséminés du chant franciscain n'était pas chose facile. Nécessité s'imposait pour cela de parcourir une bonne partie

de l'Europe, de traverser les mers, de suivre la piste de manuscrits perdus au fond des couvents ou des bibliothèques publiques et privées, de réveiller et de sortir de la poussière plus

D'un vieux bouquin plongé dans un profond sommeil,

de dépouiller des documents de tout genre, de classer les découvertes, de les comparer et de conclure. C'est fait maintenant. Nous ne doutons ni de la valeur, ni du succès de ce persévérant et méritoire travail. Cependant nous éprouvons une vague inquiétude que nous nous en voudrions de ne pas accuser ici. L'auteur nous assure que ces mélodies franciscaines retrouvées « sont l'écho des âmes candides qui les ont dictées » et qu'elles ont « une allure *sui generis*, » un cachet de grâce, « de fraîcheur rare, » « de simplicité » et de « suavité » « qu'on savoure avec délices. » Déjà, vous êtes certain, mon R. P., que

« .... les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille. »

Nous le souhaitons ; mais, malgré nous, il nous vient des doutes sur la beauté des productions mélodiques du XIVe siècle et des siècles suivants. Qu'il faille en excepter quelques-unes de réellement supérieures, empreintes encore d'une certaine saveur grégorienne, nous n'hésitons pas à l'admettre. Mais qu'elles doivent être rares ! Et ne trouvez-vous pas que ce serait un bien singulier hasard que celles-là, et celles-là seules, fussent justement le lot heureux du répertoire franciscain ? C'est presque à regret que nous faisons, au passage, cette remarque. Car nous trouvons qu'il faudrait louer sans restriction le zèle de quiconque travaille avec intelligence à la remise en honneur des vieilles cantilènes de l'Église. Les fortes convictions menant à l'action, le R. P. Eusèbe, tout au long de son ouvrage, bataille ferme contre les tenants du chant polyphonique parmi le clergé français.

2. — L'ouvrage du R. P. Kienle : *Mass und Milde in Kirchenmusikalischen Dingen* est d'un intérêt tout local et ne vise que l'Allemagne. On sait les grands services rendus par la puissante « Société de sainte Cécile » pour la réforme de la musique d'église. Le P. Kienle les reconnaît et y rend hommage; mais en même temps il ne craint pas de signaler dans la conduite de cette société un esprit étroit et mesquin, qui peut, à la longue, constituer un véritable danger. Tous les arguments du courageux auteur, appuyés sur les décisions de Rome elle-même, sont une poussée vigoureuse contre l'abus des recours trop fréquents à Rome, une réclamation en faveur des droits des Ordinaires, et une restriction très juste à la force exagérée que beaucoup donnent aux décisions de la S. C. des Rites. Le P. Kienle ne parle que tout à fait incidemment des éditions de Ratisbonne; cependant presque tous ses arguments tendent à prouver combien a été

exagérée la conduite du « Cœcilienverein » dans cette question d'édition. Les deux hommes que l'auteur vise le plus sont Witt et Krutschek. Écrit avec mesure et discrétion, cet ouvrage, très bien documenté, a produit en Allemagne une véritable émotion ; mais la théorie de Dom Kienle ne manquera pas de triompher parce qu'elle est vraie.

3. — Mgr Respighi est un prélat, jeune encore, de la cour romaine, qui s'est fait connaître très avantageusement, en ces dernières années, par de savantes études historiques sur le chant grégorien. A la fin de 1899, il publiait une brochure où, à l'encontre de la thèse soutenue par le Dr Haberl, de Ratisbonne, il s'appliquait à démontrer que Palestrina n'était nullement l'auteur du Graduel romain, dit médicéen, — du nom de l'imprimerie qui publia cette édition. Ce travail offre le plus vif intérêt, puisqu'il traite, au sujet du chant de l'Église romaine, la question d'origine. Or, tandis que le Dr Haberl fait endosser par Palestrina l'édition médicéenne, Mgr Respighi prouve que l'illustre artiste fut étranger à sa rédaction. Le *Nuovo Studio su Giovanni Pier Luigi da Palestrina* est une seconde édition développée de la susdite brochure, avec des notes marginales qui en facilitent la lecture. Il comprend deux parties : la première nous apprend pourquoi, sur l'ordre de Grégoire XIII, Palestrina abandonna l'œuvre que ce Pontife lui avait d'abord confiée ; la seconde partie est consacrée à l'historique des vicissitudes que subit le manuscrit inachevé du célèbre musicien, quand l'artiste fut mort. Le docte prélat s'appuie sur les précieuses découvertes qu'il a faites à la bibliothèque Vaticane : le Graduel médicéen, où d'ailleurs les mélodies grégoriennes traditionnelles sont méconnaissables, ne saurait être attribué à Palestrina. Il faut lire en entier le chapitre (p. 105 et suiv.) où l'auteur établit nettement que l'édition médicéenne n'a jamais eu dans l'Église le caractère officiel que le Dr Haberl lui suppose. Dans la Préface de son *Étude*, Mgr Respighi souligne les procédés discourtois que le docteur allemand a mis parfois au service de sa polémique ; il ne veut pas s'en plaindre pourtant outre mesure, parce qu'il regarde comme perdue une cause qui éprouve le besoin de recourir à de tels moyens de défense (p. 10). Cette brochure fait le plus grand honneur au savant prélat ; elle projette la lumière sur une question de grande actualité, et le Dr Haberl ne refusera pas de souscrire aux paroles du pape Léon XIII que Mgr Respighi cite très opportunément à la fin de son travail (p. 119) : *Declinare ab instituto corruptio est ; ad institutum redire sanatio.* Sur le terrain du plain-chant en particulier, le Souverain Pontife souhaite vivement que l'on revienne *ad fontes S. Gregorii ;* c'est ce qui ressort avec une nouvelle évidence du bref : *Nos quidem,* que le Saint Père a expédié le 17 mai à l'abbé de Solesmes, Dom Delatte, et à ses religieux. Ce bref qui est un éloge à l'adresse des bénédictins, sert en même temps à tracer la

voie à tous ceux qui s'intéressent à la restauration des anciennes mélodies grégoriennes.

4. — La France a été plus clairvoyante que l'Allemagne dans cette fameuse question, et elle a su interpréter avec plus de liberté les décrets de la S. C. des Rites ; le diocèse de Grenoble en donne un nouvel exemple. Mgr Bellet, pour mieux le mettre en évidence, vient de publier une brochure, où il trace à grandes lignes l'histoire du lutrin depuis la disparition des mélodies grégoriennes au XVIe siècle jusqu'à leur réveil vers 1850, et depuis leur réveil jusqu'à nos jours. Ses critiques sont très justes sur les diverses éditions de plain-chant, issues, trop vite, du retour général à la liturgie romaine. Il donne en particulier, sur l'édition Rojat, longtemps officielle à Grenoble, des détails fort instructifs et édifiants. Elle est morte maintenant ; n'en parlons plus. Grenoble vient de la remplacer par les livres de Solesmes. Et, à ce propos, Mgr Bellet montre leur supériorité, en ce qu'ils sont l'exacte reproduction des manuscrits. Il faut féliciter et Grenoble de son heureux choix, et Mgr Bellet de son rapport très sérieux, très méthodique et très soigné. La lecture du *Chant liturgique dans le diocèse de Grenoble* est de nature à mettre les amateurs en goût d'études plus approfondies sur la question.

5. — Avec M. Dabin, c'est une autre littérature. Nos lecteurs le connaissent déjà. On dirait qu'il ne peut penser qu'à la condition d'avoir des adversaires en face de lui. Et il les traite sans pitié, en enfant terrible. Sa brochure : *Le Chant bénédictin*, n'est qu'un carquois garni, dont les flèches partent en tout sens et à tout propos, au milieu d'éclats de rire, sur les malencontreux qui, sans raison, médisent des mélodies grégoriennes. Les flèches sont de très bonne marque et adroitement lancées, ... mais ce sont des flèches.

6. — *Gregoriana*, du même auteur, ressemble un peu, par le fond, à l'ouvrage de Mgr Bellet. On y retrouve l'étude des mêmes questions, les mêmes appréciations, et à peu près les mêmes conclusions. Seulement elles sont autrement présentées ici et là. Les preuves — et les meilleures — les documents, les citations abondent. Cette fois, on apprend avec M. Dabin plus qu'on ne rit. Mais il a beau faire, l'effort est visible. On sent qu'il bout et que ses nerfs frémissent dans cette espèce d'habit cérémonieux, qu'il a voulu revêtir. Chassez le naturel, il revient au galop. Il est évident que M. Dabin possède parfaitement les questions qu'il traite. Mais en dernière analyse, je doute qu'avec sa méthode il fasse beaucoup de prosélytes.

7. — Il suffit de vingt-quatre pages à M. Weber pour démolir poliment l'édition médicéenne. Il lui suffit de présenter les variantes innombrables de l'édition dite officielle dans les mêmes chants. C'est clair, c'est précis, c'est concluant ..... *Die Verbesserung der Medicaea* a suscité des colères : ce n'est pas étonnant.

8, 9, 10. — Les trois nouveaux volumes de M. Soubies, consacrés à la *Belgique*, à la *Hollande* et aux *Pays scandinaves*, sont bien les frères des précédents. Pour un peu, même, ils seraient jumeaux, tant sont rapprochées leurs dates de naissance. L'auteur poursuit avec activité son *Histoire de la musique*. Toujours même procédé. Du point de départ au point d'arrivée, il nous emporte avec lui sur sa monture lancée à triple vitesse. A certains endroits, le désir est bien tentant de ralentir un peu la course, pour considérer plus à l'aise les beautés qui se présentent. M. Soubies n'écoute rien et file toujours. J'avoue que c'est grand dommage. N'était son intention trop arrêtée de ne donner de son « Histoire » qu'un simple canevas, il eût pu réaliser pour la musique ce que Louis Blanc n'a pas craint de faire pour la peinture. L'entreprise était importante et du plus vif intérêt. Au lieu de cela, M. Soubies ne vise qu'à exécuter une œuvre, intelligente sans doute, de collectionneur. On trouve dans ses petits livres, à côté de noms connus, les noms les plus inconnus ou les plus oubliés de musiciens hollandais, flamands et scandinaves. Compositeurs, critiques, instrumentistes, chanteurs, maîtres de chapelle, carillonneurs, facteurs d'orgue, de clavecin ou de piano, luthiers, et même éditeurs, traités, ouvrages, revues, en un mot hommes et choses, tout ce qui a trait à la musique de près ou de loin, est soigneusement étiqueté et mis en place. Cela suppose incontestablement une somme considérable de lectures variées et de patientes recherches. Cela peut être aussi d'un très grand prix pour les savants, les spécialistes et les historiens. Pourtant nous doutons que les curieux, qui n'auraient pas suivi sans plaisir le mouvement artistique de ces peuples du Nord, pénètrent bien avant dans de tels ouvrages. Non que la critique en soit absolument bannie : il y a sur la situation et le caractère de la musique aux Pays scandinaves, sur Gustave Vasa et ses successeurs, des pages fort intéressantes et de très originales appréciations. De même, en Belgique, la physionomie, — trop flatteuse à mon sens, — de Fétis, de Gevaert et de Peter Benoît, est plus attentivement tracée. Mais ce ne sont que des maquettes... et trop rares encore. Finalement, on se prend à regretter que M. Soubies n'ait fait qu'explorer, sans l'exploiter, une mine ausi vaste, dont il semble connaître, avec plus de précision que personne, jusqu'aux moindres secrets.

11. — *Les Concerts en France sous l'ancien régime* offrent l'histoire de l'origine des concerts en notre pays et de leur développement depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIIe inclusivement. Musicographe connu et apprécié, habitué de longue main à mettre en œuvre les documents qui concernent l'histoire musicale, M. Michel Brenet a trouvé le secret de soutenir l'intérêt devant la longue série des dix-sept chapitres qui composent son ouvrage; et quand on songe qu'il n'est en somme

qu'une interminable liste de noms propres, il faut convenir qu'il a fallu beaucoup d'art pour ne pas la rendre fastidieuse. Chaque personnage apparaît à son heure; des notes au bas des pages nous apprennent son lieu d'origine, quelquefois sa généalogie, son genre de talent, ses pérégrinations artistiques en France ou à l'étranger, parfois les petits travers de son caractère, et, quand il y a lieu, les œuvres qu'il a composées.

12. — *La Sonate* est une sorte de discours-prélude, à une audition musicale. Le rôle de M. Ch. Bohême, en la circonstance, est forcément restreint. Néanmoins ses considérations sur la composition et le caractère des morceaux inscrits au programme, et jusque sur les différents états d'âme d'où ils ont jailli, sont faites d'une plume rapide sans doute, mais avec une exquise finesse, et délicatement marquées. Dans l'espace relativement court d'un siècle et quart, de 1700 environ à 1827, M. Ch. Bohême prend la « sonate allemande » à sa naissance, avec S. Bach. Il montre ensuite sa transformation en « espèce » distincte avec Ph.-Em. Bach, ses développements divers avec Haydn et Mozart, et la conduit ainsi à son apogée avec Beethoven. Pour donner plus de solidité à ses appréciations, il a soin de les étayer sur l'autorité de critiques de valeur, tels que Soubies, Lavignac, C. Bellaigue, etc. Il faut savoir gré à M. Ch. Bohême de ce qu'il dit de Mozart tout le bien qu'il en pense, à l'encontre d'une certaine mode actuelle qui reproche au génie facile du célèbre compositeur d'avoir peu créé d'œuvres vraiment grandes et fortes.

13. — Dès les premières lignes on s'aperçoit que le livre intitulé : *Robert Schumann, avec les Conseils aux jeunes musiciens*, sort de la plume d'un admirateur passionné du grand musicien et de son œuvre. C'est pour cela qu'il nous donne à la fois des détails nombreux sur la vie privée de l'artiste qu'il rend intéressant et sympathique, et sur le grand nombre d'œuvres musicales qu'il a laissées. Lecture également agréable pour ceux qui ne connaissent pas la vie tourmentée de Schumann et ne sont pas familiarisés avec son génie musical, et pour ceux qui, connaissant les œuvres de ce musicien, en ignorent les détails biographiques.

14. — M. l'abbé J. Maître, dans *Lamartine et la Musique*, ne trace de son sujet que les grandes lignes. Sa thèse eût certainement gagné en force à être documentée, développée et débattue. Elle se compose de deux parties. La première contient quelques extraits de Lamartine, qui nous est présenté comme chantre de Dieu et de la nature. La seconde essaie de résoudre le *Problème de l'application de la musique à la poésie*. La musique, le premier des deux facteurs, y est divisée en: musique instrumentale, musique d'action et musique de chant. Suivent quelques considérations sur des mélodies appliquées aux divers

textes de Lamartine, l'énoncé des règles qui doivent guider le compositeur dans la musique de chant, et des opinions contradictoires sur la question. Cette brochure, fort intéressante, renferme d'excellents avis, que les musiciens actuels, même les meilleurs, feraient bien de retenir et de méditer. Quant à la manière dont est traité le sujet, nous trouvons qu'il eût été plus méthodique de faire, après l'étude de la musique, celle de la poésie, et de rapprocher ensuite les deux facteurs du problème pour en tirer, dans une solution bien évidente, les lois générales de composition qui se seraient appliquées d'elles-mêmes, en fin de compte, à Lamartine. Devons-nous aussi dire que nous regrettons certaines phrases, qui, dans leur affirmation catégorique et sans commentaires, sont sujettes à caution? Ainsi M. Maitre reproche à l'École italienne de n'écrire que pour les voix, sans préoccupation du texte. Sans doute ne fait-il commencer cette école qu'avec les deux Scarlatti et Pergolèse. Mais il faudrait le dire, afin de bien mettre à l'abri de ce reproche les maîtres des XVIe et XVIIe siècles. Il avance que les pièces grégoriennes n'expriment qu'un sens général, une sorte d'état d'âme. N'est-ce pas trop absolu? Nous croyons au contraire très nombreuses celles où le chant souligne les mots, en particulier dans le *Propre du Temps*. Il est vrai que, pour bien s'en rendre compte, il faudrait ne se servir que des éditions et de la méthode de Solesmes.

15. — Qu'il suffise de mentionner l'*Abécédaire du plain-chant* de M. l'abbé Sabouret. C'est, à l'usage des séminaires et des paroisses et pour toutes les espèces de plain-chant, la méthode la plus simplifiée qui soit au monde, la moins longue aussi et la moins chère. M. B.

POÉSIE

1. *Dans la prière et dans la lutte*, poésies, par François Coppée. Paris, Lemerre, 1901, in-12 de 162 p., 3 fr. — 2. *Les Deux Ailes de l'âme*, par Joseph Serre. Paris, Retaux, 1901, in-12 de 221 p., 2 fr. — 3. *Reflets d'Évangile*, par l'abbé Jean Barthès. Paris, Lemerre, 1901, in-18 de 90 p. — 4. *Le Cœur innombrable*, par la comtesse M. de Noailles. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-12 de 192 p., 3 fr. 50. — 5. *Chansons de geste et poèmes divers*, par Georges Gourdon; préface du vicomte E.-Melchior de Vogüé, de l'Académie française. Paris, Lemerre, 1901, in-12 de VI-206 p., 3 fr. — 6. *Flandre*, par Léon Bocquet. Paris, Maison des poètes, 1901, in-12 de 97 p., 3 fr. — 7. *Poèmes mystiques. Les Rêves. Les Prières. Les Paroles*, par Armand Praviel. Paris, « La Lutte », 1900, in-12 de 96 p. — 8. *Les Échos de l'Évangile*, par Léon Montesuis. Paris, Bloud, 1901, in-12 de XI-212 p., 2 fr. 50. — 9. *Jeune Amour*, par Victor Billaud. Paris, Lemerre, 1901, in-12 de 298 p., 3 fr. 50. — 10. *Images et silhouettes*, par Paul Nagour; préface d'Ernest Laut. Paris, Taillandier, 1901, in-12 de 144 p., 2 fr. — 11. *Poèmes de la solitude*, par Henri Allorge. Paris, « Revue des poètes », 1901, in-12 de 173 p., 2 fr. — 12. *Attentes*, par Isaac Cottin. Paris, Lemerre, 1901, in-12 de 178 p., 3 fr. — 13. *Les Sursauts*, poésies, par L. de Bernard de Feissal. Paris, Poisson, 1901, in-12 de 86 p., 1 fr. 50. — 14. *Le Vray Mistère de la Passion*, par Arnould Greban, adapté par Gailly de Taurines et de la Tourrasse; préface de Émile Faguet. Paris,

Belin, 1901, in-12 de x-143 p., 2 fr. 50. — 15. *Les Femmes de Shakespeare*, par Théodore Maurer. Paris, Maison des poètes, 1901, in-12 de 183 p. — 16. *L'Idole et l'Idéal*, poème par F.-A. Bridgman; préface de Charles Fuster. Paris, Henry May, 1901, in-4 de 88 p., 5 fr. — 17. *Au terme du chemin. La Traversée. Le Chevalier noir*, par Henri Reclos. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1901, in-12 de 152 p., 2 fr. — 18. *Les Chants du foyer*, par Marie-Denise Marinot. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1900, in-12 de 257 p., 3 fr. 50. — *Fleurs d'âme* (triptyque), par Gustave Dhyeux. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1900, in-12 de 91 p. — 20. *Sonnets en petit deuil*, par Charles-Adolphe Cantacuzène. Paris, Perrin, 1901, in-12 de 155 p., 2 fr. 50. — 21. *Sur les marges d'un drame, journal d'un poète pendant la crise de France*, par Paul-Hyacinthe Loyson. Paris, Stock, 1901, in-12 de 399 p. — 22. *En marge de la censure*, par Daniel Riche. Paris, Flammarion, 1901, in-12 de 348 p., illustré, 3 fr. 50.

1. — C'est surtout lorsqu'il m'arrive une aubaine comme celle d'un livre de poésies de M. Coppée, que je me désole d'être enfermé dans un cadre aussi restreint que celui-ci. Mais j'ai peut-être tort, en la circonstance, par cette simple raison que tous ceux qui liront ces lignes se sont déjà procuré ou se procureront le dernier volume du poète des *Humbles*, en sorte qu'ils n'auront besoin d'aucune critique pour en savourer toutes les beautés. Lorsqu'il s'agit d'une œuvre de cette valeur, je plaindrais les lecteurs qui se contenteraient de mes si brefs comptes rendus, quelque soin que j'apporte d'ailleurs à y traduire aussi exactement que possible la pensée de chaque poète, son genre, ses mérites, ses procédés et ses défauts ou ses inexpériences.

Dans la prière et dans la lutte, comme le titre l'indique, comprend surtout des poésies de M. Coppée composées depuis son retour si touchant et si simple à la pratique religieuse, car on ne peut se servir du mot de conversion pour un homme qui a toujours compris et traduit l'esprit de l'Évangile, particulièrement l'esprit de bonté et de charité. Je n'ai pas besoin de dire ce que M. Coppée entend par la lutte, car tout le monde sait ici de quel cœur le président de la *Patrie française* s'est lancé dans la mêlée, et il en est même qui trouvent qu'il s'y est jeté trop sans compter, étant donné qu'il pouvait, comme poète, comme écrivain, et sans descendre dans les luttes quotidiennes de la politique, faire un bien immense. Ceci est affaire d'appréciation, et d'ailleurs, à ceux qui jugent ainsi, je conseillerai de lire, entre autres, la belle pièce intitulée : *Le Devoir nouveau*. Ces vers pleins d'énergie et de caractère les engageront peut-être à agir davantage, ce qui ne sera pas un mal, car il me semble qu'ils sont assez rares ceux qui, comme M. Coppée, peuvent faire plus de bien peut-être par la plume que par l'action. Le fait que notre grand poète soit entré dans la lutte des partis a produit ce résultat — car les hommes ne jugent jamais avec la raison pure, mais toujours avec leurs passions — que les uns ont déclaré que M. Coppée, en tant que poète, a grandi de cent coudées depuis *la Bonne Souffrance*, et que les autres affirment, tout uniment, qu'il ne sait plus composer un vers depuis qu'il est devenu « clérical. » Je n'ai pas besoin de dire combien excessif est le premier de ces jugements, et

combien absurde est le second. La vérité, la voici : comme artiste, M. Coppée a depuis longtemps fait ses preuves; il a été et il est toujours, et ce n'est pas ses opinions qui pourront y changer quoi que ce soit, en même temps que le poète rare, le versificateur consommé. M. Coppée a ouvert la voie à cette poésie sociale que je ne cesse d'annoncer comme celle de l'avenir, poésie faite de vérité, de réalité, sortie des entrailles du peuple, non du peuple tel qu'on le veut, tel qu'on le rêve ou tel qu'on le redoute, mais de celui qui vit, qui travaille, qui souffre aujourd'hui sous nos yeux, et ce mérite d'initiateur, M. Coppée l'a eu dès le premier jour où il a écrit *les Humbles.* Sa conversion n'enlève rien à ce mérite et n'y ajoute rien au point de vue du métier; elle y ajoute seulement, au point de vue du fond, que le poète comprenant mieux l'Évangile qu'il pratique, y trouve et y trouvera encore plus de vérité et d'élévation. Ses sujets seront de ceux que nous préférons, mais ils seront toujours traités avec le même art, avec cette différence peut-être que le poète — qui pourtant a toujours été sincère — y mettra plus de sincérité encore, de passion et, par suite, de couleur. Donc, sans m'arrêter à réfuter ce jugement ridicule des adversaires qui refusent désormais tout talent à M. Coppée converti, je n'irai pas non plus jusqu'à dire qu'il s'est dépassé d'une façon extraordinaire depuis cette conversion, mais je dirai simplement que, même au point de vue artistique et dans le sens que je viens d'indiquer, il y a gagné et il a grandi, et c'est déjà énorme.

Et maintenant, je ne vais pas perdre mon temps à analyser froidement des pièces que tout le monde lira et relira, et je me bornerai à citer ces derniers vers de *Dans une église de village*, le chef-d'œuvre de ce volume :

Oui, bons paroissiens de cette pauvre église,
Robustes gens de mer vêtus d'un tricot brun,
Qui, baissant votre front boucané par l'embrun,
Portez, aux Fêtes-Dieu, le dais à plumes blanches,
Honnêtes marguilliers, en blouses des dimanches,
Sachant par cœur l'office et chantant les répons,
Mamans avec un mioche ou deux près des jupons,
Aïeules dont les doigts ridés par la misère
Usent obstinément les grains durs d'un rosaire,
Jeunes femmes levant au ciel vos yeux songeurs,
Gamins du catéchisme et fillettes des Sœurs,
Vous qui priez ici Jésus pendant les messes,
Pour devenir un jour dignes de ses promesses,
Soyez bénis! C'est grâce à vous que j'ai dompté
Mon vieux reste d'orgueil et d'incrédulité.
Vos ancêtres et vous avez mis dans ces pierres
Un don surnaturel par vos saintes prières.
Sous cette voûte, à tous les angles du granit,
Divins oiseaux de l'âme, elles ont fait leur nid.
J'entends chanter en moi leur voix suave et pure;
Mon cœur s'émeut enfin, ma bouche les murmure,
Et tout en pleurs, tendant mes deux mains vers la Croix,
J'ose dire : « Mon Dieu, je vous aime et je crois. »

2. — J'ai eu déjà à signaler le mérite de plusieurs œuvres de M. Joseph Serre, et je n'aurai qu'à me répéter, tout en ajoutant néanmoins que, dans *les Deux Ailes de l'âme*, le poète me paraît être encore en progrès sur ses ouvrages précédents. De tous ceux que j'ai lus de M. Joseph Serre, ce dernier volume est celui que je préfère. Toute l'œuvre, en son ensemble comme en ses détails, est inspirée par une pensée philosophique profondément chrétienne et qui tend toujours au bien, au mieux, à l'idéal, et cette pensée est traduite en beaux vers faciles, éloquents, fermes, et en images vivantes et riches ; car si le poète est philosophe et même mystique, il est aussi artiste et amoureux de la nature, à laquelle il emprunte les mille couleurs de sa palette, les nombreuses comparaisons de son style toujours très net, très concret, dans les sujets les plus théoriques et les plus abstraits. J'ajouterai que forme et fond — surtout fond, car pour la forme il y a beaucoup de Victor Hugo — le poète est bien lui et de plus en plus lui, fuyant toute banalité. Chose rare, ou plutôt merveille : il est également et toujours modeste. Mes confrères en critique devraient bien y songer un peu, car en voilà un qui ne se fera pas valoir et qui mérite justement et grandement d'être produit. Voici comme il définit lui-même sa poésie :

Mon vers est un roseau, mais un roseau pensant,
Une simple corolle entr'ouverte au passant
Où dans le doux matin, parfois, s'est déposée
La goutte de parfum, la perle de rosée,
Silencieusement, sans que j'en sache rien.
Par hasard un ami me dit alors : c'est bien.
Et c'est là ma critique. Une autre âme vient boire
A ma source, et, parfois, me sourit : c'est ma gloire.
Enfin mon vers est sage et je le dore un peu
De foi, d'azur, de ciel, afin qu'il plaise à Dieu.

La phrase, comme l'idée, a, chez M. Joseph Serre, une large ampleur, une véritable envolée, non calculée, mais tout au contraire spontanée, aisée, et d'un auteur qui possède aussi bien sa pensée que son métier. J'en pourrais donner vingt exemples, mais qui, précisément par leur étendue, seraient trop longs pour cette notice forcément très courte. Je préfère citer ces quelques vers qui témoignent, en dépit de leur verdeur, de l'esprit de justice sociale tout évangélique du poète, et qui prouvent, si l'indulgence et la bonté sont le fond de son âme, qu'il sait aussi, quand il le faut, être vigoureux et même agressif :

O monde ! Éden ! Enfer ! Délices et supplices !
Société croulante au poids des injustices !
Quand je songe qu'à Nice un homme, un prince, un fou,
Épicier parvenu, baron juif ou filou,
Une femme, marquise ou bourgeoise ou coquette,
De je ne sais quel sot conquérante ou conquête,
Peut faire en un seul jour des débauches de fleurs

A combler jusqu'au bord des gouffres de douleurs ;
Qu'en un de vos bijoux, madame, luit et brille
A votre doigt charmant, le pain d'une famille ;
Que vous allez tuant, foulant, éclaboussant,
Que vos *rivières* d'or sont des fleuves de sang,
Que roses, diamants, fêtes, tout étincelle
De deuil, et que de mort tout ce bonheur ruisselle,
Et que le peuple, avec dans l'âme des fureurs,
Contemple ces splendeurs faites de tant d'horreur,
Qui donc après cela s'étonne s'il voit rouge ?
Un jour de l'atelier, du repaire, du bouge,
Ce grand peuple affamé, sans feu, sans pain, sans Dieu,
Sortira comme un loup rôdant sous le ciel bleu,
Et dans Nice et Paris croulant sous les mitrailles
On verra ce chacal les dents dans vos entrailles.

3. — J'ai eu déjà l'occasion de parler d'un charmant volume de M. l'abbé Barthès, maître ès-jeux-floraux : *Autour du clocher*, et je n'ai qu'à redire, à propos de son dernier volume : *Reflets d'Évangile*, ce que je disais alors, ou à peu près. C'est de la vraie et grande poésie, faite de sincérité, de vérité, de charme, d'élévation, en beaux vers d'un homme du métier. Sentiments, idées, art, tout s'y trouve. Il ne faut pas oublier que l'auteur est un prêtre, et que, par suite, bien entendu, il n'a pas, sauf parmi les connaisseurs, la réputation qu'il mériterait. N'ayant pas à m'occuper de ces préjugés, qui font que le critique soi-disant indépendant en arrive à ne pas goûter les qualités artistiques d'un ouvrage religieux, je signale à l'attention de tous les amateurs de poésie ce délicat petit volume. Celui-là aussi, et comme les précédents, comprend tout l'esprit de l'Évangile et le traduit en beaux vers. Le prologue dit excellemment le but que l'auteur s'est proposé, et c'est pourquoi je tiens à le citer :

Sur ton livre, ô mon Dieu, j'ai prolongé ma veille,
Et, pendant que mon rêve évoquait le passé,
J'ai cru, sur les chemins où ta robe a passé,
Que ta voix murmurait des mots à mon oreille,

Et que je te suivais sur ta route d'exil,
Adorant en mon cœur la grâce de ton geste,
Tandis que des versets où ton souvenir reste
Montaient autour de moi les senteurs de Gâlil,

Et pour revivre encor ces jours vécus ensemble,
Dans ces vers que j'écris d'une plume qui tremble,
J'ai versé les parfums dont tu m'as enivré.

Mais l'arome d'amour qu'à travers l'Évangile
J'avais sur le vieux texte, en secret, respiré,
A perdu sa fraîcheur dans mon urne d'argile.

Je voudrais citer encore d'autres vers, pour démontrer qu'il a conservé beaucoup de cette fraîcheur de l'Évangile, par exemple ceux qu'il adresse à M. Coppée ; mais la place me manque et, d'ailleurs, comme ce livre mérite d'être entre les mains de tous nos lecteurs, ils pourront s'en rendre compte par eux-mêmes.

4. — *Le Cœur innombrable* de Mme la comtesse M. de Noailles, est d'un genre tout différent. Je n'y trouve pas une pièce qui me fasse supposer que l'auteur songe ou même croie à la vie future, à l'au-delà. Le poète songe bien à la mort, mais c'est pour penser que notre corps rendu à la terre renaîtra en quelque sorte pour devenir l'herbe, le grain, la fleur, les eaux de la nature, ce dont elle se félicite, car elle a pour la terre un tel culte que cela même lui paraîtra bon de rentrer dans son sein. Ce culte est *innombrable*, si je puis me servir de ce mot, c'est-à-dire qu'il se traduit sous toutes les formes, qu'il embrasse la nature dans toute sa variété, qu'il s'attache à toutes ses manifestations, grandes, petites, imperceptibles, qu'il entre dans tous les détails, car personne ne connaît mieux la terre, ses bois, ses rivières, ses plantes, ses animaux que Mme la comtesse M. de Noailles; ce culte est passionné, je dirais même exclusif, si l'auteur ne traduisait en quelques pièces la passion des sens, avec cette sorte de paganisme qui juge que tout est bien qui est conforme aux lois du beau physique. Le soir vient, après une journée de soleil, et voici les conseils que donne le poète à Éva :

La lune est favorable aux rêveurs de l'amour...
Éva, sois sans orgueil, sans prudence et sans peur...
Viens dans le bois feuillu, sous la fraîcheur des branches,
O pleureuse irritée et chaude du désir,
La nature infinie et profonde se penche
Sur ceux qui vont s'unir et souffrir de plaisir.

Mais telle n'est point la note qui domine dans ce livre très artistique, plein de vie, de couleur, de saveur, de sens et d'évocation des choses, d'émotion, de passion, et qui fuit la banalité courante par des façons de voir, de sentir et de traduire toutes personnelles. Je voudrais en donner quelques preuves en faisant remarquer combien le poète emprunte ses comparaisons les plus originales aux choses mêmes de la nature qu'il a sans cesse présentes à son esprit :

Mon cœur se dressera comme le coq qui chante
Insatiablement vers le soleil levé...

Mon cœur indifférent et doux aura la pente
Du feuillage flexible et plat des haricots
Sur qui l'eau de la nuit se dépose et serpente
Et coule sans troubler son rêve et son repos.

Je serai libre enfin de crainte et d'amertume,
Lasse comme un jardin sur lequel il a plu...

La joie et la douleur sont de grands compagnons,
Mon âme qui contient leurs battements farouches
Est comme une pelouse où marchent des lions...

Le gazon soleilleux est plein
De campanules violettes,
Le jour las et brûlé halète
Et pend aux ailes des moulins.

Mais je n'en finirais plus de citer. Je m'arrête, tout en faisant remarquer combien le poète s'affranchit des règles classiques de la rime, et même parfois d'autres règles, celles, par exemple, relatives à l'hiatus ou à l'élision des *e* muets. Je me reprocherais enfin de passer sous silence la large indulgence de l'auteur pour les faibles et les malheureux et sa pitié juste et bonne pour les misères.

5. — *Les Chansons de geste*, de M. Georges Gourdon, s'ouvrent par une élogieuse préface du vicomte Melchior de Vogüé, qui félicite le poète d'avoir puisé aux sources vives de la nation, car « même après Victor Hugo, on pouvait encore exhumer du reliquaire des aïeux les éléments épars de vingt *Légendes des siècles*, et c'est ce qu'a fait M. Gourdon dans un vers « habile et sonore. » « Oh ! la belle et triomphale symphonie, où chantent dans l'unisson d'un même chœur Roland et saint Louis, Jeanne d'Arc et Henri IV, les chevaliers de Malte et les petits enfants d'Alsace-Lorraine ! dit en terminant le préfacier. Les morts vous ont parlé, cher monsieur, les bons morts, les vaillants : puisqu'il y a, hélas ! de mauvais morts, qui hurlent du fond de leur tombe le mensonge et la discorde. Les morts propagateurs de l'antique idéal vous ont parlé, vous faites entendre leur voix aux vivants. Puisse-t-elle être écoutée, être aimée par beaucoup, comme elle l'est par le lecteur séduit qui a voulu vous apporter ici son faible témoignage ! »

Le poète définit d'ailleurs supérieurement lui-même le but qu'il a poursuivi :

Douce France ! moi j'ai voulu
Chanter ici ton peuple élu,
Grand par l'idée et par le glaive,
Ton parler, doux comme le miel...

Soldat du Christ, et son flambeau,
On a pu te mettre au tombeau,
Mais comme Lui tu ressuscites,
Plus puissante et plus belle encor,
Pour entraîner dans ton essor
Les nations, tes satellites.

Et c'est pourquoi, moi ton enfant,
Certain du signe triomphant
Que ton histoire porte en elle,
Je te chante pour que tes fils
Sachent t'aimer comme jadis,
Douce France, mère immortelle.

L'ouvrage est composé de belle et grande épopée ou de bonne légende, en récits faciles, clairs, simples, attachants, et en vers nets, bien frappés, vivants. L'inspiration est élevée. La rime n'est pas toujours parnassienne, mais je me demande si cette rime est bien nécessaire, et si la poésie ne doit pas être préférée à la versification de pur métier.

6. — Voici encore un excellent petit livre de poésies, de sonnets, qui fera partie de ceux que je mets de côté. Je veux parler de *Flandre*, par M. Léon Bocquet. Poète et peintre que vous êtes à la fois — car vous êtes toujours peintres, dans vos poésies, vous qui venez des Flandres — j'ai goûté vos beaux vers, fermes, pleins, descriptifs, bien rythmés et bien rimés, et vos sonnets qui forment chacun un délicieux tableau; je les ai goûtés pour leur charme propre et pour le charme de votre beau, riche et mélancolique pays trop peu connu, et dont toutes les beautés ignorées et discrètes me séduisent, moi, Parisien ; et c'est pourquoi je souscris entièrement à cet excellent sonnet, pris entre vingt autres que j'aurais pu citer :

J'aime ta solitude et tes langueurs d'automne,
Tes cieux bas nuancés d'indéfinis reflets,
La fuite des chemins en rubans violets
Au vague de ta plaine immense et monotone ;

Et tes étangs bariolés de batelets,
Tes rivières qu'un rang de peupliers festonne,
Tes écluses où l'eau, qui cascade, chantonne
Son bruit de flot lointain brisé sur les galets.

J'aime au point d'en souffrir, tes pâles crépuscules
Mourant au ras des prés jaunes de renoncules,
Quand la lune se lève au-dessus des forêts.

Et mon âme liée à ta douleur fatale
Gémit, comme un roseau frêle de tes marais,
Triste de ta tristesse, ô ma terre natale!

7. — Les *Poèmes mystiques*, de M. Armand Praviel, sont d'une bonne et haute inspiration chrétienne et renferment nombre de beaux vers et de belles pièces, dans une note mystique et artistique, ainsi qu'il serait aisé de le démontrer en citant, entre autres pièces : *le Bois, la Lune, l'Étang, Spes, le Missel, Rosa mystica, l'Idéale Basilique*, etc. La dédidace *A ma mère* donne d'ailleurs une juste idée et des qualités du poète et du but qu'il a poursuivi :

Si, lisant mon œuvre, on s'arrête
Quelquefois, et l'on dit : « C'est bien ! »
Je m'écrierai, le cœur en fête :
« Mère, à toi l'honneur en revient !

L'amour du Beau, la sainte Flamme,
La Beauté, le Savoir, la Foi,
C'est toi qui les mis en mon âme...
— Et le mal ne vient que de moi. »

L'auteur est manifestement un jeune, et un jeune qui en prend à son aise avec les règles classiques du vers : rimes qui n'en sont pas, alternance des rimes masculines et féminines négligée, etc. Sur ce chapitre, aujourd'hui, il n'y a plus rien à dire, sauf que peut-être les grands poètes ont sagement fait de croire à ces règles et de les suivre,

parce qu'elles ont des raisons philosophiques, psychologiques et physiologiques. Mais où je ne puis admettre la licence, c'est lorsque mon oreille est choquée par une fausse mesure. On aura beau faire, le mot « ouïra » ne peut compter pour deux syllabes seulement. Bref, cet ouvrage dénote un tempérament d'artiste, mais qui doit se surveiller davantage et travailler pour arriver à la perfection de l'art.

8. — *Les Échos de l'Évangile*, de M. Léon Monteuuis, sont également conçus dans un esprit très chrétien, c'est-à-dire avec une inspiration toujours élevée. C'est une galerie de tableaux des scènes de l'Évangile et de récits tirés du livre divin : *Annonciation, Bethléem, Adoration des Mages*, etc., etc. A titre d'exemple, prenons *la Fuite en Égypte :*

Hérode est mort enfin, Hérode qui naguère
Pour assurer son trône a brisé des berceaux.
Regagnant la Judée, un enfant et sa mère
Des rois d'Égypte ont pris pour abri les tombeaux.

Une voix les appelle et pleure aux pyramides,
Israël a scellé les pierres de son sang,
Ses larmes ont lavé ces faces homicides
Que l'aurore si douce éclaire en rougissant.

Et la mère et l'enfant rêvent à ces ancêtres
Dont les pleurs rayonnaient d'espoir au nom du Christ...
Mais soudain les tombeaux, leurs pharaons, leurs prêtres,
Ont tressailli; l'enfant contre eux, pousse un long cri :

« Vous avez arraché son âme libre à l'homme,
« Brisé son noble front sous d'écrasants fardeaux,
« Traité l'enfant de Dieu comme bête de somme.
« Au nom de Dieu, soyez maudits, rois et tombeaux! »

A signaler la faiblesse de quelques rimes et quelque inexpérience de métier.

9. — M. Victor Billaud nous fait joliment changer de note avec son *Jeune Amour*, où il conjugue le verbe aimer sous toutes les formes. Voici pour la philosophie de l'auteur ; c'est le printemps :

Tout trésaille dans la nature...

et le poète, nous ayant décrit ce tressaillement universel, conclut :

C'est au baiser du premier homme,
Paraît-il, qu'est dû cet effet ;
Et quand elle a croqué la pomme,
Ève, notre mère, a bien fait.

Et ce sont les déductions de ce principe que développe M. Billaud dans la plupart de ses pièces, élégantes, coquettes, aux vers parfois charmants, mais aux descriptions souvent légères, et qui ne reculent pas toujours devant le mot dont il aurait pu se passer, vu qu'il n'ajoute rien à son art. La première partie du volume est intitulée : *La Joie d'aimer* ; c'est de beaucoup la plus longue ; mais voyez, ô poète ! comment votre philosophie est fragile, puisque, vous-même, vous

intitulez la seconde : *L'Ame en deuil*, et que la douleur vous conduit même à prier et à proclamer le néant de votre amour. Je vous cite :

Oh! ravivez sa bouche au pur carmin des roses;
Redonnez à sa voix la fraîcheur de l'avril!

Qu'importerait son charme à la jeune phalange
Qui chante votre gloire au séjour des élus :
Votre ciel serait-il plus riche avec mon ange,
Et qu'aurais-je, mon Dieu, si je ne l'avais plus!...

O néant de la vie et néant de l'amour!

Et c'est vous, pourtant, qui écriviez :

Pour combattre l'ennui morose
Il n'est de vertu qu'au péché.

Voyez comme la douleur met les choses au point et combien fausse est la philosophie qui repose sur la jouissance... même de l'amour.

10. — Nous avons déjà dit la valeur des vers de M. Paul Nagour, vers parnassiens, aux rimes riches, à l'allure facile, élégante, et nous n'avons qu'à redire cet éloge au sujet de son dernier volume : *Images et silhouettes*. L'ouvrage est précédé d'une préface où je lis que l'auteur a destiné ces *Images* aux enfants qui connaîtront par cette lecture « la pitié, la douceur d'aimer et d'être aimés. » Et, en effet, le sentiment qui domine ces jolis tableaux et ces contes charmants, est un sentiment de bonté, particulièrement à l'égard des faibles. « Votre livre, dit le préfacier, est plein de tableaux de nature soigneusement étudiés, de récits pittoresques et touchants, qui, dans l'esprit de l'enfant, se traduiront en images précises et réveilleront en lui le souvenir de ce qu'il a vu et touché du doigt. Dans toutes ces pièces : *Images et silhouettes* ou *Croquis*, l'enfant trouvera de précieuses leçons sur les choses de la nature; mais ce qu'il apprendra avant tout, et ce que vous avez voulu surtout qu'il apprît, n'est-ce pas, c'est la bonté. »

J'ajouterai trois observations : pourquoi vouloir que seuls les enfants s'intéressent à ces récits et ne pas songer que les grands enfants que nous sommes peuvent aussi y prendre goût? Comment se fait-il qu'un poète si porté vers la bonté célèbre tant de chats, cette vilaine race d'égoïstes qui ressemblent tant aux hommes? Et enfin, comment se fait-il que l'auteur, après avoir célébré les ouvrages de Dieu, ne remonte jamais jusqu'à lui et n'y fasse jamais remonter l'âme de l'enfant?

11. — Les *Poèmes de la solitude*, de M. Henri Allorge, pourraient aussi s'intituler « les Poèmes de la mélancolie et de la tristesse » :

Chaque feuille expirante, ombre douce et plaintive,
Au souvenir poignant du printemps embaumé,
Gémit, et, d'une voix pénétrante et furtive,
Chante l'adieu suprême au soleil bien-aimé...
Mon cœur, que l'idéal implacable torture,
Est plein de rêves morts restés sans sépulture...

Puis, sur le bois désert plein de formes fuyantes,
Le ciel saigne, éperdu, comme un cœur déchiré.

La vie est un puits noir, plein de profonds repaires,
Où d'infâmes crapauds barbotent dans la nuit.

Et c'est la *Désespérance des soirs* qui succède aux *Univers morts;* puis *le Glas*, *Souvenir fané*, *Tristia*, *Dégoût*, etc., etc. Et les tristesses de la terre ne suffisent pas encore au poète, qui éprouve le besoin d'imaginer des douleurs célestes d' « univers morts », qui gémissent à travers l'immensité :

..... Dans les cieux lourds, drapés d'indifférence,
J'entends pleurer tout bas des sanglots inouïs.
Taisez-vous, taisez-vous, ô larmes de la terre !
Qu'est-ce que la douleur d'un homme solitaire
Devant l'immense deuil des mondes qui sont morts !

Ce que c'est que cette douleur d'un homme, mais c'est la douleur humaine, vraie, parfois poignante et en regard de laquelle je me moque pas mal des tristesses imaginaires d'un tas de soleils qui ont perdu leur boussole. Et je ne comprends guère plus ce Lazare ressuscité qui se demande :

Qu'est-ce que j'ai donc fait pour que Jésus
M'inflige le supplice atroce de la vie.

Oh ! ce n'est pas que la vie soit quelque chose de bien réjouissant en elle-même, mais en plus de l'idée chrétienne qui doit la rendre bonne, il y a l'énergie de l'action qui fait oublier bien des misères.

12. — Que si la tristesse qui pousse au dégoût de la vie est mauvaise, il n'en est pas de même de cette mélancolie et de ce mysticisme chrétiens qui font que l'âme, attristée du fini, s'élève vers l'Infini, note très commune aux poètes lyonnais et que je retrouve précisément chez M. Isaac Cottin, que la mort a enlevé au moment où il arrivait à posséder suffisamment son métier pour prendre rang parmi les vrais artistes. Le jeune et regretté poète avait le culte de la famille et de l'amitié, et ses amis le lui ont rendu en écrivant pour son livre une préface où je lis : « Un reflet de charme qui rayonnait de sa présence survit pour nous dans l'œuvre d'Isaac Cottin. On y sent l'exquise fraîcheur d'une âme transparente, où seul parfois un souffle pur émeut d'harmonieux frissons. « Ame simple et croyante », a-t-il dit lui-même avec justesse. Personne, certes, ne resta plus étranger aux jeux décevants de l'ironie; personne ne fut moins enclin aux perversités médiocres où glissent, par snobisme, tant de jeunes écrivains. C'est la marque même de sa personnalité poétique d'avoir su garder cette candeur chrétienne que Verlaine définissait d'un vers délicieux : « Quelque chose du cœur enfantin et subtil. » Il semble que sur les meilleurs de ses poèmes veille encore, insaisissable et douce, la chaste lueur de la lampe familiale. »

13. — Si c'est l'indignation qui fait le vers, M. de Bernard de Feissal est poète, car ses poésies, toutes inspirées par le patriotisme, sont également pleines de satire et d'ironies, de passion même, à l'égard de la juiverie et de nos gouvernants. Tout est permis au poète, passionné par une idée, et c'est pourquoi l'on peut trouver excellents la plupart de ces vers, et notamment ceux-ci qui ouvrent le volume :

De quel ardent amour, ô France des aïeux !
T'aimaient ces grands soldats, prodigues d'hécatombes,
Qui, parcourant la terre à pas prodigieux,
Ont tant cueilli de gloire et tant semé de tombes !

On peut n'être nullement dreyfusard et n'avoir cependant qu'un culte médiocre pour ces hommes « prodigues d'hécatombes » et dont le mérite est d'avoir — chose assez barbare — « tant semé de tombes. » Mais cela n'a rien à voir avec la poésie, et celle-là est évidemment très vivante.

14. — *Le Vray Mistère de la Passion*, adapté par MM. Gailly de Taurines et de la Tourrasse, est une réduction et une sorte de traduction de l'œuvre de Arnoul Greban, qui remonte à 1452. Point n'est besoin d'expliquer ce qu'est le sujet de la pièce. Je préfère, à titre d'exemple, citer ces quelques vers tirés de la scène du *Jardin des Olives*. Jésus se sent défaillir :

En moi, sens le plus fort débat
Qu'oncques endura créature.
Regarde ma frêle nature,
Père, vois ton fils chanceler ;
Regarde les gouttes couler
De sueur pénible à merveille,
De sueur comme sang vermeille.
O Père, ne m'oublie mie ;
Regarde la forte agonie
Que mon cœur ne peut plus souffrir.
O Père, à toi me viens offrir,
Allège-moi cette sentence.

M. Faguet, qui a composé une préface pour cet ouvrage, trouve ce drame « très jouable. » Cela me paraît un peu trop dire, tant nous sommes modernes, à moins qu'on ne s'adresse à un public lettré qui vienne goûter le charme archaïque de la forme. La préface de M. Faguet se termine d'ailleurs, avec un éloge naturel pour les auteurs, par une note un peu sceptique.

15. — Est-il besoin de dire que *les Femmes de Shakespeare*, de M. Théodore Maurer, sont d'un genre tout différent, bien que le titre ne donne une idée que de la première partie de l'ouvrage qui traite de vingt sujets différents et contient notamment des *Sonnets bibliques*. Étranges sonnets bibliques parfois, puisque l'auteur ne prend dans

la Bible ou l'Évangile que ce qui est un thème à beaux vers artistiques, sans croire au côté miraculeux de la doctrine, ainsi qu'il ressort, par exemple, des vers suivants :

J'essaye en vain de croire au sublime Mystère.
Et combien sommes-nous qui penchons vers la terre
Des fronts désespérés que le Doute a fait lourds !

Qu'importe ! Moissonneur, tu fais ta moisson d'âmes
Dans le champ préféré, parmi ceux qui toujours
Furent près de ton cœur, les enfants et les femmes.

Et pourquoi pas les hommes, ceux qui souffrent particulièrement, ceux qui pensent et qui savent ? Ce point mis de côté, j'aurais nombre de beaux sonnets et de bons, d'excellents vers artistiques à citer. *Ophélie*, *Macbeth*, etc., mériteraient par exemple d'être connus de tous les amateurs de poésie.

16. — M. Fuster a écrit la préface du livre de M. Bridgman : *L'Idole et l'Idéal*, et voici le début de ce préambule : « Une préface à écrire peut être un ennui ; ce peut être aussi un grand honneur et une volupté d'artiste. Jamais je ne les aurai savourés comme aujourd'hui. Car l'auteur du poème que l'on va lire n'est pas seulement un des esprits les plus sympathiques et les plus droits que je connaisse ; ce n'est pas seulement un poète, avec tout ce que ce beau mot renferme de noble et de grave ; ce n'est pas seulement un musicien ; ce n'est pas seulement un peintre dont les succès ne comptent plus : c'est, dans toute l'étendue et toute la force du terme, un artiste. » — Que M. Bridgman soit un artiste parfait, c'est possible, mais que jamais M. Fuster n'ait savouré telle volupté et reçu honneur aussi grand que ceux de rédiger cette préface pour une œuvre d'un symbolisme pareil, composée en prose rythmée, en dehors de toutes les lois du vers, voilà ce que je me permets de trouver exagéré.

17. — Et c'est encore du symbolisme que nous offre M. Henri Reclos, mais du symbolisme où les beaux vers abondent. J'en voudrais citer un grand nombre, ceux, par exemple, de *la Tempête* ou *du Phare* ; je donnerai du moins ces derniers de la pièce intitulée : *Les Rêveurs :*

Le vers est inégal au rêve : mutilé
Par la cage des mots étroits, le songe ailé
S'alanguit et se blesse aux fins barreaux des rimes.

Et quand ils font chanter les sons harmonieux
Sur le nombre vibrant de la strophe assouplie
Qu'ils parlent de vaillance ou de mélancolie,
Le vrai poème reste en eux, mystérieux.

A signaler également, entre vingt autres pièces qui révèlent un tempérament d'artiste, celle intitulée : *Pour les sceptiques*, sur le devoir social opposé à l'égoïsme coupable.

18. — *Les Chants du foyer* débutent par ces vers :

Étant enfant, un jour, près du ruisseau qui penche,
Pour cueillir une fleur, je détachai lá branche
D'un arbre à peine nouveau-né.

J'en eus comme un remords ; dans mon âme candide
Une tristesse erra ; je me sentis timide
Devant l'arbuste profané.

Je crus entendre alors une douce prière,
Quelque chose de saint, comme une voix de mère,
Se détachant des frêles fleurs.

Prise de peur soudain, je regardai la cime,
Croyant y voir flotter l'image de mon crime ;
Mais je n'aperçus que mes pleurs.

Le volume étant plein de bonnes intentions, je suis désolé de déclarer que c'est là de la pure rhétorique, de la phrase sans précision, aux vers peu soignés. L'auteur a du sentiment et même souvent de la pensée ; il faut qu'il travaille davantage pour être artiste, ce qui est indispensable. Je ne vois pas bien ce « ruisseau qui penche », car, s'il penche au point qu'on le voit pencher, c'est un torrent. Cet arbre « à peine nouveau-né » est déjà hardi, car c'est une herbe, une bouture ; mais en contempler « la cime » me paraît fantastique, car c'est pire qu'une génération spontanée. Quant à comprendre comment avoir cueilli les fleurs de cet arbre nouveau-né et géant peut causer un pareil chagrin, je m'y refuse absolument. Tant il est vrai que, même en poésie, rien ne vaut que par la vérité. Je viens d'exposer le côté défectueux de l'œuvre de Mme Marinot, mais je serais injuste si je n'ajoutais qu'il s'y trouve de beaux passages, très sincères, en dehors de toute rhétorique.

19. — *Fleurs d'âme*, de M. Gustave Dhyeux, forme un triptyque, ainsi que nous en avertit l'auteur, pour cette raison que la première partie du volume est en vers, la seconde en prose, et la troisième.... vous allez vous demander en quoi ?... elle s'intitule : *Divers*. Si vous étiez tenté de chercher pourquoi M. Dhyeux a publié cet ouvrage, pourquoi un nouvel auteur, il vous répondra : « Celui-là vient vivre et lutter, il vient offrir sa plume à la société (pauvre société ! qu'on lui en offre de plumes !) ; il veut tâcher de trouver quelque lopin mental à défricher. Et, pour qu'on le juge, il montre un peu de ses travaux. » Pour obéir à son désir, je cite *Pluviologie d'été* :

La morne pluie, aux incessants fla monotones,
Choit lentement, en un long dégoutté sonor,
Sur les brillantes feuillaisons qu'elle tamponne,
Et ployant et bondissant sous l'humide essor.

Et le sale coton du grand ciel nostalgique,
Voile l'envol lointain des beaux idéals bleus ;
Et mon morose cœur, veule et mélancolique,
Va les chercher en la beauté de tes frais yeux.

Et maintenant, voici pour la prose (ce sont des pensées) :

« Parfois, nous nous demandons pourquoi nous existons, et l'on cherche quelle est l'utilité de la vie, pourquoi elle fut créée. »

« Une jeune fille qui entre dans un couvent cloîtré commet un acte de lâche folie, et se suicide moralement. »

« L'orthographe est comme un beau vêtement dont se pare le riche qui a pu se le procurer. »

20. — M. Cantacuzène connaît évidemment son métier et il a même l'air de jongler avec les mots pour attirer l'attention. Ses *Sonnets en petit deuil* sont pleins de recherche et de préciosité :

O que point elle ne se brise,
Ne se transforme en un flot noir,
Cette glace — muet miroir —
Sur laquelle patine Élise !

Sa seigneuriale accortise
Et son si hautain nonchaloir,
Que je les puisse longtemps voir
Sur *la glace que je ne brise !*

Ou plutôt sur quelque Léthé,
Quelque fleuve d'oubli lacté,
Je veux, élyséenne Élise,

A jamais et toujours glisser
Avec vous — sans parler, penser,
Et sans même qu'Élise grise !

Quant aux sujets préférés du poète, ce qu'il dit de lui-même suffit à les préciser : « Sous un air mi-frivole, mi-compatissant, je dérobe des amours inoubliables, dont témoignent Clorinde, Chloé, Chloris, voire Félicité — et les autres !... Ces poèmes sont comme les lampadaires d'une avenue de mon âme — et presque tous sont enveloppés d'un drap de deuil... lilas. »

21. — Et encore un volume sur l'Affaire ! M. Paul-Hyacinthe Loyson lui avait déjà consacré un ouvrage ; il a compris que cela ne suffisait pas et il nous revient avec ce gros livre : *Sur les marges d'un drame.* Qu'est-ce que Dreyfus ?

Victime ou martyr ou héros ?

Après avoir démontré qu'il était les trois au superlatif, le poète s'écrie :

Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout encore...

Car depuis l'avènement de Dreyfus, la nature s'est transformée :

Toute la vie a plus de noblesse soudain,
Depuis cette vaste souffrance...
Un je ne sais quoi de divin
Que beaucoup de héros n'avaient pas soupçonné
Renaît dans les cœurs étonnés,...
Tu embellis jusques à ceux qui t'aiment ;

Moi-même, tes tourments m'auront rendu meilleur;
Car tu m'as rouvert une source
Cachée au plus pur de mon cœur, ...
Source qui veut rester secrète,
La Sainteté...

22. — Il semble que le seul titre : *En marge de la censure* dise assez que les neuf comédies du dernier volume de M. Daniel Riche ne sont pas précisément destinées aux jeunes filles. On peut même dire qu'elles sont plutôt légères, très légères et fort décolletées, et les gravures qui accompagnent le texte sont dans la même note. Je ne veux pas dire qu'elles soient sans verve, sans esprit, sans entrain, loin de là, mais j'avoue, au simple point de vue littéraire même, que ces gens trompés qui trompent et l'adultère sous toutes ses faces finissent par devenir joliment monotones. Il y a pourtant autre chose que cela dans le monde, et qui peut intéresser. P. Saint-Marcel.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Campagnes du maréchal de Saxe*, 1re partie. *L'Armée au printemps de 1744*, par J. Colin, capitaine d'artillerie. Paris, Chapelot, 1901, in-8 de 347 p., 7 fr. 50. — 2. *Louis XV et les jacobites. Le Projet de descente en Angleterre de 1743-1744*, par J. Colin, capitaine d'artillerie. Paris, Chapelot, 1901, in-8 de viii-192 p., 3 fr. 50. — 3. *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften, herausgegeben vom groszem Generalstabe*. Fasc. 27 : *Friedrich des groszen Anschauungen vom Kriege in ihrer Entwickelung von 1745 bis 1756*. Fasc. 28-30 : *Die Taktische Schulung der preussischen Armee durch König Friedrich den groszen während der Friendenzeit 1745 bis 1756*. Berlin, Ernst Siegfried, Mittler u. Sohn, 1899-1900, 2 vol. in-8 de i-230-387, vi-389-710 p. — 4. *Projets et tentatives de débarquement aux îles britanniques* par le capitaine Ed. Desbrière (*1793-1805*). T. II. Paris, Chapelot, 1901, in-8 de 422 p., 10 fr.— 5. *L'Expédition d'Égypte* (*1798-1801*), par le capitaine de la Jonquière. T. II. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 632 p., 10 fr. — 6. *Leben und Thaten des französischen Generals Jean-Baptist Kleber*, von Hans Klaeber. Dresde, Heinrich, 1900, in-8 de xii-362 p. — 7. *Kléber et Menou en Égypte depuis le départ de Bonaparte*. Documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine par Francis Rousseau. Paris, A. Picard et fils, 1900, in-8 de lix-456 p., 8 fr. — 8. *Le Général Moreau* (*1763-1813*), par J. Dontenville. Paris, Delagrave, 1899, in-12 de 216 p., 2 fr. 50. — 9. *Mémoires du général d'Andigné, 1765-1857*, publiés par Ed. Biré. T. II. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-8 de 436 p., 7 fr. 50. — 10. *Un Chef d'État-major sous la Révolution. Le Général de Billy*, par le lieutenant Lottin. Paris, Berger-Levrault, 1901, in-8 de x-212 p., 5 fr. — 11. *D'Iéna à Moscou. Fragments de ma vie*, par le colonel de Suckow ; trad. par le comt Veling. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-8 de iv-316 p., 5 fr. — 12. *Souvenirs militaires du colonel* d'Espinchal (*1792-1814*), publiés par F. Masson et F. Boyer. Paris, Ollendorff, 1901, 2 vol. in-8 de xx-410 et 418 p., 15 fr. — 13. *Correspondance intime du général* Jean Hardy (*1797 à 1802*), publiés par le général Hardy de Périni, son petit-fils. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-12 de xvi-310 p., 3 fr. 50. — 14. *Histoire de l'armée d'Italie*, (*1796-1797*), par le lieutenant G. Fabry. Paris, Champion, 1900, 2 vol. in-8 de xxiii-506 et 444 p., 15 fr. — 15. *Histoire militaire de Masséna. La Première Campagne d'Italie, 1795 à 1798*, par Édouard Gachot. Paris, Perrin, 1901, in-8 de xx-406 p., 7 fr. 50. — 16. *Campagne de l'armée de réserve en 1800*. 2e partie. *Marengo*, par le capitaine de Cugnac. Paris, Chapelot, 1901, in-8 de vi-592 p., 12 fr. — 17. *Le Général de Ladmirault* (*1808-1898*), par J. de la Faye. Paris, Bloud et Barral, s. d., 2e éd., in-8 de xxxii-366 p., 4 fr.— 18. *Souvenirs militaires*

du général Montaudon. T. II. Paris, Delagrave, 1900, in-8 de 456 p., 7 fr. 50. — 19. *Par l'épée. Les Défenseurs de la foi*, par Émile Valsayre. Abbeville, Paillart, s. d., gr. in-8 de 318 p., 1 fr. 75. — 20. *La Guerre d'Orient (1854-1855)*, par le colonel Thomas. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 252 p., 3 fr. 50. — 21. *Sadowa, étude de stratégie et de tactique générale*, par le général H. Bonnal. Paris, Chapelot, 1901, gr. in-8 de vi-194 p., 6 fr. — 22. *Histoire de la guerre de 1870-71*. T. 1er. *Les Origines*, par Pierre Lehaucourt. Paris, Berger-Levrault, 1901, in-8 de viii-414 p., 6 fr. — 23. *Guerre de 1870-71. La Sortie de la Marne, 30 novembre 1870*, par Y. K. Paris, Chapelot, 1901, in-12 de vi-206 p., 3 fr. 50. — 24. *Histoire de la guerre franco-allemande 1870-71*, par Amédée Le Faure, nouvelle édition revue par Désiré Lacroix. T. I, II et III. Paris, Garnier, s. d., 3 vol. in-18 de viii-488, 426 et 484 p., 3 fr. 50 le vol. — 25. *Tableaux de l'année tragique (1870-71), d'après les littérateurs, romanciers, poètes, orateurs, etc.*, Paris, Hachette, 1901, in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 26. *Cent jours de siège à la préfecture de police (2 novembre 1870-11 février 1871)*, par E. Cresson. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-8 de x-390 p., 7 fr. 50. — 27. *Vingt-quatre heures de stratégie de de Moltke (Gravelotte et Saint-Privat)*, par Fritz Hoenig ; trad. par Birckel. Paris, Chapelot, 1901, in-8 de de x-348 p., 7 fr. 50. — 28. *La Cavalerie des Ire et IIe armées allemandes dans les journées du 7 au 15 août 1870*, par le général-lieutenant von Pelet-Narbonne ; trad. par le lieutenant-colonel Silvestre. Paris, Berger-Levrault, 1900, gr. in-8 de 266 p., 4 fr. — 29. *Service d'exploration et service de sûreté*, par le commandant Picard. Paris, Berger-Levrault, 1900, gr. in-8 de 168 p., 3 fr. — 30. *La Cavalerie en avant des armées*, par le colonel Jules de Chabot. Paris, Berger-Levrault, 1900, gr. in-8 de 118 p., 2 fr. 50. — 31. *Trois études tactiques*, par le commandant Auger. Paris, Berger-Levrault, 1901, in-8 de viii-104 p., 2 fr. 50. — 32. *Le Jeu de la guerre dans les corps de troupe*, par le commandant M***. Paris, Berger-Levrault, 1901, in-12 de 28 p., 0 fr. 50. — 33. *Balistica de las armas portatiles*, por el coronel D. Joaquin de la Llave y Garcia. Madrid, impr. du *Memorial de ingenieros*, 1901, in-8 de viii-276 p. — 34. *Où en est la question de l'emploi tactique du canon à tir rapide?* Paris, Chapelot, 1901, in-8 de 32 p., 1 fr. — 35. *Emploi de l'artillerie de campagne à tir rapide*, par le commandant Gabriel Rouquerol. Paris, Berger-Levrault, 1901, in-8 de x-356 p., 5 fr. — 36. *La Guerre et l'Armée*, par le général Derrécagaix. Paris, Chapelot, 1901, in-8 de 40 p., 1 fr. — 37. *Tableaux d'histoire militaire (1643-1898)*, par le lieutenant J. de Verzel. Paris, Berger-Levrault, 1901, in-8 carré de vi-80 p., 3 fr. — 38. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie de science militaire*, rédigée par un comité d'officiers de toutes armes. 16e liv. (*Montagne-Organisation*). Paris, Berger-Levrault, 1901, gr. in-8, p. 1921 à 2048, 3 fr. — 39. *L'État madhiste du Soudan*, par Gaston Dujarric. Paris, Maisonneuve, 1901, in-8 de iv-314 p., 7 fr. 50. — 40. *Histoire de la conquête du Soudan français (1878-1899)*, par le colonel Gatelet. Paris, Berger-Levrault, 1901, in-8 de viii-522 p., 10 fr. — 41. *Notre politique en Chine*, par le général Luzeux. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-12 de 52 p., 1 fr. 25.

1. — Avant d'écrire les *Campagnes du maréchal de Saxe*, qu'il se propose d'étudier d'après les archives historiques du ministère de la guerre, M. le capitaine Colin a cherché à connaître ce qu'était *l'Armée* (l'armée française) *au printemps de 1744*, et ce sous-titre est en réalité le véritable titre du volume qu'il présente aujourd'hui au public. Dans ce travail, l'écrivain s'occupe du recrutement et des effectifs, de l'organisation et de la discipline, de l'armement, des méthodes d'instruction et de combat, de l'administration et des services auxiliaires. Un chapitre est consacré au service des renseignements pendant la guerre de la Succession d'Autriche, un autre nous donne une *Instruction pour les généraux* qui peut résumer les idées généralement admises en tactique, au milieu du dix-huitième siècle. Ce nouveau travail de M. Colin

doit être considéré comme un recueil de documents plutôt que comme une œuvre originale. Toutefois on pourra reprocher à l'auteur de s'être trop servi de sources imprimées, d'une valeur douteuse, plutôt que des sources manuscrites et inédites dont les archives historiques fourmillent. Bardet de Villeneuve, qu'il cite à tout propos, n'est qu'un compilateur qui a puisé dans Santa-Cruz (autre compilateur lui aussi), dans Gaya, dans Manesson-Mallet, dans Quincy. Bardet est un auteur dont il faut se défier. Leblond nous paraît plus estimable. Le chapitre relatif à l'organisation du service d'État-major aux armées est insuffisant : l'auteur aurait trouvé à cet égard, dans Puységur et surtout dans Valfons, des détails intéressants. Encore un reproche à faire au capitaine Colin : c'est de ne point indiquer ses sources avec assez de précision. La critique historique exige aujourd'hui qu'on cite non seulement l'œuvre à laquelle on emprunte une citation, mais le tome, la page, et même l'édition, si l'ouvrage en a plusieurs. De même, pour les manuscrits, il y a lieu de donner le fonds, le carton, folio, registre, etc. A part ces quelques réserves, *l'Armée au printemps de 1744* sera lue avec intérêt et profit pour quiconque a le goût des études historiques.

2. — Il en sera de même pour *Louis XV et les jacobites*, une autre série de documents trouvés par M. Colin aux archives historiques de la guerre, et dont l'ensemble constitue une étude curieuse sur le projet de débarquement en Angleterre ébauché par Louis XV en 1743-44. La restauration du prétendant Charles-Édouard, but réel ou hypothétique de cette entreprise, échoua piteusement, comme on sait ; toutefois la correspondance en partie inédite, publiée par l'auteur de *Louis XV et les jacobites*, permet d'attribuer à ce chimérique projet plus d'importance qu'on ne lui en a accordé dans le passé. On avait supposé jusqu'à aujourd'hui que les préparatifs n'avaient jamais été entamés qu'avec la pensée, presque l'espoir qu'ils n'aboutiraient point. M. Colin croit à leur sincérité ; nous serions volontiers de son avis après avoir lu les nouvelles sources d'informations qu'il a utilisées.

3. — La section d'histoire militaire du grand État-major allemand a entrepris la publication des campagnes de Frédéric II et a mené à bien cette entreprise, qui ne laissait pas que de présenter de nombreuses difficultés. Aujourd'hui, le grand État-major continue son œuvre de vulgarisation en nous donnant certaines œuvres détachées intéressantes, en particulier les écrits relatifs à la tactique et à la stratégie, composés par le roi de Prusse de 1748 à 1756 (fascicule 27), des renseignements sur l'organisation, les formations, les méthodes de combat des diverses armes ; enfin des documents sur les fameuses manœuvres de Potsdam et autres lieux, qui passaient à cette époque pour le summum, le chef-d'œuvre de ce qu'il était permis de rêver en tactique

(fascicules 28-30). Les éditeurs des *Écrits sur la tactique et la stratégie* conviennent qu'au temps de Frédéric, la France était le seul pays où l'on pût aller chercher des enseignements militaires, et ils citent les noms de ceux dont les ouvrages paraissent avoir été médités le plus couramment par le vainqueur de Leuthen : Quincy, Puységur, Folard, même Beaurain. A cet égard, on peut penser qu'ils en oublient plus d'un : Rohan, Guignard, Lavallière, entre autres, même Manesson-Mallet. Toutefois, l'élève devait dépasser les maîtres. A l'époque où Frédéric entreprenait d'élever son pays à la hauteur où il devait effectivement le porter, il n'avait en main que des matériaux médiocres. Son armée, sans cohésion, sans force réelle, sans officiers, sans généraux, était un élément très insuffisant pour la défense, à plus forte raison pour la conquête. Il dut, par conséquent, faire lui-même ses outils, avant de rien entamer de son œuvre, et l'on est étonné de constater la somme de travail qu'il dut produire avant de poser la première pierre de son édifice. Il est impossible que nous indiquions, dans un court espace comme celui dont nous disposons ici, les titres de toutes les instructions qu'il dut rédiger pour apprendre à ses officiers leur métier, les éléments de leur métier. Pour ne parler que des principaux, citons : 1° *l'Instruction pour les généraux qui auront à commander des détachements, des ailes, des secondes lignes et des armées prussiennes*, traité en vingt-sept articles, dont le manuscrit, tout entier de la main du Roi et conservé aux archives d'État, ne fut jamais publié; 2° *Les Principes généraux de la guerre appliqués à la tactique*, etc ; 3° *Pourquoi et comment on livre bataille*; 4° *Des hasards et des fortuits qui arrivent à la guerre*; 5° *S'il faut qu'un général tienne des conseils de guerre*, etc., etc., etc. Quant aux programmes des manœuvres d'automne et autres publiés dans les fascicules 28-30, ils présentent un intérêt sur lequel nous n'avons pas à insister. Espérons qu'un de nos éditeurs militaires entreprendra la traduction de ces *Einzelheiten*, dont la lecture, à défaut d'utilité immédiate au point de vue technique, offre au point de vue historique une valeur de premier ordre.

4. — Nous avons eu occasion, dans notre dernier article (*Polybiblion*, tome XCI, page 138), de présenter à nos lecteurs le premier volume des *Projets et tentatives de débarquement aux Iles britanniques*, édité, sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée, par le capitaine Édouard Desbrière. Le tome second, que nous avons sous les yeux, est divisé en trois parties dont la première nous donne les expéditions de l'année 1798, et la troisième les préparatifs de 1801. Quant à la deuxième période, ou période intermédiaire, elle est intitulée par l'auteur « période d'abandon » et ce titre indique suffisamment ce qu'elle contient. Ce deuxième volume a tout l'intérêt de son aîné, et, par la publication d'une quantité notable de documents

entièrement inédits, possède une valeur que les érudits apprécieront. Nous attendons avec impatience la publication du troisième volume.

5. — *L'Expédition d'Égypte*, du capitaine de la Jonquière, en est également à son second volume. Ce tome II contient les livres IV et V consacrés à la bataille des Pyramides et à Aboukir, c'est-à-dire le débarquement et le début des opérations militaires. L'expédition d'Égypte, en dépit de l'intérêt qu'elle possède, à bien des points de vue est peut-être, de toutes les campagnes conçues et conduites par Napoléon, celle qui est le moins connue, tout au moins celle à propos de laquelle on est réduit à des renseignements de seconde main. La publication des documents officiels mis en lumière par M. le capitaine de la Jonquière est donc une véritable bonne fortune pour les chercheurs, d'autant que ces documents nous permettent de rectifier en bien des points ce qui, jusqu'ici, avait passé pour de l'histoire.

6. — L'ouvrage du capitaine la Jonquière contient de très curieuses lettres inédites de Kléber, le glorieux enfant d'Alsace auquel un homonyme allemand, le lieutenant-colonel von Hans Klaeber, vient de consacrer une intéressante étude : *Leben und Thaten der französischen Generals Jean-Baptist Kléber*. Le nouvel historien du soldat de Mayence et d'Héliopolis regrettera sans doute de n'avoir pas connu ces documents; toutefois ils ne sont pas de nature à modifier profondément la figure de Kléber telle qu'elle apparaît dans cette dernière biographie. L'ouvrage du lieutenant-colonel von Klaeber est divisé en treize chapitres dans lesquels l'historien nous parle successivement des origines de son héros, de sa première jeunesse, du temps qu'il passa d'abord à l'École militaire de Munich, puis au service de l'empereur d'Allemagne. Nous le voyons ensuite rentrer au service de la France, assister au siège de Mayence, combattre en Vendée, en Belgique, en Allemagne et s'embarquer enfin pour l'Égypte où il devait trouver, avec son plus beau triomphe, la mort déplorable que l'on sait. M. von Klaeber a consulté pour son étude tout ce qui avait été imprimé sur Kléber, notamment des publications allemandes à peu près inconnues dans notre pays, et il a puisé à ces sources divers renseignements qui donnent à son travail une saveur particulière. La personnalité de Kléber est une des plus sympathiques de la Révolution et elle demeure avec Lannes et Desaix, une des rares qui aient trouvé grâce devant Bonaparte. Il est vrai que les deux premiers étaient morts bien avant la proclamation de l'Empire, et que le troisième n'avait rien qui pût porter ombrage à la jalousie de l'Empereur. Quoi qu'il en soit, Napoléon parlait de Kléber comme d'un des premiers hommes de guerre de la Révolution ; après Bonaparte et Moreau, il peut aller de pair avec Lecourbe, Gouvion Saint-Cyr, Davoust. Le livre du colonel von Klaeber tend à confirmer ce jugement flatteur, qui est évidemment sincère dans la bouche d'un historien étranger.

7. — C'est encore de Kléber que nous parle M. François Rousseau dans le livre qu'il vient de publier pour le compte de la Société d'histoire contemporaine, sous le titre : *Kléber et Menou en Égypte depuis le départ de Bonaparte*. Ce volume comprend la série des lettres écrites par les deux successeurs du premier généralissime, et il constitue un recueil intéressant. — A vrai dire, les documents publiés ne sont pas tous inédits, mais on les trouvera avec plaisir, groupés sous une même couverture, de telle sorte qu'on peut suivre facilement l'idée générale qui les a dictés. L'Introduction placée par l'éditeur au frontispice de cette publication est un morceau bien étudié, dans lequel l'éditeur a su rendre à l'un et à l'autre des deux successeurs de Bonaparte le mérite qui leur revient. Peut-être ne met-il pas assez en saillie le talent hors ligne dont fit preuve Kléber pour sortir honorablement d'une situation précaire. Quant à Menou, M. Rousseau le traite comme il le mérite : c'est assez dire qu'il en parle avec sévérité. — En somme, publication utile, qui tiendra bien sa place dans la collection de la Société d'histoire contemporaine.

8. — Émule et ami de Kléber, appartenant comme lui à cette armée d'Allemagne qui donna à l'Empire ses meilleurs généraux, Moreau a dans sa vie la tache de 1813, tache sans doute ineffaçable mais qui ne donne pas le droit d'oublier ses vertus, son austérité, ses grandes qualités militaires. Cet oubli regrettable et partial, nous le trouvons malheureusement dans l'étude de M. Dontenville, professeur d'histoire au lycée de Lyon, qui a écrit sur le vainqueur d'Hohenlinden quelques pages dans lesquelles il est impossible de reconnaître le républicain convaincu et modeste qui fut, après le duc d'Enghien, la plus célèbre victime de Bonaparte. Il est fâcheux de voir traiter avec ce sans-façon, cette injustice, ce « bon, ce simple et quelquefois sublime Moreau, » comme l'a appelé le général Foy (un autre républicain illustre), un homme dont le mérite a été reconnu par des historiens comme Thiers, Lanfrey, Antonin Pascal, Carrion-Nisas, Jomini et tout récemment par MM. Lavisse et Rambaud. — Nous n'en dirons pas davantage sur cet opuscule d'un écrivain de mérite, qui nous paraît en cette circonstance avoir cédé à une passion que nous ne soupçonnions pas chez lui.

9. — Nous avons parlé (*Polybiblion*, t. LXXXIX, p. 113) du premier volume des *Mémoires de d'Andigné*. Le tome second de cette publication remarquable est plus passionnant encore que le précédent, et c'est avec un plaisir particulier que nous le signalons à nos lecteurs. Le premier volume nous avait raconté les luttes du général, sur mer d'abord, pendant la guerre d'Amérique, puis dans les landes de Bretagne, dans cette généreuse « armée catholique et royale, » comme elle s'intitulait, dont il avait été l'un des plus acharnés combattants. Le second volume nous dit les démêlés personnels de

d'Andigné avec Bonaparte, ses années de captivité, ses extraordinaires évasions du fort de Joux et de la citadelle de Besançon. Aucun roman ne présente les péripéties dramatiques qu'offre cette lutte d'un individu isolé, tenant tête, avec succès, au despotisme d'un autre homme, d'un homme disposant de toute la puissance du pouvoir souverain, de policiers comme Fouché, Savary, Réal. — Ce tome second des *Mémoires* nous fait voir clairement ce que fut la liberté individuelle en France pendant le régime impérial ; à ce titre, il a une importance qui dépasse de beaucoup la sphère d'une monographie ordinaire.

10. — Autant d'Andigné est une personnalité connue, autant était oublié le général de Billy, dont M. Lottin exhume, à cent ans d'intervalle, l'intéressante figure, et, véritablement, l'ancien chef d'état-major de Kléber à l'armée du Rhin méritait bien ce tribut tardif rendu aujourd'hui à sa mémoire. Louis de Billy, né à Dreux en 1763, était professeur de mathématiques à Paris quand éclata la Révolution. Comme nombre de jeunes gens de son temps, il adopta les idées nouvelles, sans prévoir les excès dont elles allaient être le prétexte, et il s'engagea, le 18 août 1789, dans l'artillerie, non soldée, de la garde nationale de Paris. Successivement attaché à l'armée commandée par Luckner, puis par Dumouriez, Billy revint à Paris après la bataille de Jemmappes, servit en Vendée, sous Santerre et Rossignol, puis sous Grouchy, Kléber et Marceau et se signala, dès cette époque, non seulement comme un soldat courageux, mais comme un officier intelligent et laborieux. Ces deux dernières qualités n'étaient pas communes dans les cadres de cette époque ; aussi de Billy fut-il désigné pour entrer dans l'état-major, dont la désorganisation était alors à son comble. Général de brigade depuis 1793, le nouvel officier général eût pu prétendre au commandement des troupes ; mais les grandes conceptions de la stratégie semblent n'avoir pas été son fait, et il eut le mérite de savoir se borner à être un agent d'exécution, surtout de transmission. Le rôle d'officier d'état-major comporte, en effet, des qualités tout autres que celles du commandement, et l'on ne commettait point, sous l'Empire, l'erreur qui a présidé de nos jours à la création de notre École supérieure de guerre, dans laquelle l'on essaie, inutilement d'ailleurs, de mener de front la préparation au commandement supérieur et le dressage logistique. A l'instar de Berthier, Billy se contenta d'être un adjoint précieux pour les généraux en chef auxquels il fut attaché, et le livre de M. Lottin met bien en lumière ses mérites à cet égard. — La lecture de cette monographie rendra service à quiconque veut élucider cette question encore obscure du fonctionnement du service d'état-major sous la Révolution et l'Empire. C'est surtout dans ce sens que le volume consacré au général de Billy doit être recommandé.

11. — Si de Billy est un type d'officier d'état-major accompli, le

colonel wurtembergeois de Suckow, dont la librairie Plon nous donne aujourd'hui les Mémoires, sous le titre : *D'Iéna à Moscou. Fragments de ma vie*, est, lui, tout à fait un officier de troupes. Au milieu de nombreux souvenirs d'officiers français publiés depuis dix ans sur les guerres du premier Empire, ces impressions d'un étranger au service de France nous sont un précieux appoint pour corriger l'enthousiasme irréfléchi des uns, le pessimisme découragé des autres. Suckow comptait depuis plusieurs années dans les cadres de l'armée prussienne quand le licenciement qui eut lieu à la suite d'Iéna lui rendit sa liberté et l'amena à prendre du service dans l'armée wurtembergeoise. Mais à cette époque être soldat du Wurtemberg c'était être soldat de Napoléon, et effectivement nous voyons Suckow combattre dans nos rangs jusqu'en 1813, date à laquelle il se retourne naturellement contre nous avec une ardeur que l'on comprend chez l'ancien vaincu d'Iéna. Les débuts des Mémoires contiennent de très intéressants détails sur l'armée prussienne de 1800 à 1806; mais le morceau capital de l'ouvrage est le récit de la campagne de 1812, à laquelle l'auteur assista des premiers jusqu'aux derniers jours.—Écrits avec esprit, observation, nous dirions presque avec une verve toute gauloise, ces souvenirs tiendront une place convenable dans la liste des mémoires napoléoniens publiés depuis dix ans par la librairie Plon.

12. — Le baron Hippolyte d'Espinchal, un autre soldat du premier Empire, n'est pas un étranger comme Suckow; mais, c'est comme lui un napoléonien d'occasion, d'autant plus enthousiaste qu'il est entré sur le tard dans les armées impériales. Appelé par sa naissance et par la situation que sa famille avait occupée à l'ancienne cour, à approcher de près les princes, d'Espinchal sert dix ans dans l'armée de Condé, demeure attaché, pendant une partie de son exil, au duc de Berry et l'accompagne en Sicile quand le futur Dauphin fut sur le point d'épouser la fille du roi de Naples. Rentré en France en 1802, il fut admis, après Iéna, dans les gendarmes d'ordonnance, passa de là au 5e hussards, combattit en 1807 en Allemagne, fut envoyé d'Allemagne en Espagne et demeura dans la Péninsule jusqu'à 1814. — Aux Cent Jours, sa situation de famille et ses attaches royalistes lui interdisaient de reprendre sa place dans les armées impériales, et non seulement il garda le serment prêté à Louis XVIII, mais il fut un des rares opposants qui tinrent campagne, les armes à la main, contre Napoléon. — Dans la série des nombreux Mémoires publiés depuis quelques années sur le premier Empire, les *Souvenirs militaires* du colonel d'Espinchal tiennent une place bien à part, une place que leur donnent la situation toute particulière de l'écrivain, ses antécédents, son éducation, sa famille. — Bien que soldat et vaillant soldat, on sent dans son instruction militaire des lacunes; d'Espinchal a des remarques qui ne viendraient

point à l'idée d'un Fantin des Odoards ou d'un Parquin ; et d'autre part, il a une façon d'envisager les événements et les hommes un peu de haut, qui est davantage d'un diplomate que d'un militaire. A ce point de vue ses *Souvenirs* ont une portée supérieure à beaucoup de livres du même genre récemment parus.

13. — Comme le général de Billy et même comme d'Espinchal, le général Hardy est un inconnu des guerres révolutionnaires qui profite de la faveur attachée de nos jours à ses contemporains pour nous rappeler qu'il a existé. Sa *Correspondance intime* ne manque pas d'intérêt ; on y trouve çà et là des détails précis, notamment sur la composition des armées d'Allemagne de 1792 à 1798. Au milieu des généraux de son époque, il paraît d'ailleurs avoir été une figure fière et mâle, très digne de n'être pas oubliée ; on ne peut pas en dire autant de beaucoup de ses contemporains.

14. — L'étude des campagnes de guerre, pour être utile, doit être faite par le menu, doit entrer dans le détail, doit surtout être basée sur des documents exacts, authentiques. C'est ce qu'a compris l'école récente qui cherche à remplacer les récits militaires dont se contentaient nos pères par des répertoires de pièces officielles qui sont quelquefois d'une lecture difficile, mais qui possèdent l'avantage de présenter la vérité à celui qui la cherche, d'offrir de véritables enseignements à ceux qui savent lire entre les lignes. Sous ce rapport, d'immenses progrès ont été réalisés de nos jours, et les jeunes officiers qui ne deviendront pas un jour des stratégistes consommés ne pourront pas se plaindre, comme le faisait jadis Clausewitz, de manquer d'ouvrages pour former leur génie militaire. L'*Histoire de l'armée d'Italie* (*1796-1797*), récemment publiée par M. le lieutenant Fabry, appartient au genre de publications que nous venons d'indiquer. C'est une série de pièces et de documents officiels extraits des archives du ministère de la guerre, d'archives privées ou de publications imprimées authentiques, et nous donnant, jour par jour, sur tous les rouages de cette machine infiniment complexe qu'on appelle une armée, tous les renseignements, tous les détails qui peuvent nous faire comprendre son fonctionnement. Par leur essence même, ce sont là des livres qui s'adressent moins au grand public, qui lit pour connaître les résultats des événements, qu'à cette fraction restreinte d'érudits qui cherchent à discerner la raison des choses, la façon dont les effets ont été amenés par les causes. Une autre catégorie de lecteurs qui accueillera avec une véritable reconnaissance le livre de M. Fabri, ce sont les officiers qui veulent étudier en détail, c'est-à-dire avec profit, les campagnes de la Révolution et de l'Empire. C'est véritablement pour eux qu'a été composé ce travail. Les deux volumes que nous avons sous les yeux nous mènent du lendemain de Loano à

l'arrivée de Bonaparte ; c'est une période de repos dans laquelle il est permis seulement d'étudier l'état moral de l'armée qui, sous la direction de Bonaparte, va remporter les succès extraordinaires que l'on sait. Nous attendons avec impatience la fin de cette utile publication, dans laquelle l'éditeur a fait preuve non seulement d'une ample connaissance de son sujet, mais de discernement dans le choix des documents et d'habileté dans la façon de les mettre en œuvre.

15. — M. Gachot, dans son *Histoire militaire de Masséna*, assure qu'il va nous présenter à la fois un nouveau Bonaparte et un nouveau Masséna. En ce qui concerne Masséna surtout, nous ne serons pas fâché d'assister à cette transformation, car l'ancien Bonaparte et l'ancien Masséna ne sont vraiment pas des figures à conserver intactes. Nous ne parlons pas, bien entendu, des qualités militaires de ces deux chefs d'armée qui, à des degrés différents, demeurent des notabilités incontestables : nous faisons allusion aux qualités morales sans lesquelles les dons de l'intelligence et du savoir ne peuvent aboutir à leur suprême développement. « Masséna, a dit Napoléon à Sainte-Hélène, était un grand pillard..... Masséna était un dilapidateur intrépide. » « Masséna, dit à son tour le colonel Noël, était pillard comme un ancien homme d'armes. » On connaît les preuves apportées en faveur du bien-fondé de ces allégations par Marbot, par Landrieux, par le général Lamarque et quantité d'autres contemporains. Nous désirons vivement que M. Gachot nous démontre que Masséna a été indignement calomnié ; toutefois, dans ce premier volume, l'écrivain ne fait rien pour modifier l'opinion jusqu'ici admise. Les dix lignes qu'il consacre à Dégo par exemple, où la conduite du futur prince d'Essling fut au moins singulière, sont insuffisantes à le laver des accusations portées contre lui par les contemporains. Nous attendons l'auteur à l'insurrection de Rome et à l'histoire des licences.

16. — Le deuxième volume de la *Campagne de l'armée de réserve en 1800*, publiée pour la section historique de l'État-major de l'armée par M. le capitaine de Cugnac, présente un intérêt supérieur au travail précédent. Cette deuxième partie est consacrée à Marengo et élucide la plupart des controverses auxquelles a donné lieu cette bataille célèbre. — On sait que Napoléon, préoccupé moins de vérité historique que d'établir son infaillibilité, avait fait publier successivement trois relations de la bataille de Marengo, dans lesquelles les faits étaient sciemment et habilement dénaturés. Marmont et plus tard le duc de Valmy, et plus récemment encore le général Bonnal avaient remis les choses au point à cet égard. M. de Cugnac nous livre toutes les pièces du procès et l'on se convaincra en lisant ce deuxième volume que Jomini n'a pas été trop sévère en parlant de ce qu'il appelle « l'échauffourée de Marengo. »

17.— *Le Général de Ladmirault* appartenait, par sa naissance, à la grande époque dont nous venons de parler, et s'il n'avait pas pu prendre part aux guerres napoléoniennes, il avait été bercé par les récits des acteurs du grand drame. Il n'avait d'ailleurs pas besoin de cette instigation pour orienter ses goûts vers la carrière des armes, appartenant à une famille qui avait toujours porté l'épée avec distinction. On n'est donc pas étonné de le voir entrer à Saint-Cyr en 1826 et commencer sous le prince de Broglie, une carrière qui devait être souvent brillante, toujours honorable et fertile en enseignements. Dire l'existence de Ladmirault ce serait raconter l'histoire de nos guerres de 1830 à 1870. Il commence par servir en Algérie, où il assiste aux expéditions les plus difficiles : prise de Constantine, expédition de Médéah, Milianâh, col de Mouzaïa, prise de la Smalâh d'Abd-el-Kader, etc., etc. De là, il passe en Italie et termine sa carrière active par la campagne de 1870. Au milieu des généraux du second Empire, Ladmirault occupe une place à part. Ce n'est pas seulement un officier brillant et un soldat énergique, c'est un chrétien plein de foi qui inspire le respect par la double puissance des croyances et de l'exemple. M. de la Faye a bien mis en lumière ces précieuses qualités, et cette biographie est de celles qu'il convient de vulgariser.

18. — Comme Ladmirault, le général Montaudon, dont les *Souvenirs militaires* viennent de paraître, fut à la fois un homme de cœur et un soldat distingué. Nous avons dit en son temps le bien que nous pensions du premier volume de ces Mémoires; le tome second n'est pas inférieur au premier. Cette partie est presque uniquement consacrée au récit de la guerre de 1870-1871 : guerre contre l'étranger, guerre à l'intérieur, et, dans les deux parties de ce drame, l'écrivain nous donne des détails intéressants, surtout des aperçus, des jugements qui dénotent une sûreté d'appréciation et une clairvoyance très dignes d'être retenues. Il règne au cours de ces deux volumes un souffle de patriotisme et d'honneur qui invite à en recommander la lecture à la jeunesse : c'est dans des publications de ce genre que nos jeunes hommes prendront la notion des vertus sans la pratique desquelles une nation s'achemine rapidement vers la décadence.

19. — Le volume consacré par M. Émile Valsayre aux *Défenseurs de la foi*, à ceux qui la défendent *Par l'épée* est également un bon livre, un livre à répandre, notamment parmi les jeunes gens. L'ouvrage nous présente un tableau clair, judicieusement tracé des luttes engagées depuis les cinquante dernières années, en faveur du pouvoir temporel des Papes ; un dernier chapitre nous donne le récit des opérations des zouaves pontificaux pendant la guerre de 1870-1871. Des noms glorieux, des noms chers à tout bon Français : La Moricière, Oudinot, Pimodan, Christen, Sonis et beaucoup d'autres remplissent ces pages

où les exemples d'abnégation, de désintéressement, de courage intrépide et modeste fourmillent.

20.—La guerre de Crimée est déjà bien loin de nous : cinquante ans, à notre époque, sont presque aussi éloignés que cinq siècles il y a cent ans. Toutefois, *la Guerre d'Orient*, étudiée comme le fait M. le colonel Thomas, est toujours digne d'attirer l'attention aussi bien des politiques que des militaires. Non pas qu'il y ait dans ce petit volume des révélations : il serait difficile de dire du nouveau sur ce sujet, après les ouvrages du général Fay, les Mémoires de Lamotte-Rouge, de Montaudon, l'Histoire de Bazancourt, surtout après l'Histoire de Rousset. On n'en lira pas moins avec intérêt ce récit d'un soldat qui fut, croyons-nous, un des acteurs de cette glorieuse expédition.

21. — *Sadowa*, le nouveau livre du général Bonnal, actuellement directeur de notre École supérieure de guerre, est, à la fois, une page d'histoire et une étude de tactique générale ; page d'histoire en ce que l'éminent écrivain y suit pas à pas le développement des faits avec une sûreté d'informations remarquables, étude militaire en ce qu'il commente ces événements avec une hauteur de vues et un jugement impeccables. On verra avec plaisir, dans *Sadowa*, cette remarque, que la guerre de 1866 a été préparée, entamée, exécutée par une armée, par un commandement dépourvus de toute expérience de la guerre. On y verra également l'influence prépondérante que peut avoir sur l'éducation, l'instruction, l'orientation tactique d'une armée, et finalement sur la victoire, le maintien à la tête de l'état-major général d'un homme éminent, ne fût-il pas un génie. Le maréchal de Moltke, sans posséder aucune des qualités tout à fait supérieures qui caractérisèrent Napoléon, a fait infiniment plus que ce grand capitaine pour la formation des troupes. Autant l'Empereur tenait peu à façonner des élèves, autant le chef de l'état-major allemand mettait de soin à dresser de bons officiers d'état-major, à fonder pendant la paix une unité de doctrine, à créer une méthode rationnelle de travail, à vulgariser des principes de guerre qu'il serait facile, même à des esprits moyens, de développer convenablement en campagne. Et il est aussi bizarre de constater qu'au moment où nous ne savions plus mettre en œuvre la méthode qui, cent ans auparavant, nous avait donné la victoire, Sadowa, comme Waterloo, demeura le triomphe de la statégie napoléonienne appliquée par nos ennemis. De quelle façon les Prussiens de 1815 et ceux de Sadowa ont-ils su comprendre et utiliser les principes de 1805, de 1806 et de 1809 : on le verra expliqué dans cette magistrale étude que tous nos officiers voudront lire. Mais, par l'élévation des idées, par sa vue d'ensemble, ce remarquable travail s'adresse également à quiconque s'intéresse aux études historiques ; aucun livre sur la guerre de 1866 — que nous ayons lu — ne présente la valeur que nous reconnaissons à celui-là.

22. — Le nom de M. Pierre Lehautcourt est bien connu des lecteurs du *Polybiblion*. Nous avons signalé, en son temps, les différents volumes que cet écrivain a consacrés à la deuxième partie de la guerre de 1870 et nous avons attribué de justes éloges aux récits du siège de Paris, des campagnes de la Loire, du Nord et de l'Est... Encouragé par les succès de ses précédents volumes, M. Lehaucourt entreprend aujourd'hui de nous donner la première partie des opérations, et pour avoir commencé son œuvre par la fin, elle n'en paraîtra sans doute pas moins bonne. M. Lehautcourt n'appartient pas à l'école que nous signalions un peu plus haut : celle qui se borne à publier des documents et qui laisse le lecteur tirer de ces pièces officielles, l'instruction, l'enseignement qu'elles comportent. Le document authentique a, pour M. Lehautcourt, une valeur primordiale, prépondérante — — est-il besoin de le dire ? — toutefois, l'écrivain estime que l'œuvre de l'historien est autre que celle du compilateur. Il cherche d'abord le document ; puis, quand il l'a trouvé, il l'étudie, le discute, l'analyse, en extrait la moelle, la « quinte-essence, » comme écrivait Montaigne, il en tire l'enseignement et il présente cet enseignement tout accommodé à notre esprit. Une telle méthode n'a évidemment de valeur qu'autant que la science, le jugement, l'impartialité de l'historien sont hors de cause. Si, par exemple, le pamphlet qu'a publié M. Duquet sous le nom d'*Histoire de la guerre de 1870* n'a aucune valeur, parce que cette diatribe est avant tout un réquisitoire partial prononcé contre notre état-major général, les travaux de M. Lehautcourt tirent au contraire un mérite évident de la modération de l'écrivain, de sa possession du sujet, de la sûreté de ses appréciations. Le nouveau volume qne nous avons sous les yeux et qui sera la premier du récit complet de son *Histoire de la guerre de 1870-71* a pour titre : *Les Origines*. Il est divisé en quatre livres, intitulés : *Sadowa, l'Affaire du Luxembourg, la Candidature Hohenzollern, la Dépêche d'Ems*. Bien qu'il y ait là l'histoire des quatre dernières années du second Empire et qu'un volume même de quatre cents pages soit peu de chose pour nous parler de tant de matières, l'écrivain a su condenser son sujet sans sécheresse ; cette introduction nécessairement sommaire, est cependant suffisante pour bien faire comprendre les événements, pour faire entrevoir les responsabilités. Nous attendrons avec impatience le tome second de cette œuvre importante qui a pris déjà la première place dans la liste des relations, jusqu'ici publiées, de la guerre de 1870.

23. — Nous venons de parler de l'histoire de la guerre de 1870 de M. Duquet et de la partialité évidente témoignée par l'auteur dans la plupart de ses appréciations. Bien qu'un ouvrage de ce genre soit destiné à mourir de lui-même, à être entraîné par l'excès de ses défauts, certains écrivains ont cru devoir le réfuter, et parmi ces polémistes

aucun, peut-être, n'a déployé la verve et la vigueur d'un historien anonyme qui signe Y. K. Déjà ses brochures intitulées, l'une, *le Combat de Chatillon*, l'autre *Wissemburg, Frœchviller, etc.*, avaient fait sensation dans le monde qui lit et qui sait; son nouveau volume: *La Sortie de la Marne*, nous paraît appelé à remporter le même succès. A propos de cette journée du 30 novembre 1870, M. Duquet avait pris à partie le général Ducrot, et, rejetant sur lui l'insuccès de la bataille de Champigny, avait mis sur son compte les récriminations les plus injustes. — Que reste-t-il, après qu'on a lu la réponse de Y. K., des allégations de M. Duquet? Pas grand'chose, ou plutôt rien. — Encore un livre à lire par tous ceux qui ont le souci de la justice et de la vérité.

24. — Écrite immédiatement après la guerre franco-allemande par Amédée Le Faure, l'*Histoire de la guerre de 1870-71* éditée par la maison Garnier était loin d'être une œuvre définitive. Le besoin de répondre a la curiosité publique avait enfanté une relation rapide, dont les articles de journaux faisaient le fond et qui nécessairement fourmillait d'erreurs ou de lacunes. L'éditeur a compris que la réimpression textuelle d'un travail aussi imparfait n'était plus possible trente ans après les événements, il a donc chargé un érudit bien connu dans le monde des écrivains militaires de revoir l'œuvre de Le Faure, d'en écarter les inexactitudes, d'en combler les vides, et ce travail entrepris par M. Désiré Lacroix a été heureusement mené à bonne fin. Les trois volumes que nous avons sous les yeux nous conduisent jusqu'à la retraite de la deuxième armée allemande sur Orléans, c'est-à-dire environ aux deux tiers des opérations totales. Le récit est rapide, coloré; les événements sont bien présentés; de nouveaux documents ont été utilisés; de sorte qu'en réalité c'est une œuvre nouvelle qu'imprime aujourd'hui la maison Garnier. Ajoutons qu'une profusion d'illustrations donne à cette publication un cachet artistique qui a sa valeur.

25. — Les *Tableaux de l'année tragique* sont une anthologie des événements de la guerre racontés presque uniquement par des acteurs de ce grand drame, chefs de corps et soldats, hommes d'État et orateurs, historiens et poètes, acteurs et spectateurs de toutes conditions. Pasteur, avec son âme vibrante de vrai Français, avait souhaité, dit-on, la publicité d'un tel livre. Nous pensons avec lui que ce manuel est une bonne œuvre. Nous l'avons lu avec un vif intérêt.

26. — Les *Cent jours de siège à la préfecture de police* racontés par M. Cresson, l'ancien préfet de 1870, sont également une œuvre estimable et à la fois un document précieux pour l'histoire du siège de Paris. Nommé préfet de police à la suite de l'insurrection du 31 octobre, M. Cresson nous donne un récit minutieux de ce qui se passa dans la capitale au cours de son administration, et comme un magistrat de ce genre ne peut manquer d'être bien informé, on trouvera dans son

livre quantité de détails dignes d'être sauvés de l'oubli. Nous signalerons, en particulier, le chapitre consacré aux travaux secrets entrepris pour mettre à l'abri des bombes prussiennes et des incendies qu'elles pouvaient provoquer certains trésors artistiques dont la perte eût été irréparable. M. Jules Simon, le ministre des beaux-arts, en avait déjà dissimulé un grand nombre, mais certaines, la Vénus de Milo par exemple, n'avaient pu obtenir la cachette qui devait les préserver d'un accident ou d'un enlèvement. Grâce à l'intelligente activité de M. Cresson, ce qui restait à cacher de nos richesses fut muré dans une cave voûtée où on put les retrouver intactes après la Commune. C'est également aux soins de M. Cresson qu'on dut de conserver les vieilles archives de la préfecture de police, notamment les livres d'écrou des anciennes prisons de Paris, de 1500 à 1814, le carton sur les prisonniers de la Bastille, les dossiers sur la machine infernale, sur Cadoudal, Malet, Fauche-Borel, Lavalette, Louvel, etc., etc. Les souvenirs de M. Cresson sont certainement un des livres les plus curieux qui aient été publiés sur la guerre de 1870 : ils font prévoir la Commune et ils l'expliquent.

27. — Avec l'ouvrage du capitaine allemand Fritz Hoenig : *Vingt-quatre heures de stratégie de de Moltke développées et détaillées d'après les batailles de Gravelotte et de Saint-Privat*, nous quittons l'histoire proprement dite pour pénétrer dans le domaine tout à la fois de l'art et de la science militaires. Dans le livre du général Bonnal, que nous analysions un peu plus haut, on voit la trace de cette vérité que la campagne de Sadowa, en dépit de sa conclusion heureuse, de la valeur de sa conception, n'avait pas été exempte d'erreurs. Nous n'avions pas insisté sur cette critique formulée par le général français, par cette raison que, dans sa bouche, elle pouvait sembler n'être pas tout à fait impartiale. Mais voici qu'un officier allemand émet, à propos de 1870, de bien autres réserves, dirige contre certains généraux allemands des critiques qui, sur des lèvres prussiennes, ont une portée frappante. M. Hoenig accuse d'une façon positive les généraux Steinmetz et Zastrow d'erreurs capitales dans les journées des 17 et 18 août. « A partir du moment où les généraux Steinmetz et Zastrow intervinrent en personne, dit M. Hoenig, les fautes succédèrent aux fautes, amenant une confusion interminable. Si je voulais détailler encore toute la série des erreurs commises, cela me conduirait trop loin. Ces deux généraux ne comprenaient pas l'ordre de combat de de Moltke... C'était tout simplement de la bêtise (sic), et il y a un proverbe très dur qui caractérise cette conduite. Le lecteur cherchera lui-même. » Le livre de M. Hoenig est, pour nous, d'une lecture non seulement attachante, mais réconfortante ; il nous montre nettement que nos ennemis ne sont point en réalité si redoutables qu'ils vou-

draient le faire croire. Il s'en est fallu de peu que cette victoire du 18 ne fût pour eux un désastre. Peut-être la Providence, qui les favorisa d'une façon si évidente dans cette année terrible, trouvera-t-elle bon de ne pas les couvrir toujours d'une protection aussi évidente.

28. — *La Cavalerie des Ie et IIe armées allemandes dans les journées du 7 au 15 août 1870*, du général-lieutenant von Pelet-Narbonne, nous dit à la fois les exploits de nos adversaires et les erreurs commises par nos propres troupes en 1870. Peut-être l'auteur insiste-t-il avec une satisfaction trop évidente, trop cruelle, sur l'infériorité de nos armes à cheval, il y a trente ans. Mais, ces critiques, qui tombent aujourd'hui à faux, seront sans doute, pour nos cavaliers, un stimulant de plus à réaliser les progrès qui nous sont encore nécessaires. Sous sa forme historique, l'étude du général von Pelet-Narbonne est en réalité un travail de tactique dont la lecture sera extrêmement profitable à nos officiers. C'est à eux surtout qu'il s'adresse.

29 et 30. — En lisant, d'ailleurs, les traités sur la tactique de la cavalerie, écrits par nos propres officiers, par exemple : *Service d'exploration et service de sûreté, le service de la cavalerie en campagne*, du commandant Picard, ou *la Cavalerie en avant des armées*, du colonel de Chabot, on sent que nous n'avons pas à chercher ailleurs que chez nous des principes sur le maniement et l'instruction de nos troupes à cheval, que vraisemblablement, les lourdes fautes signalées plus haut par le général von Pelet ne se reproduiraient plus dans une prochaine campagne. Le judicieux commentaire du commandant Picard est rempli d'aperçus intéressants qui dénotent chez l'auteur non seulement une connaissance approfondie de son sujet mais un sentiment très juste de la véritable mission confiée à la cavalerie en campagne. *La Cavalerie en avant des armées*, du colonel de Chabot, est également un livre instructif dans lequel la partie didactique est habilement dissimulée sous un récit historique clair et bien exposé. M. de Chabot passe en revue la période napoléonienne, la guerre de Sécession, la guerre de 1870-1871, la campagne russo-turque de 1877-1878 et, après avoir exposé la conduite de la cavalerie en avant des armées, en ces différentes circonstances, cherche à tirer des événements les principes à suivre, les règles à préconiser pour demain. Ces principes, au nombre de cinq, peuvent être en réalité réduits à deux : voir l'ennemi et empêcher que l'ennemi voie. Mais il faut lire les intéressants développements qui amènent l'auteur à formuler cette conclusion ; ils ont une précision qui frappe.

31. — Les généralités, en tactique, sont d'ailleurs difficiles à formuler, pour cette raison qu'à la guerre tout est relatif et que sur mille, sur cent mille engagements, on n'en trouve pas deux qui soient exactement semblables. Une bonne méthode d'instruction est donc celle qui

consiste à prendre un cas bien spécial, bien déterminé, à donner la solution dans l'hypothèse envisagée, à expliquer cette solution, et à en tirer les lois à appliquer dans les occasions qui se rapprocheront du cas type ; c'est la conduite qu'a tenue M. le commandant Auger dans les *Trois études tactiques* qu'il publie aujourd'hui chez Berger-Levrault. La dernière surtout, consacrée à l'*Attaque décisive*, et corroborée d'exemples bien choisis, demeure particulièrement intéressante.

32. — Une récente circulaire ministérielle a rendu la vie au *Jeu de la guerre* qui, depuis quelques années, était fort délaissé dans nos régiments. Cet exercice, pour être profitable, doit être un passe-temps et non point une corvée ; c'est seulement dans ces conditions qu'on amènera les officiers à le pratiquer couramment. Le petit livre du commandant M*** donne de bons conseils sur l'organisation d'une partie du *Jeu de la guerre* : sa lecture évitera plus d'une école aux débutants.

33. — M. le colonel de la Llave y Garcia, l'éminent écrivain militaire espagnol, que nos lecteurs apprécient depuis longtemps, vient de publier un traité de *Balistique des armes portatives*, qui dénote une fois de plus les connaissances approfondies de cet officier. Après des notions sur la trajectoire dans le vide, sur la résistance de l'air, l'auteur étudie la méthode Siacci, les propriétés des projectiles allongés, la dérivation, la dispersion, la pénétration. — Il passe ensuite à l'étude des appareils destinés à mesurer la vitesse des projectiles, à la détermination et aux calculs des tables de tir d'une arme portative, spécialement du mauser espagnol. Des tables balistiques soigneusement établies terminent l'ouvrage. — Le travail très spécial du colonel la Llave rendra de très grands services dans tous les établissements où sont poursuivies des études balistiques quelconques. Nous le signalons particulièrement à l'Académie des sciences, aux officiers d'artillerie et aux bibliothèques de nos écoles de tir où sa place est absolument indiquée.

34 et 35. — *Où en est la question de l'emploi du canon à tir rapide?* brochure due à un écrivain anonyme, et *Emploi de l'artillerie à tir rapide*, du commandant Rouquerol, sont deux études qui semblent se compléter l'une l'autre. Il n'en est malheureusement rien. Nos lecteurs savent que depuis l'adoption du canon à tir rapide, connu sous le nom de 75, l'opinion s'est préoccupée des changements dans la tactique de l'artillerie que nécessitait la présence dans nos batteries d'une arme nouvelle. Une première modification a été l'adoption des batteries de quatre pièces substituées à celles de six ; mais les novateurs voudraient aller beaucoup plus loin, notamment ne plus agir par masse comme on l'avait recommandé jusqu'ici, ne plus faire ouvrir le feu simultanément par toute l'artillerie en ligne, etc. L'auteur anonyme de la brochure que nous envisageons appartient à la nouvelle école et nous paraît être un

audacieux parmi les novateurs; toutetefois, ses théories nous semblent d'une justesse irréfutable, sauf peut-être celle qui concerne les réserves d'artillerie. — Plus modéré et plus rassis, M. le commandant Rouquerol, dans son *Emploi de l'artillerie de campagne à tir rapide*, défend en réalité les mêmes idées que le précédent écrivain. Cependant, il n'est pas aussi absolu dans ses conclusions, montre même quelquefois de l'hésitation à formuler certaines de ses propositions. Livre d'autant plus précieux qu'il demeure la seule publication du même genre où la question pendante soit traitée avec quelque ampleur.

36. — La brochure de M. le général Derrécagaix : *La Guerre et l'Armée*, est une étude de tactique générale, un développement intéressant du titre XIV du réglement sur le service de campagne. C'est donc seulement par réflexion qu'elle demeure, comme le dit la préface, un plaidoyer contre le service de deux ou d'un an. Telles qu'elles sont, ces quelques pages, profondément senties et vigoureusement écrites, constituent une lecture profitable.

37. — Les *Tableaux d'histoire militaire* du lieutenant de Verzel sont un travail sans prétention littéraire mais qui n'en a pas moins son utilité et qui rendra de bons services à ceux auxquels il s'adresse. Les candidats à toutes les écoles où des éléments d'histoire sont inscrits au programme, les aspirants aux baccalauréats, spécialement les candidats à Saint-Cyr, Saint-Maixent, Versailles, Saumur trouveront dans ces quelques pages une ossature sur laquelle ils pourront plus facilement greffer les développements que leur suggèreront leurs autres lectures. Livre à signaler à l'attention de tous les établissements d'instruction.

38. — La 16e livraison du *Dictionnaire militaire* (*Montagne-Organisation*) nous a paru avoir tous les mérites que nous avons signalés dans les fascicules précédents. — Parmi les articles qui ont donné lieu à des développements particulièrement intéressants, citons : Nourriture, Obus, Officier, Ordre, Organisation.

39. — Avec *l'État madhiste du Soudan*, de M. Gaston Dujarric, nous arrivons aux guerres coloniales, spécialement à cette lutte contre le Madhi dont nous avons jadis suivi avec intérêt les phases. M. Dujarric a cru utile, et justement, de traiter la question *ab ovo*, d'étudier le madhisme jusque dans ses premières origines, de le définir nettement. — On lira, très judicieusement exposés dans ce livre, tous les événements qui ont eu lieu au Soudan depuis le règne de Méhémet-Ali jusqu'à la mort d'Abdullahi ; notamment la prise de Khartoum, l'avènement du nouveau Khalife, sa chute définitive à Omdurman, enfin l'anéantissement du madhisme résultat de la mort du Khalife à Omm-Debrikat. Le récit des horreurs commises par les Anglais en maintes circonstances, et particulièrement lors du combat d'Omdurman

a été synthétisé par l'écrivain en quelques lignes, mais ce sommaire suffit à indiquer que le peuple anglais ne recule devant aucun crime quand ses intérêts financiers sont en jeu. — Quant au sirdar Kitchener, le même qui lutte aujourd'hui sans succès dans le Sud-Afrique, sa conduite le lendemain de la bataille jette sur son caractère une teinte de férocité qui dépasse de beaucoup celle de Weyler à Cuba.

40. — Après le Soudan égyptien, le Soudan français. Comme M. Dujarric, M. le lieutenant Gâtelet a cru utile de grouper des événements dont la presse nous a entretenus depuis différentes années, mais dont le souvenir s'efface peu à peu, s'oblitère dans les esprits, chassé par d'autres faits nouveaux, souvent moins saillants que les précédents. L'histoire aujourd'hui se fait si vite, les événements s'ajoutent si rapidement les uns aux autres que faute de les enregistrer au jour le jour, on court le risque d'en oublier plus d'un, même parmi les importants. M. Gâtelet a voulu combler cette lacune, contribuer à fixer nos souvenirs, et il nous donne un résumé intéressant de l'*Histoire de la conquête du Soudan français* dans les vingt dernières années. L'ouvrage est divisé en trois livres correspondant à trois époques bien tranchées. La première période (1878-1886) comprend l'époque de création, avec les colonels Borgnis-Desbordes, Frey, Combes, Boilèves, Galliéni; la seconde (1888-1895) nous parle de la période d'organisation, sous le colonel Archinard; enfin, la troisième période comprend l'histoire de la conquête de la boucle du Niger et la lutte contre Samory. Divers croquis dans le texte et seize cartes hors texte illustrent très convenablement cette publication.

41. — La brochure de M. le général Luzeux: *Notre politique en Chine*, indique chez les Célestes un mouvement national contre les étrangers, que l'Europe paraît avoir ignoré et signale là un péril dont la politique doit tenir compte. Après avoir dévoilé les convoitises plus ou moins dissimulées qui ont amené les armées alliées devant Pékin, le général estime que la France doit se retirer le plus vite possible de ce guêpier où elle a beaucoup à perdre et rien à gagner.

ARTHUR DE GANNIERS.

SCIENCES ET ARTS

Traité de l'âme, par ARISTOTE; traduit et annoté par G. RODIER. T. I. Texte et traduction. T. II. Notes. Paris, Leroux, 1900, 2 vol. in-8 de XVI-263 et 582 p. — Prix : 25 fr.

A dater du temps des Scaliger, des Casaubon, des Saumaise et des Ménage, la France semblait avoir peu à peu abandonné à d'autres pays l'honneur d'écrire sur les ouvrages des anciens de doctes et volumineux commentaires. Depuis vingt ou trente ans, diverses publications ont prouvé que nous étions capables de faire en ce genre aussi bien et

peut-être mieux que ces vaillants éditeurs d'autrefois, et celle dont j'ai à rendre compte aujourd'hui mérite presque à tous les égards de servir de modèle.

D'abord l'*apparatu criticu,* qui reproduit ou complète par la collation du *Vaticanu P* celui de Biehl (1896), est dressé avec une minutieuse exactitude, précieuse garantie de la pureté du texte. La traduction n'a pas et ne devait pas avoir de prétentions à l'élégance : l'unique préoccupation de l'auteur a été de faire saisir aussi complètement que possible la pensée d'Aristote, exprimée ici comme dans la plupart de ses traités dogmatiques avec une concision dont s'accommodent mal nos habitudes modernes; et il convient de rendre à l'auteur cette justice qu'il n'a rien négligé pour atteindre son but, surtout si l'on consulte en même temps le vaste commentaire qui occupe à lui seul tout le second volume. Aristote est expliqué ici, autant qu'il se peut, par lui-même, j'entends par des rapprochements perpétuels avec ses autres écrits, et ensuite à l'aide de ses nombreux interprètes anciens qui ont pu et dû mettre à profit les lumières d'une tradition rémontant jusqu'à la fondation même du Lycée. Et si, malgré tous ses efforts, M. Rodier n'arrive pas à porter partout la lumière, c'est qu'il s'agit en somme de questions fort délicates, en face desquelles hésitait le génie d'Aristote comme hésitent encore aujourd'hui nos psychologues modernes. Plusieurs de ces notes (par exemple p. 50, 87, 90, etc.) ont pris les proportions de dissertations véritables, attestant une connaissance singulièrement étendue de la philosophie ancienne antesocratique et notamment des doctrines de Platon et d'Aristote qui sont ici plus directement en jeu. Mais pourquoi écarter aussi systématiquement les célèbres commentaires du moyen âge, dont les mérites ont été proclamés non seulement par les néo-scolastiques contemporains, mais aussi par des juges d'une compétence et d'une impartialité reconnues, comme M. Picavet?

Aux observations de détail s'ajoutent de temps à autre des considérations générales embrassant une série de paragraphes. Une brève déclaration placée en tête du premier volume nous prévient de l'absence de jugement doctrinal : « Il y a dans les développements psychologiques d'Aristote des difficultés ou même des incohérences, peut-être dans le fond, certainement à la surface. Est-ce l'empirisme ou l'idéalisme qui domine sa théorie de la connaissance. L'intellect actif? Est-il transcendant et quels sont ses rapports avec la pensée divine et la raison humaine? Quelle est au juste la nature de l'intellect en puissance? Est-ce l'interprétation d'Alexandre, celle d'Avicenne, d'Averroës ou de saint Thomas qu'il faut adopter? Nous n'avons pas abordé ces questions. Notre but a été seulement de faire connaître le *De anima* dans sa vérité historique. » De toute manière, Aristote a eu un double

mérite : il s'est énergiquement refusé soit à confondre la psychologie avec la physiologie, soit à creuser entre ces deux sciences un fossé infranchissable. Maintenant faut-il aller jusqu'à soutenir avec M. Rodier que « sa psychologie est à coup sûr plus profonde et plus conséquente que notre psychologie classique, mélange incohérent de doctrines cartésiennes et péripatéticiennes auxquelles on ajoute parfois, comme pour accroître la confusion, des lambeaux du système kantien? » L'éloge me paraît excessif.

D'autres critiques ont déjà reproché à l'auteur de n'avoir pas soufflé mot de la traduction, quelle qu'elle fût, de Barthélemy Saint-Hilaire : en présence de cette omission et de quelques autres du même genre, telle que l'étude de Weisse (1829) et ses objections, d'ailleurs assez faibles, contre l'authenticité du IIIe livre, j'aurais mauvaise grâce de pousser l'amour-propre d'écrivain jusqu'à réclamer une citation au nom des quatre articles publiés dans l'*Instruction publique* (1885) sous ce titre : *De la Psychologie d'Aristote.* C. Huit.

Philosophie de saint Thomas. — Les Vertus naturelles, par M. J. Gardair. Paris, Lethielleux, 1901, in-12 de 523 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le cinquième publié par M. Gardair pour la vulgarisation de la philosophie de saint Thomas. Ces divers traités, on le sait, sont la reproduction du cours libre fait à la Sorbonne pendant cinq années par le savant professeur. Après avoir étudié sous toutes ses faces la nature humaine, M. Gardair s'occupe de la morale. Qu'est-ce qu'un acte volontaire et comment diffère-t-il d'un acte involontaire? En quoi consiste la bonté ou la malice des actes humains ? Comment se forment les habitudes auxquelles on donne le nom de vertus ? Quelle est la meilleure classification de ces vertus? On trouvera réunis dans ces pages une foule de remarques très fines et très intéressantes du Prince de l'École. M. Gardair ne fait guère que reproduire les théories de saint Thomas. Mais il les reproduit avec beaucoup de clarté et dans un langage tout moderne, comme un homme qui se les est parfaitement assimilées. Peut-être aurait-t-il pu marquer plus nettement l'importance supérieure de la fin dans la constitution de l'acte moral. Il nous semble avoir donné trop de relief à l'objet matériel de cet acte. C'est une question de perspective. Nous regretterons aussi qu'à propos des conséquences des actes humains, il n'ait pas parlé de la sanction qu'ils encourent et qu'il paraît confondre avec le mérite et le démérite, bien qu'à notre gré il y ait une différence appréciable entre la notion de démérite et celle de punition. Sans doute, il s'est réservé de traiter plus explicitement de la sanction dans le traité qu'il prépare sur les lois, traité qui sera d'un haut intérêt, car la théorie du docteur angé-

lique sur les lois est tout particulièrement appropriée à l'état de la société moderne.

Nous ne saurions trop insister sur l'importance de l'œuvre qu'a entreprise M. Gardair. Assurément on ne peut avoir une connaissance approfondie de la philosophie de saint Thomas sans étudier l'auteur lui-même. Mais celui qui aura lu auparavant les ouvrages du savant professeur en aura une idée fort exacte : il sera parfaitement préparé à comprendre les ouvrages du grand docteur, et se rendra bien plus facilement compte du sens des formules, un peu étonnantes parfois pour nous autres modernes, dans lesquelles sont condensés les enseignements traditionnels de la philosophie catholique. D. V.

Le Préhistorique, origine et antiquité de l'homme, par Gabriel et Adrien de Mortillet. Paris, Schleicher, 1900, in-8 de 709 p., avec 121 fig. dans le texte. 3e éd., entièrement refondue et mise au courant des dernières découvertes. — Prix : 8 fr.

Le livre où Gabriel de Mortillet a développé ses théories sur l'homme préhistorique est trop connu pour en parler longuement à propos de cette troisième édition. Gabriel de Mortillet a concouru très activement au progrès des recherches préhistoriques, par ses écrits, par ses controverses et par son enseignement. Son système de classification a rendu d'incontestables services en donnant une orientation méthodique à des études, dont les débuts, comme il arrive à toute science nouvelle, furent assez confus. Malheureusement ses idées prirent, de bonne heure, la forme d'un dogmatisme étroit, d'un schéma rigide, qui ne correspond plus qu'assez imparfaitement avec l'infinie variété des faits. Quoi qu'il en soit, son traité de préhistorique sera toujours consulté comme un répertoire de faits bien documenté, où il faut puiser cependant avec discernement, en faisant la part des opinions discutables. Jusqu'au dernier moment Gabriel de Mortillet s'est fait illusion sur la nature de l'opposition qu'il rencontrait et qu'il attribuait uniquement à ses préoccupations philosophiques et religieuses, bien justifiées d'ailleurs de la part de ses contradicteurs, par le ton agressif de ses écrits. Personne ne s'est proclamé avec plus d'insistance l'apôtre du matérialisme et de l'irreligion. Un tel état d'esprit n'était guère compatible avec une complète impartialité scientifique.

Cette nouvelle édition ne diffère en rien, quant aux idées générales, de celles qui l'ont précédée. En rééditant l'œuvre de son père, dont il est le disciple, M. Adrien de Mortillet ne pouvait pas en changer le fond. Mais il en a modifié la distribution, afin d'en rendre, dit-il, l'usage plus commode. Une première partie est consacrée à l'étude des vestiges attribués par Gabriel de Mortillet à l'être hypothétique qu'il considérait comme le précurseur de l'homme, à l'époque tertiaire. La

seconde partie comprend tout ce qui se rapporte à l'homme quaternaire : évolution des faunes et des flores, phénomènes géologiques et répartition géographique des stations humaines.

De nombreuses additions, rendues nécessaires par les progrès des recherches préhistoriques, ont obligé M. A. de Mortillet à leur faire une place, en supprimant la troisième partie, qui, dans les éditions précédentes traitait de l'époque néolithique. L'auteur annonce un nouveau volume, faisant suite à celui-ci, qui embrassera le néolithique et l'âge du bronze.

ADRIEN ARCELIN.

La Photographie sous-marine, par L. BOUTAN. Paris, Schleicher, 1900, in-8 de VI-332 p., avec 12 planches hors texte et de nombreuses photogravures. — Prix : 10 fr.

La photographie sous-marine, qui pourrait rendre de si grands services à la science, est encore dans la période des tâtonnements. Les premières expériences ont été faites tout récemment par M. L. Boutan. L'auteur nous conte, avec un humour charmant, tout ce qu'il a fait. Il décrit avec une grande précision les divers appareils qu'il a employés, les expériences, souvent hasardeuses, qu'il a tentées avec l'habit peu commode du scaphandrier. Si la photographie à grandes profondeurs n'a pas encore donné de bons résultats, l'auteur laisse entendre qu'il ne désespère pas : il souhaite que quelque riche ami de la science continue ses expériences. Il n'en est pas de même pour la photographie à faible profondeur et surtout pour la photographie en aquarium. Relativement à peu de frais, on peut transformer un appareil ordinaire de photographie en un appareil sous-marin ; quel succès aurait un amateur qui montrerait un album rempli de photographies de poissons, d'actinies, d'éponges vivantes, etc! Pour arriver à un bon résultat, il suffit de suivre les conseils si précis de M. L. Boutan.

Ce livre débute par une intéressante étude sur les progrès de la photographie. La photographie des couleurs a actuellement tous les honneurs; elle est représentée par le procédé Lippmann et celui des trois couleurs.

L'ouvrage contient huit planches en héliogravure et quatre planches en couleur, de l'excellente maison Prieur et Dubois de Puteaux, pour montrer l'emploi du procédé des trois couleurs. Enfin de nombreuses et intéressantes photogravures complètent le texte toutes les fois que cela est nécessaire.

É. CHAILAN.

LITTÉRATURE

Etimologías vascongadas, o sea Ensayo sobre la interpretación y reconstrucción del vocabulario vascongado, por el presbitero D. Ezequiel de Echebarria. Durango, Roberto de Soloaga, 1899, in-8 de viii-241 p. — Prix : 2 fr.

L'étude de la langue basque s'impose à tous ceux qui veulent faire sérieusement de la philologie et de la linguistique. En face d'essais plus ou moins fantaisistes, qu'ont publiés des auteurs sans autorité, il est bon de signaler des ouvrages qui n'ont aucune prétention, mais qui se recommandent par leur valeur. Celui dont nous parlons ici est de ce nombre. Le charmant prologue du prêtre qui l'a écrit si modestement nous intéresse déjà vivement en sa faveur. Et que dire, lorsqu'on a feuilleté ce *Dictionnaire étymologique*, ou, mot par mot, D. Ezequiel de Echebarria explique les termes de la langue basque, les compare à leurs expressions correspondantes en espagnol, en français, en grec, en hébreu, en anglais, en italien, en portugais, avec des remarques grammaticales, des listes de dérivés, de véritables dissertations, aussi documentées qu'instructives, à propos de questions controversées, etc., etc. Est-ce à dire pour cela que les *Etimologias vascongadas* soient le dernier mot sur la matière traitée? Telle n'est pas la pensée de l'auteur qui déclare avoir fait son travail avec conscience et patience, dans le but de faciliter les études approfondies et plus complètes des savants qui reprendront après lui le problème si complexe de la langue basque. G. Bernard.

Compendio di storia della letteratura italiana, ad uso delle scuole secondarie da Francesco Flamini. 2ª edizione rifatta e arricchita di una notizia bibliografica. Livorno, Raffaello Giusti, 1901, in-16 de x-384 p. — Prix : 2 fr.

Letteratura italiana moderna e contemporanea (1748-1901), da Vittorio Ferrari (*Manuali Hoepli*. 310-311). Milano, Ulrico Hoepli, 1901, in-16 de viii-405 p., avec tableaux. — Prix : 3 fr.

Le bon accueil fait en Italie au résumé de M. Francesco Flamini, dont la première édition a été enlevée en quelques mois, n'est que la juste récompense de la peine que l'auteur s'est donnée pour rendre son travail aussi complet que le lui permettait l'étroitesse de son cadre, sans que la concision nuisît à la clarté d'une exposition sobre sans sécheresse, élégante sans rien de superflu.

Ce ne sont pas seulement les élèves des écoles d'enseignement secondaire, auxquels il est destiné, qui trouveront profit à la lecture de ce petit volume; mais les maîtres des mêmes écoles et les étudiants des Facultés. Le soin qu'a eu M. Flamini de compléter son exposé par une bibliographie critique des ouvrages à consulter sur les différents points y ajoutera un prix tout spécial. En France, où nous n'avons

guère, sur l'histoire générale d'une littérature dont les relations avec la nôtre ont été à diverses reprises assez étroites, que des ouvrages au-dessous du médiocre, une traduction du *Compendio* de M. Flamini ne pourrait être que la bienvenue.

— M. Ferrari, ne traitant dans son manuel que de la littérature de 1748 à 1901, était tenu à moins de concision que M. Flamini, et pouvait fournir à ses lecteurs de plus amples renseignements. Son travail ne nous a pas pleinement satisfaits. Il est étrange,— dans un ouvrage qui a la prétention d'être un manuel, dans lequel, par conséquent, le lecteur est en droit de chercher non point seulement des indications sur la vie et la carrière d'un personnage et des formules d'appréciation sur ses œuvres, mais un guide pour l'étude des auteurs et des œuvres, — il est étrange, disons-nous, de s'abstenir presque complètement de renseignements bibliographiques, de n'indiquer, si ce n'est de ci, de là et comme par hasard, ni les éditions des ouvrages des écrivains dont il est parlé, ni les études dont ils ont été l'objet.

Cette réserve faite, nous reconnaissons volontiers que l'ouvrage de M. Ferrari ne manque point d'intérêt et qu'il a fait un effort méritoire pour juger avec indépendance et impartialité, les œuvres des auteurs encore vivants.

E.-G. Ledos.

HISTOIRE

Les Gaulois, origines et croyances, par André Lefèvre. Paris, Schleicher, 1900, in-18 de 202 p., avec 14 fig. — Prix : 2 fr.

Ce volume est sans doute sorti du cours que M. André Lefèvre professe à l'École d'anthropologie, car des volumes analogues du même auteur sont annoncés sur les Germains et sur les Slaves, et le sous-titre « Origines et croyances » définit parfaitement le point de vue de l'auteur. Le caractère d'enseignement comme cours, et de vulgarisation comme livre, exclut l'appareil critique de l'érudition ; mais lors même qu'on ne partage pas toutes les opinions de M. A. Lefèvre, on sent qu'il s'est renseigné aux meilleurs sources de l'érudition contemporaine et notamment aux ouvrages de M. d'Arbois de Jubainville. C'est aussi, quand on parle de la Gaule, un mérite, quoique d'ordre négatif, de rompre avec la tradition d'Henri Martin et de Jean Reynaud.

Ce n'est pas que tout soit certain et assuré de durer dans les théories contemporaines sur les origines ethniques de la Gaule avant Jules César. Il y avait eu invasion, conquête et mélange de races ; M. d'Arbois de Jubainville a reconnu l'importance de la race ligure, quoique sous ce nom on n'aperçoive pas une personnalité bien distincte : mais les noms de peuple et les définitions anthropologiques sont malaisées à superposer. En tout cas, ce que M. Lefèvre dit des Gaulois en Italie,

en Espagne et en Gaule, est déjà de l'histoire. La guerre des Gaules est racontée d'après César, illustrée par des gravures tirées des monuments. L'histoire à demi effacée de la langue gauloise est résumée et éclairée par la comparaison des autres langues celtiques. La mythologie celtique occupe près du tiers du volume. M. Lefèvre y distingue ce qu'il appelle « l'animisme diffus », c'est-à-dire la personnification des forces naturelles, le culte des animaux, des forêts et des plantes, des fleuves et des eaux, ce qui l'amène à parler des fées et des follets habitant encore ces campagnes et « des dieux de la Gaule », tels qu'on les connait par les inscriptions et par les monuments réunis au musée de Saint-Germain en Laye. L'hypothèse domine forcément quand on fait ici de l'exégèse; mais les critiques qu'on pourra adresser de ce chef à M. Lefèvre s'adresseront aux écrivains autorisés qu'il nomme comme ses garants. M. Lefèvre a complété ce tableau en résumant les origines et les croyances de la Grande-Bretagne et de l'Irlande: c'est surtout d'après M. d'Arbois de Jubainville, mais M. Lefèvre aurait, croyons-nous, bien fait de laisser à Roget de Belloguet la légende galloise de Hu-le-Puissant qui semble très tardive, pour ne pas dire moderne. On pourra aussi mettre en doute l'identification des mots Galates, Celtes et Gaulois, quoique l'identité de ces peuples la rende spécieuse.

En somme, et quoique les philologues puissent sans doute discuter plus d'un détail et plus d'une étymologie, ce livre a le mérite de présenter, sous une forme résumée et lisible, le tableau que les recherches de l'ethnographie historique et de la philologie celtique depuis trente ans permettent aujourd'hui d'esquisser des Gaulois, de leurs origines et de leurs croyances. G.

Geschichte Roms und der Pæpste im Mittelalter, von P. Grisar, S. J., Freiburg im Breisgau, Herder, 1900, gr. in-8. Fasc. x à xiv. — Prix : 2 fr. le fasc.

Ces cinq fascicules terminent le premier volume du monumental ouvrage du P. Grisar. Ils renferment, outre le récit des derniers pontificats du VIe siècle, de Vigile à saint Grégoire le Grand, trois grands tableaux d'ensemble qui remplissent les livres IV et V. 1° *Rome byzantine*. Le rétablissement au Palatin d'une sorte de cour, autour de Narsès, qui rend passagèrement la vie à l'ancienne résidence des Césars, fournit l'occasion d'une étude sur le Palatin chrétien. Puis des notices détaillées sont consacrées aux divers monuments d'origine byzantine, parmi lesquelles on remarque quelques-unes des plus célèbres églises de Rome, comme Sainte-Marie *in Cosmedin* (l'ancienne *Schola graeca*), comme le monastère de Saint-Paul-Trois-Fontaines, ou comme l'église des saints Philippe et Jacques (aujourd'hui basilique des XII Apôtres; ces deux dernières fondations sont dues à Narsès

lui-même). A cette époque a commencé la lente et progressive destruction de la Rome antique. Parmi les transformations qui changent la physionomie de la ville, il faut citer la création des cimetières urbains. — 2° *La Décadence des institutions politiques et de la civilisation romaine.* Le P. Grisar constate et décrit cette décadence dans tous les domaines. Rien n'y manque : invasions nouvelles, apportant avec elles la barbarie; affaiblissement des études; perte de l'esprit historique, développement de la crédulité, pullulation des apocryphes, des faux, des légendes; corruption de la langue envahie par le latin vulgaire: impuissance croissante de l'art qui oublie jusqu'aux procédés techniques. On s'efforce du moins de sauver ce qui peut l'être : une des caractéristiques de l'époque est la composition d'ouvrages didactiques de tout genre, manuels, traductions, compilations, chaînes, dont quelques-uns auront une grande influence au moyen âge. — 3° *La Vie religieuse et ecclésiastique.* C'est le côté consolant de cette époque si sombre. C'est peut-être aussi la partie la plus brillante du livre du P. Grisar que ces belles descriptions des splendeurs architecturales des basiliques et des splendeurs religieuses de la liturgie. Fêtes, coutumes, cérémonies, tout cela est analysé avec l'érudition la plus précise, mais aussi avec un vif sentiment de la poésie et du pittoresque. — Deux paragraphes sur la primauté de l'Église romaine au VIe siècle et sur ses relations avec les Francs terminent le volume, qu'accompagnent un index alphabétique et méthodique et une table des illustrations, et qui se trouve former une véritable encyclopédie, très complète et très facile à consulter, de Rome et du haut moyen âge. J.

Julian von Speier. Forschungen zur Franziskus und Antonius-kritik, zur Geschichte der Reimoffizien und des Chorals, von J. E. Weiss, von J.-E. Weiss (fasc. 3 des *Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*). München, Lentner, 1900, in-8 de VIII-155 p.

M. Weiss détermine d'abord les points principaux de la vie de Julien de Spire ; né vers la fin du XIIe siècle, étudiant à Paris, membre de la chapelle de Louis VIII, puis entré dans l'ordre des mineurs et présent aux deux célèbres chapitres généraux de 1227 et 1230, où il eut occasion de se rencontrer avec les premiers compagnons du saint, et avec saint Antoine de Padoue, dont il devait écrire la vie. Renvoyé à Paris, il y remplit la charge de *corrector mensæ*, dans le couvent des frères mineurs, où il mourut dans un âge avancé, entre 1278 et 1285. Il est certainement l'auteur, pour une part notable, de certains des offices rimés, encore aujourd'hui en usage dans le bréviaire franciscain, notamment de ceux de saint François et de saint Antoine. Se fondant sur d'étroites analogies verbales avec ces offices, M. Weiss lui restitue

la paternité d'une vie anonyme de saint François et d'une vie de saint Antoine publiées par les bollandistes au tome I d'octobre et au tome II de juin. Il détermine ensuite la date de ces documents et leur place dans la littérature franciscaine. La vie de saint François aurait été écrite vers 1232, en partie d'après la vie de Thomas de Celano, en partie d'après la tradition orale ; elle montre en Julien un partisan des idées de Grégoire IX sur l'organisation de l'ordre, un adversaire des *zelanti* les plus ardents. La vie de saint Antoine, puisée en partie à la légende primitive anonyme, s'en distingue par quelques adjonctions et surtout par sa valeur littéraire supérieure. Les caractères de la poésie de Julien, son influence, ses compositions musicales, forment le sujet des derniers chapitres. — Page 72, Nicolas III est à tort qualifié de franciscain. J.

Études sur quelques manuscrits de Rome et de Paris, par A. Luchaire. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 175 p. — Prix : 6 fr.

Ce fascicule de la « Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris » contient une série d'études sur des manuscrits actuellement conservés à la Bibliothèque du Vatican. Ils présentent un intérêt tout particulier pour l'histoire de France au XIIe siècle. M. Luchaire ne s'est pas d'ailleurs contenté d'examiner les manuscrits du Vatican, il a poussé plus loin ses recherches en les comparant avec d'autres manuscrits conservés dans les bibliothèques de Paris. Il en a extrait un certain nombre de documents inédits ou publiés antérieurement mais d'une façon insuffisante. Ce fascicule ne se prête pas à l'analyse ; nous nous contenterons donc de signaler ici les œuvres étudiées dans le volume : l'Œuvre de Suger, la Chronique de Morigny, le fragment de l'histoire d'Anjou attribué à Foulques le Réchin, les Annales de Jumiège, un cartulaire de Saint-Vincent de Laon, un manuscrit de Soissons, les *Miracula sancti Dionysii*, les recueils épistolaires de l'abbaye de Saint-Victor, à Paris. M. G.

L'Évolution constitutionnelle du second Empire (*Doctrines, textes, histoire*), par Henry Berton. Paris, Alcan, 1900, gr. in-8 de 770 p. — Prix : 12 fr.

Cet important ouvrage est, à notre connaissance, l'étude la plus approfondie qui existe à l'heure actuelle sur les institutions du second Empire. L'intérêt en est considérable soit qu'on se place au point de vue historique, soit qu'on y cherche l'étude théorique des problèmes constitutionnels qui se posent à propos de l'organisation de tout État moderne. La première partie est consacrée à l'Empire autoritaire ; la seconde à l'évolution qui, de 1860 à 1870, a transformé les institutions impériales ; la troisième à l'Empire libéral. L'auteur examine, dans ses moindres détails, le mécanisme de chacune des institutions cons-

titutionnelles qui ont été les bases de l'Empire et les principes dont leurs auteurs se sont inspirés. Il appartient au parti libéral doctrinaire le plus pur. Souveraineté nationale et principes de 89 sont pour lui des dogmes intangibles dont la mise en application réalise toute la perfection désirable dans la constitution d'un État. Tout ce qui en émane, tout ce qui les consacre est bon et légitime; tout ce qui s'en écarte est illégitime et mauvais. Adversaire du césarisme dans lequel il voit l'escamotage et non l'application de la doctrine de la souveraineté nationale, M. Berton n'en juge pas moins avec une haute impartialité la bonne volonté et la valeur personnelle de beaucoup des personnages qui ont illustré l'Empire. Il va même jusqu'à se rallier à l'Empire libéral, en passant l'éponge sur l'origine même de l'Empire, parce qu'à l'exemple de M. Émile Ollivier, dont il fait l'éloge à plusieurs reprises et dont on sent souvent l'inspiration, il n'a que la liberté pour but et que le régime parlementaire pour moyen et attache peu d'importance aux questions de formes de gouvernement.

Mais, pour M. Berton, l'Empire libéral n'eût été, même sans le désastre de 1870, qu'un acheminement vers le régime qui réalise pour lui l'idéal d'un gouvernement moderne : la République parlementaire, telle qu'elle fonctionne aujourd'hui en France.

Combien d'objections on peut faire aux doctrines de M. Berton et de réserves sur sa méthode, on le devine sans peine. Il est bien, comme tous les hommes qui procèdent de 89, un disciple de Rousseau. Il disserte sur la constitution française comme il disserterait sur celle de tout autre peuple, et du moment que ses aspirations logiques sont satisfaites, il ne lui vient point à l'esprit de s'inquiéter du résultat et de regarder hors des frontières. C'est pourtant ce qu'il faut faire pour arriver à la vérité ; et, en le faisant, on ne tarde pas à s'apercevoir que, si la République parlementaire correspond pour certains esprits à un idéal théorique, elle n'a jamais eu de réalisation qu'en France et que son règne correspond à un état de décadence que personne ne peut plus dissimuler; — que l'institution républicaine n'a jamais fait grandir un pays ayant de graves intérêts politiques, qu'en y faisant régner le despotisme : le despotisme aristocratique de l'antiquité ou le despotisme césarien des républiques modernes ; — et surtout que, bien loin d'être fondée sur la vertu, l'institution républicaine règne généralement par la corruption la plus basse. M. Berton a raison de critiquer certains procédés de la candidature officielle du second Empire; peut-être eût-il été plus indulgent s'il lui avait été donné de connaître les procédés électoraux en usage dans les préfectures, dans les loges maçonniques et dans les cabarets de la troisième République.

En un mot et quelle que soit la très grande valeur de l'ouvrage, il nous paraît être complètement en dehors de la vraie doctrine politique

en méconnaissant cette vérité qu'un grand peuple doit trouver sa constitution non dans le cerveau d'une assemblée, mais dans sa tradition et dans son histoire et que cette constitution ne saurait le mener loin si elle ne repose avant tout sur le principe de l'hérédité monarchique placé, par raison d'utilité, au dessus de tout débat, de toute discussion et de toute atteinte. N'est-ce point pour avoir manqué de cette base profonde et intangible et pour avoir voulu la remplacer par l'expédient du plébisciste, que le second Empire a vécu dans l'inquiétude et dans la contradiction, et s'est lancé dans la politique étrangère incohérente qui l'a perdu? N'est-ce point par le loyalisme monarchique que vivent sous nos yeux tous les États qui grandissent et prospèrent... aux dépens de la France, hélas!

EUGÈNE GODEFROY.

L'Organisation de la boulangerie en France, par ANDRÉ JOUIN-LAMBERT. Paris, Rousseau, 1900, in-8 de 220 p. — Prix : 5 fr.

Les questions de l'alimentation publique ont toujours figuré parmi les plus grandes préoccupations des gouvernements ; à toutes les époques, ils se sont appliqués à pourvoir leurs sujets de pain, la première et la plus essentielle des denrées nécessaires à la vie. Au moyen âge fleurit l'organisation professionnelle sous l'autorité et la surveillance des administrations municipales. La centralisation inaugura l'intervention du pouvoir royal dans le fonctionnement de la corporation, dont les membres deviennent titulaires d'offices sous Louis XIV. A l'édit de Turgot de 1776, inspiré par les doctrines économiques, succède la Révolution. Les boulangers ne sont plus que des intermédiaires salariés entre le gouvernement, qui leur livre les farines à un prix fixe, et les consommateurs auxquels ils vendent le pain à un prix et un poids législativement déterminés. Toute organisation disparaît dans le cataclysme révolutionnaire. Napoléon, au pouvoir, prend d'énergiques mesures, assure les approvisionnements, impose aux boulangers l'obligation d'y contribuer, limite leur nombre, les constitue en corporation sous la surveillance administrative, songe à créer à Paris une caisse de corporation qui avorte sous la Restauration. Celle-ci ne modifie que peu l'organisation de l'Empire. Elle fonctionne non seulement à Paris, mais encore dans les villes importantes jusqu'en 1826. Alors le déclin commence, le monopole est battu en brèche par les marchands forains ; la taxe mal établie engendre des fraudes. Pendant la monarchie de Juillet, le résultat devient précaire : boulangers et consommateurs sont mécontents. Des réformes s'imposent, elles sont élaborées en 1848 au profit des ouvriers boulangers qui tendent à s'affranchir de l'ingérence des bureaux de placement et de la main-mise patronale. Napoléon III s'occupe de l'organisation de la boulangerie. Il institue à Paris en 1853 une caisse de service, qui a été liquidée définitivement en 1870.

Il aurait voulu généraliser le système de la corporation. Mais en 1863, sous l'influence de M. Rouher et de Le Play, le Conseil d'État adopta un décret supprimant la réglementation de la boulangerie, malgré le Conseil municipal de Paris et contre l'avis du préfet Haussmann. Aujourd'hui les maires conservent toujours le droit de taxer le pain en vertu de la loi de juillet 1791, mais ils ont été invités à ne pas abuser de ce droit. La conséquence immédiate de la suppression du régime réglementaire a été la multiplicité du nombre des boulangeries et la hausse du prix du pain. La question est encore loin d'être résolue et la situation demeure tendue. « La coopération d'un côté, le syndicat mixte et obligatoire de l'autre, paraissent à l'auteur les remèdes indiqués. » M. Jouin-Lambert donne en annexes les Statuts d'Étienne Boileau et le décret du 31 août 1863. Nous ne pouvons que le féliciter de son consciencieux travail.

Comte de Luçay.

L'Organisation gouvernementale de l'Algérie. *Étude sur son évolution historique, son état actuel et les projets de réformes*, par André Mallarmé. Paris, Chevalier-Marescq, 1901, in-8 de xviii-170 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cette publication appuyée d'une copieuse bibliographie, M. Mallarmé consacre une première partie à l'évolution historique. Il y rappelle l'occupation turque, puis la conquête accomplie par la France en 1830, à la barbe des Anglais ; les premières mesures prises successivement par le nouvel occupant, à savoir : le gouvernement général, l'assimilation administrative, la centralisation des pouvoirs, la création d'un ministère de l'Algérie et des colonies, les idées napoléoniennes, puis ce qu'on appelle les « cahiers algériens, » enfin l'avènement du pouvoir civil. La deuxième partie expose les régimes contemporains. *Projets et réformes*, tel est l'intitulé d'une troisième partie : nous aurons à les étudier dans cette Revue, lorsqu'ils seront devenus de l'histoire.

« L'Algérie, dit encore M. Mallarmé, est sur le point de rejoindre, à travers le Sahara, notre possession du Sénégal... » ; ajoutons : et Timbouctou et le lac Tchad. L'histoire a déjà enregistré la prise de possession du Touat, d'où partiront nos communications avec Timbouctou, soit par caravanes, soit par rail-way. C'est aussi l'Algérie qui nous a convoyés au lac Tchad. Le voisinage de l'Algérie — si l'on peut qualifier ainsi une aussi grande distance — compensera les difficultés résultant de l'accession de deux autres puissances au dit lac. De même que nous avons prolongé notre Congo, il eût été difficile d'empêcher l'Allemagne d'y prolonger son Caméroun, dont les eaux rejoignent aussi le Chari, par le Logone ; mais l'intrusion des Anglais fut d'autant plus inattendue qu'ils n'étaient connus au Bornou jusqu'alors que par la ridicule équipée d'un certain Mac-Intosch (Voir l'*Univers* du 10 octobre 1891).

Les Anglais n'avaient pas jusqu'en 1890 été admis davantage au Sokoto, par lequel ils nous bouchent aujourd'hui l'accès direct du Zinder, par le Sud. Voilà qui relève encore l'importance de l'Algérie pour nos communications avec le Kanem, le Baghirmé et le Zinder.

A. D'AVRIL.

La Questione coloniale dei popoli di razza latina, da GUSTAVO COEN. Livorno, Raffaello Giusti, 1901, in-12 de XIV-367 p. — Prix : 3 fr.

De tout temps, l'idée coloniale a compté des partisans fanatiques et des détracteurs convaincus ; c'est au nombre de ces derniers que se place M. Gustavo Coen. Au début de l'Introduction, en effet, indiquant avec la plus grande franchise les idées maîtresses de son livre, cet auteur vient déclarer que : 1° l'utilité des colonies n'a pas toujours été telle que l'avaient espéré leurs fondateurs ; 2° les peuples de la race latine n'ont guère jusqu'à présent montré d'aptitude à coloniser. — Et telles sont bien en effet les conclusions qui se dégagent des différents chapitres de cet intéressant volume, plein de chiffres et plein de faits !

Chiffres et faits sont généralement exacts, du moins autant que nous avons pu les contrôler ; mais sont-ils bien interprétés par M. G. Coen ? C'est ce dont nous ne sommes pas absolument assuré. Il nous semble en particulier que le chapitre IX, intitulé « Antipathie traditionnelle des Français pour la politique coloniale, » est singulièrement paradoxal ; prendre simplement le contrepied des affirmations de MM. Léon Deschamps, Alfred Rambaud, Marcel Dubois, etc., ne suffit pas, et les textes nombreux que nous avons pu consulter, les faits que nous avons réunis en étudiant le sujet, nous amènent à conclure dans le même sens qu'eux. En France, il y a toujours eu, — au moins dans les provinces maritimes, — un courant nettement marqué en faveur de la politique et de l'action coloniales, et nos Normands, nos Bretons, nos Saintongeais ont prêché d'exemple dès le XVIe siècle et colonisé comme on l'entendait à leur époque. Sans doute nos colons ont eu des adversaires, et il n'y a pas eu unanimité dans la nation ; sans doute aussi le gouvernement a le plus souvent contrecarré l'initiative individuelle ; mais il serait injuste de conclure de là, comme le fait M. Coen, à une antipathie traditionnelle de la France pour la politique coloniale.

Peut-être, précisément parce qu'il nous a paru paradoxal, nous avons lu ce chapitre du livre de M. Coen avec un très vif intérêt ; non moins intéressants nous ont semblé les chapitres relatifs à l'Érythrée italienne (chap. III à V) et le chapitre VIII, intitulé : « Les Colonies françaises jugées par les écrivains français. » Il est malheureusement certains auteurs, et non des moindres, que M. Coen n'a pas cités dans ce chapitre ; et pourquoi, puisqu'il sait que nous aimons parfois à nous dénigrer nous-mêmes, n'a-t-il pas consulté les étrangers qui parlent de

l'œuvre accomplie par les Français dans leurs colonies? Peut-être aurait-il dû, après avoir fait cette contre-épreuve, modifier des conclusions qui nous sont peu favorables.

Mais l'auteur italien soutient une thèse, et il cherche à grouper le plus d'arguments possibles pour l'étayer; c'est pourquoi, ignorant quels résultats a obtenus Mme Pégard, la fondatrice de la « Société de l'émigration des femmes », il présume qu'elle n'est arrivée à rien par suite de la nullité presque complète de l'émigration française (p. 158, note 1). Je ne sais si cette façon de raisonner est très scientifique; mais comme le volume de M. Coen est intéressant, qu'il oblige le lecteur à se défendre contre son argumentation, à discuter les idées émises par son auteur, à faire œuvre d'initiative, je n'hésite pas — sous toutes réserves, d'ailleurs — à en recommander la lecture. H. F.

L'Aurore de la civilisation, par J.-C. Spence; traduit de l'anglais par Alfred Naquet et Georges Mossé. Paris, Stock, 1900, in-8 de LX-281 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une longue préface l'un des traducteurs, M. Naquet, nous apprend qu'il est devenu collectiviste et qu'il ne partage pas toutes les idées de l'auteur. Prenons acte de cette double déclaration qui ne change pas grand' chose à la valeur de l'ouvrage.

M. Spence n'est pas collectiviste, mais il veut tellement réduire le rôle social de l'État, que ses théories logiquement développées conduisent à l'anarchie, et cependant il défend énergiquement la propriété individuelle. — Les chapitres qui traitent de la politique et des impôts sont les plus intéressants; ils contiennent des aperçus originaux sur les gouvernements contemporains, des critiques avisées de la civilisation britannique.

L'opposition que M. Spence cherche à établir entre la religion et la science n'est pas appuyée d'arguments nouveaux, et l'évolution de la biologie, malgré les efforts de Wallace, de Darwin et de Spencer n'a nullement affaibli les dogmes de la religion révélée.

M. Naquet, en sa qualité d'apôtre du divorce, a dû particulièrement goûter les passages consacrés à démontrer la faillite du mariage et à saluer l'union libre à l'aurore des temps nouveaux. Les « raffinements théologiques » qui entouraient autrefois l'union des époux disparaîtront au vingtième siècle et avec eux finiront les « mariages à perpétuité » qui étaient vraiment des « contrats de servitude » (p. 228).

Au reste l'ère nouvelle sera vraiment l'âge d'or. Il n'y aura plus de guerres; la suppression des impôts fera disparaître les luttes de classes, celle des taxes sur le revenu « stimulants du paupérisme » apprendra au peuple « à ne compter que sur lui-même et sur l'économie » (p. 264).

L'imagination tient, on le voit, une large place dans les conceptions

sociales de M. Spence et la « Science » dont l'auteur est un disciple si fervent, aurait cependant dû limiter sévèrement le champ de ses courses vagabondes. ROGER LAMBELIN.

Couvents et Convents. *Dialogues et silhouettes*, par VOX. Paris, Desclée et de Brouwer, 1901, in-12 de 340 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre vient à son heure ; il a sa raison d'être, au moment où est promulguée, en France la loi inique que des sectaires ont rédigée contre les ordres religieux. Sous une forme populaire, tantôt humoristique, tantôt émue, il exprime de graves et douloureuses vérités. Les silhouettes qui passent devant les yeux du lecteur sont vécues ; la plupart d'entre nous ont rencontré, aux heures critiques, quelques-uns de ces types, qui empruntent aux circonstances actuelles une saisissante réalité. Silhouettes de francs-maçons haineux, de fonctionnaires ambitieux ou lâches, de ministres qui immolent à leur avantage personnel les intérêts réels du pays ; silhouettes de religieux sacrifiés, de catholiques militants, luttant pour le bien au poste élevé ou humble où Dieu les a placés ; silhouettes enfin de catholiques, soi-disant pratiquants, mais légers, insouciants, plus ignorants que coupables, dont les lacunes et les maladresses font le jeu de leurs adversaires. Enfin, l'armée du mal et l'armée du bien mises en présence, dans des pages vives, colorées, d'un tour familier et simple. Il est grandement à désirer que ce volume pénètre dans des milieux où des ouvrages plus solennels sur le même sujet ne seraient pas accueillis. C'est là, nous n'en doutons pas, la pensée qui a inspiré l'auteur, qui cache sous le pseudonyme « Vox » une personnalité religieuse déjà connue des lecteurs du *Polybiblion.*

Souhaitons que ce plaidoyer indirect en faveur des ordres religieux serve à éclairer ceux qui n'auraient pas encore compris la portée de la loi fatale que vient de voter le Parlement. Signalons à nos lecteurs, comme les meilleures pages du livre, les chapitres intitulés : *Dans les hautes sphères*, l'*Ange tentateur*, *après l'Expulsion*, et particulièrement, *Échos du Parlement.*

Après avoir compris, pour la première fois peut-être, à quelle ruine matérielle et morale les ennemis des religieux entraînent notre infortuné pays, les chrétiens de bonne volonté, jusqu'ici trop peu soucieux de leur devoir de citoyens, se décideront sans doute à agir. Chacun d'entre eux a une tâche à remplir à l'heure présente, et de leur fidélité au devoir social dépend le salut de la patrie. Si le livre dont nous présentons ici une rapide analyse, fait pénétrer cette leçon parmi les masses indifférentes ou ignorantes, « Vox » aura bien servi la cause de la justice, qui est aussi celle du vrai patriotisme.

COMTESSE R. DE COURSON.

L'Esprit protestant. *Politique-Religion*, par G. MERCIER. Paris, Perrin, 1901, in-16 de XIV-262 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre a été écrit par un protestant. M. Mercier, affligé des attaques dirigées contre les protestants par MM. G. Thiébaud et Ernest Renauld, a entrepris de leur répondre.

Après avoir présenté un abrégé de l'histoire du protestantisme en France où il prétend faire ressortir que les protestants ont toujours été bons royalistes et bons Français, il discute une à une les allégations de M. Reynaud. Quelques-unes ont été faites un peu à la légère. Avec une bonne foi parfaite, l'auteur reconnaît que d'autres sont exactes, mais il soutient qu'elles sont le fait d'individus isolés. Son grand moyen de défense est de distinguer entre les calvinistes français fidèles au vieux symbole de la Rochelle et les libéraux rationalistes qui sont considérés depuis longtemps comme n'appartenant plus de droit à l'Église protestante. Il montre que c'est surtout parmi ces libéraux que s'est recrutée l'armée des partisans de Dreyfus, mais qu'on aurait tort de les confondre avec les fidèles d'une croyance dont ils gardent indûment l'étiquette. M. Mercier est très net sur le fait de la propagande religieuse des Anglais en France et à Madagascar ; il demande qu'elle soit empêchée à tout prix.

Nous aurions sans doute quelques réserves à faire aux assertions de M. Mercier, surtout pour la partie historique de son étude. Mais il déclare ne point vouloir faire de polémique ; nous n'en ferons pas non plus. Nous sommes en face d'un honnête homme qui s'attache à écarter de ses vrais coreligionnaires la responsabilité d'agissements qu'il déplore. Nous ne pouvons que lui témoigner notre sympathie. D. V.

L'Esprit juif, par MAURICE MURET. Paris, Perrin, 1901, in-16 de 321 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage n'est pas, comme on pourrait le croire, un pamphlet contre les juifs. Il est écrit avec une certaine impartialité. L'auteur a réuni six biographies à grands traits de personnages d'origine juive : Spinosa, H. Heine, Lord Beaconsfield, Karl Marx, Nordau, G. Brandès. Il cherche à en déduire des traits communs qui seraient ceux de la race juive. On trouve dans ces biographies quelques renseignements curieux, mais les traits indiqués comme ceux du caractère juif sont assez généraux. Ils se résument à peu près dans l'esprit réaliste et une tendance démocratique et sociale. Sont-ce des marques assez tranchées pour individualiser une race ?

Il est regrettable que l'auteur, qui a fréquemment l'occasion de parler de l'Église, et qui en parle en termes convenables, n'ait sur la religion catholique que des notions vagues et inexactes. D. V.

L'Abbaye de Saint-Martial de Limoges, *Étude historique, économique et archéologique, précédée de recherches nouvelles sur la vie du saint*, par Ch. de Lasteyrie. Paris, Picard et fils, 1901, in-8 de xviii-509 p. — Prix : 15 fr.

L'abbaye de Saint-Martial, fondée autour du tombeau d'un saint très populaire et sous les murs d'une ville importante, exerça sur cette cité et sur la contrée tout entière une influence considérable. Cette influence fut grande surtout à la fin du onzième siècle et pendant le douzième. Le monastère, complètement réformé et renouvelé par les clunistes, eut alors une magnifique vitalité. Les troubles de la guerre de Cent ans ruinèrent le pays; ce fut pour l'abbaye le commencement d'une décadence matérielle et morale, dont elle ne se releva point. Ses moines se sécularisèrent sous François Ier. Les chanoines de la collégiale des deux derniers siècles ne rappelaient guère les moines de la grande époque.

De tout ce passé, il ne reste plus que des souvenirs. Félicitons M. de Lasteyrie de les avoir ressuscités dans son bel ouvrage. Les Limousins lui en voudront de prendre si nettement parti contre des traditions chères à leur piété. Mais qu'y faire? La vérité historique a des exigences cruelles. L'histoire du culte de saint Martial et de son pèlerinage, des relations souvent peu pacifiques des moines avec les habitants de la ville, de la formation d'une cité nouvelle autour de l'abbaye, donne à la première partie de ce volume un réel intérêt.

M. de Lasteyrie s'est affranchi des vieilles méthodes qui confondaient toute l'histoire d'un monastère dans un exposé chronologique. Il suit en cela des exemples recommandables. Tout ce qui concerne la vie intime du monastère, les conditions du temporel, les constructions monastiques, la bibliothèque et les prieurés, est distribué en autant de parties distinctes, où le lecteur se reconnaît sans peine. Les chapitres consacrés à l'étude du temporel et de ses vicissitudes sont une utile contribution à l'histoire économique du Limousin. On reconnaît dans les pages où il est question de l'église et des anciens édifices claustraux le fils de l'éminent professeur d'archéologie de l'École des chartes. Nous recommandons particulièrement ce que l'auteur dit de cette ancienne bibliothèque de saint Martial, dont les manuscrits enrichissent aujourd'hui notre Bibliothèque nationale.

Malgré les lacunes et les erreurs de détails inévitables dans une œuvre qui touche à tant de sujets, l'histoire de Saint-Martial de Limoges est un livre définitif. Tous ceux qui s'occupent de l'histoire monastique et limousine auront pour M. de Lasteyrie une vive reconnaissance.

J. Besse.

Les Origines du vieux catholicisme et les Universités allemandes, par A. Kannengieser. Paris, Lethellieux, 1901, in-8 de 244 p. — Prix : 2 fr. 50.

On a été un peu surpris chez nous, il y a quelques années, par la publication de certains ouvrages d'un professeur de l'Université de Würzbourg où se rencontraient, exposées avec une audace un peu jeune, ou plutôt avec moins de circonspection peut-être et une absence complète d'hypocrites flatteries envers Rome, quelques-unes des thèses chères à l'américanisme et à l'ancienne école anglaise dont feu Saint-George Mivart fut trop longtemps l'oracle. Le Saint-Siège se décida à porter une condamnation longtemps attendue qui a produit d'heureux fruits, il faut l'espérer, et qui a du moins dévoilé enfin à beaucoup d'optimistes, jusque-là irréductibles, l'étendue et la gravité du mal déjà produit. M. Kannengieser a nettement établi la genèse de ces fâcheuses doctrines en Allemagne, en remontant jusqu'au joséphisme et en nous montrant les facultés allemandes de théologie, dans tout le cours de ce siècle, comme des foyers de rationalisme et le berceau logique où s'est abrité le schisme vieux-catholique. La conclusion qui se dégage de ce livre écrit d'un style un peu lâche, mais avec l'entrain, l'information sérieuse et le constant souci d'intéresser le lecteur français, dont l'auteur est coutumier, n'est guère favorable à la transformation des séminaires du *Reichsland* en une Faculté de théologie catholique fixée dans l'Université de Strasbourg. Beaucoup de nos compatriotes aimeront à puiser dans cette synthèse claire et exacte une vue d'ensemble sur le mouvement religieux et scientifique de l'Allemagne pendant le cours du XIXe siècle. G. Péries.

Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIXe siècle, par Émile Boutmy. Paris, Colin et Cie, 1901, in-18 de VIII-455 p. — Prix : 4 fr.

Les forces naturelles dérivant de la configuration du sol, de son climat, de ses productions, ont une action considérable sur le caractère et sur le développement des peuples. De l'examen de ces forces, M. Émile Boutmy déduit les qualités de la race anglaise, et notamment le goût et l'habitude de l'effort qui stimulent et entretiennent son activité physique et morale.

Dans son poème consacré à Ulysse, Tennyson a condensé en un vers une pensée vraiment nationale :

How dull it is to pause, to make an end!

L'Anglais est antiégalitaire, même s'il se croit démocrate et radical. Il a le respect du rang social, admet la transmission héréditaire de certaines charges à la condition que les honneurs et privilèges ne soient

pas fermés au mérite, en quoi il correspond assez exactement à la description que Tacite nous a laissée de ses ancêtres les Germains.

M. Boutmy suit consciencieusement l'évolution historique des races développées sur le sol britannique; il étudie la conception et le rôle de la Royauté, ce premier anneau d'une longue chaîne chronologique, qui assure la continuité des traditions nécessaires à la réalisation de tous les progrès. Puis il considère l'individu et sa fonction dans l'État, l'État et ses fonctions à l'intérieur et à l'extérieur, depuis les Tudors jusqu'au gouvernement du marquis de Salisbury et de Joseph Chamberlain.

L'auteur connait à fond l'Angleterre et les Anglais et ses aperçus psychologiques, puisés aux meilleures sources, sont appuyés de remarques judicieuses et de faits probants. Il a su dégager les caractères permanents du peuple britannique à travers les âges et mettre en relief son orgueil de race, ses instincts utilitaires, son tempérament individualiste. Ses qualités et ses défauts expliquent son élévation et sa puissance, sans en garantir la pérennité. ROGER LAMBELIN.

Chrétiens et musulmans, par L. DE CONTENSON. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-16 de XVI-280 p. avec une préface de M. Jules Lemaître, et deux cartes. — Prix : 3 fr. 50.

L'excellente étude que publie M. de Contenson comprend trois parties. — Dans la première (1-122) l'auteur utilise les notes prises au cours d'un voyage qu'il a fait il y a quelques années en compagnie du savant abbé Chabot, et que des circonstances indépendantes de leur volonté ne leur ont pas permis de pousser au-delà d'Orfa, dans l'est, et de Marache dans le nord; ils ont visité plusieurs villes de la Petite Arménie, où venaient d'avoir lieu des massacres, et ils ont pu en recueillir le récit auprès de témoins oculaires.— La deuxième partie (123-174) est inspirée par le récent ouvrage du regretté Vital Cuinet sur la Turquie d'Asie (5 vol. in-8, Leroux.) Grâce à ses fonctions de secrétaire général du conseil de la Dette ottomane, M. Cuinet avait sous ses ordres tout un personnel d'agents européens en résidence dans les principaux centres administratifs et il a pu, en leur demandant de remplir des questionnaires, recueillir le premier sur l'organisation et la statistique de l'Empire ottoman une énorme quantité de précieux matériaux; mais ces renseignements, d'une valeur fort inégale, d'ailleurs, sont dispersés dans les cinq volumes. M. de Contenson a coordonné tous ceux qui concernent l'ethnographie et a su en déduire un certain nombre de principes généraux, tâche que lui a facilitée la connaissance acquise au cours de ses voyages des diverses races qui sont juxtaposées sous l'autorité du Sultan.

Enfin, deux chapitres (175-274) sont consacrés à la question du panislamisme et se terminent par des considérations fort élevées sur le rôle

que l'élément mahométan parait devoir tenir dans le monde pendant le xxe siècle.

Ce volume, écrit sans recherche mais non pas toujours sans humour, est d'une lecture fort agréable et rectifiera sur bien des points certaines manières inexactes de comprendre le problème oriental. P. Pisani.

Un homme d'État breton au XVe siècle. Olivier du Breil, procureur général de Bretagne, sénéchal de Rennes, juge universel de Bretagne, etc, par le vicomte du Breil de Pontbriand. Rennes, Plihon et Hervé, 1900, in-8 de 114 p.— Prix : 4 fr. 50.

Le lecteur saura gré à M. du Breil de Pontbriand d'avoir exhumé des archives du passé le souvenir glorieux de son ancêtre, pour peu qu'il s'intéresse à l'histoire de Bretagne et même à l'histoire de France. Après avoir narré, en quelques pages, l'origine de la famille du Breil et les premières années d'Olivier, l'auteur nous raconte la vie publique de ce personnage qui occupa, sous le règne de Pierre II, des charges considérables et remplit des missions importantes. Olivier fut mêlé au procès de Gilles de Bretagne, le frère du duc François Ier, mais il n'y prit qu'une part honorable et se garda bien de servir la haine fratricide de celui-ci. En 1448 et 1456, Olivier fit partie d'ambassades envoyées par le successeur de François Ier, Pierre II, auprès du roi de France Charles VII. Plus tard, Louis XI, qui rêvait l'annexion de la Bretagne à la France, sut mauvais gré à du Breil de s'opposer à ses desseins en Breton fidèle et loyal qu'il était, et il le menaça d'arrestation. Du Breil remplit encore plusieurs autres missions diplomatiques, à Rome, en Angleterre, etc., toujours à la satisfaction de son seigneur et maître dont il sut défendre habilement les intérêts. Le duc François II, sous le règne duquel il mourut vers 1479, n'eut pas de sujet plus dévoué que du Breil qui exerçait alors la charge de président et juge universel de Bretagne. En mourant, du Breil, avec sa perspicacité d'homme d'État, prévit sans doute qu'à bref délai sa province perdrait sa nationalité. Cette perspective assombrit-elle ses derniers instants, ou se résigna-t-il à une éventualité qu'il jugeait peut-être inévitable ? Nul ne le saurait dire. Ce que l'on peut affirmer, sans craindre de se tromper, c'est que cet excellent patriote préférait cent fois l'annexion de la Bretagne à la France que son asservissement à l'Angleterre ; et, par malheur, son pays était placé dans cette alternative d'appartenir à l'une ou à l'autre de ses puissantes et ambitieuses voisines. Ses ducs furent souvent inférieurs à leur tâche et ne purent que hâter le dénouement fatal. Ce qui constitue le principal intérêt de cette biographie richement documentée, c'est précisément qu'on y raconte les derniers jours de l'indépendance bretonne. A. Roussel.

Madame Guizot. La Mère d'un grand homme d'État, par Véga. Paris, Hachette, 1901, in-18 de 153 p. — Prix : 2 fr.

Véga (?) est certainement une femme, et une femme de sens moral et élevé; à cet auteur aimable, Mme de Witt, née Guizot, a remis la correspondance de sa grand'mère; ce petit livre, très agréablement imprimé par la maison Hachette, est sorti de cette confiance bien placée. L'admiration guide sans doute la plume de l'écrivain, comme le seul titre l'indiquerait déjà : « Un grand homme d'État; » — homme d'État eût pu suffire. — Quoi qu'il en soit, la mère de M. Guizot, très austère protestante, semble avoir possédé les qualités respectables et respectées, au milieu d'une vie bien vite douloureuse (son mari meurt sur l'échafaud en 1794), et longtemps angoissée par l'étroitesse de la fortune. Elle fait passer le devoir avant tout, se consacre à l'éducation de ses fils et leur tient toujours, même lorsque l'aîné est le premier ministre de son pays, le langage de l'autorité, de la sagesse et de l'intégrité la plus absolue. Ce sont là de grandes qualités qui font honneur à sa vertu virile, à sa discrétion peu commune, à sa foi surtout, très profonde et très sincère. Quelques passages de sa correspondance respirent un parfum de piété très doux et très suave, et la lecture en va au cœur. Pour l'histoire, peu à retenir dans ces lettres, ce qui cause un regret, car on aurait aimé à trouver là quelque trait caractéristique sur l'homme considérable que fut pendant huit ans son fils. Elle mourut en mars 1848, quelques jours après cette révolution qui venait de la jeter avec les siens sur la terre d'exil, en Angleterre. G.

Du nouveau sur Joubert, Chateaubriand, Fontanes et sa fille, Sainte-Beuve, par E. Pailhès. Paris, Garnier, 1900, in-12 de xiv-538 p., avec plusieurs portraits et fac-similé. — Prix : 3 fr. 50.

Comme ce long titre ne dit rien de trop et qu'il tient largement les promesses dont il donne l'espoir, on conviendra de l'intérêt de ces pages, de leur mérite, de leur « piquant, » pour employer un terme familier à l'auteur.

De nombreuses années d'un commerce assidu avec tout le groupe littéraire, politique et familial de Chateaubriand, ont rendu M. l'abbé Pailhès maître de son sujet. Qui, en France connaît mieux que lui, goûte comme lui l'auteur des *Martyrs* et ses familiers ? Cet attrait est devenu quelque peu une passion, ce charme un véritable culte, cette curiosité une fonction pieuse et une intelligente carrière. Il n'est détail qui ne lui semble utile, minutie qui lui paraisse oiseuse ; son esprit très délié, très perspicace, très assidu, se plaît à percer les petits mystères de ces grandes existences et il devine, avec un bonheur qui est la récompense de ses peines, mille choses curieuses cachées à des yeux moins pénétrants.

La littérature a donc à gagner dans ses reconstitutions patientes; l'histoire également, et nul ne connaîtra désormais comme il convient Chateaubriand et ses amis sans avoir été demander à M. Pailhès le résultat de ses investigations de bénédictin. Lui objectera-t-on que c'est bien de la peine prise, du temps passé et des forces enfouies en des problèmes de second ordre : l'attrait des personnages qu'il nous révèle répondra pour lui et fournira la meilleure justification de ses loisirs de prêtre ainsi utilisés.

Aujourd'hui, il s'avise de nous montrer un Joubert « inconnu. » Après mille efforts ingénieux dont le récit nous conduirait trop loin, il prouve que Joubert, quoi qu'en aient pu dire ses « éditeurs », a écrit des livres, composé des articles, inspiré même les plus illustres de ses amis. On l'a ignoré, c'est possible, *sic vos non vobis* ; sa modestie et son dédain du bruit furent ses complices. En cela il se montrait « original », et il le fut beaucoup, cet homme rare bien défini par Victorine de Chastenay : « Une âme qui a rencontré par hasard un corps et qui s'en tire comme elle peut » ; l'anecdote amusante et mordante spirituellement contée par Mme de Duras (p. 366) le prouve fort bien. Ses amis gardèrent de lui un souvenir extrêmement flatteur, et tous, l'ayant vraiment aimé, sincèrement le pleurèrent.

Autour de lui régnait une atmosphère d'admiration dont M. Pailhès ne s'est peut-être pas défendu à son tour ; il encense très fort tout ce « groupe » intéressant, poli, charmant et maniéré. C'est garder bien de la candeur, par exemple sur M. de Fontanes, que d'attribuer (p. 258) à la recommandation par ricochet de Joubert son influence sur Bonaparte ! Passons.

M. l'abbé Pailhès travaille sur des documents originaux ; un certain mystère les entoure sans doute un peu trop au gré de la curiosité de son lecteur ; mais, quelle qu'en soit la provenance, on peut dire qu'ils n'auraient pu tomber en de meilleures mains : sur Mlle de Fontanes, il fournit des pièces tout à fait curieuses ; d'autres également de premier ordre sur Chateaubriand ; l'épisode, en particulier, de la duchesse de Mouchy (la *Blanca* du *Dernier des Abencérages*), est éclairci comme il ne l'avait encore jamais été, même dans les notes de l'édition de M. Edmond Biré des *Mémoires d'outre-tombe*. Et tout cela avec un tact éprouvé et une discrétion soutenue.

Sainte-Beuve et ses procédés sont jugés à leur juste valeur. M. l'abbé Pailhès, à ce propos, rétablit encore un fait d'un autre ordre et plus récent : M. l'abbé Bertrin, dans sa thèse soutenue l'an dernier, aurait été trop loin et surtout paraîtrait n'avoir pas fait entendre assez haut, assez clairement, de qui il tenait certains documents puisés dans la riche collection de M. Pailhès. Il faut retenir de ces explications nouvelles que Sainte-Beuve n'a pas inventé de toutes pièces le passage

des *Mémoires d'outre-tombe* (celui qui a trait aux amours de Chateaubriand à Grenade), mais qu'il a indiscrètement usé d'une confiance trop large à lui accordée. Moralement sa conduite n'est pas plus belle, matériellement elle est moins coupable. J'avais le besoin de faire cette remarque, d'insister sur cette rectification, puisque dans le *Polybiblion* (t. LXXXIX, p. 245), j'énonçais, sur la foi de M. Bertrin, une opinion qui ne me paraît pas, du moins dans la même mesure, aujourd'hui justifiée. Du « nouveau » sur Joubert, personne n'aura plus goûté l'intérêt que celui qui signe ces lignes et ne demeure davantage l'obligé de l'érudit infatigable qui fournit à l'histoire contemporaine ces heureux documents. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Une Carrière universitaire. Jean-Félix Nourrisson, membre de l'Institut (1825-1899), par HENRY THÉDENAT. Paris, Fontemoing, 1901, in-12 de 362 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'était point un sujet banal que de montrer comment le petit écolier du collège de Thiers est arrivé, sans protections et par son seul mérite, à occuper les plus hautes fonctions de l'Université et un siège à l'Institut. Mais il était plus intéressant encore de montrer comment, au milieu des études les plus ardues et des succès les plus enivrants, Jean-François Nourrisson a toujours conservé intacte la foi chrétienne reçue au foyer paternel. L'étude des plus hauts problèmes soulevés par la raison humaine lui a fourni de nouvelles raisons de croire et lui a permis de montrer le point faible des doctrines naturalistes qui ont fait dévier le dix-huitième siècle et préparé les erreurs doctrinales de la Révolution. Après avoir traité de Spinoza et de Voltaire, M. Nourrisson soumettait Rousseau à sa critique pénétrante, quand la mort est venue interrompre sa laborieuse existence. L'œuvre dernière était toutefois assez avancée pour que nous puissions en espérer la prochaine publication grâce à une collaboration filiale qui est au courant de toutes les pensées de l'auteur.

En attendant, nous voyons revivre le savant et le chrétien dans la magistrale étude que vient de lui consacrer un de ses collègues de l'Institut, le R. P. Thédenat, prêtre de l'Oratoire. En écrivant ces pages, le savant érudit devait penser aux apologistes des premiers siècles, aux Justin, aux Tertullien, aux Origène.

L'erreur a bien moins d'imagination qu'on ne le croit, et il n'est guère de système prétendu nouveau dont les hérétiques grecs des trois premiers siècles ne nous aient fourni la formule, et nos devanciers dans la foi, la réfutation. LOUIS RIVIÈRE.

BULLETIN

Sanctissimi Domini nostri Leonis Papae XIII allocutiones, epistolae, constitutiones, etc. Volumen VI, *1894-1897*. Bruges et Lille, Desclée et de Brouwer, 1900, in-8 de 377 p. — Prix : 2 fr. 50.

Nous signalons avec plaisir le sixième volume des actes de N. S. Père le Pape Léon XIII, que la maison Desclée et de Brouwer publie avec le soin religieux et la perfection typographique dont elle est coutumière. Ce volume contient les fameuses lettres « Longinqua oceani », l'encyclique « Satis cognitum », la constitution « Officiorum et munerum », le décret « Auctis admodum », etc., en tout près de quatre-vingts documents du plus haut intérêt. Plusieurs tables : liste des documents, index analytique très complet, index alphabétique avec répartition spéciale des pièces contenues dans les vol. V et VI, index alphabétique des matières de ces deux volumes, en font un instrument de travail et d'information des plus précieux.

G. P.

Une Correspondance d'écolâtres du XIe siècle, publiée par P. Tannery et l'abbé Clerval. Paris, Klinksieck, 1900, in-4 de 61 p. — Prix : 2 fr. 60.

Cette correspondance entre Ragimbold, *scholasticus generalissimus* de Cologne, et Radolf, *magister scholarum* à Liège, appartient à la première moitié du XIe siècle, et intéresse à plus d'un titre. Il s'agit, comme nous dirions aujourd'hui, de lettres « ouvertes » : véritable tournoi scientifique qui se poursuit devant le public des écoles, à propos de certains problèmes de géométrie alors très loin encore de leur véritable solution. Cette science, comparée à l'arithmétique, était fort en retard : on n'avait ni livres, ni modèles, et les plus doctes, ignorant ce qu'est une démonstration, hors d'état de comprendre le vrai sens des théories les plus élémentaires, ne se faisaient aucune idée de la rigueur mathématique. Il faut remarquer, en effet, qu'à cette époque les vérités géométriques sont envisagées comme expérimentales ou du moins comme pouvant être vérifiées par l'expérience : c'est ainsi que les multiples quadratures du cercle alors imaginées (et auxquelles cette correspondance fait de fréquentes allusions) proviennent uniquement de tâtonnements empiriques, plus ou moins aidés par le calcul. Le niveau des connaissances en ce domaine ne devait guère être plus élevé que celui auquel avaient atteint les Grecs dans la période antérieure à Pythagore.

Ce mémoire, où l'on trouvera en outre quelques indications précieuses relatives aux questions toujours controversées qui concernent la date et la composition des *Geométries* attribuées à Boèce et à Gerbert, fait honneur à ses deux auteurs, qui ont l'un et l'autre si heureusement contribué par leurs recherches à reconstituer l'histoire des connaissances scientifiques soit dans l'antiquité soit au moyen âge.

C. Huit.

Les Tourbillons cellulaires dans une nappe liquide, par H. Bénard. Paris, Gauthier-Villars, 1901, in-8 de 90 p. — Prix : 3 fr.

Les courants provoqués par les différences de densité, lorsqu'une masse fluide présente des températures inégales, transportent de la chaleur par *convection*. Les nombreuses causes de troubles qui accompagnent ce phénomène avaient empêché jusqu'à présent de l'étudier d'une façon rationnelle.

Dans sa thèse présentée en mars 1901 à la Sorbonne, M. H. Bénard résume les études qu'il a faites sur ce sujet. Par des dispositifs ingénieux, par des observations précises quoique délicates, en particulier par l'étude optique de la surface libre, il a su réaliser des conditions expérimentales permettant d'arriver à des résultats précis. Il reste à coordonner les premiers résultats à l'aide des équations du mouvement de la chaleur dans les fluides visqueux. L'auteur se propose de faire ce complément dans un prochain mémoire. La question est difficile, nous souhaitons qu'il réusisse dans cette seconde partie aussi bien que dans la première. É. Chailan.

Amour allemand. *Extrait des papiers d'un étranger*, par F. Max-Müller ; traduction de C. V. Paris, Lemerre, 1900, in-16 de 160 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume, connu depuis longtemps dans le monde germanique et anglo-saxon, pourrait être considéré comme une illustration de la fameuse maxime allemande : *Deütsche Liebe*, *deütsche Treüe*, qui fait rêver tant de Gretchen au-delà du Rhin. C'est le délassement d'un savant qui, fouillant dans ses tiroirs encombrés de légendes sanscrites ou de récits zendes, retrouve en quelque coin oublié, des feuillets jaunis par le temps, avec, dessus, un crayon à moitié effacé du pays natal et des paysages du Tyrol. Ces vestiges du passé lui ont rappelé sa jeunesse d'antan, jeunesse studieuse, éclairée comme d'un rayon de soleil par l'amour d'une princesse infirme, idéale comme la *Princesse lointaine*, qui un jour laissa s'égarer son cœur vers le jeune étudiant, et qui en mourut. Qu'elle est loin aujourd'hui, cette Allemagne des philosophes et des rêveurs ! et combien, si du ciel védique où il doit discuter à présent les poèmes de Valmiki avec Valmiki lui-même, il tourne sa pensée vers le pays natal, Max-Müller doit trouver ses compatriotes changés ! La philosophie a fait place aux armes, la poésie à l'industrie, et le rêve au commerce ! Le traducteur français, en un style élégant et châtié, a réussi, comme il en émettait le vœu dans sa préface, « à nous communiquer quelques-unes des douces et aimables impressions que procure l'original. » L. Mensch.

En Sierra Nevada, por Nicolás María López. 2e éd. Granada, hijos de Sabatel, 1900, in-16 de 172 p., illustré. — Prix : 2 fr.

Théophile Gautier n'était pas peu fier d'avoir foulé les neiges de la Sierra Nevada. M. López a fait mieux. Accompagné de neuf amis, tous jeunes et pleins d'enthousiasme, il a vécu plusieurs semaines sur les sommets, respirant l'air vierge et oubliant l'agitation des villes. La chronique de cette mémorable expédition est devenue sous sa plume un charmant récit, où les tableaux familiers se mêlent aux descriptions émues et à des incidents presque dramatiques. Si, comme le suppose plaisamment l'auteur, des stations climatériques s'établissent jamais en Sierra Nevada et rivalisent avec celles de la Suisse, l'intérêt documentaire de son petit livre deviendra considérable. Au cas où cette hypothèse ne se réaliserait pas de sitôt, M. López n'en restera pas moins, par le sentiment et le style, un conteur des plus délicats. Il est certainement un des écrivains les mieux doués et les plus sympathiques de ce petit groupe de Grenade dont j'ai déjà signalé ici l'activité intellectuelle. Léo Rouanet.

Les Bâtards de la Maison de France, par le marquis DE BELLEVAL. Paris, H. Vivien, 1901, in-8 de 307 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume n'est qu'une seconde édition d'une des œuvres de M. de Belleval qui a paru en 1875 à Paris (in-8 de 130 p.). Elle a été amplifiée, mais en conservant son caractère de compilation sans critique et médiocrement exact. S'il s'y trouve quelques lacunes, par contre on y trouve des noms qui n'auraient jamais dû y figurer, tel qu'un prétendu bâtard de Louis XV, Bourbon-Créquy, reconnu pour n'être qu'un imposteur de la dernière catégorie. Il est surprenant que M. de Belleval ait fait imprimer un travail pour lequel il avait pris si peu de peine, et où même le côté anecdotique, qu'il était fort en état de traiter d'une manière piquante, est assez négligé. Mais il n'a pas oublié de rechercher la descendance illégitime des branches bâtardes dont il s'occupe, et il en a fait d'autant plus volontiers mention qu'une de ses arrière-grand'tantes avait épousé un Bourbon-Vendôme, fils du bâtard d'un Vendôme-Ligny, d'un famille issue elle-même par bâtardise, de Jean de Bourbon, comte de Vendôme, mort en 1477. La vanité est une passion qui a le mérite de se contenter de peu. X.

Histoire contemporaine française, 1871-1900, Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1900, in-8 de 189 p. (*Encyclopédie populaire illustrée*). — Prix : 1 fr. 10.

L'auteur de l'Introduction écrit en tête du volume : « Ce petit dictionnaire est avant tout l'histoire de l'établissement définitif de la République en France. » Quelle que soit la durée du régime républicain en France, l'ouvrage publié sous la direction de MM. Buisson, Larroumet, etc., n'aura jamais rien de commun avec l'histoire. On le dirait écrit par le garçon de café du cabaret fréquenté par les membres de la Loge maçonnique du pays de M. Homais. — Il fourmille d'erreurs dans les noms propres et dans les faits; la mauvaise foi et le parti pris éclatent à chaque ligne. On y lit d'odieuses inepties telles que celles-ci (p. 170) : « En novembre 1872, l'Assemblée nationale vota un crédit de 40 millions pour le rachat des biens de la famille d'Orléans... » On ne peut malheureusement pas s'étonner des erreurs les plus grossières et les plus lamentables de l'opinion publique quand on voit que de semblables publications sont patronnées par des personnages qui, par une incroyable fortune, ont un rôle dans le fonctionnement de l'État. EUGÈNE GODEFROY.

Demain. La Dépopulation de la France, craintes et espérances, par D.-M. COUTURIER. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1901, in-16 de XXVII-129 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur appelle vivement l'attention sur ce qui est certainement l'un des symptômes les plus inquiétants de notre état social en France, le nombre à peu près stationnaire, sinon décroissant, des naissances : on en compte seulement 847,000 en 1899, et de 1889 à 1898, en moyenne 857,000. Si notre population s'accroît encore, et bien modestement, de 33,000 âmes en 1898, de 31,000 en 1899, c'est même grâce aux infiltrations d'étrangers, Belges au nord, Italiens au midi, qui viennent travailler et s'établir chez nous. Notre patriotisme peut à bon droit s'alarmer en constatant que nos voisins ne suivent nullement notre exemple : l'Allemagne, grâce à sa natalité, gagne par an un demi-million d'âmes. Nous approcherions de ce chiffre si tous

nos départements faisaient comme le Finistère, où l'on relève par 100 habitants 3,23 naissances, le Pas-de-Calais (3,13), le Nord (2,84), la Seine-Inférieure (2,81), les Côtes-du-Nord et le Morbihan (2,71), la Lozère (2,50), les Vosges, les Bouches-du-Rhône et le territoire de Belfort (2,42). Mais on est bien loin de cette proportion dans le Puy-de-Dôme et la Nièvre (1,77), l'Orne (1,76), l'Indre-et-Loire (1,75), la Côte-d'Or (1,73), la Haute-Garonne (1,63), le Lot et le Tarn-et-Garonne (1,60), l'Yonne (1,54), le Lot-et-Garonne (1,45), le Gers (1,23). Du détail de ces statistiques l'auteur tire la conclusion que la déchristianisation est la cause dominante de cette stérilité systématique, que les Belges appellent le péché français. On voit donc où serait le remède principal. Il ne faudrait négliger d'ailleurs ni la réforme des lois successorales, qui entravent trop la liberté du chef de famille, ni la réforme des lois fiscales, qui pèsent trop sur les familles nombreuses, ni les débouchés qu'offre la colonisation. Afin d'agir tout de suite sur les mœurs, on nous exhorte à constituer une sorte de ligue pour la protection et le relèvement de la famille française. Ce petit opuscule démontre bien son utilité.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort du docteur BLEICHER est une grande perte pour l'Université de Nancy dont il était une des lumières. Né à Colmar (Alsace), en 1839, il fit de bonnes études au collège libre de sa ville natale, puis à Strasbourg, où il fut reçu docteur en médecine en 1862 et pharmacien de première classe en 1870. Il conquit le grade de docteur ès sciences naturelles à Montpellier la même année. Il avait fait partie, comme aide-major, du corps d'occupation de Rome, il assista ensuite au siège de Strasbourg et après la guerre il fut envoyé en Algérie comme médecin-major. En qualité de médecin-naturaliste il fut attaché à une ambassade au Maroc; mis en disponibilité sur sa demande en 1876, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à Nancy, et médecin-major de 1re classe en 1878. En 1900, il avait succédé à M. Schlagdenhaufen comme directeur de l'École supérieure de pharmacie. Il a laissé des travaux considérables sur les sciences naturelles et particulièrement sur la géologie et le préhistorique. Citons parmi ses principales publications : *Monographie géologique du Mont-Sacré. Sur l'antiquité de l'homme dans la vallée de l'Anio* (Colmar, 1864); — *Recherches géologiques dans les environs de Rome, étude sur l'ancienneté de l'homme dans le Latium, étude géologique et paléontologique du quaternaire marin des côtes du Latium, aperçu de la flore et de la faune fossiles du diluvium des environs de Rome* (Colmar, 1865); — *Essai d'une géologie comparée des Pyrénées, du Plateau central et des Vosges* (Colmar, 1870), thèse qui fit une grande impression par la nouveauté des vues exprimées par l'auteur; — *Guide du géologue en Lorraine* (Nancy, 1885); — *Les Vosges, le sol et les habitants* (Paris, 1890). En collaboration avec le Dr Faudel, il publia un ouvrage magistral sous le titre de *Matériaux pour l'étude préhistorique de l'Alsace* (Colmar, 1877-1888) qui renferme une foule de précieux documents pour arriver à la solution du problème préhistorique. M. Bleicher, seul ou en collaboration avec ses élèves, avait envoyé à la Société géologique de France et à l'Académie des sciences de nombreuses communications sur les terrains carbonifères et tertiaires d'Alsace, sur les terrains jurassiques et quaternaires de Lorraine, sur des recherches de laboratoire, etc. Il venait de publier, avec le comte J. Beaupré, cet excellent *Guide de l'archéologue*

dans l'est de la France (Nancy, 1896), et au moment où la mort l'enlevait, il travaillait avec plusieurs collaborateurs à une étude sur l'action quaternaire autour des Vosges et la géographie ancienne de la région.

— Le littérateur français, d'origine grecque, M. Dominique-Alexandre Parodi, qui vient de mourir, était né le 15 novembre 1840, à La Canée (île de Candie), ou son père était consul des Deux-Siciles. Après avoir passé son enfance à Smyrne, il vint à Milan en 1860, puis à Genève où il se maria. Finalement il se rendit à Paris et se fit naturaliser Français en 1881. Il débuta comme professeur de langue et de littérature italiennes. A sa mort il était inspecteur adjoint des bibliothèques municipales de Paris et du département de la Seine. Ses œuvres poétiques et dramatiques sont nombreuses. Parmi ces dernières, quelques-unes ont été représentées avec un certain succès à la Comédie-Française. Peu de temps après son arrivée à Paris, il fit imprimer deux volumes en vers : *Passions et idées. Iscander. La Famille élue. Amours naïves. Mahomet* (Paris, 1865, in-12), et *les Nouvelles Messéniennes, chants patriotiques* (Paris, 1867, in-8). En 1870 il obtint de faire jouer aux matinées littéraires de M. Ballande un drame en cinq actes et en vers, *Ulm le parricide*, qui, fort apprécié, fut publié un peu plus tard (Paris, 1872, in-12). En 1876 sa tragédie *Rome vaincue* (Paris, 1876, in-8) obtint de vifs applaudissements au Théâtre-Français. En 1884, il faisait jouer au théâtre de la *Renaissance* un drame en cinq actes et en prose : *L'Inflexible*. Quant à ses autres ouvrages, presque tous en vers, outre ceux mentionnés plus haut, il faut citer encore : *Séphora, drame biblique* (Paris, 1877, in-12) ; — *Le Triomphe de la Paix. Ode-symphonie* (Paris, 1878, in-8) ; — *Cris de la chair et de l'âme, poésies* (Paris, 1883, in-12) ; — *Le Théâtre en France : La Tragédie, la Comédie, le Drame, les Lacunes* (Paris, 1885, in-12). M. Parodi a également traduit en vers français la *Revue de Novare* du chevalier Nigra.

— On annonce la mort subite de M. Laferrière, procureur général à la Cour de cassation, ancien gouverneur général de l'Algérie. Né à Angoulême, le 26 août 1840, Édouard-Louis-Julien Laferrière, après de bonnes études de droit, se fit inscrire au barreau de Paris. Ernest Picard ne tarda pas à faire de lui son secrétaire. S'étant mis en évidence par son rôle dans l'opposition, il se vit condamner, pour un article paru dans le *Rappel* et fut emprisonné à Mazas en mai 1869. Sous la République, en 1879, il devint directeur des cultes au ministère de l'intérieur, et presque aussitôt après il entrait au Conseil d'État, dont il fut nommé vice-president en 1886. Il garda ces fonctions jusqu'au moment où il fut choisi pour occuper le poste difficile de gouverneur général de l'Algérie, le 25 juillet 1898. Lorsqu'il eut été remplacé à Alger par M. Jonnart, il fut appelé à la Cour de cassation. Fondateur du journal *la Loi*, et collaborateur du *Temps*, M. Laferrière a publié de nombreux ouvrages de droit et d'histoire politique, parmi lesquels nous citerons : *Les Journalistes devant le Conseil d'État* (Paris, 1865, in-8) ; — *La Censure et le Régime constitutionnel* (Paris, 1869, in-8) ; — *Les Constitutions d'Europe et d'Amérique* (Paris, 1869, in-8) ; — *L'Article 8 de la constitution* (Paris, 1882, in-8) ; — *Traité de la production administrative et des recours au contentieux* (Paris, 1887, in-8).

— M. Gabriel Alix, doyen de la Faculté libre de droit de Paris et professeur à l'École libre des sciences politiques, qui vient de succomber, à l'âge de 67 ans, était né à Pont-Saint-Esprit, le 2 juin 1834. En 1856, il se fit inscrire comme avocat au barreau de Paris et ne tarda pas à se faire une spécialité des questions de droit administratif. Partisan résolu de la liberté de

l'enseignement supérieur, il la défendit en maintes circonstances avec ardeur et éloquence. Devenu professeur à l'École libre des sciences politiques et à la Faculté libre de droit, il s'attira par la sûreté de son enseignement et par son dévouement à ses élèves, la confiance et l'affection de ses auditeurs.

— Le 21 juin est survenue à Madrid la mort très chrétienne de M. Miguel Colmeiro, qui a honoré l'Espagne par une longue carrière de labeurs scientifiques. Don Miguel Colmeiro y Penido est né le 22 octobre 1816 à Santiago de Compostelle. Après de brillantes études il fut reçu docteur en médecine en 1843 et docteur ès sciences en 1846. S'étant adonné dès lors spécialement à l'étude de la botanique, il obtint une chaire d'agriculture à Barcelone, puis à Séville et enfin à Madrid où il devint doyen de la Faculté des sciences et directeur du Musée des sciences naturelles et du Jardin botanique. Pendant les quarante ans environ qu'il a passés dans cette dernière ville, il a rendu son nom illustre dans le monde scientifique, par les travaux incessants auxquels il s'est livré, par les missions dont il a été chargé et par le grand nombre de livres, mémoires et articles de revues qu'il a publiés. Parmi ces ouvrages, il faut citer surtout les suivants : *Bosquejo histórico del Jardín Botánico de Madrid ;* — *La Botánica y los botánicos de la península hispano-lusitana*, publication de premier ordre qui fut couronnée par la Bibliothèque nationale de Madrid ; — *Curso de Botánica ; Diccionario de los nombres vulgares de muchas plantas ;* — *Catálogo métódico de las plantas de Cataluña ;* — *Apuntes para la flora de las dos Castillas ; Enumeración y revisión de las plantas de la península hispano-lusitana e islas Baleares ; Enumeración de las criptógamas de España y Portugal.* M. Colmeiro était membre d'un grand nombre de sociétés savantes.

— Le 7 juillet est mort à Barcelone le doyen des journalistes espagnols, D. Juan Mañé y Flaquer, directeur depuis quarante ans du *Diario de Barcelona*. M. Mañé, l'un des écrivains les plus autorisés de l'Espagne, avait obstinément refusé tous les honneurs et toutes les récompenses que méritaient cependant ses longs services à la cause de la religion, de l'ordre social, et de la dynastie légitime en Espagne. L'œuvre de M. Mañé est dispersée dans la collection du *Diario de Barcelona*, auquel il collabora pendant plus de cinquante ans ; on peut cependant citer de lui : *La Revolución de 1868 jurgada por sus autores* (Barcelona, 1877, 2 vol. in-8) ; — *El Oasis, viaje al pais de los fueros*, (Barcelona 1879, 3 vol. in-folio avec illustrations) ; — une traduction espagnole de l'ouvrage de Charles Perin : *Les Lois de la société chrétienne* (Barcelona, 1880, 2 vol. in-8) et plusieurs brochures politiques, reproduction de séries d'articles du *Diario* , dont la plus récente est *El Regionalismo* (1900) avec prologue de D. Javier Ugarte, ministre de l'intérieur.

— On annonce encore la mort de MM. : Barbier, premier président honoraire de la Cour de cassation ; — Simon Boubée, ancien rédacteur à la *Gazette de France*, correspondant à Rome du *Gaulois*, romancier dont certaines œuvres ont fait quelque bruit, particulièrement un roman satirique dirigé contre Gambetta et intitulé *Mongroléon* ; — Braine, président de l'Association de prevoyance du notariat de France, auteur d'ouvrages sur le cadastre et l'impôt foncier, estimés des spécialistes ; — Claudin Charavay, l'éditeur bien connu, frère de M. Noël Charavay, l'expert en autographes ; — Mme Copin-Albancelli, la femme de l'éloquent conférencier, née Laage, laquelle, sous le pseudonyme de Simonne Arnaud, avait publié des œuvres remarquables, entre autres une comédie qui fut jouée avec succès à la Comédie-

Française, et un drame lyrique, *la Fille de Jahel*, qui fut représentée à Lyon ; — le docteur Armand DELPEUCH, médecin des hôpitaux de Paris, mort prématurément à l'âge de 45 ans, lequel a publié diverses études cliniques et historiques ; — Guillaume DEPPING, journaliste, conservateur honoraire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève ; — Achille DRUM, qui présida, l'année passée, un congrès des associations pédagogiques de France ; — le baron DUCHESNE DE GILLEVOISIN, duc DE CONEGLIANO, ancien chambellan de l'empereur Napoléon III, ancien député du Doubs et petit-fils par sa mère du maréchal Moncey, mort à Paris à 76 ans, lequel laisse un ouvrage intitulé : *La Maison de l'Empereur* ; — Jules EBNER, ancien secrétaire d'Alphonse Daudet et secrétaire de la rédaction du *Journal officiel* ; — Évariste MANGIN, ancien directeur du *Phare de la Loire* de Nantes, lequel a joué autrefois un rôle assez important dans la presse radicale et anticatholique de province ; — Félix PLATIAN, maire de Longuenesse, président de la Société d'agriculture du Pas-de-Calais ; — Georges SALLES, archiviste-paléographe qui, depuis sa sortie de l'École des chartes, était attaché au Compte rendu des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques et qui avait publié lui-même de remarquables travaux ; — G. GARDIN DE VILLIERS, ancien président de la Société des antiquaires de Normandie, président du conseil d'arrondissement de Bayeux ; — le baron Oscar DE WATTEVILLE, directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, ancien directeur du service des établissements d'assistance publique en France, très compétent dans les questions d'assistance publique, sur lesquelles il laisse des travaux qui font autorité.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Clément ALBERT, professeur au lycée et lecteur de langue française à l'École technique supérieure, mort à Gratz le 19 juin, à 39 ans ; — Dr BENCKE, directeur de gymnase, mort le 25 juin à Hamm, en Westphalie ; — Jan Ten BRINS, savant hollandais, professeur à la Faculté de Leyde, auteur de divers ouvrages sur le mouvement littéraire en France ; — Joseph CIACCIO, professeur d'anatomie comparée, mort le 15 juin, à Bologne ; — Axel ERIKSON, explorateur de l'Afrique, de nationalité suédoise, mort le 31 mai, dans l'intérieur du continent africain ; — John FISQUE, bibliothécaire de l'Université d'Harvard, l'un des partisans de l'évolutionnisme ; — Dr Théodore KOCK, philologue et directeur de gymnase, mort récemment à Weimar, à 81 ans ; — Dr Ernst LAMP, de Kiel, professeur de mathématiques à l'Institut géodésique de Potsdam mort à 51 ans, le 21 juin, à Runada, au cours d'une expédition envoyée en 1900 pour délimiter la frontière entre l'État du Congo et la colonie allemande de l'Afrique orientale ; — S. W. MAXIMOV, bien connu pour ses travaux géographiques et ethnographiques, mort récemment à Saint-Pétersbourg ; — Joseph MERTENS, compositeur belge de réputation, mort à Bruxelles ; — Charles NORDHOFF, publiciste américain fort connu ; — Condiano POPESCO, député et poète roumain ; — Don Francesco Luis de RETES, le doyen des dramaturges espagnols, mort à l'âge de 90 ans ; — le Dr ROUSSEL, bien connu par ses recherches scientifiques, mort récemment à Genève, à 64 ans ; — Dr Joseph SIKLOSY DE PERNESS, professeur d'ophthalmologie, mort le 1er juin, à Budapesth, à 63 ans ; — Dr Oscar TEUBER, mort à l'âge de 50 ans, très connu en Autriche comme éditeur de la *Wiener Zeitung* et de la *Wiener Abendpost*, et comme auteur d'ouvrages, tels que : *Geschichte der Prager Theaters* et *Geschichte der Wiener Burgtheaters* ; — Charles THIERRY-MIEG, l'un des fondateurs du Jardin zoologique de Mulhouse, lequel s'était fixé à Paris après la guerre de 1870, mort à Mulhouse à 70 ans ; — Édouard TOR-

DEUS, médecin belge, agrégé de l'Université de Bruxelles, lequel laisse un certain nombre d'ouvrages de valeur dont plusieurs concernent les maladies des enfants ; — Dr N. M. WERSILOW, professeur de pathologie du système nerveux, mort le 6 juin, à Moscou, à 34 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.— Le 5 juillet, M. Barbier de Meynard communique un mémoire de M. A. R. Basset, sur les mines de la capitale des Berbères, Morat. M. Joullin lit un mémoire sur Vieille-Toulouse, ancienne station gauloise, dont il a relevé les fortifications et qu'il considère comme l'origine de Toulouse. M. A. Thomas établit dans un mémoire que le mois désigné au moyen âge sous le nom de « delair » ou « deloir », vient du mot « delerus » variante de « delirus. » Ce mois était le mois de décembre et avait pris son nom des « saturnales » que continuait la fête « des fous » et qui avaient lieu à la fin de décembre. — Le 12 juillet, M. S. Reinach lit un mémoire sur l'ancien temple d'Egine, autrefois dédié, ainsi que le démontre une inscription du VIe siècle av. J.-C., à une déesse locale nommée Aphaïa. Ce temple, avant les guerres médiques, contenait une statue décorée d'or et d'ivoire. — M. Clermont-Ganneau présente une aquarelle représentant Orphée charmant les animaux sauvages. M. Bréal parle de l'étymologie du nom de la déesse Jutuma. — Le 19 juillet, M. Babelon présente un rapport au nom de la commission Piot et propose d'accorder 2000 francs à M. A. Degrand pour l'acquisition d'objets découverts dans des fouilles organisées par lui, et pour la continuation de ces fouilles. — M. Michel Bréal lit un mémoire sur les différents sens du mot allemand *mund* et les origines du latin *vidua*, et celles du grec αριθμος. — M. Clermont-Ganneau interprète la mosaïque Madaba et en déduit la géographie de la Terre promise. — M. d'Arbois de Jubainville parle de l'usage ancien en Europe de donner pour successeurs aux rois, non leur fils, mais le parent le plus âgé de la famille royale. — Le 26 juillet, M. Wallon, secrétaire perpétuel, informe l'Académie de la réunion à Rome d'un congrès international des sciences historiques, au mois d'avril 1902. M. Babelon présente, au nom de la commission Piot, un rapport proposant une allocation de 1000 francs, au P. Lagrange, pour la confection d'un estampage colorié de la mosaïque géographique de Madaba, sur laquelle M. Clermont-Ganneau a précédemment donné des explications. — M. S. Reinach lit un mémoire sur « Philopatris » dialogue correspondant, suivant l'opinion de Max, aux dernières années du règne de Nicéphore Phocas. Puis s'engage une discussion, à laquelle prennent part MM. l'abbé Duchesne, Boissier et Croizet, sur le mémoire relatif au Philopatris.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 12 juillet, M. Xénopol communique un mémoire sur la « Psychologie de l'histoire » ; cette lecture est suivie des observations présentées par M. Tarde. — Le 20 juillet, M. Dehaye lit une etude sur le général Desaix.

PARIS. — De M. Jules Verne, l'infatigable conteur — selon le cliché consacré, — nous avons à signaler le nouveau volume : *Le Village aérien* (Paris, Hetzel, in-16 de 345 p., illustré par G. Roux. — Prix : 3 fr.). Les scènes se passent dans le centre de l'Afrique. Nous parlerons de ce roman en décembre prochain, quand, avec *les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*, du même écrivain, dont la publication a commencé dernièrement dans le *Magasin illustré d'éducation et de récréation*, il paraîtra en grand format et illustré avec le goût que l'on sait.

ALSACE. — M. F.-G. Dubail-Roy nous envoie un intéressant tirage

à part du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* concernant *la Ville de Belfort et ses environs pendant la guerre de Trente ans et la « Gazette de France »* (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 25 p.). La *Gazette de France* « fournit de précieux renseignements sur les événements notables qui se sont passés dans la région pendant la guerre de Trente ans. » On trouvera là, notamment, la relation de la prise, par le comte de la Suze, du château de Roppe en 1635, puis de Belfort l'année suivante. Il y est aussi question de diverses opérations militaires dirigées en 1637 dans le comté de Montbéliard, contre le marquis de Saint-Martin, gouverneur espagnol de la Franche-Comté. Quelques notes éclaircissent le texte.

ANJOU. — Dans une série d'articles consacrés à l'abbé Bernier, vicaire général d'Angers, publiés par la *Revue d'Anjou*, M. l'abbé Houtin avait poussé trop loin le désir de justifier son héros : de là des insinuations injustes et malveillantes sur Dom Guéranger et quelques-uns des hommes qui ont le plus vaillamment combattu le gallicanisme, et aussi des jugements erronés sur les faits et les idées qui ont trait aux polémiques soulevées vers le milieu du siècle. Dom Chamard n'a pas voulu laisser ces articles sans réponse. Il se borne à justifier l'illustre abbé de Solesmes, dans une brochure, qui sera lue avec profit, intitulée : *Dom Guéranger et l'abbé Bernier* (Angers, Germain, in-8 de 63 p.).

— La *Revue de l'Anjou* (juin) contient notamment une biographie de *Mgr X. Barbier de Montault*, le savant archéologue, fondateur du Musée diocésain d'Angers (1830-1901), par M. Joseph Denais et une étude sur le *Rétablissement du culte après la Terreur* (*1795-1803*), par M. Quéruau-Lamerie.

— M. l'abbé F. Uzureau vient, de son côté, dans *l'Anjou historique*, de publier 106 pages sur *les Premières Applications du concordat dans le diocèse d'Angers* (*1801-1803*). — Le même auteur réimprime *le Voyage de Henri IV à Angers en 1598*, par Jacques Rangeard, d'après les *Affiches* d'Angers de 1786 (Angers, Siraudeau, in-8 de 21 p.). — De M. l'abbé Uzereau, encore, une collection de notes pour servir à l'histoire de l'enseignement, *les Exercices publics et les distributions de prix à la fin du* XVIII*e siècle*, relevées par lui, sur la même gazette provinciale, fondée en 1773, et devenue depuis le *Journal de Maine-et-Loire*; il s'agit du collège de l'Oratoire à Angers, de ceux de la Flèche (alors angevine), Beaupréau, Château-Gontier (aujourd'hui dans la Mayenne), de Saumur et de Beaufort (Angers, Siraudeau, in-8 de 42 p.).

— Le R. P. Ubald d'Alençon vient d'ajouter aux *Comptes et Mémoriaux du roi René*, publiés naguère par M. Lecoy de la Marche, un intéressant chapitre, dont les éléments sont empruntés à un manuscrit du XVe siècle de la Bibliothèque d'Angers : *Les Comptes de ménage de Jeanne de Laval* (*1455-1459*), deuxième femme du dernier duc d'Anjou (Angers, Siraudeau, in-8 de 31 p.). A la page 10, une faute d'impression ou de copie : le peintre dont il s'agit ne s'appelle pas « Coppicii », mais Jean Coppin, ou Coppin Delf, cité encore à la page 12. On y peut glaner de curieux renseignements sur les arts, les lettres, et surtout les mœurs et l'histoire provinciale.

— M. le chanoine Ch. Urseau a envoyé au *Bulletin des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1900 (tirage à part, Paris, Imp. nationale, in-8 de 8 p.) ce que dit de *la Banque de Law* et de son effondrement, en un tableau sans prétention des désastres accumulés autour de lui, le chroniqueur angevin René Lehoreau du Fresne, dont le manuscrit en 3 volumes (1693-1724) appartient à l'évêché d'Angers.

— Le livre ou plutôt la thèse de M. Maurice Deubel, avocat, sur *Guillaume Poyet, avocat et chancelier* (Paris, Berger-Levrault, in-8 de 148 p.) n'est point

une œuvre historique sur le célèbre ministre de François I[er], tour à tour puissant, riche, honoré, puis disgrâcié, ruiné, conspué par ses contemporains. L'auteur examine juridiquement le rôle de Guillaume Poyet : il en arrive à cette conclusion que le personnage est complexe, que plusieurs des accusations portées contre lui sont sans fondement ; que, d'une part, il montra un grand dévouement à la chose publique, une haute intelligence, une activité merveilleuse ; mais que, d'autre part, il abusa de sa puissance pour s'enrichir malhonnêtement et pour servir ses rancunes personnelles ; M. Deubel ajoute que maintenant on ne voit plus aujourd'hui, dans l'État et les fonctions publiques, ces malversations si communes... au XVI[e] siècle. Cette thèse a mérité d'être admise à l'impression dans la Bibliothèque de la Conférence Rogéville. Mais il y aurait quelques traces d'inexpérience à y relever, entre autres l'indication des « ouvrages utilisés », qui est véritablement insuffisante.

— Le comte Raoul du Reau nous amène à une période beaucoup plus récente, dans sa conférence à l'Université catholique, sur *l'Anjou et la Défense du Saint-Siège en 1860* (Angers, Siraudeau, in-8 de 33 p.). Parmi les défenseurs de la Papauté, en ses épreuves, il suffirait de citer les noms du général de la Moricière (Angevin par sa femme), et du comte de Quatrebarbes, gouverneur d'Ancône ; il faudrait en nommer cinquante autres dans tous les rangs, depuis le fils du paysan jusqu'à la presque unanimité des châtelains angevins.

ARTOIS. — M. L. Rambure a extrait de la *Semaine religieuse d'Arras* un petit travail composé d'après les notes de M. de Puiseux et intitulé : *La Croix de Richardot (1572)* (Arras, impr. de la Société du Pas-de-Calais, in-32 de 8 p.). L'auteur résume l'histoire de cette croix érigée en 1752 par Richardot, évêque d'Arras, en réparation des sacrilèges commis tour à tour par les armées flamandes et espagnoles, dans le cimetière Saint-Nicaise. Cette notice a été inspirée par une trouvaille faite par M. de Puiseux en 1898, laquelle trouvaille consistait en un fragment supérieur de la croix en question qui, ayant subi le sort de tant d'autres monuments religieux pendant la Révolution, servait en dernier lieu de borne à des bâtiments situés rue des Lions, à Arras.

AUVERGNE. — Sous ce titre : *Dans les montagnes d'Auvergne de 1260 à 1325. Eustache de Beaumarchais, seigneur de Calvinet, et sa famille* (Aurillac, impr. Bancharel, gr. in-8 de 219 p.), M. Marcellin Boudet retrace la longue existence d'un cadet de Gascogne qui fut, tout à la fois, vaillant capitaine, excellent administrateur, législateur éminent. Envoyé dans les montagnes de la Haute-Auvergne, par Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, pour préserver ses domaines des bandits qui les ravageaient, il eut la bonne fortune, en défendant la possession du prince, de protéger les biens immenses d'une jeune veuve, Marine (diminutif de Marie), fille du seigneur de Calvinet et de Philippie de Salers. Eustache de Beaumarchais l'épousa ; et lui, qui n'était pas même chevalier, devint du coup un des puissants seigneurs de cette province. Sa fortune ne devait pas se borner là. Bailli de la Haute-Auvergne, il eut bien vite mis à la raison les *bannis* et les *faidits* : on appelait ainsi les Albigeois et les pillards qui désolaient la région. Eustache de Beaumarchais devint successivement sénéchal du Poitou (1265) ; sénéchal du Toulousain et de l'Albigeois, en 1272. Il conquiert les États du comte de Foix, qui avait eu l'imprudence de l'attaquer. Il fait ensuite l'expédition de Navarre. Ses exploits deviennent légendaires. Le troubadour Guillaume Anelier les célèbre en beaux vers. Il s'empare de

Pampelune en 1276; en 1285, Philippe le Hardi le nomme gouverneur de Girone. L'ouvrage de M. Boudet, savamment documenté, relève beaucoup d'erreurs dans plusieurs livres consacrés à Eustache de Beaumarchais. Œuvre d'érudition consciencieuse.

BRESSE. — Ce titre : *En Bresse. Magiciens, moines et fantômes* (Bourg, impr. du *Courrier de l'Ain*, in-16 de 105 p.) éveille tout de suite l'idée du folk-lore. Des traditions populaires, des descriptions de vieilles coutumes, il y en a, bien entendu; notons en outre un conte qui aurait pu figurer dans la *Bibliothèque bleue* de Troyes, intitulé : *Jean de Paris*, et quelques chansons en patois bressan. Mais l'auteur, M. J.-B. Marguin, a noyé ses « histoires » dans un verbiage étrange. Il fait parler trois anciens « sans-culottes » et une ci-devant « Déesse Raison » qui, à la veillée, ressassent les pires lieux communs contre la monarchie et surtout contre le clergé.

CHAMPAGNE. — Si les sujets traités dans le soixante-quatrième tome de la collection des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* (Troyes, impr. Paul Nouel, in-8 de 476 p. avec 3 pl.) ne sont pas très nombreux, ils se recommandent du moins par l'intérêt et l'importance historique. Citons : *Histoire corporative des artisans du livre à Troyes*, par M. Louis Morin. Ce travail, dont nous avons déjà signalé la première partie (*Polybiblion*, t. LXXXVIII, p. 472), se termine par une bonne table analytique ; — *Mathaux, histoire et statistique, avec pièces justificatives inédites*, par M. Louis Leclert. Monographie d'une commune du canton de Brienne-le-Château que l'auteur a utilement complétée par une table des noms de personnes et des noms de lieux ; — *La Sculpture troyenne au* XVI*e* *siècle*, d'après une récente publication, par M. A. Babeau ; — *Un Épisode de la vie du prince François-Xavier de Saxe, comte de Lusace. Sa candidature au trône de Pologne*, par M. J.-J. Vernier.

FRANCHE-COMTÉ. — Nous avons eu déjà l'occasion d'entretenir nos lecteurs de la *Géographie pittoresque et monumentale de la France*, de M. Ch. Brossard. Aujourd'hui nous leur présenterons le fascicule onzième de cette publication, qui comprend les trois départements de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura, c'est-à-dire le territoire correspondant à l'ancienne province de Franche-Comté (Paris, Flammarion, gr. in-8 paginé 257 à 352 du tome III de l'ensemble. Prix : 4 fr.). Participant à la fois de l'album et du livre scientifique, cette *Géographie* est la plus luxueuse entreprise du genre que nous connaissions; elle laisse bien loin derrière elles les similaires antérieurs lancés dans la circulation par A. Hugo, Malte-Brun, etc. Nous avons cependant à relever quelques erreurs historiques qu'il sera très facile de rectifier dans la plus prochaine édition. Page 292, nous lisons que « la paix d'Arras en 1482 enleva à Louis XI cette province. » Or, Louis XI resta en possession de la Franche-Comté depuis la disparition de Charles le Téméraire jusqu'à sa mort, et ce ne fut que sous le règne de son successeur Charles VIII qu'elle fut rendue à l'empereur Maximilien (traité de Senlis, 1493). C'est d'ailleurs ce que l'auteur dit lui-même (p. 260 et 324). Page 317, nous voyons que la statue de Nicolas Perrenot de Granvelle se dresse dans la cour du palais qu'il se fit construire à Besançon ; il y a là confusion : cette statue est celle du fils de Nicolas, le célèbre cardinal de Granvelle. Même page, rectifier le nom de Chassignot en celui de Chassignet : simple faute typographique. Les renseignements de toute sorte donnés par l'auteur eussent été utilement complétés par une liste des personnages les plus célèbres de chaque département; espérons que cette lacune sera comblée dans une édition nouvelle qui ne saurait manquer. On peut regretter

que pour plus de clarté, les cartes départementales n'aient pas été mises en couleurs; mais l'illustration, d'une parfaite exactitude, est fort bien choisie et très artistique; les vues en couleurs, notamment, sont admirables : ce sont de véritables petits tableaux.

— Le *Figaro illustré* de juillet dernier (Paris, Manzi, Joyant et Cie, 24, boul. des Capucines. — Prix : 3 fr.) est entièrement consacré à *J.-L. Gérome, peintre de l'Orient*. Soit comme peintre, soit comme sculpteur, Gérome se place au premier rang parmi les artistes contemporains. Nul n'ignore que c'est à son ciseau qu'est due la superbe statue équestre du duc d'Aumale à Chantilly. Mais, le titre de l'étude en question l'indique assez, nous n'apercevons là qu'une des faces du grand artiste, et la manière dont elle nous est présentée par un auteur resté malheureusement anonyme nous fait désirer vivement qu'une suite soit donnée à ce brillant travail. Comment Jean-Léon Gérome, né à Vesoul en 1824, est-il devenu le grand peintre orientaliste que chacun connaît et admire? Voilà tout d'abord ce que l'on apprendra, avec des détails charmants et une parfaite précision de détails en lisant ce numéro du *Figaro illustré*. L'auteur nous fait ensuite pénétrer dans l'intimité de son sympathique personnage duquel il esquisse à la fois la physionomie originale, le caractère et la méthode de travail. Puis il fait défiler sous nos yeux éblouis un choix des œuvres inspirées à Gérome par l'Orient, cet Orient si mystérieux naguère encore et qui tend de plus en plus à s'européaniser. L'écrivain de talent qui a rédigé cette intéressante notice a su lui donner une vie intense dont nous ne saurions trop le féliciter. La couverture reproduit, en couleurs, *le Marchand de tapis*, l'un des beaux tableaux du peintre; également en couleurs, l'on peut admirer, hors texte, dans le corps du fascicule : *Une Rue au Caire* et le *Conducteur de chameaux*. Tout le reste, grandes ou moyennes reproductions en phototypie, contribue à donner une idée aussi parfaite que possible de l'œuvre orientaliste du maître.

— Avoir réuni en un volume sinon l'œuvre totale, du moins un choix de *Poésies (ébauches et fragments)* (*1820-1863*) de feu Alexandre de Saint-Juan (Besançon, imp. Paul Jacquin, petit in-16 de 284 p.) est une idée excellente. Il est fâcheux toutefois de ne pas avoir mis ce livre dans le commerce, car il y a là des pièces charmantes, dégageant souvent un parfum de terroir très prononcé. Tant d'indigents et d'indigestes rimailleurs nous accablent aujourd'hui de leurs pauvretés et banalités versifiées que les amateurs comtois, pour ne parler que de ceux-ci, eussent été heureux de placer dans leurs bibliothèques ce joli recueil imprimé avec goût. Pour retrouver une partie de ces poésies, il faut consulter certaines feuilles ou revues comtoises aujourd'hui disparues et aussi les *Mémoires* de l'Académie de Besançon, compagnie dont A. de Saint-Juan fut membre pendant une dizaine d'années. Nous exprimerons encore un regret : c'est qu'une notice biographique du poète, ornée d'un portrait, n'ait pas complété ce volume, que nous n'en accueillons pas moins, tel quel, avec un vif plaisir.

— Il y avait quelque temps déjà que M. Émile Longin nous avait donné signe de vie. Aussi avons-nous savouré sa dernière brochure : *Protestation de Claude-Étienne Bigeot contre la conquête de la Franche-Comté* (Dole, Chaligne, in-8 de 51 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*). Bigeot, lieutenant du baillage d'Aval, au moment de la deuxième conquête de la Franche-Comté (1674), avait quitté cette province et s'était réfugié à Madrid. Il avait alors soixante-dix ans. Sans grandes ressources, il adressa, en 1676, au jeune roi d'Espagne, Charles II, un mémoire en langue espagnole

intitulé : *La Inocencia y fidelidad del Franco-Condado de Borgoña à los pies de Su Magestad*, dont copie a été adressée à M. Longin par un écrivain de la Péninsule, M. Antonio Rodriguez Villa. Après un court exposé de l'état des esprits en Franche-Comté, au moment de la conquête de 1674, M. Longin nous présente Claude-Étienne Bigeot, et, tantôt analysant, tantôt traduisant la brochure du réfugié, il nous montre que ce mémoire, très intéressant par les détails historiques qu'il contient, se termine en somme « par une humble requête » tendant à obtenir un secours. Le Roi le nomma, ce qui ne lui coûtait guère, conseiller au Parlement de Dole, illusoire dignité puisque la province ne devait jamais faire retour à la monarchie espagnole. Le travail de M. É. Longin est enrichi de copieuses notes qui en augmentent singulièrement la valeur.

— *Les Fêtes du cinquantenaire du collège Saint-François Xavier de Besançon, 1850-1900*, ont donné lieu à une brochure qui fera date (Besançon, impr. Paul Jacquin, in-8 de 71 p.). L'esprit du meilleur aloi déborde de ces pages réconfortantes. Nous ne saurions rappeler tout ce qui a été dit et bien dit en la circonstance. Nous noterons cependant une allocution et un toast de M. l'abbé Louvot, président de l'Association des anciens élèves du collège, puis un autre toast, des plus humoristiques, porté par notre collaborateur M. le docteur Meynier, dans lequel sont esquissées diverses figures d'anciens professeurs. Il convient de noter également un toast en vers de M. l'abbé Joseph Monnier, une perle de bonne humeur. M. Paul Guichard, M. l'abbé Monnier, M. l'abbé Druot, M. le chanoine Suchet et M. Ch. Thuriet ont, tour à tour, charmé leurs auditeurs, en lisant des poésies d'un réel mérite, dont la plus saillante, en raison de son extrême gaieté, est assurément celle de M. Thuriet : *Arrestation d'un voyageur aux portes de Besançon.* Ces trois pages, versifiées à merveille, sont un vrai petit chef-d'œuvre. On n'a pas dû s'ennuyer dans cette fraternelle et chrétienne réunion.

— M. Henry Gauthier-Villars a publié, dans la *Revue hebdomadaire*, (n° du 6 juillet dernier), une fort attachante étude sur *Toussaint Louverture au fort de Joux, d'après des documents inédits.* L'auteur a pris en mains la cause de Toussaint, qu'il nous présente comme un martyr de la liberté. Ne fut-il pas aussi un rebelle et sa révolte n'a-t-elle pas, en somme, coûté à la France l'une de ses plus belles colonies ? L'histoire de sa captivité au fort de Joux, situé aux confins de la Franche-Comté, vers la frontière helvétique, sous un climat rigoureux, a conquis à ce prisonnier des sympathies qui nous paraissent exagérées, au moins de la part des Français. Il suffira, d'ailleurs, de méditer le portrait moral que M. Gauthier-Villars nous fait, à la fin de son travail, du trop célèbre nègre, pour que ces sympathies, en dehors de toutes autres considérations, s'attiédissent sensiblement. Ces pages n'en sont pas moins très curieuses.

— Nous devons une mention spéciale à deux articles, illustrés d'un certain nombre de phototypies, publiés par le « *Cosmos* » sur deux points fort pittoresques de la Franche-Comté, et dus l'un et l'autre à M. L. Reverchon. Le premier (n° du 16 mars 1901) décrit la *Grotte et l'abbaye de Baume-les-Messieurs*, ainsi que la curieuse église de Baume, « principal reste de l'antique abbaye fondée par saint Colomban. » L'histoire de ce monastère, dont le trop fameux Jean de Watteville fut abbé, est esquissée en quelques phrases. Le second article (n° du 6 juillet) est intitulé : *Une Rivière en cascades.* Cette rivière n'est autre que le Hérisson, « petit cours d'eau du Jura, qui, né par huit cents mètres, va se perdre dans l'Ain, à l'altitude de quatre cent cinquante mètres seulement, après avoir, dans une course de vingt et un kilomètres et demi, bu trente lacs et formé trente et une cascades. »

— Le *Bulletin de la société centrale d'agriculture et de pêche* a publié un rapport de M. A. Lobre sur l'*Établissement de pisciculture de la Motte d'Écrilles, par Orgelet (Jura)*, lequel rapport a fait ensuite l'objet d'un tirage à part (Clermont, (Oise), imp. Daix frères, in-8 de 8 p.). L'auteur décrit cet établissement construit dans ses propriétés ; il expose les vicissitudes par lesquelles il a passé avant d'atteindre le résultat cherché ; enfin il fait connaître l'organisation actuelle de cette intéressante création. Les personnes qui s'occupent du repeuplement de cours d'eau feront bien de consulter ce travail aussi utile que précis dans sa concision.

LANGUEDOC. — Le *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux* portant la date de 1901 vient de nous parvenir (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, in-8 de XVI-256 p.). Ce volume est divisé en deux parties. La première contient les *Ouvrages couronnés ou distingués dans le concours*. La seconde est composée des discours, rapports et travaux des Mainteneurs. Il y a là, entre autres : *Éloge de Ferdinand Marréaux-Delavigne*, par M. Hallbert ; — *Éloge du marquis d'Aragon*, par le comte Isidore Gardès ; — *Rapport sur les ouvrages présentés au concours littéraire*, par M. Lazeu de Peyralade ; — *Rapport sur les prix de vertu*, par notre collaborateur M. l'abbé Maisonneuve ; — *Rapport sur le concours de poésie romane*, par le baron Desazars de Montgailhard ; — *Éloge de Clémence Isaure*, par M. Guy de Montgailhard.

— Les deux fascicules formant le volume de l'année 1901 du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* (Narbonne, impr. Caillard, in-8 paginé XLV-LVIII-391-736-LXXXIII + en tête du premier fasc. 977-1056). Cet ensemble est fort remarquable. Les pages 977 à 1056 placées à part en tête du premier fascicule de ce *Bulletin* renferment la suite des nombreuses pièces justificatives du *Livre de compte de Jacme Olivier*, publiées par M. A. Blanc. Viennent ensuite les études suivantes : *La Vie municipale à Narbonne au XVIIe siècle. Les Beaux-Arts et les arts industriels*, par M. L. Favatier ; — *Quelques cloches anciennes du département de l'Aude*, par le baron de Rivières ; — *Les Jetons des États de Languedoc du Musée de Narbonne*, par M. G. Amardel ; — *La Cathédrale de Saint-Just. Le Clergé métropolitain. Biens du chapitre*, par M. L. Narbonne ; — *Les Derniers Chefs des Goths de la Septimanie*, par M. G. Amardel ; — *Notes sur Jacques Gamelin*, par M. Julien Yché ; — *Une Ordonnance de visite de l'église cathédrale de Saint-Pons*, par M. J. Sahuc ; — *Les Marques monétaires de Sigismond, roi des Bourguignons*, par M. G. Amardel ; — *La Cathédrale de Saint-Just.* Seconde partie. *Rites et usages de l'église de Narbonne*, par M. L. Narbonne ; — *La Vie municipale à Narbonne au XVIIe siècle. Les Beaux-arts et les arts industriels*, par M. L. Favatier. — Voilà certes, on en conviendra, de très utiles contributions, bien présentées d'ailleurs, sur l'histoire du Languedoc.

LIMOUSIN. — M. le chanoine Dublanchy, supérieur de l'école Saint-Martial de Limoges, a choisi pour sujet de son discours de distribution de prix *l'Éducation chrétienne et sa portée sociale* (Limoges, typ. Dumont, in-8 de 16 p.). Éloquente apologie de l'enseignement libre, qui, en donnant aux intelligences malades le remède de la vérité, travaille avec persévérance à guérir la société du mal qui la ronge.

LYONNAIS. — M. L. Aguettant a extrait de l'*Université catholique* (Lyon, imp. Vitte, in-8 de 39 p.) une étude aussi curieuse que consciencieuse intitulée : *Victor Hugo paysagiste*. L'auteur a examiné V. Hugo à travers toute son œuvre, en tant que « poète paysagiste. » L'intérêt ne faiblit pas un seul instant dans ce travail d'une critique brillante et serrée qui se termine par cette conclusion qui mérite d'être notée ici : « Entre les titres de gloire de

V. Hugo, il en est peu de plus solides que celui de paysagiste. Son théâtre date cruellement ; l'iniquité de ses haines et la violence forcenée de ses colères compromettent son œuvre satirique ; son génie de narrateur épique souffre parfois de son étroite et sectaire philosophie de l'histoire ; son lyrisme même, çà et là, sonne la déclamation et l'emphase. Mais le génie pittoresque de V. Hugo demeure inattaquable. Et ce ne lui est pas un médiocre honneur d'avoir été, dans ce siècle du paysage, le prince des paysagistes littéraires. »

NORMANDIE. — Dans le numéro de mai-juin 1901, du *Bulletin des patois bas-normands*, M. Ch. Guerlin de Guer analyse avec finesse et méthode les mots qui désignent en patois les fruits sauvages. — M. Butet-Hamel présente un fragment de glossaire du patois de Vire, M. Le Sieutre, une chanson du pays havrais, d'un parfum un peu sauvage, et M. Baudry continue ses études sur le dialecte d'Isigny. Peut-être pourrait-on trouver que la notation des diverses prononciations est un peu compliquée, bien qu'encore imparfaite et ne donnant qu'à moitié l'idée de l'accent particulier à chaque terroir.

— Nous recevons le dix-huitième volume des *Notices, mémoires et documents publiés par la Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche* (Saint-Lô, imp. Jacqueline, in-8 de 153 p.). Il se compose de quatre morceaux, savoir : *Dictionnaire des actes d'hommages, aveux des fiefs et déclarations du temporel des bénéfices de la province de Normandie, qui sont gardés en la Chambre des comptes de Paris, par M. Brussel, conseiller du Roi, auditeur en sa dite Chambre des comptes.* Ce document, publié avec le concours de M. Hippolyte Sauvage, concerne les deux anciennes vicomtés de Carentan et de Coutances, qui forment aujourd'hui, en majeure partie, l'arrondissement de Saint-Lô. Il occupe plus de la moitié du volume; *Seigneurie de la Lande-sur-Drome*, par G. du Bosq de Beaumont ; — *Topographie Saint-Loise. L'Enclos. Le Callivary, alias le Charivary*, par M. Lepingard et la suite du *Cartulaire de l'église Notre-Dame de Saint-Lo,* publiée par le même.

POITOU. — Notre collaborateur Dom Besse, qui s'est fait de la vie intime des anciens moines une spécialité, a publié une remarquable étude sur la *Vie des premiers moines gallo-romains* (Bruges, Desclée, in-8 de 18 p.). L'auteur se borne aux moines du quatrième siècle, tous disciples de saint Martin. Les écrits de Sulpice Sévère et de saint Paulin de Nole lui ont fourni des renseignements très curieux. Dom Besse se propose, nous assure-t-on, de faire sur les moines de France des travaux analogues à ceux consacrés par lui aux moines d'Orient et aux moines de l'Afrique romaine.

— Le tome XXIV de la deuxième série des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest* (Poitiers, Bonamy, in-8 de LXXXVIII-845 p.) vient de paraître. Il contient une remarquable étude de M. Alfred Barbier sur *le Pont de Châtellerault, monument historique du* XVI*e siècle*. Ce monument, le plus curieux de la région, fut une occasion de conflits prolongés entre les officiers du Roi et les généraux des finances de Poitiers. Les voyageurs qui ont traversé la Vienne à Châtellerault, ont plus d'une fois célébré le fameux pont. M. Barbier, en chercheur infatigable qu'il est, a réuni tout ce que les chartes et les récits de voyage ont pu lui fournir sur son sujet. — Ce mémoire est suivi d'un long et fort intéressant travail de M. Clouzot sur l'*Ancien Théâtre en Poitou*.

VELAY. — L'abbaye de Doue a compté des jours de cruelles épreuves aux époques de la Réforme, de la Ligue et de la Révolution. Ses archives,

détruites ou dispersées, se réduisent à peu de chose. M. l'abbé Pontvianne a consulté avidement ce qui en reste, dans les dépôts publics et dans quelques collections privées. Il a réussi néanmoins, en se servant de ces documents et de tout ce qui a été publié sur les Prémontrés, à retracer le passé, six fois séculaire, de cette abbaye norbertine (*Recherches historiques sur l'abbaye de Doue et sur les prieurés qui en dépendaient (1162-1789)*. T. I. *L'Abbaye*. Le Puy, impr. Prades-Freydier, gr. in-16, de XII-340 p., avec vignettes phototypiques). L'auteur espère que les chercheurs, qui sont nombreux et érudits dans sa province, feront des découvertes et compléteront les lacunes de son ouvrage. Le vénérable évêque du Puy, Mgr Guillois, en louant le jeune abbé d'employer si utilement ses rares loisirs, ajoute : « Quant à votre travail, beaucoup plus considérable, sur l'antique abbaye de Doue, il présente un intérêt plus saisissant encore; je vous prie d'en recevoir mes vives et sincères félicitations, et je désire que vous le fassiez imprimer. »

— Les *Notes historiques sur quelques paroisses du diocèse du Puy*, du même M. Pontvianne (Le Puy, impr. Prades-Freydier, in-16 de 217 p.) accusent de grandes recherches, renferment l'historique des paroisses de Rauret, canton de Pradelles (Haute-Loire); de la paroisse de Boisset, canton de Bas; de la paroisse de Saint-Germain-la-Prades, canton du Puy; enfin de la paroisse de Saint-Julien-d'Ance. Ces monographies offrent un vif intérêt pour les habitants de ces localités.

— *Mélanges historiques sur l'Auvergne et le Velay*, par le même ecclésiastique (Le Puy, impr. Prades-Freydier, in-16 de 100 p.). Sous ce titre, ont été réunis huit opuscules : I. *Notes sur quelques prieurés relevant de la Chaise-Dieu*; II. *Deux pièces inédites concernant le marquis de Surville*, émigré, fusillé au Puy, en 1798. Il laissait des poésies, publiées en 1803, par Venderbourg, sous le nom de Clotilde de Vallon-Challys, dame de Surville, née en 1405. La critique moderne a mis hors de doute la supercherie; III. *Quelques mots sur l'abbaye de Doue*; IV. *Trois documents concernant M. André Pontvianne, curé de Solignac-sous-Roche, prêtre déporté en 1794*; V. *Mgr Godefroy-Maurice de Conflans, évêque du Puy*; VI. *Documents sur le canton de Craponne*; VII. *Tableau du clergé du diocèse du Puy, en 1791*; VIII. *Trois titres concernant la paroisse de Saint-Germain-Laprade*. Il y a dans ce petit volume des notes fort intéressantes, inédites ou peu connues.

— MM. L. Jarrot, curé de Rumilly-sur-Tille (Côte-d'Or), et R. Pontvianne, curé de Chamalières-sur-Loire, les auteurs de *la Seigneurie et les seigneurs d'Agrain-en-Velay (1096-1643)* (Le Puy, impr. catholique, in-8 de 110 p.), ont fondu leurs recherches. Le premier a fouillé les archives du château de Bressay-sur-Tille (Côte-d'Or), le second les archives départementales de la Haute-Loire, sans découvrir l'origine de la seigneurie. L'étrange Giraud-Soulavie, dans un article du *Nouveau Dictionnaire historique* de Chandon, augmenté par Delandime, accoupla, sans rime ni raison, au nom d'un des héros de la première croisade que les historiens du XIIe siècle appellent Eustache Garnier ou Grenier et quelques autres simplement Eustache, accrocha, dirons-nous, à ce dernier nom, celui de : d'Agrain, pour complaire à un d'Agrain, fort entiché de sa noblesse. Depuis, les Biographies générales donnent imperturbablement le nom d'Eustache d'Agrain au vaillant croisé, successivement créé prince de Césarée, de Sidon, vice-roi de Jérusalem, pendant la captivité de Baudoin II, enfin connétable du royaume. Cette « fumisterie » s'est si bien accréditée qu'on a inscrit, dans la salle des Croisades, n° 24, au musée de Versailles, le nom imaginaire, avec les armes des d'Agrain des Hubas.

Belgique. — Dom Germain Morin, le savant moine de Maredsous, a eu la bonne fortune de découvrir les *Lettres inédites de saint Augustin et du prêtre Junuarius dans l'affaire des moines d'Adrumète* (*Revue bénédictine*, juillet 1901, p. 241-257), et un nouveau texte de la lettre d'Evodius, évêque d'Uzala, sur la même question. — Signalons un article court, mais remarquable, de Dom Odilon Rottmanner, publié par la même revue : *Saint Augustin sur l'auteur de l'Épître aux Hébreux*. Après avoir relevé les opinions émises par saint Augustin sur l'auteur de cette épître, et les méprises de quelques-uns de nos exégètes les plus renommés, l'éminent auteur conclut avec beaucoup de sagesse à la « nécessité absolue de traiter et d'utiliser les écrits de saint Augustin dans l'ordre historique et chronologique. » Cette remarque peut être répétée au sujet de la plupart des Pères et des autres écrivains ecclésiastiques.

Espagne. — La librairie « l'Avenç » de Barcelone nous envoie une nouvelle revue bibliographique, à laquelle on ne saurait manquer de faire bon accueil. La *Revista des bibliografia catalana* paraîtra par fascicules irréguliers, formant par année un volume d'au moins 250 p. (abonnement 5 fr. par an). Son objet est de faire l'inventaire de tout ce qui se publie en catalan et de tous les ouvrages espagnols ou autres intéressant la Catalogne. Elle a la prétention de n'être pas un simple bulletin bibliographique, mais de présenter à ses lecteurs des études originales sur tout ce qui touche, de près ou de loin, à la littérature catalane. C'est ainsi que le premier numéro (janvier-juin 1901) contient une étude de don Joaquin Miret y Sans, sur l'Histoire d'Urgel, écrite de 1835 à 1862 par le chanoine Andreu Casanovas, dont plusieurs attendaient avec impatience la publication et dont il fait toucher du doigt la parfaite insuffisance. Don Massó y Torrents commente un catalogue des manuscrits acquis par l'Athénée de Barcelone à la vente des livres de D. Miquel Victoria Amer. Nous signalerons encore une liste, précieuse à plus d'un titre, des périodiques actuellement existants rédigés en catalan. Le *Bulletin bibliographique*, où sont relevés quatre-vingt-quinze ouvrages parus dans ce semestre, semble dressé avec beaucoup de soin.

— On connaît M. José de Larra, qui, sous le pseudonyme de *Figaro*, se fit un nom à Madrid, tant par sa verve de publiciste que par sa vie agitée et par sa mort dramatique qui fut le point de départ de la renommée du grand poète Zorrilla. Le petit volume de M. de Larra, que publie la *Biblioteca popular de escritores castellanos : Artículos selectos* (Madrid, tip. moderna, in-16 de 104 p.), fait suite aux *Zahurdas de Pluton*, de Quevedo. Il contient divers articles publiés dans les journaux madrilènes, entre autres *le Vieux Castillan* et le *Jour des trépassés de 1836*, deux morceaux où Larra semble avoir concentré tout son génie et qu'on ne peut relire sans éprouver une profonde admiration pour cet écrivain, à la plume tantôt alerte, tantôt incisive et toujours pleine de mélancolie. La collection à laquelle appartient ce volume doit comprendre une bonne partie des écrits des principaux prosateurs et poètes, tant anciens que modernes, de l'Espagne.

Italie. — *Pietro Gravina, umanista del secolo XVI* (Catania, cav. Niccolò Giannotta, in-8 de XII-107 p.) a fourni à M. Giuseppe Cagnone le sujet d'une étude où sont rectifiés et précisés les renseignements assez maigres que nous possédons sur le personnage et où sont bien présentés les caractères des discours, lettres, épigrammes, élégies et autres poésies qui nous demeurent de lui. Palermitain de naissance, né vers 1453, Gravina quitta la Sicile vers 1470, passa tour à tour à Nola, à Rome, à Naples, où la protection de ses bienfaiteurs le retint le plus longtemps, et mourut en 1528,

laissant des œuvres toutes écrites en latin, pleines de l'imitation, parfois heureuse, des anciens, mais assez insignifiantes quant au fond.

Brésil. — Le volume que M. Ferreira da Rosa a récemment publié : *O Lupanar* (Rio de Janeiro, E. Bevilacqua, in-12 de 270 p., avec nombreuses illustrations) fait partie d'une collection intitulée : *Campagne contre le vice*, et renferme de très intéressants documents relatifs à la traite des jeunes filles européennes à Rio de Janeiro par des juifs dégradés. Un délégué principal de la police a bien voulu communiquer tous les détails de ce livre à l'auteur même qui a assisté à l'interrogatoire des malheureuses prostituées, russes, polonaises, hongroises principalement. Ceux qui font la guerre au commerce immoral des juifs, ceux qui ont étudié de près la même question à Constantinople et en Orient trouveront un supplément d'informations dans le *Lupanar* de M. Ferreira da Rosa, dont il convient d'admirer le courage autant que le talent.

— L'*Annuario Fluminense, almanach historico da Cidade do Rio de Janeiro con analyse e rememoração do anno de 1900, secções de litteratura inedita, informacões uteis* (Rio de Janeiro, Leuzinger, in-12 de 216 p.), inspiré sans doute par l'*Almanach Hachette*, a été composé et édité sous la direction de MM. Ferreira da Rosa et Cardoso Junior, qui se proposent d'en continuer chaque année la publication. On y trouve de précieux renseignements sur le mouvement littéraire et scientifique du Brésil, des notes intéressantes sur les sociétés diverses de Rio de Janeiro, ainsi que des extraits importants des prosateurs ou des poètes du pays. On le voit, ce n'est pas un almanach vulgaire mais plutôt un résumé historique de l'année, qui nous est donné dans cet ouvrage, auquel vient s'adjoindre une série d'anecdotes piquantes et même de problèmes et de questions amusantes, comme partie accessoire.

Publications nouvelles. — *Les Idées et les formes. La Terre du Christ*, par le Sar Peladan (in-12, Flammarion). — *Une Retraite aux adoratrices du Sacré-Cœur à Montmartre*, par l'abbé L. Gillot (in-16, Poussielgue). — *La Réforme fiscale des successions, des donations et des mutations de nue propriété et d'usufruit. Traité pratique de perception*, par E. Besson (in-8, Chevalier-Marescq). — *Histoire et solution des problèmes métaphysiques*, par C. Renouvier (in-8, Alcan). — *L'Éducation morale dans l'Université* (*Enseignement secondaire*). *Conférences et discussions* présidées par A. Croiset (in-8 cart., Alcan). — *Impressions et souvenirs d'aveugle*, par M. de la Sizeranne (in-12, Association Valentin Haüy). — *La Méthode historique appliquée aux sciences sociales*, par C. Seignobos (in-8, cart., Alcan). — *Autour du catholicisme social*, par G. Goyau, 2e série (in-12, Perrin). — *Assistance sociale. Pauvres et mendiants*, par P. Strauss (in-8 cart., Alcan). — *Superstitions politiques et phénomènes sociaux*, par H. Dagan (in-12, Stock). — *Les Preuves du transformisme et les Enseignements de la doctrine évolutionniste*, par le Dr Geley (in-8, Alcan). — *L'Hystérie et son traitement*, par le Dr P. Sollier (in-12 cart., Alcan). — *Les Grands Symptômes neurasthéniques* (*Pathogénie et traitement*), par le Dr M. de Fleury (in-8, Alcan). — *Journal d'un artiste*, par H. Sienkiewicz; trad. par N. Ordega (in-12, Rougier). — *L'Or vaincu*, par P. Croiset (in-12, Henri Gautier). — *L'Oiseau blanc*, par Ésy (in-12, Henri Gautier). — *Michel Roschine*, par H. Druon (in-12, Lethielleux). — *Father Anthony*, par R. Buchanan (in-12, Lethielleux). — *La Fiancée boër*, par R. Montis (in-12, Abbeville, Paillart). — *La Formation du style par l'assimilation des auteurs*, par A. Albalat (in-12, A. Colin et Cie). — *Grands Écrivains d'outre-Manche* (*Les Brontë, Thackeray; les Browning; Rossetti*), par M. Duclaux (in-12, Calmann Lévy). — *Du Weser à la Vistule. Lettres sur la marine alle-*

mande, par E. Lockroy (in-12, Berger-Levrault). — *La France au dehors. Les Missions catholiques françaises au* XIX[e] *siècle*, publiées sous la direction du R. P. Piolet, S. J. T. I[er] *Missions d'Orient* (gr. in-8, A. Colin et C[ie]).— *En Indo-Chine, 1896-1897* (*Tonquin, Haut-Laos, Annam septentrional*), par le M[is] de Barthélemy (in-12, Plon-Nourrit). — *Mission Hostains-d'Ollone, 1898-1900. De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée*, par le capitaine d'Ollone (gr. in-8, Hachette). — *Notices sur le Bas-Congo*, par H. Droogmans (in-8, Bruxelles, Vanbuggenhoudt). — *Histoire de la Grèce ancienne* (*Classe de cinquième*), par l'abbé Boxler (in-12 cart., Lecoffre). — *Lettres inédites du roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, à Marie Leszczynska* (*1754-1766*), publiées par P. Boyé (in-8, Berger-Levrault). — *La Chouannerie normande au temps de l'Empire. Tournebut, 1804-1809*, par G. Lenôtre (in-8, Perrin). — *Mémoires du duc de Rovigo pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*. Édition nouvelle, refondue et annotée par D. Lacroix, T. IV (in-12, Garnier). — *Histoire de la guerre franco-allemande, 1870-71*, par A. Le Faure. Nouvelle édition revue par D. Lacroix, T. IV (in-12, Garnier). — *Quelques années de politique royaliste. Du Ralliement à la Haute-Cour, 1893-1900*, par E. Godefroy (in-12, Librairie nationale). — *Les Apologistes du crime*, suivis de *Tuer n'est pas assassiner*, par C. Détré (in-8, « Humanité nouvelle »). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Von Münchener Gelehrten-Kongresse. Biblische Vorträge*, herausgegeben von O. Bardenhewer (*Biblische Studien*, t. VI, 1er et 2e fasc.). Freiburg im Breisgau, Herder, 1901, in-8 de viii-200 p., 5 fr. 60. — 2. *Commentarius in Deuteronomium*, auctore F. de Hummelauer (*Cursus Scripturae sacrae*). Parisiis, Lethielleux, 1901, in-8 de 568 p., 10 fr. — 3. *Die griechischen Danielzusätze und ihre kanonische Geltung*, von C. Julius (*Biblische Studien*, t. VI, 3e et 4e fasc.). Freiburg im Breisgau, Herder, 1901, in-8 de vii-183 p., 5 fr. — 4. *Expositio praedictionum Danielis prophetae circa tempus quo Jesus Christus exspectandus erat et mortuus est*, auctore G. van Etten. Romae, Desclée et Lefebvre, 1901, in-8 de 39 p. — 5. *Vita abscondita Domini nostri Jesu Christi chronologice ordinata et descripta juxta harmoniam quatuor Evangeliorum*, auctore G. van Etten. Romae, Desclée et Lefebvre, 1901, in-8 de 150 p., 3 fr. — 6. *Notice sur un très ancien manuscrit grec de l'Évangile de saint Matthieu, en onciales d'or sur parchemin pourpré et orné de miniatures, conservé à la Bibliothèque nationale* (*n° 1286 du Supplément grec*), par H. Omont (*Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXXVI). Paris, Klincksieck, 1900, in-4 de 81 p., 4 fr. — 7. *Novum Testamentum graece et latine*. Textum graecum recensuit, latinum ex Vulgata versione Clementina adjunxit, breves capitulorum inscriptiones et locos parallelos uberiores addidit F. Brandscheid. Pars altera : *Apostolicum*. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1901, in-18 de vi-803 p., 3 fr. — 8. *La Valeur du témoignage historique du Pasteur d'*Hermas, par J. Réville, *avec un rapport sommaire sur les conférences de l'exercice 1899-1900 et le programme des conférences pour l'exercice 1900-1901* (*École pratique des Hautes-Études, section des Sciences religieuses*). Paris, Imprimerie nationale, 1900, in-8 de 52 p. — 9. *Histoire des Israélites, depuis la ruine de leur indépendance nationale jusqu'à nos jours*, par Th. Reinach. 2e édition revue et corrigée. Paris, Hachette, 1901, in-16 de xix-415 p., 4 fr. — 10. *Répertoire d'épigraphie sémitique*, publié par la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, sous la direction de C. Clermont-Ganneau, avec le concours de J.-B. Chabot. T. I, 1re livraison. Paris, Klincksieck, 1900, in-8 de viii-40 p., le volume complet, 15 fr. — 11. *La Terre du Christ*, par le Sar Peladan. Paris, Flammarion, s. d., in-18 de 467 p., 3 fr. 50.

1. — Bien qu'il n'y ait pas eu, au Congrès des savants catholiques tenu à Munich au mois de septembre 1900, de section des Sciences exégétiques, des sujets bibliques ont cependant été lus dans les sections des Sciences orientales et religieuses. Le Compte rendu officiel ne donnant que le résumé des mémoires présentés, il convenait d'en reproduire le texte en entier. M. Bardenhewer en a réuni une douzaine dans les *Biblische Studien* : *Von Münchener Gelehrten-Kongresse. Biblische Vorträge*. Nous avons en première ligne un court mémoire de M. Hoberg sur *la Critique du Pentateuque*. Il contient, non pas une réfutation complète, mais seulement des principes d'opposition à la critique négative, qui rejette l'origine mosaïque du Pentateuque. En fait de critique

positive, l'auteur reconnaît que les cinq livres de Moïse ont subi çà et là quelques altérations légères, que pour établir le texte original, il ne faut pas suivre aveuglément l'édition massorétique, et que pour l'interprétation, il est légitime de recourir aux conjectures historiques. Le P. de Hummelauer a exposé les principaux résultats de son commentaire sur le Deutéronome. On en trouvera le résumé plus loin. M. Happel a présenté sur l'histoire du texte de l'Ancien Testament des aperçus intéressants. Ce texte a une histoire, car avant d'avoir été fixé définitivement, il a été l'objet de divers remaniements. On en distingue de trois sortes : de simples gloses explicatives, de petits morceaux qui ont servi de centres de cristallisation et ont groupé autour d'eux d'autres passages analogues, enfin des accommodations d'un texte ancien à des circonstances nouvelles. Ces modifications ne sont pas le résultat d'altérations accidentelles ou d'interpolations non autorisées, mais bien l'œuvre de scribes qui avaient reçu mandat et inspiration à cet effet. On en fournit des exemples de chaque sorte, empruntés à Nahum et à Habacuc. Cette façon, plus large, de concevoir le rôle de la Synagogue dans la conservation et la transmission du texte des Livres Saints, présente des avantages scientifiques, apologétiques et exégétiques. M. Grimme a étudié les poèmes rimés de l'Ancien Testament. Son étude est sérieuse. Cependant, ses conjectures de restitution du texte sont étayées sur un système bien problématique. La disposition proposée du psaume XLV (Vulgate : XLIV) exige beaucoup de changements arbitraires, des modifications, suppressions ou transpositions de mots, introduites pour les seuls besoins de la métrique. Certaines coupures de versets font violence au sens et au parallélisme. Le P. Zenner a remis sur pieds l'élégie de David sur Saül et Jonathas. Il la divise en cinq strophes de trois vers. Les corrections adoptées sont discutées dans le plus grand détail et ne s'appuient jamais uniquement sur des raisons tirées de la métrique. M. Uberreiter cherche à établir la véritable lecture de l'ancien nom babylonien du roi Nit-In-Zu et il l'identifie avec Arioch, mentionné au chapitre XIV de la Genèse. Plusieurs des explications sur lesquelles il se fonde ont été abandonnées par les savants qui les avaient proposées. M. Holzhey étudie les noms propres théophores babyloniens dans leur rapport avec la religion juive ; il analyse exactement les sentiments religieux que suppose l'imposition de ces noms. M. Nikel détermine quels sont les rois perses désignés dans les livres d'Esdras et de Néhémie. Il combat les hypothèses de M. Winckler et il admet l'identification de ces rois avec Darius, Xerxès et Artaxerxès. M. Euringer recherche quelle est la valeur de la Peschito pour la critique textuelle du Cantique, et il conclut qu'il ne faut s'en servir qu'avec une grande circonspection pour corriger le texte hébreu. Il y a dans le mémoire de M. Herkenne

d'utiles remarques sur le témoignage des anciennes versions de l'Ecclésiastique. Contrairement à l'opinion généralement reçue, M. Weber prétend que le voyage dont parle saint Paul, Gal., II, 1-10, n'est pas le même que fit l'apôtre pour se rendre au concile de Jérusalem, Actes, XV. A son sentiment, l'épître aux Galates a été écrite avant ce concile, et le voyage qu'elle mentionne est celui de saint Paul pour porter les collectes, Actes, XI, 30. Les ressemblances doctrinales s'expliquent par cela que les deux voyages sont les étapes de la même histoire : il y a les premiers pourparlers, puis la solution définitive de la question des observances légales. Enfin, M. Bardenhewer discute l'attribution du *Magnificat* à Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste ; il réfute les arguments proposés par Loisy et Harnack et maintient ce beau cantique à la Sainte Vierge Marie. Le premier fondement de son attribution à Élisabeth serait une variante d'un manuscrit latin du IVe siècle.

2. — Le P. de Hummelauer ne recule pas devant le paradoxe. Ses commentaires sur les quatre premiers livres du Pentateuque s'écartaient souvent des opinions communes. Son dernier volume sur le Deutéronome n'est pas le moins étrange : *Commentarius in Deuteronomium*. Il contient sur l'origine de ce livre un système singulier qui, nous le pensons, ne ralliera guère de partisans. Le savant jésuite avait déjà proposé ses vues au Congrès de Munich. Dans son état actuel, le Deutéronome n'est pas l'œuvre de Moïse ; c'est un conglomérat bien postérieur. Le noyau primitif de ce livre n'est pas celui que prétendent les critiques rationalistes; c'est la Thora primitive, Deut., VI, 1-VII, 11, qui, avec le chapitre XXVIII, représente la seconde alliance, conclue par Dieu avec son peuple au pays de Moab, avant l'entrée dans la Terre promise. Il comprenait, en outre, le chapitre V actuel, qui servait d'introduction et Deut., VII, 12-XI, 32, qui est la parénèse de la loi. Une autre parénèse, distincte et indépendante, se trouve Deut., I, 5-IV, 40. Mais les deux principaux morceaux, ajoutés au Deutéronome primitif et datés par leur contenu, sont : 1° la constitution judaïque ou le statut donné par Josué, Jos., XXIV, 26, qui comprend Deut., XXVI, 16-XXVII, 26; 2° la loi de la royauté, déposée par Samuel devant l'arche, I Reg., X, 25, et formant Deut., XII, 1-XXVI, 15. L'existence distincte de ces deux derniers morceaux est certaine: elle résulte des paroles inspirées de Josué, XXIV, 26, et de Samuel, I Reg., X, 25. Elle est, d'ailleurs, confirmée par la nature de leur contenu, qui ne peut d'aucune manière convenir au peuple juif avant son entrée dans la Terre promise, et qui cadre parfaitement avec sa situation sous Josué et Samuel. Le livre du Deutéronome s'était donc formé de morceaux divers, dont l'un seulement était d'origine mosaïque; puis, il avait fait partie de la loi mosaïque. Le roi impie Manassé aurait détruit cette loi. Mais un exemplaire détourné en lieu sûr échappa à la destruction

et fut retrouvé par le grand-prêtre Helcias. Comme il était en mauvais état, il avait besoin d'être reconstitué. Cette reconstitution eut lieu du temps d'Esdras. Le rédacteur définitif, qui n'est pas nécessairement Esdras, a laissé échapper un aveu candide des difficultés qu'il éprouvait dans son travail de restauration du texte, et le verset 29 du chapitre XXIX est un « soupir » d'impuissance à éclaircir toutes les obscurités du texte. Cette opinion nouvelle résout toute la question de l'origine du Pentateuque. Les hypothèses des critiques rationalistes sur l'époque et le mode de formation de ce livre conviennent uniquement à la formation du texte restitué au temps d'Esdras; elles n'atteignent pas l'origine du texte primitif. Le P. de Hummelauer estime avoir, pour son compte, exposé l'origine réelle du Deutéronome. Mais plusieurs de ceux qui ont examiné son système ont prononcé le mot de « roman » pour le caractériser.

3. — C'est avec toutes les ressources de l'érudition moderne que M. Julius a étudié la canonicité des passages deutérocanoniques du livre de Daniel, *Die griechischen Danielzusätze und ihre kanonische Geltung*. Une substantielle Introduction est consacrée à exposer que ces morceaux, l'histoire de Susanne, la prière et le cantique des trois jeunes gens dans la fournaise et l'histoire de Bel et du dragon, n'existaient pas originairement dans le livre hébreu-araméen de Daniel, mais qu'ils ont été écrits en grec et qu'ils ont paru primitivement dans le livre du prophète, tel que les Juifs hellénistes d'Alexandrie le lisaient. Les sentiments différents sont brièvement réfutés. Quoi qu'il en soit, les Juifs alexandrins admettaient l'inspiration divine de ces passages, et l'Église catholique a adopté et confirmé leur croyance. M. Julius a prouvé, par l'examen soigné et approfondi des moindres citations et allusions dans les écrits des Pères, par le témoignage des monuments de l'art chrétien et de la liturgie, que durant les trois premiers siècles de notre ère et au plus bel âge de la littérature patristique, l'Église a toujours et partout lu, commenté et cité comme divins les morceaux deutérocanoniques de Daniel. Il n'y a en cela rien d'étonnant, puisqu'elle avait hérité de la Bible des Juifs hellénistes. Les rares voix discordantes de ses docteurs, de Jules Africain au IIIe siècle, par exemple, de saint Jérôme, d'Eusèbe, de saint Athanase, de saint Cyrille de Jérusalem, etc., au IVe, restaient isolées et ne rompaient par l'accord unanime de la tradition catholique. Elles étaient plutôt l'écho de l'enseignement des rabbins, continuateurs des Juifs de Palestine. L'opposition, d'ailleurs, était toute théorique, puisque, de fait, les adversaires de la canonicité de ces passages les citaient et leur reconnaissaient, au moins, une canonicité inférieure, propre sinon à la démonstration du dogme, du moins à l'édification des fidèles. L'usage pratique contredisait la théorie. Pour prouver l'entière cano-

nicité des passages discutés, il n'était pas nécessaire de dépasser l'ère patristique. Néanmoins, afin de fournir abondance de preuves, M. Julius a poursuivi son enquête jusqu'au concile de Trente et il a montré que durant tout le moyen âge, chez les Grecs aussi bien que chez les Latins, l'usage a été favorable à la canonicité de ces passages. Quelques écrivains ont bien émis encore des doutes; mais ils ne faisaient que répéter, en les atténuant, ceux de saint Jérôme. Au XVIe siècle, les protestants les exagérèrent, au contraire, et tinrent les morceaux pour apocryphes, parce qu'ils ne les trouvaient pas dans la Bible hébraïque. Les Pères du concile de Trente sont demeurés fidèles à l'enseignement unanime et à la pratique constante de l'Église, quand ils ont inscrit au Canon le livre de Daniel, tel qu'il existait dans la vieille Vulgate latine et tel que l'Église avait coutume de le lire. La très érudite monographie de M. Julius justifie historiquement la décision conciliaire. Elle se termine par une table alphabétique des auteurs, à l'aide de laquelle il sera facile de retrouver l'enseignement de chacun des écrivains ecclésiastiques cités.

4. — Le procureur général des Ermites de saint Augustin à Rome a publié récemment une étude sur la chronologie de la Vie de Notre-Seigneur. Il poursuit la série de ses travaux par des mémoires qui complètent et confirment sa précédente étude. Il avait fixé la mort de Jésus-Christ à l'an 782 de Rome ou 29 de l'ère vulgaire. Les prédictions de Daniel sur la statue d'or que Nabuchodonosor avait vue en songe, sur les quatre animaux symboles des empires et sur les soixante-dix semaines aboutissent à la même conclusion, les deux premières en annonçant d'une façon générale le temps du Messie, la troisième en fixant avec précision l'année de sa mort. L'*Expositio praedictionum Danielis prophetae* est un travail de simple explication plutôt que de discussion. En voici la trame et les résultats. Après quelques mots sur Daniel, le P. van Etten explique succinctement les deux premiers oracles et les entend des empires successifs, babylonien, mède, perse, gréco-macédonien. Il réfute brièvement les arguments de l'interprétation qui voit dans le quatrième empire l'empire romain. Il en résulte que le Messie viendra après la chute de l'empire gréco-macédonien, après Antiochus Épiphane, ce roi qui succède à dix autres, par conséquent, au temps d'Hérode. Les semaines du troisième oracle sont des semaines, non de jours, mais d'années, et forment une période totale de 490 ans. Leur point de départ, l'édit pour rétablir Jérusalem, est daté de la septième année du règne d'Artaxerxès, en 457 avant l'ère vulgaire. Après 69 semaines ou 483 ans eut lieu le baptême de Jésus, en l'an 26 de notre ère. Trois ans et demi plus tard, en l'an 29, survint la mort du Sauveur. Ces prédictions connues et comprises ont fait que le Messie était attendu par les Juifs à l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

5. — Reprenant en détail une partie de son premier mémoire, le même religieux a étudié avec plus d'ampleur la chronologie de la vie cachée du Sauveur et il en a harmonisé les divers événements racontés dans les quatre Évangiles, *Vita abscondita Domini nostri Jesu Christi chronologice ordinata et descripta juxta harmoniam quatuor Evangeliorum*. Les récits évangéliques harmonisés dans l'ordre chronologique établi sont expliqués dans leur sens littéral et éclairés par les rayons de lumière qu'apportent l'histoire profane, l'archéologie et la géographie biblique. L'ouvrage débute par des considérations générales sur les Évangiles, leur authenticité, leur inspiration et leur but particulier. Elles ne sont pas mises au point de l'état actuel des questions. L'ensemble dénote des connaissances variées, mais peu de critique. Si l'auteur n'admet guère de détails légendaires proprement dits, il juxtapose toute sorte de textes, par exemple une opinion de saint Alphonse de Liguori et un mot de Papias. Les interprétations morales et pieuses des Pères sont souvent citées. Il y a un commentaire succinct du prologue du quatrième Évangile, du *Magnificat* et du *Benedictus*, aussi bien que de plusieurs prophéties de l'Ancien Testament. Il est inutile de signaler quelques singularités. Si l'auteur avait consulté un plus grand nombre d'ouvrages récents, il aurait mieux exposé les événements de la vie cachée de Jésus.

6. — « Les collections de la Bibliothèque nationale se sont récemment enrichies d'*Un très ancien manuscrit grec de l'Évangile de saint Matthieu*, copié en grandes lettres onciales d'or sur parchemin pourpré et orné de cinq miniatures représentant différentes scènes du Nouveau Testament et de la vie du Christ. La découverte de ce volume est due à un officier français, M. le capitaine d'artillerie Jean de la Taille qui, au retour d'un voyage en Russie et en Arménie, vers la fin du mois de décembre dernier (1899), l'a acheté d'une vieille femme de la colonie grecque de Sinope. » C'est par ces mots que débute la *Notice* que lui a consacrée M. Omont dans les *Notices et extraits des manuscrits*. Le n° 1286 du Supplément grec est un des rares spécimens des manuscrits pourprés. M. Omont a donné la description exacte et complète de son contenu, du manuscrit dont il est un fragment et de sa forme extérieure, écriture, ponctuation, ligatures, abréviations, miniatures. Des reproductions réduites d'un tiers ne rendent pas la fraîcheur parfaite du coloris de ces miniatures. La *Notice* comprend aussi une reproduction typographique, aussi exacte que possible, page pour page, ligne pour ligne et en caractères onciaux, des 43 feuillets qui subsistent du manuscrit ; puis une édition du texte, en caractères courants, avec l'indication, au bas des pages, des quelques variantes qu'il présente avec le *Codex Rossanensis* et le *Codex Petropolitanus*, également pourprés. Ce texte lui-même est une recension apparentée

de très près, si même elle n'est pas tout à fait identique, à celle des Évangiles de Rossano et de Saint-Pétersbourg. D'autre part, l'étroite parenté de ces deux textes avec le nouveau fragment semble devoir leur faire attribuer à tous une même date et une même origine. En effet, les variantes sont très légères et portent presque exclusivement sur des fautes d'iotacisme, provenant, selon toute vraisemblance, de la dictée faite au copiste du *Sinopensis*. Tous ces admirables monuments de la foi et de l'art chrétiens ont donc une origine constantinopolitaine, s'ils n'ont pas été exécutés dans l'Asie-Mineure, et datent du VI[e] ou du VII[e] siècle de notre ère. M. Omont a rendu un grand service à la science en publiant ce nouveau spécimen.

7. — Voici le second volume de la nouvelle édition critique améliorée, du *Novum Testamentum graece et latine*, de M. Brandscheid. Il contient l'*Apostolicum*, c'est-à-dire les Actes, les Épîtres des Apôtres et l'Apocalypse. Les textes y sont disposés de la même manière que dans le premier volume (Voir *Polybiblion*, t. XCI, p. 196-197). Le grec est établi d'après les mêmes principes. Nos observations précédentes restent fondées. On trouve *ad calcem* le tableau des passages qui sont modifiés dans la seconde édition, avec l'indication des documents favorables à la leçon adoptée, et les notes critiques qui portent principalement sur les divergences du texte grec et du texte latin; par suite, il n'est pas dit un mot de la discussion relative au fameux verset des trois témoins célestes dans la première Épître de saint Jean. Cette édition constitue un instrument de travail, de format commode, pour tous ceux qui voudront lire d'un seul coup d'œil les textes grec et latin du Nouveau Testament. Munie d'un appareil plus scientifique, elle aurait rendu plus de services, en initiant les élèves à la critique textuelle.

8. — Le *Pasteur* d'Hermas a joui dans certaines églises de l'autorité canonique et d'une grande popularité. M. Jean Réville a étudié *la Valeur de son témoignage historique*. Bien qu'écrit sous forme apocalyptique, ce livre a une valeur historique. Son genre est simple et symbolique et son but tout pratique et moral. Hermas veut ranimer le zèle de ses lecteurs et relever le niveau de leur moralité. L'Église dont il fait partie est déjà bien relâchée ; beaucoup de chrétiens sont retombés dans le péché, et il reste beaucoup de païens à convertir. Aux uns et aux autres, Hermas annonce l'imminence du jugement dernier. Sa thèse fondamentale est qu'il est temps encore de se repentir. Tandis que des rigoristes enseignent que le chrétien prévaricateur ne peut plus obtenir son pardon, Hermas apprend dans une révélation spéciale que les pécheurs ont la faculté de se repentir encore une fois : pour les Gentils, ils le peuvent jusqu'au jugement dernier. Le *Pasteur* témoigne de l'état moral et religieux des contemporains d'Hermas : il nous renseigne sur la communauté romaine dans la première moitié du second siècle. Ce n'est pas

l'œuvre d'un théologien ; c'est un écrit populaire, composé par un esprit médiocre qui n'a pas beaucoup d'idées et qui ne comprend pas grand' chose aux spéculations doctrinales. Il exprime les sentiments du menu peuple chrétien. L'unité du style, de la dialectique et du raisonnement prouve l'unité d'auteur et contredit l'opinion des critiques qui font de cette œuvre une combinaison de textes plus anciens. Tout au plus, pourrait-on dire qu'Hermas a utilisé des écrits apocalyptiques antérieurs. Ce n'est pas non plus un remaniement chrétien d'un original juif. Il n'a qu'à un très faible degré l'empreinte du christianisme spéculatif, judéo-hellénique ou rabbinique. Il a le caractère chrétien et sa thèse serait incompréhensible dans les cadres du judaïsme. C'est une œuvre romaine qui, au jugement de M. Réville, n'apporte pas un jugement purement individuel, mais qui est l'écho de dispositions qu'on rencontrait dans une grande partie des anciennes communautés chrétiennes. Avant de l'interroger sur la situation ecclésiastique de la chrétienté romaine, M. Réville s'est livré à une enquête préparatoire sur la valeur de son témoignage historique. Elle est assez juste dans l'ensemble. Seules, quelques vues particulières du directeur-adjoint de l'École pratique des Hautes-Études seraient à atténuer ou à mieux préciser. Ce mémoire est accompagné d'un rapport sommaire sur les conférences de 1899-1900 et du programme des conférences de 1900-1901.

9. — La seconde édition, revue et corrigée, de l'*Histoire des Israélites depuis la ruine de leur indépendance jusqu'à nos jours* n'est pas une refonte complète, mais une simple remise au point de la première, annoncée dans le *Polybiblion*, t. XLIV, p. 116. Au reste, l'auteur nous avertit que « cette remise au point n'a pas laissé d'être un travail sérieux et délicat. » Les divisions générales du livre ont été maintenues. Cette histoire, qui commence là où finissent la plupart des histoires juives, après la ruine du Temple et la répression de la révolte de Bar-Cocheba, est divisée en cinq périodes : 1° période orientale, formation et propagation du Talmud (100-950) ; 2° périodes espagnole et française (950-1200) ; 3° les proscriptions (1200-1500) ; 4° la stagnation (1500-1750) ; 5° les temps nouveaux (1750-1900). Le nombre des chapitres est aussi resté le même ; mais quelques-uns ont été refaits en entier et d'autres, relatifs au judaïsme français, ont été développés. La révision a consisté en général, non à augmenter, mais à corriger, à retoucher, parfois à élaguer. La tendance de l'ouvrage est incontestablement apologétique. Le rôle du judaïsme, dans le développement intellectuel et moral de l'humanité, est exagéré. Le christianisme, à ses débuts, est mal compris. La pensée des Pères sur les Juifs et la conduite des Papes à leur égard sont mal appréciées. Les longues et sanglantes persécutions, dont les Israélites ont été l'objet au cours des siècles, sont constamment et exclusivement attribuées au fanatisme

religieux, spécialement au fanatisme catholique. L'Église, le clergé en corps, les ordres religieux sont représentés comme systématiquement opposés aux Juifs, pendant tout le moyen âge. M. Reinach présente toujours ses coreligionnaires comme les victimes innocentes de calomnies et d'inculpations mensongères. C'est à peine s'il avoue les torts ou les crimes isolés de quelques particuliers. Il oublie le fanatisme juif, de justes représailles, et il ne comprend pas le poids du déicide, pesant sur la postérité de ceux qui ont crié au prétoire de Pilate: *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (Matth., XXVII, 25). L'histoire juive est poussée jusqu'en 1900, « au risque d'y faire figurer certains événements qui ne sont pas encore entrés dans la paix de l'histoire. » La « question juive », soulevée dans différents pays, est abordée on devine dans quel sens. Toutefois, si on compare les deux éditions, il ressort que les « pamphlétaires » ont forcé l'avocat des Juifs à atténuer parfois son plaidoyer, et l'histoire des Juifs français, au XIXe siècle, n'est plus un hymne triomphal, comme dans la première édition. Les Israélites feront bien de méditer sur une des causes, reconnues à la page 315, de l'antisémitisme, à savoir l'ardeur de ceux qui se sont jetés dans la lutte contre le cléricalisme. En somme, M. Reinach nous a donné un bon résumé de l'histoire juive qui, à part la tendance générale et quelques erreurs de détails, renseignera les lecteurs chrétiens sur des faits trop peu connus.

10. — La Commission du *Corpus inscriptionum semiticarum* a entrepris la publication d'un *Répertoire d'épigraphie sémitique.* Cette publication complémentaire du *Corpus*, d'un caractère périodique, est destinée à enregistrer les nouvelles découvertes, à mettre rapidement leurs textes à la disposition des savants et à les proposer sans délai à des discussions préliminaires qui prépareront le travail définitif. Elle deviendra un centre d'informations et d'études qui signalera les ouvrages édités sur un grand nombre de points d'Europe et d'Amérique et écrits en des langues différentes, qui reproduira les corrections, les vérifications, au besoin, les réclamations relatives à la transcription et à l'interprétation de textes souvent obscurs, de monuments souvent mutilés et de publications souvent peu répandues. La préface, écrite par M. de Vogüé, fait connaître le but proposé, et une note explique la méthode à suivre pour le classement, la nomenclature et la désignation des documents. La Commission a chargé spécialement M. Clermont-Ganneau de diriger la publication de cette œuvre collective, qui sera si utile pour faire avancer l'épigraphie sémitique. La première livraison, que nous avons sous les yeux, contient cinquante numéros, dont plusieurs classent des inscriptions inédites. Elle fait saisir sur le vif et dans l'application la méthode adoptée et prévoir tous les services que rendra le *Répertoire* commencé. Une héliogravure reproduit une inscription phénicienne trouvée à Memphis au mois de mars 1900.

11. — Depuis que les pèlerins affluent aux saints Lieux, les relations de pèlerinage et les descriptions de la Palestine se multiplient et forment une littérature spéciale, qui n'est pas toujours fort intéressante. Voici un ouvrage de ce genre qui, lui du moins, ne manque pas d'un piquant intérêt. Ce n'est pas l'œuvre d'un touriste vulgaire, qui décrit de beaux sites et publie des études de mœurs, ni celle d'un pèlerin pieux, qui va prier et s'édifier en suivant les traces du divin Maître. C'est un mage, un théosophe, un occultiste, doublé d'un artiste et d'un écrivain de marque, le Sar Peladan qui a visité *la Terre du Christ* et qui expose dans le récit de son pèlerinage, ses idées personnelles sur la religion et sur une foule de sujets. C'est un petit-fils de la gnose et du Temple, et probablement le premier pèlerin qui soit venu à Jérusalem avec la haine de l'Ancien Testament. Pour lui, le Testament juif est le blasphème vivant du Nouveau, le seul Testament du vrai Dieu. Le Dieu du Sinaï est moins qu'un Dieu cosmique de l'Hellade ; c'est un Dieu bédouin, et l'expression hargneuse, mesquine, sanglante du Syrien, ce sauvage. Le nouveau manichéen qui professe une pareille doctrine, se dit chrétien, cependant, fils de l'Église, en obédience absolue à l'égard de la Papauté, dont il reconnaît et proclame l'infaillibilité. Il n'est plus romain toutefois, et il malmène fortement le Pape, le Sacré-Collège, l'épiscopat, le sacerdoce et les moines. Il est nazaréen et n'a plus d'autre Maître que Jésus qu'il adore. C'est un prêtre de Memphis converti, un guèbre venu à résipiscence, un brahme conquis par l'Évangile et un ancien disciple de Lao Tseu et de Pythagore. En lui, le Christ a triomphé de l'universalité intellectuelle. Le Sar a enfin compris Jésus, son Évangile d'amour et de charité, il se fait son apôtre, le précurseur de son véritable règne sur la terre. Il a une mission, et malgré *l'anathema sit* du concile de Trente, il travaillera de toute sa force au rejet de la Thorah et du Mosaïsme. Direz-vous que l'Évangile lui-même se rattache à la loi et que Jésus en appelle au témoignage de Moïse, le Sar vous répondra que l'Évangile est mélangé de judaïsme, qu'il a deux faces, la juive et l'éternelle, et que lui, Sar, prêtre de Jésus, se croise pour délivrer l'Évangile de l'affront mosaïque, pour « désenjuiver » le catholicisme. Ennemi de la religion sacramentelle qui est aux mains des lévites, il se fait le prédicateur de la religion intellectuelle représentée par l'étude, le génie et la découverte. Il ne lui reste plus rien de sa foi d'éducation, de sa foi sémitique. Comme il est libre-penseur dans le christianisme, il s'est fait la foi qu'il croit et qu'il prêche. Désormais, il voit Dieu sous les seuls traits de Jésus et il trouve en ses traits les amabilités les plus diverses. Il a donc vu sous un aspect particulier *la Terre du Christ*, c'est-à-dire la Palestine chrétienne, qui diffère de la *Terre de Moïse* ou de la Judée d'Israël.

Jérusalem l'a horripilé ; il n'y a aimé que la mosquée d'Omar qui, à son sentiment, cache sous le croissant infidèle la sépulture véritable de Jésus. Il prétend, en effet, que depuis le XI[e] siècle la tradition sur le Saint-Sépulcre est faussée et qu'on se trompe en cherchant le tombeau du Christ dans l'*Anastasis*. Sa conviction repose sur la description des lieux faite par les pèlerins antérieurs aux croisades et par l'esthétique comparée. Il veut la faire partager, et son livre se termine par un *Appel au Pape* pour délivrer le tombeau du Sauveur. Gethsémani, Nazareth, Bethléem et Génésareth l'ont ravi et lui ont révélé le Christ, son Maître. Les étapes de son voyage, les épisodes de son séjour sont préparés et ménagés en vue d'un effet voulu d'avance. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Nous avons affaire avec un artiste épris d'harmonie, un représentant de la race pittoresque, qui veut jouir de la nature sans commentaire ni légende et qui la crée suivant les caprices de sa puissante imagination. Pour ma part, je me suis complu un instant à lire les rêveries d'un illuminé. E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *La Vie de Pasteur*, par R. VALLERY-RADOT. Paris, Hachette, 1900, gr. in-8 de 692 p., 7 fr. 50. — 2. *Considérations sur les études médicales*, par le D[r] G. BRUSELLO. Paris, Rousset, gr. in-8 de 140 p., 3 fr. — 3. *Morale et Médecine, conférences de déontologie médicale*, par CH. COPPENS, S. J. ; trad. par J. FORBES, S. J. Einsiedeln, Benziger, 1901, in-8 de 200 p., 4 fr. — 4. *L'Espèce et la race en biologie générale*, par A. SANSON. Paris, Schleicher, 1900, in-8 de 320 p., 6 fr. — 5. *Les Preuves du transformisme et l'Enseignement de la doctrine évolutionniste*, par le D[r] GUSTAVE GELEY. Paris, Alcan, 1901, in-8 de 288 p. et pl., 6 fr. — 6. *Études de psychologie*, par J.-J. VAN BIERVLIET. Gand, Siffer, 1901, in-8 de 201 p., 4 fr. — 7. *La Dissociation psychologique, étude sur les phénomènes inconscients dans les états normaux et pathologiques chez les dormeurs, les somnambules, les médiums*, par A. ARCELIN. Paris, Bloud, 1901, gr. in-8 de 235 p., fr. — 8. *Les coulisses de l'au-delà*, par GEORGES VITOUX. Paris, Chamuel, 1901, in-12 de VII-307 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Mystère posthume, causeries médicales sur la mort et la survie*, par LI TAÏ. Paris, Schleicher, 1901, in-12 de 192 p., 1 fr. — 10. *Les Grands Symptômes neurasthéniques (Pathogénie et traitement)*, par le D[r] MAURICE DE FLEURY. Paris, Alcan, 1901, in-8 de 412 p., 7 fr. 50. — 11. *L'Hystérie et son traitement*, par le D[r] PAUL SOLLIER. Paris, Alcan, 1901, in-12 de 294 p., 4 fr. — 12. *Appendicite ; sa pathogénie*, par le D[r] VIBERT. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1901, in-18 de 87 p. — 13. *Traitement des blessures de guerre*, par les D[rs] H. NIMIER et ED. LAVAL. Paris, Alcan, 1901, in-12 de 522 p., 6 fr. — 14. *Lactancia mercenaria. Condiciones que de le reunir una buena nodriza*, por D[r] M. SEGALÁ Y ESTALELLA. Barcelona, Caridad, 1900, gr. in-8 de 56 p. — 15. *Dangers de la glace naturelle (des canaux, rivières, lacs)*, par le D[r] L. MABILLE. Paris, Soc. d'éditions scientifiques, 1901, in-12 de 35 p., 1 fr. — 16. *Traité d'hydrothérapie médicale*, par le D[r] P. JOIRE. Paris, Lethielleux, 1901, in-18 de VIII-470 p., cartonné, 3 fr. — 17. *La Pharmacie*. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-H. May, 1901, in-12 de 151 p. (*Encyclopédie populaire du XX[e] siècle*), 1 fr. 10. — 18. *Manuel de la garde-malade à domicile*, par le chanoine GRENET. Paris, Poussielgue, 1901, in-12 de XIX-350 p., avec fig., cart., 3 fr. — 19. *Les Limites de la biologie*, par le prof. GRASSET. Paris, « Revue thomiste », 1901, gr. in-8 de 39 p.

1. — Sous ce titre : *La Vie de Pasteur*, M. Vallery-Radot vient de

consacrer un volumineux in-octavo à la mémoire et aux travaux de l'illustre savant, mort déjà depuis cinq ans. Tout ce qu'on pouvait dire de Pasteur au point de vue scientifique avait été déjà écrit; mais, à part l'essai de M. Duclaux, pas un travail d'ensemble n'avait paru; il fallait s'en référer à un grand nombre de périodiques et de publications assez disparates, lorsqu'on voulait être renseigné sur la part prise par Pasteur dans le mouvement scientifique contemporain. M. Vallery-Radot a eu à cœur de combler cette lacune et il nous a retracé un tableau touchant de la vie privée du savant et des travaux qui l'ont conduit à la gloire. Nul n'était mieux placé que lui pour le faire; seul, il pouvait nous montrer avec amour les qualités de cœur, l'élévation et l'énergie de caractère dont fit preuve Pasteur durant sa longue vie de labeur, des vertus solides qui firent de lui un mari tendre et dévoué, un père et un grand-père d'une affection et d'un dévouement sans bornes; seul, il pouvait nous montrer comment ces qualités exemptes de sensiblerie s'unirent dans une synthèse parfaite avec les facultés intellectuelles qui ont fait de Pasteur un chercheur persévérant, un créateur sagace, un expérimentateur habile, un ardent défenseur de la vérité. La vie de Pasteur pourrait être donnée en exemple à tous les jeunes gens laborieux qui veulent rechercher, dans un travail soutenu et opiniâtre, les moyens de parvenir. Pasteur eut des origines modestes. Il naquit à Dole, dans le Jura, le 27 décembre 1822, d'un père qui exerçait le métier de tanneur, et était un ancien soldat décoré par Napoléon. Il quittait son pays à l'âge de seize ans pour venir compléter son éducation dans la capitale et s'efforcer d'entrer à l'École normale, but suprême de ses aspirations. Le jeune collégien de Dole ne venait pas, nous dit M. Vallery-Radot, conquérir la capitale comme l'étudiant de Balzac qui lançait à la grande ville le cri plein d'orgueil et de confiance : « A nous deux! » C'était, au contraire, un timide et un craintif, et l'arrivée à Paris lui causa un grand sentiment de tristesse. Bachelier ès sciences en 1842, il obtint, détail curieux à noter, la note médiocre pour la chimie, cette partie de la science qu'il devait illustrer si fort dans la suite. Un an plus tard il était reçu quatrième à l'École normale. Ses études terminées, il aurait peut-être végété, professeur d'un lycée de province, sans le chimiste Balard qui le retint comme préparateur; c'est d'alors que datent ses relations avec les grands chimistes de l'époque, Dumas, Wurtz, Sainte-Claire-Deville. Le premier le tenait en particulière estime : « Vous me faites bondir, lui écrivait-il, quand vous me parlez, dans votre lettre, de la nécessité de laisser la place libre à ceux que vous citez. Quelle opinion avez-vous donc de votre jugement? Le moment venu, on trouvera bien moyen de faire ce que veulent les intérêts de la science dont vous êtes l'un des plus fermes appuis et l'une des plus glorieuses espérances. » Pasteur montra, par l'exemple de sa

vie, qu'il avait grandi auprès de ces hommes d'une grande élévation de cœur et d'esprit. Il n'oublia jamais que ses débuts avaient été pénibles, que ses premiers pas avaient été soutenus par de grands maîtres. Il fut à son tour bon et dévoué pour ses élèves, les encourageant s'il les sentait prêts à se laisser rebuter par les difficultés inhérentes à toutes les recherches scientifiques. L'espace nous manque pour parcourir avec M. Vallery-Radot les différentes étapes de la vie scientifique de Pasteur à Strasbourg, à Lille, à l'École normale supérieure, à la Sorbonne où il a fait des cours si suivis, à l'Académie des sciences, à l'Académie de médecine où il eut à rompre de nombreuses lances avec des adversaires bien décidés. Il nous plairait aussi de raconter à nouveau les luttes qu'il eut à subir à propos de la génération spontanée universellement admise il y a quelque cinquante ans. M. Vallery-Radot s'est étendu longuement là-dessus. Dans son livre, qui est une longue mais agréable et charmante causerie, il nous fait connaître et aimer Pasteur, et tous ceux qui se piquent d'être au courant des choses de la science auront à cœur de réserver dans leur bibliothèque une belle place à cette biographie si pleine de verve ardente et de pieuse émotion.

2. — On sait le mouvement d'idées qui s'est fait depuis quelque temps autour des questions d'enseignement supérieur ou secondaire; la médecine ne pouvait échapper aux investigations des réformateurs. Il semble même que c'est cette branche de l'enseignement qui ait donné lieu au plus grand nombre d'écrits. Le Dr Brunello, dans les *Considérations sur les études médicales*, a cherché à condenser dans une brochure, élégamment écrite, quelques-unes des nombreuses publications de ces dix dernières années. Bien que la décision du Conseil supérieur de l'Université ait tranché la question de l'admission aux Facultés de médecine des élèves de l'enseignement moderne, il expose que, de l'avis presque unanime du corps médical et de tout ce qui, en France, vit de la vie de l'esprit, il eût été déplorable de ne pas exiger des futurs étudiants une haute culture intellectuelle, littéraire et morale. D'où, pour l'auteur, la nécessité du baccalauréat de philosophie, dont quelques-uns demandaient la suppression. Dans un second chapitre le Dr Brunello nous initie à l'organisation des études médicales proprement dites à l'étranger, et plus spécialement en Allemagne, où l'enseignement se donne dans des Universités indépendantes, quoique sous la tutelle de l'État. Ce préambule lui permet d'aborder, sans paraître se rattacher à telle ou telle opinion, l'étude des questions qui ont fait en France l'objet de discussions parfois passionnées. Il fait ressortir les défauts de l'enseignement dans les écoles de province, où cependant, en dépit des assertions de l'auteur, les études, au début, sont bien plus profitables qu'à Paris. Dans la capitale, il y a, par suite de l'attrait qu'exerce cette ville et le prestige que donne le titre de

docteur de la Faculté de Paris, un encombrement certainement nuisible. Enfin, dans un dernier chapitre, le Dr Brunello traite de l'opportunité de maintenir l'épreuve de la thèse, formalité coûteuse et inutile aux yeux de beaucoup. C'est, en somme, un travail très intéressant, où rien de ce qui a trait aux réformes de l'enseignement médical n'a été omis.

3. — C'est une heureuse pensée qu'a eue le R. P. Forbes de traduire pour les médecins et les étudiants français les leçons de déontologie faites par un autre savant jésuite, le R. P. Coppens, aux étudiants en médecine de l'université d'Omaha, en Amérique. Montrer aux jeunes étudiants les principes du devoir médical en présence de la morale et du droit naturel, et les lois imprescriptibles auxquelles, en conscience, doit se soumettre un médecin non seulement chrétien, mais digne de ce nom, tel a été le but du P. Coppens dans *Morale et médecine, conférences de déontologie médicale.* « Que de misères et de hontes auraient été épargnées à notre docte corporation, dit le Dr Surbled, si la conscience était restée fidèle au devoir, si l'enseignement de la morale n'avait pas disparu des Universités en même temps que celui de la religion! » Et c'est en présence même des ruines morales accumulées dans la société par le matérialisme et la recherche exagérée du bien-être, que l'on voit les hygiénistes, même incroyants, tendre la main aux moralistes et faire un appel pressant à tous les concours utiles pour combattre l'immoralité et faire renaître dans les âmes le goût de la vertu. C'est un livre dont on ne saurait trop recommander la lecture aux étudiants et même aux médecins. Les économistes et les éducateurs enthousiastes de l'éducation dite américaine trouveront à puiser également dans quelques-unes de ces leçons dont les rares lacunes ont été heureusement comblées par des notes du Dr Surbled ajoutées à la traduction du P. Forbes.

4. — Dans *l'Espèce et la race en biologie générale*, l'éminent professeur de l'École de Grignon s'est proposé de faire une étude complète de ce qu'il faut entendre par ces deux mots. Tout d'abord, il fait aux auteurs un reproche général : c'est de n'avoir pas eu d'idées bien nettes à ce sujet; seule la formule de Linné, qui n'est d'ailleurs point une définition de la notion d'espèce, mais seulement la constatation d'un fait, exprime une idée incontestable à l'égard des êtres doués de la faculté de se reproduire. Au fond, cependant, on peut ranger, sous ce rapport, les auteurs en deux groupes : les uns pour lesquels la notion d'espèce correspond à un type bien immuable, remontant à l'origine des choses créées ou non par la divinité; les autres la considérant comme se rattachant à un type dont les traits distinctifs sont variables, soit d'une façon limitée, soit d'une façon illimitée, sous l'influence de conditions extrinsèques ou de milieu ambiant. Aucun n'a indiqué avec précision

quels sont les traits distinctifs du type spécifique, fixe ou variable, et c'est pourtant, dit M. Sanson, ces traits qu'il serait nécessaire de connaître pour se faire une idée exacte de la notion d'espèce. Pour lui, et c'était aussi l'opinion de Chevreul, en ce qui concerne les espèces paléontologiques la forme des coquilles pour les mollusques testacés, des parties squelettiques pour les vertébrés, les distingue uniquement et permet de reconnaître chacun de leurs types naturels. La conformité de ces formes dans certains organes du même nom, et chez un nombre plus ou moins grand des sujets observés, indique que ces sujets sont de même type ou espèce. La question se réduit à savoir quels sont ces organes typiques valables tout aussi bien pour les groupes d'animaux actuellement vivants que pour ceux considérés, à tort ou à raison, comme éteints, aussi bien en géologie qu'en paléontologie, ou en archéologie préhistorique. Seules, pour M. Sanson, l'observation et l'expérience peuvent fournir la solution de la question. L'auteur ne veut en aucune façon se mêler aux controverses qu'a pu faire naître l'étude de l'origine des espèces. Il laisse à chacun le soin de se faire sur ce point délicat, s'il en éprouve le besoin, une opinion selon la tendance de son esprit et ses croyances philosophiques. Il faut reconnaître, dit-il, pour rester dans les limites de la prudence scientifique, que, sur l'origine des êtres vivants, nous sommes dans une ignorance complète, aussi bien d'ailleurs que sur celle de toute chose naturelle. Indépendamment de toute conception doctrinale monogéniste ou polygéniste, ajoute-t-il encore plus loin, de toute conception sur l'origine des choses, qui, à notre avis, n'est pas scientifique, étant d'ordre purement imaginatif, on a pour but ici de démontrer que chez les animaux, les deux notions d'espèce et de race s'appliquent au même objet envisagé seulement à deux points de vue différents; que chez les animaux comme chez les végétaux, les espèces, sans subir aucune modification dans leur caractéristique, présentent des variétés dont la notion n'a rien de commun avec celle de la race. Dans les trois premiers chapitres M. Sanson s'attache à mettre bien en relief la notion d'espèce et la caractéristique du type spécifique qu'il discute longuement d'ailleurs, en faisant justice, çà et là, de certaines fables si légèrement admises par des auteurs réputés sérieux. Il termine, enfin, par les notions de variété et de race, s'attachant autant que possible aux faits, surtout à ceux que l'expérience et l'observation journalières permet de vérifier. Nous sommes loin de partager toutes les idées de l'auteur, surtout en ce qui concerne la notion de variété; mais un même fait permet d'arriver à des conclusions différentes, car il y a toujours, à côté du fait, l'interprétation de ce fait, et l'on conçoit la variété d'opinion qui peut en découler. Quoi qu'il en soit, le travail de M. Sanson a sa place marquée dans toute bibliothèque scientifique sérieuse.

5. — *Les Preuves du transformisme et les Enseignements de la doctrine évolutionniste :* tel est le titre sous lequel le Dr G. Geley a réuni les conférences qu'il faisait naguère à l'Université populaire d'Annecy, et le titre seul suffit à montrer l'esprit qui a présidé à la rédaction du travail. Les sept conférences qu'il comprend sont sans aucune prétention scientifique et ne visent qu'à vulgariser des faits qui, au dire de l'auteur, ne sont enseignés nulle part, sauf dans quelques cours d'enseignement supérieur. Rien de nouveau d'ailleurs dans ces conférences, clairement écrites, mais dénuées de tout esprit critique, et dont la conclusion tend à nier toute religion en dehors de la fusion fatale de la connaissance et de l'amour universels qui donneront à l'humanité définitivement émancipée liberté et bonheur.

6. — Dans les *Études de psychologie* le professeur van Biervliet a réuni les différents articles qu'il publiait naguère dans quelques revues spéciales. Il a traité, entre autres choses et assez longuement, de « l'homme droit et de l'homme gauche », au sujet desquels nombre d'auteurs sont arrivés à des conclusions si opposées. M. van Biervliet s'est attaché à mettre en relief les causes de ces divergences : les uns se sont contentés de mesurer la force des membres supérieurs et quelquefois des membres inférieurs, tout en admettant que l'asymétrie s'étend probablement à tout l'organisme. Bien rares sont ceux qui ont ajouté la mensuration de la sensibilité tactile du côté droit et du côté gauche. D'autre part, les procédés employés pour mesurer la force des membres sont défectueux en ce qu'aucun n'élimine l'habileté. Quelques auteurs, notamment les Italiens, ont opéré sur des criminels ou des aliénés, sujets exceptionnels, sans s'être rendu un compte exact de la valeur de l'asymétrie normale qui existe chez tout homme normalement constitué. Si, pour les auteurs partisans de l'origine physiologique de la droiterie, qui est en fait infiniment plus fréquente que la gaucherie, l'exercice prépondérant d'une main ou d'un œil pouvait déterminer le sens du développement asymétrique, on entreverrait la possibilité de prévenir chez un enfant né de dégénérés, une partie des tares héréditaires : mais l'exercice est tout à fait incapable de faire d'un droitier un gaucher et réciproquement. La cause profonde de cette asymétrie nous échappe totalement, et si, comme le pense l'auteur, elle agit dès la vie embryonnaire, il serait à tout jamais impossible de l'atteindre et encore moins de lui donner une direction. A cette étude un peu longue le professeur van Biervliet en a ajouté trois autres sur les illusions visuelles, les illusions de poids, et l'influence de la circulation du sang sur l'activité mentale, tout aussi intéressantes que la première.

7. — Sous ce titre : *La Dissociation psychologique*, M. A. Arcelin a entrepris, sur les opérations inconscientes de l'âme dans différents états

physiologiques ou pathologiques, une étude qui nous semble appelée à rendre de grands services et à inspirer de saines notions, en un temps où le spiritisme égare tant d'esprits. Les phénomènes de la dissociation, dit M. Arcelin, n'infirment point le témoignage du sens intime en faveur de l'identité permanente de la raison humaine. Ce qui a pu donner l'illusion d'une transformation équivalente à la destruction de la personnalité, c'est d'admettre que toutes les opérations de l'âme sont conscientes, qu'entre l'âme et les facultés il n'y a pas de distinction réelle. La théorie des personnalités secondaires n'est qu'une interprétation rationnelle de faits depuis longtemps connus et établis. La psychologie propre, aux divers états de dissociation, soulève des problèmes d'une grande importance, que l'auteur s'est attaché à résoudre, tout en faisant ressortir la genèse de l'erreur spirite. Ce dernier n'a eu garde de juger, au point de vue du surnaturel, les phénomènes que les états de dissociation paraissent favoriser ; il a cru plus prudent d'étudier ces questions au simple point de vue de la psychologie sans empiéter sur le domaine de la mystique.

8. — Les premiers chapitres de l'ouvrage que M. Vitoux vient de publier : *Les Coulisses de l'au-delà*, n'apprendront pas grand'chose aux médecins quelque peu au fait des questions de l'occultisme. Ils n'en sont pas moins écrits d'une manière attrayante et claire ; tout au plus pourrait-on reprocher à l'auteur de croire trop facilement à l'authenticité de certaines expériences, pourtant bien suspectes. Mais c'est surtout à partir de la guerre des Deux-Roses que l'intérêt de l'ouvrage grandit. M. Vitoux nous montre là les dessous, connus de bien peu de personnes, des sectes occultistes. Puis vient, un peu plus loin, un chapitre fort curieux consacré à deux occultistes insoupçonnés, Guy de Maupassant et Ed. Drumont ; un autre aux chiromanciens et aux astrologues, avec l'horoscope du général Boulanger et celui de Dreyfus. Enfin une courte notice sur l'Association chimique de France, autrefois fermée, mais aujourd'hui accessible à tous, termine le volume.

9. — L'étude du docteur chinois (?) Li-Taï : *Le Mystère posthume*, a la prétention, en s'appuyant sur de nombreux faits intéressants, entremêlés d'expériences curieuses et d'anecdotes cliniques parfois sujettes à caution, de condenser ce que la science moderne permet de connaître de la question de l'au-delà, soit qu'elle procède par l'observation directe, ou par des déductions logiques. La conclusion de l'ouvrage, on n'en sera point surpris, l'auteur étant un Chinois sceptique ou soi-disant tel, est que nul n'échappe à son sort qui est de devenir tôt ou tard la proie du néant, du nirvanâ.

10. — Les monographies consacrées à la maladie dite de Beard ne se comptent plus. Toutes en ont parlé à la manière classique, décrivant d'abord l'historique, puis l'étiologie, la symptomatologie avec ses

variétés et ses formes, etc. Le Dr Maurice de Fleury n'a pas voulu ajouter à cette collection respectable un travail qui aurait plus ou moins imité et redit ce qu'on trouve dans les autres. Il s'est attaché non pas à énumérer et décrire, mais à comprendre et traiter les grands symptômes de ce mal devenu si fréquent depuis quelque dix ou douze ans. Il a donc successivement envisagé la sensation de fatigue, dont les malades se plaignent d'une façon presque constante et qui les affecte si fort, les modifications que subit leur appareil circulatoire, les troubles du sommeil, ceux de la digestion et de la nutrition, les désordres de certaines fonctions spéciales, l'état mental neurasthénique. Chacun de ces chapitres comprend une pathogénie développée, et donne les indications thérapeutiques qui en découlent. A la fin de l'ouvrage, l'auteur s'est efforcé d'édifier une conception d'ensemble embrassant tout à la fois une pathogénie et une thérapeutique générales de l'épuisement du système nerveux. C'est un livre appelé à rendre de grands services aux praticiens qui ne trouvent trop souvent dans les ouvrages classiques que des indications thérapeutiques à peine ébauchées et tout à fait insuffisantes.

11. — Aux praticiens s'adresse également le travail consacré par le Dr Sollier à *l'Hystérie et son traitement*. Il semblait qu'on leur déniât depuis quelques années la capacité de traiter cette affection de plus en plus accaparée par les psychologues. Aussi le Dr Sollier commence-t-il par établir, après un examen critique des théories sur la nature de l'hystérie et le mode d'action de ses phénomènes, que tout y est d'ordre essentiellement physiologique, et que le traitement de la maladie relève des cliniciens. L'auteur s'est efforcé avant tout d'être pratique ; et s'il montre que le médecin ne doit pas perdre ses droits au regard de la maladie, il n'a pu s'empêcher néanmoins, dans l'intérêt même du traitement à instituer, d'entrer dans certaines considérations purement théoriques ; ces dernières ne sont pas d'ailleurs sans utilité pour les médecins chargés de les mettre en œuvre, de les appliquer, et d'en voir les conséquences réelles. Le Dr Sollier est entré dans les détails les plus minutieux sur la conduite à tenir vis-à-vis des malades et de leurs familles et sur les procédés de traitement, empiriques ou rationnels, à appliquer contre les diverses manifestations de l'hystérie. C'est certainement un des guides les plus sûrs et les plus pratiques pour les soins à donner dans cette affection.

12. — La Petite Encyclopédie médicale s'est enrichie d'un volume nouveau dû à la plume du Dr L. Vibert : *Appendicite, sa pathogénie*. Ce volume vient à son heure, en un moment où l'on voit cette affection partout. L'auteur s'est attaché surtout à y montrer comment l'infection intestinale individuelle, locale ou épidémique, peut préparer le mal. La conclusion est, suivant la tendance générale des médecins, que l'ap-

pendicite doit être traitée par l'ablation de l'organe malade, mais seulement lorsqu'un diagnostic méthodique a établi que la maladie existe réellement. A notre avis, cette conclusion, même ainsi limitée, paraît un peu trop rigoureuse, et peut-être vaudrait-il mieux essayer d'abord d'un traitement médical bien entendu.

13. — Il y a un an ou environ que les Drs Nimier et Laval publiaient leur étude sur l'infection en chirurgie d'armée. Celle qu'ils donnent aujourd'hui sur le *Traitement des blessures de guerre* n'en rendra pas moins service à tous ceux qu'intéresse à un degré plus ou moins grand la chirurgie d'armée. Les conditions de guerre sont en effet toutes différentes de celles où d'habitude se trouvent les malades atteints de traumatismes même graves. Il y a à lutter contre des difficultés de toute sorte ; d'une part, un apport constant de malades et blessés ; d'autre part, l'encombrement qui en est la conséquence inévitable, sans parler de l'état moral des esprits. Il sera donc bon, pour les médecins qui pourront être appelés à exercer dans de telles conditions, de se bien pénétrer à l'avance de leur rôle à ce moment. Ils le feront grâce au traité précis des Drs Nimier et Laval qui vient compléter heureusement, pour la partie pratique, les indications du service de santé en campagne.

14-15. — Dans une courte mais substantielle brochure, *Lactancia mercenaria*, le Dr Segalà y Estalella traite des conditions que doit présenter l'allaitement mercenaire lorsque les circonstances obligent à recourir à ce mode d'alimentation des nourrissons. L'auteur est quelque peu exigeant en ce qui concerne les qualités personnelles, physiques ou morales de la nourrice ; mais il n'a, sans doute, voulu que nous montrer l'idéal dont il faut se rapprocher le plus possible. On ne trouve d'ailleurs que de bonnes choses dans cette brochure écrite dans un style élégant et couronnée par l'Académie médicale de Barcelone.

— C'est encore une bien grave question d'hygiène publique que le Dr L. Mabille a abordée dans son opuscule : *Dangers de la glace naturelle*. La glace entre de plus en plus dans l'alimentation, et des industriels peu scrupuleux, ou imbus de l'idée que le froid purifie tout, ne voient aucun inconvénient à débiter celle qui provient de la congélation, par le froid atmosphérique, de l'eau ordinaire des cours d'eau, canaux, lacs. La glace ainsi obtenue est dangereuse à cause de ses impuretés de toute sorte et parce que souvent elle renferme les microbes pathogènes les plus variés. L'auteur exprime, en terminant, le vœu qu'une réglementation sévère vienne interdire la vente d'une telle glace pour l'alimentation.

16. — Le *Traité d'hydrothérapie médicale* du Dr Joire n'est point, comme pourrait le laisser croire le titre de l'ouvrage, un traité exclusif de cette branche thérapeutique. La description du manuel opératoire

des différentes applications usuelles de l'hydrothérapie se trouve rejetée à la fin du volume, où elle occupe une cinquantaine de pages à peine. Le reste est consacré aux symptômes et au traitement des maladies que le médecin rencontre le plus souvent dans la pratique.

17. — On a beaucoup écrit jadis contre les traités de médecine et de matière médicale à l'usage du public non médical. *La Pharmacie* est encore un livre, d'ailleurs bien fait, destiné à permettre de se rendre compte des drogues prescrites par le médecin. N'y a-t-il pas à craindre que ces connaissances ne soient trop souvent pour ce dernier l'objet de questions gênantes et indiscrètes de la part des clients? Beaucoup de médecins le penseront, et avec raison.

18. — Je ne dirai qu'un mot de la nouvelle édition du *Manuel de la garde-malade*, du chanoine Grenet, dont il a été rendu compte ici même, il y a quelques années. C'est un manuel succinct, des mieux conçus, dont les personnes appelées à donner leurs soins aux malades tireront un grand profit. L'auteur ne pouvait, en raison de son caractère sacerdotal, négliger le moral et l'état religieux du malade et les devoirs de la garde-malade à ce point de vue; il s'en est fort bien acquitté dans la deuxième partie de son livre.

19. — Le professeur Grasset a fait paraître en brochure la conférence qu'il prononçait naguère à l'assemblée générale de la Société médicale de Saint-Luc de Marseille : *Les Limites de la biologie.* La science de la vie et des êtres vivants par suite des progrès qu'elle a faits au siècle dernier, semble devenir, a la prétention même d'être la science universelle, l'incarnation du seul mode de connaissance que nous puissions avoir. La littérature et les arts lui ont emprunté les procédés, la psychologie et la morale se sont fondues complètement en elle, toute la philosophie a abdiqué entre ses mains... Les biologistes n'admettent plus les connaissances, telles que la théologie ou la métaphysique, qui ne rentrent pas dans les lois et les moyens de démonstration de leur science à eux. La biologie devient, suivant l'expression de Brunetière : « une religion laïque, » la religion de l'avenir. Le professeur Grasset a tenu à réagir contre cette doctrine qui a séduit tant de bons esprits et imprègne la plupart des livres contemporains. Il nous montre dans des pages, assurément succinctes mais suffisantes pour le but qu'il se propose, que la biologie, malgré de si hautes prétentions, a ses limites, et qu'elle est loin d'être la seule et unique science. Sa brochure est fort bien écrite et d'une logique tout à fait remarquable; on n'en saurait trop recommander la lecture. Dr L. de Sainte-Marie.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas de géographie universelle*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Franz Schrader (n° 44, *Inde méridionale*). Paris, Hachette, 1901, in-fol., 2 fr. la feuille. — 2. *Atlas des colonies françaises*, dressé par ordre du ministère des colonies par Paul Pelet. Paris, Armand Colin et Cie, 1901, 6e livr., 3 fr. — 3. *Carte de l'État indépendant du Congo*, et *Notices sur le Bas-Congo*, par Hubert Droogmans. Bruxelles, impr. Vanbuggenhoudt, 15 feuilles et in-4 de xx-301 p. — 4. *La Conquête des Mers*, par Gustave Toudouze. Paris, Schleicher, 1901, in-16 de 205 p., illustré (*Livres d'or de la Science*), 1 fr. 50. — 5. *Les Régions boréales*, par Étienne Richet. Paris, Schleicher, 1901, in-16 de 212 p., illustré (*Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles*), 2 fr. — 6. *La France et le Marché du monde*, par Georges Blondel. Paris, Larose, 1901, in-12 de xi-164 p., 2 fr. 50. — *L'Albania*, da Arturo Galanti. Roma, Società Dante Alighieri, 1901, in-12 de 261 p., 2 fr. 50. — 8. *L'Algérie d'aujourd'hui*, par Ernest Gay. Paris, Combet, 1901, in-8 de 294 p., illustré, 2 fr. 50. — 9. *Mission Hostains-d'Ollone, 1898-1900. De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée*, par le capitaine d'Ollone. Paris, Hachette, 1901, in-8 de 314 p., illustré, 10 fr. — 10. *Fachoda. L'Épopée de Marchand*, par M. Perrenet. Limoges, Barbou, s. d., in-8 de 143 p. avec grav., 1 fr. — 11. *L'Afrique australe*, par Élisée et Onésime Reclus. Paris, Hachette, 1901, in-8 de 358 p., illustré, 10 fr. — 12. *Samarkand la bien gardée*, par A. Durrieux et R. Fauvelle. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-16 de vi-305 p., illustré, 4 fr. — 13. *La Chine des mandarins*, par Albert de Pouvourville. Paris, Schleicher, 1901, in-16 de 167 p., illustré (*Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles*), 2 fr. — 14. *L'Europe et la Chine*, par A. Pellier. Limoges, Barbou, s. d., in-folio de 327 p., avec grav., 7 fr. — 15. *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine*, par Mme Isabelle Massieu. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-8 de xii-404 p., illustré, 5 fr. — 16. *En Indo-Chine, 1896-1897*, par le marquis de Barthélemy. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-16 de 375 p., illustré, 4 fr. — 17. *Du Transvaal à l'Alaska*, par Vincent Ruggieri; trad. de l'italien. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-16 de vii-291 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Nouvelles Amériques. Notes sociales et économiques*, par Georges Aubert. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de 438 p., illustré, 4 fr. — 19. *Fazendas et estancias. Notes de voyage sur le Brésil et l'Argentine*, par Étienne de Rancourt. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-16 de 287 p., illustré, 4 fr. — 20. *Les Andes de Patagonie*, par L. Gallois. Paris, Armand Colin et Cie, 1901, in-8 de 28 p., cartes et grav.

1. — C'est toujours avec le plus grand plaisir que nous saluons l'apparition d'une feuille nouvelle de l'*Atlas de géographie universelle* commencé naguère par Vivien de Saint-Martin et continué depuis nombre d'années par M. Franz Schrader. Une seule carte nouvelle a été récemment mise en vente, le n° 44, qui constitue la feuille 9 de la carte de l'Asie à l'échelle de 1 : 5,000,000e et représente l'Inde méridionale et l'île de Ceylan ; extrêmement claire et très lisible est cette carte : ce ne sont pas là de minces mérites, si l'on songe à la multitude des divisions du pays et à l'enchevêtrement presque inextricable de toutes les principautés indigènes. Sur un seul point, sur l'orthographe des noms de lieux, nous aurions peut-être à discuter et à critiquer ; mais la question de l'orthographe géographique est trop complexe pour pouvoir être ainsi abordée incidemment; nous aurons sans doute à y revenir un peu plus tard.

2. — L'excellent et intéressant *Atlas des colonies françaises*, dressé par ordre du ministère des colonies par M. Paul Pelet, approche peu à

peu de son entier achèvement. La sixième livraison, récemment publiée, n'est en aucune manière inférieure aux précédentes, et la carte de la Tunisie (à l'échelle de 1 : 1.000.000e) mérite en particulier d'être signalée comme présentant un vif intérêt. Les deux autres cartes contenues dans la même livraison ont trait à des pays qui ont retenu et retiennent encore l'attention publique ; l'une (n° 13) figure les territoires drainés par le Haut-Oubangui et le Chari, l'autre (n° 14) la côte française des Somalis et les pays s'étendant à l'ouest jusqu'au Nil Blanc et à Fachoda ; toutes deux seront sans aucun doute très consultées. Quant au texte de la même livraison, il est relatif à la côte des Somalis et à Madagascar; en le lisant, nous nous sommes demandé depuis quand l'île Joâo de Nova ou Saint-Christophe était devenue française ; le dictionnaire de Vivien de Saint-Martin la fait anglaise, en effet, comme les autres terres de l'archipel Farquhar, et nous ignorions que cet îlot pût être compté parmi nos possessions de l'Océan Indien.

3. — L'État indépendant du Congo a entrepris la publication d'une superbe carte de la contrée à l'échelle de 1 : 100.000e ; quinze feuilles de 0.90 sur 0.53, représentant toute la partie du pays depuis l'embouchure du Congo jusqu'au Stanley Pool, en ont déjà paru et fournissent, à l'échelle de un centimètre pour un kilomètre, un excellent document d'ensemble pour l'étude du Bas-Congo. Basée sur la détermination astronomique de 70 points, construite à l'aide des documents les plus sérieux et les plus récents, contrôlés les uns par les autres, cette belle *Carte de l'État indépendant du Congo* est accompagnée d'un précieux volume de *Notices sur le Bas-Congo*, qui en constituent des annexes très instructives. Rédigées par M. H. Droogmans, secrétaire général du département des finances de l'État indépendant, ces notices contiennent, méthodiquement classés, tous les documents réunis sur la géographie physique du Bas-Congo en vue de la confection de la carte (sur les cours d'eau, — l'aspect physique du sol, — les localités, — les coordonnées géographiques et les altitudes, — les distances relevées) ; elles sont un très utile commentaire de la carte elle-même, et donnent un inventaire très exact de nos connaissances géographiques sur le Bas-Congo à la fin de l'année 1900. Carte et notices font, au total, grand honneur à M. Hubert Droogmans, et témoignent de l'activité scientifique et du labeur persévérant des agents de l'État indépendant ; une telle publication ne peut que rendre service au Congo, et accroître la dette de gratitude des géographes envers les Belges auxquels sont dues la reconnaissance et la mise en valeur de l'État indépendant.

4. — Nous avons dû, à différentes reprises, énoncer de sérieuses réserves sur le compte de volumes publiés dans la collection des *Livres d'or de la Science* ; aussi est-ce avec une réelle satisfaction que nous pouvons aujourd'hui louer sans restriction *la Conquête des mers*,

de M. Gustave Toudouze, qui vient de paraître dans la même collection. Sous ce titre, l'érudit qu'est M. Toudouze a donné une excellente esquisse de l'histoire de la marine océanique, ou encore (comme il le dit lui-même) « des amours séculaires de l'homme et de la mer », en indiquant les principales étapes de la grande évolution maritime de l'humanité et certains épisodes particulièrement marquants de « cette véritable épopée, si émouvante dans sa tragique ampleur. » Avec un souffle poétique indiscutable et une émotion communicative, il a parlé de l'œuvre des ancêtres (ch. II), des rois de la mer (ch. VIII), de l'épopée du vaisseau de haut bord (ch. XIII), etc., encadrant chacun de ses récits dans des paysages maritimes, — bretons presque tous, — d'une vie et d'une couleur intenses. Comme forme, par conséquent, ainsi que comme fond, le volume de M. Toudouze mérite d'être lu ; peut-être, toutefois, pourrait-on adresser à l'auteur quelques légers reproches : celui de laisser croire, par exemple, que Hannon a pénétré jusqu'au fond du golfe de Bénin (p. 63 ; les savants discutent sur ce point), de ne pas indiquer (p. 77) en quel endroit fut détruite, par César, la flotte des Vénètes, ou encore de faire périr Ragnard Lodbrog dans une *cuve* remplie de serpents (p. 101). Voici qui est plus grave : l'illustration n'est pas assez documentaire. J'ai vainement cherché, dans les jolies gravures qui illustrent *la Conquête des mers,* un canot préhistorique, la reproduction des vaisseaux égyptiens qui ont navigué jusqu'au pays de Pount, le dessin de la barque scandinave trouvée en Suède il y a plus de vingt ans, la reproduction des caravelles de Colomb. Ce sont là de sérieuses lacunes ; une fois comblées, le livre de M. Toudouze sera un des meilleurs (peut-être le meilleur) de la collection dont il fait partie.

5. — La lecture du livre publié par M. Étienne Richet sur *les Régions boréales* dans la *Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles* a été pour nous une déception. Nous comptions (et l'examen de la carte nº III avait confirmé notre opinion) trouver dans ce petit volume une description de « la ceinture des terres les plus voisines du pôle nord », pour reprendre les expressions employées par M. Richet lui-même expliquant le titre de la carte III ; nous pensions lire un ouvrage analogue à celui que le savant Clements R. Markham avait publié naguère sous le titre de *: Les Abords de la région inconnue.* Il n'en est rien : l'Alaska, le Dominion canadien tout entier, le Groenland, les Feroë et l'Islande, la Péninsule scandinave, les deux Russies d'Europe et d'Asie, voilà ce dont parle M. Richet dans ses *Régions boréales*, où le nom de certains archipels tels que l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, les terres François-Joseph, etc., est à peine prononcé. Si du moins nous avions été prévenus dès le début du volume ! Mais il n'en est rien, et c'est avec une vraie surprise qu'après avoir lu les chapitres I et II consacrés au pôle boréal et à son exploration, à l'Alaska et au Klondike, on trouve de longs

détails sur les « trois reines » de la Colombie britannique, sur Toronto, Montréal et Québec, Christiania et Stockholm, Saint-Pétersbourg et Moscou. Au total, le titre et le corps même du livre ne se correspondent nullement. — Est-ce à dire qu'on ne trouve pas de renseignements intéressants dans *les Régions boréales?* Les détails fournis par M. Étienne Richet sur son projet d'expédition au Labrador nous ont fait plaisir à lire, et nous avons alors vivement regretté qu'il n'ait pas concentré son effort de description sur les régions arctiques (terres et mers) qui étaient, à notre avis, le vrai sujet de son travail. — J'ajoute que si le premier appendice (sur les Feroë) est intéressant, le second est une pure réclame en faveur du livre de M. Deniker sur *les Races et les peuples de la terre* (p. 187) ; quant à certains extraits de l'ouvrage de M. Letourneau sur *la Sociologie d'après l'ethnographie*, ils ne sont nullement à leur place dans ce volume de vulgarisation populaire destiné à être mis entre toutes les mains (cf. p. 205 ce qui est dit du mariage chez les Kamtchadales) et doivent au contraire suffire pour éliminer *les Régions boréales* de toutes les bibliothèques honnêtes.

6. — Sous ce titre : *La France et le Marché du monde*, M. Georges Blondel vient d'écrire un ouvrage très remarquable, que nous souhaiterions voir entre toutes les mains. Il y a montré quels progrès incessants font les peuples neufs, ceux de l'Amérique (États-Unis, Canada, Mexique, Brésil, etc.) comme ceux de l'Extrême-Orient (Japon, Chine, Australie), de quelle façon énergique nos voisins luttent contre ces concurrents d'aujourd'hui et plus encore de demain, tandis que la France, mieux douée cependant que la plupart de ses voisins, s'adapte moins bien qu'eux à l'évolution contemporaine, et perd peu à peu sa supériorité, sa clientèle, son prestige. Les causes de notre lent et faible développement (natalité réduite presque à néant, insuffisance des moyens de transport et surtout des canaux, défaut de l'éducation nationale, etc.), ont été indiqués par M. Blondel avec une perspicacité et une netteté remarquables ; il serait à souhaiter que ses avertissements fussent entendus et compris. Peut-être alors la France entière se réveillerait-elle, et, suivant l'exemple donné par la région de l'est, se mettrait en mesure de lutter contre les nations concurrentes et de reconquérir le terrain perdu. Si jamais pareille modification (que nous appelons de tous nos vœux) vient à se produire, il conviendra d'en faire remonter le mérite, en partie du moins, à M. Blondel, dont les ouvrages inspirés par le plus pur patriotisme, ne cessent de signaler les dangers que court le prestige de la France, la diminution de son influence politique et économique. — Non content de faire connaître les résultats de ses propres recherches, l'auteur fournit à ses lecteurs de précieux renseignements bibliographiques ; pourquoi, dans cet ordre d'idées, n'avoir pas parlé des publications du Comité de la Loire

navigable (p. 100, note 1) ? Avec quelques compléments de ce genre, et la rectification de quelques chiffres (Cf., p. 85, celui qui est relatif à l'exportation des Pays-Bas), l'excellent livre de M. Blondel sera absolument parfait.

7. — La Société Dante Alighieri, dont les lecteurs du *Polybiblion* connaissent le but et les aspirations, commence la publication d'une Bibliothèque italo-albanaise dont le premier volume, dû à M. Arturo Galanti, est une sorte d'introduction générale relative à l'ethnographie et à l'histoire de l'Albanie. Le sous-titre de ce volume, intitulé : *L'Albania*, parle de notices sur la géographie, l'ethnographie et l'histoire albanaises ; mais s'il est une partie incomplète et sacrifiée, dans ce petit ouvrage, c'est bien la géographie ; rien, en effet, sur la géologie ni la géomorphogénie, la flore ni la faune de l'Albanie ; nous n'avons guère trouvé dans le chapitre de M. Galanti intitulé : « Geografia fisica » qu'une abondante mais peu intéressante nomenclature. C'est sans doute dans le livre (annoncé comme devant prochainement paraître) de M. G. Simini que se trouvera l'étude géographique que nous souhaiterions avoir sur l'Albanie ; reconnaissons toutefois qu'en fermant le petit ouvrage de M. Galanti on a une bonne idée d'ensemble de l'histoire albanaise et qu'un précieux appendice, — un essai de bibliographie géographique, ethnographique et historique de l'Albanie,— contribue à faire de *l'Albania* un livre indispensable à tout géographe, et surtout à ceux qui s'occuperont des pays européens limitrophes de la mer Méditerranée et des populations encore si mal connues de la Péninsule balkanique.

8. — Il y a des parties très intéressantes dans le volume de M. Ernest Gay intitulé : *L'Algérie d'aujourd'hui*. Et nous ne voulons pas seulement parler, en nous exprimant ainsi, des photographies qu'a aimablement mises à la disposition de l'auteur la compagnie de l'Est algérien ; nous pensons aussi à certaines parties du texte de M. Gay, qui sont excellentes, et que liront avec intérêt et avec profit ceux pour lesquels a été composé ce livre. C'est bien Constantine, par exemple, qu'a décrite M. Gay, et son chapitre sur la création de la colonie agricole de Ben-Chicao (ch. VI) constitue un excellent historique de cette tentative, jusqu'à présent malheureuse, faite par le conseil général de la Seine sur l'initiative du D[r] Thulié. Sur le problème algérien, aussi, M. Gay a des pages qu'il est impossible d'improuver, et sur l'assimilation au sens complet du mot, sur le véritable rôle des écoles en Algérie (comme d'ailleurs dans toutes les colonies), sur la nécessité d'épargner aux colons « les tracasseries sans nombre d'une colonisation par trop officielle, » nous pensons absolument comme lui. Mais pourquoi se borner à définir les *chotts* des « marais » (p. 32) sans en indiquer la nature particulière ? Pourquoi écrire *Edouk* et non *Edough* (p. 125) ?

Pourquoi surtout avoir imaginé cet insupportable personnage du Marseillais Esperandious? M. Gay n'avait pas besoin de ce fantoche pour rendre son livre intéressant, et vingt ou trente bonnes pages de plus sur l'Algérie d'aujourd'hui auraient bien mieux fait notre affaire.

9. — Ceux de nos lecteurs qui suivent avec soin l'œuvre méritoire accomplie si brillamment par nos explorateurs dans l'Afrique occidentale française n'ont pas oublié les noms de MM. l'administrateur Hostains et le capitaine d'Ollone, qui, de 1898 à 1900, ont contribué dans une large mesure à faire connaître les régions où devrait passer la frontière entre nos possessions et la république de Libéria, alors qu'ils travaillaient à établir la jonction de la Côte d'Ivoire avec le Soudan. Nous ne connaissions jusqu'à présent que d'une manière très incomplète l'œuvre et l'histoire de cette mission; grâce au récit qu'en publie actuellement le capitaine d'Ollone, il devient possible de se rendre exactement compte des résultats obtenus par nos voyageurs, des difficultés qu'il leur a fallu vaincre, des peuples avec lesquels ils se sont trouvés en contact. L'ouvrage du second de la mission contient en effet à cet égard des renseignements précis, et très heureusement disposés. Cet ouvrage, intitulé : *De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée*, se divise en deux parties, dont la première contient le récit même du voyage depuis Grand-Bassam et Béréby jusqu'à Nzo à travers la forêt, et (par Beyla et Kankan) jusqu'à la capitale de la Guinée française, jusqu'à Konakry. Très intéressante, pleine de faits et d'indications curieuses relevés par les explorateurs au jour le jour, cette partie se trouve suivie d'une série d'appendices scientifiques qui présentent sous un aspect vraiment systématique les faits observés au cours du voyage. Deux cartes, la première purement schématique, la seconde figurant au 1 : 1 000 000• la région du Cavally étudiée par MM. Hostains et d'Ollone, accompagnent cette relation dont l'illustration même, faite à l'aide de documents recueillis par la mission, présente le plus souvent un caractère de précision scientifique qu'il convient de louer sans réserve. La plupart des dessins constituent en effet un véritable éclaircissement du texte écrit par le capitaine d'Ollone; et que de faits curieux dans ce texte! Sur le sens géographique et cartographique des indigènes de la forêt, sur leur anthropophagie, sur la résurrection assez inattendue d'une partie de ces monts de Kong, dont le capitaine Binger avait naguère montré la non-existence, sur le cours du Cavally, sur l'étendue de la forêt dense et sur son recul, sur beaucoup d'autres questions encore, le volume du capitaine d'Ollone fournit des renseignements très précieux. C'est, au total, un volume que liront avec plaisir et avec fruit les géographes aussi bien que les gens du monde; c'est une précieuse contribution à l'étude des colonies françaises de l'Afrique occidentale.

10. — Au début de son livre sur *Fachoda. L'Épopée de Marchand*, M. M. Perrenet s'excuse d'avoir entrepris d'écrire cet ouvrage, auquel ses travaux antérieurs ne l'avaient nullement préparé, et demande l'indulgence du lecteur, pour un volume dans lequel il s'est efforcé d'inspirer à la jeunesse « quelques chauds élans d'enthousiasme, quelques belles envolées de patriotisme. » Une telle déclaration suffisait pour nous disposer favorablement ; pourquoi faut-il que la façon dont est composé le livre lui-même soit venue modifier notre sentiment? Aucun ordre dans l'exposé des faits, aucun effort de composition, des lacunes énormes, des erreurs impardonnables, voilà ce que nous avons relevé dans cette brochure. M. Perrenet n'y raconte pas la marche de Marchand depuis Brazzaville jusqu'au Nil, et laisse son héros à Fachoda où « finit (dit-il) l'odyssée de Marchand » ; il n'indique nulle part la situation politique des contrées dont il parle, mais s'exprime de telle sorte qu'on peut croire que Marchand avait conçu de très bonne heure l'idée d'aller à Fachoda, et que cette localité est tout autre qu'elle est en réalité, car il en fait (p. 16), un endroit qui doit « devenir un port pour tous nos vaisseaux », qui « offre à nos colonies un chemin facile pour transporter les produits du Soudan. » Ailleurs, M. Perrenet fait du même Soudan « une région peu connue que Marchand dispute aux explorateurs anglais et belges » (p. 88), il appelle les Pahouins « les Huns de l'Afrique occidentale » (p. 99) et semble considérer (p. 16) Christophe Colomb comme d'origine française ! Ce sont là des erreurs trop graves, et susceptibles de trop fausser les esprits des enfants, pour que nous puissions dire du bien du travail de M. Perrenet ; nous sommes obligé, à notre vif regret, de le déclarer, malgré ses excellentes intentions, complètement manqué et franchement mauvais, et nous le considérerons comme tel jusqu'à ce qu'il ait été refait d'un bout à l'autre.

11. — Il n'y a pas longtemps que la *Nouvelle Géographie universelle* d'Élisée Reclus est terminée, et cependant si vite se succèdent les événements, si bien travaillent les explorateurs, que certaines parties sont déjà complètement arriérées et ne correspondent plus à l'état actuel de la science. Toujours soucieux de maintenir à sa belle œuvre ses qualités d'exactitude et de précision, l'auteur a formé le projet de remettre au courant les différentes parties de son ouvrage sur lesquelles se porte l'attention publique ; et c'est pourquoi il vient de publier, dans un nouveau et très élégant format, avec de jolis caractères (toute la partie matérielle est la même que celle du *Plus beau Royaume sous le ciel*), de très bonnes cartes dans le texte et hors texte, une seconde édition de *l'Afrique australe*. Le texte de la *Nouvelle Géographie universelle* a servi de base à cette édition, qu'a « mise à jour entièrement », selon les termes mêmes du titre, le frère du savant géographe, M. Onésime Reclus. — Nul mieux que lui ne pouvait compléter, développer

l'œuvre fraternelle; c'est une bonne fortune pour le lecteur que de trouver réunies dans une collaboration aussi étroite et aussi intime les qualités des deux frères; le résultat en est un volume d'un palpitant intérêt, menant jusqu'au mois de juillet 1900 l'héroïque résistance des deux républiques sud-africaines à l'Angleterre, et présentant un tableau d'ensemble de ce qu'était, de ce qu'est encore en réalité l'Afrique australe au sud du Zambèze. Il faut lire cet excellent volume que complète une bibliographie des plus importants ouvrages parus sur ces pays depuis 1888, date de la publication du tome X de la *Nouvelle Géographie universelle*; nous ne connaissons rien qui fasse mieux connaître, à l'heure actuelle, le pays où les Boërs luttent avec une admirable énergie contre leurs envahisseurs, rien qui fasse mieux comprendre les difficultés avec lesquelles les Anglais sont aux prises, et comment, en fin de compte, ils pourraient bien perdre la partie qu'ils ont si imprudemment et si injustement engagée.

12. — Si le géographe arabe Ibn Batouta a pu naguère donner ironiquement à Samarkand l'épithète de « la bien gardée » il semble que, depuis l'occupation de cette célèbre cité par les Russes, l'ironie de jadis soit devenue une réalité. C'est l'impression que nous avons toujours éprouvée à la lecture des relations de ceux qui ont, depuis quelques années, visité Samarkand; c'est encore l'impression qui se dégage du livre de MM. A. Durrieux et R. Fauvelle sur *Samarkand la bien gardée*. Pour être écrites sans prétention, les notes de voyage de ces deux médecins n'en sont pas moins réellement instructives en même temps qu'amusantes; elles font connaître la vie, les mœurs du monde (et un peu du demi-monde) oriental qu'ont vu les deux auteurs dans la Transcaspie : de là diverses scènes qui effaroucheront peut-être certains lecteurs. Tous, du moins, auront plaisir à regarder les excellentes gravures qui accompagnent le texte, celle, entre autres, de Bibi Khanoum, montrant l'état des ruines de ce beau palais la veille même du jour où un tremblement de terre en a fait tomber la superbe arcade; mais je ne sais si tous les lecteurs approuveront certaines réflexions suggérées à MM. Durrieux et Fauvelle par un retour sur nos colonies, ni penseront que nos compatriotes ont aujourd'hui de la répugnance à aller au Tonkin (Cf. p. 104).

13. — Après avoir, dans un volume intitulé *l'Empire du Milieu*, jeté un rapide, mais excellent coup d'œil d'ensemble sur le Céleste Empire, M. Albert de Pouvourville entreprend d'en faire connaître les éléments divers, vivant côte à côte et se rencontrant, non pas dans les personnes, mais dans leurs gestes fonctionnels. De ces éléments, qui se suffisent à eux-mêmes et n'ont pas d'action concordante, — ce qui enlève à la Chine toute force concordante, — le savant auteur étudie le premier dans le volume qu'il intitule fort heureusement : *La Chine des*

mandarins ; il y examine comment se comportent cette race et ce parti de gouvernement qui sont, dans l'Empire du Milieu, si nettement isolés du reste de la nation, et y montre comment, malgré l'absorption de la race mongole, conquérante, par la race autochtone, conquise, les descendants, mâtinés ou non, des vainqueurs ont seuls droit aux prérogatives du pouvoir. C'est un livre éminemment instructif que *la Chine des mandarins*, et qui fait exactement connaître l'état gouvernemental de l'empire ; une courte bibliographie (où nous avons seulement regretté de voir transformé en *Sisley* le nom de *Seeley*) complète cet excellent volume, dont M. de Pouvourville aurait tort de nous faire attendre longtemps les indispensables compléments, c'est-à-dire la *Chine des lettrés* et la *Chine des agriculteurs.*

14. — C'est d'une façon très succincte que M. A. Pellier, dans son ouvrage sur *l'Europe et la Chine*, traite le sujet auquel M. de Pouvourville a consacré sa *Chine des mandarins* ; la raison en est toute naturelle: tout autre était le but de M. Pellier. Ce qu'il a surtout voulu raconter, après quelques données générales sur la géographie, l'ethnographie et l'administration de l'Empire du Milieu, c'est l'histoire des relations de l'Europe avec la Chine. Nous pourrions, si son ouvrage n'était pas destiné à la jeunesse et affectait des prétentions à l'érudition, signaler bien des omissions, bien des inadvertances de détail (Cf. p. 36, par exemple, ce qui est dit, sans aucun ordre, des funérailles), bien des appréciations discutables (par exemple le passage relatif au rôle *intermédiaire* de la race chinoise, p. 23) ; mais ce serait se montrer injuste que de traiter ainsi un ouvrage qui fournit aux lecteurs auxquels il est destiné les renseignements dont ils peuvent avoir besoin. Or, tel est le mérite principal du volume de M. A. Pellier ; il remplit son objet et pourra, dans certaines classes du public, jouer un rôle utile de vulgarisation. Il le remplira mieux encore si l'éditeur se décide à remplacer par quelques gravures s'appliquant vraiment au sujet, celle de la page 45 qui est un hors-d'œuvre, et celle de la page 77 qui représente des missionnaires entourés de jeunes Africains !

15. — Si Mme Isabelle Massieu s'était bornée à « parcourir » l'Indo-Chine, sans chercher à y recueillir autre chose que des impressions pittoresques, son volume n'aurait pas plus de mérite, — au point de vue géographique, — que celui de n'importe quel globe-trotter ; on nous a, en effet, suffisamment parlé de Saïgon et de Hanoï, d'Angkor et de Bangkok, pour que nous n'ayons pas grand'chose de neuf à glaner dans de nouveaux récits. Mais notre voyageuse n'a pas seulement suivi les routes ordinaires ; elle a, par la Birmanie et les États Shans, été de l'Irrawaddi au Mékong, et partout, au cours de son voyage, au Cambodge et au Siam, comme en Birmanie, au Laos et au Tonkin, elle s'est attachée à pénétrer l'âme indigène. Aussi a-t-elle pu, après

avoir raconté ses pérégrinations, par mer autour de la péninsule de Malacca, et par terre de Rangoun à Hué par Bhamo et Luang-Prabang, écrire une dernière partie que personne encore n'avait écrite; ses curieuses études sur l' « Éducation d'un peuple », fines et pénétrantes, pleines de sympathie et de reconnaissance pour l'œuvre de nos vaillants missionnaires, méritent d'être lues soigneusement et même d'être méditées. Par là, le livre de Mme Massieu : *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine*, se différencie des autres ouvrages relatifs au même pays. Il est d'ailleurs d'une lecture aussi utile qu'agréable.

16. — Nous avons dû naguère, à propos du premier volume dans lequel M. le marquis de Barthélemy racontait ses différents voyages *En Indo-Chine*, énoncer de sérieuses réserves sur le profit qu'on pouvait tirer de cette relation; nous sommes heureux de constater aujourd'hui que le nouveau volume publié par le jeune voyageur est en réel progrès sur le précédent et qu'on y trouve bon nombre de renseignements du plus vif intérêt. Sans doute on y relève parfois des contradictions (Cf. p. 209 le passage concernant *un* maudit, alors que l'appendice parle de *deux* hommes à la page 369), des indications incomplètes et que d'autres ouvrages auraient permis de préciser (V. p. 220-221 ce qui est dit de « quelques traits de mœurs observés à Luang-Prabang; il eût fallu compléter à l'aide du joli volume de M. Pierre Lefèvre-Pontalis sur les chants et fêtes du Laos); mais, à côté de ces défauts, il convient de signaler d'intéressantes indications politiques et économiques, des constatations réconfortantes sur l'esprit d'initiative de plusieurs de nos compatriotes (à Tourane, à Phû-Tuong, à Bung-Miû, etc.), des informations précises sur nombre de points de détail. Voilà pourquoi le livre dans lequel le marquis de Barthélemy raconte le voyage qu'il a exécuté avec M. Jean de Neufville, en 1896-1897, au Tonkin, dans le Haut-Laos et dans l'Annam septentrional, est véritablement supérieur au précédent; les cartes qui l'accompagnent, l'appendice contenant l'itinéraire de Vinh à Luang-Prabang contribuent aussi à lui donner une certaine valeur scientifique et en font un ouvrage à lire en même temps que celui de Mme Massieu, dont il est l'utile complément. Puisse le volume que le jeune voyageur annonce sur la montagne d'Annam et du Laos être meilleur encore; il sera alors bien près d'être, dans son genre, c'est-à-dire « dans le genre anecdotique et tout d'impression » (p. 236), un livre excellent!

17. — Pendant plusieurs années, il n'y a eu qu'une voix sur les richesses merveilleuses du district canadien du Klondyke; ni M. Auzias-Turenne, ni M. Bolleau, ni M. de Loicq de Lobel n'ont contesté les assertions de M. Ogilvie. Tout autrement se comporte un ingénieur italien, M. Vincent Ruggieri, qui, ayant appris au Transvaal la découverte de l'or à l'autre extrémité du Nouveau Monde,

résolut d'aller, fort de son savoir et de son expérience, vérifier l'exactitude des récits qu'il entendait faire et voir si vraiment le Klondyke recélait de riches gisements d'or, ou si, au contraire, « tous ces bruits n'étaient qu'une colossale et inhumaine mystification. » Parti du Transvaal à la fin de l'année 1897, M. Ruggieri a quitté Dawson City dès le 18 juin suivant, et a mené dans le pays, jusqu'au mois de mars 1899, la rude vie du chercheur d'or, sans y trouver la fortune. Aujourd'hui, dans son livre intitulé : *Du Transvaal à l'Alaska*, il pousse un cri d'alarme et s'attache, plus encore qu'aucun de ses prédécesseurs, à montrer quelles difficultés attendent au Klondyke les chercheurs d'or. « Derrière la chaîne du Chilkoot, dit-il, le gouvernement anglais, cerbère impitoyable et avide, perçoit des sommes énormes sur les provisions indispensables en ces lieux dangereux, peuplés de bêtes sauvages ; et l'or, si l'on a la chance de le trouver, coûte d'innombrables efforts et des privations sans nombre » (p. 282). Non content d'agir ainsi, M. Ruggieri accuse formellement le Dr Dawson, le Dr Muir et l'ingénieur Ogilvie de mensonge (p. 171-178 ; cf. p. 194) ; « tout ce que l'on a écrit sur cette région est une légende scandaleuse », déclare-t-il à la page 171 ; et la malhonnêteté des commissaires anglais n'a d'excuse, à l'en croire, que dans l'attitude du gouvernement anglais lui-même (p. 134). C'est sur ce ton de réquisitoire qu'est composée une partie de ce volume très intéressant, très scientifiquement rédigé, de M. Ruggieri ; mais, à côté de remarquables chapitres sur la faune et la flore de l'Alaska, etc., pourquoi l'auteur a-t-il si mal orthographié certains noms propres (*Juan de Fuga*, pour *Juan de Fuca* ; *Gassiz* pour *Agassiz* ; *Mac Question* pour *Mac Questen*) et déclaré que la Grande-Bretagne a *acheté* le Klondyke à la France « avec le Dominion du Canada » (p. 261) ? Ce sont des taches réelles, et qui, malgré tout, inspirent — bien à tort, sans doute, — quelque méfiance à l'encontre de M. Ruggieri.

18. — On pourrait se demander, à la lecture de ce simple titre : *Les Nouvelles Amériques*, si les parties récemment révélées comme riches du continent américain du Nord ne sont pas celles qu'a visitées M. Georges Aubert ; le sous-titre du volume, et mieux encore, son contenu, fourniront bientôt au lecteur la preuve que tout autres sont les pays dont parle l'auteur. Les contrées sur lesquelles nous lui devons de précieuses « notes sociales et économiques », ce sont celles qui, par suite de leur mise en valeur, se transforment rapidement et se modifient de telle sorte qu'un voyageur revenant les voir vingt-cinq ou trente ans après une première visite, ne les reconnaîtrait absolument plus. Voilà quelles sont *les Nouvelles Amériques* sur lesquelles M. Aubert (auquel nous devons déjà un bon volume sur l'Afrique du sud), nous fournit les résultats d'une récente enquête personnelle ; s'il y a ici quelques pages inutiles, un peu de

bavardage, des répétitions çà et là, du moins avons-nous le plus grand plaisir à reconnaître que les informations utiles abondent. C'est un livre que géographes, économistes et commerçants français feront bien de lire ; ils y trouveront, sur certaines parties des États-Unis, sur le Mexique, Cuba, la Colombie, le Guatémala, des chapitres pleins de faits qu'il faut remercier M. Georges Aubert d'avoir mis en lumière ; ils y trouveront aussi de nouvelles preuves que le Français, s'il veut s'en donner la peine, peut admirablement réussir à l'étranger.

19. — Voulez-vous savoir d'autre part, ce dont sont capables certains Français émigrés dans l'Amérique du sud? Lisez le très intéressant volume, intitulé : *Fazendas et estancias*, dans lequel M. Étienne de Rancourt raconte le voyage qu'il a en 1899-1900, exécuté dans plusieurs provinces du Brésil et de la République Argentine. Sans nul doute, peu nombreux sont les colons de notre nationalité dont cet auteur nous fait connaître (p. 147 et s., p. 258, 282) les importantes exploitations; mais ils fournissent une fois de plus la preuve que le Français est un remarquable colonisateur. Aussi faut-il remercier M. de Rancourt, — comme M. Georges Aubert, — d'avoir fourni de nouveaux arguments à ceux qui croient aux aptitudes colonisatrices de la race française ; il faut également le féliciter de la manière élégante et précise à la fois dont il décrit les propriétés rurales, les fermes de la République Argentine, les *estancias*, et celles des États-Unis du Brésil, les *fazendas*. Ce n'est pas d'ailleurs seulement de ces importantes exploitations agricoles — qu'il a vues et étudiées dans les États brésiliens de Rio de Janeiro, de Saint-Paul et du Parana, dans le district argentin d'Olivaria — que parle M. de Rancourt; aucune question économique ne le laisse indifférent, et vous trouverez sur le change brésilien, la décadence du commerce français à Rio de Janeiro et au Brésil, sur les conséquences de l'abolition de l'esclavage, sur la crise du café, etc., d'excellentes informations dans son volume.

20. — Il est des cas où les illustrations se rapportent si étroitement au texte qu'elles accompagnent qu'elles en sont pour ainsi dire inséparables. C'est toujours le cas quand les *Annales de géographie* publient un article illustré ; mais jamais peut-être texte et gravures ne nous ont paru aussi inséparables que lorsque nous avons lu l'excellente étude de M. Lucien Gallois relative aux *Andes de Patagonie*. 29 photographies hors texte, une carte en 3 feuilles à l'échelle de 1 : 1 500 000ᵉ, voilà les documents dont, en cet important travail, M. Gallois a fourni le commentaire en s'appuyant sur les documents remis par la République Argentine au tribunal arbitral chargé de résoudre le conflit pendant avec le Chili. Il reste encore de nombreux problèmes à étudier dans cette région andine; mais du moins son régime hydrographique est-il maintenant à peu près élucidé dans son ensemble.

Il convient de remercier M. Gallois d'avoir, dans son savant mémoire, systématiquement résumé les travaux des explorateurs argentins, de M. Francisco Moreno en particulier, et de les avoir vulgarisés en France en y ajoutant les commentaires que, par ailleurs, ses patientes études lui suggéraient ; de tels articles sont des œuvres originales, et valent mieux que nombre de gros volumes. HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Institutiones theologiae dogmaticae. Tractatus de gratia divina, auctore PETRO EINIG. Treveris, ex officina ad. S. Paulinum, in-8° de VIII-210 p. — Prix : 3 fr.

Institutiones theologiae dogmaticae. Tractatus de Deo uno et trino, auctore PETRO EINIG. Treveris, ad S. Paulinum, in-8 de VII-209 p. — Prix : 3 fr.

Institutiones theologiae dogmaticae. Tractatus de Deo creante, de Deo consummante, auctore PETRO EINIG. Treveris, ad. S. Paulinum, 1898, 2 vol. in-8 de VII-171 et II-68 p. — Prix : 3 fr. 75.

Ces excellents petits traités ne tarderont sans doute pas à être connus en France et vulgarisés comme ils le méritent. A cette heure où l'on se préoccupe tant des méthodes de formation théologique, où tout le monde s'accorde à constater l'insuffisance des manuels existants, c'est justice de reconnaître que dans un certain nombre de séminaires (nous savons bien que la même mesure ne convient pas à toutes les circonstances et à toutes les exigences locales), les cours de M. Einig devraient, préférablement à tous autres, être mis entre les mains des élèves.

Tout d'abord on ne peut rien désirer de plus méthodique et de plus précis. L'exécution typographique et la disposition matérielle des thèses, scholions, etc., est chose importante. L'expérience démontre que nombre d'étudiants abordent l'étude de la théologie dépourvus de cette formation, de cet esprit d'analyse et de méthode, qui permet à l'initiative individuelle de s'orienter au milieu de questions complexes et d'érudition surchargée.

C'est donc là essentiellement un cours élémentaire. Il ne l'est pas seulement par la disposition matérielle, mais par l'importance relative accordée aux divers sujets. Nous sommes heureux de constater un judicieux triage, des coupes sombres pratiquées dans la trop abondante végétation des systèmes. A quoi bon égarer des commençants dans le dédale des controverses relatives à la *grâce actuelle*? Trop souvent, au lieu d'initier au travail futur, on dégoûte à tout jamais. Et pourtant par certains côtés, les *Institutiones* du professeur de Trèves sortent du terre à terre des manuels élémentaires. On sent qu'il doit beaucoup au Dr Scheeben, un des premiers théologiens de ce siècle.

C'est une grande préoccupation à l'heure présente que de trouver un *modus vivendi* entre la théologie scolastique et la théologie historique, de ne point sacrifier la clarté scientifique de la première à l'abondante littérature de la seconde, d'être technique et précis sans tomber dans une désespérante sécheresse. Scheeben avait contribué grandement à la fusion désirable des deux méthodes. Mais les thèses sont relativement peu apparentes, difficiles à dégager pour des commençants. Ceux-ci sont vite désespérés dans d'aussi vastes et d'aussi profonds labyrinthes. Les manuels de M. Einig contiennent une dose très sage de théologie patristique. Il n'est pas de ceux qui compliquent la question avant de la résoudre; qui semblent préoccupés de signaler discordances et bizarreries bien plus que de mettre en relief l'unité de la tradition, de poser des problèmes plutôt que des principes de solution. A ce titre encore, c'est un manuel classique.

Quelques détails et quelques exemples. *La Connaissance de Dieu* (existence et essence) est particulièrement bien traitée. La possibilité pour la raison humaine de connaître l'existence de Dieu est clairement exposée d'après l'Écriture et les Pères (p. 5-8). L'auteur n'est pas de ceux qui regardent les questions philosophiques comme une intrusion dans un traité de théologie. Il consacre une thèse à la preuve rationnelle de l'existence de Dieu, indique et réfute brièvement les objections de Ritschl, qui sont au fond celles de Kant. Dans le traité de la *Trinité*, le chapitre IV nous paraît montrer fort bien quelle est la méthode théologique dans l'exposition des mystères. Dans le traité de *la Création*, l'auteur indique avec autant de sagesse que de compétence les solutions les plus sûres, relativement aux difficultés modernes : origine et nature de l'homme, transformisme, ordre surnaturel, péché originel, etc. Un très bref scholion attire l'attention sur la conception du péché originel dans saint Thomas, saint Bonaventure : c'est un exemple du souci de l'auteur pour les questions historiques, et de la sobre réserve avec laquelle il les traite. Nous avons pourtant trouvé un peu trop succinctes les thèses relatives aux *Anges*, surtout au point de vue des difficultés patristiques. Palmieri, entre autres, nous a donné d'excellentes choses sur ces matières délicates; l'auteur aurait pu en tirer parti.

Du reste, la bibliographie ne fait pas défaut : c'est encore un progrès sur la plupart des manuels. Des références, judicieusement choisies, sont indiquées au commencement de chaque traité. B. C.

Conférences de Saint Roch. 3e série. *La Religion*, par L. POULIN et E. LOUTIL. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1901, in-12 de XLI-280 p. — Prix : 2 fr.

Nous avons signalé les Conférences sur Dieu et sur l'âme données

précédemment par les mêmes auteurs. Cette troisième série, dont le plan et la forme ne diffèrent pas des deux premières, roule sur la religion naturelle, la révélation, le surnaturel, le miracle et la vraie religion. Elle est dédiée à S. G. Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui a bien voulu adresser aux éminents conférenciers une lettre fort belle, qu'on lit en tête de la préface. MM. les abbés Poulin et Loutil s'appliquent à donner dans leurs discours une large place aux notions de la philosophie, qui rendent plus sensibles les liens qui rattachent la raison à la foi, le fini à l'infini. Comme ils le disent fort bien, « l'amour de la vérité en peut seul inspirer la patiente et vraie recherche ; le cœur simple, porté vers l'idéal, recevra, même au point de vue rationnel, des lumières qui échapperont peut-être aux plus brillantes intelligences... Et toutefois il faut absolument respecter, sous peine de glisser dans le scepticisme, toute la force probante des arguments que nous fournit la raison. » Mais la raison ne peut aller au-delà d'une affirmation incomplète et parfois hésitante : « elle met l'esprit en goût de Dieu », sans pouvoir calmer la soif infinie de nos âmes. Nous restons donc, après avoir écouté sa voix, dans une cruelle insuffisance, les yeux tournés vers Dieu, l'intelligence avide de le connaître, le cœur emporté par un élan irrésistible vers ses harmonies infinies et la plénitude de ses biens. Toute la pensée généreuse des conférenciers de saint Roch se trouve dans les principes que nous venons d'énoncer ; ils conduisent graduellement leurs auditeurs des données naturelles aux données de la révélation, dont ils font sentir la nécessité et dont ils développent ensuite les dogmes avec une admirable clarté. Si c'est là faire bien grande la part de la raison humaine, nous ne voyons pas que cette part soit excessive, et à notre époque de positivisme, l'apologie a besoin d'employer de semblables moyens pour conquérir les cœurs.

G. BERNARD.

Œuvres pastorales de Mgr ISOARD, évêque d'Annecy. Tome III. 1891-1900. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 510 p. — Prix : 7 fr. 50.

La nouvelle série des *Œuvres pastorales* de Mgr l'évêque d'Annecy contient les écrits des dix dernières années du XIXe siècle, de 1891 à 1900, et ces écrits sont méthodiquement classés sous cinq titres généraux formant cinq parties. Dans la première, vingt et une lettres pastorales traitent de tout ce qui concerne la *Vie chrétienne* ; la deuxième partie, *Vie sacerdotale*, est consacrée à dix lettres et allocutions se rapportant aux devoirs du prêtre ; trois lettres, dans la troisième partie, *Rome*, sont des commentaires d'encycliques pontificales ou annoncent le Jubilé épiscopal de Léon XIII et le Jubilé universel de 1900 ; les *Affaires publiques* font l'objet des dix-sept lettres de la quatrième partie ; enfin la cinquième partie, *Approbations*, renferme toutes les lettres

écrites à l'occasion de la publication d'un grand nombre de livres, les louant ou les critiquant.

C'est toute la vie d'un évêque pendant dix ans. Rien n'échappe à l'œil vigilant de cette sentinelle placée au seuil de son Église pour la garder et la défendre ; rien n'effraye son incessante activité et n'arrête son courage. Il instruit son peuple des vérités les plus opportunes, de celles surtout que certains esprits chercheraient à *diminuer* ; il encourage son clergé à marcher dans la voie droite et lui signale hardiment les *nouveautés* à éviter ; son regard voit même plus loin que les limites de son diocèse, et sa voix émue, éloquente, au risque de déplaire aux puissants, dénonce à la France catholique les mesures oppressives, les empiétements dangereux, les abus de pouvoir dont se rendent coupables les divers ministères qui se succèdent ; son jugement sûr et autorisé est vivement sollicité par de nombreux auteurs dont il loue et encourage le talent ou auxquels il signale en toute franchise quelque inexactitude ou quelque dangereuse tendance. Ce troisième volume couronne bien les deux précédents, et ses *Œuvres pastorales* complètes, en même temps qu'elles resteront comme un témoin véridique des événements considérables qui ont pendant les vingt dernières années du XIXe siècle, constitué la vie de l'Église militante, seront le plus beau titre de Mgr l'évêque d'Annecy à l'admiration des lettrés et à la gratitude des catholiques.

Depuis la publication de ce troisième volume, la mort est venue frapper le vénérable et vaillant évêque. C'est une belle carrière épiscopale qui s'achève, couronnée de la double auréole de la science et de la vertu. F. Chapot.

SCIENCES ET ARTS

La Civilisation païenne et la Famille, par le R. P. P. Reynaud. Paris, Perrin, 1901, in-16 de XI-309 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage fait suite à celui publié précédemment par le même religieux : *La Civilisation matérielle et la Morale chrétienne*. Dans ce premier volume, le R. P. Reynaud comparait la morale individuelle dans l'antiquité et dans les temps modernes. Cette fois, il compare la famille païenne et la famille chrétienne. Il n'a pas de peine à faire ressortir la grande supériorité de celle-ci. La situation abaissée de la femme dans l'antiquité, les droits abusifs du père de famille sur les enfants, allant jusqu'au droit de vie et de mort, l'esclavage, faisaient de la famille dans l'antiquité une sorte de prison, où n'apparaissent que de loin en loin quelques belles figures. Au contraire, la famille chrétienne est régie ou doit l'être par une loi de justice et l'amour entre tous ses membres. L'auteur fait très bien ressortir ce contraste ;

au risque de l'exagérer quelquefois. Nous ne croyons point, par exemple, que Notre-Seigneur ait jamais eu l'intention qu'on semble lui prêter de dénier à la société le droit de punir de mort l'adultère (p. 140). L'ouvrage est remarquablement documenté, surtout en ce qui concerne la famille païenne ; le R. P. Reynaud a réuni avec un soin minutieux tout ce que les auteurs grecs et romains nous fournissent de renseignements à ce sujet. Il y a des détails à faire frémir nos âmes pétries par vingt siècles de christianisme. De tels travaux sont éminemment utiles aujourd'hui où l'on paraît vouloir nous ramener aux mœurs antiques. Il est bon que les hommes de ce temps-ci se rendent compte où on les mène. D. V.

Les Grandes Routes des peuples. *Essai de géographie sociale. Comment la route crée le type social. Les Routes de l'antiquité,* par EDMOND DEMOLINS. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de 462 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'origine des races et des sociétés primitives constitue un des problèmes les plus ardus de l'anthropologie et de l'histoire ou de la préhistoire. M. Edmond Demolins pense que la science sociale peut en donner la solution et voici ce qu'il propose. Les premières sociétés humaines auraient pris naissance dans les steppes du plateau central asiatique, où l'homme n'a cessé de mener la vie pastorale la plus simple. C'est le régime communautaire, caractérisé par la socialisation du sol, par l'organisation de la famille suivant le type patriarcal et par l'absence de tout pouvoir public. Les pasteurs n'entrent dans l'histoire qu'au moment où, quittant la steppe, ils passent sur d'autres sols et s'y transforment suivant les circonstances géographiques et les routes qu'ils ont suivies. M. Demolins fait l'historique de ces migrations et décrit les changements que dut subir, en cours de route, l'organisation du travail, de la famille et de la communauté, le type social en un mot.

La place me manque pour raconter ces longues pérégrinations à travers le monde. Je me permettrai seulement quelques observations. M. Demolins énumère dans la filiation des pasteurs de la steppe asiatique les races et les peuples les plus divers. J'y trouve les Lapons et les Esquimaux ; les Peaux-Rouges d'Amérique ; les fondateurs des grands empires du Mexique et du Pérou ; les sauvages des forêts de l'Amazone et de l'Orénoque ; les habitants de la Chine, de la Cochinchine et du Japon ; de la Perse et de l'Inde ; les Arabes des déserts d'Asie et d'Afrique ; les Chaldéens et les Égyptiens ; les Pélasges, les Phéniciens, les Grecs, les Étrusques et les Romains. Voilà un arbre généalogique qui déconcerte mes humbles connaissances ethnographiques. M. E. Demolins n'a-t-il pas confondu deux éléments radicalement distincts, la race, formation naturelle, et le groupe ethnique, produit

de l'activité sociale ? Il ne tient pas compte des découvertes de l'archéologie préhistorique, qui nous révèlent un temps où la géographie physique différait énormément de ce qu'elle est aujourd'hui. Les routes qu'il décrit n'existaient pas encore ou suivaient d'autres directions. Les premières migrations eurent donc lieu par d'autres voies et son hypothèse de l'exode des pasteurs ne serait qu'un événement récent, accompli dans des limites probablement plus étroites qu'il le suppose. La question des Pélasges, auxquels il consacre un chapitre, soulève encore les plus vives controverses. Que savons-nous de précis sur les origines de la Chine, sur le peuplement du continent américain, sur les âges préhistoriques de la Chaldée et de l'Égypte, sur le point de dispersion de l'humanité primitive et sur les causes qui ont engendré la multiplicité des races ?

M. Demolins aurait pu, me semble-t-il, rester sur le terrain des études sociales qui lui est si familier et se contenter de montrer, comme il l'a fait d'ailleurs avec son talent habituel, l'influence incontestable du sol et de la géographie sur le développement des sociétés, sans s'exposer à traiter, *ex cathedra*, tant de problèmes encore insolubles dans l'état actuel de nos connaissances. Ne demandons pas à la science sociale plus qu'elle ne peut donner.

ADRIEN ARCELIN.

Les Sources de la régénération sociale, par le P. A. GRATRY. 3e édition. Paris, Téqui, 1901, in-12 de VI-109 p. — Prix : 1 fr. 50.

Au moment où l'attention des catholiques éclairés se reporte volontiers sur l'œuvre du P. Gratry, où le cardinal Perraud vient de lui consacrer un livre que nul n'était plus compétent pour écrire, on a bien fait de donner une nouvelle édition de cet opuscule épuisé. La seconde avait paru en 1871 sous le même titre et avec une courte préface de l'auteur, où se lisait cette phrase qui, hélas ! n'a point perdu son actualité : « Aujourd'hui, une invasion d'athéisme et de haine, un esprit d'homicide entreprend de détruire la France. » La première édition, remontant à 1848, était intitulée : *Demandes et réponses sur les devoirs sociaux*. Ces pages résument des notions vitales sur les grands facteurs du progrès social — famille, patrie, communauté humaine, Église catholique, — sur les grands crimes sociaux, — homicide et violence, vol et négations du droit de propriété, adultère et débauche, mensonge et faux témoignage. — Quoique certaines expressions, certains exemples, certaines illusions peut-être, aient un peu vieilli, de nombreux passages gardent toute leur éloquence et toute leur opportunité, celui, par exemple, où l'auteur proclame qu'il n'y a de progrès social que par le progrès de la fraternité, et qu'on ne propage la fraternité qu'en la pratiquant, — celui où sont formulés les devoirs de l'écrivain : être

bon d'esprit, encourager par la sympathie, découvrir, soit dans les hommes, soit dans les choses le bien, si petit qu'il soit, l'animer d'un souffle ami et le propager. Quant à la rédaction sous forme de demandes et réponses, comme le catéchisme, elle a ses inconvénients, surtout avec un penseur poète tel que Gratry. Après avoir défini la famille comme il suit : « L'humanité est la moisson de Dieu et la famille est un épi dans la moisson, » il fait demander très justement : « Expliquez-vous. » Mais, d'autre part, les réponses sont souvent d'une netteté lumineuse, celle-ci, par exemple, sur le divorce : « C'est l'adultère légal, ou, si vous aimez mieux, c'est la polygamie successive. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Femme de demain, par ÉTIENNE LAMY. Paris, Perrin, 1901, in-12 de VI-287 p. — Prix : 3 fr. 50.

La femme de demain, que sera-t-elle ? A en juger par certains spécimens de la femme d'aujourd'hui, c'est-à-dire de la femme confectionnée suivant les idées du jour, cette question peut inspirer de vives appréhensions. En présence des nouveaux produits de la culture féminine, en face de l'invasion des brevetées, des diplômées et des doctoresses, on est porté à se demander si la vraie femme n'est pas bientôt destinée à disparaître, et de bons esprits seraient tentés de regretter la femme d'autrefois, moins instruite peut-être que celle d'aujourd'hui, mais aussi imbue de moins de prétentions.

Et, cependant, la femme de demain ne doit pas rester identique à celle d'autrefois : telle est la thèse que soutient M. Étienne Lamy, et cette thèse est juste. Dans la crise religieuse à laquelle nous assistons, les femmes ne peuvent pas rester indifférentes. Tout d'abord, celles qui sont attachées à leurs croyances doivent comprendre qu'elles ont le devoir de les défendre. De plus, toutes les femmes devraient savoir que leur sort dépend pour beaucoup des idées religieuses et morales qui prévalent dans la société. M. Lamy le démontre excellemment dans la partie principale de son ouvrage intitulée : *La Femme et les penseurs*. Toutes les fois qu'un changement considérable s'est produit dans les opinions régnantes, la situation de la femme s'en est ressentie. Il en a été ainsi après la Renaissance, après la Réforme et après la Révolution. Les maîtres de la doctrine révolutionnaire, en particulier Mirabeau, Danton, Robespierre, n'admettaient pas que la femme exerçât une influence hors du foyer, et de ce foyer même, où ils la confinaient, que faisaient-ils ? « Le divorce par le simple consentement, l'égalité entre les enfants légitimes et les enfants naturels, la théorie que les enfants appartiennent à l'État et non à la famille, enlèvent au foyer domestique la permanence, l'honneur, les devoirs. »

Et, maintenant, si l'on recherche quel sort est promis par le socia-

lisme à la femme de l'avenir, il est facile de comprendre que ce sort serait peu enviable. Dans l'organisation socialiste, l'épouse sera sans cesse exposée à l'abandon, la mère se verra séparée de ses enfants ; à la vie de famille sera substituée une existence d'atelier, de cercle, de bibliothèque, d'institutions collectives et banales. « Dans cette société, la femme, tôt ou tard, redeviendra cette sorte d'esclave que l'antiquité estimait le plus malheureux de tous, l'esclave public, celui qui n'avait pas de maître particulier, mais ayant pour maître l'État, c'est-à-dire tout le monde, n'avait à attendre de personne ni pitié, ni justice, ni affranchissement. »

M. Lamy est donc bien en droit de conclure, — comme il le fait dans la troisième partie de son livre, intitulée : *La Femme et l'Enseignement de l'État,* — que la femme doit être éclairée sur les erreurs et sur les dangers qui la menacent ; que « l'éducation des temps de paix » ne lui suffit plus ; qu'il lui faut désormais « l'éducation des temps de lutte, celle qui instruit à soutenir ses croyances contre les objections de l'histoire, des sciences, de la philosophie. » Le moment est venu de se souvenir, dans l'éducation des filles comme dans celle des jeunes gens, « que, si le savoir superficiel contient un péril pour la foi et la morale, un savoir plus profond apporte des appuis à l'une et à l'autre, et que la vérité ne se contredit pas. »

Fénelon a résumé en un mot tout le secret de l'éducation des femmes: « Plus elles sont faibles, dit-il, plus il est important de les fortifier. » L'ouvrage de M. Lamy nous paraît le meilleur commentaire, pour notre époque, de cette parole du grand archevêque de Cambrai.

M. L.

Les Décharges électriques dans les gaz, par J.-J. Thomson; trad. par L. Barbillon. Paris, Gauthier-Villars, 1900, in-8 de xiv-172 p. — Prix : 5 fr.

L'étude des décharges électriques dans les gaz a été souvent reprise et abandonnée : les faits les plus singuliers, détruisant un jour les hypothèses faites la veille, refroidissaient le zèle des physiciens ; de mémorables expériences, comme celles de Röntgen, amenaient au contraire des centaines d'adeptes à ces études. Les expériences se sont multipliées ; il ne manquait plus pour pouvoir aborder facilement l'étude de ces phénomènes qu'un bon livre résumant toutes les expériences importantes déjà faites, donnant les hypothèses qu'elles ont fait naître et les discutant. L'ouvrage de M. J. J. Thomson comble cette lacune ; ses nombreux travaux personnels, sa grande érudition, son absence complète de tout parti pris donnent une très grande valeur à ce livre. Il est divisé en trois chapitres : Décharges électriques dans les gaz ; Effets photo-électriques ; Rayons cathodiques. Toutes les expériences sont

simplement et nettement exposées et chaque fois une note bibliographique permet de consulter le mémoire original. Le traducteur, M. L. Barbillon, a ajouté à la fin du volume treize notes complétant les divers paragraphes et il fait connaître des expériences que M. J.-J. Thomson n'avait pas données, soit qu'elles ne soient pas parvenues à sa connaissance, soit qu'elles soient postérieures à la publication de son ouvrage. Un double système de renvoi permet de trouver la place que chaque note devrait normalement occuper.

Ce livre aura pour lecteurs non seulement les physiciens qui veulent étudier cette branche de la science, mais encore tous ceux qui aiment à se tenir au courant des derniers progrès de la physique.

É. CHAILAN.

Éléments de mathématiques supérieures, par H. VOGT. Paris, Nony, 1901, gr. in-8 de VII-620 p. — Prix : 10 fr.

L'enseignement classique s'arrête normalement en mathématiques élémentaires. Il semblerait naturel qu'il soit possible de passer directement dans l'enseignement supérieur. Pour les étudiants en mathématiques cela est absolument impossible ; pour les physiciens et les chimistes, ils peuvent y arriver, malgré de grosses difficultés. Des connaissances un peu supérieures sont indispensables pour étudier la physique et la chimie. Comment les acquérir : trois systèmes sont en présence : passer une année en mathématiques spéciales, préparer un certificat quelconque dans une Faculté tout en suivant des cours spéciaux préparant la partie mathématique de la physique et de la chimie, ou bien étudier seul dans un ouvrage ce dont on aura besoin en mathématiques.

Gagner un an est une grave affaire, aussi n'hésiterons-nous pas à conseiller aux étudiants qui se sentent pleins de courage de passer directement de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur, s'ils veulent faire de la physique ou de la chimie, en étudiant au préalable et à fond l'ouvrage de M. H. Vogt.

Un bon élève de mathématiques élémentaires peut, sans craintes, aborder l'étude de ce livre. Il y trouvera tout ce qui lui est nécessaire comme : compléments d'algèbre, principes de géométrie analytique, notions très étendues sur le calcul différentiel et intégral. Des exercices, judicieusement choisis, lui permettent de se rendre compte s'il s'est rendu maître des théories.

De tels livres sont difficiles à écrire : où faut-il commencer, où faut-il s'arrêter ? Nous pensons que l'auteur a été trop long dans ses compléments d'algèbre et trop bref sur les équations aux dérivées partielles. Qui de l'auteur ou du critique a tort, je n'ose conclure. Mais je désire formellement qu'un ouvrage pareil soit complété par

quelques notions de mécanique rationnelle. Faudra-t-il les introduire dans une nouvelle édition ou dans un fascicule à part ? C'est à l'éminent auteur de nous répondre. É. CHAILAN.

Les Manifestations du beau dans la nature, par le R. P. JULES SOUBEN. Paris, Lethielleux, 1901, in-12 de 326 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'esthétique, telle que nous la concevons aujourd'hui, n'a été vraiment codifiée que depuis Hégel, qui ajouta aux sciences philosophiques une branche destinée à une extraordinaire croissance. Toutefois l'œuvre posthume d'Hégel, parue en 1835, laissait beaucoup à désirer : trop subjective, elle ne faisait pas à la nature une place suffisamment importante ; elle ne reconnaissait de vraiment beau que les productions de l'esprit, comme si la nature n'était pas le fruit d'une intelligence consciente d'elle-même. C'est un défaut capital que s'efforça de réparer, douze ans plus tard, Théodore Vischer, en traitant des beautés de la nature. Mais Vischer tomba dans le panthéisme, et son engouement exagéré pour l'histoire et pour la science le rend lourd, coriace, injuste, embarrassé de formules abstruses, pour ne pas dire grotesques. Le R. P. Souben reprend l'étude de l'esthétique à un point de vue plus large et plus indépendant. « Comme l'art, dit-il, la nature se présente à nos sens sous des aspects gracieux, beaux ou sublimes. » Le gracieux plaît sans effrayer ; le beau procure une jouissance intellectuelle, harmonique et mesurée, qui rassérène l'esprit plutôt qu'elle ne l'attriste ; le sublime éveille en nous un sentiment d'admiration écrasante et craintive. Le devoir de l'esthète est de connaître et de préciser les causes qui excitent tel ou tel sentiment d'admiration, de vérifier les origines, de contrôler les motifs de ces sentiments. En outre, il doit rechercher l'idée exprimée dans la nature, dans les phénomènes purement physiques d'abord, comme la lumière, puis dans les corps dénués d'une forme définie (l'eau, les lignes du terrain), ensuite dans les corps qui ont une forme géométrique ou cristaux, et enfin les êtres vivants en général, pour se terminer à l'homme, et, de là, remonter à l'Auteur de la création.

Tel est le cadre que le P. Souben s'est proposé de remplir. Quant à la méthode suivie, « l'homme tout entier est en jeu dans ce travail de la connaissance ; seulement les sens supérieurs, l'ouïe et la vue, sont les instruments nécessaires et suffisants de ce discernement du beau ; les sens inférieurs ou bien suppléent, comme le toucher, à quelque défaut de la vue, ou bien, comme les émanations parfumées des fleurs, nous disposent à jouir..., ou encore, comme la saveur des fruits, ajoutent un dernier trait à l'impression de cette jouissance. »

Toute l'œuvre du R. P. Souben est résumée, croyons-nous, dans ces principes généraux. G. BERNARD.

LITTÉRATURE

La Métrique galloise depuis les anciens textes jusqu'à nos jours, par J. Loth. Tome Ier : *La Métrique galloise du* XVe *siècle jusqu'à nos jours.* Paris, Fontemoing, 1900, in-8 de XIII-387 p. — Prix : 8 fr.

M. J. Loth, préparant une édition critique, avec traduction, des plus anciens poèmes de la littérature galloise qui sont d'une grande obscurité par le mauvais état du texte et par l'ancienneté de la langue, s'est attaché tout particulièrement à en établir la métrique. Ces recherches l'ont amené à faire l'histoire complète de la métrique galloise ; et il a jugé utile d'aller du connu à l'inconnu. Il a donc commencé par exposer cette métrique depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, et c'est l'objet du présent volume. C'était la partie la plus aisée de sa tâche parce que cette métrique a été codifiée par deux grammairiens du XVIe siècle et parce que des textes non altérés dans la transmission permettent de se rendre compte de son mécanisme. Le fond est ce que l'on résume du nom de *Cynghanedd*, entrecroisement combiné de rime et d'allitération qui, sous la main de bardes jaloux des difficultés vaincues, a donné naissance à une grande variété de combinaisons souvent fort compliquées. M. Loth expose ces différents systèmes avec une richesse de détails et une compétence que les lettrés du pays de Galles pourraient lui envier : son livre pourrait même servir de manuel de métrique aux jeunes bardes gallois, car il contient pour ainsi dire plus de gallois que de français ; en effet, les nombreux exemples et spécimens de mètres (avec des poésies tout entières) ne sont pas traduits en français, tandis que le français ne vient que pour l'exposition des théories métriques. C'est dire que l'ouvrage de M. Loth s'adresse aux celtistes particulièrement versés dans la philologie galloise et s'intéressant à sa poésie, et aussi aux philologues qu'attire l'algèbre des combinaisons métriques. Ce livre de M. Loth est très méthodique et très complet : les exemples choisis pour les différents mètres sont intéressants en eux-mêmes. C'est œuvre de maître ; mais puisque l'auteur se propose de porter la lumière dans l'ancienne poésie galloise, la question est de savoir quels éléments d'application M. Loth tirera de la métrique moderne, exposée dans ce premier volume, pour restituer la métrique des anciens bardes gallois et faire mieux comprendre à tous égards leurs poésies. Il faut donc attendre la suite de cet ouvrage, lorsque M. Loth passera, pour employer son expression, du connu à l'inconnu.

Au point de vue de l'histoire littéraire proprement dite, il convient de signaler ce que M. Loth dit du *pennill* et de l'*englyn*, deux genres poétiques très aimés des poètes gallois, et les renseignements courts, mais précis, qu'il donne sur l'histoire du bardisme gallois. H. G.

Sainetes inéditos de Don RAMÓN DE LA CRUZ, *existentes en la Biblioteca municipal de Madrid y publicados por acuerdo del Exmo. Ayuntamiento de esta villa*. Madrid, Imp. municipal, 1900, in-8 de XXII-333 p., avec portrait. — Prix : 10 fr.

Quoiqu'on ait plusieurs fois, depuis une centaine d'années, réuni en collection les œuvres de Ramón de la Cruz, un grand nombre restent encore inédites dans les archives de la ville de Madrid. C'est dans ce fonds qu'a puisé la municipalité pour rendre un hommage officiel au poète comique le plus populaire et le plus madrilègne du XVIIIe siècle espagnol. Le choix des *sainetes* et le soin de l'édition ne pouvaient être mieux confiés qu'à M. Cambronero, conservateur de la Bibliothèque municipale, auteur de travaux très remarquables éparpillés en diverses revues et qui mériteraient d'être définitivement recueillis. De ces douze pièces, très variéés de ton, certaines touchent de près à la comédie de mœurs, d'autres valent surtout par leur franche bouffonnerie ; toutes sont d'une lecture charmante et d'un entrain de bon aloi. Il est certain qu'il ne reste plus grand'chose à apprendre sur la manière de D. Ramón. Mais les nombreux admirateurs de son talent si sain, si naturel, si primesautier, accueilleront avec joie cette sélection inédite, consciencieusement éditée et imprimée avec luxe.

LÉO ROUANET.

Ballads of Down, by GEORGE FRANCIS SAVAGE-ARMSTRONG. London, Longmans, 1901, petit in-8 de XII-384 p.

M. Savage-Armstrong s'est exercé dans bien des genres : tragédie, drame philosophique, satire, poésie lyrique, il a tout abordé, et avec succès. C'est toutefois son recueil intitulé : *Stories of Wicklow* qui a été le plus généralement goûté. Il y chantait son comté natal d'Irlande, et l'on a justement loué chez le poète de Wicklow, comme on l'appelle quelquefois, la grâce et la fidélité des descriptions, l'émotion communicative, la profondeur fréquente de la pensée, le rythme musical. C'est par les mêmes qualités que valent ces *Ballades de Down*, consacrées par l'auteur à un autre comté de l'Ulster, qui lui est de même familier et cher. Nous avons ici une série de poèmes d'étendue, de sujet et de ton fort divers, mais qui tous se rapportent, par quelque côté, au comté de Down, qui en dépeignent le paysage ou en rappellent les légendes, ou bien encore qui retracent la vie ou expriment les sentiments de la simple population qui l'habite. Parmi ces derniers, beaucoup sont écrits dans le dialecte local, dialecte d'intelligence aisée, qu'éclaircit au besoin un glossaire qui termine l'ouvrage. Ce sont peut-être les meilleurs; ils sont parfois d'un souffle un peu court, mais pleins de naturel et de charme. D'autres sont plus ambitieux, par exemple : *Saint Patrice et le Druide*, où, dans le dialogue de l'apôtre et de celui qu'il cherche à convertir, sont abordées les mêmes questions philosophiques

et religieuses qui sont le sujet d'un grand poème antérieur de M. Savage-Armstrong : *One in the infinite*; par la voix du druide, âme religieuse et noble, mais esprit sceptique et inquiet, l'auteur semble exprimer des aspirations et des doutes personnels. Plusieurs poèmes narratifs gagneraient à être bien condensés ; le plus étendu, la *Tragédie du Paria*, est de plus très mélodramatique. Sans passer en revue les autres pièces, beaucoup trop nombreuses, on peut dire qu'il y en a peu où l'on ne trouve intérêt ou plaisir. Le style pourrait avoir çà et là un peu plus de vigueur et de relief, mais la langue et la versification, parfois un peu molles, sont partout harmonieuses et faciles.

A. BARBEAU.

Le Style épistolaire, par le vicomte DE BROC. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-18 de 292 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ces pages, consacrées au style épistolaire, l'auteur passe successivement en revue les écrivains qui doivent à ce genre leur célébrité ou qui s'y sont montrés supérieurs. Tels Cicéron, Pline le Jeune, saint François de Sales, Balzac, Voiture, Mme de Sévigné, Mme de Maintenon, Mme du Deffand, Voltaire, Henri IV, Mlle Aïssé, le président de Brosses, etc. Tout en essayant d'analyser le style épistolaire de ces personnages, M. de Broc nous donne de nombreux et très intéressants extraits de leurs lettres, afin de joindre l'exemple au précepte. Nous avons donc là un livre aussi agréable à lire qu'instructif.

Malheureusement, « les lettres n'occupent plus dans notre existence la place qu'on leur accordait autrefois ; elles n'ont plus la même importance, elles n'excitent plus le même intérêt. Comment perdrions-nous du temps à écrire de jolies lettres, quand le télégramme vient abréger le temps et les phrases, en nous permettant de converser en style nègre avec nos amis ? Le format du papier, la carte postale, où, par un nouveau progrès, les illustrations tiennent la plus grande place, tout nous invite à être brefs. » — Le mal est plus profond. Car, à notre avis, c'est plutôt nous qui encourageons tacitement nos fournisseurs et les diverses administrations à nous offrir maints prétextes pour être brefs.

Nous aurions aimé à lire dans ce livre le nom de P.-L. Courrier ; et aussi celui de Mme Swetchine, puisque, selon une remarque assez juste de M. de Broc, la perfection du genre épistolaire semble avoir été de tout temps l'apanage des femmes. Mais l'auteur nous avertit quelque part qu'il s'arrête aux XVIIe et XVIIIe siècles.

ARBEY.

Pascal, par ÉMILE BOUTROUX. Paris, Hachette, 1900, in-12 de 205 p. (*Les Grands Écrivains français*). — Prix : 2 fr.

PASCAL. **Discours sur les passions de l'amour.** Nouvelle édition par G. MICHAUT. Paris, Fontemoing, 1900, in-16 de XV-32 p. — Prix : 0 fr. 50.

J'estime que la maison Hachette commet une grosse erreur en deman-

dant les livres de sa collection mondaine des *Grands Écrivains* non à des historiens ou à des critiques, mais à des philosophes et des métaphysiciens. Ce sont toujours plus ou moins des rêveurs, qui, tout en professant le respect de l'érudition et de la documentation, construisent ou reconstruisent la vie et la pensée des autres surtout avec leur imagination.

M. Boutroux qui est, je crois, protestant, qui a une grande vie intérieure, et beaucoup de talent, le déclare d'ailleurs en maint endroit de son livre : « que l'homme doit chercher en lui-même et non dans une révélation extérieure les principes de sa science, de sa morale et de sa religion... » Vous entendez : de sa science même. Comme Pascal soumettait à Dieu tout ce qui était en lui, — ce sont ses propres paroles — il a donc « cherché dans un docile abandon à l'influence de Pascal lui-même la grâce inspiratrice. » Il a alors écrit un livre séduisant, charmeur, mais qui est un pur roman, et qui porte un beau défi à tout esprit scientifique et critique. Car la vie intime de Pascal et son œuvre est pleine d'obscurité : il n'y a pas de point sur lequel on ne discute depuis deux cents ans. Vous voyez alors la valeur « scientifique » d'une histoire de Pascal qui feint d'ignorer ces controverses, qui met tout en clair, vous entendez bien : tout, et le plan général des *Pensées* lui-même, et la valeur dans ce plan de chaque morceau, et jusqu'au sens précis de l'énigmatique « amulette » : « *Feu... feu... joie, pleurs de joie.* »

La « révélation intérieure » est une belle chose, qui permet de traduire avec assurance et sérénité de pareils textes !

Bien entendu, puisque M. Boutroux a « soumis à Pascal tout ce qui était en lui, » il se trouve avoir épousé sa façon — si juste ! — de juger les casuistes, et son horreur pour ceux qui osent distinguer entre le duel, le meurtre et l'assassinat, ou qui perdent la religion en excusant les personnes qui jeûnent d'avoir bu du vin et de l'hypocras. Il épouse aussi ses sophismes, ses mensonges (« Je ne suis point de Port-Royal »). Il est enfin l'avocat qui fait corps avec son client, qui le « réincarne. » Or, cette prétention de voir en pleine lumière la pensée, la conscience de Pascal, si voilée, si trouble, si impénétrable, est pure chimère. Il n'y a rien de plus subjectif, de plus personnel, disons le mot, de plus romanesque, que ce Pascal. Et cette méthode est tout ce qu'il y a de plus trompeur et de plus dangereux ; car elle brouille tout et met avec sérénité les imaginations de M. Boutroux à la place des idées de Pascal, et les opinions ou passions de Pascal à la place de la vérité.

— M. Michaut, de l'Université de Fribourg, a, au contraire, fait œuvre de prudence dans son Introduction au *Discours sur les passions de l'amour* en renonçant à chercher derrière cet écrit Mlle de Roannez,

ou quelque grande dame. Et il a fait preuve d'érudition et d'habileté dans le commentaire, tout plein d'heureux rapprochements avec les *Pensées*, avec Bossuet, La Rochefoucauld, La Bruyère.

GABRIEL AUDIAT.

Marivaux, par GASTON DESCHAMPS. Paris, Hachette, 1897, in-12 de 191 p. (*Les Grands Écrivains français*). — Prix : 2 fr.

Corneille, par GUSTAVE LANSON. Paris, Hachette, 1898, in-12 de 206 p. (même collection). — Prix : 2 fr.

Racine, par GUSTAVE LARROUMET. Paris, Hachette, 1898, in-12 de 206 p. (même collection). — Prix : 2 fr.

Marivaux, longtemps délaissé ou méconnu, est redevenu, de nos jours, à la mode. Quatre de ses comédies figurent toujours avec honneur au Théâtre français. La *Vie de Marianne* se réédite avec luxe et trouve encore des lecteurs. Le mot « marivaudage », naguère pris en mauvaise part, est aujourd'hui synonyme de fine analyse, d'expression subtile et délicate des sentiments les plus ténus du cœur humain.

Comme le remarque justement son nouveau biographe, Marivaux est le Watteau de la littérature. C'est le meilleur peintre de cette société raffinée du XVIIIe siècle, marquis galants et musqués, pimpantes soubrettes, grandes dames à paniers, parlant la langue la plus vive, la plus spirituelle, la plus déliée qui fut jamais. Sa place était donc tout indiquée dans la collection des *Grands Écrivains français*. Car s'il en est certes de plus puissants, il n'a peut-être point son maître dans l'art de rendre les nuances.

De l'étude fort complète que lui a consacrée M. Deschamps, le chapitre le plus curieux, à notre avis, est celui qui traite de Marivaux journaliste. Car, qui le croirait? l'auteur du *Jeu de l'Amour et du hasard* s'essaya quelque temps à ce genre qui lui convient en apparence si peu. Le *Spectateur français*, il est vrai, ressemble très imparfaitement à nos feuilles d'information à outrance d'aujourd'hui. Il n'en est pas moins piquant de voir le moraliste aimable deviser sur les événements d'alors comme ferait aujourd'hui « Tout-Paris. »

— Le Corneille de M. Lanson est tel qu'on pouvait l'attendre d'un critique aussi autorisé. La vie du poète, peu intéressante en elle-même, fait l'objet d'un seul chapitre. Les neuf autres sont entièrement consacrés à l'œuvre immense, à la révolution produite par le génie de Corneille, à son influence sur notre théâtre, aux rapports de ses tragédies à la vie, telle qu'on la concevait à cette époque. — Nous recommandons spécialement ces dernières pages à ceux qui veulent pénétrer dans l'intime des créations de Corneille. Mais n'y a-t-il pas quelque anachronisme à parler de « cuistres de Saint-Sulpice » à propos de *Polyeucte*? Sans compter qu'on aurait pu laisser cette impertinence à l'actif de M. le duc de Saint-Simon. Un autre reproche plus grave que

nous nous permettons de formuler, c'est qu'en général M. Lanson disserte trop, il est trop abstrait pour la majorité des lecteurs auxquels s'adresse une œuvre de vulgarisation comme la sienne. — La vie de Racine se mêle intimement à son œuvre, et celle-ci s'explique par celle-là. M. Larroumet, donc, a eu raison de traiter la première avec autant d'ampleur que la seconde. Son livre est tout simplement exquis. — L'enfance et la jeunesse du poète, sa carrière théâtrale, sa vie de famille et de cour, son retour à la poésie et ses dernières années occupent plus de la moitié du volume et nous remuent profondément par le spectacle de cette âme si haute, si délicate, et en même temps si simple, de l'ami de Boileau. Quant à l'œuvre, elle fait l'admiration de M. Larroumet, qui trouve pour la caractériser des arguments nouveaux et de nouvelles images. Les partisans — et ils sont légion aujourd'hui — de Racine, qu'on traitait autrefois de « perruque » et qui est trouvé maintenant aussi romantique que les romantiques eux-mêmes, se délecteront à la lecture de ces pages d'une critique très sûre et d'un art achevé. LÉON CHARPENTIER.

Le Roman au XIXe siècle. I. *Avant Balzac*, par ANDRÉ LE BRETON. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1901, in-8 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Le Breton, professeur de littérature à l'Université de Bordeaux, continue la série de ses leçons sur le roman français. C'est une veine heureuse qu'il a su trouver là : et ce sujet, moins rebattu que d'autres, convient à son talent, et lui assure, sans efforts laborieux, d'agréables succès.

Point de recherches d'érudition biographique et bibliographique, qui seraient ici presque déplacées, et qui sont d'ailleurs inutiles : en effet, sur ces auteurs voisins de nous, Xavier de Maistre et Mme de Souza, Pigault-Lebrun et Mme Cottin, Sénancour et Mme de Krüdener, Sainte-Beuve, les articles de dictionnaires et de revues donnent l'essentiel. Le temps n'a pas encore assez dispersé et raréfié les documents pour qu'on ait plaisir à se mettre en chasse. Reste la lecture à faire des œuvres : et s'il est vrai qu'à la longue cela devient monotone et qu'il y en a de fort ennuyeuses, il y en a aussi de très agréables, et c'est à celles-ci que le conférencier, naturellement, s'arrêtera de préférence.

Le public, auditrices ou lecteurs, lui saura gré, d'ailleurs, de remettre un moment dans la lumière ces histoires déjà fanées qui attendrirent nos aïeules : et *Caliste* de Mme de Charrière, et *Adèle de Sénange*, *Charles et Marie*, *Eugène de Rothelin* de Mme de Souza, et *Claire d'Albe* de Mme Cottin, et *Valérie* de Mme de Krüdener. Il est intéressant d'avoir une idée précise, sans être obligé de les lire, des romans macabres de Ducray-Duminil, *Victor ou l'Enfant de la forêt*, *Cœlina ou l'Enfant du*

mystère, qui n'ont pas été sans influence sur le romantisme, même d'*Obermann*, moins connu que célèbre, même de *Bug-Jargal* et *Han d'Islande*, qui m'ont tout l'air de mériter leur peu de popularité.

L'on apprend du reste ainsi à reconnaître comme le terrain de culture où éclosent les grandes œuvres, et l'on voit bien ce que *Delphine* et *Corinne*, ce qu'*Atala* et *René*, ce qu'*Adolphe*, ce que les *Martyrs* et *Cinq-Mars*, — qui sont comme les pièces montées de ce régal, — doivent à l'âme commune de leur époque et au génie propre de leurs créateurs.

Sobre, clair et spirituel dans l'analyse, souple et fin dans la critique, sensible à toutes les beautés de style, d'art et de passion, sauvant par quelque franche réserve ou par un grain d'ironie la morale trop souvent mise à mal par les « âmes de feu » qu'il nous révèle, mais, en fin de compte, indulgent et souriant du moment qu'il y a de la tendresse ou de la flamme (Mme Cottin, Mme de Krüdener) ou des souffrances (Mme de Staël) ou de la poésie (*René*), M. Le Breton a toutes les qualités aimables d'un causeur de cours public et d'un conférencier mondain.

GABRIEL AUDIAT.

Georg Sand's Sprache in dem Romane. « *Les Maîtres Sonneurs*, » von MAX BORN. Berlin, Ebering, 1901, in-8 de 98 p. — Prix : 3 fr. 75.

Dans la « Revue des contributions berlinoises à la philologie germanique et romane », *Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie*, vient de paraître une étude linguistique de M. Max Born sur *les Maîtres Sonneurs*, de George Sand. Tout le monde sait que, parmi les romans champêtres de George Sand, les plus célèbres sont : *la Mare au diable*, *François le Champi*, *la Petite Fadette*, *Jeanne* et *les Maîtres Sonneurs*. George Sand a essayé, avec ces romans, d'introduire dans la littérature le dialecte du Berry, non pas dans toute son originalité et sa pureté native, mais sous une forme mitigée qui fût intelligible au public lettré. Elle s'en explique elle-même dans la préface de François le Champi : « Si je fais parler l'homme des champs comme il parle, il faut une traduction en regard pour le lecteur civilisé, et si je le fais parler comme nous parlons, j'en fais un être impossible, auquel il faut supposer un ordre d'idées qu'il n'a pas... Mais leur langage exige une traduction, il faut écrire en français, et ne pas se permettre un mot qui ne le soit pas, à moins qu'il ne soit si intelligible qu'une note devienne inutile pour le lecteur. » C'est donc une langue spéciale, française dans le fond, mais gardant je ne sais quel goût de terroir, que l'illustre romancier a écrite dans ces romans champêtres. C'est cette langue spéciale que M. Born examine dans *les Maîtres Sonneurs*, au point de vue du lexique et au point de vue de la syntaxe. Ce travail a déjà été fait par Imbert, dans son *Glossaire du centre de la France*, dans le dictionnaire de Sachs-Willate et dans celui d'Hatzfeld et

Darmesteter. M. Born le complète et le rectifie, en s'appuyant particulièrement sur *les Maîtres Sonneurs*, qui ont été un peu négligés par les critiques au point de vue grammatical et lexicologique. Les gourmets en littérature liront avec plaisir et profit le vocabulaire de M. Born, et ils constateront avec lui, que pour la syntaxe, la langue du Berry, telle du moins qu'elle est façonnée par George Sand, se rapproche singulièrement de la syntaxe du XVII[e] siècle. L. MENSCH.

HISTOIRE

Un Paseo por Europa central y meridional, por RICARDO BENAVENT Y FELIU. Gandia, Luis Catalá y Serra, 1899, 2 vol. in-8 de 686 et 750 p.

L'auteur a parcouru l'Espagne, l'Italie, la France, la Suisse, l'Autriche, l'Allemagne, la Belgique et la Hollande ; son livre contient des notes et des impressions de voyage avec un essai historique sur chacun des pays qu'il a visités. Il ne faut pas s'attendre à y trouver ni une description complète des lieux ni une appréciation juste et exacte, au point de vue artistique ou scientifique, des monuments si nombreux qu'un touriste voit seulement en passant. Ce qui concerne l'Espagne excite surtout l'admiration de l'écrivain : ceci est légitime, et les étrangers sont d'accord avec les Espagnols sur les beautés particulières de la Péninsule. Mais il ne faudrait pas s'en rapporter exclusivement à un guide partial, ni à un cicérone intéressé, pour juger sans appel un pays dont on connaît à peine la langue ou dont l'on ne peut apercevoir que des détails. La note qui se dégage, en effet, des deux gros volumes de M. Ricardo Benavent, c'est que l'écrivain consigne surtout des détails et qu'il se fie trop exclusivement à ses yeux ou à ses oreilles, ce qui lui fait commettre un certain nombre d'erreurs, qu'il serait trop long de relever. Écrire, par exemple, que Saint-Laurent a été martyrisé en Espagne, alors que tout le monde sait qu'il est mort sur un gril à Rome, c'est preuve de grande légèreté en fait de science historique. Parler de Lourdes avec des tendances évidentes de scepticisme, c'est n'avoir pas vu notre merveilleux sanctuaire des Pyrénées. S'étendre avec affectation sur le *Maneken-pis* de Bruxelles, c'est se montrer bien mesquin dans un récit d'aussi grande importance apparente que le livre dont nous parlons. Nous ne dirons rien de ce genre fâcheux, malheureusement à la mode, qui fait que les Espagnols citent à tout propos des expressions ou des phrases françaises : Dieu sait comme notre langue est martyrisée par eux et devient parfois même incompréhensible pour nous. En somme, l'ouvrage de M. Benavent, sans lui nier le mérite d'avoir vulgarisé quelques connaissances géographiques, ne répond pas à ce qu'on était en droit d'en attendre : les

impressions décrites ne sont guère personnelles, les menus détails obscurcissent la vue d'ensemble, et cette publication ne sera utile qu'à ceux qui, ayant vu ou étudié par eux-mêmes seront bien aises de trouver çà et là une note qui leur aura échappé. G. BERNARD.

Die neueren Forschungen über die Anfänge des Episkopats, von P. VON DUNIN-BORKOWSKI, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1900, in-8 de VIII-187 p. (forme le 77e fascicule des *Ergänzungshefte zu den Stimmen aus Maria-Laach*). — Prix : 3 fr.

« Nous ne nous sommes pas proposé, dit l'auteur dans sa préface, d'apporter une contribution originale et positive à la solution de tous ces problèmes » (ceux que soulèvent les origines de l'épiscopat). « Notre tâche est seulement d'esquisser la littérature du sujet, d'en montrer le développement, de la discuter dans ses résultats et surtout dans sa méthode. » Il s'agissait, en somme, de saisir à l'œuvre et de juger, à propos d'un cas particulier, les diverses écoles entre lesquelles se sont partagés les historiens du XIXe siècle. Le P. von Dunin-Borkowski a très bien réussi dans une partie de sa tâche : cataloguer et classer toutes les opinions sérieuses émises sur la question. Mais tout en faisant preuve ainsi d'érudition et de sûreté de jugement, il n'a pas aussi bien su rendre vivante et intéressante l'histoire nécessairement un peu abstraite de tous ces systèmes, qui s'engendrent, se modifient, et se remplacent les uns les autres. Son livre a quelque chose d'un peu touffu. Ses conclusions sont toutes en faveur de ce qu'il appelle le conservatisme progressif, dont le représentant le plus éminent est Mgr Duchesne. J.

Un Siècle de l'Église de France. 1800-1900, par Mgr BAUNARD. Paris, Poussielgue, 1901, in-4 de VII-514 p. — Prix : 15 fr.

On n'a pas oublié la très importante et magistrale publication éditée l'année dernière sous le titre de *Un Siècle*, et dont les trois volumes in-folio présentaient une sorte de synthèse du progrès des sciences catholiques au XIXe siècle. Les plumes les plus autorisées y avaient pris part, et fort justement Mgr Baunard avait été sollicité d'y donner son concours. Il avait dû décliner cette offre, préparant lui-même, sur le même sujet, un travail d'ensemble. — C'est cette précieuse étude qu'il nous donne aujourd'hui.

Je dis précieuse, et je crois bien dire, car ses chapitres présentent un arsenal de faits, de déductions, de récits, de résumés à la fois dignes d'attention et capables d'armer les catholiques en leur faisant honneur du long et persévérant effort de leurs devanciers.

La nomenclature seule des vingt-deux chapitres en indique la portée, l'ampleur et le but :

Pie VII et Napoléon (Les Papes réparateurs). — L'Église gallicane. — Le Parti catholique et la Liberté. — Doctrine et Éloquence. — Pie IX et la France. — L'Enseignement chrétien. — L'Ordre sacerdotal et religieux. — L'Épiscopat et l'Unité romaine. — L'Antichristianisme et ses fruits. — Le Règne de Jésus-Christ (Sacré-Cœur, Eucharistie). — Marie Immaculée. — Le Culte et l'art chrétiens. — La Charité. — Léon XIII et l'Église. — L'Anticléricalisme. — Crise politique et sociale. — Études divines et humaines. — La Chaire et la Presse. — Les Missions françaises. — Le Martyre. — La Sainteté et les Saints. — Les Deux Cités.

N'est-il pas vrai que déjà vous devinez l'intérêt de semblables sujets, leur enchaînement harmonieux, leur déduction, que vous en suivez la trame? Le mérite d'écrivain et d'historien de l'éminent recteur des Facultés de Lille était le sûr garant qu'une si vaste synthèse serait menée à bien; en vérité, dans cette tâche, il s'est surpassé; mélancoliquement, il parle d'un *nunc dimittis*, en terminant ce beau livre; certes, après cette éloquente péroraison, de si nombreuses biographies et ces larges études historiques, on aurait droit au repos; mais Mgr Baunard est de ceux qui n'en prendront jamais ici-bas, pour son mérite et pour notre avatange.

La difficulté était de donner un lien à ces chapitres différents; par l'idée maîtresse de l' « unité romaine », la difficulté a été vaincue. En fait, chaque morceau se présente comme un tout complet, et parfois l'ordre pourrait en être interverti, sans modifier le plan général ni tromper le lecteur. Ce sont autant de petits tableaux, rangés sous d'heureuses rubriques, et dont la vue générale présente beaucoup d'harmonie. Pris individuellement, ils sont moins uniformes, et cependant gardent chacun une physionomie particulière.

Hasarderons-nous de très légères corrections à effectuer? Dans l'illumination offerte à Rome par Léon XII, en 1825, à Mgr de Quélen, l'à-propos (et ainsi fut-il fait) était de représenter la cathédrale de Reims (église du sacre de Charles X) et non pas celle de Paris (p. 21). — Mgr de Rohan (p. 30) n'était pas premier aumônier de l'Empereur, mais de Joséphine. — Notre ambassadeur à Rome était Mgr Cortois de Pressigny (et non Courtois p. 36). — Que Mgr Baunard veuille bien effacer l'inutile particule dont le nom de Mgr Frayssinous est toujours gratifié dans le livre. — En parlant (p. 65) de la diplomatie perfide de M. Thiers, il a sans doute voulu dire M. Guizot. — Je trouve (p. 166) une faute d'impression qui dénature le nom de Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême. — A la page 222, au sujet de la *Congrégation*, une phrase donne à entendre que, du temps des attaques de Montlosier, l'abbé Legris-Duval (mort depuis huit ans), vivait encore. — A la page 228,

la date de février 1843, à propos de l'encyclique *Ubi primum*, serait fautive, il faut dire : 1849. — La première édition de ce très beau livre ayant été épuisée en quelques semaines, un troisième tirage ne peut manquer d'avoir lieu bientôt ; voilà notre excuse pour nous permettre ces courtes rectifications.

Une illustration agréable accompagne le texte ; elle varie légèrement, et à son avantage, de celle de la première édition. Et pour tout clore, une modeste et charmante petite gravure du respectable auteur, avec sa physionomie fine, spirituelle et accueillante.

Énumérer les passages saillants nous mènerait très loin, car ils sont nombreux ; on trouve çà et là toute une synthèse catholique de l'histoire contemporaine. Je signale (p. 47) le tableau saisissant des choses qui ont manqué au gouvernement de la Restauration ; — le *parti catholique* (p. 57) et pourquoi ce nom ; — les erreurs des libéraux au concile du Vatican (p. 105) ; — une page pleine de saveur sur le rôle des nations religieuses (p. 141). — un tableau de l'épiscopat français sous le second Empire (p. 163). Mais je vois que je vais citer tout le volume. Que le lecteur l'ouvre lui-même, je ne lui ai pas dit la moitié du bien que je pense d'un travail qui devrait être entre les mains de tous les catholiques de notre temps. G. DE G.

Les Origines de Notre-Dame de Lourdes. *Défense des évêques de Tarbes et des missionnaires de Lourdes. Examen critique de divers écrits de M. H. Lasserre*, par PAULIN-MONIQUET. Paris, Savaète, 1901, in-12 de 494 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les sous-titres de cet ouvrage indiquent assez son contenu. Ce n'est pas précisément l'apologie de Lasserre, loin de là ; mais aussi, après l'avoir lu, on ne peut se défendre de reconnaître que les appréciations sévères de l'auteur semblent parfois assez justifiées. Lasserre aurait peut-être mieux fait de ne point tant mêler la polémique à son œuvre historique. Il fut essentiellement pamphlétaire, et ne sut pas se dégager d'un certain parti toujours vivant, bien qu'heureusement assez peu vivace aujourd'hui, qui, par les intransigeances de ses opinions successives, ses intempérances de langage, son esprit étroitement (ce qui ne veut pas toujours dire rigoureusement) orthodoxe, a peut-être moins servi la cause de l'Église qu'il ne lui a nui. Tout en admettant le bien-fondé de la plupart des assertions de l'abbé Moniquet, basées d'ailleurs sur des documents irréfutables, il ne faut pas oublier que Lasserre, en dépit des lacunes de son talent, et même, si l'on veut, de son caractère, a contribué par ses premières publications, pourtant si discutées, à propager la dévotion à la Vierge de Massabielle. Paix à sa mémoire ! A. R.

Historia del convento de Santo Tomas de Madrid del orden de predicadores. T. I, 1re partie, manuscrito inedito del P. Fr. Antonio Martinez Escudero, publicado por D. Francisco Viñals. Madrid, Avrial, 1900, in-4 de 162 p. — Prix : 4 fr.

Voici un livre précieux pour l'histoire de Madrid et en particulier pour les annales religieuses de l'ordre des dominicains espagnols. Son auteur le composa entre les années 1783 et 1807. L'ouvrage complet comprend trois volumes qui ont été dispersés, et D. Francisco Viñals, qui possède le premier, en publie ici la partie intéressante ; le reste du manuscrit se trouve à Oviédo. La fondation du couvent de Saint-Thomas de Madrid, de la rue d'Atocha, remonte à 1565 ; le manuscrit imprimé *nous porte* jusqu'à 1759. Le P. Martinez Escudero relate avec une fidélité scrupuleuse, dans un style très simple et très naturel, tel qu'il convient à une chronique, les événements dont il a suivi la trace dans les archives de son propre couvent, complétés par d'autres documents qu'il s'est fait prêter pour la circonstance, ainsi que par ceux dont il a été le témoin oculaire. C'est un travail de patience qui a dû coûter bien des veilles au bon religieux ; car il déclare lui-même ne l'avoir accompli que la nuit, pour ne rien négliger des devoirs de la vie monastique. Ce manuscrit, inconnu de D. Tomás Muñoz y Romero, auteur du *Diccionario bibliográfico-historico de los antiguos reinos, provincias y santuarios de España*, imprimé à Madrid en 1858, et de tous les écrivains modernes qui ont étudié l'histoire de Madrid et la bibliographie hispano-dominicaine, vient combler une lacune importante dans l'histoire de l'ordre de saint Dominique; il est précieux pour tous ceux qui s'intéressent à l'Espagne et à sa capitale, en même temps qu'aux belles-lettres.

G. Bernard.

Les Morts mystérieuses de l'histoire. Souverains et princes français, de Charlemagne à Louis XVII, par le docteur Cabanès. Paris, Maloine, 1901, in-8 de XVIII-540 p. — Prix : 6 fr.

Le docteur Cabanès, auquel la Faculté de médecine de Paris vient de confier l'organisation d'un Musée rétrospectif de la médecine, était tout désigné pour remplir cette intéressante mission. Rédacteur en chef de la *Chronique médicale*, auteur du *Cabinet secret de l'histoire*, des *Curiosités de la médecine*, sans parler d'autres œuvres historiques qui ne se rattachent pas aussi directement à la science médicale, le docteur Cabanès vient de mettre le sceau à sa réputation d'historien et d'érudit, en publiant *les Morts mystérieuses de l'histoire. Souverains et princes français, de Charlemagne à Louis XVII.*

Infatigable, il prépare en ce moment une deuxième série de cet ouvrage : la *Mort de Napoléon*, etc., et deux autres études historiques : *Marie-Antoinette et la princesse de Lamballe* et *les Évadés de la médecine*. Ses premiers travaux datent de 1885. « On peut, dit le pro-

fesseur Lacassagne, dans l'éloquente préface qu'il a donnée aux *Morts mystérieuses*, mesurer le chemin parcouru depuis cette époque. Et M. Cabanès n'a pas prononcé l'*Exegi monumentum !* Outre les deux volumes qui doivent faire suite à cette première série des *Morts mystérieuses*, il nous annonce : *Les Fous de l'histoire*, *les Poisons de l'histoire*, etc. Voilà certes beaucoup de promesses ; mais nous ne doutons pas qu'elles soient tenues. »

La grandeur des personnages que met en scène le docteur Cabanès et le romanesque des accusations portées contre les auteurs présumés de leurs morts, rendent les problèmes qu'il se pose particulièrement passionnants ; et il les résout avec cette patience infatigable du chercheur qui connaît la valeur des sources et tout le parti qu'on peut en tirer. J. MEYNIER.

Histoire de France, par ERNEST LAVISSE. Tome II. 2e partie. *Les Premiers Capétiens (987-1137)*, par ACHILLE LUCHAIRE. — T. III, 1re partie. *Louis VII, Philippe Auguste, Louis VIII (1137-1226)*, par le même. — 2e partie. *Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328)*, par CH.-V. LANGLOIS. Paris, Hachette, 1901, 3 vol. in-4 de 414, 417 et 434 p. — Prix : 18 fr.

Pour les chapitres de son *Histoire de France*, relatifs à la royauté capétienne jusqu'à la mort de Louis VIII, M. Lavisse s'est adressé à M. Luchaire, et il ne semblait pas qu'il pût trouver un collaborateur plus compétent que l'auteur de *l'Histoire*, si généralement estimée, *des institutions monarchiques sous les premiers Capétiens* et d'un *Manuel des institutions* pour la même période, qui a reçu un accueil aussi favorable.

L'on pouvait craindre cependant que M. Luchaire, chargé déjà d'une tâche analogue dans l'*Histoire générale*, ne fût pris de lassitude à revenir sans cesse sur le même sujet, et que son exposition se ressentît de cette lassitude. Mais, tandis que M. Luchaire s'était presque borné dans l'*Histoire générale* à reproduire, textuellement parfois, son *Histoire des institutions monarchiques*, il a repris ici son travail en sous-œuvre et nous offre une rédaction nouvelle et visiblement soignée. Certains morceaux, comme le sous-chapitre relatif à saint Bernard, qui avait fait l'objet d'une lecture à l'Académie des sciences morales et politiques, ont été particulièrement étudiés dans le fond et dans la forme. Et pourtant, dans l'ensemble, son travail, surtout le volume relatif aux premiers Capétiens, ne nous satisfait pas.

Nous n'ignorons pas combien il est difficile de dégager une idée d'ensemble précise d'une société aussi complexe que la société féodale aux XIe et XIIe siècles. Le tableau que nous donne de cette époque M. Luchaire tourne, par endroits, à la caricature. Le désir d'être vivant, et de faire passer sous nos yeux des figures animées, l'a conduit à

nous tracer des portraits particuliers; généraliser ces types et les présenter comme ceux de la société entière est dangereux et exagéré.

Au point de vue doctrinal, nous sommes obligé de mettre nos lecteurs en garde contre un ouvrage où l'on présente la Très Sainte Vierge comme une « divinité » et où le rôle de l'Église est assez mal compris et défiguré. Quelle contradiction, par exemple, y a-t-il à déclarer que, devant Dieu et devant son Église, il n'y a point de différences entre le serf et l'homme libre, et recommander aux serfs d'obéir à leurs maîtres et de subir leur condition ? L'égalité morale et surnaturelle n'empêche malheureusement pas plus l'inégalité sociale que l'inégalité physique. De même, est-on bien venu à parler si vivement de la superstition du moyen âge, à une époque où tant de gens, même incroyants, ont la superstition du 13, pour ne parler que de celle-là ? Et M. Luchaire, en semblant généraliser, a oublié l'importance de ce fait qu'il signale cependant lui-même, que telle de ces superstitions était considérée comme suspecte d'hérésie.

Aux deux demi-volumes de M. Luchaire, nous préférons celui de M. Charles-V. Langlois, à qui est échue la tâche de parler de saint Louis et de ses successeurs jusqu'aux Valois. Il avait donné une thèse remarquable sur Philippe III et préparait, depuis longtemps, l'histoire de Philippe le Bel. Il n'est assurément pas inférieur à M. Luchaire, pour le fond ni pour la forme, et il nous semble qu'il a mieux trouvé la note juste et que, dans l'ensemble, le tableau qu'il nous trace du XIIIe siècle et des débuts du XIVe est plus exact que celui que M. Luchaire nous a donné de l'époque précédente. E.-G. LEDOS.

Mémoires du vicomte DE TURENNE, **depuis duc de Bouillon (1565-1586),** publiés, pour la Société de l'histoire de France, par le comte BAGUENAULT DE PUCHESSE. Paris, Laurens, 1901, in-8 de x-318 p. — Prix : 9 fr.

Henri, vicomte de Turenne, descendait (il nous l'apprend lui-même) des anciens comtes d'Auvergne. Son grand-père, François II, vicomte de Turenne, était lieutenant-général de l'Ile-de-France, et fut ambassadeur à Rome en 1528. Son père, François III, épousa, en 1545, Éléonore de Montmorency, fille aînée du connétable, qui lui donna deux enfants, Henri, l'aîné, et Madeleine, dite Mademoiselle de Montgascon, née le 25 août 1556, mariée, en 1572, à Honoré de Savoie comte de Tande, et veuve l'année même.

Henri était né au château de Joze près de Clermont, le 27 septembre 1555. Il avait deux ans, quand il perdit son père blessé mortellement à Saint-Quentin ; sa mère était morte l'année d'avant. Élevé à Chantilly, ou à la cour par son aïeul, il n'avait que douze ans lorsqu'il le vit succomber le surlendemain de la bataille de Saint-Denis. Marié en

1591, par Henri IV, à Charlotte de la Marck, duchesse de Bouillon, il la perdit en 1594, sans en avoir d'enfants ; mais elle lui laissa ses biens considérables et son titre. Le Roi négocia un second mariage pour lui avec Élisabeth de Nassau, fille du prince d'Orange et de Charlotte de Bourbon, qui lui donna deux fils et six filles. C'est à l'aîné de ses fils, Frédéric-Maurice, prince de Sedan, qu'il adressa ses *Mémoires*. Le second fut l'illustre Turenne.

Ces *Mémoires*, connus sous le nom de *Mémoires de Bouillon*, ont été publiés, pour la première fois, en 1766, à Paris, « en la boutique de Langelier. » Ils l'ont été depuis dans la *Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France* (Londres, 1788) dans le *Panthéon littéraire* de Buchon, dans la *Collection Petitot*, et dans la *Collection Michaud et Poujoulat*. De plus, on en trouve des copies manuscrites à la Bibliothèque nationale, à celle de l'Arsenal et à celle du ministère de la guerre. Mais il n'existe, paraît-il, de ces *Mémoires*, qui « sont un des plus importants et véridiques documents historiques sur la période des guerres de religion », aucune édition vraiment critique, et c'est ce qui a engagé M. le comte Baguenault de Puchesse à les publier de nouveau.

Il a eu la bonne fortune de retrouver « nombre de justifications contemporaines,.. des lettres adressées au vicomte de Turenne par les grands personnages avec lesquels sa vie fut intimement mêlée, et, particulièrement, toute une série de correspondances de son compagnon de lutte de chaque jour, de son maître et son ami le jeune roi de Navarre, notre futur roi Henri IV... » Les lettres du « Béarnais », au nombre de trente-trois, complètent heureusement les *Mémoires de Henry de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne et depuis duc de Bouillon, adressées à son fils, le prince de Sedan.*

Bouillon avait trente-deux ans à peine, lorsqu'il écrivit ses *Mémoires*. Sa vie était déjà assez remplie pour pouvoir être donnée en exemple à son aîné. Pourquoi n'a-t'il pas poussé plus loin son récit ? car rien n'indique qu'il ait été jamais achevé. M. Baguenault de Puchesse émet l'opinion qu'il aurait été fort embarrassé d'expliquer sa conduite sous Henri IV, qu'il ne servait qu'autant que celui-ci pouvait lui être utile, et avec lequel il finit par se brouiller entièrement.

Il regarde comme probable sa trahison au moment de la conspiration de Biron. Quelles gens peu commodes que ces grands huguenots ! et de quelle patience leur ancien chef dut user avec eux. J. MEYNIER.

Siéyès (1748-1836), *d'après des documents inédits*, par ALBÉRIC NETON Paris, Perrin, 1900, in-8 de 460 p. — Prix : 7 fr. 50.

S'il est un homme politique bien oublié aujourd'hui, c'est assurément Siéyès. Et pourtant cet homme a exercé sur la Révolution nais-



sante une influence prépondérante. C'est lui qui, condensant dans une formule brève, simple, frappante, plus séduisante que vraie, les revendications du tiers état, a contribué le plus peut-être à soulever l'opinion contre les abus de l'ancien régime. Dans la plupart des mesures prises par l'Assemblée constituante, dans la journée du 20 juin, dans la déclaration des droits de l'homme, dans la nouvelle division administrative de la France, il eut une part considérable, et il en doit porter en grande partie la responsabilité. Mais son rôle ne tarda pas à s'amoindrir, sa popularité fut éclipsée par celle de personnages moins théoriciens, mais plus agissants, Mirabeau, Barnave, les Lameth, etc. Exclus de la Législative par une regrettable résolution de la Constituante, il reparut à la Convention, mais il s'éclipsa rapidement ; très engagé dans le travail des commissions, il ne prit guère part aux grandes discussions publiques et après la chute de ses amis de la Gironde, il devint de plus en plus silencieux. Pendant la Terreur, suivant le mot qui lui est attribué, il « vécut », on ne le vit sortir de sa retraite que pour accomplir deux actes qui ne sont guère à son honneur : voter la mort de Louis XVI et s'associer à la honteuse démarche de Gobel venant à l'Assemblée répudier son caractère sacerdotal et déposer ses lettres de prêtrise. Après le 9 thermidor, Siéyès reparut : on le vit développer de nouveau ses théories politiques pour la Constitution nouvelle et prendre place aux Cinq-Cents, puis aller à l'ambassade de Berlin où il croyait faire merveille et où il n'obtint pas grand'chose. Nommé Directeur, il s'associa à Bonaparte pour faire le 18 brumaire ; mais le vieux politicien fut joué par le jeune général qui l'accabla de protestations et de respects, mais fit échouer ses projets de constitution si industrieusement échaffaudés. L'homme d'épée l'emporta sans peine sur l'homme de plume qui se consola de ses échecs en acceptant des dotations, un titre de comte et une place d'académicien. Sous l'Empire, Siéyès fit comme sous la Terreur : il vécut, mais il vécut plus grandement. Exilé à la Restauration comme régicide, rentré à Paris après la révolution de Juillet, il mourut presque ignoré, en 1836 : un discours sur sa tombe fut le seul hommage de la France moderne à l'un des hommes qui avaient le plus contribué à la fonder.

C'est cette mémoire que M. Albéric Neton a voulu tirer de l'oubli; il l'a fait dans un livre très étudié, mais où peut-être il cherche à donner à son héros des proportions exagérées. Siéyès fut un esprit distingué, ce ne fut pas un caractère; cela tient à son dédain absolu des faits, des intérêts, et des traditions qu'il a voulu plier aux exigences de la théorie pure. Il s'est jugé et condamné lui-même quand il a écrit cette phrase : « La saine politique n'est pas la science de ce qui est, mais de ce qui doit être. »

M. DE LA ROCHETERIE.

Madame Louis Bonaparte, par C. d'Arjuzon. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-8 de 436 p. — Prix : 7 fr. 50.

Un premier petit volume in-12 retraçait la jeunesse d'*Hortense de Beauharnais*; — ce fort in-8 nous dit aujourd'hui ce que fut *Madame Louis Bonaparte*, depuis son mariage jusqu'au mois de juin 1806, époque à laquelle la fille de l'impératrice Joséphine devient reine de Hollande. L'histoire de la mère de Napoléon III sera continuée dans ces proportions et nous promet sans doute ainsi deux autres tomes. L'auteur, Mlle d'Arjuzon, possédait de nombreux papiers de famille venus de son grand-père, premier chambellan de Louis Bonaparte; elle a voulu y joindre les documents originaux des Archives et avec beaucoup de talent, beaucoup de sagacité, une sage persévérance, une louable fidélité, elle a mené son travail à bien. Son début était agréable, il promettait beaucoup. Ce nouveau volume tient toutes les promesses et se présente au lecteur sous la forme la plus attrayante d'un style facile, d'une langue élégante, d'un réel talent de mise en scène. Les citations des Mémoires contemporains sont toujours amenées avec discrétion et à-propos ; les références, notées avec sûreté, sont exactes, fidèles, précises, et appuient le récit sans l'alourdir. Grâce aux détails fournis sur les événements du Consulat et des premières années de l'Empire, c'est l'histoire anecdotique de la cour qui passe sous nos yeux. Et si le lecteur ne saurait s'en plaindre, la critique pourrait cependant remarquer que ces menus faits ne se rapportent pas tous directement à « Madame Louis; » il conviendrait d'en omettre quelques-uns pour ne pas transformer en une étude générale ce qui doit n'en présenter qu'un épisode.

Mlle d'Arjuzon ne prend pas parti pour son héroïne avec éclat; elle expose discrètement les faits, et, avec une délicatesse que plus d'un historien lui peut envier, elle raconte les péripéties de ce ménage où le mari est maladif, désagréable, acariâtre, jaloux, la femme attristée, malheureuse et n'offrant... encore nulle prise à la critique. Du petit hôtel de la rue de la Victoire au palais de la rue Cerutti (rue Laffitte), elle nous promène à la Malmaison, à Compiègne, au château de Saint-Leu surtout, et même à ce village de Saint-Amand où ce chétif prince Louis va faire une cure de « boue » et emmène, pour la mieux surveiller sans doute, toute sa maison.

Les fêtes du Consulat, les cérémonies du sacre, les petites pièces de comédie, les belles toilettes et les beaux atours, sont matière, je ne dis pas prétexte, à des descriptions qui, sous une plume féminine, prennent une importance dont l'intérêt nous gagne à notre tour. Que tous ces personnages si magnifiques — très splendides surtout à travers le recul du temps — aient possédé moins de petits défauts que de grandes qualités, Mlle d'Arjuzon n'est pas éloignée de le penser, par conséquent

de le dire ; un sentiment de fidélité respectable lui dicte en partie cette conclusion, écho elle-même de sa conviction ; rien n'est plus naturel. Une légère sourdine à cette admiration peut et doit être proposée ; de telles restrictions compléteraient le visible et méritoire effort d'impartialité que l'auteur s'est proposé d'atteindre. Ainsi, en cet hiver tragique de 1804, les rôles paraissent un peu intervertis, et la terreur qui alors régna à Paris venait des menées de la police, des barrières fermées, des perquisitions et des arrestations, bien plus que des complots effectifs des chouans, comme le croit et le dit l'auteur.

Les félicitations insérées alors au *Moniteur* furent nombreuses sans doute, mais non pas « spontanées. » Le suicide de Pichegru est au moins sujet à controverse, et la conspiration du duc d'Enghien (disons en passant qu'il n'habitait pas à Ettenheim un « château » mais une maisonnette) n'existait pas; même par ce prétexte on ne peut justifier l'arbitraire de son enlèvement et la violation du territoire voisin. Une faute d'impression a fait imprimer (p. 32), en parlant de l'archevêque de Paris : du Belloy, au lieu de : de Belloy.

Il convient peu de s'arrêter sur ces vétilles ; il convient beaucoup d'insister sur le côté documentaire et sérieux de l'ouvrage, et surtout de féliciter Mlle d'Arjuzon d'avoir écrit un charmant livre, d'une lecture tout à fait captivante, qui lui a demandé beaucoup de recherches dont nous n'avons plus qu'à constater l'attrait et à savourer l'agrément.

G. DE G.

Souvenirs du baron DE BARANTE, **1782-1866,** publiés par son petit-fils CLAUDE DE BARANTE. Tome VIII et dernier, avec une table générale, un index alphabétique et un errata. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-8 de 543 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce huitième volume clôt une publication qui constitue une très importante contribution à l'histoire des deux premiers tiers du XIXe siècle. Nous en avons attentivement suivi toutes les phases. Dans celle-ci, nous voyons disparaître les principaux correspondants de M. de Barante et M. de Barante lui-même. C'est d'abord M. de Sainte-Aulaire. Il écrivait à son ami le 27 octobre 1854 : « Je vous remercie de m'avoir écrit en sortant de la messe : ce point de départ est entre nous très sympathique... Je crois qu'il y a encore de l'huile dans la lampe ; mais il ne faudrait pas un fort coup de vent pour emporter le lumignon qui brûle encore » (p. 83). Le « coup de vent » arriva quelques jours après, le 12 novembre. L'année suivante, le comte Molé : « Auriez-vous pu croire, écrit le duc Pasquier le 24 novembre 1855, que vous apprendriez par moi la fin de M. Molé, par moi, son doyen de quatorze ans? Il est mort hier, à Champlâtreux, d'une apoplexie qui l'a frappé au milieu de son dîner » (p. 115). Quelques

mois après, M. Guizot écrivait de son ancien rival : « Dans tout ce qu'on a dit de M. Molé, même vous, il n'y a pas eu un vif mouvement de cœur, un vrai regret d'ami. Ce très aimable homme n'avait pas d'amis » (p. 137). En décembre 1856, c'est le tour de M. de Salvandy; à la fin de janvier 1857, celui de la princesse de Liéven. — « On n'attire que par de la grâce, dit la duchesse de Sagan; elle n'avait que bel air; on n'attache que par le cœur, il ne dominait pas en elle » (p. 155). Suivent deux lettres de M. Guizot, bien touchantes, où il retrace les derniers jours, les derniers instants de celle dont il avait si longtemps cultivé l'amitié (p. 156-159) : « Une heure après sa mort, son fils me remit une lettre d'elle, écrite et cachetée la veille au soir, au crayon : « Je vous remercie de vingt années d'affection et de bonheur. Ne m'oubliez pas, adieu, adieu. Ne refusez pas ma voiture le soir. » Elle m'a légué 8,000 francs de rente viagère, une voiture. »

En mai 1858, mort de la duchesse d'Orléans; la duchesse de Sagan dénonce « son défaut de jugement politique et son inapaisable ambition » qui la rendaient « une compromission perpétuelle et un péril pour les siens » (p. 180). Decazes, Aberdeen, la princesse de Broglie se suivent rapidement dans la mort. Sur Cavour, le duc Pasquier est catégorique : « Celui qui a foulé aux pieds tous droits constatés et écrits dans les traités les plus solennels..., celui-là n'est, à mes yeux, qu'un révolutionnaire acharné qui n'a reculé devant rien pour pouvoir offrir à l'Europe la toute-puissance des faits accomplis, c'est-à-dire le triomphe de la force brutale » (p. 319). Quelques mois après, le même duc Pasquier, qui s'était remis d'un catarrhe, qui même s'en était débarrassé par les vomissements qu'avait amenés l'absorption d'une glace malsaine, disparaît à son tour dans sa quatre-vingt-quinzième année (p. 348) : « Il a conservé presque jusqu'à la dernière minute sa présence d'esprit, son sang-froid, son intérêt aux personnes et aux choses. Il était dès longtemps et très sincèrement préparé. » Quelques jours après, M. Guizot pensait à M. le comte Duchâtel pour la succession du duc Pasquier à l'Académie : ce fut M. Dufaure qui l'obtint.

Au milieu de toutes ces morts, M. Guizot est remarquable de bonne santé et d'activité intellectuelle. Le 18 septembre 1863, il écrit : « Je viens de donner le dernier bon à tirer du *Recueil de mes discours politiques*. Vous en avez déjà deux volumes, vous recevrez bientôt les trois derniers. On commence l'impression du tome VI de mes *Mémoires*, qui va de 1840 à 1842; cinq chapitres; j'achève d'écrire le dernier. Je me hâte de finir ces Mémoires. J'aurai soixante-seize ans dans trois semaines. Il me faut encore deux volumes pour arriver à l'ouverture de la session de 1848... Mes Mémoires terminés, si Dieu me donne encore vie et force, j'écrirai quelques méditations sur la religion chrétienne, etc. » (p. 371). Il se faisait ces promesses et il les tint. M. de Barante ne vit

pas la fin des publications de son ami : il mourut le 21 novembre 1866.

J'ai négligé à dessein bien des pages intéressantes de ces Mémoires, ou plutôt de ces correspondances. Les historiens s'y reporteront comme au commentaire le plus varié, le plus distingué des événements au milieu desquels elles se développent. Les appréciations politiques y ont une large part ; les discussions de l'Académie française y jouent un grand rôle. — L'éditeur a joint à ce dernier volume une table des lettres, un index alphabétique et un errata. VICTOR PIERRE.

Souvenirs politiques du comte DE SALABERRY **sur la Restauration (1821-1830)**, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par le comte DE SALABERRY, son petit-fils. Paris, A. Picard et fils, 1900, 2 vol. in-8 de 285 et 330 p. — Prix : 16 fr.

Le comte de Salaberry, député de Blois, où son nom n'a pas cessé d'être dignement porté et de représenter la tradition royaliste, fut un des députés les plus intimement fidèles au fécond ministère de M. de Villèle. Ses Mémoires intéresseront au plus haut point les personnes qui voudront se rendre compte de l'état d'âme d'un membre de la majorité qui soutint ce cabinet dans la longue période qui s'écoula de 1821 à 1828. Il ne faut point y chercher de hautes vues politiques ni l'élégante impartialité dont les personnes qui écrivent aiment souvent à se parer. M. de Salaberry est un homme de bon sens, profondément et honnêtement dévoué à la monarchie et à la patrie, sincèrement indigné des injustices et des calomnies qui contrecarrent l'action politique des hommes qui détiennent le pouvoir et qu'il sait honnêtes et patriotes comme lui. Il ne se prétend pas « ministrable » comme nous dirions aujourd'hui ; mais il vit assez près du pouvoir pour démêler bien des intrigues et il ne voit aucune raison pour ne pas exprimer très crûment l'indignation qu'elles lui inspirent. Il est sans pitié pour les hommes guidés par l'ambition personnelle comme Chateaubriand et pour ceux dont il suspecte la fidélité royaliste.

Au point de vue purement littéraire, on peut reprocher à ces Mémoires des longueurs et des redites ; mais l'honnêteté qui s'en dégage repose de la versatilité fatigante de beaucoup des hommes politiques qui ont illustré la première partie du XIXe siècle. L'affaire des marchés Ouvrard est exposée d'une manière très complète et très claire. M. de Salaberry démasque la machination dont elle fut le résultat, et permet aussi d'y discerner ce qui se dégage de tout l'ensemble de cette période de l'histoire de France : une sorte de laisser-aller du pouvoir qui explique les chutes terribles dont le pays a été la grande victime. Un homme politique ne doit pas se contenter du jugement de sa conscience à une époque où l'opinion publique règne sur les rois eux-mêmes. Il doit veiller à se donner les apparences de la raison avec

autant de soin que s'il avait tort et que s'il était un coquin. C'est, hélas ! ce que depuis bien longtemps les hommes politiques les plus honorables ont oublié en France. On sent que souvent M. de Salaberry a la conscience de ce défaut, et qu'il gémit de son impuissance à y remédier.

EUGÈNE GODEFROY.

Histoire du second Empire, par PIERRE DE LA GORCE. T. V. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-8 de 538 p. Ouvrage couronné par l'Académie française. — Prix : 8 fr.

Les quatre premiers volumes de M. de la Gorce avaient raconté la période brillante de l'Empire ; le cinquième aborde la période incertaine et troublée. Ce n'est point encore l'année terrible et fatale, mais c'en est la préface. Sadowa a détruit le prestige impérial en Europe ; à côté de la France qui se confine dans son glorieux passé, il a montré une puissance jeune et vigoureuse, qui, après un long recueillement, se révèle tout d'un coup avec une force et une audace inconnue et se pose vis-à-vis de la nation chevaleresque, mais un peu frivole, en rivale dangereuse et réfléchie. Puis c'est l'évacuation du Mexique et le drame sanglant de Queretaro ; après le prestige diplomatique, le prestige des armes se voile à son tour. Le succès de la Prusse oblige l'Empereur à modifier le système militaire français, jugé mauvais et insuffisant ; mais les méfiances du public, les déclamations d'une opposition, alors plus ardente qu'éclairée, forcent le ministre auteur du nouveau projet à ne pas aller jusqu'au bout de ses conceptions ; et pour comble de malheur, ce ministre, le maréchal Niel, meurt prématurément avant d'avoir pu achever l'organisation et commencer l'exécution de ses plans. Dans l'ordre économique les conflits éclatent entre le capital et le travail et aboutissent aux échauffourées sanglantes d'Aubin et de la Ricamarie.

Au milieu de toutes ces tristesses et de toutes ces incertitudes, il y a encore quelques retours de fortune, mais bien fugitifs. L'Exposition de 1867 jette un éclat extrême ; peuples et souverains accourent de toute l'Europe et reviennent à Paris pour l'admirer, mais au moment le plus éblouissant éclate comme un coup de tonnerre la nouvelle de l'exécution de Maximilien, et les fêtes luxueuses, préparées pour les hôtes princiers en sont comme couvertes d'un voile de deuil. A Mentana, l'Empereur, redevenu, après d'assez anxieuses hésitations, fidèle à son rôle de protecteur de la Papauté, sauve les États romains de l'invasion de Garibaldi ; mais cet obstacle, légalement opposé à des ambitions impatientes, amène entre le cabinet de Florence et celui des Tuileries un refroidissement qui se fera sentir à l'heure du danger.

L'Empereur commence à douter de son étoile et la France doute de l'infaillibilité de l'Empereur. Pour rajeunir sa popularité qui s'évanouit,

le Souverain songe à modifier son système de gouvernement; c'est l'empire libéral qui succède à l'empire autoritaire. M. de la Gorce raconte longuement dans son cinquième volume cette tentative, vivement combattue par les amis de la première heure, encouragée par un groupe de libéraux loyalement ralliés, maintenue par la volonté de Napoléon III, et qui aboutit, après des négociations tourmentées, au ministère Émile Ollivier. C'est sur sa constitution que se ferme ce volume.

Est-il besoin de dire qu'il est digne de ses aînés, que comme dans ceux-ci, les déductions ingénieuses, les observations judicieuses, les tableaux pleins de pittoresque, les portraits tracés de main de maître abondent? Parmi ces portraits, que l'auteur nous permette d'exprimer notre préférence pour celui d'un homme qui n'a fait, hélas! que traverser la vie, mais que ses qualités charmantes et solides faisaient aimer de tous, François Beslay. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de la liberté de conscience en France depuis l'édit de Nantes jusqu'à juillet 1870, par GASTON BONET-MAURY. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 263 p. — Prix : 5 fr.

L'*Histoire de la liberté de conscience en France* aurait pu être un bon livre et un livre intéressant. Mais il eût fallu pour cela l'écrire d'un esprit large et avec le souci scrupuleux de l'information exacte. Or, ce n'est pas le cas pour M. Gaston Bonet-Maury, qui me paraît, comme la plupart de ses coreligionnaires, apprécier beaucoup la liberté de conscience pour lui, mais l'aimer fort peu pour les autres. Pour en être convaincu, il suffit de lire les passages où il est question des jésuites, de la Congrégation et autres institutions catholiques, dont il n'a même pas pris la peine d'étudier l'histoire à ses sources, et dont il parle comme en parlait jadis Homais et comme en parle aujourd'hui M. Trouillot. Je n'en dirai pas davantage; ce volume ne présente pour les catholiques aucune espèce d'intérêt. Bien des passages les agaceraient : ils ont pour le moment assez d'ennuis, pour ne pas en chercher de nouveaux, quand rien d'ailleurs ne les y oblige.

ÉDOUARD PONTAL.

La Presse royaliste de 1830 à 1852. Alfred Nettement, sa vie, ses œuvres, par EDMOND BIRÉ. Paris, Lecoffre, 1901, gr. in-8 de 567 p. — Prix : 7 fr. 50.

Un volume de M. Biré est toujours un régal pour les lettrés, pour les curieux une bonne fortune. L'attente des uns et des autres ne sera pas trompée ici. En racontant la vie de Nettement, M. Edmond Biré en a pris prétexte, disons plus vrai : s'est habilement mis en mesure pour peindre la presse royaliste depuis la chute de Charles X jusqu'à celle de Napoléon III. Il l'a fait avec beaucoup de loyauté, de conviction et

d'admiration ; très frappé des sentiments de désintéressement, de dévouement et de bonne foi déployés par ces humbles soldats d'un grand parti, suivant avec joie le chemin du devoir, souvent sans grande gloire, toujours sans grand profit, et avec une constance qui fait honneur aussi bien à leur caractère qu'à leur cause. Il est vrai que parmi ces « fidèles » de la monarchie traditionnelle, les divisions — je ne dis pas les rivalités — éclataient bien souvent ; et l'orthodoxie des principes condamnait à l'intransigeance pour les nuances différentes et les opinions voisines ; Alfred Nettement prit résolument parti dans ces querelles, mais toujours avec beaucoup de modération, de charité, surtout en vue du bien supérieur de la légitimité, et un grand esprit d'union.

C'est dans cette peinture des journaux royalistes, que M. Biré excelle : l'histoire de la *Quotidienne*, de la *Gazette de France*, de la *Mode*, de l'*Opinion publique* est écrite avec beaucoup de charme, grâce aux anecdotes dont il émaille son récit et qu'il est allé puisé aux bons auteurs parmi les contemporains. Les pages 62, 90, 92, 112, 150, 368 en particulier, renferment des détails amusants et instructifs.

Dans cette tâche de chaque jour, Nettement a gagné ses éperons ; mais cet homme laborieux ne se contentait pas de beaucoup écrire sur la politique, il faisait de la critique littéraire, de la critique d'histoire, même de la critique religieuse, en même temps que de la critique théâtrale. Durant les dix-huit années du règne de Louis-Philippe, il fut incessamment sur la brèche, rédacteur de trois, quatre et même cinq journaux à la fois. — Voilà encore une occasion pour M. Biré de nous apporter des détails sur les Alexandre Dumas, les Chateaubriand, les Victor Hugo, les Michelet, les Eugène Sue, les Balzac, grâce à des lettres inédites qui ornent fort agréablement et utilement ses divers chapitres.

La politique ne devait pas laisser libre Alfred Nettement ; après 1848, il fonde un journal, l'*Opinion publique*, il devient député du Morbihan, sans même avoir sollicité les électeurs (temps préhistoriques !) et il faut le coup d'État du 2 décembre pour le rendre à la vie privée. Doit-on dire : *felix culpa ?* Grâce à ce repos forcé, ce vaillant reprend sa plume littéraire, taille sa plume d'historien et nous donne cette *Histoire de la Restauration*, en huit volumes, qui est son véritable titre de gloire et le meilleur résumé que nous possédions, le plus impartial, le plus véridique, le plus éloquent aussi, de cette époque si calomniée, si brillante et dont il nous faut regretter encore les années tranquilles, prospères et fécondes.

Le livre de M. Biré est considérable, près de 600 pages ; la table des matières indique parfaitement la multiplicité des questions abordées, des personnages évoqués, des récits menés à bien ; avec une patience

soutenue par l'intérêt, il a lu l'œuvre immense de son « héros », dépouillé ses centaines d'articles et les citations heureuses qu'il nous apporte prouvent la hauteur d'esprit, la valeur littéraire de ce journaliste doublé d'un Français patriote et d'un écrivain de talent. Le lecteur trouvera lui-même son attrait en parcourant ces chapitres écrits très lestement et avec bonne humeur ; pour l'exactitude des faits et la précision des dates, il sait que toute sécurité lui est donnée, puisque M. Edmond Biré prend la parole et tient la plume.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Une Ambassade à Rome sous Henri IV (*septembre 1601-juin 1605*), d'après des documents inédits, par l'abbé R. COUZARD. Paris, A. Picard et fils, 1900, in-8 de XIII-416 p. — Prix : 6 fr.

C'est bien seulement une ambassade à Rome que l'auteur a voulu raconter et étudier ; car si la politique joue un grand rôle dans son ouvrage, si la lutte de la France contre l'influence espagnole près du Saint-Siège est la constante préoccupation de M. l'abbé Couzard, il s'inquiète assez peu des hommes qui furent les instruments de cette politique et il ne donne que de courts renseignements sur leur caractère ou sur leur talent.

Philippe de Béthune, comte de Saller et de Charost, était le sixième enfant de François de Béthune et de Charlotte d'Auvet. Il était neveu du cardinal Briçonnet. Son père, appelé le baron de Rosny, avait suivi la fortune du prince de Condé ; il avait été fait prisonnier à Jarnac et était mort misérablement en 1575, non sans avoir pu présenter au jeune roi de Navarre, son fils préféré, Maximilien, qui, resté fidèle au protestantisme, même après la conversion de son maître, devint le grand Sully. Les frères et les sœurs rentrèrent bientôt dans le giron catholique ; à vrai dire ils n'avaient jamais embrassé la Réforme que par politique, comme nombre de jeunes nobles du temps. Philippe fut dès 1585 créé gentilhomme de la Chambre par Henri III. Rallié de bonne heure à Henri IV, il guerroya sous ses ordres, puis fut appelé par lui au Conseil d'État, où ses avis étaient fort prisés. Aussi le Roi, voulant reprendre avec l'Écosse des relations abandonnées depuis dix ans, l'envoya-t-il comme ambassadeur extraordinaire, près de Jacques VI, en 1599. Sa mission causa beaucoup d'ombrage à la reine Élisabeth. De là, il fut désigné pour succéder, comme ambassadeur à Rome, au marquis de Sillery. Le cardinal d'Ossat, qui aidait ce dernier de son expérience, attendait Béthune pour l'initier aux secrets de la diplomatie papale. Ainsi préparé, il put gérer heureusement ce poste difficile pendant quatre ans et, lorsqu'en 1605 il dut céder la place au marquis d'Alincourt, fils de Villeroy, il avait singulièrement relevé le prestige de la France. C'est surtout avec le pape

Clément VIII qu'il eut à négocier, et c'est avec lui qu'il prépara la paix avec la Savoie et Genève, le traité de Vervins, le second mariage de Henri IV, la réhabilitation de la France comme fille aînée de l'Église. Il fut évidemment secondé dans sa tâche par le cardinal d'Ossat ; mais ses dépêches peuvent se lire à côté de celles du célèbre diplomate.

M. l'abbé Couzard a eu l'heureuse fortune de les retrouver, ou du moins de pouvoir les dépouiller à loisir, aux archives du château de Sully-sur-Loire, où elles sont conservées depuis trois siècles, avec d'autres documents contemporains et particulièrement les registres financiers du surintendant. Il a pu les compléter par les copies de la Bibliothèque nationale et par les dépêches adressées par Henri IV et par Villeroy à Béthune durant son ambassade. Peut-être l'auteur aurait-il dû donner des citations un peu plus longues et développer aussi l'annotation ? Tel qu'il est, le volume est rempli de renseignements intéressants sur une des périodes les plus délicates de la politique si habile du premier Bourbon. Au reste, la carrière de Philippe de Béthune n'est pas terminée, puisqu'il ne mourut qu'en 1649, étant retourné deux fois à Rome et ayant dirigé nombre d'autres négociations. M. l'abbé Couzard peut continuer une étude historique que personne, mieux que lui, ne mènera à bonne fin.

G. Baguenault de Puchesse.

La France hors de France. Notre émigration, sa nécessité, ses conditions, par J.-B. Piolet. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 659 p. — Prix : 10 fr.

Ce nouveau volume de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine* étudie une série de problèmes du plus grave intérêt pour tout Français que préoccupent l'avenir de son pays et le développement de son influence. Nous avons travaillé, depuis la fin de la Restauration, et surtout dans les dernières années du xixe siècle, à dédommager la France de la perte de son premier empire colonial ; et, grâce à l'initiative, à la persévérance et à l'énergie de quelques hommes d'État aux larges vues, de nos officiers, de nos explorateurs et de nos missionnaires, nous sommes parvenus à nos fins. Actuellement la France possède « un empire colonial moins riche que celui du xviie siècle et présentant moins de ressources à l'émigration, mais d'une étendue pour le moins égale, et offrant de vastes débouchés à notre initiative, à nos capitaux, à nos colons » (p. 2-3). — Cet empire, que le R. P. Piolet caractérise si exactement dans les lignes précédentes, comment allons-nous l'exploiter, comment allons-nous le peupler ? S'il est encore trop tôt pour pouvoir passer complètement en revue les ressources de chacune de nos colonies, il est possible dès maintenant de se demander comment il convient d'en effectuer le peuplement, et c'est ce que le

savant missionnaire recherche dans son beau livre, qui est une étude démographique, géographique, économique et coloniale de tout premier ordre. — Cet ouvrage est divisé en cinq parties, dans lesquelles le P. Piolet examine successivement pourquoi nous émigrons si peu et les raisons pour lesquelles nous devons émigrer, démontre que nous pouvons émigrer et que les paysans et les jeunes gens qui sortent du service militaire sont ceux d'entre nous qui doivent émigrer, — indique les pays dans lesquels, de préférence, doivent se rendre nos émigrants. Ces pays, ce sont certaines contrées étrangères, celles où les nouveaux arrivés peuvent réussir et, en même temps, ne pas perdre leur nationalité, ce sont surtout nos colonies, et, parmi elles, celles qui sont, pour le moment, de véritables colonies de peuplement, c'est-à-dire la Tunisie, l'Annam-Tonkin, la Nouvelle-Calédonie et Madagascar. Le R. P. J.-B. Piolet termine son ouvrage en disant sur chacune de ces possessions françaises nouvelles ce qu'il croit, au double point de vue de la colonisation et de l'émigration, être la vérité. — D'excellents appendices statistiques, des graphiques et une table alphabétique soigneusement dressée complètent ce livre important, dans lequel le P. Piolet affirme une fois de plus sa confiance dans notre esprit colonisateur et dans notre avenir colonial.

Henri Froidevaux.

Les Territoires africains et les Conventions franco-anglaises, par E. Rouard de Card. Paris, Pédone, 1901, in-8 de 242 p. avec 7 cartes. — Prix : 8 fr.

La nouvelle publication de M. Rouard de Card met à jour la série de ses premiers travaux et présente un ensemble qui sera très utile aux explorateurs et aux colons comme aux publicistes. L'auteur a eu l'idée ingénieuse et pratique de substituer une série de croquis régionaux aux cartes d'ensemble où l'œil se perd si facilement. Voici, par exemple, à la page 122, la longue lignée de territoire français, qui part de la Méditerranée pour aboutir au golfe de Guinée sur le méridien de Paris. Ce résultat du long labeur de nos négociateurs, combattants et explorateurs a certes une grande valeur ; mais, en contemplant la carte de M. Rouard de Card, je ne puis ne pas me laisser aller à deux regrets : c'est d'abord que la possession du Niger ne nous ait pas été livrée jusqu'au barrage de Boussa, où périt Mungo-Park. D'un autre côté, la Grande-Bretagne n'avait aucun titre à s'adjuger le Sokoto qui ne s'était pas courbé sous l'hégémonie britannique (p. 111 à 115). C'est le foyer de la population la plus énergique et la mieux douée de toute l'Afrique, sans compter que ces Peuls sont en train de se répandre vers le Sud jusqu'à atteindre bientôt le Lagos et, avec quelques métissages, vers l'ouest, où nous la rencontrons déjà dans nos possessions occidentales.

A la suite d'un récit clair et suffisamment circonstancié, le livre de M. Rouard de Card contient en appendice le texte intégral de tous les arrangements conclus sur l'Afrique entre la France et la Grande-Bretagne, depuis 1783 jusqu'en 1899. A. D'AVRIL.

Natalité, par l'abbé CAMILLE RACT, avec une préface de George Fonsegrive. Paris, Poussielgue, 1901, in-8 de 410 p., avec 24 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Le redoutable fléau de la dépopulation afflige la France dans des proportions inquiétantes : nons souffrons « d'un mal interne qui se produit par l'infécondité de la race. » Quelles en sont les causes? L'immoralité intime; la lâcheté qui fait qu'on a peur de lutter pour vivre; l'ambition des pères de famille qui veulent assurer un héritage riche à leur progéniture; les doctrines perverses; l'alcoolisme, le surmenage, les plaisirs excessifs, qui appauvrissent le sang; le féminisme qui arrache la femme à ses devoirs de mère et d'épouse ; les difficultés économiques du code et du droit d'aînesse ; le morcellement de la propriété et les formalités du mariage. Et les conséquences de ce mal? Les chiffres prouvent que, pour l'accroissement de la population, nous restons à la queue des nations ; tandis que l'Allemagne, par exemple, doublera en *61 ans*, les États-Unis en 26 *ans*, la France, au contraire, ne doublera qu'en *256 ans*. Une pareille constatation inspire de fort attristantes réflexions. L'influence française se perd, faute de sujets. « Au train dont vont les choses, dans quarante ans, si la France ne se ressaisit pas, elle sera fatalement tombée au dernier rang des peuples civilisés. » On peut en conclure, qu'au point de vue de nos relations extérieures, nous allons en décroissant progressivement : le commerce, l'industrie, le prestige de l'armée, tout en souffre, tout nous abandonne pour passer à des races plus fécondes. Et, pour comble de malheur, l'invasion des étrangers, qui est « plus dangereuse qu'une conquête », augmente en France d'un façon inquiétante, menaçant ce que nous avons de plus précieux au monde, notre nationalité. Quels remèdes apporter pour enrayer ce fléau désastreux? Réagir contre l'esprit païen qui nous tue, en tuant la vertu. A ce propos, l'abbé Ract a des pages émues, qui sont peut-être les plus belles de son livre ; il s'indigne, avec raison, contre l'éducation actuelle qui s'obstine à donner comme modèles d'étude les dieux de l'Olympe et leurs vices à la jeunesse des collèges ; et comme contraste, il trace un tableau admirable du célibat des prêtres et des ordres religieux dont il fait l'apologie en termes vraiment éloquents. Qu'on revienne donc au sens chrétien, qui est essentiellement le sens français ; qu'on puise de nouveau à la source de la vie, en cessant de bannir les mœurs et les coutumes d'autrefois : là seulement est la sauvegarde de la France. G. BERNARD.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. FÉRET. *Époque moderne.* T. II. XVIe *siècle. Revue littéraire.* Paris, A. Picard et fils, 1901, in-8 de VI-422 p. — Prix : 7 fr. 50.

Après avoir raconté dans un volume précédent la vie académique, religieuse, politique même de la Faculté de théologie de Paris au cours du XVI[e] siècle, M. l'abbé Féret en complète le tableau par cette *Revue littéraire*. C'est une sorte de bio-bibliographie des personnages ayant appartenu à la docte Faculté pendant cette même période. Suivant les divisions alors admises, il parcourt successivement les rangs des *ubiquistes*, des *sorbonnistes*, qu'il divise en sorbonnistes de renom et sorbonnistes de moindre renom, puis des *navarristes*, répartis de la même manière en deux catégories ; il passe de là aux religieux, franciscains, dominicains, bénédictins, carmes, augustins et autres. Sur chacun de ces personnages, pour la plupart bien oubliés, M. Féret donne les renseignements biographiques qu'il a pu se procurer par de patientes recherches ; il dresse ensuite la liste aussi complète que possible des livres et publications, y compris les sermons, qui leur ont valu une certaine célébrité. Mais il ne se borne pas à une sèche nomenclature ; les ouvrages sont appréciés comme il convient et des citations bien choisies permettent de s'en faire une idée personnelle. Il y a, en particulier, de bien étranges sermons...

Une courte conclusion, sous forme d'*Aperçu général*, résume à grands traits ce long catalogue. Les docteurs de la Faculté de Paris avaient subi le mouvement de la Renaissance, plutôt qu'ils n'y avaient pris leur part ; leur activité se porta principalement sur la polémique religieuse ; encore celle-ci ne fut-elle ni bien originale ni bien efficace. Le sermon était, ou du moins nous paraît aujourd'hui détestable et du plus mauvais goût ; il faut attendre le siècle suivant pour constater le réveil et l'heureuse influence de la réforme du concile de Trente.

Un érudit trouverait sans doute à discuter ou mieux à compléter dans les notices qui constituent ce volume. Je me borne à un seul détail. L'auteur ne dit pas que la *Bibliotheca veterum Patrum*, de Marguerin de la Bigne, avait été mise à l'Index ; il serait peut-être intéressant d'en rechercher la raison. A. BOUDINHON.

Histoire de Notre-Dame de la Treille, patronne de Lille, par E. HAUTCŒUR. Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1900, in-8 de VIII-416 p.

De tous les sanctuaires de la Sainte Vierge situés dans le populeux diocèse de Cambrai, celui de N.-D. de la Treille, à Lille, est de beaucoup le plus célèbre et le plus fréquenté. Il a eu des historiens nombreux et de valeurs fort diverses. Aussi était-il désiré que leurs récits fussent résumés, complétés et expliqués et que les légendes qui se sont formées autour du sanctuaire fussent ramenées à leur juste valeur. C'est ce

travail que **Mgr** Hautcœur a entrepris avec sa haute compétence d'historien et d'archéologue. Son livre est le complément de celui qu'il avait publié antérieurement sous le titre d'*Histoire de l'église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille*. Mais, s'adressant à un public plus considérable, il se présente sous une forme moins scientifique et presque entièrement dépourvue d'appareil d'érudition. Aussi les lecteurs qui voudront connaître les sources du travail de notre auteur devront-ils se reporter à cette *Histoire de Saint-Pierre*.

Toutefois le présent volume contient une partie entièrement neuve : c'est celle naturellement qui est consacrée à la description de la nouvelle église de N.-D. de la Treille, église qui, ayant été entreprise sur d'immenses proportions, est restée inachevée. Les pages où sont exposées les difficultés qu'a rencontrées la construction en question et les espérances que nourrit la population chrétienne de Lille de voir cette basilique se terminer et devenir le siège d'un évêché démembré du trop vaste archevêché de Cambrai, ces pages, dis-je, sont d'un intérêt captivant. Ajoutons que de nombreuses gravures illustrent merveilleusement le texte, et surtout n'oublions pas de mentionner le très important supplément dont il est accompagné et qui est dû à M. Quarré-Reybourbon, le bibliophile lillois bien connu, supplément qui contient une volumineuse iconographie et bibliographie de N.-D. de la Treille. L. C.

Une Visite à Arras, par Alexis Martin. Paris, A. Hennuyer, 1901, in-16 de xxii-150 p., avec 15 grav. et un plan colorié. — Prix : 1 fr. 50.

Arras est une ville en somme assez peu intéressante, et les quelques monuments qu'on y rencontre sont de second ordre. Cependant les rares visiteurs de l'ancienne capitale de l'Artois ne manquent pas d'y admirer la grande et la petite places, avec leurs vieilles maisons à portiques, et ce n'est jamais sans intérêt qu'on fait le tour de l'hôtel de ville d'Arras, en contemplant le remarquable beffroi de la fin du xve siècle qui domine cette construction composite. A ceux qui dorénavant auront l'occasion de parcourir Arras, le livre de M. A. Martin sera un guide utile. Ils y trouveront, avec un aperçu satisfaisant de l'histoire de la ville, une description suffisamment minutieuse des monuments, jardins, musées, etc., dont elle s'enorgueillit. Une biographie sommaire des hommes célèbres du Pas-de-Calais termine ce petit livre, qui fait partie d'une collection de « Monographies urbaines » comptant déjà une trentaine de volumes. Armand d'Herbomez.

Élisabeth de Bavière, impératrice d'Autriche, par Constantin Christomanos ; traduction de Gabriel Syveton. Paris, « Mercure de France », 1900, in-12 de 273 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Gabriel Syveton publie, en traduction, les impressions, conversations et souvenirs de M. Constantin Christomanos sur l'impératrice Élisabeth d'Autriche, et M. Maurice Barrès a écrit une préface intéressante à ce livre. Assurément, M. Christomanos, ce jeune Hellène devenu le lecteur de l'Impératrice, était fort bien placé pour lever un coin du voile derrière lequel se cachait cette princesse, amoureuse de solitude, de rêveuse contemplation, et qui ne voulait d'autre royaume que sa vie intérieure. Le lecteur toutefois ne sera qu'à moitié satisfait : de l'impératrice d'Autriche, il apprendra peu de chose, mais il connaîtra fort bien l'impression qu'elle a faite sur le jeune docteur, et quelle est sa manière de sentir et de penser. C'est en effet une analyse vague et flottante, plus lyrique qu'historique ; c'est à proprement parler une ode où l'auteur répand ses effusions. Une promenade, un mot, un rien, tout lui devient matière à amplifications poétiques. M. Syveton a montré un admirable talent à traduire ces vagues harmonies, dans un style ultra-moderne. Je cite une phrase, au hasard de la lecture : « Et mes pensées indiscernées, flottantes, s'effeuillaient muettes sur ses royales mains, comme ces pétales de fleurs blanches qui, sous un souffle du vent, tombaient sur la terre maternelle, silencieusement et sans trêve. » Le lecteur pourra juger du ton et se faire une idée de la manière et de l'auteur et du traducteur. L. Mensch.

Episodios nacionales (3e serie). *Bodas reales*, por B. Pérez Galdós. Madrid, « Obras de Pérez Galdós », 1900, in-12 de 355 p. — Prix : 2 fr.

Avec *Bodas reales* se termine la troisième série des *Episodios nacionales*. Partant de *Trafalgar*, les trente volumes dont se compose cette collection viennent aboutir au mariage de la reine Isabelle II. Ils font revivre près d'un demi-siècle d'histoire. Tout autre que M. Pérez Galdós eût hésité à entreprendre une œuvre aussi délicate et d'aussi longue haleine. Mais l'illustre auteur de *Fortunata y Jacinta* est homme d'action et de résolution ; quelques années lui ont suffi pour réaliser le vaste plan qu'il avait conçu. On a loué comme elles le méritent ses qualités d'historien, sa connaissance approfondie des personnages et des faits, son tact, son impartialité, la souplesse de son art qui sait intéresser le public à des questions parfois arides, lui présenter sous une forme attrayante les menues causes qui relient entre eux et préparent les grands événements politiques. Ce n'est pas tout, à mon avis. Ce qui me frappe le plus dans les *Épisodes*, c'est que j'y entre, à chaque page, en communication directe avec le peuple espagnol, que je sens vivre, parler et agir. Nous pénétrons avec l'auteur dans l'intimité de ces classes

moyennes qu'il a tant de fois et si parfaitement décrites. Nous prenons part à leurs conversations ; nous nous mêlons à leur vie quotidienne ; espoirs, craintes, sympathies ou rancunes, leurs moindres pensées nous deviennent familières. A travers la verbosité ridicule d'un petit bourgeois ou d'un boutiquier, nous distinguons souvent une critique ingénieuse des affaires publiques ou des hommes au pouvoir.

Grâce à ce procédé, dont un romancier seul pouvait faire un aussi habile usage, les récits, rigoureusement historiques pourtant des *Épisodes*, offrent tout le charme d'une œuvre d'imagination. Les figures réelles y coudoient les personnages d'invention ; l'anecdote y sert de commentaire au document. Par exemple, l'ouverture à Madrid du premier restaurant à prix fixe, vers 1840, n'a peut-être pas été sans une lointaine influence sur les destinées du pays. Ceci n'est pas un paradoxe. Et l'auteur note, sans en faire fi, ces transformations des villes et des coutumes, ayant très justement compris qu'elles sont les signes extérieurs d'une transformation des idées. On peut, en ce sens, considérer les *Episodios nacionales* comme la meilleure histoire politique et sociale de l'Espagne contemporaine.

Il est peu probable que cette longue série de volumes soit jamais traduite entièrement en français. La plupart sont d'un intérêt trop exclusivement national pour s'adresser à la masse des étrangers. Il semble toutefois que les récits relatifs à Napoléon et au roi Joseph seraient bien accueillis par nos lecteurs. M. Oroz va, paraît-il, publier la traduction d'un de ces premiers épisodes : *Gerona*. On ne saurait que l'applaudir de faire connaître en France une nouvelle œuvre du grand romancier Pérez Galdós. LÉO ROUANET.

Essai sur Laurent de Médicis dit le Magnifique, par ANDRÉ LEBEY. Paris, Perrin, 1900, in-12 de II-319 p., avec portrait.— Prix : 3 fr. 50.

Je m'associe complètement au jugement aussi juste que sévère qui a été rendu de ce livre dans la *Revue historique*. C'est beaucoup moins une histoire qu'une aimable fantaisie. M. Lebey pourra écrire des scènes historiques à la façon de Vitet, ou plutôt de Lavallée, quand il aura moins de prétentions à découvrir la Renaissance et l'Italie. Sa bibliographie (p. 312-316) est aussi divertissante que celles que Victor Hugo mettait en tête de ses drames. Il cite : Meniers, *Vie de Politien. Biographie des lettres* (*sic*) *de la Renaissance* ; — Buckardt (*sic*), *la Civilisation*, etc. ; — Charles Blanc, *Histoire de la Renaissance artistique en Italie; Statuta concilii Florentini* ; — Lionardo da Vinci, Œuvres. (éditions italiennes et celles de Paris, bien connues.) Ravaisson-Mollien) ; — *Bibliotheca historica italiana*. Milano 1876.

Et qu'est-ce que les Annales *venetii* de Malipiero, le *De rebus genuens* (*sic*) de Galli ? l'édition de Guichardin, « bonne édition avec gravure

sur bois,» ? et les Facetie, *Molti* et Burle ? et *la Conjura de Pazzi* ? et la collection des *Chroniques nationales étrangères* de Buchon, et Camillo Pozzio ?

L'auteur n'a du reste oublié de consulter que : Castelnau, *Les Médicis,* ouvrage d'amateur, si l'on veut, mais parfois utile ; — Pastor, *Histoire des Papes au* XVe *siècle* ; — Cipolla, *Storia delle signorie italiane* ; — Vittorio Rossi, *Il Quattrocento* ; — Villari, *Machiavelli ed i suoi tempi*. Et je ne cite ici que quelques travaux essentiels.

On voit par la méthode du travail ce que peuvent être les résultats. Il faudrait apprendre le métier qu'on veut faire, et la langue du pays où l'on veut travailler. L.-G. PÉLISSIER.

Un homme d'État italien. Joseph de Maistre et la Politique de la Maison de Savoie, par J. MANDOUL. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 363 p. — Prix : 8 fr.

Ceci est une thèse de doctorat ès lettres, qui nous ouvre des jours intéressants sur la vie de Joseph de Maistre, diplomate et homme d'État. L'auteur, professeur distingué, au lycée de Toulouse, je crois, aime Joseph de Maistre, il le connaît bien, il est familier avec les procédés modernes de l'érudition et voilà de quoi faire un bon livre.

Je ne dirai rien des chapitres purement historiques, qui me paraissent faits avec soin ; beaucoup de références, beaucoup de citations, cousues ensemble d'une main fine et légère : c'est d'une lecture agréable. J'aurais, au contraire, à faire des réserves sur le chapitre consacré aux *Idées politiques*, où il est beaucoup question de Joseph de Maistre polémiste, théologien et philosophe chrétien. Sur ce terrain, je crains que la compétence ne manque à l'auteur et que, faute d'y être préparé, il n'ait pas très bien compris, car le de Maistre qu'il nous montre n'est pas à mon avis très ressemblant. Il s'en est trop fié aux commentateurs universitaires, les Sainte-Beuve, les Compayré, les Binaut, et même les Faguet, assez peu qualifiés pour bien juger de ces choses. Que n'a-t-il consulté plutôt le beau livre de M. de Margerie, un universitaire pourtant, mais à qui ses études spéciales donnaient une compétence que les autres n'ont pas. Maintes pages du livre auraient gagné à subir la revision d'un théologien. Voilà l'impression que je garde de l'étude de M. Mandoul qui me laisse d'ailleurs de bons souvenirs.

ED. PONTAL.

Sceaux armoriés des Pays-Bas et des pays avoisinants. *Recueil historique et héraldique*, par J.-TH. DE RAADT. Bruxelles, Société belge de librairie, 1898-1901, 3 vol. in-8 de 524, 536 et 511 p., avec 183 pl. photo et 31 pl. grav. — Prix : 72 fr.

Je ne parlerai aujourd'hui que des trois premiers volumes de cet

intéressant recueil, bien que la première livraison du tome IV ait déjà paru.

Depuis quelques années, les ouvrages relatifs à l'étude des armoiries se sont singulièrement multipliés. Ce que l'on dénommait jadis l'art héraldique est devenu une science auxiliaire de l'histoire et de l'archéologie.

Nous sommes bien loin des livres publiés jadis par les généalogistes et les hérauts d'armes dans lesquels on multipliait les légendes et les conjectures composées pour satisfaire l'amour-propre des particuliers sans chercher à préciser les origines. Le recueil entrepris par M. de Raadt est précédé par une Introduction de 150 pages dont la lecture se recommande à toutes les personnes qui désirent étudier la question. Un passage seulement m'a paru discutable, si je l'ai bien compris; c'est cette phrase (p. 55) dans laquelle l'auteur avance que, pour faire un recueil définitif, il faudra s'abstenir d'avoir recours à ce qui a paru en ces derniers temps, en Belgique, *en France* et en Hollande. Je crois qu'il y aurait une sélection à opérer.

Les recherches de M. de Raadt sont exclusivement basées sur les sceaux; il fait observer judicieusement que ces monuments sont précieux lorsqu'ils donnent la forme officielle des noms propres, souvent défigurés dans les textes, — c'est un argument en faveur de l'adage que les noms propres n'ont pas d'orthographe — celle des prénoms, des fiefs, des noms de famille, etc. Pour l'auteur, les figures gravées sur un sceau ne sont pas des armoiries lorsqu'elles ne paraissent pas dans un écu; ce sont des emblèmes personnels, ce qu'ailleurs j'ai denommé des *épisèmes*.

Dans ce livre on devait traiter de l'origine des armoiries. M. de Raadt place leur apparition dans la seconde moitié du XIIe siècle: je crois qu'il aurait pu être plus précis en indiquant la fin du XIIe. C'est l'opinion que j'ai émise en 1870 et qui a été acceptée généralement en France; elle est corroborée par M. F. K. de Hohenlohe-Waldenburg dans son livre intitulé *Sphragistische Aphorismen.* Cet auteur cite un sceau de 1150, dont l'authenticité, suivant lui, est très contestable; le plus ancien dont il donne le dessin est celui de Guichard de Zebinghen, en 1190. De son côté M. de Raadt constate que le duc de Brabant n'adopta des armoiries que vers 1195: en 1185 son sceau n'en porte pas. En Flandre, Philippe d'Alsace avait un lion sur son bouclier dès 1162.

Si je suis à peu près d'accord avec l'auteur sur l'époque à laquelle paraissent les armoiries, je ne partage pas complètement son avis sur les causes qui donnèrent l'idée de les créer. Il leur attribue une origine militaire et personnelle, un moyen de reconnaître le seigneur caché par son armure et son casque; les armoiries seraient ensuite deve-

nues la marque de la *gens* et auraient figuré sur les sceaux des cours de justice pour représenter le fief lui-même. J'ai jadis démontré que le blason n'avait figuré sur le bouclier que lorsque celui-ci avait été débarrassé de son armature et de son umbo ; que sa présence sur les sceaux avait remplacé l'énumération des témoins plus ou moins nombreux mentionnés dans la charte, que dès lors attaché à la justice, à la terre, il avait bientôt représenté le fief et non le seigneur. M. de Raadt note bien que parfois un nouveau seigneur remplaça ses propres armoiries par celle de la terre qu'il venait d'acquérir ; aussi nombre de villes gardèrent les armes de leur ancien seigneur.

Je me suis égaré un peu longuement sur les origines des armoiries, aussi je ne peux abuser de l'hospitalité du *Polybiblion* pour énumérer tout ce qu'il y a de bon dans l'Introduction de M. de Raadt sur les familles qui ont les mêmes armoiries, non par suite de parenté, mais à cause de leur position secondaire au point de vue féodal ; sur les brisures exceptionnelles dans les Pays-bas septentrionnaux, en Allemagne et en Luxembourg ; sur le franc cartier, signe de bâtardise, excepté celui d'hermine assez fréquent dans les blasons des Pays-Bas ; sur les clochettes et le papelonné où il reconnaît des fourrures ; sur les coûtres et non des faux placés en cimiers ; sur les tenants et supports, fantaisistes jusqu'au XVIIe siècle. Un chapitre est consacré à l'héraldique bruxelloise aux lignages de Louvain et d'Anvers.

Le *Recueil* lui-même, orné de gravures et de planches nombreuses est fait avec une exactitude scrupuleuse ; chaque personnage a une notice particulière, la description de son sceau et du dépôt où il se trouve, le tout rédigé avec clarté et concision. On est étonné, presque effrayé de la quantité de recherches et de notes que l'auteur a dû recueillir ; il mérite d'autant plus de gratitude que, par une modestie presque exagérée, il ne fait pas allusion au labeur gigantesque auquel il a dû se livrer.

Nous n'avons rien, en France, qui puisse être comparé au *Recueil* comme travail d'ensemble ; nous possédons les excellents travaux de Douët d'Arcq, ceux de Demay sur la Normandie, la Picardie, les sceaux de la collection Clerembaut, mais nous n'avons pas de recueil dans lequel ces ouvrages devraient être fondus avec ceux qui ont été publiés dans plusieurs départements. M. Joseph Roman, qui a donné de bons travaux dans cet ordre d'idées sur la province du Dauphiné, prépare la description des sceaux de l'énorme collection des *Documents originaux* de la Bibliothèque nationale, qui contient de petits trésors sigillaires. Tout cela, réuni, formerait un corps d'ouvrage dans lequel les chercheurs puiseraient à une source presque intarissable.

Combien de fois arrive-t-il qu'en présence d'un sceau, d'un cachet, on se pose la question : De qui sont ces armoiries ? — On cherche inu-

tilement dans des recueils trop nombreux et incomplets. Il arrive même que, pour le XVIIIe siècle, on ignore les armes des personnages connus. Moi-même, c'est par un ex-libris trouvé par hasard que j'ai su le blason de M. de Lavoisier.

Grâce à M. de Raadt, les Pays-Bas sont pourvus d'un livre qui comble cette lacune. Faisons des vœux pour que quelque érudit patient rende le même service aux historiens et aux archéologues français ; l'utile ouvrage de Riestap, complété par M. de Renesse ne suffit pas. Il faut penser à un *Corpus* qui évite de longues recherches et ménage le temps des travailleurs. A. DE BARTHÉLEMY.

L'Imprimerie et la librairie à Poitiers pendant le XVIe siècle, précédé d'un chapitre rétrospectif sur les débuts de l'imprimerie dans la même ville, avec fac-simile dans le texte et hors texte, par A. DE LA BOURALIÈRE. Paris, Émile-Paul et fils et Guillemin, 1900, in-8, IV-LXXXII-397 p. et pl. — Prix : 15 fr.

Dans de précédentes études, M. de la Bouralière a raconté l'établissement à Poitiers du premier atelier typographique créé sous les auspices d'un chanoine de Saint-Hilaire, continué par Étienne Sauveteau et un certain Guillaume, dont on ignore le nom patronymique, puis par Jean Bouyer, associé d'abord avec Pierre Bellescullée et ensuite avec Guillaume Bouchet. Jean Bouyer mourut le 24 juin 1515 et Guillaume Bouchet demeura seul maître de l'imprimerie. Ses descendants et la glorieuse famille des Marnef, d'origine liégeoise, jouèrent dans l'art typographique le rôle prépondérant à Poitiers au XVIe siècle, sans pour cela éclipser complètement leurs confrères Augereau, Blanchet, Boizateau, Coussot, Joussant, Logerois, Mesnier, Noscereau, Pelleter, Royer, et quelques autres à peine connus. A côté vécurent et prospérèrent de nombreux libraires, classés à part, et parmi lesquels on remarque surtout les Chausseys, les Citoys, les Courtois, les Leseurre, les Main, les Ranteau, les Rousseau, et Étienne de Novellis, d'origine italienne. Sur tous ces personnages, sur leurs familles, on trouvera une quantité de renseignements nouveaux, extraits par M. de la Bouralière, de comptes, de chartes, et de la collection des registres paroissiaux de Poitiers dépouillés avec le plus grand soin ; et surtout on trouvera dans ce livre le catalogue très précieux de toutes les impressions poitevines du XVIe siècle actuellement connues, résultat de longues années de patientes recherches. M. de la Bouralière a, autant que possible, vu tous les volumes qu'il cite, et prend soin de nous dire où existe l'exemplaire qu'il a consulté : outre les bibliothèques parisiennes et les bibliothèques publiques de Poitiers et de Niort, quelques collections particulières lui ont fourni d'importants contingents. Les descriptions sont suffisamment détaillées et parfois accompagnées d'observations personnelles ; les marques ont été

soigneusement relevées et, dans un appendice, celles qui manquent à Sylvestre (une dizaine) ont été reproduites sur six planches, avec quelques autres. Malgré toutes les précautions que l'auteur a prises pour faire une œuvre définitive, il est probable qu'on retrouvera encore des opuscules, même des livres poitevins, du XVI[e] siècle restés inconnus de lui, puisqu'au dernier moment même, après le tirage complet de la table et de l'erratum, il a dû faire une addition pour parler d'un missel de l'église de Poitiers, conservé à la bibliothèque municipale d'Arras, qui se vendait à Poitiers, chez Jacques Chausseys, en 1519 : ce volume n'avait encore été signalé nulle part. Telle qu'elle est, la publication de M. de la Bouralière sera partout bien accueillie, car elle augmente nos connaissances sur l'histoire littéraire du XVI[e] siècle; et à ce sujet nous nous prenons à regretter que la table annexée à la publication dont nous parlons ne soit pas plus complète et ne contienne pas, par exemple, les noms cités par l'auteur dans ses observations : Claudius Novitius (p. 45), Germain et Nicolas Audebert (p. 232), J. Menanteau (p. 274), Martin Ravault (p. 302) et quantité d'autres. Lacune fâcheuse et qui enlève beaucoup d'utilité à ces observations; on en tirera plus difficilement parti. H. STEIN.

BULLETIN

La Fraternité du sacerdoce et celle de l'état religieux par le R. P. ÉDOUARD HUGON. Paris, Lethielleux, 1901, in-12 de 90 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre est une comparaison entre le clergé régulier et le clergé séculier : l'auteur ne pouvait que donner la préférence au premier, et les raisons qu'il invoque sont tirées de la théologie mystique et du droit canon. Personne ne s'en étonnera et, au moment où la guerre est déclarée aux congrégations, la publication du P. Hugon paraîtra bien opportune pour dessiller les yeux à ceux qu'aveugle l'ignorance ou le préjugé. D'ailleurs, le savant dominicain ne méconnaît nullement les difficultés du ministère sacerdotal hors du cloître, ni les mérites du clergé séculier. Son livre fera autant de bien aux curés qu'aux religieux, et il instruira, autant qu'il édifiera, le simple laïque, sur l'éminente dignité de ceux qui sont les apôtres de Jésus-Christ, quelle que soit leur vocation. G. BERNARD.

Analogies de la science et de la religion, par PIERRE COURBET. 2[e] édition. Paris, Bloud et Barral, 1900, 2 vol. in-12 de 63 et 68 p. — Prix : 1 fr. 20.

Ces deux petits volumes de la collection *Science et Religion,* se rapportent le premier à un sujet scientifico-philosophique, le second à un sujet où la science s'allie à des questions théologiques.

Les ressources que la science mathématique peut offrir par ses analogies avec les notions d'infini, de Dieu, de temps, comme avec le problème de la Création, permettent à l'auteur, très profondément versé dans cette science, de donner des aperçus ingénieux et parfois saisissants sur ces questions du ressort de la théologie naturelle ou théodicée. C'est pour cela

que nous considérons le premier volume qui leur est consacré comme scientifico-*philosophique*, les questions qui y sont traitées étant reçues par toutes les écoles spiritualistes.

Mais quand la mathématique et la physique sont invoquées pour rendre plus facilement concevables les mystères incompréhensibles de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, ainsi que la constitution de l'Église, le dogme de la grâce prévenante ou sanctifiante et les Sacrements, nous sortons incontestablement du domaine philosophique pour entrer dans celui de la théologie.

Cet emploi des formules algébriques à l'appui des vérités métaphysiques et religieuses est renouvelée du P. Gratry, aux ouvrages duquel M. Pierre Courbet fait de fréquents emprunts. Ce système apologétique n'est pas universellement approuvé, et nous croyons l'avoir vu combattre par l'éminent et regretté Mgr d'Hulst. Toutefois l'auteur le justifie en faisant remarquer qu'il ne prétend pas donner des « démonstrations », mais seulement faire ressortir des analogies. Et l'on doit reconnaître qu'à ce point de vue l'auteur fait preuve d'une grande sagacité, d'un sens philosophique assez rare chez les hommes de science pure, et d'une connaissance approfondie de la doctrine catholique. C. DE KIRWAN.

I libri delle leggi, di TULLIO CICERONE; tradotti e commentati da RAFFAELE PASCULLI. Trani, Vecchi, 1900, in-12 de xxxvi-163 p. — Prix : 2 fr. 50.

Un éminent jurisconsulte que la France vient de perdre, M. Alfred Desjardins, a dit avec raison que les trois traités de Cicéron intitulés *les Devoirs*, *la République* et *les Lois*, constituent un code entier de morale et de politique. Moins connu que les deux précédents, le troisième contient cependant des parties vraiment admirables. A ces questions : Quelle est la fin de l'homme? Quel est l'auteur de la loi naturelle, et pourquoi cette loi est-elle si supérieure à toutes les lois écrites, œuvres de la politique humaine? Cicéron répond avec toute l'élévation de pensée d'un disciple de Platon et de Zénon. Il ne m'appartient pas de juger du mérite de cette traduction italienne : mais je donne toute mon approbation au commentaire substantiel qui l'accompagne, et surtout au chaleureux plaidoyer de M. Pasculli en réponse aux attaques, ridiculement exagérées, dirigées par Mommsen contre la gloire de Cicéron : exemple surprenant, écrit-il, de l'antipathie persistante du monde germain pour le monde latin. C. HUIT.

Paroles d'un vivant, par GABRIEL DE BEAUMONT. Préface de M. Ernest Naville, avec une notice biographique. Paris, Alcan ; Genève, Eggiman, 1900, in-8 de xxxv-240 p., orné de 2 portraits. — Prix : 6 fr.

Gabriel de Beaumont a vécu de 1811 à 1887 ; il descendait d'une famille de protestants français de Beaumont-lès-Valence en Dauphiné, émigrée à Genève, après la révocation de l'édit de Nantes. Rendons-lui cette justice qu'il a gardé de son origine française des qualités aimables de cœur et d'âme, qui me semblent le différencier notablement de la nature guindée (Willy écrit quelque part « constipée ») du calvinisme genevois. Notons encore que, croyant sincère, il éprouvait peu de sympathie pour les théories rationalistes des professeurs de religion, ou plutôt d'irréligion, de sa nouvelle patrie. Il la quittait d'ailleurs souvent, soit pour l'Italie, soit pour la France, auxquelles il me semble avoir donné la meilleure part de son cœur. Au demeurant, une nature sympathique et un chrétien convaincu,

n'ayant gardé de son lieu d'origine, qui n'était vraiment pas la patrie de son âme, que quelques tendances de cosmopolitisme humanitaire qui se seraient sans doute dissipées aux réalités de la vie s'il avait pris contact avec elles. Voilà l'auteur des *Paroles d'un vivant*. M. Naville loue le penseur, en faisant toutefois des réserves sur plusieurs points, et notamment sur quelques-unes de ses paroles « dont on pourrait abuser pour favoriser l'idée d'une religion sans dogmes, qui paraît (à M. Naville) une des plus fortes aberrations de la pensée contemporaine. » L'auteur anonyme de la biographie nous donne une idée extrêmement sympathique du chrétien et de l'homme ; il m'est agréable de faire écho à ces louanges. Pour une fois que cela m'arrive à propos d'un livre protestant, je m'en voudrais vraiment de ne pas profiter de l'occasion. Et pour prouver que je n'ai point tort, je veux citer en finissant deux pensées de l'auteur, dont beaucoup de ses coreligionnaires pourraient faire leur profit : « Prétendre avoir du cœur sans être religieux est une véritable hypocrisie ; car comment prétendrait-on aimer son prochain auquel on doit peu, lorsqu'on n'aime pas Dieu auquel on doit tout. » — Et cette autre : « Que l'orgueilleux protestant qui reproche au catholicisme ses formes et ses cérémonies sache que si Dieu ne peut pas être payé de formes, il ne peut pas être payé non plus de science, de connaissance, de clarté ; car la lumière qui nous a été donnée, ne nous excuse pas, elle nous accuse. »

Ce n'est vraiment pas mal pour un livre qui nous vient de Genève.

Édouard Pontal.

Impressions et souvenirs d'aveugle, par Maurice de la Sizeranne, avec une préface de François Coppée. Paris, Association Valentin Haüy, s. d., in-12 de IX-114 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce charmant livre, à la fois instructif et bienfaisant, nous initie à des sentiments et à une façon de voir et de goûter les choses dont nous, clairvoyants, ne pouvons nous rendre compte que quand un aveugle nous les explique. C'est, en effet, par le tact, par l'odorat, par l'audition que les aveugles suppléent aux impressions que la vue ne leur donne plus, et ces sens affinés par la perte des yeux sont pour eux la source d'émotions que nous ne connaissons pas. Un livre d'aveugle nous fait donc entrevoir de nouveaux horizons qui, sans eux, nous resteraient fermés, et voilà comment, nous pouvons, nous, pourtant plus favorisés qu'eux, apprendre bien des choses à leur école. Ajoutons à ces considérations que, quand on a affaire à un aveugle très intelligent, très instruit, écrivant fort bien, et c'est ici le cas, le profit pour nous est double. Aussi, je ne saurais trop engager mes lecteurs à lire ce petit volume. Ils y verront *ce qu'un aveugle voit en voyage*, car ils voient vraiment bien des choses qui échappent aux plus clairvoyants ; ils se rendront compte de ce que c'est que *la maison* pour un aveugle, ils assisteront à *une prise d'habit chez les sœurs de Saint-Paul*, ils pénétreront dans quelques *intérieurs d'aveugles*, enfin, ils feront la connaissance d'*un véritable organiste catholique*, Lebel, l'organiste de Saint-Étienne du Mont, qui fut en même temps un grand artiste et un apôtre. J'ajoute que la lecture de ce charmant livre fera mieux encore que d'instruire et d'intéresser le lecteur, elle inclinera son cœur vers ces misères touchantes que l'Association Valentin Haüy a pour but de secourir et de soulager, et pourra ainsi devenir la source de bonnes actions.

Édouard Pontal.

L'Assimilation chlorophyllienne et la structure des plantes, par Ed. Griffon. Paris, Carré et Naud, 1901, in-8 de 106 p. — Prix : cartonné, 2 fr.

Cette petite brochure, le nº 10 de la collection dite *Scientia*, due à la plume et au crayon d'un ingénieur agronome et docteur ès sciences, expose et développe une question scientifique à l'ordre du jour, à savoir : la théorie de l'énergie assimilatrice de la chlorophylle établie d'après de nombreuses observations et expériences de laboratoire et illustrée par un certain nombre de dessins et coupes de feuilles vues au microscope. Les quatre chapitres de ce petit ouvrage traitent de l'énergie chlorophyllienne et de sa mesure, dans les plantes divisées en plantes ni parasites ni saprophytes et plantes possédant ces deux modes d'existence. On étudie l'action de la lumière et de la chaleur ainsi que celle de l'état hygrométrique et des principaux sels minéraux, puis la structure, l'assimilation, etc. De nombreuses citations complètent ce travail dont la conclusion est que la chlorophylle comprend une infinité d'espèces que l'on peut caractériser par la constitution chimique et les propriétés spectrales. Il y a encore beaucoup à découvrir par l'expérimentation dans ce vaste domaine. A.-A. Fauvel.

Genèse de la matière et de l'énergie, par A. Despaux. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 236 p. — Prix : 4 fr.

Les théories cosmogoniques de M. Despaux trouveront-elles beaucoup d'adeptes ? Nous en doutons. L'auteur a adopté avec trop de facilité les opinions conformes à la sienne, sans se préoccuper des objections qu'elles ont fait naître. Pour ce qui a trait à l'histoire des doctrines, l'auteur nous paraît n'avoir que des renseignements de seconde ou troisième main, si tant est qu'il ne s'en soit pas rapporté, sans les contrôler, à des souvenirs vieux de vingt ans. Il ne doute pas du bien fondé des théories purement cinétiques, qu'il tient comme un résultat acquis de la science actuelle : il ignore toutes les objections élevées par les physiciens contre cette conception simpliste des choses (Voir notamment : Lippmann, *Thermodynamique;* Duhem; Poincaré; etc.). L'énorme question de l'unité de la matière et de celle de la force est tranchée (p. 33 et 40) par une affirmation sans preuve du P. Secchi. Il nous semble difficile de croire avec l'auteur (p. 53) qu'un gaz absolument élastique n'offrirait aucune résistance à un corps en mouvement. Nous n'avons pu le suivre (p. 97) sur la différence entre l'affinité et la cohésion. Quant à sa conclusion du retour de la matière organisée à l'éther sauvage, c'est possible, mais l'auteur ne nous a pas convaincu.

É. C.

Catalunya á Palestina, public. por D. Jaume Collell. Volum I. Barcelona, Subirana, 1900, in-12 de xvi-200 p. — Prix : 2 fr.

Il existe une série d'anciens manuscrits catalans relatifs à la Terre-Sainte. Un savant chanoine de la cathédrale de Vich, dom Jaume Collell, s'est proposé de les publier successivement. Le premier volume dont nous avons à rendre compte ici contient le *Pèlerinage de Jérusalem* de Guillem Oliver, accompli en 1464 et la *Relation d'un voyage en Palestine* du R. P. Joan Lopez, datée de 1762-1781. Cette dernière partie est de beaucoup la plus étendue et la plus intéressante, à cause des détails variés que l'auteur a pu consigner

pendant son séjour de onze ans dans la Terre-Sainte, et des événements dont il a été témoin durant cette période. On remarque entre autres les curieux chapitres relatifs à la visite de sainte Thècle, vierge et martyre, en Séleucie, l'an 1776, et aux mœurs, usages, institutions, etc., des Arabes et des chrétiens. L'auteur n'est pas tendre vis-à-vis des Turcs, quand il parle de leur façon de rendre la justice, ou plutôt, comme il dit, l'injustice : quoi qu'on puisse en penser maintenant, il est certain que les genres de supplices décrits par le R. P. Lopez ont cessé d'exister, ou du moins qu'ils ne sont plus appliqués en public. Remercions le chanoine Colleli d'avoir tiré de l'oubli des manuscrits aussi intéressants que ceux dont il nous donne la copie, soigneusement revue et annotée, et attendons la suite de sa publication, qui ne peut manquer de plaire aux historiens et aux palestinologues.

G. Bernard.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La France entière, sans distinction de partis, a appris avec une douloureuse émotion la mort du prince Henri d'Orléans, enlevé prématurément à Saïgon. Fils aîné du duc de Chartres, petit-fils du duc d'Orléans, arrière-petit-fils du roi Louis-Philippe, le prince Henri-Philippe-Marie d'Orléans était né le 16 octobre 1867, à Ham, près de Richmond, en Angleterre, pendant l'exil de sa famille. Condamné à mener une existence sinon obscure, du moins sans aucun rapport avec son origine, il résolut de mettre son activité et ses forces au service de la France en marchant sur les traces de ces explorateurs qui contribuent à porter au loin le nom de notre pays et à étendre sa sphère d'action. Dès 1889 il parcourait les régions peu connues de la Sibérie et poussait jusqu'à la chaîne des monts du Thibet. En 1892 il s'en allait visiter les contrées de difficile accès situées au centre de l'Afrique. Quatre ans plus tard, en 1895, il entreprenait et menait à bonne fin la périlleuse traversée qui le conduisit du Tonkin au Bengale et traçait ainsi cette voie, inutilement cherchée par les Anglais, qui conduit de la mer de Chine à celle des Indes. En 1897 il repassait en Afrique et dans un rapide et audacieux voyage en Abyssinie, il contribuait à l'établissement des bons rapports qui existent actuellement entre l'empereur Ménélik et la France. Enfin en 1900, il partait de nouveau pour l'Extrême-Orient où une maladie inexorable vient de terminer brutalement une carrière si bien commencée. Le prince Henri laisse divers ouvrages de grand intérêt dans lesquels il nous raconte ses explorations et expose les résultats de ses recherches. En voici les titres : *Six mois aux Indes. Chasses aux tigres* (Paris, 1898, in-12) ; — *Les Missionnaires français au Thibet* (Paris, 1890, in-8) ; — *Une Excursion en Indo-Chine. De Hanoï à Bangkok* (Paris, in-18, 1891) ; — *Autour du Tonkin* (Paris, 1894, in-8) ; — *Le Père Huc et ses critiques* (Paris, 1894, in-18) ; — *A Madagascar* (Paris, 1895, in-18) ; — *Conférence faite à la Société de géographie de Lille* (Lille, 1896, in-32) ; — *Une Visite à l'empereur Ménélick. Notes et impressions de route* (Paris, 1898, in-16) ; — *Conférence faite le 25 février 1900 à la Société de géographie de Marseille* (Paris, 1900, in-16) ; — *La Bataille de Rocroy* (Paris, 1900, in-4) ; — *Politique extérieure et coloniale* (Paris, 1900, in-18).

— Le vénérable prélat dont l'Église de France déplore la perte, Mgr Isoard, évêque d'Annecy, né le 19 juillet 1820, à Saint-Quentin (Aisne), est mort le 3 août. Pendant plusieurs années il fut directeur de l'École préparatoire des Carmes, à Paris, puis il devint auditeur de rote pour la France à

Rome. Le 9 mai 1875, ayant été nommé à l'évêché d'Annecy, il fut sacré le 29 juin suivant. Homme d'étude et d'une grande piété intérieure, ennemi de toutes les manifestations religieuses bruyantes, véritable ascète, écrivain toujours prêt à défendre par la plume les droits de l'Église, l'évêque d'Annecy fut l'une des sommités de l'épiscopat français contemporain. Parmi les nombreux ouvrages et brochures d'actualité qu'il a publiés nous citerons : *Sujets d'oraison à l'usage des enfants de Marie* (Paris, 1859, in-16); — *Sujets d'oraison pour le saint temps de carême, à l'usage des enfants de Marie* (Paris, 1861, in-18); — *Hier et aujourd'hui dans la société chrétienne* (Paris, 1862, in-12); — *Le Clergé et la science moderne, à propos de quelques publications récentes* (Paris, 1864, in-8); — *La Vie chrétienne* (Paris, 1871, in-12); — *De la Prédication* (Paris, 1871, in-12); — *Des bonnes œuvres. Lettre au président d'une conférence de Saint-Vincent-de-Paul* (Paris, 1872, in-12); — *Prières recueillies et mises en ordre par Mgr Isoard* (Paris, 1873, in-12); — *La Sainte Messe. Méthode pour assister au saint sacrifice de la messe* (Paris, 1875, in-12); — *Question du jour. Deux mots sur l'enseignement de la religion. Précédés d'une lettre à MM. de la Tour du Pin-Chambly et Léon Harmel* (Paris, 1876, in-18); — *Le Sacerdoce. Conférences prêchées à l'Oratoire* (Paris, 1878, 2 vol. in-12); — *Le Mariage. Conférences prêchées dans la chapelle de l'Oratoire* (Paris, 1879, in-12); — *Le Droit commun* (Paris, 1881, in-8); — *Est-ce juste?* (Paris, 1883, in-8); — *Cinq années : 1879-1884; œuvres pastorales* (Annecy, 1884, in-8); — *Qu'est-ce que le jubilé?* (Annecy, 1886, in-8); — *Constitutions diocésaines dressées par saint François de Sales et par ses successeurs sur le siège de Genève, promulguées de nouveau en synode par Mgr Isoard. Avec les modifications réclamées par les besoins du temps* (Annecy, 1890, in-8); — *Le Système du moins possible et Demain dans la société chrétienne* (Annecy, 1895, in-12); — *L'Église est l'Église. Un mot sur le droit commun* (Paris, 1896, in-8); — *L'Arbitraire administratif. L'Église d'Aviernoz* (Annecy, 1897, in-8); — *Nouveau dire sur le système du moins possible et Demain dans la société chrétienne* (Annecy, 1897, in-16).

— L'Université française a perdu récemment un de ses plus anciens professeurs. M. Chaignet, mort à l'âge de 82 ans. Anthelme-Édouard CHAIGNET, né à Paris le 9 décembre 1819, fit ses études au Prytanée de la Flèche et y fut attaché comme répétiteur en 1839, puis comme professeur de seconde en 1845. En 1863, il était nommé professeur de littérature à la Faculté de Poitiers. A peine venait-il d'être désigné comme doyen de cette dernière (31 octobre 1879) que le 10 novembre suivant il était chargé des fonctions de recteur de l'Académie de Poitiers. En 1890, il fit valoir ses droits à la retraite et fut nommé recteur honoraire. Ses principaux ouvrages sont : *Les Principes de la science du beau* (Paris, 1860, in-8); — *De la Psychologie de Platon. Thèse pour le doctorat* (Paris, 1862, in-8); — *De iambico versu; utrum in graecarum tragaediarum diverbiis, iambicus versus cum modulatione seu ad tibias cantatus sit, an nuda recitatione, sine tibiarum concentu, sit pronunciatus* (Paris, 1863, in-8); — *Des Formes diverses du chœur dans la tragédie grecque* (Paris, 1865, in-8); — *La Vie de Socrate* (Paris, 1869, in-12); — *La Vie et les écrits de Platon* (Paris, 1871, in-12); — *Pythagore et la Philosophie pythagoricienne contenant les fragments de Philolaüs et d'Architas, traduits pour la première fois en français* (Paris, 1873, 2 vol. in-8); — *Théorie de la déclinaison des noms en grec et en latin, d'après les principes de la philologie comparée* (Paris, 1874, in-8); — *La Philosophie de la science du langage étudiée dans la formation des mots* (Paris, 1875, in-12); — *La Tragédie grecque* (Paris, 1877, in-12); — *Essai sur la psychologie d'Aristote, contenant l'histoire de sa vie et de ses écrits* (Paris, 1884, gr. in-8), couronné par l'Académie des sciences mo-

rales et politiques; — *Essais de métrique grecque. Le Vers iambique, précédé d'une Introduction sur les principes généraux de la métrique grecque* (Paris, 1887, in-8); — *La Rhétorique et son histoire* (Paris, 1888, in-8); — *Histoire de la psychologie des Grecs* (Paris, 1888-1890, 3 vol. in-8).

— M. VALSON, ancien doyen de la Faculté des sciences de Grenoble, doyen de la Faculté catholique des sciences de Lyon, qui vient de mourir à 75 ans, était né à Gevrey-Chambertin, en 1826. Professeur de grande valeur et, de plus, excellent chrétien, il avait publié des ouvrages qu'on ne cessera de consulter, tels que : *Étude sur les actions moléculaires, fondée sur la théorie de l'action capillaire* (Grenoble, 1864, in-8); — *La Vie et les travaux du baron Cauchy, membre de l'Académie des sciences. Avec une préface de Hermite* (Paris, 1868, 2 vol. in-8); — *Les Savants illustres du XVIe et du XVIIe siècle* (Paris, 1881, 2 vol. in-12); — *La Vie et les travaux d'André-Marie Ampère* (Lyon, 1886, in-8).

— L'amiral Jean-Philippe-Ernest DE FAUQUE DE JONQUIÈRES, mort à Mouanssartoux, près de Grasse, était né à Carpentras (Vaucluse), le 3 juillet 1820. Entré dans la marine en 1835, à l'âge de 15 ans, il était lieutenant de vaisseau en 1846, capitaine de frégate en 1858, capitaine de vaisseau en 1865, contre-amiral en 1874 et vice-amiral en 1879. En 1865 il suivit, comme chef d'état-major, l'amiral La Grandière en Cochinchine. A son retour en France il fut nommé membre du conseil des travaux de la marine et devint préfet maritime de Rochefort. Appelé ensuite à la direction du matériel de la flotte au ministère de la marine, il passa plus tard au dépôt des cartes et plans qu'il ne quitta que lorsque, atteint par la limite d'âge, il fut placé dans le cadre de réserve. Le vice-amiral de Fauque de Jonquières était un savant doublé d'un fin lettré, comme le prouve sa traduction en vers français des *Épîtres* d'Horace (Orléans, 1879, in-18). Mais ses principaux ouvrages, qui sont d'ordre scientifique, appartiennent, en général, aux mathématiques pures. Ce sont : *Mélanges de géométrie pure, comprenant diverses applications des théories de M. Chasles, etc.* (Paris, 1856, in-8) ; — *Théorèmes fondamentaux sur les séries de courbes et de surfaces d'ordre quelconque* (Saïgon, 1865, in-4) ; — *Recherches sur les séries, ou Système de courbes et de surfaces algébriques d'ordre quelconque ; suivies d'une réponse à quelques critiques de M. Chasles* (Paris, 1866, in-4).

— Le monde littéraire de la Provence vient de perdre l'un de ses membres les plus distingués, M. Achille MIR, le poète bien connu, mort à Carcassonne à l'âge de 79 ans. Il était né à Escales (Aude), en 1822. Naturellement il était l'un des doyens du félibrige, dont il avait été élu majoral en 1876, à l'époque où cette association fut constituée. Il laisse entre autres ouvrages : *La Cansou de la Lauseto, poésies languedociennes. Avec une préface de Frédéric Mistral, et des notes sur l'orthographe et la prononciation languedociennes par Cantagrel. Traduction française en regard* (Montpellier, 1876, in-8) ; — *Glossaire des comparaisons populaires du Narbonnais et du Carcassés* (Montpellier, 1883, in-8) ; — *Lou Lutrin de Lader, boufounado en tres estapetos,* (Montpellier, 1883, in-8) ; — *Lou Sermon del curat de Cucugna (avec traduction française), pouëmo tragi-coumic* (Montpellier, 1886, in-8).

— Un savant, qui s'est acquis un renom universel dans le monde des zoologistes, M. de Lacaze-Duthiers, vient de mourir, à l'âge de 80 ans, a Las-Fous en Périgord. M. Félix-Joseph-Henry DE LACAZE-DUTHIERS est né à Montpezat (Lot-et-Garonne), le 15 mai 1821. Après avoir étudié la médecine à Paris, il abandonna les sciences médicales, se mit à l'étude des zoophytes et ne tarda pas à se faire connaître par les brillants résultats de ses recherches. Aussi en 1854 était-il nommé professeur de zoologie à la Faculté des

sciences de Lille. En 1862 il était chargé d'une mission dans la Méditerranée, à la suite de laquelle il publia son célèbre ouvrage : *Histoire naturelle du corail* (Paris, 1863, in-8). Devenu maître de conférences à l'École normale supérieure en 1864, il fut ensuite nommé professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle. En 1868, il passa à la même chaire à la Faculté des sciences de Paris. Le 31 juillet 1871, il fut élu membre de l'Académie des sciences à la place de Longet et, 15 ans plus tard, membre de l'Académie de médecine. C'est à lui qu'on doit la fondation des laboratoires zoologiques de Roscoff en Bretagne et de Banyuls, dans les Pyrénées-Orientales. Outre l'ouvrage mentionné plus haut, M. de Lacaze-Duthiers laisse d'autres publications de premier ordre, savoir : *Histoire de l'organisation, du développement, des mœurs et des rapports zoologiques du dentale* (Paris, 1858, in-4); — *Le Monde de la mer et ses laboratoires* (Paris, 1889, in-8). Il avait en outre fondé en 1873 une revue intitulée : *Archives de la zoologie expérimentale*, dans laquelle il a fait paraître de nombreuses monographies de grande valeur.

— On annonce la mort, à l'âge de 60 ans, de M. Charles-Louis Chassin, né à Nantes, le 11 février 1831. Après avoir collaboré à divers journaux libéraux, M. Chassin fonda en 1868 le journal hebdomadaire *la Démocratie*, qu'il dirigea jusqu'à la révolution du 4 septembre 1870. Depuis il était devenu rédacteur en chef de l'édition des communes du *Journal officiel*, publication qu'il dirigeait dans un sens révolutionnaire. Il a fait paraître de nombreux ouvrages, entre autres : *La Légende populaire du Petit Manteau-Bleu* (Paris, 1852, in-4); — *La Hongrie, son génie et sa mission; étude historique, suivie de Jean de Hunyad, récit du XVe siècle* (Paris, 1855, in-8; et 1859, in-12); — *Histoire politique de la révolution de Hongrie (1847-1849)* (Paris, 1859-1860, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Irányi; — *Edgar Quinet. Sa vie et son œuvre. L'Homme, sa vie, son influence, la philosophie de l'histoire, les nationalités, les religions, les poèmes* (Paris, 1859, in-8, et in-12); — *Manin et l'Italie* (Paris, 1859, in-8); — *Le Poète et la Révolution hongroise; Alexandre Petœfi* (Bruxelles, 1860, in-12); — *Liberté de la presse. Lettres à M. de Persigny* (Paris, 1861, in-12); — *La Presse libre selon les principes de 1789* (Paris, 1862, in-12); — *Ladislas Téléky* (Paris, 1862, in-12); — *Le Génie de la Révolution. Les Élections de 1789, d'après les brochures, les cahiers et les procès-verbaux manuscrits. Les Cahiers de 1789* (Paris, 1863-1865, 2 vol. in-8); — *L'Armée de la Révolution. La Paix et la guerre. L'Enrôlement volontaire. La Levée en masse. La Conscription* (Paris, 1867, in-12); — *Le Parlement républicain, résumé populaire du droit constitutionnel* (Paris, 1879, in-12); — *L'Église et les derniers serfs* (Paris, 1880, in-12); — *Les Cahiers des curés. Étude historique d'après les brochures, les cahiers imprimés et les procès-verbaux manuscrits* (Paris, 1882, in-12); — *Les Élections et les cahiers de Paris en 1789* (Paris, 1888-1889, 4 vol. gr. in-8); — *La Vendée patriote, 1793-1800* (Paris, 1893-1895, 4 vol. gr. in-8); — *Études documentaires sur la Révolution française. La Préparation de la guerre de la Vendée (1789-1793)* (Paris, 1892, 3 vol. in-8); — *Études documentaires sur la Révolution française. La Vendée patriote (1793-1795)* (Paris, 1893-1895, 4 vol. gr. in-8); — *Études documentaires sur la Révolution française. Les Pacifications de l'Ouest (1794-1801)* (Paris, 1896-1899, 3 vol. gr. in-8); — *Le Général Hoche à Quiberon* (Paris, 1897, in-12; — *Les Volontaires nationaux pendant la Révolution. Documents tirés des Archives de la guerre et des Archives nationales* (Paris, 1899, in-8), avec M. L. Hennet; — *Études sur la Vendée et la chouannerie* (Paris, 1900, in-8). M. Chassin a, en outre, collaboré à diverses publications périodiques, tels que l'*Athenæum*, la *Revue française*, la *Revue de Paris*, l'*Illustration*, le *Courrier du Dimanche*, etc.

— Les sciences médicales viennent de faire une perte sensible en la personne du docteur Alfred Le Roy de Méricourt. Né à Abbeville le 13 octo-

bre 1825, M. Le Roy de Méricourt se destina, aussitôt ses études terminées, à la médecine navale. Nommé chirurgien de 3e classe en 1845 et de 2e classe en 1849, il fit une campagne de trois ans dans les mers des Indes en qualité de chirurgien-major. A son retour, la relation médicale de ses voyages fut le sujet de la thèse inaugurale qu'il soutint devant la Faculté de médecine de Paris en 1853. En 1855, il fut nommé professeur à l'École de médecine navale de Brest. Médecin en chef depuis le 9 février 1870 il a été admis à la retraite en avril 1886. Parmi les divers ouvrages qu'il a publiés sur le géographie médicale et la pathologie exotique nous citerons : *Mémoire sur la chromhydrose ou chromocritie cutanée* (Paris, 1864, in-8); — *Rapport sur les progrès de l'hygiène navale* (Paris, 1867, in-8). Il a composé également des mémoires estimés sur le *l'ériberi*, le *Calenture*, la *Chorée d'Abyssinie*, etc. Enfin il dirigeait avec une grande compétence les *Archives de médecine navale*, qu'il avait fondées sous les auspices du ministère de la marine.

— On annonce la mort du prince de Polignac arrivée à Passy, à 67 ans. Edmond-Melchior-Jean-Marie, prince DE POLIGNAC, est né le 19 avril 1834. Il était le cinquième fils de Jules de Polignac, le célèbre président du conseil des ministres de Charles X. Doué de très grandes dispositions musicales, il se livra à la composition, prit part à plusieurs concours et remporta, en 1865, trois prix pour trois chœurs intitulés : *Où est le bonheur?*; *Le Myosotis*; *La Vieillesse*. En 1867 il obtint le premier prix au concours pour un chœur, l'*Abeille*, et, en 1876, pour une scène lyrique à trois voix avec chœur et orchestre, *Don Juan et Haydée*. Depuis, il a donné un recueil de *Douze Mélodies; les Adieux de Deidamia*, scène avec solo et chœur, tirée de *la Coupe et les Lèvres* d'Alfred de Musset et, enfin, divers autres chœurs, des romances, une marche funèbre et quelques morceaux de musique religieuse.

— L'illustre voyageur et naturaliste Adolphe-Eric baron NORDENSKJÖLD, qui vient de mourir à Stockholm, à l'âge de 69 ans, était né à Helsingfors le 18 novembre 1832. Il fit ses études à l'Université d'Helsingfors et se fixa en 1857 à Stockholm où il devint, l'année suivante, professeur de minéralogie et directeur du Muséum géologique. M. Nordenskjöld s'est fait connaître par ses nombreux voyages dans les mers polaires. Il a surtout attiré l'attention du monde savant par son exploration de l'Océan Arctique en 1879, pendant laquelle il réussit le premier à se rendre de l'Atlantique dans le Pacifique par le passage du nord-est, ce qui avait été vainement tenté pendant trois siècles. Il put également rectifier sur de nombreux points les cartes de ces régions. Parmi les diverses publications auxquelles ces importants voyages ont donné lieu nous rappellerons : *Lettres racontant la découverte du passage nord-est et du pôle nord, 1878-79, avec une préface par M. Daubrée* (Paris, 1880, in-12) ; — *Voyage de la Véga autour de l'Asie et de l'Europe. Traduit du Suédois par Charles Rabot et Charles Lallemand* (Paris, 1883-84, 2 vol. gr. in-8) ; —*Seconde Expédition suédoise au Grönland (l'Inlandsis et la côte orientale), entreprise aux frais de M. Oscar Dickson. Trad. du suédois par Charles Rabot* (Paris, 1888, gr. in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Paul ALEXIS, le romancier-naturaliste, disciple et ami de M. Émile Zola, auteur de romans et de pièces de théâtre ; — Simone ARNAUD, auteur de poésies diverses, morte récemment à 50 ans ; — Désiré-Charles BLANCHET, conservateur adjoint de la Bibliothèque nationale, mort subitement ces jours derniers ; — Jean MARRAS, conservateur du dépôt des marbres et objets d'art appartenant à l'État, qui a composé plusieurs drames, — et un certain nombre de romans, parmi lesquels *Urbain Servier* et *la Marieuse*; — PÉLISSIER, rédacteur en chef du journal le *Stéphanois*.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Bosse, ministre d'État, ancien ministre de l'instruction publique de la Prusse, mort le 31 juillet, à Berlin, à 69 ans ; — Ferdinand Caspary, mathématicien connu, mort le 15 juillet, à Berlin, à 47 ans ; — Julien Duperrex, ancien professeur à Lausanne ; — Robert Grassmann, écrivain protestant, mort le 14 août à Stockholm, à 85 ans, lequel laisse entre autres ouvrages : *Auszüge aus der Moral theologie des heiligen Alfonsus von Liguori und ihre furchtbare Gefahr für die Sittlichkeit der Völker* ; — Prof. Hidber, qui a occupé pendant de longues années la chaire d'histoire de la Suisse à l'Université de Berne, mort dans cette ville le 17 juillet, à 84 ans, lequel laisse un ouvrage très apprécié : *Schweizergeschichte für das Volk ;* — Hermann Hoefer, éditeur connu, mort à Berlin, le 16 juillet, à 68 ans ; — Kaizl, économiste tchèque, député et ancien ministre des finances d'Autriche, mort près de Sobieslau, à 47 ans ; — Dr. Heinrich Kurth, du laboratoire bactériologique de l'État, mort le 13 juillet, à Brême, à 41 ans ; — Dr. Joseph Langen, professeur de théologie, mort à Bonn ; — Henry John Lincoln, musicien de talent, qui avait été secrétaire du *Daily News* et y rédigea pendant un certain temps la chronique musicale ; — Émile Makai, poète hongrois, mort prématurément à 30 ans, lequel avait publié diverses poésies religieuses, un drame biblique : *Absalon*, un roman : *Comédiens*, des traductions hongroises des principaux poètes juifs de Tolède : Gabirol, Jéhuda et Ben-Halévy, ainsi que la traduction également en hongrois du *Cantique des cantiques* ; — Jean-Frédéric Minssen, professeur honoraire à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, mort à Versailles, à 78 ans ; — Ernst Muellenbach, le populaire poète lyrique et romancier des pays rhénans, qui écrivait sous le pseudonyme de Ernst Lenbach, mort à Bonn, le 17 juillet, à 39 ans ; — Dr. Johann Nepomuk Sepp, écrivain de talent, ancien professeur d'histoire à l'Université de Munich, mort le 11 août à Neubeuren, près de Rodenhein ; — Bernard Neumann, pédagogue américain, d'origine allemande, de grande réputation, mort à Saint-Louis, à 74 ans ; — Charles Nordhoff, journaliste américain bien connu, originaire de la Westphalie, mort à San-Francisco, lequel collaborait à divers périodiques, entre autres, au *Harper* et à l'*Evening Post* et dont les lettres adressées à ce dernier, en 1871, sur la reconstitution des États du Sud, avait produit une certaine sensation ; — Alfred Pierer, éditeur, mort à Altenburg, le 17 juillet, à 70 ans ; — Mathilde Ramboux, auteur de poésies flamandes et connue sous le pseudonyme de Hilda Ram, morte à Anvers, sa ville natale ; — Alexandre Röhrig, professeur de littérature française, à l'Université de Strasbourg, mort dans cette ville, à 74 ans ; — le magistrat Robert Schellwien, connu par ses ouvrages philosophiques, mort à Thale, dans le Harz, le 6 août ; — Dr. Johannes Schmidt, professeur de philologie indo-germanique à l'Université de Berlin ; — Heinrich Schmidt-Hofmeister, l'un des grands éditeurs de Leipzig, mort à Niederlössnitz, à 57 ans ; — Dr. Ferdinand Schulz, directeur du gymnase de Charlottembourg, mort le 27 juillet ; — Dr. Frantz Schwartz, directeur du musée provincial de Posen, conservateur des collections artistiques de cette ville, mort à Posen, le 20 juillet, à 37 ans ; — le comte Emmerich Stadion, poète et romancier autrichien, mort le 3 août, à Vienne, à 64 ans ; — Friedrich Steiner, professeur à l'école des ingénieurs de Prague, mort dans cette ville le 3 août, à 53 ans ; — Michel Suchomlinov, ancien professeur de littérature russe à l'Université de Saint-Pétesbourg, mort dans cette dernière ville, lequel a publié de nombreux ouvrages très estimés, entre autres une histoire de l'Académie russe en huit volumes ; — Dr. A. A. Tokarski, professeur de psychologie à Moscou, mort le 3 août ; —

Michel VENJUKOV, géographe et voyageur russe, mort à Paris, le 17 juillet, à 70 ans, lequel laisse un certain nombre d'ouvrages géographiques de grande valeur; — Dr. WEINHOLD, professeur de langue et de littérature allemande, et éditeur, depuis 1891, de la *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, mort le 19 août, à Berlin, à 77 ans; — Gustave WENNERBERG, compositeur de musique, poète et ancien ministre, mort à Lœcke, à 84 ans; — ZIRON, directeur de l'École normale de Breslau, mort dans cette ville le 16 juillet.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 3 août, M. A. de Bertha commence la lecture d'une partie de son livre sur la Hongrie moderne (compromis de 1867). M. Gréard présente, au nom de M. A. Gasté, l'ouvrage intitulé : *Voltaire à Caen en 1713. Le Salon de Madame d'Osseville. Le Père de Couvrigny*, dans lequel il est question du séjour de Voltaire à Caen, comme étudiant. — L'Académie, formée en comité secret, décerne ensuite le prix Léon Faucher à M. Flour de Saint-Genis, pour son mémoire sur le sujet imposé : *De la Situation présente et de l'avenir de la grande, de la moyenne et de la petite propriété en France*. — Le 10 août, M. A. de Bertha termine la lecture du chapitre de son ouvrage sur la Hongrie moderne de 1849 à 1901. — Le 17 août, M. de Foville présente à l'Académie le tome Ier du *Cours d'économie politique* de M. Colson, professeur à l'École nationale des ponts et chaussées. M. F. Rocquain lit un résumé du rapport fait par lui sur les travaux de Michelet aux Archives nationales, alors que le savant était chef d'une section de cet établissement, et en particulier sur l'étude à laquelle l'historien se livra sur la partie des archives du Vatican transportées à Paris par ordre de Napoléon Ier. — Le 24 août, M. A. Raffalovitch présente une communication sur l'*Évolution industrielle de l'Allemagne*, dans laquelle il se montre opposé au système protectionniste.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 9 août, M. Clermont-Ganneau termine la lecture de son mémoire sur la concordance entre le cycle nabatéen et le cycle olympique. M. Gaston Boissier offre en hommage à l'Académie, de la part de M. Jullian, un ouvrage intitulé : *Vercingétorix*, dans lequel l'auteur décrit, d'après les textes, le rôle joué par le héros arverne, son origine, sa lutte pour l'indépendance nationale, sa captivité et sa mort. — Le 16 août, M. Enlart a communiqué la reproduction d'un monument du XIIIe siècle, effigie funéraire de Thierry, archidiacre de Troyes, puis archevêque de Chypre, personnage inconnu, puis il montre les restes de trois manuscrits liturgiques découverts par lui et le major Chamberlayne. — M. Héron de Villefosse informe que des fouilles organisées par M. A. Audollent, sous la direction de M. Ruprich-Robert, avec la subvention du ministère de l'intérieur et de la Société des amis de l'Université de Clermont-Ferrand, ont amené la découverte à l'est du temple de Minerve, sur le sommet du Puy-de-Dôme, de maçonneries, de débris de colonnes, d'un chapiteau corinthien, de médailles romaines de l'époque impériale. — M. Clermont-Ganneau communique la photographie d'une plaque d'or repoussé, de travail hellénique, trouvée auprès de Saïda (Sidon) sur l'emplacement d'un temple phénicien consacré au dieu Eschmoun. Cette plaque représente Esculape, Hygie et Télesphore, dieu de la convalescence.

CONCOURS. — L'Institut Lazarev, à Moscou, met au concours les deux sujets suivants : 1. Composition d'un dictionnaire dialectique des mots arméniens qui ne sont pas conservés dans le vieil arménien littéraire, avec indication du dialecte où chaque mot se rencontre et sa traduction

dans une langue européenne ; 2. Recueillir et classer les renseignements fournis sur l'Arménie et les Arméniens, par les auteurs arabes, jusqu'au xv° siècle. Les prix sont de 600 roubles ; le délai pour l'envoi des manuscrits est fixé au 13 novembre 1902. Les mémoires peuvent être écrits en russe, français, allemand ou arménien.

CONGRÈS. — Le 4° congrès international des éditeurs s'est tenu à Leipzig du 10 au 13 juin sous la présidence de M. Albrecht Brockhaus. Trois sections se partageaient les congressistes : I. Droits d'auteur et d'éditeur ; II. Librairie ; III. Musique. Parmi les vœux émis, nous relèverons les suivants : provoquer l'adhésion des États-Unis de l'Amérique du Nord et de l'Autriche-Hongrie à la convention de Berne ; rédiger et répandre un mémoire sur l'attitude de la Hollande dans la question d'une convention littéraire avec l'Allemagne ; supprimer les droits d'entrée sur les livres ; établir l'obligation pour le commissionnaire de vendre les livres au même prix que l'éditeur.

LA PRESSE FRANÇAISE EN 1901. — A Paris, en 1900, il y avait 2,790 journaux et revues ; cette année (1901), il y en a 2,832, soit 42 seulement de plus que l'an passé. Cette augmentation, ce sont les bulletins et les organes des associations, les journaux de finances, les journaux illustrés, les journaux de modes, les revues littéraires, les journaux politiques qui en bénéficient. — Dans les départements, en juillet 1900, il y avait, au total, 3,972 journaux français ; aujourd'hui (juillet 1901), on en trouve 3,849, soit une diminution de 123. — Vingt départements ont le même nombre de journaux qu'en 1900, quarante et un en ont moins, vingt-huit en ont davantage. — La presse départementale se divise actuellement en 923 organes républicains modérés, 205 organes radicaux ou socialistes, 2,721 publications diverses (royalistes, nationalistes, antisémites, etc.). Cette dernière catégorie comprend également 311 journaux agricoles, 120 feuilles d'annonces, 92 publications scientifiques, 243 religieuses, 23 géographiques, 102 littéraires ; 116 s'occupent presque exclusivement de commerce, 105 spéciales à l'instruction et à l'éducation, 65 aux sports en général et surtout à l'automobilisme.

PARIS. — M. G. La Caille a tiré de sa précieuse collection de documents autographiés dix-neuf *Lettres de Louis XIII à Richelieu* (Paris, Charavay, in-8 de 36 p.), qu'il a très soigneusement publiées et annotées. Elles vont de 1628 à 1641, c'est-à-dire qu'elles embrassent presque toute la période des rapports du cardinal avec le Roi. L'auteur a repris la thèse, très juste à beaucoup d'égards, de l'entente amicale de Louis XIII avec l'homme de génie dont il savait se faire respecter et qui lui soumettait docilement toutes les affaires. Resterait pourtant à expliquer la conjuration de Cinq-Mars, et les tacites encouragements que Louis XIII aurait donnés à son favori, d'après les derniers documents publiés, avant de l'abandonner à la vindicte publique, quand son entreprise fut découverte, quand surtout il l'aggrava singulièrement par son alliance avec l'Espagne. Très intéressantes encore sont les observations de M. La Caille sur Marie de Médicis et sur Anne d'Autriche.

— La *Société nationale d'agriculture de France* est, on le sait, comme l'Académie des agronomes et des propriétaires terriens, entièrement consacrée à ce qui intéresse la terre et ses divers produits. Chaque année elle publie un volume comprenant les procès-verbaux détaillés de ses séances et un autre de *Mémoires*. Le volume de ces derniers, publié en 1900 (Paris, imp. Chamerot et Renouard, in-8 de 564 p.) offre un intérêt tout particulier par

l'importance des questions abordées. En effet, après avoir reproduit le compte rendu des travaux de la Société du 6 juillet 1898 au 5 juillet 1899, exposé synthétiquement par son éminent secrétaire perpétuel, M. Louis Passy, il contient en grand nombre les rapports faits sur les ouvrages ou travaux que la Société a jugés dignes d'être récompensés. Ces rapports dépassent les limites de simples comptes rendus. Rédigés par des hommes d'une compétence reconnue, ils sont instructifs en eux-mêmes. Mais la partie la plus importante du volume consiste dans les travaux originaux que la Société a demandés à divers de ses membres sur les questions qui s'imposent dans le moment, ou qui lui sont présentés sur les sujets qui les préoccupent personnellement. Une commission nommée par la Société devait s'occuper de l'emploi de l'alcool dans l'éclairage, question d'une importance extrême pour les agriculteurs qui pourraient trouver là un sérieux débouché pour plusieurs de leurs produits. Le rapporteur, M. Engelmann, a résumé toutes les faces de la question, son historique et son état actuel, dans un rapport général qui intéresse non seulement les agriculteurs mais les industriels et le public soucieux des résultats pratiques que la science peut amener. Le même volume contient en outre une notice sur la méthode suivie pour l'amélioration du mouton mérinos bourguignon. — M. Truelle publie des travaux importants sur les fruits à cidre, leur valeur en Angleterre et l'état de l'arboriculture fruitière en Bosnie et en Herzégovine. Il faut citer, pour terminer, des notes sur les endiguements de la mer qui donnent à l'agriculture des espaces conquis dans la baie du Mont-Saint-Michel et en Vendée, une communication sur Madagascar et ses ressources agricoles, enfin une étude botanique et pratique de M. l'abbé Noffray remplie de recherches sur l'ergot des graminées. Tout ceci est plus que suffisant pour faire comprendre l'importance des publications de la Société nationale d'agriculture, comme tout l'intérêt et l'utilité qui s'y attachent.

— M. Henri Beaune, dans les *Scènes de la vie privée au* XVIIIe *siècle*, nous fournit un intéressant tableau des mœurs du siècle de Voltaire, dont on a dit tant de bien et tant de mal. Il s'inspire des *Mémoires* de Mme d'Épinay qui juge ainsi ses propres écrits : « Je suis vraie sans être franche. » M. Beaune nous paraît accorder trop de crédit à cette source d'information. Souvent la sincérité de Mme d'Épinay est en défaut quand elle parle d'elle-même (Lyon, A. Rey, in-8 de 41 p.).

— *Les Notes d'art antique* de M. L. Rambure (Lille, imp. Morel, in-8 de 23 p.), sont une excellente conférence sur l'art chrétien, précédée d'une sorte de programme bien divisé sur l'art antique. Le tout, avec des idées aussi élevées que saines, est destiné à l'enseignement supérieur des jeunes filles.

— A notre vive satisfaction, les monographies sur les paroisses de Paris continuent à voir le jour avec succès. M. l'abbé Maupin y apporte une heureuse contribution, avec *Notre-Dame des Blancs-Manteaux*, dont il esquisse l'histoire ; il fait la description de l'église, unique en son genre, croyons-nous, dans la capitale, décrit ses œuvres d'art, quelques-unes remarquables, comme sa chaire, travail flamand du XVIIIe siècle. En raison du but à atteindre par l'auteur, qui a voulu faire œuvre populaire, c'est un travail de seconde main, condensé, clair, bien ordonné et d'une élégante originalité (Paris, imp. Lefebvre, in-8 de 19 p.).

ALSACE. — Deux travaux importants : *Glossaire du patois de Châtenois*, par M. Aug. Vautherin et *Étude historique sur Belfort*, par M. Henri Bardy, ont

pris fin avec le vingtième *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* (Belfort, imp. Devillers, in-8 de XXXII-247 p.). A côté de ces deux fragments d'études qui occupent la plus grande partie du volume, il convient aussi de mentionner la publication de M. Dubail-Roy intitulée : *La Ville de Belfort et ses environs pendant la guerre de Trente ans et la « Gazette de France »* dont nous avons parlé dans notre dernière livraison (p. 181). N'oublions pas non plus les trois utiles pages de *Contribution à la flore du territoire de Belfort*, due à M. Cordier, et le travail de M. Ch. Roesch sur *la Pêche et les poissons dans le territoire de Belfort.*

AUVERGNE. — *Les Chevaliers de Saint-Lazare-de-Jérusalem et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, en Haute-Auvergne. Commanderie de Rosson* (Aurillac, impr. Bancharel, gr. in-8 de 311 p. avec fig.) tel est le titre d'une brochure fort intéressante et savamment documentée, du docteur Louis de Ribier, extraite de la *Revue de la Haute-Auvergne.* L'histoire de la commanderie de Rosson révèle de grandes recherches, principalement aux Archives nationales, où l'auteur a trouvé des documents relatifs à sa famille, d'où est sorti un commandeur de Rosson, à la fin du XVe siècle. Notes généalogiques sur nombre d'anciennes maisons nobles de la contrée.

— *Recherches sur l'art roman à Aurillac. Ses derniers vestiges*, par M. Roger Grand, archiviste du Cantal (Aurillac, impr. Bancharel, gr. in-8 de 23 p., avec 1 pl.). C'est un tirage à part de la même *Revue de la Haute-Auvergne.* Il n'existe actuellement aucun monument de l'époque romane dans la vieille cité de saint Géraud. Au XIIIe siècle, cette ville comptait au moins neuf églises ou chapelles, construites dans le style qui a précédé le gothique. Une bulle de Nicolas IV, écrite entre 1288 et 1292, en mentionne huit; la neuvième était la chapelle Saint-Sauveur. De tous ces édifices, il ne reste que quelques pierres sculptées. M. R. Grand donne les dessins de dix de ces débris, dont le plus remarquable (une tête de Samson de grande dimension et d'un caractère oriental) paraissant appartenir au début de l'époque romane.

BERRY. — On sait que la cathédrale et les églises de Bourges ont conservé un grand nombre d'antiques vitraux, à tel point qu'elle est peut-être la ville de France où l'on peut le mieux étudier l'histoire de la peinture sur verre. C'est à cette étude fort attachante que se livre M. le marquis des Méloizes dans *les Vitraux de Bourges* (Caen, H. Delesques, in-8 de 16 p.). L'érudit auteur nous donne l'historique et la description de chaque verrière. Si le XIVe siècle ne faisait défaut dans la célèbre cathédrale, on pourrait y suivre toutes les transformations de cet art merveilleux, depuis son origine jusqu'à son déclin. M. des Méloizes s'est inspiré des meilleures sources et surtout de son sens artistique très affiné. Bonne contribution à l'histoire de cette branche de l'art chrétien.

COMTÉ DE FOIX. — Dans sa brochure intitulée : *Foix et Saint-Lizier, Vicdessos d'Ariège et Sos de Nérac* (Buleix, Soulan) (Ariège) chez l'auteur, et Saint-Girons, Rives, in-8 de 64 p.), M. l'abbé Cabibel s'efforce de démontrer que l'oppidum des Sotiates pris par le lieutenant de César, Crassus, doit être placé à Saint-Lizier et non à Sos de Nérac, Condom ou Lectoure, comme l'indiquait la *Commission de la topographie des Gaules*, ou à Foix ou Vicdessos, selon l'opinion de M. Adolphe Garrigou. La thèse que soutient M. l'abbé Cabibel peut être vraie, mais la manière dont il la défend n'est pas exempte de critique. Ce n'était pas, en effet, sur la *France illustrée* de Malte-Brun, sur les *Guides Joanne*, ou sur d'autres ouvrages de seconde main, plus ou moins médiocres et faits souvent sans critique qu'il fallait l'appuyer. C'était dans César, dans l'épigraphie, dans l'archéologie, dans les

géographes anciens et ensuite dans les travaux modernes de premier ordre, que M. Cabibel aurait dû uniquement puiser ses arguments.

Franche-Comté. — A l'heure où la plupart des ordres religieux, persécutés en France, vont, nouveaux proscrits, s'acheminer vers la terre d'exil, il était on ne peut plus opportun de publier une nouvelle édition de l'œuvre capitale du regretté chanoine J. Morey : *La Vénérable Anne de Xainctonge, fondatrice de la Compagnie de Sainte-Ursule au Comté de Bourgogne (1567-1901)* (Besançon, imp. Paul Jacquin, 2 vol. in-8 de xxxvii-392 et 454 p., avec un portrait. — Prix 10 fr.). Cette édition, augmentée du fac-similé et du décret d'introduction de la cause de la béatification et canonisation de la vénérable (13 novembre 1900), a été couronnée par l'Académie de Dijon et honorée d'un rescrit de S. S. Léon XIII. — Dans le premier volume, l'auteur fait l'historique de la famille de Xainctonge, dont le chef était conseiller au parlement de Dijon, et fournit les détails les plus circonstanciés sur la vocation d'Anne de Xainctonge et les épreuves de toute sorte qu'elle eut à supporter pour atteindre le but qu'elle s'était proposé : l'éducation et l'instruction des jeunes filles. C'est comme un long martyrologe qui dura près de vingt ans (1588-1606), à Dijon d'abord, du fait de sa famille, et à Dole ensuite, du fait de toute une population hostile. Même après les succès dont le tableau nous est offert dans le tome II, des difficultés nombreuses assaillirent la nouvelle Compagnie enseignante. Enfin le triomphe s'affirma, et quand la fondatrice mourut à Dole (8 juin 1621), les ursulines avaient commencé d'essaimer dans diverses localités comtoises. Au moment de la Révolution, les religieuses de Sainte-Ursule, dont l'influence était universelle, furent dispersées ; mais quand le calme succéda à la tempête, on les vit accourir et se dévouer à nouveau. Ce qui n'empêcha point la municipalité de Dole, berceau de la Compagnie, de laïciser leur école, d'ailleurs sans grand succès (août 1889). Le livre du chanoine Morey renferme les approbations de NN. SS. l'archevêque de Besançon et les évêques de Dijon et de Saint-Claude. Il est intéressant de citer quelques lignes saillantes de chacune de ces trois approbations : « L'ouvrage de M. le chanoine Morey, dit Mgr l'archevêque de Besançon, est sûr de trouver un sympathique accueil... non seulement chez les amis de notre histoire régionale, mais chez tous ceux qui s'intéressent à ce merveilleux mouvement d'éducation et d'instruction qui a marqué en France la fin du xvie et le cours du xviie siècle. L'esprit qui anima la Mère de Xainctonge ne s'est jamais éteint parmi ses filles. Aujourd'hui, comme au commencement du xviie siècle, il suscite et fonde ces écoles qui sont la ressource nécessaire des familles, l'honneur de l'Église et de la Société. » — « En vous lisant, déclare à son tour Mgr l'évêque de Dijon, ...la mère de famille sera initiée aux secrets de l'éducation dans nos écoles congréganistes, dont la supériorité sur toutes les autres n'est contestée pas même par leurs ennemis; les jeunes filles et toutes les âmes altérées de perfection trouveront un guide également attrayant et sûr; enfin les savants eux-mêmes s'instruiront en constatant que, sur le terrain de l'école comme sur beaucoup d'autres, l'Église était en avance, et ils béniront les efforts tentés par elle, au xvie et au xviie siècle, pour répandre l'instruction dans une mesure et par des moyens que l'époque actuelle n'a peut-être pas encore dépassés. » — Enfin, Mgr l'évêque de Saint-Claude, en retraçant avec méthode et concision la carrière d'Anne de Xainctonge, conclut ainsi, en s'adressant à l'auteur : « Au plus grand nombre de vos lecteurs... vous révélez que les Ursules se dépensaient dans leur pensionnat non pour leur profit, mais

pour créer à l'hospice de la Charité [de Dole], ruiné par la grande Révolution, des ressources suffisantes à l'entretien de son orphelinat. Vous dites comment, expulsées il y a un mois à peine, de cette maison où, avec un traitement dérisoire, pendant quatre-vingt-douze ans, elle avait fait tant de bien, la communauté, sans avoir reçu de personne le moindre secours, a pu s'établir dans l'ancien Carmel de Dole, où elle continue, sous l'œil de Dieu, sa tâche restée toujours la même. » — On le voit, nous sommes bien là en présence d'une œuvre à laquelle les tristes événements qui commencent à s'accomplir donnent un véritable caractère d'actualité.

— Sous le titre de : *Six mois d'invasion prussienne (janvier-août 1871)*, M. Charles Baille a publié dans la *Revue hebdomadaire* des 3, 10 et 17 août dernier des pages fort attachantes sur les temps si durs auxquels il nous reporte. « En 1870, dit l'auteur, j'étais juge de paix à Poligny et le seul magistrat de l'ordre judiciaire dans le canton : à ce titre et en raison du désarroi qu'avait apporté dans le personnel des fonctionnaires la révolution du 4 septembre, je devais fatalement être appelé à jouer un des principaux rôles dans le cas où nous serions atteints par l'invasion. A ce moment-là même, l'un de mes beaux-frères ayant dû rejoindre sa famille à Neuchâtel [en Suisse], où son fils était gravement malade, je m'étais fait une obligation d'écrire pour lui, jour par jour, la relation des événements dont je serais le témoin. Ces lettres, qui ont été conservées, viennent de m'être rendues : en feuilletant, à trente ans de distance, ces pages jaunies, il m'a semblé y ressentir dans sa fraîcheur le souffle du temps, avec les illusions, les erreurs, les violences que rendaient inévitables les ardeurs de la lutte et l'isolement auquel nous étions réduits... » Si ce court exposé annonce clairement le récit de choses vues et vécues, il ne nous fixe pas sur la manière dont il est présenté. Il importe donc d'informer nos lecteurs qu'ils chercheraient longtemps à travers les relations des événements locaux de 1870-1871, avant de trouver un ensemble de détails aussi sincères, aussi poignants et aussi vibrants de patriotisme bien entendu. Forcément, M. C. Baille se montre pensant, délibérant, agissant : c'est un vaincu réduit à l'absolue impuissance, mais courageux et sans prétention aucune. A peine, vers la fin, laisse-t-il entrevoir combien lui fut pénible sa révocation prononcée en 1879 : on avait déjà, en haut lieu, oublié le dévouement intelligent et avisé dont il avait donné des preuves pendant l'Année terrible. Et maintenant voulez-vous savoir pourquoi M. Baille fut si durement traité? — Pour s'être dispensé d'illuminer sa maison quand l'avocat Grévy, originaire du Jura, s'assit, par un coup de fortune, sur le trône de saint Louis et de Louis XIV... ! Crime impardonnable, il faut bien le reconnaître.

— Notre collaborateur, M. E.-C. Gaudot, a extrait des *Annales franc-comtoises*, son étude sur *Pasteur, d'après un livre récent* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 28 p.). C'est un résumé critique aussi net que complet de l'important volume que M. René Vallery-Radot a récemment écrit sur son illustre beau-père. — Également sur Pasteur, nous avons à signaler le très intéressant article, illustré de 17 vignettes, scènes et portraits, publié par les *Lectures pour tous*, de mai dernier (Paris, Hachette), sous le titre : *La Gloire, prix de l'effort. Comment s'enchaînent les découvertes d'un savant.*

— Suisse d'origine, le peintre Melchior Wyrsch a rendu à la ville de Besançon, de 1773 à 1784, de véritables services, en dirigeant, concurremment avec son ami le sculpteur Luc Breton, l'école bisontine de peinture et de sculpture, fondée en 1773. Après onze ans passés à la tête de ladite école, Wyrsch fut rappelé à Lucerne en qualité de directeur de l'Académie de peinture de cette ville. Dans un court travail extrait des

Mémoires de la Société d'émulation du Doubs et intitulé : *Le Peintre Melchior Wyrsch, d'après un livre récent* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 15 p.), M. l'abbé Louvot raconte la carrière toute de labeur de cet artiste de talent qui succomba sous une balle française, en 1798, lors de l'invasion de la Suisse par les troupes révolutionnaires. L'infortuné fut, il est regrettable d'avoir à le reconnaître, tout simplement assassiné. Il est vrai que les Français étaient exaspérés : les Suisses venaient de se rendre coupables à l'égard de quelques prisonniers de cruautés tellement abominables que leurs vainqueurs, par esprit de représailles, ne firent, un instant, au lendemain du fait, aucun quartier, même aux gens paisibles.

Maine. — M. l'abbé E. Vavasseur, en racontant la vie de *saint Almire, abbé de Gréez-sur-Roc* (Mamers, imp. Fleury et Dangin, in-8 de 88 p.), fait en même temps l'histoire très curieuse de sa paroisse, qui fut d'abord une abbaye portant le même vocable. Il y démontre avec bonheur l'influence des moines sur la civilisation matérielle, intellectuelle et morale, aux premiers siècles surtout de notre histoire nationale. L'auteur a été se documenter à des sources sûres, tels les *Acta S. S.* des Bollandistes et les riches archives de la Sarthe. Il fait aussi une description de l'église de Gréez-sur-Roc. Des missels du moyen âge il a extrait le texte de deux séquences qui feront la joie de ceux qui étudient notre ancienne poésie liturgique.

Normandie. — *Le Guide du voyageur et du touriste dans le Mortainais, sites et monuments, histoire et archéologie*, par M. Moulin (Mortain, Leroy, in-16 de 119 p.. avec 5 grav.), est un de ces petits livres que le voyageur aime à trouver dans les villes qu'il traverse : avec la patience d'un érudit, la précision d'un administrateur et l'amour d'un patriote attaché au sol natal, M. Moulin a su décrire les beautés, et faire apprécier les richesses de son pays d'origine. Documents relatifs à une histoire qui évoque des noms célèbres; travaux de statistiques, renseignements géologiques et agricoles, tout a été mis en œuvre pour donner au lecteur une idée de ce que fut le Mortainais dans le passé, de ce qu'il est dans le présent, et de ce qu'il pourra être dans l'avenir. Relevons un léger *lapsus :* l'auteur parle (p. 37), de l'art... « de mouler » le granit : on ne moule pas le granit, on modèle en le sculptant, non sans peine. Cette petite incorrection, l'auteur se doit à lui-même de la faire disparaître d'une prochaine et désirable édition.

Quercy. — M. l'abbé C. Daux vient de faire paraître dans la *Bibliothèque liturgique* publiée par le chanoine Ulysse Chevalier : *Le Tropaire-Prosier de l'abbaye de Saint-Martin de Montauriol, d'après le manuscrit original* (XI-XIII[e] *siècles*) (Paris, A. Picard et fils, in-16 de LIII-210 p.). Ce document est du plus haut intérêt pour la littérature liturgique du moyen âge. M. Chevalier s'est chargé, avec sa rare compétence, de la collation des textes et de la révision dernière des épreuves. Dans une savante et longue Introduction, M. l'abbé Daux nous fait connaître l'état matériel du manuscrit publié par lui, sa composition, son origine, sa provenance et son âge ; puis vient une analyse distincte de chacune des deux parties qui le composent. La double table, selon l'ordre alphabétique et liturgique, en rend l'usage facile et complète quelques indications négligées dans les préliminaires. Deux planches photographiques mettent sous les yeux les dimensions du manuscrit et les spécimens des diverses écritures répandues dans plusieurs feuillets attestant les dates extrêmes et intermédiaires de sa composition. Par là aussi on peut juger et du système de notation et de la disposition des textes.

Rouergue. — Dans *les Églises de Verfeil-sur-Seye* (Montauban, imp. Fo-

restié, in-8 de 14 p.), M. l'abbé C. Daux édite simplement les notes que M. Garrigues, curé de cette paroisse avant la Révolution et de laquelle il reprit la direction au rétablissement du culte, consigna en tête du Registre du conseil de fabrique, commencé le 1er janvier 1811. Cette rédaction, datée et signée de la main de M. Garrigues, tend surtout à fixer la situation, l'état et les transformations diverses de l'église paroissiale. Tout en respectant l'orthographe et les réflexions et appréciations qui accompagnent le récit, M. Daux ajoute quelques notes explicatives intéressantes.

Savoie. — M. l'abbé Ch.-Félix Bellet, si honorablement connu dans l'histoire dauphinoise, examine avec une critique informée autant que impartiale *Un Problème d'hagiographie* concernant *le Bienheureux Ayrald, évêque de Maurienne* (première moitié du XIIe siècle) (Paris, A. Picard et fils, in-8, de 52 p.). Il s'agit de savoir ce que fut le B. Ayrald avant son épiscopat. Les auteurs sont divisés sur la question. M. Bellet conclut comme il suit : 1° Le B. Ayrald a d'abord été chartreux, et c'est de la chartreuse de Portes qu'il fut tiré pour devenir évêque de Saint-Jean-de-Maurienne; 2° Le B. Ayrald est distinct d'un autre Ayrald, également évêque de Maurienne, mais qui avait été auparavant chanoine régulier de Saint-Augustin et, pendant trente ans, archiprêtre ou grand-vicaire de saint Hugues, évêque de Grenoble. Questions importantes pour la liturgie des diocèses de Grenoble et de Maurienne ainsi que pour la liturgie cartusienne.

Velay. — Signalons une intéressante notice de M. l'abbé R. Pontvianne intitulée : *Notre-Dame d'Aubissoux près Craponne* (Le Puy, imp. Prades-Feydier, in-16, 50 p.). Le village d'Aubissoux, situé sur un plateau de 900 mètres d'altitude, exposé à tous les vents, est un lieu de pèlerinage. Sa chapelle possède une Vierge miraculeuse, chère aux émigrants, aux habitants de ces montagnes, qui s'en vont, pour quelque temps, chercher du travail au loin. Cela s'appelle, dans le pays, « aller à la marre. » Notre-Dame d'Orcival, en Auvergne, les protège. En 1547, deux jeunes gens d'Aubissoux, en péril de mort, sauvés par son intercession, voulurent lui exprimer leur reconnaissance en faisant construire, dans leur village, un sanctuaire dédié à leur divine protectrice. Peu fréquenté d'abord, cette chapelle est aujourd'hui en grande vénération.

— Le même auteur a publié une bonne étude sur *Pierre d'Ailly, évêque du Puy, de Cambrai et cardinal (1350-1420)* (Le Puy, imp. Prades-Feydier, in-8 de 62 p., avec deux portraits). Ces portraits sont ceux du cardinal, dessinés en 1713 par B. Picart, pour l'*Histoire du concile de Constance*, de Jacques Lenfant, ministre protestant. La présente biographie résume à merveille tout ce qui a été écrit de nos jours sur P. d'Ailly.

Belgique. — M. Kurth est l'inspirateur du savant travail composé par M. Karl Hanquet sur la *Chronique de saint Hubert, dite Cantatorium*, le livre second des *Miracula sancti Huberti* et la *Vita Theodorici Abbatis Andaginensis*. On le sait, le *Cantatorium* est une source considérable pour l'histoire des premiers temps de l'abbaye de Saint-Hubert, aussi bien que pour l'histoire de la seconde moitié du XIe siècle et pour les débuts du XIIe. Il abonde en informations sur les titres juridiques du monastère, sur la vie intellectuelle et morale des religieux, sur l'histoire des Ardennes, sur la querelle des investitures. M. Hanquet s'occupe surtout des origines de la Chronique. Comment son texte nous est-il parvenu? Quelle en est la date de composition et quel est l'auteur? Quelle est l'exactitude de sa chronologie et quelles sont ses sources? M. Hanquet attribue la chronique, le second livre des *Miracula* et la *Vita Theodorici* à Lambert le Jeune, moine de Saint-Hubert,

dont il nous donne une biographie soignée. Sur la question d'auteur, M. A. Cauchie se sépare de M. Hanquet. De là, les *Observations* (de M. Alfred Cauchie) *sur l'attribution de ces trois œuvres à Lambert le Jeune, moine de Saint-Hubert* (Bruxelles, Kiessling, in-12 de 86 p.). Les conclusions ne paraissent pas ébranler à fond celles de M. Hanquet.

MEXIQUE. — Un certain nombre de journaux ou de revues publient, à chaque numéro, des suppléments détachés en forme de livraisons paginées et pliées, prêtes pour la brochure ou la reliure. D'après cette excellente méthode, le *Reproductor eclesiástico mejicano* vient de terminer la publication de la *Mariología tomística*, traduite de l'allemand en espagnol par Don Gabino Chavez, ainsi que le premier volume des *Méditations à l'usage du clergé*, de Scotti, mises en latin par J.-C. Mitterutzner.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Le Gouvernement de l'Église, ou Principes du droit ecclésiastique exposés aux gens du monde. Droit privé*, par l'abbé Lafarge (in-8, Poussielgue). — *Manuel-formulaire de l'enregistrement des domaines et du timbre*, par J. Castillon (in-8, Chevalier-Marescq). — *Loi du 4 février 1888 sur la répression des fraudes dans le commerce des engrais*, par G. Aubéry (in-12, Chevalier-Marescq). — *Cours d'économie politique*, par C. Colson. T. I (in-8, Gauthier-Villars). — *Un Coin d'étude sociale*, par P. Floquet (in-12, Marchal et Billard). — *Monographia Loasacearum*, auctore J. Urban (in-4, Leipzig, Engelmann). — *Nouvelle Flore des champignons*, par J. Costantin et L. Dufour in-12, Dupont). — *Cours d'électricité*, par H. Pellat, T. I (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur les moteurs à gaz et à pétrole*, par L. Marchis (in-12, Gauthier-Villars). — *Œuvres scientifiques de Gustave Robin*, publiées par L. Raffy. T. I. *Physique mathématique*. T. II. *Thermodynamique générale* (in-8, Gauthier-Villars). — *Théorie analytique de la chaleur, mise en harmonie avec la thermodynamique et avec la théorie mécanique de la lumière*, par J. Boussinesq. T. I (in-8, Gauthier-Villars). — *Le Verre*, par P. Frick (in-12, Schleicher). — *Nouvelles variées*, par H. Sienkiewicz; trad. du polonais (in-12, Lethielleux). — *A la source du bonheur*, par H. Sienkiewicz, trad. par N. Ordéga (in-12, Lethielleux). — *Excursions et sensations pyrénéennes. Cimes ariégeoises*, par le Vte J. d'Ussel (in-12, Plon-Nourrit). — *En Chine. Mœurs et institutions; hommes et faits*, par M. Courant (in-12, Alcan). — *La Papauté et la Ligue française. Pierre d'Épinac, archevêque de Lyon (1573-1599)*, par l'abbé P. Richard (in-8, Picard et fils). — *Un Diplomate français à la cour de Catherine II, 1775-1780. Journal intime du chevalier de Corberon, chargé d'affaires de France en Russie*, publié, avec introd. et notes, par L. H. Labande (2 vol. in-8, Plon-Nourrit). — *Notre-Dame de Celles (Deux-Sèvres). Son Abbaye, son pèlerinage*, par l'abbé A. Largeault (in-8, Parthenay, Cante). — *Sous la chéchia*, par A. Delorme (in-12, Berger-Levrault). — *L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs*, par E. Ollivier. T. VI (in-12, Garnier). — *Statuts d'Hôtels-Dieu et de léproseries. Recueil de textes du XIIe au XIVe siècle*, publié par L. Le Grand (in-8, Picard et fils).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

LES ANORMAUX. — 1. *Contes extraordinaires*, par ERNEST HELLO. Paris, Perrin, 1901, in-18 de 319 p., 3 fr. 50. — 2. *Contes insidieux*, par ÉDOUARD LEBLANC. Paris, Stock, 1901, in-16 de 237 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 3. *Le Cœur de Louise*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-16 de 314 p., 3 fr. 50. — 4. *Trio d'amour*, par ADRIENNE CAMBRY. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-16 de 304 p., 3 fr. 50. — 5. *Maudit soit l'amour!* par l'auteur d'*Amitié amoureuse*. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-16 de 322 p. 3 fr. 50. — 6. *Le Cilice*, par MAURICE PALÉOLOGUE. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-16 de 284 p., 3 fr. 50. — 7. *Un Petit Tour du monde*, par JOSEPH LEGUEU. Paris, Tolra, 1901, in-8 de 225 p., illustré, 1 fr. 50. — 8. *Éva*, par JACQUES MORIAN. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-16 de 310 p., 3 fr. 50. — 9. *Mademoiselle Annette*, par ÉDOUARD ROD. Paris, Perrin, 1901, in-18 de 320 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 10. *Ames de vaincus*, par PAUL GAULOT. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-16 de 284 p., 3 fr. 50. — 11. *Hors de l'envoûtement*, par FERNAND AUBIER. Paris, Stock, 1901, in-16 de 319 p., 3 fr. 50. — 12. *Carlo Lano*, par M. REEPMAKER. Paris, Stock, 1901, in-16 de 313 p., 3 fr. 50. — 13. *Vengeance*, par le même. Paris, Stock, 1900, in-16 de 378 p., 3 fr. 50. — 14. *Un Mariage moderne*, par ÉMILE PIERRET. Paris, Lemerre, 1901, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 15. *Journal d'un artiste*, par HENRYK SIENKIEWICZ; trad. par N. ORDEGA. Paris, Rougier, 1901, in-16 de 204 p., 2 fr. 50. — 16. *Esquisses au fusain. Marysia. Sur la Côte d'azur*, par le même; trad. par Mlle B. NOIRET. Paris, Perrin, 1901, in-16 de 260 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Feu*, par GABRIELE D'ANNUNZIO. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-18 de 443 p., 3 fr. 50. — 18. *Vie en détresse*, par MATHILDE SERAO; trad. par G. HÉRELLE. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-18 de 424 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Sang de la sirène*, par ANATOLE LE BRAZ. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-16 de 300 p., 3 fr. 50. — 20. *La Souricière*, par LOUIS DIMIER. Paris, Perrin, 1901, in-16 de 376 p., 3 fr. 50. — 21. *L'Autre Rive*, par PIERRE LE ROHU, avec une préface de François Coppée. Paris, Perrin, 1901, in-16 de 322 p., 3 fr. 50.

ROMANS A THÈSE. — 22. *Un Vieux Célibataire*, par JULES PRAVIEUX. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-16 de 293 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 23. *Un Nom prédestiné*, par E. MALEC. Paris, Société d'éditions littéraires, 1901, in-16 de 212 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Pays des Parlementeurs*, par LÉON DAUDET. Paris, Flammarion, 1901, in-16 de 385 p., 3 fr. 50.

LES ANORMAUX. — 1. — Si nos lecteurs ont remarqué que, depuis quelque temps, les œuvres rangées sous cette rubrique sont de moins en moins nombreuses, et s'ils en ont conclu à une amélioration de la santé mentale dans le monde de la « gendelettrie, » ils sont dans l'erreur et j'ai le devoir de les en tirer. — Sachez donc qu'il y a toujours des Anormaux parmi nous ; s'il y en a moins dans ces Revues trimestrielles, c'est qu'ils s'en sont exclus eux-mêmes : ils nous boudent! Nous ne leur témoignions pas assez de considération. Ils ne nous enverront donc plus leurs œuvres! — Je me hâte de leur en exprimer ma gratitude, et ce faisant, je m'acquitte à la fois envers eux, à qui je dois des remerciements, et envers notre public, qui a droit à des renseignements. Eh bien! chers lecteurs, vous voilà renseignés : je les

remercie, donc ils existent. — C'est tout ce qu'il importe que vous sachiez pour le moment. Le jour où leurs œuvres se distingueront par quelque mérite sérieux, ils auront beau me les cacher, ils ne m'empêcheront pas de les découvrir ni de vous les signaler.

En attendant, je vous en signale une que l'on vient de rééditer : Les *Contes extraordinaires* de feu Ernest Hello, un Anormal qui était un excellent chrétien. L'espèce est rare, mais elle existe, et elle a droit à tout notre respect. Mais elle a droit aussi à toutes nos sévérités, et nous n'en épargnerions aucune à l'œuvre d'Hello, si seulement elle était vivante. Elle ne l'a jamais été beaucoup ; Hello était une sorte de « voyant » romantique, qui, déjà vers 1860, avait l'air d'un revenant. Il a eu des lecteurs sans doute, et peut-être des admirateurs parmi les Éliacins de la philosophie et de la théologie,qui le prenaient pour un penseur. Mais y a-t-il encore de ces Éliacins ? Je ne le pense pas, et c'est pourquoi il est inutile de s'attarder à montrer tout ce qu'il y a de bizarre et d'affligeant dans ces *Contes extraordinaires*. Ils sont chargés d'intentions philosophiques et didactiques, ils sont pavés de morale, et, pour que nul n'en ignore, ces intentions et cette morale s'affirment et s'affichent jusque dans les caractères typographiques. Vous savez ce que pensent les médecins spécialistes de l'abus des soulignements ? Hello souligne avec frénésie ; les italiques ne lui suffisent pas ; il lui faut les plus grosses majuscules pour tous les mots importants et parfois pour des phrases entières. IL EST INSUPPORTABLE ! Mais c'est un bien digne homme ! Lisez au moins le premier de ses *Contes* ; vous y verrez comment le nommé Ludovic ou l'avare, l'avare idéal, l'avare TYPE, réduisait au plus extrême dénûment sa femme et sa fille, comment il voulut vendre son chien Mirro, l'unique consolation de « ces dames, » leur seule relation, leur seul ami, et comment Mirro lui sauta au cou et l'étrangla, et comment tout cela démontre que DIEU EXISTE ! Et il est probable que vous ne lirez pas plus avant.

2. — Les *Contes insidieux* sont aussi naïfs, mais moins prétentieux ; il est vrai que l'auteur serait le premier à reconnaître qu'il n'a aucun titre à être prétentieux. Il veut nous amuser, tout simplement, en nous racontant des histoires « peu banales » qu'il a seulement le tort d'appeler « insidieuses. » Un assassin écrit tous les détails de son crime sur la porte même de sa maison ; mais il se sert pour écrire de caractères algébriques ; — tel un écolier, à sa première année de *Math*, qui écrit : 2 AB = 1 QR. — C'est très drôle ! Mais en quoi est-ce « insidieux » ? Très drôle aussi, l'histoire de ce garçon qui, ayant « la haine du blanc » et s'étant tout de même marié, malgré le voile blanc, la robe, les gants et les souliers blancs de sa femme, devint veuf à l'auberge de *la Croix Blanche !* — Il y a encore quatre ou cinq contes de la même valeur dans ce même volume ; mais il n'y a rien « d'insidieux. »

Romans psychologiques. — 3. — *Le Cœur de Louise* était un cœur vaillant et généreux ; Louise fut bonne fille, bonne épouse (elle y eut du mérite, son mari ayant un cœur raccorni), bonne mère, bonne brodeuse, elle disparut dans un accident de chemin de fer ! Qu'elle repose en paix ! Et que le silence se fasse sur sa tombe ! Chut ! Ne disons pas qu'elle n'a jamais été bien vivante, et que c'est une des moins bien venues des créations de Mme H. Gréville.

4. — Soyons amène aussi pour *Trio d'amour*. C'est l'œuvre d'une femme, et d'une lauréate de l'Académie française ! Je ne puis cependant vous laisser ignorer qu'on y entend un professeur, un agrégé des lettres, nous raconter comment trois jeunes filles, une blonde, une brune, une « châtaine », livrèrent assaut à sa vertu, pour le bon motif d'ailleurs. Toutes trois voulaient l'épouser ou plutôt se faire épouser ; lui, se laissait assiéger, essayant d'avoir l'air modeste, mais ne parvenant qu'à avoir l'air benêt, — si bien que toutes les trois, l'une après l'autre, renoncèrent à le conquérir. — J'aime mieux la seconde histoire du même volume. Ici c'est une charmante jeune fille qui donne sa main et même son cœur à un vieil écrivain, qui a besoin de ce *Dernier Rayon* pour mourir en paix. Très touchant, cet amour de charité ! beaucoup plus touchant que le triple malheur du pion ci-dessus.

5. — *Maudit soit l'amour !* nous remet en présence de « l'auteur d'*Amitié amoureuse*. » On connait nos sentiments pour cet « auteur » ; ce nouveau volume ne les change pas. C'est l'histoire d'une dame mûre, qui a des appétits de jouvencelle, et qui ne peut supporter l'abstinence obligatoire à son âge. Elle avait cependant fait carême pendant quelques années, et décrété qu'elle ne changerait plus de régime jusqu'à la fin de ses jours. Mais si elle avait dit adieu à l'amour, elle n'avait pas renoncé aux hommages des hommes. Elle était la reine d'une petite cour masculine, composée de cinq ou six quadragénaires pétulants, qu'elle contenait avec fermeté et facilité ; — grâce à quoi, elle avait le double bonheur de se sentir belle et vertueuse. Là dessus survient le nommé Philippe, un éphèbe très aimable, qui a vite fait de venger ses aînés et de réduire la triomphatrice à sa merci. Elle aime désormais, elle aime comme on aime à quarante ans, quand on aime à cet âge. L'amour, congédié par la porte est rentré par la fenêtre, et s'installe chez Madame pendant plus de dix ans ; il y est encore cramponné solidement, quand elle atteint et dépasse la cinquantaine. Inutile de vous apprendre qu'il avait déménagé plus vite de chez le jeune monsieur. Madame s'en aperçoit, souffre, pleure, enlaidit, mais patiente : elle est si intelligente ! Mais comme elle est encore plus amoureuse, elle finit par perdre patience et se suicide ! Maudit soit l'amour ! — à cinquante-deux ans. Et brûlons un peu de sucre !

6. — *Le Cilice* est d'un art plus savant et d'une écriture plus fine que *Trio d'amour*; mais le sujet est pareil. Trois femmes aimaient le même homme; l'une était blonde, l'autre était rousse, la troisième était brune; l'homme était un romancier « distingué. » La blonde et la rousse le consolaient des rigueurs de la brune, laquelle était vertueuse, — quoique mariée! — et quoique amoureuse. Toutes les trois se rencontrèrent au cimetière, car il mourut, le bel homme, il mourut d'avoir été trop aimé! Et la brune sentit que « désormais il n'était point de consolation pour elle, et que son amour continuerait à lui déchirer la poitrine comme un cilice! » Pauvre poitrine! Plate histoire! et banale et vulgaire, malgré une certaine distinction dans le ton et la tenue de l'historien.

7. — *Le Petit Tour du monde* nous promène dans le monde des âmes et spécialement des âmes humbles, éprouvées ou purifiées par la souffrance, vouées à la pratique des petits devoirs et des petites vertus — le vrai monde peut-être, car s'il en existe un où l'on ne connaît ni l'épreuve, ni les devoirs sans gloire, c'est un monde artificiel. Le cicérone qui s'offre à nous accompagner dans ce voyage est aussi aimable que spirituel. C'est un humoriste sentimental, qui pourrait s'appliquer le mot attribué à Villon : « Je rys en pleurs! je pleure en rys! » Il est ironique et narquois, mais il est ému et émouvant, attendri par le malheur, plus encore que mis en verve par le ridicule. Parmi les trente-cinq morceaux, saynettes et nouvelles, qui sont comme les stations de ce petit voyage, je signalerai *le Vieux Parapluie*, *Tante Bonbon*, *J'ai déménagé*, *Un Vicaire de campagne*, *le Fiacre 215*, *Au Café des Étoiles*... et les autres, car si j'osais, je dirais comme les enfants : « Je les préfère tous! » Donnez-les à vos enfants; ils ne s'y ennuieront pas et ils y trouveront les plus pénétrantes leçons morales. Vous y trouverez en outre, si vous les lisez vous-mêmes, des promesses et déjà des preuves d'un talent très personnel.

8. — *Éva* était une jeune fille, à l'âme fière et pure, que l'on avait fiancée à un millionnaire d'âme grossière; elle renonce à lui, quoiqu'elle soit pauvre, parce qu'elle le juge, et surtout parce qu'elle aime ailleurs, sans se l'être encore avoué. Celui qu'elle aime et qui l'aime, c'est le mari d'une de ses amies! D'où un double drame, un triple drame : un, intime, dans le cœur de chacun des deux amis, entre le devoir et l'amour; un, extérieur, entre les deux amies et leurs deux amours. Cette lutte est racontée avec simplicité et grâce, sinon avec puissance. Elle se termine, à la satisfaction des cœurs sensibles, par la suppression de l'obstacle, la femme légitime : elle meurt! Les amants sont donc libres de s'épouser et ils s'épousent. S'ils auront beaucoup d'enfants, c'est ce qu'on ignore; mais que l'auteur fera d'autres romans, avec un talent de plus en plus affermi et souple, c'est ce qu'on peut prédire; souhaitons-lui toutefois de choisir des sujets où sa délicatesse soit plus à l'aise.

9. — *Mademoiselle Annette* est un livre exquis. C'est l'histoire d'une victime souriante et vaillante, qui renonce au bonheur pour elle-même, mais non pour les autres, et qui travaille à le leur assurer avec autant de zèle que s'il s'agissait d'elle-même. Elle voit son fiancé l'abandonner, le jour où elle est ruinée; elle donne une larme, à peine, et loin de tout regard, à ses espérances ou à ses illusions, et se remet à sa tâche quotidienne, travaillant pour nourrir son père et ses frères, imposant le respect et une sorte d'admiration attendrie à toute la petite ville, témoin de son courage. Et quand la fortune lui revient, sous les espèces d'un oncle d'Amérique, bourru et bienfaisant, elle n'en accepte rien, mais elle aide les autres à en jouir. Pour elle, elle reste la mélancolique et souriante maîtresse d'école que ses élèves adorent, « la mère sans enfants » qui n'a connu de la maternité que le sacrifice et le dévouement. Histoire exquise, ai-je dit; j'ajoute : histoire délicieusement « mal faite » au sens pédantesque du mot, perpétuellement interrompue par d'inutiles dissertations, des souvenirs personnels à l'auteur, des épisodes « qui pourraient se retrancher sans rompre l'unité »; bref, une lecture des plus savoureuses.

Romans de mœurs. — 10. — Dans *Ames de vaincus* il y a aussi une « histoire mal faite ; » c'est celle d'un nommé Robert, « vieillard de quarante-trois ans, » comme disait Molière, qui est amoureux, sans le savoir, de la jeune Suzanne, laquelle, de son côté, croit haïr Robert qu'elle aime. Le thème n'est pas neuf ; mais cette « méprise du cœur » est ici compliquée et embrouillée par des détails presque mélodramatiques, quoique sans intérêt, empruntés à la vie privée de Robert et à celle du père de Suzanne, etc., etc. Toutes ces sornettes ne sont d'ailleurs qu'un prétexte ; le vrai sujet c'est celui qui est traité, à plusieurs reprises, dans les conversations des personnages, et qui n'est autre que celui-ci : Il faut savoir porter le malheur ! — C'est encore un vieux sujet, aussi vieux que l'homme. — Ce qui le rend plus actuel, c'est qu'il y est question de nos malheurs publics et contemporains. Les Français de 1870 ont-ils su porter la défaite ? Se sont-ils tenus debout et fiers, comme le héros classique, sous les ruines de leur patrie ? Leur âme n'a-t-elle pas été diminuée en même temps que leur territoire ? Telles sont les questions qu'agitent entre eux les amis et amies de Robert et de Suzanne, tantôt avec éloquence, tantôt avec esprit, quelquefois avec un accent naturel et sincère. — Ces « dames » et ces « messieurs » se consolent, — de temps en temps — de leur médiocrité personnelle par la grandiloquence de leur parole et l'élévation de leurs idées, — en quoi d'ailleurs ils ne se distinguent pas du commun des mortels. — Le talent de l'auteur pourra un jour le distinguer du commun de ses confrères.

11. — Le prospectus du libraire nous assure que *Hors de l'envoûte-*

ment est une œuvre « fouillée » où « l'intérêt se *rehausse à* la saveur d'une foule de détails piquants. » C'est dans le même style et probablement de la même plume qu'est écrit ce « roman d'analyse » et de mœurs : l'analyse et l'observation y ont la même valeur que le style. L'auteur prétend y peindre « la vie de séminaire, » d'après les mauvais séminaristes qui lui en ont fait accroire sur leurs confrères. Il nous présente des niais ou des brutes, comme il n'y en a jamais eu dans les grands séminaires, ou du moins comme on ne les y a jamais gardés. S'il y en pénètre de pareils, ils n'y restent pas longtemps ; ils en sortent de gré ou de force, plutôt de force, et se vengent en accusant ceux qui restent de leur ressembler, propos de défroqués qui ne méritent pas d'être recueillis pas un écrivain sérieux. Aussi bien n'ai-je pas dit que l'auteur de ce triste livre fût un écrivain, sérieux ou non.

12. — De la même librairie, et presque de la même valeur littéraire, deux livres qui ne sont pas des romans de mœurs ; mais à quoi bon les changer de classe ? « Mon plan est fait, » et ils ne valent pas la peine que je le refasse. — L'un, *Carlo Lano*, est un roman à thèse, et même à thèses et à thèses nombreuses ; il y en a de politiques, de religieuses, de philosophiques, d'économiques et même d'esthétiques ; il n'en manque que de grammaticales, l'auteur n'ayant sans doute pas encore assez approfondi, par peur ou par dédain, ce genre de théories, si on en juge par sa pratique. « Quelques-uns de nos lecteurs, dit-il, seront étonnés ; d'autres *émettront une opinion contraire ;* d'autres seront blessés... » Il a tout prévu de ce qui menace ses lecteurs, sauf qu'ils bâilleront. Car si ses « thèses » sont intéressantes en elles-mêmes l'histoire qui les « enveloppe » est mortellement ennuyeuse. L'action se passe au siècle prochain, dans un pays de fantaisie ; elle met aux prises le Roi et une Société secrète dont Carlo Lano est l'agent. Le Roi ayant refusé d'accorder à une Compagnie de chemins de fer le droit de percer un tunnel dans les monts Omas, la Société décide qu'il doit mourir, et c'est Carlo qui est désigné pour le frapper. Carlo frappe ; il est arrêté, condamné et exécuté. « J'ai voulu prouver, dit encore l'auteur, que l'homme n'a pas le droit de condamner ses semblables (quel homme ? le meurtrier ou son juge ?) ; ILS (ses semblables) sont le fruit d'une longue évolution à peine connue de nos contemporains. » « La composition de ce livre, ajoute-t-il, m'a été extrêmement douloureuse. » Qu'il se console de ses douleurs par la pensée de celles qu'il a infligées à ses — à son lecteur.

13. — *Vengeance* fut presque aussi pénible à lire ; c'est l'histoire de « M. Théodore », un monsieur mal reçu et mal traité, à son entrée dans la vie par sa mère et par son père, à son entrée dans le monde par tous « ses semblables », si mal reçu et si mal traité qu'il a juré de se venger de toute l'humanité en général, de son père et de ses frères en

particulier. Il y parvient, en devenant riche et puissant, et en rendant « œil pour œil et dent pour dent » à ceux qui l'ont fait souffrir. Mais si complète que soit sa vengence, il n'en éprouve pas les délices qu'il en attendait : il s'en étonne. Là-dessus, une épreuve cruelle l'atteint personnellement ; il souffre, il pleure, il s'attendrit. La douleur a fait son œuvre ; elle a ouvert et changé son cœur. Il devient le bienfaiteur de ceux dont il s'était appliqué à être le bourreau. — La première partie de ce « thème » est traitée avec brutalité et maladresse ; la seconde, dont l'idée est plus heureuse, n'est pas traitée avec brutalité.

14. — *Un Ménage moderne* était riche et oisif ; il fut désuni et malheureux. Il devint pauvre, il travailla, et il recouvra le bonheur et l'amour. Moralité : la richesse ne fait pas le bonheur. Il y a quelques milliers d'années que tout le monde le dit, et qu'une petite élite le pense. M. E. Pierret le dit avec la conviction de l'élite, n'en doutons pas, mais avec l'accent de tout le monde.

15 et 16. — Deux Sienkiewicz pour ce trimestre, deux seulement : *Le Journal d'un artiste* et *Marysia*. Le premier commence comme du Murger et finit comme du Bourget ; deux artistes vivent dans la même maison, et ne paient pas toujours leur propriétaire ; (ici quelques scènes renouvelées de *la Vie de Bohême*). La gloire vient pour l'un d'eux ; il songe alors à se marier : il peut choisir entre deux femmes, qu'il croit aimer également l'une et l'autre. Un accident l'oblige à se décider pour celle qu'il n'aurait peut-être pas préférée, s'il avait eu le loisir et le droit de réfléchir. Cette méprise du cœur n'est d'ailleurs pas analysée ni fouillée ; elle est à peine indiquée. — *Marysia* est la belle et malheureuse femme d'un paysan polonais, victimes l'un et l'autre de la méchanceté d'un petit tyran de village et de l'indifférence des nobles propriétaires, qui pourraient être leurs défenseurs. Peinture, ou plutôt caricature de mœurs, improvisée d'une main qu'on sent faite pour des œuvres supérieures. Ces deux romans ne sont d'ailleurs l'un et l'autre « que des esquisses au fusain. »

17. — Je suis en retard avec *le Feu*, de M. Gabriele d'Annunzio, le prodige italien, dont ses compatriotes ont essayé de faire un législateur et dont nous avons voulu faire un grand homme. Nous en sommes revenus, et l'enthousiasme d'autrefois s'est beaucoup refroidi. Les caillettes littéraires, friandes d'exotisme, se sont aperçues qu'elles avaient été dupes surtout et que leur grand homme n'était qu'une sorte de ténor, d'ordre supérieur, mais supérieur par sa fatuité et son culte du Moi. C'est surtout *le Feu* qui a fait ce changement et qui a éteint... le nôtre, si j'ose dire. Ce livre peut en effet se résumer ainsi : « Mesdames, c'est moi qui suis d'Annunzio ! Je suis beau, je suis jeune, j'ai du génie ; je vous convie à l'honneur de me regarder, de m'entendre et de m'admirer ; remerciez-moi ! » Les dames se sont enfui, et même les

« messieurs. » *Le Feu* n'a pas retrouvé les lecteurs du *Triomphe de la mort*. Faut-il dire pourtant, faut-il répéter que tout ce qu'il y a d'agaçant et de répugnant dans *le Feu* se trouvait déjà dans les précédents ouvrages? A quoi bon? Nous voici, grâce à Dieu, « délivrés de l'Italien », comme disait un de nos ancêtres en critique, le nommé Malherbe; profitons-en pour être bref. Qu'il vous suffise de savoir que *le Feu* est une sorte d'autobiographie ou d'autoroman, où M. d'Annunzio, à peine déguisé sous le nom de son personnage, Stelio, nous fait ses confidences sur lui-même. Rêves de poète et de cabotin, aventures de bel homme, ambitions de candidat homme d'État, théories d'esthéticien, délires d'un mégalomane qui a décidé d'être à la fois Dante, Garibaldi, Ruskin, Wagner et Sarah Bernhardt, tout cela trouve place dans le cadre d'une histoire banale : la liaison et la rupture du grand, très grand, seul grand Stelio, le poète, l'orateur, le musicien, l'Apollon, avec une vieille maîtresse, la grande, très grande, seule grande artiste, Foscarina. Elle, comme toutes les femmes mûres qui aiment un homme jeune, voudrait être une mère et ne réussit qu'à être « un crampon » — un crampon lyrique! Lui, ne voit en elle qu'une admirable matière à mettre en vers, un instrument d'art! Il est l'*Initiateur*, l'*Animateur*, le *Maître du Feu*, qui transmuera une simple femme en muse, les frissons de la volupté en vibrations esthétiques, le plaisir en un chef-d'œuvre de poésie, de musique ou d'éloquence. C'est le privilège du génie de tout faire servir à son œuvre, mais c'est aussi le privilège du plaisir d'augmenter la puissance du génie. Le plaisir, ce grand calomnié des morales et des religions, est un des plus puissants éducateurs qui existent. Stelio l'affirme, sans métaphore et dans un des rares moments où il parle avec simplicité et clarté : « Le plaisir « est le moyen le plus certain de connaissance que nous ait départi la « nature, et l'homme qui a beaucoup souffert est moins sage que « l'homme qui a beaucoup joui. » C'est pourquoi ce *Maître du Feu* veut multiplier les jouissances des hommes et créer un art nouveau pour arriver à la transformation du monde... Il en dit tant que le crampon se décramponne de lui-même. Foscarina le quitte, avec des gestes tragiques, et en feignant une grande douleur; au fond, soyez-en sûrs, elle avait assez de lui; cette comédienne le trouvait trop cabotin pour elle. *Le Feu* est donc un poème désordonné, sans action précise, une sorte d'hymne à la vanité et à la sensualité; ce serait une œuvre des plus malfaisantes, si elle n'était pas illisible. Je ne nie pas qu'il s'y rencontre quelques belles pages, ou plutôt quelques beaux passages : ce ténor a l'*ut* de poitrine. Mais vraiment, il vise plus haut que son *ut!*

18. — L'auteur de *Vie en détresse* nous vient encore d'Italie; mais elle a du bon sens, quoiqu'elle ait du talent; nous n'aurons donc

aucune peine à lui rendre hommage. Les deux histoires de ce volume relèvent d'une esthétique réaliste ; mais elles dépassent les formules d'école par ce qu'elles contiennent et inspirent « d'humaine pitié et de tendresse. » L'héroïne de la première est une religieuse expulsée (le sujet ne manque pas d'actualité en France,) l'héroïne de la seconde est une danseuse ; ce sont deux sœurs par la souffrance. La danseuse souffre d'elle-même et des autres, de sa laideur, de sa pauvreté, de sa vertu, de la chute inévitable, de ses remords, de la promiscuité avec ses compagnes. Les souffrances de sœur Jeanne de la Croix sont moins personnelles et plus respectables dans leur cause. Elle ne souffre pas d'elle-même ; elle ne souffre que des autres et par les autres. Le commissaire de police est un jour venu crocheter les portes de son couvent, déclaré bien national ; il en a chassé les pieuses et tremblantes habitantes, en leur promettant, au nom de son gouvernement, une pension viagère. Sœur Jeanne se réfugie chez une parente qui la tolère tant que la pension est payée, mais qui l'expulse à son tour, quand la pension a été supprimée. A quelle misère, dans quel abîme tombe la malheureuse femme, et avec quelle douceur de pauvre créature traquée et sans défense elle supporte toutes ses souffrances, c'est ce qu'il faut voir dans le livre même. Toutefois, on remarquera une lacune grave dans cette peinture minutieuse et désolée ; sœur Jeanne semble n'avoir plus de volonté. Elle est résignée, mais d'une résignation qui n'est ni humaine, ni surnaturelle, qui semble presque animale ; ce n'est pas une femme, c'est un agneau, j'allais dire, un chien battu. Ce n'est plus une « religieuse, » acceptant l'épreuve en union avec « le divin Époux, » avec son Dieu crucifié, et montrant sa volonté jusque dans cette acceptation... Sa compagne en douleur, la danseuse, est elle-même trop passive, trop aplatie sous la fatalité. Il est vrai que certaines souffrances ont pour conséquence l'aplatissement et même a cassure de la volonté, et que c'est le comble de la misère pour sœur Jeanne d'être devenue incapable, alors qu'elle en est restée si digne, de relever le front vers son Dieu et dire : *Fortitudo mea Deus !* Et alors? Alors, « la lacune » ne serait qu'une vérité de plus.

19. — Cette phrase de la préface du *Sang de la sirène* me saute aux yeux, me saute au cœur : « La mer meurtrière des races... » et je revois la mer de Tréguier, « meurtrière » de la famille Le Braz... On comprendra que je n'aborde une œuvre signée de Le Braz qu'avec des sentiments d'une infinie commisération et d'une déférence absolue. L'heure n'est pas aux éloges ni aux critiques. Tout ce que je puis et dois dire, c'est que ce livre peut être mis entre toutes les mains — et que des trois nouvelles qui le composent, la première, celle qui nous montre Marie-Ange frappée en plein bonheur par une sorte de fatalité qui pèse sur sa race, est la plus « poétique, » la plus travaillée,

en même temps que la plus « représentative » de l'âme bretonne; la seconde, l'histoire du douanier amoureux de la fille du contrebandier, est aussi dramatique qu'un livret d'opéra comique; la troisième, les noces d'une jeune veuve avec son valet de ferme, est une touchante et chaste idylle.

20, 21. — *La Souricière* et *l'Autre Rive*, traitent à peu près du même sujet et dans un même esprit très nettement chrétien. Il s'agit de ce que le P. Gratry appelait « l'épreuve du feu » chez les jeunes gens, c'est-à-dire des premières tentations des sens. La matière est périlleuse; mais de tous les périls qu'elle peut offrir, ce ne sont pas ceux auxquels vous penserez d'abord, qui ont compromis ces œuvres; ce sont les autres, les périls d'ordre purement technique. Les deux auteurs sont des hommes sérieux, qui se respectent et respectent leur lecteur, ce sont des moralistes, des psychologues et des penseurs; ils ont de l'esprit et du style; mais ils n'ont pas de métier. Dans *la Souricière*, cette lacune est particulièrement sensible. « Le héros du livre est conduit de la classe de rhétorique au mariage » à travers des épisodes qui s'emmêlent sans se relier, et dont j'avoue n'avoir gardé qu'un souvenir confus. Je crois savoir que ce pauvre garçon pèche, se repent, se confesse, communie, rechute, se relève, se reconfesse, s'éprend d'une jeune fille, la voit mourir et en épouse une autre — et qu'il a un père égoïste, une mère faible et pleurarde, une tante dévouée, des camarades polissons, un professeur de philosophie bizarre et pratiquant ce que les Belges appellent « l'inversion », exercice qui n'a rien de pédagogique, etc., etc., etc. Bref, je puis affirmer qu'il y a bien des choses dans ce roman, et même du talent, mais qu'il n'y a pas un roman.

— Il y en a un dans *l'Autre Rive* et il est possible ou plutôt il est facile d'en donner l'analyse. Paul Deluz avait été un brave petit garçon; quand il avait fait une faute, il allait en demander lui-même la punition à sa mère. Devenu jeune homme, et un beau jeune homme, il fut induit en tentation, et il y succomba une fois, entendez une seule et unique fois. — Il alla en demander pardon à Dieu, et jura d'en faire une pénitence sévère; il mit un cilice, et il renonça au mariage (ceci aurait pu cependant remplacer cela, peut-être !). Et pendant qu'il sauvait son âme, sa complice achevait de perdre la sienne. Lui, était arrivé à « l'autre rive » celle où « conduit une *paisible* et *douloureuse* route » et « un pont abandonné (p. 238) et qui est la rive de la contrition et de la persévérance; elle, était restée à la « rive » du péché. — Là-dessus, je me permets de regretter que cette « autre rive » ne soit pas assez clairement indiquée par le géographe; je connais des pécheurs qui se mettraient en mesure d'y arriver, le chemin en fût-il « douloureux » et point « paisible. » Je reproche ensuite à Paul Deluz de trop aimer les

monologues et soliloques, et de trop les orner de métaphores incohérentes ; ce sont là de petits péchés, si on les compare à l'autre, et je lui en donne l'absolution, mais pourvu qu'il travaille à s'en corriger. — Je lui répèterai ensuite ce que j'ai déjà dit à quelques-uns de ses prédécesseurs en confession publique, à savoir que l'âme a ses pudeurs, comme le corps, et que, pour y manquer, il faut des raisons bien graves, parmi lesquelles il ne faut pas compter le désir de faire une belle étude psychologique. — Mais je répète aussi que l'auteur de cette *Autre rive* est un esprit élevé, un peu tendu, et un écrivain estimable.

ROMANS A THÈSE. — 22. — *Un Vieux Célibataire* nous raconte lui-même une partie de sa vie et en tire la démonstration de la nécessité et de la beauté du célibat. Il est vrai qu'il s'agit du célibat ecclésiastique et que le narrateur et argumentateur est un curé. Sa thèse est donc inattaquable, *Concedo consequentiam*. C'est sur la *majeure* et la *mineure* qu'il y aurait peut-être à faire des réserves, si nous aussi nous voulions argumenter. Mais à quoi bon? Le vieux curé est si amusant, en dépit et peut-être à cause de ses longueurs, de l'évidente complaisance qu'il a pour son propre esprit, de la candeur qu'il met à s'écouter lui-même, à parler de lui, de ses succès et même de ses fautes! Ce *moi* ingénu et un peu indiscret, vous l'avez sans doute rencontré chez des célibataires qui n'étaient pas des curés : on le rencontre peut-être aussi chez des curés; toutefois, on a ici la sensation qu'il est un peu artificiel et livresque. Ce qui est mieux « attrappé » ce sont les conversations des ecclésiastiques, à l'heure du dîner : discussions théologiques, calembourgs, éloges de la cuisine, il semble bien que « c'est tout à fait ça, » comme disent les peintres. — Si maintenant vous voulez savoir ce que nous raconte ce trop bavard mais non moins vénérable « célibataire, » voici. Il s'opposait, pour des raisons qu'il croyait bonnes, et avec un défaut absolu de diplomatie et peut-être de prudence, au mariage du fils de M. le maire avec la fille de la châtelaine. Le maire, furieux et désirant se venger, appelle dans la paroisse un pasteur protestant et un curé défroqué, tous deux mariés, l'un avec une coquette, l'autre avec une margot de cabaret. C'est contre ces deux adversaires que, soit dans des conversations privées, soit dans des conférences publiques, le curé défend le célibat ecclésiastique; l'argument *ad hominem* joue un grand rôle, on le comprend, dans ses raisonnements. Le pasteur s'en va, déshonoré par sa femme; le défroqué ne peut pas s'installer, tant il est ignoble. Le curé reste vainqueur, vainqueur des autres et de lui-même, car il s'aperçoit du mal fondé des « bonnes raisons » qu'il opposait au mariage du fils de son ennemi, et il se rétracte avec une bonne grâce qui fait honneur à son caractère, et avec les gestes dramatiques qu'il croit être une obligation de son rôle.

ROMANS FANTAISISTES. — 23. — *Un Nom prédestiné* c'était celui du jeune Mefaisse. Il y avait donc une fois un enfant qui portait ce nom... et c'est fini ! Vous connaissez tout ce qu'il y a à connaître de son histoire et de l'*humour* de son historien.

24. — Dans *le Pays des Parlementeurs*, il y a beaucoup de personnages à nom prédestiné : *Soupamerme*, *Jus*, *Morve*, *Coque*, *Caudevenin*, *le bureau des Souillures*, *Turlupin*, etc., etc. M. Léon Daudet, qui a de l'esprit, et du plus fin, en a aussi, quand il veut, du plus gros. Il sait d'ailleurs que le meilleur de l'esprit ne vaut pas toujours, pour le succès, ce que Victor Hugo en appelait « le résidu. » Il y a tant de gens qui aiment à entendre appeler leurs adversaires : *Soupamerme !* C'est pour ces gens-là, dont j'ai le regret de ne pas être, qu'est écrite cette satire à la fois violente et froide. Et quoiqu'elle vise d'autres « gens », que je n'aime pas plus que l'auteur, elle m'a franchement ennuyé. Et croyez bien que si je dis *moi* et *je*, c'est par modestie, et parce que je suis prêt à reconnaître à d'autres, à tout le monde, le droit de n'être pas de mon avis. — *Le Pays des Parlementeurs* est donc une satire de nos gouvernants et de leurs amis ; elle est aussi la glorification du célèbre publiciste Albefrène, qui représente et soutient « les grands principes » avec l'appui de sa maîtresse, la comédienne Colette. Je crois que les deux alliés finissent par avoir raison des juifs, des Parlementeurs, des corrompus et des corrupteurs, et par faire rentrer dans Paris « la Croix vengeresse »; mais je n'ai pas su voir si Colette s'est, au préalable, prosternée aux pieds de la Croix. CH. ARNAUD.

JURISPRUDENCE

DROIT CIVIL. — 1. *De la Déclaration de volonté, contribution à l'étude de l'acte juridique dans le code civil allemand*, par RAYMOND SALEILLES. Paris, Pichon, 1901, in-8 de XIV-421 p., 9 fr. — 2. *Traité de la prescription*, par L. GUILLOUARD. T. II (*art. 2266-2281*). Paris, Pedone, 1901, in-8 de VIII-527 p., 8 fr. — 3. *Traité élémentaire de droit civil, conforme au programme officiel des Facultés de droit*, par MARCEL PLANIOL. T. III. Paris, Pichon, 1901, gr. in-8 de 1003 p., 12 fr. 50. — 4. *Le Bilan du divorce*, par HUGUES LE ROUX. Paris, Calmann Lévy, 1900, in-12 de XXXIX-229 p., 3 fr. 50. — 5. *La Propriété littéraire et artistique en Roumanie*, par JEAN-T. GHICA. Paris, Rousseau, 1900, gr. in-8 de 173 p., 4 fr.

DROIT COMMERCIAL. — 6. *Le Secret des affaires commerciales*, par MAURICE MAYER. Paris, Rousseau, 1900, in-8 de 384 p., 6 fr. — 7. *Des Nantissements de fonds de commerce, commentaire théorique et pratique de la loi du 1er mars 1898*, par FERNAND MONTIER. Paris, Rousseau, 1900, in-8 de 121 p., 3 fr. — 8. *Les Marchés à terme, conditions, validité, exception de jeu*, par CONSTANTIN MARÉCHAL. Paris, Chevalier-Marescq, 1901, gr. in-8 de 33 p., 2 fr. — 9. *Code de commerce allemand promulgué le 10 mai 1897*, traduit et annoté par PAUL VIATTE. Paris, Pedone, 1901, in-8 de VII-334 p., 8 fr. — 10. *Législation commerciale de l'Allemagne. Code de commerce mis en vigueur en 1900. Loi sur le change. Loi sur la faillite, texte, annotations, jurisprudence, droit comparé*, par PAUL CARPENTIER. Paris, Chevalier-Marescq, 1901, in-8 de XXIII-579 p., 10 fr.

DROIT INTERNATIONAL PRIVÉ. — 11. *Études de droit international privé*, par ÉTIENNE BARTIN. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, gr. in-8 de III-285 p., 4 fr.

Histoire du droit. — 12. *Les Théories politiques et le Droit international en France jusqu'au* xviiie *siècle*, par Ernest Nys. 2e éd. Paris, Fontemoing, s. d., in-8 de 204 p., 4 fr. — 13. *Essai historique sur la condition légale du mineur, apprenti, ouvrier d'industrie ou employé de commerce*, par Eugène Dolfus-Francoz. Paris, Rousseau, 1900, gr. in-8 de 206 p., 4 fr. — 14. *Essai sur les institutions et le droit malgaches*, par Albert Cahuzac. T. Ier. Paris, Chevalier-Marescq, 1900, in-8 de 506 p., 9 fr.

Ouvrages divers. — 15. *La Réforme fiscale des successions, des donations et des mutations de nue-propriété et d'usufruit*, traité pratique de perception, par Emmanuel Besson. Paris, Chevalier-Marescq, 1901, gr. in-8 de 332-lix p., 8 fr. — 16. *Recueil des lois et règlements administratifs d'application usuelle*, par H. Berthélemy. Paris, Chevalier-Marescq, 1901, in-18 cart. de 227 p., 2 fr. 25. — 17. *Le Barreau*, par Saint-Georges, avec préface de M. Émile de Saint-Auban. Tours, Mame, 1901, gr. in-8 de 192 p., illustré, 1 fr. 50. — 18. *Les Jugements du président Magnaud*, réunis et commentés par Henry Leyret. Paris, Stock, 1900, in-12 de xlvii-346 p., avec portrait, 3 fr. 50.

Droit civil. — 1. — Le premier effet de la promulgation du nouveau code civil allemand paraît être de raviver, en France comme en Allemagne, l'étude philosophique du droit. Les discussions qui ont accompagné l'élaboration de ce code, les commentaires qui en ont déjà paru, ont remis en question beaucoup de problèmes auxquels on n'accordait plus, peut-être, dans les écoles toute l'attention qu'ils méritent, et dont, il faut bien le dire, la pratique s'embarrassait peu. Quel praticien, par exemple, s'est jamais inquiété de la « déclaration de volonté ? » Cette théorie, que notre code civil lui-même ne connaît pas, est pourtant l'objet d'un des titres du livre premier du code allemand. Il nes'agit pas seulement d'une étude juridique du consentement et des vices dont il peut être affecté dans les contrats ; il s'agit d'une thèse scientifique qui domine toute la conception de l'acte juridique et tout le domaine des transactions d'ordre économique. C'est, en somme, la question de savoir dans quels cas et à quelles conditions la volonté de l'homme peut produire un effet de droit, soit comme source d'obligations, soit pour le transfert des droits réels. M. Raymond Saleilles, professeur à la Faculté de droit de Paris, a voulu étudier à fond, pour lui-même, toute cette théorie allemande, qui va de l'article 116 à l'article 144 du nouveau code civil. Il a commencé par traduire ces textes qui n'ont généralement pas d'analogues dans notre code. Quelques-uns assurément peuvent paraître singuliers aux esprits habitués à la clarté et à la précision de nos lois françaises. Qui se douterait, par exemple, à lire cette disposition de l'article 138, qu'elle est une loi contre l'usure : « Est nul l'acte juridique par lequel quelqu'un, en exploitant le besoin, la légèreté d'esprit ou l'inexpérience d'un autre, tire profit de la situation, en ce que celui-ci lui promette ou lui assure de toute autre façon, à lui ou à un tiers, pour une prestation par lui faite, des avantages de valeur patrimoniale qui excèdent la valeur de la prestation fournie, de telle façon qu'en tenant compte des circonstances, les avantages qui en forment l'équivalent soient, par rapport à cette prestation, dans une

disproportion choquante. » Une règle ainsi formulée a évidemment besoin de commentaires. Et l'on comprend fort bien que les lois conçues dans cet esprit, et qui ont la prétention d'embrasser tous les cas possibles, soulèvent de nombreuses questions, d'apparence plus théorique que pratique, mais neuves et délicates, et dont pourtant l'étude peut profiter à la science et à la pratique. Le titre de l'ouvrage de M. Saleilles : *De la Déclaration de volonté*, ne donne pas, peut-être, une idée suffisante du sujet. En tout cas, l'on peut dire que le livre tient plus qu'il ne promet. Sur tout ce qui concerne la formation des contrats, l'expression des volontés, les vices du consentement, les actes simulés, l'interprétation des conventions, les principes d'ordre public, les nullités et les ratifications, l'auteur rapproche les données du droit allemand des idées traditionnelles et des règles de notre code civil français. Une telle comparaison est éminemment suggestive, et, bien que le savant professeur se tienne un peu trop *in apicibus juris*, qu'il paraisse écrire pour lui-même plutôt que pour ses lecteurs, on le suit cependant sans aucune peine, grâce à la facilité et à l'élégance de son style.

2. — En annonçant la publication du tome II et dernier du *Traité de la prescription* de M. Guillouard, nous sommes heureux d'applaudir à l'achèvement d'une belle et grande tâche. Bien que M. Guillouard n'ait pas eu la prétention de continuer le *Cours de code civil* de M. Demolombe, il a jugé avec raison que ce qui avait été si bien fait par son maître n'avait pas besoin d'être refait, et il a commencé ses travaux au point où l'illustre jurisconsulte de Caen s'était arrêté. Aujourd'hui les dix-neuf volumes qu'il a publiés, ajoutés aux trente et un de l'œuvre de M. Demolombe, forment le commentaire le plus considérable, le plus complet, et l'on peut bien dire aussi le plus estimé, de notre législation civile. Ce commentaire, sans doute, n'a pas autant d'unité que s'il était l'ouvrage d'un seul ; les parties traitées par chaque auteur se distinguent par des caractères propres ; mais, si c'est là un défaut d'harmonie, il est largement compensé par de rares qualités qui brillent également dans chaque partie. M. Demolombe et M. Guillouard, tout en étant professeurs de droit, se sont adonnés à la plaidoirie. A l'érudition qu'exige l'enseignement ils ont joint la connaissance pratique des affaires. Ainsi s'explique, suivant nous, cette maturité de jugement et cette modération dans les opinions qu'on remarque également chez l'un et chez l'autre et qui leur ont fait acquérir une si légitime autorité devant les tribunaux. — Du volume que nous annonçons, nous n'avons rien de spécial à dire, si ce n'est qu'il contient, outre la fin de l'étude de la prescription, une explication très complète de la loi du 15 mai 1872 sur les titres au porteur perdus ou volés.

3. — Le tome III du *Traité élémentaire de droit civil* de M. Marcel

Planiol est aussi le complément d'un très bon ouvrage que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs (V. *Polybiblion*, t. LXXXVIII, p. 483 et t. LXXXIX, p. 307). Ceux qui firent leur droit autrefois avec le classique « Mourlon » ont toute raison d'envier les étudiants d'aujourd'hui, qui ont à leur disposition des instruments de travail aussi perfectionnés. Illustré, comme il l'est ici, par l'histoire, par la philosophie, par l'économie politique, le droit perd son aridité proverbiale et devient une science attrayante. Ce troisième volume du *Traité* de M. Planiol comprend en général les matières inscrites au programme de la troisième année de licence : le mariage, les régimes matrimoniaux, les successions, les donations et les testaments. Dans tout le cours de son ouvrage, l'auteur se montre un esprit élevé, indépendant et vraiment libéral. Cet éloge pourtant exige quelques restrictions pour ce qui concerne le mariage. M. Planiol nous paraît d'abord en donner une idée bien peu relevée quand il le définit « un contrat par lequel l'homme et la femme établissent entre eux une union que la loi sanctionne et qu'ils ne peuvent rompre à leur gré. » Singulière définition, qui n'indique même pas quel est le but du mariage ni ce qui le différencie des autres contrats. Mais M. Planiol méconnaît encore plus la saine notion du mariage quand il en conteste, même théoriquement, l'indissolubilité. Suivant lui, « le divorce est un mal, mais c'est un mal nécessaire, parce qu'il est le remède d'un mal plus grave. » La statistique des divorces, reproduite par M. Planiol, ne révèle-t-elle pas plutôt que le divorce est un dissolvant et qu'il désorganise plus de mariages qu'il n'en peut susciter ?... Ce qui est un mal en soi, un mal pour la famille et pour la société ne saurait être un vrai remède.

4. — Nous retrouvons précisément ce sophisme du divorce-remède dans la préface mise par M. Henri Coulon en tête de l'ouvrage de M. Hugues Le Roux : *Le Bilan du divorce :* « Lorsque vous avez eu la fièvre, écrit M. Coulon à l'auteur, dans vos voyages, dans vos courageuses chevauchées sahariennes, vous dévoriez de la quinine, et vous saviez le déplorable effet que ce remède devait produire sur votre estomac. Appelez le divorce la quinine du mariage. » Non, le divorce n'est pas la quinine du mariage, car, pour en guérir les souffrances, il le supprime. Il ressemble ainsi au suicide, qui, lui aussi, met fin à des souffrances, mais ne mérite pas le nom de remède... Et maintenant, que dire de l'ouvrage de M. Hugues Le Roux? C'est moins un ouvrage qu'un recueil de chroniques sur le divorce. Cela se lit agréablement, et l'on rencontre parfois quelques mots heureux et justes, celui-ci par exemple : « Le divorce français est une comédie que le magistrat dénoue à son bon plaisir. » Incontestablement, le divorce, en France aujourd'hui, est à la portée de tout le monde. Les pauvres, sous ce rapport, sont au moins aussi favorisés que les riches. « Le Tribunal n'a pas le

temps d'approfondir leur aventure. Il brasse des divorces d'assistance judiciaire, au boisseau, comme des pommes. Il n'a qu'une idée arrêtée sur cette clientèle : il ne veut pas la revoir. » Voilà comment se traite aujourd'hui chez nous « la dignité du mariage. » Et ce n'est pas le livre de M. Hugues Le Roux qui peut contribuer à la relever. Cet écrivain, qui se donne comme un ennemi du divorce, ne s'avise-t-il pas de demander, par forme de conclusion, qu'on le permette pour incompatiblité d'humeur...

5. — Au XVIII[e] siècle, si l'on en croit Richardson, les éditeurs irlandais imprimaient et vendaient, sans s'inquiéter du droit des auteurs, tous les ouvrages anglais qui avaient quelque succès. Au XIX[e] siècle même, jusque vers 1850, les éditeurs belges ne se gênèrent guère davantage envers les auteurs français. Et actuellement encore, la contrefaçon littéraire fleurit en Roumanie. Les œuvres nouvelles de nos romanciers y sont traduites, publiées en feuilletons par les journaux ou mises en vente par fascicules, presque en même temps qu'elles paraissent en France. De cet état de choses on a conclu que la propriété littéraire n'était pas reconnue par la législation roumaine. C'est pour empêcher cette erreur de s'accréditer que M. Jean Ghica a cru devoir publier en France une étude sur *la Propriété littéraire et artistique en Roumanie*. L'auteur de ce travail prouve que tous les écrivains dont les journaux ont publié les productions peuvent poursuivre les contrefacteurs; ils n'ont qu'à s'adresser à la justice roumaine qui leur donnera pleine satisfaction. La loi roumaine qui consacre la propriété littéraire et artistique date de 1862; elle accorde un droit exclusif aux auteurs pendant toute leur vie et pendant dix ans après leur mort. L'exercice de ce droit est soumis seulement à deux conditions, qui s'imposent aux étrangers comme aux nationaux : le dépôt des ouvrages nouveaux aux bibliothèques de Jassy et de Bucarest et une déclaration à faire sur un registre tenu au ministère de l'instruction publique.

DROIT COMMERCIAL. — 6. — La thèse de M. Maurice Mayer, docteur en droit, sur *le Secret des affaires commerciales*, mérite d'attirer l'attention. Avec la liberté générale du commerce et de l'industrie, la libre concurrence, chaque jour plus dure, la lutte entre le petit commerce et les grands magasins, la circulation continuelle des capitaux, la rapidité des transactions, l'usage des contrats de crédit, les surprises de la spéculation, la multiplicité des faillites et tous les dangers que présente le négoce à notre époque, les commerçants sentent plus que jamais la nécessité de garder le secret de leurs affaires. Et, en même temps, jamais ce secret n'a été plus menacé : le négociant doit le défendre contre ses rivaux, contre ses auxiliaires, contre le fisc, contre les agences de renseignements créées tout exprès pour le dévoiler. Au point de vue de la philosophie du droit, ce secret se rattache à la

liberté individuelle. Au point de vue juridique, il rentre dans la propriété commerciale. Comment, par quels moyens, dans quelle mesure est-il protégé par la loi? Tel est en gros le sujet traité par M. Mayer. Trois sortes de personnes ont un intérêt plus ou moins légitime à connaître l'état des affaires d'un commerçant : les représentants de la puissance publique, pour l'établissement de l'impôt et pour l'exercice de la justice répressive ; les associés, commanditaires, copropriétaires par indivis, créanciers et en général tous ayants droit sur le fonds de commerce ; enfin les tiers, dont la curiosité peut être motivée par des raisons bien diverses. M. Mayer examine jusqu'à quel point les investigations sont permises, soit aux agents du fisc, soit au magistrats instructeurs, soit aux associés, créanciers et autres intéressés, soit à toute personne et plus spécialement aux agences de renseignements commerciaux. Il y a là des questions très délicates sur lesquelles les commerçants et les industriels, et non seulement eux, mais aussi les particuliers qui ont affaire à eux, les capitalistes, par exemple, qui se servent du ministère des agents de change ou qui déposent leurs valeurs dans les banques, peuvent avoir besoin d'être éclairés.

7. — Sous le titre : *Des Nantissements de fonds de commerce*, M. Fernand Montier nous offre un commentaire de la loi du 1er mars 1898, qui a autorisé et régularisé l'usage, déjà précédemment sanctionné par la jurisprudence, de constituer une sorte de gage sur les fonds de commerce. Cette loi, due à l'initiative de M. Millerand, a soulevé de vives critiques. Elle appelle nantissement ce qui est en réalité une hypothèque, puisque le créancier auquel le fonds est donné en gage n'en est pas mis en possession. L'acte de nantissement doit seulement être inscrit sur un registre public, tenu au greffe du tribunal de commerce. La valeur de ce nouveau moyen de crédit paraît très contestable : pour le commerçant, donner son fonds en gage, c'est presque toujours, a-t-on dit, tuer la poule aux œufs d'or ; pour le créancier nanti, la garantie donnée est le plus souvent illusoire. Quoi qu'il en soit, l'usage des nantissements de fonds de commerce se répand de plus en plus, et en attendant qu'une nouvelle loi intervienne pour corriger les défauts de celle de 1898, l'application de celle-ci a fait naître des difficultés dont l'ouvrage de M. Montier indique la solution.

8. — Dans une étude présentée au Congrès international des valeurs mobilières de 1900, M. Constantin Maréchal a traité la question, toujours à l'ordre du jour, des *Marchés à terme*. Après avoir exposé les diverses combinaisons que revêtent ces marchés, M. Maréchal signale un abus qui s'est introduit à la Bourse des marchandises et que la jurisprudence a jusqu'ici toléré : les maisons qui traitent comme contre-parties avec leurs clients n'en réclament pas moins à ceux-ci une commission comme si elles n'étaient que simples intermédiaires.

Non contentes de tenir la banque, elles font encore payer l'accès du tapis vert. En France aujourd'hui, d'après une loi de 1885, la validité des marchés à terme n'est plus contestable, et l'on peut dire que la Bourse des valeurs et la Bourse des marchandises sont devenues de vastes maisons de jeu légales. Il n'en est pas de même dans tous les pays : en Angleterre, en Allemagne et ailleurs, la loi ne reconnaît pas le marché lorsqu'il est fictif et doit se solder par une simple différence. De là sont nés quelques problèmes de droit internationla que M. Constantin Maréchal examine dans la dernière partie de son intéressante brochure.

9 et 10. — Un nouveau code de commerce pour l'empire d'Allemagne est entré en vigueur le 1er janvier 1900, en même temps que le nouveau code civil. Il ne diffère pas considérablement de l'ancien, qui remontait à 1869, mais qui avait été l'objet, depuis sa promulgation, de modifications assez importantes. Deux traductions du *Code de commerce allemand* ont paru récemment. L'une a pour auteur M. Paul Viatte, docteur en droit, attaché à la Chancellerie ; elle fait partie de la *Collection de codes étrangers* publiée par la maison Pédone ; elle contient, comme tous les ouvrages de cette collection, des renvois aux lois commerciales des autres pays et quelques annotations. L'autre traduction, due à M. Paul Carpentier, avocat à Lille, est accompagnée d'un commentaire sommaire sous la plupart des articles. De plus, le même volume comprend la traduction de la loi sur le change et de la loi sur les faillites, qui, ayant été promulguées séparément du code de commerce, en sont restées détachées. La seconde, refondue en 1898, est en vigueur, comme le code de commerce, depuis le 1er janvier 1900. L'ouvrage de M. Carpentier présente ainsi tout l'ensemble de la législation commerciale de l'Allemagne.

Droit international privé. — 11. — Sous le titre d'*Études de droit international privé*, M. Étienne Bartin, professeur à la Faculté de droit de Lyon, a réuni trois dissertations sur des matières importantes, difficiles et encore peu élucidées : l'une traite des qualifications ; la seconde, de la théorie des renvois, et la troisième, de la notion d'ordre public. Sur ces trois sujets, les règles admises dans chaque pays ne sont pas absolument les mêmes, et l'auteur y voit la preuve que nous sommes encore loin de la conception d'un droit international privé universel qui dominerait les législations positives et ne dépendrait en aucune façon des institutions et des règles de droit interne que ces législations consacrent. Ce n'est pas à dire pourtant que cette conception soit fausse, et M. Bartin lui-même est amené à reconnaître, pour la notion d'ordre public notamment, qu'avec le temps l'accord pourra se faire plus complet entre les États civilisés. Pourquoi n'en serait-il pas de même aussi en ce qui concerne les qualifications ? Telle règle

de droit, la dévolution successorale des immeubles, par exemple, est ici considérée comme du statut réel et ailleurs comme du statut personnel. N'est-il pas désirable que ce désaccord s'efface ? Ne convient-il pas plutôt que l'ensemble de la succession, sans distinction des meubles ou des immeubles, soit régi par une même loi, et quel obstacle y a-t-il à ce que tous les jurisconsultes et toutes les législations elles-mêmes s'accordent pour décider que cette loi sera la loi nationale du défunt ?... De même pour les questions de renvoi. On entend par là les cas dans lesquels la loi applicable à un litige d'après les principes généraux du droit international privé s'en remet elle-même à la solution donnée par une autre loi, ordinairement par la loi nationale des parties. L'accord aussi pourrait s'établir sur ces points. Et, sous ce rapport nous ne voyons aucun reproche à faire à la règle adoptée par la Conférence de la Haye sur la capacité matrimoniale : « Le droit de contracter mariage est réglé par la loi de chacun des futurs époux, sauf à tenir compte, soit de la loi du domicile, soit de la loi du lieu de célébration, si la loi nationale le permet. » On comprend fort bien qu'une législation se montre moins exigeante sur les conditions requises pour le mariage à l'égard de ceux de ses ressortissants qui se marient à l'étranger. Or, si la règle de la Haye était admise dans tous les États, elle aurait ce double effet, de diminuer les conflits et de favoriser le mariage. Il serait donc fâcheux, à notre avis, de décourager les efforts des juristes qui tendent à réaliser l'unité dans le droit international privé. A défaut de l'unification du droit civil, qui restera sans doute toujours une utopie, une entente générale sur les principes devant concilier l'application des diverses lois civiles ne nous semble pas irréalisable. Quoi qu'il en soit, ce sont là des problèmes très délicats, en même temps que très intéressants et très pratiques, et M. Étienne Bartin les discute avec une maîtrise à laquelle on ne peut que rendre hommage.

Histoire du droit. — 12. — M. Ernest Nys, magistrat et professeur à l'Université de Bruxelles, a publié déjà de nombreux ouvrages sur le droit public et le droit des gens ; il a de plus traduit en français les œuvres de Lorimer et de Westlake. Dans ses *Études sur les théories politiques et le droit international en France jusqu'au* XVIIIe *siècle*, dont une seconde édition vient de paraître, il passe en revue la plupart des auteurs qui ont traité de matières politiques depuis le moyen âge jusqu'à la fin du XVIIe siècle. La première étude est consacrée au moyen âge ; l'auteur constate que les premières théories politiques de ce temps s'appuient sur Aristote ; il estime que la philosophie grecque a dû faire alors accepter l'idée de l'égalité des droits entre les citoyens. Tandis que les scholastiques s'attardent à discuter des questions abstraites, comme celle de savoir s'il est permis de tuer un tyran, les communes s'organisent et les Parlements prennent naissance. L'étude

suivante a pour titre : *Le Gallicanisme royal*. Ce « gallicanisme » est l'œuvre des légistes, qui restaurent au profit de la Royauté la théorie du despotisme romain. Durant tout le xve siècle, à chaque réunion des États généraux on assistait à un invariable spectacle : les communes, dans l'intérêt de l'ordre public, sacrifiaient d'importants privilèges, et quand s'ouvrit le xvie siecle, la monarchie absolue était créée. Alors survint la Réforme : ce fut elle qui, mieux encore que le gallicanisme, remit entre les mains du prince, roi par la grâce de Dieu, la direction de l'Église et la conduite de l'État. « Les théories luthériennes, dit M. Nys, manquent de décision et de vigueur : elles détruisent l'autorité du Pape, des conciles, des Pères de l'Église ; devant la puissance civile, elles sont sans audace, sans dignité. » En revanche, M. Nys fait honneur au calvinisme d'avoir « sauvé l'unité française » par le fait qu'il a empêché le triomphe de la Ligue. Singulier paralogisme ! Si la Ligue a menacé l'unité de la France, n'est-ce pas un peu parce que le calvinisme avait suscité la Ligue ?... Étudiant ensuite les directions diverses de la science politique aux xvie siècle, l'auteur, après avoir signalé quelques écrivains qui continuèrent à suivre les enseignements d'Aristote et de Platon, s'attache surtout au groupe des sages, des politiques, partisans de la tolérance religieuse et de l'autorité royale tempérée par les états : il range parmi ces « précurseurs des constituants de 1789 » le chancelier de l'Hospital, Jean Bodin, François Hotman, Philippe de Mornay. Dans la cinquième étude, relative au droit international, M. Nys fait ressortir la part minime que prit la France du xvie et du xviie siècle dans le développement des théories de droit international. Il signale seulement le *Nouveau Cynée*, d'Émeric Crucé, auquel Grotius emprunta le projet, toujours irréalisé, d'un congrès des puissances chrétiennes, ce même projet que reprit l'abbé de Saint-Pierre. Les trois dernières parties de l'ouvrage de M. Nys se rapportent au xviie siècle. La première nous montre la centralisation despotique organisée par Richelieu : le cardinal réduit la puissance des grands nobles ; il supprime partout où il le peut les états provinciaux, détruit l'autonomie municipale et ne laisse à Louis XIV que la tâche de mater les Parlements. Nombreux sont les théoriciens politiques en France au xviie siècle. M. Nys cite, pour la première moitié du siècle, Jérôme Bignon, Turquet de Mayerne, Jean Savaron, Pierre de Lancre, Arnould du Ferrier, Henri de Rohan, Le Bret, Jacques de Cassan, Bessian Arroy, et pour le règne de Louis XIV, Antoine Aubéry, Paul Hay et Bossuet ; mais, à part ce dernier, aucun de ces écrivains n'exerça une influence comparable à celle des grands auteurs anglais de la même époque, Bacon, Hobbes, Milton, Harrington, Sidney, Locke. Et parce que Bossuet, dans sa *Politique tirée de l'Écriture sainte*, qui n'était d'ailleurs qu'une instruction destinée au Dauphin, se montre

parfois trop favorable au pouvoir absolu, ce n'est pas une raison suffisante pour dire, comme l'a fait Vinet, que « la qualité d'homme lui manque », ou, avec M. Nys, que « les théories despotiques les plus exagérées étaient le dernier mot de la science politique française. »

13. — Dans un *Essai historique sur la condition légale du mineur apprenti, ouvrier d'industrie ou employé de commerce*, M. Dolfus-Francoz, susbtitut du procureur de la République à Thonon, s'est proposé de suivre pas à pas, depuis les anciennes corporations d'arts et métiers jusqu'à nos jours, l'évolution de l'idée de protection accordée au mineur. Cette idée se fait jour dès le XIII[e] siècle dans les règlements des métiers sur l'apprentissage. On est surpris de voir jusqu'à quel point les auteurs de ces règlements se préoccupaient de la bonne éducation de l'apprenti. C'est ainsi que jusqu'au XVIII[e] siècle l'interdiction de prendre plus d'un ou de deux apprentis est restée presque générale; elle avait pour but d'empêcher les maîtres de spéculer sur le travail des apprentis, et si l'apprenti quittait son maître, celui-ci n'avait pas le droit de le remplacer avant le terme fixé par le contrat d'apprentissage. S'il est vrai, comme on le prétend, que toute cette réglementation était devenue trop étroite, la Révolution n'en a pas moins eu tort de la faire disparaître sans la remplacer par rien. Le régime de la libre concurrence, succédant subitement à l'organisation corporative, favorisa le développement de la grande industrie, et celle-ci, trouvant profit à employer les enfants, s'empressa de les embaucher dans ses ateliers et de les mettre au service de ses machines. On les prit dès l'âge le plus tendre, pour les astreindre souvent à un travail au-dessus de leurs forces ou qui se prolongeait bien au-delà des limites raisonnables. Ce n'est qu'en 1841, lorsqu'on se fut aperçu que le nombre des jeunes gens inaptes au service militaires augmentait sans cesse dans les pays industriels, qu'une première loi tenta de rémédier à cet abus. Mais elle eut peu de résultats, n'ayant pas pris soin d'organiser les moyens de contrôle suffisants. La loi du 3 juin 1874, non contente de fixer les conditions dans lesquelles les mineurs pourraient être employés dans les manufactures, assura l'application de ses prescriptions en créant un corps d'inspecteurs salariés. Elle contenait pourtant encore des lacunes qui se révélèrent dans la pratique, et elle a été remplacée par la loi du 2 novembre 1892, en vigueur actuellement, et qui vient d'être elle-même complétée par une loi du 30 mars 1900. On peut lire dans l'ouvrage de M. Dolfus-Francoz l'historique de toute cette législation et d'intéressantes observations sur ses principales dispositions.

14. — A Madagascar, comme dans ses autres colonies, la France a laissé aux indigènes leurs lois propres, leurs coutumes et leur statut personnel. Elle a même aussi conservé les institutions judiciaires du pays et a établi seulement dans les principaux centres des tribunaux

composés de magistrats français qui siègent avec des assesseurs malgaches. Ces tribunaux doivent appliquer le droit indigène, qui est en grande partie coutumier ; deux codes fort incomplets en ont été rédigés en 1868 et en 1881 par l'ancien gouvernement hova, mais aucun ouvrage général sur le droit malgache n'a encore paru en Europe. M. Cahuzac, conseiller à la cour d'appel de Tananarive, a entrepris de combler cette lacune, tant dans l'intérêt de la science que pour faciliter l'administration de la justice à Madagascar. Ne pouvant toutefois étendre ses recherches à toutes les peuplades, plus ou moins barbares, qui habitent la grande île, il a dû concentrer son attention sur la nation qui s'est élevée par la conquête au-dessus de toutes les autres, c'est-à-dire sur les Hovas. Le tome Ier de son *Essai sur les institutions et le droit malgaches* contient d'abord un aperçu de la légende et de l'histoire des Hovas ; il expose ensuite l'organisation sociale et politique de ce peuple, puis il traite spécialement des actes de l'état civil, de la paternité et de la filiation, de la minorité et de la majorité, du mariage, du divorce, de l'adoption, du rejet de l'enfant — sorte d'exhérédation —, des successions, donations et testaments, de la propriété foncière et du régime de l'immatriculation institué à Madagascar par un décret de 1897. « Les Malgaches, dit M. Cahuzac, ont un profond attachement pour, suivant leur expression favorite, les lois des ancêtres qui depuis un temps immémorial ont été fidèlement transmises par la tradition, et pour la justice. » Il n'est donc pas surprenant que leur législation, qui s'est modifiée au contact de la civilisation, ressemble encore beaucoup à celle des peuples primitifs. A ce point de vue elle est fort intéressante à étudier. Elle a sa source principale dans la religion. Le Malgache honore les morts comme des divinités, et il tient à laisser des descendants qui prendront soin de sa tombe. S'il n'a pas d'enfants par le mariage, il s'en donne par l'adoption. Jusqu'à ces derniers temps, le père avait un pouvoir absolu dans la famille ; il avait même le droit de répudier sa femme arbitrairement, mais le code de 1881 a interdit la répudiation et institué le divorce ; ce code a aussi aboli la polygamie. La réunion d'un certain nombre de familles descendant d'un auteur commun forme une caste, analogue à l'ancienne *gens* romaine. Il y a des castes nobles, appelées *andriana*, et des castes non nobles, appelées plus spécialement *hova*. L'esclavage n'a été aboli à Madagascar que depuis la conquête française. Chaque village constitue une association qui, sous le nom de *Fokon'olona*, est investie de pouvoirs administratifs et judiciaires : les principaux actes civils, le testament public notamment, doivent se faire en présence du Fokon'olona. Le Souverain était censé propriétaire de tout le sol du royaume. Mais, en réalité, la terre a été divisée entre les tributs, les villages et les familles; la propriété est en partie collective et en partie individuelle. Le premier volume de l'ou-

vrage de M. Cahuzac se termine par l'étude du décret du 16 juillet 1897 qui a organisé la propriété foncière à Madagascar d'après les principes de l'Act Torrens. Le second volume, dont la publication est annoncée, traitera des servitudes, des obligations et du droit pénal.

Ouvrages divers. — 15. — M. Emmanuel Besson s'est depuis longtemps fait connaître par d'importants ouvrages concernant la réforme hypothécaire, la taxe sur le revenu des valeurs mobilières et le contrôle des budgets. Ses travaux antérieurs, non moins que sa qualité d'employé supérieur de l'administration de l'enregistrement, assurent une autorité particulière au traité qu'il vient de publier sur *la Réforme fiscale des successions et des donations*. La nouvelle loi, dont ce traité contient le commentaire, vient seulement d'entrer en vigueur; les innovations qu'elle apporte dans notre droit fiscal sont considérables : il s'agit, comme on le sait, de l'application d'un tarif progressif, de la déduction du passif, de règles nouvelles sur l'estimation des meubles et sur l'évaluation de l'usufruit et de la nue-propriété. M. Besson ne s'est pas contenté de la tâche, relativement facile, qui eût consisté à exposer et à commenter les nouvelles dispositions législatives; il s'est de plus appliqué, et c'est par là surtout que son ouvrage nous paraît recommandable, à mettre ces dispositions en concordance avec les règles anciennes, consacrées par la loi, par la jurisprudence ou par les décisions de l'Administration. Ajoutons que dans les questions douteuses, l'auteur ne s'inspire que des principes du droit et de l'équité et prend parti généralement pour la solution la plus favorable aux contribuables. Le nouveau tarif du droit de mutation par décès variant à la fois suivant le degré de parenté et suivant l'importance de l'émolument recueilli par l'héritier, sa perception exige presque toujours d'assez nombreux calculs; mais un barême placé à la fin du volume supprime toute difficulté : on y trouve le montant du droit applicable, pour chaque degré de parenté, à toute part héréditaire nette, de vingt francs à un million cent mille francs.

16. — M. Berthélemy, professeur à la Faculté de droit de Paris, a eu l'idée heureuse de réunir en un petit volume les *Lois et règlements administratifs d'application usuelle*. Ce recueil contient, par ordre chronologique, les textes auxquels on est le plus fréquemment obligé de recourir dans la pratique. On y trouve notamment toutes les lois, ordonnances et autres dispositions concernant les congrégations. Des notes, mises par l'auteur au bas des pages, renvoient aux ouvrages les plus récents qui traitent des matières administratives.

17. — *Le Barreau*, par M. Saint-Georges, s'adresse aux jeunes gens, si nombreux chaque année, — trop nombreux peut-être, — qui commencent leur droit avec l'idée de se faire avocats... ou autre chose. La profession d'avocat est sans contredit l'une des plus difficiles qui

existent. Aujourd'hui, non moins que du temps de La Bruyère, « elle suppose dans celui qui l'exerce un riche fonds et de grandes ressources. » Elle requiert en outre, sinon un savoir universel, du moins un esprit ouvert à toutes les connaissances. « Le sérieux, le bon avocat, dit très bien M. de Saint-Auban, dans la belle préface qu'il a écrite pour le livre de M. Saint-Georges, est obligé de savoir beaucoup; les nécessités de la barre en font tour à tour un juriste, un ingénieur, un artiste, un architecte, un philosophe... » Et cependant, malgré ces difficultés, nulle part la concurrence n'est plus grande; aucune carrière n'est plus encombrée. On s'y précipite d'autant plus volontiers que l'accès n'en est pas entouré de trop de barrières. Comme le dit M. de Saint-Auban, « la porte est large; entre à peu près qui veut. Mais ce n'est pas le tout d'entrer; il faut savoir demeurer, il faut savoir trouver son coin dans un vaste édifice qui accueille tout le monde et ne loge presque personne. » Donc, avant de franchir la porte ou même de prendre le chemin du Palais, il importe de se renseigner, de se rendre un compte exact des obstacles qu'on aura à surmonter, des avantages qu'on peut espérer et des déboires auxquels il faut un peu s'attendre. Le livre de M. Saint-Georges sera très bon à lire dans ce but. Il présente la situation telle qu'elle est. Prenant le jeune bachelier dès son arrivée à l'École de droit, il le guide d'abord dans ses études, l'initie aux moyens de réussir dans ses examens, lui montre la nécessité de se former à la procédure chez l'avoué, l'introduit ensuite au Palais, lui explique les obligations du stage, les conditions de l'inscription au tableau... Et, une fois que le jeune débutant est installé dans son cabinet et prêt à affronter la barre, M. Saint-Georges lui apprend comment il faut dépouiller un dossier, interroger les clients, préparer une plaidoirie. Il lui rappelle les exemples des maîtres illustres, lui répète les précieux conseils donnés aux stagiaires par d'anciens bâtonniers, l'entretient enfin des règles et des traditions qui ont été de tout temps l'honneur du barreau et des modifications que quelques-uns voudraient leur faire subir. Dans un dernier chapitre, M. Saint-Georges compare le barreau français aux barreaux étrangers, et il constate qu'en tout pays la dignité de la profession d'avocat résulte à la fois de son indépendance et de la discipline rigoureuse qu'elle s'impose à elle-même.

18. — Si l'ouvrage dont nous venons de parler peut servir de guide aux jeunes avocats, celui dont nous allons parler maintenant ne nous paraît pas devoir être proposé comme modèle aux jeunes magistrats. En tout cas, sa préface ne leur inspirerait que du mépris et du dégoût pour leur état : « Réhabiliter la magistrature! Et qui donc oserait afficher une présomption pareille?... Sur ce corps dégradé pèsent des siècles de servilisme et d'ignominie. Issue de la faveur ou de l'argent,

elle fut l'esclave soumise ou zélée des passions dominantes. Un cortège tumultueux de haines et de malédictions la suit pour sa honte à travers les âges. Etc., etc. » Ainsi s'exprime M. Henri Leyret, dans l'introduction qu'il a mise au recueil des *Jugements du président Magnaud*. Traiter de la sorte la magistrature en tête d'un livre publié en l'honneur d'un magistrat, c'est pour le moins une idée originale. Mais aussi M. Magnaud n'est pas un magistrat comme les autres. Tandis que les autres condamnent les voleurs pour défendre la société, lui acquitte les voleurs et condamne la société. Tandis que les autres se croient obligés d'appliquer la loi, lui critique la loi et la plie à ses fantaisies. Tandis que les autres n'hésitent pas à s'incliner devant l'autorité de la Cour de cassation, lui la domine de toute la hauteur de son jacobinisme... M. Henry Leyret a eu vraiment raison de publier les chefs-d'œuvres judiciaires du président de Château-Thierry : quiconque les lira sera forcé de convenir que M. Magnaud a bien mérité sa grande renommée. Mais, de même qu'on disait autrefois : « Dieu nous préserve de l'équité des Parlements ! » les justiciables de l'arrondissement de Château-Thierry ne doivent pas manquer de dire aussi : « Dieu nous protège contre la justice de M. Magnaud ! »

MAURICE LAMBERT.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint François d'Assise et la Légende des Trois Compagnons*, par ARVÈDE BARINE. Paris, Hachette, 1901, in-12 de x-254 p., 3 fr. 50. — 2. *Saint Yves*, par CH. DE LA RONCIÈRE (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, 1901, in-12 de 201 p., 2 fr. — 3. *Histoire de saint Vincent Ferrier*, par le R. P. FAGES. Louvain, Uystpruyst; Paris, A. Picard et fils, 1901, 2 vol. gr. in-8 de IX-426 et 483 p., avec une carte et de nombr. grav., 12 fr. 50. — 4. *Sainte Lydwine de Schiedam*, par J.-K. HUYSMANS. Paris, Stock, 1901, in-16 de 368 p., 3 fr. 50. — 5. *Saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes*, par le R. P. J.-V. BAINVEL, S. J., Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., 1901, in-16 de 200 p., 0 fr. 50. — 6. *Le R. P. Pernet, augustin de l'Assomption et fondateur des Petites Sœurs de l'Assomption, gardes-malades des pauvres à domicile*. Paris, Rondelet, s. d. (1901), in-12 de XXIV-351 p., 3 fr.

1. — Les nouvelles pages très littéraires de Mme Arvède Barine sur *Saint François d'Assise*, charmeront le lecteur. L'auteur qui les trace était-il préparé par des études spéciales à pareille besogne? Nous ne le pensons point. Les sources qu'il emploie ne paraîtront-elles pas suspectes à certains critiques? Toutefois, il a essayé, assure-t-il, de replacer la grande figure séraphique dans son cadre historique et de faire de l'homme de Dieu un fidèle portrait. A cette fin, il s'est beaucoup servi des témoignages contemporains du stigmatisé, à savoir, principalement de la *Légende des Trois Compagnons :* frère Léon, frère Ruffin, et frère Ange, tous trois disciples familiers de saint François, dont l'information et la sincérité paraissent au dessus du soupçon de complai-

sance filiale. Elle fut terminée, le 11 août 1246, et se trouve dans ce volume, à la suite de l'étude sur la vie du saint. « J'ai conservé, dit Mme A. Barine, dans ma traduction, le plus que j'ai pu de la candeur et de l'adorable gaucherie de ces hommes simples, si étrangers à toute sorte de préoccupation littéraire. » A ce point de vue, c'est bien : c'est de la probité. Sous le rapport doctrinal et historique, est-ce de la probité de considérer, comme le fait l'hagiographe improvisé, la stigmatisation de saint François à l'instar d'un fait d'ordre naturel? « Elle formait jadis (la stigmatisation) le chapitre capital d'une biographie de saint François ; elle n'en est plus maintenant (?) qu'un épisode. Un peu plus, on la passerait de peur que le lecteur malveillant ne soit tenté de confondre cet homme admirable, aussi sain d'esprit que grand de cœur avec la foule équivoque des hallucinés et des hystériques » (p. 109). Dans ces craintes imprécises, sous ces pensées fuyantes, dans cette expression d'une singulière bienveillance pour « cet homme admirable », ne sent-on pas un esprit rationaliste?

2. — Dans une sphère moins merveilleuse, moins populaire, que celle de l' « Amant de Pauvreté », apparut *Saint Yves*, bien connu en Bretagne, mais trop ignoré du reste de la France. Ce petit livre d'un style chaud, bien documenté, le fera heureusement connaître et aimer. Saint Yves fut une exquise physionomie où rayonnèrent à la fois, la piété, la science, la justice. Une des nouveautés nombreuses du volume, c'est la mise en lumière des procédés de souveraine prudence, de réserve critique que l'Église apportait, dès le moyen âge, à la reconnaissance authentique des vertus et des miracles des saints. M. Arthur Desjardins loua, en saint Yves, le juge intègre, l'avocat des pauvres, des veuves et des orphelins; M. Arthur de la Borderie, avec sa science qualifiée, compléta l'hagiographie écrite par l'avocat Ropartz (1843), qui n'avait connu du procès de canonisation que les dépositions de témoins publiées par les Bollandistes, soit 92 seulement sur 243, les nos 1 à 52, 81 à 110, 125 à 135. M. de la Roncière a étudié surtout un côté intéressant de cette sainte vie : l'expansion d'un culte à travers les siècles, qui, dès le procès de canonisation, comptait déjà vingt-sept navires d'argent et plus de quatre-vingt-dix vaisseaux de cire, se balançant au-dessus du tombeau miraculeux. Ce travail d'un érudit, familier avec les exigences de la critique contemporaine la plus rigoureuse, s'appuie presque en entier sur les dépositions, parfaitement classées, des témoins entendus au procès de canonisation.

3. — L'*Histoire de saint Vincent Ferrier* nous introduit dans une vie où le miracle est encore l'élément dominant, et c'est celui qu'avec raison l'auteur met en plein relief. « Quand on aura, dit-il fort justement, épuisé toutes les atténuations, tous les artifices de langage, toutes les sourdines, on ne se trouvera pas moins en face d'une vie

faite de prodiges ; et pour vouloir éviter ou estomper à outrance le surnaturel, on tombera dans des difficultés et des inconséquences plus fortes que les faits de surnature » (p. VIII). Toutefois, contre la conviction de certains rationalistes, cette histoire est composée avec la plus étroite critique. « Tous les biographes de Vincent Ferrer *(sic)*, dit M. Paul Meyer, directeur de l'École des chartes, depuis Fr. Diago jusqu'au R. P. Pradel, en y comprenant l'abbé Bayle, sont des panégyristes, dont plusieurs ne font guère que paraphraser Razzano à qui la critique est étrangère. Pourtant, entre les mains d'un homme exercé aux recherches historiques, la biographie de cet étrange (!) personnage gagnerait singulièrement en précision et en intérêt. Il y aurait lieu de suivre à la trace Vincent Ferrier, de relever les mentions que les chroniques locales, que les documents d'archives ont laissé sur le célèbre prédicateur. On obtiendrait ainsi des témoignages de première main, datés de temps et de lieu, autrement intéressants que la narration édifiante de Razzano » (*Romania*, avril 1881). Le présent livre a été inspiré pour la méthode par les précédentes lignes citées. Le R. P. Fages, dominicain comme Vincent Ferrier, a suivi alors pas à pas son héros sur tous les chemins de l'Europe, particulièrement sur ceux de la France, que Vincent parcourut en tous sens, jetant aux peuples la parole évangélique, semant les miracles les plus incroyables ; il a exhumé tous les souvenirs, suivi l'itinéraire de son saint, copié tous les documents, interrogé toutes les traditions, avec un sévère contrôle. Il a vérifié tous les dires, il a coupé sans pitié les ailes d'or de poétiques mais fausses légendes. Ce travail, donc, a été fait avec une parfaite conscience critique ; qu'il nous soit cependant permis de faire observer au R. P. Fages que, selon les méthodes actuelles, il eût été bon de citer avec une entière précision les sources où il a puisé ses documents, manuscrites ou imprimées. Pour les imprimés, il est bien rare que le tome, l'édition, le format, l'année d'édition, la page soient indiqués. Quelle force de sincérité revêtirait alors un travail comme le sien !... Peut-être aussi eût-il été préférable de donner une couleur plus austère à sa phrase, quelques rares coups de ciseaux à des mots parasites, à quelques périodes de pure amplification. Ces restrictions n'empêchent point le livre d'être « l'histoire définitive » de saint Vincent Ferrier. Celui-ci eut la plus surprenante destinée. Il apparut sur le théâtre de l'histoire à l'un des moments les plus douloureux pour l'Église : à l'époque du grand schisme d'Occident. Il fut l'ami, le confident, le partisan ardent de Pierre de Luna (l'antipape Benoît XIII). Le P. Fages, à l'encontre de saint Vincent, est un urbaniste convaincu avec Pastor et Noël Valois. Pour lui, Urbain VI fut vraiment le seul pape régulièrement et valablement élu, en dépit de la prétendue contrainte des cardinaux électeurs. Vincent Ferrier tenait Clément VII pour le vrai pape. Per-

sonne ne peut soupçonner sa bonne foi, et il fit, grâce à la Providence et de concert avec Catherine de Sienne, cesser le grand schisme. Par l'importance suprême des évènements auxquels il fut mêlé, par les problèmes que soulève sa mission extraordinaire, par sa vie dont la trame est le merveilleux, ce saint est presque sans pair dans l'histoire. Politique de premier ordre, il créa l'une des plus fécondes unités nationales. On sait le rôle qu'il eut au fameux compromis de Caspe ; il rétablit la paix et, en affermissant la dynastie d'où descendit Ferdinand le Catholique, époux d'Isabelle de Castille, il fut l'un des plus grands promoteurs de la grandeur de l'Espagne. Notre auteur fait, au cours de son récit, la part de la philosophie de l'histoire et il rétablit la vérité dans les idées, comme dans les faits. Seulement, au point de vue historique, il touche à l'une des époques les plus troublées de l'Église, aux révolutions sanglantes de l'Espagne en ce temps-là, à l'histoire religieuse de la France, à l'histoire des papes d'Avignon. Et que dire de la psychologie de ce saint de premier plan ? Le R. P. Fages nous le fait connaître dans son bel ouvrage ainsi divisé : Première partie : *Genèse, vocation, premiers travaux* (*1350-1399*) ; Deuxième partie : *Apostolat* (*1400-1409*) ; Troisième partie : *Apogée, politique humaine* (*1409-1412*) ; Quatrième partie : *Politique divine* (*1412-1416*) ; Cinquième partie : *Soleil couchant* (*1416-1419*) Sixième partie : *Dans la gloire* (*1419....*). *Le Culte.* Dans les trois derniers chapitres, comme conclusion, sont examinés en saint Vincent Ferrier : L'œuvre, l'homme, le saint. Au milieu de cette vie si fièvreusement remplie par l'action, le saint espagnol trouva le loisir d'écrire des pages d'une sûre et substantielle doctrine. A notre plus grande satisfaction, sont annoncées, pour paraître prochainement, les œuvres de saint Vincent Ferrier, en deux forts volumes gr. in-8 compacts, d'environ cinq cents pages chacun. Ils renfermeront : Le traité contre les Juifs ; le traité du Schisme ; le traité de l'Unité de l'Universel et des suppositions dialectiques ; les Sermons, pour la plupart autographes et inédits ; le traité de la Vie spirituelle, etc. Espérons que cette très intéressante édition sera à la hauteur des exigences de la critique contemporaine.

4. — Le nouveau livre de M. J.-K. Huysmans : *Sainte Lydwine de Schiedam*, est une thèse catholique : la réversibilité des mérites, l'expiation obtenue pour les fautes du prochain, par les souffrances des saintes âmes. Lydwine a été l'une de ces âmes héroïques. Pour obtenir le salut des égarés, par sa vie de douleurs atroces, demandées comme une grâce de choix, elle se fit une victime d'expiation, « la brebis émissaire des péchés du monde » (p. 112). Le sentiment chrétien, la foi en Jésus-Christ, en Jésus-Hostie, la parfaite soumission à notre Mère l'Église animent ces pages sincères. La littérature y est toujours celle de *Là-bas*, de *En route*, avec le même réalisme qui confine souvent

à l'immoralité. Les détails sur la conduite des soudards auprès de Lydwine, presque mourante, sont simplement rebutants. Le raccourci du XIVe et du XVe siècle, sous le rapport religieux, est d'un puissant pinceau, mais certains traits trop poussés, poussés, semble-t-il, avec complaisance, sont écœurants. Ne convenait-il pas de les considérer plutôt avec une respectueuse amertume? La scène des Picards entourant le duc de Bourgogne à Schiedam est absolument dégoûtante. L'anachorète grimpé dans un arbre, sa demeure, et nourri d'une manne céleste, est du plus extravagant grotesque, du plus lourd ridicule. Qu'est-ce que l'édification peut en tirer? Pourquoi, enfin, M. Huysmans fait-il passer sa prédilection pour la langue française du XVIe siècle dans son livre où les termes barbares abondent? Ils ne pourront être compris que par des lecteurs connaissant la langue latine dont ces expressions sont les enfants légitimes mais trop fidèlement ressemblants. Cet ouvrage s'adresse mieux aux érudits versés dans la connaissance de notre littérature du XVIe siècle, à quelques esprits originaux, qu'à la foule des chrétiens qui en seront peu édifiés, croyons-nous. Nous demandons la conversion littéraire de l'auteur.

5. — Encore un bon petit livre sur l'un de nos saints français les plus populaires : celui sur *Saint-Jean Baptiste de la Salle*. Il doit être répandu dans les foules pour leur faire apprécier et aimer le célèbre éducateur des classes déshéritées. Le R. P. Bainvel s'est servi en grande partie, pour composer son ouvrage, de la biographie, écrite avec tant d'autorité et de succès, de M. Guibert, prêtre de Saint-Sulpice. Cette dernière est, du reste, la « vie la plus complète et la plus savante » qui ait paru à ce jour. A la présente notice ont été ajoutés quelques écrits peu connus, relatifs à la vie spirituelle, que laissa saint Jean-Baptiste de la Salle. Mieux que tout le reste, ils feront pénétrer dans cette belle âme du tout dévoué apôtre des pauvres. Le lecteur y rencontrera, avec l'oraison liturgique du saint, la bulle de canonisation qui montre ce que l'Église pense de lui et de ses œuvres charitables; elle confirme la notice, y ajoute même quelques détails nouveaux, expose l'histoire du culte depuis la mort jusqu'à la canonisation et fait saisir par un exemple concret, comment on procède, à Rome, pour les béatifications et les canonisations.

6. — *Le R.-P. Étienne Pernet* voua aussi sa vie aux pauvres, mais aux pauvres, malades, mourant dans le désespoir de l'abandon. Pour cela, il fonda la Congrégation admirable de dévouement des « Petites Sœurs de l'Assomption » dont l'objet est de donner les soins les plus répugnants aux pauvres brisés par la souffrance et par les duretés de la vie. Quel beau chapitre de notre histoire charitable ! On y constatera l'accroissement providentiel qu'a pris en quelques années la Congrégation des Sœurs gardes-malades des pauvres à domicile. Cette œuvre répond à

une des nécessités de l'heure actuelle. Ce livre est le résumé, une sorte de mosaïque éblouissante de l'or de la plus pure charité, des divers témoignages et courtes biographies qui virent le jour de la publicité à la mort du R. P. Pernet. En le fermant, on se sent le cœur plus ouvert à la compassion chrétienne. LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

Praelectiones de Deo uno *quas ad modum commentarii in Summam theologicam Divi Aquinatis habebat in collegio S. Anselmi, de Urbe* LAURENTIUS JANSSENS, *S. T. B.* Rome, Desclée, 1899, 2 vol. in-8 de xxx-526 et xviii-600 p. — Prix : 15 fr.

Cet ouvrage est généralement un fidèle commentaire de la Somme, qu'il interprète suivant les vues de l'École thomiste. Outre un souci minutieux de l'intelligence du texte, l'auteur nous paraît avoir fait des efforts pour mettre la pensée traditionnelle au contact des préoccupations modernes. Jusqu'ici la plupart des ouvrages de ce genre n'accordaient à l'histoire patristique qu'une part nulle ou insignifiante. Tout en s'appliquant surtout à étudier la Somme, l'auteur semble avoir pris à tâche d'utiliser les thèses de Petau, de Franzelin, de Palmieri, de Scheeben surtout, et d'en faire entrer les principaux résultats dans son cadre scolastique. Cet effort n'est pas sans mérite, vu l'essentielle diversité de la méthode historique et de la méthode analytique, en usage dans les Sommes. Mais il importe que cette œuvre soit faite au plus tôt, afin d'établir entre les théologiens dogmatiques et les théologiens critiques — sinon un terrain commun — du moins des voies de communication. Tout soucieux qu'il est des études historiques. l'auteur n'entend point leur sacrifier la philosophie. Il ne pense pas que, sous prétexte de distinguer les méthodes, on doive éliminer de la théologie le traité *De Deo uno*. Cette tendance séparatiste s'est fait jour plus d'une fois dans des articles de revue, dans des bulletins critiques, dans des soutenances de thèses. Tout autres sont les préoccupations du savant bénédictin. Ce qu'il nous donne, ce n'est pas *l'histoire des idées* augustiniennes, anselmiennes, scotistes, — mais bien la théologie de saint Augustin, de saint Anselme, de Scot et de saint Bonaventure. Ce ne sont pas seulement des résultats bruts, des énoncés, des faits au sens étroit du mot : ce sont des énoncés rattachés au sytème général de l'auteur, ce sont des idées soumises à une critique pénétrante, ce sont des faits compris. Si l'on veut vivifier la métaphysique par l'histoire, c'est ainsi qu'on devra procéder.

L'ordre suivi est celui de la Somme, articles par articles. Dès le début, on a donné à la question de méthode scientifique — au point de vue *épistémologique* — les importants développements qu'elle mérite,

trop souvent sacrifiés chez les auteurs modernes. D'abord dans des prolégomènes : *De Theologiae vario sensu et munere* (p. 1-25), — puis dans l'étude de la question I, *De sacra doctrina* (p. 25-38). Dans les prolégomènes, une douzaine de pages sont consacrées à l'*évolution* de la théologie ; c'est encore bien peu, mais c'est un progrès. Qu'il nous soit permis de souhaiter davantage dans une réédition future ; car dans un si rapide conspectus des données importantes s'atténuent outre mesure — ou même disparaissent. Il arrive qu'on est obligé de parler des Pères grecs en seize lignes. Et certaines divisions importantes sont absolument passées sous silence : rien qui caractérise les doctrines, qui indique les préoccupations apologétiques spéciales des Alexandrins, des Cappadociens, etc. Nous aurions aimé à voir au moins le nom de ces écoles et de ces groupes. On peut dire que c'est l'affaire du professeur d'histoire ; nous pensons que le professeur de dogme aura toujours plus d'autorité pour comprendre le sens, l'orientation de certains mouvements d'idées, pour qualifier certaines conclusions et apprécier certaines nuances.

La question IIe, relative à l'existence de Dieu, est aussi longuement développée. A l'article I : *Utrum Deum esse sit per se notum*, sont rattachées les dissertations semi-historiques, semi-philosophiques, rélatives à l'ontologisme, à l'athéisme, l'argument de saint Anselme. L'auteur reconnaît que le célèbre argument manque de valeur strictement démonstrative ; puis il s'applique à faire comprendre quelle fut à son sujet l'attitude de saint Thomas, de saint Bonaventure, et de Duns Scot ; enfin il l'étudie dans certaines formes modernes : Descartes, Leibnitz, Kant, Hégel, etc... (Voir p. 101-118).

De même l'étude du traditionalisme et du sentimentalisme est rattachée à l'article II (Démonstrabilité de l'existence de Dieu) ; on le voit, l'auteur suit pas à pas le texte qu'il commente. Peut-être tout en respectant les exigences de cette marche traditionnelle eût-il été possible d'accuser davantage certaines thèses fondamentales. La méthode reste essentiellement analytique ; et l'élève devra être doué d'une certaine force d'esprit pour dégager la synthèse.

Ce rapide examen des deux premières questions nous donne une idée de la méthode générale de l'ouvrage. Le tome I comprend les treize premières questions et le tome II les treize questions suivantes. On sait que récemment les cardinaux Pecci et Satolli et le professeur Paquet ont donné de la doctrine de saint Augustin et de celle de saint Thomas une interprétation intermédiaire entre le molinisme et le bannésianisme. Bien qu'il n'accepte point absolument cette solution, et qu'il incline plutôt du côté du thomisme rigide, l'auteur estime que le bannésianisme ne peut résister aux traits du molinisme, et qu'il n'a point su donner une authentique interprétation de la doctrine du Maître (Prologue, p. 9).

Nous regrettons de ne pouvoir, dans ce trop court compte rendu, donner une idée suffisante de cet important ouvrage. Il atteste la vitalité des études théologiques à Rome, par suite de la vigoureuse impulsion que leur imprime le Chef de l'Église. B. C.

Histoire du catéchisme depuis la naissance de l'Église jusqu'à nos jours, par le chanoine Hézard. Paris, Retaux, 1900, in-8 de v-510 p. — Prix : 6 fr.

C'est une étude, par certains côtés toute nouvelle, et en tout cas fort intéressante, que M. Hézard nous donne dans ce volume : il ne s'agit de rien moins que de la méthode suivie depuis les Apôtres jusqu'à nos jours pour enseigner les éléments de la doctrine chrétienne, d'abord à ceux qui demandaient le baptême, aux catéchumènes, plus tard au peuple, aux enfants, aux ignorants. De nos jours, le mot catéchisme désigne avant tout le petit livre que nous mettons entre les mains des enfants, et son explication familière : jadis, il signifiait exclusivement l'explication de la doctrine religieuse, en relation avec l'initiation chrétienne. Mais à travers tous les développements, toutes les pratiques diverses qui ont marqué cet enseignement depuis tant de siècles, le catéchisme n'en garde pas moins son unité : explications orales et résumés manuscrits ou imprimés se rattachent toujours à quelques formules : en premier lieu le symbole, puis l'oraison dominicale, le décalogue, enfin les rites ecclésiastiques ou les sacrements.

L'auteur divise son histoire en trois parties : *Des Origines à Charlemagne ; De Charlemagne au concile de Trente ; Du Concile de Trente à nos jours.*

Pendant la première période, les exercices du catéchuménat, dont il ne reste maintenant que des vestiges liturgiques avant le baptême, étaient espacés pendant plusieurs semaines du carême ; ils comportaient, outre diverses cérémonies, des instructions ou catéchèses, consacrées à l'exposition du symbole, du *Pater*, du décalogue ; nous possédons encore un bon nombre des discours prononcés par les Pères les plus illustres à cette occasion. Les textes que les catéchumènes devaient apprendre et réciter par cœur se réduisaient au symbole et au *Pater*. L'auteur recherche tout ce que les documents des premiers siècles nous ont transmis, tant à propos de la méthode suivie, que de l'enseignement proprement dit. Il parcourt successivement les Églises d'Orient et d'Occident, et signale les instructions catéchistiques de chacun des évêques de cette première période.

Quand le baptême fut régulièrement administré, non aux adultes, mais aux petits enfants, le catéchisme cessa d'être une préparation au baptême, et perdit son caractère liturgique en même temps que disparaissait la discipline du secret. Il devint l'instruction élémentaire

des fidèles, surtout des enfants, et se condensa, au moyen âge, en un certain nombre de brèves formules, les unes à l'usage des fidèles, les autres à l'usage des catéchistes. Certaines sont extrêmement curieuses et ont eu grande vogue, à commencer par l'excellente *Somme-le-Roi*, du dominicain Laurens, confesseur de Philippe le Hardi. Plus tard, l'imprimerie s'en empara et les vulgarisa.

A l'époque de la Réforme, le catéchisme devint surtout le manuel de la doctrine chrétienne élémentaire. Je dois me borner à signaler sans insister, faute d'espace, l'histoire du catéchisme du concile de Trente, les célèbres petits livres du B. Canisius, les catéchismes des petites écoles, et toute l'abondante littérature catéchistique qui a suivi. Je mentionne tout spécialement la bibliographie des catéchismes diocésains de France, du XVIIe siècle à nos jours, dressée par l'auteur avec beaucoup de soin.

Je termine en faisant avec lui des vœux pour la réalisation d'un *postulatum* présenté par de nombreux évêques au concile du Vatican, en vue de la rédaction d'un catéchisme unique, sinon pour tout le monde catholique, du moins pour chaque pays. Mais cette mesure si utile ne dépasse pas le pouvoir des évêques, et le catéchisme unique existe déjà en plusieurs pays. A. BOUDINHON.

Lehrbuch der Apologetik, von Dr ALBERT STÖCKL. Mayence, Franz Kircheim, 2 vol. in-8 de IX-220 et IX-391 p.

Le nom de ce vétéran des luttes apologétiques est une suffisante recommandation ; depuis longtemps son crédit est solidement établi dans les centres théologiques et philosophiques, où son nom figure avec honneur à côté des Duilhé de Saint-Projet et des de Broglie — des Scheeben, des Schanz et des Gutberlet.

L'apologétique présente est d'ailleurs conçue à un point de vue beaucoup plus large que certaines œuvres similaires, trop exclusivement préoccupées peut-être de la défense des idées spiritualistes contre le monisme scientifique, et qui — vous ayant rebattu les oreilles de couches géologiques, de Bathybius et de protoptosma — négligent un peu trop la philosophie religieuse et morale, l'histoire des dogmes.

Aussi tout le premier volume est consacré à l'étude de la *Religion* et des *Religions*. Une première partie résume rapidement — trop rapidement peut-être pour leur importance — les principaux points de cette *Philosophie religieuse*, pleine de questions délicates et actuelles : rapports de la religion et de la morale (p. 78-86), de la religion et de la société (p. 86-95), le culte en général (p. 118-123), les actes du culte (sacrifice, prière, etc..., p. 123-139). La seconde partie est consacrée à l'étude des religions. On y étudie d'abord les principes et les théories (Hegel,

Hartmann, théories positivistes...) — puis les monographies des diverses religions païennes et mahométane. Remarquons le § 65 : Religion primitive et genèse des religions païennes, et le § 66 : Causes des aberrations païennes.

Par ce premier volume, l'esprit reçoit la préparation morale et religieuse indispensable à toute apologétique. Avant de se mettre à la recherche de la religion, avant de se lancer dans les subtilités de la critique historique et de l'exégèse, il a été raffermi dans la conviction de l'obligation morale et religieuse.

Le second volume suit l'ordre habituel de la démonstration classique *de vera religione* : nature, possibilité et nécessité, critères de la révélation — puis *Démonstration chrétienne* (p. 40-238) et *Démonstration catholique*. Cette dernière partie insiste sur la notion de l'Église : hiérarchie (p. 277 à 305), fonction doctrinale (p. 305-346), dépôt de la foi, etc...

L'ouvrage est un vrai manuel didactique : typographie variée et méthodique, divisions et subdivisions — tables alphabétique et logique — tout concourt à l'ordre et à la facilité du travail personnel. B. C.

De Douze Prédicateurs à Paris en 1899, plus un treizième, modèle, plus un prêche protestant, *suivis de etc., etc.*, par Scœvola de Saint-Germain, ci-devant paroissien de Saint-Philippe de R. 1900, in-12 de 402 p. Paris, chez l'auteur, 21, rue Galilée. — Prix : 4 fr.

Du Transformisme de l'homme au singe, soit! Du singe à nous, jamais! par Scœvola de Saint-Germain, licencié par caprice, peintre en décors par goût. Paris, chez l'auteur, 21, rue Galilée, 1900, in-12 de 68 p. — Prix : 0 fr. 40.

Ces titres extraordinaires pourraient faire croire au premier abord que nous sommes en présence de la prose d'un mauvais plaisant. Il ne s'agit cependant que d'un original, et même d'un original bien intentionné, quoique par moments il montre quelque gaucherie.

Il est incontestable que la chaire chrétienne est occupée de notre temps par des hommes de valeur; mais, au moins à Paris, aucun d'eux n'a un talent complet; l'un pèche par vulgarité, un autre par emphase, un autre par sécheresse, à un autre manque le goût, à un autre une théologie solide; telle est la thèse par trop juste que M. Scœvola cherche à prouver en faisant défiler devant son public une douzaine de prédicateurs connus qu'il désigne par des initiales faciles à compléter; certains passages sont fort amusants. Je crois cependant que le procédé de critique adopté laisse un peu à désirer; aller entendre un sermon, noter au passage les phrases qu'on entend ou qu'on croit avoir entendues, en détacher quelques expressions malheureuses et bâtir là-dessus la psychologie d'un orateur, c'est une méthode un peu rapide, surtout quand se laisse voir, à travers les lignes, une hostilité qui sent légèrement le parti pris.

— Je signalerai spécialement la petite brochure sur le Transformisme comme modèle à ne pas imiter; vous prenez dans un discours une proposition à laquelle vous donnez un sens qui n'est certainement pas celui de l'auteur, et ensuite à coup de grosses plaisanteries, vous cherchez à couvrir votre victime de ridicule. Gare aux éclaboussures! le critique lui-même pourrait bien en avoir sa part.

Enfin quand on censure, il faut être impeccable; et si M. Scœvola veut s'élever avec plus d'autorité contre les fautes de goût d'autrui, il devra commencer par éviter de tomber lui même dans le défaut qu'il reproche aux autres. P. Pisani.

Le Rig-Véda. Texte et traduction. *Neuvième Mandala, le culte védique du Soma*, par Paul Regnaud. Paris, Maisonneuve, 1900, in-8 de xxvii-467 p. — Prix : 25 fr.

Dans sa préface, l'auteur annonce qu'il a entrepris de traduire le Rig-Véda en entier et il donne les raisons pour lesquelles il débute non par le premier mais par le neuvième Mandala. Comme la classification de ces Mandalas est réputée à peu près arbitraire et qu'ils sont parfaitement indépendants les uns des autres, il lui était loisible de commencer comme bon lui semblait. Voici la principale raison qui a fixé le choix de M. Regnaud : je cite ses propres paroles qui résument toute son « exégèse » védique.

« A mon avis, il importait avant tout de déterminer, pour l'intelligence de la religion védique et des textes sur lesquels elle repose, le caractère réel de l'offrande aux dieux ou de la libation. S'agissait-il avec elle du symbole concret d'une conception déjà très abstraite, — du simulacre conventionnel d'un don destiné à la satisfaction mystique de la divinité ; — d'un hommage comparable à celui qu'aux temps féodaux un vassal rendait à son suzerain pour marquer sa dépendance ? Et, dans ce cas, les dieux auraient été considérés dès l'époque védique comme anthropomorphes, ou tout au moins comme animés de sentiments analogues à ceux de l'homme. Ou bien l'offrande était-elle réelle, efficace et directe, en ce sens qu'elle n'avait encore d'autre objet que d'engendrer et de nourrir les dieux-flammes ? Cette dernière hypothèse est celle qu'à mon sens la logique requiert et que les textes proclament ; mais il fallait le faire voir dès le début, et l'interprétation des hymnes au Soma est singulièrement appropriée à cette fin. »

Jusqu'ici l'écheveau embrouillé de ces vieux textes défiait les esprits les plus sagaces, j'allais dire les doigts les plus habiles. L'auteur espère avoir réussi à le débrouiller, au moins en grande partie, et il termine sa Préface par ces mots qui dénotent une assurance assez ferme :

« En dépit des taches inévitables, je reste soutenu par l'espoir d'avoir en général bâti sur un terrain solide et fait œuvre utile et durable. »

Dans des notes préliminaires, l'auteur examine les principes d'exégèse védique, le développement de la liturgie brahmanique du Soma d'après les formules védiques correspondantes, les principales circonstances sur lesquelles s'appuient les interprétations de M. Hillebrandt, le peu de valeur de la tradition brahmanique en ce qui concerne les textes du Rig-Véda, l'interprétation de Bergaigne ; puis il donne les preuves étymologiques de l'importance de la libation dans le sacrifice indo-européen et védique. Vient ensuite la transcription avec traduction et glose des cent quatorze hymnes dont se compose le neuvième Mandala. Le volume se termine par des appendices aux notes préliminaires et la liste des principaux mots auquel l'auteur a donné un sens plus ou moins éloigné du sens traditionnel. L'indispensable et fâcheux erratum clôt l'ouvrage. M. Regnaud met une science incontestable et incontestée au service d'idées qui le sont moins, peut-être. Il a trouvé des contradicteurs, il en trouvera encore, il peut s'y attendre, et, sans nul doute, il doit le désirer, car, ainsi qu'il l'observe au sujet de Bergaigne, le meilleur hommage à rendre à un écrivain c'est de discuter loyalement ses assertions ; de ne les accepter ou les rejeter qu'à bon escient.

La littérature védique en général et le Rig-Véda en particulier, sont encore enveloppés d'obscurités telles que le plus prudent, c'est, dans la plupart des cas, de réserver son jugement et d'attendre, pour se prononcer, que le jour se lève et permette de distinguer nettement les objets. M. Regnaud, pour ne signaler que ce détail, voit dans un grand nombre de mots considérés jusqu'ici comme des noms propres, des qualificatifs qui s'appliquent au Soma ou des épithètes du feu sacré. Cette assertion ne sera peut-être pas du goût de tout le monde, non plus que l'importance quasi prépondérante qu'il attribue au culte du feu domestique. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette opinion. Je me contenterai de signaler aux lecteurs curieux de védisme ce nouvel ouvrage dû à la plume infatigable du savant professeur.

A. Roussel.

JURISPRUDENCE

Cours complet de droit canonique et de jurisprudence canonico-civile, par l'abbé Duballet. T. VIII. *Traités des paroisses et des curés*. T. II. Paris, Oudin, 1901, in-8 de 582-128 p. — Prix : 8 fr.

Le second volume du traité des paroisses et des curés de M. Duballet n'est pas inférieur en intérêt et en clarté au premier dont nous avons rendu compte l'année dernière. Il expose la collation et le retrait du bénéfice paroissial ; les devoirs et obligations curiales ; les pouvoirs, droits et prérogatives des pasteurs ; enfin s'occupe des vicaires et aumôniers. Nous signalerons comme particulièrement digne d'attention

le chapitre III du titre III consacré à la question si discutée du « concours », où l'auteur analyse et résout avec un entrain communicatif les objections qu'on oppose couramment à l'application de cette loi générale. Nous ne pensons pas qu'il puisse contribuer à rien modifier à cet égard, mais il exprime sa conviction si courageusement qu'on ne peut s'empêcher de suivre avec une attention bienveillante ses développements. Le lecteur trouve également intérêt dans les pages consacrées aux usages relatifs à la première communion et à la confirmation. L'étude des pouvoirs vicariaux est bien divisée et conduite avec un sage discernement. D'utiles documents et une table alphabétique des deux tomes complètent ce volume, qui sera particulièrement apprécié par les curés de province réduits trop souvent, par l'éloignement des bibliothèques spéciales, à recourir à des manuels incomplets où ils se découragent de chercher presque toujours en vain la solution des difficultés qui surgissent chaque jour dans l'exercice du ministère paroissial.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

La Vitalité chrétienne, par Ollé Laprune, avec une Introduction par G. Goyau. Paris, Perrin, 1901, in-12 de LIX-342 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume n'est point, à proprement parler, un livre, mais un recueil de morceaux composés à diverses occasions et qui sont réunis ici sous un titre général. Ces morceaux ont été distribués en trois sections selon qu'ils se rapportent au développement intellectuel, à l'amélioration morale ou aux devoirs du temps présent. La plupart ont déjà été publiés, mais ceux qui ont connu et aimé Ollé Laprune seront heureux de les trouver rassemblés et d'avoir ainsi sous la main comme un ensemble des idées de cet homme de bien, qui fut en même temps un écrivain exquis, un penseur aux vues élevées et un philosophe profond.

L'Introduction faite par M. Goyau est une biographie à grands traits d'Ollé Laprune. M. Goyau le représente, à juste titre, comme le type du philosophe chrétien. Il a été chrétien dans ses sentiments les plus intimes, ainsi qu'en témoignent les notes jetées sur le papier dans le secret du cabinet ; il a tenu aussi à paraître chrétien dans toute sa vie. Il ne se présentait jamais comme imposant ses croyances aux autres, mais il entendait faire respecter les siennes. M. Goyau ne nous dit point quelle a été sa part dans le mouvement religieux qui s'est manifesté depuis quelques années à l'École normale, mais certainement il a favorisé ce mouvement, il l'a vu avec joie, et, par sa parfaite amabilité, il a rendu la religion aimable à ceux mêmes qui ne l'acceptaient pas pour leur compte.

D. V.

Psychologie de la femme, par HENRI MARION. Paris, Armand Colin et Cie, 1900, in-12 de VII-307 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Avenir de l'instruction féminine, rapport lu le 22 juin 1900 au Congrès international des œuvres et institutions féminines, par A. RICARDOU. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1900, in-12 de 16 p. — Prix : 0 fr. 50.

La Femme dans l'administration, par Mme CAMILLE ROUYER, avec préface, d'Édouard Drumont. Tours, Mame, 1900, in-8 de 189 p., illustrations par Louis Malteste. — Prix : 1 fr. 50.

La Femme, par Mme HUDRY-MENOS. Paris, Schleicher, 1900, in-12 de 224 p., avec figures. — Prix : 1 fr.

Les Femmes arabes en Algérie, par HUBERTINE AUCLERT. Paris, Société d'éditions littéraires, 1900, in-12 de 251 p. — Prix : 3 fr.

M. Henri Marion, qui fut professeur de « pédagogie » à la Faculté des lettres de Paris, a traité pendant deux ans (1893 et 1894) de l'éducation des filles. Ce sont ses cours sur ce sujet qui ont été publiés après sa mort sous le titre de *Psychologie de la femme*. Le titre était indiqué par l'auteur lui-même, qui, dans sa première leçon, annonçait qu'il étudierait successivement : 1° la psychologie de la femme; 2° l'éducation des filles; et la première partie de ce programme est la plus développée : elle occupe dix leçons sur treize. Le plan du cours est d'ailleurs très rationnel : après une revue de la condition sociale de la femme dans le passé, le professeur examine les caractères anatomiques et physiologiques qui la distinguent. Il la considère ensuite dans son développement, comme enfant et comme jeune fille, puis il recherche, à l'aide des observations des moralistes et des éducateurs, quels sont ses instincts, ses tendances, les qualités et les défauts qu'on lui reconnaît communément, en quoi ses facultés, sensibilité, intelligence, volonté, diffèrent de celles de l'homme. Après cela, M. Marion se pose la question de savoir quelle est la destinée de la femme en ce monde : tout en constatant qu'elle est généralement appelée à devenir épouse et mère, il ne veut pas qu'on l'élève uniquement en vue du mariage; il montre que l'éducation doit cultiver en elle tous les grands attributs de l'humanité, afin qu'elle puisse atteindre la perfection de sa nature. Les deux dernières leçons seulement sont consacrées à l'examen des revendications féministes. Bien qu'il garde sur toutes les questions la gravité et la modération qui conviennent à un professeur de Sorbonne, M. Marion, il faut bien le dire, se montre imbu de la plupart des préjugés courants. Pour lui, c'est la Révolution qui a relevé la condition des femmes, et c'est dans ces dernières années seulement qu'on a commencé à s'occuper sérieusement de leur instruction. Il écarte de parti pris tout enseignement théologique et reconnaît pourtant que l'éducation de la femme « ne doit et ne peut pas être irréligieuse. » On relèverait facilement dans son cours, sous l'apparence de la profondeur, de pures naïvetés, comme lorsqu'il n'hésite pas à proclamer « que la

femme est une personne! » On pourrait signaler aussi de graves lacunes dans sa doctrine : c'est ainsi qu'il est incapable de rendre raison de l'autorité maritale et se contente d'y voir « une survivance de la barbarie originelle et une consécration de la force ! »

— Mieux que M. Marion et en bien moins de pages, M. Ricardou, professeur au lycée Charlemagne, dans un rapport intitulé : *L'Avenir de l'instruction féminine* présenté au Congrès international des œuvres et institutions féminines, a défini ce que doit être l'instruction des femmes à notre époque. Elle doit être, d'abord et toujours, morale, et par conséquent religieuse : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Mais, de plus, la femme a besoin d'une intelligence pratique plus que de connaissances abstraites. Donc, conclut M. Ricardou, il faut l'élever de telle sorte que son instruction, utile à la maison, lui crée, au besoin, un moyen accessible de gagner sa vie.

— Le livre de Mme Camille Rouyer : *La Femme dans l'administration*, est justement fait pour éclairer et diriger les jeunes filles qui cherchent à gagner leur vie. « Il est bien, sans doute, dit M. Édouard Drumont, dans la lettre-préface qu'il a écrite pour ce livre, de répéter que la femme doit être l'égale de l'homme et de s'efforcer à créer cette égalité ; il est mieux encore, à mon avis, d'essayer de venir en aide dès maintenant aux pauvres créatures qui souffrent et se lamentent, perdues au milieu du chaos social où l'implacable destinée les condamne à vivre. » Mme Rouyer nous représente une jeune fille qui, voulant se faire une position, tient d'abord à se renseigner sur les diverses carrières administratives. Elle va successivement à l'hôtel des postes, au Crédit lyonnais, à la Banque de France, au ministère des finances, à l'Assistance publique, etc. ; elle visite les bureaux, les ateliers, interroge les directeurs et les employés, et ce n'est qu'après avoir ainsi tout vu et tout pesé qu'elle fait son choix. L'idée est ingénieuse et habilement mise en œuvre. Le seul reproche qu'on puisse faire à l'ouvrage, c'est qu'il peut contribuer à orienter les jeunes filles du côté du fonctionnarisme. Est-ce vraiment ce qui leur convient le mieux ?... Mais enfin il faut vivre, et pour celles qui se trouvent en présence de cette difficulté inéluctable, le livre de Mme Rouyer contient d'utiles indications.

— *La Femme*, par Mme Hudry-Menos, fait partie de la collection des « Livres d'or de la science. » Hélas ! s'il fallait juger de la science par cet échantillon, on n'en aurait qu'une bien médiocre idée. Tout est superficiel dans cet ouvrage, qui n'est bon qu'à vulgariser les billevesées du féminisme le moins scientifique. La première partie, qui a la prétention de nous montrer « la femme dans les diverses civilisations et aux diverses périodes de l'histoire », est remplie d'erreurs. En faut-il citer quelques exemples ? Parlant du droit du père de famille romain sur sa fille, Mme Hudry-Menos dit : « Il était libre de la prêter (?), sui-



vant l'expression légale, *in manu*, qui l'assimilait à l'esclave. » La femme *in manu* était assimilée à l'enfant et non à l'esclave. Du reste, tout le chapitre concernant la femme romaine est inexact d'un bout à l'autre. La femme chrétienne n'est pas mieux traitée ; l'auteur estime que Luther eut sur les questions concernant la condition féminine « les notions les plus saines que l'on puisse relever dans le christianisme » ; malheureusement « l'ascétisme des Pères de l'Église l'emporta par le moyen de Calvin ! » Inutile d'insister. Cela suffit même pour indiquer avec quel esprit l'auteur traite ensuite, dans sa seconde et sa troisième partie, de « l'évolution individuelle de la femme », puis de « la femme moderne. » Notons encore pourtant, à titre de singularité, que, d'après Mme Hudry-Menos, toutes les améliorations apportées au sort de la femme moderne doivent aboutir à désagréger « la famille patriarcale » et à la remplacer par « le matriarcat. » La loi salique à rebours, tel est donc le but du féminisme !

— A toutes ces dames qui n'aiment pas « l'ascétisme chrétien », nous conseillerions volontiers, sinon d'imiter Mme Hubertine Auclert et d'aller en Algérie pour y enquêter sur la condition des femmes, du moins de lire le petit volume, fort intéressant et émouvant même par endroits, que la célèbre féministe a rapporté de son séjour dans notre grande colonie africaine : *Les Femmes arabes en Algérie*. Mme Hubertine Auclert n'est pas suspecte de cléricalisme ; son livre même en témoigne. Mais, grâce à son sexe et à la position de son mari, elle a pu pénétrer assez avant dans la vie des Arabes, et ce qu'elle y a vu lui fait parler de Mahomet, du Coran, de l'islamisme, de la polygamie, exactement comme en parlent les missionnaires. Elle a été révoltée de voir des juges français imposer aux femmes arabes l'obéissance à des lois antinaturelles et réprouvées par le droit de la France. Elle signale avec raison cette contradiction : « Le Français vainqueur dit au musulman : Je méprise ta race, mais j'abaisse ma loi devant la tienne ; je donne au Coran le pas sur le Code. » Elle ne va pas jusqu'à demander qu'on oppose au Coran l'Évangile, mais proteste contre le respect qu'on affecte pour la religion musulmane. Elle voudrait voir établir des écoles mixtes, françaises-arabes et neutres au point de vue religieux. Mais qui croira que cette neutralité suffirait pour décider les Arabes à renoncer à leurs vices ?... M. L.

Examen psychologique des animaux, par P. Hachet-Souplet. Paris, Schleider, 1900, in-8 de 162 p. — Prix : 3 fr. 50.

Étudier la psychologie des bêtes par la méthode expérimentale à l'aide des procédés usités pour le dressage des animaux, tel est le but que s'est proposé M. Hachet-Souplet. Il arrive, par ce moyen, à classer

ses sujets en trois catégories ; dans la première catégorie figurent les animaux capables d'être dressés par persuasion. L'auteur entend par là l'art de se faire comprendre par la voix et les signes, de provoquer chez un sujet des associations d'idées et de lui faire exécuter des actes qu'il n'accomplirait pas à l'état libre. Dans la seconde catégorie sont compris les animaux chez qui la persuasion est sans effet ; on agira sur eux par coercition, en s'adressant non plus à leur intelligence trop rudimentaire, mais à leurs instincts. La faim et la peur sont, dans ce cas, les moyens d'action les plus efficaces. Avec les animaux de la troisième catégorie, il n'est plus question de dressage : ce sont les êtres inférieurs, les protozoaires chez qui l'on ne constate plus que des phénomènes d'excitation et de réaction de la matière vivante. Cette classification psychique ne correspond pas à la classification zoologique. Les espèces placées au même niveau psychique appartiennent aux classes et aux ordres les plus divers.

Évolutionniste convaincu, l'auteur est évidemment préoccupé de l'idée de diminuer la distance qui sépare l'homme des animaux au point de vue intellectuel et de multiplier entre eux des rapprochements. Pour lui, tous les phénomènes psychiques sont des fonctions organiques. Entre l'intelligence et la raison, les idées générales et les images concrètes et particulières, le raisonnement, le jugement et les associations ou consécutions d'idées ou d'images, il ne fait pas de différence fondamentale. Il ne croit pas au libre arbitre et l'âme humaine serait simplement un miroir spirituel où se reflètent les idées élaborées par l'organe matériel de la conscience. A force d'étudier les bêtes, il les a confondues avec l'homme et réciproquement. Il croit agir par persuasion sur ses sujets, se faire « comprendre » par la voix et les signes, provoquer chez eux des idées abstraites et des jugements. Il est victime d'une illusion et attribue aux bêtes ce qui se passe dans son propre esprit. La bête n'est pas « persuadée », dans le sens psychologique du mot. Tous les exemples cités par M. Hachet-Souplet s'expliquent par des association d'images concrètes et aussi par l'instinct d'imitation. Les animaux supérieurs, au point de vue du dressage, sont ceux chez qui l'on peut faire naître à volonté ces associations d'images et utiliser cet instinct. De l'aveu même de l'auteur, tous les efforts du dresseur aboutissent, non pas à développer l'intelligence et la spontanéité de l'animal, mais, bien au contraire, à provoquer chez lui des habitudes automatiques, des instincts secondaires, des manies et des tics, qui font l'admiration des spectateurs dans les cirques. Ce résultat ne donne pas une haute idée de la psychologie des bêtes. Leurs plus hautes manifestations psychiques se bornent à quelques éclairs d'une intelligence très bornée, qui retournent promptement à l'automatisme et n'ont rien de commun avec la raison consciente d'elle-même, ni avec

l'intelligence ouverte à tous les progrès, qui sont l'apanage distinctif de l'homme. L'art du dressage met cette vérité en évidence beaucoup mieux que les anecdotes plus ou moins authentiques, dont se contentent trop souvent les auteurs les plus sérieux. La psychologie expérimentale rétablit les faits dans leur vrai jour. Envisagé à ce point de vue, le livre de M. Hachet-Souplet ne manque pas d'intérêt.

A. Arcelin.

La Forme et la Vie. *Essai de la méthode mécanique en zoologie*, par Frédéric Houssay. Paris, Schleicher, 1901, gr. in-8 de 924 p. avec 782 fig. dans le texte. — Prix : 40 fr.

M. F. Houssay, dans cet énorme volume, a fait un traité complet de zoologie, mis au point des dernières théories, illustré par de très nombreuses figures schématiques ou autres, dont la plupart paraissent dues au crayon de l'auteur. Toutes les classes d'animaux y sont étudiées aux différents points de vue de la statique, de la cinématique et de la dynamique, chacune de ces divisions formant un livre divisé en chapitres traitant, dans chacune des trois divisions, de la forme, de la structure et des théories générales.

La théorie cellulaire, la structure des centres nerveux, la phagocytose, le parasitisme, le mimétisme, les actions immédiates des facteurs physiques et chimiques, ainsi que le polymorphisme et le dimorphisme sexuels sont savamment exposés, etc. Le travail de M. Houssay paraît original et personnel, car les renvois à divers auteurs sont relativement rares pour un si volumineux ouvrage et, sauf quelques citations d'auteurs en fin de page, nous n'y trouvons aucune indication à part des sources consultées ou de la bibliographie, ainsi que cela se fait souvent au commencement des livres de science, et surtout dans les thèses, dont ce livre a cependant la tournure. Il sera évidemment fort utile à tous ceux qui s'occupent de la zoologie et des théories nouvelles. Il nous paraît indispensable aux étudiants préparant leur licence ou leur doctorat en sciences naturelles et rendra de grands services aux professeurs.

A.-A. Fauvel.

Leçons d'électrotechnique générale, par P. Janet. Paris, Gauthier-Villars, 1900, gr. in-8 de ix-614 p. — Prix : 20 fr.

En analysant les premiers principes d'électricité industrielle (*Polybiblion*, t. LXXXVIII, p. 510-512), nous regrettions que l'auteur n'ait pas publié la seconde partie de cet ouvrage : il ne le fait pas encore, mais il vient de publier un travail magistral qui est la suite naturelle du précédent. M. P. Janet s'est proposé d'établir des données générales et précises permettant d'aborder avec fruit l'étude d'une partie quelconque de la technique électrique. Ce livre est parfait à tous les points de vue; il n'y a rien à reprendre tant dans le fond que dans la

forme : c'est le guide de ceux qui veulent faire une étude sérieuse de l'électricité. Quelques notions très simples de calcul différenciel et intégral suffisent pour lire le volume ; une bibliographie, que l'auteur juge fort modeste, mais qui cependant est très étendue et très précieuse, accompagne chaque chapitre. Dans chaque cas particulier, la méthode la plus simple et la plus claire a été adoptée ; les difficultés ne sont pas dissimulées mais aplanies. — Le présent ouvrage est très complet et se suffit à lui-même, comme il est facile d'en juger par les titres des chapitres : Rappel des principes généraux de la mécanique et de la thermodynamique ; Électrostatique, Condensateur ; Loi d'Ohm ; Magnétisme et électromagnétisme ; Traction ; Propriétés des matériaux employés en électrotechnique ; Dynamos à courants continus, Induit ; Dynamos à courants continus, inducteurs ; Étincelles aux balais et réaction d'induit ; Des caractéristiques ; Couplage des dynamos à courant continu ; les Moteurs à courant continu ; Transport électrique de la puissance mécanique ; Notions générales sur les fonctions harmoniques ; Théorie générale des courants alternatifs (l'étude des courants sinusoïdaux a été particulièrement approfondie) ; Alternateurs ; Caractéristiques des alternateurs ; Réaction d'induit dans les alternateurs ; Transformateurs ; Essais et théorie graphique des transformateurs ; Moteurs à courants alternatifs ; Moteurs synchrones à champ constant ; Moteurs asynchrones à champ tournant (c'est l'étude la plus complète que nous connaissions sur ce sujet) ; Moteurs asynchrones à champ alternatif ; Couplage des alterneurs ; Courants triphasés ; Générateurs et tranformateurs polymorphiques.

L'ouvrage est purement théorique et ne donne pas la description détaillée des types industriels ; il est destiné à former des ingénieurs en leur fournissant des bases certaines leur permettant par la suite de travailler par eux-mêmes. Il fera le plus grand honneur à son auteur et montrera que l'enseignement de l'École supérieure d'électricité de Paris est au moins égal à celui donné dans les établissements analogues des autres pays. É. Chailan.

Chimie des matières organiques colorantes, par R. Nietzki. Paris, Carré et Naud, 1901, in-8 de III-447 p. — Prix : 10 fr.

Trois traducteurs et collaborateurs, MM. C. Vaucher, C. Favre et A. Guyot, nous donnent cette édition française de R. Nietzki. Deux savants distingués, MM. Friedel et Nœtling, en deux préfaces, recommandent cet ouvrage. Voilà beaucoup de noms pour un livre qui se recommande par lui-même. La chimie des matières colorantes est indispensable au chimiste et à l'industriel. Nous laissons de côté le simple pratiquant qui n'a besoin que des formules industrielles.

Le chimiste peut trouver dans ce volume des notions précises sur

certains dérivés chimiques qui ne sont pas ordinairement étudiés dans les traités classiques. Les professeurs de chimie organique y trouveront quelques renseignements utiles qui compléteront, d'une façon pratique et utilitaire, les belles leçons qu'ils professent sur cette partie de la science. Mais ce livre sera particulièrement utile aux industriels ayant déjà quelque connaissance sérieuse de la chimie, qui veulent se rendre compte des procédés qu'ils emploient ou qui cherchent à perfectionner ces procédés. Travail bien ordonné et bien écrit : en dehors de l'étude purement chimique de chaque chromogène, des procédés pratiques de sa fabrication, l'auteur étudie quelle est son action sur les diverses fibres soumises à son action tinctoriale. Les colorants décrits, qui sont à constitution bien définie, ont presque tous été obtenus par voie synthétique. La place reste libre pour les matières colorantes naturelles; un ouvrage de M. Rupe, qui paraîtra à la même librairie, nous les fera prochainement connaître. É. Chailan.

LITTÉRATURE

La Alessandra di Licofrone, da E. Ciaceri. Catania, Gianotta, 1901, in-8 de xviii-369 p. — Prix : 8 fr.

Si la fable antique, comme la légende moderne, ne doit pas être confondue avec l'histoire, elle n'en mérite pas moins l'attention de quiconque s'intéresse aux destinées des diverses races et des diverses nations. Les colonies grecques qui couvraient les côtes de la Méditerranée avaient emporté avec elles leurs dieux, leurs cultes et leurs traditions, et les cités qu'elles fondaient avaient à cœur de se rattacher à quelque personnage héroïque. De là le genre d'intérêt un peu spécial, mais réel, que présente, malgré son obscurité proverbiale, l'*Alexandra* de Lycophron, fragment en vers tragiques datant des premières années du IIIe siècle avant notre ère. Les noms propres et les allusions qui surgissent presque à chaque ligne de cette prophétie de Cassandre ont mis à la torture la sagacité d'une légion d'érudits, et M. Ciaceri déclare lui-même qu'il faut chercher dans son livre beaucoup moins des découvertes nouvelles qu'un choix raisonné parmi les solutions dues au labeur patient de ses devanciers. Il ne semble pas avoir eu entre les mains la traduction si consciencieuse faite en France, par un habile helléniste aujourd'hui presque oublié, M. Dehèque.

Son ouvrage contient : 1° une Introduction où sont discutés les principaux problèmes soulevés par cet étrange poème : 2° le texte grec, d'après l'édition de Kinkel ; 3° la traduction italienne, dont j'abandonne l'appréciation à de plus compétents ; 4° un commentaire qui n'occupe pas moins de 215 pages en petit texte : tous les passages des classiques desquels on peut tirer quelque lumière y sont soigneuse-

ment et scientifiquement mis en œuvre ; enfin 5° un Index des noms propres constituant à lui seul une sorte de petit dictionnaire mythologique. Les futurs éditeurs de Lycophron, s'il s'en rencontre, trouveront leur tâche singulièrement facilitée par l'intelligente compilation de M. Ciaceri. C. Huit.

Au-delà des forces, par Björnstjerne Björnson. 1re et 2e parties ; traduction de Auguste Monnier et Littmanson. Paris, Stock, 1901, in-16 de 363 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roi, drame en 4 actes. **Le Journaliste**, drame en 4 actes, par Björnstjerne Björnson ; traduction de Auguste Monnier. Paris, Stock, 1901, in-16 de 301 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après tout le tapage fait autour du théâtre d'Ibsen, celui de son émule Björnson ne pouvait manquer d'allécher traducteurs et snobs. Les deux volumes d'aujourd'hui n'en sont peut-être pas le meilleur. Mais le meilleur n'est peut-être pas non plus ce qui enthousiasme le public spécial de ces élucubrations norvégiennes, au contraire. Björnson a donné jadis à la scène des pièces selon les vieilles formules : *Sigurd Slembe*, *Entre les Combats* (Mellem Slagene), *Maria Stuart*, *les Nouveaux Mariés* (De Nygifte), etc. Auparavant, il avait débuté dans les lettres par des nouvelles, dont la première, la seule qui ait eu quelque succès en France, *Synnöve Solbakken*, est assurément le petit chef-d'œuvre qu'il ne reproduira plus. Depuis, Björnson a versé dans la politique. Pour les poètes, c'est l'irrémissible déchéance, l'art et la politique étant mortels ennemis, et ceci tuant cela. Björnson s'est même oublié, dans une occasion récente, jusqu'à prendre bruyamment fait et cause pour les insulteurs de l'armée française. De sorte que ses œuvres étant peu connues chez nous, son nom évoque plutôt des souvenirs qui n'ont rien de littéraire.

Mais revenons à nos traductions. Elles ne comprennent que des pièces à thèse de la dernière période. Dans *Au-delà des forces*, deux parties entièrement distinctes. La première plaide le doute religieux. Ce n'est ni l'amour de la vérité qui nous manquerait, ni la force de croire, mais c'est le miracle, fondement de la religion, qui ne viendrait plus. Or, le pasteur Sang a la réputation de faire des miracles, et sa femme paralytique est sans sommeil depuis longtemps. Pourquoi Sang ne guérit-il pas sa propre femme ? Il annonce en effet qu'il va la guérir. Il se met en prières à l'église, et le sommeil est aussitôt rendu à Klara, puis une avalanche se détourne du presbytère ; enfin Klara réveillée se lève ; on crie au miracle ! Sang rentre rayonnant, embrasse sa femme, qui s'affaisse et meurt soudain dans ses bras ; lui-même tombe mort sur le cadavre, en s'écriant que ce n'est pas là ce qu'il avait demandé. Ce faiseur de miracles, bon père et bon mari, qui embrasse si tendrement, devant tout le monde, sa femme au saut du lit, ne répond guère à l'idée que nous nous faisons en France du thaumaturge.

Cependant il resterait à la rigueur quelque incertitude sur les intentions de l'auteur, s'il ne prenait la peine de déclarer lui-même que sa pièce est faite d'après les leçons de Charcot et du docteur Richer. Voilà qui achève de ne rien prouver et nous est parfaitement égal. Mais la seconde partie ne se prête à aucune équivoque : elle prône les beautés de la grève générale et vient bien à son heure. Saints, prophètes, martyrs, sont les meneurs. En revanche, le patronat s'incarne dans Holger, dur de cœur et inflexible de volonté, qui a la fantaisie, au moins singulière pour un grand industriel contemporain, de jouer au baron féodal : il restaure un château fort, déguise ses domestiques en valets moyen âge, et les sièges, les coupes, tout rappelle les vieilles abominations de ces temps de ténèbres. On n'est pas plus rétrograde ! Il est vrai qu'à côté de Holger, le poète a placé quelques industriels d'un genre moins invraisemblable, mais leur rôle est si effacé ! Les enfants de Sang reparaissent aussi : ils sont devenus riches, et l'un a consacré toute sa fortune à fonder un hôpital, l'autre à entretenir la grève. Quand ce dernier est ruiné, il fait sauter le château fort où s'est réuni le syndicat des usiniers. Ce dénouement, qui n'est pas illogique, amène une détente : le quatrième et dernier acte ne conclut pas, il est tout au sentiment et n'en vaut que mieux. A moins que la conclusion ne se trouve dans certaine vision du futur âge d'or : vêtements en feuilles d'arbres, laine sans mouton, soie sans vers à soie, maisons bâties à meilleur compte, chauffage gratuit, chemins de fer gratuits et ballons gratuits : « ce sera une distraction de plus. » Vraiment, il s'agit bien de plus de distractions ! On reste confondu devant ces rêvasseries monstrueusement puériles en l'honneur desquelles la société actuelle est condamnée par les profonds penseurs de la démagogie à s'effondrer dans le feu et dans le sang. Comme si la ceinture de feuilles, vêtement de sortie du Paradis terrestre, et les chemins de fer, produit de capitaux de science et d'argent longuement amassés, pouvaient jamais se maintenir côte à côte. Les grandes inventions modernes sont le fruit d'un travail opiniâtre, de besoins anxieux, d'une lutte acharnée pour la vie, dans une société capitaliste. Et l'on ne supprimerait pas leur cause et leur milieu sans les anéantir elles-mêmes. Le noir du centre de l'Afrique ne souffre pas de nos angoisses et jouit du privilège de « la vie facile » ; il n'est ni ingénieur, ni banquier, ni même ouvrier ; aussi grouille-t-il en une masse confuse qui s'élève à peine au-dessus de la bestialité.

— *Le Roi* a la prétention de prouver que la monarchie, même la plus constitutionnelle, n'est que mensonge ; la République seule est honnête, comme chacun peut le constater tous les jours. Et cette vérité est établie péremptoirement par deux faits : l'épouse plébéienne que s'est choisie le Roi est foudroyée par l'apparition soudaine du spectre

de son père au moment où elle se rend à l'église pour la cérémonie du mariage ; le ministre Gran est tué par son meilleur ami, au nom des principes républicains, dans une sorte de duel qui ressemble à s'y méprendre à un assassinat. A une démonstration si probante, rien à répliquer. Condamné à l'impuissance, bien que républicain lui-même, le Roi se suicide. On pourrait recueillir de çà de là quelques précieux apophthegmes : « plus la société est glorieuse et grande, plus elle vit de mensonges et de crimes » ; « une société sans parti républicain est une société sans boussole, qui marche au hasard, non seulement dans la politique, mais dans tout. » Pour plus d'agrément, Björnson a entremêlé ses actes d'entr'actes, où l'on voit à un moment « l'homme gris » dialoguant avec « le chœur des tyrans » dans « un paysage polaire » ; à un autre, « dans les nuages, des têtes et des têtes à l'infini », ou bien « des amas confus de rochers, de torrents, de plaines, de montagnes, de villes, de déserts et d'océans » qui circulent; ailleurs l'apothéose de Lucifer, « l'éternel, le vrai ! son front glorieux rayonne sur le monde qui tremble de bonheur et de joie ! »

Ayant déjà dépassé la limite ordinaire de nos comptes rendus, je ne me désolerai pas outre mesure de ce que *le Journaliste*, pièce sans action et exclusivement politique, échappe à toute analyse. Le journaliste, en sa qualité de conservateur, n'est qu'un abominable gredin ; son antagoniste, député républicain, est doué, non moins naturellement, de toutes les vertus ; et rien ne laisse supposer qu'il pourrait en être autrement. La question débattue demeure fort imprécise, et ne passionnera personne ; l'amour et le reste sont traités en accessoires négligeables. Et l'intérêt aussi.

Si l'on me demandait de signaler une différence caractéristique entre le théâtre d'Ibsen et celui de Björnson, je n'hésiterais pas à déclarer les personnages du second moins irréels que ceux du premier. Qu'un mari et sa femme causent au coin du feu ou dans leur jardin, en plein jour et en plein air, chez Ibsen, ce seront des fantômes ou des automates ; chez Björnson, ils n'inspireront peut-être pas une vive sympathie, mais pas non plus d'inquiétude et d'horreur.

LONGCHAMP.

Lettres inédites de Jules Michelet adressées à Mlle Mialaret (Mme Michelet). Paris, Flammarion, 1899, in-8 de XI-274 p. — Prix : 5 fr.

Il paraît que c'est Michelet lui-même qui, avant de mourir, a exigé la publication de cette correspondance. Cela ne m'étonne pas, le brave homme, qui avait peut-être du génie, étant assez dénué de bon sens pour vouloir livrer à tout le monde les choses intimes que l'on garde en général pour soi. Ces lettres, c'est en effet la correspondance d'amour

échangée entre lui, déjà quinquagénaire, avec une jeune fille de vingt ans, qui devait devenir sa seconde femme, et qui lui a été d'ailleurs très dévouée et pendant sa vie et après sa mort. Je ne prétends pas qu'il soit défendu, à cet âge, d'être amoureux pour le bon motif, mais à brûler ainsi en public, je crains qu'on ne coure le risque de paraître un peu ridicule.

Je note que, racontant son mariage, Michelet parle de la mairie, mais ne dit rien de l'église, où sans doute il ne mena pas la jeune épousée, qui pourtant semble avoir reçu une éducation chrétienne. Voici comment se termine le récit de ses noces, car le brave homme tient à ce que le public sache tout : « Elle était si faible encore qu'un rien pouvait la briser... Je n'en cueillis que l'âme. En prenant possession de notre désert, il nous sembla si doux de n'avoir désormais qu'un seul foyer, que nous y vécumes six mois, tout près l'un de l'autre, dans le travail et la sagesse, comme deux purs esprits. » Franchement, était-il bien utile de faire ces confidences au public?

D'après la Préface de Mme Michelet, il semble que la famille aurait préféré que ces papiers ne fussent pas publiés. Elle avait joliment raison.

Édouard Pontal.

Histoire de la littérature allemande, par A. Bossert. Paris, Hachette, 1901, in-12 de 1120 p. — Prix : 5 fr.

Voici une œuvre très remarquable. Elle était attendue depuis longtemps dans nos Facultés. Que de fois n'ai-je pas entendu les jeunes demander aux anciens : « Dans quel livre pourrais-je étudier l'histoire littéraire de l'Allemagne? » Et la réponse était toujours la même : « Si tu ne veux pas te perdre dans de grands volumes indigestes, prends Klüge : il est sec et aride, il est vrai, mais il est précis; ou bien, prends Scherer, si tu t'intéresses plus au mouvement des idées, qu'aux détails précis sur les hommes et les œuvres. » Mais un ouvrage français où l'esprit philosophique de Schérer se joignît à la précision de Klüge, inutile de chercher, il n'en existait pas. Le livre de M. Bossert est venu combler cette lacune. L'étudiant trouvera ici un guide expérimenté qui le conduira sûrement à travers les vastes régions de la littérature allemande, sans lui imposer trop de fatigues.

Sans parler même des étudiants de nos Universités, ce livre sera d'un grand secours aux élèves de nos lycées et de nos collèges. Que connaissent-ils des littératures étrangères? On traduit dans nos classes quelques passages de Gœthe et de Schiller, mais là s'arrêtent les exigences des programmes et du professeur. On n'est pas beaucoup plus avancé dans les classes modernes, bien que cet enseignement soit destiné spécialement à l'étude des langues et littératures étrangères. On donne bien à l'élève la nomenclature des auteurs et des ouvrages

importants, on lui fait apprendre quelques biographies isolées, mais les vues d'ensemble font défaut. L'ouvrage de M. Bossert introduira donc les élèves studieux de nos lycées dans un domaine nouveau, qui était resté pour eux jusqu'à présent une région inconnue.

Et la méthode? Pour qui connaît l'esprit large, et, comme disent les Allemands, *vielseitig* de M. Bossert, il n'est pas surprenant de l'entendre déclarer qu'il n'est pas un historien à système préconçu. Et de fait il ne vient pas à nous avec des catégories littéraires arrêtées d'avance, dans lesquelles il essaiera de faire entrer de gré ou de force les ouvrages et leurs auteurs : l'histoire littéraire, aussi bien que la nature de son propre esprit, s'accommoderait mal de ces lits de Procuste où l'on allonge ou rétrécit les faits suivant les besoins du moment. L'auteur ne veut pas nous imposer une prétendue évolution des esprits vers un état de perfection qui serait comme le lieu géométrique des chefs-d'œuvre d'une littérature; il se plaît à suivre une méthode plus simple, qui exclut toute hypothèse prétentieuse ou risquée. Il nous renseigne sur la personne, l'éducation, le caractère des grands écrivains, et sans ramener les œuvres de génie à de purs produits des temps, des lieux, des ambiances en un mot, comme on dit aujourd'hui, il n'a garde cependant de négliger les influences diverses qui ont pu concourir à leur formation : de plus, et malgré les limites étroites qu'il s'est prescrites, il joint à un jugement fortement motivé une analyse succincte des œuvres qui en valent la peine. Il nous fait voir, dans la succession des œuvres d'un auteur, le développement, soit progrès, soit décadence, qui se manifeste chez lui, il nous découvre les liens qui le rattachent à tel ou tel prédécesseur, à telle on telle école, enfin, comme l'auteur le dit en termes excellents, « par-dessus les écoles et à l'aide de leur filiation même, on suit le mouvement général de la littérature, et dans cette perspective lointaine, les grands écrivains apparaissent seuls, comme des sommets. »

Une nouveauté à signaler dans ce livre, c'est que l'auteur poursuit l'histoire littéraire de l'Allemagne jusqu'à l'époque contemporaine. Il exprime la crainte que ce ne soit une témérité; nous pensons au contraire que c'est un vrai bonheur. Il est bon, en effet, de savoir ce que la critique indépendante pense de ces productions du XIXe siècle, dont on s'exagère peut-être la valeur en Allemagne, et il est permis de se demander si l'ambition littéraire de ce peuple a été couronnée du même succès que son ambition politique. M. Bossert aborde la question avec sincérité, il a le goût plus difficile et l'enthousiasme plus lent que la plupart des critiques allemands, et il montre que la conquête prussienne fut aussi stérile pour la littérature que l'avait été, soixante ans auparavant, la conquête napoléonienne.

Ce qui plaira surtout au lecteur impartial, c'est la spontanéité du

jugement littéraire qui découle, on le sent, d'une lecture directe de l'auteur ou de l'ouvrage qu'il s'agit d'apprécier ; il suffit pour s'en convaincre, de parcourir les pages que l'auteur consacre aux grands écrivains ; nous nous contenterons, pour notre part, de citer son appréciation sur Novalis, ce Musset, ce prophète du romantisme, qu'on exalte aujourd'hui à l'envi de l'autre côté du Rhin. Novalis, pour M. Bossert, est un aimable caractère, et, par moments, un gracieux écrivain ; mais sa philosophie, sa politique, même son esthétique, sont des rêves d'enfant ; c'est donc le méconnaître et lui faire tort que de le mettre au premier rang et de le tirer en pleine lumière. Il faut le laisser dans le demi-jour où il a vécu, où le grand public n'ira jamais le chercher, mais où, de temps en temps, quelques délicats aimeront à converser avec lui. » Le jugement est juste, et la phrase prend une tournure fine et délicate qui n'est pas sans rappeler la manière de Sainte-Beuve, dont M. Bossert peut voir, du haut de sa fenêtre, la figure spirituelle se profiler sur les ombrages verts du Luxembourg.

Faut-il maintenant insister sur l'exactitude des détails biographiques, sur le choix heureux des citations ? Il serait superflu ! Nous nous reprocherions cependant de ne pas faire remarquer avec quel goût sobre, avec quelle rare précision, l'auteur, à propos de chaque grand écrivain, à propos même des œuvres éminentes, indique, dans des notices bibliographiques appréciées par les gens du métier, les sources les plus autorisées, les travaux les plus remarquables à consulter sur une question déterminée.

L. MENSCH.

Angelo Maria Ricci, la sua vita e le sue opere, da GIOBATTISTA FICORILLI. Città di Castella, Lapi, 1899, petit in-8 de VIII-213 p. — Prix : 3 fr.

M. Ficorilli s'est senti appelé à honorer d'un peu d'oraison funèbre un poète presque contemporain et qu'on ne lit déjà plus depuis longtemps — il le déclare dès la première page : — Angelo Maria Ricci, né en 1776, mort en 1850. Issu d'une vieille famille patricienne, Ricci fut de l'Arcadie avant d'avoir achevé ses études ; il improvisait avec une égale facilité vers italiens et vers latins ; il répétait au besoin mot pour mot un sermon une seule fois entendu et, plus tard, il prétendit n'avoir rien oublié de ce qu'il avait dévoré dans sa jeunesse en lisant quatorze heures par jour. De tels dons ne vont guère sans tare : Ricci se souvint assez obstinément pour n'avoir jamais d'originalité et il composa trop facilement pour prendre le temps de s'en apercevoir ; il resta académicien, se complaisant à l'application des règles et aux imitations, se souciant peu de la foule, qui le lui rendit. Il avait d'abord chanté Napoléon et le roi Joseph, il se fit le poète attitré de Joachim et il sut conserver la même position à la cour de Ferdinand, dont il célébra, sans

hésitation, en *ottava rima*, le « *sospiratissimo e felicissimo ritorno.* » Puis il adressa ses mobiles hommages à la maison d'Autriche et lui dédia un poème épique : l'*Italiade*. Celle-ci pourtant ne fut que médiocrement flattée. Le poème, bien qu'italien par la langue, n'était assurément pas en l'honneur de l'Italie, dont il racontait la conquête par Charlemagne. Mais ce Charlemagne ne rappelait-il pas Napoléon plutôt que Koller, Mers et les victoires autrichiennes par delà les Alpes? Aussi le poète n'obtint-il qu'un remerciement bien sec, une tabatière d'or. Sans reprendre haleine, Ricci rembouche la trompette épique, et s'offre sa revanche dans un nouveau poème en douze chants, *S. Benedetto*, inspiré peut-être par le bénédictin Pie VII, mais sûrement imité d'un vieux poème latin. Quelques épisodes agréables, de jolies descriptions, ne rachètent qu'insuffisamment le peu d'intérêt du fond. Pas un instant, Ricci ne s'est demandé s'il avait l'ampleur, la vigueur de ces génies épiques qui se sont faits les interprètes de la conscience de leur peuple et de l'esprit de leur temps; si son merveilleux, conforme aux règles classiques, n'était pas usé et ridicule; si le genre même, tel qu'il le comprenait, n'était pas faux de tous points. Sans renoncer à l'épique et au fabuleux, il composa successivement des poèmes didactiques, *la Georgica dei Fiori*, qui est peut-être ce qu'il a produit de mieux, *le Conchiglie*, des poésies lyriques, et particulièrement des odes et des élégies en *terza rima*, des idylles, des pièces de circonstance, des traductions libres de l'anglais, de l'allemand, pour ne rien dire de ses œuvres en prose. M. Ficorilli ne nous fait grâce de rien. Il est amusant de noter que, dans ses traductions, Ricci avait la prétention de corriger certains défauts inhérents, pour lui, aux littératures modernes. Ainsi que M. Jourdain faisait de la prose, il innovait ce que l'incapacité des traducteurs nous livre souvent maintenant sous le nom d'adaptation. Ignorant les langues, il travaillait sur des traductions préparées à son intention, mais d'une si drôle de façon! « Si j'avais traduit mot à mot, lui écrit un jour son translateur ordinaire, vous n'y auriez rien compris. Il y a dans l'original quelques belles images, mais je les ai laissées de côté pour vous faire mieux saisir le sens; il vous sera facile d'embellir... » L'un de ses derniers poèmes, qualifié d'*epico-romantico*, et intitulé : *Il Soldato francese sul Carmelo*, est dédié « à la gloire civile, militaire, chrétienne de la France... au nom européen de Louis Bonaparte, président glorieux, etc. » Il y en a une page comme cela.

Ricci a caractérisé lui-même son talent par ces mots : « *mi sento avere l'anima di una buona femmina gentile.* »

Je voudrais pouvoir féliciter son biographe et patient commentateur d'avoir fait avec conscience, avec un jugement sûr et pondéré, une œuvre utile, mais j'ai peine à croire que ses revendications, si modestes

soient-elles, se fassent écouter : le nom, le simple nom du fécond Ricci figurera-t-il désormais dans les histoires de la littérature italienne du siècle à côté de ceux de Varano, de Pindemonte et de tant d'autres qu'on ne lit pas plus que lui aujourd'hui? LONGCHAMP.

HISTOIRE

Histoire de l'Europe et de la France (1610-1789) à l'usage des candidats au baccalaurérat, à l'École de Saint-Cyr et à la licence ès lettres, par J. BRUGERETTE. T. I. *Les Relations internationales, la politique, la guerre.* Paris, Delagrave, s. d., in-12 carré de III-447 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est avec plaisir que nous avons lu le tome I de l'ouvrage destiné par M. J. Brugerette aux candidats au baccalauréat, à l'École spéciale militaire et à la licence ès lettres. En subordonnant l'ordre chronologique à l'ordre logique, en étudiant chaque groupe de faits séparément et successivement, on peut arriver à écrire un manuel très intéressant et très vivant, comme en témoigne ce volume consacré à l'étude des relations internationales, de la politique et des guerres entre 1610 et 1789. Sans doute, on peut y relever bien des imprécisions et de légères inexactitudes ; il est faux, par exemple, de dire que Coligny essaya de fonder une colonie huguenote au Brésil (p. 221), plus faux encore d'écrire que Champlain « fonda... dans un *second* voyage au Canada la ville de Québec » ; l'œuvre des Compagnies coloniales créées au temps de Richelieu nous semble exposée de manière confuse, et il est au moins singulier de placer (p. 242) dans le Pacifique nos possessions de la mer des Indes. Comme l'histoire coloniale, l'histoire maritime aura besoin d'une sérieuse révision dans une seconde édition, que nous souhaitons prochaine, car la tentative de M. Brugerette est intéressante et mérite d'être encouragée. H. F.

Correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers, publiée par AUGUSTE MOLINIER. T. II. Paris, Imprimerie nationale, 1900, in-4 de LXXXI-791 p. (*Collection de documents inédits sur l'histoire de France* publiés par les soins du ministère de l'instruction publique).

Le tome II de la correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers, contient les lettres relatives à la sénéchaussée de Toulouse, à l'Agenais et au Quercy, au Rouergue, au Comtat Venaissin, pour les années 1269 et 1270. En plus de ces lettres, renfermées dans le registre J. XXIV[D] des Archives nationales, l'éditeur à publié à la fin de ce volume encore un bon nombre d'autres lettres (n°s 1835 à 2121), tirées soit du manuscrit latin 10918 de la Bibliothèque nationale, soit de différents cartons et registres des Archives nationales. On aura donc ainsi dans les deux volumes de M. Molinier presque tout ce qui subsiste de la correspon-

dance du frère de saint Louis. L'éditeur, ayant connu trop tard un certain nombre de pièces dispersées dans différents volumes de la collection Dupuy à la Bibliothèque nationale pour les donner dans son recueil, se propose de les publier dans les *Annales du Midi*.

Le deuxième volume s'ouvre par une longue Introduction dans laquelle M. Molinier expose le plan et les sources de cette publication et donne ensuite une étude très détaillée et très complète sur le gouvernement d'Alfonse de Poitiers. Il s'est surtout efforcé de mettre en relief la part personnelle que ce personnage prenait à l'administration de ses vastes domaines et de faire connaître ses agents et sa méthode. Ordonné, attentif, scrupuleux et passablement autoritaire, Alfonse voulait savoir tout ce qui se passait dans ses États et désirait être renseigné sur les moindres affaires. Pour arriver à ce résultat, il fut obligé de créer un système d'administration tout particulier et dont quelques rouages font penser aux régimes modernes. « On y retrouve déjà une tendance à la centralisation, une sorte d'harmonie, d'équilibre entre les pouvoirs, une minutie excessive, le goût de l'information écrite et du rapport. » Aussi, les publications de ces lettres offre-t-elle le plus grand intérêt pour l'étude des institutions d'une bonne partie de la France au XIIIe siècle.

Deux tables terminent ce travail fait avec soin et permettent de l'utiliser facilement : une table générale des noms de lieux et de personnes et des principales matières, et une table chronologique des documents publiés. JULES VIARD.

La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV, par le comte D'HAUSSONVILLE. T. II. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-8 de 476 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le style de ce volume est charmant et se meut avec la plus agréable facilité. Les premiers chapitres, en particulier, offrent des descriptions très heureuses et tout à fait simples. Le duc et la duchesse de Bourgogne viennent de se marier; dans ce cadre grandiose de Versailles, les jeunes princes passent avec une élégante majesté, sous l'œil satisfait du Roi. Trop satisfait, peut-être, car Louis XIV traite sa petite-fille (il est vrai que ses quinze ans sont une excuse) en enfant gâtée. C'est donc une éducation légère à laquelle souscrit et entraîne la complaisance de Madame de Maintenon, flattée d'être la « tante » de la princesse et désireuse de ne la contrarier en rien. Il y a là beaucoup de cette indulgence outrée des vieillards pour la jeunesse aimable, gracieuse et séduisante.

La duchesse de Bourgogne aime le plaisir à la folie; personne ne la contredit : le bal, la comédie, le jeu, — le jeu surtout et très gros, très dispendieux, — l'entraînent; elle y donne son temps. Son mari suit

d'abord cette même pente, sa vie est également assez dissipée; puis en 1701, une maladie de sa femme le fait réfléchir, ses pensées deviennent graves, rigides, austères ; il se souvient mieux des enseignements passés de Fénelon, et il est tout d'une pièce, victorieux d'ailleurs d'un caractère emporté : régulier, pieux, même « bigot » disent les contemporains et répète M. d'Haussonville après eux. Toutefois, l'influence de l'archevêque de Cambrai n'est pas responsable de ce côté puritain d'une conduite morose, du moins M. d'Haussonville (p. 179) en décharge, par des raisons excellentes, la mémoire de l'ancien précepteur, demeuré, à distance, le fidèle ami.

Après ce tableau de cour en France, l'auteur nous transporte de l'autre côté des Alpes, dans la Maison de Savoie, chez le père de la duchesse. Nous sommes là tout entiers plongés dans les longues et délicates affaires de la succession d'Espagne, les ambitions de Victor-Amédée, ses hésitations, ses réticences et enfin la désertion de l'alliance française. Épisode qui montre bien les origines de ce sentiment égoïste, jaloux, brutal et rapace de cette maison dont le dernier exploit a été de voler (est-il un autre mot possible?) son patrimoine à l'Église. Ces pages d'histoire offrent un intérêt soutenu et qui fait réfléchir tout en éclairant.

M. d'Haussonville appuie son agréable récit des documents authentiques les plus sûrs ; ses notes sont sobres, mais toujours exactes, ses références précises. Il cite souvent Saint-Simon et rectifie, quand il est nécessaire, ce charmeur plein de parti pris ; à l'occasion, il remet à sa place le trop illustre Michelet, pris en flagrant délit de calomnies et de mensonges (p. 332). Quelques légères fautes d'impression se sont glissées dans des citations espagnoles (p. 247-48) ; les textes italiens, amenés, à propos demeurent parfaitement corrects. Peut-être l'auteur eût-il bien fait de se souvenir (note de la page 172) que Bourdaloue fit au duc et à la duchesse de Bourgogne leur compliment de mariage. — On ferme ces pages avec regret en attendant avec impatience le tome troisième, qui devra garder beaucoup de charme pour soutenir le mérite de celui-ci.

G. de G.

Marie-Antoinette devant l'histoire. *Essai bibliographique*, par Maurice Tourneux. 2e éd., revue et très augmentée. Paris, Henri Leclerc, 1901, petit in-4 de xvi-164 p. avec grav. — Prix : 20 fr.

Ce n'est pas la première fois que M. Maurice Tourneux aborde la bibliographie de Marie-Antoinette, et l'on peut assurer qu'il y reviendra encore. La mémoire de l'infortunée Reine n'est pas de celles qui sont comme figées dans un cadre d'histoire immobile : la sienne vit, et, si j'ose dire, s'agite; chaque année, quelque historien, quelque curieux la touche du doigt, la ranime, y corrige ou y ajoute quelque

trait ; c'est une histoire qui marche, et, depuis quelques mois à peine qu'a paru cette bibliographie si complète, il y aurait déjà de nouveaux numéros à y joindre. Ces hommages de la postérité, multipliés, incessants, continus, vengent la victime du 16 octobre 1793 des calomnies de ses faux courtisans et des grossières insultes de ses bourreaux.

Cette bibliographie est partagée en quatre chapitres : 1° *Écrits authentiques et apocryphes* ; 2° *Particularités relatives à la personne et à la vie privée de Marie-Antoinette* ; 3° *Vie publique, règne et mort de Marie-Antoinette* ; 4° *Historiens de Marie-Antoinette*. Les chapitres II et III comportent, l'un quatre subdivisions, et l'autre trois, qui se subdivisent encore en nombreux paragraphes ; total : 456 numéros, sans compter ceux qui sont bissés ou trissés. Grâce à cette distribution du sujet, chaque partie de l'existence et même de la vie posthume de la Reine est éclairée d'une lumière propre. L'ouvrage se termine par une table des noms d'auteurs et des ouvrages anonymes. Nous ne devons oublier ni l'*Avertissement*, où l'auteur explique les parties principales de son œuvre ni les observations critiques qu'il a judicieusement placées sous beaucoup de numéros.

Les n°s 68 à 79 sont réservés aux pamphlets et satires en vers et en prose, productions ignobles, ordurières, qui n'accusent que la lâcheté et l'indignité de leurs auteurs. Fallait-il les exclure, comme l'avait pensé naguère M. de Lescure ? M. Tourneux, lui, ne l'a pas cru, et il a eu raison. Il faut que l'histoire dise à quelles extrémités en vinrent les ennemis de la Reine, et, le disant, qu'elle puisse le prouver. Il y a des musées secrets qu'on ne voit qu'une fois, mais qui témoignent de la corruption d'une époque ; un coup d'œil dans Pétrone suffit à révéler celle de son temps ; de même, il est bon que, dans la Réserve ou dans l'Enfer de la Bibliothèque nationale, une curiosité scientifique puisse retrouver à l'occasion toutes ces infamies. Elle ne les y trouvera pas toutes ; mais le livre de M. Tourneux en signale l'existence, les caractères, et c'en sera assez pour la plupart des lecteurs.

Les n°s 380, 403 et 426, indiquent des oraisons funèbres de Marie-Antoinette prononcées l'une à Valenciennes pendant l'occupation autrichienne, l'autre à Paris en 1815, la troisième en Espagne pendant l'émigration. Je crois qu'il serait possible d'en citer d'autres, qui, peu de temps après la mort de la Reine, furent prononcées à Londres, à Münster, à Rome, peut-être encore ailleurs, et publiées à l'étranger. Est-il facile de les retrouver ? Je me permets pourtant de signaler cette piste.

Les fautes d'impression dans un vers de Virgile, n° 68, et dans un long titre en anglais, n° 347, ne sont-elles qu'une reproduction rigoureusement fidèle des originaux ? La note de la page 11 comporterait quelques légères modifications.



Ce travail si utile et qui témoigne de tant de recherches intelligentes, de tant d'investigations et de soins, se présente dans de majestueuses conditions : c'est un grand in-4 avec culs-de-lampe et trois gravures hors texte ; publication vraiment royale. VICTOR PIERRE.

L'Affaire du Collier, d'après de nouveaux documents, recueillis en partie par A. Bégis, par FRANTZ FUNCK-BRENTANO. (Paris, Hachette, 1901, in-12 de 356 p., avec 12 planches. — Prix : 3 fr. 50.

M. Funck-Brentano excelle à résoudre les problèmes historiques et à détruire les légendes. Ici la solution du problème n'est pas nouvelle; grâce aux travaux des historiens sérieux de Marie-Antoinette, *on connait* la vérité sur l'affaire du Collier; mais malgré tout, la légende persiste, et il n'est jamais superflu de la combattre une fois de plus et d'apporter de nouveaux arguments à la manifestation de la vérité. L'affaire du Collier n'a été en somme qu'une banale mais gigantesque escroquerie ; mais cette escroquerie a été abominablement exploitée contre Marie-Antoinette dont on a voulu faire une complice, tandis qu'elle n'a été qu'une victime. M. Funck-Brentano a entrepris de refaire le récit de cette escroquerie, et son livre, documenté comme l'histoire, est attachant comme un roman. Bien peu de romans, au surplus, sont plus machinés que cette histoire vraie : cette fille des Valois, mendiante de rue, tirée de la misère par la compassion d'une grande dame, faisant, défaisant, refaisant sa fortune à force de souplesse et d'inconscience ; finissant par escroquer un collier de diamants de seize cent mille francs et tombant des splendeurs de sa vie luxueuse jusqu'à la Salpêtrière et à la marque au fer rouge ; ce cardinal de Rohan, placé si haut par le rang de sa famille, son énorme fortune et ses grandes dignités, devenu la dupe d'un charlatan comme Cagliostro et d'une intrigante comme Jeanne de Saint-Remy, poussant l'aveuglement jusqu'aux dernières limites de l'ineptie, peut-on dire, se laissant prendre, lui, homme de race, lui, homme de cour, à des lettres, à des marchés dont il ne vérifie ni l'écriture ni la signature, mais, il faut bien le dire, prédisposé à ce désordre de l'esprit par le désordre de la conduite ; entre les deux, les comparses, le comte de la Motte, besogneux et débauché, le faussaire Rétaux de Villette ; la baronne d'Oliva, bonne fille au fond, naïve, qui n'a rien compris au rôle qu'on lui a fait jouer, Cagliostro s'imposant à un siècle qui ne croit plus à Dieu, mais à la magie — et les détails donnés par M. Brentano sur la crédulité et la bêtise des dupes du charlatan italien sont renversants ; — les affaires incidentes venant se greffer sur l'affaire principale, Bette d'Étienville, le baron de Fages, la baronne de Courville ; la haute noblesse, des membres même de la famille royale manifestant publiquement contre la Reine, le Parlement enfin, heureux de faire acte d'opposition au gouvernement, sans s'in-

quiéter jusqu'où rejaillirait la boue qu'il allait remuer et se laissant guider dans ses jugements, — les témoins oculaires l'ont raconté, — par les motifs les moins avouables. Comme on sent bien qu'on a en face de soi une société pourrie, un trône qui tremble et que tout est mûr pour une révolution! M. Funck-Brentano démontre, après tant d'autres, l'innocence absolue de la Reine, la vraie victime de cette misérable intrigue; il apporte un témoignage à ce grand procès et lui fournit quelques arguments nouveaux : l'un des plus curieux, à mon sens, c'est la note sur le dépècement du trop fameux collier, indiquant le nom des acheteurs et le prix des diamants vendus. Que l'auteur nous permette une légère observation : il semble dire, p. 174, que c'est en 1775 que le Roi proposa à sa femme de lui donner le coûteux joyau de Boehmer; c'est évidemment une erreur; la réponse de la Reine « qu'il vaudrait mieux garder ce bijou pour le mariage de ses enfants, mais qu'en tout cas on avait plus besoin d'un vaisseau que d'un collier, » n'a pu être faite à cette date, où Marie-Antoinette non seulement n'était pas mère mais n'avait aucune espérance de maternité, et où la guerre d'Amérique n'était pas déclarée. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mes Souvenirs, par JACOB-NICOLAS MOREAU, *né en 1715, mort en 1803, historiographe de France, bibliothécaire de la reine Marie-Antoinette, premier conseiller de Monsieur, frère du Roi, depuis Louis XVIII, secrétaire de ses commandements, conseiller à la Cour des comptes, aides et finances de Provence,* collationnés, annotés et publiés par CAMILLE HERMELIN. Seconde partie (*1774-1797*). Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-8 de VII-629 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce second volume des *Souvenirs* de Moreau est consacré au règne de Louis XVI et aux débuts de la Révolution. Moreau est un royaliste convaincu et intransigeant, un homme de l'ancien régime, dans toute la force du terme. Il est pour la vieille cour, les vieux usages, les vieilles formes, la vieille constitution, qu'il a étudiée et défendue dans une série innombrable d'ouvrages, aujourd'hui bien oubliés, mais à la valeur et à la portée desquels il croit fermement. L'excellent homme, d'ailleurs, est très disposé à s'exagérer sa propre importance. Bien accueilli par Mesdames, qui goûtaient, dit-il, ses brochures, il a partagé leurs idées et leurs passions. Il n'aime pas la Reine, qui a eu le tort, grave à ses yeux, de ne pas l'apprécier assez haut, et il la juge avec la même sévérité et la même injustice que Madame Adélaïde; il ajoute foi aux pires calomnies racontées sur son compte et lui fait grief de tout, même d'avoir fait arrêter le 15 août 1785, en plein palais de Versailles, le cardinal de Rohan, compromis dans le procès du Collier. Pour les amis de la Reine, même aversion, sauf Mme de Polignac, sa parente, pour laquelle, au contraire, il a une indulgence que ne ratifie pas l'histoire. Ennemi des philosophes, ce en quoi il n'a pas tort, et des économistes, il est hostile à toute réforme, même aux plus légitimes,

comme la liberté du commerce des grains. Il n'en est qu'une dont il ait été partisan, c'est celle du chancelier Maupeou pour la suppression des parlements ; il y avait d'ailleurs été mêlé. Quant à Necker, il l'a en horreur et lui attribue des plans d'un machiavélisme outré pour la destruction de la monarchie. Que Necker ait été vaniteux, qu'il ait été insuffisant et que cet habile financier ait été un maladroit politique, cela n'est pas douteux, mais il y a loin, de là, aux suppositions et aux affirmations de notre auteur. Du reste, quoique vivant dans le monde de la cour et bien placé pour observer et pour apprendre, Moreau ne doit pas toujours être cru sur parole. Il a parfois de jolies et piquantes anecdotes, notamment sur Mme de Fronsac et Mme de Genlis; mais il est passionné et, à ce titre, il doit être contrôlé. Dans les considérations sur les causes de la Révolution française par lesquelles il termine ces *Souvenirs*, considération d'un mysticisme souvent outré, il prête à l'infortuné Louis XVI des pensées et des paroles qui n'ont manifestement jamais été les siennes. Il prétend qu'en confiant au duc d'Harcourt son fils, le premier Dauphin, le Roi aurait dit au nouveau gouverneur : « Au moins, parmi les ecclésiastiques que vous pouvez mettre auprès de lui, vous ne choisirez pas des *diseux de messes.* »

Qui croira que le pieux prince qui a écrit l'admirable testament que l'on sait ait jamais pu tenir un pareil propos?

Ajoutons du moins, avant de terminer, que l'éditeur a enrichi de notes nombreuses et très complètes cet important et en somme curieux volume. MAX. DE LA ROCHETERIE.

J.-B. Carrier, représentant du Cantal à la Convention ; 1756-1794, d'après de nouveaux documents, par ALFRED LALLIÉ. Paris, Perrin, 1901, in-8 de xiv-462 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre n'est assurément pas un essai de réhabilitation, mais c'est un essai de justice distributive. On a fait de Carrier le bouc émissaire de la Terreur dans l'Ouest ; il fut assurément coupable et abominablement coupable. Mais il ne fut pas le seul et peut-être ne fut-il pas le plus coupable. M. Alfred Lallié, qui connaît mieux que qui que ce soit l'histoire de la Révolution à Nantes, qui a fouillé toutes les archives publiques et privées, a ramené les choses à leur point et placé les figures dans leur vrai cadre. Carrier n'a pas inauguré la Terreur à Nantes ; il l'a trouvée tout établie ; mais il a lâché la bride à des misérables qui ne demandaient qu'à tyranniser et à massacrer. Il n'a pas inventé les noyades ; c'est Francastel qui a ordonné la première à Angers. Mais il a perfectionné le système et il en a multiplié l'application. De tout ce qu'il a fait, des noyades, des fusillades en masse, il a informé le Comité de salut public, et le Comité de salut public et la Convention ont applaudi. La destruction méthodique des prisonniers, la ruine

voulue et persistante du pays, le massacre réfléchi des femmes et des enfants, si Carrier les a exécutés, c'est la Convention qui les a voulus, ce sont les Comités révolutionnaires locaux qui les ont demandés. Les ordres de destruction, c'est Carrier qui les a signés ; mais les raffinements abominables de cruauté dans l'exécution des ordres, ce sont les Goullin, les Chaux, les Grandmaison qui les ont apportés. L'opinion publique ne s'y est pas trompée. Quand, après la chute de Robespierre et lors de la réaction thermidorienne, elle a exigé la mise en accusation du sinistre proconsul, elle a voulu en même temps celle de ses complices du comité révolutionnaire de Nantes, et lorsque, par une étrange indulgence, les jurés n'ont condamné que trois des accusés et acquitté tous les autres, elle n'a pas ratifié le verdict du jury ; tous les rapports de police, tous les articles de journaux constatent l'indignation soulevée contre ce scandaleux arrêt.

L'histoire ratifie le jugement des honnêtes gens de 1794, elle condamne au même titre que Carrier, les Collot d'Herbois, les Fouché, les Francastel, les Mainguet, les Bourbotte, tous ceux qui sacrifièrent leur collègue pour détourner l'attention de leurs propres excès, et les comparses d'ordre inférieur qui furent associés à ses crimes et ne le furent pas à son châtiment. Elle dit, avec M. Lallié dans son œuvre d'une érudition si sûre et d'une impartialité si rare, que si le premier fut un monstre, les autres furent comme lui « d'abominables scélérats. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Chouannerie normande au temps de l'Empire. Tournebut, 1804-1809, d'après des documents inédits, par G. LENOTRE. Avec une préface de Victorien Sardou, de l'Académie française. Paris, Perrin, 1901, in-8 de XXXVI-378 p. — Prix : 8 fr.

Il n'est guère de roman plus compliqué et plus passionnant que cette histoire vraie. Rien n'y manque : ni le héros, ni l'héroïne, ni le traître, ni les crimes, ni les aventures, ni les intrigues, ni le mystère, ni les cachettes extraordinaires, ni le policier fantaisiste qui débrouille l'écheveau singulièrement mêlé de l'intrigue, comme il convient dans tout roman bien charpenté. Jamais château ne fut machiné comme ce château de Tournebut avec ses greniers immenses et ses salles secrètes, dissimulées par des trappes invisibles, et dans lesquelles cinquante hommes pouvaient se réfugier en cas d'alerte. Jamais complot ne fut ourdi comme cette affaire du Quesnay, cette attaque de diligence, moitié brigandage, moitié politique, à laquelle préside une jeune femme et que dirige de loin un chef inconnu. Il n'a fallu rien moins que la grande habileté et la grande expérience de M. Lenôtre, son flair de chercheur et de chercheur heureux, sa sûreté de main et son talent de mise en scène pour reconstituer le drame, renouer les fils, à chaque

instant rompus, retrouver les acteurs, les découvrir dans leurs retraites les plus cachées, les suivre dans toutes leurs transformations successives. Ce n'était assurément pas un homme vulgaire que ce vicomte d'Aché, qui, après l'assassinat de Frotté et la capture de George Cadoudal, continua la chouannerie dans la Normandie, tint en échec pendant plusieurs années la toute-puissance de Napoléon, mit sur les dents la police de Fouché et de Réal et dont on n'eut raison qu'en l'attirant dans un guet-apens et en l'assassinant comme Frotté. Ce n'était pas non plus une femme ordinaire que cette marquise de Combray, qui fut l'auxiliaire la plus active de d'Aché, malgré son grand âge, et qui conserva intacte jusqu'au bout sa foi royaliste. C'est une curieuse figure aussi que celle de ce Licquet, policier amateur, passionné pour son métier, sans scrupules d'ailleurs, et qui réussit à découvrir et à arrêter les conspirateurs, là où tant d'autres avaient échoué. Et à côté de ceux-là, les simples comparses : Allain, Le Chevallier, Mme Acquet, le notaire Lefebvre, et les vendus : Mme de Vaubadon qui livre son amant, Acquet qui livre sa femme.

Deux choses frappent d'ailleurs en suivant, dans le beau livre de M. Lenôtre et la spirituelle préface de M. Victorien Sardou, le récit attachant de cette histoire si complexe : c'est la persistance du sentiment royaliste dans certaines provinces, dans la Normandie par exemple, persistance telle que le préfet du Calvados, Caffarelli, souhaitait étouffer le procès par crainte du soulèvement de l'opinion favorable aux accusés et que le ministre de la police lui-même s'ingénia à laisser dans l'ombre le côté politique de l'affaire. C'est aussi le peu de solidité de cet empire si redouté de toute l'Europe, mais si chancelant en France malgré son prestige, et qui ne reposait que sur la tête de Bonaparte. On l'avait vu par l'entreprise de Malet; on ne le sait pas moins par cette conspiration de d'Aché, qui avait au pied même du trône impérial des complices tout prêts à livrer, dès 1807, le maître omnipotent dont ils étaient en apparence les lieutenants dévoués. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs du lieutenant-général vicomte DE REISET, *1810-1814*, publiés par son petit-fils le vicomte DE REISET. T. II. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-8 de 591 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Le premier volume des *Souvenirs* du général de Reiset était l'histoire de glorieuses victoires, le second est surtout consacré à des défaites. Il s'ouvre pourtant par le récit d'une foudroyante campagne, la campagne d'Autriche de 1809; Reiset y prend une part brillante, comme colonel de dragons, sous les généraux de Beaumont et de la Roche; à Neumark, il enlève très vaillamment et très habilement un corps autrichien. Mais, après le traité de Vienne et un court séjour en France où il a retrouvé sa femme avec laquelle il avait à peine vécu, il reçoit un

ordre de départ pour l'Espagne, et ce sont alors deux ans de misères et de tristesses. La guerre d'Espagne ne ressemble à nulle autre ; pas de grandes batailles, pas d'expéditions brillantes ; une guerre d'embuscades et de guet-apens, pas de cohésion dans l'armée, pas de direction suprême ; les chefs se jalousent et se contrarient, le pauvre roi Joseph, bien peu militaire d'ailleurs, ne peut établir son autorité sur ses maréchaux qui jugent, avec raison, leur capacité militaire supérieure à la sienne ; la population, maltraitée, pressurée, ruinée, a en horreur ses envahisseurs qui la pillent, la fusillent, insultent à sa foi, dépouillent ses églises et ses musées ; les soldats, mal nourris, mal équipés, assassinés sans gloire au coin des haies ou dans les défilés, n'aspirent qu'à quitter un pays si rude et si inhospitalier. Et ce dicton s'établit dans l'armée : « Guerre d'Espagne, sang du soldat, ruine des officiers, fortune des généraux. » Nombre de généraux, en effet, loin de l'œil du maître, ont fait là des fortunes scandaleuses. Cela n'empêche pas Reiset de se conduire en Espagne comme en Autriche, avec son habituelle intrépidité et son habituel désintéressement ; là, comme partout, il fait des prodiges de valeur et reçoit les félicitations de ses chefs, le général Treillard et le maréchal Suchet. Mais quand il part d'Espagne, au bout de deux ans, il a la santé ruinée et la bourse plate ; il a perdu ses chevaux, tués sous lui, et il a reçu plus de blessures que d'argent de ses soldes. Il lui faut aller à Barèges refaire son tempérament délabré ; au moins gagne-t-il, à toutes ces misères, le grade de général. Mais on n'avait guère le temps de se soigner à cette époque. Pendant que ses lieutenants se faisaient chasser d'Espagne, pied à pied, Napoléon lui-même rentrait de Russie, après le plus épouvantable désastre. Reiset n'était pas guéri qu'il lui fallait repartir pour l'Allemagne, où l'Empereur tâchait d'arrêter la marche des coalisés. Mais il avait beau gagner encore des batailles, chaque victoire l'épuisait. Malgré Lutzen, Bautzen et Dresde, où le nouveau général se couvrait de gloire, il fallait reculer et la France, à son tour, était envahie. Mais Reiset ne prit point part à cette dernière campagne ; il avait dû s'arrêter à Mayence, avec la mission de défendre la ville. Il n'en sortit que pour porter les clefs de la place au comte d'Artois, maître de Paris. Les dernières pages du volume sont consacrées au retour des Bourbons et à l'accueil enthousiaste qui leur était fait en France. « Je ne crois pas, écrit l'auteur, que jamais un changement politique ait été accueilli avec plus de transports ; on acclama la famille royale avec tout l'enthousiasme de l'espérance. » Ceci répond largement aux calomnies qui représentent Louis XVIII comme faisant son entrée solennelle à Paris sous les regards hostiles et indignés des patriotes. Comme les plus illustres chefs de l'armée, Reiset se rallie à la vieille dynastie remontée sur son trône ; il est nommé lieutenant

des gardes du corps. Nous le retrouverons, dans un troisième volume, qui, nous n'en doutons pas, offrira aux lecteurs l'intérêt, la sincérité, les qualités de narrateur et d'observateur des premiers.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Communes françaises au moyen âge, par PAUL VIOLLET. Paris, Klincksieck, 1900, in-4 de 158 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXVI). — Prix : 6 fr. 50.

Je n'étonnerai certainement aucune des personnes qui connaissent les beaux travaux de M. P. Viollet sur l'histoire des institutions de la France en leur disant que le mémoire du savant académicien sur *les Communes françaises au moyen âge* ne le cède en rien pour l'intérêt aux précédents ouvrages de l'auteur. Et cependant, malgré tous ses mérites, le nouveau mémoire de M. Viollet ne saurait combler tous les desiderata : c'est qu'il n'est pas de question où il soit plus difficile de faire de la synthèse. Les communes ! mais l'histoire de leurs origines n'est pas moins variée que l'histoire de leurs développements ou celle de leurs chûtes. Ici c'est une commune qui, comme Reims, reçoit sa charte d'un prélat libéral. Cette autre, comme Cambrai, doit se soulever pour arracher la sienne à son seigneur, tandis que cette troisième négocie littéralement avec son souverain, ce qui fait que la charte de commune de Tournai, par exemple, est un véritable traité où le roi de France et sa bonne ville se font des concessions réciproques. Que si nous examinons comment les communes ont péri, l'histoire ne présente pas une variété moindre, puisque l'une est supprimée violemment, malgré elle, comme Saint-Quentin en 1317, tandis que d'autres, comme Senlis, demandent elles-mêmes leur suppression, pour échapper aux écrasantes charges financières que trop souvent leur situation de communes impose aux villes. On conçoit s'il est aisé de déterminer les points communs que peuvent présenter des organismes aussi dissemblables. M. Viollet ignore moins que tout autre les difficultés du sujet. Il sait qu'ici « une solution générale impliquerait la méconnaissance de cette variété qui est le trait caractéristique du moyen âge. » Il n'en essaie pas moins, après tant d'autres, de dégager l'essence de la commune. On a dit que c'était le droit de justice. M. Viollet conteste, et très justement, cette affirmation, puisqu'il y a des communes, Nérac, Béziers, entre autres, qui n'ont jamais eu ce droit de justice, et il ramène « ce qu'il y a d'essentiel dans l'idée de commune au droit d'un groupe important d'habitants d'avoir des mandataires ou représentants permanents » (p. 14). Voilà une idée neuve. Ce n'est point la seule qui se rencontre dans le mémoire de M. Viollet, où les aperçus ingénieux abondent et où je ne saurais trop vanter la richesse de la bibliographie. Il semble vraiment que l'auteur ait lu tout, absolument tout ce qui,

même de loin, concerne son sujet. On devine, dans ces conditions, combien est instructif ce que M. Viollet nous dit de l'origine des communes et de leurs officiers, des droits et des devoirs administratifs, militaires, financiers, judiciaires des communes. Je vois, en outre, l'auteur passer successivement en revue l'histoire de certaines grandes communes, Paris, Amiens, Rouen, Tournai, Saint-Omer, et résumer cette histoire de façon remarquable. Mais en dépit de ces efforts, je le répète, il est de la nature même du sujet traité de ne point admettre de solutions complètement satisfaisantes. Serait-ce le sentiment de cette impuissance à synthétiser des choses qui échappent à la synthèse qui a empêché M. Viollet de résumer en quelques phrases, à la fin de son brillant mémoire, les résultats auxquels il est parvenu ? Je ne sais. En tout cas cette absence de conclusions, qui chez tout autre pourrait être répréhensible, est ici presque louable, puisqu'elle oblige à méditer un travail dont la lecture s'impose à tous ceux qu'intéresse l'histoire d'une patrie qui doit nous être d'autant plus chère qu'il se trouve maintenant sur le sol de France des êtres sans nom pour l'attaquer.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Les Précurseurs du féminisme. — Mme de Maintenon, Mme de Genlis et Mme Campan, par LOUIS CHABAUD. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-12 de 334 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Société française du XVIe au XXe siècle, par VICTOR DU BLED. 2e série. Paris, Perrin, 1901, in-12 de 331 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que ces deux volumes ne retracent guère que des portraits différents, ils traitent au fond le même sujet : l'influence des femmes sur l'éducation. M. Louis Chabaud est à coup sûr plus original ; et presque tout est à approuver dans son joli volume, sauf le titre. Le féminisme a peu de choses à voir dans ses intéressantes études, ou plutôt l'auteur n'en parle que pour le combattre. Sa thèse, très juste, est que « la femme, ayant d'autres facultés et d'autres aptitudes que l'homme, doit avoir aussi d'autres devoirs, d'autres fonctions et un autre rôle dans la société. » Et il démontre que Mme de Maintenon, par ses belles fondations pour l'éducation des jeunes filles, et Mme de Genlis, par ses innombrables récits, n'ont jamais voulu faire sortir les femmes de la place très honorable pour elles, très bienfaisante pour les autres, que le christianisme leur a donnée. Tout le reste est chimère ; et les quelques exceptions qu'on fait valoir ne changeront pas les données ordinaires d'une conclusion s'appuyant sur un ensemble imposant d'exemples.

Cela dit, c'est l'extraordinaire destinée de Mme de Maintenon que M. Chabaud a étudiée, en s'aidant des travaux de ses devanciers, mais surtout en dessinant un portrait très personnel. Il est évidemment de ceux qui défendent la veuve Scarron et qui trouvent que, par des

vertus réelles et un tact parfait, elle a su se faire pardonner sa fortune. Il donne sur son mariage avec Louis XIV quelques preuves nouvelles, et il la défend assez bien d'avoir été l'instigatrice de la révocation de l'édit de Nantes. — Son portrait de Mme de Genlis, peut-être rapidement brossé, n'en paraît pas moins ressemblant et moins amusant. Elle était bien femme, celle-là, par tous ses intincts de coquetterie, de jalousie, de légèreté, de vanité littéraire, de mobilité dans les sentiments. Il ne lui manqua même point de devenir à la fin de sa vie, sous la Restauration, une Mère de l'Église et une ennemie acharnée de Voltaire, après avoir donné dans toutes les nouveautés de la Révolution. — Bien plus recommandable à tous les points de vue est Mme Campan, honnête bourgeoise, femme de devoir et de conscience, un peu étroite d'esprit et courte de vue, mais qui, dans sa conduite vis-à-vis les Bourbons ou les Napoléons, a toujours donné l'exemple du dévouement le plus désintéressé. Ses écrits sont médiocres; mais sa direction comme surintendante de la maison d'Écouen fut de tous points excellente et fit faire à coup sûr quelques progrès à l'éducation des filles.

— M. Victor du Bled continue à vulgariser, dans ses conférences agréables, tout ce qui regarde l'histoire de la vieille société française. Il a même consacré aux « modes et costumes » quelques chapitres beaucoup plus originaux et qui complètent sa première série d'études sur le XVIe siècle :

> Les modes sont certains usages,
> Suivis des fous et quelquefois des sages,
> Que le caprice invente...

Et l'auteur observe avec raison que, sous ce rapport, les mœurs ont toujours été plus fortes que les lois, si bien que les rois ou les gouvernements on dû renoncer à les régler. Souvent la cour se chargeait de donner le ton, aussi bien sous Henri III que sous l'impératrice Joséphine. La barbe pour les hommes fut un usage venu des guerres de religion et de la Ligue : le cardinal de Richelieu n'autorisa que la moustache et plus tard on supprima tout, comme du temps des Romains. La perruque devint à la mode vers 1620, quand le jeune Louis XIII eut de bonne heure perdu ses cheveux. Pour les femmes, le vertugadin commença au XVIe siècle, avec une telle ampleur que Mme de Tressan put, dit-on, faire échapper de Béziers le duc de Montmenrency sous ses cerceaux. Les paniers et les crinolines furent un retour de cette mode, que les dames du Directoire, par un excès contraire, avaient singulièrement abandonnée, de même qu'elles n'avaient pas besoin d'éventail.

La première partie de ce petit volume est plus sérieuse ; elle traite des prédicateurs et des sermons, depuis Jerson et Savonarole jusqu'à Bossuet, Bourdaloue et le cardinal de Retz, en passant par saint Fran-

çois de Sales et le P. de Bérulle. Puis, nous avons deux ou trois conférences sur Mazarin et sa famille, d'autres sur le salon de Mlle de Scudéry, d'autres sur Mme de Sévigné et ses amis. Tout cela, comme dirait M. Louis Chabaud, c'est du féminisme pur, ou plutôt de la littérature à l'usage des femmes de notre temps, qui aiment à jouer aux précieuses et n'estiment dans l'histoire que les anecdotes. M. du Bled répond à leur goût ; et il leur doit ses faciles succès.

G. Baguenault de Puchesse.

La Vie privée d'autrefois. Variétés parisiennes, par A. Franklin. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-12 de xiv-335 p. et 15 pl. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le vingt-troisième d'une série que nous devons à l'infatigable et féconde activité de M. Franklin. Il nous avait, jusqu'à présent, exposé ce qu'avaient été, à Paris, du xiie au xviiie siècle, les arts et les métiers, les modes, les mœurs, les usages. Après avoir pressuré son sujet, il lui est resté, naturellement, un *résidu* dont chaque partie ne pouvait faire le sujet du volume entier; c'est cet ensemble qu'il a réuni sous le titre de *Variétés parisiennes*. L'auteur, se plaçant toujours au point de vue de la vie privée des Parisiens, nous offre les chapitres les plus variés. Voici les maisons et les enseignes; voici les rues sous leur aspect matériel... L'étude sur la dénomination des voies publiques, sur le numérotage des maisons avant, pendant et après la Révolution, contient de précieux renseignements, puisés à bonne source et habilement groupés. Une courte dissertation sur l'emploi des mots Madame et Mademoiselle au xviie siècle est agréablement présentée.

La vie privée des Parisiens, au point de vue religieux, n'échappe pas à M. A. Franklin. Il nous raconte comment on rendait jadis le pain bénit dans les paroisses de Paris, quelles reliques y étaient conservées et celles qui étaient le plus en honneur dans la population. Il nous dit comment le Parisien mourait et de quelles cérémonies était entouré le port du viatique chez les malades.

Le dernier chapitre du volume et consacré aux corporations et à leurs armoiries.

Le tout est accompagné de notes, d'indications de sources très précises sous le rapport bibliographique. Mais M. A. Franklin nous permettra de lui faire remarquer qu'il ne s'est pas toujours montré très sévère dans le choix de ses témoignages. Est-ce bien celui de Prudhomme qu'il eût fallu invoquer au sujet de l'anecdote racontée à la page 132? Dans le cas particulier, ce témoin est plus que suspect. L'auteur des *Variétés parisiennes* s'est laissé, là, surprendre dans sa bonne foi et son impartialité habituelles.

Malgré cette critique, nous tenons à dire que ce volume mérite d'être lu par tous les amateurs de l'histoire de Paris.

PAUL LACOMBE.

Dupleix, ses plans politiques; sa disgrâce. *Étude d'histoire coloniale,* par PROSPER CULTRU. Paris, Hachette, 1901, in-8 de XVI-376 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un livre plein de faits, et, qui plus est, de faits nouveaux. C'est une thèse que M. Prosper Cultru a récemment soumise à la Faculté des lettres de Paris, et qui, commencée dans le simple dessin de rechercher parmi quelles institutions, parmi quels hommes, avait vécu Dupleix, et d'éclaircir la partie obscure de son existence, c'est-à-dire la partie antérieure à l'année 1746, s'est tranformée en une véritable révision critique des traditions relatives à ce grand homme. A l'épopée triomphale et douloureuse racontée naguère par MM. Henry Bionne et Tibulle Hamont, M. Cultru a été amené, — par la lecture et l'examen attentif de documents de première main qu'il a trouvés aux archives du ministère des colonies, à la Bibliothèque nationale, à la bibliothèque de l'Arsenal, aux archives départementales de Seine-et-Oise, — à substituer un récit sans aucun doute moins émouvant, mais plus réel et vraiment conforme à cette « loi historique qui fait du concours des circonstances fortuites et de la volonté humaine la cause de grands événements »; à la légende, en un mot, M. Cultru a substitué la vérité. — Il n'a pas écrit une histoire de Dupleix, qu'il ne voulait pas écrire (p. 371), mais il a fourni au futur historien du grand homme, des matériaux de tout premier ordre, des indications contrôlées les unes par les autres, des conclusions peut-être discutables sur certains points de détail, mais toujours, dans tous les cas, très sérieusement motivées.— Les principales de ces conclusions nouvelles, M. Cultru les a parfaitement indiquées à la fin de sa préface. « Je crois avoir démontré, dit-il à la page XI) : 1° que la Compagnie [des Indes] n'avait pas les moyens de suivre une politique et n'en n'a jamais eu aucune; 2° que Dupleix, avant 1749, n'en eut pas plus qu'elle; 3° que l'entreprise qu'il a tentée alors, née des circonstances, ne devait pas avoir de lendemain et n'a été poussée qu'au hasard; qu'il a agi au jour le jour et n'a pas eu de plan arrêté avant 1753; 4° que, par suite, il a manqué des ressources nécessaires; et quant à ses chefs, ils n'ont pu apprécier à temps la valeur de projets tout à fait contraires à leurs traditions. » Joignez à ces constatations d'importance capitale l'étude critique d'une foule de points de détail, de la « rivalité » de Dupleix et de La Bourdonnais, par exemple, du véritable rôle de la femme du héros, etc., et vous vous rendrez compte de la masse d'informations nouvelles que contient le volume de M. Cultru. C'est un excellent ouvrage dans lequel nous nous plaisons à voir

le prélude d'une étude complète sur Dupleix; M. Cultru nous la doit, cette étude, car nul n'est plus capable que lui de l'écrire comme il convient.

HENRI FROIDEVAUX.

Les Systèmes monétaires. Histoire monétaire des principaux États du monde, par ALEXANDRE DEL MAR ; traduit par CHABRY et BESSONNET-FABRE. Paris, Ligue nationale bimétallique, 1899, in-4 de 178 p. à deux colonnes. — Prix : 5 fr.

Cette histoire n'avait jamais été traitée sous cette forme. C'est un tableau synoptique et encyclopédique tracé par un homme compétent et spécialiste, ancien ingénieur des mines et chef du Bureau de statistique aux États-Unis, de l'organisation monétaire appliquée depuis l'origine à travers les âges par les divers pays du monde. La liste des chapitres suffit pour faire apprécier l'ampleur avec laquelle le sujet a été conçu et abordé. L'auteur s'occupe successivement de l'Inde, de l'ancienne Perse, du peuple hébreu, de l'ancienne Grèce, de l'ancienne Rome. Il traite des monnaies gothiques, musulmanes, anglaises primitives, anglo-normandes, des Plantagenets, de Saxe et de Scandinavie, des Pays-Bas, d'Allemagne et de Germanie, de France. Il indique l'évaluation du droit de frappe, étudie la frappe libre et privée, la statistique du rapport, la suspension des banques depuis la frappe libre. Il termine par un tableau des systèmes monétaires existants.

Cette publication fait honneur à la Ligue bimétallique française et l'on doit la remercier, au nom de la science, d'avoir favorisé l'entreprise.

COMTE DE LUÇAY.

Drames vécus. Un beau-père, par ERNEST CRENN. Paris, Fischbacher, 1901, in-12 de XLIII-454 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Ernest Crenn est un ancien conseiller à la cour d'appel d'Alger qui, traduit en cour d'assises pour un attentat commis sur la personne de son beau-père, fut acquitté par le jury. Après avoir triomphé devant la justice, l'ancien magistrat porte aujourd'hui le procès devant le public, avec l'espoir que son beau-père en sortira définitivement flétri. Ces querelles de famille, où il ne semble pas, à la vérité, d'après le dossier réuni par M. Crenn, que le beau-père ait joué un bien beau rôle, n'intéresserait que fort peu le public si elles ne soulevaient à nouveau cette question toujours en suspens de la loi de 1838 sur les aliénés, dont M. Crenn se plaint violemment d'avoir été la victime. Son beau-père, en effet, à tort ou à raison, — et il ressort naturellement du livre que c'est tout à fait à tort, — l'avait fait enfermer comme fou, et c'est cet abus que M. Crenn lui fit payer par quelques coups bien appliqués, que le jury de Paris n'a pas jugés très coupables puisqu'il a renvoyé l'accusé absous. Et voilà l'histoire, grave en somme, mais qui aurait pu se raconter en quelques pages si M. Creen ne l'avait corsée

par une production abondante de documents intimes et aussi par des répétitions nombreuses qui rendent la lecture du livre assez difficile. Inutile de dire que je souhaite à M. Crenn toutes les réparations qu'il désire, si vraiment il les a méritées. Mais de cela je ne pourrais décider en connaissance de cause que si, après avoir lu le dossier de l'accusation, je pouvais lire le dossier de la défense. D'ores et déjà je dois dire que M. Crenn me fait l'effet d'un brave homme, bon père et bon époux, que ses infortunes me semblent avoir bien un peu troublé, et le livre s'en ressent. Cela ne veut pas dire qu'il soit dénué d'intérêt. C'est, je crois, un drame mal fait, mais vraiment un « drame vécu. »

ÉDOUARD PONTAL.

Les Princesses Yolande et les ducs de Bar de la famille des Valois. Première partie. *Mélusine*, par JULES BAUDOT. Paris, A. Picard et fils, 1900, in-8 de XII-395 p. — Prix : 10 fr.

Les princesses Yolande de Bar sont : Yolande de Flandres, femme de Henri IV, dernier comte de Bar; Yolande de Bar, fille aînée de Robert, premier duc de Bar, et de Marie de France, fille du roi Charles V, et femme du roi Jean d'Aragon, dont elle eut son illustre fille, la troisième Yolande; Yolande d'Aragon, mère de René d'Anjou ou René Ier, duc de Bar et plus tard roi de Sicile, dit le bon roi René, et d'une quatrième Yolande, Yolande d'Anjou, mère de René II, duc de Lorraine et de Bar. A. Lemire (*Miræus*), dans ses *Opera diplomatica et historica* (t. I, p. 403), a résumé leur généalogie dans cette forme originale qui rappelle le premier chapitre de l'évangile de saint Mathieu : « *Iolenta Flandriae, Roberti filia, genuit Robertum; Robertus autem genuit Iolentam Barrensem, de Mariâ Franciae; Iolenta Barrensis genuit Iolentam Aragoniae, de quâ natus est Renatus, dux Barrensis et demum rex Siciliae; Renatus genuit Iolentam Andegavensem quae genuit Renatum II, ducem Lotharingiae.* »

L'auteur ne s'occupe, dans cette première partie, que d'Yolande de Flandres, la femme plusieurs fois excommuniée, la prisonnière du Temple, la princesse irréductible, qui a lutté pendant un demi-siècle, les armes à la main et devant toutes les juridictions de l'époque, et du premier duc de Bar, Robert, son fils aîné, dont le mariage avec Marie de France, fille de Charles V, consacra l'influence de notre pays dans le Barrois, pour le plus grand bien de notre foi et de notre nationalité.

M. Baudot s'est proposé de combler une lacune dans l'histoire du Barrois, histoire qui n'existe pour ainsi dire pas, enchevêtrée qu'elle est dans les annales de France et surtout celles de la Lorraine. Cette lacune a été la source de bien des erreurs, et c'est à elle qu'on doit les doutes qui ont eu cours jusqu'à présent sur l'origine de Jeanne d'Arc et les controverses auxquelles a donné lieu ce qu'on a appelé sa

nationalité. Il a trouvé les principaux éléments de son ouvrage à la bibliothèque de sa ville natale, à laquelle il est attaché depuis plus de trente ans. Il doit le plus lourd de son bagage aux *Annales du Barrois*, de Victor Servais, et à ses manuscrits.

Le sous-titre du présent volume : *Mélusine*, est justifié par une étude du célèbre roman de Jehan d'Arras, composé, paraît-il, pour la compagne de Robert, premier duc de Bar. On nous permettra de regretter, malgré tout l'intérêt qu'elle présente, le développement, certainement exagéré, que lui a donné l'auteur : 265 pages sur 366 que compte le volume. — Nous faisons aussi nos réserves en ce qui concerne deux appendices : l'un sur l'*Étymologie de Bar-le-Duc*, où l'on trouve les propositions les plus hasardées en matière de philologie ; l'autre sur le *Mois d'août 1870 à Bar-le-Duc*, dont on s'explique difficilement la place à la suite d'un ouvrage consacré au XIVe siècle.

Un joli dessin, reproduisant sans doute une miniature du manuscrit original de Jehan d'Arras, représente Mélusine au bain, peignant sa splendide chevelure. C'est le monstre déjà peint par Horace,

« *Desinit in piscim mulier formosa supernè* »,

créé probablement bien avant lui par l'imagination populaire.

J. Meynier.

Lüdwig der Aeltere, als Markgraf von Brandenburg, (1323-1351), von F. W. Taube. Berlin, Ébering, 1900, in-8 de 146 p.

La Revue des études historiques *Historische stüdien*, dirigée par Ébering, a publié dans son XVIIIe fascicule une étude très documentée de M. Frédéric-Guillaume Taube, sur Louis l'Ancien, margrave de Brandebourg (1323-1351). Après avoir indiqué les sources où il a puisé et critiqué leur valeur respective dans une courte Introduction qui présente surtout de l'intérêt aux historiens de profession, l'auteur nous retrace dans un premier chapitre, la situation politique de la marche de Brandebourg aux environs de l'année 1323, c'est-à-dire au moment où Louis de Bavière, devenu, après la bataille de Mühldorf en 1322, roi des Romains, éleva des prétentions sur la marche de Brandebourg, lorsque le dernier héritier légitime de la branche des Ascaniens venait de mourir en la personne de Henri le Jeune, de Brandebourg-Landsperg. Dans une diète, tenue à Nuremberg (avril 1323), le roi Louis conféra en effet la marche de Brandebourg, avec ses dépendances, à son fils aîné, Louis, qui avait alors huit ans, et qui alla en prendre possession, sous la tutelle et avec l'aide du comte Berthold VII de Henneberg. L'auteur nous expose, peut-être avec trop de détails, les conventions conclues avec des voisins puissants, pour réformer l'unité de la marche sous la domination des Wittelsbach ; il nous raconte ensuite le gouvernement personnel de Louis, sa lutte

contre Charles de Moravie et le faux Waldemar, son départ, son retour, sa réconciliation avec Charles, devenu roi des Romains, sa réinstallation dans la marche, et l'abandon qu'il en fait à son frère, pour aller se reposer dans le sud des combats engagés pour la possession d'une province qui devait finalement échapper aux Wittelsbach. Nous suivons avec intérêt, mais non sans fatigue, ce récit compliqué; nous félicitons l'auteur d'avoir essayé de porter de la clarté dans ce chaos de compromis et de conventions, où tant d'intérêts divers viennent se mêler, pour former un écheveau inextricable. L. Mensch.

Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman, par Gabriel Effendi Noradoughian. T. II. Paris, Pichon, 1901, in-8 de 513 p. — Prix : 20 fr.

Le second volume de cette importante publication débute au 11 juillet 1789 pour s'arrêter au 10 juillet 1855. On y trouvera non seulement les traités et conventions, mais les arrangements, déclarations, protocoles, procès-verbaux, firmans, bérats, lettres patentes et autres documents. C'est à partir de 1856 que les actes diplomatiques seront écrits et publiés en langues européennes, particulièrement en français : ici beaucoup de pièces ont été écrites en langue turque: il a fallu traduire et M. Noradoughian paraît l'avoir fait avec beaucoup de soin et de savoir.

Pendant ce demi-siècle, il s'est passé bien des événements décisifs qui sont dans toutes les mémoires : il est superflu de les énumérer. L'auteur en facilite les recherches par deux index, l'un par ordre chronologique, l'autre d'après l'ordre alphabétique des puissances, avec l'indication du sujet et le rappel des dates.

On ne trouvera pas seulement dans ce recueil les actes intervenus avec les puissances étrangères : M. Noradoughian y a inséré également *in extenso* les actes d'administration intérieure, qui ont suscité bien souvent et qui susciteront toujours l'intervention plus ou moins officielle des gouvernements chrétiens, plus particulièrement de la France et de la Russie, comme les dispositions relatives aux Lieux Saints. Je citerai également (p. 203, 380, 387) les pouvoirs conférés au patriarche arménien catholique non seulement sur ses propres ouailles, mais sur les autres communautés uniates, ce qui ne fonctionne pas sans entrave. En 1840, les Melkites et les Syriens obtenaient, par une lettre vizirielle, l'autorisation de se faire inscrire à la chancellerie des raïas latins, et le pariarche maronite envoya un agent spécial à Constantinople. En 1844 et 1845, les Chaldéens et les Syriens rentraient dans le giron arménien. Nous avons publié, dans le temps, l'accord intervenu entre ces trois communions uniates, accord où ne voulut pas entrer le

patriarche Mazloum, qui a tant travaillé pour relever sa nation, comme il est expliqué dans l'étude intitulée : *Les Grecs-Melkites* (Challamel, 1899).

A. D'AVRIL.

Histoire et religion des Nosairis, par RENÉ DUSSAUD. Paris, Bouillon, 1900, in-8 de xxxv-213 p. — Prix : 7 fr.

Voyage archéologique au Safâ et dans le Djebel Ed-Drûz, par RENÉ DUSSAUD et FRÉDÉRIC MACLER, avec l'itinéraire. Paris, Leroux, 1901, in-8 de 224 p., avec 17 planches et 12 fig. — Prix : 10 fr.

Les études sur les Nosairis se sont multipliées ces temps derniers. Au nombre de ceux qui ont essayé avec le plus d'ardeur de résoudre les problèmes qui se rattachent à cette mystérieuse population, il faut ranger en première ligne M. René Dussaud, un jeune orientaliste plein d'avenir.

La première partie du livre qu'il a consacré aux Nosairis, c'est-à-dire leur histoire, ne se compose que de quelques pages. On désirerait qu'elle fût plus développée. De même les quelques détails ethnographiques qu'il donne sur cette race si peu connue gagneraient à être plus étendus. Pourquoi l'auteur ne les a-t-il pas complétés par l'adjonction de quelques gravures représentant des types nosairis, afin qu'on pût les comparer avec ceux des races voisines?

Quant à la seconde partie, beaucoup plus longue et plus documentée, elle contient un minutieux exposé des doctrines religieuses de ce peuple, qui se divise en quatre grandes sectes.

Malheureusement M. Dussaud n'a pas réussi à élucider entièrement l'histoire de ces doctrines. Celles-ci sont trop obscures et il reste encore trop de sources inédites à examiner, pour qu'il ait pu dire le dernier mot à leur sujet. On voit même se dresser en face de son hypothèse, d'après laquelle le fond de la religion nosairis serait un paganisme primitif, une autre hypothèse prétendant que cette religion est un amalgame de toutes les croyances des populations voisines ayant succédé, à l'époque des invasions musulmanes, au christianisme, que les Nosairis auraient professé antérieurement. Le savant P. Lammens, S. J., qui soutient cette dernière opinion (Voy. *Revue de l'Orient chrétien*, année 1901, p. 33 et suiv.), et qui est très compétent pour tout ce qui concerne les Nosairis, n'en fait pas moins un grand éloge du livre de M. Dussaud, dont il dit, entre autres choses : « Le grand mérite de M. Dussaud est de nous avoir ouvert de nouvelles et importantes sources d'informations, à savoir les manuscrits conservés dans les bibliothèques d'Europe. Les analyses, les copieux extraits faits par lui étendent notablement le champ de nos connaissances, extrêmement limité avant lui. » Mais il ajoute aussitôt avec raison : « L'intelligence, la mise en œuvre méthodique de cette littérature étrange, hérissée d'incorrections et d'obscurités voulues, formée de rhapsodies incohé-

rentes, de fragments empruntés aux livres religieux des sectes voisines, seront seulement possibles le jour où les principaux de ces textes auront été édités, traduits et étudiés séparément. » M. Dussaud ne publiera-t-il pas ces textes un jour, au moins ceux que possède la Bibliothèque nationale ?

— Le deuxième ouvrage, rédigé en collaboration par MM. Dussaud et F. Macler, est une nouvelle et fort intéressante contribution à l'épigraphie orientale. Il est divisé en deux parties. La première contient le récit d'une exploration dans la région volcanique du Safâ avec le relevé et l'explication d'un grand nombre de graffites, tracés vers le IIIe siècle environ par les soldats indigènes au service de Rome. Ces graffites avaient déjà été partiellement révélés, et étudiés par MM. de Vogüé, David-Heinrich Müller, Waddington, von Oppenheim, et surtout par M. Joseph Halévy, qui, le premier, avait réussi à trouver la clé de leur déchiffrement. Mais il était fort désirable qu'il en fût donné une reproduction plus complète et plus exacte. C'est ce qui a été fait par MM. Dussaud et Macler. Il faut leur savoir gré d'avoir rendu ce signalé service à la philologie sémitique et aussi d'avoir dans quelques pages préliminaires, précédant celles où chaque inscription est minutieusement examinée, fixé nettement les caractères de l'alphabet et du dialecte safaïtiques.

Nos voyageurs ont achevé leur voyage par l'étude archéologique du Djebel Ed-Drûz, ce qui leur a permis de copier un grand nombre d'inscriptions, soit grecques, soit nabatéennes, dont quelques-unes seulement étaient connues. L'étude de ces inscriptions fait l'objet de la deuxième partie du volume. Le soin avec lequel les relevés ont été exécutés, et la science avec laquelle chaque inscription est interprétée font le plus grand honneur à MM. Dussaud et Macler. L. C.

Mémoires de CHARLES GOUYON **baron** DE LA MOUSSAYE **(1553-1587)**, publiés d'après le manuscrit original par G. VALLÉE et P. PARFOURU. Paris, Perrin, 1901, in-8 de XXXIV-248 p., avec 32 pl. — Prix : 8 fr.

Sous le titre de *Mémoires*, ce document est en réalité la vie d'une femme écrite par son mari. Les incidents ordinaires d'ordre privé se mêlent donc à des faits d'histoire contemporaine, et nous avons ainsi, sans fard, un très curieux tableau des mœurs bretonnes du XVIe siècle. Il se trouve même que, — chose rare dans la vieille province armoricaine, — les deux fiancés d'abord, époux ensuite, sont protestants et du nombre des serviteurs du Béarnais, luttant contre la Ligue et le duc de Mercœur. Beaucoup de renseignements généalogiques s'ajoutent aux notices biographiques très complètes que les auteurs ont très heusement multipliées, en y joignant toutes les indications de sources désirables et des tables parfaites, qui font de leur ouvrage un vrai trésor d'érudition.

Ce Charles Gouyon de la Moussaye était de la famille des Matignon. C'est au château de Combour qu'il rencontra Claude, fille de sire de Chastel, lieutenant du roi en Basse-Bretagne, dont la beauté et la vertu le séduisirent. Il avait passé sa jeunesse à la cour et s'était lié avec Guy de Riart, qui épousa bientôt la sœur aînée de Claude. Pour plaire à sa belle, qui était huguenote, Charles s'enrôla dans l'armée du prince de Condé, battu et tué à Jarnac. L'année suivante, lors du voyage de Charles IX en Bretagne, il retrouva Claude à la cour. Catherine de Médicis l'avait prise parmi ses filles d'honneur et favorisa son mariage, qui fut célébré au château de Gaillon en présence du Roi.

Les jeunes époux, revenus en Bretagne, purent ainsi échapper à la Saint-Barthélemy. Vivant d'amour au château de la Rivière-de-la-Moussaye, ils y eurent onze enfants; mais la pauvre femme mourut à la peine en 1587; et son mari, qui l'avait tant aimée, se jeta à corps perdu dans la guerre civile, en souvenir de celle dont il avait embrassé la religion. Dans cette campagne contre les catholiques et le duc de Mercœur, il rencontra La Noue au moment où il se faisait tuer au siège de Lamballe, et épousa sa fille Anne; mais il mourut l'année même, en 1593, avant la naissance d'une fille, enlevée en bas âge. Sa descendance devait s'éteindre à la huitième génération, son arrière petite-fille, Henriette de Montbourcha, étant devenue la femme du duc de Coigny, qui vendit en 1782 la terre et le marquisat de la Moussaye.

C'est par des travaux spéciaux de ce genre que bien des faits de l'histoire générale sont éclaircis : ils méritent de ne point être négligés.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Boniface-Louis-André de Castellane (1758-1837). Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-8 de 378 p. avec 18 grav. hors texte et 5 héliogr. — Prix : 7 fr. 50.

Cette biographie est moins le tableau complet, proportionné dans ses parties, de la vie d'un homme public qu'une œuvre de piété filiale. Mme la comtesse de Beaulaincourt-Marles l'a signé, sans pourtant placer son nom au-dessous de celui de son aïeul ; elle s'est bornée à dépouiller des correspondances privées et, par une longue série d'extraits, à faire connaître la vie de ses parents, de 1789 à 1830. B.-L.-A. de Castellane, préfet des Basses-Pyrénées sous l'Empire, a été témoin, en cette qualité, des dramatiques entrevues de Bayonne en 1808 entre les Bourbons d'Espagne et Napoléon ; comme pair de France, il a siégé dans le procès de Ney et dans celui des ministres de Charles X ; ses lettres, telles qu'elles sont publiées, ne fournissent aucun détail, aucune appréciation sur ces événements ; à peine les mentionne-t-il. Rien non plus sur l'hospitalité donnée dans son château d'Acosta à Mme de Staël. Les lettres expédiées en Russie et en Prusse pendant

l'hiver de 1812 sont un peu plus intéressantes, car elles peignent au vif les inquiétudes des familles présentes pour leurs enfants dans la Grande Armée en retraite, et aussi leurs illusions, puisqu'on leur faisait croire que Wellington avait perdu la bataille de Salamanque et que le passage de la Bérésina avait été une affaire heureuse (p. 171-173).

Dans la correspondance du temps de la Restauration, on peut signaler quelques pages sur la vie de château en Auvergne, où figure la bizarre silhouette de l'abbé de Pradt, et le journal de deux voyages en Italie, où on remarquera le récit de l'audience accordée à l'ex-préfet impérial par « S. M. l'archiduchesse » Marie-Louise (p. 267).

L'illustration est abondante, trop peut-être. A côté d'intéressants portraits de famille, on rencontre des vues de Genève ou de Saint-Germain-en-Laye qui ne se justifient guère que par les noms de ces villes imprimés au regard. Parmi les *lapsus* à corriger, je signalerai Talleyrand qualifié de ministre de l'intérieur (p. 196) et M. de Castellane (père) de « général de division » (p. 203). Aassan en Suisse (p. 49) m'a tout l'air d'être Aarau. En résumé, ceux qui ont pris plaisir à lire le volumineux Journal du maréchal de Castellane, en parcourant le livre de Mme de Beaulaincourt, pénétreront plus avant dans la connaissance du milieu où il a été élevé, des relations familiales et mondaines qu'il a cultivées durant la première partie de sa carrière.

L. P.

Gutenberg-Forschungen, von Dr Gotfried Zedler. Leipzig, Harrassowitz, 1901, in-8 de 165 p. et 4 phototypies. — Prix : 8 fr. 75.

L'auteur présente ces recherches sur les origines de l'imprimerie à l'occasion des fêtes célébrées l'an dernier en l'honneur de Gutenberg et de son invention. Dans un premier chapitre nous trouvons exposé comment, d'après M. Zedler, la découverte de l'imprimerie est sortie des impressions faites avec des timbres ou poinçons et usitées au xve siècle par les relieurs appelés peut-être à ce moment *impressores*. Un exemple est fourni par la reliure d'un missel mayençais conservé dans le Musée de la Société d'histoire et d'archéologie de Nassau. Cette reliure est d'un nommé Henne Cranz qui fut peut-être un des ancêtres des imprimeurs parisiens de même nom. A côté de ce volume est conservé un fragment de missel dont les lettres et notes de musique sont imprimées par le même procédé à l'aide de poinçons. M. Zedler pense que Gutenberg s'occupait à Strasbourg de reliure et que l'emploi des poinçons l'amena à la découverte de l'imprimerie. Vers la même époque un orfèvre d'Avignon se servait également de lettres gravées à l'extrémité de poinçons en métal. Après avoir étudié, à l'aide des documents qui nous sont restés, les tentatives diverses de Gutenberg, ses déboires, ses emprunts à l'église Saint-Thomas et ailleurs, M. Zedler se livre dans

un second chapitre à une discussion savante des relations étroites de la Bible dite de trente-six lignes avec celle dite de quarante-deux lignes, et sur la manière dont leurs caractères ont été obtenus. Il suit alors Gutenberg à Mayence, où eut lieu son association, puis son procès avec Fust. Il compare le caractère de la Bible de quarante-deux lignes à celui des Lettres d'indulgence et du Catholicon. Puis passant aux impressions de Pfister, M. Zedler compare la Bible de trente-six lignes aux impressions de Mayence obtenues avec le même type de caractère et conclut à leur origine commune comme création de Gutenberg. Dans un cinquième chapitre il montre Gutenberg comme le conducteur des imprimeries de Humery à Mayence et de Bechtermunz à Eltville. Dans un sixième chapitre il examine comment continuèrent à être utilisés les caractères laissés par Gutenberg. Enfin dans un dernier chapitre et comme conclusion, M. Zedler discute avec Falk l'interprétation de l'épitaphe d'Adam Gelthuss à la mémoire de Gutenberg.

Ce travail est savamment étudié et constitue une précieuse contribution à l'histoire des origines de l'imprimerie. A. G.

BULLETIN

Disquisitio chronologica *quo tempore et quamdiu verbum incarnatum homo, vixerit inter homines in terra*, auctore *F. J. P. G. von Etten*. Rome, Desclée, 1900, in-12 de 63 p. — Prix : 1 fr. 75.

On sait combien précieuse est une chronologie claire, et aussi certaine que possible, de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, combien indispensable pour comprendre l'histoire de l'Évangile, afin de mettre en évidence son authenticité et son accord avec les historiens profanes, pour répondre à beaucoup d'objections de l'incrédulité moderne. Telle est la raison d'être de cet opuscule. L'auteur s'est appliqué spécialement à fixer la date de la Nativité. Il la place d'abord (chap. IV et V) vers la fin de l'an 748 U. C.

Puis il établit que le Christ est né « *probabilissime* » à la date traditionnelle du 25 décembre. Les chapitres suivants (VI à X) viennent corroborer la date 748. — Les résultats de cette discussion scientifique sont très bien appuyés et très traditionnels.

Différents schémas et tables de chronologie comparée permettent de suivre aisément les démonstrations de l'auteur. B. C.

La Réalité des apparitions angéliques, par le R. P. Maréchaux. Paris, Téqui, 1901, in-18 de x-140 p. — Prix : 1 fr. 25.

Nous avons annoncé (*Polybiblion*, t. LXXXVIII, p. 143) le premier ouvrage du R. P. Maréchaux : *La Réalité des apparitions démoniaques*. Le présent volume peut en être considéré comme la suite. Après avoir mis en relief les efforts de Satan pour ébranler l'Église et persécuter les saints, il était très à propos de montrer l'armée céleste venant au secours des amis de Dieu. Les apparitions angéliques relevées dans la Bible sont bien connues. Mais on lira avec plaisir et intérêt les secours que les anges ont souvent

apportés aux martyrs, aux vierges et aux anachorètes. Jusque dans notre siècle, le P. Maréchaux relève un grand nombre d'apparitions angéliques. Ces apparitions se rencontrent dans les vies des saints et notamment chez les Bollandistes. Mais groupées ici en faisceau, elles produisent un tout autre effet. Le P. Maréchaux reconnait bien que parmi les apparitions qu'il rapporte plusieurs peuvent être de simples visions ; mais il en est un certain nombre qu'il croit avoir été réellement physiques et qui ont eu pour témoins un grand nombre de personnes. En résumé, c'est un joli volume, qui fera peut-être moins d'effet que le premier, mais qui sera plus goûté des âmes pieuses. D. V.

Notions de botanique *conformes aux programmes du 27 juillet 1897 pour l'enseignement secondaire des jeunes filles (1re et 2e année)*, par S.-N. DE MONTILLE. Paris, Alcan, 1900, in-12 de VIII-342 p., avec 345 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un excellent petit volume dénué de toute nomenclature et par suite ne surchargeant nullement l'esprit des jeunes filles auxquelles il est destiné. Suivant le programme officiel, il se propose d'apprendre aux élèves à voir, à comparer et à décrire les objets de botanique qu'elles ont sous les yeux, et de développer ainsi le sens de l'observation. Divisé en vingt et une leçons représentant autant d'heures de classe, il contient, sous une forme très condensée, tout un traité de botanique usuelle et suffisante. Les sept premières parlent des différents organes de la plante et de la classification; les autres décrivent le caractère des familles principales. Deux leçons sont données à la distribution des végétaux à la surface du globe et aux principales régions de cultures en France. — Pas de théories risquées dans cet ouvrage, ce qui permet de le recommander à tous. A.-A. FAUVEL.

Les Orages à grêle et le tir des canons, par F. HOUDAILLE. Paris, Alcan, 1901, in-12 de 244 p. avec 63 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Un historique de l'invention et de l'organisation du tir du canon contre la grêle; un petit traité météorologique de l'origine et de la formation de la grêle; l'exposé et la description des différents systèmes de matériel d'artillerie pour cette destination spéciale; enfin l'organisation et le mode de fonctionnement des stations de tir; tels sont les sujets traités et développés dans ce volume. Il faut y ajouter, à titre d'annexe, trois rapports de l'auteur, l'un concernant une mission d'étude sur cet objet remplie par lui en Italie, un autre sur les résultats obtenus en ce pays dans le cours de 1899 et 1900, le troisième rendant compte d'un concours international des associations de tir contre la grêle, tenu en novembre 1900, à Padoue.

Pour les propriétaires de vignobles et autres biens ruraux qui ont, comme l'auteur, pleine confiance en l'efficacité de ce système de défense météorologique, le petit volume de M. Houdaille constitue un manuel excellent. Quant à l'efficacité de ce procédé balistique, l'avenir seul pourra en décider; car l'expérience est encore trop récente, et les savants compétents ne sont pas tous unanimes à ce sujet. C. DE KIRWAN.

Don Juan Tenorio, par ZORRILLA. Traduction par HENRI DE CURZON. Paris, Fischbacher, s. d., in-16 de 240 p. — Prix : 3 fr.

C'est en Espagne une très ancienne coutume que d'aller, le soir des Morts, voir représenter dans les théâtres les aventures de Don Juan. J'ignore si le célèbre *Burlador de Sevilla* fut jamais joué à l'occasion du

2 novembre ; mais l'imitation qu'en fit Antonio de Zamora sous le titre de *No hay deuda que no se pague* (Il n'est pas de dette qui ne se paie) l'était encore il n'y a pas plus d'une soixantaine d'années. Vers cette époque, la vieille *comedia* fut détrônée par le drame romantique de Zorrilla, lequel gagna du premier coup la faveur du public. Depuis lors il semble que le succès de *Don Juan Tenorio* aille sans cesse grandissant. Une œuvre aussi populaire méritait d'être répandue en France. La traduction qu'en donna jadis M. Achille Fouquier n'est pas facile à trouver dans la vaste collection de la *Revue britannique*. M. de Curzon, avec un zèle très louable, vient de publier une version nouvelle, plus accessible, et coquettement imprimée. On lui doit aussi la traduction d'un intermède attribué à Cervantes : *Les Deux Bavards*, paru depuis peu à la librairie Privat, de Toulouse. L. R.

Mes Amis et mes livres, par Marie Jenna. Paris, Téqui, 1901, in-16 de 198 p., illustré. — Prix : 3 fr.

Être pour les honnêtes gens un guide dans le choix des auteurs et des livres à faire entrer, avant tous autres, dans une bibliothèque, tel a été le but de Mme Marie Jenna quand elle a publié le présent ouvrage.

Jugeant les écrivains à leurs œuvres comme l'on juge un arbre à ses fruits, elle nous parle « des hommes et des livres qui ont tenu le plus de place dans sa vie et dans ses pensées, » de ses « auteurs favoris », à savoir : Trébutien, qui a publié le *Journal* d'Eugénie de Guérin, Antoine de Latour, le traducteur des *Prisons* de Silvio Pellico, Dupanloup, Auguste Nicolas, Lamartine, Laprade, Victor Hugo, Maurice de Guérin, le P. Lacordaire, Lasserre, Mme de Sévigné, Mlle de Condé, Veuillot, Mistral, Roumanille, Aubanel, Dickens, Alphonse Daudet, Paul Déroulède.

En tout, dix-huit articles, dont chacun est accompagné d'une photogravure. Nous signalons au lecteur le portrait du P. Lacordaire et celui d'Alphonse Daudet. Arbey.

O Rio de Janeiro em 1900; visitas e excursoes, por Ferreira da Rosa. 2e édit. Rio de Janeiro, typ. Aldina, s. d., in-8 de xi-609 p.

Peu de bibliophiles assurément possèdent l'*Almanach historico da Citadel de S. Sebastião do Rio de Janeiro em 1799*, publié il y a cent ans, par Antonio Duarte Nuñes. La préface du livre que nous présentons aux lecteurs du *Polybiblion* donne un curieux aperçu de cet almanach-annuaire, pour mieux faire comprendre le développement extraordinaire et les progrès réalisés en un siècle dans la capitale du Brésil. La population, le commerce, l'industrie ont augmenté depuis ce temps dans des proportions grandioses, et c'est ce que l'on peut constater dans le bel ouvrage illustré de M. Ferreira da Rosa, qui n'a omis aucun détail intéressant pour nous donner une idée complète et exacte de Rio de Janeiro. Non content de faire une description de la ville, l'auteur reproduit en tête de son livre la lettre authentique de Pero Vaaz de Camimha, le navigateur portugais qui découvrit la terre du Brésil; cette lettre, écrite à bord de son navire, est adressée au roi Don Manuel et datée du 1er mai 1500. Puis il réédite l'histoire de la province de Santa-Cruz (autrement dit le Brésil), imprimée en 1576, à Lisbonne; cette histoire en quatorze chapitres, qui a pour auteur Pero de Magalhães de Gandavo et qui est dédiée à D. Leonis Perreira, gouverneur des Indes portugaises, est la première publication connue concernant le Brésil. Comme on le voit, l'œuvre qu'a entreprise M. Ferreira da Rosa, est un monument

historique et géographique, qui vient dignement célébrer le quatrième centenaire de la découverte de son pays; il a d'autant plus de mérite, que les publicistes brésiliens ne trouvent guère d'encouragements autour d'eux, ainsi qu'il le déclare lui-même. Il serait pourtant difficile de croire que ce livre ne rencontre pas, dans l'Amérique du Sud, beaucoup d'admirateurs, et la seconde édition que nous avons sous les yeux montre qu'il a obtenu déjà quelque succès. G. Bernard.

Au Pays de la charité, par l'abbé Leroy. Abbeville, Paillart, s. d., in-8 de 125 p., illustré. — Prix : 0 fr. 80.

Avez-vous lu cet opuscule du P. de Ravignan, édité il y a près d'un demi-siècle, intitulé : *Les Jésuites, leurs constitutions...?* M. l'abbé Leroy vient de faire le même travail pour les Petites-Sœurs des Pauvres, à l'occasion de leur centenaire. Il a su parsemer d'anecdotes égayantes un livre où l'on trouvera, avec les faits qui ont marqué les diverses phases de leur existence, tous les renseignements nécessaires soit aux érudits qui ont à cœur de connaître l'histoire des Petites-Sœurs depuis leur fondation jusqu'à nos jours, soit aux âmes d'élite que leur vocation incline de ce côté, soit enfin aux gens du monde qui désirent faire admettre dans une de ces maisons les miséreux auxquels ils s'intéressent. Tout y est. Origine de la congrégation : elle a été fondée en 1840, à Saint-Servan, en Bretagne. Son but : secourir les pauvres âgés et infirmes des deux sexes, sans distinction de religions, sans fonds ni revenus, au moyen des seuls dons de la charité publique. Son organisation, ses statuts. Comment ces admirables filles s'y prennent pour recueillir les vieillards et leur procurer la nourriture de chaque jour. Aujourd'hui, 5,200 petites-sœurs, de tout rang et de toute nationalité, soignent 42,000 vieillards qui ont appartenu à toutes les classes de la société. Leurs maisons se sont répandues partout, en France et à l'étranger. La liste en est donnée à la fin du volume. Et, pour compléter, de gentilles gravures représentent d'une manière très vivante ce que l'on rencontre dans chacune de ces maisons : cour, chapelle, cuisine, réfectoire, infirmerie, dortoir, cimetière, voiture, courses, vieillards, etc. Comparez avec les établissements de l'Etat ! Du Clos.

Die Cistercienser in Dargun von 1172 bis 1300; ein Beitrag zur Meklemburg-pommerschen Colonisations-geschichte, von Albert Wiese. 2e éd. Güstrow, Kitzing, 1899, in-8 de 96 p.

L'abbaye cistercienne de Dargun, en Mecklembourg, colonie d'abord de l'abbaye danoise d'Esrom, puis, après une éclipse, de l'abbaye allemande de Doberan, est un bon type de ces fondations monastiques, installées hardiment en plein pays slave et païen, qui furent les auxiliaires si utiles de *Drang nach Osten*, de la poussée vers l'est du germanisme et du christianisme à la fois. C'est ce qui donne un peu plus qu'un intérêt local à la monographie solide dans laquelle M. Wiese en a retracé les origines et étudie l'histoire et l'administration de 1172 à 1300. E. J.

Ma Conversion et ma vocation, par le R. P. Schouvaloff. 3e éd., précédée d'une Introduction, suivie d'un *Appendice sur l'Union de prières pour le retour de la Russie à l'unité catholique*. Paris, Téqui, 1901, in-12 de xx-xxxv-368 p., avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre où le R. P. Schouvaloff raconte sa conversion et sa vocation date

de plus de quarante ans. Cela seul me dispense d'en parler longuement aujourd'hui. Je dirai donc simplement que cette nouvelle édition est précédée d'une Introduction du P. Berthet, qui rattache le souvenir du R. P. Schouvaloff au mouvement de prières qui s'est établi dans le monde catholique pour obtenir le retour de la Russie schismatique à l'unité. Par là le volume se lie à des préoccupations très actuelles, ce qui lui vaudra certainement un regain de sympathies auprès des lecteurs chrétiens.

ÉDOUARD PONTAL.

La Cité du sang, par MAURICE TALMEYR. Paris, Perrin, 1901, in-16 de 288 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume porte en premier titre : *Tableaux du siècle passé*. L'auteur veut parler du XIXe siècle, et dit bien ; mais cela surprend tout d'abord : on oublie volontiers que l'on vieillit. Les aspects de notre société contemporaine que décrit M. Maurice Talmeyr sont généralement pittoresques ou caractéristiques. — *La Cité du sang* nous montre le marché de la Villette, et le gigantesque approvisionnement de viande que réclame constamment Paris, cinquante à soixante mille bêtes par semaine. — Dans *un bourg de France*, est évoquée et gravée avec amour, comme une eau-forte artistique, la silhouette originale d'un coin de Périgord. — *Le Marchand de vin*, tenant lui-même son comptoir, apparaît, ayant été observé de près, comme une puissance politique en déclin, du moins à Paris. — Passez ensuite chez ceux qui fabriquent ces bouteilles, dont nous oublions souvent qu'elles coûtent des milliers d'existences d'hommes et d'enfants : le métier de *verrier* est dur et meurtrier ; mais au fond c'est moins à l'assainir et à l'adoucir qu'à supprimer le patron que visait la grève organisée à Carmaux, de juillet à octobre 1895, et dont est sortie la verrerie ouvrière d'Albi, fondée en faisant appel aux haines les plus sauvages, et source de cruelles déceptions. — Jetons un regard d'adieu (novembre 1900) sur la dernière exposition, aux prétentions éducatrices, l'*École du Trocadéro*. — Et le volume se termine par une étude dont le titre convient trop bien, et ne fait pas grand honneur à la fin du dernier siècle, *l'Age de l'affiche*, coloriage frivole, souvent grimaçant et laid, souvent obscène, qui, au dire de l'auteur, résume aussi complètement, aussi mystérieusement le monde moderne que les enluminures des vieux portails, solidement fixés sur la pierre, en résument un autre. N'est-ce pas pourtant un heureux indice que depuis quelque temps apparaissent plus fréquentes, ailleurs même que dans les gares, les images de pays, de villes et de monuments, destinées à séduire les voyageurs, et aidant au moins à faire voyager l'imagination des passants ?

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — On annonce la mort de M. Alexandre SOREL, éminent magistrat et érudit des plus remarquables. Né à Paris en 1826, il s'était fait inscrire comme avocat au barreau de cette ville. Le 13 juillet 1870, il fut nommé juge au tribunal de Compiègne, puis appelé à présider ce tribunal à partir du 10 août 1878. M. Alexandre Sorel a publié divers ouvrages sur la jurisprudence. Mais l'attention a été surtout attirée sur lui par divers travaux qui le placent à un rang très honorable parmi les historiens français. Voici la liste de ses œuvres les plus importantes : *Assassinat de Mgr*

l'archevêque de Paris. Verger, sa biographie et son procès, par un sténographe (Paris, 1857, in-18) ; — *Dommages causés aux champs par le gibier (lapins, lièvres, sangliers, etc.). De la responsabilité des propriétaires des bois et forêts et locataires de chasses. Examen de la doctrine et de la jurisprudence en cette matière ; suivi du texte de nombreuses décisions judiciaires* (Paris, 1861, in-8) ; — *Stanislas Maillard, l'homme du 2 septembre 1792. Notice historique sur sa vie, où il est démontré, entre autres choses, qu'il n'a jamais été huissier au Châtelet, publiée d'après des documents authentiques entièrement inédits, avec des fac-simile de son écriture* (Paris, 1862, in-12) ; — *Le Couvent des Carmes et le séminaire de Saint-Sulpice pendant la Terreur. Massacres du 2 septembre 1792. Emprisonnements. Liste des détenus. Documents inédits. Plans et fac-simile* (Paris, 1863, in-8 ; — *Chasse à tir et à courre. Du Droit de suite et de la propriété du gibier tué, blessé ou poursuivi. Examen de la législation, de la doctrine et de la jurisprudence* (Paris, 1864, in-8) ; — *Épître d'Antoine Loisel à son ami Étienne Pasquier* (Beauvais, 1864, in-8) ; — *Codes et lois usuelles classés par ordre alphabétique. Édition conforme à la législation la plus récente, collationnée sur les textes officiels* (Paris, 1865, gr. in-8), en collaboration avec M. Augustin Roger ; — *Compiègne et Morat ; fragment historique* (Beauvais, 1865, in-8) ; — *Le Château de Chantilly pendant la Révolution. Arrestations dans le département de l'Oise en 1793. Emprisonnements à Chantilly. Liste complète des détenus. Documents inédits* (Paris, 1872, in-8) ; — *Nouveau Dictionnaire de la taxe en matière civile, suivi du texte des tarifs en vigueur, par M. Boucher d'Argis, conseiller à la cour d'Orléans. 2e édition, considérablement augmentée, revue et mise au courant de la doctrine et de la jurisprudence jusqu'à ce jour* (Paris, 1874, in-8) ; — *Traité de l'action publique et de l'action civile en matière criminelle par Claude Mangin. 3e édition revue et mise au courant de la doctrine, de la jurisprudence et de la législation, jusques et y compris la loi du 29 décembre 1875* (Paris, 1876, in-8) ; — *Du Droit de suite et de la propriété du gibier tiré, blessé ou poursuivi ; examen de la doctrine et de la jurisprudence. 2e édition, considérablement augmentée et suivie du Traité du droit de suite par Le Verrier de la Conterie* (Paris, 1877, in-12) ; — *La Maison de Jeanne d'Arc à Domrémy* (Orléans, 1886, in-8) ; — *La Prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne et l'histoire des sièges de la même ville sous Charles VI et Charles VII, d'après des documents inédits. Avec vues et plans* (Orléans, 1889, in-8).

— M. Edmond Audran, le célèbre compositeur, est mort le 16 août, à Tresceville (Oise), à l'âge de 59 ans. Il naquit à Lyon, le 11 avril 1842. Après avoir fait ses études musicales à l'école Niedermeyer, où il obtint, en 1859, le prix de composition, il suivit son père à Marseille en 1861 et devint organiste de l'église Saint-Joseph de cette ville. Tout en accomplissant ses fonctions de maître de chapelle, il faisait jouer au théâtre de Marseille divers opéras-comiques ou opérettes, tels que : *L'Ours et le Pacha* (1862) ; — *La Chercheuse d'esprit* (1864) ; — *La Niversaise* (1866) ; — *Le Petit Poucet* (1868) et *le Grand Mogol* (1876), qui obtint un grand succès. Appelé à Paris, en 1881, par M. Cantin, directeur des Bouffes, il écrivit la musique de plusieurs opéras-comiques sur les livrets composés par MM. Chivol et Daru, dont il fit ses principaux collaborateurs. C'est avec eux qu'il donna *la Mascotte* (1881), opéra-comique en trois actes qui eut un succès extraordinaire ; — *La Dormeuse éveillée* 1883) ; — *Pervenche* (1885) ; — *Le Paradis de Mahomet* (1887) ; — *Gillette de Narbonne* (1900). La même année il donnait, sur un livret de M. Marc Boucheron : *Miss Helyett*, et, sur les paroles de MM. Busnach et Vanloo, *l'Œuf rouge*. Comme autres pièces du même genre on peut citer encore de M. Audran : *Les Pommes d'or* ; — *Serment d'amour* ; — *La Cigale et la Fourmi* ; — *La Fiancée des Verts-Poteaux* ; — *Le Puits qui parle* ; — *Miette* ; — *l'Oncle Célestin* ; — *La Fille à*

Cacolet; — *Article de Paris*; — *Sainte Freya*; — *Mon Prince*; — *Madame Suzette*; — *Photis*; — *L'Enlèvement de la Toledad*; — *La Duchesse de Ferrare*; — *M. Lohengrin*, etc. En 1873, M. Audran avait composé une *Messe* avec soli, chœurs et orchestre, qui fut exécutée à Marseille d'abord et plus tard à Saint-Eustache de Paris. M. Audran fut un des maîtres de l'opérette. On lui doit des airs pleins d'originalité qui sont devenus populaires. Mais on ne peut s'empêcher de regretter que cet ancien maître de chapelle ait trop souvent mis son remarquable talent au service de livrets dont les auteurs n'avaient qu'un médiocre respect pour la morale.

— La philologie a fait une perte sensible en la personne du Dr Karl Weinhold, le distingué professeur de langue et de littérature à l'Université de Berlin, lequel vient de mourir à l'âge de 77 ans. C'est en 1851 qu'il attira d'abord l'attention par son ouvrage sur les femmes allemandes pendant le moyen âge. Il publia ensuite divers travaux sur la mythologie, le folk-lore et la littérature allemande. Plus tard il s'occupa spécialement de philologie et fit paraître un certain nombre de volumes sur les dialectes allemands, ouvrages dont plusieurs sont fort estimés des spécialistes.

— On annonce encore la mort de MM. : le chanoine Cahour, ancien aumônier du lycée de Nantes, et érudit archéologue, mort à 89 ans, lequel fut pendant quelques années président de la Société archéologique de Nantes, et qui laisse, entre autres ouvrages : *Notice historique et critique sur saint Émilion, évêque de Nantes, mort à Autun au* VIII*e siècle* (Nantes, 1859, in-18) ; *Vie de M. Orain, prêtre, confesseur de la foi pendant la Révolution* (Nantes, 1860, in-18) ; — Pierre-Antoine Camus, homme de lettres ; — Eugène Diaz, compositeur de musique, auteur notamment de *la Coupe du roi de Thulé* et de *Benvenuto Cellini* ; — Henderson, colonel d'artillerie en retraite, ancien directeur des archives au ministère de la guerre et chef de la section historique à l'état-major de l'armée ; — Michel Noë, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Perpignan, auteur de divers romans ; — Édouard Siebecker, ancien journaliste, qui avait collaboré au *Figaro*, au *Nain jaune*, au *Corsaire*, etc., et avait publié quelques romans, ainsi que diverses études sur l'Alsace ; — Eugène Souchière, directeur du *Nouvelliste de Rouen*, lequel, après avoir débuté au *Courrier de la Vienne*, avait longtemps collaboré à la *Patrie*, au *Gaulois*, et au *Patriote de Normandie*.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Evelyn Abbott, un des professeurs les plus en vue de Balliol, connu par certains ouvrages estimés, tels que : *Hellenica* ; *History of Greece*, et surtout par une biographie de Jowett, écrite en collaboration avec le professeur L. Campbell ; — Luigi Maria de Alberti, explorateur connu, mort à Sassari, à 60 ans ; — Max Barack, auteur de poésies en dialecte allemand du Palatinat, mort le 1er septembre, à Stuttgart, à 60 ans ; — le poète Nicolas Biernaki-Rodoc, mort le 31 août à Lemberg ; — Dr Ewald Böcker, professeur et poète, mort le 29 août, à Kösen, à 58 ans ; — Dr Ad. Buff, conservateur des archives de l'État, qui laisse des ouvrages sur l'histoire de l'art, mort récemment à Augsbourg, à 63 ans ; — Dr Friedrich Chrysander, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la musique, mort le 4 septembre, à Bergerdof, à 75 ans ; — Edward Cloves, l'éditeur bien connu ; — Dr Alwin von Coler, médecin militaire, ancien professeur, mort à Berlin, le 26 août, à 71 ans ; — Franz Ebhardt, éditeur à Berlin, mort le 20 août ; — Dr Peter Egenoff, philologue et professeur de gymnase, mort le 6 septembre, à Heidelberg, à 50 ans ; — Mme Viner Ellis, fille de l'archéologue anglais bien connu, Dr Raine, laquelle laisse d'intéressants

romans, tels que : *Sylvestra; Marie; Mariette*, et a donné de nouvelles éditions annotées des romans de Fanny Burney : *Evelina* et *Cecilia* ; — Dr Adolf FICK, professeur de physiologie à Wurzbourg, mort à Seebad Blankenberghe, le 17 août, à 72 ans ; — Dr Wilhelm HARSTER, historien allemand, directeur du gymnase de Fürth, mort le 18 juin dans le Tyrol ; — Dr Moses HARVEY, mort le 3 septembre à St. John (Terre-Neuve), lequel laisse divers ouvrages sur l'île de Terre-Neuve, par exemple : *Newfoundland, the oldest British Colony* (1883) ; *Text-Book of Newfoundland History* (1883) ; — Mme Julie VON HAUSMANN, femme poète, morte récemment à Saint-Pétersbourg, à 76 ans ; — Dr Rudolf HAYM, professeur de philosophie et d'histoire de la littérature allemande, l'un des principaux commentateurs de Schopenhauer, ancien député à l'Assemblée nationale de Francfort en 1848, mort le 27 août, à Saint-Antoine (Alberg), à 80 ans ; — le libraire bien connu Heinrich Carl HUCH l'aîné, mort le 15 août à Quedlinburg, à 84 ans ; — — Dr KELLER, l'un des éditeurs du *Berliner Tageblatt* et auteur d'un certain nombre de nouvelles, mort récemment, à 47 ans ; — Dr Ignaz KLEMENCIE, professeur de physique à l'Université d'Innsbruck, mort à Tressen, dans la Carniole, à 48 ans ; — Francis LAWLEY, qui fut pendant de longues années attaché à la rédaction du *Daily Telegraph* ; — Dr Karl LIND, historien autrichien, mort le 30 août, à Vienne ; — Grigori Alexandrowith MATCHTEV, romancier russe, mort récemment à Ialta (Crimée), à 51 ans ; — Charles MELDRUM, le savant directeur de l'Observatoire royal Alfreld, de l'île Maurice, qui avait attiré l'attention des spécialistes par ses remarquables observations météorologiques, mort à Édimbourg, le 28 août, à 80 ans ; — Robert MORISON, très en vue dans le monde littéraire d'Édimbourg, l'un des soutiens de la grande librairie W. et R. Chambers ; — le baron Nicolas NISCO, historien italien, mort à San-Giorgio-la-Montagna ; — Étienne PATRU, professeur d'histoire et de politique, mort le 15 août, à Genève, à 69 ans ; — Émile POHL, poète de mérite, mort à Ems, le 19 août, à 67 ans ; — G. T. RUSSEL, mort prématurément avant d'avoir terminé la nouvelle édition du *London Library Catalogue*, qu'il préparait sous la direction de Dr Hagberg Wright ; — Dr S. D. SCHAGINJAN, professeur de médecine à l'Université de Moscou, mort le 1er septembre à Rostow (Don), à 42 ans ; — Dr Wilhelm SCHIMPER, professeur de botanique, mort à Bâle, le 10 septembre, à 46 ans ; — Prof. SCHOTT, savant américain, connu par ses importants travaux de géodésie, mort le 31 juillet, à Washington, à 74 ans ; — Dr Victorin SERSAVY, professeur de mathématiques à Vienne, mort le 17 août, à 53 ans ; — Friedrich August SIMROCH, éditeur berlinois d'ouvrages sur la musique, mort à Lausanne, le 20 août, à 65 ans ; — Rodolphe de SOUZA DANTAS, journaliste, avocat et homme politique brésilien, qui avait été ministre de l'intérieur, des cultes et de l'instruction publique en 1882 ; — Sir Edward STRACHEY, mort le 24 septembre, fort connu par sa publication de la *Mort d'Arthur*, qui parut d'abord dans le *Globe* et qui laisse également quelques ouvrages sur les questions théologiques ; — Dr Otto SUTERMEISTER, professeur de littérature allemande à Berne, mort le 15 août, à 69 ans ; — Mgr Bernado-Augusto THIEL, évêque de Costa-Rica, prélat très estimé dans l'Amérique centrale, lequel a publié des ouvrages importants sur l'histoire religieuse des républiques de Costa-Rica et de Nicaragua ; — — Dr Wilhelm TOMASCHEK, professeur de géographie et d'ethnographie, mort le 9 septembre, à Vienne, à 60 ans ; — Dr KARL WEINHOLD, professeur et membre de l'Académie royale des sciences de Berlin, mort à Bad Rauhein, le 15 août, à 77 ans ; — Gunnar WENNERBERG, poète suédois, mort récemment à Stockholm, à 84 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 23 août, M. S. Reinach lit un mémoire sur le dieu grec Télesphore. Ce dieu, d'origine septentrionale, serait une divinité thrace importée en Grèce après la dynastie macédonienne. M. P. Violet reprend la lecture de son étude sur les États généraux de 1484, et les États provinciaux (Normandie et Languedoc.) — Le 30 août, M. S. Reinach informe l'Académie que M. Vassits, conservateur du musée de Belgrade, a dirigé en Serbie, à Jablanica, des fouilles qui ont amené dans une station néolithique, la découverte de 80 figurines semblables à celles qui ont été trouvées en Roumanie, en Bosnie, et en Asie-Mineure (âge de la pierre polie). Le P. Lagrange rend compte de la mission dont il a été chargé par l'Académie pour l'étude de la mosaïque géographique de Madaba. M. Reinach lit un mémoire sur les sens divers du mot latin *orbis*, qui veut dire région, contrée ou globe terrestre. — Le 6 septembre, M. Müntz lit un mémoire dans lequel il affirme l'existence, niée récemment, de l'Académie artistique et scientifique fondée à Milan par Léonard de Vinci, et portant le nom de celui-ci. Il appuie sa thèse sur des textes et sur sept gravures portant la mention : *Academia Leonardi Vinci*. — M. Ph. Berger présente une communication au sujet de la visite, faite récemment par M. de Cartailhac, de la collection d'antiquités réunie par le chevalier Elio Pischedda, inspecteur royal des fouilles et monuments archéologiques, à Oristano (Sardaigne). M. de Cartailhac signale une belle inscription phénicienne inédite constatant les rapports de Tharros, colonie tyrienne, avec Tyr, d'une part, et Carthage de l'autre. Cette inscription relate le nom du dieu local, et a trait à la fête des éponymes. — M. Ch. Joret lit un mémoire sur les jardins de l'Inde ancienne. — M. Héron de Villefosse fait hommage de la brochure de M. Jullian sur Vercingétorix et le druide Diviciac, et d'un travail du P. Delattre sur Carthage (colline de Saint-Louis). — Le 13 septembre, M. S. Reinach fait remarquer qu'une crise commerciale sur les vins sévit sur l'empire romain en l'an 90. Dioclétien, pour parer à cette crise, imagina de détruire les vignobles sous prétexte de moralisation. M. Héron de Villefosse communique le travail du P. Delattre sur les fouilles faites par celui-ci dans la colline punique voisine de Sainte-Monique et montre des photographies d'objets nombreux extraits de ces fouilles. — Le 20 septembre, M. Gauckler présente les plans et photographies de plusieurs baptistères byzantins découverts en Tunisie. L'un d'eux, remontant au temps de Justinien, et découvert en 1899, faisait partie des dépendances d'une basilique à cinq nefs. Il comprenait un oratoire, était placé auprès de la cure. M. Héron de Villefosse présente le *Catalogue du Musée archéologique de la ville de Rheims*, et un mémoire de M. Jullian sur *la Politique romaine en Provence*. M. Homolle, en rendant compte des travaux de l'École d'Athènes, commente une inscription métrique qu'il a découverte à Delphes. — Le 27 septembre, M. Léger lit sur la bataille de Crécy, d'après des documents bohémiens contemporains, un mémoire qui sera lu le 25 octobre, en séance publique des cinq Académies. M. Clermont-Ganneau commente un monument phénicien, couvert d'inscriptions, cippe commémoratif d'un « rab, » haut dignitaire phénicien. M. Dieulafoy lit un chapitre de son travail relatif à l'influence de l'Orient sur la formation des mœurs et de la littérature espagnole.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 7 septembre, M. Chuquet poursuit la lecture de son mémoire sur Henry Beyle (Stendhal), et parle des Daru, cousins de l'écrivain. — Le

14 septembre. M. de Foville, au nom de M. Arnaudé, dépose le sixième volume des *Rapports de la direction des monnaies au ministère des finances.* M. Glasson lit un mémoire sur le conflit de la Cour et du Parlement en 1753, au sujet des remontrances faites par ce corps judiciaire à l'archevêque de Paris, enjoignant à celui-ci de lever l'interdiction des sacrements faite à une religieuse soupçonnée de jansénisme. Le prix du concours ouvert sur le sujet suivant : « Étudier les relations commerciales de la France et de l'Angleterre depuis Henri IV jusqu'à la Révolution française », a donné lieu à la division du premier prix entre MM. Boissonnard, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, et M. Dumas, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. Le 21 septembre, M. Glasson continue sa lecture sur le conflit entre le Roi et le Parlement, au sujet des affaires religieuses. M. Chuquet poursuit la lecture de son travail sur Stendhal ; il l'examine pendant sa carrière d'officier.

Congrès. — Le cinquième congrès bibliographique italien, provoqué par la *Società bibliografica italiana*, s'est tenu à Venise du 25 au 28 juillet, sous la présidence de M. Rava, député. Parmi les rapports et les mémoires lus aux séances du Congrès, nous noterons ceux de MM. Nasini sur les travaux du catalogue scientifique international ; Moschetti, sur l'extension à donner aux collections bibliographiques locales ; Signorini, sur le droit de presse ; Molmenti, sur l'œuvre et sur l'état de la Société ; Ricci, sur la nécessité de dresser une bibliographie rigoureusement systématique pour l'art et l'archéologie ; Pellizzari sur les réactifs chimiques employés pour faire revivre les anciennes écritures ; Biagi, sur le prêt dans les bibliothèques.

Bouquiniana. — A tous ceux qui aiment le livre, il convient de recommander le gracieux petit volume que M. B.-H. Gausseron vient de publier dans la *Collection du Bibliophile parisien* sous le titre de : *Bouquiniana. Notes et notules d'un bibliologue* (Paris, Daragon, in-18 de 109 p. — Prix : 4 fr.). Citons d'abord les deux phrases (la première bien originale), par lesquelles l'auteur termine son court *Avant-propos* : « Le livre est, pour tous ceux qui le lisent, un personnage ubiquiste, hermaphrodite, omniscient, toujours jeune et toujours vieux, dont la fonction est de parler et de faire parler, — voire penser, — et qui inspire souvent des dits, appuyés ou non de gestes, mais qui sont bons à recueillir et à répéter. J'en ai glané bon nombre, au hasard de la rencontre et du caprice, et j'en ai fait une gerbe que j'offre à mes frères en bibliophilie, n'y ayant fourni qu'un lien assez lâche pour que chacun d'eux y puisse ajouter sa moisson. » — M. Gausseron a fureté un peu partout ; mais c'est aux Anglais qu'il emprunte le plus. Cela ne veut pas dire qu'il néglige les Français ; on le voit même citer deux fois (p. 18 et 41) une maxime de Chamfort : si jolie qu'elle apparaisse, il semble qu'une fois suffisait. Cet ensemble est si attachant, si suggestif — que l'amour des livres soit loué, exalté, ou qu'il soit critiqué, maudit même, — qu'on ferme le volume en regrettant deux choses : 1° que l'ouvrage ne soit pas plus considérable ; 2° qu'il soit tiré à si petit nombre (375 exemplaires). Il n'y en aura certes pas pour tous les amateurs ; Aussi estimons-nous que l'éditeur eût bien fait de donner une édition de 500 exemplaires. Le succès l'obligera peut-être un jour à en venir là pour les prochains volumes de sa collection.

Les Bourbons bibliophiles. Rois et princes, reines et princesses. — Encore un nouveau venu dans la *Collection du Bibliophile parisien* (Paris, Daragon, in-18 de 141 p. — Prix : 4 fr.). Un *Avant-propos* de M. Georges Vicaire nous apprend que cette étude de M. Eugène Asse a paru

d'abord dans une Revue. « Depuis, ajoute-t-il, l'auteur des *Petits Romantiques*, qui avait projeté de réunir ces intéressantes pages en volumes, revisa, dans cette intention, son premier travail, le corrigea, le compléta de telle sorte que le livre d'aujourd'hui apparait, non seulement comme une première édition en librairie, mais presque comme une édition originale. La mort n'a pas laissé à Eugène Asse le temps de réaliser lui-même son projet, et c'est à moi qu'il appartient d'accomplir le vœu de celui qui fut mon collaborateur et mon ami fidèle. » — Il serait vraiment trop long de mentionner tous ces rois, reines, princes et princesses de l'illustre famille des Bourbons qui se firent remarquer par leur culte pour le livre. Ces nobles bibliophiles commencèrent à s'affirmer dès le XIVe siècle. A cette époque leur collection, installée à Moulins, rivalisait avec celle que les rois de France de la maison de Valois avait réunis dans la grosse tour du Louvre. Il est au plus haut point intéressant de suivre à travers les siècles suivants les nombreux Bourbons des diverses branches qui utilisèrent leurs loisirs et consacrèrent une partie de leur fortune à constituer des bibliothèques importantes : les unes, vendues un jour ou l'autre aux enchères, ont fait la joie de la légion des amateurs riches ; les autres ont trouvé leur asile définitif dans certains dépôts publics tels que la bibliothèque de Versailles et la Bibliothèque nationale. — Comme le livre de M. Gausseron, celui de feu M. Asse ne compte que 375 exemplaires.

PARIS. — On connait les nombreux inconvénients que présente, dans les relations internationales, la différence des divers calendriers. Le R. P. Tondini de Quarenghi étudie cette *Question du calendrier au point de vue social* (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 32 p.), en fait l'historique, montre les solutions possibles en unifiant le calendrier, surtout celui des orthodoxes (grecs, schismatiques russes, bulgares, etc.), qui continuent à suivre le calendrier julien en retard de douze jours sur le calendrier grégorien suivi par les catholiques. Le système du savant religieux serait l'unification des dates sans toucher aux fêtes religieuses. « De cette manière, dit-il, la solidarité religieuse qui lie entre eux les orthodoxes ne souffrirait pas plus d'atteinte que n'en reçoit la solidarité religieuse des israélites ou des musulmans qui, vivant en Occident, se conformeraient, pour tout ce qui concerne la vie civile et politique, au calendrier du pays où ils se trouvent. » C'est ingénieux et peut-être est-ce un *modus vivendi* de nature à éteindre une querelle séculaire.

— Du même auteur : *L'Attitude de la Russie dans la question du calendrier* (Extrait de la *Quinzaine*, 1er juil. 1901. Paris, A. Picard et fils, in-8 de 24 p.). Il est exposé ici que la principale difficulté pour l'unification du calendrier vient de l'attitude actuelle de la Russie. Le distingué religieux, qui s'est fait l'apôtre de cette unification, estime qu'un très grand pas serait fait dans ce sens, si l'Église catholique, ce qui est en son plein pouvoir du reste, consentait « à la limitation de la grande mobilité de la Pâque », la rattachant par exemple au premier ou au second dimanche d'avril, d'après une chronologie purement solaire. Cette idée trouverait la plus grande faveur dans les hautes sphères d'Angleterre, même dans l'Église épiscopale d'Amérique. D'ailleurs, le cardinal Rampolla n'écrivait-il pas, en date du 6 mai 1897 : « ... Si on arrivait à faire demander universellement la stabilité relative de la fête de Pâques, grâce à un mouvement de l'opinion publique mieux éclairée par le monde savant, l'initiative d'une pareille réforme pourrait alors être prise en considération par le Saint-Siège, surtout dans un concile général » (p. 22).

— Sous ce titre : *Apologétique contemporaine*, la Maison de la Bonne Presse de Paris a entrepris une série de publications populaires. Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensions de quelques-unes publiées en ces derniers temps. Elles s'adressènt à tout le monde, défendent chacune une vérité chrétienne, à l'aide surtout de citations bien choisies des auteurs contemporains plutôt profanes. Avec les mêmes éloges signalons celle intitulée : *La Providence. Dieu s'occupe-t-il de nous?* par M. D. L. de Saint-Ellier (in-16 de 44 p. — Prix : 0 fr. 25). A répandre dans les milieux ouvriers où elle fera un bien infini.

— La plaquette : *Les Congrégations en France. Soumission ou résistance. La Parole du Pape* (Paris, Lecoffre, in-12 de 46 p.) est d'une saignante actualité. Elle ouvrira les yeux aux optimistes sur les projets gouvernementaux concernant les congrégations. Faut-il se soumettre ou résister? Le religieux anonyme qui écrit ces pages modérées et fortes croit qu'il « serait possible encore, par une résistance suffisamment généralisée, nous n'osons pas dire unanime, d'arrêter ici la loi persécutrice; en vous refusant à son accomplissement, de l'empêcher de passer dans l'ordre des textes *vivants...* », conduite que le Pape a suffisamment indiquée dans ses paroles, ayant de bonnes raisons de *seulement* tolérer la soumission.

— Les *Études* du 20 septembre dernier ont inséré un remarquable article (30 pages) du R. P. P.-G. Longhaye sur *Balzac*. Cet article est divisé en deux chapitres : l'un analyse la vie et décrit le caractère de l'homme; l'autre examine l'œuvre aux divers points de vue littéraire, religieux et moral. Plusieurs balzaciens trouveront sans doute que le P. Longhaye s'est montré sévère ; mais nul ne pourra nier la logique serrée du critique. Le catholicisme et les opinions légitimistes du grand romancier ne paraissent pas de bien bon aloi au P. Longhaye. Quant à la morale de la *Comédie humaine*, il la déclare détestable le plus souvent, et c'est justice. Cela n'empêche pas l'écrivain de convenir, entre autres choses, que Balzac « occupe, de fait, une grande place dans la littérature; qu'il a créé ou du moins illustré mieux que personne, le roman d'observation, le document pour l'histoire de nos mœurs. » Il reconnait ensuite à « l'*impresario* de la *Comédie humaine* le coup d'œil observateur, la vision pénétrante, l'aptitude exceptionnelle à créer des types, à faire vivre ses personnages... » Mais tous ces dons et qualités ne trouvent pas grâce devant le juge clairvoyant qu'est le P. Longhaye parce que l'œuvre de Balzac « a fait aux âmes plus de mal que de bien. » La présente étude, par le ton et les conclusions, nous a remis en mémoire un travail sur le même sujet, mais plus dur encore pour Balzac, donné par M. Eugène Poitou dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1856.

— Simple recueil de chiffres et de renseignements d'une sécheresse absolue, la *Statistique de l'enseignement supérieur de 1889 à 1899* (Paris, imp. nationale, in-4 de VI-517 p.) est cependant un recueil précieux en son genre. D'une lumineuse ordonnance avec sa division en quatre parties distinctes ayant trait : 1° à l'organisation de l'enseignement, aux bibliothèques universitaires, aux budgets et aux étudiants; 2° à la statistique des étudiants, aux inscriptions, examens et grades; 3° aux grands établissements scientifiques et littéraires ; 4° aux établissements libres d'enseignement supérieur, ce gros volume contient une foule d'indications qu'on chercherait vainement ailleurs; aussi mérite-t-il d'être conservé pour être consulté à l'occasion.

— L'Exposition philatélique internationale, organisée à Paris en 1900 par

la Société française de timbrologie, a provoqué la publication d'un recueil intitulé : *Études et mémoires présentés au Congrès philatélique* (Méricourt-l'Abbé, imp. Douchet, gr. in-8 de 117 p. avec grav. et portraits). Nous allons indiquer quelques-uns des sujets traités dans ce volume, savoir : *Notes sur l'Expositon philatélique de Paris (1900)*; — *La Question philatélique, la collection*, etc., par M. S. Bossakiewicz ; — *Le Catalogue raisonné*, par M. C.-A. Orrego Sylva et F. Grève ; — *Les Iles Ioniennes et leurs timbres*, par M. V. Flandrin ; — *Étude sur les fonds des timbres*, par M. C. Legoué, prêtre ; — *Étude sur l'intérêt que présenterait la création d'un Musée postal*, par M. H. Douchet.

ANJOU. — M. l'abbé F. Uzureau a donné aux *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, puis a fait tirer à part (Angers, Siraudeau, gr. in-8 de 12 p.) l'*Histoire de l'établissement de l'Académie royale des belles-lettres d'Angers*, cette académie dont Voltaire disait que c'était « une bonne fille qui n'avait jamais fait parler d'elle. » Cet opuscule de François Grandet, maire d'Angers en 1689, a la valeur et l'intérêt du témoignage d'un contemporain, mais ne peut faire oublier l'*Histoire* de ladite académie, qu'a insérée M. Boreau dans le tome IX des *Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire*, après l'étude de M. de Beauregard dans la *Revue de l'Anjou* de 1853.

— Au même M. F. Uzureau nous devons la publication (Angers, Siraudeau, gr. in-8 de 176 p.) d'un fort important *Tableau de la province d'Anjou en 1762-1766*, rédigé par les « fonctionnaires » — comme on dirait aujourd'hui, — de la généralité de Tours, et par les soins de l'intendant G. Lescalopier, à la demande des ministres du Roi. Il y a là sur les administrations ecclésiastique, militaire, civile, économique et politique nombre de détails, qui ne sont pas sans doute exempts d'erreurs ou d'omissions, mais qui n'en constituent pas moins un état fort curieux de cette province sous le règne de Louis XV. Mgr C. Chevalier n'avait pas donné la partie angevine de ce manuscrit de Tours dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire*, de 1862. Lacune très heureusement comblée par M. Uzureau.

— La chapelle du Champ des Martyrs, près d'Angers, dont M. l'abbé F. Uzureau est l'aumônier, possède un vitrail où une mère donne de l'argent aux bourreaux pour que ses filles soient fusillées avant elle, dans une de ces infâmes boucheries de la Terreur. C'est sur l'héroïne de cet épisode superbe, et sur cette noble famille, les *Sailland d'Epinatz*, que M. Uzureau vient d'écrire *Une Famille saumuroise pendant la Révolution* (Saumur, Picard, in-8 de 27 p.). La vie de ces gens de bien pendant la guerre civile, la dénonciation dont ils furent l'objet, la condamnation, l'exécution : telles sont les divisions de ce rapide récit, vivant, poignant, que nous ne saurions analyser sans le déflorer.

— C'est encore sous la Révolution que se passent les principaux événements recueillis par MM. Uzureau et Guinhut, pour l'*Histoire de la chapelle de Notre-Dame de la Charité, paroisse Saint-Laurent de la Plaine* (Angers, Siraudeau, in-8 de 70 p.). C'est presque tout un chapitre des troubles de la Vendée qu'on y trouve, avec une grande intensité de couleur. La brochure se termine par l'acte de 1850, érigeant l'oratoire en chapelle paroissiale de secours, et par un cantique qui a dû être très mal imprimé : les vers 5 et 7 de la strophe 3 et le vers 4 et 7 de la strophe 5, entre autres, sont évidemment faux.

ARTOIS. — M. A. Delahodde dans sa brochure : *Le Château d'Hardelot. Notes historiques* (Boulogne-sur-Mer, imp. Delahodde, in-24 de 72 p.), retrace

l'histoire d'un des châteaux féodaux les plus remarquables du Boulonnais dont les ruines permettent de se rendre compte du point auquel la science de la fortification était arrivée à cette époque. Il fut habité ou possédé pendant de longues années par les comtes de Boulogne ; c'est le plus attrayant de tous les environs. Il fut aussi le théâtre de faits historiques de première importance. Agréablement écrit et pourvu d'une riche documentation, il intéressera ceux qui se livrent plus particulièrement à l'étude de l'histoire de l'ancienne province d'Artois.

Bretagne. — M. l'abbé G. Le Trouher vient de publier une très intéressante monographie de *Notre-Dame de Quelven* (Vannes, Lafolye, in-12 de 110 p.). Après avoir décrit cette magnifique chapelle et la statue miraculeuse que l'on y vénère, l'auteur raconte l'histoire du pèlerinage avant et depuis la Révolution. D'excellentes héliogravures accompagnent le texte. Les images du genre de celle dont il est question, page 17, où l'on voit sainte Anne tenant dans ses bras la Sainte Vierge, laquelle porte à son tour dans les siens l'Enfant Jésus, sont en effet très rares. J'en signalerai une au diocèse de Rennes, paroisse de la Celle-Guerchoise, dans la chapelle du Pâtis, récemment reconstruite. Cette statue de bois est fort ancienne et l'objet d'une vénération spéciale. Il serait à souhaiter que tous les sanctuaires anciens de la Bretagne fussent l'objet d'un travail aussi consciencieux que celui de M. l'abbé Le Trouher.

— *Fouilles et restaurations faites en Bretagne en 1899 et en 1900* (Extrait du *Bulletin monumental*, année 1901, n° 2, p. 195-206). C'est un excellent compte rendu, publié par M. Paul du Châtellier, dont chacun sait la compétence en cette matière. L'on ne peut que s'indigner avec l'auteur de certains actes de vandalisme, tels que celui dont est victime la si intéressante église de Lambour, à Pont-l'Abbé, commis par ceux-là mêmes que leur situation ou leur fonction préposait à la garde du monument. Parmi ces archéologues infatigables qui multiplient les fouilles, et par conséquent les trouvailles, M. du Châtellier doit être placé au tout premier rang. Son musée celtique de Kernuz, l'un des plus riches que l'on puisse voir, est le fruit de cinquante années d'explorations aussi fécondes qu'intelligentes. Voilà ce que le compte rendu que nous signalons ne dit pas et n'avait pas à dire, mais ce qui est rigoureusement vrai.

— M. le vicomte Léonce de Gibon a eu la filiale pensée de recueillir et de publier les *Souvenirs d'un émigré*, le comte de Gibon-Kérisouët, son grand-père (Vannes, Galles, in-8 de 16 p. Extrait du *Bulletin de la Société polymatique du Morbihan*). C'est une fort curieuse page de l'émigration, cette erreur qui devait être si funeste à la Royauté, à la France elle-même, en privant le trône de ses défenseurs-nés et en laissant le pays en proie aux factions. Louis XVI, commandant à ses frères de quitter la France, donna lui-même le signal d'une désertion dont il fut la première et la plus lamentable victime.

— Lors du congrès tenu à Saint-Brieuc, en septembre 1898, M. Le Bail, curé-doyen de Plouzévedé, lut un *Rapport* très intéressant, très documenté *sur les missions bretonnes dans le diocèse de Quimper*. Il vient de le publier à Morlaix, chez Le Goaziou (in-8 de 23 p.). Il y étudie successivement l'état actuel de ces missions, — dues jadis à l'initiative apostolique de Michel Le Nobletz, le grand missionnaire breton, et de son disciple et successeur, le P. Maunoir, — leurs traditions, leurs avantages et leur organisation. En terminant, le rapporteur émet le vœu que les deux fondateurs de ces missions quimpéroises soient solennellement placés au nombre des Bienheureux. La reconnaissance populaire les a depuis longtemps canonisés.

— En 1885, M. R. du Pontavice de Heussey a publié un joli opuscule sur *Balzac en Bretagne*. C'est ce petit volume qui a servi de base à M. Léon Séché pour écrire *Balzac à Fougères. La Genèse des « Chouans, »* pages qui ont trouvé place dans la livraison du 21 septembre dernier de la *Revue bleue*. Mais M. Léon Séché ne s'est pas borné à utiliser la brochure de M. du Pontavice de Heussey ; il est allé à Fougères, a visité la ville, a parcouru les environs, puis de tout cela est résulté la trop courte notice que nous signalons et qui s'offre comme un intéressant complément à *Balzac en Bretagne*.

CHAMPAGNE. — Souhaitons que beaucoup de villes aient un historiographe aussi attachant que l'est M. Th. Mémain dans sa brochure : *Sens. Histoire et description* (Sens, Poulain-Rocher, in-12 de 112 p. avec pl. et gravures). Il y a là des documents figurés, fidèles, qui éclairent le texte, reposant sur une connaissance érudite de la cité sénonaise. Deux parties se partagent l'ouvrage : la première est l'histoire de Sens remontant jusqu'à ses origines gauloises et chrétiennes ; la seconde, la description de ses monuments et principalement de sa belle cathédrale. Ce qui constitue, avec ses gravures documentaires et ses plans, un fort agréable guide dans cette ville aujourd'hui un peu morte, mais où vivent tant de souvenirs historiques illustres. Les célébrités dont Sens fut le berceau ne sont pas oubliées, pas plus que les industries spéciales au pays. L'auteur, sur la question de l'établissement du christianisme dans le Sénonais, assure qu'il est contemporain de l'âge apostolique. On connaît l'ardente polémique de M. l'abbé Duchesne soutenant le contraire. Peut-être eût-il été bon de la mentionner et de ne pas trancher, dans le sens de l'origine apostolique, une question si débattue.

FRANCHE-COMTÉ. — En l'an 1753, chez Tonnet, imprimeur-libraire à Dole, Jean-Louis Bizot, conseiller-doyen au bailliage de Besançon, publia un poème plein de verve et de couleur locale, assez longuement intitulé : *La Jaquemardade, poème épi-comique au patois de Besançon. Qui a pour objet la descente de Jaquemard, du 25-Janvier 1746, et sa réinstalation* (*sic*) *de l'avant-veille de Noël de 1752. Avec des notes et explications en François.* Un fervent comtois, M. Alfred Vaissier, ayant eu l'heureuse fortune de retrouver quatre exemplaires de ce poème devenu d'une extrême rareté, a eu l'inspiration non moins heureuse de faire réimprimer l'originale production qui fera la joie non seulement des compatriotes de l'éditeur, mais aussi des linguistes et des patoisants de tous les pays de langue française. Inséré d'abord dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, ce poème est agrémenté d'une étude de 17 pages sur Bizot et ses œuvres ; c'est un morceau aussi instructif que récréatif, où l'esprit le dispute à l'érudition. *La Jacquemardade* a fait l'objet d'un tirage à part orné d'un beau portrait du magistrat-poète bisontin d'après une peinture exécutée par Wyrsch en 1779 (Besançon, Dodivers, in-8 de 76 p.). « Le sujet, dit M. A. Vaissier, consiste dans le récit d'une cavalcade organisée par Bizot lui-même, en 1752, à l'occasion du rétablissement du Jacquemard de l'église de Sainte-Madeleine, alors en pleine reconstruction. Le plan du poème est curieusement conçu et dramatisé sous la forme d'un dialogue en vers patois de huit pieds, entre Jacquemard et son voisin des Halles, le savetier Abram. La conversation se tient dans un réduit obscur où avait été remisée la carcasse du mannequin légendaire. Propos tristes ou gais, reparties et pasquinades, peinture réaliste d'une marche triomphale à travers la ville, multiples émotions de Jacquemard, toujours très content de lui-même, création complète et vivante d'un type

jovial jusque-là vague et sans caractère, le tout assaisonné d'un langage pittoresque et imaginé, constitue une sorte de bijou littéraire, digne d'être conservé dans notre écrin franc-comtois. » Observation fort juste ; aussi qui donc, en Franche-Comté, ne fera pas un accueil chaleureux à la savoureuse plaquette de M. Vaissier ?

— A travers les listes assez fastidieuses de naissances, de mariages et de décès qui forment le plus souvent la partie principale de la majorité des livres de raison de nos pères, les patients érudits ne manquent pas de distinguer les faits divers, si l'on peut dire, jetés çà et là dans ces papiers intimes; puis, avec une sagacité remarquable, ils savent en dégager toute sorte de considérations sur la vie et les mœurs d'autrefois, et même, opposant les uns aux autres certains textes qu'ils discutent, en arrivent assez fréquemment à rectifier les assertions d'écrivains tenues jusqu'alors pour véridiques. C'est ce que vient de faire M. Julien Feuvrier en publiant, sous le titre de : *Feuillets de garde. Les Mairot* (Dole, Ledun, in-8 de 48 p.), quatre livres de raison se rapportant « à des membres d'une même famille, celle des Mairot, originaire du bourg de Pesmes, au bailliage d'Amont » (département actuel de la Haute-Saône). Ces « feuillets de garde » (ainsi appelés par ce que trois des manuscrits publiés sont transcrits sur des feuillets de garde de vieux ouvrages) embrassent les années 1535 à 1769. Au texte des livres de raison en question, M. J. Feuvrier a ajouté des documents de la même époque qui confirment ou complètent les dires des rédacteurs, tels, par exemple, une délibération du Conseil de ville de Dole qui fournit un compte rendu des fêtes données à Dole en 1598 à l'occasion de la paix de Vervins et deux autres délibérations du même conseil relatives à un pèlerinage ou « procession » à Saint-Claude (1608). Idée ingénieuse dont il convient de féliciter M. Feuvrier. Cette brochure est accompagnée de nombreuses notes.

— La revue des *Études pour jeunes filles* (Paris, Rondelet) a publié dans ses deux numéros de mai et de juin dernier sous le titre de : *Quelques sanctuaires de la Sainte-Vierge en Franche-Comté* un travail de douze pages uniquement consacré à une création pieuse du regretté Mgr Gaume : Notre-Dame du Mont, à Fuans, son pays natal. Il faut lire les détails à la fois curieux, touchants, édifiants, qui nous sont fournis par l'auteur anonyme (un ecclésiastique des hautes montagnes du Doubs, probablement). Cette intéressante monographie nous fait vivement désirer les suites que semble nous promettre l'intitulé.

— L'éditeur Toursier, de Valence, a déjà lancé un certain nombre de guides en France connus sous la dénomination générique de *Guides Pol.* Nous avons aujourd'hui à signaler dans cette collection le *Guide pratique de Besançon*, par M. Louis d'Orgemont (in-32 de 47 p., avec un plan en couleurs, un autre en noir et 4 jolies vues phototypiques). La couverture en toile gris clair, les coins arrondis et dorés et les tranches d'un rouge brillant en font une plaquete d'aspect gracieux et qui peut se glisser facilement dans la poche. Très bien imprimé, ce petit guide est aussi complet que possible : abrégé historique, description d'ensemble, itinéraires spéciaux et renseignements utiles, rien n'y manque. Notons (p. 35) une erreur typographique à corriger : source du Vernoz et non pas du Vernoy.

Ile-de-France. — La *Notice sur les seigneuries de Housseau et Bobigny*, par M. Charpentier (Rethel, imp. Beauvarlet, in-8 de 27 p.) est un bon chapitre d'histoire provinciale puisée aux sources authentiques. M. Charpentier a utilisé, comme notaire, des documents confiés à sa garde. Bon exemple à

suivre pour ces archives notariales qui furent si méprisées et souvent si maltraitées et qui forment un trésor de documents inédits des plus précieux.

Languedoc. — Elle est bien curieuse, l' « histoire d'une erreur en géographie » que M. le Dr Fernand Delisle a retracée dans son étude sur la *Montagne noire et le col de Naurouze* (Toulouse, imp. Lagarde et Debille, in-8 de 43 p., avec carte. Extrait du *Bulletin de la Société géographique de Toulouse*). On y verra comment, depuis 1836, tous les ouvrages géographiques sans exception font finir la Montagne-Noire, portion la plus méridionale de la chaîne des Cévennes, au col de Naurouze, point de partage des eaux entre l'Océan et la Méditerranée, alors qu'en réalité « la Montagne-Noire est indépendante de la chaîne des collines du Lauragais, et que le col de Naurouze est situé entre le pied de ces dernières et l'un des chaînons des Corbières occidentales, qui se prolongent bien au-delà de ce point de Naurouze, et hors du contact de la Montagne-Noire » (p. 15).

Normandie. — La brochure de M. le comte Henry Le Court : *Le P. Charles-François-Xavier de Brévedent, jésuite, 1659-1699* (Vannes, Lafolye, petit in-16 de 12 p.), contient, sur la vie de l'apôtre, des renseignements précieux. Mort en Abyssinie, à la suite des fatigues qu'il avait éprouvées dans ses pérégrinations à travers l'Orient, le P. de Brévedent appartenait à une vieille famille normande. Les documents sur cette vie, dont la période active s'est écoulée à l'étranger, sont peu nombreux ; ils consistent en des lettres fort rares, des papiers conservés dans la famille de Brévedent. Il faut savoir gré à M. Le Court de les avoir sauvés de la destruction.

— *Voltaire à Caen en 1713. Le Salon de Mme d'Osseville. Le P. de Couvrigny*, par M. Armand Gasté (Caen, Delesques, in-8, de 32 p.). Les portraits amusants des figures principales de l'aristocratie caennaise aux débuts du XVIIe siècle, sont ici tracés par une main expérimentée. Les documents cités sont inédits et caractéristiques. La brochure de M. Gasté comblera une lacune dans l'histoire de Voltaire ; mais était-il indispensable, pour donner au tableau son dernier fini, de citer une gauloiserie, vraie chanson de carrefour? Comme document la pièce est de mince valeur et ne présente pas l'attrait de la nouveauté.

— Les recherches de M. Armand Gasté sur *Jean Racine et Pierre Bardou, prieur de Lavoux* (Paris, Colin, in-8 de 16 p.) éclairent un point resté obscur de l'histoire littéraire de Racine. Le collaborateur que le grand poète avait songé à s'adjoindre pour ses cantiques religieux n'est certainement pas le prieur de Cormeilles-le-Royal, près Caen, mais bien un ecclésiastique plus sérieux dans ses mœurs, appartenant au clergé de Poitiers. Les raisons de texte et les motifs littéraires qui ont fait adopter à M. Gasté les conclusions qu'il développe, lui donnent le droit de les considérer comme définitives et acquises à l'histoire littéraire.

— En écrivant une première série d'*Études sur la presse en Normandie* (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 169 p.), M. Gaston Lavalley donne mieux qu'un résumé de l'histoire politique du Calvados de 1793 à 1835. Les personnages officiels qui, imitant le baron Méchin, confiaient leur prose au journal protégés par eux, imprimaient, surtout au début de ce siècle, à ces journaux locaux une direction voulue, qui en faisait les interprètes de la pensée gouvernementale. Ce caractère officieux manque, il est vrai, au troisième des journaux étudié par le consciencieux et savant érudit caennais. *L'Ami de la Vérité* était, en effet, un journal d'opposition ; mais les procès dont furent l'objet quelques-uns des rédacteurs, entre autres Léon d'Aurevilly,

frère du romancier, et les allusions parfois spirituelles aux événements du jour, permettent de considérer cette feuille comme un document historique. Il y aurait quelques réserves à faire au sujet des appréciations portées par le sympathique érudit caennais, au sujet du comte de Guernon-Ranville. Cet ancien ministre de Charles X est taxé de versatilité parce qu'il a écrit des vers en faveur de la franc-maçonnerie. Mais il résulte de la lecture des papiers de la famille de Guernon que la franc-maçonnerie dont ce royaliste avéré, victime en 1830 de sa fidélité à ses opinions, a pu faire l'éloge, était une franc-maçonnerie blanche, opposée aux tendances de l'autre. Quant à l'accusation d'avoir espionné pour le compte de l'administration, que prouve la lettre citée par M. Lavalley? Qu'un bruit malveillant avait couru, et que le préfet auquel la lettre est adressée avait déjà protesté. Peut-être trouvera-t-on que c'est une base un peu faible pour une accusation aussi grave?

Orléanais. — Nous avons reçu le deuxième fascicule du tome VIII des *Lectures et mémoires* de l'*Académie de Sainte-Croix d'Orléans* (Orléans, Herluison, in-8, paginé 282-368). Dans ce fascicule ont pris place les travaux suivants : *Le Cardinal Raoul Grosparmi et la collecte pour la huitième croisade dans le diocèse d'Orléans en 1269*, par M. le comte Couret; — *La Justice en Angleterre sous Charles II*, par notre collaborateur le comte Baguenault de Puchesse; — *Le Sceau de la baronie de la Salle-lès-Cléry*, par M. l'abbé Saget ; — *Les Preuves classiques de l'existence de Dieu et la Méthode des résidus*, par M. l'abbé Lemoine ; — *Souvenir de quelques études philosophiques présentées à l'Académie de Sainte-Croix*, par M. Raguenet de Saint-Albin ; — *Questions chronologiques. La Fin du siècle. Le Centenaire anticipé de Marseille*, par M. G. Alardet. Dans ce dernier travail, l'auteur démontre de la manière la plus nette et la plus claire que le xxe siècle a commencé avec l'an 1901 et non pas avec l'an 1900, comme nombre de personnes l'ont cru et le croient encore par erreur.

Provence. — Il existe depuis longtemps entre les deux principales villes de Provence, Marseille et Aix, des dissentiments qui, parfois, atteignirent un assez haut degré d'acuité. La vieille cité aixoise défend avec énergie, contre les empiétements de sa puissante voisine, ce qui lui reste de sa grandeur passée : l'Université, la cour d'appel qui a succédé à l'ancien parlement. Un certain moment, elle prétendit même que Marseille, siège de la préfecture, n'était devenue chef-lieu des Bouches-du-Rhône que grâce à une violation de la loi intervenue en l'an VIII. Un Aixois, M. Alex. Arizzoli, s'est donné la tâche d'étudier cette question d'ordre purement historique et d'examiner si réellement les droits d'Aix sont aussi péremptoires qu'on l'a prétendu. Les résultats de cette étude se trouvent condensés en une substantielle brochure intitulée : *Le Chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, d'après des documents inédits* (Aix, impr. Makaire, in-8 de 69 p.). L'auteur s'y montre rompu à la procédure ; aussi la ville d'Aix peut-elle lui savoir gré d'avoir constitué un dossier aussi complet et probant, car il résulte, en effet, de l'étude de M. Arizzoli que Aix, chef-lieu du département de 1790 à 1800, fut tout d'abord désigné comme siège de la préfecture. Les agissements du premier préfet Charles Delacroix, à qui la résidence de Marseille paraissait plus agréable, firent, après coup, désigner cette dernière ville. En cette occurrence, les désirs du préfet cadraient absolument avec les préférences du Premier Consul, heureux d'avantager la ville de Marseille où il avait de nombreuses attaches, notamment avec la famille Clary.

— Pour faire suite à ses précédentes études sur la vallée de l'Arc,

M. l'abbé Chaillan nous donne aujourd'hui ses *Recherches archéologiques et historiques sur Fuveau* (Marseille, Aubertin, in-8 de 164 p.). Fuveau est une commune du canton de Trets, arrondissement d'Aix (Bouches-du-Rhône); sa population actuelle s'élève à 2,200 habitants; elle remonte à une haute antiquité et M. Chaillan le prouve par les inscriptions intéressantes qu'il a exhumées de ce pays. Dès une époque reculée, l'antique abbaye Saint-Victor de Marseille eut des possessions à Fuveau et elle y conserva des droits importants jusqu'à la Révolution; aussi l'auteur a-t-il récolté de nombreux documents sur l'histoire religieuse, particulièrement bien traitée; il passe plus rapidement sur l'histoire seigneuriale et sur l'histoire communale à laquelle, toutefois, il consacre un chapitre typique sur le fonctionnement du conseil de ville. La période révolutionnaire est étudiée avec tact et mesure, à l'aide des archives communales, dont l'auteur a tiré un parti excellent. Les archives départementales lui auraient fourni bien des données sur l'histoire seigneuriale, qui nous a paru, comparativement aux autres parties de l'ouvrage, plus faiblement représentée. Mais nous n'ignorons pas que M. l'abbé Chaillan est retenu loin des sources par les devoirs du ministère et on doit lui savoir gré de sa persévérance à étudier avec les moyens dont il dispose sur place le passé de ce coin de Provence qu'est la vallée de l'Arc supérieur, qu'il connaît à merveille et sur lequel il a déjà publié des travaux consciencieux.

Alsace. — La littérature alsatique s'est enrichie ces temps derniers sinon d'œuvres bien importantes, du moins d'opuscules sérieux; tels sont: *Nos Généraux alsaciens*, esquisses biographiques par M. Paul Holl (Strasbourg, Imprimerie alsacienne, in-12 de 142 p.), qui rappelle à la mémoire de la génération présente la vie des généraux ayant joué un rôle prépondérant dans l'histoire si mouvementée de l'Alsace. — *Odern dans la vallée de Saint-Amarin*, par M. Schickelé (Rixheim, Sutter, 1901, in-8 de 23 p.), intéressante monographie d'un village alsacien, écrite par une plume savante et élégante. — *Histoire de la ville de Guebviller et de l'abbaye de Murbach*, par M. René de Bary (Guebviller, Bachmann, in-8 de 109 p.), travail sans prétention, destiné à vulgariser, parmi les concitoyens de l'auteur, l'histoire de leur ville natale. — Le projet de restauration du Haut-Königsburg continue à faire courir les plumes au sujet de cette belle et imposante ruine des Vosges alsaciennes. Ainsi M. Ebhardt publie des *Principes pour la conservation et la restauration des châteaux forts allemands* avec 20 illustrations, dont 6 phototypies du Hoh-Königsburg (Berlin, W. Ernst, in-folio, 1900); un autre opuscule: *Rappolsweiler und Hohkönigsburg* avec illustrations a été publié à Colmar chez Waldmeyer (in-32 de 51 p. sans nom d'auteur). — Sous le titre de *Miscellanées*, M. Henri Bardy nous donne de sérieuses études sur le passé et le présent, où chacun trouvera son profit (Saint-Dié, Cuny, 1901, in-12). — Les *Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen* viennent de faire paraître à Strasbourg, chez Hertz, leurs 14e et 15e fascicules avec une étude de M. Gössgen sur *Rodolphe de Habsbourg* et de M. Hausser sur le *District minier de Sainte-Marie-aux-Mines*. — M. Benecke publie un *Guide du géologue en Alsace* (Berlin, Borntraeger, 1900) à l'usage des Allemands. — Plus importants sont: Benner: *Catalogue raisonné du fonds Ferrette des archives de Mulhouse* (Mulhouse, Bader, 1900, in-8 de 261 p.). — Hubert: *Die Strasburger liturgische Ordnung im Zeitalter der Reformation* (Gottingue, Vandenhoeck, in-8 de 154 p. et 8 pl.). — Zorn de Bulach: *L'Ambassade du prince de Rohan à Vienne* (Strasbourg, Fischbach, in-8). — M. Jos. Lévy consacre, en allemand, une petite brochure in-8 à *la Collégiale de*

Saint-Blaise de Saarverden (Saverne, Gilliot, 1900, in-8). — MM. Blumstein nous donnent : *La Presse périodique à Strasbourg pendant le* XVIII[e] *siècle* (Strasbourg, Fischbach, in-8) et *Glanes sur la cathédrale de Strasbourg* (Rixheim, Sutter, in-folio de 44 p., avec 11 photograv.).

Italie. — Une nouvelle revue, qui répond bien à un goût assez accusé dans le public depuis quelques années, est lancée en octobre par M. le baron Alberto Lumbroso. La *Revue Napoléonienne*, qui paraîtra par fascicules bimensuels (12 fr. par an pour l'Italie, 15 fr. pour l'Union postale. Turin, Francesco Casanova, éditeur), s'est assuré le concours de chercheurs connus du public par leurs études sur l'époque qui s'étend du Directoire aux Cent-jours, espace embrassé par le cadre de la Revue : MM. Félix Bouvier, Pélissier, Henry Houssaye, Aug. Franchetti, Louis Madelin, Alfred Stern, Eduard Wertheimer, etc. Ces noms et celui du directeur indiquent suffisamment qu'il ne s'agit pas d'une revue politique et de parti, mais d'un recueil de critique, de science et de conscience. Les articles sont rédigés en latin, français, italien, espagnol, anglais ou allemand.

États-Unis. — Il y a toujours profit à lire le rapport adressé annuellement au Président du Sénat des États-Unis par le directeur de la Bibliothèque du Congrès à Washington. M. Herbert Putnam fournit sur la vie intérieure de l'établissement qu'il administre les renseignements les plus précis ; chacun de ses rapports constitue un véritable chapitre de l'histoire de la Bibliothèque du Congrès. Le rapport relatif à l'année 1899-1900 (*Report of the Librarian of Congress for the fiscal year ending June 30, 1900*. Washington, Government Printing Office, in-8 de 47 p.) présente le même caractère ; M. Putnam y insiste particulièrement sur les travaux de la section de bibliographie de la Bibliothèque, et énumère les répertoires bibliographiques qui y ont été établis au cours des douze derniers mois. La publication de l'une au moins de ces bibliographies, — celle relative au Transsibérien, — semble s'imposer ; puisse-t-on ne pas nous la faire attendre trop longtemps.

— Pour continuer la série de ses précieux instruments bibliographiques, la Bibliothèque du Congrès à Washington publie un répertoire des livres relatifs aux Antilles danoises (*A list of Books, — with references to periodicals — on the Danish West Indies*, par M. A. P. C. Griffin. Washington, Government Printing Office, in-8 de 18 p.). Pour être court, ce répertoire, divisé en quatre parties (livres ; articles de revues ; articles contenus dans les rapports consulaires des États-Unis ; articles contenus dans les publications du gouvernement danois de 1868 à 1870), n'en présente pas moins un réel intérêt. On peut toutefois s'étonner d'y voir les ouvrages de l'abbé Raynal et d'Élisée Reclus cités (p. 9) dans des traductions anglaises, alors que la Bibliothèque du Congrès en possède certainement des éditions françaises originales.

— Nous avons annoncé naguère la publication, aux États-Unis, d'une bibliographie de la colonisation énumérant les ouvrages et articles de périodiques possédés sur le sujet par la Bibliothèque du Congrès à Washington ; il en a paru une seconde édition, dans laquelle, de la page 115 à la page 156, les additions portent sur deux chapitres ; l'un, peu considérable, fournissant des indications nouvelles sur la bibliographie des colonies néerlandaises est entièrement nouveau ; l'autre, relatif à l'Extrême-Orient, s'est très développé (p. 115-150), mais prête le flanc à certaines critiques ; nous y avons relevé, en effet, la mention d'une étude uniquement relative à l'Afrique (p. 136), trois mentions successives d'un même article (de M. Barré aux pages 137,

142 et 143) et avons été très surpris d'y voir attribué au seul M. de Marcillac *la Chine qui s'ouvre* (p. 127). Ce sont là des imperfections regrettables dans une bibliographie ; elles déparent la seconde édition du travail de M. A. P. C. Griffin (*List of Books, — with References to Periodicals, — relating to the Theory of Colonization, Government of Dependencies, Protectorates and related Topics.* Washington, Government Printing Office, in-8 de VIII-156 p.).

— Il ne nous a pas semblé, en lisant la bibliographie relative aux primes à la marine marchande dressée par la section bibliographique de la Bibliothèque du Congrès à Washington (*A List of Books, — with References to Periodicals, — on Mercantile Marine Subsidies*, par M. A. P. C. Griffin. Washington, Government Printing Office, in-8 de 43 p.), que ce répertoire fût très riche. Il n'aspire pas tant, il est vrai, à être considérable qu'à fournir aux travailleurs une bibliographie de choix. Mais pourquoi, dans ce cas, n'y avoir pas mentionné l'excellent rapport adressé naguère par M. Bureau à la Société d'économie politique nationale, ni la discussion qui a suivi ce rapport (*Bull. Soc. économie polit. nat.*, t. I, 1898, fasc. 2 et 3) ? Sans être parfait, ce répertoire n'en a pas moins une réelle valeur.

— La maison Dodd, Mead et C[ie], de New York, vient de publier une bibliographie des éditions princeps de quelques-uns des écrivains les plus éminents de notre siècle aux États-Unis. Ce petit volume (in-4 de XV-101 p.), dû à M. Léon H. Vincent, et intitulé : *A Record of first editions of Bryant, Emerson, Hawthorne, Holmes, Longfellow, Lowell, Thoreau and Whittier, collected by Harris Arnold*, sera lui-même une rareté bibliographique, n'ayant été tiré qu'à 100 exemplaires.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — L'Athénée de Buenos Aires a entrepris en juillet la publication d'une revue mensuelle qui sera son organe. Dirigée par un comité composé par MM. Roman Pacheco, Rodolfo Rivarola, Carlos Baires, Carlos Vega Belgrano, José Juan Biedma, Augusto Plou, avec M. Alejandro Ghigliani comme secrétaire, la *Revista del Ateneo* (Buenos Aires, 746, San Martin) qui se donne gratis aux membres de l'Athénée, accepte des abonnements à 10 fr. plus les frais de poste. Roman, histoire, littérature, questions politiques et sociales, tout sera traité dans ce recueil qui formera quatre volumes par an.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Causeries du dimanche. L'Ancien et le Nouveau Testament sont-ils des fables ?* (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Abrégé du catéchisme du saint Concile de Trente*, par les RR. PP. Alexis et Théophile (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Rénovation religieuse. Doctrine et pratique de haute initiation*, par Un serviteur du Christ (gr. in-8, Fischbacher). — *Entretiens pratiques pour les Mois de Marie et du Rosaire à l'usage des grandes personnes*, par l'abbé A. de Lapparent (in-16, Poussielgue). — *De la Responsabilité civile de l'État*, par L. Roger (in-8, Rousseau). — *Les Israélites de l'Algérie et le Décret Crémieux*, par J. Cohen (in-8, Rousseau). — *Le Domaine industriel des municipalités*, par L. Roger (in-8, Rousseau). — *Traité des actes de commerce par relation*, par L. Duchange (in-8, Rousseau). — *Des Actions sociales et individuelles dans les sociétés en commandite par actions et dans les sociétes anonymes* (*Loi du 24 juillet 1867*) par P. Villemin (in-8, Rousseau). — *De l'Exploitation des œuvres musicales par l'exécution publique*, par L. Gilaux (in-8, Rousseau). — *Cours de philosophie*, par le P. A. Castelein. T. I. *Logique* (gr. in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Les Problèmes au XX[e] siècle*, par G. de Molinari (in-12, Guillaumin). — *La Puberté chez l'homme et chez la femme*, par A. Marro ; trad. par le D[r] J.-P. Medici (in-8, Schleicher). — *Les Principes de la guerre alpine*, par P. Simon (in-8, Berger-Levrault). — *L'Imagination de*

l'artiste, par J. Souriau (in-12, Hachette). — *Le Déluge*, par H. Sienkiewicz, trad. par le comte Wodzinski et B. Kozakiewicz (in-12, Éditions de la *Revue blanche*). — *Seule*, par H. Ardel (in-12, Plon-Nourrit). — *Une Époque. Les Braves Gens*, par P. et V. Margueritte (in-12, Plon-Nourrit). — *Le Seigneur de Halleborg. Le Foyer conquis*, par A. von Hedenstjerna; trad. par H. Heinecke (in-12, Hachette). — *Spartacus, roman du* XVII*e siècle de l'ère chrétienne*, par R. Giovagnoli; trad. par Mme J.-W. Bienstock (in-12, Eitel). — *Le Crépuscule des dieux*, par E. Bourges (in-12, Stock). — *Mariage civil*, par M. Maryan (in-12, Henri Gautier). — *Les Mariages de Toinon*, par H. Bister (in-12, Henri Gautier). — *Luttes d'âmes*, par E. Coz (in-12, Henri Gautier). — *Le Sermon au* XVIII*e siècle. Étude historique et critique sur la prédication en France de 1715 à 1789*, par A. Bernard (in-8, Fontemoing). — *L'Œuvre de Cherbuliez. Extraits choisis à l'usage de la jeunesse, avec une notice sur la vie et les œuvres de l'auteur*, par G. Meunier (in-12, Hachette). — *Voyages de corps et d'esprit*, par M. Sepet (in-12, Téqui). — *Vercingétorix*, par C. Jullian (in-12, Hachette). — *La Mort de la Reine* (*les Suites de l'Affaire du Collier*, d'après des documents nouveaux recueillis par A. Bégis), par F. Funck-Brentano (in-12, Hachette). — *La Journée des Piques, le 20 juin 1792*, par F. Martin (in-8, Clermont-Ferrand, Juliot). — *Mémoires du duc de Rovigo pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*. Nouvelle édition refondue et annotée, par D. Lacroix. T. V (in-12, Garnier). — *Souvenirs d'un franc-tireur en 1870-1871. Simple contribution à l'histoire des corps francs pendant la guerre franco-allemande*, par P. Trochon (in-12, Plon-Nourrit). — *Figures et choses du temps passé*, par L. Charpentier (in-12, Carcassonne, Bonnafous-Thomas). — *L'Empereur Nicolas II aux manœuvres françaises de 1901. Dunkerque, Compiègne, Reims. Enthousiasme populaire; industrie du bibelot; publicité, affiches, chansons*, par H. Daragon (in-12, Daragon). — *Les Sœurs aveugles*, par M. de la Sizeranne (in-12, Lecoffre). — *La Conférence de la paix à La Haye. Étude contemporaine*, par F. de Martens; trad. du russe par le comte de Sancé (in-8, Rousseau). — *La Conférence internationale de la paix. Étude historique, exégétique et critique des travaux et des résolutions de la conférence de la Haye de 1899*, par A. Mérignhac (in-8, Rousseau). — *La Paix et la guerre*, par F. de Martens; trad. du russe par le comte N. de Sancé (in-8, Rousseau). — *L'Abomination dans le Lieu saint*, par « Un antisémite de la Patrie française » (in-12, Savaète). — *Le Luxembourg neutre. Étude d'histoire diplomatique et de droit international public*, par G. Wampach (in-8, Rousseau). — *Mes Souvenirs. Les Débuts de l'indépendance italienne*, par le comte de Reiset (in-8, Plon-Nourrit). — *Le Traité de Berlin de 1885 et l'État indépendant du Congo*, par R. Pierantoni (in-8, Rousseau). — *Les Vies closes. Études d'âmes*, par G. Maze-Sencier (in-12, Perrin).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Philosophie générale. — 1. *Manuale philosophiae scholasticae*, auctore E. Blanc. Lyon, Vitte, 1901, 2 vol. in-8 de 386 et 388 p., 10 fr. — 2. *Elementa philosophiae scholasticae*, auctore Séb. Reistlander. T. Ier. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1901, in-12 de xxiii-425 p. — 3. *Cours de philosophie*, I. *Logique*, par le P. A. Castelein, S. J. Nouvelle édition. Bruxelles, Société belge de librairie, 1901, gr. in-8 de 548-xiv p., 6 fr. 50. — 4. *Nouvelle Classification des sciences, étude philosophique*, par A. Naville. 2e éd. Paris, Alcan, 1901, in-12 de 185 p., 2 fr. 50. — 5. *La Réforme de l'enseignement par la philosophie*, par Alfred Fouillée. Paris, Colin et Cie, 1901, in-12 de vi-214 p., 3 fr.

Métaphysique et Psychologie. — 6. *Histoire et solution des problèmes métaphysiques*, par Charles Renouvier. Paris, Alcan, 1901, in-8 de ii-477 p., 7 fr. 50. — 7. *Pour la raison pure. Les Conflits de l'imagination et de la raison*, par F. Evellin. Paris, Alcan, 1901, in-8 de 34 p. — 8. *L'Ecclissi dell' idealista*, da Pietro Ellero. Bologna, Zanichelli, 1901, in-12 de 197 p. — 9. *Spiritualité et immortalité*, par V.-L. Bernies. La Chapelle-Montligeon, imp. Notre-Dame, 1901, in-8 de vii-487 p., 5 fr. — 10. *Dieu et le Monde. Essai de philosophie première*, par J.-E. Alaux. Paris, Alcan, 1900, in-12 de 188 p., 2 fr. 50. — 11. *Les Timides et la Timidité*, par le Dr Paul Hartenberg. Paris, Alcan, 1901, in-8 de xv-265 p., 5 fr. — 12. *L'Opinion et la Foule*, par G. Tarde. Paris, Alcan, 1901, in-8 de vii-227 p., 5 fr. — 13. *Psychologie des mystiques*, par le P. Jules Pacheu, S. J. Paris, Oudin, 1901, in-12 de 133 p., 1 fr.

Morale et Sociologie. — 14. *L'Évolutionnisme en morale*, par J. Halleux. Paris, Alcan, 1901, in-12 de 228 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Devoir intellectuel de la femme*, par le chanoine Valentin. Paris, Retaux, 1901, gr. in-8 de 76 p., 1 fr. — 16. *La Philosophie chrétienne de la vie*, par le R. P. Tilmann Pesch, S. J.; trad. de l'allemand par le R. P. Biron. Paris, Lethielleux, 1901, 2 vol. in-8 de xv-363 et 430 p., 8 fr. — 17. *Essai sur l'individualisme*, par E. Fournière. Paris, Alcan, 1901, in-12 de 188 p., 2 fr. 50. — 18. *Paroles d'un homme libre. Dernières Études philosophiques*, par le comte Léon Tolstoï; trad. du russe par J.-W. Bienstock. Paris, Stock, 1901, in-12 de vii-420 p., 3 fr. 50. — 19. *Sur la question sexuelle*, par le comte Léon Tolstoï; trad. du russe par J.-W. Bienstock. Paris, Stock, 1901, in-12 de xv-117 p., 1 fr. — 20. *L'Unique Moyen*, par le comte Léon Tolstoï; trad. du russe par J.-W. Bienstock. Paris, Stock, 1901, in-12 de 32 p., 0 fr. 50.

Histoire et Critique. — 21. *Histoire de la philosophie*, par l'abbé H. Dagneaux. 2e éd. Paris, Retaux, 1901, in-8 de xiii-610 p., 5 fr. — 22. Marc Aurèle. *Pensées*, Traduction par S. Michaut. Paris, Fontemoing, 1901, in-8 de xxi-239 p., 3 fr. 50. — 23. René Descartes. *Meditationes de prima philosophia*, éditées et annotées par C. Guttler. Munich, Beck, 1901, in-12 de 250 p., 4 fr. 50. — 24. *Les Grands Philosophes. Pascal*, par Ad. Hatzfeld. Paris, Alcan, 1901, in-8 de xii-291 p., 5 fr. — 25. *Les Grands Philosophes. Malebranche*, par Henri Joly. Paris, Alcan, 1901, in-8 de xii-296 p., 5 fr. — 26. *La Formation du radicalisme philosophique*. Tome Ier. *La Jeunesse de Bentham*. Tome II. *L'Évolution de la doctrine utilitaire de 1789 à 1815*, par Élie Halévy. Paris, Alcan, 1901, 2 vol. in-8 de xv-439 et iv-385 p., 15 fr.— 27. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon. (12e année, 1900). Paris, Alcan, 1901, in-8 de 316 p., 5 fr.

Philosophie générale. — 1. — Puisque la tradition, l'universalité de l'idiome, la précision technique justifient amplement l'usage de la langue latine dans l'enseignement de la philosophie, on ne peut repro-

cher à M. Élie Blanc d'avoir composé son *Manuale philosophiae scholasticae*. Il nous avertit que ce dernier ouvrage n'est pas la traduction du *Traité de philosophie scolastique*, écrit il y a quelques années ; il est plus technique, plus directement en rapport avec les sources de la doctrine, particulièrement avec saint Thomas. En paragraphes numérotés, pleins et brefs, l'auteur condense ce qui est essentiel, sans excès de laconisme. Sans doute, il entend bien que le professeur expliquera et développera : rien ne remplace l'exposé oral fait par le maître ; mais, pour ses élèves et pour lui, c'est un avantage d'avoir entre les mains un traité clair, suffisamment complet, très exact, bien divisé et ouvrant à l'esprit des horizons qui excitent et avivent une curiosité qu'on pourra satisfaire par la lecture ou l'étude des nombreux et excellents livres dus au savant professeur des Facultés libres de Lyon.

2. — C'est le même but que s'est proposé M. Reistlander, professeur au grand séminaire de Metz, en ses *Elementa philosophiae scholasticae*. Il nous donne d'abord le premier volume, contenant la Logique, l'Ontologie et la Cosmologie. La netteté et la précision sont les qualités maîtresses de ce livre de saine philosophie où vous ne rencontrerez rien d'inutile ou de superflu. Nous engageons ceux qui voudraient s'en convaincre à parcourir seulement la première partie de la Logique (*Dialectica*) ou à lire, en critériologie, les dix-sept pages consacrées au criticisme Kantien : exposé et discussion sont d'une admirable lucidité et laissent une juste et forte impression.

3. — Le R. P. Castelein, qui est un vétéran de l'armée catholique, un champion infatigable de l'Église dans sa lutte pour la vérité, nous offre une nouvelle édition de sa *Logique*, ouvrage considérable par la discussion, le nombre, l'importance et l'ampleur des questions traitées. Il divise la Logique en Logique formelle, Critériologie et Méthodologie. Des exemples variés et multipliés montrent les diverses applications des théories ; plusieurs sont des dissertations, de véritables thèses que l'on s'étonnerait presque de trouver ici et que l'on serait tenté de renvoyer aux ouvrages exégétiques, moraux, historiques, sociaux auxquels elles appartiennent. Mais faut-il se plaindre de l'abondance de biens... ? Tout au moins doit-on louer la fermeté des principes, la rigueur des déductions et les aspects suggestifs sous lesquels chaque question est montrée. Bien que l'éminent jésuite soit très au courant des questions controversées, il nous semble, parfois, négliger un peu trop les opinions qu'il ne partage point. Ainsi, la définition de la vérité est formulée en termes classiques, et affirmée presque sans discussion, comme si, de Kant à M. Renouvier, toutes les objections étaient méprisables et qu'on pût les refuser par prétérition. La confiance du P. Castelein est assurément motivée, mais nous désirerions parfois qu'il la communiquât à ses lecteurs en leur montrant qu'elle ne peut être ébranlée par les difficultés qu'on lui oppose.

4. — M. A. Naville a corrigé et retouché sa *Nouvelle Classification des sciences*. Il les divise en Théorématique (science des lois), Histoire (sciences des faits), et Canonique (science des règles idéales d'action).

Au premier groupe se rapportent la nomologie, les sciences mathématiques, physiques et psychologiques; au second, l'histoire naturelle et l'histoire humaine ; au troisième, la théorie des arts, les sciences morales et la morale. — Cette division en vaut une autre ; est-elle meilleure que les autres? Je ne saurais l'affirmer. Naturellement elle est systématique, et il le faut bien puisqu'elle doit tracer des limites, ranger et distribuer suivant une norme assez arbitrairement ou, si l'on veut, artificiellement établie. Et comme conséquence, l'astronomie et la linguistique, la minéralogie et l'histoire des religions seront dans le même groupe général puisqu'elles répondent à la seconde question : Qu'est-ce qui est *réel* ; tandis que la cinématique et la psychologie, cherchant à résoudre des problèmes compris dans le premier groupe, répondaient à la question : Qu'est-ce qui est *possible*, et que les beaux-arts, la médecine et le droit rationnel ont des relations entre eux dans le troisième groupe, auquel revient la fonction de définir ce qui est *bon*.— Mais précisément, M. Adrien Naville essaie de nous persuader que sa classification est fondée sur la nature des choses, qu'elle supporte toutes les branches du savoir humain et qu'elle est plus adéquate que les autres aux divers aspects de la vérité. Avouons au moins que ce sujet est abordé avec une réflexion et envisagé avec une autorité qui sont d'un vrai penseur, digne du nom qu'il porte.

5. — « Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance.... » C'est ainsi que le « maître de philosophie » défend ses privilèges et M. Fouillée tiendrait à peu près ce langage aux grammairiens, aux historiens, aux savants, s'ils osaient prétendre au rôle d'éducateur. En vérité, il estime que pour les démocrates et les socialistes, comme pour les bourgeois gentilshommes, et sous la troisième République comme sous le grand Roi, le premier rang appartient à la philosophie. Son livre est amusant et inefficace comme une satire. Avec une belle confiance, il dénonce « l'échec pédagogique des lettrés et des savants. » Vous pensez bien qu'il donne des raisons, plusieurs piquantes, la plupart excellentes. De temps à autre, l'attention est conquise par des formules comme celles-ci : « Si les purs lettrés tendent à faire de leurs élèves ce qu'on appelle des hommes de luxe, les purs savants tendent à en faire ce qu'on pourrait appeler des hommes de peine. » La première et la seconde partie du livre de M. Fouillée : *La Réforme de l'enseignement par la philosophie* sont à lire et à méditer. Mais nous aurions beaucoup de réserves à énoncer, à propos du livre troisième: *Importance croissante des études philosophiques*. « Personnellement, pendant notre longue carrière de professeur, nous

n'avons jamais enseigné la logique. » — Serait-ce pour cela que certains disciples de M. Fouillée raisonnent si mal ? — « Les choses acquises en philosophie sont nombreuses malgré les dires des théologiens, qui ont intérêt à faire croire que la raison ne peut rien établir de solide. » — Les « théologiens » se sont montrés, au contraire, dans tous les siècles et spécialement au XIXe, les plus fermes et les plus ardents défenseurs de la raison. Le but avoué de l'auteur est de remplacer la foi par des convictions rationnelles. L'expérience lui devrait apprendre que la raison chancelle à mesure que la foi s'amoindrit. Certes, la philosophie est la première des sciences humaines, mais la science de la foi assure ses conclusions, enrichit son objet, et, sans jamais la contredire, lui ouvre d'admirables horizons où l'âme entrevoit dans une lumière divine l'éternelle vérité.

MÉTAPHYSIQUE ET PSYCHOLOGIE. — 6. — Le dernier ouvrage de M. Renouvier : *Histoire et solution des problèmes métaphysiques*, est le complément des *Dilemmes de la métaphysique pure*, récemment parus. C'est « l'histoire des principes les plus généraux de la spéculation métaphysique, dont dépendent tous les sujets capitaux du ressort de la philosophie : la méthode et les théories, et dont les formules nettes, historiquement connues, en nombre fort réduit, sont contradictoires les unes des autres. La solution, c'est celle de nos dilemmes. » Cette phrase, en même temps qu'elle indique l'objet du livre, est un spécimen du style de l'auteur. La clarté et la souplesse ne sont pas les qualités maîtresses de M. Ch. Renouvier. — Il divise son ouvrage en dix livres : I. *Le Monde suivant l'ancien esprit hellénique :* c'est une revue des principaux systèmes jusqu'à Socrate. Les premiers penseurs ont cherché « la raison d'être de l'univers quant aux temps. » — II. *Platon et Aristote :* étude érudite et pénétrante des doctrines de ces admirables génies. — III. *Pyrrhon*, *Stoïciens*, *Épicuriens*, *Académiciens :* quelques traits précis et brefs pour caractériser des systèmes nettement exposés et librement interprétés.— IV. *La Théologie néoplatonicienne :* considérations intéressantes et personnelles sur le mysticisme alexandrin, avec ses subtilités, ses détours, ses profondeurs et ses incohérences. — V. *Le Néoplatonisme chrétien :* ceci est tout à fait mauvais ; la théorie chrétienne des hypostases n'est pas comprise et le dogme de la Trinité est déclaré contradictoire parce qu'il est inexactement formulé. L'Incarnation et le culte de Marie deviennent « un nouveau genre de polythéisme. » — VI. *Le Panthéisme théologique :* la philosophie des Pères et des Docteurs du moyen âge est ainsi désignée : rien ne justifie cette appellation, si ce n'est l'inintelligence des doctrines qu'elle prétend résumer. — VII. *La Philosophie synthétique :* c'est celle de Descartes, de Malebranche, de Leibniz : aperçus nouveaux, parfois discutables mais suggestifs ; M. Renouvier ne pardonne pas au XVIIe siècle d'avoir conservé la

« substance » à laquelle il livre, comme on sait, une guerre acharnée. — VIII. *La Philosophie critique* : les objections sensualistes de Locke, les spéculations idéalistes de Berkeley, le phénoménisme sceptique de Hume préparent les voies à la critique kantienne. Au philosophe de Kœnigsberg, l'auteur reproche surtout ses *noumènes* qui sont pourtant un effort illogique mais très méritoire pour échapper au scepticisme. Même après les travaux de Boutroux et de Ruyssen, ce chapitre est digne d'une sérieuse attention. — IX. *Le Matérialisme et l'Athéisme :* un des meilleurs livres de l'ouvrage. L'allure frivole et superficielle de la philosophie des Encyclopédistes, les exclusions déraisonnables du positivisme, le caractère gratuit des hypothèses de Spencer, la fragilité des constructions idéales qui méconnaissent la réalité et la supériorité de l'*esprit*, sont vigoureusement accusés et mis en lumière dans l'analyse et la critique de M. Renouvier. — X. *De l'État actuel de la philosophie en France :* l'éclectisme est « une philosophie dérisoire » qui laisse subsister le vieux dogmatique « comme une sorte de haute convention suppléant la conviction dans la chaire philosophique. » H. Taine essaye vainement de concilier Hégel et Condillac ; l'esprit d'Ernest Renan « était profondément et désespérément corrompu. » (Notons en passant, et sans dissimuler notre vive satisfaction, que ce « philosophe sans philosophie » n'est pas mieux traité par M. Fouillée que par M. Renouvier). « Des systèmes généraux, on n'en voit plus nulle part. » Il reste donc et uniquement le néocriticisme, dont la brève exposition termine ce volume. — Il s'oppose à l'éclectisme, au panthéisme, au déterminisme, au positivisme. — C'est à merveille ; mais pourquoi est-il relativiste et phénoméniste ? pourquoi repousse-t-il l'infini ? pourquoi nie-t-il l'évidence ? — Si l'absolu n'est pas réel, la Relation (même avec une R majuscule) est une catégorie idéale et subjective ; si la substance n'existe pas, les phénomènes s'écoulent et leur synthèse n'est qu'une vaine apparence. Si l'infini n'est pas la cause souveraine, le fini est inexistant parce qu'il est inintelligible. Si l'évidence n'est pas le criterium universel de la certitude, la croyance est gratuite, aveugle et fanatique. Tout ce qu'il y a de solide, de rigoureux, de fécond dans le néocriticisme, la philosophie scholastique l'admet, et le démontre ; elle est bien obligée de repousser, malgré l'autorité, le talent et la science de M. Renouvier, une doctrine qui est la négation de l'être et la dissolution de la pensée.

7. — D'où est née la lutte entre les spiritualistes et les matérialistes ? D'où l'opposition entre la philosophie et la science ? — Ce sont des conséquences naturelles des deux fonctions irréductibles de la pensée : imagination et raison. L'imagination ou pensée sensible est à la science ce que le moyen est à la fin ; la raison ou pensée pure cherche le réel et l'atteint dans la solide et durable individualité de l'être,

morale ou esprit. Celle-ci intervient là où ne pourrait plus nous guider l'expérience ; la métaphysique est donc justifiée. Le réel existe, mais il est en dehors et au-dessus du monde sensible. « Il n'y a de réel et de solidement fondé dans l'existence que ce qui ne se voit ni ne se ouche. » Lorsque nous en serons convaincus nous échapperons à « l'obsédante illusion de la matière » et nous affirmerons l'existence de « l'invisible à qui seul appartient la force d'être et qui est esprit. » — Telles sont les idées developpées par M. Evellin dans son brillant plaidoyer : *Pour la raison pure*. Esprit très réfléchi, délié et lucide, il nous incite à l'admiration sans produire en nous la conviction. L'âme humaine dispose de plusieurs voies pour aboutir à la certitude et à la vérité : par les phénomènes sensibles, par l'intuition et la démonstration, par le témoignage, elle atteint l'être réel. Il n'y a pas antinomie entre ces divers moyens de connaître, mais concert harmonieux sous la direction de la faculté maîtresse qui est la raison.

8. — Professeur de droit à Bologne, jurisconsulte distingué, député au Parlement italien, M. Pietro Ellero est un écrivain renommé. *L'Eclissi dell' idealista* est une protestation contre le positivisme et son influence déprimante. L'écrivain fait connaître le système, le réfute et montre ses rapports avec le matérialisme, dont il dénonce les impossibilités et les contradictions. Cela occupe six chapitres de lecture aisée. Pourtant les pages suivantes destinées à définir l'idéalisme et à caractériser ces diverses espèces nous paraissent supérieures. Par ce mot, l'auteur n'entend pas le système spéculatif qui n'admet d'existant et d'objectif que les idées, mais la doctrine essentiellement pratique et agissante qui met au premier rang l'âme avec ses aspirations vers le bien et sa participation à l'infini. Il détermine la place qu'occupe l'idéal dans la religion, l'art, l'amour, l'honneur, la gloire, le droit, le devoir, la patrie, la charité, le sacrifice, le martyre. Il y a de l'élan, de la verve, de l'éloquence, de la poésie parmi ces considérations justes mais parfois un peu vagues. Pourquoi faut-il que M. Ellero, qui tient, je crois, à rester catholique, dirige, en terminant, contre la Cour romaine des attaques dont la banalité et l'iniquité sont mal déguisées sous l'emphase d'une phraséologie déclamatoire ?

9. — *Spiritualité et immortalité*, voilà un titre qui amènera sur les lèvres des « psychologues » un dédaigneux sourire. Ah ! s'il était question de « l'influence du travail intellectuel sur les échanges nutritifs » ou « de la physiologie du muscle dans les expériences de vitesse, » la question serait « scientifique », digne d'être gravement examinée ; mais l'âme n'est plus, comme chacun sait, un objet de spéculation psychologique. Les plus larges et les plus tolérants accorderont aux métaphysiciens le droit de disserter et de divaguer à cette occasion, puisque les problèmes inutiles et insolubles les occupent et les amusent.

Cependant, eux-mêmes, les métaphysiciens, ne vont-ils pas reprocher à M. Bernies la banalité de son sujet? Nous espérons que la lecture de son intéressante thèse les ramènera à une plus juste appréciation. Car si l'immortalié est d'exceptionnelle importance et d'éternelle actualité, si les preuves classiques de cette vérité philosophique sont repoussées ou contestées par des maîtres, il convient de les examiner de près et de les étayer si elles paraissent branlantes ou de les laisser s'écrouler si elles sont impuissantes, comme de vains appuis de la pensée. M. Bernies estime qu'on peut et qu'on doit les conserver; son livre démontre que sa conviction est motivée et légitime. Voici sa méthode : Il y a en l'homme des phénomènes intellectuels et volontaires irréductibles aux sensations, bien que liées à elles. Ces manifestations de notre activité requièrent une réalité causale et vivante. Or, cette réalité est une substance spirituelle ; mais, par sa nature, l'esprit est indestructible à moins que la cause première qui l'a créé ne l'anéantisse, ce qui est contraire aux attributs divins. Donc l'âme est immortelle. Les preuves morales, sentimentales et sociales complètent heureusement la démonstration. — « Cela n'est pas nouveau? » Ce qui est « nouveau, » c'est l'alliance de la doctrine scolastique avec les acquisitions de la science moderne qui l'expliquent, la confirment et l'enrichissent ; c'est la réfutation décisive des objections récentes du monisme et du phénoménisme ; c'est enfin le style clair, élégant, vivant, orné, — parfois un peu oratoire peut-être, — de cette thèse, dont on pourra sans doute contester quelques arguments, mais qui restera un très bon livre, auquel ne manquent ni la solidité des raisons, ni la rigueur des déductions, ni l'agrément de la forme.

10. — Le volume de M. Alaux : *Dieu et le Monde*, est le dernier d'une série depuis longtemps inaugurée, qui embrasse plusieurs traités de métaphysique ; celui-ci est de lecture aisée, non qu'il soit toujours clair, mais parce qu'il développe cinquante propositions en lesquelles il se résume et qui montre la liaison des idées de l'auteur. On y lit des thèses ainsi formulées : « Dans le moi triple et un, le fini et l'infini se découvrent. — Dans le moi est le non-moi qui s'oppose à lui, nécessaire à lui. — Dans la liberté est la nécessité. — L'intelligence est engendrée, non créée de la liberté. — L'infini et le fini ne sont pas l'un sans l'autre. — Tout être a sa raison d'être dans son contraire, etc. » — On est quelque peu déconcerté ; on songe aux alexandrins, aux hégéliens, dont les idées révèlent ici une terminologie éclectique. Mais on se tromperait en prenant ce livre pour une imitation et cette doctrine pour un pastiche. « Je l'ai eue très jeune, nous dit l'auteur, et elle m'a été comme naturelle. » Cette candeur désarme la critique. Disons pourtant que les traits caractéristiques de cette théologie et de cette cosmologie, c'est le panthéisme (inconscient peut-être) et l'emploi des

expressions dogmatiques du christianisme pour signifier les croyances « de la religion naturelle, c'est-à-dire le spiritualisme spontané de la religion universelle du genre humain. » Faut-il avertir l'auteur que malgré l'élévation, la gravité et la subtilité de sa pensée, il ne satisfera ni les chrétiens, ni les libre-penseurs, ni les idéalistes, ni les phénoménistes, et qu'il risque beaucoup de rester isolé, ce qui est une position particulièrement fâcheuse pour un écrivain qui refuse sa foi à « une église » pour demeurer fidèle à « l'église humaine. »

11. — Faut-il avouer que le titre de docteur dont est précédé le nom de M. Hartenberg nous faisait craindre que son étude sur *les Timides et la Timidité* ne fût surchargée et empêtrée de physiologie? Nous fûmes agréablement détrompé : non que l'on ait négligé de nous instruire sur les symptômes vasculaires, viscéraux et sécrétoires de l'accès de timidité. Il fallait que cela fût noté; mais l'observation, une observation très attentive, exacte et fine, s'est fixée sur les manifestations psychologiques de la timidité, sur le caractère des timides, sur l'évolution, l'étiologie, les phénomènes morbides, la prophylaxie de cet *état d'âme.* Je demande pardon à M. Hartenberg d'avoir aïnsi nommé cette combinaison spéciale de fausse crainte et de fausse honte qui ne se produit qu'en présence de l'être humain. Il m'en voudra de cette expression inexacte, à son avis, puisque « l'âme et le corps ne font qu'un, ne sont qu'un même objet considéré de deux points de vue opposés » (p. VII). Mais plutôt, c'est bien nous qui déplorons amèrement et profondément qu'un esprit aussi distingué soit atteint de cette tare du matérialisme dont quelques médecins se parent pour se donner des allures scientifiques. Il n'y a pas un fait, un raisonnement dans ce livre intéressant, bien composé et bien écrit, qui fournisse à son auteur un argument, je ne dis pas décisif, mais seulement spécieux, contre la spiritualité de l'âme, et rien ne motivait cette profession de foi, gratuite et encombrante, qui n'est certes pas un indice d'esprit philosophique.

12. — Les travaux de M. Tarde sur la sociologie lui ont acquis une réputation légitime ; ceux qu'il vient de réunir sous ce titre : *L'Opinion et la Foule*, ne sont pas faits pour l'amoindrir : le Public et la Foule, l'Opinion et la Conversation, les Foules et les Sectes criminelles, trois études parues en divers recueils et unies par un lien logique. N'insistons pas sur la foule dont l'âme n'est pas une simple résultante des âmes individuelles, mais qui est unie par des fureurs et des enthousiasmes, des passions enfin qui auraient peu de prise sur chacune des personnes qui la composent. Ces idées sont répandues depuis les travaux de MM. Sighele et Le Bon. Le public n'est pas la foule ; c'est une collectivité spirituelle dont les éléments ne sont pas groupés par contact, mais influencés par action mentale. La presse est un des

plus puissants facteurs de ce groupement nouveau qui se divise en publics croyants (fanatiques, convaincus) et désireux (passionnés, despotiques). Comme il y a des foules criminelles, il y a des publics délinquants dont les crimes sont moins repoussants, moins vindicatifs, plus intéressés, moins violents, plus astucieux, plus largement et durablement oppressifs. Ils subissent la direction du publiciste comme les foules sont entraînées par l'impulsion du meneur. — L'opinion est l'âme du public : avec la tradition et la raison, qu'elle favorise ou combat suivant les circonstances, elle répand ses jugements sur les problèmes actuels parmi les personnes du même pays, du même temps, de la même société. Pourtant, elle-même est un produit de la conversation, « dialogue sans utilité directe et immédiate où l'on parle surtout pour parler, par plaisir, par jeu, par politesse. » — L'étude sur la conversation est nouvelle, attrayante et surtout judicieuse. Que de pensées elle fait naître, que de souvenirs elle éveille, que d'aperçus elle suggère, que de rapprochements elle présente qui retiennent l'attention et provoquent à la réflexion ! Sans doute les hypothèses abondent qu'on peut remplacer par d'autres, mais surtout les faits bien recueillis, choisis et interprétés suivant une saine et féconde méthode philosophique.

13. — Si la mystique est une branche de la théologie, le mysticisme est un état d'âme : naturel, diabolique ou surnaturel, il abonde en phénomènes caractéristiques qui s'organisent d'après des lois que le psychologue doit chercher et peut découvrir. Mais avant tout, faut-il définir avec exactitude ce qu'on entend par mysticisme et c'est l'objet propre de *la Psychologie des mystiques*. Le P. Pacheu, en deux conférences de forme très littéraire, examine d'abord le sens précis du mot en interrogeant les philologues, les philosophes rationalistes et les critiques catholiques, puis la réalité que ce mot désigne : la source surnaturelle d'où elle découle, l'union entre Dieu et l'âme qu'elle établit, l'expérience intime par laquelle cette union est connue, sentie, goûtée. A la vérité, il trace un programme plutôt qu'il ne traite à fond le sujet. C'est qu'il faut d'abord déblayer le terrain. Il s'y est efforcé en étudiant l'inquiétude religieuse, le mysticisme humanitaire du positivisme, le pessimisme, le dilettantisme, le culte du moi de Nietzsche, l'évangélisme sentimental de Tolstoï. Les résumés substantiels des conférences qu'il prononça à l'Institut catholique de Paris nous font désirer que le P. Pacheu les rédige et les publie. Ce qu'il nous donne aujourd'hui suffit pour apprécier son intelligence ouverte et sympathique aux tendances morales et aux aspirations religieuses de son temps, la variété de sa culture et le savoureux mélange d'une doctrine théologique sûre, d'une psychologie pénétrante, d'un art discret et délicat.

Morale et Sociologie. — 14. — Peut-on fonder une morale sur l'évolutionnisme ! Ceux-là l'ont pensé, qui, repoussant le Décalogue comme superstitieux, la morale de Descartes comme arbitraire, la morale de Kant comme inefficace, demandent à la science une règle de vie. Herbert Spencer a-t-il mieux réussi que les rationalistes et les criticistes ? M. J. Halleux répond à cette question dans *l'Évolutionnisme en morale.* Il instruit le procès avec une remarquable impartialité, exposant d'abord avec soin les principes de la morale évolutionniste. La conduite est, dans ce système, l'ensemble des actions extérieures ou visibles, ayant pour mobile prochain ou éloigné l'instinct de conservation. Elle suit une évolution parallèle à celle des structures et des fonctions. La distinction entre le bien et le mal repose sur la conformité ou l'opposition des actes à la jouissance, but suprême de l'existence. Nos actes sont bons ou mauvais à raison de leurs seules conséquences et indépendamment de tout décret divin ou humain. Qu'elle soit physique, biologique, pyschologique ou sociologique, notre activité est soumise à la loi générale de l'évolution et se perfectionne par la complexité de ses mobiles, la prépondérance et la généralisation croissante des mobiles idéaux (d'abord sociaux, politiques, religieux, puis exclusivement moraux), l'affaiblissement graduel du sentiment du devoir : la morale sera parfaite, lorsqu'elle ne sera plus obligation mais inclination, et le but de plus en plus désintéressé et altruiste de l'action humaine. Dans une seconde partie, avec sagacité, l'auteur discute toutes les assertions de Spencer, démêle la part de vérité qui s'y joint, met en saillie les erreurs, les contradictions, les impossibilités qu'elles renferment, et les conséquences immorales de cette morale athée. Son livre est calme, grave, réfléchi et communique à ceux qui le lisent la conviction raisonnée de l'auteur.

15. — Il faut savoir gré à M. le chanoine Valentin d'avoir publié deux conférences prononcées l'an dernier sur *le Devoir intellectuel de la femme.* Il y démontre deux propositions : 1° l'étude seule peut permettre à la femme de remplir sa mission individuelle, qui consiste à développer son intelligence, à protéger, à calmer, à élever, à élargir son âme ; 2° l'étude ne lui est pas moins nécessaire pour accomplir sa mission sociale d'épouse, de mère, de Française et de chrétienne. Je ne saurais dire à quel point cette brochure est riche en arguments et en références, quelle immense lecture elle suppose et résume, à quel degré elle est, à la fois sage et hardie, également éloignée des préjugés inintelligents et des engouements irréfléchis. Qu'il nous déplaise ou nous agrée, le mouvement féministe est entraînant et irrésistible : il ne peut être question de l'arrêter, mais seulement de le gouverner. Le distingué professeur de l'Institut catholique de Toulouse s'acquitte de cette tâche avec une incontestable autorité, en théologien, en mora-

liste, mais aussi en lettré spirituel, et en orateur vibrant et brillant. Il est nécessaire, il est opportun, il est urgent de propager ces conférences qui dissipent des obscurités, des malentendus, des sophismes et mettent en lumière cette vérité : « La science, la science féminine surtout, est un péril si elle se sépare de la religion. »

16. — Le R. P. Biron, bénédictin, nous fait connaître, en d'intéressantes notes biographiques, le R. P. Tilmann Pesch dont il vient de traduire le dernier ouvrage : *La Philosophie chrétienne de la vie.* C'est une *Somme* de vie morale contenant les principes, les motifs, les méthodes, les moyens, les œuvres d'une vie humaine soumise à la foi et orientée vers Dieu, source de perfection et de bonheur. Ces pensées sur des vérités religieuses ont eu, en Allemagne, un grand succès; peut-être les trouvera-t-on, en France, un peu confuses et assez mal disposées. Je ne saurais découvrir le lien qui relie tel chapitre au précédent et au suivant; j'y rencontre des répétitions, des développements inutiles, mais aussi des pages magnifiques. (Formation du caractère, (t. II, p. 221); l'Église du Crucifié (id., p. 318); des Saints (id., p. 399); d'importantes études philosophiques et apologétiques sur l'athéisme (t. I, 55); le but de la vie (id., 72); l'Église (id., 200); le matérialisme (id., 141). Pour des jeunes gens instruits et bien disposés, cet ouvrage peut être un excellent manuel de vie morale qui les affermira dans leurs devoirs envers Dieu et les hommes, et rendra leur existence honnête et utile.

17. — Ce n'est point au christianisme que M. Fournière demande des inspirations. Député, *leader* des socialistes, il a très bien vu que les doctrines collectivistes menacent l'indépendance, c'est-à-dire la dignité et le bonheur des individus, et il s'efforce de résoudre cette antinomie dans son *Essai sur l'individualisme.* L'individu est un but, la société un moyen : ils ne peuvent donc être opposés. L'individu trouve son bien fondamental dans l'acte de nutrition, l'espèce trouve le sien dans l'acte de reproduction. » Comment la société met-elle ces biens à la portée de chaque individu? Par la coopération trop méconnue par les théoriciens de l'individualisme : Herbert Spencer, Max Stirner, Nietzsche. Car c'est le socialisme qui émancipe, libère et réalise l'individu par l'État, devenu le moyen de la coopération volontaire générale. « Nous opposerons à l'égoïsme aveugle et arbitraire des isolés la liberté consciente des solidaires, l'individualisme social. » — La solution est très facile, comme vous le voyez, et tout le monde sera heureux, excepté peut-être les chrétiens, auxquels on refusera la liberté, puisque leur liberté n'est que « le masque de l'arbitraire. » Voilà pour rassurer la conscience des persécuteurs. Dirai-je que, malgré la haine qu'il nous témoigne, M. Fournière nous intéresse par un accent de bonne foi; c'est une raison de plus pour déplorer ses brutales attaques contre tout

ce que nous aimons. J'ajoute que, de son ancien état de bijoutier, il a conservé les procédés de ciselure et le goût des joyaux dont témoigne son style net et coloré.

18, 19, 20. — Ces trois publications du même auteur : *Paroles d'un homme libre. — Sur la question sexuelle. — L'Unique Moyen*, procèdent d'un même esprit et tendent au même but : l'homme est malheureux et coupable, abruti par l'ignorance, la misère et la maladie, dégradé par le vice, déchiré par la guerre, opprimé par une civilisation tyrannique. « Le faut-il ainsi ? » Tolstoï pose la question en termes vifs, avec violence et amertume. On songe, en lisant ces pages brûlantes, aux *Paroles d'un croyant*. Naturellement, il répond : non, et certainement il a raison. Mais comment remédier à ces maux invétérés qui semblent inguérissables ! Le grand romancier s'adresse au Tsar et à ses conseillers, aux économistes, aux sociologues ; il ne se dissimule point que rien d'efficace ne pourra être tenté par ces hommes, même en les supposant de bonne volonté. La religion seule possède l'autorité nécessaire. Quelle religion ? — Le christianisme. — Quel christianisme ? — Ni l'orthodoxe, ni le luthérien, ni le réformé et encore moins le catholicisme. Il faut donc recourir à un christianisme nouveau dont Tolstoï esquisse le dogme et la morale (*La Doctrine chrétienne*). Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il mérite pleinement l'excommunication dont l'a frappé le Saint Synode et contre laquelle il a vainement protesté. Il essaie aussi de purifier l'amour et le mariage sans recourir à l'idéal et à la règle de pureté que propose l'Église, et enfin il préconise son système comme l'unique moyen de donner aux travailleurs la prospérité et la paix. — Ces livres dénotent un homme de génie à l'imagination puissante et égarée, d'une haute et imprécise moralité, à la volonté rebelle et tenace qui n'a foi qu'en ses idées et se repaît de songes et de mensonges.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 21. — Nous avons eu le plaisir, ici même, de louer l'*Histoire de la philosophie* de M. l'abbé Dagneaux, et il nous est agréable d'annoncer une seconde édition augmentée et améliorée. On y remarque deux chapitres nouveaux sur la philosophie orientale et la philosophie grecque avant Socrate, des développements sur la philosophie chrétienne des Pères et des Docteurs, de nombreuses citations, des renseignements sur les philosophes contemporains. La clarté, l'exactitude de l'exposition, la pénétration de la critique, la fermeté de la doctrine, la vigueur des réfutations qui distinguent les ouvrages de M. Dagneaux se retrouveront sans doute dans le volume que l'auteur nous fait espérer sur la philosophie au XIXe siècle.

22. — Je ne suis pas certain qu'on lise beaucoup les *Pensées de Marc Aurèle*, mais à ceux qu'intéresse ce livre de haute spéculation, on ne saurait trop recommander l'excellente traduction de M. G. Michaut. Elle

nous communique l'impression du texte lui-même : concision et plénitude, sans obscurité ni sécheresse. Un *Avertissement* nous renseigne sur le jugement que porte le traducteur au sujet de cet « intellectualisme contraint, tendu et hautain, qu'est volontiers le stoïcisme » et qui s'est imprégné de pitié et de tendresse dans l'âme de l'empereur romain. Une *Note préliminaire*, très condensée et substantielle, rappelle ce qu'il faut connaître du système pour apprécier le penseur et la part d'originalité que revêt cette doctrine en l'esprit du philosophe couronné. Souhaitons que les *Pensées* deviennent pour des incrédules sincères et bien intentionnés une introduction au christianisme et que les lacunes et les erreurs dont elles sont parsemées leur fassent apprécier et goûter la lumineuse douceur des Évangiles.

23. — Comme de Marc Aurèle, on continuera à parler beaucoup de Descartes, mais, à part les spécialistes, qui méditera les *Meditationes de prima philosophia*? Ni aux positivistes ni aux idéalistes, malgré les gages qu'il donne aux uns et aux autres, l'auteur du *Discours sur la méthode* ne semblera assez logique et résolu pour aller jusqu'au bout des déductions engendrées par les principes qu'il a posés. Cependant, il y aurait profit, après Voltaire, Kant et Spencer, à réfléchir sur les vérités du spiritualisme dont le philosophe français fut le zélé propagateur. Toutes ces réserves qu'il appelle ne sauraient lui ravir sa valeur exceptionnelle. A ceux qui comprennent l'allemand l'édition du professeur Güttler fournira avec le texte critique (en latin et en français) un très savant commentaire.

24. — Même après les récentes études de MM. Boutroux, Brunschvigg et Giraud, on fera bon accueil au *Pascal* du regretté M. Hatzfeld. Ce volume comprend cinq parties : I. Biographie psychologique (Les événements de la vie et les évolutions de la pensée de Pascal y sont notés avec leur influence réciproque, de manière à dissiper des légendes accréditées et à restituer sa vraie physionomie au grand écrivain). — II. Conquête de la certitude (l'auteur y fait justice du prétendu sceptisme de Pascal). — III. Travaux scientifiques (Pascal le physicien et mathématicien, ses titres scientifiques, ses découvertes et ses théories y sont discutées avec la collaboration du lieutenant Perrier). — IV. Controverse. — Deux chapitres sur le jansénisme et la casuistique, où la justification de l'auteur des Provinciales m'a semblé trop complaisante, bien que son critique soit très éloigné de partager ses préventions et ses erreurs. — V. Apologie de la religion : excellente partie de ce bon ouvrage où M. Hatzfeld s'efforce de prouver que « l'Apologie de Pascal est de tout point contraire à celle de Jansénius. » Sans être absolument persuadé, nous croyons qu'il faut tenir compte des raisons fortes et des interprétations ingénieuses qui appuient et éclairent cette thèse. La vérité c'est qu'il y a des contradictions et

des incohérences dues au conflit entre le catholicisme de Pascal et les doctrines hérétiques de ses amis les solitaires, et que reflète nécessairement l'œuvre de cet « effrayant génie. »

25. — Vous rappelez-vous le temps pas très lointain où au seul nom de Malebranche, les philosophes catholiques raillaient, s'irritaient ou s'indignaient? Il n'en est pas de même à présent, et c'est un progrès, s'il est vrai que bien peu de grands hommes fassent plus d'honneur à la France, à l'humanité et à l'Église. Aussi en son ouvrage : *Malebranche*, M. Joly aborde-t-il le système avec intelligence, élévation, largesse d'esprit et sympathie. *L'Homme et son milieu. — Le Métaphysicien. — Le Théologien philosophe. — Le Psychologue. — Le Moraliste*, tels sont les divers aspects sous lesquels il considère son héros. C'est aux traités, aux entretiens, aux lettres de Malebranche qu'il emprunte les citations qui caractérisent sa doctrine en ayant soin de l'expliquer. Qu'il n'ait parfois cédé au désir de concilier des contraires, d'atténuer tout au moins des divergences, c'est ce que nous n'oserions affirmer. Mais du moins expose-t-il les idées du maître en les reliant entre elles, dans leur série naturelle et leur suite logique dans une langue parfaitement adaptée à son sujet. Depuis longtemps, nous n'avions éprouvé, à la lecture d'un livre philosophique, une impression de *charme*, (c'est le mot juste) comparable à celle que celui-ci nous fit ressentir, tant il ressemble peu aux abstraits et obscurs auteurs en vogue qui prennent soin de subtiliser et de déguiser leur pensée. Est-ce à dire que la vision en Dieu ne soit pas une chimère, les causes occasionnelles une dangereuse théorie ? Assurément non, et il faut rejeter et combattre ces rêveries ; M. Joly a eu le droit et le mérite de montrer qu'elles laissent intacte l'intention du pieux oratorien et qu'en dépit de ses audaces, celui-ci voulut toujours être rigoureusement et scrupuleusement orthodoxe.

26. — Par radicaux philosophiques, on entend, en Angleterre, les adeptes de la morale de l'utilité, qui sont en même temps partisans de la démocratie représentative et du suffrage universel. Il faut connaître cette acception pour saisir le but de M. Elie Halévy en ses deux volumes : *La Formation du radicalisme philosophique*. Le premier est consacré à la jeunesse de Bentham, le deuxième à l'*Évolution de la doctrine utilitaire de 1789 à 1815* (celui-ci est une thèse de doctorat brillamment soutenue en Sorbonne); il y en aura un troisième dont le titre sera *le Radicalisme philosophique*. Il y a beaucoup de choses en ces pages où l'auteur n'a rien sacrifié à l'agrément : des documents inédits, des considérations juridiques et économiques, des aperçus justes et des détails intéressants sur la plupart des philosophes anglais du XVIIIe siècle. Nous préférons à tout le reste le premier chapitre : « Origines et principes, » où les sources, les doctrines, les desseins de Bentham sont indiqués avec précision. L'auteur est un très savant profes-

seur qui n'a pas voulu *amuser* ses lecteurs et qui a réussi dans cette entreprise négative ; en maints endroits il prouve qu'il sait ordonner un sujet et l'exprimer en langue claire, mais le plus souvent auteurs, systèmes, réflexions, citations se pressent et s'amoncellent. Quant à la morale utilitaire, qui fut celle de Bentham et que ses compatriotes appliquent au Transvaal, elle a passé la Manche et fleurit parmi les politiciens dont elle a engendré la race néfaste et détestable, pour le malheur de notre pays.

27. —*L'Année philosophique* dirigée par M. Pillon n'est jamais négligeable ; ce volume (le onzième de la série) nous offre un essai de M. Brochard sur *les Mythes dans la philosophie de Platon*. L'auteur soutient par des arguments excellents, qu'ils font partie intégrante du système dont ils sont les ornements. — M. Hamelin découvre et montre, avec beaucoup de sagacité, que la philosophie grecque fut une des origines du spinosisme. — M. Dauriac affirme qu'il y a des catégories, prétend qu'elles sont contingentes, essaie de nous le faire admettre en les rattachant aux axiomes, aux principes logiques dont elles dépendent sans en découler ; elles participent à la nécessité, seule catégorie qui échappe à la contingence. Ce n'est pas le lieu d'examiner la thèse (d'après nous systématique et fausse), mais c'est l'occasion de louer en M. Dauriac l'*écrivain* qui possède et manie à merveille la langue philosophique. — Enfin, M. Pillon continue ses articles sur la critique de Bayle ; il s'agit cette fois du spiritualisme cartésien, dont, avec sa finesse et sa souplesse, le disciple de M. Renouvier dévoile les points faibles et les raisons débiles. Il examine ensuite une centaine d'ouvrages parus pendant l'année, et nous avons lu ses comptes rendus avec atttention, intérêt, regret et impatience : ses rares qualités intellectuelles méritent de fixer l'esprit ; la manière dont il résume un livre satisfait la curiosité ; son obstination à combattre la notion de substance s'oppose en même temps à la réalité ontologique et à la cohérence logique ; ses partipris de sectaire le rendent injuste et aveugle lorsqu'il est question du catholicisme. Il était pourtant un des mieux doués et des mieux outillés parmi les philosophes de notre temps. E. Maisonneuve.

BEAUX-ARTS

1. *Essai sur l'Esthétique de Lotze*, par Amédée Matagrin. Paris, Alcan, 1901, in-12 de 166 p., 2 fr. — 2. *La Sphère de beauté. Lois d'évolution, de rythme et d'harmonie dans les phénomènes esthétiques*, par Maurice Griveau. Paris, Alcan, in-8 de 980 p., illustré, 10 fr. — 3. *L'Imagination de l'artiste*, par Paul Souriau. Paris, Hachette, 1901, in-12 de 288 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Mouvement idéaliste et social dans la littérature anglaise au* XIXe *siècle. John Ruskin*, par Jacques Bardoux. Paris, Calmann Lévy, 1901, in-12 de XII-551 p., 3 fr. 50. — 5. *A travers l'idéal, fragments du journal d'un peintre*, par Azar du Marest ; préface de F. Coppée, Paris, Perrin, 1901, in-12 de 341 p., illustré, 6 fr. — 6. *Histoire des beaux-arts en*

trente chapitres, par P. Rouaix. Paris, Laurens, 1901, 2 vol. in-8 de chacun 360 p., avec 490 grav., 15 fr. — 7. *Leçons professées à l'École du Louvre (1887-1896)*, par L. Courajod. II. *Origines de la Renaissance*. Paris, A. Picard et fils, 1901, in-8 de vi-687 p., 10 fr. — 8. *Les San Gallo, architectes, peintres, sculpteurs, médailleurs,* xv*e et* xvi*e siècles*, par Gustave Clausse. T. I. *Giuliano et Antonio l'Ancien*. Paris, Leroux, 1900, gr. in-8 de lv-404 p., avec grav., 15 fr. — 9. *Les Conrade. Introduction des faïences d'art à Nevers*, par Massillon Rouvet. Nevers, Vallière, 1898, in-8 de 23 p. — 10. *Les Conrade, leurs faïences d'art*, par Massillon Rouvet. Paris, May, 1901, in-8 de 55 p., illustré. — 11. *Les Constructions à bon marché*, conférence publique, par Massillon Rouvet. Nevers, Bellanger, 1897, in-12 de 20 p. — 12. *Rome, la question d'art et la question politique*, par André Mellerio. Paris, Floury, 1901, in-8 de 91-xxix p., 2 fr. 50. — 13. *En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art*, par Charles Diehl. Paris, Colin et Cie, 1901, in-12 de vi-286 p., 3 fr. 50. — 14. *La Faillite des dieux, impressions d'un voyage dans l'Orient grec*, par Ch. Florentin-Loriot. Paris, Lemerre, 1900, in-12 de 171 p., 3 fr. 50. — 15. *Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges*, par H. Fierens-Gevaert. Paris, Alcan, 1901, in-12 de viii-191 p., 2 fr. 50. — 16. *La Peinture française au* xvii*e et au* xviii*e siècle*, par Olivier Merson (*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*). Paris, May, 1901, in-8 de 351 p., avec 118 grav., 3 fr. 50. — 17. *La Peinture romantique. Essai sur l'évolution de la peinture française de 1815 à 1830*, par Léon Rosenthal. Paris, May, 1900, gr. in-8 de x-336 p., 15 fr. — 18. *La Pittura lombarda nel secolo XIX*. Milano, Società per le Belle Arti, 1900, in-8 de 130 p. et 51 photograv. — 19. *Auguste Rodin, statuaire*, par L. Riotor. Paris, chez l'auteur, s. d., 4 brochures (en français, en anglais, en allemand et en espagnol), 1901, in-12 de 46 p. chacune, illustrée, 1 fr. — 20. *La Création de Versailles, d'après les sources inédites, étude sur les origines et les premières transformations du Château et des jardins*, par Pierre de Nolhac. Versailles, Bernard, 1901, in-fol. de 252 p., illustré de 110 gravures et plans, 40 fr.

1. — Le noble jeu de l'Esthétique, — un jeu renouvelé des Grecs, — ne fut en aucun temps plus ardemment recherché qu'au xix*e* siècle, en aucun pays plus savamment pratiqué qu'en Allemagne. De Kant à Lotze, par Hegel, Fichte, Schelling, Herbart, et cinquante autres, le Beau fut analysé de sa racine jusqu'à la pointe extrême de ses fleurs. Lotze, un des derniers venus (il est mort en 1881) et non des moindres, était ignoré en France. Il avait publié, sur la demande du roi de Bavière, une importante histoire de l'Esthétique en Allemagne ; surtout il avait professé à Gœttingen, où il remplaçait Herbart, tout un cours d'esthétique générale, recueilli et imprimé après sa mort par les soins pieux d'un disciple. Pour nous donner un *Essai sur l'Esthétique de Lotze*, M. Amédée Matagrin s'est appuyé presque uniquement sur ce dernier travail, en corroborant ses appréciations par celles des critiques allemands Kœgel et Röhr. La première partie du livre est consacrée au Beau, étudié, selon la méthode classique, en ses fondements subjectif et objectif, défini et différencié comme il convient ; la seconde, plus importante, traite de l'Art en général, puis de la classification et de la définition des arts particuliers. La théorie spiritualiste de l'architecture, de la sculpture et de la peinture est résumée en excellents termes par M. Matagrin ; on y notera avec plaisir une comparaison entre l'art chrétien et l'art antique, où les sots raisonnements de Winckelmann et de Hégel, ces puristes païens, sont remplacés, en partie du moins, par une intelligence plus moderne de la beauté vivante.

2. — Si les peintres, architectes et sculpteurs étaient capables de lire un livre d'esthétique, ce qui ne s'est vu d'aucun d'entre eux, sinon de Gustave Moreau, lequel était philosophe plus encore que peintre, ils auraient matière à utiles réflexions dans l'ouvrage de M. Maurice Griveau : *La Sphère de beauté.* Ce titre, et l'ingénieuse gravure qui le traduit, sont faits pour tenter, et, empressons-nous de l'ajouter, pour satisfaire une curiosité courageuse. 980 pages d'esthétique paraissent beaucoup pour un temps où l'ambition légitime de tout artiste est de faire son chemin non plus à pied, mais en automobile ! Aussi bien elles condensent un nombre prodigieux d'observations judicieuses, fortes et personnelles ; ce livre est une encyclopédie, une Somme esthétique, nourrie d'une immense érudition. Très heureusement une table alphabétique des matières, qui ne comprend pas elle-même moins de cinquante pages, permet de se reconnaître au milieu du labyrinthe, et de s'y reposer sans crainte de trop longtemps chercher l'issue. M. Griveau se fait une très haute idée de l'esthétique : elle est le trait d'union entre la science et la poésie, elle enseigne la langue de l'idéal. A cette langue, il s'est efforcé de créer une lexicologie, une syntaxe, une rhétorique, il dit mieux, une prosodie. Sa patiente analyse des harmonies intimes de la nature et de leur concordance avec celles de l'être humain, sa classification toute scientifique des éléments de la beauté, enfin sa façon nouvelle d'appliquer aux objets d'art les plus variés la vieille méthode d'enquête judiciaire selon la formule classique : *Quis*, *quid*, *ubi*, *quibus auxiliis*, *cur*, *quomodo, quando* ? tout ce long, terrible et suggestif travail aboutit à commenter la simple réflexion de Pascal : « Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée, soit maison, chansons, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits... »

3. — Le livre de M. Souriau sur *l'Imagination de l'artiste* est avant tout un essai de psychologie ; il devient, par là même, fort attrayant pour notre curiosité. Nous nous lassons vite des considérations les plus savantes sur la beauté *in abstracto* ; mais il nous plaira toujours de rechercher pourquoi Ingres et Delacroix, Puvis de Chavannes et Claude Monet, Rude ou Rodin ont reproduit des types si divers de cette beauté ; et, si l'art peut se définir justement « l'homme ajouté à la nature », nous souhaiterons donc connaître l'homme pour mieux comprendre son interprétation de la nature. M. Souriau, qui analyse avec esprit et finesse la sensibilité de l'artiste, n'a pas de peine à nous démontrer qu'elle n'est qu'une forme de l'imagination ; c'est à l'imagination qu'il faut toujours en revenir, si variées que soient les aptitudes, si spécialement doués que paraissent l'œil et la main. Représenter et créer, voilà

les deux fonctions de cette imagination sans cesse en travail ; la mémoire pittoresque, transformant ou complétant les données de la vision, suggère des combinaisons nouvelles, fait œuvre créatrice et poétique. La lente et minutieuse analyse de toutes ces délicates transitions semble bien un des chapitres les plus forts du livre de M. Souriau. De ce livre on goûtera non seulement l'érudition, au courant des plus récentes recherches d'art, mais encore, ce qui est plus rare, la finesse critique, l'ingéniosité toujours en éveil. C'est un livre que l'on aimerait annoter longuement, et qui prêterait à d'interminables discussions. Voici, par exemple, une affirmation un peu hasardée (p. 17) sur l'impossibilité qu'il y aurait pour un peintre de traduire en son langage les descriptions des écrivains les plus pittoresques ; il semble pourtant que certaines pages de Gautier ou de Flaubert, mieux encore, de M. Huysmans, soient des peintures ou des eaux-fortes que l'on peut voir. Et n'y a-t-il pas une outrance volontaire à découvrir dans le principe même de la décoration figurée « quelque chose d'irrationnel et *comme une légère fêlure, qui décidément est bien caractéristique de cet art?* » (p. 22).

4. — Moins didactique, mieux adaptée que les théories des philosophes à notre vie quotidienne, l'esthétique de *John Ruskin* peu à peu s'impose, en France comme en Angleterre, à l'attention de quiconque réfléchit sérieusement sur les devoirs de l'artiste. La déplorable faillite d'une récente entreprise de librairie a interrompu, — souhaitons que ce ne soit pas à jamais, — la traduction de ses principaux livres, difficilement accessibles à un lecteur français dans leur langue originale ; du moins les biographies et les études critiques ne nous manqueront pas. Dès 1864, le bref travail de Milsand, trop peu connu, apportait au public français toute la révélation de Ruskin ; le meilleur de sa doctrine était apprécié avec une sûreté de goût parfaite. Puis il fallut attendre plus de trente ans avant que l'on parlât encore de Ruskin ; mais cette fois, — c'était en 1897, — le charme ingénieux de M. de la Sizeranne franchit les barrières mondaines, et dans tous les salons Ruskin fut l'homme du jour. Il est mort l'an dernier, il est entré dans l'histoire, et voici que deux volumes excellents nous parlent encore de lui. Le premier de ces volumes, celui de H. J. Brunhes, les lecteurs du *Polybiblion* le connaissent et l'apprécient (Cf. tome XCI, p. 419) ; il ne nous donne pas tout Ruskin, mais seulement ce qui fut en lui le plus personnel ; le second est infiniment plus complet. M. Jacques Bardoux, fils de l'éminent orateur politique, a entrepris de nous présenter *le Mouvement idéaliste et social dans la littérature anglaise au* XIXe *siècle* ; il était naturel qu'il commençât son enquête par le grand moraliste qui élargit définitivement le domaine de l'esthétique, et transforma sa méthode. L'ardeur de jeunesse, la sincérité de conviction qui respirent

dans ce livre touffu sont bien faites pour séduire. La biographie paraît très claire et à peu près complète (on pourra juger excessive la discrétion qui empêche l'auteur de nous raconter les épisodes, cependant peu mystérieux, d'un divorce mémorable). L'étude de l'œuvre est divisée en trois livres : la pensée, les idées, la langue (il y a quelque subtilité dans ce classement de la pensée et des idées, et l'on aimerait que cette critique philosophique, d'ailleurs minutieuse et pénétrante, de la doctrine ruskinienne, fût précédée d'une exposition plus méthodique des œuvres). Le long chapitre consacré aux poésies et aux essais historiques est assurément très nouveau en France; mais était-il bien nécessaire de donner une telle importance à de médiocres imitations de Wordsworth et de Shelley? Ruskin est sans doute un des grands poètes de l'Angleterre, mais un poète en prose. Toutefois, ce développement d'intérêt secondaire aboutit à quelques pages très substantielles, une comparaison de Wordsworth et de Ruskin dont on goûtera le rythme parallèle. Toute la seconde moitié de l'ouvrage de M. Bardoux, — elle suffirait seule à former un livre bien complet, — mérite des éloges sans restriction; de cette critique excellemment conduite des théories d'art et d'économie politique ressort vivante et réelle la figure du grand moraliste; et l'écrivain est apprécié à sa haute valeur. La bibliographie des œuvres de Ruskin et de la littérature ruskinienne est abondante et précise.

5. — C'est encore de l'esthétique, mais toute familière cette fois, que nous trouverons dans les pages de M. Azar du Marest, munies d'une affectueuse préface par M. François Coppée. Pages d'un artiste qui se fait critique d'art, et entreprend de nous promener *A travers l'idéal*, ou, pour parler plus simplement, dans les ateliers de quelques peintres célèbres et parmi les innombrables toiles des Salons ; causeries sans prétention, échange de remarques souvent plaisantes, souvent profondes, entre élèves d'un cours du soir, entre rapins passant la revue des tableaux médaillés, primés et vendus ! Dans le cadre aimable de ces bavardages, l'important et le neuf sera une leçon de M. Carrière, toute pénétrée du goût de ce visionnaire si épris de la vérité des gestes, ou une entrevue avec M. Roll, toute ardente et vibrante des confidences d'un généreux peintre de la vie. Ne cherchez rien d'académique ni dans le ton ni dans la doctrine; ce sont les vivacités, les enthousiasmes et les espoirs de l'heureuse jeunesse ; et si trop d'éloges peut-être sont donnés à M. Henri Martin, il n'est plus personne aujourd'hui pour contester l'influence de l'œuvre vaste et bienfaisante de Puvis de Chavannes.

6. — L'*Histoire des beaux-arts* de M. Paul Rouaix est divisée de la façon la plus pratique et convenable à un livre de vulgarisation, en trente chapitres ou conférences qui peuvent être isolément étudiés.

Ils conduisent le lecteur des temps préhistoriques et de l'Égypte, par l'Orient, la Grèce et Rome, jusqu'au moyen âge ; c'est la matière du premier volume ; dans un second volume sont groupées des études sur la Renaissance en Italie, en Allemagne, en France, sur l'art du xviie et du xviiie siècle, enfin sur les manifestations si variées de l'art contemporain. La tâche était belle mais ardue, et il serait cruel de noter les défaillances de l'historien au cours d'une route aussi longue ; mieux vaut avouer que la vie d'un homme ne suffirait point, dans l'état de notre érudition trop incertaine encore, à une synthèse aussi ambitieuse. L'effort, en tout cas, n'est nullement négligeable, et ces deux volumes abondamment illustrés peuvent être feuilletés avec profit, sinon avec une entière confiance.

7. — Avec le second volume des admirables *Leçons professées à l'École du Louvre* par Louis Courajod, si fidèlement publiées grâce aux soins éclairés de MM. André Michel et Henry Lemonnier, nous nous sentons en terrain sûr. C'est ici le centre même de la doctrine du puissant initiateur ; ce sont les pages qui ont provoqué les plus terribles colères, qui l'ont fait honnir le plus rageusement. Il est là tout entier, déclarant la guerre à Rome et à l'académisme ; mais bien peu d'années ont passé, et déjà son triomphe n'étonne plus, et nous sommes presque surpris de penser qu'il se soit trouvé des érudits sincères pour lutter contre la vérité. Toute l'histoire de la sculpture de la première Renaissance, en France et en Italie, est traitée en ce volume ; la part des influences flamandes en Europe, l'esprit de l'art bourguignon, les contacts avec l'antique, la résistance des éléments septentrionaux et gothiques contre l'influence italienne, quelques-unes des questions vitales par excellence pour un historien d'art reçoivent leur solution. Mais ce que rien ne peut exprimer, c'est l'allure même de la causerie, l'éloquence des notes, la bonhomie alternant avec les élans d'indignation, le regard étincelant et les éclats de la voix. Ceux qui ont entendu Courajod le voient surgir du milieu de ces lignes ; les autres peuvent aisément le deviner. L'année prochaine, un troisième et dernier volume nous donnera, sur les origines de l'art moderne, les pages les plus violentes, les invectives célèbres contre le monopole académique.

8. — M. Gustave Clausse a bien mérité de l'art italien. Il y a quelque années, il en retraçait les commencements dans un grand ouvrage consacré aux basiliques et mosaïques chrétiennes ; plus tard il révélait au public les œuvres des marbriers romains du moyen âge, jusque-là connues des seuls érudits ; il élucidait les origines bénédictines par l'étude des trois nobles couvents de Subiaco, du Mont Cassin et de Monte Oliveto. Maintenant il entre en pleine Renaissance, et se propose de consacrer trois volumes aux *San Gallo*, cette dynastie d'*architectes, peintres, sculpteurs et médailleurs*, qui remplit de sa

gloire et de ses monuments le quinzième et le seizième siècle. Le tome premier est consacré à Giuliano et à Antonio, dit l'Ancien. Il débute par un aperçu général sur les débuts de la Renaissance en Italie, vision rapide des grandes époques d'art qui se sont succédé depuis l'ère illustre de Périclès et de Phidias ; c'est là qu'il faut remonter pour découvrir les racines puissantes et la sève généreuse d'où jaillira après les siècles du moyen âge une nouvelle floraison d'art classique. La Florence des Médicis, la Florence élégante, riche, spirituelle du quinzième siècle, est la patrie des San Gallo. L'activité de Giuliano, le fondateur de la dynastie, semble prodigieuse. C'est à lui que Florence doit son merveilleux palais Strozzi et son église de San Spirito ; à Ostie, à Prato, à Naples, à Rome, à Savone, à Lorette, à Viterbe, il construit infatigablement ; et quels trésors que ses recueils de dessins, que possèdent encore Florence, Rome et Sienne ! Antonio l'Ancien, frère de Giuliano, se répand, lui aussi, par toute l'Italie ; mais c'est dans la pittoresque ville de Montepulciano, qui domine de haut la plaine et les lacs de l'Ombrie, que nous trouvons groupées ses meilleures œuvres, églises et palais. De nombreuses et belles gravures, des plans, un tableau généalogique, aident à l'intelligence du texte de M. Clausse, lequel est aussi clair et bien distribué que possible.

9, 10, 11. — L'activité toujours en éveil de nos érudits provinciaux fait progresser, lentement sans doute, mais sûrement, la science fort complexe de l'art français et de ses manifestations si variées. On ne dira jamais assez tout ce que nous devons aux congrès des Sociétés des beaux-arts des départements qui, chaque année réunis en quelque cité diverse de la France, mettent en lumière tant de savantes observations et de menus trésors arrachés aux archives. M. Massillon Rouvet est un de ces modestes et obstinés chercheurs qui apportent au grand édifice une pierre de choix, bien soigneusement taillée. Il a fixé la date de l'*Introduction des faïences d'art à Nevers*, et, vengeur d'une cause injustement méconnue, a restitué à une famille italienne originaire de Savone, *les Conrade*, l'honneur de cette importation, jusqu'ici accordé à un de leurs ouvriers, Scipion Gambin. Ce Dominique Conrade et ses deux frères, Baptiste et Augustin, naturalisés Français en 1578, sont des compagnons d'armes et amis de Louis de Gonzague, duc de Nevers, et leur réhabilitation forme un joli épisode de la grande histoire des influences italiennes dans notre art du seizième siècle. — On trouvera les mêmes qualités d'ingéniosité pittoresque et pratique dans une conférence faite à Nevers par l'auteur sur *les Constructions à bon marché*.

12. — Un peu ambitieux peut-être, le titre du dernier ouvrage de M. André Mellerio : *Rome, la question d'art et la question politique*, soulève encore une fois les graves problèmes qui, depuis 1870, restent présents

à la pensée de tout homme pour qui les destinées de l'Église et de l'art ne sont pas un vain mot. Plusieurs volumes ne suffiraient pas à épuiser ce vaste sujet, et nous n'avons ici qu'une brochure; mais comment ne serait-elle point passionnément intéressante, toute inégale, toute incomplète et rapide qu'elle puisse nous paraître? « Une ville d'art abîmée et une capitale moderne manquée, » voilà ce que le gouvernement italien a fait de la Rome des Papes, observe très justement M. Mellerio, et il conclut avec éloquence : « Que tous les amis de l'Art reprennent pour leur compte cette formule fameuse dont la politique mena si grand bruit : Rome intangible! » Ce travail, appuyé de nombreuses citations d'auteurs contemporains, est complété par la publication de documents peu connus en France, et traduits pour la première fois : ce sont les dispositions législatives qui règlent en Italie les questions d'art et notamment le fameux édit Pacca.

13. — Si vous aimez à voyager au coin du feu, et à tirer profit de vos voyages, je ne saurais trop vous recommander *En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art*, où M. Charles Diehl s'offre à vous comme le plus sûr et le plus aimable des guides. Voilà un volume à mettre sur le même rayon que les *Promenades archéologiques* de M. Gaston Boissier, livres classiques et charmants. La méthode scientifique et l'esprit de M. Boissier animent ces pages d'une érudition parfaite et d'une élégante simplicité. Vous n'êtes pas sans connaître les croisières organisées en ces dernières années par la *Revue générale des sciences*, avec tout le confort des Messageries maritimes et les conseils des savants les plus autorisés ; sur ces paquebots peuplés de gens de goût, M. Diehl fut voyageur et conférencier. Avec lui nous visitons la Dalmatie, la moderne Spalato et les ruines de Salone, le palais de Dioclétien où l'art romain de la décadence se régénère au contact de l'Orient, et annonce la robustesse des édifices byzantins, le cimetière de Manastirine, récemment exploré et célèbre depuis le Congrès d'archéologie chrétienne de 1894 ; à Zara et Raguse, nous retrouvons les souvenirs de l'occupation française sous Napoléon ; en Bosnie-Herzégovine, nous assistons à la lutte des éléments slaves contre l'invasion austro-allemande. Puis nous voici en Grèce et en Turquie, où deux grands sanctuaires, d'année en année mieux connus, opposent deux civilisations et deux illustres périodes d'art : Delphes, au pied de ses rochers sauvages, et les couvents de l'Athos, debout sur la sainte montagne qui s'avance dans la mer. Enfin Constantinople, Chypre, Rhodes, Jérusalem nous racontent quelques-uns des plus beaux épisodes de l'histoire et nous révèlent quelques-uns des plus beaux paysages du monde. La conclusion du livre est triste ; cette terre d'Orient, d'où peu à peu l'influence française se retire, tandis que grandit l'ombre des drapeaux russes et allemands, ne va-t-elle pas bientôt nous oublier

tout à fait? M. Diehl, tout protestant qu'il soit, rend à nos œuvres catholiques le tribut d'hommages qu'elles méritent, et les salue avec cette émotion sincère que l'on doit à tout ce qui est beau et injustement condamné à souffrir.

14.—C'est encore le voyage de Grèce que nous raconte M. C. Florentin-Loriot, avec l'enthousiasme qui sied à un poète fervent et à un chrétien; le titre seul de son livre : *La Faillite des dieux*, vous en explique l'âme profonde. Ce poète, qui a publié l'un des plus beaux recueils de vers de ces derniers temps, *Oriens*, sait voir et puissamment exprimer ce qu'il a vu. Quelle noble préface à la révélation de la Grèce que ces premières pages sur la Provence, sur Arles et Marseille, point de contact entre l'esprit hellénique et l'esprit chrétien, terre bénie et souriante comme l'Attique d'autrefois! et quelles pages de sentiment intense et de dessin précis sur « le Musée de la montagne, » Delphes, « le Musée de la vallée, » Olympie et « le Musée de la mer, » Délos! Le souvenir d'Eschyle, l'esprit de Phidias et de Praxitèle nous sont présents parmi les ruines que dore le soleil et que fleurit l'asphodèle. Lisez, dans ce livre de science et d'amour, après la magnifique description de l'Acropole d'Athènes, l'évocation de la figure de l'apôtre, humble voyageur venu de Judée, qui devant les Athéniens superstitieux parla en termes nouveaux du Dieu inconnu; lisez surtout cette fin délicieuse : le poète quitte la divine Athènes pour visiter Éleusis; « le ciel était spirituel et léger, semé de nuages blancs de la couleur des marbres épars » (p. 164); cherchant le temple de Déméter, il gravit les degrés de pierre du promontoire, et trouve une petite église byzantine du ve siècle, dont la cloche, qu'on voyait remuer, annonçait aux échos d'Éleusis la fête de Pâques. Et c'est la Vierge orante qui accueille le pèlerin en quête de la déesse antique des moissons, et vous saurez avec bonheur les douces paroles qui, de la fresque à demi effacée, descendirent jusqu'au cœur de ce chrétien amoureux de l'éternelle Beauté.

15. — L'*Essai sur Bruges*, par M. Fierens-Gevaert, est dédié à la mémoire du poète Rodenbach, l'auteur de *Bruges la Morte*, qui, lui aussi, tenta, non sans succès, la *Psychologie d'une ville*. Bruges n'est pas morte, Bruges veut revivre, et il y a un intérêt puissant dans ce conflit entre les exigences de l'industrie et de la richesse modernes et le souci de la beauté si exquise d'autrefois. Ceci tuera-t-il cela, et l'un des charmes les plus délicieux de la pure cité n'est-il pas d'être couchée dans son linceul, immobile sur un tombeau de brique et de pierre, ou flottant comme Ophélie sur l'eau dormante de ses canaux que fleurissent d'innombrables reflets? M. Fierens-Gevaert n'ose se prononcer, et certes l'exemple de Rome ou de Florence n'est pas fait pour encourager les espoirs même les plus tenaces; ce qu'il a voulu, et à quoi il a parfaitement réussi, c'est nous montrer de siècle en siècle la vie complexe

d'une cité flamande, c'est évoquer « les Brugeois d'autrefois parmi les monuments et les merveilles créés par leurs mains, » et donc « reconstituer par l'analyse d'un certain nombre de phénomènes intérieurs la personnalité de Bruges. » L'étude de l'art flamand primitif tient, comme il est naturel, la plus grande place dans ce travail. L'architecture flamande aux temps gothiques, la sculpture du XIVe siècle et la peinture du XVe sont plus complètement analysées et appréciées qu'elles n'avaient encore pu l'être; la technique en est débrouillée par une critique fort délicate. Il était digne d'un philosophe de retracer l'existence d'une grande cité comme celle d'un héros, et de nous donner le tableau de son âme individuelle et multiple; on reconnaîtra avec plaisir, en ces pages intelligentes, l'œuvre d'un fervent disciple de Taine.

16. — La mort a empêché Paul Mantz, le fin connaisseur du dix-huitième siècle, de continuer, pour l'époque dont il était enthousiaste, l'histoire trop hâtivement entreprise des origines de la peinture française. C'est à M. Olivier Merson, qui a maintes fois consacré au siècle de Louis XIV les recherches d'une érudition profonde et consciencieuse, qu'est échu cet important héritage. Le livre qu'il vient de nous donner sur *la Peinture française au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle* est infiniment supérieur au travail de Paul Mantz, d'une information parfaite, d'un classement sage et méthodique. Aucune des œuvres essentielles des grands peintres n'y est négligée, et, chose plus précieuse, aucun des petits maîtres de second et troisième ordre n'y est dédaigné. Ne cherchez point dans cette histoire le lyrisme qui parfois supplée les défaillances de l'érudition ; le ton est sobre, mesuré, presque janséniste ; il ne s'échauffe guère que devant les peintures de Lesueur, pour qui l'on sent une prédilection du critique ; et peut-être souhaiterions-nous plus de tendresse pour Chardin. Quelques légères critiques : le livre tourne un peu court ; on sent que l'espace a manqué, ou plutôt a été refusé par l'éditeur. Les gravures sont inégales, parfois médiocres ; l'éditeur a voulu faire des économies. Les légendes de ces gravures n'indiquent pas toujours où se trouve le tableau (la Suzanne de Fr. De Troy, gravée p. 201, est au Musée de Rouen, grâce à la libéralité de M. Maciet). Enfin, voici à la fin du volume une Table des gravures qui remplit fort inutilement quatre pages, alors que l'Index des noms d'artistes, complément indispensable d'un livre de cette sorte, a été oublié !

17. — Il n'existe pas encore, en France du moins, une histoire vraiment complète de la peinture française au XIXe siècle ; mais le travail est déjà préparé, pour les principales périodes, par une foule d'excellentes publications. La plus récente de toutes, celle de M. Rosenthal sur *la Peinture romantique*, fait suite, si l'on veut, au minu-

tieux ouvrage de M. Benoît : *L'Art français sous la Révolution et l'Empire.* « Le rôle de l'historien de l'art, dit M. Rosenthal, est fort modeste : il consiste à conduire ceux qui l'écoutent devant les chefs-d'œuvre et à les inviter à regarder après les avoir rendus capables de comprendre. » La seconde partie de la définition implique, en vérité, beaucoup moins de modestie que la première ; entreprendre l'éducation esthétique d'un lecteur n'est pas chose si aisée, et nous demanderons à M. Rosenthal la permission de ne pas le suivre sur ce terrain scabreux, où il semble bien d'ailleurs qu'il ne cherche pas à se maintenir. Car son histoire de *la Peinture romantique* est plutôt une histoire des peintres romantiques et de leurs œuvres. Pas à pas, jour par jour, sans que rien lui échappe, il suit les transformations de l'école de David, il observe le réveil des traditions nationales et chrétiennes ; il devine l'influence de l'étranger, et ce besoin de lyrisme que la couleur d'Eugène Delacroix satisfera tout aussi bien que la poésie de Victor Hugo. Mais cette perspicacité attentive aux menus détails nous fatiguerait vite si, à défaut de la synthèse philosophique convenable en pareil sujet, nous ne rencontrions des monographies d'artistes où la pensée se repose, Ingres, Géricault, Bonington, Delacroix, Decamps. Regrettons qu'Ary Scheffer soit exclu, ou du moins n'obtienne guère que deux pages, sous le prétexte que ses principales œuvres sont postérieures à 1830 ; mais est-ce que Scheffer, avec toutes ses prétentions et ses faiblesses, n'est pas, mieux que Delacroix, le type même de l'esprit romantique ? D'utiles appendices contenant l'énumération des principales œuvres peintes durant la Restauration, et un bon Index des noms d'artistes complètent ce livre de long et intéressant labeur, dont une des singularités, mais non pas un mérite, est de ne point renfermer une seule gravure.

18. — Les meilleures histoires de l'art sont les expositions rétrospectives ; Milan, en 1900, a voulu faire pour la peinture lombarde ce que Paris faisait somptueusement pour l'art français du dernier siècle. Un charmant volume, catalogue et album tout à la fois : *La Pittura lombarda nel secolo* XIX, perpétue le souvenir de cet intéressant effort, et nous permet d'en chercher les conclusions. Hélas ! que tout cet art est donc facile, banal, et peu personnel ! Pauvres imitations de la peinture française, anglaise, allemande, non pas dans les œuvres fortes et durables, mais dans l'afféterie, l'esprit bourgeois, l'anecdote qui fausse l'histoire. Appiani copie Girodet ; Pelagi, Hayez, Molteni, Arienti, Cornienti, songent à Delaroche, quand ce n'est pas à Overbeck. Voici un faux Turner sous la signature de Carnevali, et ce sont les intimités du bon Knaus que nous retrouvons dans les cadres d'Induno. Mais voici le salut qui vient des montagnes, de l'amour sincère de la grande peinture alpestre, enfin comprise et passionné-

ment aimée par un pauvre petit gardeur de porcs. Segantini, d'abord imitateur de Millet, persécuté, honni par les derniers des académiciens, trouve dans l'air pur et libre des hautes cimes le secret de sa peinture lumineuse, robuste, vivifiante ; il a ouvert aux artistes lombards un nouveau et immense domaine.

19. — M. Léon Riotor publie en quatre langues : française, anglaise, allemande et espagnole, une mince plaquette où est résumé, analysé et magnifié le génie d'*Auguste Rodin, statuaire*. C'est un catalogue et c'est un dithyrambe. Il est bien malaisé d'apprécier avec une juste mesure le génie de M. Rodin, créateur incomparable de vie, de gestes nouveaux et d'expressions sincères, que trop de littérature nous a gâté. Il a fait des bustes merveilleux, et son monument de Victor Hugo, s'il était achevé, s'il pouvait être achevé, resterait parmi les grandes œuvres de la sculpture française. Mais est-ce qu'une partie du mérite de M. Rodin, aux yeux de ses plus chauds admirateurs, ne serait pas précisément dans cet inachevé que leur imagination complète ? C'est affaire à M. Riotor d'exalter certains groupes de luxure où nous déplorons que M. Rodin excelle ; il nous permettra de ne pas ouvrir la porte de ce Musée secret. Mais quand, emporté par son enthousiasme, il s'écrie : « C'est Michel-Ange avec quatre siècles de misère de plus ! » nous l'arrêtons ; il faut toujours et partout respecter Michel-Ange.

20. — Notre article, achevé, courait à l'imprimerie, lorsqu'arrive le beau volume de M. Pierre de Nolhac : *La Création de Versailles, d'après les sources inédites* ; il demanderait toute une étude, et nous disposons à peine de quelques pauvres lignes. Mais nous le connaissions en partie, cet in-folio majestueux, et nous l'attendions impatiemment ; c'est la première partie, heureusement close et formant un travail bien complet, de la vaste Histoire du château de Versailles que les lecteurs du *Polybiblion* ont vu naître et dont ils ont connu les infortunes. M. de Nolhac a tout fait, il n'a épargné ni fatigue ni argent pour satisfaire, dans la mesure du possible, ses souscripteurs victimes de la Société d'édition artistique ; réjouissons-nous avec l'éminent historien de Versailles de la fin de ses ennuis, et souhaitons à son livre une suite. Il semblera peu nécessaire de réitérer des éloges plusieurs fois exprimés ; disons seulement, pour donner aux futurs lecteurs une faible idée de ce qu'un pareil ouvrage a exigé de recherches, que les notes réunies à la fin du volume emplissent quarante-quatre pages de petit texte à deux colonnes ! Un précieux Index réunit les noms des artistes et ouvriers du dix-septième siècle ; les gravures sont presque toutes des documents nouveaux ; des nombreux auteurs anciens qui ont parlé de Versailles, illustres ou inconnus, imprimés ou inédits, pas une phrase n'est oubliée qui apporte son renseignement ; et, chose admi-

rable, tant d'érudition disparaît sous le charme d'un style aisé, simple, amoureux du sujet. L'Introduction, qui passe en revue l'histoire de Versailles des origines jusqu'à nos jours, est un modèle de bonne méthode et de goût. Il n'est mis en vente qu'un petit nombre d'exemplaires ; on sait que la rareté du tirage n'est pas aux yeux d'un vrai bibliophile un des moindres attraits des beaux livres ; elle deviendra ici la meilleure excuse de quelques fautes d'illustration que nous avons signalées autrefois, et dont ni l'auteur ni son éditeur actuel ne sauraient être rendus responsables. André Pératé.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

Romans, contes et nouvelles. — 1. *Le Mariage de Monique*, par M. Maryan. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 313 p., 3 fr. — 2. *Le Roi des neiges*, par Charles Foley. Paris, A. Colin et Cie, s. d., in-12 de 302 p., 3 fr. 50. — 3. *La Pension du Sphinx*, par Colette Yver. Paris, A. Colin et Cie, 1901, in-12 de 297 p., 3 fr. 50. — 4. *Il faut le croire*, par Miriam. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 5. *Une Diplomate*, par B.-M. Croker ; trad. de l'anglais par C.-X. Verrier. Paris, A. Colin et Cie, 1901, in-12 de 300 p., 2 fr. 50. — 6. *Jean Poigne-d'Acier*, par le Vte Oscar de Poli. Limoges, Barbou, s. d., in-12 de 250 p., 1 fr. 30. — 7. *Le Logis*, par Georges du Lys. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 264 p., 2 fr. 50. — 8. *Le Manoir de Roch' Glass*, par M. de Harcoët. Limoges, Barbou, s. d., in-12 de 276 p., 1 fr. 30. — 9. *Pauvre Job*, par M. du Campfranc. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 248 p., 2 fr. — 10. *Mesdemoiselles de Kéralio*, par la baronne de Boüard. Limoges, Barbou, s. d., in-12 de 287 p., 1 fr. 30. — 11. *L'Oiseau blanc*, par Esy. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 248 p., 2 fr. — 12. *Pauvres Fiancés*, par Charles Frans. Paris, Rondelet, 1901, in-12 de 280 p., 3 fr. — 13. *Fils de bourgeois*, par Jacques Naurouze. Paris, A. Colin et Cie, 1901, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Roman d'un voleur*, par Jean Thiéry. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 15. *Michel Roschine*, par Henri Druon. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 217 p., 2 fr. 50. — 16. *Contes et souvenirs de mon pays*, par A. Cim. Paris, Hachette, 1901, in-8 de 190 p., 1 fr. 10. — 17. *Bidouille chez les Boërs*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 316 p., illustré, 3 fr. — 18. *L'Or vaincu*, par Paul Croiset. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 299 p., 3 fr. — 19. *La Fiancée du Boër*, par Raoul Montis. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 285 p., 2 fr. 50. — 20. *L'Oncle Bonregard*, par Alexis Noël. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 244 p., 2 fr. — 21. *Frère et sœur*, par le R. P. Charruau, S. J. Paris, Téqui, 1901, in-12 de 252 p., 3 fr. 50. — 22. *Envolez-vous ! Histoires du temps présent*, par Jean des Tourelles. Paris, Lecoffre, 1901, in-12 de 364 p., 2 fr. 50. — 23. *Gens qui pleurent et gens qui rient*, par « Le Parisien. » Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 360 p., 2 fr. 50. — 24. *Les Histoires de grand-père*, par M. Aigueperse. Abbeville, Paillart, s. d., in-18 de 96 p., 0 fr. 35. — 25. *Mauvaise Pièce*, par Max Vallotte. Abbeville, Paillart, s. d., in-18 de 96 p., 0 fr. 35. — 26. *Les Frayeurs d'Alexandre*, par Max Vallotte. Abbeville, Paillart, s. d., in-18 de 96 p., 0 fr. 35. — 27. *Les Rayons d'or de la médaille miraculeuse*, par J. M. A. Abbeville, Paillart, s. d., petit in-8 de 116 p., 0 fr. 50. — 28. *Une Famille en vacances*, par Max Vallotte. Abbeville, Paillart, s. d., petit in-8 de 120 p., 0 fr. 50. — 29. *La Petite Mandarine*, par Auguste Geoffroy. Paris, Téqui, 1901, in-12 de 303 p., 3 fr. — 30. *Le Petit Sou des Chinois, ou le Cœur et la foi*, par Marie de Boisguérard. Limoges, Barbou, s. d., in-12 de 91 p., 0 fr. 32. — 31. *Jannik à l'Exposition de 1900*, par J. Brélivet. Paris, l'auteur, 2, place du Louvre, 1901, in-12 de 331 p., 3 fr. 50. — 32. *Nouvelles variées*, par H. Sienkiewicz ; trad. du polonais. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 119 p., 1 fr. 50. — 33. *A la source du bonheur*, par H. Sienkiewicz ; trad. par N. Ordega. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 120 p., 1 fr. 50.

Brochures théâtrales. — 1. *Les Désillusions d'un socialiste*, pièce comique en un acte, par Henri Hello. Paris, Haton, 1901, in-12 de 23 p., 1 fr. — 2. *Une Peur*, saynète pour jeunes filles, par Albert Delrue. Paris, Chamuel, 1901, in-12 de 20 p., 0 fr. 50.

Romans, contes et nouvelles. — 1. — Mme Maryan sait représenter les côtés sérieux et même douloureux de la vie humaine avec une grande vérité d'observation et aussi un charme réel. Elle a le talent d'en tirer d'utiles leçons sans jamais tomber dans le sermon; ses héroïnes sont charmantes en même temps qu'estimables, et leurs aventures, quoique fictives, donnent l'impression de choses vécues. Monique Dacre, restée seule et pauvre à la suite de la mort de son grand-père, est recueillie par un oncle; mais l'asile qu'elle trouve sous son toit ne lui donne pas un bonheur sans mélange. La malveillance de sa tante, l'étroitesse de son nouveau milieu, les préoccupations sordides d'une vie dont le terre-à-terre n'est racheté par aucune pensée élevée, lui est pénible et elle accepte volontiers de devenir la compagne de sa parente, Mme d'Holleville. Celle-ci, veuve, riche et nerveuse, est minée par une douleur secrète qui est enfin révélée à la jeune fille. Elle apprend que Cecil de Nadailles, fils de Mme d'Holleville par un premier mariage, a été jadis condamné, en Belgique, comme assassin. Après de longues années de prison, Cecil est gracié et revient auprès de sa mère. C'est un être noble et bon, innocent du crime dont il a porté la peine, mais sur qui cette peine pèsera le reste de sa vie comme une malédiction. Par générosité, Cecil repousse l'amour de Monique, ne voulant pas lui faire partager la vie de paria à laquelle il est condamné, car ses anciens amis, le croyant coupable, refusent même de lui donner la main. Rappelée chez son oncle à la suite de circonstances douloureuses, Monique, oubliant bravement sa propre peine, devient le bon ange des siens, et, par une suite de circonstances providentielles, elle est amenée à une découverte qui transforme sa vie. Elle assiste, à son lit de mort, Charles d'Aulnay, le véritable auteur du crime pour lequel Cecil a été condamné, recueille ses aveux, et dès lors Cecil, réhabilité par le tribunal même qui l'a flétri, peut commencer, la tête haute, une vie nouvelle. Il la partage, cela va sans dire, avec la courageuse et charmante Monique.

2. — L'action du *Roi des neiges* nous transporte en plein seizième siècle, dans la lointaine Scandinavie. Le héros du récit est Harald, roi de Norvège, le petit « Roi des neiges », qui, détrôné par son parent Asmald, est retenu prisonnier dans les cachots de l'inaccessible forteresse de Ruvensdal. Un noble norvégien, Steven, demeuré fidèle à son souverain légitime, entreprend, d'accord avec la princesse Waelia, de pénétrer jusqu'au cachot où languit l'orphelin. Il y réussit, au péril de sa vie, et remet l'enfant aux mains de sa sœur, qui le transporte en lieu sûr. Le noble caractère de Steven, ses dangers, les scènes sau-

vages dont Ruvensdal est le théâtre, donnent au volume un vif intérêt. A travers cette atmosphère dramatique passe, touchante dans sa faiblesse, la pâle figure du « Roi des neiges. » De poétiques légendes scandinaves et de gracieuses descriptions des îles lointaines mettent de temps en temps une note plus douce dans un récit où dominent les épisodes tragiques. A la fin, nous voyons Harald rendu à l'amour de son peuple et au trône de ses pères, et l'héroïque dévouement de Steven récompensé par la main de la princesse Waelia, qu'il aime depuis longtemps sans oser en faire l'aveu. Nous pouvons prédire à ce charmant volume un succès mérité.

3. – *La Pension du Sphinx*, nous fait passer de la poétique Scandinavie à la banlieue de Paris, fort prosaïque, où dans une maison de famille, décorée d'un sphinx en marbre, quelques jeunes filles étrangères achèvent leur éducation sous l'égide indulgente de Mme de Broncherolles. Un littérateur, André Nouvel, écrivain à la mode, est l'unique personnalité masculine du récit et, comme tel, a le privilège de tourner la tête des jeunes habitantes de la pension du Sphinx. Vittoria la Florentine, Annette la créole et Ogoth la Norvégienne s'éprennent tour à tour du brillant romancier, que son caractère vaniteux et égoïste rend peu sympathique au lecteur. Il s'améliore cependant par la suite et son amour désintéressé pour Ogoth, la fière et énergique Scandinave, l'élève au-dessus des vanités mesquines. Le syle du volume gagnerait à se simplifier ; il est quelquefois prétentieux et emphatique. Le récit est honnête, sans note religieuse et sans une grande hauteur de sentiments et de vues ; l'on pourrait reprocher à Mme de Broncherolles de n'avoir qu'une influence bien faible sur ses élèves au point de vue de leur formation morale.

4. — L'épigraphe du volume de Mme Miriam est tirée d'Ozanam et suffit pour indiquer la pensée toute chrétienne qui l'a inspiré. La baronne d'Algran, veuve, s'est consacrée toute entière à Pierre, son fils unique, pour lequel elle rêve un brillant avenir. Aussi son chagrin est profond quand Pierre abandonne le monde pour se faire prêtre et, malgré ses sentiments chrétiens, elle a de la peine à accepter l'écroulement de ses rêves. C'est seulement le jour de la première messe de son fils qu'elle acquiesce complètement au sacrifice qui lui est imposé et contre lequel son caractère autoritaire s'est longtemps révolté. Autour de la baronne se meuvent un grand nombre de personnages secondaires. Louis, l'ami de Pierre, et sa femme Ondine, Nicole de Hautmont, dont de rudes épreuves ont trempé la jeunesse, etc. En somme, livre rempli de bonnes intentions et de sentiments irréprochables. Le titre manque peut-être de clarté ; pour comprendre celui qu'a choisi l'auteur, il faut se reporter à une des dernières pages du volume : un des personnages ayant commenté la parole d'Ozanam que nous sommes ici-bas uniquement pour

accomplir la volonté de Dieu. *Il faut le croire*, dit Pierre, « car c'est éternellement juste. »

5. — Plus gaie est l'histoire d'*Une Diplomate*, laquelle, après d'habiles manœuvres, arrive à épouser le général Yaldwin, véritable tyran domestique, mais qui, cette fois, semble avoir trouvé plus fort que lui. La diplomatie de la future Mme Yaldwin est moins heureuse quand elle cherche à séparer son cousin, Roger Hope, de la charmante Rose, petite-fille et souffre-douleur du général. En fin de compte, tout s'arrange, et les fiancés, après un malentendu provoqué par la trop habile Clara, s'expliquent et s'épousent. Récit parfaitement honnête, aux allures vives et gaies ; parmi les types qu'il fait défiler sous nos yeux, citons Baby Baggott, une vieille dame dont les façons évaporées effarouchent ses filles, scandalisent ses voisins et amuseront certainement les lecteurs. Le style est, en général, assez coulant ; par moments, toutefois, la traduction se fait sentir.

6. — Le récit de M. de Poli nous reporte au temps héroïque de la Vendée militaire, dont *Jean Poigne d'Acier*, autrement dit Jean Plantagenet, est un des héros. Pendant les veillées, au coin de l'âtre, le vieux chouan raconte les histoires de la « grande guerre », épisodes souvent tragiques, simplement racontés, avec un accent de foi, d'enthousiasme et de généreux dévouement à la cause de Dieu et du Roi. Si le personnage du conteur est fictif, les faits dont il parle sont vrais, comme le savent ceux qui ont pu étudier l'histoire de cette guerre, plus romanesque et plus terrible que tous les drames à sensation ; à une mise en scène pittoresque s'ajoute l'intérêt plus sérieux qui s'attache aux choses vécues.

7. — Si nous avons bonne mémoire, les lecteurs du *Correspondant* ont eu la primeur de l'œuvre fine, délicate et émue de M. Georges du Lys, *le Logis*. La trame du récit est très simple : les héros en sont un vieux ménage de petites gens, obscurs, mais touchants dans leur tendresse mutuelle. A défaut d'enfants à aimer, ils aiment par-dessus tout leur « logis » et la perte de ce toit chéri est pour Ursule le coup de la mort. Il est difficile d'analyser un livre dont le charme est surtout dans sa grâce un peu mélancolique et dans sa délicate psychologie. Signalons de jolies descriptions de la nature, des peintures vraies de la vie intime des humbles, une note chrétienne juste et simple.

8. — Le nom seul du *Manoir de Roch' Glass* indique que nous sommes en Bretagne. Agnès Daurigny, après la mort de son père, trouve un asile auprès de son aïeul, M. Lartigue, ancien marin, savant distingué et, de plus, le meilleur des hommes. Là, Agnès, douce comme comme son nom, fait la conquête du baron Edmond de Trégaret, jeune mondain oisif et frivole, qui, pour épouser Agnès, renonce à son existence désœuvrée et embrasse avec énergie une vie de travail. Mais au

moment même où elle entrevoit un avenir heureux, la jeune fille est appelée auprès du lit de mort de sa belle-mère qui l'a jadis durement traitée, et à cette pauvre femme mourante et ruinée, elle promet d'acquitter ses dettes et aussi de se charger de sa demi-sœur, Lizzie. Cette double responsabilité, qui entrave la vie d'Agnès et diminue sa fortune, brise du même coup son avenir, car la marquise de Mont-Luc, tante du baron de Trégaret, s'oppose désormais à son mariage avec son neveu; mais après deux ans de patience, l'opposition de Mme de Mont-Luc tombe devant la générosité d'Agnès et la constance de son fiancé. Les sentiments de ce volume sont excellents, la note religieuse accentuée; mais le style manque quelquefois de vigueur et de coloris.

9. — *Pauvre Job*, de son vrai nom le baron Herzel, est aussi un Breton fort avare qui, par amour de l'or, vit comme un miséreux dans son donjon délabré. Il refuse à une mendiante la goutte de lait qui aurait sauvé la vie de son fils, et celle-ci, par vengeance, l'enferme dans la cave où il a entassé ses richesses; il y meurt de faim au milieu de ses monceaux d'or. Héritière des millions de l'avare, la pieuse Yvonne, fille unique du « pauvre Job », distribue aux indigents une partie de la fortune paternelle. Livre bien écrit, animé d'un excellent esprit et relevé par de jolies descriptions. Signalons celle de la « Maison du bon Dieu », manoir hospitalier dont les portes sont largement ouvertes aux malheureux repoussés par le « pauvre Job. »

10. — C'est encore en Bretagne qu'habitent *Mesdemoiselles de Kéralio*, dont l'histoire est agréablement contée avec, toutefois, des péripéties qui manquent un peu de vraisemblance. Stéphane de Penauros, officier de marine, en congé de convalescence, passe quelques mois dans son manoir de la Roche grise. Il s'éprend de sa voisine Béatrix de Kéralio, mais son désir de l'épouser échoue contre l'opposition de sa mère, qui lui apprend que M. de Kéralio est l'ami déloyal qui a ruiné son père. Finalement, c'est M. de Kéralio lui-même qui supplie Stéphane d'épouser, non pas Béatrix, mais sa sœur cadette Madeleine, une frêle enfant, déjà malade, qu'il veut rattacher à la vie. Stéphane y consent par compassion, mais la mort de la pauvre Madeleine met fin à une situation fausse, invraisemblable et, à notre avis, assez déplaisante,

11. — *L'Oiseau blanc* s'appelle en réalité Alice Duguay ; c'est la fille d'un héros mort au Soudan ; ainsi que son frère Pierre, elle est élevée dans le culte de ce père dont la fin est entourée de circonstances dramatiques et mystérieuses. Avec ses deux enfants, la veuve du capitaine Duguay élève Hélène Hastier, qui passe aux yeux de tous pour une orpheline. En réalité, Hélène est la fille du capitaine de Valmyre, ami d'enfance du capitaine Duguay, devenu son rival et ensuite son assassin. L'exemple de sa mère, qui donne ses soins à Hélène malgré ses révoltes intérieures, est suivi par « l'Oiseau blanc »;

elle se fait franciscaine missionnaire, et, dans une léproserie du Japon, elle console, convertit et assiste à l'heure de la mort le capitaine de Valmyre. Récit honnête et très chrétien, dont il est regrettable que le style soit trop emphatique.

12. — L'action des *Pauvres Fiancés* a pour théâtre le pays minier du Pas-de-Calais ; les principaux épisodes sont évidemment présentés d'après nature. L'auteur a vu de près cette population parfois effrayante, mais souvent aussi attachante et pleine de ressources, au milieu de laquelle se déroule le roman mélancolique d'Yvonne de Valclair et d'Arthur Herbois ; ses idées sur la question brûlante des droits et des devoirs des patrons et des ouvriers sont justes et chrétiennes, mais son style un peu inégal.

13. — *Fils de bourgeois* complète une série de volumes où est racontée l'histoire de la famille Bardeur-Carbasane, dont le dernier rejeton, Roland Bardeur, se trouve, très jeune, aux prises avec les difficultés de la vie, par suite de la ruine de son père. Roland est à la hauteur de sa tâche et la remplit avec une loyauté, un entrain et une générosité de cœur qui ne sont pas sans charmes. Il tombe sur les barricades en 1848, au moment même où il cherche à faire cesser une lutte fratricide et meurt dans l'église Saint-Étienne-du-Mont. L'auteur écrit avec talent, son style est rapide, imagé, et il a donné du relief au caractère de son héros le « vaincu victorieux. » Il touche, en passant, aux plus graves problèmes du temps actuel, mais l'on voudrait le voir mêler à ces questions difficiles et obscures une note religieuse plus accentuée.

14. — Dans *le Roman d'un voleur*, nous sommes en présence des deux types qui ont fourni un thème à tant de romans : le gentilhomme ruiné et le banquier millionnaire. Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, le fils du banquier, Albert Sacy, s'éprend de la jeune fille noble Jacqueline de Rouergue et la fille du banquier, Reine Sacy, du gentilhomme pauvre, Marc de Rouergue. De ces deux romans, le premier se termine par un mariage ; le second, après bien des péripéties, aboutit pour Marc à une vocation religieuse. Le « voleur » qui donne son titre au volume n'est autre que ce même Marc, personnage assez peu sympathique ; nous aimons mieux la pauvre Reine, qui après avoir sauvé l'honneur des Rouergue, garde le meilleur de l'amour, la joie du sacrifice. Le ton général du livre est chrétien et élevé ; il est écrit avec entrain, bien que parfois le style en soit heurté.

15. — *Michel Roschine* et *le Remplaçant* sont des esquisses militaires, dont l'action se passe au début du siècle, pendant les grandes guerres de l'Empire. L'action en est simple, le style correct et sobre ; les sentiments honnêtes et patriotiques, la lecture fort agréable.

16. — Les *Contes et souvenirs de mon pays* peuvent être donnés aux

enfants de six à huit ans ; ce sont des récits simples, inspirés par un excellent esprit.

17. — Les lecteurs des *Treize Jours de Bidouille* retrouveront dans *Bidouille chez les Boërs* la fantaisie de M. Jean Drault qui, cette fois, s'exerce aux dépens de l'armée anglaise au Transvaal. A côté des aventures de Bidouille se déroulent celles de l'ingénieur Jacques Francs, qui finit par épouser Blanche, fille du Boër Campavert. Le volume est égayé par les jolies illustrations de Charley.

18. — Encore le Transvaal ! Marcel Brochard, fils d'un commerçant de Paris, dédaigne le milieu tranquille et laborieux où il a été élevé et, après maintes aventures, il va chercher fortune au Transvaal d'où il revient millionnaire. Mais l'écroulement de l'entreprise qui lui a apporté la fortune le rend à son obscurité première et le ramène à de meilleurs sentiments. Plus pauvre, mais plus humble, plus courageux et plus croyant, Marcel s'engage dans l'armée de Boërs et, de millionnaire, il devient soldat. Telle est la donnée du volume de M. P. Croiset : *L'Or vaincu*. Sa morale : « L'or ne donne pas le bonheur », est parfaite ; son esprit est chrétien, mais son style gagnerait à être plus simple.

19. — *La Fiancée du Boër* : ici nous avons encore un Parisien ruiné qui s'en va au Transvaal pour y chercher fortune ; il y rencontre une fiancée, Margaret, fille du fermier Erasmus, qu'il épouse après avoir combattu dans les rangs de l'armée boër. Le style de M. R. Montès est coulant, les sentiments bons et honnêtes ; peut-être l'intérieur boër est-il légèrement idéalisé par l'auteur.

20. — *L'Oncle Bonregard*, chirurgien fameux, a pour élève Pierre Forestier, jeune homme de talent et d'énergie, qui, orphelin de bonne heure, a été élevé par l'abbé Manuel, curé de Héry. Entraîné par l'ambition, l'illustre praticien s'empare d'une découverte remarquable faite par son élève, se l'approprie et discrédite ensuite celui à qui il a volé sa gloire. Pierre, découragé, rentre à Héry, il s'y éprend d'une voisine de campagne, Suzanne Libermont, et découvre, au moment même où va se conclure son mariage, que sa future belle-mère est la sœur du docteur Bonregard, son mortel ennemi. Tout finit cependant pour le mieux, car c'est le chirurgien, vaincu et humilié, qui renoue le projet de mariage entre sa nièce et son élève. Signalons l'esprit chrétien de ce petit volume et le personnage, vivement et gaîment esquissé, de Marthe-Marie, la servante, ou, pour dire mieux, la souveraine du presbytère de Héry.

21. — L'action de *Frère et Sœur* se passe en Anjou, où Paul Leclerc est élevé par sa sœur, Marguerite, qui lui consacre sa vie, au sens littéral du mot. Après l'avoir soigné et suivi avec une tendresse inépuisable, elle le voit perdre la foi et elle offre sa vie comme rançon de cette âme si chère. Le sacrifice est accepté, Marguerite meurt, et c'est

Paul repentant qui raconte le dévouement de sa sœur et ses propres erreurs. Des croquis vendéens, pris sur le vif, donnent au volume une couleur locale qui n'est pas sans charme : nous voyons passer, au milieu des doux paysages de l'Anjou, quelques-uns de ces types héroïques et simples dont la « grande guerre » a fourni tant d'exemples.

22. — M. Jean des Tourelles, dans une série de courtes esquises : *Envolez-vous ! Histoires du temps présent*, touche aux misères morales de notre époque ; tantôt il les flétrit, tantôt il en rit, mais ses pages ont un cachet de vérité et semblent plutôt des réminiscences de choses vues qu'une pure œuvre d'imagination. Livre bon à propager dans des milieux populaires : patronages, cercles, œuvres ouvrières, etc.

23. — *Gens qui pleurent et gens qui rient* : Encore une collection d'historiettes, les unes gaies, les autres émues, toutes remplies d'un sentiment religieux très sincère.

24, 25, 26. — Nous avons ici trois volumes qui conviennent aux enfants de six à huit ans. Le premier : *Les Histoires d'un grand-père*, est peut-être celui des trois que nous préferons, mais tous sont gais, honnêtes, simples et amuseront certainement les petits lecteurs, à qui nous souhaitons cependant de ne pas imiter les espiègleries qui ont valu à *Mauvaise pièce* son nom significatif.

27. — Recueil de traits et d'anecdotes, qui montrent la puissance de la médaille miraculeuse, *les Rayons d'or de la médaille miraculeuse* prêcheront aux enfants, sous une forme vivante, la dévotion à la Sainte Vierge.

28. — La famille Courbalaix est auvergnate, un peu naïve, mais composée, somme toute, d'excellentes gens pour qui un premier voyage à Paris est un gros événement. Ils y ont quelques aventures, les unes plaisantes, les autres dramatiques, mais ils rentrent joyeusement quand même dans leur tranquille coin de province et se demandent, tant ils ont le caractère bien fait, ce qui est le plus agréable, de partir en voyage ou de revenir chez soi ? Tel est le tableau que nous peint M. Vallotte dans une *Famille en vacances*.

29. — *La Petite Mandarine* est évidemment inspirée par les événements de Chine. L'héroïne Lou (ou le Lys d'Or) est Chinoise par son père, Russe par sa mère et devient Française par son mariage avec l'officier de marine Charles de Brévannes. Mais ce dénouement n'est amené qu'à la suite de scènes dramatiques, où le « Lys d'Or » est près d'être victime de la cruauté de l'Impératrice. Ces péripéties multiples sont contées d'un style alerte par un écrivain qu'animent d'excellents sentiments.

30. — *Le Petit Sou des Chinois, ou le Cœur et la foi*, s'occupe surtout de faire comprendre et de faire aimer par les enfants l'œuvre de la

Sainte-Enfance, qu'elle leur présente sous l'aspect le plus propre à frapper leur imagination et à toucher leurs cœurs.

31. — *Jannik* et ses amis bretons visitent en bande l'Exposition de 1900, où les attendent diverses aventures, dont l'une, l'enlèvement de Marie-Jeanne, aurait pu tourner au tragique. Les intentions de l'auteur et ses sentiments sont dignes d'éloges, mais son style manque parfois de vigueur, et les péripéties qu'il raconte pourraient être amenées avec plus d'art et de vraisemblance.

32 et 33. — Dans les deux petits volumes qui terminent cette revue déjà longue, nous retrouvons les qualités qui ont assuré à M. Sienkiewicz une si grande et si légitime popularité: profondeur de sentiments, descriptions saisissantes dans la simplicité des mots et souvent, avec cela, un fond douloureux et dramatique. Signalons dans le premier de ces deux petits livres: *Le Gardien du phare*, d'une émotion pénétrante, et *Une idylle dans les bois,* d'un charme gracieux et doux. Dans le second, il convient de citer : *Le Vieux Serviteur*, nouvelle polonaise, où les lecteurs apprécieront certainement la figure originale du vieux Nicolas.

Brochures théatrales. — 1. — *Les Désillusions d'un socialiste* nous donnent, sous une forme humoristique, une critique sévère des théories socialistes et égalitaires ; des naïfs comme le citoyen Brutus Blancbec peuvent s'y laisser prendre, mais leurs déceptions, comme les siennes, commenceront quand on voudra leur appliquer le régime qui leur paraît surtout désirable quand il s'agit des autres. Pièce convenant aux œuvres ouvrières de jeunes gens.

2. — *Une Peur* n'est pas, tant s'en faut, une pièce immorale; hâtons-nous de dire cependant qu'elle ne convient nullement aux œuvres chrétiennes de jeunes filles ; il suffit d'ajouter, pour justifier cette appréciation, que les deux héroïnes de la pièce, Henriette et Pauline, ont peur, l'une que son mari ne la trompe, l'autre que sa mère ne se conduise mal ! Comtesse R. de Courson.

THÉOLOGIE

Institutiones theologiae dogmaticae. Tractatus de Sacramentis. Pars I. *De Sacramentis in genere, Baptismo, Confirmatione, Eucharistia*, auctore Petro Einig. Treveris, Officina ad S. Paulinum, 1900, in-8 de x-248 p.

Tous ceux qui ont entre les mains un manuel de théologie, c'est-à-dire au moins tous les ecclésiastiques, se rendent compte, par la seule lecture du titre, des matières traitées dans ce petit volume. C'est la première moitié de la théologie sacramentaire : le traité des sacrements en général, et les traités spéciaux des trois premiers sacrements. Seu-

lement, à la différence de nos manuels, celui-ci se cantonne exclusivement dans la théologie dogmatique, et il faut en féliciter l'auteur. Les traités sont groupés autour des thèses bien connues, avec leurs preuves habituelles empruntées à l'Écriture, aux Pères, aux raisonnements des scolastiques. Ces diverses preuves traditionnelles, l'auteur les a très heureusement condensées et parfois même rajeunies; destinant son cours élémentaire aux débutants, il a su faire entrer dans un petit volume la moelle des grands ouvrages théologiques.

Sur les rares questions controversées, il prend nettement position, par exemple, pour la causalité morale des sacrements, ou sur la manière dont la messe est véritablement un sacrifice. Il a fait à l'histoire une place relativement considérable; pour moi, je l'aurais souhaitée encore plus large. On aurait pu ainsi réduire à leur valeur exacte les généralisations, parfois excessives, dont les scolastiques ont fait le traité des sacrements en général. Car on administrait les sacrements bien longtemps avant qu'on eût songé à les compter, ou à réduire en système la théologie sacramentaire. C'est pourquoi certains textes, replacés dans leur milieu, ne gardent pas toute la force probante qu'on y voyait au moyen âge.

Mais comment tout dire dans un manuel ? Tel qu'il est, celui-ci se place à un très bon rang et ne mérite guère que des éloges. A. B.

Des Grâces d'oraison. *Traité de théologie mystique*, par le R. P. Aug. Poulain, S. J. Paris, Retaux, 1901, in-16 de xi-413 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un événement, cette réapparition de la mystique, — alors que le positivisme bat son plein, et que, tout au plus, quelques optimistes se hasardent à prophétiser sa décadence. Et pourtant, si l'on a beaucoup parlé de mysticisme dans ces dernières années, en revanche on ignore absolument ce qu'est la mystique ; dans son premier chapitre (premières définitions) le R. P. Poulain nous le fait bien voir, en distinguant nettement les états mystiques proprement dits de tous les actes surnaturels avec lesquels on a coutume de les confondre. On peut voir aussi dans le cours de l'ouvrage les étranges confusions dans lesquelles sont tombés des esprits d'ailleurs distingués, — pour avoir ignoré une certaine *philologie mystique*. Exemple : le cas de M. Bougaud dans la vie de sainte Chantal (p. 59).

Ce qui fait l'originalité, l'intérêt et le prix de ce livre, c'est qu'il prétend constituer la mystique à l'état de science méthodique, à l'état de classification simple et rationnelle, — c'est aussi la personnalité de l'auteur et l'exceptionnelle préparation qu'il apporte à son travail.

La mystique apparait ici comme une science. Il ne s'agit pas d'apologétique, de démonstration de l'au-delà au sens banal et rebattu des

trente dernières années. Il y a des faits mystiques ; ils ont été observés, décrits dans des ouvrages nombreux. L'auteur traite donc la mystique comme une science d'observation. Il en a le droit. Ce qui donne crédit à une science d'observation, ce n'est pas l'expérimentation au sens strict. On ne *provoque* pas les phénomènes mystiques, et l'auteur a précisément soin de nous avertir que leur caractère spécifique (distinctif d'avec les phénomènes surnaturels eux-mêmes) consiste dans l'impossibilité où est la créature de contribuer en quoi que ce soit à leur apparition. Mais on les observe, et cette science comporte le même genre de vérification dont est susceptible toute science d'observation : la confrontation des témoignages que nous ont laissés les observateurs, — la possibilité d'en constituer un corps de doctrines. Ce corps de doctrine peut être *systématisé* ; de fait, la mystique a été présentée comme un système cohérent par d'éminents théologiens. Mais tel n'est point le but de l'auteur. Il en serait assurément capable ; je dirai dans un instant quelle est sa formation géométrique et professorale. Lui aussi aurait pu créer une puissante synthèse scolastique. Mais il préfère « donner des descriptions très claires, très précises avec des règles de conduite bien nettes. » Et pour cela il se rattache à *l'école descriptive.* Aux âmes qui commencent à recevoir les grâces mystiques, qui ne savent se débrouiller dans ce monde nouveau, il cherche à donner des peintures exactes, en quelque sorte des photographies dans lesquelles elles puissent se reconnaître immédiatement. Et il dit malicieusement dans sa Préface : « Les directeurs ne verront sans doute dans ce petit livre qu'un modeste manuel, semblable à ces petits traités de médecine pratique, qui, sans s'égarer dans les hautes théories biologiques, apprennent tout bonnement à *diagnostiquer rapidement* chaque maladie, et à dicter l'ordonnance convenable. Eh mais ! j'avoue que je me trouverais fort heureux d'avoir atteint un but si difficile. »

Après une première partie consacrée à des *Préliminaires* viennent des *Notions génerales sur l'union mystique* : notions que tout esprit cultivé lira certainement avec plaisir, pour peu qu'il soit doué d'un certain sens religieux et tant soit peu désireux de s'initier aux phénomènes les plus intimes et les plus profonds de la vie surnaturelle. Voir surtout les deux caractères fondamentaux de l'*union mystique* : la *présence de Dieu sentie* et le *toucher intérieur*, avec la théorie des sens spirituels (p. 53 à 99). Puis la troisième partie étudie séparément les *divers degrés d'union mystique* (quiétude, union pleine, extase, mariage spirituel), — débrouille les questions de classification et de terminologie, interprète les points obscurs de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, — touche en somme aux points les plus intéressants et les plus difficiles de la mystique et de son histoire. La quatrième partie est consacrée aux *révélations et visions.*

On ne s'étonnera pas de la clarté toute didactique de cette exposition quand on saura que l'auteur a poursuivi simultanément deux carrières étonnamment divergentes : celle de géomètre, et celle de patient compulseur des œuvres mystiques. Auteur de travaux mathématiques qui lui ont concilié l'attention sympathique du monde savant, les encouragements de nos sommités européennes, la confiance des directeurs de la célèbre École Sainte-Geneviève, le chargeant de la préparation des jeunes polytechniciens, il est piquant de le voir en même temps préoccupé d'une science qui paraît si étrangère aux méthodes exactes; — il est édifiant de constater comment, depuis une quarantaine d'années, il étudie ces questions avec ténacité, en vue de ce livre, lisant quantité de traités, voyageant des in-12 aux in-folios, interrogeant bon nombre de personnes coutumières des « grâces d'oraisons. » B. C.

Descriptions bibliographiques des manuscrits et des principales éditions du livre « De Imitatione Christi », par Mgr P.-E. Puyol. Paris, Retaux, 1898, in-8 de 490 p. — Prix : 5 fr.

Paléographie, classement, généalogie du livre « De Imitatione Christi », par Mgr P.-E. Puyol. Paris, Retaux, 1898, in-4 de 330 p. — Prix : 10 fr.

Variantes du livre « De Imitatione Christi », par le même. Paris, Retaux, 1898, in-8 de 447 p. — Prix : 5 fr.

De Imitatione Christi, libri quatuor. *Novis curis edidit et ad fidem codicis aronensis recognovit* P.-E. Puyol. Paris, Retaux, 1898, in-8 de 352 p. — Prix : 5 fr.

Les Quatre Livres de « l'Imitation de Jésus-Christ. » *Traduction et commentaires* par Mgr P.-E. Puyol. Paris, Retaux, 1898, in-8 de 575 p. — Prix : 5 fr.

La Doctrine du livre « De Imitatione Christi », par le même. Paris, Retaux, 1898, in-8 de 650 p. — Prix : 5 fr.

Depuis l'époque où Mgr Puyol fit de l'*Imitation de Jésus-Christ* l'objet de son enseignement à la Sorbonne, le docte prélat a consacré trente années à l'étude méthodique et approfondie de ce fécond sujet. Nous possédons maintenant le résultat d'un aussi patient travail dans de nombreux volumes relatifs à l'*Imitation*, qui constituent, par leur ensemble, un véritable monument de science critique et de haute érudition religieuse.

— Un premier ouvrage est consacré à la bibliographie des éditions principales de l'*Imitation* et surtout à la description détaillée de trois cent quarante-neuf manuscrits, qui en sont conservés dans les différents dépôts de l'Europe. Un volume spécial énumère les variantes plus ou moins notables que présentent entre eux ces manuscrits. Jointe aux indications de la paléographie, la connaissance des variantes rend possible le classement des textes et l'établissement de leur généalogie. D'après l'origine de leur transcription, les manuscrits se groupent en

espèces, en genres, que l'on peut eux-mêmes ramener à deux grandes classes, la classe « italienne » et la classe « transalpine. »

— Ce minutieux travail de comparaison fournit à Mgr Puyol des arguments fort intéressants en faveur de la thèse qu'il a soutenue dans un ouvrage, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, relatif à l'*Auteur du livre « De Imitatione Christi.* » Le manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, œuvre de Thomas A Kempis, et datant de 1441, loin de fournir le texte original, n'en serait qu'une copie très lointaine et très inférieure. Il ne ferait que reproduire, avec certaines erreurs, le texte, lui-même assez imparfait, du manuscrit anonyme de 1427, conservé au collège de Gaësdonck en Hollande (*Paléographie*... p. 247-280). La critique des textes démontrerait, au contraire, l'origine italienne de l'*Imitation*. D'après le savant prélat, en effet, et contrairement à l'opinion du R. P. Denifle et du R. P. Brucker, le *Codex aronensis*, manuscrit célèbre de la Bibliothèque royale de Turin, datant probablement du XIVe siècle (*Descriptions bibliographiques*, p. 29-88) est, de toutes les copies connues de l'*Imitation*, la plus ancienne et celle qui paraît se rapprocher le plus entièrement de la leçon même de l'autographe. Ce *Codex* constituerait le *texte générateur*, dont les autres manuscrits ne seraient que des transcriptions inégalement fidèles (*Paléographie*..., p. 319).

— Aussi est-ce d'après le texte, soigneusement collationné, du manuscrit d'Arone que Mgr Puyol donne sa belle édition latine des quatre livres de l'*Imitation*. Dans ce volume comme dans tous les autres, un excellent Index alphabétique facilite au lecteur les différentes recherches.

— Le travail du critique n'est pas moins remarquable dans le volume consacré à la *traduction* du *De Imitatione Christi*. Le texte français suit avec une exactitude rigoureuse toutes les nuances, souvent malaisées, à discerner, du texte latin. Même en une matière aussi étudiée, il faut beaucoup d'expérience et de sagacité, non seulement pour la juste expression, mais, comme l'observe l'auteur, pour « la compréhension » même « de certains termes et de certaines idées. » Un *commentaire* au bas des pages est formé par des citations de maîtres de la vie spirituelle concordant d'une manière frappante avec l'enseignement de chacun des chapitres de l'*Imitation*.

— Le couronnement de tout ce labeur documentaire est une étude magistrale sur *la Doctrine du livre « De Imitatione Christi.* » L'*Imitation* qui pourrait sembler ne contenir que des effusions pieuses, est un ouvrage de solide instruction. Mgr Puyol l'observe avec raison (p. 568)... « L'homme qui s'est abandonné à de telles effusions était muni d'une doctrine savante et arrêtée. Il lui était permis d'épancher sans préoccupation le trop-plein de son intelligence et de son cœur;

il avait eu soin de s'enrichir auparavant par de fortes et sévères études. Comme un artiste habile peut se livrer à la spontanéité de ses inspirations après être devenu, par de longs efforts, le maître de son instrument de travail, ainsi l'auteur de l'*I. C.*, de même que Bossuet écrivant les *Élévations* et les *Méditations*, ne pouvait produire d'abondance qu'une œuvre forte et substantielle. » Ce n'est pas qu'il faille chercher dans l'*Imitation* un plan méthodique (p. 1-28) ni un système théologique spécial (p. 73-80) ni une solution ingénieuse du problème de la grâce et de la liberté (p. 364-372.). Mais on y trouve disséminée toute une abondante et précieuse doctrine sur les rapports de l'âme avec Dieu dans la poursuite de la perfection évangélique. Mgr Puyol en donne un bien attachant exposé. Le *but* est « l'avancement spirituel » (p. 93.). Pour y atteindre, la tendance essentielle de l'ascétisme doit être de produire « la liberté d'âme » (p. 164), qui seule rend possible la « simplicité d'intention » dans l'esprit (p. 221), la « pureté d'affection » dans le cœur (p. 229), « l'effort » de la volonté soutenue par la grâce (p. 325). Le grand *mobile* sera l'amour de Jésus crucifié (p. 413), entretenu par l'Eucharistie (p. 420), conduisant au plus sublime degré de la charité (p. 446). Les *résultats*, pour l'âme, seront la « justification » (p. 492), la « joie spirituelle » (p. 404) et « l'illumination » par les communications divines (p. 546.). — Il serait intéressant de poursuivre un rapprochement singulièrement fécond et instructif, que l'auteur ne fait qu'indiquer (p. 607-613), entre la discipline du livre de l'*Imitation* et celle des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola.

Grâce à l'œuvre scientifique et patiente de Mgr Puyol, le lecteur parvient à une connaissance plus précise, à une compréhension plus profonde du livre admirable de l'*Imitation*. Sans se lasser, la critique moderne nous apporte ainsi de plus pénétrantes lumières sur l'humble travail de ce moine mystérieux, qui ne voulait que dire à ses frères comme il faut suivre le Christ et comme il faut l'aimer.

Yves de la Brière.

Le Mari, le père, l'apôtre. *Instructions aux hommes du monde prêchées à Saint-Philippe du Roule* par l'abbé de Gibergues. Paris, Poussielgue, 1901, in-12 de viii-184 p. — Prix : 2 fr. 50.

Soyons apôtres, par l'abbé J. Tissier. Paris, Retaux, 1901, in-12 de ii-485 p. — Prix : 3 fr. 50.

Paroles de foi et de patriotisme, par le R. P. Gaffre. Paris, Lecoffre, 1901, in-12 de viii-340 p. — Prix : 3 fr.

Église et Patrie. *Entretiens et discours*, par le R. P. Jean Vaudon. Paris, Retaux, 1901, in-12 de xv-404 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il m'a semblé naturel, ayant sous la main quatre recueils de sermons ou discours, de les grouper dans un seul article, ce qui me préservera de la tentation d'envelopper chacun d'eux de longs commentaires inu-

tiles. Je ne cacherai pas que je les ai classés, non par ordre de mérite, n'ayant point charge de procéder ici à une distribution des prix, mais par ordre de préférence personnelle et aussi d'utilité pratique. Mais cet ordre, bien entendu, je ne l'impose pas à nos lecteurs.

— Le premier : *Le Mari, le père, l'apôtre*, de M. l'abbé de Gibergues, est tout à fait excellent. C'est un recueil de quatre sermons de retraite, qui ont pour objet *les Devoirs du mari*, *la Grandeur et les devoirs du père*, *l'Obligation d'être apôtre*, enfin *les Devoirs de l'apôtre dans la société moderne*. C'est, comme on voit, le code même de l'homme du monde, ou tout simplement du chrétien, mais un code vivifié par une âme ardente et communicative, éclairé aussi par une connaissance très exacte et très prochaine des grandeurs et des misères, des besoins et des devoirs de la vie. Et c'est ce qui donne à ce livre une portée considérable et lui assure une influence éminemment bienfaisante qui s'exercera d'autant plus aisément que le caractère en quelque sorte intime du livre lui ouvrira facilement la porte du cœur.

— Le livre de M. l'abbé Tissier : *Soyons apôtres*, s'adressant à un auditoire plus vaste et plus varié, n'a pas le même caractère d'intimité, mais il est aussi très remarquable, comme d'ailleurs tous les recueils qui portent cette signature. L'idée dominante du livre, formé de discours prononcés dans des lieux et devant des auditoires très divers, c'est la nécessité de l'apostolat, qui doit se modeler sur les exemples de « l'apôtre éternel. » Voilà en deux mots le point de départ et le point d'arrivée du livre, dont les diverses étapes sont naturellement les divers modes et les formes diverses de l'Apostolat, apostolat de la chaire et de la parole, apostolat du missionnaire et de l'exemple, apostolat domestique, apostolat militaire, apostolat social, apostolat de l'ouvrier, apostolat de la femme, apostolat du maître d'école, apostolat des cloches... Par cette simple énumération, qui n'indique pas encore tous les sujets traités, on voit quels vastes horizons nous ouvre ce livre et combien nombreuses et utiles il nous fait entendre de leçons. Aussi Mgr de Chartres promet-il à l'auteur, que « grâce à sa plume, des intelligences obscurciès seront éclairées, des volontés chancelantes fortifiées, des cœurs meurtris consolés. » Ce sera sa meilleure récompense.

— Comme l'indique son titre, le recueil du P. Gaffre est surtout un recueil patriotique : *Jeanne d'Arc*, *l'Honneur militaire*, *Vive l'armée !*, *Godefroi de Bouillon*, *la France soldat du Christ*, *les Martyrs de la France*, *la France chevalier de Marie*, voilà à peu près tous les sujets traités dans ces dix discours très éloquents, très enlevants, et qui feront tressaillir toutes les âmes chrétiennes et françaises. Le P. Gaffre a su se faire une assez belle place parmi les orateurs de la chaire de notre temps pour qu'une œuvre de lui puisse aisément se passer d'une longue recommandation.

— Le dernier volume : *Église et Patrie*, est du P. Vaudon, un nom familier aux lecteurs du *Polybiblion*, qui, de longue date, ont apprécié son charmant talent de poète, de critique et d'écrivain. Je n'y insisterai donc pas. L'auteur nous donne ici un recueil de jolis discours où il traite généralement des œuvres d'apostolat ou de questions historiques et patriotiques. Il y parle même quelquefois politique, et ce n'est pas, à mon humble avis, ce qu'il fait de mieux. Tout cela est d'un joli tour littéraire, mais j'avoue que, comme éloquence religieuse, je préfère les précédents recueils. ÉDOUARD PONTAL.

Die Gottes offenbarung in Jesu Christo *nach Wesen, Inhalt und Grenzen, under dem geschichtlichen, psychologischen und dogmatischen Gesichtspunkt principiell untersucht,* von Dr PAUL SCHWARTZKOPFF. Giessen, in-8 de VI-199 p.

Geschichte der Lehre vom heiligen Geiste, von D. K. F. NOESGEN. Rostock, Gütersloh, 1899, in-12 de VIII-376 p.

Ces deux petits traités sont écrits sous l'inspiration des doctrines critiques et rationalistes, en faveur dans les cercles théologiques d'outre-Rhin.

Le premier d'entre eux forme la dernière partie d'une série : « Les Prophéties de J.-C. relatives à sa mort, à sa résurrection et à son avènement » (1895). — « Jésus a-t-il pu se tromper? » (1896). — « La Révélation prophétique » (1896).

Sous ce terme : *La Révélation en Jésus-Christ* (*Offenbarung in Jesu Christo*), les théologiens allemands depuis Schleiermacher, désignent souvent une manifestation de Dieu, opérée par l'intermédiaire de la personne et de l'œuvre du Christ. Pour M. P. Schwartzkopff, il s'agit d'une *révélation intérieure à Dieu*, — révélation qui est la condition et le fondement de la révélation dite *historique*. Ce n'est plus la révélation objective qui est au premier plan, mais la révélation subjective, ensemble de conditions morales qui rendent possible l'œuvre rédemptrice. C'est, nous dit l'auteur, la Révélation de Dieu « dans le cœur de Jésus », révélation nécessaire pour la vulgarisation de la parole donnée au monde.

Cette révélation intérieure est étudiée dans l'âme *humaine* du Christ, et l'auteur paraît ne tenir compte que des conditions humaines. S'appuyant sur ses études précédentes, il identifie le rôle prophétique de Jésus et celui des prophètes de l'Ancien Testament. De part et d'autre, imperfections, défaillances, erreurs même.

— M. Noesgen étudie la doctrine du Saint-Esprit avant et après la Réforme. Dans la première partie, il examine les origines du dogme, son développement anti-arianique en Orient, et son développement occidental dans les écrits de saint Hilaire, de saint Ambroise et de

saint Augustin, son rapport avec les doctrines augustiniennes de la grâce, son affaiblissement au moyen âge par l'influence prépondérante du dogme de l'Église. Dans la seconde partie, sont exposées les doctrines des théologiens protestants : Luther et ses contemporains, puis les diverses écoles luthériennes des XVIe et XVIIe siècles, plus près de nous le piétisme, Kant, Schelling, Hégel, Schleiermacher, Dorner, Thomasius, Ritschl, etc. B. C.

SCIENCES ET ARTS

Les Sœurs aveugles, par MAURICE DE LA SIZERANNE. Paris, Lecoffre, 1901, in-12 de VII-426 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout récemment je présentais et je recommandais à nos lecteurs un bien joli livre de M. Maurice de la Sizeranne : *Impressions et souvenirs d'aveugle*. — *Les Sœurs aveugles* sont du même auteur, et reprennent, mais pour les traiter avec plus d'ampleur, deux sujets esquissés dans le volume précédent. Car le nouvel ouvrage de M. de la Sizeranne ne contient pas seulement une attachante monographie de cette petite congrégation, sympathique entre toutes, des Sœurs aveugles de Saint-Paul. La première partie du volume, et c'est à peu près la moitié, est consacrée à la *Psychologie de la femme aveugle*, où les sensations et impressions, l'activité matérielle, l'aspect, les goûts, la manière d'être, la vie du cœur de la jeune aveugle, sont analysés avec une rare pénétration, aidée d'une longue expérience personnelle et d'une très touchante sympathie. Jamais on n'avait, je crois, aussi bien parlé des aveugles, ni avec une égale compétence ni de façon à en donner une idée aussi juste à tant de gens qui les ignorent ou les méconnaissent et se figurent trop aisément que les aveugles ne sont bons à rien. Certes, la vue en moins, c'est une grave lacune : mais les aveugles regagnent presque, par leurs autres sens, beaucoup plus affinés que chez les clairvoyants, une bonne part des avantages que l'absence de la vue leur enlève. Et puis, plus séparés que nous du monde extérieur, ils vivent davantage de la vie du cœur, et sont susceptibles de tendresses délicates et de dévouements qui pourraient bien rendre les clairvoyants jaloux.

La monographie des *Sœurs aveugles* vient d'ailleurs à l'appui de la démonstration théorique de la première partie. Dans cette monographie, je trouve d'abord l'histoire, le but et l'esprit de cette fondation ; puis l'étude détaillée de l'éducation qui se donne au couvent, et des métiers qu'on y exerce, y compris la très curieuse imprimerie des livres blancs, qui permettent aux aveugles, grâce à l'ingénieux système de Braille, d'entrer en relations directes avec le monde de la pensée, et de boire aux sources pures du génie et de l'inspiration chré-

tienne. Et pour conclure, une étude très fine de la vocation religieuse, qui vient tout à fait à son heure.

En somme, M. de la Sizeranne a écrit avec son talent, avec son cœur, avec sa foi, une très belle étude d'apologétique chrétienne. Et la cause des sœurs aveugles en profitera, ce que je lui souhaite de grand cœur.

ÉDOUARD PONTAL.

Le Système métrique, par CH. BIGOURDAN. Paris, Gauthier-Villars, 1901, petit in-8 de VI-458 p. — Prix : 10 fr.

Le système métrique nous paraît la chose la plus simple du monde. Mais que de difficultés ont présidé à sa création, à son adoption et à son extension en France et hors de la France. Ces difficultés ont été de tous les ordres : la politique, naturellement, y joue le plus grand rôle, puisqu'elle n'a rien à y voir. Actuellement, pour notre plus grande gloire, le système est triomphant: c'était donc le moment d'écrire l'histoire du système métrique en toute liberté. Cette œuvre a été accomplie par M. Bigourdan. Son livre porte pour sous-titre : *Son établissement et sa propagation graduelle, avec l'histoire des opérations qui ont servi à déterminer le mètre et le kilogramme.* Rien de ce qui intéresse ces différentes questions n'a été omis; les documents officiels sont reproduits en entier chaque fois qu'ils ont un intérêt scientifique ou historique. Tout en étant extrêmement documenté, ce livre est fort intéressant; il fera connaître aux autres nations la profonde conscience qu'ont mise nos savants à établir le système métrique et l'avantage pratique de son adoption; il enlèvera peut-être quelques illusions sur la définition théorique du mètre et du kilogramme; mais il montrera sûrement toute la valeur de l'application du système décimal aux mesures. C'est là la grande qualité du système. Certains pays comme l'Allemagne, le Portugal et le Brésil, qui ont adopté le système métrique, n'emploient pas une unité monétaire qui se relie aussi étroitement que la nôtre à l'ensemble du système. Il est difficile d'effectuer des pesées avec les monnaies de ces pays, mais elles sont décimales. Le Bureau international des poids et mesures, dont le siège est en France, poursuit l'œuvre de l'internationalité du système métrique; il a déjà beaucoup fait dans ce but, mais les éminents savants qui le composent me permettront-ils de leur demander de fixer le plus tôt possible une notation uniforme et complète pour désigner tous les multiples ou sous-multiples des unités employées?

É. CHAILAN.

La Face de la terre (Das Antlitz der Erde), par ÉD. SUESS. Traduit et annoté sous la direction de EMMANUEL DE MARGERIE. Tome II. Paris, Colin et Cie, 1900, in-8 de 878 p., avec de nombr. fig. — Prix : 20 fr.

Quatre ans après la publication du premier volume, voici que

M. Emmanuel de Margerie nous donne le tome II de sa traduction de l'ouvrage magistral de M. Édouard Suess : *Das Antlitz der Erde*. Faite, comme celle du volume précédent, par M. E. de Margerie lui-même et par un certain nombre de collaborateurs compétents (MM. Augustin Bernard, Depéret, Kilian, Poirault, Six et Zimmermann), accompagnée d'abondantes notes infrapaginales, dont une grande partie a été ajoutée par les traducteurs, et surtout par celui qui s'était chargé de la direction générale de l'œuvre, illustrée d'un bon nombre de figures nouvelles (85 sur 128), cette traduction est de nature à satisfaire les plus difficiles ; elle fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont exécutée, et surtout à M. de Margerie.

On se rappelle quel puissant intérêt présentait le tome I de *la Face de la terre*, dont les deux parties traitaient des mouvements de la croûte extérieure du globe et des montagnes ; le tome II, consacré tout entier à l'étude des mers, est peut-être, pour les géographes et pour les géologues, d'un plus grand intérêt encore. Là se trouvent énoncées, en effet, les théories essentielles de M. Suess, dont le but principal a été, dans cette troisième partie de son œuvre, « de chercher à apprécier la nature des mouvements océaniques et leur degré de dépendance plus ou moins intime vis-à-vis des mouvements telluriques (t. II, p. 863). Cet objet, le savant professeur de géologie de l'Université de Vienne l'avait indiqué au début même de son premier volume, en esquissant le plan général de l'ouvrage : « La troisième partie, y disait-il (t. I, p. 22), est consacrée aux changements de forme de la surface de la mer. Elle débute par un coup d'œil rétrospectif sur la marche des idées à ce sujet. On propose ensuite d'adopter les expressions neutres de *déplacements positifs* ou *négatifs des lignes de rivage* [à la place des expressions : *affaissements* et *soulèvements du sol*] ; puis, dans une série de chapitres descriptifs, l'on suit la trace de ces déplacements tout autour des continents et des îles océaniques. Pour terminer vient un résumé et une discussion générale de ces observations. » Au plan ainsi indiqué au début de l'ouvrage, M. Suess s'est conformé avec une fidélité rigoureuse : ce qu'on trouve dans le tome II de *la Face de la terre*, c'est une étude minutieuse des modifications de la surface des mers. L'auteur analyse d'abord la structure des contours de l'Océan Atlantique et de l'Océan Pacifique, et met en lumière le remarquable contraste qui existe entre ces deux bassins maritimes, (ch. II à IV) ; puis il aborde l'étude des mers anciennes et considère leurs changements d'extension, et en même temps la nature des dépôts qui s'y sont accumulés (ch. V à VII) ; il examine enfin (ch. XII et XIII), — tâche délicate entre toutes, — les lignes actuelles de rivage. A quelques faits particuliers (les lignes de rivage de la Norvège, ch. VIII ; les oscillations du temple de Sérapis à Pouzzoles,

ch. IX), et à la manière dont se comportent les mers incomplètement fermées, telles que la mer Baltique et la mer du Nord (ch. X), la Méditerranée (ch. XI), sont consacrés, au cours du développement, des chapitres particuliers. Les dernières pages du volume exposent, dans un chapitre final (ch. XIII), les conclusions qui se dégagent des minutieuses recherches de M. Suess. « De l'histoire des mers résulte l'histoire des continents.... L'émersion permanente des continents est, en somme, le résultat d'affaissements locaux de la surface terrestre qui chaque fois, ont appelé une partie des eaux marines dans les fosses ainsi constituées, en abaissant du même coup le niveau général des rivages. Tout mouvement eustatique négatif de ce genre augmente dans l'ensemble du globe la pente des cours d'eau et stimule la dégradation des terres émergées, d'où abondance plus grande des sédiments et, en fin de compte, mouvement eustatique positif. L'oscillation océanique tend aux mêmes conséquences quand elle est négative, et l'oscillation positive elle-même provoque un accroissement dans la sédimentation, en tant qu'elle détermine l'abrasion des territoires envahis. Il se produit ainsi une sorte de balancement. Les affaissements eustatiques et le dépôt des sédiments sont des phénomènes dont les effets s'ajoutent, et au cours des périodes géologiques les mouvements eustatiques négatifs l'ont toujours emporté. Le plissement des chaînes de montagnes ne vient jouer là qu'un rôle secondaire » (p. 863-864).

Ces quelques indications suffisent à faire comprendre le puissant intérêt du tome II de *la Face de la terre*; pour qui veut entreprendre de notre planète une étude approfondie, c'est, — malgré les réserves très justifiées qu'on a pu parfois formuler, — un livre de chevet auquel il faut sans cesse recourir ; c'est un des premiers volumes de la petite bibliothèque indispensable à tout professeur de géographie aussi bien que de géologie. HENRI FROIDEVAUX.

Nouvelle Flore des champignons pour la détermination facile de toutes les espèces de France et de la plupart des espèces européennes, par J. COSTANTIN et L. DUFOUR. 3ᵉ édition avec un Supplément contenant toutes les espèces récemment découvertes en France. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences. Paris, Paul Dupont, s. d., in-12 de LX-305 p., avec 4265 fig. et une planche en 42 couleurs. — Prix : 5 fr. 50.

Nous avons maintes fois désiré posséder une flore pratique des champignons, car jusqu'ici nous n'avions pu consulter que des ouvrages techniques le plus souvent écrits en latin et édités avec luxe. Cela en rendait l'acquisition dispendieuse et l'usage difficile pour ceux qui n'ont pas de connaissances déjà approfondies en botanique scientifique. Il fallait d'abord consulter une douzaine d'auteurs qu'on ne trouve d'ordinaire que dans les bibliothèques spéciales, comme celles du

Muséum ou de quelques riches amateurs. MM. Costantin et Dufour ont voulu remédier à ces inconvénients et ils y ont pleinement réussi en se basant sur la *Nouvelle Flore* des phanérogames de MM. G. Boniès et de Layens pour les plantes des environs de Paris. La troisième édition de la *Nouvelle Flore des champignons* qu'ils viennent de faire paraître et la distinction dont elle a été l'objet de la part de l'Académie des sciences prouvent qu'ils ont réussi. La meilleure démonstration pratique que l'on puisse faire de l'utilité de cet ouvrage est de s'en servir, et c'est ce que nous avons fait. Sans microscope ni loupe, sans étude préalable et sans dictionnaire de mots techniques, omis d'ailleurs le plus possible dans cet ouvrage, nous avons pu, en nous servant des simples notions données dans les quatre premières pages et des deux clefs dichotomiques, arriver assez rapidement à la détermination de l'espèce et même de la variété d'une douzaine de champignons cueillis au hasard de nos promenades dans les bois et dans les prés. Avec un peu de pratique, et au besoin l'usage d'un microscope très simple, tout le monde peut arriver à déterminer la majeure partie des 1826 espèces cataloguées et décrites, sans parler des variétés. L'usage de l'atlas en couleurs (228 figures) de M. Costantin, publié à part, et l'ouvrage sur *les Mucedinées simples* du même auteur, pour la détermination des champignons filamenteux microscopiques, permettront aux amateurs de compléter leurs études sur ces plantes si intéressantes et l'on peut dire si peu connues. Les accidents trop communs d'empoisonnement par les champignons seraient certainement évités en grande partie si l'on se servait de l'ouvrage que nous venons d'analyser et qui permet de distinguer les espèces comestibles. Une *Petite Flore des champignons comestibles et vénéneux*, pour la détermination de toutes les espèces communes, a été d'ailleurs éditée dans ce but par les mêmes auteurs, ainsi qu'un *Atlas des champignons comestibles et vénéneux*, dont les prix modiques (2 fr. et 3 fr. 50 respectivement) permettent l'emploi aux bourses les plus ordinaires. A.-A. Fauvel.

L'Or, par H. Hauser. Paris, Nony, 1901, in-4 de 593 p., avec grav. et cartes. — Prix : 10 fr.

Dans la collection illustrée, de format in-4, commencée en 1900 par la librairie Nony, M. H. Hauser, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, a publié sur l'or un curieux volume. Ses recherches sur la vie sociale et économique des xve et xvie siècles (rappelez-vous les *Ouvriers du temps passé*) l'avaient mis à même de parler avec compétence du rôle joué par l'or à cette époque, tandis que ses études coloniales lui avaient permis d'étudier quelques-uns des pays producteurs du précieux métal ; grâce aux nombreux et remarquables documents fournis par l'Exposition universelle de 1900,

M. Hauser a pu, d'autre part, se rendre un compte exact de ce qu'est l'or au début du xxe siècle, des endroits où il existe, de ses procédés d'extraction, etc. ; enfin des visites à la Monnaie de Paris, chez des batteurs d'or, ailleurs encore, lui ont fait connaître la technique employée pour l'utilisation de l'or, les procédés industriels, etc. De toutes ses recherches dans les livres, de toutes ses promenades dans les expositions, les ateliers et les magasins, M. Hauser a tiré les éléments d'un curieux volume, agréablement écrit et plein de faits intéressants. Sans doute, il est possible d'y relever de fâcheuses lacunes, des assertions hasardées, et de vraies négligences de composition ; mais l'intérêt ne languit pas, et le commentaire des nombreuses et souvent excellentes illustrations insérées dans le texte est à tout le moins suffisant presque toujours. C'est là un élément de succès : la beauté des illustrations en constitue un autre dont il convient aussi de tenir compte ; qu'il s'agisse de figurer des machines, de reproduire des tableaux, des médailles ou des bijoux, l'éditeur a su faire de la gravure un véritable document. Voilà pourquoi ce volume mérite, au moment où approche la nouvelle année, d'être signalé aux lecteurs du *Polybiblion* ; c'est un beau, un instructif livre d'étrennes. HENRI FROIDEVAUX.

Études anglaises, par ANDRÉ CHEVRILLON. Paris, Hachette, 1901, in-16 de 357 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cinq articles, publiés plus ou moins récemment dans la *Revue des Deux Mondes* et dans la *Revue de Paris*, forment ce volume. Le premier, antérieur, croyons-nous, aux belles études de M. de la Sizeranne, définit déjà avec précision l'idéalisme particulier de la peinture anglaise contemporaine. Ce sont les tableaux anglais rassemblés à l'Exposition de Chicago qui ont fixé ici les impressions de l'auteur. Du même voyage, il rapporte des considérations brèves et substantielles sur la civilisation des États-Unis. Plus étendus, plus neufs et plus riches encore de faits et de pensée sont les trois essais suivants. L'un analyse de façon pénétrante le génie de Shelley et la façon dont cet étrange et ondoyant génie a senti et interprété la nature. M. Kipling, par un étrange contraste, est étudié après Shelley ; son talent vigoureux, clair, brutal, laisse sans doute saisir plus facilement ses lignes essentielles, mais l'auteur ne se contente pas de dégager celles-ci et de les mettre en pleine lumière ; il démêle aussi les traits plus obscurs, les ordonne, montre par où se relie chez le conteur le sens de la réalité concrète et l'imagination visionnaire : on ne peut rêver une image plus exacte, plus complète, plus cohérente de ce grand et significatif talent. Enfin, passant de l'écrivain « impérial » à l'impérialisme même, une enquête sur l'opinion anglaise et la présente guerre élucide et expose impartialement l'atti-

tude morale du peuple britannique en des circonstances récentes ou actuelles, les arguments raisonnés et les sentiments instinctifs par où, à l'encontre de la conscience continentale, il s'est convaincu de son bon droit et déterminé à engager, puis à poursuivre une expédition tenue partout ailleurs pour injuste. C'est un beau chapitre de psychologie nationale.

Avec la sûreté et l'étendue des connaissances, il faut louer dans ces études l'ampleur de la pensée, la force et l'éclat du style. Bien des pages y sont, par l'inspiration et le ton, toutes proches de beaux passages de Taine, avec qui M. Chevrillon, son parent par le sang, a une parenté singulière d'esprit et de sensibilité. Il est du reste formé à sa discipline et imbu (le lecteur du *Polybiblion* doit en être averti) de ses doctrines philosophiques. Nulle imitation d'ailleurs en tout cela ; c'est comme le maître, non pas d'après le maître, qu'il pense et sent, traduit sentiments et pensées, et c'est un assez bel éloge de dire que là où il le rappelle, il paraît émule et non pas disciple.

A. Barbeau.

LITTÉRATURE

Alt-Celtischer Sprachschatz, von Alfred Holder. 12e livr. *Norici-Poeninus*. Col. 769-1024. Leipzig, Teubner, 1900. — Prix : 10 fr.

Le grand répertoire onomatologique de l'ancien monde celtique progresse régulièrement, puisque le voici arrivé au mont *Poeninus*, aujourd'hui le Grand-Saint-Bernard, célèbre à la fois comme col de passage et comme siège important du culte d'un dieu que les Romains assimilèrent à leur Jupiter. Comme articles curieux de cette livraison nous signalerons *Noviodunon*, litt. « Châteauneuf, » qui se rencontre non pas seulement en Gaule (Noyon, etc.), mais aussi en Suisse (Nyon) et même dans la Mésie inférieure (aujourd'hui la Dobroudja), et *Paraveredus*, mot hybride dont le second terme est celtique et qui est devenu notre vieux mot français *Palefroi*. Notons aussi l'article *Parisii*, et les articles mythologiques *Ogmios* et *Nymphae*, quoique celui-ci soit seulement le nom romain de divinités celtiques. Comme précédemment, M. Holder donne de nombreuses étymologies, et sans références bibliographiques : bon nombre sont de pures hypothèses, au moins sans base historique ; mais elles occupent peu de place, et le grand mérite du recueil de M. Holder est le dépouillement systématique de la littérature et de l'épigraphie antique, pour les exemples des noms et des mots qui forment son répertoire. H. G.

Etude historique sur la construction du type « Li filz le rei » en français, par Alfred Westholm. Vesterås, imp. Bergh, 1899, in-4 de 53 p.

Les locutions du type *li filz le rei* en ancien français présentent la juxtaposition de deux substantifs, le second au cas oblique uni au premier par un rapport de dépendance impliquant l'idée de possession dans le sens le plus large. M. Westholm établit d'abord que, contrairement à une opinion généralement reçue, il faut voir dans le second substantif le représentant d'un datif et non d'un génitif : le bas latin fournit en effet des exemples du datif en pareil cas : *ad Deo honorem ; nomene patri et filio et spiritoi sancto ;* de plus, en ancien français, dans les cas assez rares où le second terme de la locution est un pronom, le datif est apparent : *Saint Denis cui hom suis del chief.* Quoi qu'il en soit, ce phénomène syntactique se rencontre toujours dans les plus anciens textes de la littérature quand le nom possesseur est un nom propre : *pro Deo amor ; li Deo inimi.* Il a semblé à M. Westholm que l'emploi de la construction sans préposition s'est étendu à des locutions avec un nom commun, grâce à l'influence réciproque des formules d'une série de phrases du genre des suivantes : *li filz Carlon ; li filz le rei Carlon ; li filz le rei.* Au xiie siècle ces formules sont d'un usage fréquent, le second terme est toujours, comme primitivement, un nom propre ou un nom commun désignant une personne nettement déterminée ; au contraire la construction avec la préposition *a* ou *de* est de règle quand le second terme est au pluriel, désigne une collectivité, un mot abstrait ou présentant un sens indéterminé : *les juges del pople Deu ; l'avoir d'un empereor ; la mort del pecheour : filz de rei.* M. Westholm a trouvé un exemple concluant de l'application de cette loi dans la très ancienne traduction du Livre des Rois : dans ce texte, quand les noms propres ont un sens ethnographique et désignent une tribu d'Israël, on trouve la préposition : *les citez de Juda ; l'ost de Israël ; la terre de Benjamin ;* on trouve au contraire la juxtaposition si le nom propre désigne la personne elle-même : *le lignage David ; le sepulchre Rachel.* Il est d'autres cas, dus à la nature du premier mot, où la langue préfère la construction avec la préposition : M. Westholm les analyse avec soin et donne une riche série d'exemples : en résumé la juxtaposition ne semble pas en usage quand le premier terme est un substantif verbal, désignant une action ou un sentiment : *le servise al rei ; le doel de Rollant ; la poürs del rei.* On voit que les expressions qui nous occupent restent toujours exceptionnelles ; elles devaient disparaître devant l'usage le plus fréquent et grâce aux tendances analytiques de la langue ; au xiii[e] siècle, l'emploi de la préposition se généralise et tend à régner exclusivement au xiv[e] siècle ; au xv[e] siècle, le type *li filz le rei* est encore connu de Froissard, mais seulement

pour marquer un rapport de possession au sens propre : *la banniere monsegnor Guillaume de Douglas; la terre monsegnor de Persi*. A la fin du xve siècle, l'usage moderne est définitivement établi et l'on ne rencontre plus la juxtaposition que dans des expressions figées : *la merci Dieu; l'ordre Saint Dominique*. M. Westholm termine cette intéressante étude par de curieuses recherches sur la construction du type *li filz le rei* dans le français vivant : nous l'employons encore dans les noms de lieu et dans certaines expressions de la langue judiciaire, parlementaire ou industrielle : *rue Saint-Honoré; Brie-Comte-Robert; loi Bérenger; procès Vauradieu; Bouillon Duval*. Pour certaines appellations industrielles, il semble que notre construction regagne actuellement du terrain; en dépouillant les annonces de journaux du xixe siècle, M. Westholm a constaté que vers 1830 on disait : *Pâte de Regnauld; vinaigre de Bully; eau de Lubin;* tandis qu'à l'aurore du xxe siècle nous disons : *Pastilles Géraudel; bec Auer; amer Picon*. Je crois qu'il faut voir dans l'emploi actuellement si fréquent de ces locutions l'influence de l'anglais. J. C. P.

Le Folk-lore des pêcheurs, par Paul Sébillot. Paris, Maisonneuve, 1901, in-12 de xii-389 p. — Prix : 5 fr.

Ce charmant volume forme le tome XLIIIe de la série contenant les « Littératures populaires de toutes les nations, » publiée avec tant de succès par M. Maisonneuve. Outre les nombreuses traditions qu'il a recueillies lui-même sur place, l'auteur a consulté une quantité d'ouvrages déjà parus sur cette matière. Il dresse la liste des principaux d'entre eux ; elle est fort longue. Dans un premier livre, consacré à la vie du pêcheur, M. Sébillot, élevé lui-même au bord de la mer, étudie les traditions et coutumes relatives à la naissance du marin, à son premier âge, son adolescence et les autres périodes de sa vie jusqu'à sa mort inclusivement. Deux chapitres sont consacrés à la « maison du pêcheur », aux pratiques religieuses et superstitieuses de ces populations naïves qui savent, dans leur simplicité, allier parfois les choses les plus disparates et donner place aux sortilèges les plus ridicules à côté des cérémonies les plus augustes et les plus saintes. Le livre second a pour objet les bateaux, leur construction, leur mise à l'eau, la première sortie, les présages et les époques favorables ou défavorables, les mœurs à bord, la pêche, non seulement en mer, mais aussi en eau douce. Un chapitre spécial renferme la description des grandes pêches, les pêches de Terre-Neuve et d'Islande, la pêche à la baleine. Dans un livre final, l'auteur étudie la littérature orale des pêcheurs, les contes, les légendes et les chansons. Toutes les fois que j'ai pu contrôler les détails, et ils sont légion, fournis par l'auteur, je les ai trouvés exacts. A peine ai-je relevé çà et là quelques rares lapsus. C'est ainsi que

(p. 40), en parlant des ricochets que les enfants s'amusent à faire sur les vagues, M. Sébillot dit : « Les petits pêcheurs de Lastres (Asturies) appellent ces ricochets des « sopas » (soupes). En Haute-Bretagne, ils se nomment des « yeux de bœuf. » Pour ce qui concerne le pays malouin, c'est une erreur ; du moins de mon temps on les appelait des « soupes de lait », un peu comme dans les Asturies, on le voit. Je ne sache pas que mes jeunes compatriotes leur aient donné depuis un autre nom. Le charivari, dont il est question pages 57 et suivantes, existait encore, il y a quelques années, dans le canton de Châteauneuf. Les jeunes gens « charroyaient » le mari qui s'était laissé battre par sa femme. Un mannequin était amené devant sa porte, dans une charrette, et les manifestants, armés chacun d'un fouet, faisaient entendre de formidables claquements. C'était surtout les laboureurs qui se chargeaient d' « exécuter » l'infortuné, que celui-ci fût marin ou non. Dans le pays de la Guerche, le mari dont la femme « porte les culottes », suivant l'expression consacrée, est dit un « Robert », peut-être en souvenir de Robert d'Arbrissel, hameau voisin de la Guerche, qui, dans ses doubles fondations religieuses, donnait aux nonnes le pas sur les moines et à l'abbesse la prédominance sur l'abbé. Si les marins abandonnent le plus souvent le gouvernement de leur maison à leurs femmes, cela vient surtout de leur absence perpétuelle. Habituée à commander, la femme, durant la courte période que son mari passe à terre, ne juge pas qu'il vaille la peine de lui céder le « sceptre, » et celui-ci se résigne facilement. Dans certains ports, il n'est même connu que par le nom de sa « bourgeoise. » On dit « l'homme à une telle », comme ailleurs la « femme à un tel. » Je ne sais si la rencontre d'un chat est d'un mauvais augure pour le pêcheur (p. 185, 194 et 230), mais la mort du « chat du bord », pendant la traversée, est estimée un présage certain de catastrophe (Cf. Garneray, *Voyages*, etc., II, 7). La « foire aux Terre-neuvas » citée page 300, se tient au Vieux-Bourg en Miniac-Morvan. Ce jour-là, les maîtres de pêche et les capitaines de goëlettes des environs se rendent dans ce hameau où leurs hommes les rejoignent. Le plus souvent, il ne s'agit que de renouveler les engagements pris d'avance. Du reste, comme il y a encore quatre mois avant le départ, et que l'on ne fait guère que d'arriver, rien ne presse pour la reconstitution des équipages. C'est surtout un rendez-vous de camarades de pêche. Je ne prolongerai pas davantage ces observations. Le nouveau volume de M. Sébillot est de tout point digne de ses aînés.

A. Roussel.

L'Agamemnon d'Eschyle. Texte, traduction et commentaires par Paul Regnaud. Paris, Fontemoing, 1901, gr. in-8 de VII-217 p. — Prix : 6 fr.

Dans une publication antérieure, M. Regnaud s'était attaché à montrer

l'intérêt particulier que présentent les parties chorales du théâtre d'Eschyle au point de vue de « la tradition indo-européenne du style lyrique. » Il avait cru constater que les figures hardies et brillantes du poète tiennent, indépendamment de son art propre, « à une cause profonde et patrimoniale en quelque sorte qui constitue la règle de sa diction. » En conséquence, en ce qui concerne l'établissement du texte de l'*Agamemnon*, il se prononce nettement contre les prétendues corrections dont le *Medicæus* a été l'objet de la part des plus récents éditeurs. La traduction qu'il nous offre ne vise en aucune façon à l'élégance et se contente de reproduire exactement, disons mieux, de mettre en saillie la physionomie parfois bien étrange du modèle, sauf à recevoir en notes les éclaircissements convenables.

Que les principes ainsi formulés rencontrent l'approbation, peut-être même la chaude adhésion d'un certain nombre d'érudits, la chose ne serait pas pour surprendre : mais les lettrés, les purs classiques ne manqueront pas de protester. Dès la seconde page, ils seront choqués, et à bon droit, d'expressions telles que « élever dans le palais un cri de félicitation » ou « j'établirai le succès des affaires de mes maîtres » — et le perpétuel recours, dans le commentaire d'une pièce « hellénique » au premier chef, aux croyances et aux pratiques de l'Inde la plus ancienne paraîtra à peu près universellement aussi fâcheuse qu'inopportune.

Le volume se termine par deux appendices, dont le second, particulièrement intéressant, est destiné à prouver qu'en fait d'alliances de mots et de créations de métaphores, l'imagination de Shakespeare a toutes les témérités et toutes les audaces de celle d'Eschyle. L'auteur de la *Légende des siècles* aurait fourni ici un autre terme de comparaison non moins décisif : il est vrai que, de l'aveu commun, le goût de la mesure est aussi naturel aux Grecs que la passion du démesuré chez Hugo.

C. Huit.

Lettres écrites d'Égypte à Cuvier, Jussieu, Lacépède, Monge, Desgenettes,... aux professeurs du Muséum et à sa famille par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, recueillies et publiées avec une préface et des notes, par le Dr E.-T. Hamy. Paris, Hachette, 1901, in-12 de xxviii-280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Dr Hamy a réuni dans ce volume soixante-six lettres écrites par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire pendant l'expédition d'Égypte, où il avait suivi Bonaparte, en compagnie de Berthollet et de Monge. Vingt-trois sont adressées à Cuvier qui, simple chargé de cours à cette époque, avait dû décliner l'honneur de partir avec eux. Elles font partie de la précieuse correspondance, donnée récemment à la bibliothèque de l'Institut, par les petites-nièces de l'illustre naturaliste. Les lettres aux professeurs du Muséum et à Jussieu, alors directeur, au nombre

de dix-sept, sont conservées dans les archives de cet établissement. Les dix-huit lettres à son père et à son frère Marc-Antoine et quelques autres, à l'état d'originaux ou de copies, ont été communiquées par M. Albert Geoffroy Saint-Hilaire, fils d'Isidore et petit-fils d'Étienne, qui a un véritable culte pour son illustre aïeul. Enfin, le Dr Hamy a pu trouver plusieurs lettres isolées, dans diverses collections publiques et privées.

A cet ensemble, d'un si grand intérêt déjà, il a joint une préface, où il donne, à grand traits, l'histoire de l'expédition scientifique d'Égypte et du fameux institut créé pour le progrès et la propagation des lumières dans ce pays, des notes nombreuses, qui en éclairent le texte, et des appendices qui le complètent.

Ces appendices ont pour objet : 1° *Visite des pyramides par Bonaparte*, racontée par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire ; 2° *Bonaparte et la dignité des sciences ;* 3° Rapport à l'Institut d'Égypte sur les *Recherches à faire dans l'emplacement de l'ancienne Memphis ;* 4° Rapport à l'assemblée des professeurs-administrateurs du Muséum sur les *Collections rapportées d'Égypte* par le C. Geoffroy ; 5° Lettre de Marc-Antoine Geoffroy, capitaine du génie ; 6° L'*Accident de Louqsor ;* 7° *Bustes d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et de Georges Cuvier*, modelés, en l'an X, par Julie Charpentier. Deux héliogravures, représentant ces bustes, ornent l'ouvrage.

Il faut lire, dans la préface de M. Hamy (p. xxv), comment Étienne Geoffroy Saint-Hilaire conserva à son pays les documents et collections, recueillis par l'Institut d'Égypte, que l'amiral Hutchinson prétendait confisquer au profit de son mercantile pays ! Il faut le lire d'autant plus que, dans le court récit qu'il fait des difficultés que les membres de cette commission scientifique avaient eues avec les Anglais, au sujet de cette « propriété intellectuelle », le noble savant a dissimulé le rôle important qu'il a joué et le service éminent qu'il a rendu dans la circonstance (lettre n° LIX).

J. MEYNIER.

Art et littérature, par MICHEL SALOMON. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-18 de 380 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le hasard a voulu que je commence par le milieu ce livre que j'ai lu en entier, et que je déguste d'abord la petite étude en vingt-cinq pages sur M. Jaurès. Or, ce fut pour moi vif plaisir de « découvrir » que M. Michel Salomon, que je savais un critique catholique, loin d'être une « moule », — comme il arrive trop souvent, hélas ! — avait au contraire du savoir, de la finesse, de l'esprit et du style. Je pensais : « C'est très bien... Et, si l'auteur a moins de trente ans, je suis ravi... »

J'étais encore très content, — et très alléché, — en voyant qu'au lieu

de nous portraiturer toujours les mêmes célébrités du boulevard, ce nouveau venu de la critique étudiait aussi des hommes nouveaux : Ch. Le Goffic et M. Mithouard, M. Frédéric Plessis et M. Henri Ouvré, M. de Nolhac et M. André Pératé, etc., etc... Malheureusement cette impression joyeuse ne s'est pas dans la suite maintenue aussi vive.

J'ai encore glané de jolies choses çà et là, dans les chapitres sur M. de Vogüé, Mgr d'Hulst, Le Goffic, Henry Becque, par exemple, et un peu partout. Un article où est étudié le journal de route, inédit et officiel, que fit le jeune élève du « Borda », Julien Viaud (Pierre Loti), lors de sa tournée traditionnelle du *Bougainville*, évidemment « en vaut la peine » tout à fait.

Mais ma déception a été vive, au lieu *d'études*, de ne trouver le plus souvent que des notes de bibliographie, au jour le jour, assez légères, qui ont parfois cent lignes, qui parfois ne les ont pas ; il faudrait être d'un talent bien fort et bien concentré pour n'être pas superficiel à ce tarif. Seulement, M. Salomon est trop aimable pour être un vigoureux.

Il est trop aimable, et ce me fut encore une tristesse. Ces hommes « nouveaux » à qui je me réjouissais de voir ouvrir le ventre, il m'apparut bien vite que c'était l'amitié, la camaraderie, les relations mondaines qui en avaient suggéré les noms à la muse souriante et bénissante de M. Salomon. Or, il n'est pas douteux que l'autorité d'un critique est faite de sa « sauvagerie »... Et si l'on a égaré dans les journaux ses compliments à M. Rod, à M. Wyzewa, à M. Hallays, à M. Boucher, à M. Edmond Pottier, à M. Louis de Launay, à M. Maurice Emmanuel, à Paul Arène et à Joseph Capperon, il n'y a point de honte à cela sans doute — qui n'en fait autant ? — mais alors pourquoi vouloir donner à ces propos éphémères l'éternité (?) du livre ? Et M. Salomon ne voit-il pas qu'il se fait tort à lui-même d'abord en ayant l'air de prendre ses amabilités pour des jugements, et qu'il déprécie par trop de bagatelles sucrées le repas qu'il était, qu'il est capable de nous servir ?

GABRIEL AUDIAT.

Storia della letteratura italiana per uso dei licei, da VITTORIO ROSSI. Milano, Vallardi, 1900, 2 vol. in-18. — I. *Il Medio evo*, XII-258 p. — II. *Il Rinascimento*, VIII-283 p.

En confiant au savant professeur de littérature italienne de l'Université de Pavie, au jeune et célèbre auteur du *Quattrocento*, un manuel de l'histoire de la littérature italienne pour l'usage classique, l'éditeur de la *Collana di manuali scientifici, storici e letterarii* a été heureusement inspiré. Nul n'était plus en état de l'écrire d'une façon érudite à la fois et attrayante, et nul ne l'aurait mieux écrit. Sans affectation de curiosité dans les détails ni d'encombrement scientifique, qui n'eussent pas été à leur place ici, M. Rossi a su conserver toujours à ce manuel un

caractère scientifique rigoureux, a muni chaque chapitre de bibliographies choisies, mais excellentes, et a su dire l'essentiel sur toutes les questions, obscures encore, complexes et minutieuses qui se présentent à qui étudie les premiers siècles de cette grande littérature : les chapitres sur Dante, notamment, sont merveilleux de mesure, de pénétration, de choix, dans les innombrables questions à traiter, et de solidité et de pondération dans les jugements. M. Rossi a su résumer en deux cent cinquante pages la littérature italienne des origines à Boccace, faire tenir en un seul volume de moins de trois cents pages le *Quattrocento* et le *Cinquecento*, et il annonce un troisième volume d'égales dimensions pour raconter la décadence marinistique du *Seicento*, la décadence arcadienne du *Settecento*, la formation au XVIIe siècle des éléments régénérateurs de la pensée, et la rénovation morale et intellectuelle du XVIIIe siècle. On aura alors un tableau complet et bien distribué de l'ensemble de cette littérature. Je ne crois pas inutile d'indiquer ici la division générale des chapitres : Tome I. Le Moyen Age : *Introduction*. La Littérature en langue latine jusqu'au XIIe siècle. I, Origines de la langue italienne. II, Conditions générales de la civilisation au XIIe siècle. III, Origine de la poésie didactique et narrative en *volgare*. IV, Lyrique populaire du XIIIe siècle (Saint François d'Assise, Jacopone da Todi). V, Les Origines de la poésie d'art (Sordello. La Cour de Frédéric II. Les Écoles siciliennes). VI, Les Origines de la prose italienne. VII, Dante : biographie et *Opere minori*. VIII, La Divine Comédie. IX, La Littérature au temps de Dante. X, Pétrarque. XI, Boccace. XII, La Littérature dans la seconde moitié du *Trecento* (Fazio degli Uberti, Sacchetti, Caterina da Siena, etc). — Tome II, La Renaissance. I, L'Humanisme et la littérature vulgaire au XVe siècle. II, III, Poésie et prose *volgare* au XVe siècle. IV, La Littérature chevaleresque. V, Conditions générales de la pensée et de l'art au *Cinquecento*. VI, L'Humanisme et la langue vulgaire. VII, Machiavel. VIII. L'Arioste. IX, La Lyrique. X, Le Théâtre. XI. La Prose (histoire, critique, novellistique). XII. Torquato Tasso. — Cette sèche énumération suffit à montrer que Rossi a su donner à la fois une suite de l'histoire littéraire italienne, en replaçant tous les auteurs, même les plus grands, dans leur série chronologique, et des études de critique littéraire avec les développements nécessaires sur les poètes ou prosateurs de premier ordre. Ce manuel sera utile aussi au grand public, à quiconque voudra aborder les *lehrbuch* de Bartoli, de Gaspary, ou la *Storia letteraria* par siècles de Vallardi. — Une petite querelle pour finir : M. V. Rossi, en citant *Il Fiore*, a oublié de nommer le premier éditeur : M. Castets, de la Faculté des lettres de Montpellier ; il a négligé de citer son édition, qui d'ailleurs est loin d'être parfaite, à sa Bibliographie. S'il y a dans cette double omission une intention d'ignorer que *Il Fiore* a été publié

d'abord en France, c'est là, il faut l'avouer, un trait un peu mesquin, indigne de notre excellent confrère et ami Vittorio Rossi.

LÉON-G. PÉLISSIER.

Histoire universelle. La Papauté. Charlemagne, par MARIUS FONTANE. Paris, Lemerre, 1901, in-8 de 449 p. — Prix : 7 fr. 50.

Bien qu'il ne convienne pas de se montrer trop exigeant pour une histoire universelle, on peut cependant réclamer plus que ne donne M. Fontane. Théories hasardées ou étranges émises avec une assurance imperturbable, hypothèses gratuites, rapprochements bizarres, extrême désordre d'exposition, erreurs ou confusions matérielles, style tantôt grandiloquent jusqu'à l'emphase, tantôt sec comme une dépêche télégraphique : voilà son livre, œuvre en somme complètement manquée. Il est fâcheux qu'une absence évidente et totale de méthode et de préparation rende inutile le labeur vraiment considérable de M. Fontane (ce volume est le onzième d'une série qui doit en avoir dix-sept !).

E. JORDAN.

Histoire contemporaine (1789-1900), par GEORGES CARDON. Paris, A. Picard et Kaan, s. d., in-12 de VIII-536 p. — Prix : 5 fr.

Nous avons lu avec un très vif intérêt le volume de la nouvelle *Collection de lectures historiques* consacré par M. Georges Cardon à l'*Histoire contemporaine*. En règle générale, le choix des morceaux est bon, instructif à tous les points de vue, — au point de vue littéraire aussi bien qu'au point de vue historique même, — et les élèves des classes de philosophie et de première moderne, ceux des Écoles normales et des Écoles primaires supérieures, auquel ce recueil est destiné, ne pourront tirer de sa lecture qu'un très réel profit. Certains chapitres, cependant, eussent pu être développés avec avantage, — le chapitre I en particulier, relatif à l'état de la France en 1789, où nous eussions été désireux de trouver des renseignements sur les efforts tentés par le clergé de certains diocèses pour développer l'enseignement primaire, etc. Certains points d'une importance capitale sont, d'autre part, entièrement passés sous silence ; aucun extrait, par exemple, ne se rapporte à la question d'Extrême-Orient, ni à la colonisation et au partage de l'Océanie au XIX[e] siècle, ni encore à la transformation de la politique européenne en politique mondiale. Ce sont là de fâcheuses lacunes ; peut-être se trouvent-elles comblées dans le volume correspondant (que nous n'avons pas entre les mains) destiné aux jeunes filles. En tout cas, il convient de ne pas les laisser subsister dans le volume composé à l'usage de nos lycéens ; et c'est pourquoi nous engageons vivement M. Cardon à s'en préoccuper, sans attendre le jour, — que nous souhaitons proche, — où une nouvelle édition l'obligera à reviser son œuvre dans le désir de l'améliorer. H. F.

Statuts d'hôtels-Dieu et de léproseries. *Recueil de textes du* XIIe *au* XIVe *siècle*, publié par LÉON LE GRAND. Paris, A. Picard et fils, 1901, in-8 de XXIX-286 p. (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* ; fasc. 32). — Prix : 7 fr.

Toutes les personnes qui fréquentent la salle publique des Archives nationales connaissent l'étendue et la variété des connaissances de M. Léon Le Grand. Pour ma part, je n'ai jamais interrogé en vain mon savant confrère, et il n'est pas, que je sache, de question historique qui lui soit complètement étrangère. Un tel érudit a cependant trouvé le temps et le moyen de se spécialiser. Avec quel succès il l'a fait en se consacrant à l'histoire des hôpitaux, maisons-Dieu ou léproseries, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'a dit par deux fois, la première en 1888, quand elle a couronné un mémoire de M. Le Grand sur *les Quinze-Vingts*, la seconde en 1900, lorsqu'elle a décerné aux *Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de Paris*, du même auteur, la deuxième médaille au concours des Antiquités de la France. Il était tout naturel que la Commission de publication de la *Collection des textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, puisqu'elle jugeait utile de faire entrer dans cette collection un recueil de Statuts d'hôpitaux, s'adressât à M. Le Grand pour composer ce recueil. Le savant archiviste aux Archives nationales l'a fait avec le soin et la compétence qui le distinguent. Il a groupé dans ce petit volume les statuts des hôtels-Dieu de Paris, d'Amiens, d'Angers, de Cambrai, du Mans, de Troyes, etc..., de l'hôpital Comtesse à Lille, des léproseries de Saint-Lazare de Paris et de Montpellier, et des léproseries de Meaux, de Châteaudun, de Noyon, de Lille, de Lisieux, de Chartres, de Pontoise, etc... Le tout est édité avec une exactitude rigoureuse et précédé d'une Introduction d'une trentaine de pages où M. Le Grand a parfaitement caractérisé les divers statuts publiés par lui. Tous s'inspirent de la règle de saint Augustin, et c'est cette règle qui, uniformément, leur sert de base. Mais la règle de saint Augustin qui n'est, en somme, que « la simple reproduction d'une lettre où le saint évêque donne à des religieuses une série de conseils propres à les guider dans la voie qu'elles ont choisie, » cette règle, à principes très généraux, avait besoin d'être modifiée, développée, complétée, pour devenir applicable aux établissements hospitaliers. Or, ces changements, ces modifications, ces additions, M. Le Grand l'a pleinement démontré, ont tous été empruntés plus ou moins à la règle de l'hôpital Saint-Jean de Jérusalem. C'est ce qui a déterminé M. Le Grand à rééditer, en tête de son recueil, toute la partie des statuts des hospitaliers de Saint-Jean « qui a exercé une influence sur la rédaction des règles d'hôtels-Dieu de notre pays » de France, auquel le recueil est spécialement consacré. ARMAND D'HERBOMEZ.

La Noblesse sous Richelieu, par le vicomte D'AVENEL. Paris, A. Colin et Cie, 1901, in-12 de 361 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne saurait reprocher à M. le vicomte d'Avenel de ne point écrire l'histoire de la façon la plus moderne. Pour lui, les événements n'ont qu'une importance secondaire ; ce sont les mœurs du temps, ou plutôt la situation sociale des divers groupes constituant la nation, dont il fait le sujet principal de ses études. S'il connaît à fond tous les détails du gouvernement de Richelieu et de Mazarin, il se préoccupe surtout de l'influence que leur administration a pu causer sur la fortune et la vie privée de leurs contemporains. Et les points de comparaison lui sont faciles puisqu'il a publié de gros volumes de statistique, qu'il a la prétention de tenir à jour par une sorte de comptabilité s'étendant sur une période de sept cents ans. Ses travaux sur *le Mécanisme de la vie moderne* ne sont qu'une suite naturelle de ces annales de la richesse publique et privée, dont les économistes avaient autrefois le monopole.

M. d'Avenel traite ces sujets arides avec un charme particulier. On ne se contente pas de consulter ses livres : on les lit avec un réel plaisir. Telle est l'impression que produit le volume consacré à la noblesse de France au milieu du XVIIe siècle. La transformation de la caste nobiliaire, son extension indéfinie par la vanité et par l'argent, ses habitudes, son genre de vie, la facilité avec laquelle un roi, un ministre la réduit à ses caprices ; la rapidité de sa durée et le peu de familles anciennes se perpétuant en ligne directe, à tel point que des vingt-sept ducs existant en 1643, il n'en restait que quinze en 1694 et qu'il n'y en a plus que quatre aujourd'hui ; de même que des cinquante-trois duchés-pairies de 1789, trente et un ont disparu en moins d'un siècle ; la noblesse de robe, les bénéfices ecclésiastiques, les revenus des droits féodaux, absolument insignifiants depuis longtemps et si mal payés qu'il était très facile d'y renoncer ; l'obligation de l'aristocratie de refaire sa fortune par des mariages ; la modification des mœurs par la littérature et les salons : autant de sujets que M. d'Avenel aborde avec les mains pleines de renseignements, en y joignant nombre d'observations qu'il est impossible de résumer ou de discuter en quelques lignes. L'auteur remarque que si la noblesse n'a joué en France aucun rôle durable, c'est d'abord qu'elle était trop prodiguée et qu'ensuite les gentilshommes, au lieu de chercher à occuper avec distinction toutes les places de l'État, se contentaient, non sans affectation, du seul service militaire, dont personne, sauf le Roi quelquefois, ne leur avait de reconnaissance, de telle sorte qu'ils n'apportaient aucune force aux institutions fondamentales de l'État. Finalement, selon la conclusion de M. le vicomte d'Avenel, « la monarchie était devenue une religion et l'incrédulité devint une révolution. » Le mot est sans doute un peu sybillin ; mais il donne assez bien la physionomie générale de tout l'ouvrage.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

L'Eglise de France et l'État au dix-neuvième siècle (1802-1900), par L. BOURGAIN. Paris, Téqui, 1901, 2 vol. in-12 de chacun 360 p. — Prix : 7 fr.

Ce travail est véritablement d'actualité, et l'espérance que fait naître l'intérêt de son titre est réalisée. M. Bourgain a donné ces études en conférences aux Facultés catholiques d'Angers ; leur succès a été sensible, l'orateur a parfaitement bien fait de réunir ses discours en volumes, la lecture en sera aussi agréable que l'audition, et l'utilité plus grande parce que plus durable. Ces deux volumes peuvent former un arsenal historique complet et où facilement on ira s'approvisionner d'armes bien trempées, de munitions choisies, d'arguments sincères et topiques.

M. Bourgain suit la chronologie des temps, plaçant sous nos yeux l'état religieux de la France au moment du Concordat, l'utile intervention de Bonaparte, de l'Église à peine restaurée, la tentative d'asservissement par l'orgueil de Napoléon, et sa défaite sur ce terrain brûlant ; la restauration (ici mot particulièrement exact) des choses catholiques en 1814, les difficultés sous les Bourbons, pour deux motifs : le gallicanisme du prince, la fourberie des libéraux. La Mennais occupe un chapitre tout entier ; c'est d'abord « l'agitateur » orthodoxe, puis le transfuge de la vérité. Vient le règne de Louis-Philippe, où les catholiques apprennent à se battre ; la conquête de l'opinion, puis celle de la liberté d'enseignement ; une véritable croisade, en partie sacerdotale et laïque, qui se termine par le triomphe de 1850. Du second Empire ces volumes disent l'espoir, la déception et la duperie. La lutte pour la question romaine devient le signe avant-coureur de la chute de 1870. La Commune de Paris ajoute à cette longue histoire la page sanglante et glorieuse du martyre. De nouvelles espérances naissent pour la régénération de la France avec l'Assemblée nationale, « exaltation » suivie d'une « déchéance, » dont la troisième République porte la responsabilité, le poids et le danger.

Sur ce canevas, M. Bourgain a dit des choses exactes, fortes, bien informées et sages. Toutes ces réflexions optimistes et louangeuses, le gouvernement de la Restauration les mérite ; toutes ces critiques et même la nuance de mépris qui les distingue, le gouvernement de Juillet les doit recevoir, la rougeur au front. Comment, enfin, ne pas reconnaître aussi pour le gouvernement de Napoléon III ces errements et ces fautes, ces lâchetés et ces connivences dont l'histoire le condamnera sur le terrain des choses religieuses ? Tracés à larges traits, ces tableaux ont du relief et de la vigueur. Le coloris en serait même parfois un peu chaud ; on retrouve là le ton de l'orateur, la division de ses périodes, la cadence de sa phrase ; pour une lecture, c'est un défaut, et certaines redondances de style, des répétitions de forme et

de procédé, prouvent bien que ces pages ont été dites et non pas écrites.

Bien documenté, ayant beaucoup lu, citant à propos, l'auteur manifeste sa conviction et ses préférences; tout lui donne raison : son caractère, son auditoire et la vérité. Le chapitre sur La Mennais est fort bon; le côté social, embryonnaire sans doute, de ce mouvement d'idées aurait pu être placé en meilleure évidence. Signalons de belles pages, bien justes aussi, sur Lacordaire. Il serait excessif de dire qu'en 1845 le Saint-Siège ait engagé le Père général à disperser les jésuites; Grégoire XVI a laissé toute liberté à la Compagnie, et c'est à son chef que revient le mérite du sacrifice qui ne fut pas alors compris autant qu'il le fallait. M. Bourgain est fort sévère pour le second Empire : je parle des expressions; les faits, par malheur, justifient sur le terrain religieux ces critiques sincères.

Je veux signaler les Appendices; ils seront utiles : au tome premier, le texte du Concordat et des articles organiques; au tome second, le *Syllabus* et un résumé de la situation juridique de l'Église catholique dans les principaux pays.

M. Bourgain veut-il me permettre de lui demander de supprimer des « particules » inexactes, aux noms de Mgr Frayssinous et du comte Molé? Ce sont là de petits détails qu'un livre sérieux et précis ne peut négliger et doit rectifier. G.

La France. Essai sur l'histoire et le fonctionnement des institutions politiques françaises, par J. E. C. Bodley. Paris, Guillaumin, 1901, in-8 de 506 p. — Prix : 8 fr.

M. Bodley est un Anglais qui a passé plusieurs années en France, qui prétend avoir fait une enquête approfondie non seulement sur l'histoire et le fonctionnement de nos institutions, mais encore sur notre psychologie nationale. Il dit avoir fait cette enquête auprès des personnages les plus divers : il cite M. Renan, M. Taine, M. de Mun, Mgr Freppel et M. Clémenceau. Il déclare qu'il a assisté à tous les phénomènes de notre vie nationale : phénomènes officiels tels que les actes extérieurs du fonctionnement de la machine politique; phénomènes intimes tels que les actes de la vie privée dans toutes les classes de la société et dans toutes les régions de la France. Il n'a pas négligé d'étudier notre histoire et notre droit public.

De cette copieuse étude qui lui demanda huit années de travail résulta le volume dont il s'agit ici et qui n'est que la traduction de l'édition anglaise dont le succès, paraît-il, a été grand en Angleterre et aux États-Unis.

Le plan de l'ouvrage est le suivant : livre premier : la Révolution et la France moderne, comprenant des chapitres sur la liberté, l'égalité, la fraternité; livre deuxième : la Constitution et le Chef de l'État;

livre troisième : le Système parlementaire, le Sénat, la Chambre, les Ministres et la corruption sous la République; livre quatrième : les Partis politiques : les royalistes, les impérialistes, les ralliés, le centre gauche, les opportunistes, les radicaux, les socialistes.

L'idée chère à l'auteur est que la centralisation et le césarisme constituent la base du régime qui convient à la France. Au point de vue des intérêts anglais, ce n'est pas douteux. Les erreurs juridiques et historiques sont nombreuses. L'auteur juge avec une acrimonie qui confine à la grossièreté les princes de la Maison de France et les royalistes. Il est permis de le juger à son tour en disant qu'il écrit avec sérénité que l'Assemblée nationale a fait remettre aux princes en 1872 une somme de cinquante millions. Quand on trouve dans un ouvrage de semblables contre-vérités, toute appréciation devient superflue.

EUGÈNE GODEFROY.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution française. Tome XVI. *Prusse*, par ALBERT WADDINGTON. Paris, Alcan, 1901, gr. in-8 de 628 p. — Prix : 28 fr.

M. Albert Waddington, professeur à l'Université de Lyon, avait été chargé par la commission des Archives diplomatiques de la publications des Instructions pour la Prusse, et il vient de faire paraître ce travail. Une Introduction de cent-trois pages, qui est à elle seule un ouvrage considérable, précède les documents : clarté, fermeté, sobriété, voilà les trois éminentes qualités qui distinguent cet aperçu rapide sur la formation de l'État prussien. M. Waddington est de l'école historique moderne, et sa manière rappelle plus d'une fois M. Lavisse, qui est le chef des études historiques en Sorbonne; comme lui, il sait, même en un abrégé, faire un tableau coloré des faits, de leurs causes et de leurs conséquences. Après cette Introduction magistrale, viennent les instructions données à nos ambassadeurs et à nos ministres à la cour de Prusse, depuis M. de Lumbres, qui y fut envoyé en 1655 par Mazarin, jusqu'à M. le comte d'Esterno, représentant de Louis XVI auprès du roi Frédéric-Guillaume II, à la veille de la Révolution française. Dans ce long espace de près d'un siècle et demi, nous pouvons suivre, dans les instructions données aux vingt-trois représentants successifs de la France, la politique cauteleuse des électeurs de Brandebourg et des rois de Prusse. Le grand mérite de M. Waddington est de débrouiller avec facilité les intrigues les plus compliquées. Par des notices claires et courtes, qui se trouvent en tête de chaque instruction, il sait mettre le lecteur au courant des choses de la politique et des hommes qui la représentent.

L. MENSCH.

Un Diplomate français à la cour de Catherine II, 1775-1780. *Journal intime du chevalier* de Corberon, *chargé d'affaires de France en Russie,* publié par L.-H. Labande. Paris, Plon-Nourrit, 1901. 2 vol. in-8 de lxxi-356 p. et 434 p. — Prix : 15 fr.

Le chevalier de Corberon (1748-1810) appartenait à une bonne race de Bourgogne occupant un rang distingué dans les familles de robe du Parlement ; il était né à Paris, et toute sa vie conserva cette allure ardente, spirituelle et légère qui caractérise les Parisiens. Après un court passage dans l'armée, où il entra à seize ans dans le régiment des Gardes-françaises, il se tourna vers les affaires étrangères. Le duc d'Aiguillon (1773) lui ouvrit la carrière. Il débuta à Cassel, près du landgrave Frédéric II. En 1776, M. de Corberon accompagna M. de Sévigné, son parent, en Russie. Ce sont les souvenirs de son séjour à la cour de Catherine qui sont donnés aujourd'hui. Il avait alors vingt-sept ans, et sa vie, dans la haute société russe, avec toute son élégance française, est bien celle que l'on peut soupçonner chez un jeune gentilhomme du xviiie siècle.

Très mêlé aux affaires de la cour et de la ville, intimement lié à toutes les intrigues politiques, galantes et mondaines de Saint-Pétersbourg, le remuant diplomate a vu beaucoup de choses et il les conte avec une allure tout à fait cavalière. Il en résulte, pour le lecteur moderne, que cette société russe était bien corrompue et bien frivole, en même temps que sauvage encore par de nombreux côtés. Les aventures légères, lestes, même parfois grossières se croisent, s'enchevêtrent et se succèdent; en les contant, le style de M. de Corberon sait rester joli et ne tombe jamais, — presque jamais, — dans le mauvais ton; mais cette réserve de forme reconnue et admise, on ne peut s'empêcher de trouver trop compréhensibles les catastrophes qui vinrent fondre sur ces écervelés et ces licencieux d'autrefois. Notre diplomate faisait partie de la franc-maçonnerie élégante de ce temps-là. Mais c'était plus un homme de plaisir qu'un politique bien convaincu ; ses manières cependant plaisaient assez pour qu'il ait, à sa place et dans son rôle, servi à resserrer les bons rapports de la France et de la Russie.

Dans une préface très complète, bien étudiée, d'une forme agréable et savante, M. Labande lui accorde peut-être une importance qu'il semble n'avoir pas eu en réalité. C'est une page d'histoire très utile à connaître et à lire. — Le texte des deux volumes est fourni par un *Journal* conservé à la Bibliothèque d'Avignon, et par des *Lettres* adressées fictivement par le chevalier, soit à son frère aîné, soit à sa fiancée, Melle de Behmer, soit à d'autres parentes. — Le ton en demeure toujours très éveillé. — Des notes, un portrait et une fort bonne table alphabétique donnent à cette publication un intérêt et un agrément très certain ; pour cette époque et ce coin de l'histoire européenne, c'est une contribution véritablement précieuse. G. de G.

Histoire de la marine française. II. *La Guerre de Cent ans. Révolution maritime*, par Charles de la Roncière. Paris, Plon-Nourrit, 1900, in-8 de 558 p. — Prix : 8 fr.

Quel intérêt présente le premier volume de l'*Histoire de la marine française*, dont M. Charles de la Roncière est l'auteur, les lecteurs du *Polybiblion* s'en sont naguère rendu compte en lisant l'article que lui a consacré en son temps notre regretté collaborateur M. le comte de Bizemont ; le second tome, publié il y a quelques mois, n'est pas d'une lecture moins attachante. Relatif à la guerre de Cent ans et à la révolution maritime amenée par les guerres d'Italie et par la découverte du Nouveau Monde, cet excellent volume, plein d'idées et de faits, au style vibrant et passionné, met en complète lumière, pour la première fois, l'histoire maritime de la grande guerre franco-anglaise à partir du moment où notre Charles V le Sage reprend l'offensive contre l'Angleterre (1368) ; il fait ressortir avec une netteté parfaite les mérites de l'amiral Jean de Vienne, du maréchal de Boucicaut, puis un peu plus tard du vice-amiral Coulon. Quelle que soit la nouveauté de cette partie du volume, — la plus considérable de beaucoup (435 p. sur 545), — nous en préférons peut-être toutefois encore les cent dernières pages (de la p. 436 à la p. 545), dans lesquelles M. de la Roncière indique, au moment même où commence à se produire la grande révolution maritime qui se poursuivra durant tout le cours du XVIe siècle, en quoi cette révolution a consisté, quelles sont les institutions maritimes françaises et comment elles se transformeront au cours du siècle de la Renaissance. Il faut lire les chapitres, pleins de faits nouveaux, consacrés par le savant auteur aux quatre amirautés, à la flotte, à l'artillerie de marine et à la stratégie nouvelle, à la navigation à l'estime et à la navigation hauturière, aux phares ; ils constituent une excellente introduction à un troisième volume, relatif au XVIe siècle, que nous nous réjouissons de voir annoncé et que (nous nous plaisons à l'espérer) M. de la Roncière ne nous fera pas trop longtemps attendre. — L'illustration, uniquement documentaire, est très remarquable et en corrélation parfaite avec le texte, qu'elle éclaire d'une façon constante. Elle contribue pour sa part à rendre l'*Histoire de la marine française* de M. Charles de la Roncière un des ouvrages qui — nous pouvons le dire dès maintenant — font le plus d'honneur à notre jeune école historique. H. F.

La Patrie française au XIXe siècle, par François Bournand. Paris, Haton, 1901, gr. in-8 de XXXII-444 p., illustré. — Prix : 5 fr.

Voici un livre écrit tout spécialement pour la jeunesse chrétienne.

M. Bournand n'a pas eu la prétention de retracer toute l'histoire de la France au XIXe siècle. Il a laissé volontairement de côté certains faits secondaires que l'on trouvera dans n'importe quel livre d'histoire. Se

plaçant au double point de vue patriotique et religieux, il a simplement fait un choix de récits, de faits et d'anecdotes historiques relatifs à la France chrétienne pendant le siècle qui vient de terminer son orageuse carrière.

Après avoir parlé de l'amour de la patrie, du culte du drapeau, l'auteur, avec tout son cœur, dans un langage simple, mais noble et bien français, fait passer sous les yeux du lecteur nos glorieux faits d'armes, les actions héroïques de notre armée et de notre marine, les manifestations de la France catholique, les actes de dévouement des frères, des sœurs et des missionnaires, les exemples de patriotisme donnés par le clergé de France, son rôle et ses martyrs pendant la Commune, les persécutions des sectaires, etc... Un chapitre entier est consacré au Concordat.

M. Bournand traite ensuite longuement de l'enseignement chrétien, de ses bienfaits, de la part très large qu'il a eue dans les découvertes scientifiques, de ses luttes à travers le siècle, de l'intime union du patriotisme et de l'éducation religieuse, enfin de la liberté de l'enseignement.

Le dernier chapitre est comme un aperçu historique général, une sorte de *Memento* du XIXe siècle. Puis vient la liste alphabétique de tous les personnages qui ont joué un rôle pendant ce siècle.

Puissent ces pages, précédées de deux préfaces, l'une de M. François Coppée, l'autre de M. Jules Lemaître, faire passer, dans l'âme de ceux qui les liront, un peu des sentiments de patriotisme, de foi et d'amour qui animent leur auteur!

Du Clos.

Illustrazioni della spedizione in Oriente di Amedeo VI (il Conte Verde), da F. Bollati di Saint-Pierre. Torino, Bocca, 1900, petit in-4 de VIII-372 p. (*Biblioteca Storica italiana pubblicata per cura della R. Deputazione di Storia Patria*, V).

La partie essentielle et de beaucoup la plus volumineuse de ce livre est le « Computus Antonii Barberii, clerici Domini, de expensis factis per ipsum racione passagii Domini ultramarini, a die XII inclusive mensis junii [1366] usque ad diem XXII^{am} exclusive mensis januarii anno D. [1368], videlicet de uno anno integro et triginta duabus septimanis. » Ce compte occupe les pages 2 à 281 du présent livre, et est accompagné d'un très nécessaire index de quarante-cinq pages. M. Bollati de Saint-Pierre en explique brièvement l'intérêt dans une courte préface : ce compte du trésorier Antoine Barbier est le plus important des documents relatifs à cette expédition, et on n'en connaissait que les fragments publiés jadis par P. Datta, le seul des historiens du comte qui ait parlé de cette guerre. M. Bollati a donné après ce compte, publié ici intégralement pour la première fois, tous les autres documents relatifs à la même expédition : deux décrets nommant sa femme Bona

de Bourbon régente en son absence et constituant un conseil de régence; la convention par laquelle le seigneur d'Esparre s'engage avec trente nobles hommes d'armes pour un an « pro viagio ultra marino ; » les deux ordonnances sur la location des galères et les attributions de leurs commandants et enfin la série des bulles (intégrales ou extraits, vu leur prolixité) par lesquelles le pape Urbain V fait par anticipation, depuis 1363, au comte Vert diverses concessions financières pour subvenir aux frais de sa croisade.

Le compte est de beaucoup le plus important de ces documents : il va du 12 juin 1366, date qui est peut-être celle où Amédée VI s'embarqua à Venise, au 22 janvier 1368. Par l'actif, on voit quels étaient ses revenus pendant cette période : tailles sur les lieux conquis (Mesembria, Lemina, Lassillo), subventions de la cour de Constantinople pour le paiement des locations de galères, emprunts gratuits ou usuraires, bénéfices sur le change des monnaies, quelquefois des dons, des amendes pour contraventions, des ventes de sel et autres produits séquestrés à Mesembria, ventes de vaisselles d'argent du comte, rançons de prisonniers, et enfin prestations en nature. — Le passif est de beaucoup supérieur pour le nombre et l'importance des articles, et pour leur variété, beaucoup plus intéressant. Il comprend, outre le remboursement des emprunts, les dépenses pour l'affrètement et la location des galères génoises, vénitiennes, marseillaises ; les soldes des gens de diverses armes engagés pour la durée de l'expédition ; la solde des capitaines et hommes de la garnison de Gallipoli, le paiement des vêtements et objets personnels à l'usage du comte, de son confident Guillaume de Grandson, et du personnel du service inférieur ; l'achat de diverses femmes ou fillettes esclaves (« duarum parvarum filiarum esclavarum emptarum » ; et ailleurs achats de vêtements « per tre schiave » ; cadeau fait à un homme de Pera « quia quandam suam esclavam Domino dederat ») ; l'achat de divers objets d'or et d'argent ; la restitution des sommes par lui empruntées à ses amis au jeu « pro ludendo » ; de très nombreux cadeaux en argent, faits à des gens de toutes catégories, malheureusement le plus souvent sans indication de motifs, offrandes aux églises et couvents, et aumônes, quelques-unes ayant le caractère d'indemnités (dix ducats d'or à un Alsacien, Jacques de Strasbourg « cui Turci pugnum amputaverunt et nasum ante Gallipuly, et eciam oculos extraxerunt » ; vingt *parperi* d'or à deux Allemands (traîtres, pense M. Bollati, ou tout simplement pillards) « quibus fecerat scindere pugnos apud Costantinopolim, prima vice qua fuerat ibidem ») ; enfin les dépenses occasionnées par l'ensevelissement de plusieurs vassaux du comte morts pendant l'expédition, tels, pour ne nommer que les plus célèbres, que Philippe de Lemberg, Roland de Vassy, Jean d'Yverdon, Girard Mareschal, l'écuyer du comte, Derzine,

François de Lucinge, et à Venise son ancien médecin Guido Albini, qu'il fit enterrer dans l'église des frères mineurs. — On trouverait ici, outre ces indications sommaires, les plus précieux renseignements économiques et sociologiques sur une expédition dans le Levant au XIVe siècle.

Pour la biographie du comte Vert pendant ces deux années, ce compte n'est pas moins précieux. Outre bien des informations sur son caractère, ses goûts de luxe, ses plaisirs, il fournit son itinéraire jour par jour : de Venise à Pera par Coron, Navarin, Negroponte, Gallipoli, puis Tenedo, Mantopoli, Sizopoli, Sciaffida, Mesembria, Varna, Colocastro et Constantinople. De Pera il revint directement à Venise, où il resta environ six semaines (fin juillet-8 septembre 1367) et de là par Padoue, Ferrare, Sermide, il gagna Rome. Il y séjourna du 13 au 23 octobre, faisant de nombreuses offrandes et aumônes; puis il rentra en Savoie par Pavie, Verceil et Ivrée.

Le recueil est complété par une bibliographie (27 numéros) des ouvrages relatifs au comte Vert, depuis celui de Datta en 1826, jusqu'aux récentes monographies et mémoires de Gabotto, Arturo Segré et Henri Turler. Cet ensemble de documents, malgré la rareté des notes explicatives qu'il n'eût sans doute pas été difficile de multiplier, sera fort utile aux historiens. LÉON-G. PÉLISSIER.

Mechra el Melki. *Chronique tunisienne (1705-1771), pour servir à l'histoire des quatres premiers Beys de la famille Husseinite*, par MOHAMMED SEGHIR BEN YOUSSEF. Ouvrage traduit en français par VICTOR SERRES et MOHAMMED LASRAM. Paris, Leroux, 1900, in-8 de 488 p. — Prix : 10 fr.

C'est une chronique vraiment intéressante que celle dont Mohammed Seghir ben Youssef est l'auteur et qui est connue sous le nom de *Mechra el Melki* ; on y trouve un récit continu des événements qui se sont déroulés du vivant de l'auteur, un Koulougli qui habitait Béja, et à qui la lecture de différents ouvrages historiques inspira vers l'année 1177 de l'hégire (1763-4 après J.C.) le désir de raconter ce qu'il avait vu et entendu. Poursuivie par l'auteur lui-même jusqu'en 1771, cette chronique, qui commence en l'année 1705, contient une foule de renseignements détaillés et précis sur l'histoire des quatre premiers beys de la famille Husseinite. Mohammed Seghir ben Youssef les fournit sans la moindre prétention à un style soutenu, comme en causant, citant ici les sources écrites et les documents qu'il a pu consulter (p. 16, 417), ailleurs les personnes qui lui ont raconté certains faits (p. 91, 381, 453), ailleurs encore indiquant ce dont il a été lui-même le témoin oculaire (p. 26, 83, 373). On peut avoir confiance en lui, car s'il ne dit pas toujours tout ce qu'il sait (p. 380), du moins ne dit-il que ce qu'il sait (p. 180, 202, 401) et a-t-il soin, s'il a des doutes sur un point quelconque, de les indiquer (p. 373 : « Je crois que... »). Il est donc assez facile de

faire la critique du *Meohra el Melki*, et cette considération en augmente encore la valeur et l'intérêt. Aussi MM. Victor Serres et Mohammed Lasram ont-ils eu raison de traduire à peu près in-extenso (il y a des passages supprimés aux p. 54, 61, 63, 66, 72, etc.) et d'annoter sobrement cette chronique tunisienne, qui contient, au point de vue même de l'histoire coloniale française, quelques pages d'un très vif intérêt (ch. XXIX); leur œuvre est utile, et il convient de les remercier de l'avoir su mener à bonne fin.

Henri Froidevaux.

Les Principes fondamentaux de l'histoire, par A.-D. Xénopol. Paris, Leroux, 1899, in-8 de vi-348 p. — Prix: 7 fr. 50.

Les travaux théoriques sur l'histoire, considérée comme science, se sont multipliés dans ces derniers temps. Le livre de M. Xénopol n'en est certainement pas le moins remarquable. Il offre, en tout cas, un avantage qui mérite d'être signalé tout d'abord dans une Revue bibliographique, c'est qu'on y trouve l'indication et la discussion de toutes les études antérieures sur le même sujet, que l'auteur a pu connaître. « Quoique nous différions, dit-il, quant au fond, sur la conception de la science du passé, de presque tous ceux qui s'en sont occupés avant nous, leurs opinions ont été partout prises en considération, soit pour les réfuter, soit pour les adopter, là où elles semblaient avoir touché à la vérité. » Et ce n'est pas là, comme en témoignent le texte et les notes de son ouvrage, une déclaration vaine.

L'objet de cet ouvrage est ainsi défini par M. Xénopol : « Ce n'est pas une philosophie de l'histoire que nous avons voulu donner en écrivant ce livre, et nous n'avons nullement cherché à interpréter le passé, d'un point de vue quelconque. Notre ouvrage poursuit un tout autre but que celui de fournir une explication des événements accomplis par le genre humain. Nous ne voulons que rechercher et établir les principes sur lesquels repose la connaissance du passé, démontrer le caractère parfaitement scientifique de cette connaissance, et défendre l'histoire contre les imputations qui tombent sur elle de tous côtés. En un mot, nous avons voulu essayer de constituer *la science de l'histoire*. » A l'accomplissement de ce dessein l'auteur a consacré douze chapitres intitulés : I. Les Phénomènes coexistants et les phénomènes successifs. II. Caractère scientifique de l'histoire. III. Opinions erronées sur le but de l'histoire. IV. Les Facteurs constants de l'histoire. V. L'Évolution dans l'histoire. VI. Les Forces auxiliaires de l'évolution. VII. Les Lois du développement. VIII. Les Lois sociologiques. IX. Le Matériel de l'histoire. X. Les Séries historiques. XI. Conception de l'histoire. XII. La Méthode dans l'histoire.

Le sujet, tel que l'a traité le docte professeur de Jassy, est du domaine de la philosophie autant que de celui de l'histoire même. Au

point de vue philosophique et aussi au point de vue théologique, ses vues, nous devons le dire, soulèvent de graves objections et appellent de fortes réserves, notamment par rapport au *transformisme* dont il s'inspire et à son *agnosticisme*, en ce qui concerne la cause première et la cause finale. Mais elles ont été sérieusement conçues et méritent certainement d'attirer l'attention des philosophes et des historiens. Ces derniers y trouveront matière à des réflexions utiles. Pour notre part, nous ne pouvons, par exemple, que souscrire à cette judicieuse remarque : « Nous pensons que l'histoire rendra beaucoup plus de services, même pour le relèvement moral d'un peuple, si elle ne reproduit que la pure vérité, et si cette dernière n'est pas rajustée selon les intérêts du moment. En effet, un peuple a toujours besoin de connaître exactement son passé, s'il veut se rendre compte de son état présent et trouver le sens dans lequel il doit diriger ses efforts dans l'avenir. Ce ne serait pas un service qu'on lui rendrait, si on lui cachait la cause véritable de ses défaites, du ralentissement de son progrès, du recul de son industrie ou de son art, et ce n'est pas en lui montrant son passé sous une couleur fausse qu'on pourrait lui enseigner les besoins qu'il a dans le présent ou les dangers qui le menacent dans l'avenir » (p. 53-54).

Depuis la date, déjà un peu éloignée, de l'apparition de ce volume, M. Xénopol a continué de méditer sur le sujet qu'il y a traité. En compensation du retard involontaire du présent compte rendu, nous y ajouterons l'indication, d'après la *Revue des questions historiques* (1er octobre 1901, p. 562-563), de la communication faite par lui, le 13 juillet, à l'Académie des sciences morales sur *la Psychologie et l'histoire*. « M. Xénopol s'est efforcé d'établir la différence entre les lois de répétition, qui sont celles de la psychologie, et les lois de succession qui sont celles de l'histoire : la cause de cette différence serait l'élément contingent qui se mêle en histoire à l'action psychologique ; d'où la nécessité de tenir compte du relatif et de l'absolu pour établir une résultante, et de distinguer dans celle-ci la part des phénomènes accidentels et celle de la psychologie. » M. S.

Figures et choses du temps passé, par LÉON CHARPENTIER. Carcassonne, imp. V. Bonafous-Thomas, 1901, in-12 de v-205 p. — Prix : 3 fr.

Ce n'est pas parce que M. l'abbé Charpentier, le très distingué secrétaire général de l'évêché de Carcassonne, est notre collaborateur, que je viens faire l'éloge de son nouvel ouvrage, mais simplement parce que ce livre est charmant. Au point de vue de l'érudition, et même de l'écriture, — car les bons auteurs sont comme le bon vin, ils gagnent en vieillissant, — M. Charpentier a peut-être fait mieux, car ce volume est un recueil d'œuvres de jeunesse, qui ne peuvent avoir les

mêmes qualités solides des œuvres de la maturité, comme les deux beaux livres sur *Louis-Joseph de Grignan* et *Villars et les États de Languedoc*; mais il a ces qualités aimables qui s'effacent à mesure que la jeunesse s'éloigne, et que les auteurs les mieux doués ne retrouvent plus, pas plus que Corneille n'a retrouvé l'éclat juvénile du *Cid*, ou Bornier celui de *la Fille de Roland*. Donc *Figures et choses du temps passé*, c'est un livre de jeune qui agréera particulièrement aux jeunes; ils y trouveront une lecture charmante et aussi un bon exemple; car pourquoi n'essaieraient-ils pas de faire eux-mêmes ce qu'un jeune a si bien fait avant eux. Les sujets plairont, sujets littéraires et historiques, où revivent d'aimables figures et des choses attrayantes du temps passé : l'hôtel Carnavalet et Mme de Sévigné, Louise de Marillac (Mlle Le Gras), Mme de Maintenon institutrice, Mme de Caylus, ses souvenirs, sa correspondance, et des glanures d'histoire normande, où se rencontrent Colbert, Mme de Sévigné encore, Mlle de Montpensier, Mme de Longueville, enfin un prince abbé, Charles d'Orléans Longueville. Et c'est tout, sauf bien entendu le charme propre du volume qui ne se résume pas, car en l'analysant il s'évapore. Ai-je tort de dire que ce livre convient à merveille à la jeunesse, et tout particulièrement aux jeunes filles chrétiennes? J'en fais tous mes compliments à l'auteur.

Édouard Pontal.

Portrait d'âme. Henri de Lassus Saint-Geniès, par le marquis de Ségur. Paris, Retaux, 1901, in-12 de 229 p. — Prix : 2 fr.

Ayant connu dans l'intimité Henri de Lassus, le marquis de Ségur a été bien inspiré de nous peindre ce portrait d'une belle âme tout à fait digne d'être proposée à l'imitation de la jeunesse chrétienne. Henri de Lassus fut vraiment une âme d'élite. Artiste, orateur, administrateur, et par-dessus tout vaillant chrétien, les circonstances et la brièveté de sa vie ne lui ont pas permis de donner toute sa mesure. Il eut pourtant son petit moment de gloire; c'est quand, en compagnie d'Henry Cochin, il comparut en police correctionnelle pour avoir fait, un jour qu'il était dans la cellule du P. Vallée, la rencontre de la police chargée d'expulser l'éloquent dominicain. Naturellement, Henri de Lassus n'admira pas cet exploit policier, il exprima un peu vivement, mais certainement très correctement, car il parlait fort bien, le sentiment que lui suggérait cette rencontre et il en fut puni de quelques jours de prison, qui restent comme une des meilleures notes de son dossier. Et puis il rentra dans l'ombre et continua sa vie de travail, embellie de nobles vertus chrétiennes. Il est mort trop tôt au gré de tous ceux qui l'ont connu, et les sentiments qui se sont faits jour autour de sa tombe nous laissent deviner quel bon serviteur la France et l'Église ont perdu. Grâce au marquis de Ségur, son nom ne sera pas oublié, et beaucoup

de sympathies posthumes germeront autour de son charmant et très séduisant souvenir. ÉDOUARD PONTAL.

La Reine de Tadmor. Lady Hester Stanhope, par PHILIPPE DESCOUX. Paris, Chamuel, 1901, in-16 de VII-364 p. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît le *Voyage en Orient*, de Lamartine. Parmi les visions féeriques ou bizarres que le poète décrit, il en est peu d'aussi attachantes que celle d'une grande dame anglaise, exilée volontaire dans les montagnes qui surplombent Sidon : Lady Stanhope, la nièce du célèbre Pitt. L'ermite de Djoun apparut à Lamartine comme une sorte de sybille ou de prophétesse égarée, pourvue du génie de la divination, douée d'une « intelligence vraiment supérieure. » « Je ne serais pas surpris, écrit-il, qu'un jour prochain réalisât une partie de la destinée qu'elle se promet à elle-même : un empire dans l'Arabie, un trône dans Jérusalem. » Cette originale physionomie a tenté M. Ph. Descoux, et il a entrepris de la fixer dans un ouvrage où il a pris soin de rétablir la vérité historique que les poètes ont coutume d'embellir. Il était difficile d'y parvenir sans ramener la demi-déesse aux plus humbles proportions d'une voyageuse aussi excentrique qu'intrépide. M. Ph. Descoux a évité cet écueil; il faut le remercier de n'avoir pas dépouillé son héroïne de l'auréole mystique dont l'avait parée Lamartine.

Lady Hester Stanhope, fille d'un grand seigneur démocrate, fut presque abandonnée à elle-même dès ses premières années. Les principes d'austérité républicaine que professait son père, et au nom desquels il imposait à sa famille des lois somptuaires ridiculement rigoureuses, ne lui inspirèrent qu'horreur et répulsion. Elle s'attacha de toute son âme à son illustre parent : William Pitt, l'adversaire acharné de la Révolution française. Au retour d'un voyage qu'elle fit en France à la suite de la paix d'Amiens, elle dirigea la maison de W. Pitt, qui était célibataire. Sa naissance et ses qualités lui assurèrent un rôle unique dans l'aristocratie anglaise. Pitt appréciait infiniment son génie politique, sa merveilleuse compréhension des affaires les plus ardues. Mais son indépendance d'esprit et de langage lui nuisirent auprès de la foule des courtisans. Incapable de retenir une plaisanterie ou d'émousser un trait blessant, elle fut redoutée plutôt qu'aimée, et finit par se créer des ennemis innombrables. Aussi la mort de Pitt fut-elle pour Lady Stanhope un vrai désastre. Elle quitta l'Angleterre, aigrie, désenchantée, mais plus impérieuse que jamais et plus insatiable de domination. Elle se rendit en Grèce, puis à Constantinople et enfin elle aborda aux rives de Syrie. L'émir Béchir l'accueillit fort bien, et elle se décida à séjourner dans le pays montagneux habité par les Druses. Elle lia partie avec les pachas turcs, avec les cheikhs bédouins, et bientôt adopta, pour ne plus le quitter, le costume oriental, un costume

d'homme, pour chevaucher plus à l'aise. C'est dans cet équipage qu'accompagnée du Dr Meryon, son médecin, et d'une petite troupe de serviteurs, elle se rendit à Palmyre, escortée par les cavaliers nomades. On lira avec le plus grand intérêt la relation de ce voyage qui fut un vrai coup d'audace (p. 70 et suiv.). Lady Stanhope projetait de retourner en Angleterre, mais elle ne put se résoudre à échanger sa vie libre, aventureuse, et ses relations mystérieuses avec les fils du désert, et son influence diplomatique dans tout le Levant, et son ascendant sur tous les pachas, émirs et cheikhs, entre Méditerranée et Euphrate, pour les petites intrigues de la cour de Londres et les mesquines passes d'armes avec des adversaires qu'elle méprisait plus qu'elle ne les détestait. Elle s'établit définitivement à Mar Elias, puis à Djoun (1817-1821 et 1821-1839), où elle acheva sa vie. Elle s'y créa une sorte de petite principauté. Les mœurs arabes lui plurent; elle les adopta, sauf en ce qui aurait pu ternir son honneur de femme. Elle fut la *malikah* (en arabe : reine), comme l'appelaient volontiers des admirateurs d'Orient. Et en effet, rien ne devait résister à son caprice. Son vouloir était la loi suprême à l'intérieur et à l'extérieur de son domaine, et ses domestiques, ainsi que son médecin, en firent maintes fois la pénible expérience. Son orgueil s'en exalta, elle crut à son étoile, et se créa une religion *sui generis*, un messianisme fabuleux, teinté de drusisme, d'islamisme, et coexistant à une morale élevée, legs du christianisme. Des intrigants comme Metta, des fous comme le général Loustauneau en furent les prophètes. Ainsi vécut-elle pendant vingt-deux ans, recevant de loin en loin quelques voyageurs d'Europe, dont Lamartine, plus souvent leur interdisant l'accès de sa principauté, surtout à ses compatriotes, qu'elle enveloppait dans une commune répulsion, trompée à qui mieux mieux par les Juifs, les Maronites et les Turcs. Finalement privée de sa pension par les ministres anglais, réduite à emprunter sans espoir de rendre, elle meurt à Djoun, abandonnée de tous, après avoir assisté impuissante au pillage de sa maison.

Ce résumé suffira pour montrer l'intérêt que présente le nouveau livre de M. Descoux. Nous en avons dit beaucoup de bien; nous terminerons par quelques critiques. La transcription des noms arabes aurait pu être plus exacte; par exemple, *madhi*, le mot si connu : mahdi. On aurait dû avertir que presque tous les noms de lieux étaient transcrits tels quels, des sources anglaises où a puisé l'auteur. Cette remarque aurait eu son prix pour les lecteurs qui désireraient suivre sur une carte les pérégrinations de Lady Stanhope. Nous aurions souhaité que l'ouvrage fût plus condensé. Il eût fallu sacrifier quantité de détails inutiles qui affaiblissent l'intérêt et atténuent le relief du personnage principal. Enfin le style manque un peu de fermeté et sur-

tout de coloris. Mais n'est-il pas injuste d'exiger de tous ceux qui décrivent l'Orient, l'unique et prestigieuse maîtrise d'un Pierre Loti?

J. LABOURT.

Les Inventaires du Trésor des chartes dressés par Gérard de Montaigu. Notice par H. FR. DELABORDE. Paris, C. Klincksieck, 1900, in-4 de 54 p. (tiré du t. XXXVI des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*).— Prix : 3 fr. 50.

M. le comte H.-Fr. Delaborde continue ses recherches sur le Trésor des chartes, et, étant donnée la sagacité du savant sous-chef de la section historique des Archives nationales, je ne fais pas doute que des travaux préparatoires comme la *Notice sur le Registre de Pierre d'Étampes* (parue dans le t. LXI de la *Bibliothèque de l'École des chartes*), et surtout comme le mémoire dont j'ai transcrit le titre en tête de cet article, n'aboutissent un jour à une excellente histoire de la célèbre collection des archives des rois de France. Comme l'indique son titre, le nouveau mémoire de M. Delaborde est consacré exclusivement aux inventaires du Trésor des chartes dressés par Gérard de Montaigu, ce « modèle des archivistes », comme l'appelle justement M. Delaborde, ce garde du Trésor des chartes qui, chargé par le roi Charles V de mettre en ordre les archives royales, sut les arranger si bien que ses classements aujourd'hui, après cinq siècles écoulés, subsistent encore en partie. Mais après avoir dit que, dans son mémoire, M. Delaborde a passé successivement en revue les divers répertoires et inventaires, au nombre de sept, qui constituent l'œuvre de G. de Montaigu, il convient de faire remarquer que l'auteur de ce mémoire y a trouvé l'occasion de signaler l'emplacement actuel d'un certain nombre de registres inventoriés jadis par le trésorier des chartes de Charles V, mais qui, par suite de diverses circonstances, ne reposent plus au Trésor des chartes. La plupart de ces volumes sont maintenant à la Bibliothèque nationale. Ce ne sera pas l'un des moindres services que M. Delaborde aura rendus à « ceux qui ont des recherches à faire dans le précieux fonds dont le secrétaire de Charles le Sage avait la garde, — et ce sont tous ceux qui étudient le passé de la France au moyen âge, » que de leur avoir fait connaître les cotes exactes de ces volumes *extravagants*. Ajoutons que les répertoires de G. de Montaigu ayant tous été écrits de sa main, c'est très justement que M. Delaborde a pensé qu'il en fallait donner quelques fac-similés. Ces derniers, au nombre de trois, ont été exécutés par MM. Berthaud avec l'habileté qui les distingue.

ARMAND D'HERBOMEZ.

BULLETIN

The Struggle for religious freedom in Virginia : The Baptists, by William Taylor Thom. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1901, in-8 de 105 p.

Cette monographie, bien documentée et sobrement composée, nous montre la secte des baptistes conquérant sur « l'Église établie » son indépendance en Virginie, et trempant dans ces luttes ferventes les caractères énergiques des hommes qui brillèrent dans la grande révolution américaine. Ce furent des principes tout subjectifs et bien terre-à-terre qui présidèrent à l'établissement de l'organisation baptiste. L'Église officielle se préoccupait uniquement des gens fortunés, les quakers étaient exclusifs : le simple peuple voulut un ministère et une prédication correspondants à ses tendances, à ses vues, usant de son vulgaire langage même.... Or, ces besoins sociaux trouvèrent leur satisfaction dans le nouveau système religieux : « Chaque église était une petite république ayant ses droits et les conservant jalousement parmi ses membres .... » (p. 37). M. Thom ne semble pas soupçonner qu'un tel régime ne saurait revendiquer le Christ pour son chef : le libre examen, l'interprétation des saintes Écritures sans souci de la tradition, sont choses tellement admises dans le protestantisme, que certains corollaires inséparables de l'idée de religion révélée n'effleurent même pas la pensée de ceux qui y ont été élevés. Nous retrouvons dans cette plaquette l'exacte information locale et le judicieux raisonnement dont font ordinairement preuve les productions de l'école de science historique et juridique de l'Université John's Hopkins. G. Périès.

Tchto takoë voïna ? Qu'est-ce que la guerre ? *Essai d'une solution rationnelle de la question : Esquisse philosophique sur le terrain du subjectivisme*, par V. Zabolotnii. Varsovie, typ. de l'État-major, 1900, in-8 de iv-125 p. — Prix : 2 fr. 80.

M. Zabolotnii n'est pas un adepte de Léon Tolstoï : s'il ne lui empruntait une épigraphe, on pourrait croire qu'il l'ignore. « Qu'est-ce que la guerre ? » se demande-t-il. Remontant peu à peu jusqu'aux époques historiques les plus reculées, jusqu'aux Romains, aux Grecs, aux Hébreux, il montre que le rêve de la paix perpétuelle a toujours hanté l'humanité, mais que c'est au contraire la guerre qui est éternelle, universelle, et, par suite, nécessaire. Nos contemporains les plus civilisés ne diffèrent en rien, ni physiquement ni psychiquement, de l'homme de Néanderthal : *homo homini lupus* est toujours vrai ; vie et lutte restent synonymes. Et les pronostics à tirer du présent ne permettent de prévoir aucun changement. « L'affaire de Fachoda, l'agitation des esprits en Autriche, la guerre du Transvaal indiquent assez ce que nous avons à attendre de l'avenir. » Prémisses et conclusion contestables : Fachoda, — qui prouverait au besoin que la guerre se peut éviter, — et le Transvaal, c'est tout simplement l'impérialisme anglais, et l'impérialisme anglais n'a rien à voir avec l'humanité future ; au contraire, il est outrageusement inhumain, et plus vite il se gonflera, plus tôt il crèvera. Telle est, me semble-t-il, la substance de la démonstration historique de M. Zabolotnii. Quant à la partie philosophique, développée *con amore*, elle m'échappe un peu et j'en donnerai simplement la conclusion, traduite littéralement, à tout hasard : « La lutte des individus, soit isolés soit en collectivité, n'est rien moins que l'expression de l'énergie

biologique pour les intérêts de la force qui la dirige. » Dans sa préface, l'auteur se met plus à la portée des simples mortels non initiés au « subjectivisme »: « la lutte est le résultat des efforts de la vie vers sa perfection, » ou encore : « l'universalité des aspirations des individus vers le bonheur et l'universalité de leur lutte entre eux nous donnent la clé de la genèse de la guerre. » Par là, cette étude, tout en rectifiant au passage la devise de Darwin : « la lutte pour la vie », se rattache à une étude précédente de l'auteur : « Qu'est-ce que le bonheur? »

M. Zabolotnii n'est pas cependant sans s'intéresser aussi à la « genèse de la paix. » Il lui reconnaît plusieurs causes : la lassitude, la décrépitude, l'engourdissement de la satiété, la crainte de l'insuccès, la ruse et enfin la philanthropie, où l'égoïsme se dissimule sous le masque de l'altruisme. La pauvre paix n'est guère flattée dans ce *pedigree*. Mais est-ce vraiment tout? et en admettant que, historiquement, la paix n'ait pas encore eu d'autres origines, s'ensuit-il que jamais elle ne jaillira d'une source jusqu'ici inconnue? Tolstoï fait très judicieusement observer que l'esclavage aussi est un fait primitif et non moins généralisé dans le temps et dans l'espace que la guerre, à laquelle il est d'ailleurs lié; et pendant que l'esclavage semble encore indéracinable chez certains peuples, chez d'autres, si récemment que ses dernières traces aient disparu, il n'a déjà plus l'air que d'une coutume préhistorique. Sans discuter à fond la possibilité de la paix, on peut au moins, entre autres motifs oubliés, signaler l'opinion publique et l'internationalisme, deux facteurs nouveaux, négligeables autrefois, avec lesquels il faudra de plus en plus compter. Toutes les barrières s'abaissent et les opinions s'émancipent. Le jour où, au lieu de se leurrer eux-mêmes aux mensonges officiels et de s'exalter par patriotisme malentendu, les deux peuples menacés déclareront d'un commun accord par toutes les voix dont ils disposent, — la presse et la tribune, les démonstrations dans la rue, la caricature, l'affiche et la chaire, — que la guerre dans laquelle on veut les entraîner est odieuse et stupide, une paix durable sera bien près de s'établir, quelles que soient la multitude des foules armées, la rigueur de leur discipline, la perfection de leur armement. Ce qui fait la force d'un gouvernement partant en guerre, c'est que ses adversaires mêmes proclament aussitôt l'honneur engagé, se groupent autour du drapeau et crient : à Berlin! ou : à Cuba! comme s'ils n'avaient jamais songé à autre chose. La guerre offensive actuelle, généralement doublée de quelque louche opération financière, naît et vit des impostures des Chamberlain et des Kitchener; mais la vérité cherche la lumière, elle s'y pousse, elle l'atteindra, elle y épanouira pour tous son immense gerbe de fleurs, et son fruit sera la paix. LONGCHAMP.

American hydroids. Part I. *The Plumularidæ*, by CHARLES CLEVELAND NUTTING. Washington, Printing Office, 1900, gr. in-4 de 142 p. avec 34 planches.

Le Bulletin spécial n° 4 du *Smithsonian Institution*, ce célèbre collège des États-Unis, a publié l'an dernier une monographie des hydrozoaires plumulariées habitant les eaux de l'Amérique du Nord et représentées dans les collections du Museum national des États-Unis. Le texte explicatif et descriptif est illustré de nombreuses figures schématiques, donnant les caractères distinctifs des organes de différentes espèces, dessinées et reproduites sous le microscope, et représentées par trente-quatre planches en similigravure. Un certain nombre d'espèces sont nouvelles et décrites pour la

première fois. Aussi cet ouvrage est-il indispensable aux naturalistes s'occupant de cette partie de la zoologie. La synonymie y est bien établie et les citations aussi soigneusement faites que nombreuses.

A.-A. Fauvel.

Minéralogie agricole, par F. Houdaille. Paris, Alcan, 1900, in-12 de 2?9 p., avec 107 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Ce traité de minéralogie appliquée à l'agriculture suppose chez ses lecteurs des connaissances élémentaires suffisantes en physique, chimie, géologie, géométrie et algèbre. Moyennant quoi, il offre un exposé très méthodique et très clair. Les propriétés physiques des minéraux, les premières notions de cristallographie et l'analyse qualitative de ces mêmes corps forment comme une première grande division de l'ouvrage. Suit la classification répartissant les minéraux en familles des métalloïdes — familles de l'oxygène, du carbone, du soufre, du phosphore, etc., — et minerais métalliques — aluminium, zinc et ses composés, fer et ses composés, etc., etc. — cette seconde classe étant d'ailleurs beaucoup moins considérable que la précédente. — Avec le final et important chapitre sur les roches composées, nous entrons en pleine géologie, dans la mesure du moins où cette science est nécessaire pour faire connaître la répartition des minéraux décrits, suivant les diverses formations successives dont se compose l'écorce solide du globe qui nous porte.

L'ouvrage est complété, avant la table des matières, par une table alphabétique des dénominations et expressions minéralogiques qui y sont employées.

Ce volume nous paraît être, pour les esprits suffisamment préparés, un traité didactique excellent. Les nombreuses gravures dans le texte ou hors texte qui l'accompagnent contribuent à en rendre la lecture claire et attrayante.

C. de Kirwan.

Les Vraies Origines de la langue française, ses rapports avec l'anthropologie et la physique du globe, par Marsillac. Paris, Schleicher, 1901, in-8 de 194 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il s'est trouvé des esprits paradoxaux pour soutenir que le français dérivait des idiomes celtiques sans avoir rien emprunté au latin; pour d'autres, le grec seul a été la langue mère de la nôtre : ces systèmes élaborés avec une sorte de logique et quelquefois avec beaucoup de science, pouvaient un instant piquer la curiosité. Nos lecteurs sauront qu'il n'y a rien de semblable dans la publication annoncée ici : simple œuvre de démence.

C. P.

Les Substantifs postverbaux dans la langue française, par Gustaf Lené. Upsala, impr. Almqvist et Wiksell, 1899, in-8 de 147 p.

M. Lené, qui semble aimer les innovations, les distinctions subtiles et les classifications un peu artificielles, désigne par *substantifs postverbaux* les mots que les philologues étaient jusqu'à présent d'accord à appeler *substantifs verbaux*. Ce mode de dérivation, qui existait en latin, se rencontre assez fréquemment dans les plus anciens monuments de la langue ; il est toujours vivant et enrichit journellement la langue de nombreux néologismes : *la frappe*, *la casse*. De quel temps du verbe ces mots sont-ils tirés ? On a jusqu'à ce jour admis presque sans exception, avec Darmesteter et M. Meyer-Lubke, qu'ils sont tirés du présent de l'indicatif; M. Lené

croit démontrer qu'ils viennent de l'indicatif par aphérèse de la terminaison ; l'altération vocalique qui se produirait dans le radical, par exemple dans les séries : *relever, relief; soutenir, soutien*, s'expliquerait par une différence d'accentuation. Je ne crois pas que la loi de l'altération de la voyelle accentuée ait encore agi à aucune époque historique de la langue ; elle est complètement abolie dans la langue vivante qui cependant forme encore des mots où l'on constate une différence dans la voyelle du radical du substantif verbal et de l'infinitif, par exemple le néologisme : *le prix de revient* à côté de *revenir* ; il me semble donc plus probable de faire venir *revient* de *il revient* et non de *revenir*, *relief* de l'ancien *il relieve* et non de *relever*, *soutien* de *il soutient* et non de *soutenir*. Les listes de mots que M. Lené a relevées sont aussi complètes que possible, clairement présentées et méritent la reconnaissance des travailleurs. J. C. P.

A l'aurore du siècle, par L. Büchner ; traduit par le Dr Laloy. Paris, Schleicher, 1901, in-8 de 155 p. — Prix : 4 fr.

Dans ce livre, qui parut en Allemagne il y a trois ans, et dont l'auteur est mort en 1899, sont passées en revue la plupart des questions qui intéressent l'avenir de l'humanité : problème religieux et moral, progrès des sciences naturelles, conception philosophique du monde, réorganisation sociale, remèdes au paupérisme, suppression de la guerre, égalité des sexes, sans parler du spiritisme, de l'antisémitisme et de tout ce qu'il y a de morbide dans nos arts et notre littérature. Il y règne, à l'égard du christianisme, un parti pris de haine et de dénigrement qui n'étonnera peut-être pas chez le matérialiste déterminé dont on connaît l'ouvrage souvent réédité *Force et Matière* ; mais une passion aussi aveugle est vraiment déconcertante chez un esprit qui, en d'autres domaines, n'était pas rétrograde et fermé. Il nous parle tranquillement (p. 9) d'une interruption de quinze siècles environ du progrès de la civilisation, par le fait du christianisme, triomphant après la chute de l'empire romain ; on croirait, à le lire (p. 51 et 64), que la foi pour laquelle moururent les martyrs ne s'est implantée et ne peut se maintenir que par la force, comme si l'irreligion était aujourd'hui libérale ; on croirait encore qu'il n'est pas exagéré de dire « que l'immoralité a été toujours la plus grande aux époques où l'autorité de l'Église était la plus puissante et chez les peuples les plus religieux » (p. 65). Puis M. Büchner me paraît beaucoup plus socialiste qu'il ne prétend l'être, puisqu'il refuse à l'individu le droit de propriété foncière et le droit de transmettre ses biens après sa mort. Par ci par là, ses observations ne manquent pas de lucidité. Telle cette appréciation de la politique de Bismark : « Les moyens qu'il a employés sont opposés à toute morale » (p. 88). Telle aussi cette définition du régime parlementaire : « N'est, en somme, que la tyrannie des majorités fortuites qui se constituent au sein des chambres. » Le traducteur exprime parfois des idées justes, comme lorsqu'il proteste dans sa préface contre tout ce qui gâche la beauté de nos campagnes, et ses notes sont parfois d'utiles additions, comme lorsqu'il ajoute le nom de Pasteur (p. 32) que l'auteur avait négligé de mentionner parmi les notables savants du dernier siècle. Si l'on s'intéresse aux questions soulevées dans cet ouvrage et que je ne puis approfondir ainsi, on pourra les trouver examinées dons un volume récent : *Aube de siècle* (*Polybiblion*, t. LXXXIII, p. 57), qui est si voisin par le titre et les matières traitées, que l'on m'excusera, j'espère, de le rappeler, bien qu'il soit signé de mon nom. Baron J. Angot des Rotours.

Die Englische Diplomatie in Deustchland, zur Zeit Eduards VI und Mariens, von ARNOLD OSKAR MAYER. Breslau, Marcus, 1900, in-8 de 108 p.

M. Arnold Oskar Meyer est un tout jeune historien qui publie sa thèse de doctorat en philosophie, nous dirions doctorat ès lettres, soutenue à Breslau en 1900. Il a choisi un sujet intéressant : l'histoire de la diplomatie anglaise en Allemagne sous les règnes d'Edouard VI et de Marie. Dans une première partie, le candidat parle de l'institution des ambassadeurs, de leur formation et de leurs devoirs, de leur traitement et de leur situation sociale, de leur place dans la hiérarchie internationale, et des sources où ils puisaient leurs renseignements. Dans une seconde partie, l'auteur analyse l'activité de quelques diplomates en particulier, et étudie les services rendus par Carne, Chamberlain, Thirlby, Hoby, Morison, Wotton et Mason. A côté des ambassadeurs, il y avait des agents diplomatiques, personnages de moindre importance officielle, mais qui étaient souvent mieux renseignés que les ambassadeurs eux-mêmes, tels que Mundt, Jean de Niedbruck et autres. En étudiant la diplomatie anglaise de ce temps, on arrive à cette conclusion, que l'Angleterre était alors trop absorbée par ses difficultés intérieures, pour consacrer une attention suivie à sa politique étrangère. C'est du moins la conclusion que le jeune docteur donne à sa thèse, et elle paraît juste. L. MENSCH.

Un Peuple héroïque. Les Boërs, par F. DE CROZE. Limoges, Barbou, s. d., in-8 de 240 p., grav. — Prix : 1 fr. 40.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler à cette place plusieurs ouvrages relatifs aux Boërs et à leur lutte presque séculaire contre l'Angleterre. Celui que vient de faire paraître M. F. de Croze ne s'occupe pas tant des événements passés que de la guerre actuelle ; c'est à peine, en effet, si, sur l'histoire des Boërs jusqu'au mois d'octobre 1899 et sur leur pays, nous trouvons quelques pages au début du volume (chap. II) ou quelques renseignements épars au cours du récit (cf. les pages 197-199 consacrées à la description du district de Zoutpansberg). En réalité, ce que M. de Croze a voulu, selon ses propres expressions (p. 7), « buriner sur un airain défiant les siècles », c'est seulement l'histoire de la dernière guerre et de ceux qui la dirigent, c'est l'héroïque résistance à laquelle l'Europe entière assiste frémissante sans que les gouvernements se décident à se départir de leur cruelle impassibilité. Le récit est intéressant et généralement exact (c'est cependant une erreur de faire, page 39, de M. le consul Aubert un combattant boër) ; mais il manque d'une solide base géographique, ethnographique et historique, et l'éditeur aurait dû l'accompagner de gravures pittoresques et d'une carte de l'Afrique australe. H. F.

Abdul-Hamid intime, par G. DORYS. Paris, Stock, 1901, in-12 de VI-224 p., avec 27 grav. hors texte et le fac-simile d'un autographe du Sultan. — Prix : 3 fr. 50.

Dorys est le pseudonyme sous lequel un écrivain, fort au courant des secrets du palais d'Ildyz, raconte la chronique anecdotique et quelque peu scandaleuse du Sultan rouge. Le livre mérite autant de créance que les publications analogues, dont il se distingue par la correction et même l'élégante simplicité du style. Bien peu d'Orientaux écrivent ainsi le français ; bien peu de Français connaissent aussi à fond la société orientale

En lisant ce volume on apprendra qu'Abdul-Hamid déteste la musique allemande et raffole des pieds de mouton, mais on y trouvera peu de renseignements historiques. On nous dit cependant qu'à l'occasion des massacres d'Arménie, six cent quarante décorations furent octroyées aux journalistes européens, sans préjudice de plusieurs millions en espèces. Si M. Dorys, puisque Dorys il y a, compte sur son livre pour décrocher le six cent quarante et unième crachat, je crois qu'il se berce d'illusions, car le Sultan, qui en a certainement eu connaissance, n'a dû en être que médiocrement flatté. P. Pisani.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le physicien Kœnig est mort à Paris le 2 octobre, à l'âge de 69 ans. Né à Kœnigsberg (Prusse orientale), le 26 novembre 1832, M. Rodolphe Kœnig, après avoir terminé ses études dans sa ville natale, vint à Paris en 1851 et se fit naturaliser Français. En 1858, il fonda une fabrique d'appareils d'acoustique qui obtint de nombreuses récompenses aux expositions universelles. Mais ce qui surtout a acquis à M. Kœnig une grande réputation, ce sont ses recherches dans le domaine de la lumière, de la chaleur, de l'acoustique et de la phonation. Il a, entre autres, exécuté de nombreuses expériences sur la mesure et la vitesse du son, sur la couleur des sons, sur l'application de la méthode graphique à l'acoustique, sur les flammes manométriques, sur les chocs acoustiques, etc. M. Kœnig était docteur en philosophie. On a de lui : *Quelques expériences d'acoustique* (Paris, 1882, in-8) et un *Catalogue d'appareils d'acoustique*, qui a souvent été réimprimé.

— M. Isaac Taylor, recteur de Settrington, qui est mort récemment a l'âge de 72 ans, appartenait à une famille qui a fourni plusieurs écrivains distingués. Après avoir terminé ses études à l'Université de Cambridge, il débuta dans la carrière littéraire par une traduction des *Charicles* de Bekker (1854). Quoique appartenant à une race de dissidents, il entra en 1857 dans l'Église anglicane et bientôt après, pendant qu'il était « curate » dans le comté de Kent, il fit un vigoureux appel en faveur de la révision du *Book of common Prayer*. Nommé en 1868 à une cure de Londres, il publia, trois ans plus tard, la première édition de son ouvrage : *Words and Places*, lequel lui attira bientôt une grande renommée et devint tout à fait populaire. Il en donna une édition plus complète en 1865, et une autre, augmentée encore, en 1873. Enfin, en 1896, il en parut une 4e édition augmentée d'un quatrième volume intitulé : *Names and their stories*. En 1874, Isaac Taylor avait fait paraître un volume de philologie : *Etruscan Researches*. A partir du moment où, devenu recteur de Settrington, il eut plus de loisir, il se livra à de plus grandes recherches dans le domaine de la philologie et ne tarda pas à publier un volume qui fit sensation : *Greeks and Goths, a Study on the Runes* (1879). Une de ses plus importantes publications fut son *History of the Alphabet* (1883), dont une nouvelle édition a paru en 1899 et qui lui a valu de la part de l'Université de Cambridge le titre de docteur ès lettres. Parmi ses autres ouvrages on doit citer : *Leaves from an Egyptian Note-Book* (1888) et *The origin of the Aryans* (1889). Il a fait imprimer également trois études sur le *Domesday Book*. Enfin il a donné un grand nombre d'articles à différentes revues anglaises et étrangères, particulièrement sur des sujets philologiques. Il ne faut pas oublier de rappeler que vers 1887 et 1888 il causa un vif chagrin

à ses amis en critiquant vivement les missions chrétiennes de l'Orient et en faisant l'éloge de l'islamisme. Bien que toutes ses théories scientifiques soient loin d'être en tout point admises, il ne cessera pas d'être considéré comme un philologue de haute valeur.

— M. Urbain Roucoux, auteur dramatique, mort le 9 octobre dernier, à l'âge de 56 ans, était né à Paris en 1845. Ses œuvres, parues sous le pseudonyme de « Paul Burani », ont alimenté pendant de longues années la scène française. Un certain nombre d'entre elles ont été composées en collaboration avec d'autres auteurs. En voici la liste presque complète : *Les Boniments de l'année*, revue en 4 actes et 10 tableaux (Paris, 1878, in-12) avec William Busnach ; — *Babel-Revue, revue de l'année 1878*, en 4 actes et 11 tableaux, précédé de *l'Esprit en bouteilles*, prologue en 2 tableaux (Paris, 1879, in-12), avec Ed. Philippe ; — *Le Cabinet de Piperlin*, comédie-bouffe en 3 actes (Paris, 1879, in-12), avec Hippolyte Raymond ; — *Le Droit du seigneur*, opéra-comique en 3 actes ; musique de Léon Vasseur (Paris, 1879, in-12) ; — *Fanfreluche*, opéra-comique ; — *Monsieur ?* comédie-bouffe en 3 actes (Paris, 1880, in-12), avec Armand Sylvestre ; — *Tant mieux pour elle*, revue en 3 actes et 6 tableaux (Paris, 1882, in-12), avec H. Buguet et E. Brault ; — *Madame Grégoire*, pièce en 3 actes ; musique d'Okolowicz (Paris, 1882, in-12), avec Maurice Ordonneau ; — *La Cantinière*, pièce en 3 actes ; musique de Planquette (Paris, 1882, in-12) ; — *Le Réveil de Vénus*, comédie en 3 actes (Paris, 1883, in-12) ; — *Le Téléphone*, vaudeville en 1 acte (Paris, 1883, in-12) avec Hippolyte Raymond ; — *La Fauvette du Temple*, opéra-comique en 3 actes ; musique d'André Messager (Paris, 1885, in-12), avec Humbert ; — *Le Mariage au tambour*, opéra-comique en 3 actes, d'après Alexandre Dumas, de Leuven et Brunswick ; musique de Vasseur (Paris, 1885, in-12 ; — *Le XXIe arrondissement* (Paris, 1885, in-12) ; — *François les Bas-Bleus*, opéra-comique en 3 actes ; musique de Firmin Bernicat, terminée par André Messager (Paris, 1884, in-12), avec Ernest Dubreuil ; — *Ninon*, opéra-comique en 3 actes (Paris, 1887, in-12), avec Émile Blavet et S. André ; — *Le Bourgeois de Calais*, opéra-comique en 3 actes ; musique d'André Messager (Paris, 1887, in-12), avec Ernest Dubreuil ; — *Le Roi malgré lui*, opéra-comique en 3 actes (d'après une pièce d'Ancelot) ; musique d'Emmanuel Chabrier (Paris, 1887, in-12), avec Raoul de Najac ; — *Rigobert*, vaudeville en 3 actes (Paris, 1890, in-12). On a également de Paul Burani : *Guide de la civilité française* (Paris, 1876, in-12).

— M. Paul Henrion, compositeur, né à Paris le 20 juillet 1819, vient de succomber à l'âge de 82 ans. De simples romances le firent d'abord connaître. Ayant voulu aborder le théâtre, il donna en 1854 au Théâtre-Lyrique un opéra-comique en deux actes : *Une Rencontre dans le Danube*, lequel n'obtint qu'un médiocre succès. Revenu au genre plus modeste qui convenait mieux à son talent, il composa, sous le titre de romances, bluettes, scènes, mélodies, chansonnettes, villanelles, cantatilles, légendes, etc., un très grand nombre d'œuvres légères, dont quelques-unes ont joui pendant un certain temps d'une véritable popularité, par exemple : *Si loin !* ; — *Le Muletier* — *La Manola*, etc. Il les chantait lui-même dans les salons et dans les concerts. Il a, de plus, composé diverses bluettes dramatiques et quelques opérettes pour cafés-concerts. Ses œuvres paraissaient sous le pseudonyme de « Henri Charlemagne. »

— Un homme qui s'était attiré une certaine notoriété pendant les différentes révolutions italiennes, le duc Gennaro di San Donato, vient de mourir à Naples, à l'âge de 78 ans. Il était né en 1823 à Sala Consilina. Après avoir

joué un rôle actif dans les diverses phases de la lutte contre les Bourbons, de Naples, il dut s'enfuir en France où il se lia avec les écrivains les plus en vue de la presse libérale de Paris. De retour en Italie, il s'établit à Turin et adressa, de cette ville, aux journaux parisiens, de nombreuses lettres en faveur de l'affranchissement de l'Italie. Il fonda, toujours dans la même ville, le *Courrier d'Italie*, qui n'eut qu'une courte existence, et lorsque l'Italie eut jeté, au traité de Paris, les bases de ses revendications contre l'Autriche, il publia de son côté un ouvrage qui fit beaucoup de bruit : *Le Due Sicilie ed i governi d'Europa*, ouvrage dans lequel il faisait un tableau des plus sombres de la situation des provinces méridionales de son pays.

— Le remarquable écrivain polonais Michel Balucki, qui vient de mourir à 68 ans, était né à Cracovie, en 1837. Les œuvres qu'il laisse, romans, poésies, pièces de théâtre, etc., sont très nombreuses. Elles sont malheureusement peu connues en dehors de son pays natal, bien que quelques-unes aient été traduites en allemand et en tchèque. Cracovie avait célébré avec enthousiasme, en 1885, le 25e anniversaire des débuts de sa carrière littéraire. M. Balucki avait consacré également au journalisme une grande partie de son activité.

— On annonce encore la mort de MM. Badon-Pascal, directeur du *Journal des assurances*, et fondateur du *Droit financier*; — Beaugé, colonel en retraite, écrivain militaire de talent; — Bouclby, ancien magistrat, professeur de droit, mort à Pau ; — Nicolas Charles. secrétaire général de l'Académie de la Marne ; — Jules Chauvin, professeur de philosophie, secrétaire de la société des humanistes, mort à l'âge de 59 ans ; — le Dr Companyo, mort à Paris, à 85 ans, lequel avait été le chef de service à l'isthme de de Suez, en 1860, et avait publié divers travaux qui furent bien accueillis par l'Académie des sciences ; — Adolphe Cotte, économiste, membre de la Société d'économie politique, auteur d'un certain nombre d'ouvrages ; — M. Émile Dardoize, un des dessinateurs qui ont le plus contribué à illustrer certaines revues telles que *le Tour du monde* et *l'Illustration* ; — Georges Dauzon, publiciste ; — Louis Détang, ancien rédacteur au *Journal des Débats* ; — Gabriel de Fontaines, mort à 75 ans, au château de Saint-André-sur-Sèvres, lequel avait publié diverses études historiques et archéologiques d'une véritable valeur ; — André Heurteau, rédacteur au *Journal des Débats* ; — Léon Marillier, maître de conférences à l'École des hautes études et à l'École normale supérieure de Sèvres ; — M. Alphonse Passier, inspecteur général des bibliothèques et des archives ; — Arthur Stoven, ancien rédacteur au journal la *France* et ancien directeur du journal *le Lillois*, lequel s'était beaucoup occupé de questions maçonniques et avait réuni une très curieuse bibliothèque sur ces questions ; — Auguste Tavernier, journaliste et publiciste, connu sous le pseudonyme de Fred Tomy ; — Auguste Villard, professeur à l'École de médecine de Marseille, auteur de nombreuses monographies médicales, mort à Marseille, à l'âge de 65 ans.

— A l'étranger on annonce encore la mort de MM. : Dr Joseph Bach, professeur de théologie, mort le 22 septembre à Munich, à 69 ans ; — Dr Friedrick Eichbaum, professeur de médecine vétérinaire à l'Université de Giessen, mort le 16 septembre, à Bad Rheinau, à 49 ans ; — Dr Carl Euler, conseiller à l'instruction publique, promoteur du « Turwesen », mort à Berlin, le 16 septembre, à 73 ans ; — Dr Max Freudweiler, professeur d'hydrothérapie, mort récemment à Zurich, à 30 ans ; — Dr Jules Galvanis, professeur de chirurgie, mort récemment à Athènes ; — Dr Félix

Häubler, conservateur de la Bibliothèque ducale publique, mort le 23 septembre, à Meiningen ; — Dr Julius Cæsar Häutzsche, ancien médecin de l'ambassade russe à Berlin, mort à Dresde, à 78 ans, lequel s'était acquis une si grande notoriété par sa connaissance des langues orientales que, depuis un certain temps, il était invité chaque année à siéger parmi les professeurs chargés de faire passer les examens à l'École orientale ; — le professeur J.-B. Hertzog, mort le 12 septembre, à Philadelphie, à 71 ans ; — Dr Georg Iablonovoski, anatomiste distingué, mort à Berlin, le 24 septembre, à 43 ans ; — Dr Georg Kaibel, professeur de philologie classique, mort le 12 octobre, à Göttingen, à 52 ans ; — Dr Wilhelm Koch, ancien rédacteur en chef de la *Zeitung des Vereins deutscher Eisenbahnverwaltungen*, mort à Berlin, à 78 ans ; — Ignace Sewer Macibjowski, romancier et auteur dramatique polonais, mort à Cracovie, à 63 ans ; — Marchal, lieutenant-général belge, qui laisse divers ouvrages de tactique militaire ; — Aug. Mitzschke, premier prédicateur et professeur d'histoire religieuse au « Domgymnasium », mort le 22 septembre, à Naumburg-sur-la-Saale, à 83 ans ; — Domenico Morelli, poète italien de talent, mort récemment à Naples ; — Marcel Nencki, chimiste russe, connu par ses travaux sur les sciences biologiques, mort récemment à Saint-Pétersbourg ; — Dr Lothar Anton Alfred Pernice, professeur de droit romain, mort à Berlin, le 23 septembre, à 60 ans ; — Dr Auguste Pulszky von Lubocz et Eselfalva, secrétaire d'État, ancien professeur de philosophie du droit et de droit international, mort à Budapest, le 11 septembre, à 55 ans ; — Dr Max Reess, professeur de botanique et directeur du jardin botanique d'Erlangen, dans le Palatinat rhénan, mort le 15 septembre ; — Friedrick Röber, poète allemand, mort le 12 octobre, à Dusseldorf, à 82 ans ; — Dr von Scheel, conseiller d'État, directeur du Bureau de statistique impérial, mort le 27 septembre, à Berlin, à 62 ans ; — le prof. Adolf Christian Wilhelm Schur, directeur de l'Observatoire royal de Göttingen, l'un des plus remarquables astronomes de l'Allemagne, mort le 1er août, à Göttingen ; — Dr Hermann von Sicherer, professeur de droit allemand à l'Université de Munich, mort le 21 septembre, à Berchtesgaden, à 62 ans ; — Dr Otto Seemann, auteur de divers ouvrages sur l'histoire des arts et sur la mythologie, mort le 19 septembre, à Hanovre, à 77 ans ; — Mme Marie Sodar de Vaulx, veuve du peintre belge Franz Sodar, laquelle avait publié sur des questions catholiques quelques ouvrages estimés ; — W. T. N. Spivey, jeune et distingué professeur de chimie à Cambridge, qui a succombé le 9 octobre dernier, à la suite d'une explosion survenue pendant qu'il se livrait à des expériences de chimie ; — Dr August Stellwag, professeur de chimie agricole à l'Académie agricole, mort le 13 septembre, à Weihenstephan, à 45 ans ; — Dr Oscar Stelzner, auteur de différents ouvrages de médecine, mort à Dresde, le 15 octobre, à 62 ans ; — Arthur Stoven, ancien rédacteur au journal la *France* et ancien directeur du journal *le Lillois*, lequel s'était beaucoup occupé de questions maçonniques et avait réuni une très curieuse bibliothèque sur ces questions ; — le professeur Sixt Armin Thow, mort à Weimar, le 27 septembre, à 84 ans ; — Dr Ludwig Thudichum, auteur d'ouvrages sur la chimie médicale, mort le 7 septembre, à Londres, à 72 ans ; — Dr Ernst Ude, auteur d'ouvrages juridiques, mort le 22 septembre, à Vorsfelde (Brunswick) ; — Karl von der Wickerau, comte de Krockow, auteur de nombreux récits de voyages et de divers ouvrages sur la chasse ; — Dr Adolf Winter, professeur de médecine, mort le 18 septembre, à Leipzig, à 86 ans ; — Dr Hans von Wyss, professeur de médecine légale, mort récemment à Zurich, à 54 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 4 octobre, M. Dieulafoy poursuit la lecture de son mémoire sur l'origine musulmane qu'il attribue aux idées ayant cours en Espagne sur le point d'honneur et la jalousie. — Le 11 octobre, M. Héron de Villefosse fait part à l'Académie de l'arrivée prochaine au Louvre d'un fragment important d'inscription découvert à Lambèse par M. l'abbé Montagnon, curé de cette localité. Ce fragment se rapporte à l'allocution adressée par l'empereur Hadrien aux troupes de Numidie (IIIe légion). — M. Weill donne communication d'un mémoire publié par MM. Grenfell et Hunt sur un fragment, contenant quelques vers grecs, provenant, dit le lecteur, de la tragédie d'Astydamas : *Hector* (ive siècle). — M. Maspero fait ensuite un rapport verbal sur les fouilles exécutées par lui en Égypte depuis un an. — M. le secrétaire perpétuel présente, de la part de M. le duc de la Trémouille, un luxueux volume : *Souvenirs de la Révolution, mes parents*, collection de documents les plus curieux sur l'époque de l'insurrection vendéenne. — Le 18 octobre, M. Clermont-Ganneau fait part de la découverte, due à M. A. Smith, d'une stèle égyptienne relative à Séti Ier. — M. le Dr Hamy présente, au nom de M. le duc de Loubat, la publication entreprise par celui-ci et intitulée : *Codex Fejervary-Mayer*, manuscrit mexicain pré-colombien. — M. Cagnat fait part des découvertes faites à Lambèse, sous la direction de M. Courmontagne, directeur de la prison centrale. Ces fouilles ont mis au jour une partie du prétoire et une inscription importante relative à l'institution du Collège des gardes d'armement légionnaires. — M. Babelon rend compte de son voyage d'exploration dans les collections numismatiques de Berlin et de Brunswick, entrepris pour compléter les recherches de feu M. Waddington sur les monnaies d'Asie-Mineure. — M. Clermont-Ganneau rectifie des inexactitudes dans la lecture de certaines inscriptions grecques, donnée par le même M. Waddington. — M. Léon Dorez entretient l'assemblée d'un factum composé à Milan, en faveur de Jeanne d'Arc, par Cosma Raymondi, qui en fut récompensé par l'obtention d'une chaire de droit à Avignon. — Le 23 octobre, M. Léger présente la photographie d'une croix érigée sur le champ de bataille de Crécy et connue sous le nom de croix de Bohême. — M. de Lasteyrie présente quelques observations sur le même sujet. — M. Homolle parle des fouilles de Delphes, des négociations entamées par lui pour l'expropriation du lieu dit Mamaria, où il a trouvé les restes du temple d'Athena Pronoia, et découvert des murailles, un appareil polygonal hellénique, de nombreux monuments, des sculptures, des terres cuites, des bronzes et quelques inscriptions. — M. Pottier présente le rapport sur la mission en Grèce et les travaux de l'École d'Athènes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 12 octobre, M. Aucoc présente un ouvrage de M. E. Gairol : *Les Œuvres d'art et le droit*. — M. Gréard dépose les procès-verbaux des délibérations du Congrès international de l'enseignement supérieur, rédigés par M. Picavet, et l'ouvrage de M. le comte de Fontaine de Resbecq : *L'Enseignement catholique. Histoire, législation.*

Concours. — La Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure décernera, en 1903, le prix Lucien Fouché, de 600 francs, au meilleur mémoire sur un sujet historique intéressant le département. La Société serait, en outre, disposée à donner, s'il y avait lieu, une récompense au travail jugé le second en mérite. Les œuvres présentées devront être inédites et n'avoir jamais figuré à aucun concours. Les mémoires seront adressés au secrétaire perpétuel de la Société,

à Évreux, avant le 1er avril 1903. Ils porteront une épigraphe ou devise répétée sur une enveloppe cachetée qui contiendra l'indication du nom de l'auteur.

— La section d'histoire et lettres de l'Académie royale de Belgique met au concours pour 1903 (Valeur du prix : 800 fr. Délai : 1er nov. 1902. — Langues admises : français, latin et néerlandais) les questions suivantes : I. L'Exotisme dans la littérature française au XVIIIe siècle ; — II. Classification des parlers wallons de Belgique au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire ; — III. Histoire des invasions en Belgique au moyen de l'étude systématique des dates fournies par les trouvailles des monnaies dans les ruines de villages, dans les tombeaux et dans les trésors ; — IV. Études littéraires et philologiques sur les œuvres du poète dunkerquois Michel de Swaen.

— La section des sciences morales et politiques de la même Académie met au concours pour la même année (mêmes conditions) : Étude historique et critique de l'organisation des banques nationales ; — II. Histoire et critique du système belge en matière de budget de l'État ; — III. Vie, œuvres et influence de Godefroid de Fontaines.

Congrès. — La brochure intitulée : *Ministère du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes. Exposition universelle internationale de 1900. Direction générale de l'exploitation. Congrès international d'histoire comparée tenu à Paris du 23 au 28 juillet 1900. Procès-verbaux sommaires* (Paris, Impr. nationale, in-8 de 39 p.) contient la liste des membres du congrès, l'indication des bureaux et des programmes des sections et les procès-verbaux « sommaires » des séances tenues par les diverses sections. Bien sommaires, en effet, car quelques-uns se réduisent à une simple liste des rapports lus et des travaux présentés. Heureusement l'on a commencé sous le titre d'*Annales internationales d'histoire* (Paris, Colin et Cie) la publication des Mémoires eux-mêmes.

Paris. — Sous prétexte que les « monuments » constituent une des sources de l'histoire, on transporte aujourd'hui dans l'étude du passé la théorie scientifique des « infiniment petits » et on prétend nous renseigner à l'aide du monument en miniature, en d'autres termes du bibelot. L'alliance franco-russe a particulièrement servi de sujet pour cette nouvelle leçon de choses. Après deux volumes consacrés au premier voyage de Nicolas II en France et du président Félix Faure en Russie, en voici un nouveau : *L'Empereur Nicolas II* (*Collection de l'histoire par le bibelot*), par M. Henri Daragon (Paris, Daragon, in-16 de 126 p. avec 16 planches hors texte. — Prix : 5 fr., qui décrit les récentes fêtes de Dunkerque, de Compiègne et de Reims. Sur ces fêtes en elles-mêmes, on ne nous dit guère que ce que tous les journaux ont raconté, mais sur toutes les manifestations que la mode du jour, représentée par l'industrie parisienne, a imaginées, ce petit volume renferme, à l'usage des amateurs de curiosités minuscules, une nomenclature très variée. Chacun appréciera à son gré dans quelle mesure s'y mêlent le document et la réclame. L'affiche, la chanson, la carte postale s'y rencontrent en effet avec les étiquettes de nougat et de fromage, de savon et de poudre de riz. C'est le cas de dire, toute révérence gardée : une vraie salade russe.

— Il convient de donner une mention des plus honorables à l'*Annuaire du Conseil héraldique de France* (14e année. Paris, Conseil héraldique de France, in-8 de LXXI-458 p.). Outre des poésies charmantes signées de MM. José-Maria de Hérédia, Stéphen Liégeard, Robert de Lostanges, le

marquis de Pimodan duc de Rarécourt, le vicomte Oscar de Poli et Camille Saint-Saëns, nous avons à signaler ici : *Jean d'Aulon, écuyer et maître d'hôtel de Jeanne d'Arc*, par M. le vicomte de Poli ; — *A travers les actes de l'état civil de la ville d'Uzès*, par M. L. d'Albiousse ; — *Le Parfait Notaire apostolique*, par feu Mgr X. Barbier de Montault ; — *Un Arbitrage en 1302*, par Mme la comtesse Amicie de Villaret ; — *Les Ordres de chevalerie en Espagne*, par M. F.-F. de Béthencourt, traduit du castillan par M. Louis de Sarran d'Allard ; — *Lettres d'anoblissement (1446-1456)*, par M. Roger de Listel ; — *Une Famille de gardes du corps du Roi*, par M. Paul Pellot ; — *Un Missionnaire normand en Asie et en Afrique au* XVIIe *siècle. Le P. Charles-François-Xavier de Brévedent, jésuite (1659-1699)*, par M. Henry Le Court ; — *Jeanne d'Arc en Bourbonnais*, par M. Francis Perrot ; — *Le Vœu du Dauphin Charles à Sainte-Catherine du Sinaï (1479-1483)*, par M. le comte Couret ; — *Notes d'état civil*, par M. A. Laurent ; — *Essai d'armorial blésois avant 1626*, par M. L. Guignard de Butteville ; — Une *Revue des questions héraldiques, archéologiques et historiques* ; — enfin une ample bibliographie des publications faites en 1900-1901 par les membres de la Société.

— L'*Annuaire de la Société philotechnique* pour l'année 1900 (tome cinquante-neuvième) (Paris, Fontemoing, Delagrave, in-8 de 190 p.) s'ouvre par le compte rendu des travaux de la société pendant le premier trimestre de l'année 1900, par M. Camoin de Vence. Viennent ensuite : une légende normande du XVIIe siècle, *Jean Pinchon*, par M. Joret-Desclosières ; — *Boïeldieu à la fin de sa vie*, par son petit-fils, M. Louis Aigoin ; — *Le Dernier Fiacre*, par M. E. Mathieu d'Auriac. — M. Camoin de Vence rend compte des travaux de la société pendant le deuxième semestre de 1900, puis en prose et en vers, M. D.-B. de la Flotte nous parle de *Guy de Maupassant*. A son tour, M. Lucien Boileau raconte *Une Excursion à Brousse (Asie)*, et M. Camoin de Vence esquisse *les Reconstitutions historiques à l'Exposition*. Après cela, le même écrivain nous entretient de l'œuvre posthune de *Louis Wiesener*. Deux notices nécrologiques terminent le volume : l'une sur le poète J.-E. Adam, né à Combrée en 1883, par M. Lucien Paté, et l'autre sur Octave Jacob, littérateur dramatique, né à Moulins, en 1827, par M. Auguste Sage.

— De la *France-Album*, cette intéressante publication bien connue des lecteurs du *Polybiblion*, nous avons à enregistrer cinq nouvelles livraisons, savoir : N° 70. *Mauriac* (*Salers, Saint-Martin-Valmeroux, La Bastide-du-Bois noir*, etc.), avec 70 vues, une notice de M. Charles Becker et une carte) ; — N° 71. *Murat-Saint-Flour* (*Le Lioran, Le Plomb du Cantal, Chaudesaigues, Garabit*, etc.), avec 70 vues, une notice de M. J.-M. d'Eschery et une carte ; — N° 72. *Arras* (*Bapaume, Mont-Saint-Éloi Carency*, etc.), avec 51 vues, une notice de M. A.-L. Delanoy et une carte ; — N° 73. *Tarbes* (*Rabastens, Maubourget, Trie, Galan, Vic-en-Bigorre*, etc.), avec 41 vues, une notice par M. Adrien Karl et une carte ; — N° 74. *Vichy* (*Busset, Cusset, Randan, Billy*, etc.), avec 52 vues et une notice par M. E. Gras (Paris, 51, Cité des Fleurs. — Prix de chaque fascicule : 0 fr. 50.

— A consulter par tous les viticulteurs, la note à l'Académie des sciences, lue le 23 septembre dernier et intitulée : *Sur les ravages de la pyrale dans le Beaujolais et sur la destruction des papillons nocturnes au moyen de pièges lumineux alimentés par le gaz acétylène*, par G. Gastine et V. Vermorel (Paris, Gauthier-Villars, in-4 de 4 p.). Le grand succès obtenu par MM. Gastine et Vermorel, avec les pièges formés d'une lampe à acétylène, placée au centre d'un bassin plein d'eau recouverte d'une couche de pétrole ou d'huile de schiste, montre qu'ils sont de beaucoup supérieurs à

tous les pièges analogues employés pour détruire les papillons nocturnes, destructeurs de la vigne comme les pyrales. Il prouve aussi que, contrairement à ce que l'on croyait, l'attraction des papillons est proportionnelle à l'intensité lumineuse des lampes.

ANJOU. — Nous avons précédemment signalé les observations présentées par Dom Chamard à M. l'abbé Houtin au sujet de sa vie de l'abbé Bernier. Il l'accusait d'avoir tenté la réhabilitation du célèbre gallican angevin et présenté sous un jour fâcheux la conduite de Dom Guéranger à son endroit. M. Houtin proteste, dans une *Lettre à Dom Chamard sur un dernier gallican* (Angers, Germain, in-8 de 26 p.) et déclare avec beaucoup d'esprit, trop même, que telle n'a pas été son intention. Nous sommes, de fait, en présence de deux hommes qui ne comprennent pas de la même manière les devoirs de l'historien. Nous aurions désiré voir M. Houtin exposer cette différence de points de vue, au lieu de descendre dans des personnalités que les formes obséquieuses dont elles sont enveloppées sont loin d'atténuer.

ARTOIS. — *Les Documents inédits contenus dans les archives de Saint-Omer*, par M. Pagard d'Hermansart, extrait du *Bulletin historique et philologique* (Paris, Impr. nationale, in-8 de 12 p.) sont des ordonnances de police appelées commandements et exécutoires dans la ville, d'une Épiphanie à l'autre. Ils sont intéressants, particulièrement pour l'histoire de l'échevinage, des mœurs et de la langue au commencement du XIVe siècle dans ces contrées. Le texte du document est précédé d'une excellente Introduction et accompagné de notes érudites.

AUVERGNE. — *Ydes. Son histoire. Ses eaux minérales. Leur action dans le traitement de l'obésité* (Paris, Rousset, gr. in-8 de 124 p.) : tel est le titre de la thèse que vient de présenter M. le Dr L. de Ribier, interne des hôpitaux de Paris. Le jeune médecin a eu la louable pensée de démontrer : 1° Que le Cantal possédait des eaux très rapprochées comme minéralisation de celles de Brides, de Carlsbad et de Marienbad ; 2° Qu'il était préférable, à tous les points de vue, d'envoyer nos malades dans la Haute-Auvergne plutôt qu'en Savoie ou en Bohême. Les Romains avaient su utiliser ces eaux, ainsi que l'attestent les débris d'un somptueux établissement thermal, recueillis dans le voisinage de la bienfaisante source. L'auteur gourmande ceux de ses collègues qui n'en conseilleraient pas, à l'avenir, l'usage dans le traitement des troubles de la nutrition et de l'obésité en particulier. Nous souhaitons que son appel soit entendu. Les malades trouveraient en Auvergne, à la fois l'agent thérapeutique, l'air vivifiant, ce *pabulum vitae* d'Hippocrate, et des sites merveilleux.

BOURGOGNE. — On connaît, dans le monde savant, les excellents travaux de M. A. de Charmasse sur l'histoire bourguignonne. Il a fait une très heureuse incursion sur le terrain de la littérature ecclésiastique et il nous en donne les intéressants résultats dans : *Les Prédicateurs de l'Avent et du Carême à la cathédrale d'Autun (1377-1784)* (Autun, Dejussieu, in-8 de 68 p.). C'est aux registres de la Chambre des comptes du chapitre d'Autun qu'il s'est documenté ; ces registres ne remontent pas plus loin que l'année 1377. D'après cette source, on constate que c'étaient les religieux dominicains ou mineurs qui s'occupaient ordinairement de ce ministère. Ainsi le dominicain saint Vincent Ferrier donna une mission à Autun, en 1417. D'après ces prédications, M. de Charmasse nous peint les mœurs contemporaines, caractérise l'éloquence sacrée, nous marque ses effets. Plus tard, les religieux d'autres ordres se livrent à la prédication à Autun; nous avons leurs

noms, et l'aumône qui leur était octroyée au carême de 1495. Nous rencontrons pour la première fois, en cette ville, un prédicateur séculier : Philippe Brunet, chanoine d'Autun. Quelques notes biographiques sont fournies sur les orateurs, qui seraient bien inconnus sans cela, pour la plupart. En quatre siècles, le concours du clergé séculier n'est donné que dix-sept fois à Autun, pendant l'Avent et le Carême, et jusqu'à la fin du XVIe siècle on constate que les dominicains et les mineurs sont à peu près les seuls prédicateurs de ces stations. Au XVIIe siècle, on rencontre les capucins vingt fois, les jésuites treize fois, les cordeliers ou mineurs sept fois, les augustins quatre fois, les minimes trois et le clergé séculier deux fois. Au XVIIIe siècle, même variété d'orateurs : les capucins prêchent trente-cinq fois, les cordeliers, vingt-deux ; les jésuites, vingt-une ; les minimes, dix ; les prêtres séculiers, dix ; les dominicains, neuf ; les carmes, six, etc. Excellent apport à l'histoire de l'éloquence de la chaire en Bourgogne pendant quatre siècles.

Bretagne. — Voici une série de plaquettes, relatives à la paroisse de Saint-Julien de Vouvantes, diocèse de Nantes, et dues à la plume infatigable de M. l'abbé J. Saint-Fort Rondelou. Elles sortent des presses de M. Lafolye, de Vannes. — La première a pour titre : *Le Passage des troupes et des galériens à Saint-Julien de Vouvantes* (in-8, 21 p.). Les communes que traversaient la chaîne des galériens ou les régiments étaient tenues de fournir des moyens de transport pour les éclopés et les bagages. C'était là une charge assez lourde que rendaient plus pesante encore les exigences parfois excessives des officiers. Les détails que nous rencontrons ici sont très édifiants à ce sujet. Lire aussi l'histoire de la *manille* du forçat qui fut miraculeusement délivré de ses fers par la grâce de « M. saint Julien. »

— La seconde plaquette renferme les très intéressants *Mémoires de messire Alain Desprez, recteur de Saint-Julien de Vouvantes*, du 1er janvier 1709, jusqu'à sa mort arrivée le 14 août 1728 (in-8, 55 p.). Le récit de la nomination de M. Desprez à la cure de Saint-Julien est typique ; il nous fait connaître les conflits qui s'engageaient à chaque instant entre les autorités ecclésiastiques, sans parler des autres, au sujet des bénéfices même les moins importants. Les pages consacrées au voyage fait à Brioude par l'intrépide recteur pour se procurer des reliques du patron de sa paroisse, sont aussi fort curieuses. L'on y trouve la recette que voici contre la peste : « Je me fis apporter pour mon souper des truites qu'on fit bouillir en une pinte de vin de Cahors avec quantité de beurre et des herbes, et l'on m'apporta pour prélude une pinte du même vin ; j'en bus une bonne partie avant le repas et le reste pendant le repas en mangeant les deux truites et leur sauce, de sorte que, l'estomac ainsi garni, je ne craignais plus le mauvais air. »

— *Le Général de la paroisse de Saint-Julien de Vouvantes :* tel est le titre d'une troisième plaquette (in-8 de 29 p.). Cette étude nous initie au fonctionnement de ce rouage administratif, à la fois communal et paroissial. Le plus ancien registre, dépouillé par l'auteur, date de 1562, le plus récent de 1791, mais il y a des lacunes, un grand nombre de ces registres étant perdus. Toutes les dépenses à faire ou faites étaient, de même que les recettes, soigneusement contrôlées par le général. La présidence des assemblées du général donnait lieu à des compétitions d'autant plus vives que les droits qu'elle établissait ou consacrait avaient plus d'importance.

— Voici la pièce de résistance : *Messire Jean Lainé, dernier recteur de Saint-Julien de Vouvantes avant le Concordat. Son Journal et ses notes* (in-8, 132 p.),

Cette brochure, comme la première, est extraite de la *Revue historique de l'Ouest*. Jean Lainé ne raconte pas seulement son histoire, il fait aussi un peu celle de ses prédécesseurs qui eurent maille à partir avec les Voltaires au petit pied de leur village. Rien de plus tristement curieux que les tracasseries dont ces prêtres honorables furent l'objet. M. Lainé note soigneusement les châtiments exemplaires que le ciel infligea aux persécuteurs. Il signale le terrible hiver de 1788-1789 qui rappelait celui de 1709. Nous voyons consignés dans son journal les troubles précurseurs de la Révolution et cette panique du *jeudi fou*, si célèbre dans les annales du Maine. M. Lainé refusa le serment schismatique et demeura dans sa paroisse le plus longtemps qu'il put. Forcé à la fin de s'éloigner, il revint dans sa paroisse en 1795. En 1797, il fut emprisonné à Nantes pour refus de serment de « haine à la royauté. » Le manuscrit de M. Lainé s'arrête à cette année-là. Le saint prêtre fut déporté à la Guyane, d'où il revint en 1801. Il rentra dans sa paroisse qu'il quitta bientôt pour n'y plus revenir. Il mourut à Champteussé, près de Segré, le 11 mai 1813. Cette très intéressante brochure se termine par une courte notice sur M. Maillard, prêtre originaire de Saint-Julien de Vouvantes, et l'une des victimes des « noyades » de Nantes.

FLANDRE. — Les cortèges historiques ou religieux que l'on voit, à certains jours, se dérouler dans les Flandres sont justement célèbres, et il est peu de personnes qui ignorent la splendeur inouïe des processions de Gand, de Furnes ou de Bruges. Quand les Flamands de notre Flandre vont sur les traces des Flamands de Belgique, ils ne font pas moins bien qu'eux. On en a eu la preuve l'an dernier, lorsque les habitants de Bergues, pour célébrer le millième anniversaire du transfert dans leur petite ville des reliques de leur patron saint Winoc, ont organisé un cortège à la fois historique et religieux qui, le 4 juin 1900, a mis en fête tout le quartier de Bergues. Les habiles organisateurs de ce cortège qui « ressuscita toutes les gloires du pays depuis dix siècles » ont jugé qu'il en fallait garder un souvenir durable. Ils ont donc fait faire à ce propos une publication spéciale intitulée : *Millénaire de saint Winoc, à Bergues. Album du cortège historique et religieux du 14 juin 1900* (Paris, Société industrielle de photogravure, in-folio non paginé avec nombreuses photogravures.). Cet album laisse vraiment peu de choses à désirer et se recommande aux amateurs. Ils y trouveront des vues de Bergues et des vues du cortège, le tout en nombre considérable, et la lecture du texte qui accompagne ces vues contribuera à leur faire passer une heure des plus agréables.

— Présenter toutes les raisons qui militent en faveur de l'organisation de l'enseignement de l'histoire de l'art dans les établissements d'enseignement secondaire libre : tel ne pouvait être le but que s'est proposé M. l'abbé F. Rambure en écrivant l'*Histoire des beaux-arts dans les collèges libres* (Lille, Ducoulombier, in-8 de 17 p.; extrait de l'*Enseignement chrétien*). Cette brochure est, en effet, la reproduction d'un rapport qui devait être très court. L'auteur semble conclure plutôt à la compénétration dans l'enseignement ordinaire des notions dont il proclame l'utilité, qu'à la constitution d'un cours autonome. L'expérience ne nous paraît pas justifier cette préférence. Sous peine de n'être qu'un verbiage creux et inutile, un tel enseignement exige, pour être aussi profitable que succinct, une préparation spéciale, que tous les professeurs n'ont ni le temps ni les moyens de se donner. La partie bibliographique de la brochure est très extensive, peut-être ne la trouvera-t-on pas assez critique. Une telle abondance d'indications n'est

pas de nature à faciliter, pour les débutants, la solution de la grosse difficulté de cet enseignement, le choix du matériel.

FRANCHE-COMTÉ. — Très régulièrement la Société d'émulation du Doubs nous envoie ses publications. Nous avons sous les yeux le cinquième volume de la septième série de la collection des *Mémoires* de cette Société (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XXXVIII-487 p., avec un portrait). Déjà nous avons eu à signaler spécialement plusieurs tirages à part de ce beau volume : 1° *Protestation de Claude-Étienne Bigeot contre la conquête de la Franche-Comté (1676)*, par M. Émile Longin (*Polybiblion*, t. XCII, p. 185-186) ; — 2° *Le Peintre Melchior Wyrsch, d'après un livre récent*, par M. l'abbé Louvot (t. XCIII, p. 285-286) ; — 3° *La Jacquemardade, poème en patois bisontin (1753) et son auteur le conseiller Bizot (1702-1781)*, par M. Alfred Vaissier (t. XCII, p. 377-378). Il ne nous reste plus qu'à mentionner : le discours de M. Charles Bonnet sur les travaux accomplis par la Société d'émulation en 1900 ; — *La Légende du châtaignier*, relative au mont Rognon qui avoisine Besançon, par M. le Dr Girardot ; — la fin d'une étude de M. Émile Roy sur *Un Mystère français au XIVe siècle. Le Jour du Jugement* (de la bibliothèque de la ville de Besançon) ; — la fin du travail de notre collaborateur M. le docteur J. Meynier sur *les Noms de lieux romans en France et à l'étranger ;* — *Les Œuvres du peintre Wyrsch au Musée du Louvre et en Suisse*, par M. le docteur Ledoux ; — *Le Ménage d'un ambassadeur d'Espagne au milieu du XVIIe siècle* (Antoine Brun, de Dole), par M. Jules Gauthier ; — *Découvertes spéléologiques en Franche-Comté*, par M. E. Fournier ; — *La Part de Besançon dans le mouvement de la dépopulation française*, par M. le docteur Baudin ; — *Ravenne, Sienne, Florence*, par M. Jules Gautier : intéressante relation d'un voyage artistique en Italie. Les volumes de la Société d'émulation du Doubs sont partout grandement appréciés, et celui que nous présentons à nos lecteurs ne peut que concourir à accroître la bonne renommée de cette société savante.

— On pourrait écrire un curieux chapitre d'histoire locale en racontant par le menu les luttes diplomatico-comico-financières qui signalèrent la rivalité des villes de Dole et de Besançon, la première pour conserver son titre et ses avantages de capitale de la Franche-Comté ou Comté de Bourgogne, la seconde pour conquérir cette situation qu'elle ambitionnait. En attendant ce résumé d'ensemble, M. Maurice Perrod publie, sous le titre de : *État de la négociation des sieurs de Byarne et de Beauchemin à la cour de Sa Majesté Philippe IV en l'an 1626* (Lons-le-Saunier, imp. Déclume, in-8 de 110 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*), un manuscrit de l'historien comtois Girardot de Beauchemin conservé aux archives municipales de Dole et consistant en une série de documents ayant trait au projet, plusieurs fois écarté et toujours se représentant, de transformer la ville libre et impériale de Besançon en capitale de la Franche-Comté. L'intrigue (car ce fut vraiment une intrigue et des plus serrées de part et d'autre), débute mystérieusement en 1624 et se poursuit avec des allures de conspiration ou d'opérations stratégiques jusque vers la fin de 1626. Dès que — au moyen de ce qu'en parlant de l'Angleterre d'aujourd'hui on appelle « la cavalerie de saint Georges, » — les Dolois furent en possession de copie des propositions des Bisontins à la cour de Madrid, vite ils agirent auprès de cette cour et d'une façon si éloquente, si habile et si persuasive que leurs rivaux, une fois de plus, furent évincés. Il faut remercier M. Perrod d'avoir publié ce manuscrit qu'il a fait précéder d'une intéressante Introduction de 6 pages ; mais il aurait droit à de plus complètes

félicitations si les documents mis au jour étaient annotés et si une table onomastique avait complété sa brochure.

— Jean Le Vieil, « qui latinisa son nom, suivant la mode de l'époque, et s'appela Vétus », est un personnage bien oublié, au moins à Saint-Amour, son pays d'origine. Quoique Franc-Comtois, c'est-à-dire sujet du roi d'Espagne, Vétus, vers 1550, vint en France où, après avoir professé dans divers collèges, il se consacra à l'éducation de Jacques Bourdin, fils du procureur général au Parlement de Paris. Ce fut l'origine de sa fortune. D'échelon en échelon, il parvint à la présidence du Parlement de Bretagne, et Henri III lui octroya des lettres de noblesse. La *Notice biographique et bibliographique sur le président Jean Vétus et sur ses œuvres* (Lons-le-Saunier, imp. Déclume, in-8 de 7 p. Extr. des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*), due à M. Maurice Perrod, s'arrête à l'année 1593, alors que Vétus n'est mort que vers l'an 1600. Pour la compléter, l'auteur estime qu'il faudrait rechercher en Bretagne et dans l'Orléanais, à Vilefalières, dont Vétus possédait la seigneurie. Avis aux érudits de ces deux régions.

Languedoc. — Les amis et admirateurs d'Alphonse Daudet ne manqueront pas de rechercher le tome vingt-troisième de la septième série des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* qui vient de paraître (Nîmes, imp. A. Chastanier, gr. in-8 de LXXVII-417 p., avec une planche). Là, en effet, ils trouveront de nombreuses pièces en prose et quelques-unes en vers, lesquelles ont vu le jour à l'occasion de l'inauguration à Nîmes, le 8 avril 1900, du monument d'Alphonse Daudet. Parmi les allocutions et discours prononcés alors, il convient de citer ceux de MM. Georges Maurin, Ernest Daudet, Reinaud, Ronjon, Léon Daudet. M. Baptiste Bonnet a fait, en patois du pays (traduit en français), un discours à l'Académie de Nîmes et un deuxième (toujours en patois), au théâtre de cette ville. Mais cet ensemble ne fait pas partie des *Mémoires* proprement dits. Les dits *Mémoires* se composent comme suit : *La Question de l'imprimerie à Avignon en 1444 et 1446*, très intéressante étude de M. Gustave Bayle ; — *L'Académie de Nîmes de 1752 à 1776*, par M. le comte E. de Balincourt ; — *Construction et réparations de l'église de Saint-Gilles*, par M. l'abbé C. Nicolas ; — *Les Criées de Saint-Privat-du-Gard, texte de 1450*, publiées par M. Ed. Bondurand, enfin les *Annales historiques de Bagnols, depuis 1788 jusqu'à 1805*, important travail dû à feu M. Léon Alègre. — N'oublions pas de mentionner, parmi les « pièces liminaires » : *Pour l'épigraphie !* par M. Maurice Maurin ; — *Compte rendu des travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1899*, par M. Marcellin Clavel ; — *Rapport sur le concours d'histoire* (*1899*), par M. l'abbé François Durand ; — et *Comment marchent nos tramways électriques*, par M. Gérard Lavoigne.

Limousin. — Sous le titre de *Variétés corréziennes, notes, éphémérides et documents concernant Tulle et le Bas-Limousin,* (Le Mans, Guinet, in-4 de 23 p.), M. Julien L'Hermitte, archiviste départemental de la Corrèze, a réuni sept articles publiés par lui à diverses époques dans les journaux locaux. On lira surtout avec intérêt une note sur le « point de Tulle » depuis le XVII[e] siècle, une notice nécrologique consacrée à M. A. Vayssière, l'un des prédécesseurs de M. L'Hermitte aux archives de la Corrèze et auteur d'une histoire de *l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem en Limousin*, enfin quelques détails sur *le Félibrige limousin*, c'est-à-dire sur les efforts tentés en ces derniers temps pour empêcher de sombrer la vieille langue de Bernard de Ventadour.

Lorraine. — M. l'abbé A. Vacant fut un excellent prêtre et un prêtre savant. Très au courant du mouvement scientifique, tout en étant professeur au grand séminaire de Nancy il se livrait à des travaux de littérature

et d'érudition ecclésiastiques qui le placèrent au premier rang de la science sacrée, par la sûreté de sa doctrine, l'étendue de ses recherches, sa critique impartiale autant qu'informée et par son style plein de lumière. De ses œuvres citons seulement sa collaboration au *Dictionnaire apologétique* de l'abbé Jaugey, au *Dictionnaire de la Bible* de M. Vigouroux, au *Dictionnaire de théologie catholique* dont il fut le directeur autorisé; les *Études théologiques sur les constitutions du concile du Vatican d'après les actes du concile* (2 vol. in-8). M. Mangenot, chanoine de Nancy, ami du regretté abbé Vacant et l'un des plus distingués collaborateurs du *Polybiblion*, a reçu la mission de Mgr de Nancy de continuer le *Dictionnaire de théologie*. Il sera à la hauteur de sa redoutable tâche. C'est lui-même qui a fait revivre pour ses nombreux amis et admirateurs la physionomie de *l'Abbé Alfred Vacant* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8 de 45 p., avec portrait). « Ces pages, écrit-il, mouillées de nos larmes, sont destinées à retracer fidèlement les traits de sa physionomie intellectuelle et morale et à conserver pieusement parmi nous le souvenir de ses vertus et de ses travaux » (p. 1.). C'est un portrait dessiné par une main de maître, inspiré par un cœur d'ami.

Marche. — La première partie du tome XIII des *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* vient de paraître (Guéret, imp. P. Amiault, in-8 de 311 p., 4 pl.). Malgré son titre, cette société publie surtout des travaux historiques. Dans le volume que nous avons sous les yeux, nous remarquons une note intéressante de M. Pineau sur l'*Origine guérétoise de Mme Ingres* et des *Notes sur les Sociétés populaires de la Creuse pendant la Révolution*, par M. L. Lacrocq; M. le sénateur Villard publie la suite de ses *Notes sur Guéret au* XVIII*e siècle*, et M. Delannoy ajoute une nouvelle cause à sa curieuse galerie des *Procès criminels dans la Marche* sous l'ancien régime; M. Valladeau commence une *Notice historique sur la ville de la Souterraine ;* enfin, M. Z. Toumieux continue la publication d'une étude sur *la Baronnie de la Forge*. Ce dernier auteur poursuit avec une persévérance digne d'un véritable succès la tâche qu'il s'est imposée de longue date d'écrire l'histoire des vieilles familles et de reconstituer le passé féodal de la contrée qu'il habite. Outre le travail ci-dessus mentionné, il vient de publier, en collaboration avec M. l'abbé Bouteiller : *La Seigneurie de Villeneuve, près Vallière* (Limoges, Vve Ducourtieux, in-8 de XI-123 p. et pl.), volume qui fait partie d'une collection consacrée à l'histoire de *Quelques Seigneuries de la Marche, du Limousin et des enclaves poitevines*.

Nivernais. — Le deuxième fascicule du tome IX de la troisième série du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* a paru tout récemment (Nevers, Mazeron, gr. in-8, paginé 145 à 272, avec 6 planches). Ce très intéressant fascicule renferme les travaux suivants : *La Tombe de Serène de Crevant, femme de François II de Chabannes... et de Valentine de Chabannes, leur fille, en l'église de Trucy-l'Orgueilleux, et la tombe de Jacques de Chabannes... dans l'ancienne église de Vergers, commune de Sailly-la-Tour*, par M. Teste ; — *Fragments de l'obituaire de l'église Saint-Martin de Clamecy*, par M. Léon Mirot ; — *Promenades archéologiques à Cosne, Saint-Père, Saint-Laurent, Saint-Verain et environs*, par M. Albert Maron ; — *La Taille et la capitation dans la paroisse de Champvert en 1779*, par M. Gaston Gauthier ; — *Une Statuette de la déesse Epona, près Nevers*, par M. J. de Saint-Venant ; — *Les plus anciennes chartes du Nivernais jusqu'au* X*e siècle*, par M. René de Lespinasse ; — *Abbaye des religieuses bénédictines de Notre-Dame de Nevers*, par M. le chanoine A. Sery.

Normandie. — Il y aurait bien quelques réserves à faire sur l'opinion

que professe M. Ed. Spalikowski, dans sa brochure *Autour de la maison de Corneille* (Paris, Société d'éditions littéraires, in-12 de 69 p.), à propos de *Polyeucte*, et de la sincérité des idées religieuses du grand poète. Médecin et littérateur, M. Spalikowski a-t-il donc oublié, quand il fait un crime à Corneille de vers écrits pendant sa vieillesse et par lui dédiés à la Duparc, combien dans les mœurs de nos anciens auteurs ces poésies sol-disant amoureuses correspondaient peu à la réalité des passions qu'elles exprimaient ! Elles étaient bien plus souvent un jeu d'esprit que les témoins écrits d'un dérèglement de conduite. Quoi qu'il en soit de ces appréciations, la brochure du critique puritain nous offre quelques vers intéressants, et fait preuve d'un véritable culte pour la mémoire de Corneille. Découvrir le manuscrit original ou peu s'en faut, d'une pièce de littérature du grand siècle, qui n'avait été éditée jusqu'à ce jour, que sur des textes fautifs, telle est la bonne fortune échue à M. Maurice Sourriau, professeur à l'Université de Caen. Une autre chance était réservée à l'heureux chercheur. Le manuscrit tombé entre ses mains contient des notes de police qui, selon toute probabilité, ont été rédigées pour Fouquet et par son ordre.

— Dans sa préface, M. Souriau, le nouvel éditeur du *Voyage d'Encausse, fait par Messieurs Chappelle et Bachaumont* (Caen, Jouan, in-8 de 119 p.), démontre par des raisons ingénieusement déduites, qu'il s'agit de la meilleure version de l'œuvre à laquelle ont collaboré Chapelle et Bachaumont. En donnant un texte critique, et probablement un texte revu par les auteurs, de cette production de la littérature amusante du grand siècle, M. Souriau a bien mérité de l'histoire des lettres françaises.

Poitou. — Le distingué directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, M. René Vallette, publie dix-sept *lettres inédites d'Henri IV à M. de la Lardière, l'un de ses lieutenants en Bas-Poitou* (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 15 p.). Tirées des archives du général vicomte de Mornac, elles témoignent de la fidélité et de la bravoure dont La Lardière fit preuve au service de ce prince. La première est datee du 3 mars 1582 et la dernière du 6 septembre 1591.

— Le même M. René Vallette vient de consacrer un numero tout entier de sa *Revue du Bas-Poitou* à son ancien et éminent collaborateur *M. Octave de Rochebrune* et à *son œuvre*. Ce numéro, qui contient des pages inédites de Paul Baudry, de MM. de Rochebrune, Lefort, Eudel et autres, est accompagné de nombreuses illustrations, et notamment d'un magnifique portrait du maître aquafortiste, gravé par Fabien Alasonnière.

Angleterre. — *The Ideal* (Londres, George Newnes) est une revue d'art trimestrielle que son haut prix ne rendra malheureusement accessible qu'à un petit nombre d'amateurs. Chaque numéro coûtera en effet dix guinées et l'abonnement annuel trente-huit guinées. C'est par la beauté des reproductions qu'elle se distinguera surtout des recueils analogues. Le choix des illustrations est confié à M. A. G. Temple, que sa situation de directeur de la Guildhall art Gallery de Londres désignait à cet office.

Belgique. — Le P. Castelein donne, sous ce titre : *La Méthode des sciences historiques* (Namur, Roux fils, in-8 de 96 p.), la partie de son traité de logique qui regarde la méthode historique.

— Le P. Van den Gheyn, conservateur à la section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles, a publié le premier volume du *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique* (Bruxelles, Lamertin, in-8 de xv-592 p.). Ce volume contient, sous le titre : *Écriture sainte et Liturgie*, les 900 premiers codices de l'inventaire. Le savant auteur expose dans sa préface la méthode qu'il a adoptée.

— Dom Maur Wolter, le fondateur de l'abbaye et de la congrégation de Beuron, avait publié sous le titre de : *Praecipua elementa vitae monasticae*, un exposé des principes sur lesquels repose tout monastère bénédictin. On y retrouve l'esprit de Dom Guéranger. Un moine de Maredsous vient de nous donner une traduction de cet intéressant travail ascétique (*La Vie monastique. Ses principes essentiels*, Bruges, Desclée, in-12 de 190 p.).

— M. Brants, professeur à l'Université de Louvain, a publié un Supplément à la *Bibliographie de l'Université, 1899-1901* (Louvain, Peeters, in-8 de 74 p.), où il donne le relevé des travaux du corps professoral. La *Bibligraphie* elle-même avait paru en 1899 et formait un volume de 386 pages.

— M. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, donne une réédition de sa *Bibliographie de l'histoire de Belgique* sous ce titre : *Catalogue méthodique et chronologique des sources des ouvrages principaux relatifs à l'histoire de tous les Pays-Bas jusqu'en 1598 et à l'histoire de Belgique jusqu'en 1830* (Bruxelles, Lamertin, in-8 de XII-210 p.).

— Signalons une nouvelle étude de Dom G. Morin : *Le Symbole de saint Athanase et son premier témoin, saint Césaire d'Arles* (*Revue bénédictine*, octobre 1901, p. 338-363). Après un examen minutieux du sujet, l'auteur constate de frappantes analogies de rythme et d'expressions entre le Symbole et les œuvres de saint Césaire. Ce n'est pas assez pour l'attribuer à l'évêque d'Arles. Mais il y a là une indication qui peut guider les critiques.

ITALIE. — M. Paul Sabatier continue, avec une louable persévérance, la série de ses œuvres franciscaines. Aujourd'hui, sous le titre : *Opuscules de critique historique* (fasc. I). *Regula antiqua fratrum et sororum de pœnitentia seu tertii ordinis sancti Francisci* (Paris, Fischbacher, in-8 de 30 p.), publie pour la première fois, une Règle du tiers ordre franciscain, remontant à ses origines, et dans « un esprit purement scientifique. » Il a eu la bonne fortune de découvrir ce précieux document manuscrit sous le n° XX de la bibliothèque du couvent de Capistran (Abruzzes). Il ne croit pas qu'il ait été écrit de la main de saint François, et, au moyen de la critique soit interne soit externe de la pièce, il pense que ce mémorial aurait été rédigé à une date postérieure au 30 mars 1228 et antérieure au 21 novembre 1234. En établissant le texte, M. Sabatier a cru devoir employer l'orthographe actuelle, ce que nous regrettons, comme nous avons déjà eu l'occasion de le lui signaler pour d'autres manuscrits édités par lui. Il s'est abstenu de toute note explicative sur les expressions spéciales du mémorial, à cause, dit-il, de l'extrême difficulté qu'elles présentent. Telle quelle, cette publication est un fait considérable pour l'étude de la règle primitive des tertiaires franciscains et pour l'histoire de la formation progressive de l'ordre.

— La plaquette : *Una santa Palermitana venerata dai maomettani à Tunisi*, par M. Salvatore Romano (Palermo, tip. « Lo Statuto », in-8 de 13 p.), explique, avec documents à l'appui, comment sainte Olive, de descendance italienne, illustre, fut, lors des invasions barbares du ve siècle, emmenée comme captive en Afrique, où maintenant une mosquée porte son nom et est vénérée par les mahométans eux-mêmes.

— Dom Amelli, prieur du Mont-Cassin, a édité, d'après un manuscrit de la célèbre abbaye, un traité inédit de saint Jérôme : *De visione Esaiae* (tip. di Montecassino, in-8 de XXIV-24 p., avec deux fac-simile). Dom Germain Morin étudie ce document dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain (octobre 1901, p. 810-827). Il y voit un *tractatus* ou homélie de saint Jérôme, et non l'opuscule de ce Docteur, dicté en 381 à Constantinople, comme

l'avait fait le savant éditeur. Cette allocution, qui vise l'origénisme, a dû être prononcée vraisemblablement en 402, au plus fort de la lutte contre cette hérésie.

États-Unis. — On sait quelle organisation intelligente et pratique est celle de la Bibliothèque publique de Boston; avec son système de « sections » établies dans les différentes parties de la ville, d'expositions temporaires nombreuses et variées, elle nous semble une des mieux comprises qui existent. Ceux qui président à ses destinées travaillent cependant sans relâche à l'améliorer et à la développer. C'est ce dont le 49e rapport annuel, relatif à l'année 1900-1901 (*Annual Report of the Trustees of the Public Library of the city of Boston 1900-1901*. Boston, Municipal Printing Office, in-8 de 154 p.) fournit la preuve; la lecture de ce volumineux document témoigne d'une activité et d'une continuité de travail admirables. Puisse-t-elle suggérer quelques idées nouvelles aux administrateurs de nos bibliothèques françaises!

— Au lecteur désireux de se renseigner sur Porto-Rico, signalons l'intéressante bibliographie dressée par M. A. P. C. Griffin dans la série des répertoires bibliographiques rédigés par la Bibliothèque du Congrès à Washington (*A List of Books — with references to Periodicals — on Porto-Rico*. Washington, Government Printing Office, in-8 de 55 p.). C'est simplement le catalogue de ce que la bibliothèque possède sur le sujet; mais il s'y trouve nombre d'ouvrages édités à Porto-Rico même, et c'est là ce qui fait la valeur de cette série, dans laquelle figurent très peu d'ouvrages ou d'articles écrits en français. Mais pourquoi, dans cet excellent travail, mentionner (p. 33) un résumé du voyage de M. Claine aux Antilles espagnoles, sans chercher à donner le titre du travail complet? Pourquoi signaler à la fois dans les deux premiers chapitres l'étude de M. Sievers, intitulée *Zur Kenntniss Puerto-Ricos*, et la signaler ici avec (p. 26), là sans nom d'auteur (p. 34)? Pourquoi ne pas parler du livre de M. É. Reclus sur les Antilles, que possede certainement la Bibliothèque du Congrès? Ce sont là de petites inadvertances qu'il conviendra de faire disparaître à un prochain tirage.

— Les éditeurs Funk et Wagnalls, de New York, entreprennent la publication d'une *Jewish Encyclopedia* consacrée à l'histoire, à la religion, à la littérature et aux mœurs du peuple juif. L'ouvrage comprendra douze volumes. Le premier vient de paraître (in-4 de 761 p.). Le Dr Singer, promoteur de cette entreprise, pousse beaucoup à la création d'une Université juive à New York.

Publications nouvelles. — *La Prière liturgique. La Prière pour les morts*, par le R. P. Dom Cabrol (in-32, Oudin). — *L'Ordre surnaturel et le Devoir chrétien*, par le R. P. T. Bourgeois (in-12, Lethielleux). — *Le Devoir du chrétien dans les jours d'épreuve et de combat*, par le P. C. Daniel (in-32 Téqui). — *Méthode pour converser avec Dieu, suivie du bon emploi du temps*, par le P. M. Boutauld (in-32, Téqui). — *Traité de la véritable oraison d'après les principes de saint Thomas*, par le R. P. A. Massoulié (2 vol. in-12, Lethielleux). — *Le Christ Jésus. Instructions d'apologétique*, par L. Désert (in-18, Poussielgue). — *Constitution de l'Église, conférences apologétiques*, par l'abbé R. Planeix (in-12, Lethielleux). — *Tractatus de beatissima Virgine Maria mater Dei*, auctore A.-M. Lépicier (in-8, Lethielleux). — *Nos morts. Au ciel, ils nous voient, ils nous aiment, ils nous gardent*, par l'abbé J.-A. Chollet (in-16, Lethielleux). — *Les Noms des saints, ou les Noms de baptême et la dévotion aux saints*, par le R. P. A. Deschamps (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *La*

Tradition romaine sur la succession des formes du testament devant l'histoire comparative, par E. Lambert (in-8, Giard et Brière). — *Essai sur le gouvernement local en Angleterre*, par Ed. Jenks (in-12, Giard et Brière). — *Introduction à l'étude du droit constitutionnel*, par A.-V. Dicey (in-8, Giard et Brière). — *Code manuel du propriétaire agriculteur*, par M. D. Zolla (in-12, Giard et Brière). — *Bail à loyer. Commentaire par article du code civil, avec la doctrine des différents auteurs, les arrêts des cours*, par A. d'Hooghe (in-8, Chevallier-Marescq). — *Les Accidents du travail*, par H. Ferrette et le Dr E. Laval (in-12, Giard et Brière). — *Un An de justice*, par H. Varennes (in-12, Garnier). — *Elementa philosophiae scholasticae*, auctore Dr. S. Reinstadler (in-12, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Questions de philosophie morale et sociale*, par J. P. Durand (de Gros) (in-12, Alcan). — *La Philosophie russe contemporaine*, par Ossip-Lourié (in-8, Alcan). — *La Logique de Leibniz, d'après des documents inédits*, par L. Couturat (in-8, Alcan). — *Les Cahiers de l'instruction publique en 1789*, par L. Bourrilly (in-12, Delagrave). — *Au sortir de l'école. Les Patronages*, par M. Turmann (in-12, Lecoffre). — *Le Livre de mariage et de famille*, par l'abbé F. Lapeyrade (in-32, Téqui). — *Une Maison bien tenue. Conseils aux jeunes maîtresses de maison*, par M. Delorme (in-12, Colin et Cie). — *Les Doctrines économiques et sociales du marquis de Mirabeau dans « l'Ami des hommes »*, par L. Brocard (in-12, (Giard et Brière). — *Le Caractère et la méthode logique de l'économie politique*, par J.-E. Cairnes (in-8, Giard et Brière). — *Excursion dans le domaine du socialisme, dangers du collectivisme, bienfaits de l'humanitarisme. Suivi d'un projet d'institution de colonies agricoles en France*, par J. Fleury (in-12, Giard et Brière). — *L'Humanité et la patrie*, par A. Naquet (in-12, Stock). — *Le Conseiller de la jeune femme (mères et nourrices)*, par le Dr L. Cassine (in-16 cart., Société d'éditions scientifiques). — *Le Transformisme médical. L'Évolution physiologique (thérapeutique rationnelle)*, par le Dr H. Grasset (in-12, Société d'éditions scientifiques). — *Les Maladies de l'orientation et de l'équilibre*, par J. Grasset (in-8 cart., Alcan). — *Les Femmes docteurs en médecine dans tous les pays*, par H. Fontanges (in-12, Alliance coopérative du livre). — *La Basse-cour et ce qu'on en peut tirer*, par J. Rousseau (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *La Psychophysique*, par M. Foucault (in-8, Alcan). — *Cours de mathématiques à l'usage des élèves architectes et ingénieurs*, professé à l'École des beaux-arts par C. Bourlet (in-8, Naud). — *Les Applications pratiques des ondes électriques, télégraphie sans fil, télégraphie avec conducteur. Éclairage. Commande à distance*, par A. Turpain (in-8, Naud). — *Du Sentiment artistique dans la morale de Montaigne*, par É. Ruel (in-8, Hachette). — *Science et éducation, discours et notices académiques*, par M. Berthelot (in-12, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Vocabulaire étymologique de la langue grecque et de la langue latine*, par D. Laurent et G. Hartmann (in-16 cart., Delagrave). — *Les Noms de lieu romans en France et à l'étranger*, par le Dr J. Meynier (in-8, Besançon, Dodivers). — *Histoire des croyances, superstitions, mœurs, usages et coutumes (selon le plan du Décalogue)*, par F. Nicolaÿ (3 vol. in-8, Retaux). — *Bourdaloue, histoire critique de sa prédication, d'après les notes de ses auditeurs et les témoignages contemporains*, par le R. P. E. Griselle (2 vol. gr. in-8. Société française d'imprimerie et de librairie). — *Au Pays des ajoncs*, poésies, par G. Vicaire (in-12, Leclerc). — *Les Pêcheurs de Galilée*, par A. Campaux (in-8, Lethielleux). — *Bruyères et lilas, douse gerbes de douse sonnets*, par R. Kerviler (in-12, Rennes, Caillière). — *Devant le rideau*, par N.-M. Bernardin (in-12, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Les Oberlé*, par R. Bazin (in-12, Calmann Lévy). — *Père*, par A. Lichtenberger (in-12, Plon-

Nourrit). — *Foyer détruit*, par J. Lefèvre (in-16, Perrin). — *Dans la steppe. Recits de la vie des vagabonds*, par M. Gorki ; trad. par S.-M. Persky (in-12, Perrin). — *Les Dames de Kermor*, par T. Cahu (in-12, Flammarion). — *La Colonne*, par L. Descaves (in-12, Stock). — *Le Nouveau Candide*, par P. Brulat (in-12, Villerelle). — *Contes amoureux*, par C. Grandmougin (in-12, Chamuel). — *Rancune*, par M. Donal (in-12, Henri Gautier). — *Pour être riche*, par J. France (in-12, Henri Gautier). — *Grande Sœur*, par M. Aigueperse (in-12, Abbeville, Paillart). — *La Marquise Sabine*, par M. Aigueperse (in-12, Abbeville, Paillart). — *Au-dessus de l'abîme*, par M. Le Beaumont (in-12, Abbeville, Paillart). — *Les Hommes de proie*, par J. de Lias (in-12, Abbeville, Paillart). — *Histoire de la littérature juive d'après G. Karpelès*, par J. Bloch et E. Lévy (in-8, Leroux). — *L'Enéide* de Virgile, traduite en vers français par Alphée Mothean (in-12, Perrin). — *Essai sur Taine; son œuvre et son influence, d'après des documents inédits*, par V. Giraud (in-12, Hachette). — *Notes de voyages. Impressions et souvenirs*, par le comte de Chabot (in-8, Société française d'imprimerie et de librairie). — *L'Inde tamoule*, par P. Suau (in-8, Oudin).— *Bernardi I. Speculum monachorum*, denuo edidit P. H. Walter (in-12, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Mgr Midon, évêque d'Osaka*, par l'abbé Marin (in-8, Lethielleux). — *Sœur Amélie-Marie Fristel*, par Th. Guiné (in-8, Vannes, Lafolye). — *Le Parlement de Paris. Son rôle politique depuis le règne de Charles VII jusqu'à la Révolution*, par E. Glasson (2 vol. in-8, Hachette). — *Catinat. L'Homme et la vie (1637-1712)*, par E. de Broglie (in-12, Lecoffre). — *Les Chouans de la Mayenne, 1792-1796*, par J. Morvan (in-8, Calmann Lévy). — *Notes et Souvenirs*, par V. Duruy (2 vol. in-8, Hachette). — *Projets et tentatives de débarquements aux Iles britanniques*, par E. Desbrières. T. III (in-8, Chapelot). — *La Vie militaire sous le premier Empire*, par E. Blaze (in-12, Garnier). — *L'Artillerie de campagne, 1792-1901. Étude tactique*, par J. Campana (in-8, Berger-Levrault). — *Études d'histoire maritime*, par M. Loir (in-12, Berger-Levrault). — *Le Jansénisme dans l'ancien diocèse de Vence*, par J. Doublet (in-8, A. Picard et fils). — *Ministres et hommes d'État. Disraéli*, par M. Courcelle (in-12, Alcan).

Collection « Science et Religion », *études sur le temps présent. Série historique publiée sous les auspices de la Société bibliographique.* (Paris, Bloud, vol. in-16) : *La Révolution française et l'Enseignement national*, 1789-1802, par le chanoine E. Allain. — *L'Église et l'Enseignement populaire sous l'ancien régime*, par le même. — *D'où viennent les moines ?* par le R. P. Dom Besse. — *Petites Religions d'Amérique. Les Cures divines, le spiritisme*, par le baron Carra de Vaux. — *Le Catholicisme dans les pays scandinaves*, par l'abbé L. Crouzil (2 vol.). — *Les Juifs en France, avant et depuis la Révolution ; comment ils ont conquis l'égalité*, par J. Denais-Darnays. — *Le Christianisme au pays de Ménélik*, par J.-L. Gondal. — *La Première Année sainte du XIXe siècle. Le Jubilé de 1825*, par Geoffroy de Grandmaison. Visenot.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Les Portraits de l'enfant*, par Ch. Moreau-Vauthier. Paris, Hachette, s. d. (1902), gr. in-8 de 397 p., illustré de 20 héliogravures et de 284 grav. Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr. — 2. *Les Évasions célèbres*, par A. Paris. Paris, Hachette, s. d. (1902), gr. in-8 de 296 p., illustré de 12 planches en couleurs et de 12 grav. en noir. Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr. — 3. *L'Empire colonial de la France. L'Indo-Chine*, par Gervais-Courtellemont et Vandelet. Paris, Firmin-Didot ; Challamel, s. d. (1902), gr. in-4 de xv-195 p., illustré. Broché, 22 fr. ; cartonné, 27 fr. — 4. *La France au dehors. Les Missions catholiques françaises au* xix*e siècle*, publiées sous la direction du P. J.-B. Piolet, S. J., avec la collaboration de toutes les Sociétés de Mission. I. *Missions d'Orient*. II. *Abyssinie, Inde, Indo-Chine*. Paris, Colin et Cie, s. d. (1901-1902). 2 vol. gr. in-8 de xcvi-430 et 510 p., ornés de 428 grav. et 33 pl. Chaque vol., broché, 12 fr. ; relié, 18 fr. — 5. *Mission saharienne Foureau-Lamy. D'Alger au Congo par le Tchad*, par F. Foureau. Paris, Masson, 1902, in-8 carré de 831 p., avec 170 fig., d'après les photogr. de l'auteur et une carte. Broché, 12 fr. ; cartonné, 15 fr. — 6. *Voyage de la « Belgica ». Quinze mois dans l'Antarctique*, par le commandant Adrien de Gerlache. Préface par Élisée Reclus. Paris, Hachette, 1902, gr. in-8 de v-292 p., avec 106 illustrations et une carte. Broché, 10 fr. ; relié, 15 fr. — 7. *Nos Misssions françaises. L'Inde Tamoule*, par le R. P. Pierre Suau. Paris, Oudin, s. d. (1901), gr. in-8 de 248 p., avec 130 illustrations d'après les photographies de l'auteur et une carte. Broché, 7 fr. 50; rel. percaline, plaques spéciales, 10 fr. — 8. *Le Village aérien. Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1902), gr. in-8 de 234 et 218 p., illustré de 70 dessins, 12 grav. chromo-typographiques et 2 cartes. Broché, 9 fr. ; relié, 14 fr. Édition in-18. 2 vol. de 347 et 332 p., illustrations de G. Roux. Chaque vol., 3 fr. — 9. *Nos petites Grand'Mères. La Jeune Fille au* xviii*e siècle*, par Léo Claretie. Tours, Mame, s. d. (1902), in-4 de 318 p., illustré de 128 grav. et d'un frontispice en couleurs. Relié percaline, avec sujets en couleurs, 10 fr. — 10. *Cigale en Chine*, par Paul d'Ivoi. Paris, Combet, s. d. (1902), gr. in-8 relié de 462 p., illustré de 115 grav. en noir et en couleurs. Broché, 10 fr. ; relié toile, plaques couleurs, tr. dorées, 12 fr — 11. *La Mort de l'Aigle*, par Paul Éric. Paris, Combet, s. d. (1902), gr. in-4 de 395 p., illustré de 108 dessins. Broché, 9 fr. ; relié toile, plaques couleurs, tr. dorées, 11 fr. — 12. *Le Capitaine Casse-Cou*, par L. Boussenard. Paris, Combet, s. d. (1902), in-8 de 366 p., illustré de nombreuses grav. Broché, 8 fr. ; relié toile, plaques or et noir, tr. dorées, 10 fr. — 13. *La France chevaleresque*, par Gérard de Beauregard. Tours, Mame, s. d. (1902), petit in-folio de 320 p., orné de 56 grav. Broché, 7 fr. ; relié percaline en noir et or, tr. dorées, 9 fr. — 14. *A l'Assaut de l'Asie. La Conquête européenne en Asie*, par G. Saint-Yves. Tours, Mame, s. d. (1902), in-4 de 398 p., orné de 125 grav. Broché, 5 fr. 75 ; relié percaline, ornements en noir et or, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50. — 15. *Contes d'Orient*, par Guéchot. Paris, Colin et Cie, 1902, in-4 de 218 p., orné de 78 grav. en noir et 8 planches hors texte, tirées en bistre ; relié toile, tr. dorées, 7 fr. — 16. *Imitation de l'Enfant Jésus, légendes et méditations enfantines*, texte et dessins par Marie Agnès. Paris, Oudin, 1902, in-4 de 96 p., avec 21 grav., cartonné, 5 fr. — 17. *Un Demi-Siècle de notre histoire, 1848-1900,* par Victor Canet. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, Société de Saint-Augustin, s. d. (1902), gr. in-8 de viii-496 p., illustré de 103 grav. Broché, 5 fr. — 18. *La Canne du grand-oncle. La Foux-aux-Roses*, par A. Mouans. Paris, Hetzel, s. d. (1902), in-8 de 240 p., illustrations de J. Geoffroy. Broché, 4 fr. 50 ; cartonné toile, plaques spéciales, tr. dorées, 6 fr. — 19. *Tante Lolotte*, par B.-A. Jeanroy. Paris, Hachette, 1902, gr. in-8 de 269 p., illustré de 55 vignettes dessinées par E. Grobet. Broché, 4 fr. ;

relié, 6 fr. — 20. *La Maison des Roses*, par May-Armand Blanc. Paris, Hachette, s. d. (1902), in-16 de 292 p., illustré de 34 grav. d'après S. Macchiati. Broché, 3 fr. 50 ; cartonné, 5 fr. — 21. *Collier-d'Or*, par Daniel Laumonier. Tours, Mame, s. d. (1902), in-4 de 277 p., orné de 30 grav. Broché, 3 fr. 50 ; relié percaline, plaques spéciales, tr. dorées, 7 fr. — 22. *Choses de guerre et Gens d'épée*. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1900, gr. in-8 de 300 p., illustré de 44 grav. Broché, 2 fr. 50.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs*, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1901*. Paris, Hachette, gr. in-4 de 626 p. et 422 p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1901*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr. ; reliés, 26 fr. — 3. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis*. 35e année. Nouv. série. Tomes XII et XIII. Paris, Hetzel, 1901, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec 250 grav. Brochés, Paris, 14 fr. ; départements 16 fr. ; Union postale, 17 fr. ; cartonnés, 18 fr. ; reliés, 20 fr. — 4. *Mon Journal, 1900-1901*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1901, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr. ; cart., 10 fr. — 5. *Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières*, 13e année, 1901. Paris, A. Colin et Cie, 2 vol. gr. in-8 de chacun 315 p., avec de nomb. illust. en noir et en couleurs et un Supplément illustré. Brochés, les 2 vol. 6 fr. ; reliés, tr. dorés, 10 fr. — 5. *L'Ouvrier, journal illustré de lectures catholiques récréatives*. 39e année. Paris, Henri Gautier, 1900-1901, in-4 de 835 p., avec grav. Broché, 6 fr. ; cart. toile, 7 fr. 50. — 7. *Les Veillées des chaumières, journal illustré de lectures catholiques recréatives*. 23e année. Paris, Henri Gautier, 1900-1901, in-4 de 835 p., avec grav. Broché, 6 fr. ; cart. toile, 7 fr. 50. — 8. *Le Musée des enfants* (15e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1901, in-4 de 384 p., nombr. illust. Broché, 6 fr. — 9. *Le Musée des jeunes filles* (12e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1901, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 10. *La Tour d'Auvergne*, par Georges Montorgueil. Paris, Combet, s. d. (1902), album gr. in-4 de 80 p., illustré de 40 aquarelles. Broché, 12 fr. ; relié toile, plaques couleurs, fers spéciaux, tr. dorées, 14 fr. — 11. *Napoléon, l'Impératrice, la Garde*, par Fabre et Job. Paris, Hachette, s. d. (1902), album de découpages, in-4 oblong, grav. en couleurs. Cartonné, 1 fr. 50. — 12. *Le Prince Muguet*, par Jacquin et Guou. Paris, Hachette, s. d. (1902) album in-4, grav. en couleurs, cartonné, 2 fr. 50. — 13. *Mlle Frisson et le Bouillant Achille*, par Un Papa, Paris, Hetzel, s. d. (1902) in-8 de 22 p., avec 33 dessins par L. Froelich. Bradel, 2 fr. ; cartonné, 4 fr. — 14. *Vingt Fables* de La Fontaine. Paris, Hetzel, s. d. (1902), in-8 de 48 p., illustrations d'Eugène Lambert. Broché, 2 fr. ; cartonné toile, 4 fr. — 15. *Chez les Fourmis*. Paris, Hetzel, s. d. (1902) in-8 de 7 p., et 7 compositions en couleurs. Cartonné, 1 fr. — 16. *A. B. C.*, par Jean Bedel. Paris, Colin et Cie, s. d. (1902), album in-4 de 32 p., avec grav. en noir et en couleurs. Cartonné, 1 fr. 50.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la Jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette, 1902. Vol. in-8 jésus à 7 fr., brochés ; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Le Rubis de Lapérouse*, par G. de Beauregard, illustré de 68 grav. dessinées par Alfred Paris, 290 p. — 2. *Un Mousse de Surcouf*, par Pierre Maël, illustré de 50 grav. dessinées par A. Paris, 298 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8 illustrée. Vol. à 7 fr., brochés ; cartonnés plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe. Colette en Rhodésia. La Guerre au Transvaal*, par André Laurie, avec 47 illustrations (24 compositions de L. Benett et Panorama du Transvaal), 334 p. — 2. *Pour l'honneur*, par Pierre Perrault, illustré par Paul Destez, 403 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4 carré, publiée par la maison Mame, de Tours, 1902 ; relié percaline, plaque spéciale en or et en noir, bisautée, tr. dorées, 5 fr. — 1. *Histoires de pauvres gens. Le Guide l'Empereur*, par René Bazin, illustré de 15 grav., 158 p. — 2. *Le Théâtre bleu*, par Henry de Brisay, illustré de 38 grav., 105 p.

VI. — Bibliothèques des écoles et des familles, publiée par la maison

Hachette. **1re série**, 1901. Vol. gr. in-8 ; 3 fr., brochés : cartonnés, 4 fr. 60. — 1. *Le Fakir*, par Nicol Meyra, illustré de 26 dessins par W. de Dodge, 300 p. — 2. *Jeanne la Rousse*, par le commandant Stany, illustré de 47 grav., 303 p.

VII. — **Bibliothèque des écoles et des familles**, publiée par la maison Hachette. **2e série**. 1901. Vol. in-8 ; 2 fr., brochés ; 3 fr., cartonnés. — 1. *Les Deux Henri*, par F. Deschamps, illustré de 48 grav., d'après les dessins de Vogel, 231 p. — 2. *Un Ancêtre de Gavroche*, par A. Dourliac, illustré de 46 grav. dessinées par Ed. Zier, 235 p. — 3. *L'Amour maternel chez les animaux*, par E. Menault, illustré de 78 grav. par A. Mesnil, 224 p.

VIII. — **Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents**, publiée par la maison Hachette, 1902. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. reliés. — 1. *Tante Picot*, par G. du Planty, illustré de 40 vignettes par Édouard Zier, 255 p. — 2. *Le Secret des Tilleuls*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 41 vignettes par Dautriac, 277 p.

IX. — **Bibliothèque du « Petit Français »**, publiée par la maison A. Colin et Cie. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Le Capitaine Henriot*, par Achille Melandri, illustré par José Roy, 276 p. — 2. *Au Clair de la lune*, par R. Candiani, illustré de nombr. grav., 261 p.

X. — **Petite Bibliothèque blanche**, publiée par la maison Hetzel, 1902. Vol. in-16. Brochés, 1 fr. 60 ; cartonnés toile, genre aquarelle, tr. dorées, 2 fr. 25. — 1. *Les Bonnes Idées de Mlle Rose. Les Enfants au ballon élastique*, par J. Lermont, illustré par Édouard Detaille, 126 p. — 2. *Blanchette et Capitaine*, par J. Anceaux, illustré par J. Geoffroy, 127 p.

I. — 1. — Il y a deux ans, la librairie Hachette remportait un gros succès d'étrennes avec un charmant livre, *l'Image de la femme*, vrai musée de gravures délicieuses. *Les Portraits de l'enfant*, qu'elle nous donne cette année, volume identique au précédent par le plan et les proportions, nous semblent destinés à un succès plus considérable encore. Jamais sujet plus attrayant n'avait été traité avec cette ampleur et ce luxe. Il y a presque à chacune de ces quatre cents pages de quoi captiver l'attention des artistes aussi bien que des enfants et de leurs parents. Quel trésor de jolis sourires et de naïves attitudes ! Et comme il est intéressant pour nous de surprendre dans leurs gauches et incertains débuts tant d'hommes et de femmes illustres ! car l'histoire, en un pareil travail, ne peut perdre ses droits, et ce sont tout naturellement les familles les plus connues et les plus glorieuses qui sont ici le plus largement représentées. Mais nous pouvons remonter plus haut, et l'excellente méthode de classement adoptée par l'auteur nous permet d'ébaucher toute une philosophie d'art à propos de ces enfantines images. Voyez ces portraits égyptiens, ces statuettes au profil grêle, puis les figurines helléniques et latines ; l'âme de l'enfant y sommeille encore, et la gaucherie exquise de ses mouvements ne sait pas réjouir les artistes. Ce sont les peintres et les sculpteurs chrétiens du moyen âge qui ont eu les premiers l'intelligence profonde de l'enfance ; Jésus, aux bras de la Madone, reproduit et embellit divinement les gestes joyeux et tendres de nos poupons ; et les anges, à ses côtés, imitent ses attitudes joyeuses. L'art des portraitistes vient de naître. L'Italie, avec son sens admirable de la beauté,

mais aussi avec un excès de style; l'Espagne, avec une observation plus ardente; les Flandres, avec leur bonhomie familière et leur fidélité minutieuse; la France, avec tout son esprit; l'Angleterre, avec toute son élégance et sa passion, préparent la vie de l'art contemporain, à qui l'enfant peut enseigner tant de choses. Mais regardez-les dans ce livre, les jolis yeux, les bouches innocentes, les mains potelées et maladroites; les plus grands peintres n'ont été satisfaits que lorsqu'ils ont pu rendre exactement ces petits êtres si voisins de la nature, et qui protestent, hélas! trop peu de temps, contre nos conventions! Les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Léonard, de Vélasquez et de Murillo, de Franz Hals et de Van Dyck, de Greuze et de David, de Gainsborough, de Reynolds et de Lawrence sont là, luttant de charme et de souplesse, de malice, de rêverie douce et d'éloquence; quant aux contemporains, très nombreux, que peut-on leur demander de mieux que de ne point nous paraître trop inférieurs à leurs redoutables modèles? Le texte est vivant, instructif et varié; on y sent la main d'un homme de goût et d'un artiste; volontiers il se répand en anecdotes, et peut-être nous parle-t-il moins des enfants que de leurs peintres; en sorte que, peu à peu, suivant de page en page tant de séduisants minois, nous nous trouvons, grâce à leur commentaire, connaître toute une histoire de la peinture qui, pour être présentée à bâtons rompus, n'en est pas moins d'une critique saine et d'une excellente information.

2. — *Les Évasions célèbres*, voilà un ouvrage, qui offre une lecture passionnante, d'autant que la plupart des récits qu'il contient sont dus aux acteurs de ces émouvants épisodes, et qu'ils sont accompagnés de dessins en couleurs où Alfred Paris a traduit en tableaux saisissants les principales scènes. On peut dire que chaque pays est ici représenté : l'Italie avec Benvenuto Cellini et Casanova; l'Angleterre avec les Stuarts; la Hollande avec Grotius; l'Allemagne avec le baron de Trenck, la Pologne avec Stanislas Leczinski et les héros de l'indépendance. Mais c'est la France qui tient la plus grande place : Attila au VIe siècle; Caumont de la Force et Charles de Guise au XVIe; Marie de Médicis, Isaac Arnauld, le cardinal de Rez, Quiquéran de Beaujeu, Jean Bart et le chevalier de Forbin, Duguay-Trouin, au XVIIe; l'abbé comte de Bucquoy sous Louis XIV; Latude sous Louis XV; le chevalier de Pontgibaud sous Louis XVI; le marquis d'Andigné et le comte de Suzannet sous la Révolution; les prisonniers du ponton *l'Argonaute* en 1810; Bernard Masson et ses camarades pendant la guerre d'Espagne, en 1813; le colonel de Richemont en 1809; un Français prisonnier en Angleterre en 1810; le comte de Lavalette en 1815; Louis-Napoléon en 1846; le général Ducrot en 1870; trois sous-officiers français prisonniers en Allemagne en 1871; enfin, Henri Rochefort nous raconte (*Aventures*

de ma vie) sa tentative d'évasion du fort Bayard, près de La Rochelle, et son évasion de Nouméa en mars 1874.

3. — L'an dernier, à cette place même, nous disions beaucoup de bien du superbe volume consacré par les éditeurs Firmin-Didot et Augustin Challamel à Madagascar, à l'île Bourbon et à Obock et Djibouti. A cette première partie de *l'Empire colonial de la France*, voici que fait suite un nouveau volume, non moins beau, relatif à *l'Indo-Chine* ; M. Gervais-Courtellemont en a, avec son goût coutumier, dirigé l'illustration, exclusivement documentaire, qui est admirable, et il a, avec M. Vandelet et des collaborateurs anonymes, rédigé un texte qu'on lit sans fatigue et même avec plaisir. A notre avis, les gravures sont supérieures au texte, abstraction faite toutefois de l'excellente préface écrite par M. Marcel Dubois pour ce beau volume. Comment notre Indo-Chine est « sinon une revanche, du moins la plus belle compensation de la perte de l'Inde » ; pourquoi elle mérite la sollicitude passionnée de la mère-patrie : voilà ce que le savant professeur a exposé avec une maîtrise incomparable. « Il est, en somme, conclut M. Marcel Dubois, peu de colonies qui soient mieux et plus immédiatement capables de mettre leurs facultés productives en harmonie avec celles de la métropole. » C'est ce dont se convaincront tous ceux qui liront le texte et étudieront avec soin les illustrations de ce nouveau volume, dont l'intérêt n'est nullement inférieur à celui de son aîné.

4. — Depuis l'année 1874, date à laquelle le regretté abbé Durand a publié son intéressant mais trop court volume sur *les Missions catholiques*, aucun ouvrage d'ensemble n'a été entrepris sur l'œuvre admirable d'évangélisation exécutée sur tous les points du globe par de pieux et vaillants missionnaires. Un tel ouvrage, donnant l'état exact des positions occupées à la fin du XIXe siècle par la courageuse armée des propagateurs de la bonne parole, rendrait des services à plus d'un point de vue, et nombre de bons esprits s'étonnent qne personne n'en ait encore entrepris la rédaction. C'est en effet d'une partie seulement des missions catholiques, — d'une partie très importante, il est vrai, — c'est des *Missions catholiques françaises* que le R. P. Piolet, un missionnaire lui-même, a résolu de retracer l'histoire durant l'époque contemporaine et de montrer la situation exacte au début du XXe siècle. — Au moment où, de différents côtés, on ne semble que trop porté à oublier les services rendus par nos missionnaires à la civilisation et à la France, il n'est pas sans intérêt de rappeler aux uns, de faire connaître à d'autres quelle œuvre admirable est celle que, sur tous les points du globe sans exception, exécutent les religieux partis de notre pays pour prêcher la foi chrétienne. C'est là ce que fait cet ouvrage, qui vient bien à son heure. Tout en étant un livre d'une exposition sereine et

d'une rigoureuse impartialité, chaque volume de cette œuvre importante, — elle comprendra six tomes, dont les deux premiers ont déjà paru à la librairie A. Colin, — constitue un véritable mémoire en faveur de nos missionnaires, une réponse écrasante à des attaques dont on serait singulièrement embarrassé de faire la preuve. De cela, non moins que de la lumineuse ordonnance de l'ensemble et de la façon précise dont est rédigé chaque chapitre, de la précision des détails, etc., il convient de féliciter sincèrement le R. P. Piolet et ses collaborateurs. Comme pour l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud, en effet, et pour l'*Histoire de la langue et de la littérature française* du regretté Petit de Julleville, ce n'est pas le P. Piolet seul qui rédige *les Missions catholiques françaises;* il dirige la publication de cet ouvrage, dont un certain nombre de spécialistes ont accepté de rédiger, sur ses indications, les différents chapitres. Quelle est la compétence de ces collaborateurs, et quelle est leur autorité, on s'en rendra pleinement compte en parcourant la liste de ceux qui ont fourni au P. Piolet des renseignements sur les Missions catholiques françaises du Levant. A une remarquable Introduction, signée de M. Étienne Lamy et consacrée à l' « Apostolat », brillante esquisse historique destinée à retracer brièvement le passé des missions catholiques jusqu'au début du XIX[e] siècle succèdent différents chapitres dont l'un, rédigé pour faire connaître le terrain même sur lequel agissent en Orient les prêtres français (*L'Empire turc. Islamisme et Christianisme*) est dû à M. l'abbé Pisani, tandis que les autres exposent avec quelques détails l'organisation même de chaque mission, et l'œuvre accomplie par ceux qui en sont membres. M. l'abbé Paul Pisani a écrit le plus grand nombre de ces intéressants chapitres ; sur la mission de Constantinople (ch. II), Salonique et la Macédoine (ch. IV), Smyrne et l'archipel (ch. V), la Mission de Syrie (ch. IV), la Palestine (ch. X) et les Missions d'Égypte (ch. XI), il s'est montré également bien informé. Le R. P. Alfred, supérieur général des Missions d'Orient des augustins de l'Assomption, a fait connaître les missions des PP. augustins de l'Assomption à Constantinople, en Bulgarie et en Asie Mineure (ch. III) et le R. P. André a agi de même pour la mission de la Petite-Arménie (ch. VI) dont il est supérieur général. M. Bray, ancien missionnaire lazariste en Perse, et M. l'abbé Touzé ont donné le chapitre relatif à la Perse (ch. VII), tandis que l'œuvre des missions de Bagdad, de Mossoul et de Mardin, auxquelles est consacré le chapitre VIII, était racontée par Mgr Altmayer, archevêque de Babylone et délégué apostolique de Mésopotamie, et par ses collaborateurs les RR. PP. Bernard, Galland (bien connu des membres de la Société de géographie) et Giannantonio. — Voilà de quoi se compose le premier volume, consacré aux *Missions d'Orient* ; le tome II, qui traite de l'*Abyssinie*, de l'*Inde* et de l'*Indo-Chine,* n'est pas rédigé par des

auteurs moins compétents. Les RR. PP. Coulbeaux, Martial, Évangéliste et Fidèle y ont parlé des Missions d'Abyssinie (ch. I) et des Gallas (ch. II), d'Aden et des Seychelles (ch. III). Après une étude d'ensemble sur l'Inde et les Indiens (ch. IV), voici des chapitres d'un très vif intérêt, dont l'un, sur l'ancienne mission (ch. V), est dû, comme le précédent, au R. P. Mallat et à M. l'abbé A. Touzé ; ce dernier est encore, avec les RR. PP. Augier, Batayron et Royé, signataire du chapitre relatif à l'île de Ceylan (ch. VI). Au Maduré, à Pondichéry, Maïssour, Coïmbatour et Kombakonam, aux vicariats de Vizagapatam et de Nagpour, au Bengale oriental, au Radjpoutana sont consacrés les chapitres suivants (ch. VII-XI), signés du R. P. Suau, de M. Adrien Launay, des RR. PP. Messelod, Jamet et Jean. A l'Indo-Chine enfin ont trait les quatre derniers chapitres (ch. XII-XI), tous signés de M. Adrien Launay et rédigés par lui avec la science et la conscience qui distinguent l'historien des Missions étrangères. Il y a là, au total, un ensemble admirable de renseignements de tout genre : jamais on n'avait mieux mis en lumière cette partie de l'œuvre de « la France au dehors, » et il faut chaleureusement féliciter le R. P. Piolet d'avoir eu l'idée de ce bel ouvrage, et d'avoir su s'entourer de tels collaborateurs ; il rend ainsi service à la religion, à la France et aux missions tout à la fois. — Pour la façon dont il a publié ces intéressants volumes : sur beau papier couché, dans le format grand in-8 jésus, avec de magnifiques illustrations, l'éditeur a droit aussi à des éloges ; en vérité, voilà de superbes livres d'étrennes !

5. — Aucun des lecteurs du *Polybiblion* n'a perdu le souvenir de l'admirable voyage exécuté par M. Foureau, de 1898 à 1900, depuis les frontières méridionales de l'Algérie jusqu'aux territoires du Chari (qui font partie du Congo français), à travers le Sahara et les contrées qui bordent les rives orientales du lac Tchad. La relation de cette mémorable exploration vient de paraître à la librairie Masson, en un beau volume, admirablement illustré, accompagné d'une excellente carte à l'échelle de 1 : 10.000.000e ; elle constitue un superbe livre d'étrennes, un de ceux auxquels iront sans doute, au début de l'année 1902, les préférences de beaucoup de jeunes gens ; ils auront pleinement raison. C'est en effet un ouvrage dans lequel ne manquent ni les belles actions, ni les épisodes dramatiques, ni les récits pittoresques que cette intéressante relation, très simplement intitulée : *D'Alger au Congo par le Tchad* ; c'est en même temps un livre plein de renseignements précieux sur les pays traversés par la Mission saharienne. En reproduisant intégralement ou en résumant brièvement son journal de route, M. Foureau a donné à son récit un caractère absolument vivant, tout en lui maintenant l'aspect d'un document scientifique. Ni froideur ni sécheresse dans ce gros ouvrage, qui raconte jour par jour les vicis-

situdes de tout genre, les alertes, les souffrances qu'ont subies les membres de la Mission saharienne ; on arrive au bout sans la moindre fatigue, réconforté par les actions courageuses, la vaillance et l'endurance de tant de braves gens, qui tous, civils et militaires, ont fait plus que leur devoir, et ont agi avec une persévérance qui ne s'est pas démentie un seul instant pour atteindre un but qu'ils savaient devoir être profitable à la France. Non moins émouvants que le récit même de M. Foureau, d'une sobriété voulue, sont des *Ordres* publiés en appendice et relatifs à différents combats livrés par la mission, ou les « Extraits du rapport d'ensemble sur l'escorte de la Mission saharienne rédigés par le regretté commandant Lamy. » Une éloquente préface de M. Louis Liard ouvre ce très beau volume, qu'on ferme en pensant, comme le directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'instruction publique, que tous les membres de la mission, « chef et membres civils, commandant militaire, officiers et soldats, ont bien mérité de la France. »

6. — Au mois d'août 1897, partait d'Anvers le navire *la Belgica* qui, après un long et fructueux séjour dans les régions polaires australes, rentrait en Belgique en avril 1899. Sous ce titre : *Quinze mois dans l'Antarctique*, le chef de l'expédition, le commandant Adrien de Gerlache, vient de publier une très intéressante, et parfois même émotionnante relation de ce voyage. Tout en évitant les détails inutiles, l'auteur a fait revivre avec une puissante vérité les heures terribles de l'hivernage, donné une idée des souffrances endurées par l'équipage et les savants de la *Belgica* au cours des longs mois passés dans la solitude de la banquise et dans l'horreur de la nuit polaire. La pire souffrance ne fut-elle pas toutefois pour eux la perte de leur camarade Danco, mort d'épuisement au cours de l'hivernage ? Malgré de telles tristesses, malgré de nombreuses causes de dépression physique et morale, le commandant de Gerlache et ses hommes n'en ont pas moins fidèlement accompli leur tâche scientifique, chacun d'eux se livrant à des études spéciales dont l'ensemble constitue une superbe moisson : M. Arctowski s'occupait particulièrement de géologie, d'océanographie et (de concert avec M. Dobrowolski) de météorologie ; le regretté Danco étudiait la physique du globe, et M. Racovitza la flore et la faune des terres antarctiques ; M. le lieutenant Lecointe se consacrait à l'hydrographie et à l'astronomie ; enfin le dévoué médecin de la mission, le Dr Cook, se livrait à de nombreuses observations sur les phénomènes morbides causés par l'obscurité polaire. Les travaux de ces spécialistes seront publiés plus tard, à la grande satisfaction et au profit des savants. En attendant, et pour le grand public, M. de Gerlache a rédigé un récit fidèle de l'expédition elle-même, et en a brièvement relaté les résultats. Une Préface de M. Élisée Reclus, et une Introduction qui est un

aperçu général sur les expéditions antarctiques antérieures à celle de la *Belgica* augmentent le haut intérêt de l'ouvrage magnifiquement illustré du commandant de Gerlache. Aussi ceux, — et ils sont nombreux à l'heure actuelle, — qui s'intéressent aux questions polaires ne manqueront pas de faire à *Quinze mois dans l'Antarctique* un chaleureux accueil.

7. — C'est une très heureuse idée qu'a eue l'éditeur H. Oudin d'entreprendre la publication d'une série de monographies illustrées relatives à *Nos Missions françaises*. Voici le premier volume de la collection ; il est consacré à *l'Inde Tamoule*, dont, il y a quelques mois à peine, l'auteur, le P. Suau, a visité les différentes missions. L'œuvre d'évangélisation de nos pieux et vaillants compatriotes tient, comme il était naturel, une très grande place dans le nouveau livre du P. Suau, où nous avons trouvé à cet égard des renseignements nouveaux et du plus vif intérêt ; mais ce serait une grave erreur de croire qu'il n'y ait pas autre chose dans *l'Inde Tamoule*. L'auteur a su voir, et bien voir, les pays qu'il parcourait ; il a été sensible à leurs beautés, et en a décrit avec un grand charme les multiples aspects, si différents les uns des autres. Son âme ardente de missionnaire ne l'a-t-elle pas empêché d'apprécier avec impartialité l'art religieux de l'Inde Tamoule ? Nous serions assez porté à le croire ; mais les gravures, très intéressantes et très réussies, qui accompagnent le texte du P. Suau, permettent au lecteur de contrôler et de discuter sur ce point les opinions de notre auteur. Il est un fait indiscutable dans tous les cas : *L'Inde Tamoule* est un ouvrage d'une haute valeur morale et intellectuelle ; à côté de chapitres édifiants (Cf. le chap. VII, intitulé « Fleurs de pourpre »), le § 3 du chap. VIII et les pages consacrées aux « Béates indiennes », on y trouve sur la géographie pittoresque de la partie la plus méridionale de la côte orientale de l'Inde, sur les cartes du pays, sur bien d'autres points encore, des renseignements d'une rigoureuse exactitude et des informations précises. Comme le *Voyage au pays des castes*, du P. Coubé, c'est donc vraiment un livre que *l'Inde Tamoule*, et c'est un digne complément aux parties déjà parues du bel ouvrage sur les *Missions catholiques françaises* publié sous la direction du P. Piolet.

8. — Le nouveau volume de M. Jules Verne est formé de deux récits différents : l'un « terrien » l'autre maritime. Le premier : *Le Village aérien* nous conduit au centre de l'Afrique, au Congo. Une caravane dirigée par un trafiquant portugais, un Français, Max Huber, et un Américain, John Cort, revient des parages du Haut Oubanghi, où elle a fructueusement chassé l'éléphant, et se dirige vers la côte où elle doit se débarrasser de l'ivoire qu'elle a recueilli. Arrivés à la lisière d'une forêt vaste comme aucune de l'ancien monde, nos chasseurs se trouvent

chassés à leur tour par une harde considérable d'éléphants devant laquelle les porteurs fuient et disparaissent pour toujours, abandonnant leurs maîtres qui, moins rapides, sont réduits à chercher un refuge dans un bouquet de grands arbres que les éléphants déracinent, piétinant le Portugais, mais laissant échapper Huber, Cort et deux nègres avisés, Khamis et Llanga, un enfant. Réfugiés dans la grande forêt, les fugitifs cherchent à s'orienter afin de gagner le port français de Libreville d'où les deux blancs sont partis pour faire cette désastreuse campagne. Bien armés, pourvus de munitions qu'un hasard fantastique leur permet de renouveler en route, nos quatre aventuriers commencent à travers la forêt vierge une odyssée pleine de périls et d'imprévus. Finalement, il échappent à une noyade générale pour tomber aux mains d'indigènes qui, par le physique et l'intelligence rudimentaire, se rapprochent des singes. Ces primitifs, dont le roi est un docteur allemand devenu fou, les retiennent prisonniers jusqu'au jour où sonne l'heure de leur dramatique délivrance. Les leçons d'histoire naturelle abondent dans ce roman, où l'auteur fait, à plusieurs reprises, l'éloge des missionnaires qui se dévouent à leur œuvre de régénération d'une race inférieure. — Si nous passons au second récit, nous ne tardons pas à être fixés sur *les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*, ce tonnelier havrais embarqué à bord du « Saint-Énoch », capitaine Bourcart. Le « Saint-Énoch » est une baleinière en partance pour la pêche lointaine. Cabidoulin nous apparaît comme un éternel prophète de malheur : il voit tout en noir. Assez longtemps, cependant, les choses se présentent bien : la pêche marche à souhait, la vente se fait avantageusement et la campagne se poursuit sans incident grave jusqu'au moment où une querelle éclate entre matelots français et anglais. Ces rivaux finiraient par en venir aux mains si une tempête sous-marine extraordinaire n'engloutissait le navire anglais et ne faisait échouer le bâtiment français. L'équipage de ce dernier sauve une partie de l'équipage ennemi et, ensemble, ils courent une aventure prodigieuse qui tourne au tragique. Le Saint-Énoch se brise contre la banquise. Après de dures épreuves, les naufragés sont recueillis par un navire anglais et tout le monde est rapatrié. Croyez-bien que Jean-Marie Cabidoulin ne naviguera plus ; il reste convaincu que la perte de la baleinière est due aux ébats d'un grand serpent de mer ou de tout autre monstre marin qui l'a entraînée vers les glaces. Jean-Marie en avait vu de toutes les couleurs dans son existence à la mer, mais pas de cette nuance ; aussi en a-il assez : ce n'est pas le cas du lecteur qui a éprouvé de belles émotions et ferme le livre à regret. Illustration et reliure sont toujours ce qu'elles n'ont jamais cessé d'être, c'est-à-dire parfaites.

9. — De la librairie Mame nous vient un très joli volume : *Ea Jeune Fille au* XVIIIe *siècle*. L'auteur, M. Léo Claretie, normalien spirituel et

neveu d'académicien, était tout désigné pour écrire sur les enfants d'autrefois : n'a-t-il pas organisé, l'an dernier, avec le succès que l'on sait, la Rétrospective des jouets à l'Exposition universelle? Il se demande et il nous demande « lequel vaut mieux pour une jeune fille, avoir vécu au XVIIIe siècle ou dans le siècle où nous sommes? » (lisez : au XIXe) et tout son livre, nourri d'anecdotes piquantes, illustré d'abondantes images, est une réponse à la séduisante question. A travers les fictions des philosophes et les mensonges des Traités d'éducation, qui s'efforcent de nous présenter une jeune fille idéale et telle que les prédicateurs de vertu pour les autres, les âmes sensibles du temps de Louis XV pouvaient l'imaginer, M. Claretie nous fait deviner la vie réelle, il nous introduit dans les familles nobles ou bourgeoises, et n'a point de peine à nous y montrer un égoïsme, une dureté de cœur terribles sous les habitudes de luxe et l'étalage des élégantes manières. Aussi bien le mariage était-il une revanche impatiemment désirée, un affranchissement complet, et souvent trop complet, de tant de vertueuses entraves. Ce portrait est-il absolument juste? On nous permettra d'en douter, et de plaindre avec moins de vivacité nos petites grand'mères du XVIIIe siècle. Le mot cruel de Fénelon : « Tout ce qu'une mère peut dire à sa fille est anéanti par ce que sa fille lui voit faire, » n'est-il pas applicable aux ménages mondains d'aujourd'hui tout aussi bien qu'à ceux des siècles passés? Nous croyons que M. Claretie se fie trop volontiers à des écrivains comme Marivaux ou Mme de Genlis, qui ne connaissent guère la vraie jeune fille, et à des peintres comme Greuze, dont la sentimentalité larmoyante n'est qu'un masque à sous-entendus voluptueux ; les tableaux du bon Chardin, d'ailleurs reproduits dans son livre, ne sont-ils donc pas des documents plus sûrs ? En somme, ce sont là des pages brillantes, aimables, un peu frivoles parfois tout en restant très honnêtes, et dont la lecture intéressera les parents plus encore peut-être que les jeunes filles.

10. — *Cigale en Chine*, tel est le titre d'un roman de cape et d'épée, comme on disait il y a cinquante ans, dont les héros ne sont plus des soldats des guerres de la Fronde, mais des Français de l'armée coloniale. M. Paul d'Ivoi n'a pas démenti les traditions laissées par Alexandre Dumas père : son personnage principal, Cigale, est surhumain par l'intelligence et le courage. Les prouesses invraisemblables qu'il accomplit sont d'ailleurs encadrées dans des récits d'événements réels, et le petit Parisien, tout impossible qu'il ait été rêvé par l'auteur, parle la langue du patriotisme et de l'honneur. Quant à la petite Chinoise, amoureuse du jeune attaché de la légation française, elle se convertit à la fin, et, nouvelle Pauline, va épouser son Polyeucte. Mais comme sa conversion est vague, ainsi que celle de son oncle Liang, le lettré !

Pour des gens si intelligents, les motifs de leur conversion et l'objectif nouveau de leur pensée sont bien imprécis ! Ils connaissent cependant les missionnaires français, et assurément des esprits aussi ouverts que les dépeint l'auteur n'ont pas attendu la guerre pour étudier plus amplement les doctrines chrétiennes. Mais le livre a été écrit en France, et il faut plaire à tout le monde : on risque ainsi de ne contenter personne.

11. — Le livre de M. Paul Éric : *La Mort de l'Aigle*, est précédé d'un titre éveillant l'idée d'un ensemble, d'une collection à ses débuts : *Les Romans de l'histoire*. Si, par ses mots, l'auteur a entendu « l'arrangement » des choses de l'histoire en faveur d'une thèse donnée, nous ne contesterons pas leur parfait à-propos. Car, en effet, il s'agit bien ici d' « arrangements » ayant une double fin : la glorification de l'Empire à ses derniers jours et la critique hostile, nous pourrions dire même l'avilissement de la royauté. Napoléon Ier est présenté comme l'idole inspirant aux foules une adoration que l'armée surtout (et encore pas entière) éprouvait pour le grand homme. Les maréchaux, notamment, n'étaient-ils pas fatigués de l'écrasante chevauchée à laquelle les condamnait l'insatiable ambition du Maître ? Sans nous arrêter à poser d'autres questions à réponses trop faciles, nous regretterons que M. P. Éric ait cru nécessaire d'opposer au brillant de son tragique tableau des ombres particulièrement noires dont il se plaît à assombrir la vieille monarchie nationale. Les fidèles de l'Empereur ont toutes les vertus, tous les dévouements ; par contre, les royalistes sont trop généralement de fieffés coquins. Le terrible drame de famille qui se déroule en ces pages écrites malheureusement avec talent est tout à fait de nature à faire détester les partisans de Louis XVIII en la personne d'un misérable de haute origine, agent secret du Roi, qui a commis le crime, insuffisamment motivé, de substituer à son propre frère le fils d'une domestique. L'auteur, finalement, nous montre cette innocente victime, un petit héros napoléonien, reconnue à l'heure suprême par leur propre père à tous deux, digne gentilhomme odieusement frappé dans ses affections familiales par « ordre du Roi, » et qui, désabusé, indigné, meurt au service de cet Empereur aux abois qu'il avait toujours boudé dans la fortune. La lecture de ce « roman de l'histoire », malgré la richesse de l'illustration, a été pour nous un véritable cauchemar.

12. — La guerre anglo-boer devait naturellement inspirer certains romanciers. Nous verrons plus loin que M. Laurie n'y a pas manqué avec *Colette en Rhodesia* (p. 505). En attendant, voici M. Louis Boussenard qui, avec son *Capitaine Casse-Cou*, nous jette en plein au milieu des combattants de l'éternelle lutte sud-africaine. Et d'abord, ce « capitaine » n'est qu'un tout jeune homme, presque un gamin. Français de Paris, riche à millions, venu au Transvaal par haine du fort et de

l'injuste, par sympathie pour le faible qui repousse la servitude, il a recruté à ses frais une compagnie de bonshommes comme lui, nés sous toutes les latitudes. Ces auxiliaires des Boers sont connus là-bas sous le nom de « Blancs-Becs. » Et que d'exploits n'accomplissent-ils pas, ces petits aventuriers ? Braves jusqu'à la folie, d'un tir remarquablement sûr, ils « descendent » un tel nombre d'Anglais que nous renonçons à en tenir comptabilité. Y a-t-il un coup d'audace invraisemblable à tenter, une mission périlleuse à remplir, vite les généraux des Républiques s'adressent aux « Blancs-Becs » et surtout à leur chef Casse-Cou. Et ils réussissent avec le plus insolent des bonheurs. On fait prisonnier le capitaine Casse-Cou : il s'échappe en jouant aux ennemis des tours à rendre jaloux le plus madré des vieux soldats. Dès le début, il a juré la mort de tout un conseil de guerre qui a fait exécuter un de ses amis boers, à qui il était redevable de la vie. Avec l'aide d'un fils de la victime, il accomplit son serment, après avoir averti individuellement chacun des juges militaires du sort qu'il leur réservait. Tous y passent. Et quand le dernier a succombé, lui-même tombe avec sa troupe et un parti de Boers, tous se sacrifiant pour sauver l'armée de Botha. Mais ne croyez pas que Casse-Cou soit mort ; il a l'âme trop bien chevillée au corps pour cela : recueilli par un brave officier anglo-canadien, son obligé d'autrefois, il est conduit au Cap, y est soigné d'une façon toute particulière, et, aux dernières pages, nous le trouvons guéri ou à peu près, ruminant, malgré l'étroite surveillance dont il est l'objet, une évasion qui, n'en doutez pas, s'effectuera. M. Boussenard nous le montrera sans doute l'an prochain accomplissant de nouvelles prouesses. Ainsi soit-il.

13. — Supprimer, sous prétexte de patriotisme, toute une époque, du ve au xe siècle ; effacer, dans la description des éléments qui ont formé l'esprit et le caractère de la patrie tout un groupe de noms illustres, parce qu'ils ont été portés par les fils de ces Germains qui envahirent la Gaule romaine, c'est se montrer vraiment trop exclusif. En méconnaissant ce que nous devons à ces rudes enfants de la vallée du Rhin qui nous ont donné leur nom, M. Gérard de Beauregard a privé son livre *la France chevaleresque* de toute une série de figures et de caractères qu'il n'eût pas été sans intérêt d'y voir figurer. Clovis, Charles Martel, Robert le Fort, Charlemagne, les preux acquis à l'histoire, dont il n'est pas dit un mot dans cet ouvrage, ne possédaient pas les qualités chevaleresques à un moindre degré que Guillaume le Conquérant, sur la vie duquel l'auteur s'étend avec complaisance. On a beau se déclarer celtisant, proclamer l'influence romaine sur la formation de l'esprit français, c'est se montrer incomplètement renseigné sur les origines de notre littérature, que d'omettre la grande épopée de la geste française. La prose de Quesnes de Béthune est-elle donc moins

« chevaleresque » que les vers de la Chanson de Roland? Il faut signaler aussi un défaut de proportion entre les noms qui composent cette anthologie. Débuter par Vercingétorix, faire défiler dans un cortège de figures représentatives saint Louis, Jeanne d'Arc, Duguesclin, Louis XII, Henri IV et finir par Agricol Vialla, La Fayette, et d'autres personnages d'un éclat aussi relatif, est-ce là un procédé d'historien? Ces critiques présentées, il faut reconnaître l'intention patriotique de l'auteur, ses qualités d'écrivain, la clarté de son style, et aussi l'art avec lequel la maison Mame a su mettre à la portée des écoles un ouvrage en somme instructif, intéressant et recouvert d'un habit réellement décoratif.

14. — Ce que M. Paul Bory a fait l'année dernière pour l'Afrique quand il a raconté comment les explorateurs contemporains se sont lancés à l'assaut du continent noir et comment les diplomates se le sont partagé avant même que la reconnaissance en eût été achevée, M. G. Saint-Yves vient de l'exécuter pour l'Asie. Le nouveau volume du laborieux auteur, qui est un explorateur de mérite en même temps un consciencieux érudit, nous a beaucoup plu ; les gravures en sont excellentes ; les cartes, relativement nombreuses, sont très claires et d'un grand intérêt, encore qu'elles n'aient pas été dressées spécialement pour cet ouvrage (Cf. surtout la carte de la page 381, dont les deux cartons historiques étaient inutiles dans l'espèce) ; l' « écriture en est fort agréable et le fond exact et précis tout à la fois. Ces différentes qualités font de : *A l'Assaut de l'Asie* un livre qui nous séduit, et que nous préférons au volume de M. Bory intitulé : *A l'Assaut de l'Afrique* ; c'est plus un ouvrage d'histoire proprement dite, comme l'indique très justement le sous-titre — *la Conquête européenne de l'Asie*, — et l'histoire de la découverte y tient une moindre place. Quel est exactement en effet, le réel sujet de : *A l'Assaut de l'Asie*? C'est, après des chapitres de généralités sur la géographie, les races et les religions (ch. I et II), un tableau rapide, mais cependant complet, de l'œuvre coloniale exécutée en Asie par les Européens. « Beaucoup de faits en peu de pages », mais exposés d'une manière très lucide et vraiment vivante, voilà ce qu'a eu le talent de faire M. Saint-Yves. Il convient de l'en féliciter, comme aussi d'avoir compris que « la science coloniale implique comme base fondamentale l'histoire coloniale » et que « de l'étude du passé ressort plus d'une leçon pour le présent, plus d'un avertissement pour l'avenir. » Un exposé de la situation respective des puissances européennes en Asie à la fin du XIXe siècle termine cet excellent volume, dont nous recommandons chaleureusement l'acquisition aux parents hésitants sur un choix ; de ceux auxquels ils donneront *A l'Assaut de l'Asie*, ils enrichiront la bibliothèque d'un livre bien fait et utile.

15. — Les *Contes d'Orient* que nous donne M. Guéchot sont empruntés au livre célèbre des *Mille et une Nuits*; ils ont toutefois été expurgés avec un soin extrême : rien donc ici qui ne soit irréprochable au point de vue de la morale ; et comme la pensée de Dieu s'y trouve fréquemment, tout est pour le mieux. Entre autres, nous retrouvons là Aladin et sa *Lampe magique*, *Ali-Baba et les Quarante Voleurs*, *Sindbad le Marin*, *le Cheval enchanté*, *le Pêcheur et le Génie*, *les Aventures du roi Agib*, *l'Histoire de Camaralzaman*, etc. A coup sûr, parents et enfants se délecteront à ces lectures amusantes, fantastiques, captivantes. Mais nous insisteront particulièrement sur la remarquable illustration de ce gracieux volume : outre les nombreuses et très fines gravures qui animent ce texte déjà si vivant par lui-même, nous ne saurions trop nous arrêter sur les huit superbes compositions hors texte de M. Ruty : autant de riches tableaux exécutés avec maestria. Quant à la reliure, un peu sévère d'aspect peut-être, elle n'en est pas moins d'un fort bon goût.

16. — La littérature pieuse à l'usage des enfants a, de tout temps, été fort restreinte; les banales et insipides redites, les exhortations solennelles y remplacent, le plus souvent, cette joie simple et ces élans ingénus du cœur que sont en droit d'exiger de chers petits êtres aux yeux candides. Un charmant livre: *L'Imitation de l'Enfant Jésus*, dont la même main, une main de jeune fille, a composé les dessins et le texte, nous apporte le rameau d'olivier sauveur, nous réjouit comme un alleluia de Noël. L'Évangile ne nous parle point de l'Enfance de Jésus; et pourtant il est doux de penser que Jésus enfant, qui « grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, » peut et doit en toutes choses être le modèle de ces enfants qui, plus tard, devenus hommes, chercheront à conformer, si faiblement que ce soit, leur vie chrétienne à la sienne. Une vingtaine de récits très brefs nous font assister à ces gracieuses phases de l'enfance divine; c'est la première Bénédiction, dans la grotte de Bethléem, la Fuite en Égypte, les premiers pas; et voici saint Joseph et la Vierge agenouillés devant le berceau de l'Enfant qui dort, sous le ciel tout étincelant d'étoiles, et la prière du matin, et le repos du soir dans le jardin de Nazareth, et l'école, où Jésus explique aux petits leur leçon sous l'œil attentif et respectueux du maître, et le premier sermon sur la montagne, dans le parfum des lis, le gazouillement des oiseaux et des ruisseaux, et tant d'autres imaginations d'une piété délicieusement innocente et profonde, commentées par les plus naïves images. Ces images sont toutes pénétrées de la vie même de l'enfance, avec cette dignité douce et charmante qui sied à Jésus; c'est avec un vrai bonheur que l'on y retrouve la tradition des peintres primitifs, et comme une émanation lointaine de l'âme de l'artiste chrétien par excellence, de Fra Angelico. Souhaitons un long avenir à *l'Imitation de l'Enfant Jésus*.

17. — M. Victor Canet, professeur aux Facultés catholiques de Lille, publia deux volumes en 1889 et 1891 qui résument heureusement l'histoire de notre pays, depuis ses origines jusqu'à la deuxième République. Ce nouveau volume les complète, tout en formant une œuvre à part. Il se borne au récit des faits accomplis dans les cinquante-deux dernières années (1848-1900). Avec un titre nouveau, il procède d'une méthode différente. Il est bien difficile de ne pas se laisser impressionner par des courants d'opinions lorsqu'on écrit la suite d'événements dont on est le contemporain. La devise que Tacite applique à l'historien : écrire « sans haine et sans faveur » est celle de M. Canet. Mais ce n'est pas à dire que le distingué professeur reste indifférent pour les hommes et les choses. Ce serait une défaillance. Vraiment il ne se laisse conduire, dans son amour et ses haines, que par la vérité ; pour cela il s'applique à ne pas détacher le fait qui l'occupe des circonstances qui l'ont précédé, accompagné ou suivi, et qui contribuent à établir son vrai caractère. La lutte des sectes antichrétiennes de France contre l'Église absorbe l'attention inquiète des hommes de notre temps. « L'histoire contemporaine, dit-il, est en grande partie, le récit de cette lutte. Nous avons tâché de ne rien négliger d'essentiel, mais les faits sont si nombreux, et les efforts faits pour déchristianiser la France si étendus que beaucoup ont dû nous échapper. Il suffira que le but des sectes soit mis au jour par ce récit et que les catholiques y trouvent des motifs pour comprendre que leur devoir est de lutter, sans se lasser, sur tous les terrains. » Ce *Demi-Siècle de notre histoire* est composé avec la plus haute probité, l'information la plus scrupuleuse, un grand charme littéraire et la foi d'un chrétien convaincu. De nombreux portraits rendent le volume très attrayant, bien que tous ne soient pas d'une parfaite fidélité.

18. — Sur la côte ensoleillée de Provence, voisinage et cousinage devraient rapprocher les Brial et les Lissac : mais entre eux se creuse un abîme infranchissable, sous la forme d'un cours d'eau : *la Foux aux-Roses*, dont la propriété est réclamée de part et d'autre avec une malencontreuse opiniâtreté. Heureusement qu'une petite personne d'une dizaine années, Irène, nièce de Mlle Dorothée Lissac (tante Dor, comme on la nomme ici), s'est mise en tête de réconcilier les deux familles, dont la brouille obstinée la fait véritablement souffrir. Pourquoi donc, en effet, lui interdit-on toute relation avec ses jeunes voisins dont la société distrairait si agréablement sa solitude ? Les circonstances viennent en aide à ses projets. A quelques jours de distance, Irène, tombée de voiture, est entourée de soins empressés dans la villa qu'habitent les Brial, et Norbert, son cousin de treize ans, arrive à propos dans la bastide des Lissac pour déjouer les projets très malveillants d'un mendiant qui s'y était introduit. Tante Dor, recon-

naissante, brave sa peur des chemins de fer pour voler à son tour au secours de son cousin Brial, qu'on lui dit avoir été blessé dans une rencontre de trains, lorsqu'il revenait d'un voyage en Italie. Il n'en était rien cependant, et comme de part et d'autre on avait mauvaise tête, mais bon cœur, la réconciliation des deux familles, préparée par toute cette série d'événements, ne tarde pas à s'achever, pour le plus grand bonheur de chacun et surtout des enfants. Comment d'un héritage de famille, *la Canne du grand-oncle*, s'échappe tout d'un coup une vieille lettre qui calme les dernières susceptibilités de tante Dor, c'est ce que nous laissons aux lecteurs de M. Mouans la satisfaction de découvrir ; ils auront plaisir aussi à goûter l'allure vive et alerte de ses récits et de ses descriptions.

19. – Type de la vieille fille dévouée jusqu'à l'héroïsme dans sa sphère modeste, *Tante Lolotte* est à la fois le souffre-douleur de son frère, le savant Anatole Dufresnoy, et la mère adoptive du petit Alfred Dubois, fils orphelin d'une parente pauvre. Nous assistons à l'éducation de ce dernier, touché par l'abnégation sublime de sa mère adoptive ; il se met résolument au travail pour pouvoir acquitter les dettes laissées par son père, qui, ruiné lui-même, avait entraîné d'autres dans sa chute. Un vieux pauvre, le père Soupe, et une jeune fille courageuse, Élisabeth, sont les instruments choisis par la Providence pour faciliter la tâche que s'est imposée le jeune homme et nous voyons à la fin du volume tout le monde content et le savant Dufresnoy, à moitié converti de son égoïsme, s'associant à la joie commune. Livre très honnête, avec une note religieuse discrète et aussi une note gaie.

20. — *La Maison des Roses* est un roman où il entre moins d'action que de paroles, moins de faits et de situations que de conversations et d'entretiens. Les caractères y sont longuement étudiés et les toilettes non moins complaisamment décrites. Certaines lectrices seront satisfaites, même enchantées. Passons en revue les personnages. Au premier plan, miss Dora Silverton, jeune fille frêle et pâle, autour de laquelle roule un fleuve de luxe et de fêtes, déplorant l'esclavage que lui impose son rang social, et regrettant de ne pas être celle qui passe d'un pas alerte sur le chemin, dans la liberté de sa pauvreté — et Didier Lambert, le jeune homme qui, ayant dès le berceau perdu son père et sa fortune, à trente ans possède déjà assez de savoir et d'expérience pour être mis à la tête de la distillerie florale dont M. Silverton (idée foncièrement américaine) fait cadeau à sa fille Dora en l'honneur de sa majorité. Fils de ses œuvres, Didier garde au fond de l'âme une rancune défiante et douloureuse contre l'opulence dont il est obligé d'être le serviteur ; aussi ne sait-il pas ou ne veut-il pas voir l'amour qu'il inspire à la fille chérie et gâtée de son patron. Au second plan, les trois figures qui complètent le roman : Herbert,

le cousin de Dora, à la main de laquelle, malgré d'incontestables mérites, il aspire vainement et dont il se sépare le cœur navré : — Gladys, une jeune sœur de Dora, éblouissante et malicieuse, ne mesurant les choses et les gens qu'à la mesure de son plaisir à elle, et d'autant plus entourée qu'elle n'est prise au sérieux par personne ; — enfin Lizzie, une jeune américaine du Far-West, amie d'enfance de Dora, au bon sens et à la ferme volonté de laquelle celle-ci en mourant confie le bonheur du jeune ingénieur qu'elle aimait. N'oublions pas d'ajouter que l'auteur a glissé dans son œuvre toute une description et surtout tout un panégyrique de l'éducation telle qu'elle est donnée aux héritières des richissimes commerçants et spéculateurs de Liverpool et de New-York.

21.—*Collier-d'Or* nous transporte en plein XVIe siècle, quand les guerres de religion ensanglantaient le royaume de France, Jean Errard, ingénieur célèbre, auteur de travaux remarquables sur la défense des villes, est d'abord au service du duc Charles de Lorraine, puis il passe chez le duc de Bouillon, qui, peu après, se trouve en guerre avec le souverain de la Lorraine. De là, pour l'ingénieur, une position fausse et difficile : catholique, il est engagé dans le parti des huguenots ; Lorrain, il sert un prince qui est en lutte avec son pays. A travers les scènes de guerre et de carnage se déroule le roman, très honnête et généreux, de Diane Errard, sœur de l'ingénieur, retenue comme otage à la cour du duc Charles, et de Jacques Lorrain, son frère de lait, qui par amour pour Diane, veille sur les jours de l'ingénieur, tout en combattant dans le camp ennemi. Il le protège surtout contre les machinations de l'Italien da Furli, soldat mercenaire, à qui Jean Errard a refusé jadis la main de sa sœur. N'oublions pas, dans cette nomenclature des principaux personnages du récit, *Collier-d'Or*, le beau chien danois, appartenant aux Errard, qui, après avoir rendu maintes fois service à ses maîtres, finit, comme le fameux chien de Montargis, par dénoncer dans la personne de da Furli l'assassin de son ancien propriétaire. Récit très mouvementé, dont les épisodes guerriers et tragiques plairont aux jeunes lecteurs. La question épineuse des guerres religieuses est traitée avec un sens juste ; l'auteur remarque avec raison combien dans les luttes religieuses la religion tenait, au fond, peu de place : elle n'était, trop souvent, qu'un prétexte pour satisfaire des haines ou des ambitions personnelles.

22. — En notre époque d'« antimilitarisme », ce volume : *Choses de guerre et Gens d'épée* est d'une singulière actualité. On y rencontre tout ce qui peut faire aimer le Drapeau. C'est plutôt dans l'ensemble un livre de doctrine, de nature à relever, à fortifier l'idée de patriotisme si odieusement battue en brèche par nos « sans-patrie » et par une presse inqualifiable. D'abord l'ouvrage commence par un chapitre

curieux : « La guerre d'après l'Écriture sainte, les saints, les docteurs, les philosophes anciens, Lacordaire, Bossuet, de Maistre, L. Veuillot, le P. Coubé » ; le chapitre II contient quelques principes de morale appliqués à la guerre et au duel ; le chapitre III : « Foi et bravoure », nous en montre de très éloquents exemples. — Puis c'est la Prière pour les soldats morts, d'après le cardinal Pie et le cardinal Perraud. Le chapitre IV regarde « la Profession des armes : sa dignité, son utilité ; maximes de guerre ; » le chapitre V : « Patrie et Patriotisme », c'est la vraie notion de la patrie, selon l'abbé Perreyve et le P. Gaffre, Bossuet et Léon XIII. Enfin le dernier chapitre : « La Patrie française », expose la mission de la France guerrière, d'après Derély ; la Vocation de la France par Lacordaire ; puis viennent des paroles de soldats, admirables ; des cris et des devises qui font honneur à notre patriotisme. Très bon livre qui, répandu parmi la jeunesse chrétienne et dans les cercles militaires, y fera aimer notre chère France.

II. — 1. Le *Tour du Monde* nous offre, comme de coutume, dans la collection de l'année 1901, les récits les plus variés et les plus intéressants, et d'innombrables gravures d'une très remarquable exécution. Suivons d'abord le capitaine d'Ollone dans la mission confiée, en 1898, à M. Hostains, administrateur du poste de Tabou, et à lui, pour établir, d'une part, la jonction de la Côte d'Ivoire avec le Soudan et, d'autre part, pour étudier les régions où devait passer la frontière entre ces deux possessions françaises et la république de Liberia : mission difficile, à travers des forêts presque infranchissables, des fleuves non navigables et des populations souvent hostiles. Il y eut des combats à livrer, mais le succès fut complet : « Les premières traversées du golfe de Guinée à l'Atlantique avaient demandé seize mois d'efforts, une dépense de dix-huit mille francs, et n'avait pas coûté à la France une seule vie. » — A côté de la mission Hostains-d'Ollone, plaçons la mission Gentil, du Congo au lac Tchad, dont les résultats furent si importants : Rabah vaincu à Kouno, puis écrasé et tué à Kousseri, l'Algérie, le Soudan, le Congo mis en communication ; le récit est palpitant, et fait le plus grand honneur à l'intrépide chef de la mission. — D'un autre genre, mais non moins émouvant, est l'exposé de M. Adrien de Gerlach : *Quinze mois dans l'Antarctique ; premier hivernage dans la banquise australe*. Avec M. le vicomte de Vaulserre, nous parcourons la Chine, à travers le Yun-Nan, jusqu'au Tonkin ; M. G. Weulersse nous conduit au Petchili et sur les frontières de Mandchourie ; M. Villetard de Laguérie décrit Pékin au lendemain de la délivrance des légations, et Tien-Tsin après la défaite des Boxeurs. Nous retournons en Afrique avec M. le lieutenant de l'Hurpe, qui nous promène à travers les montagnes de l'Aurès et dans les oasis du Souf. M. le lieutenant de vaisseau Allemann nous transporte à Mascate, à

l'extrémité de l'Arabie. Le baron de Batz nous fait voir la Mongolie, et de la façon la plus pittoresque. Avec un guide tel que M. Gaston Vuillier, Tripoli d'Occident nous apparaît sous les aspects les plus variés. Le même auteur nous donne une curieuse étude sur le culte des Fontaines en Limousin, avec de charmants dessins faits par lui d'après nature. Arcachon nous est présenté, avec son commerce d'huîtres, par M. Kauffmann. Citons encore une excursion à travers le Spreewald, enrichie de nombreuses photographies, par M. Maurice Herbette ; une description des lacs français des Adirondacks (États-Unis d'Amérique), par M. G. du Boscq de Beaumont, et une visite aux haras d'Asie Mineure, par Fuad-Bey-Mouzareff-Czay-Kowski, inspecteur militaire des haras de l'Empire ottoman.

2. — Le *Journal de la jeunesse* a toujours la même richesse d'illustrations et la même variété d'articles. Le roman y tient pourtant la plus large place. Deux grands récits d'aventures : *Le Rubis de Lapérouse*, par M. Gérard de Beauregard ; *Un Mousse de Surcouf*, par M. Pierre Maël, que nous retrouverons dans la première série de la « Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse » ; *Tante Lolotte*, par M. Jeanroy (voyez plus haut, p. 497) ; puis *Vers la gloire*, par M. Henry Guy ; *Cœur brisé*, par la comtesse de Houdetot ; *Un Héros de treize ans*, par M. Léo Dex ; le piquant *Roman d'un sot*, par M. Fr. Deschamps. Nous poursuivons avec M. Ch. Diguet des récits de chasse ; avec Lucien d'Elme, la nomenclature des nouvelles émissions de timbres-poste ; avec Louis d'Or, les *Lettres du régiment ;* avec Saint-Jean de l'Escap, les secrets de la prestidigitation ; avec M. L. Barron, l'historique des almanachs jusqu'à notre époque, avec reproduction de curieuses gravures originales. M. Daniel Bellet nous transporte dans les établissements du Creusot et nous parle des géants de la mer, des ponts transbordeurs, des progrès de l'aérostation, des cables sous-marins. Avec M. Louis Rousselet nous faisons d'intéressantes excursions dans le centre de la France, illustrées par des vues photographiques ; avec M. Fr. Ancis, nous assistons à de curieux et émouvants épisodes : *Prisonnière d'un tigre ; Chiens du Niagara ; Un Combat contre les aigles des Alpes ; le Chemin de fer et les fauves du centre de l'Afrique ; Une Promenade au fond de la mer ; l'Ours et les Deux Chercheurs d'or.* Avec Mme Gustave Dumoulin, nous voyons le rôle des plumes de parure dans l'histoire du costume militaire et civil. Mme Barbé nous montre ce qu'était à Paris le Pont Neuf. M. L. Rousselet décrit l'île Mytilène et le Fleuve Orange et raconte la vie de la reine Victoria. Citons encore des articles sur Sébastien Bach, Guttenberg, Philippe de Champagne, Claude Lorrain et *Une Visite à Carrare* par M. P. Vincent. La Chine a aussi sa part : *Le Pei-Tang à Pékin*, où M. Louis Rousselet rend un juste hommage à nos missionnaires ; *Tombes impériales chinoises*, par M. de Norval ; *les Instruments de l'Observatoire de Pékin*, par M. Et. Leroux.

3. — Les deux beaux volumes qui, reliés en un seul avec le luxe accoutumé, ont formé l'année 1901 du *Magasin d'éducation et de récréation*, sont irréprochables. Peu de périodiques pour la jeunesse offrent autant d'intérêt ; nous remarquons en outre que la pensée de Dieu y est plus fréquente qu'autrefois. Au cours de la présente revue d'ensemble des nouveautés pour étrennes, nous signalons les deux nouveaux romans de M. Jules Verne : *Le Village aérien* (qui, dans le *Magasin*, a pour titre : *La Grande Forêt*) et les *Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*. Il en est de même de l'attachant récit de M. Laurie : *Colette en Rhodésia*, et de l'excellent ouvrage de Mme P. Perrault : *Pour l'honneur*, sans oublier *la Foux-aux-Roses*, de M. A. Mouans. Du même périodique sont sortis également *Blanchette et Capitaine* et les *Idées de Mlle Rose*, et divers albums pour enfants. Mais ce n'est pas là tout ce qui figure dans le *Magasin d'éducation et de récréation* ; d'autres récits amusants et des *Monographies végétales* instructives complètent les deux volumes que nous avons sous les yeux, lesquels ne peuvent manquer de plaire à toutes les catégories de lecteurs.

4. — A plusieurs reprises, nous avons exprimé le désir que le gracieux et très intéressant périodique de la maison Hachette : *Mon Journal*, accentuât un peu plus la note religieuse. Nous sommes heureux de reconnaître qu'un pas sérieux a été fait en ce sens par les directeurs de cette publication ; encore un petit effort et nous n'aurons plus rien à demander. Nous ne saurions noter ici les morceaux de tous genres ayant attiré notre attention plus particulière ; toutefois, nous signalerons le récit patriotique intitulé : *Le Lorrain*, épisode de la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc ; quelques captivantes légendes comme *Hervé le Noir*, *le Jugement de Dieu ; le Miracle de la cloche*, conte de Noël du temps des guerres de la Vendée ; un conte aussi moral que merveilleux : *Souhait téméraire ;* une historiette touchante : *Le Petit Acrobate ; Le Petit Corse*, qui nous reporte à la lutte maritime contre les Anglais, en 1799 ; une bonne leçon de morale : *Le Cousin Barbin ; Le Diamant*, nouvelle historique dont l'action se passe au temps de Henri IV, alors que le Béarnais n'était pas encore en possession de sa couronne, etc. — Sous le titre de : *Notre Musée du costume*, on trouvera dans *Mon Journal* une série de découpages en couleurs, avec notices descriptives et historiques du plus réel intérêt ; n'oublions pas non plus des bouffonneries sans paroles, mais avec un titre indicatif du sujet : cette imagerie en couleurs est désopilante. Au total, ensemble réussi et très varié.

5. — Nous ne voyons rien à reprocher cette année au *Petit Français*. La note religieuse y est cependant encore peu retentissante, quoique non exclue. Il convient, dans le genre qui nous plaît, de signaler les *Coutumes pascales* et aussi *le Retour du Pardon* en Bretagne. La jolie

Légende du chevalier au barizel, excellente leçon de charité et de commisération, serait parfaite de tous points si le nom de Dieu y figurait : l'intervention de la toute-puissance résulte seulement des faits. Les enseignements du patriotisme sont nombreux et méritent nos suffrages, surtout en ces temps malheureux où des égarés s'efforcent d'obscurcir, de détruire même chez nous ce sentiment qui fait la force et la grandeur des nations. Le *Petit Français* est illustré à profusion de gravures en noir et en couleurs du plus bel effet. Ce périodique, donc, pour arriver au premier rang parmi ceux du genre qui visent les « écoliers et les écolières », n'a plus qu'à accentuer la pensée chrétienne à laquelle reviennent, en dépit de tout, nombre de désabusés.

6 et 7.— Pour la seconde fois (Voir *Polybiblion*, t. LXXXIX, p. 503-504) nous présentons à nos lecteurs les deux bons périodiques de la librairie Henri Gautier : *L'Ouvrier* et *les Veillées des chaumières*. Le roman, toujours moral et le plus souvent empreint d'excellents sentiments de religion, occupe ici la place principale; mais, à côté, on n'a pas négligé de placer d'autres sujets agréables : des contes, des nouvelles, des petits articles scientifiques, sans oublier des pièces de théâtre, des monologues, dont certains sont absolument désopilants, et des poésies qui ne sont pas sans mérite. Autre chose encore : des recettes utiles en grand nombre ne peuvent manquer d'attirer l'attention; la plupart nous ont paru fort pratiques et quelques-unes bien curieuses : il n'en coûte pas grand'chose d'ailleurs d'essayer, le principal, pour réussir, étant de s'armer de patience. Et puis, voulez-vous acquérir quelque talent de prestidigitation? Étudiez les procédés classés sous les rubriques : *Magie blanche* et *Amusements scientifiques*. Il y aurait encore plus d'une indication à ajouter à ce qui précède; mais nous nous en tiendrons là, afin de laisser aux lecteurs le plaisir de découvrir dans ces deux publications ce que nous passons sous silence. Mais, par exemple, nous n'omettrons pas d'insister sur l'illustration à la fois abondante, soignée, pittoresque et quelquefois, quand le sujet y prête, très spirituelle. *L'Ouvrier* et *les Veillées des chaumières* devraient avoir leur place dans toutes les bibliothèques populaires.

8 et 9.— Nous ne pouvons guère que nous répéter en ce qui concerne le *Musée des enfants* et le *Musée des jeunes filles*. Ces deux périodiques, par le choix excellent des articles dont ils sont composés, se recommandent d'eux-mêmes à toutes les familles chrétiennes. Le volume de 1901 du *Musée des enfants* contient plusieurs petites comédies qui peuvent agréablement être interprétées dans les écoles ou au château, telles : *L'Orpheline*, *Un Catalogue du Louvre* et *la Jeune Aveugle*, par Mme Émilie Mathieu; on trouve là aussi de courtes descriptions de quelques localités de la France et de l'étranger, des récits amusants ou édifiants et des détails instructifs sur des sujets très divers. — Quant

au *Musée des jeunes filles*, ce qui frappe d'abord c'est le soin avec lequel, d'une façon intéressante, on a tenu à porter les lectrices du côté de la piété ; cela n'empêche nullement l'ensemble d'être aussi varié que possible : l'histoire, les voyages, la littérature se partagent ces pages attachantes. L'illustration, un peu trop sobre peut-être dans le *Musée des jeunes filles*, est sensiblement plus abondante et plus riche dans le *Musée des enfants*. Toujours nous réclamons des images en couleurs ; mais, telles quelles, les deux publications de la Société de Saint-Augustin ne peuvent manquer d'être bien accueillies partout.

10. — Voici le roi des albums de cette année : C'est celui que nous donne la maison Combet. Il est consacré à *La Tour d'Auvergne*. Texte par M. Georges Montorgueil ; illustrations de Job. C'est l'histoire complète du premier grenadier de France, écrite avec autant de talent que de sentiment patriotique, et accompagnée d'une splendide collection de tableaux en couleurs. Nous suivons La Tour d'Auvergne dans toutes les phases de sa glorieuse existence. D'abord sous le brillant uniforme des mousquetaires noirs ; puis comme sous-lieutenant de grenadiers dans le régiment d'Angoumois ; ensuite comme volontaire en Espagne ; et enfin comme capitaine dans les armées de la République. Il refuse le grade de colonel, et rentre dans ses foyers, à 51 ans, après 33 ans de services, pour reprendre en 1800 sa place sous les drapeaux, comme volontaire à la tête de la 46e demi-brigade avec son titre de « premier grenadier des armées de la République » et trouve bientôt la glorieuse mort du soldat sur le champ de bataille, telle qu'il l'avait souhaitée. « La vie entière de ce soldat, dit M. G. Montorgueil, fut égale à sa mort en beauté ; il a été le devoir, l'abnégation et le courage. » Les quarante aquarelles de Job, dont plusieurs remplissent la double page ouverte, sont dignes du maître de l'illustration.

11. — C'est une ingénieuse idée que de publier un album avec une série de découpages, comme celui que nous offre la maison Hachette sous le titre : *Napoléon, l'Impératrice, la Garde*. Le sujet aurait pu être mieux choisi, mais on a cédé à l'étrange engouement qui nous reporte au temps du premier Empire. Quoi qu'il en soit, voici Napoléon sous ses différents aspects : lieutenant d'artillerie, général des armées de la République, Empereur en costume de cérémonie, avec l'uniforme préféré de colonel des chasseurs de la garde, avec la légendaire redingote grise, avec le costume de planteur dans sa prison de Sainte-Hélène. Voici l'impératrice Joséphine, en costume de cérémonie et en costume de ville ; voici le prince Murat, avec l'uniforme de maréchal d'Empire, de lancier polonais, etc. ; voici la garde impériale avec tous ses brillants uniformes ; voici les anciens et les pupilles, les grenadiers et les mamelucks, les tambours, les trompettes, etc. — Le tout forme vingt-six uniformes complets, plus les costumes de Joséphine ; tout cela a

été dessiné avec la plus scrupuleuse exactitude et est accompagné d'un commentaire anecdotique et explicatif, fort bien rédigé par M. Aristide Fabre.

12. — *La Belle histoire du prince Muguet*, texte de Jacquin ; illustrations de Gugu. Charmantes illustrations dans cet album, où l'on voit le prince Muguet apparaître au monde dans un champ de muguets fleuris, choisir sa nourrice, grandir chez maman Turlure au Moulin Coquet, se battre avec tous ses compagnons, chasser les oies qui buvaient l'eau de sa baignoire, épouser à quinze ans la princesse Florise et se trouver, comme par enchantement, à la tête de sept jolis bambins. Plus d'un lecteur trouvera sans doute que les images valent mieux que le texte.

13, 14 et 15 — La maison Hetzel nous donne trois albums, faisant partie de la « Bibliothèque de Mlle Lili et de son cousin Julien » : 1° *Vingt Fables de La Fontaine*, fort joliment illustrées par Eugène Lambert dans de grandes compositions en noir, exécutées avec autant d'humour que de talent ; 2° *Chez les Fourmis*, texte en vers, au bas des planches en couleurs d'Ernest Griset, finement et artistiquement dessinées ; on y voit les fourmis manœuvrer et repousser tous leurs ennemis ; 3° Un papa nous initie aux terreurs de Mlle Frisson et aux exploits du bouillant Achille, que L. Frœlich met en scène dans 33 beaux dessins.

16. — La maison Colin publie un charmant album pour les débutants : *J'ai quatre ans, et je commence à lire dans l'A, B, C Jean Bedel.* La disposition en est très ingénieuse, et ses 120 gravures, dont 30 en couleurs, le feront accueillir avec enthousiasme par les jeunes enfants.

III. — 1. — C'est à la recherche des restes de l'infortuné Lapérouse que se sont lancés le lieutenant de vaisseau Henri Chambray et son ami Roger de Fleurines, et c'est à leur suite que nous entraîne le nouveau récit de M. G. de Beauregard, intitulé : *Le Rubis de Lapérouse.* Après avoir successivement touché à Madère, à Jamestown, au Cap, à Melbourne et à Sidney, leur navire *la Bonne Étoile* s'engage sur la route naguère suivie par les deux vaisseaux de l'illustre navigateur, *l'Astrolabe* et *la Boussole*. A Vanikoro, de tragiques événements se produisent, et la vaillante petite troupe est sur le point d'être massacrée par les indigènes. Mais le danger passé, elle se trouve dédommagée de ses angoisses par la reconnaissance du petit-fils d'un ancien matelot de Lapérouse resté à Vanikoro, et plus tard par la découverte, dans les parages de Saint-Cristophe, d'un précieux coffret contenant un superbe rubis, dernier cadeau de la femme de Lapérouse à son mari. Toutes ces aventures, où l'imagination de l'auteur se donne libre carrière, sont agréablement contées et plairont à la jeunesse. Le côté comique et plaisant de l'histoire est fourni par deux Anglais, le commodore Cardigan, et sa fille la douce Edwige. Le commodore est

un espion de lord Salisbury, qui rachète par sa foi patriotique le vilain rôle qu'il a accepté de jouer ; quant à sa fille, elle sert de prétexte à l'indispensable roman d'amour, roman qui se termine d'ailleurs par un mariage, comme le veut la morale et comme le souhaitent encore les bonnes âmes qui ne peuvent se plaire qu'à la lecture d'une histoire qui finit bien.

2. — Nous prédisons un réel succès au *Mousse de Surcouf* dont l'allure vive et mouvementée plaira aux lecteurs de dix à quinze ans. Ils en aimeront les aventures périlleuses, et pourtant vraisemblables, et aussi la note virile et patriotique. Le héros du récit est Guillaume Ternant, dont le père, médecin breton, est mort prisonnier des Anglais. Tout jeune, Guillaume ne rêve que luttes navales et aventures héroïques ; il est servi à souhait, car il partage, comme petit mousse, quelques-unes des équipées périlleuses du fameux corsaire breton Robert Surcouf, et, dans cette vie de perpétuels dangers, il se montre loyal et courageux, autant qu'avisé. A la dernière page du nouveau livre de M. Pierre Maël, Guillaume, devenu enseigne de vaisseau, se prépare à continuer dans la marine royale une carrière si vaillamment commencée.

IV. — 1. — M. André Laurie en est à son troisième volume des *Chercheurs d'or dans l'Afrique australe* (Voyez pour les précédents : *Gérard et Colette* (*Polybiblion*, t. LXXX, p. 511) et *le Filon de Gérard* (*Polybiblion*, t. LXXXVI, p. 502-503). Ce volume a pour titre : *Colette en Rhodesia. La Guerre au Transvaal.* La famille Massey vit heureuse dans son domaine de l'Afrique du sud. Autour d'elle, tout prospère ; la vie est large et facile, bien que très active. Mais l'orage gronde sourdement. L'Angleterre, qui veut avoir son chemin de fer du Cap au Caire et entend s'approprier les riches terrains aurifères et diamantifères occupés par les descendants des Hollandais chassés de la colonie du Cap, cherche noise aux Boers, qui, entendant garder leur indépendance, protestent, s'agitent et, finalement, sans attendre une agression certaine et irrésistiblement organisée, ouvrent les hostilités contre leurs formidables adversaires. M. Massey, sa famille et ses amis, bien que leurs sympathies soient pour les Boers, veulent rester neutres dans la lutte qui se prépare, ce qui ne les empêche pas de rendre des services dans les ambulances. Pour eux personnellement, la lutte commence par la défense, merveilleuse dans ses résultats, de leur domaine contre des noirs ardents au pillage. L'auteur raconte ensuite divers épisodes de cette guerre épique, où amis et ennemis méritent l'estime des honnêtes gens. La dernière histoire tragique est celle où la famille Massey, afin d'échapper à un parti d'indigènes conduits par un Levantin, scélérat de la pire espèce, utilise pour la seconde fois un explosif asphyxiant. Ce dernier exploit accompli, les Massey et des

Anglais amis opèrent leur exode à travers le théâtre de la guerre et atteignent enfin le littoral où ils s'embarquent pour l'Europe. Les Anglais retournent dans leur île et les Français gagnent Paris, où Mme Massey, atteinte de la cataracte, recouvre la vue grâce au docteur Kœrig, un maître de la science. N'oublions pas de donner une mention au brave Goliath, l'étonnant éléphant du présent roman et des récits précédents, qui trouve un asile, provisoire sans doute, au Jardin des Plantes. Nous disons provisoire, car nous serions fort étonné de ne pas retrouver cet intelligent pachyderme dans un quatrième livre de M. Laurie. Outre l'illustration des plus soignées ayant trait à *Colette en Rhodesia*, on trouvera ici vingt-trois vues photographiques relatives aux Boers et aux indigènes, au Veld, aux villes, à l'habitation : c'est un vrai « Panorama du Transvaal. » Cadeau d'étrennes de pleine actualité.

2. — *Pour l'honneur !* Quel titre réconfortant, et comme il sonne bien à l'oreille et au cœur ! Pierre Marcenay et quelques amis, sous-officiers libérés comme lui du service militaire, se sont réunis pour fêter leur retour dans leurs foyers respectifs. Survient un bambin miséreux, Grégoire Chaverny (ou petit Greg, par abréviation), qu'ils accueillent et que Marcenay se décide à emmener avec lui chez un oncle et une tante de Bourgogne, l'adoptant en quelque sorte. Peu après, un richissime parent d'Amérique meurt en laissant sa grande fortune à nos Bourguignons, oncle, tante et neveu, à la condition de réparer, dans des proportions fixées, des préjudices causés autrefois par lui et qui sont d'une gravité exceptionnelle. Marcenay n'hésite pas : il entend restituer ; mais pour cela il faut retrouver les victimes du défunt, ce qui n'est pas facile. Petit Greg, qui surprend involontairement le secret de son protecteur, apprend alors que l'un des malheureux atteints par le parent à héritage n'est autre que son propre grand-père, mort à la peine ; mais, par délicatesse, il ne souffle mot ; il aide cependant d'une façon peu ordinaire son jeune père adoptif à découvrir les autres intéressés. Puis, notre avisé bonhomme trouve le moyen, juste au moment où Pierre Marcenay sacrifiait à l'amitié un amour faisant la raison même de sa vie, d'éclairer tout le monde sur la situation réelle de chacun, ce qui remet les choses au point en permettant à Pierre d'épouser l'amie d'enfance qui allait être perdue pour lui. Ce qui prouve qu'un bienfait n'est jamais perdu. Ajoutons que l'auteur nous laisse apercevoir que petit Greg marche à pas rapides vers son idéal : il sera médecin. Ce très attachant récit de Mme P. Perrault, outre qu'il est rempli des plus nobles sentiments, est vivifié par l'idée religieuse qui s'affirme nettement. Riche reliure ; illustration soignée.

V. — 1. — La maison Mame a réuni sous l'intitulé : *Histoire de pauvres gens*, quatorze esquisses et un récit de M. René Bazin. Le récit, qui tient la tête, figure seul sur le titre : *Le Guide de l'Empereur*. D'aucuns

vont croire peut-être qu'il s'agit là de quelque réminiscence napoléonienne : grosse erreur. C'est l'histoire d'un petit abandonné, fils de père allemand et de mère lorraine, recueilli par un vieux capitaine retiré à Toul et par sa fille Véronique, tous deux assez pauvres. L'enfant croit et embellit, recevant d'exellents principes et bénéficiant de bons exemples. Son père adoptif en veut faire d'ailleurs un loyal officier français. Malheureusement, au bout de quatorze ans, l'Allemand et sa femme se souviennent de leur paternité et réclament leur fils. La loi est pour eux et celui-ci va les rejoindre. Et, brusquement, nous le retrouvons en plein Strasbourg, coiffé du casque à pointe et servant, par un temps glacial, de guide au Kaiser Guillaume II qui est venu faire un essai de mobilisation dans la capitale de l'Alsace. Puis le soldat, saisi par le froid, s'alite et ne tarde pas à succomber, après avoir revu toutefois le vieux capitaine de Toul. Histoire triste à faire pleurer. Nous ne pouvons analyser les quatorze autres morceaux de cet ensemble; nous mentionnerons cependant *le Nouveau Bail*, qui donne une curieuse idée des espérances invraisemblables de ce que l'on pourrait appeler le socialisme rural; *le Maître Maçon Pignechatte*, tableautin intéressant des mœurs actuelles en Limousin ; — *Sur le tard*, touchant épisode d'affection fraternelle dont deux vieilles filles sont les héroïnes; — enfin *le Petit de treize ans*, qui montre comment l'enfance de nos jours glisse prématurément, par les mauvaises lectures, dans l'abîme de l'incrédulité. — Intéressant recueil, écrit avec talent, mais de ton peu égayant. Reliure superbe sur le plat de laquelle se détache, avec autant de brillant que de vigueur, la cathédrale de Strasbourg ; l'illustration est du meilleur goût.

2. — Nous souvenant de la peine que nous avons eue, il y a quelque vingt ans, à trouver des pièces jouables en famille, qui fussent à la fois convenables et vraiment intéressantes, nous félicitons les jeunes chefs de troupe actuels (de troupes de salons chrétiens, s'entend) de trouver réunis, en un seul volume, huit saynètes de choix dans ce petit *Théâtre bleu*. Au lieu de passer des jours à chercher, puis à raturer dans telle ou telle pièce connue, ils n'auront qu'à prendre au hasard dans ce petit recueil, et ils pourront même servir à leur auditoire, avec la charmante comédie, le drame émotionnant. Du drame, d'ailleurs très bien conduit, nous ne dirons rien; mais, en ce qui concerne la comédie, il convient de reconnaître que toutes celles de ce *Théâtre bleu* sont pleines de verve, d'entrain, de gaieté et d'esprit. Ajoutons qu'elles ne présentent aucune difficulté de mise en scène, et que, faciles à apprendre et à représenter, elles offrent aux jeunes artistes tous les moyens de développer leurs talents scéniques. Enfin, et en dehors de la représentation, le volume en lui-même est d'une agréable et charmante lecture, et les illustrations excellentes de M. Lucien Métivet ne font qu'ajouter à ce charme.

VI. — 1. — *Le Fakir* n'est pas un roman de M. Jules Verne, ce n'est pas non plus un conte des *Mille et une Nuits*; ce n'est pas davantage un récit de M. Jacolliot; il y a pourtant des ressouvenirs de ces auteurs dans le livre de M. Nicol Meyra. Celui-ci n'a eu la prétention d'être ni moral, ni immoral : il a voulu amuser, et nous devons reconnaître qu'il a réussi. En groupant fort habilement ces réminiscences, en y ajoutant de son propre fonds, il a produit des pages dont la lecture est facile, et qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. De la narration de ces aventures romanesques, quelque peu invraisemblables, le lecteur tirera profit en se rappelant certains détails et en apprenant que dans l'Inde, au xxe siècle, sous la domination d'une nation chrétienne, il existe, encore florissante, une religion dont le culte a pour base l'imposture et l'assassinat. Que ce soit un savant américain ou un jeune Français qui dévoile les honteuses supercheries, les abominations commises par des sectateurs de la déesse Kâli, sachons gré à M. Nicol Meyra de les avoir dénoncées.

2. — Une fable très honnête, encadrée dans des paysages vus superficiellement, cousus sur cette trame un peu mince, des récits historiques et des appréciations relatifs à l'époque de la Révolution et de l'Empire, tel est le fond du livre du commandant Stany : *Jeanne la Rousse*. Instruire en amusant a été le but de l'auteur : on peut seulement regretter qu'il n'ait pas développé plus amplement la partie historique. Les quelques tableaux appartenant à cet ordre d'idées sont traités d'une touche leste et adroite, et laissent une impression dans la pensée. Nous noterons surtout les tableaux très vifs et très animés des préparatifs de Boulogne, d'une scène entre Napoléon et l'amiral Brueys, et surtout la page où la marine française, telle que l'avait créée la vieille monarchie, le corps d'officiers gentilshommes qui la commandaient, sont l'objet d'éloges mérités. L'auteur ici s'est montré bien informé des découvertes récentes des historiens spéciaux. L'auteur n'hésite pas à dénoncer l'œuvre antipatriotique des révolutionnaires quand ceux-ci travaillèrent à désorganiser cette flotte et ce corps incomparables, qui faisaient trembler l'Angleterre. Le livre est édité avec soin, et les illustrations généralement intéressantes. Il peut être offert en prix aux jeunes gens et en lecture à tout le monde.

VII. — 1. — C'est une bien desopilante aventure que celle des *Deux Henri*. Henri de Cirieu appartient à la noblesse la plus élevée : mais il s'ennuie de mener une existence oisive, inutile ; puis, on est en 1792, il a peur de la Révolution. Il voit un autre Henri, Henri Lebel, épicier, rue Brise-Miche, près Saint-Merri. Il fait enlever par ses gens Henri Lebel, le fait installer dans son somptueux appartement, et, lui, vient dans la boutique, rue Brise-Miche et prend le tablier de l'épicier Lebel, même sa promise Marion. Le vrai épicier se substitue aussi à Henri de

Cirieu auprès de Mlle Marion de la Tour. De cette dualité, naissent des quiproquos, un galimatias indicibles. Et la tête du bonhomme Bijou, paysan de Brie, qui vient visiter son neveu, rue Brise-Miche, et trouve Henri de Cirieu ! Suivent des scènes entre le paysan, le faux et le vrai neveu à égayer les esprits les plus moroses. Finalement, l'imbroglio se dénoue : les deux Henri s'enrôlent pour défendre la patrie en danger, reviennent couverts de la gloire des braves, épousent chacun sa Marion. Henri Lebel reprend son épicerie, Henri de Cirieu sa vie de gentilhomme et les deux Henri restent bons amis.

2. — Combien fin, primesautier, l'*Ancêtre de Gavroche !* L'auteur a bien la psychologie de Gavroche, l'éternel gavroche, et lui-même, M. Dourliac, n'a-t-il pas dans l'âme et dans le style, dans ses scènes et pirouettes, du vrai gavroche ? L' « ancêtre » est un jeune Frisquet, né dans l'échoppe d'un savetier, élevé par son grand-père, qui l'adore et le rudoie, ne se gêne point pour lui parler l'argot du métier et le pousser à la crânerie. Aussi le Gavroche, l'ancêtre, encore imberbe, à peine adulte, prend-il rang parmi les ligueurs, si bien qu'il y attrappe une fluxion de poitrine. Vite, on l'envoie à Caudebec, pays de son grand-père. Là, son bon cœur, son esprit toujours éveillé, pépie comme le pierrot parisien. On l'aime, il fait rire tout le monde chez sa tante Renaude. Mais il s'ennuie. Il se dispute furieusement avec Blanchet, un jeune monsieur qui va à l'école chez le pasteur. Que dire de la scène qui eut lieu près du Pont-Neuf entre son cousin Michel, le gros Normand, un dentiste, qui veut opérer Michel et lui, Frisquet ? C'est à rire aux larmes. Et tout le long de ces 234 pages, ce sont des tours, des saillies, des épisodes pimpants, bien enlevés. Frisquet a le diable au corps et à la langue, mais de l'or dans son cœur. « Louis XIV venait d'expirer. Alors le petit vieillard (Gavroche qui était devant le Palais de Versailles) découvrit sa tête chauve, et lentement deux grosses larmes roulèrent sur ses joues ridées... A la mort du Roi, dit Saint-Simon, tous les Parisiens manifestèrent une joie indécente, criant, chantant sur le passage du convoi... » Saint-Simon n'avait pas vu pleurer Frisquet. Excellent portrait, d'une touche aussi exacte qu'exquise. Il fera rire petits et grands.

3. — C'est un chapitre, un grand chapitre d'histoire naturelle, et non des moins curieux et des moins attachants que M. Ernest Menault a traité dans *l'Amour maternel chez les animaux*. Il commence par nous parler des insectes (araignées, cigales, guêpes, etc.), puis il passe aux poissons et aux oiseaux, pour continuer par les mammifères, les ruminants et les carnivores, et terminer par les quadrumanes (les singes). Tout en décrivant les mœurs des animaux dont il nous entretient, surtout en ce qui concerne l'affection et le dévouement des mères pour leur progéniture, M. E. Menault ne manque pas de raconter

quantité d'anecdotes qui ajoutent un attrait de plus à son instructif volume. Sous la plume de cet écrivain, la science revêt une forme aimable, simple, pleine de poésie souvent, si bien que par ces qualités l'ouvrage se met à la portée de tous les âges et de toutes les intelligences.

VIII. — 1. — *Tante Picot*, ou, pour lui donner son vrai nom Mme Claude Picot, de Saint-Flour, est une brave Auvergnate, à l'écorce rude, à l'humeur batailleuse, au cœur excellent. Le séjour qu'elle fait à Paris avec sa vieille servante Zoé, son chien, son chat et son perroquet, plus deux petits neveux qu'elle a emmenés pour les promener, est rempli d'aventures plaisantes. La tante Picot, avec son entêtement d'Auvergnate, n'est pas une voyageuse commode et se prend facilement de querelle avec les conducteurs d'omnibus, les fournisseurs et même les voisins. Il semblerait cependant que son premier et unique voyage à Paris ait eu sur la bonne dame une influence heureuse, puisqu'au retour, instruite par l'expérience, elle prend la résolution de modifier son caractère, dont l'âpreté lui avait, au cours de ses pérégrinations, valu tant de déboires.

2. — Mme de Cisole, obligée d'accompagner en Algérie son mari malade, confie sa fille Fernande à son amie, Mme Tuilmont, femme d'un banquier de Lyon. Le séjour de la petite Parisienne aux Tilleuls est troublé par le secret que lui confie Paul Tuilemont ; étourdi et désobéissant, celui-ci a cassé un chronomètre auquel, pour des raisons particulières, son père attachait un grand prix et, ce qui est plus grave, il cache sa faute et en laisse peser la responsabilité sur d'autres. A la fin cependant, Paul se décide à avouer son étourderie, son père lui pardonne, et, pour comble de joie, le retour des parents de Fernande dissipe tous les soucis de la petite fille. *Le Secret des Tilleuls* forme un récit agréablement conté, d'une allure simple et naturelle, animé d'excellents sentiments.

IX. — 1. — *Le Capitaine Henriot* (*Chevaliers errants*) fait suite à un précédent roman (Voyez *Polybiblion*, t. LXXXIX, p. 514 : *Chevaliers errants. Corsaires et flibustiers*), mais il offre par lui-même un tout qui forme une œuvre à part. L'action se passe d'abord en Espagne, à Madrid, où un jeune Marseillais, Desarraigado, qui a connu l'illustre Cervantès en captivité et lui est resté entièrement attaché, vient retrouver le grand écrivain, encore trop peu connu. M. Melandri nous fait alors la peinture de Madrid à l'époque, et le récit des débuts de l'auteur de *Don Quichotte*. Nous assistons aux premières lectures de l'œuvre, lectures qui obtiennent un succès énorme devant les plus modestes auditoires, en attendant la consécration, un peu tardive, du monde lettré. Desarraigado, après un assez long séjour auprès de Cervantès s'engage sur le conseil de ce dernier, dans l'armée du capitaine

Henriot, qui n'est autre que Henri IV. Il y fait merveille, car, s'il est aventurier, c'est un cœur héroïque. Mais la guerre n'a qu'un temps, et le jeune Marseillais, toujours aidé par Cervantès, finit par se marier et devenir un brave bourgeois qui fait valoir ses terres, d'accord avec l'auteur de *Don Quichotte*. Ouvrage très vivant, d'une lecture facile et attrayante, et orné de gravures excellentes.

2. — Le charmant petit volume de M. R. Candiani : *Au Clair de la lune*, s'ouvre par un aperçu historique très intéressant de ces « farces » qui font la joie des enfants, en France comme en Italie, depuis plus de quatre siècles. Quel est le bambin et quelle est la bambine qui ne s'intéressera à connaître l'origine et l'histoire de ses grands amis : Arlequin, Pierrot, Polichinelle, Scapin, Cassandre, Colombine ? Sans compter les grandes personnes qui seront heureuses de savoir la source de ce théâtre, qui a été la joie de leur enfance, lequel, par des raisons de tempérament, n'a jamais pu s'acclimater qu'en France et en Italie. Les huit contes qui suivent et qui composent le fond de l'ouvrage sont écrits avec verve, esprit, finesse, bien dans la note de la tradition, mais d'une tradition renouvelée par l'actualité. Les jeunes lecteurs se réjouiront des aventures extraordinaires et des drôleries de ces petites scènes. Les nombreuses gravures comiques, qui accompagnent le texte, ne les amuseront pas moins.

X. — 1. — Ce thème de la petite fille présomptueuse, qui veut se mêler de tout, et ne fait que des sottises, a-t-il été épuisé par le livre de Mme de Ségur qui a charmé notre enfance ? M. J. Lermont s'est arrangé de manière à nous présenter une forme rajeunie de ces vieilles histoires, et M. Éd. Detaille a bien voulu prêter à cette œuvre le concours de son spirituel crayon. *Les Bonnes Idées de Mlle Rose* feraient un livre charmant si l'idée religieuse y avait aussi trouvé sa place.

2. — Nous aimons à retrouver dans les animaux comme un reflet de nous-mêmes. C'est le sentiment que le lecteur éprouvera à la lecture de *Blanchette et Capitaine*, publiée par la librairie Hetzel. Cette naïve bluette pour enfants a une portée morale sérieuse. Pourquoi n'y voit-on poindre aucun sentiment, aucune idée religieuse? C'est peut-être parce que nous ne nous séparons de la bête que par deux qualités qui nous sont propres : l'instinct religieux, et la capacité de faire du feu? C'est peut-être pour l'auteur une excuse suffisante de cette exclusion de l'élément divin dans son petit livre; c'est tout au moins une explication du silence gardé sur cette question importante.

VISENOT.

Nota. — Les ouvrages ci-après nous sont arrivés trop tard pour que le compte rendu qu'ils comportent ait pu trouver place dans le long article qui précède : *La France au dehors ; — Les Missions catholiques*

françaises au XIXe *siècle*, publiées sous la direction du P. J.-B. Piolet, S. J. T. III. *Chine et Japon*. Paris, A. Colin et Cie, s. d. (1902), gr. in-8 de 504 p., avec 335 grav. et 18 grandes planches, d'après des documents originaux. Broché, 12 fr.; demi-reliure, tête dorée, 18 fr. Il sera question de ce volume dans notre prochaine revue des livres de *Géographie et de Voyages* (mars 1902). Nos lecteurs seront du reste fixés sur ce grand ouvrage par ce qu'il est dit plus haut des deux premiers tomes (Voyez p. 485-487).

Mademoiselle Flammette, par Georges Thurner, illustrations de Luc Leguey. Paris, Ducrocq, s. d., gr. in-8 de XII-356 p. Broché, 7 fr.; relié, 9 fr.

THÉOLOGIE

De la Définition dogmatique de l'Assomption de la Très Sainte Vierge. Dissertation théologique par le R. P. Dom Paul Renaudin. Angers, Germain et Grassin, 1900, in-4 de 52 p.

L'auteur commence par rappeler comment, au concile du Vatican, environ deux cents Pères demandèrent au Souverain Pontife de vouloir bien proclamer que l'Assomption de Notre-Dame fait partie du dépôt de la Révélation au même titre que l'Immaculée Conception. Le *postulatum*, œuvre d'un bénédictin de Saint-Paul-hors-les-Murs, fut présenté aux membres du concile par un prélat appartenant à l'ordre de Saint-Benoît, Mgr Dusmet, archevêque de Catane, plus tard cardinal, et par l'évêque de Lipari.

Cette savante et pieuse étude considère l'Assomption, au point de vue de sa *définibilité*, comme vérité directement révélée par Dieu ou comme doctrine enseignée par son ordre et sous sa garantie. Elle laisse donc de côté les questions d'histoire ou d'archéologie, intéressantes seulement pour l'érudit ou l'exégète. Une première partie montre l'*État actuel de la croyance à l'Assomption de la T. S. Vierge* (p. 5-33). Elle s'appuie surtout sur la liturgie actuelle, et sur le témoignage de la tradition depuis le sixième siècle. Le silence des écrivains antérieurs au VIe siècle est expliqué par la *Disciplina arcani*, par les dangers de confirmer certaines erreurs (celles par exemple des collyridiens, qui faisaient de la Vierge une Divinité — ou celle des valentiniens, qui lui attribuaient un corps formé de substance céleste et impassible), ou de donner aux païens un enseignement qu'ils auraient facilement altéré. Conclusion : l'opinion opposée est au moins *téméraire et fausse*, ce qui entraîne pour les chrétiens l'obligation de s'en tenir à la croyance reçue universellement.

La seconde partie est consacrée à l'*Examen de la définition dogmatique*. La question est circonscrite entre deux hypothèses : celle de la *vision* et celle de la *non-vision* de l'Assomption virginale ; entre les

deux, l'Église seule peut décider. « Dans les deux cas, les indécisions qui subsistent, l'absence de conclusions rigoureuses... et d'autre part la certitude absolue de ce fait tenu pour indubitable dès le commencement, nous portent à croire que, même dans la seconde hypothèse, l'Assomption a été l'objet d'une révélation, ou, si l'on veut, d'une intimation de la part de Dieu » (p. 39). Puis l'auteur conclut à la *possibilité* de la définition, même à son opportunité, — tout en reconnaissant que le Souverain Pontife est seul juge dans ces graves questions. B. C.

FÉNELON. **Réponse inédite à Bossuet.** Préface de Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai. Paris, Librairie internationale, 1901, in-12 de x-166 p. — Prix : 3 fr. 50.

En marge d'un exemplaire de la *Relation sur le quiétisme* de Bossuet, Fénelon avait écrit point par point une réponse restée inédite, qui, de l'abbé de Chantérac, à qui elle avait été adressée à Rome en 1698, passa de main en main jusqu'à ce qu'elle prît rang parmi les manuscrits du British Museum. C'est là qu'on l'a retrouvée récemment ; on la publie aujourd'hui, et l'on fait bien, car il ne faut rien négliger de ce qui peut nous aider à mieux juger des grandes querelles du temps passé. Je ne dis pas, bien entendu, que, dans ses réponses très fines, très habiles, souvent aussi assez subtiles, Fénelon ait toujours raison contre Bossuet : cela dépasse ma compétence. Mais personne ne se plaindra de pouvoir lire une nouvelle pièce de cet intéressant procès. Chaque réponse de Fénelon est ici imprimée en face de l'article correspondant de la *Relation* de Bossuet, et cela sous une double pagination, qui nous donne un livre beaucoup plus gros que la numérotation des pages indiquée plus haut ne l'annonce.

Notons que cette réponse fut connue à Rome et que cela n'empêcha pas les *Maximes des saints* d'être condamnées.

Ce livre est précédé d'une préface de Mgr l'archevêque de Cambrai et ornée d'un fac-simile, qui nous met sous les yeux la disposition exacte de ce très curieux manuscrit. ÉDOUARD PONTAL.

Les Grands Mystères d'Éleusis. *Personnel. Cérémonies*, par P. FOUCART. Paris, Impr. nationale, 1900, gr. in-4 de 156 p., avec une planche (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXVII). — Prix : 6 fr. 50.

Il faut se garder d'oublier le sous-titre de cet ouvrage, qui ne traite en effet que du personnel et des cérémonies des mystères d'Éleusis. Ainsi il fait suite aux *Recherches sur l'origine et la nature des mystères*, publiées par l'auteur en 1895. Ce n'est que par accident (p. 137) et par un appendice, plein d'intérêt, relatif aux découvertes archéologiques de

Crète et d'Éleusis, que l'auteur traitera de l'origine et du fond même des mystères.

L'intérêt capital de la première partie, relative au personnel, est l'étude du rôle des deux Τνηέ, des *Eumolpides* et des *Keryces* qui détenaient depuis la plus haute antiquité le culte de Déméter à Éleusis. Le Τένος était l'organisme le plus ancien et le plus solide qu'on peut trouver en Attique. Sa constitution était antérieure à toute organisation politique, même à celle de Thésée, quoique l'auteur semble faire dater son existence régulière du *synœchisme* et de la constitution attribuée à Thésée. Les passages les plus importants de toute cette discussion sur les Eumolpides et les Keryces sont ceux où il est question de la responsabilité individuelle des prêtres devant le tribunal des Héliastes, responsabilité bien établie (p. 4), où il est démontré qu'il n'y avait entre eux qu'une égalité apparente. Les Eumolpides jouaient à Éleusis le premier rôle. C'était le sentiment des Égyptiens (p. 8). La charge *d'hiérophante* et le droit *d'exégèse* n'appartenaient qu'à eux (p. 10). « En résumé, il semble que les Eumolpides étaient une famille éleusinienne en possession des mystères à l'époque où ceux-ci prirent une forme définitive ; qu'au contraire les Keryces appartenaient à l'Attique proprement dite, où ils possédaient dès l'origine des privilèges dans le culte attique d'Apollon, et qu'ils furent associés aux Eumolpides seulement lorsque les mystères entrèrent dans la religion de l'État » (p. 14).

Puis vient la mention des autres familles sacerdotales employées à Éleusis, d'après l'inscription publiée au *Bulletin de correspondance hellénique* (1882, p. 434). M. P. Foucart avait cru alors que le mot [Τα Τ]ένη [Τα πε] ρι τὼ Θέω [ιεροφα]ντουντα... désignaient les Eumolpides et les Keryces. Il complète et corrige son texte (p. 16 et s.).

De même l'élection de l'hiérophante était faite suivant un mode qui n'était pas fixé jusqu'ici. A l'aide d'un passage du scholiaste de Patmos (*Bull. de corresp. hellénique*, 1877, p. 152), l'auteur l'établit heureusement. « Cet hiérophante comme le dadonque était donc désigné par le sort, mais le tirage n'avait lieu qu'entre ceux qui laissaient mettre leurs noms dans l'urne et le nombre des candidats dut toujours être assez restreint » (p. 25). Il importait aussi de détruire complètement la théorie de *Bossler* (*de Gentibus et familiis atticæ sacris*) qui prétendait que la charge de dadonque aurait passé des Keryces aux Lycomides, ce qui choquait toutes nos idées sur les conceptions religieuses des Grecs. M. Foucart ruine non seulement l'argumentation de Bossler, mais établit encore, par les fouilles de Delphes, que les Keryces étaient en possession du poste au Ier siècle (p. 48).

La seconde partie, sur la trêve et les cérémonies sacrées, est moins intéressante, ou moins neuve que la première. Parlant de la trêve relative

à la fête annuelle d'Éleusis, l'auteur ne cite qu'un cas où elle fut violée, celui dont parle l'orateur Eschine (II, 133). En fait, elle fut ouvertement violée aussi pendant la guerre du Péloponèse, tandis que les Spartiates occupaient l'Attique. La procession d'*Iacchos* ne pouvait avoir lieu que par mer et bien des rites devaient forcément être négligés. C'est Alcibiade, après sa victoire de Cyzique et sa rentrée à Athènes, qui escorta la procession, et lui permit de gagner Éleusis par terre.

Nous savons maintenant que « ni le genre de vie, ni la condition n'étaient un obstacle à l'admission (aux initiations); Lysias put sans difficulté faire initier sa maîtresse, la courtisane Mélanira » (p. 95). Jour par jour, étape par étape, l'on peut suivre la procession, les cérémonies, et les fêtes d'Éleusis du 13 au 20 boédromion (p. 103 à 126). Ceux qui goûteront le plus cet exposé si clair, si intéressant, regretteront peut-être que l'auteur n'ait pas rappelé ici les quelques cas où les mystères furent dévoilés, au grand scandale du peuple. L'histoire de ces sacrilèges et des procès qui s'ensuivirent aurait complété cet ouvrage, digne en tout du maître qui en est l'auteur.

J. Bernard.

SCIENCES ET ARTS

Quaestiones de justitia *ad usum hodiernum scholastice disputatae*, ab A. Vermeersch, S. J. Bruges, Beyaert, 1901, in-8 de xxxi-661 p. — Prix : 6 fr. 50.

Au cours de sa Préface, l'auteur nous apprend que la dernière congrégation générale de la Compagnie de Jésus a décrété dans l'enseignement de ses scolasticats une étude plus approfondie des *Principes de la science morale*. L'auteur des *Provinciales* peut dormir content.

Entre toutes ces questions fondamentales, celles qui concernent la justice et l'ordre social ne sont ni des moins difficiles ni des moins actuelles. Le R. P. Vermeersch s'y est courageusement consacré, et la publication de ce volume le place au premier rang du mouvement qu'on peut appeler social scolastique, — dont les représentants les plus autorisés sont, en France, le P. de Pascal et le P. Antoine, — en Allemagne, Cathrein et Mayer, — en Belgique, Mgr Waffelaert, évêque de Bruges, le chanoine Pothier, le P. Van Gestel, etc... La forme de l'enseignement est rigoureusement technique et didactique. Non seulement le syllogisme et la distinction y jouent le principal rôle et donnent à cet ouvrage — pourtant si élevé de doctrines et si large d'horizon — la patiente et consciencieuse allure d'un manuel; mais encore l'exécution typographique, la disposition matérielle, l'emploi de caractères gras, de numéros, des nombreux poteaux indicateurs indispensables en pareils labyrinthes, — toutes les précautions, en un mot, sont prises pour rendre les plus subtiles discussions de l'écono-

mie politique et de la morale accessibles au grand nombre des travailleurs de bonne volonté.

Dans les deux premières *Questions* (p. 1-78) nous trouvons définies et longuement expliquées les conceptions fondamentales de la *Justice* et de ses parties : *légale*, *commutative* et *distributive*. On y pressent le caractère éminemment déductif et systématique de l'ouvrage, et l'on prévoit quel indispensable secours il apportera pour l'intelligence des plus récents documents pontificaux.

La Question troisième est consacrée au droit de *vote* et aux *impôts*, — la quatrième, à la notion d'injustice et au devoir de restitution.

La Question cinquième (*Socialisme et Propriété privée*) est des plus étendues (p. 187-326) et traite à fond ces graves problèmes de théologie morale. Après un intelligent exposé et une rigoureuse discussion des systèmes socialistes anciens et modernes, vient la démonstration philosophique du droit de propriété. Les théories des Pères et celles des scolastiques (les uns et les autres accusés de socialisme par des lecteurs superficiels) sont soigneusement examinées. On a tenu compte des variables acceptions du *jus gentium*, cette pierre d'achoppement des critiques mal informés.

Les deux questions suivantes sont consacrées aux *Privilèges du possesseur* (possession et prescription) et à *la Théorie des contrats*.

Les graves problèmes de *la Valeur*, de *l'Échange*, et du *Juste Prix* sont ensuite examinées (question huitième : p. 414-441). Nulle part, croyons-nous, on ne trouvera une comparaison aussi sage des doctrines anciennes et des théories économiques les plus modernes : Bastiat, Karl Marx, etc... Contre l'école libérale, et plus spécialement, contre le Dr Funck de Tubingue ; (en dépit de certaines hésitations d'auteurs catholiques les plus en renom tels que le cardinal Gousset, dans sa théologie morale) le P. Vermeersch soutient avec fermeté la vieille théorie traditionnelle : un prix objectif, défini par l'*æstimatio communis*, indépendant de l'utilité spéciale de l'acheteur.

Le Prêt à intérêt et l'usure forment le sujet d'une longue dissertation (question neuvième : p. 491-493). L'historique de la question est très soigné : Ancien et Nouveau Testament (Luc, VI, 34, est regardé comme étranger à la question). — Les Pères, spécialement ceux du IVe-Ve siècle, (Basile, Grégoire de Nysse, Lactance, Hilaire, Ambroise, Jérôme, Augustin, Léon...) dont les expressions ont prêté le flanc à des accusations de communisme — les conciles et la législation ecclésiastique — les théologiens et les canonistes — tout cela est passé en revue avec sagacité et clarté. La thèse qui suit met en évidence la nature criminelle de l'usure, aussi bien que la légitimité *toute relative* du prêt à intérêt (*pro certa conditione civitatis*) ; et dans une troisième partie elle fait aussi bien l'apologie de la sévérité ancienne que de l'indulgence contemporaine.

Enfin, *le Juste Salaire* est l'objet de trois thèses importantes : dans la dernière, relative au *minimum* de salaire, le P. Vermeersh, sans se départir des définitions minutieuses et prudentes, des sages réserves qui caractérisent son enseignement si ferme et si sûr — se rallie aux principes proclamés par le cardinal Manning et par Mgr Waffelaert — par M. l'abbé Gayraud, le P. Lembkuhl et le chanoine Pothier — en un mot par une nombreuse école d'économistes catholiques, en Belgique et en Allemagne, — en Italie et en France. Il commence par pleinement informer le lecteur des actes du Saint-Siège relatifs à l'interprétation de l'encyclique *Rerum novarum* (Lettre de S. Em. le cardinal Goossens — consultation du cardinal Zigliara — article du P. Eschbach dans la *Science catholique*, etc...) ; puis il discute l'autorité du document interprétatif et la pensée exacte du Saint-Siège. Suit un loyal exposé des diverses opinions, et la démonstration de la thèse, concluant à *un salaire familial absolu* (non en vertu de la justice légale, mais en vertu de la justice commutative).

Nous regrettons qu'une si brève analyse omette nécessairement des points importants, et ne donne qu'une insuffisante idée de ce beau livre. Son apparition est un véritable événement doctrinal.

B. DE CARROY.

L'Évolution industrielle des États-Unis, par CARROL D. WRIGHT. Traduit par F. LEPELLETIER, avec une préface de E. Levasseur. Paris, Giard et Brière, 1901, in-8 de XXIV-380 p. — Prix : 7 fr.

C'est une excellente idée, et dont il convient de le remercier chaleureusement, qu'a eue M. F. Lepelletier de traduire le livre de M. Carroll D. Wright sur *l'Évolution industrielle des États-Unis*. On sait que, dans ce remarquable ouvrage, le commissaire du travail des États-Unis s'est proposé comme but unique de dresser l'inventaire des principaux faits relatifs à la création et au développement de l'industrie dans sa patrie. « Ce n'est pas un ouvrage de théorie ou de politique, dit M. E. Levasseur dans une intéressante Préface ; c'est la constatation de l'état des choses. » Si toutefois M. Wright s'occupe de la période contemporaine, il ne néglige pas le passé et consacre près du tiers de son livre aux débuts mêmes de l'industrie aux États-Unis pendant la période de colonisation ; par là, son ouvrage, si précieux au point de vue économique et social, est également très utile à l'historien. — Il convenait de faire connaître au public français, — qui lit encore si peu de langues étrangères, — ce beau travail, plein de renseignements précis, de constatations intéressantes, de cartes et de diagrammes instructifs ; économistes et sociologistes, géographes et historiens y trouveront également leur profit. De sa tâche de traducteur, M. F. Lepelletier s'est parfaitement acquitté, trop scrupuleusement peut-être, car per-

sonne ne lui en aurait voulu d'avoir rectifié une légère erreur de M. Carroll D. Wright (p. 31) et d'avoir réservé au seul Hennepin la qualification de *Père*, que le laïque Henri de Tonti ne mérite en aucune façon. HENRI FROIDEVAUX.

Leçons sur les séries divergentes, par E. BOREL. Paris, Gauthier-Villars, 1901, gr. in-8 de VI-184 p. — Prix : 4 fr. 50.

M. Borel continue l'œuvre si importante qu'il a entreprise (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXV, p. 262, et t. LXXXIX, p. 333). Son nouveau volume est consacré aux séries divergentes. Nous nous abstiendrons de tout éloge d'un livre qui est parfaitement écrit et dont l'utilité est incontestable pour les mathématiciens qui veulent, soit aborder cette intéressante question, soit avoir un court et substantiel résumé sur l'état actuel de cette partie de la science.

Après un historique, qui, grâce aux références qui l'accompagnent, permet de remonter aux sources, M. Borel, en cinq chapitres : Les Séries asymptotiques, les Fractions continues et la théorie de Stieljes, la Théorie des séries sommables, les Séries sommables et le prolongement analytique, les développements en séries des polynomes, permet au moindre mathématicien d'aborder, sans arrêt, l'étude de ces questions si ardues et si intéressantes.

Nous renouvelons notre souhait : que beaucoup de monographies semblables paraissent : elles développeront le goût de l'étude pure des mathématiques. Déjà M. Borel nous annonce des Leçons sur les séries à termes positifs; nous souhaitons vivement leur rapide apparition.

É. CHAILAN.

LITTÉRATURE

La Formation du style par l'assimilation des auteurs, par ANTOINE ALBALAT. Paris, Colin et Cie, 1901, in-18 de VIII-308 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albalat fait un métier bien dangereux. En un temps où tout le monde, hommes, femmes, enfants, brûle de se voir imprimé, il vend, pour 3 fr. 50, l'*Art d'écrire en vingt leçons*, — qui s'est, naturellement, débité à dix mille exemplaires en deux ans : c'est, au bas mot, cinq mille bas-bleus de plus qu'il va déchaîner sur nous... Et il continue. Il enseigne aujourd'hui à « acquérir du talent » en s'assimilant celui des auteurs. Cet homme d'esprit est terrible.

Or, pour simplifier la rhétorique, il la réduit, à peu près, à deux procédés.

Il y a d'abord la *description* qui, « pour être vivante, doit être matérielle », écarter « ce qui est d'imagination », et, suivant les procédés *réalistes* d'Homère, de Chateaubriand, Flaubert, Jules Vallès, Leconte de Lisle (et Erckmann-Chatrian !), ne viser qu'à rendre les gestes, la plas-

tique et la couleur des choses *individuelles*... Vous voyez que la débauche de peinture littéraire n'est pas près de finir, non plus que le reportage inventé par les Goncourt, à coups de cahiers de notes.

Mais je me permets deux remarques : c'est que des descriptions les plus belles que M. Albalat nous cite, c'est précisément l'imagination qui fait les principaux frais. Et cette lune « *établie par Dieu gouvernante de l'abîme* », et « *qui montre son front qui s'assoupit* », ou qui « dit aux chênes son grand secret de mélancolie » (Chateaubriand), et ces étoiles qui sont « *comme des voiles émergeant sur l'océan de l'espace infini* » (Lamartine), et cette montagne « pelée et nue *comme le dos décharné d'un éléphant* », ou ces baïonnettes de 93, « qui sortent de terre avec une idée au bout, *comme un gros pain* » (J. Vallès), et ce souffle de vent « doux et long *comme un soupir qui s'exhale* » (Flaubert), et ces morts alignés « qui ressemblent à *des mannequins posés contre un décor de théâtre* », c'est de l'esprit, c'est de l'imagination, c'est du rêve, ce n'est pas du tout de la photographie, et heureusement ! — Je nie ensuite qu'il faille toujours décrire *tel* lac, *telle* montagne, *tel* paysage, et soutiens que *le Lac* de Lamartine, par exemple, pour demeurer un peu vague et n'être pas plus celui d'Annecy que celui de Gaube, a autant de charme qu'*un* lac qui nous serait peint avec force bleu, vert, tons argentés et moirés...

Pour le style abstrait, le style d'idées, il y a, d'après M. Albalat, un procédé d'assimilation, c'est *l'antithèse* ; l'antithèse, « procédé-type », « qui s'applique à tout le style abstrait », « par lequel on peut traiter n'importe quel sujet », qui est « la clef, l'explication, la raison génératrice de la moitié de littérature française », qui est « la grande ressource de l'inspiration des idées et de l'art d'écrire... » Et elle est donc copieusement étudiée dans Tacite, Montaigne, Pascal, Bossuet, Montesquieu, Saint-Évremont, Lamartine, Taine, etc...

Une fois connus ces deux mécanismes, on n'a plus, par l'imitation le pastiche et l'amplification, qu'à s'en rendre maître — tout en se gardant (M. Albalat a trop de goût pour ne pas voir les écueils, s'il n'a pas assez de prudence et d'expérience pour prévoir que ses lecteurs et lectrices ne les éviteront pas), tout en se gardant de la « facticité, » et de la redondance, et du bel esprit, et de la surcharge de couleurs, etc., etc... Et voilà bien le difficile, ou plutôt l'impossible, quand vous nous avez presque détournés de Voltaire, et des auteurs dont le style « sans procédé » est « sans profit immédiat, » pour nous appliquer à l'étude de certains tours d'esprit qui ne sont que trop séduisants déjà aux apprentis !

Aussi, en dépit de tout ce que l'auteur a réuni là de modèles intéressants à analyser, et de citations curieuses des traités de rhétorique les plus divers, je tiens que son livre est plus utile à discuter qu'à... s'assimiler. Livre du maître plus que de l'élève. GABRIEL AUDIAT.

Un grand Rhétoriqueur poitevin. Jean Bouchet, 1476-1557 ? par Auguste Hamon. Paris, Oudin, 1901, in-8 de xxi-428 p. — Prix : 12 fr.

Le seizième siècle est l'une des périodes les plus fécondes et peut-être les moins connues de notre histoire nationale. Il marque la transition du moyen âge aux temps modernes : c'est dire qu'il a vu s'opérer des transformations profondes dans l'ordre politique et religieux, dans les mœurs et dans les lettres. La première moitié de ce siècle, qui précéda les guerres de religion, présente un intérêt spécial. Mais l'heure n'est pas venue d'en écrire l'histoire ; il faut d'abord préparer le terrain par des monographies solidement faites.

Le R. P. Hamon vient d'étudier un personnage, dont les écrits, les relations et le caractère personnel jettent sur cette époque un jour curieux. Jean Bouchet fut un bon bourgeois de Poitiers ; il appartint à la « Basoche », et les La Trémoille le choisirent pour leur procureur. Ce fut un excellent homme, plein de cœur, père d'une nombreuse famille. Il eut dans la noblesse et dans le clergé des amis nombreux et fidèles. Son esprit curieux se tenait à l'affût de toutes les nouvelles qui intéressaient le Poitou et la France. Il a beaucoup écrit en prose et en vers.

Jean Bouchet était un inconnu en dehors des quelques érudits qui s'occupent du Poitou et de la littérature française au seizième siècle. Il méritait plus d'honneur.

Les *Annales d'Aquitaine*, qui ont eu quinze éditions, sont sa seule œuvre historique ayant quelque valeur. On ne peut guère s'en passer malgré la crédulité naïve de l'auteur et son manque de critique ; car il y a des renseignements qu'on chercherait ailleurs vainement.

Les compositions rimées de Bouchet sont nombreuses et variées. Il appartient à l'école des rhétoriqueurs, qui précéda la *Pléiade* et trouva ses adeptes les plus célèbres dans les États des anciens ducs de Bourgogne. L'idée élevée et le sentiment noble, qui font le vrai poète, leur sont généralement inconnus. Par contre, ils travaillent sur les mots et les allégories et réalisent de prodigieux tours de force. Leurs productions littéraires, plutôt ennuyeuses, marquent cependant un progrès réel dans la formation de la langue française. Les rhétoriqueurs, ne l'oublions pas, sont les ancêtres vénérables de nos grands écrivains. Comme tous les membres de cette école, Jean Bouchet est un grand donneur de conseils en vers. Mais il faut bien se garder de prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit ; sa préoccupation de produire un effet littéraire lui arrache des exagérations manifestes. Il est indispensable de contrôler les unes par les autres ses peintures de mœurs.

Jean Bouchet passait de son temps pour un grand organisateur de mystères, ce qui a fourni au P. Hamon la matière d'un intéressant

chapitre. Je recommande aux philologues les trois chapitres consacrés à la langue de son héros.

Telle est, dans son ensemble, la thèse du R. P. Hamon. L'accueil qui lui a été fait en Sorbonne la met au-dessus de tous les éloges que je pourrais lui décerner. J. BESSE.

Storia della letteratura inglese, dalle origini al tempo presente, da A. R. LEVI. Volume secondo. Palermo, Reber, 1901, in-8 de XV-530 p. — Prix : 7 fr.

Le plan primitif de cet ouvrage a été étendu : il comprendra trois volumes au lieu de deux. Le second, qui embrasse le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, possède, comme le précédent, le mérite d'une exposition claire et bien ordonnée, et l'exactitude y est beaucoup plus grande; les erreurs qu'on y peut relever çà et là sont en général de peu de gravité, quoique certaines soient un peu surprenantes (par exemple, à la page 274, une méprise sur le sens du mot *fair* qui entraîne l'auteur à des réflexions aussi étranges qu'injustifiées). A la critique, voisine des opinions moyennes, on pourrait souhaiter plus d'originalité et surtout plus de précision et de finesse. Les passages relatifs aux personnages de Shakespeare sont gâtés par tout un étalage de physiologie plus ou moins scientifique; Hamlet, Macbeth, Iago, etc., y font figure de patients de la Salpêtrière ou de sujets du docteur Lombroso. Le style, ordinairement terne, est souvent bien technique, parfois aussi un peu trivial. Mais l'information littéraire est très abondante, puisée à de bonnes sources anglaises, allemandes et françaises; les citations et les exemples sont bien choisis; certaines parties, comme l'histoire sommaire de la réputation et de l'influence de Shakespeare en Italie, sont intéressantes et neuves. En somme, manuel utile et complet; il y a mieux en Angleterre et en Allemagne, mais, en France, le seul volume paru de l'excellente *Histoire* de M. Jusserand s'arrêtant à une époque bien antérieure, nous ne possédons rien d'aussi détaillé sur la période de la littérature anglaise étudiée ici. A. BARBEAU.

HISTOIRE

En Chine. *Mœurs et institutions, hommes et faits*, par MAURICE COURANT. Paris, Alcan, 1901, in-12 de II-275 p.— Prix : 3 fr. 50.

Si l'expédition de Chine est terminée, tout ce qui a trait à la Chine et à sa civilisation n'en demeure pas moins d'actualité et conserve un intérêt immédiat. C'est ce dont se rendront compte (s'ils n'en sont pas persuadés déjà) les lecteurs du très joli volume que vient de publier sur les mœurs et les institutions, sur les hommes et sur les faits de la Chine contemporaine, M. Maurice Courant, ancien interprète de la légation de France à Pékin. Ce livre, composé de différents articles

publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue internationale de l'enseignement*, etc., se compose de deux parties dont l'une traite de différents points des mœurs et des institutions (les Commerçants et les Corporations, les Associations, la Femme dans la famille et dans la société, le Théâtre), tandis que la seconde est exclusivement consacrée à l'étude de quelques faits récents, à leur explication, à leur interprétation, dirais-je volontiers. A ceux qui ne lisent que les journaux français, la manière dont M. Courant juge l'impératrice Tsheu-hi ne laissera pas de causer quelque surprise; mais peut-être en y réfléchissant quelque peu, se rangeront-ils à son opinion. Ils auront sans doute moins de peine à apprécier comme il convient ce qu'il dit des mendiants, des voleurs, et certains chapitres d'une observation très délicate et très aiguë, consacrés par l'auteur soit à la femme chinoise, soit aux associations, soit aux rapports des étrangers avec les Chinois; et ils enregistreront avec soin, pour les citer à l'occasion, les passages où M. Courant, qui les a vus à l'œuvre, fait un éloge sans réserve de nos divers missionnaires (p. 240-241) et souhaite (p. 271) qu'en France « nous apprenions à connaître et à apprécier, que nous nous décidions à soutenir l'œuvre d'éducation entreprise par nos compatriotes, au moyen de notre langue, dans l'intérêt de la grandeur nationale. » HENRI FROIDEVAUX.

Madagascar. *Histoire et géographie élémentaires*. Texte français et malgache, par les RR. PP. CADET et THOMAS, S. J. 2e édition. Paris, Poussielgue, 1901, in-4 de 88 p., avec cartes et gravures. — Prix : 4 fr.

Voici un excellent ouvrage, digne d'être loué presque sans réserve. Donner aux écoliers de Madagascar un livre-atlas rédigé spécialement à leur intention, et leur fournissant, sous une forme attrayante, avec des cartes exactes et précises et de jolies gravures, les notions essentielles sur l'histoire et la géographie de leur patrie, tel a été le but des RR. PP. Cadet et Thomas, et ce but, ils l'ont très heureusement atteint. Nous aurions seulement, en ce qui nous concerne, dans la disposition des deux parties de l'ouvrage, introduit une interversion; comme l'histoire résulte souvent de la géographie (et rien n'en fournit une preuve plus éclatante que l'histoire même de Madagascar), nous aurions placé l'œuvre du R. P. Thomas avant celle du R. P. Cadet; ainsi l'intéressant livre-atlas des deux missionnaires eût été ordonné d'une manière plus rigoureuse et plus logique, peut-être plus pédagogique. — Les excellentes cartes dessinées par le R. P. Thomas, très intéressantes au point de vue géographique, même pour des professeurs de la métropole (Voyez, en particulier, les planches des pages 47, 48, 53, 67 et 73), ne sont pas irréprochables au point de vue pédagogique; il eût été possible, en recourant à certaines dispositions typographiques, de les rendre plus lisibles et de mettre davantage en lumière les faits essentiels (Cf., par exemple, la carte de la page 81). — En

ce qui concerne la partie historique, très soigneusement rédigée d'ailleurs, pourquoi dater (dans le titre du chapitre I) de l'année 1506 la découverte de Madagascar, alors qu'à la page 6 la date très exactement donnée est celle de 1500? Il faudrait corriger le § 13 (p. 11) et le dernier alinéa du § 18 (p. 12), qui contiennent certaines inexactitudes historiques, peut-être aussi signaler (p. 39) l'abolition de l'esclavage à Madagascar. — Ce ne sont là (en dehors du point de vue pédagogique pur) que de très légères imperfections, faciles à faire disparaître dans une nouvelle édition, que nous souhaitons prochaine, car l'ouvrage des RR. PP. Cadet et Thomas, publié à la fois en français et en malgache, présente autant d'intérêt pour les Français soucieux de leur empire colonial que pour les Malgaches, et mérite d'obtenir, dans la métropole même, l'accueil le plus favorable.

HENRI FROIDEVAUX.

Les Finances de la France sous la troisième République, par LÉON SAY. T. IV. *La Liberté économique ; protectionisme et socialisme, 1876-1896.* Paris, Calmann Lévy, 1901, in-8 de v-697 p. — Prix : 7 fr 50.

Ce volume est le quatrième et dernier de la collection des œuvres de Léon Say, dont la publication a été confiée aux soins de M. André Liesse. Il ne le cède en rien en intérêt aux précédents, et nous fait connaître le rôle considérable joué par l'éminent homme d'État dans la question du libre échange ainsi que dans sa lutte contre les doctrines socialistes. Bien que l'éditeur considère, très à tort suivant nous, le protectionisme et le socialisme comme deux théories connexes, il a cru justement devoir séparer leurs situations respectives ; il résume, dans une première partie, par ordre de dates, les discours de Léon Say, sur le régime des sucres, le tarif des douanes, la politique douanière du gouvernement. La seconde partie est consacrée au socialisme : Socialisme municipal et socialisme d'État, discours prononcé le 26 juin 1886 au meeting annuel de la ligue pour la défense de la liberté et de la propriété en Angleterre ; — Le Repos hebdomadaire du dimanche à l'occasion de la discussion du projet de loi sur le travail des filles et des femmes dans les manufactures (déc. 1891) ; — La Politique d'apaisement et la question sociale (Pau, 12 janvier 1892) ; — Les Syndicats professionnels (12 mars 1892) ; — La Responsabilité des accidents du travail et les assurances obligatoires (18 mai 1892) ; — La Bourse du travail (19 février 1894) ; — Le Budget de 1896. Libéraux et socialistes (*Revue des Deux Mondes*, octobre 1894) ; — Le Socialisme d'État (*Société industrielle d'Amiens*, novembre 1894) ; — Le Régime fiscal des successions (novembre 1894) ; — L'Impôt sur le revenu (21 mars 1896). Tels sont les titres des principaux sujets traités par Léon Say et dont la lecture permet d'apprécier dans toute son étendue l'importance de la perte faite par le Parlement dans la personne de cet éloquent défenseur des saines doctrines et des idées de liberté.

COMTE DE LUÇAY.

La Vérité en marche, par Émile Zola. Paris, Fasquelle, 1901, in-12 de vi-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est superflu d'expliquer qu'il s'agit encore de l'affaire Dreyfus. Ce n'est pas que M. Émile Zola ait découvert un fait nouveau capable d'éclairer l'opinion ; mais il a jugé nécessaire de recueillir en un volume les articles qu'il avait publiés pendant une période de trois ans, de décembre 1897 à décembre 1900.

Plusieurs de ces articles firent naguère quelque bruit, et la lettre à M. Félix Faure, publiée par *l'Aurore* avec un titre flamboyant : J'accuse... valut à son auteur des poursuites retentissantes.

En lisant à tête reposée le texte de ces articles on est aussi frappé de l'emphase de la forme que de la pénurie du fond. Qu'il s'adresse à la France, au Chef de l'État, à la mémoire de son père, M. Émile Zola se croit dispensé de mettre quelque logique dans ses pensées, quelque netteté dans ses phrases.

Le mot « immonde » revient à chaque page, pour qualifier tantôt les généraux, tantôt la presse antisémitique, tantôt les diffamateurs de son père.

Sans trouver grand attrait à l'œuvre de M. Émile Zola, je me plaisais à reconnaître sa puissance de travail et à rendre hommage à son talent. Hélas! ce talent s'est effondré ; on n'en trouve plus la moindre trace et l'Affaire Dreyfus, qui a tué tant de choses et tant de gens, a prématurément mis au tombeau celui qui fut, sinon le créateur, du moins le vulgarisateur du roman naturaliste. Raoul Loky.

Histoire de Bretagne, par Arthur Le Moyne de la Borderie. Tome III. *De l'an 995 après J.-C. à l'an 1364*. Rennes, Plihon et Hervé; Paris, A. Picard et fils, 1899, in-4 de iv-622 p. — Prix : 25 fr.

Pendant plus de quarante ans, M. de la Borderie a consacré tous ses loisirs et sa fortune à recueillir des documents originaux sur l'histoire de Bretagne, à les classer, à les discuter, à en faire l'objet d'une foule de mémoires de premier ordre qu'il publia dans tous les recueils et revues de sa province, en particulier dans les *Mémoires et Bulletins de l'Association bretonne*, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* qu'il fonda en 1857 et qui vit encore, dans les *Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, dans ceux des *Bibliophiles bretons*, dans les *Annales de Bretagne*, etc., (la seule liste de ces travaux comprend près de 40 pages de ma *Bio-bibliographie bretonne*) ; puis, sur les instances de ses amis, il se décida enfin à réunir ensemble tous ces matériaux divers pour en composer une histoire définitive de la Bretagne. Malheureusement, il avait pris cette décision trop tard. L'ouvrage devait comporter cinq volumes et M. de la Borderie est mort sur la brèche sans avoir achevé le quatrième, qui sera terminé, sur ses notes, par un Breton, M. Lemoine, aujourd'hui bibliothécaire au ministère de la guerre.

Ce troisième volume comprend l'espace de quatre siècles et deux périodes très distinctes de l'histoire de Bretagne : la première, remplie par les dynasties ducales d'origine bretonne, maisons de Rennes, de Cornouailles et de Penthièvre ; la seconde, tout entière occupée par la dynastie ducale de Dreux, d'origine française, jusqu'à la mort de Charles de Blois à la bataille d'Auray. Chacune d'elles nous offre un morceau d'importance capitale : la première, le tableau de la reconstitution, sous l'influence féodale, de la société bretonne armoricaine, broyée, dispersée, presque anéantie par les invasions normandes ; la seconde, celui de la lutte des partisans de Montfort et de Blois pour la succession de Bretagne. Ce sont là deux morceaux de maître, de près de deux cents pages chacun, et dans lesquels on remarquera surtout la description complète de l'organisation féodale et de toutes les seigneuries importantes du duché, qui avait été, autant que je me le rappelle, le cadeau de réception de M. de la Borderie à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et le dramatique récit du combat des Trente avec les motifs du cartel de Beaumanoir à Bembro. Beaucoup d'aperçus nouveaux et de véritables découvertes historiques accompagnent et vivifient ces chapitres : la démonstration du non-servage en Bretagne dès le XIe siècle, sauf en quelques points de Léon et de la presqu'île de Crozon ; la constatation de la folie de Jeanne de Montfort, l'héroïne d'Hennebont, pendant près de trente ans en Angleterre ; les motifs d'Édouard III pour ne pas terminer la guerre de Bretagne, parce qu'il trouvait profit à rançonner cette province tant que le jeune Montfort, confié à sa garde, n'aurait pas atteint sa majorité, etc. Les qualités et les défauts de l'éminent auteur sont toujours les mêmes, quoiqu'avec atténuation pour ceux-ci, car je trouve ce troisième volume très supérieur aux deux premiers : une clarté d'exposition merveilleuse, mais des lacunes systématiques et un ton qui n'est pas toujours celui de l'histoire. Je mets ici le mot systématique avec une intention très formelle, car M. de la Borderie m'en avait donné lui-même des preuves absolues. Je lui avais reproché de n'avoir commencé son histoire qu'a la conquête romaine, sans vouloir dire un seul mot des populations qui avaient précédé les tribus gauloises directement attaquées par César et dont on possède de nombreux témoignages de civilisation avancée. Il me répondit que cela était de l'archéologie et qu'il n'admettait pas l'archéologie comme une des bases de l'histoire. Lui, le président de la section d'archéologie de l'Association bretonne ne consentait à accepter que les textes écrits. Il faut croire que la philologie lui inspirait la même répulsion, car dans son second volume, où il fait un si brillant tableau de la constitution bretonne avant l'invasion normande, d'après le cartulaire de Redon, il n'est pas question une seule fois de la langue bretonne, si bien qu'un Provençal à qui l'on demanderait, après la lecture de ce volume, quelle langue on parlait en Armorique au VIIe siècle répondrait

certainement qu'on y parlait latin. Dans le troisième volume, M. de la Borderie est un peu venu à récipiscence sur ce point et il consacre à la langue bretonne et à son recul après les invasions normandes une demi-page qui aurait été mieux à sa place au tome II ; mais pourquoi n'avoir pas dit un mot du rôle des Bretons pendant les croisades? Pourquoi pas un mot des arts, puisqu'il s'étendait sur leur littérature en lais de France? Quels chapitres intéressants il aurait pu nous donner sur l'architecture des églises et des abbayes, sur Daoulas, Sainte-Croix et Beauport, sur l'orfévrerie, sur tout ce qui complète la culture morale? ... Mais non, c'était de l'archéologie et il n'en fallait pas. Un autre reproche qu'on fit au premier volume, fut son ton de discussion passionnée. M. de la Borderie avait le tempérament très batailleur et l'esprit gaulois : il cinglait ses adversaires en des termes qui dépassaient souvent la mesure et qui ne sont pas de mise dans le texte d'une histoire, tout au plus dans des notes ou annexes : je lui donnai même le conseil de cartonner quelques-unes de ses pages. Il n'y consentit point, mais j'ai plaisir à constater que dans ce troisième volume, le ton s'est singulièrement adouci à l'égard des contradicteurs, et je n'y relève qu'au point de vue général certaines expressions qui sont caractéristiques du tempérament de l'auteur, mais qui ne me paraissent guère académiques : « Donc les dés étaient pipés, » dit-il, page 451, à propos d'un tribunal d'arbitrage, parce que le juge, c'est-à-dire le roi Philippe, s'était prononcé d'avance. *Ab uno disce omnes.* — Pour ce qui regarde la doctrine et les conclusions des discussions, je n'ai qu'à louer : tout au plus, sur un très petit détail, serai-je en désaccord avec M. de la Borderie dans son identification des noms des ports de Bretagne cités par l'Arabe Edrisi, au XIIe siècle. Il pense (p. 149) que *Laïnos*, qu'il traduit par *Léon* est *Saint-Pol-de-Léon*. Je n'en crois rien. D'abord Saint-Pol-de-Léon n'est pas et n'a jamais été un port ; en second lieu, l'Arabe suit exactement le littoral de Nantes au Mont-Saint-Michel, et place *Laïnos* entre Quimper et Saint-Mathieu : il faut donc le chercher dans la rade de Brest, et j'estime qu'il faut l'identifier avec *Brest*, port principal du Léon. Ceci ne diminuera en rien le succès mérité du livre de M. de la Borderie, car la souscription a été complètement couverte et je crois qu'il ne reste plus d'exemplaires chez l'éditeur.

RENÉ KERVILER.

Miscellanea di storia italiana, publiée par la R. Deputazione sovra gli studi di storia patria. Torino, Bocca, 1900-1901, 2 vol. petit in-4 (Série III, tome V, XXXVI della raccolta, LX-560 p. ; tome VI, XXXVII della raccolta, XVI-476 p.).

Il est impossible, dans les étroites limites de ce compte rendu, d'analyser, et il serait prétentieux de vouloir juger, tous les mémoires, d'importance et d'intérêt d'ailleurs inégaux, que contiennent ces deux nouveaux volumes de la *Miscellanea* de Turin, parus coup sur coup

dans les premiers mois de 1901. Je me bornerai donc à énumérer cette série de travaux, dus à quelques-uns des plus distingués historiens de l'Italie, dans l'ordre chronologique des matières. — Pour le haut moyen âge, deux mémoires de Cipolla sur les parchemins qui ont conservé la reproduction des anciennes peintures de la basilique de San Eusebio à Verceil (VI, 1-12) et sur le parchemin original du traité conclu en 1188 entre Bérenger I, marquis de Busca, et la commune d'Asti (V, 79-88), et de V. Poggi, « l'atto di fondazione del monastero di San Quintino di Spigno » (4 mai 991) (VI, 39-60) ; pour le moyen âge proprement dit, une étude de Girolamo Rossi sur les Grimaldi à Ventimiglia (V, 185-240, avec des documents), les recherches de Podestà sur les Génois et leurs pêcheries de corail dans les eaux de Sardaigne (VI, 13-24) ; le mémoire de Jules Camus, accompagné d'un très important document inédit, « la venue en France de Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, et l'inventaire de ses joyaux apportés de Lombardie » (V, 1-65). L'histoire ecclésiastique du moyen âge a sa part dans deux contributions, qui se complètent, sur les relations de Clément VI et de la Maison de Savoie, d'après les documents vaticans, dues l'une à F. Cerasoli et Carlo Cipolla, l'autre à F. Cerasoli, F. Gabotto et Cipolla (V, 89-150 et 151-179), et l'histoire ecclésiastique locale a plus que sa part dans l'énorme recueil de Saverio Provana di Collegno, « Notizie e documenti di alcune certose di Piemonte. » Ce travail posthume, publié par le fils de l'auteur, se raccorde avec des fragments du même travail précédemment parus dans le même recueil, et il sera fort pénible matériellement de l'utiliser. Il paraît être du reste une mine inépuisable de documents sur cette question d'intérêt surtout piémontais (VI, 61-462) — Pour le seizième siècle, avec lequel nous revenons à l'histoire politique, nous ne trouvons que le mémoire de Vaccarone, « Emanuele Filiberto principe di Piemonte alla corte cesarea di Carlo V imperatore, 1545-1551 » (V, 277-318). Pour le XVIIe siècle, rien. Pour le XVIIIe, V. Poggi a étudié « la Battaglia navale di Malaga (24 août 1704) » d'après les relations d'un témoin oculaire (V, 241-77). D. Carutti a étudié le siège de Verrue de 1704-1705 et le rôle qu'y jouèrent le colonel Fresen et le comte de la Roche d'Allery (VI, 13-24), et donné une étude intéressante, mais qui n'est pas suffisamment informée des sources françaises, sur le mariage et l'assassinat de Maria-Teresa de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe (1767-1792) (V, 65-78). — Ajoutons une précieuse contribution de l'infatigable travailleur qu'est Fernando Gabotto, l'« Inventario e regesto dell' archivio comunale di Moncalieri fino all' anno 1418 » (V, 319-350), une bibliographie minutieuse du baron Manno sur l'œuvre historique de son confrère Claretta (V, XLI-LX), « Il lavoro quadragenario di Gaudenzio Claretta » ; et enfin les notices nécrologiques de Carutti sur Mgr Bernard (V, 179-185), de Cipolla sur le jeune savant, si prématurément enlevé, Merkel (V, 551-60), de Fé d'Ostiani sur F. Bet-

toni (VI, 463-7) et de Fontana sur Dionisotti (VI, 467-76), tous membres de la Députation historique. On voit par cette rapide et sèche énumération tout le parti que, pour l'étude des divers siècles de l'histoire piémontaise, on devra tirer de ces volumes. L.-G. Pélissier.

Mes Souvenirs. Les Débuts de l'indépendance italienne, par le comte de Reiset. Préface par Robinet de Cléry. Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-8 de VII-479 p. — Prix : 7 fr. 50.

Diplomate habile, écrivain distingué, collectionneur émérite, M. le comte de Reiset possède les qualités pour dire des choses intéressantes,

> Quiconque a beaucoup vu
> Doit avoir beaucoup retenu.

Ses Souvenirs ne peuvent donc manquer d'être attachants, et ils seront bien accueillis du public. On leur trouvera cependant une teinte un peu grise, un défaut d'animation, et comme la marque d'une préoccupation constante de ne laisser aux confidences qu'un ton bénin, charitable, discret... décevant un peu pour l'histoire.

Ce volume nous donne le récit des débuts diplomatiques de M. de Reiset ; c'est après la révolution de 1848, et la scène se passe à la cour de Turin, au milieu de l'effervescence piémontaise contre l'Autriche ; alors dans l'Europe entière souffle le vent des émeutes, des revendications, du « ôte-toi de là que je m'y mette » que l'on décore du beau nom de liberté. Ces « débuts de l'indépendance italienne » sont particulièrement utiles à connaître parce qu'ils donnent la note exacte de ce grand mouvement dont les conséquences territoriales et surtout les répercussions morales furent si graves pour Rome, la France, l'Italie, l'Allemagne, depuis un demi-siècle. Tels apparaissent en 1848 les initiateurs du mouvement, tels seront tous ses serviteurs futurs, et leurs motifs paraissent mesquins, leur ambition égoïste, leur idéal dangereux, bas et fourbes leurs moyens.

M. de Reiset possède trop le sentiment des nuances pour ne pas atténuer son jugement; mais tout ne vient-il pas justifier cette sévérité dans les pages où il relate : l'apologie publique, par les très modérés révolutionnaires italiens, de l'assassinat de Rossi à Rome (p. 223) ; l'ambition effrénée de l'apostat Gioberti (p. 228) ; les attaques contre l'armée et la discipline (p. 237) ; l'aveu écrit de Massimo d'Azeglio : « Les gens qui ont mené tout cela sont d'abominables coquins ; ils ont foulé aux pieds tout ce qu'il y a de principes honnêtes, ils exercent un effroyable despotisme, dépouillant leurs ennemis pour payer leurs amis. » Ce billet, du 26 mars 1849, est à retenir ; il est éloquent par le nom du signataire qui connaissait bien les « héros » dont il parlait, puisque ce furent ses propres partisans. Trouverait-on une comédie plus odieuse que ce procédé des « libéraux » en Sardaigne ? Ils mènent

toute une campagne en faveur des pauvres paysans ruinés par les redevances au clergé ; et s'ils veulent abolir la dîme, c'est tout simplement afin de pouvoir établir, à leur profit, des impôts nouveaux (p. 408). Ce trait en dit long.

Les relations mondaines, cordiales de M. de Reiset (secrétaire d'ambassade puis chargé d'affaires à Turin) avec la famille royale de Savoie nous valent un portrait bien curieux de Charles-Albert, et une comparaison très intéressante entre la distinction de ce prince utopiste, rêveur, contradictoire, en somme fort dangereux, — et son fils, Victor-Emmanuel, grossier, brutal, commun et emporté. La bataille de Novare, l'abdication de Charles-Albert, sont des pages intéressantes. — Retenons aussi la promesse spontanée, faite en confidence dès le lendemain du 2 décembre, par Louis-Napoléon, de soutenir le mouvement révolutionnaire en Italie (p. 465) ; Cavour comprit dès lors qu'il possédait un point d'appui solide aux Tuileries : il tendit avec habileté et sans crainte ses filets ; et ce mot jeté comme au hasard donne l'explication de toute la politique étrangère du second Empire au-delà des Alpes.

Une rectification : le duc de Clermont-Tonnerre (Jules-Gaspard-Aymard, 1769-1837), marié à la veuve du marquis de la Turbie (Mlle de Sellon), ne fut point ministre de la marine sous Louis XVIII (p. 114) ; c'est le confondre avec son cousin le marquis (puis duc) Aimé-Marie-Gaspard (1779-1865). GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Notes sur les Universités italiennes, par E. HAGUENIN. Paris, Chevalier-Marescq, 1901, in-12 de 145 p. — Prix : 3 fr.

Dans ce petit volume, l'auteur a réuni des articles déjà parus dans la *Revue internationale de l'enseignement* et composés en 1898 après un voyage d'études en Italie. M. Haguenin a visité la plupart des Universités, et a pu demeurer auprès de chacunes d'elles « assez longtemps pour entendre quelques cours et entrer en relations avec quelques professeurs. » Comme ce sont ici choses aisées, surtout la première, il ne s'ensuit pas que le séjour de l'auteur dans chacune de ces Universités ait été bien long. En fait, il consacre une étude spéciale à l'Université de Turin, une autre aux Universités siciliennes. Mais il ne parle ni de Padoue, ni de Bologne, ni de Naples, ni de Rome, qui ont chacune une physionomie et une importance distinctes, et ne souffle mot des petites Universités locales si curieuses, et parfois, dans leur modeste sphère, grâce à la présence de tel maître éminent, si utiles : telles Sienne, Ferrare, Camerino, Macerata ou Urbino. M. Haguenin semble aussi avoir un peu trop découvert « que les professeurs italiens travaillent beaucoup et bien » et que leurs travaux sont estimables. Il montre quelque naïveté en disant que « les résultats de ces travaux

seront plus communément recherchés et estimés chez nous si les professeurs italiens consentent à prêter une aide facile à notre curiosité sympathique; » en d'autres termes, s'ils évitent à MM. les professeurs français (et surtout parisiens) la peine de suivre les revues et les bibliographies étrangères. M. Haguenin devrait savoir que personne en France, parmi les spécialistes, n'ignore et ne néglige de suivre attentivement le *Giornale storico*, la *Rivista storica italiana*, les divers *Archivi*, le journal d'Ascoli, celui de Monaci, etc., etc... — Quant aux notes que M. Haguenin donne, sur les professeurs de Turin, par exemple, elles sont souvent ridicules. Dire que M. Cipolla s'occupe de Dante et d'études archéologiques, et qu'il a donné en 1895 aux Mélanges Julien Havet un article sur la « Tachygraphie ligurienne, » c'est le définir aussi mal que possible, et oublier son « Histoire d'Italie au moyen âge, » qui est son œuvre capitale, n'est pas pardonnable. De même, dire que M. Gabotto s'occupe de l'histoire de Savoie est inexact : c'est histoire de *la dynastie* de Savoie. Ses études littéraires ne sont que la moindre partie de son activité, et comment oublier le *Bollettino storico subalpino* et l'organisation des Congrès historiques subalpins? — M. Renier est très connu en France, mais comme Renier tout entier, et surtout italianisant, et non comme romaniste (??) Pourquoi ne pas citer ses admirables travaux (avec Luzio) sur Isabelle d'Este et son époque? Il faut dire qu'il est le chef de cette école d'historiens littéraires si érudits, si bien informés, si rompus aux meilleures méthodes, dont sont sortis A. Solerti, Vittorio Cian, Vittorio Rossi, et tant d'autres. — M. Camus est un grammairien consommé, qui a eu le malheur d'être devancé par F. Thurot, dans l'exposition des recherches qu'il avait faites silencieusement et où il était arrivé aux mêmes résultats que son illustre confrère. Il s'occupe en dernier lieu de Valentine Visconti. — On voit par là que M. Haguenin s'est contenté un peu trop facilement de renseignements singulièrement incomplets et par là-même de nature à fausser les idées de ses lecteurs. — J'espère que dans ses deux autres études : *L'Enseignement public et les catholiques* et *la Question des Universités catholiques*, que je ne puis contrôler, il est mieux informé et plus exact. L.-G. PÉLISSIER.

Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, 1860-1900. Tome I : *L'Empereur T'oung Tché (1861-1875)*, par HENRI CORDIER. Paris, Alcan, 1901, in-8 de 570 p. — Prix : 10 fr.

Nankin d'alors et d'aujourd'hui. *Nankin port ouvert*, par le R. P. LOUIS GAILLARD, S. J. Chang-Hai, imp. de la Mission catholique, 1901, in-8 de XII-484 p. (*Variétés sinologiques*, n° 18).

Depuis plusieurs années, M. Henri Cordier travaille avec une persévérance infatigable à une histoire générale des relations de l'Empire chinois avec les pays d'Occident depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, accumulant les documents, les renseignements de tout ordre

qui lui permettront de donner à ce nouvel ouvrage la même exactitude et la même précision scientifique qu'à ses précédents volumes. L'*Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales* dont il nous donne aujourd'hui la première partie n'est en réalité qu'un fragment détaché et développé de ce grand ouvrage; mais ce fragment — très important, car les relations officielles de la Chine et de l'Europe ne sont guère antérieures à 1860, — suffit pour faire apprécier tout l'intérêt que l'ouvrage entier présentera et la masse de renseignements nouveaux qu'il contiendra. Consacré tout entier au règne de l'empereur T'oung Tché, qui s'étend de 1860 à 1875, ce volume débute par raconter comment fut signée la convention française de Pékin, le 25 octobre 1860, et se termine par le récit de l'affaire Margary. Que d'événements dans l'intervalle! Les plus considérables, — et aussi ceux sur lesquels on trouvera dans l'ouvrage de M. Cordier les renseignements les plus circonstanciés, appuyés sur des documents authentiques, et parfois sur les souvenirs personnels de l'auteur, — c'est la révolte des T'aï-P'ing et le massacre de Tien-Tsin; mais on aurait tort de chercher simplement sur des faits de ce genre des indications précises dans l'*Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales.* Sur le gouvernement chinois, sur les missions catholiques et protestantes, sur les explorations exécutées dans l'empire de 1860 à 1875, aussi bien que sur les différents traités signés par les puissances et sur les individus eux-mêmes, le livre de M. Henri Cordier abonde en renseignements d'une rigoureuse précision. Comme la *Bibliotheca sinica*, comme l'édition des *Voyages* d'Odoric de Pordenone, c'est donc, — on peut le dire dès maintenant, encore que le second tome ne doive paraître qu'en octobre 1901, — un ouvrage de chevet pour tous ceux qui s'intéressent aux questions d'Extrême-Orient.

— Bien des points touchés par M. Henri Cordier sont longuement traités dans le précieux ouvrage du feu P. Louis Gaillard intitulé: *Nankin port ouvert*. Ce volume, qui constitue le tome XVIII des intéressantes *Variétés sinologiques* dues aux missionnaires jésuites de la Chine, est le second d'une série de monographies entreprises sous le titre de: *Nankin d'alors et d'aujourd'hui*, — le premier est un plan en quatre couleurs de 0,93 sur 0,72, — dans lesquelles le P. Gaillard se proposait, « de reconstituer à travers les âges les physionomies diverses de cette vieille capitale du Céleste Empire. » Si la mort n'a pas laissé au pieux missionnaire le temps de mettre au point tous les travaux qu'il avait entrepris sur la capitale du Sud, du moins tous les matériaux choisis, assemblés et classés par lui de longue date seront-ils mis en œuvre avec un soin pieux par ses confrères, qui tiennent à laisser à celui qui n'est plus tout l'honneur de l'œuvre dont il avait conçu le dessein et entrepris la rédaction. Nous sommes donc assurés d'avoir d'ici quelques années tous les renseignements utiles sur une des plus importantes

cités du sud de la Chine. — Dans *Nankin port ouvert* déjà, que de précieuses informations de tout genre, que de rectifications intéressantes, et même que de digressions ayant leur prix! Théoriquement ouvert pour toutes les nations par le traité de Tien-Tsin de l'année 1858, le port de Nankin n'a été en réalité et formellement accessible au commerce étranger que le 1er mai 1899, et il attend encore, croyons-nous, la venue d'un consul français qui, dans tous les cas, ne s'y trouvait pas encore à la fin de l'année 1900. La France n'y a pas non plus de « concession », puisque le projet du 30 décembre 1865 n'a été suivi d'aucune ratification; mais du moins existe-t-il à Nankin, — dont la condition sanitaire n'est ni meilleure ni pire que celle de beaucoup de villes chinoises, — différentes missions, quelques établissements européens, etc. — C'est à propos de la situation légale des étrangers à Nankin que le feu P. Gaillard s'est laissé entraîner, dans une longue et d'ailleurs très intéressante digression (ch. VI-X) à retraçer l'histoire des efforts tentés par les puissanses occidentales et surtout par la France, — on pourrait dire en réalité par la France seule, — en faveur de la liberté religieuse. Cette digression n'est pas la seule qu'on trouve dans le volume : sur la cartographie du Yang-tsé à Nankin, sur le séjour du P. Ricci en cet endroit, sur bien d'autres points encore qui ne se rapportent pas directement au sujet, le travail du savant missionnaire, fournit les plus précieuses indications. Avec sa carte des ports ouverts de la Chine, ses reproductions de différentes cartes hydrographiques du Yang-tsé à la hauteur de Nankin, ses deux photogravures, *Nankin port ouvert* constitue un ouvrage du plus vif intérêt, une monographie dont la lecture fait mieux comprendre encore quelle perte est la mort du P. Louis Gaillard, et fait souhaiter de ne pas tarder à lire l'*Aperçu historique et géographique* dont, dès maintenant, la publication est annoncée dans les *Variétés sinologiques*. HENRI FROIDEVAUX.

L'Égypte de 1798 à 1900, par LOUIS BREHIER. Paris, Combet, s. d., (1901), in-8 de XII-334 p. — Prix : 6 fr.

Sous le titre qu'on vient de lire, M. Bréhier a entrepris de réunir tous les renseignements indispensables « à ceux qui veulent éclairer leur opinion sur la question d'Égypte, et trouver rapidement les renseignements nécessaires à quiconque cherche à juger sans parti pris... Chercher la vérité au milieu de témoignages contradictoires, écrit-il un peu plus loin, présenter un tableau d'ensemble qui permet de rassembler dans un même jugement la complexité des faits, tel est le but que nous nous sommes proposé. » M. Bréhier a complètement rempli son dessein ; son livre constitue un exposé très clair, très précis et très utile à la fois, de l'histoire de l'évolution séculaire qu'a subie l'Égypte entre 1798 et 1900. C'est un ouvrage d'une réelle valeur. — Nous avons cependant à lui adresser quelques critiques, que nous avons notées au cours

de la lecture de cet intéressant volume. Deux ou trois des croquis insérés dans le texte (celui du Delta, p. 36 ; la carte des environs du Caire, p. 47) sont inutiles, car ils ne contiennent pas les noms des localités citées par l'auteur lui-même au cours de son récit. « La plus franche harmonie » a-t-elle toujours régné entre les officiers de l'armée d'Égypte et les savants amenés dans le pays par Bonaparte ? M. Bréhier l'affirme (p. 43), mais Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, dans les *Lettres d'Égypte* récemment publiées par le Dr E.-T. Hamy, affirme nettement le contraire (Voir p. 146-147, 200). Il est vrai que le même Geoffroy Saint-Hilaire présente Menou sous un aspect tout différent de celui que les documents, — et M. Bréhier après eux (p. 60), — nous font envisager d'habitude. — Parmi les explorateurs du Haut-Nil, il eût fallu (p. 191) nommer le colonel Chaillé-Long, dont la *Central Africa* a été traduite en français dès l'année 1877. — Glatin est resté prisonnier du Mahdi jusqu'en 1895, et non jusqu'en 1898, comme il est dit par erreur à la page 243 ; et M. de Lesseps ne s'est jamais appelé *François* (p. 159 et 174), mais *Ferdinand*, comme il est écrit à la page 161. — Dans les bibliographies qui terminent chaque chapitre, nous avons relevé plusieurs omissions ou quelques erreurs : c'est une lacune de n'avoir pas cité (p. 193) le livre de Samuel Baker intitulé *Ismaïlia* (trad. fr., Paris, 1875, in-8), et c'est par erreur que certaines dates sont omises (p. 297). Il conviendra, lors d'un prochain tirage, de combler ces lacunes peu importantes, et de rectifier ces erreurs sans gravité ; ce sera pour M. Bréhier le moyen d'améliorer encore un ouvrage déjà très bon et dès maintenant d'une réelle utilité.

HENRI FROIDEVAUX.

BULLETIN

D'où viennent les moines ? *Étude historique*, par le R. P. Dom BESSE.

L'Église et l'Enseignement populaire sous l'ancien régime, par le chanoine E. ALLAIN.

La Révolution française et l'Enseignement national, par le même.

Les Juifs en France avant et depuis la Révolution. Comment ils ont conquis l'égalité, par JOSEPH DENAIS-DARNAYS.

La Première Année sainte du XIXe siècle. Le Jubilé de 1825. *Étude historique*, par GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Le Christianisme au pays de Ménélik, par I.-L. GONDAL.

Le Catholicisme dans les pays scandinaves, par l'abbé LUCIEN CROUZIL. I. *Le Catholicisme en Danemark et en Islande.* — II. *Le Catholicisme en Norvège et en Suède.*

Petites Religions d'Amérique. Les Cures divines. Le Spiritisme, par le baron CARRA DE VAUX. Paris, Bloud, 1901 et 1902 ; 9 vol. in-12 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60 le vol. — Collection « *Science et Religion.* » *Études pour le temps présent. Série historique publiée sous les auspices de la Société bibliographique.*

Beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà la collection *Science et Religion*, entreprise par la librairie Bloud et Barral, sous la direction de deux

religieux éminents, le R. P. de la Barre, jésuite (j'ai un plaisir tout particulier à écrire ce mot-là aujourd'hui) et M. l'abbé Guibert, de la Compagnie de Saint-Sulpice, le savant directeur du séminaire de l'Institut catholique de Paris. Cette collection est l'une des meilleures d'apologétique populaire qu'on ait publiées depuis longtemps, et j'ajoute volontiers que c'est aussi l'un des grands succès de librairie de notre époque.

A cette collection, qui comprend déjà tout près de deux cents volumes, la Société bibliographique a voulu apporter son concours et sa collaboration, non pas seulement individuelle, car on trouvait le nom de plusieurs de ses membres très distingués sur ce long catalogue, mais collective en quelque sorte, en prenant toute une série historique sous ses auspices. Et voici le premier résultat de cette collaboration, qui n'est pas fait pour compromettre la bonne renommée de cette excellente entreprise.

— La première brochure : *D'où viennent les moines ?* est signée de Dom Besse, le savant bénédictin de Ligugé, aujourd'hui en exil, comme tant d'autres. Nul n'était mieux qualifié que lui pour écrire sur ce sujet. Son travail n'a d'ailleurs aucun caractère de polémique, et, quoi qu'il arrive, il gardera tout son intérêt. L'auteur, après une revue rapide des *Opinions émises sur les origines de la vie monastique*, nous fait voir ce que furent les *Ascètes païens*, puis les *Ascètes juifs, esséniens et thérapeutes*, si indûment qualifiés parfois d'ancêtres et de modèles de nos moines chrétiens. Il lui suffit ensuite de nous montrer les *Ascètes chrétiens* des premiers temps et enfin les *Moines du* IV*e siècle* pour nous découvrir la vraie source d'où le grand fleuve monastique a coulé. Et c'est tout; mais cela suffit, puisque nous savons, après l'avoir lu, d'où viennent vraiment les moines. « En somme, conclut le savant religieux, on trouve, dans les écrits et dans la vie des moines du IVe siècle, les principes sur lesquels repose la vie religieuse des siècles postérieurs. Aussi tous les fondateurs et réformateurs d'ordre, tous les docteurs de la vie ascétique y ont-ils puisé des maximes et des exemples appropriés à leurs desseins. Cette harmonie et cette continuité sont la manifestation la plus éclatante de la vitalité des institutions monastiques et de la confiance que leur avenir peut inspirer. »

— Personne en France, ni peut-être au monde, ne connaît mieux, ni peut-être aussi bien que M. le chanoine Allain l'histoire de l'enseignement en France; on ne pouvait donc mieux s'adresser qu'à lui pour écrire les deux études sur *l'Église et l'Enseignement populaire sous l'ancien régime*, et *la Révolution française et l'Enseignement national*. Dans le premier de ces deux volumes, il démontre d'abord que l'enseignement primaire, quoi qu'on en ait dit, existait en France avant la Révolution, et la démonstration qu'il en apporte est d'une telle précision et corroborée d'une telle abondance de documents, qu'il sera impossible de n'être pas de son avis. Cela posé, l'auteur nous fait voir ce qu'étaient l'école primaire et l'instituteur sous l'ancien régime, la situation morale et matérielle de celui-ci, l'organisation et le fonctionnement de celle-là. Et pour en finir, il expose l'action de l'Église sur l'enseignement primaire par les conciles, par les assemblées générales du clergé, par les statuts synodaux, par l'action personnelle des évêques et des curés, enfin par les congrégations religieuses d'hommes et de femmes, créées exprès pour servir et propager cette grande cause. Ici encore, pas une ombre de déclamation, mais des faits, encore des faits qui permettent au savant auteur de conclure sur cet aveu significatif d'Auguste Comte : « Le catholicisme fut le promoteur le plus efficace du développement populaire de l'intelligence humaine. » Après cela on peut laisser déclamer les journalistes et les parlementaires gouvernementaux.

Nul n'a plus désormais, au moins parmi les gens de bon sens, le droit de les croire. Leur cause est perdue.

— Si l'Église fut la grande promotrice de l'enseignement en France, la Révolution en fut non moins certainement la grande destructrice. C'est ce qui ressort admirablement de l'étude de M. Allain sur *la Révolution française et l'Enseignement national*. La Révolution commença par détruire de fond en comble l'ancienne organisation scolaire, puis s'essaya à plusieurs reprises pour tenter de remplacer ce qu'elle avait détruit. Tel fut l'objet de la législation scolaire de la Convention, qui, au point de vue de l'enseignement primaire tout au moins, ne put aboutir à rien. Il en fut à peu près de même pour l'enseignement secondaire, où ses créations, dénuées de sens pratique, n'ont pas duré et n'ont laissé que quelques souvenirs et un très petit nombre d'indications utiles pour l'avenir. Sur le terrain de l'enseignement supérieur, la Révolution, servie par des hommes compétents, fit œuvre plus durable, et quelques-unes de ses créations, bien conçues, ont mérité de lui survivre. M. Allain, avant tout impartial, n'hésite pas à en faire l'aveu, n'ayant pas l'habitude, en vrai savant qu'il est, de reculer jamais devant la confession de la vérité. La conclusion de l'étude est sévère pour la Révolution; personne n'osera dire qu'elle est injuste.

— Pas plus que les précédents, le volume de M. Joseph Denais-Darnays sur *les Juifs avant et depuis la Révolution* n'est un livre de polémique. C'est une étude historique, bien informée et sereine, où ne résonne aucun écho des passions antijuives qui agitent aujourd'hui l'opinion publique. L'auteur expose et raconte, laissant à qui de droit, s'il y a lieu, le soin de conclure et de sanctionner. La condition des juifs au moyen âge et sous l'ancien régime; comment, sous le règne de Louis XVI, se prépare l'émancipation; comment ils conquièrent leurs droits civiques sous la Révolution; sous quelle forme ils essaient de s'organiser sous l'Empire et la Restauration, en attendant que le gouvernement issu des journées de Juillet leur donne enfin une existence officielle et leur part du budget: telles sont, en quelques mots, les étapes de cette histoire. Un court appendice résume la législation spéciale aux juifs depuis 1844, et c'est tout: « Narrer les faits plus avant et en dire davantage serait s'exposer à perdre involontairement le ton et la sérénité de l'historien. »

— Outre l'intérêt général et religieux que présente l'étude historique de notre distingué collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison sur *la Première Année sainte du* XIX*e siècle. Le Jubilé de 1825*, elle emprunte au souvenir tout brûlant des belles manifestations jubilaires dont Rome fut le théâtre l'année dernière un intérêt d'actualité qui la fera bien agréer de tous les lecteurs chrétiens. M. Geoffroy de Grandmaison raconte le jubilé de 1825 avec son érudition et sa verve coutumières, et son étude, écrite souvent sur pièces d'archives, est une œuvre de première main, et non une dilution ou une condensation de récits déjà parus. Avec lui nous assistons à l'ouverture du jubilé, hardiment décrété par Léon XII, au moment où la renaissance catholique n'était pas encore assez avancée pour qu'il n'y eût pas quelque audace à escompter d'avance le succès. Puis les pèlerins défilent devant nous dans leur groupement pittoresque, et les diplomates viennent ensuite, leur prudence ne leur permettant guère de se mettre les premiers en chemin. Enfin la porte sainte se ferme pour longtemps: « Seul, du même pas égal, le suisse, dans sa capote grise, monte sa garde fidèle au seuil de la porte de bronze, et sous la tiare de marbre, où se déchirent les nuages qui passent, l'horloge de Saint-Pierre tinte les heures de l'éternité. » M. Geoffroy de Grandmaison, — et je me permettrai de lui en faire un amical

reproche, — ne sait pas se défendre de faire allusion à la politique du ralliement, et même de gourmander un peu le pauvre duc d'Angoulême. J'avoue que je n'en voyais pas la nécessité. Ce n'est pas trop méchant et c'est peut-être mérité ; mais est-ce bien le moment ?

— Le pays de Ménélik attire à bon droit l'attention de l'Europe ; c'est pourquoi l'étude de M. Gondal sur *le Christianisme au pays de Ménélik* sera bien accueillie, donnant satisfaction à notre très légitime désir de mieux connaître ce pays, dont le passé et même le présent, — et que dire de l'avenir ? — reste pour nous si plein de mystères. Le pays et les habitants ; les origines chrétiennes ; primat, évêques et prêtres ; moines et debtaras ; littérature et croyances ; le culte et la vie ; enfin les espérances et le devoir : telle est la marche du livre qui a puisé aux meilleurs sources, — notamment dans les fragments inédits de M. d'Abadie et dans les œuvres des missionnaires, — ce qu'il y a pu trouver de plus précis, de plus intéressant et de plus sûr. On a ainsi comme la quintessence d'ouvrages trop peu connus, qui évoquent de grands souvenirs et légitiment de grandes espérances.

— En face des défaites que subit en cette France le catholicisme dont elle fut si longtemps la fille aînée, c'est une consolation pour nous de voir qu'il fait ailleurs des conquêtes qui motivent notre confiance en l'avenir. Les pays scandinaves, eux-mêmes, si obstinément rebelles depuis la Réforme à l'action catholique, se sont enfin ouverts devant ses apôtres, et l'on y peut voir déjà éclore et mûrir les premiers fruits de la liberté. C'est là que M. l'abbé Crouzil nous conduit dans ses deux volumes consacrés l'un au Danemark et à l'Islande, l'autre à la Norvège et à la Suède. Pour chaque pays, il résume l'historique, puis fait connaître la condition des personnes, la condition des biens ecclésiastiques et les ressources du clergé, les œuvres catholiques, et dit enfin ses espérances pour l'avenir. C'est en Suède que les progrès du catholicisme ont été le plus lents, parce que, — et la constatation est humiliante, — c'est dans le royaume de Bernadotte, qu'on lui a mesuré le plus étroitement la liberté. Mais, ailleurs, — et c'est triste à dire, — les droits des catholiques sont mieux reconnus et plus respectés qu'en France. Et nous voilà bientôt réduits à demander la liberté comme dans les pays protestants scandinaves et à regarder d'un œil d'envie la liberté qui fleurit sous les brumes. La lecture de ces deux petits volumes est extrêmement intéressante ; j'estime même que les persécutés de France peuvent en tirer profit, car il y trouveront de nobles leçons, de beaux exemples, et aussi de sérieux motifs d'espérance.

— Et je finis par le très curieux volume de M. le baron Carra de Vaux sur *les Petites Religions d'Amérique*, c'est-à-dire *les Cures divines et le spiritisme*, qui tendent à prendre, chez ces peuples vraiment bien étranges, la place restée vide des croyances disparues. Une fois de plus se vérifie la vérité de cette assertion tant de fois répétée qu'il n'est rien de plus crédule que les incroyants. En France il serait aisé d'en trouver de nombreuses preuves ; mais nous sommes en Amérique, restons-y : le voyage fait à la suite d'un pareil guide, dans des régions qu'il connaît très bien, est vraiment très instructif et très amusant. Ce qui n'empêche pas le volume d'être fort sérieux et l'auteur de nous parler très savamment et très scientifiquement de toutes ces choses. Cette étude, en dehors de sa valeur propre, aura pour nos lecteurs, pour la plupart du moins, l'attrait piquant du nouveau.

Tous ces petits volumes que je viens de présenter sont accompagnés d'une bibliographie qui fera la joie des travailleurs. Bonne chance à cette excellente collection, qui mérite d'avoir un grand succès et qui l'obtiendra, je le prédis de bon cœur.

ÉDOUARD PONTAL.

Notes sur l'« Euphormion » de Jean Barclay, par Albert Collignon. Nancy, Berger-Levrault, 1901, in-8 de 78 p.

Jean Barclay, fils du jurisconsulte écossais Guillaume Barclay, et d'une Lorraine, Anne de Malavillers, naquit à Pont-à-Mousson en 1582 et mourut à Rome en 1621. Il fut l'élève des jésuites au célèbre collège de Pont-à-Mousson. Après avoir passé quelque temps à leur noviciat de Rouen, il sortit de la Compagnie à la suite des démêlés que son père, devenu doyen de la Faculté de droit, eut avec les Pères de la Société, au sujet de la charge de recteur et de chancelier. L'affaire ayant été portée devant le tribunal de Charles III, Guillaume Barclay perdit sa cause et le chagrin qu'il en ressentit fut si vif qu'il quitta la Lorraine et emmena son fils à Londres. C'est alors que Jean Barclay, par esprit de vengeance, composa l'*Euphormion*, roman satirique, où il reproduit, sous une forme allégorique, les principaux reproches qui ont été adressés à la célèbre Compagnie aux différentes époques de son histoire.

En analysant l'*Euphormion*, M. Collignon a pour but d'établir ce que ce roman peut nous apprendre sur la vie de l'auteur et notamment sur ses rapports avec la Compagnie de Jésus. Il semble bien que le professeur de la Faculté de Nancy ne résume les critiques de Barclay que pour les justifier, ce qui ne l'empêche pas de disserter en même temps sur l'infériorité de l'*Euphormion* à l'égard de l'*Argénis* (l'autre roman latin de Jean Barclay), sur les emprunts faits par Barclay au *Satiricon* de Pétrone, sur la manière dont il imite Apulée, sur son érudition déplacée et pédantesque, sur les portraits satiriques qu'il a tracés, dans son roman, des rois et autres grands personnages de son temps, etc. Arbey.

Le Proemium de Diodore de Sicile. Étude de Mgr Nicolas Marini. Traduction de l'italien. Rome, Imp. Cuggiani, 1900, in-12 de 86 p.

Il y a bientôt dix ans, le *Polybiblion* (t. LXI, p. 267) a donné un compte rendu de cette étude, lors de sa première apparition en italien; dans deux éditions subséquentes, l'auteur l'a revue et notablement augmentée. Je n'ai, bien entendu, rien à retrancher aux éloges que je lui accordais alors : mais je crois aussi devoir formuler de nouveau la même réserve : Diodore établit entre les astres et les hommes, comme on le faisait si volontiers de son temps, des analogies immédiates, impliquant la double affirmation des influences célestes et du destin. Que saint Augustin et les grands scholastiques du moyen âge aient cherché à rectifier plutôt qu'à condamner absolument les théories astrologiques en vogue autour d'eux, cela se comprend sans peine : aujourd'hui le point de vue scientifique est très différent. Mgr Marini n'ignore pas que chez les stoïciens (dont il semble bien que Diodore se soit inspiré) *Fatum* et *Providentia* sont deux conceptions presque identiques, et la maxime célèbre *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt* reste le dernier mot du système, qui a le tort d'envelopper dans une même loi de nécessité fatale les créatures raisonnables et le reste de la création.

Dans cette troisième édition, l'auteur prend à partie l'*Histoire de la littérature grecque* de MM. Croiset, et *les Formes littéraires de la pensée grecque*, de M. Ouvré, deux ouvrages où l'on accorde à Hérodote et où l'on refuse à Diodore l'honneur d'avoir enseigné une philosophie de l'histoire. Je crains que sur ce point l'habile plaidoyer de Mgr Marini ne change pas beaucoup à l'opinion commune. C. Huit.

Lucien Brun, *notice biographique*, par Henri Beaune. Paris, Lecoffre, 1901, in-8 de 117 p. — Prix : 3 fr.

La vertu caractéristique de Lucien Brun fut la fidélité, fidélité à ses convictions religieuses et politiques, fidélité à la France et à Dieu. Ce n'est pas, nous le savons trop, la qualité dominante de notre temps; et voilà ce qui donne une utilité particulière à la notice éloquente et émue que M. Henri Beaune vient de consacrer à l'illustre homme d'État catholique. A son école les générations qui se lèvent, et qui vaudront, souhaitons-le, mieux que la nôtre, rapprendront cette vertu trop oubliée.

M. Henri Beaune nous fait suivre, du berceau à la tombe, les étapes de cette noble et grande vie : *Les Études, le Barreau, l'Assemblée nationale, les Œuvres d'enseignement et de défense religieuse, les Congrès de jurisconsultes catholiques, le Sénat, les Dernières Années*, et de cette vie toute droite et haute, associée à tant de grands événements, se dégagent de magnifiques leçons, leçons d'éloquence, leçons de courage, leçons de dévouement, leçons de foi, qui sont de nature à faire rougir, s'ils en sont encore capables, beaucoup de nos faux grands hommes du temps présent. Associé de près aux pensées de Lucien Brun et à quelques-unes de ses œuvres, M. Henri Beaune était mieux préparé que personne à nous les raconter. Et c'est pourquoi sa notice est à la fois très bien faite et très vivante. Rien là n'est donné à la flatterie, qu'on prodigue aujourd'hui à tort et à travers sur tant de tombes. C'est simplement Lucien Brun qui revit tel qu'il était et tel qu'il a vécu : une mémoire comme la sienne n'a besoin que de la vérité.

Édouard Pontal.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le docteur Antoine-Édouard Foley, qui vient de mourir à 79 ans, était né à Paris en 1820. A sa sortie de l'École polytechnique, il entra dans la marine. Mais, chose assez étrange, il abandonna la carrière qui s'ouvrait devant lui et, ayant démissionné, il fit sa médecine et se livra en même temps à l'étude de certains problèmes politico-socialistes. La nomenclature des ouvrages qu'il a publiés suffit à elle seule pour donner une idée de la tournure de son esprit et de la nature de ses recherches. Voici les titres des principaux : *Du Travail dans l'air comprimé. Étude médicale, hygiénique et biologique faite au pont d'Argenteuil* (Paris, 1863, gr. in-8) ; — *Le Choléra chez les autres et chez nous. Nouvelle Étude géographique et biologique, médicale et hygiénique. sociologique et morale* (Paris, 1871, in-8) ; — *La Convention individuelle et libérale, ou les États-généraux du travail* (Paris, 1872, in-8) ; — *Ordre et progrès. Les Travailleurs à la seconde Chambre* (Paris, 1873, in-8) ; — *Eki, Toumara Ouengha, père et Dieu des cruels humains* (Paris, 1874, in-8) ; — *Quatre années en Océanie. Histoire naturelle de l'homme et des sociétés qu'il organise. Mœurs et coutumes de certains Papous australiens, anatomie et physiologie du plus arriéré des noirs* (Paris, 1876, 2 vol. in-8) ; — *Le XIXe siècle et sa devise, suite de cauchemars, songes, rêveries, méditations, éclaircissements, théories et conseils positivo-socialistes* (Paris, 1879, in-8) ; — *Feuilles positivistes et autres. I, La Constitution revisée ; Essais poétiques. II, Essais poétiques* (suite) ; *La Constitution revisée* (suite) (Paris, 1882, 2 vol. in-8).

— M. Carter, qui est mort à la fin d'octobre, à l'âge avancé de 92 ans et auquel l'*Athenaeum* consacre une intéressante notice, fut l'un des plus zélés du groupe d'hommes connus sous le nom de « Tractarians. » Au début de sa carrière, il prit la tête du mouvement qu'on pourrait appeler socia-

lisme chrétien et attira l'attention par son étude sur les conditions d'insalubrité de la ville de Windsor, puis par trois sermons sur la famine irlandaise (1847), qui firent sensation. Plus tard, à la suite de la fondation de l'établissement de la Miséricorde à Clever par Mme Monsell, il écrivit son *Memoir of Harriet Monsell* (1884), qui a eu plusieurs éditions. M. Carter composa également, à l'usage des communautés de femmes, un certain nombre de manuels tels que *The life of penitence*; *The Life of sacrifice*, etc. A ces œuvres et à beaucoup d'autres, d'importance secondaire, il ajouta la publication de volumes qui, sous le tire de *Spiritual Instructions*, contiennent un enseignement plus substantiel et d'une plus grande portée au point de vue théologique. On y trouve la preuve de ses grandes connaissances en matière de patristique et de mystique; aussi ces ouvrages ont-ils eu une grande influence sur le mouvement de la « Haute Église. » Très versé dans la connaissance de la langue française, il avait publié récemment une traduction anglaise des *Conférences sur le Saint-Esprit* de l'évêque de La Rochelle. Cette année même, il venait de faire imprimer un volume sur l'*Eucharistic Sacrifice*, et enfin il préparait une autre publication lorsque la mort l'a surpris.

— On annonce encore la mort de MM. Argyriadès, avocat d'origine grecque, inscrit au barreau de Paris, directeur de la *Question sociale*, publication où étaient exposées les théories anarchistes; — Théodore Aubin, bibliothécaire adjoint à la Bibliothèque de la ville de Rennes; — Auguin, président de l'Association de la presse de l'Est, directeur de la *Revue industrielle de l'Est*; — Émile Broustet, compositeur et chef d'orchestre; — Chabeaux, compositeur de musique, élève de César Franck et de Gounod; — le docteur Eugène Courtais, médecin de l'Association des journalistes parisiens; — le docteur Michel Dansac, ancien président de la Société médico-chirurgicale des hôpitaux de Paris; — le docteur Faure-Miller médecin de l'hôpital Wallace; — Laurent Grillet, compositeur de musique, chef d'orchestre du Nouveau-Cirque; — le R. P. Hanet, orientaliste connu par ses études sur la langue chinoise, lequel vient de mourir à Zikouwei, près de Shanghaï, dans cette Chine où il s'était distingué par son énergie lors des derniers événements, ce qui l'avait fait décorer de la Légion d'honneur; — Paul Henry, professeur honoraire de rhétorique au lycée Janson de Sailly; — Michel Homsy, lieutenant de vaisseau, directeur de l'Observatoire météorologique de la marine; — De Mauduit du Plessis, secrétaire de la Société d'agriculture du Morbihan; — le R. P. Mertian, de la Compagnie de Jésus, mort à 80 ans, lequel fut un prédicateur de talent et l'un des plus remarquables collaborateurs de la savante revue *les Études*; — Raoul Nivelle, ancien lieutenant de chasseurs à pied, rédacteur au *Matin*; — Alexis Pujo, ancien magistrat, ancien rédacteur au *Moniteur universel*; — Stephan Rocher, ancien officier de l'armée française, fixé depuis longtemps en Russie où il était professeur de littérature française à l'Université de Dorpat, auteur d'une traduction française de l'ouvrage : *La Russie du dix-neuvième siècle*, récemment publiée à l'occasion de l'Exposition; — Alexandre Rocofport, ancien conseiller général de la Nièvre, vice-président de la presse monarchique de province, rédacteur du *Journal de l'Oise* et du *Moniteur de l'Oise*, mort à Beauvais, à 70 ans; — Paul Rougier, membre du barreau de Lyon, professeur d'économie politique à la Faculté de droit et président de l'Académie de Lyon.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Dr. Gustave Bessenmeyer, auteur d'ouvrages historiques et professeur à l'École supérieure royale d'Ulm, mort dans cette ville, le 22 octobre, à 87 ans; — Dr. Alexandre H.

Bennet, zélé collaborateur de divers journaux scientifiques, qui a publié un certain nombre d'ouvrages de valeur sur la paralysie et l'épilepsie; — Dr. L. Bickel, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art et conservateur du musée de Marburg (Hesse), mort dans cette ville, le 20 octobre, à 62 ans; — Dr. Anton Buchholtz, historien et archéologue, mort à Riga, le 13 octobre, à 34 ans; — Dr. Gustave Gerber, auteur d'ouvrages sur l'enseignement des langues, ancien directeur de l'École royale de Bromberg, mort le 21 octobre, à Berlin, à 82 ans; — Gernhet, colonel bavarois, dont les ouvrages militaires sont fort appréciés en Allemagne; — Dr. Julius Grosser, directeur de la *Deutsche Medicinalzeitung* et membre du conseil de santé, mort le 25 octobre, à Prenzlau, à 66 ans; — le professeur Adolphe Hauser, mort le 18 octobre, à Carlsruhe, à 43 ans; — Dr. Friedrich Hubert, pasteur à Rummelsburg, connu pour ses recherches, particulièrement dans le domaine de la liturgie, mort le 27 octobre, à Potsdam, à 31 ans; — Mme William Jack, née Agnès Nichol, auteur de divers romans, entre autres de *Brother and Sister* et *A Passion Flower*; — Léopold Kayszler, journaliste bien connu, qui fut l'éditeur du *Post*, de 1874 à 1893; — Friedrich Keinz, bibliothécaire, mort à Munich, le 28 octobre, à 69 ans; — Dr. A. König, professeur de physique à l'Université de Berlin, ancien suppléant de Helmholtz, mort à Berlin, le 26 octobre, à 45 ans; — Kowalesky, zoologiste russe, correspondant étranger de l'Académie des sciences; — Lenders, journaliste catholique belge, qui, depuis trente-sept ans, remplissait à la *Gazette de Liège* les fonctions d'administrateur-gérant; — le colonel Heinrich von Löbell, écrivain militaire de grande réputation, mort à Pankow, près de Berlin, le 18 octobre, à 85 ans, lequel avait édité pendant plusieurs années le journal bien connu, *Militär-Wochenblatt*, et avait fondé un autre périodique de non moins grande valeur, les *Jahresberichte über die Veränderungen und Fortschritte im Militärwesen*; — Henri Paschoud, pasteur protestant, professeur de théologie à Lausanne; — Rheinhold, juriste allemand de grande notoriété, professeur à l'Université impériale de Berlin, auteur d'ouvrages de valeur sur le droit et l'économie politique, par exemple : *Die bewegenden Kräfte der Volkswissenschaft*; — Joseph Rheinberger, compositeur de musique allemand, professeur au conservatoire de musique de Munich; — Dr. Wilhelm Reuling, magistrat, auteur d'ouvrages de droit, mort le 21 octobre, à Dresde; — Karl Sänger, député de Francfort au Landtag prussien, mort à 42 ans, lequel avait fondé le journal *Das neue Wort* et a passé sa vie à lutter, dans le camp des démocrates, en faveur de la liberté civile et de la liberté religieuse; — Dr. Bruno Schoenlank, mort le 30 octobre, à Leipzig, à 43 ans, lequel laisse divers ouvrages sur les questions sociales et qui dirigeait la *Leipziger Volkszeitung*, l'un des organes les plus avancés, mais aussi l'un des mieux rédigés du socialisme; — Dr. Karl August Schuchardt, professeur de chirurgie, mort le 28 octobre, à Stettin, à 46 ans; — le professeur Karl Wilhelm Seibt, auteur d'ouvrages sur l'histoire des arts et de la civilisation, mort le 26 octobre, à Francfort-sur-le-Mein, à 79 ans; — Adalbert Starczowski, publiciste, mort récemment à Saint-Pétersbourg, à 84 ans; — J. K. Starley, mort récemment, à Coventry, lequel avait publié une *Christian Bible*, dans laquelle le Nouveau Testament était placé avant l'Ancien; — Guillaume Tiberghien, philosophe spiritualiste belge, professeur à l'Université libre de Bruxelles et auteur de divers ouvrages de morale et de métaphysique, mort à 82 ans; — Wilhelm Violet, éditeur, mort le 29 octobre, à Dresde; — Gustave Vogt, ancien rédacteur en chef de la *Nouvelle Gazette de Zurich* et professeur de droit fort estimé en Suisse, où il s'était fixé après avoir été exilé d'Allemagne à la suite des

mouvements révolutionnaires de 1848; — Karl WEISS, auteur de romans et de pièces de théâtre, connu sous le pseudonyme de C. Karlweiss, mort à Vienne, le 27 octobre, à 51 ans; — ZAJACZKOWSKI, président de l'association des journalistes polonais, mort le 27 octobre, à Lemberg, à 59 ans.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a tenu le 21 novembre 1901 sa séance publique annuelle. M. Brunetière a lu le rapport de M. Gaston Boissier sur les concours littéraires. M. Fr. Coppée a lu la pièce de M. Ed. Haraucourt, qui a obtenu le prix de poésie. M. le comte de Mun a lu le rapport sur les prix de vertu. — Voici la liste des prix décernés.

Prix de poésie (4,000 fr.). — *Le Dix neuvième Siècle.* Le prix a été décerné à M. Edmond Haraucourt.

Prix Monthyon (19,000 fr.). — Un prix de 1,500 fr., à M. Édouard Foa, pour ses ouvrages intitulés : *Du Zambèze au Congo français*, *La Traversée de l'Afrique*, *Chasse aux grands fauves.*

Huit prix de 1,000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Vers Fachoda, A la rencontre de la mission Marchand à travers l'Éthiopie*, par M. Charles Michel; — *La Jeunesse du Pérugin et les Origines de l'École ombrienne*, par M. l'abbé Broussolle; — *Française du Rhin*, par M. Charles de Rouvre; — *La Mort de Corinthe*, par M. André Lichtenberger; — *Vie de Samuel Champlain, fondateur de la Nouvelle-France (1567-1645)*, par M. Gabriel Gravier; — *La Cité du sang*, par M. Maurice Talmeyr; — *L'Éducation militaire de Napoléon*, par M. J. Colin; — *Kant*, par M. Théodore Ruyssen.

Dix-neuf prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Franz Grillparzer. Le Théâtre en Autriche*, par M. Auguste Ehrard; — *John Ruskin. Le Mouvement idéaliste et social dans la littérature anglaise au* XIX*e siècle*, par M. Jacques Bardoux; — *La Crise de la croyance dans la philosophie contemporaine*, par M. Albert Bazaillas; — *Michel de l'Hospital et la Liberté de conscience au* XVI*e siècle*, par M. Henri Amphoux; — *Au Pays des nuits blanches*, par M. Émile Berr; — *Survivance de l'esprit français aux colonies perdues, la Louisiane, l'Ile de France, Saint-Domingue*, par M. Victor Tantet; — *Le Laos et le Protectorat français*, par M. le capitaine Gosselin; — *Dix mois de campagne chez les Boers*, par M. le vicomte d'Etchégoyen; — *Voyage en Patagonie*, par M. le comte Henri de la Vaulx; — *Comment on a fait l'Exposition*, par M. Michel Corday; — *Essai critique sur l'enseignement primaire en France de 1800 à 1900*, par M. Émile Gossot; — *L'Université d'Avignon aux* XVII*e et* XVIII*e siècles*, par M. J. Marchand; — *La Vérité sur le siège de Bitche (1870-1871)*, par M. le capitaine Mondelli; — *L'Art de commander*, par M. le capitaine André Gavet; — *Pour Noémi*, par Mme Marguerite Poradowska; — *La Vocation de sœur Extase*, par Max Lyan (Mme Barthe-Nolé); — *Fiancée d'avril*, par M. Guy Chantepleure; — *Toute seule*, par Mme Chabrier-Rieder; — *A l'usage de mes Dauphins*, par M. Émile de Perceval.

Prix Sobrier-Arnould (2,000 fr.). — Ce prix est partagé également entre: *Les Formes littéraires de la pensée grecque*, par M. H. Ouvré; — *Jérôme Aléandre, de sa naissance à la fin de son séjour a Brindes (1480-1529)*, par M. I. Paquier.

Prix Juteau-Duvigneaux (2,500 fr.). — Un prix de 1,000 fr. à l'ouvrage de M. Henri Brémond intitulé : *L'Inquiétude religieuse.* — Trois prix de 500 fr. chacun, à M. Max Turmann, pour ses ouvrages intitulés : *L'Éducation populaire; Au sortir de l'école; les Patronages;* — A M. E. Guibert, pour son ouvrage : *Histoire de saint Jean-Baptiste de la Salle;* — A Mme la vicomtesse d'Adhémar, pour son ouvrage : *La Femme catholique et la Democratie française.*

Prix Furtado (de Bayonne) (1,000 fr.). — Ce prix est également partagé

entre : *Histoire abrégée de l'astronomie,* par M. Ernest Lebon ; — *Le Général de Ladmirault (1808-1898)*, par M. Jean de la Faye.

Prix Fabien (1,600 fr.). — Un prix de 600 fr. à M. Ferdinand Dreyfus : *Misères sociales et Études historiques.* — Deux prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Les Syndicats agricoles et leur œuvre*, par M. le comte de Rocquigny ; — *Les Puissances étrangères dans le Levant et en Palestine,* par MM. Noël Verney et Georges Dambmann.

Prix Gobert (10,000 fr.). — Le grand prix à M. l'abbé Baudrillart : *Philippe V et la Cour de France* ; le second prix à M. Legrelle : *La Diplomatie française et la Succession d'Espagne.*

Prix Thérouanne (4,000 fr.). — Un prix de 1,500 fr. à l'ouvrage : *L'Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution. Les Origines : La Gaule indépendante et la Gaule romaine*, par M. G. Bloch. — Deux prix de 1,000 fr. aux ouvrages suivants : *L'Angleterre et l'Impérialisme,* par M. Victor Bérard ; — *L'Indépendance grecque et l'Europe*, par M. Gaston Isambert. — Un prix de 500 fr. à l'ouvrage : *Le Conventionnel Le Bas*, par M. Stéphane Pol.

Prix Thiers (3,000 fr.). — Un prix de 1,500 fr. à l'ouvrage de M. Louis Madelin : *Fouché (1759-1820)*. — Un prix de 1,000 fr. à M. de Saint-Léger : *La France maritime et Dunkerque sous la domination française (1659-1879)*. — Un prix de 500 fr. à M. Edmond Leclair : *Histoire de la pharmacie à Lille, de 1301 à l'an XI (1801)*.

Prix de Courcel (500 fr.). — Une médaille de la valeur de 500 fr. est attribuée à Mme A. Jeunesse, auteur des *Légendes françaises.*

Prix Bordin (3,000 fr.). — Ce prix est partagé également entre : *La Vie dans la tragédie de Racine*, par M. Georges Le Bidois ; *Essai sur Taine, son œuvre et son influence*, par M. Victor Giraud ; *Philosophie parisienne,* par M. Henry Fouquier.

Prix Marcelin Guérin (5,000 fr.). — Un prix de 2,000 fr. à M. Charles Benoist : *Le Prince de Bismark.* — Un prix de 1,000 fr. à M. Pierre Leroy-Beaulieu : *La Rénovation de l'Asie. Sibérie. Chine. Japon.* — Quatre prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Victor Hugo, poète épique*, par M. Eugène Rigal ; *Les Théâtres de la Foire*, par M. Maurice Albert ; *Le Quattrocento, essai sur l'histoire littéraire du quinzième siècle italien*, par M. Philippe Monnier ; *La Comédie espagnole en France, de Hardy à Racine*, par M. Ernest Martinenche.

Prix Saintour (3,000 fr.). — Ce prix est ainsi réparti : un prix de 2,000 fr. à l'ouvrage intitulé : *Le Roman de Tristan et Iseult*, traduit et restauré par M. Joseph Bédier. — Deux prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Joachim du Bellay (1522-1560)*, par M. Henri Chamard ; *Lexique de la langue de Molière*, par MM. Arthur et Paul Desfeuilles.

Prix Langlois (1,500 fr.). — Trois prix de 500 fr. chacun, à la traduction des ouvrages suivants : *Dante : la Divine Comédie*, traduction de M. Amédée de Margerie ; *In memoriam*, poèmes d'Alfred Tennyson, traduction de M. Léon Morel ; *La plus Belle Histoire du monde ; le livre de la Jungle* (1re et 2e) de M. Rudyard Kypling, traduction de MM. Louis Fabulet et Robert d'Humières.

Prix Archon-Despérouses (3,000 fr.). Un prix de 2,000 fr. à M. Albert Mérat, pour ses deux volumes de poésie : *Vers le soir ; Triolets des Parisiennes de Paris.* — Deux prix de 500 fr. chacun aux ouvrages suivants : *Poèmes idéalistes*, par M. Maurice Jouffret : *Le Livre de la douce vie*, par M. Maurice Zidler. — Une mention honorable à M. Lucien Degron : *Beauté du christianisme.*

Prix Vittet (2,900 fr.). — Ce prix est décerné à M. le vicomte de Guerne.

Prix Toirac (4,000 fr.). — Ce prix est décerné à M. Rivollet, pour sa pièce : *Alkestis*, représentée en 1900 au Théâtre-Français.

Prix Estrade-Delcros (8,000 fr.). Ce prix a été attribué à Mme Arvède Barine.

Prix Née (5,000 fr.). — Ce prix a été attribué à M. René Doumic.

Prix Calmann Lévy (3,000 fr.). — Ce prix est attribué à M. Paul Perret.

Prix de Jouy (1,400 fr.). — Ce prix est décerné à l'ensemble des œuvres littéraires de M. Adolphe Brisson.

Prix Narcisse Michaut (2,000 fr.). — Ce prix est attribué à M. Ardouin-Dumazet.

L'Académie, sur les intérêts des arrérages des fondations, a décerné : Un prix de 1,000 fr. à M. Louis Ducros, pour son ouvrage intitulé : *Les Encyclopédistes*. — Deux prix de 500 fr. chacun aux ouvrages suivants : *Bourdaloue*, par M. l'abbé Pauth ; *Le Roman en France pendant le dix-neuvième siècle*, par M. Eugène Gilbert.

Prix Jules Favre (1,000 fr.). — Ce prix est décerné à Mlle Hélène Vacaresco : *Le Rhapsode de la Dambovita*.

Prix Monbinne (3,000 fr.). — Un prix de 1,000 fr. à M. Baron. — Quatre prix de 500 fr. : à Mlle Blaze de Bury ; à Mme A. de Gériolles ; à Mme Kœnig ; à M. René de Pont-Jest.

Prix Lambert (1,600 fr.). — Ce prix est attribué à M. Parodi.

Prix Xavier Marmier (850 fr.). — 500 fr. à M. Mercier. ; 350 fr. à M. L. Gauthier.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres.—Le 30 novembre, M. Clermont-Ganneau donne le commentaire de deux inscriptions grecques du Hauran découvertes par A. Smith. — M. de Barthélemy, dépose sur le bureau, au nom de M. René Kerviler, un fragment important du *Répertoire général de biobibliographie bretonne*. — M. Ph. Berger, présente, au nom de l'auteur, M. l'abbé Loisy, *les Mythes babyloniens et les Premiers Chapitres de la Genèse*. — M. Fossey communique un travail où il discute la question de savoir s'il existe une langue sumérienne en dehors de la langue assyrienne, ou s'il n'y a qu'une différence d'écriture. M. Fossey conclut à l'existence de deux langues. — Le 8 novembre, M. Ph. Berger fait part, à l'Académie, de la découverte faite à Carthage, par le P. Delattre, d'un nouveau cippe à Moloch. — M. Héron de Villefosse donne lecture d'une communication de M. C. Mauss, ancien architecte de l'église Sainte-Aure, à Jérusalem. Le P. Drouhin annonce la découverte, à Kyriath (ancienne Emmaüs), d'une inscription romaine, démontrant que l'église Saint-Jérémie avait servi autrefois de caserne à la Xe légion Fretensis. — M. Cagnat communique le mémoire qu'il doit lire à la séance publique de l'Académie sous ce titre : *Indiscrétions archéologiques sur les Égyptiens de l'époque romaine ;* — M. Clermont-Ganneau continue l'explication des inscriptions grecques du Hauran. — M. Omont lit une note de M. Jullian sur la première enceinte de Paris, dans laquelle le correspondant de l'Académie cite le texte d'Ammien Marcellin, et appuie ses observations sur la découverte de fragments de murailles romaines à Paris. — M. Fossey termine la lecture de son mémoire sur la langue sumérienne. Cette lecture appelle quelques observations de M. Oppert. — Le 22 novembre, M. Héron de Villefosse présente une urne de bouquetin en bronze de près d'un mètre, munie d'un tenon qui la faisait adhérer à une autre pièce. Cet objet appartient au gouvernement anglais et a été communiqué par M. le major Chamberlayne ; M. Collignon fait part du résultat des fouilles pratiquées, par M. Paul Gaudin, dans la nécropole de Yortan en Mysie, nécropole qui doit remonter à envi-

ron 2000 ans avant notre ère. — M. S. Reinach démontre qu'une tête de femme déposée au Louvre, salle Clarac, appartient à une statue colossale découverte à Baalbek en 1865 par M. Joyau, et entrée récemment au musée de Constantinople. M. Héron de Villefosse raconte à ce propos que M. Joyau, ne pouvant enlever la statue entière, en avait cassé la tête pour l'emporter en France. — M. Foucart explique la signature d'un article grec qui vient d'être trouvée à Rome.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 9 novembre, M. Lyon-Caen dépose, au nom de M. Fromageot, docteur en droit, un livre intitulé : *La Jurisprudence de la Cour suprême des États-Unis en matière de prises pendant la guerre hispano-américaine.* — M. Frédéric Passy lit un mémoire intitulé : *Une Thèse de Tolstoï*, à propos du livre de cet auteur : *Questions sexuelles.* — Le 16 novembre, M. Chuquet lit une notice sur la vie et les ouvrages de son prédécesseur, M. Zeller. — M. F. Passy présente un ouvrage de M. de Molinari : *Les Problèmes du vingtième siècle.* — M. R. Stourm présente un ouvrage de M. M. Marion, relatif à *l'Impôt sur le revenu au* XVIII*e siècle, principalement en Guyenne.* — M. E. Levasseur dépose sur le bureau : *Le Marché financier*, par M. A. Raffalovich, et *Économie rationnelle*, par M. A. Aupetit. — Le 25 novembre, M. Lyon-Caen présente un rapport sur les tomes III et IV du *Recueil général de la législation et des traités concernant la propriété industrielle.* — M. Levasseur présente, de la part de M. G. Blondel, un recueil de conférences : *La France et le Marché du monde.*

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE POUR L'ANNÉE 1900. — Quelle est l'utilité de la bibliographie publiée annuellement par les *Annales de Géographie* sous la direction de M. Louis Raveneau? Les lecteurs du *Polybiblion* le savent de reste; à plusieurs reprises déjà, nous avons eu l'occasion de les entretenir de cette remarquable publication. La *Dixième Bibliographie géographique annuelle,* récemment parue (Paris, Colin et Cie, in-8 de 320 p.), présente, à certains points de vue, plus d'intérêt encore que les précédentes ; indépendamment des principaux ouvrages et articles portant le millésime de 1900, ce fascicule mentionne et analyse en effet les plus importantes publications géographiques provoquées par l'Exposition universelle de 1900. Il contitue donc, en quelque sorte, le complément de la précieuse étude publiée naguère par MM. de Margerie et Raveneau sur *la Cartographie à l'Exposition universelle* (Cf. *Polybiblion,* LXXXIX, p. 282) et permet d'apprécier les efforts accomplis par les différentes nations étrangères pour vulgariser la connaissance de leur sol et de leurs richesses économiques. Voilà pourquoi cette *Dixième Bibliographie annuelle* des *Annales de Géographie* présente, à côté de son intérêt habituel, un intérêt tout particulier; ses 908 numéros fournissent aux géographes et aux travailleurs une foule de renseignements précieux, non seulement au point de vue bibliographique, mais aussi (avec leurs analyses méthodiques très soignées) au point de vue géographique pur; pour tenir au courant leurs cours, les professeurs de nos lycées et collèges et de nos établissements libres ne sauraient mieux faire que de dépouiller régulièrement et soigneusement cette excellente publication.

ALMANACHS POUR 1902. — Ce n'est point par la seule raison que l'*Almanach du Bon Français* (13e année, 0 fr. 15) est édité par la Société bibliographique qu'il nous paraît juste de le placer en tête de cette longue nomenclature de publications de l'espèce ; mais c'est surtout par ce qu'il répond à un idéal et à un besoin. Sans compter l'exposé des faits historiques les plus importants de l'année qui va se clore, cet almanach renferme de nombreuses, instructives ou édifiantes variétés : on peut faire plus grand, plus gros, mais pas mieux. A signaler spécialement les *Dictons po-*

pulaires sur le temps, recueillis patiemment depuis 1897 et qui sont loin d'être épuisés. Nul almanach, jusqu'à présent, n'a eu la pensée de donner ce curieux ensemble ; à peine en trouve-t-on, de loin en loin, quelques minces fragments dans ces livres de circonstance. A tous les points de vue, littéraire, historique, moral et religieux, l'*Almanach du Bon Français* est donc une publication excellente à répandre grandement parmi les travailleurs des villes et des campagnes.

Passons aux grands almanachs. Saluons tout de suite le roi du genre : l'*Almanach Hachette*. Il s'est présenté, dès les origines, comme une « petite encyclopédie populaire de la vie pratique », et il n'a jamais manqué de justifier pleinement ce sous-titre. Sait-on assez que pour 1 fr. 50, la maison Hachette donne, sous cette forme, 3 millions de lettres en 432 pages illustrées de 1112 figures et de 10 cartes en couleurs ? Et que cette masse forme de très nombreux articles concernant l'histoire, la géographie, la littérature, les sciences, les beaux-arts, ainsi que le droit usuel, l'agriculture et le sport ? — Encore de la maison Hachette, enregistrons l'*Almanach du Drapeau*. Même prix, même aspect général, quoique différent par son but. C'est bien là le « Livret du patriote, du marin et du soldat. » Entre autres choses vraiment intéressantes, il est ici question de nos anciens drapeaux, des divers points du monde où la France s'est établie, de l'armée anglaise et de l'épopée sud-africaine, de la conquête militaire de l'Algérie, etc., etc. Ces deux almanachs méritent d'être conservés et de former collection. — Parmi les grands almanachs, il convient de ranger aussi *le Grand Almanach populaire illustré* (Nancy, Pierron et Hozé, 1 fr. 25). Intéressante publication dont la variété, comme articles, notices et notes de toute sorte, est plus grande encore peut-être que l'illustration, cependant très abondante. — Nous arrivons ensuite à l'*Almanach de la jeunesse* (Tours, Mame, 0 fr. 50). Ici, le bon goût ayant procédé au choix des articles et des gravures éclate à tous les yeux. — Avec l'*Almanach du Pèlerin* (5, rue Bayard, 0 fr. 50), nous retrouvons un ami, un ami à la fois sérieux, gai, spirituel, amusant, édifiant : nous ne saurions trop le recommander. — Nous en dirons autant de l'*Almanach de la France illustrée* (26e année, Paris-Auteuil, 40, rue La Fontaine, 0 fr. 50).

Abordons à présent les publications plus modestes, mais non moins intéressantes. Notons d'abord l'*Almanach de la Société des agriculteurs de France* (12e année, A. Colin et Cie, 0 fr. 25), dont l'éloge est superflu, et l'*Almanach de la tempérance* (Paris, Vitte, 0 fr. 15), que nous voudrions voir entre les mains de tous les ouvriers. — Un rappel sympathique aux deux almanachs de la librairie Henri Gautier : *Almanach de l'Ouvrier* (35e année, 0 fr. 50), et *Almanach des Chaumières* (25e année, 0 fr. 50). — Très recommandables aussi sous tous les rapports les six almanachs, si avantageusement connus de nos lecteurs, édités par la Société de Saint-Vincent de Paul : *Le Coin du Feu* (0 fr. 50) ; *Le Laboureur et le Vigneron* (0 fr. 20) ; *L'Atelier* (0 fr. 20) ; *Le Soldat* (0 fr. 20) ; *Le Jean-Bart* (0 fr. 25) ; *L'Écolier* (0 fr. 05). — Voici, à présent, toute une série d'almanachs édités par la maison Pierron et Hozé, de Nancy . *Le Grand Almanach de la famille* (20e année, ... fr.) ; *Les Veillées d'hiver* (16e année, 0 fr. 25) ; l'*Almanach récréatif* (16e année, 0 fr. 25) ; l'*Amanach de Jeanne d'Arc* (16e année, 0 fr. 30) ; l'*Almanach du foyer* (16e année, 0 fr. 30) ; *Le Travailleur* (16e année, 0 fr. 30) ; *Le Cultivateur* (16e année, 0 fr. 25), et *le Sans Pareil* (0 fr. 15). — Mentionnons également l'*Almanach du Sacré-Cœur* (4e année, 0 fr. 50), qui nous vient de la librairie Ch. Amat, de Paris. De la même librairie, n'oublions pas non plus les sept almanachs suivants : *Almanach de la liberté* (0 fr. 20), dont l'esprit se révèle par la gravure de la première

couverture : « Au nom de la liberté, je vous chasse ! » s'écrie un « honorable » menaçant du fouet des religieux en route vers la frontière ; l'*Almanach de la première Communion* (0 fr. 30) ; *Petits Souhaits du Sacré-Cœur* (0 fr. 10) ; *Petits Souhaits de la Sainte Vierge* (0 fr. 10) ; *Petits Souhaits de saint Vincent de Paul* (0 fr. 10) ; *Petits Souhaits de saint Antoine de Padoue* (0 fr. 10), et *Petit Calendrier de Notre-Dame-des-Victoires* (0 fr. 10). — Pour terminer, nous annoncerons l'*Almanach des écoles* (Paris, 59, rue Violet, 0 fr. 05), et l'*Almanach de la jeunesse de France* (Paris, Périsse, 0 fr. 50), nouvelle publication qui se présente revêtue de plusieurs approbations épiscopales. Quand nous disons « nouvelle », il faut s'entendre : la nouveauté ne s'applique qu'au titre ; quant au texte, il est le même que celui de l'*Almanach des patronages* (3e année, même maison, même prix).

Paris. — Nous sommes heureux d'avoir à appeler l'attention toute particulière de nos lecteurs sur le volume publié à la suite de la 23e session de la *Réunion des beaux-arts des départements* qui a eu lieu à Paris du 23 au 27 mai 1897 (Paris, Plon-Nourrit, gr. in-8 de XL-860 p., avec 40 planches). Il nous faudrait plusieurs pages de la Revue pour donner seulement quelques lignes d'analyse concernant les divers sujets traités dans ce beau volume ; force nous est donc de mentionner simplement les travaux, tous intéressants d'ailleurs, qui y ont trouvé place et qui sont au nombre de quarante-trois : *Notes sur l'origine de la lithographie en France*, par M. Charles Fouquet ; — *Le Peintre Valentin*, par M. Victor de Swarte ; — *Notes sur les artistes caennais du* XVIIIe *siècle*, par M. Armand Bénet ; — *La Succession du sculpteur Guillaume Regnault*, par M. Louis de Grandmaison ; — *Le Tapissier Cosette, peintre portraitiste au* XVIIIe *siècle*, par M. G. Leroy ; — *Charles-Joseph Natoire, peintre nîmois, et sa famille*, par M. P. Clauzel ; — *Notes et documents sur quelques artistes se rattachant au Gâtinais*, par M. Eugène Thoison ; — *Antoine Pater*, par M. Maurice Hénault ; — *Dassy, peintre marseillais*, par M. Bouillon-Landais ; — *Peinture murale de l'église Saint-Julien de Brioude*, par M. Léon Giron ; — *Laurent Fauchier*, par M. Numa-Coste ; — *Une Vente de tableaux de maîtres à Paris, en 1710*, par M. Noël Thiollier ; — *Fondeurs « tumbiers », fondeurs de canons, fondeurs de cloches*, par M. Maxe-Werly ; — *Francesco da Laurana, fondeur-ciseleur à la cour de Lorraine*, par M. Maxe-Werly ; — *L'Architecture au point de vue artistique et pratique pendant les* XVIe, XVIIe *et* XVIIIe *siècles en France*, par M. E.-L.-G. Charvet ; — *Le Petit Sépulcre, ou Mise au tombeau de l'hospice de Saint-Valery-sur-Somme*, par M. Émile Delignières ; — *Le Tombeau et la statue de Claude de Rueil*, par M. Joseph Denais ; — *Les « Derniers Moments de Lepelletier de Saint-Fargeaud » et le « Marat expirant dans sa baignoire »*, par M. Camille Leymarie ; — *Un Problème d'orfèvrerie*, par M. A. Bouillet ; — *Un Reliquaire de l'abbaye de Château-Chalon* (*Jura*), par M. l'abbé Brune ; — *Statues de l'École dijonnaise dans l'église de Mièges* (*Jura*), par le même ; — *Les Œuvres d'art de l'ancienne abbaye de Fontaines-les-Blanches*, par M. A. Gabeau ; — *Les Tapisseries de Marie d'Albret au musée de Nevers*, par M. Charles de Beaumont ; — *L'Art dramatique en province pendant la Révolution à Laigle*, par M. V.-E. Veuclin ; — *Nicolas Pineau, dessinateur, graveur, sculpteur, architecte, inventeur du « contraste »*, par M. Émile Biais ; — *Les Peintres Dejuinne et Vasserot*, par M. Lorin ; — *Essais de répertoire des artistes lorrains, peintres, verriers, faïenciers, émailleurs*, par M. Albert Jacquot ; — *Objets mobiliers anciens existant dans les églises du canton de Chambon-Feugerolles* (*Loire*), par M. Noël Thiollier ; — *La Fondation du musée d'Agen*, par M. Jules Momméja ; — *Origine du musée municipal de Toulon*, par M. Charles Ginoux ; — *Iconographie des tapisseries d'Aubusson*, par M. Cyprien Perathon ; — *Le Tombeau de Martin du Bellay et Nicolas Guillain*, par M. L. Bossebœuf ; — *Les*

Peintres de l'hôtel de ville de Bordeaux, par M. G. Braquehaye ; — *Joseph-Martin Relin, tourneur sur bois et statuaire*, par M. Charles Ponsonailhe ; — *Le Théâtre de la Rochelle avant la Révolution de 1789*, par M. Georges Musset ; — *Le Sculpteur bisontin Luc-François Breton, sa vie et son œuvre (1731-1800)*, par M. Jules Gauthier ; — *L'Architecture civile en Franche-Comté au* XVI*e siècle*, par le même ; — *Notes pour servir à l'histoire de l'art dans l'Orléanais, sous la Révolution, le Consulat et l'Empire*, par MM. H. Herluison et P. Leroy ; — *Décoration du chœur de la cathédrale de Bourges sous la conduite de Louis Vassé (1765-1769)*, par M. J. Pierre ; — *Le Musée de la Monnaie, sa création en 1827*, par M. F. Mazerolle ; — *La Bibliothèque musicale d'un chanoine de Lisieux au* XVII*e siècle*, par M. P. de Longuemare ; — *Notes sur quelques fondeurs caennais de 1640 à 1730*, par le même ; — *Le Théâtre à Rouen à la fin de l'ancien régime d'après les archives des d'Harcourt*, par M. Armand Bénet.

— Notre distingué collaborateur M. Paul Lacombe a consacré à *Jules Cousin*, conservateur de la Bibliothèque et des collections historiques de la ville de Paris (Musée Carnavalet) *1830-1899* des *Souvenirs d'un ami* (Paris, Leclerc, in-8 de 94 p., avec un portrait et 6 pl.), aussi bien pensés que bien écrits, pour nous servir du cliché banal. Il raconte toute une vie de labeur intelligent. Lorsque la Bibliothèque de la ville de Paris, installée à l'hôtel de ville, fut livrée aux flammes par la Commune en délire, Jules Cousin venait à peine d'en être nommé conservateur. Le calme rétabli, ce zélé Parisien offrit, spontanément et sans conditions, sa propre bibliothèque composée de 6,000 volumes et de 10,000 estampes pour servir de premier fonds à la reconstitution de ce dépôt. Cette libéralité fut acceptée et le donateur confirmé dans ses fonctions de conservateur. Depuis, et jusqu'à l'heure de sa retraite (1895), Cousin ne cessa de veiller avec une sollicitude extraordinaire à l'organisation et aux intérêts de la bibliothèque et aussi du musée confiés à ses soins. Grâce à des efforts constants, cette double fondation acquit rapidement une importance connue et appréciée non seulement des Parisiens mais aussi de tous les visiteurs nationaux et étrangers. M. P. Lacombe a su faire revivre d'une façon on ne peut plus attachante la sympathique personnalité de Jules Cousin : ce sont bien là les « souvenirs d'un ami », mais d'un ami qui sait et qui juge par conséquent en pleine connaissance de cause. Le deuxième chapitre de cette étude constitue une très intéressante monographie de la Bibliothèque et du Musée de la ville de Paris. Entre autres choses, on y voit (p. 33), qu'en 1872, ladite bibliothèque comptait 10,000 volumes ; qu'en 1876, elle se composait de 18,000 volumes, pour s'élever à 60,000 en 1881, atteindre 80,000 en 1883 et dépasser aujourd'hui de beaucoup le chiffre de 100,000. Cette luxueuse et substantielle brochure se termine par une *Bibliographie* de l'œuvre de Jules Cousin, dressée avec un soin extrême.

— Au même auteur, l'on doit la publication d'un excellent rapport de Jules Cousin rédigé en 1877, à l'occasion de certains changements de noms de rues proposés par le Conseil municipal de Paris. M. Paul Lacombe l'a inséré d'abord dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (t. XXVI), puis l'a fait tirer à part sous ce titre : *De la Nomenclature des rues de Paris* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 24 p.). Ce rapport, qui intéressera tous les vrais Parisiens, est divisé en trois sections : I. *Historique. Nomenclature primitive, physique et topographique* ; II. *Examen des modifications proposées par le Conseil municipal* ; III. *Résumé : le principe, la commission, la revision.*

— Si Jules Cousin est une personnalité connue, il n'en est pas de même

de Nicolas-Michel Troche que M. Paul-Lacombe, on peut le dire, vient de révéler à beaucoup de personnes. La *Correspondance historique et archéologique* a bénéficié de la primeur des *Travaux d'un amateur parisien. Nicolas-Michel Troche; essai bibliographique* (Paris, aux dépens de l'auteur, in-8 de 37 p.). Né à Dieppe en 1789, Troche vint fort jeune à Paris. Simple employé de mairie, il utilisa ses loisirs à des travaux d'histoire et d'archéologie parisiennes. Toutes ses études n'ont pas été imprimées ; quant à ses manuscrits, ils appartiennent à la Bibliothèque historique de la ville de Paris. M. P. Lacombe a vu ces imprimés et ces manuscrits et il les a catalogués, décrits, annotés avec une conscience toute particulière, voulant ainsi attirer l'attention sur leur importance, « non pas, dit-il, au point de vue de l'érudition, mais au point de vue du témoignagne contemporain qu'ils présentent pour les temps modernes. » Les chercheurs ne pourront que savoir gré à M. P. Lacombe d'avoir composé cet « essai bibliographique » qui leur rendra service ; mais il est permis de croire que le digne Troche n'a jamais rêvé de son vivant l'honneur que lui a fait son bio-bibliographe.

— Vient de paraître la deuxième édition de : *Le Verre*, par M. P. Frick (Paris, Schleicher, in-12 de 192 p., avec grav. — Prix : 1 fr. 50). Cet ouvrage qui fait partie de la collection : *Les Livres d'or de la science*, fait connaître d'une façon très agréable les points principaux de l'histoire, de la fabrication et des applications du verre. Rien d'important n'a été oublié ; un grand nombre d'illustrations sont des documents pris dans les usines, ce qui ajoute de l'intérêt à l'ouvrage. Nous conseillerons toutefois à l'auteur de faire disparaître la note de la page 58 ; elle contient la seule inexactitude que nous ayons relevée dans ce volume.

— La diffusion de l'instruction primaire et la pratique du suffrage universel ont modifié profondément l'état mental de l'ouvrier : il veut se faire une opinion sur les questions qui le touchent, il lit de plus en plus. Mais, trop souvent, le jugement n'est pas suffisamment formé par une instruction hâtive pour permettre d'apprécier mûrement les délicats problèmes de l'organisation sociale, et le lecteur inexpérimenté devient trop souvent l'esclave de son livre. C'est ce que savent bien les socialistes : ils inondent les ateliers de journaux et de publications à bas prix, qui propagent partout leurs doctrines. Il convient donc de faire connaître l'initiative intelligente d'un éditeur parisien désireux de fournir la contre-partie de cette propagande. Depuis longtemps, dans les cercles ouvriers du Nord et du Centre, on demandait un « Journal des travailleurs » intéressant et sérieux ; le voici réalisé dans un format commode, avec de coquettes illustrations qui commentent le texte (*Après le travail. Lectures populaires illustrées d'études sociales pour les travailleurs.* 1re série. Paris, Rondelet, in-8 de 176 p. sur 2 colonnes. — Prix : 2 fr.). Les articles relatifs à l'enseignement social (alcoolisme, épargne, salaires, syndicats, législation) sont entremêlés de récits moins graves : vie des hommes du peuple, histoires de sauveteurs, récits de l'Exposition. *Les Socialistes au pouvoir* montrent à l'ouvrier le sort qui lui est réservé par la société future dont il serait la première victime, le jour où les politiciens qui l'exploitent auraient, par impossible, réalisé leurs théories.

— On trouvera dans la livraison de novembre dernier des *Lectures pour tous* (Paris, Hachette) un très curieux et très attachant article paru sans signature : *Procédés de travail et manies des écrivains.* L'auteur anonyme retrace de fort spirituelle façon les méthodes, toutes plus ou moins singulières, quelques-unes même bien excentriques ou déplorables de certaines célébrités des trois derniers siècles. Tour à tour on voit défiler Molière,

Voltaire, Delille, Honoré de Balzac, Flaubert, George Sand, Théophile Gautier Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Hoffmann, Buffon, Jules Janin, Victor Hugo, et nous en passons. Nous regrettons de ne pouvoir dire de qui sont ces pages captivantes que la maison Hachette a illustrées de treize gravures tout à fait remarquables.

Bourgogne. — M. J. Martin, bibliothécaire archiviste de la ville de Tournus, a extrait des Mémoires de la *Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône*, un important travail intitulé : *Pierres tombales de l'église de l'abbaye de Tournus* (Chalon-sur-Saône, imp. Bertrand, in-4 de 131 p. avec 11 planches). « L'église de l'abbaye de Tournus, dit l'auteur, fut édifiée par les moines de Saint-Philibert sur l'emplacement de l'ancienne église élevée à l'endroit où les premiers fidèles avaient déposé le corps de saint Valérien, apôtre et martyr de Tournus en 177... De tous les monuments funéraires qui ornaient l'ancienne basilique de Tournus, on n'aperçoit plus que quelques pierres tombales, restes intéressants néanmoins, soit au point de vue archéologique, soit au point de vue épigraphique. Le temps continue son œuvre destructive sur ces dalles dont les inscriptions et les dessins disparaissent par l'usure, et certainement, si le chanoine Juénin, en 1733, dans son *Histoire de Tournus*, et plus tard, Samuel Chevillard, en 1820, n'en avaient reproduit plus ou moins exactement les épitaphes, beaucoup d'entre elles, aujourd'hui trop frustes, resteraient indéchiffrables. Les épitaphes du XIIe au XVIIe siècle que nous retrouvons, concernent presque toutes des familles nobles. » M. J. Martin en arrive à conclure que « si en attirant l'attention des archéologues sur ces pierres tombales, il arrivait à les faire relever pour en assurer la conservation, son but serait atteint. » — Non seulement l'auteur rapporte les inscriptions et décrit les pierres tombales, mais encore il donne des notices historiques intéressantes sur la plupart des personnages dont ces monuments ont perpétué la mémoire. Ces personnages n'appartenaient qu'en partie à la ville de Tournus; les autres étaient originaires de provinces diverses : Bourgogne, Forez, Auvergne, Savoie, Bresse, même Picardie, Bretagne et Lorraine. Après la Bourgogne, c'est toutefois la Franche-Comté qui est ici le plus amplement représentée. Il convient également de noter un *Supplément* dans lequel sont rappelés, toujours avec des notes historiques, certains membres de familles illustres, enterrés dans l'abbaye de Tournus et dont les noms ont été retrouvés par le patient chercheur dans les archives de cette ville. La brochure se termine par une table des noms de personnnes, très commode pour les recherches ; elle renferme aussi onze grandes planches : dix reproduisent des pierres tombales ; la onzième donne le plan de l'église abbatiale de Tournus.

Dauphiné. — Le Bourg-d'Oisans a été décrit bien des fois. Cependant l'élégante brochurette de M. J. Massip nous captive : joliment écrite, elle nous conduit de Grenoble, place Grenette, à la Bérarde, en passant par Pont-de-Claix, Vizille, Rioupéroux, localités sur lesquelles on n'avait guère que les indicateurs des chemins de fer ; on y sent une intense impression de vie, sous une forme quelque peu cavalière et ainsi voulue. De ces pages, il se dégage un parfum alpestre qui nous fait aimer la montagne et nous donne un cœur et un pied d'alpiniste. Pourquoi cette brochure : *De Grenoble à la Bérarde* (Grenoble, Vallier, in-16 de 72 p.), a-t-elle, par les sous-titres de sa couverture, une senteur d'affaires spéciales pour les touristes ? Chemises, flanelles, etc. Puisqu'il faut dire nettement les choses, sachez que l'auteur, M. Massip, est chemisier à Grenoble : c'est lui-même qui nous l'apprend.

Franche-Comté. — M. Émile Longin vient de publier le *Journal d'un bourgeois de Dole (1637)* (Dole, Chaligne, in-8 de 300 p.). On peut dire que c'est un tour extraordinaire... de curieux et d'érudit qu'il joue à ses compatriotes comtois. Il commence d'abord par les informer, dans une courte mais savoureuse introduction, qu'un hasard heureux l'a mis en possession d'un manuscrit en déplorable état, sauvé par lui d'une destruction certaine. Or, ce manuscrit anonyme n'est rien moins, dit-il, « qu'un journal allant du mois de mars 1637 au mois de janvier 1638 », lequel « complète utilement les récits que nous possédons sur l'époque où la Franche-Comté se vit simultanément aux prises avec le duc de Longueville, le duc de Weymar et le comte de Grancey. » Il ajoute qu'il ne s'est pas cru obligé de respecter servilement l'orthographe du document et que le plus sage lui a paru « de suivre celle adoptée par Boyvin dans la seconde édition de son livre sur le siège de Dole. » Suit le texte de l'anonyme qui occupe les pages 5 à 269 du volume. Et le bon lecteur de rendre grâces à la Providence d'avoir empêché la disparition du précieux manuscrit, puis de remercier M. Longin de faire si généreusement bénéficier ses amis connus et inconnus de sa trouvaille. — Jusqu'ici tout va bien ; mais attention ! Voici notre érudit qui, brusquement, à la page 270, s'offre, sans le moindre remords, sérieux et railleur à la fois, comme un simple prestidigitateur. — Parfaitement. De trouvaille, point ; de manuscrit, point. Mais alors ? — Alors, c'est que tout l'ensemble est l'œuvre propre et personnelle du pseudo-éditeur. Ce qui ne signifie nullement qu'il se soit livré entièrement à la fantaisie. « Le journal dont il s'agit déclare-t-il, est en grande partie formé de fragments et de pièces inédites ; les seuls incidents que j'aie imaginés sont les démarches de mon inconnu, ses maladies, ses lectures, ses achats ; tout le reste est de l'histoire au sens étroit du mot. » En effet, les deux sources principales auxquelles M. Longin a puisé sont la correspondance de la cour de Dole conservée aux archives du Doubs et le recueil des délibérations du Conseil de la ville de Dole. D'autres pièces et divers Mémoires lui ont fourni aussi des éléments. Et l'auteur conclut comme suit : « Aux lecteurs de dire si j'ai réussi à leur donner l'illusion de la réalité ; dans le cas où le *Journal d'un bourgeois de Dole* trouverait grâce à leurs yeux, il serait injuste que leur indulgence ne s'étendit pas à celui qui a tenu les fils des marionnettes pendant le spectacle sur lequel vient de se baisser le rideau. » — Quelle jolie phrase finale ? Que doit penser maintenant la critique ? Tout simplement que M. Longin a exécuté un travail aussi intéressant que curieux au point de vue de l'histoire militaire et des mœurs comtoises au XVIIe siècle. Il a débuté par une supercherie littéraire qu'il avait l'intention manifeste de dévoiler aussitôt présentée. Lui jettera donc la pierre qui l'osera ; pour notre compte l'idée nous a paru originale et comme elle a été admirablement exécutée, elle nous a beaucoup plu. Étant connues les habitudes de M. Longin, on devine que le « Journal » est éclairé d'une quantité considérable de notes ; n'oublions pas de signaler l'ample table onomastique qui le termine et rend les recherches très faciles.

— La livraison de septembre dernier des *Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie* (*Spelunca*) est consacrée entièrement à des *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura*, faites par MM. Fournier et Maréchal (Paris, au siège de la Société, 41, rue de Lille ; Rennes, imp. Fr. Simon, in-8 de 44 p., avec fig. dans le texte et planches hors texte). Dans cette « troisième campagne » (Voir pour les deux précédentes *Polybiblion*, t. LXXXVIII, p. 281, et t. XCI, p. 185), M. Fournier et quelques personnes aussi intrépides que lui ont exploré, en Franche-Comté, au cours des années 1900 et 1901, un

certain nombre de gouffres, cavernes, grottes, etc., existant à Champlive, Mérey, Montrond, Moutiers-Haute-Pierre et Lods (département du Doubs), et aux environs de Salins dan sle Jura. Ils ont terminé cette « campagne » par une nouvelle visite à l'importante grotte de Captiot ou de Plumont (Haute-Saône). L'intérêt qu'offre cette lecture est réel ; entre autres choses, il établit, une fois de plus, combien il importe que les pouvoirs publics soient armés pour arriver à empêcher les habitants voisins de ces excavations souterraines d'y précipiter des animaux morts, ce qui, la plupart du temps, empoisonne les sources. Une loi est en préparation pour atteindre ce résultat. Puissent nos honorables ne pas nous la faire attendre trop longtemps, car il y a urgence !

— D'un bloc, nous recevons toute la collection (1898-1901) d'une publication locale qui mérite une mention des plus sympathiques : *Les Annales de l'association amicale des anciens élèves du collège de Saint-Remy* (Vesoul, Louis Bon, in-8). Saint-Remy (Haute-Saône) possède un collège fondé en 1823 par la Société de Marie et dont les anciens élèves eurent l'excellente idée, en 1894, de former entre eux une association qui eut bientôt pour organe le périodique que nous avons sous les yeux. Alors que tant d'autres établissements du genre, plus importants, ne sont rappelés au souvenir des jeunes gens entrés dans la vie que par un annuaire banal, le collège de Saint-Remy, mieux partagé, revit dans la mémoire de ceux qui y ont passé, grâce à une petite revue trimestrielle qui ne manque ni d'intérêt ni de gaîté et sert de lien confraternel entre les anciens élèves. Voilà, certes, un exemple à suivre. Il ne nous est pas possible de noter ici tout ce que renferme les 15 livraisons de ces *Annales ;* mentionnons cependant quelques-unes des plus dignes de remarque : *Les Traditions de Saint-Remy*, par M. E. Bergeret, le plus assidu des rédacteurs du recueil ; — *Saint-Remy en 1833*, par M. A. Joly ; — *Saint-Remy et la Famille de Rosen* (*1731-1822*), par M. F.-G. Dubail-Roy ; — *Le Collège de Saint-Remy de 1842 à 1846*, par un ancien élève qui n'a pas signé ; — *Un Parrain de la « Marseillaise »*, par M. F.-G. Dubail-Roy ; — *De Faverney à Belfort, par l'Altenberg et les Trois-Épis*, par le même ; — *Le Théâtre de Saint-Remy*, par M. E. Bergeret ; — *L'Art musical et son développement en Franche-Comté*, par M. Ch. Mabille ; — *Les Maîtres de musique à Saint-Remy*, par M. E. Bergeret ; — *Barbes et moustaches. Le Père Joyeux*, par le même ; — *Au Pays de Jeanne d'Arc*, par M. F.-G. Dubail-Roy ; — *Le Tabac ; son importance et sa culture en Franche-Comté*, par M. l'abbé Ch. Mabille ;— *Les Grandes Promenades à Saint-Remy*, par M. M.-E. Bergeret. — La poésie compte dans ces *Annales* des fervents qui valent certainement mieux que la plupart des rimailleurs qui éprouvent si fortemént les nerfs délicats de notre collaborateur M. Saint-Marcel. Citons, entre autres, une poésie de M. Carbillet : *Le Drapeau* ; — Une chanson-charge, ponctuée de calembourgs amusants, intitulées: *John Bull en guerre* : cela contristera un peu nos bons amis les Anglais ; — *La Découverte de l'Alsace* et *Légende du pays de Saverne*, par M. Granderie ; — une chanson de M. A. Riss : *La Première Garde, souvenir de caserne ;* — une autre chanson, absolument désopilante, de M. E. Bergeret : *Les Conseillers municipaux*, qui, par le ton, nous rappelle le poète bisontin Viancin, qui avait au plus haut degré la verve comtoise. En terminant, n'oublions pas de rappeler que plusieurs tirages à part des *Annales du collège de Saint-Remy* ont été signalés dans le *Polybiblion*.

Languedoc. — Depuis plusieurs années nous signalons ici l'*Agenda agricole et viticole* que publie M. V. Vermorel, président du Comité agricole et viticole du Beaujolais, et dont l'édition de 1902 vient de paraître (Montpel-

lier, C. Coulet, petit in-16 de 333 p., cart. basane). Nous ne saurions trop recommander aux agriculteurs et aux viticulteurs cet utile et très pratique agenda. Nous prévenons les intéressés que la Station viticole de Villefranche-sur-Saône répondra gratuitement à toutes les demandes de renseignements qui lui seront adressées sur des questions d'agriculture, de viticulture, de droit rural, etc., par les lecteurs de l'Agenda Vermorel. Elle fera, en outre, l'analyse calcimétrique des sols lorsqu'il s'agira de reconstitution.

Lyonnais. — M. Paul Fournier, le distingué professeur à l'Université de Grenoble, a fait la description et l'historique d'un *Missel lyonnais du* XIII*e siècle* (Lyon, Vitte, in-8 de 23 p.). Ce manuscrit rare, sur parchemin, fournirait, croyons-nous, aux historiens de la musique sacrée des renseignements précieux, les parties chantées y étant notées en neumes ; il est digne aussi de retenir l'attention de quiconque s'occupe de la liturgie lyonnaise, car il est certainement originaire de Lyon. Cette notice a deux parties : la première est l'analyse proprement dite du manuscrit ; la deuxième contient les observations déduites par M. Fournier de l'examen du missel. Dans son ensemble, il reproduit avec des variantes importantes, le Missel romain.

Belgique. — L'Institut de philosophie annexé à l'Université de Louvain et dirigé par Mgr Mercier entreprend la publication d'une précieuse collection intitulée : *Les Philosophes belges, textes et études*. Un premier volume vient de paraître : c'est le traité *de Unitate formae*, de Gilles de Lessines, publié par M. de Wulf (Louvain, imp. de l'Institut supérieur de philosophie).
— *De Pouille ou Depouille* (Verviers, imp. Féguenne, in-8 de 22 p.) fut un imprimeur de Verviers (1798-1881) et il appartenait à une famille d'imprimeurs dont la généalogie est établie jusqu'en 1539. L'auteur de cette plaquette s'attache à cette généalogie et donne la nomenclature des « travaux sortis de la presse Depouille », avec notes bibliographiques depuis 1711 jusqu'à 1848. Importante contribution à l'histoire de l'imprimerie dans la province de Liège.

Italie. — On connaît les fouilles et les découvertes archéologiques remarquables faites depuis un certain nombre d'années au forum romain. M. l'abbé L. Rambure, après nous avoir indiqué les divers usages du forum antique, nous fait faire une fort agréable promenade archéologique, au milieu de ces ruines grandioses, nous en offre la description, nous marque l'état présent des travaux. Son *Forum romain et les nouvelles découvertes archéologiques* (Extrait des *Mémoires de l'Académie d'Arras*. Arras, imp. F. Guyot, in-8 de 18 p.) doit être entre les mains de ceux qu'intéressent ces questions, c'est-à-dire de toutes les personnes ayant étudié l'histoire romaine dans les classiques latins.

Visbnot.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

JURISPRUDENCE

SCIENCES ET ARTS

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Rhétorique. Philologie.

Folk-lore.

Poésie.

Théâtre.

HISTOIRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

TABLE DE LA CHRONIQUE

ERRATA

Page 77, lignes 39 et 40, *au lieu de* : opérations, *lisez* : équations.
Page 357, ligne 18, *au lieu de :* piscim, *lisez* : piscem.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.





